



HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRESENT.

TRADUITE DE L'ANGLOIS

D'UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME TRENTE-QUATRIEME.

CONTENANT

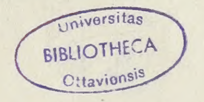
L'HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE DE FLORENCE.

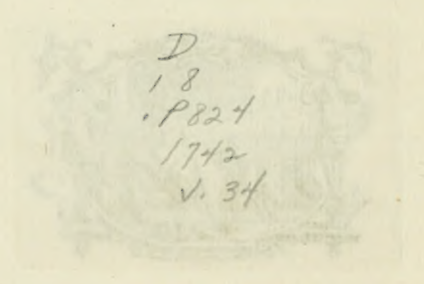


A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTÈE & MERKUS,

MDCCLXXI.





P R É F A C E
DU
TRADUCTEUR.

SI l'Hiſtoire d'un Etat particulier eſt propre à intéreſſer par la multitude des faits & leur importance, par les mœurs, les coutumes & la célébrité du Peuple qu'elle concerne, par les variations multipliées de la forme du Gouvernement, par la ſingularité des moyens qui amenent ces révolutions, par le jeu des différentes paſſions qui agitent les principaux perſonnages de la ſcene politique, par la multiplicité des diſſenſions, l'acharnement des partis & leurs haines que rien ne peut éteindre, par la ſageſſe dans les conſeils, l'héroïſme dans la guerre, la conſtance dans les revers, & l'amour de la liberté, en un mot par l'aſſemblage monſtrueux des vices & des vertus qui éclatent tour à tour dans les Héros de ces événemens; l'Hiſtoire de la République de Florence peut prétendre au double avantage d'attacher les perſonnes qui deſirent de s'inſtruire, & celles qui cherchent ſimplement à s'amuſer. C'eſt aux Florentins que les Lettres & les Beaux-Arts doivent leur renaiſſance. A ce titre tout devient intéreſſant dans leurs Annales. Athenes & Rome virent les Nobles & le Peuple former deux factions oppoſées. Dans Florence la diviſion ſe mit d'abord entre les Nobles jaloux les uns des autres, & voulant toujours rompre la précieuſe égalité qui devoit être la ſauvegarde des privileges de leur rang; les Nobles & le Peuple formerent enſuite deux partis contraires; après de longues guerres inteſtines le Peuple l'emporta, & ce Peuple inquiet, envieux de lui-même, ſe partagea bientôt en pluſieurs factions; deſorte que Florence ſeule éprouva toutes les eſpeces de diſſenſions qui peuvent agiter une Nation. Elle fut d'abord partie d'un Grand Empire; puis elle prit une forme républicaine, ſe ſoutint quelque tems dans cet état, & finit par être entiérement détruite, & ſes habitans diſperſés. Elle ſortit de ſes cendres plus glorieuſe qu'auparavant, fut déclarée ville libre & indépendante, ſupporta quelque tems le Gouvernement Ariſtocratique, profita des diviſions des Nobles pour les exclure de l'adminiſtration, & établit la Démocratie. Cette nouvelle conſtitution reçut de violentes ſecouſſes qui l'ébranlerent; mais ſa rigueur la ſoutint: pluſieurs fois Florence évita le joug. Enfin ſes factions la perdirent, & elle fut obligée de ſe ſoumettre en murmurant à la puiſſance des Medicis. Les

Tableau abrégé de l'Hiſtoire de Florence.

Medicis ne font plus. Florence n'a pas repris sa liberté : elle ne doit pas la regretter. L'humeur de ses habitans faisoit de ce bien inestimable un poison dangereux. Son état tranquille & florissant n'est-il pas préférable à une liberté inquiete & tumultueuse dont elle ne sut jamais goûter les avantages ? L'Histoire de Florence montre successivement toutes les classes des hommes à la tête du Gouvernement, & prouve cette vérité également instructive pour ceux qui commandent & ceux qui obéissent, savoir, Que l'autorité, dans quelques mains qu'elle soit, tend toujours au despotisme, & dégénere tôt ou tard en une domination tyrannique, si elle n'est pas contrebalancée par de bonnes loix qui la répriment en la maintenant.

Ses difficultés. La République de Florence eut tant de rélation avec le reste de l'Italie, qu'il est difficile de traiter séparément l'Histoire Florentine. Les affaires de la République ramenent sans cesse celles du Pape, du Royaume de Naples, de la République de Venise, du Duché de Milan, &c. de sorte que sans une attention particuliere à serrer le discours, l'Histoire de Florence se trouve comme noyée dans celle de ces différens Etats. Il est même impossible d'éviter quantité de digressions qui interrompent la suite des événemens, & jettent nécessairement quelque confusion dans le récit. De là vient que la plupart des Auteurs qui ont écrit l'Histoire de Florence, nous ont donné une Histoire presque complette de toute l'Italie pour les tems qu'ils embrassoient. Machiavel annonce les quatre premiers livres, c'est-à-dire la moitié de la sienne, pour une Histoire de l'Italie en général. Cependant les détails dans lesquels ces Historiens ont jugé à propos d'entrer, seroient absolument superflus dans le plan que nous suivons, puisqu'ayant déja donné une Histoire Générale de l'Italie, nous devons desormais nous borner à donner une Histoire particuliere des principaux Etats qui s'y trouvent, évitant les redites, & supposant le Lecteur suffisamment instruit de ce que nous ne faisons qu'indiquer, ou même de ce que nous sous-entendons, comme ayant été traité ailleurs. Nous avons donc resserré la narration toutes les fois que la matiere nous a portés sur des faits qui, bien que nécessaires à l'éclaircissement de l'Histoire de Florence, regardent néanmoins plus particuliérement d'autres Etats. Telles sont par exemple les guerres & les ligues auxquelles elle fut souvent contrainte de prendre part, sans être partie principale. Nous osons dire que les Auteurs Anglois n'ont pas toujours eu cette attention, sur tout lorsqu'ils ont suivi Guichardin pour guide, lequel pourtant ne s'étoit pas proposé d'écrire uniquement

les guerres de Florence, mais celles de l'Italie en général. Nous avons tâché de rectifier leur marche à cet égard; & fur tout de traiter un peu plus amplement qu'ils n'ont fait, ce qui concerne la grande révolution qui mit fin à la République. Le fiege de Florence, ce fiege fi mémorable qui dura onze mois, & pendant lequel les Florentins firent tant d'actions héroïques & donnerent tant de marques de la force de leur amour pour la liberté, nous a paru tronqué dans l'Anglois, ainfi que les intrigues du traître Malatefta, & les autres circonftances qui forcerent cette ville fuperbe à capituler; ou pour mieux dire, on s'apperçoit que dès l'an 1527, tems où commença cette célebre révolution, les Auteurs Anglois fe hâtent de finir, manquant fans-doute plutôt de matériaux que de forces, pour continuer comme ils avoient commencé. Le commencement & la fin de leur Hiftoire de Florence, comparés l'un à l'autre nous donne l'idée d'un corps gigantesque porté fur les pieds d'un nain. Nous les avons entiérement quittés vers cette époque; nous avons pris les Auteurs originaux, & fous leurs aufpices nous fommes rentrés dans la carriere. Benedetto Varchi nous a été d'un grand fecours depuis 1527 jufqu'à la fin de 1537. Il avoit été témoin d'une partie des faits qu'il raconte. Il s'étoit trouvé au fiege de Florence; & Côme I, fecond Duc, lui avoit permis d'écrire avec impartialité cette partie de l'Hiftoire Florentine qui en eft fans contredit la plus belle & la plus intéreffante. Nous avons emprunté de lui plufieurs pieces originales qu'on ne trouve nulle part ailleurs: pieces néceffaires pour donner de l'autenticité à certains faits difficiles à croire, ou contredits par des Hiftoriens moins inftruits, parce qu'ils n'avoient pas eu les mêmes fecours que Varchi. Souvent nous n'avons fait que le traduire en l'abrégeant. Quelquefois auffi nous avons adopté la traduction de Mr. Requier, parce qu'elle nous a paru fidele. Scipion Ammirato, Bernard Segni & Adriani nous ont conduit jufqu'à la mort de Côme I, en 1574. Alors les fecours font devenus fort rares, & nous ne faurions nous diffimuler que notre récit ne fe reffente de cette difette de matériaux. Il exifte pourtant une Hiftoire manufcrite de Florence depuis l'an 1532 que la maifon de Medicis commença d'y regner, jufqu'à l'extinction de cette maifon en 1737: morceau eftimé de ceux qui en ont eu la communication, & attribué au Cavalier François Settimanni. Nous avons fait ce que nous avons pu pour nous le procurer, fans y réuffir. Il faut convenir auffi que depuis que la République de Florence fut érigée en Souveraineté, elle ceffa de jouer un rôle auffi brillant qu'auparavant parmi les

Etats d'Italie, de maniere que son Histoire, depuis ce moment jusqu'à nos jours, se trouve presque réduite à l'Histoire particuliere & domestique de la famille souveraine : ce qui, en la rendant moins importante & moins nécessaire pour la connoissance des affaires politiques de l'Europe, nous dispense de donner à cette derniere partie la même étendue qu'aux précédentes. C'est aussi la raison du silence de l'Histoire à laquelle les faits ont manqué.

Auteurs qui ont écrit l'Histoire de Florence.

Florence a eu les plus grands Historiens de l'Italie, & nous pensons que l'on sera bien-aise de trouver ici une notice des plus célebres d'entre eux.

Pline, Frontin & Tacite parlent de Florence & des Florentins. Le dernier dit qu'il vint des Députés Florentins à Tibere, le prier de donner ses ordres pour remedier aux débordemens de l'Arno, de peur que ses eaux ne vinssent à inonder leur territoire.

Malespini l'ancien, appellé communément Ricordano ou Ricardaccio, est regardé comme le premier Historien de Florence ; & à ce titre son portrait se trouve à la tête de tous les autres Historiens Florentins dans la Galerie de Medicis. Il a composé une Chronique de Florence qui va jusqu'à l'an 1281. Le commencement en est rempli de Fables : défaut dans lequel ont dû tomber tous les Chronologistes qui, voulant pénétrer dans les ténebres de l'antiquité & manquant de faits suffisamment avérés, ont été obligés de remplir le vuide des tems par des fictions mythologiques.

Dino Compagni a écrit aussi une Chronique de Florence que l'on peut regarder comme la continuation de la précédente, parce qu'elle ne commence qu'en 1281. Elle finit à l'an 1312. Cet Auteur, quoique Gibelin, affecte d'être du parti des Guelfes, pour donner plus de credit & de poids à ce qu'il dit en faveur des Gibelins. Cette Chronique & celle de Malespini se trouvent dans la grande Collection de Muratori.

Jean Villani, négociant de Florence, Officier de la Monnoie de cette ville, & comme tel fort instruit de ce qui s'y passoit, composa une Histoire de sa patrie, fort exacte pour ce qui regarde les tems voisins de celui où il vecut. Mais, comme il voulut remonter jusqu'aux âges les plus reculés, il adopta plusieurs des fables énoncées dans la Chronique de Malespini. Il mourut dans la grande peste de 1348 qui est l'année où finit son Histoire. Mathieu Villani son frere la continua jusqu'à l'an 1363 qu'il mourut. La meilleure édition de l'ouvrage de Jean Villani est celle des Giunti Libraires de Florence, faite en 1587. La continuation a été aussi imprimée ; mais des raisons de politique en ont fait re-

trancher bien des particularités & des anecdotes qui ſe retrouvent dans les manuſcrits, ſur tout dans celui de la Bibliotheque Ricci. Enfin Philippe Villani, fils de Mathieu, ajouta deux nouvelles années à la Chronique de ſon pere, qu'il pouſſa juſqu'en 1365. Il compoſa de plus un petit écrit ſur l'origine & les hommes célebres de Florence, dont Mr. le Comte Mazzuchelli a fait uſage dans ſon Dictionnaire des Auteurs Italiens.

Scipion Ammirati ou Ammirato, chanoine de Florence, nous a laiſſé une bonne Hiſtoire de cette République, depuis l'an 1076 juſqu'à la mort de Côme I, arrivée en 1574. Nous en avons fait uſage en évitant quelques mépriſes où il eſt tombé. Cet Auteur donne beaucoup dans les raiſonnemens politiques: défaut aſſez ordinaire aux Italiens. La ſubtilité de leur eſprit fait qu'ils aiment à diſſerter; & au moindre événement qui prête à la gloſe politique, ils ne peuvent réſiſter à la tentation.

On trouve l'Hiſtoire des guerres civiles de Florence des années 1300 & ſuivantes juſqu'à 1348 dans un livre fort connu ſous le titre d'*Iſtorie Piſtoleſi*, dont on ignore l'Auteur. Cet ouvrage eſt attribué par les uns à Zambino, & par d'autres à Sozzomeno de Piſtoie, Auteur célebre dont Côme de Medicis, ſurnommé Pere de la patrie, fit copier une Hiſtoire publiée en partie par Muratori, & en partie par Mr. Manni. Quant au livre dont nous parlons à préſent, il mérite l'attention des ſavans, parce qu'il contient des faits qui étoient échapés à Jean Villani & aux autres qui avoient écrit avant lui cette partie intéreſſante de l'Hiſtoire Florentine.

Nous avons des Annales de Florence de Simon della Toſa, qui vont depuis l'an 1115 juſqu'en 1346. Elles ont été publiées dans cette même ville en 1733.

Domenico di Lorenzo Buoninſegni a écrit l'Hiſtoire de Florence juſqu'en 1409; & Domenico di Leonardo Buoninſegni l'a continuée depuis l'an 1410, juſqu'en 1460.

L'Hiſtoire des Troubles des Ciompi, arrivés en 1378, a été écrite par Gino Capponi. Nous avons encore du même Auteur l'Hiſtoire de la Conquête de Piſe en 1406. Cette même conquête a été auſſi écrite en Latin par Mathieu Palmieri Florentin, ſous le titre: *De Captivitate Piſarum.* Ce petit Traité, qui nous a été fort utile, a été publié par Muratori, & par le continuateur de la Collection de Grævius.

Buonaccorſo Pitti eſt Auteur d'une Chronique qui commence à la peſte de 1374, & finit à l'année 1430. Cet Hiſtorien étoit

fils de Luc Pitti, celui qui fit bâtir à Florence le magnifique Palais qui porte encore son nom, & qu'acheta de lui Côme I. pour en faire la demeure ordinaire des Ducs de Florence. La Chronique de Pitti a été imprimée en 1720.

Goro di Stagio Dati, témoin des guerres que la République de Florence eut à soutenir contre les Visconti, en a écrit l'Histoire avec trop d'exactitude, à cause des détails minutieux dans lesquels il est entré sur les moindres choses. Ces particularités peuvent avoir leur utilité, mais elles sont si multipliées, qu'elles font dégénérer son Histoire en un Recueil prolixe d'usages, de fêtes & de cérémonies, *&c.* Il y en a un manuscrit dans la Bibliotheque de S. Laurent, & un autre dans la Bibliotheque Strozzi, plus fideles, l'un & l'autre, que celui qui a servi de copie pour l'édition qu'on en a donnée en 1735.

Léonard Aretin, ainsi nommé parce qu'il étoit d'Arezzo, car son nom de famille étoit Bruni, a composé en Latin une Histoire de Florence qui remonte jusqu'à l'an 80 avant l'Ere Chrétienne, & finit à l'an 1440. Les Florentins en firent tant de cas que, dix ans après sa mort, la République en acheta chérement le manuscrit du fils de l'Auteur, le fit couvrir de velours, fermer avec des agraphes d'argent, & placer dans le Palais de la Seigneurie comme un monument aussi glorieux que cher à la Nation. Cependant Léonard dut probablement une partie de cet honneur à la discrétion avec laquelle il traita beaucoup trop succinctement les troubles & les dissensions des Florentins, évitant par là d'offenser quantité de familles illustres qui y avoient eu tant de part, & dont un Historien plus véridique se seroit cru obligé de dévoiler les intrigues secretes, les violences & les forfaits. Il mourut Secrétaire de Florence en 1444. On mit sur son tombeau cette épitaphe honorable: „ Depuis que Léonard est mort, l'Histoire est „ en deuil, l'Eloquence est muette, les Muses Grecques & Lati- „ nes ne cessent de répandre des larmes". On rapporte qu'un jour le célebre Giannoti Manetti se trouva engagé à disputer avec Léonard Aretin, que celui-là fut vainqueur; ce qui piqua tellement l'amour-propre du second, qu'au défaut de raisons, il s'avisa de lui dire des injures. Giannoti fort jeune encore les souffrit avec le respect & la déférence dus à un homme beaucoup plus âgé que lui, respectable d'ailleurs par son mérite, & le rang qu'il tenoit dans l'état. Le lendemain Léonard va le trouver, le mene sur le bord de l'Arno, lui témoigne toute l'estime qu'il lui a inspirée, s'avoue coupable & lui demande pardon. Ce trait est assurément

un des plus beaux qui ſoient dans l'Hiſtoire, & honore également la vieilleſſe de l'un & la jeuneſſe de l'autre (*).

Le Pogge eſt appellé par Machiavel un très-grand & excellent Hiſtorien ; il le compare à Léonard d'Arezzo, & en louant l'exactitude & la vérité avec leſquelles ils ont écrit l'un & l'autre les guerres que les Florentins eurent avec les étrangers, il leur reproche avec raiſon d'avoir uſé de partialité en omettant une partie des diviſions inteſtines qui déchirerent plus ſouvent & plus cruellement cet Etat qu'aucun autre de l'Italie. La crainte de déplaire aux deſcendans de ceux dont le Pogge eut été obligé de blâmer la conduite, devoit-elle l'emporter ſur le devoir d'un Hiſtorien fidele ? Les actions les plus répréhenſibles doivent être tranſmiſes à la poſtérité, comme les plus vertueuſes. Souvent celles-là ſont plus inſtructives que celles-ci, parce qu'elles frappent davantage. On devient ſage par les fautes d'autrui, & l'on apprend à conſerver l'union & la concorde entre tous les membres du Corps politique, en étudiant la cauſe & les effets des diſſenſions qui ont diviſé l'Etat. Quoi qu'il en ſoit, le Pogge a écrit ſon Hiſtoire en Latin, l'a commencée dès l'origine de Florence, & s'eſt arrêté en 1444. Il ne mourut pourtant qu'en 1459. Jean Baptiſte Recanati, noble Vénitien en donna une édition à Veniſe en 1715, & y ajouta des ſommaires à la tête de chaque livre, avec un très grand nombre de notes. Cette édition a été ſuivie par le ſavant continuateur de la collection des Ecrivains de l'Hiſtoire d'Italie, commencée par Grævius. Le Pogge avoit été Secrétaire de la République de Florence.

Barthelemi Scala n'eſt guere inférieur au Pogge. Honoré du même emploi que lui dans ſa patrie, il écrivit auſſi en Latin comme lui, une Hiſtoire de Florence depuis ſa premiere origine juſqu'à l'an 1450. Il avoit coutume de ſe retirer à une maiſon de campagne près de Fieſoli, qui exiſte encore. Là dans le ſilence de la retraite, & à l'air libre & pur de la campagne, il compoſa les cinq livres de ſon *Hiſtoire des Florentins*, car c'eſt le titre qu'il lui donne. La premiere édition en fut faite à Rome en 1677, ſur un manuſcrit de la Bibliotheque de Medicis que prêta le célebre Antoine Magliabecchi, alors Bibliothécaire du Grand Duc.

La conjuration des Pazzi contre les Medicis, compoſée en Latin par Ange Politien, eſt écrite avec plus d'élégance que de vérité. Il avoit trop d'obligations à Laurent & à Julien, & il reſſentoit trop vivement les bienfaits qu'il en avoit reçus pour être en état de rendre juſtice à leurs ennemis. Mais cette époque

(*) Voy. la Vie de Giannoti Manetti.

mémorable a été supérieurement traitée par l'Historien suivant.

Nicolas Machiavel fut le quatrieme Secrétaire de la République de Florence, qui en fit l'Histoire. Il s'attacha sur tout à décrire les divisions intestines de cet Etat, pour suppléer à ce que l'Arétin & le Pogge avoient omis à cet égard. On sent avec quelle complaisance il s'arrête à cette partie de l'Histoire Florentine, jusqu'à faire entrer dans son plan le détail de la conjuration du Duc de Milan. Du reste il montre par tout la plus grande impartialité. Son livre dédié au Pape Clément VII. qui avant que de parvenir au souverain Pontificat, l'avoit engagé à composer cette Histoire, ne dissimule point les vices & les fautes de ses ancêtres, & contient les traits les plus forts contre les Evêques de Rome avec des réflexions qui semblent s'appliquer d'elles-mêmes à Clément, sans que les bienfaits qu'il en recevoit fussent capables d'arrêter sa plume, ou de modérer les expressions énergiques de sa franchise & de son amour pour la vérité. Il mourut en 1527. Son Histoire ne va que jusqu'à l'an 1492. Les fréquentes citations de l'Arétin, du Pogge, & de Machiavel, que le Lecteur remarquera en lisant notre Histoire de Florence, lui seront un garant du soin avec lequel nous avons puisé dans les meilleures sources. Machiavel a écrit en Italien. La Traduction Françoise de son Histoire de Florence revue & corrigée plusieurs fois par différentes plumes, est encore très-médiocre, & même infidele en quelques endroits.

L'Histoire des Guerres d'Italie par François Guichardin Florentin, passe pour un chef-d'œuvre en ce genre. Né avec un esprit vif, élevé, solide, une mémoire vaste & sure, le don flatteur de la persuasion, & le talent des sages conseils: ami sincere du bien public, nourri au milieu des troubles de son pays, élevé aux prémiers emplois de la République, il fut plus capable que tout autre d'en développer les ressorts secrets, de suivre avec exactitude le fil des événemens, & d'en tracer un fidele tableau. Il fut témoin oculaire, non de tous les faits qu'il raconte, au moins de presque tous ceux qui regardent Florence, & il y eut beaucoup de part, tant dans le Cabinet qu'à la tête des armées. Ces raisons l'ont porté à s'attacher d'une maniere plus particuliere aux actions des Florentins, quoiqu'il remplisse pourtant l'étendue de son titre. Mais la probité & la véracité de l'Historien ne sont point corrompues par l'affection du patriote, non plus que par l'attachement qu'il eut toujours pour les Medicis. Ses portraits sont d'une main sure & hardie, & tracés d'après les actions. Ses réflexions nées du fond des choses mêmes, offrent par tout le profond politique,

le philoſophe éclairé, l'ami de l'humanité, de la juſtice, de l'ordre & des mœurs. Lors même qu'il favoriſe Alexandre de Medicis, il aime ſincérement le bien public, & fait éclater ſa haine contre le vice & l'abus du pouvoir ſouverain. C'eſt avec raiſon qu'on l'a appellé l'Hérodote, le Polybe & le Thucidide de Florence. Son Livre a été traduit dans toutes les langues, & imprimé dans tous les pays. Il n'a écrit que l'Hiſtoire de ſon tems depuis 1490 juſqu'à 1532. Il mourut en 1540, regrettant de n'avoir pu mettre la derniere main à ſon ouvrage. La premiere édition de l'original Italien eſt de 1561 *in-fol.* chez Torrentino à Florence. Mais les meilleures ſont celles de Veniſe en 1574 *in*-4to. & en 1738 *in-fol.* La premiere Traduction Françoiſe parut à Paris dès 1568. La plus eſtimée eſt celle qui porte au titre Londres 1738, en 3 vol. *in*-4to. Guichardin, quoique digne des plus grands éloges n'eſt pourtant pas un Hiſtorien ſans défauts. On lui reproche quelques mépriſes qu'il eut ſans doute corrigées, ſi la mort lui en eut laiſſé le tems.

Jacques Nardi, quoiqu'exilé de Florence ſa patrie, par le Duc Alexandre, a écrit les troubles de cette République depuis 1494 juſqu'en 1531, avec l'exactitude d'un Hiſtorien ſans paſſion. S'il développe les intrigues des Medicis & de leurs partiſans, la vérité tient la plume, & n'eſt point aveuglée par l'eſprit de faction. La mort l'empêcha auſſi de revoir & corriger ſon ouvrage, où l'on trouve un catalogue de tous les Gonfaloniers de Juſtice, depuis le commencement juſqu'à la fin de la République.

Les Commentaires de Philippe Nerli, Sénateur de Florence, comprennent plus de trois cens ans, commençant à l'an 1225, & finiſſant à l'an 1537. On s'apperçoit qu'il fut partiſan des Medicis, quoi qu'il eût des ſentimens fort modérés. Il jugeoit qu'il valoit mieux céder à la néceſſité des conjonctures pour le bien de la paix, que d'expoſer la patrie aux derniers malheurs par une réſiſtance opiniâtre qui ne pouvoit avoir que des ſuites malheureuſes. Il eſt ſûr, pour le dire ici en paſſant, que ſi les Florentins ſe fuſſent ſoumis de bon gré à l'autorité des Medicis, ils ſe ſeroient épargné bien des malheurs & des crimes; le joug auroit été plus doux, & leur ville ne ſeroit pas ſi-tôt déchue de ſa premiere grandeur. C'eſt dans cet eſprit que Nerli compoſa ſon Hiſtoire: elle n'a été imprimée qu'en 1728.

La grande révolution de Florence qui mit fin à la République, en la ſoumettant à la domination d'Alexandre de Medicis, & de Côme I. ſon ſucceſſeur, ſemble être le ſeul objet que Benoit Varchi, Florentin, ſe propoſa d'écrire. Quoiqu'il remonte beaucoup

plus haut, même jusqu'au tems où les Medicis furent chassés pour la premiere fois de Florence en 1433, tous les événemens qu'il rapporte depuis cette époque jusqu'à l'an 1527, sont énoncés d'une maniere si abrégée qu'on s'apperçoit bien qu'il les rappelle uniquement pour servir d'éclaircissement & de préambule à ce qui suit. Varchi étoit ami des Strozzi, & conséquemment opposé au parti des Medicis. Il passa à Venise avec les fils de Philippe Strozzi, lorsque Côme I. parvint à la Souveraineté de Florence. Mais ce Duc n'ayant plus rien à craindre de ses ennemis, & entendant parler de Varchi avec éloge, l'engagea à revenir à Florence où il le reçut avec bonté. Dans la suite il le chargea d'écrire l'Histoire de la derniere révolution, & pour l'y exciter plus puissamment, il doubla la pension qu'il lui avoit donnée aussi-tôt après son retour. Varchi accepta à condition qu'il lui seroit permis de dire la vérité. Il rappelle ce trait dans un endroit de son Histoire en disant que Côme lui a permis d'écrire les troubles de Florence avec impartialité, non en flatteur, mais en Historien philosophe. Varchi usa si amplement de la permission, qu'il se montre par tout ardent républicain, & toujours contraire au Pape Clément VII. le principal Auteur de l'élévation des Medicis. Il ne manque aucune occasion de parler de ses vues ambitieuses, de sa profonde dissimulation, de ses injustices criantes, de sa mauvaise foi. Il exaggere sans cesse sa haine contre les Florentins & les maux qu'il leur fit souffrir. Alexandre premier Duc n'y est guere mieux traité, mais Varchi a soin de faire remarquer que ce jeune Souverain n'agissoit jamais qu'à l'instigation de son oncle. Côme y est loué sobrement; & pour ne pas mériter le reproche d'adulateur, l'Historien finit à propos au commencement du regne de ce Prince, & n'ose donner de trop grands éloges à Philippe Strozzi de la prison & de la mort duquel il auroit dû parler. On sent qu'il finit trop tôt, & par un trait un peu étranger à l'Histoire de Florence (*). Malgré ces ménagemens, la généreuse liberté de Varchi à dire la vérité déplut aux Medicis. Ils eurent grand soin que son livre ne vît point le jour, tenant le manuscrit secret. Dans la suite il s'en fit des copies, & l'ouvrage fut enfin imprimé à Cologne (†) en 1721, par les soins d'un Gentilhomme Florentin. En 1723, le continuateur de Grævius en donna une autre édition à Leide sur un manuscrit copié par Jean Philippe Varchi, Florentin, probablement de la même famille

(*) Le viol infame commis dans la personne de l'Evêque de Fano par Pierre Louis Farnese, fils du Pape Paul III.

(†) Ou plutôt à Ausbourg, quoique le titre porte Cologne.

que l'Auteur, & exactement collationné sur quelques autres manuscrits qui se trouvent dans les plus célebres Bibliotheques de Florence. L'éditeur ayant trouvé à la fin de l'Histoire de Varchi, une petite piece copiée par la même main, intitulée, *Discours ou Apologie de Laurent de Medicis* (*) *sur la naissance & la mort d'Alexandre de Medicis premier Duc de Florence*, crut faire plaisir au Public savant en la lui communiquant. Plusieurs gens de lettres d'Italie m'ont assuré que ce morceau curieux passoit pour être réellement de Laurent meurtrier du Duc Alexandre, ou au moins pour avoir été composé par son ordre & sous ses yeux. Cette considération m'a engagé à le traduire, comme une piece singuliere, autentique, & propre à répandre un nouveau jour sur cet assassinat, & la conduite de Laurent tant avant qu'après cette action. On la trouvera à la fin de cette Préface. Mr. Requier a traduit en François l'ouvrage de Varchi sous le titre d'Histoire des Révolutions de Florence sous les Medicis, en trois vol. *in*-12, imprimés à Paris en 1765. Cette traduction est bonne & fidele aux retranchemens près que le Traducteur a cru devoir faire de quelques détails que l'éloignement des tems & des lieux rendoit peu intéressans pour des Lecteurs François. L'Original Italien est divisé en XV Livres. Le Traducteur François n'a fait aucune division. Varchi, Historien impartial, élégant, philosophe, est quelquefois diffus, portant l'exactitude jusqu'à des circonstances & des particularités minutieuses. Sa haine pour le vice s'étend aux vicieux, & il nous semble avoir chargé le portrait de Clément VII, qui n'en avoit pas besoin. On peut lui reprocher aussi quelques méprises. Il parle d'un *Concile* assemblé à Ausbourg en 1530 (†), dans lequel Charles-Quint donna un décret favorable à l'Eglise Romaine. Il veut parler sans-doute de la *Diete* que l'Empereur tint à Ausbourg pour les affaires de la Religion, & dans laquelle les Protestans présenterent à l'Empereur, & aux Etats, leur Confession de foi, si connue depuis sous le nom de Confession d'Ausbourg. Mais une Diete n'est pas un Concile, & Varchi auroit dû d'autant moins s'y méprendre que Charles dans l'Edit ou Decret qu'il donna en faveur de l'Eglise Romaine, promet de procurer dans six mois la convocation d'un Concile; & il est vrai que depuis longtems il sollicitoit le Pape d'en convoquer un.

(*) Meurtrier du Duc Alexandre.

(†) Istoria delle guerre della Republica Fiorentina successe nel tempo che la casa de Medici s'impadroni del Governo: scritta da Benedetto Varchi, Libro duodecimo. *Dans la Traduction Françoise, Tome II. p.* 410, 411.

Bernard Segni, Négociant & Littérateur, commence son Histoire de Florence à la même époque que Varchi, lorsque les Medicis furent chassés pour la troisieme fois de leur patrie, en 1527, & la pousse jusqu'en 1555. Son Ouvrage fut imprimé pour la premiere fois à Cologne, ou plutôt à Ausbourg sous le titre de Cologne en 1723.

Adriani, noble Florentin, n'a écrit que ce qui s'est passé sous le regne de Côme I, second Duc de Florence, depuis l'an 1537 qu'il succéda à Alexandre, jusqu'à l'an 1574, qui fut celui de sa mort. Adriani se montre assez favorable aux Medicis, & ce fut pour leur faire sa cour que son fils, Marcel Adriani, fit imprimer l'ouvrage de son pere à Florence dès l'an 1583.

Nous bornerons-là le Catalogue des principaux Historiens de Florence, quoique depuis ce tems, les Medicis n'aient manqué ni de panégyristes ni de détracteurs; mais les uns & les autres ne méritent pas d'être à la suite des noms célebres dont nous venons de faire mention. Quant aux premiers, ils sont peu connus des étrangers, parce que la flatterie se concentre dans le cercle étroit des courtisans, au delà duquel elle craindroit d'être mal reçue. Les autres sont encore moins répandus: la malignité timide les retient dans les Cabinets & les Bibliotheques des curieux. Il ne faut pas confondre avec les uns ni avec les autres, l'Histoire manuscrite de Settimanni dont nous avons dit un mot ci-dessus, qui comprend tout le tems de la domination des Medicis. Nous regrettons infiniment de n'avoir pu nous la procurer, quoiqu'elle ne soit pas exempte de défauts. Le savant Mr. Manni en parle avec avantage, ainsi que de quelques autres manuscrits, dans sa *Méthode pour étudier en peu de tems & avec fruit l'Histoire de Florence*, petit ouvrage qu'il fit paroître en 1751 (*). C'est un très-bon guide, & ses jugemens sur les Auteurs sont dictés par la raison & le bon goût. L'Auteur de l'excellent *Voyage d'un François en Italie*, attribué à Mr. de la Lande, célebre Astronome François, parle aussi des Ecrivains de l'Histoire Florentine. Ceux qui connoissent ces deux ouvrages s'appercevront aisément que nous les avons consultés. Nous ne pouvions rien faire de mieux.

Généalogie de la maison de Medicis.

La maison de Medicis joue un si grand rôle dans l'Histoire de Florence, qu'à l'exemple de Varchi, & de quelques autres, nous jugeons à propos d'en donner ici une Généalogie exacte, mais beaucoup plus détaillée & instructive que toutes celles qui ont été données jusques-ici. Elle est d'autant plus nécessaire que sans un

(*) Metodo per istudiare con brevità e profittevolmente le storie di Firenze.

tel secours, il est presque impossible de ne pas confondre ensemble plusieurs des Medicis, dont il est parlé dans cette Histoire, ainsi que leurs degrés de parenté.

Les panégyristes des Medicis ont fait remonter l'origine de leur maison jusqu'au commencement du onzieme siecle. Ils parlent d'un Jacques de Medicis qui en 1030 étoit Chef du conseil d'Orviette. Le plus ancien Medicis que l'on puisse citer après celui-là est un Anselme qui, au rapport d'Alexandre Sardi, défendoit Alexandrie en 1162, contre l'Empereur Frederic I. Mais la succession de cette maison ne paroît bien établie que depuis Philippe de Medicis que l'on doit regarder comme la souche de toute cette illustre famille.

I. PHILIPPE DE MEDICIS demeuroit en 1250 à Fioriano dans le pays de Mugello. C'étoit un homme extrêmement considéré pour sa prudence, & que les Guelphes de Florence venoient consulter, lorsqu'ils avoient dessein de faire quelque entreprise contre les Gibelins. Ils se trouverent si bien de ses conseils, qu'après avoir remporté une victoire signalée sur leurs ennemis, ils l'emmenerent triomphant lui & sa famille dans leur ville. Les Medicis y furent d'abord reçus citoyens de Florence, & admis aux principales charges de la République. Philippe mourut l'an 1258, & laissa quatre fils, savoir

Evrard, qui suit.

Galvan, dont la postérité finit à la troisieme génération.

Reinier, mort sans lignée.

Clarissime, dont les Medici, Mediquins ou Medicis de Milan prétendoient être descendus, comme nous le verrons dans l'Histoire de Florence.

II. EVRARD DE MEDICIS, I. de ce nom, dont on ignore le tems de la naissance & de la mort, vivoit à Florence en 1280, & eut un fils qui porta le même nom que lui. *Premiere Branche.*

III. EVRARD DE MEDICIS, II. du nom, fut Gonfalonier de Florence l'an 1314. Il épousa Mandina Ariguci de Fiesoli, dont il eut trois fils, savoir

Juvencus, qui suit.

Côme, mort sans alliance.

Clarissime, dit autrement *Silvestre*, qui commença une nouvelle branche.

IV. JUVENCUS DE MEDICIS, I. de ce nom, épousa Nutia dont il eut deux fils.

François, mort sans lignée.

Juvencus, qui continua la postérité.

V. Juvencus de Medicis, II. du nom, fut pere de *Julien.*

VI. Julien de Medicis, eut, outre plusieurs enfans morts sans alliance, deux fils qui lui survecurent.

Bernard, qui fut pere d'un Evrard mort sans postérité.

Raphaël, qui continua cette Branche.

VII. Raphael de Medicis fut pere de *Laurent.*

VIII. Laurent de Medicis eut pour fils *Octavien.*

IX. Octavien de Medicis, n'ayant point eu d'enfans de sa premiere femme, épousa en secondes nôces Françoise Salviati, dont il eut deux fils, savoir

Bernard ou *Bernardet*, qui suit.

Alexandre, né l'an 1535, fait Archevêque de Florence en 1574, puis Cardinal en 1583, de la création de Gregoire XIII., & enfin élu Pape sous le nom de Léon XI, le premier d'Avril 1605. Il s'étoit toujours distingué par sa magnificence, son amour pour les lettres, & la faveur qu'il témoignoit aux savans. Il avoit été Légat en France, où sa sagesse & sa modération lui avoient acquis l'estime de tout le monde. Sa mort arrivée le vingt-sixiéme jour de son Pontificat fit évanouir les espérances que l'on avoit conçues de ses grandes qualités. Il regna néanmoins assez pour soulager les Provinces des impositions que Clément VIII, son Prédécesseur avoit établies pour l'entretien des Troupes.

X. Bernard ou Bernardet de Medicis, Baron d'Ottaviano, épousa Adelaïde San-Severino, dont il eut deux fils & une fille, qui furent

Bernardin ou *Bernardet*, qui suit.

Octavien, que le Pape Léon XI. son oncle, refusa de faire Cardinal.

Catherine, mariée à Horace du Pont.

XI. Bernardin, ou Bernardet de Medicis, II. du nom, se trouvoit à la onzieme génération depuis Philippe. Il épousa Jeanne Caraccioli, dont il n'eut point d'enfans. Il mit fin à cette Branche.

Autre Branche.

IV. Sylvestre de Medicis, troisieme fils d'Evrard II. fut élu Gonfalonier de Florence en 1378, & acquit un très-grand crédit parmi le Peuple par un esprit insinuant, & une générosité qui lui fit beaucoup d'amis & de partisans, jettant ainsi les premiers fondemens de la grandeur de sa maison. Il épousa Livie, fille de Sinibalde Donati, dont il eut un fils nommé *Evrard* qui suit.

V. Evrard de Medicis, III. du nom, ſurnommé Bicci, épouſa en 1358, Jacqueline Spini dont il eut cinq enfans dont nous allons parler. C'eſt à cet Evrard que commence l'arbre généalogique de la maiſon de Medicis donné par Varchi.

Jean, qui ſuit.

Mathieu, qui laiſſa auſſi des enfans, mais dont la poſtérité ne s'étendit pas fort loin.

Michel, mort jeune & ſans poſtérité.

Paul, mort ſans alliance.

François qui eut un fils nommé *Evrard.*

VI. Jean de Medicis, né en 1360, homme d'un rare mérite & d'un caractere auſſi libéral, auſſi bienfaiſant, auſſi magnifique que Sylveſtre ſon aïeul, fut trois fois du Tribunal de la Seigneurie, en 1402, en 1408 & en 1411, & enfin Gonfalonier de la République en 1421. Il mourut l'an 1428. Il avoit épouſé en 1386 Piccarda dite Nannina de Bueri, dont il laiſſa deux enfans, ſavoir

Côme, qui continua cette même Branche.

Laurent, tige des Grands Ducs de Toſcane, qui commença une nouvelle Branche.

VII. Côme de Medicis, ſurnommé *Pere de la Patrie*, appellé auſſi *Côme le Grand*, & *Côme le Vieux*, nâquit le 27 de Septembre de l'an 1389 (*). Il donna un très-grand luſtre à ſa maiſon par la fortune immenſe que lui rapporta le grand commerce qu'il faiſoit dans toutes les parties du monde connu, où il verſoit les riches marchandiſes de l'Aſie, & par la prudence avec laquelle il gouverna la République de Florence dont il étoit comme le Souverain ſans en avoir le titre. Ses richeſſes, ſon crédit & ſes vertus lui firent des envieux & des ennemis. Il fut chaſſé de ſa patrie avec Laurent ſon frere & une partie de leurs adhérans en 1433. Mais il y fut rappellé l'année ſuivante, comme ſi les Florentins euſſent dû être privés un moment de ce grand homme pour en ſentir tout le mérite. Il avoit été membre de la Seigneurie en 1415, & en 1427. Il fut élu Gonfalonier de la République l'année même de ſon rappel, & une ſeconde fois en 1438. C'étoit, dit Mr. de Voltaire, une choſe auſſi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir cet illuſtre citoyen qui faiſoit toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, & ſoutenir de l'autre le fardeau de la République, entretenir des facteurs & recevoir des Ambaſſadeurs, réſiſter au Pape, faire la guer-

(*) Suivant Machiavel & Varchi, quoique d'autres l'aient fait naître dix ans plus tard. C'eſt une faute dans Moreri & ceux qui l'ont ſuivi.

re & la paix, être l'Oracle des Princes, cultiver les Belles-Lettres, donner des ſpectacles au Peuple, & accueillir tous les artiſtes & tous les ſavans Grecs, de Conſtantinople. Côme mourut l'an 1464. La République fit graver ces belles paroles ſur ſon tombeau. *Coſmus Medicis decreto publico Pater Patriæ.* Il avoit épouſé Conteſſina Bardi fille d'Alexandre Bardi, dont il eut deux fils.

Pierre, qui ſuit.

Jean, né en 1421, qui épouſa en 1452 Cornelie ou Genevre de gli Aleſſandri, fut membre de la Seigneurie en 1453, & mourut ſans enfans légitimes, l'an 1463, âgé de 42 ans. Il laiſſa un fils naturel nommé *Côme* né en 1452, mort à l'age de ſept ans.

Côme eut de plus un fils naturel, nommé *Charles*, mort Chanoine & prévôt de Prato.

VIII. Pierre de Medicis, I. de ce nom, naquit l'an 1416, fut élu Gonfalonier de Florence en 1460, & conſerva juſqu'à ſa mort arrivée douze ans après en 1472, la conſidération & l'autorité dont ſon illuſtre pere avoit joui. Il épouſa en 1444 Lucrece, fille de François Tornabuoni dont il eut quatre enfans.

Laurent, qu'on trouvera ci-après,

Blanche, mariée à Guillaume Pazzi.

Nannina, femme de Bernard Ruccellai.

Julien, né le 25 Octobre 1453, tué dans la conjuration des Pazzi le 23 d'Avril 1478, laiſſant un fils naturel nommé *Jules*, qu'il eut de Camille Caffarelli, que d'autres nomment Antoinette del Cittadino. Je dirai à cette occaſion que François Pazzi, auſſi amoureux de cette même perſonne, voyant que Julien lui étoit préféré, en conçut un ſi violent dépit qu'il ſuſcita toute ſa famille contre les Medicis, & fit épouſer ſa haine aux Salviati; aux Bandini & à d'autres nobles jaloux du crédit des Medicis. Telle fut l'origine de la fameuſe conjuration des Pazzi dont on verra le détail dans l'Hiſtoire de Florence.

Quelques Hiſtoriens donnent encore à Pierre de Medicis une autre fille nommée *marie* qui épouſa Léonel de Rozzi.

A l'égard de *Jules* fils naturel de Julien, on rapporte que celui-ci juſqu'au jour de ſa mort, n'avoit point paru marié; mais qu'après l'aſſaſſinat, ſon corps demeurant expoſé dans l'Egliſe de Santa Reparata de Florence, où il fut tué, & d'où la terreur d'un ſpectacle ſi peu attendu avoit fait fuir tout le monde, une Dame ſe jetta ſur ce corps mort, l'arroſa

rosa de ses larmes, protesta d'avoir reçu la foi conjugale de Julien & d'être même enceinte de lui. Il est à croire que Laurent en avoit appris quelque chose de son frere, puisqu'il ne desavoua point l'action de cette Dame, la fit traiter comme sa belle-sœur, à ce que l'on assure; prit soin de l'enfant dont elle accoucha, & le considéra toujours comme son neveu (*). Ce qu'il y a de sûr c'est que le 27 de Mai 1478, cette Dame mit au monde un enfant qui fut nommé *Jules*. Il fut d'abord Chevalier de Malte, puis Archevêque de Florence, & fait Cardinal l'an 1513 par le Pape Léon X, son cousin, & enfin élu Pape sous le nom de Clément VII, le 19 de Novembre 1523, malgré la tache de sa naissance. Sur quoi il est bon de remarquer que des témoins déposerent lorsqu'il reçut le chapeau, qu'il étoit né en légitime mariage, Julien son pere ayant réellement épousé Camille Caffarelli. On en doutoit pourtant, & Clément qui n'ignoroit pas par quels moyens il avoit obtenu ces dépositions, se regardoit lui-même comme enfant naturel, quoiqu'il se donnât bien de garde d'en rien témoigner. Aussi lorsque le Clergé Catholique demanda en 1530, la convocation d'un Concile pour réformer les abus de la Cour de Rome, ce Pontife ne voulut jamais y consentir, craignant de perdre la tiare si l'on venoit à faire des recherches sur sa naissance; car, quoiqu'il n'y eût point de loi écrite qui fermât l'entrée du souverain Pontificat aux bâtards, c'étoit néanmoins une opinion commune & ancienne, qu'ils ne pouvoient même prétendre à la Pourpre Romaine (†). Ce fut ce Pape ambitieux qui par ses intrigues & son pouvoir sur l'esprit de Charles-Quint, assura la Souveraineté de Florence à sa maison. On verra dans le cours de cette Histoire les moyens dont il se servit pour y parvenir.

IX. Laurent de Medicis, né le premier jour de l'an 1448, chef de la République, fut surnommé *le magnifique*, & *le Pere des muses*. Il mérita ce double titre par sa magnificence & la faveur qu'il accorda aux savans & aux artistes Grecs qui, depuis la prise de Constantinople, étoient errans & sans azile. Echapé au glai-

(*) Etat ancien & moderne des Duchés de Florence, Mantoue, Modene & Parme. p. 6.

(†) Guichardin, Histoire des Guerres d'Italie, Liv. XX. §. 8. La présente Histoire de Florence, §. IX.

ve des Pazzi, quoique dangereusement blessé, il vit sa gloire & son crédit s'accroître par les mesures que ses ennemis avoient prises pour le perdre. Il mourut le 9 d'Avril de l'an 1492. Il avoit épousé en 1469, Clarice des Ursins dont il eut trois fils & trois filles.

Pierre, dont il sera plus amplement parlé ci-après.

Jean, que le Pape Innocent VIII fit Cardinal à l'âge de 14 ans, & qui fut élu Pape lui-même, en 1513: sous le nom de Léon X. il n'avoit que 36 ans, étant né en 1475. Son Pontificat qui ne dura que huit ans est très-célebre par la renaissance des lettres en Italie.

Julien, surnommé *le magnifique*; ou *Julien le jeune* pour le distinguer de Julien tué dans la conjuration des Pazzi. Il fut Gonfalonier & Lieutenant-Général des armées de l'Eglise, & Duc de Nemours. Il épousa Philiberte de Savoie, fille de Philippe Duc de Savoie, & mourut sans enfans légitimes le 17 de Mars 1516, laissant un fils naturel nommé *Hippolite*, dons nous parlerons dans l'instant.

Lucrece, qui fut mariée à Jacques Salviati, & mere de Jean Salviati que le Pape Léon X. fit Cardinal en 1517. Il est beaucoup parlé de ce Prélat dans l'Histoire de Florence.

Magdelaine, femme de François Cibo, Comte d'Aguillara, & mere d'Innocent Cibo que Léon X. son oncle fit Cardinal, le même dont il est fait mention dans cette Histoire.

Contessina, mariée à Pierre Ridolfi qui eut la tête tranchée à Florence l'an 1497 pour avoir été du parti des Medicis auxquels il étoit allié. Elle lui donna un fils nommé Nicolas Ridolfi, fait aussi Cardinal, comme ses cousins, par Léon X. en 1517.

Hippolite fils naturel de Julien de Medicis, dit *le Magnifique*, & d'une demoiselle d'Urbin, ou plutôt d'une veuve, comme le dit l'Historien Varchi, naquit en 1511, & fut fait Cardinal par Clément VII. en 1529. Mais il avoit plus de dispositions pour l'épée que pour la pourpre. Il vit avec un dépit secret que le Pape, son oncle, fit passer toute la grandeur de sa maison sur la tête d'Alexandre son cousin, dont il sera fait mention plus bas, & qu'il ne lui réservât que les honneurs ecclésiastiques dont il se soucioit fort peu. Ennemi mortel & jaloux à l'excès d'Alexandre, il tenta de lui ravir la Souveraineté de Florence, à quoi il ne réussit pas,

étant mort empoiſonné en 1535. Il eut un fils naturel, ſavoir.

Aſdrubal, qui fut Chevalier de Malte, où il mourut en 1565.

X. PIERRE DE MEDICIS, II du nom, né l'an 1471, étoit arriere-petit-fils de Côme, *pere de la patrie.* Il fut chaſſé comme lui de Florence le 9 de Novembre 1494; mais il n'y rentra pas, s'étant noyé dans le Gavilan, l'an 1503 (*), & les Medicis n'ayant été rétablis qu'en 1512. Il eut trois enfans d'Alphonſine des Urſins qu'il avoit épouſée en 1488. Ces enfans ſont:

Laurent, qui ſuit;

Côme, mort ſans poſtérité;

Et *Clarice*, femme de Philippe Strozzi, auquel elle donna ſept garçons & trois filles. Clarice de Medicis mérite un rang diſtingué parmi les femmes célebres par leur intrepidité, leur généroſité, leur prudence, & leur amour pour la patrie. Cette héroïne, oubliant les intérêts de ſon ſang & leur préférant la gloire de délivrer Florence d'une domination injuſte, prépara la révolution qui fit chaſſer de cette ville Hippolite & Alexandre de Medicis en 1527.

XI. LAURENT DE MEDICIS, II du nom, nommé auſſi *Laurent le jeune* pour le diſtinguer de *Laurent le magnifique*, né l'an 1492, fut fait Duc d'Urbin par le Pape Léon X ſon oncle, en 1516, & mourut en 1519. Il avoit épouſé l'année précédente, Magdelaine de la Tour dite de Boulogne, fille de Jean de la Tour, III du nom, Comte d'Auvergne, dont il eut une fille qui fut

Catherine de Medicis, née le 13 d'Avril 1519, peu avant la mort de ſon pere. C'eſt cette Princeſſe que Clément VII. ſon oncle maria, l'an 1533, à Henri Duc d'Orléans, ſecond fils de François I. Roi de France, & qui lui ſuccéda ſous le nom de Henri II. Elle mourut le 5 de Janvier 1589.

Laurent le jeune eut de plus un fils naturel d'une pauvre payſanne de *Colle Vecchio*, auquel il donna le nom d'Alexandre. C'eſt.

Alexandre de Medicis, premier Duc de Florence, né en 1510. Quelques-uns l'ont cru fils naturel du Pape Clément

(*) Ceux qui diſent 1504 ſe trompent.

VII, & non de Laurent le jeune. Ils se fondent sur la prédilection du Pontife pour lui, & sur ce que Clement fit passer sur sa tête toute la grandeur de sa maison, par préférence à Hippolite qui étoit un peu plus âgé qu'Alexandre, & plus proche parent du Pape, dans la supposition que Clément ne fût pas son pere. Mais ce n'est là qu'une conjecture & non pas une preuve. D'ailleurs, Alexandre étoit réputé fils naturel de Laurent le jeune, & ce n'étoit qu'un bruit sourd qui lui donnoit Clément VII. pour pere; & ce bruit étoit si peu fondé que Laurent, meurtrier d'Alexandre, adopte la premiere opinion, sans même faire mention de la seconde, comme on le verra dans son apologie: ce qu'il n'eut pourtant pas manqué de remarquer, puisqu'alors Alexandre eut été bâtard d'un bâtard, cette circonstance éloignant encore davantage la parenté qui eût pu être entre eux. Varchi en parle comme d'un bruit sans fondement. Quoi qu'il en soit Alexandre fut obligé de sortir de Florence avec Hippolite son cousin en 1527. Mais il y rentra triomphant en 1531, après le siege de cette ville; l'Empereur Charles-Quint, à la sollicitation de Clément VII. le déclara Duc de Florence, sans égard à la capitulation, & lui en assura la Souveraineté à lui & à ses descendans mâles légitimes, ou au défaut de ceux-ci, à son plus proche parent. Il épousa en 1536; Marguerite d'Autriche, fille naturelle du même Empereur Charles-Quint; il n'en eut point d'enfans. Enfin s'étant rendu indigne de sa nouvelle dignité tant par ses débauches que par les proscriptions & les autres cruautés qu'il exerça à l'instigation de son oncle, Auteur de son élévation, il fut assassiné par Laurent ou Laurenzin de Medicis dont il sera parlé dans la branche suivante, & laissa trois enfans naturels; un fils & deux filles:

Jules qui fut Général des galeres de l'Ordre de St. Etienne, établi par Côme, second Duc de Florence. Il épousa Lucrece Cajetan, dont il eut une fille unique, appellée *Angelique*, mariée à Pierre Duc d'Altemps.

Julie, qui épousa François Cantelmi des Ducs de Pépoli.

Porzia, qui se fit Religieuse.

Branche des Grands Ducs de Toscane.

VII. LAURENT DE MEDICIS, second fils de Jean & de Piccarda dite Nannina de Bueri, naquit en 1395, & mourut en 1440. Il avoit épousé dans l'annee 1416 Genevre Cavalcanti dont il eut les deux fils suivans.

Pierre-François, dont je vais parler;

Et *François*, mort avant ſon pere, & ſans poſtérité.

VIII. PIERRE-FRANÇOIS DE MEDICIS, I du nom, naquit en 1431, fut membre de la Seigneurie en 1459, & fut tué l'an 1477. Il avoit épouſé en 1456, Laudomie Acciaioli dont il eut deux enfans nommés,

Laurent, qui ſuit;

Et *Jean*, qui continua la poſtérité.

IX. LAURENT DE MEDICIS, II du nom (de cette branche), né en 1463, épouſa à l'âge de vingt ans Semiramis, fille de Jacques Appiani, Seigneur de Piombino, dont il eut les enfans qui ſuivent.

Pierre-François qui ſuit.

Evrard, Gonfalonier de l'Egliſe en l'année 1515, dont il n'eſt pas fait mention dans l'arbre généalogique donné par Varchi.

Laudomine, mariée en 1502 à François Salviati, fille de Julien Salviati.

X. PIERRE-FRANÇOIS DE MEDICIS, II du nom, naquit l'an 1486, fut Gonfalonier de Florence à l'âge de 30 ans, en 1516, & mérita le nom de *populaire*, par ſes manieres ſimples & ſon affabilité envers tout le monde. Il mourut en 1525. Il avoit épouſé Marie Soderini, fille de Thomas Soderini, dont il eut ces quatre enfans:

Laurent ou *Laurenzin*, dont nous allons parler plus amplement.

Julien, né en 1520, Evêque de Beziers & d'Alby, Archevêque d'Aix, & Abbé de Saint-Victor-Lez-Marſeille. Il mourut dans cette abbaye en 1588.

Magdelaine, qui épouſa Robert Strozzi, fils de Philippe Strozzi, dont il eſt parlé plus haut, & de Clarice de Medicis.

Laudomie, mariée à Pierre Strozzi, frere aîné de Robert, qui fut Maréchal de France. Ce double mariage des deux Strozzi avec les deux fœurs de Laurent, avoit été arrêté avec celui-ci & Philippe Strozzi après l'aſſaſſinat du Duc Alexandre.

XI. LAURENT DE MEDICIS, appellé *Laurenzin*, affecta d'être auſſi populaire que ſon pere. Il naquit le 22 Mars 1514, & fut élevé à la Cour du Pape Clément VII. dont il encourut l'indignation par ſon inconduite. Obligé de ſortir de Ro-

me, il se retira à Florence auprès du Duc Alexandre. Il gagna bientôt sa confiance, plutôt que son affection, parce qu'il sut se faire le ministre de ses plaisirs, & lui persuader par des confidences vraies ou fausses, qu'il étoit extrêmement zélé pour sa personne. Cependant Laurent étoit si peu attaché au Duc Alexandre, qu'il l'attira dans sa propre maison, sous prétexte d'une intrigue galante, & l'y fit assassiner en 1537. On verra dans l'Histoire le détail & les circonstances de cet assassinat. Laurent prit la fuite & se retira chez le Turc. Il fut déclaré ennemi de la patrie par Côme I. qui succéda au Duc Alexandre: ses biens furent confisqués, & sa maison rasée en signe d'ignominie. On promit aussi une récompense considérable à ceux qui le tueroient. Il fut tué en effet à Venise l'an 1547, avec son oncle Soderini.

Laurent mourut sans alliance, desorte qu'il faut revenir à Jean, second fils de Pierre-François, I du nom, neuvieme génération depuis Philippe.

IX. Jean ou Jourdain de Medicis, né l'an 1467, épousa Catherine fille de Galéas-Marie Sforce, Duc de Milan, & veuve de Jérôme Riario, Duc d'Imola & de Forli, dont il eut un seul fils nommé *Jean.*

X. Jean de Medicis, dit aussi *Louis*, né en 1498, fut surnommé le *Populaire*, à cause de ses manieres douces & affables envers tout le monde. Il combattit pour le Roi de France François I. à la bataille de Pavie en 1525, à la tête de 3000 hommes d'Infanterie Florentine, & de trois Cornettes de cavalerie; & il fut blessé à la jambe qu'il lui fallut couper: il en mourut peu après à Plaisance, en 1526. Ses Troupes porterent le deuil de leur Général, & de là leur vint le nom de *Bandes noires*, qui distingua ces soldats, les meilleurs qu'il y eut alors en Italie. Jean de Medicis avoit épousé en 1516 Marie fille de Jacques Salviati & de Lucrece de Medicis fille de Laurent le magnifique, comme on l'a vu ci-dessus. Il en eut un fils unique nommé *Côme*, qui suit.

XI. Côme de Medicis, I du nom (de cette branche), né le 11 Juin 1518, selon Varchi, quoique d'autres le fassent naître seulement en 1519, succéda à son cousin Alexandre, dans la Souveraineté de Florence, avec l'approbation & le consentement de l'Empereur Charles-Quint qui lui accorda le titre & l'investiture de Duc, sans aucun égard aux desirs des Cardinaux Salviati & Ridolfi, des Strozzi, & des autres Florentins Exilés, lesquels avoient espéré que le meurtre d'Alexandre leur feroit re-

couvrer leur ancienne liberté. Laurent qui aſſaſſina le premier Duc, en étoit plus proche parent que Côme; & par conſéquent il auroit dû lui ſuccéder, mais ſon crime l'en avoit rendu indigne. On voit que la ſucceſſion du Duché ſortit de la poſtérité particuliere du fameux Côme, pere de la patrie, & paſſa dans celle de Laurent ſon frere, comme on l'a annoncé ci-deſſus, en diſant que Laurent fut la tige des Grands Ducs de Toſcane. En effet Côme I, ſecond Duc de Florence, qui fait le ſujet de cet article, fut fait Grand Duc de Toſcane en 1569, par le Pape Pie V. Il regna juſqu'en 1574, qu'il mourut dans la 56me. année de ſon âge, ayant eu pluſieurs enfans légitimes de deux femmes, & un fils naturel.

Côme I. épouſa en premieres noces Eléonôre de Tolede, fille de Pierre Marquis de Villa franca, Vice-Roi de Naples, dont il eut une nombreuſe poſtérité.

François-Marie, qui lui ſuccéda.

Ferdinand, qui ſuccéda à ſon frere.

Pierre, *Antoine*, & *Jean*, morts tous trois en bas âge.

Jean, né en 1543, fait Cardinal en 1560, & tué deux ans après par ſon frere Garcie.

Garcie, né en 1547, qui tua ſon frere en 1562, & fut lui-même poignardé par ſon pere, qui dit en le frappant qu'il ne vouloit point voir de Caïn dans ſa maiſon. Côme voulant cacher ce double meurtre, fit courir le bruit que ces deux Princes étoient morts de peſte.

Une fille dont je n'ai pu découvrir le nom, qui fut mariée à Fabien, fils de Baudouin, & neveu du Pape Jules III.

Lucrece, née en 1540, mariée à Alfonſe d'Eſt II Duc de Ferrare, qui la tua, étant mécontent de ſa conduite.

Marie, née en 1542, que ſon pere fit empoiſonner, parce qu'elle étoit amoureuſe d'un page.

Iſabelle, née en 1545, femme de Paul-Jourdain des Urſins, Duc de Bracciano.

Pierre, qui fut Chevalier de la Toiſon d'Or, porta les armes dans le Pays-Bas pour les Eſpagnols & mourut en 1604, ſans poſtérité, de ſes deux femmes, ſavoir Eléonore de Tolede, fille de Garcie, Marquis de Villa franca, qui mourut en 1578, & Béatrix de Norogna, fille d'Emmanuel de Meneſés, Duc de Villareale. Mais il eut un fils naturel nommé *Pierre de Medicis*, qui fut Chevalier de Malte.

Côme, après la mort d'Eléonore de Tolede, ſa premiere femme, épouſa Camille Martelli, dont il eut une fille

Virginie, mariée à Céſar d'Eſt, Duc de Modene, morte le 25 Mars 1615.

Le Grand Duc eut encore un fils naturel nommé *Jean*, né en 1567. Il épouſa Eléonore Albizzi, & mourut ſans poſtérité en 1624. C'eſt ce Jean de Medicis qui ſuivit en France la Reine Marie de Medicis, ſa niece, & s'acquit beaucoup de réputation dans les guerres de Hongrie.

XII. FRANÇOIS-MARIE DE MEDICIS, Grand Duc de Toſcane, né le 25 Mars 1541, mourut empoiſonné par Ferdinand ſon frere, le 9 Octobre 1587. Il épouſa en premieres noces, l'an 1565, Jeanne d'Autriche, fille de l'Empereur Ferdinand I. dont il eut un fils & deux filles.

Philippe, né le 29 Mai 1577, mort le 5 Avril de l'an 1583.

Eléonore, née en 1566, mariée à Vincent de Gonzague Duc de Mantoue.

Marie, née le 26 Avril de l'an 1575, mariée le 27 Décembre 1600, à Henri IV. Roi de France. Cette Princeſſe mourut le 3 Juillet 1642.

François-Marie, Grand Duc de Toſcane, après la mort de Jeanne d'Autriche ſa femme, épouſa en ſecondes noces Blanche Capello, fille de Barthelemi Capello, Sénateur de Veniſe. Le Sénat de Veniſe flatté de cet honneur, adopta Blanche pour ſa fille, & la déclara Reine de Chypre. Elle étoit veuve de Thomas Buonaventuri, Florentin, qui fit une fin malheureuſe. On peut voir tout cela dans l'Hiſtoire de Florence. Le Grand Duc avoit eu un fils de Blanche Capello avant ſon mariage avec cette belle Vénitienne, qui mourut empoiſonnée comme lui, le même jour & de la même main, le 9 d'Octobre de l'an 1587.

Antoine, fils du Grand Duc & de Blanche Capello, mourut à l'âge de 6 ans.

François-Marie de Medicis eut encore une fille naturelle nommée *Pelegrine*, mariée à Ulyſſe, Comte de Bentivoglio.

XIII. FERDINAND DE MEDICIS, I du nom, frere du précédent, lui ſuccéda. Il avoit été fait Cardinal en 1563, par le Pape Pie IV. Mais devenu héritier de la Toſcane par la mort de ſon frere, il remit ſon chapeau au Pape, & épouſa Catherine de Lorraine, fille de Charles II. Duc de Lorraine, & de Claude de France. Ce mariage fut très-fecond. Il mourut le 22 de Février 1609; la Grande Ducheſſe lui ſurvecut juſqu'au 19 Décembre 1637. Leurs enfans furent

Come II qui lui ſuccéda.

Charles,

Charles, né le 19 Mars 1595, créé Cardinal par le Pape Paul V. le 2 Décembre de l'an 1615, & mort à Florence le 17 de Juin 1666.

Philippe, *Laurent*, *Magdelaine* & *Eléonore*, morts enfans.

François, Prince de Capiſtran, né le 4 Mai 1594, mort le 17 Mai 1614.

Catherine, qui épouſa Ferdinand de Gonzague Duc de Mantoue & mourut en 1629.

Claude, qui épouſa en premieres noces Frederic Ubalde de la Rovere, Duc d'Urbin; & après la mort de celui-ci, Léopold Archiduc d'Autriche. Cette Princeſſe mourut le 25 de Décembre de l'an 1648.

XIII. CÔME DE MEDICIS, II. du nom, Grand Duc de Toſcane, naquit le 2 Mai 1590, & mourut le 28 Février 1621. Il eut pluſieurs enfans de Magdelaine d'Autriche, ſœur de l'Empereur Ferdinand II, qu'il avoit épouſée en 1608.

Ferdinand II. qui lui ſuccéda.

Jean-Charles, fait Cardinal par le Pape Innocent X. l'an 1644, ſacré Evêque de Sabine l'année ſuivante, & mort à Florence en 1662, le 22 de Janvier.

Léopold, né le 6 Novembre 1617, que le Pape Clément IX. fit Cardinal le 12 de Décembre de l'an 1667, ſe diſtingua par la protection qu'il accorda aux Savans, à l'exemple de tous les Princes de ſa maiſon, & mourut le 10 de Novembre de l'an 1675.

Mathias, mort ſans alliance.

François, mort ſans alliance.

Marguerite, née le 31 Mai 1612, mariée en 1628 à Edouard Farneſe, Duc de Parme, morte le 6 Février 1679.

Marie, qui ſe fit religieuſe.

Anne, née le 21 Juillet 1616, mariée en 1646, à Ferdinand-Charles d'Autriche, Archiduc d'Inſpruk, morte le 12 Septembre 1679

XIV. FERDINAND DE MEDICIS, II. du nom, Grand Duc de Toſcane, naquit le 14 Juillet de l'an 1610, & mourut le 24 Mai 1670. Il avoit épouſé en 1633, Julie-Victoire de la Rovere, ſa couſine, fille de Frederic Ubalde de la Rovere, dernier Duc d'Urbin, & de Claude de Medicis. Il en eut deux fils, ſavoir

Côme III. qui lui ſuccéda.

François-Marie, né le 15 de Novembre 1660, fait Cardinal en 1686 par le Pape Innocent XII, remit ſon chapeau en 1709, épouſa le 14 de Juillet de la même année, Eléo-

nore de Gonzague, fille de Vincent Duc de Guastalla, & mourut sans postérité en 1711.

XV. CÔME DE MEDICIS, III. du nom, Grand Duc de Toscane, né le 14 Août de l'an 1642, mourut le 31 Octobre 1723, le plus âgé de tous les Princes de l'Europe, & estimé le plus riche en argent comptant. Il étoit aussi le plus dévot. Il avoit épousé le 19 d'Avril 1661, Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, Duc d'Orléans, frere du Roi Louis XIII. Il eut de ce mariage deux fils, savoir

Ferdinand de Medicis, Grand Prince de Toscane, né le 9 Août 1663. Il épousa en 1688, Violante Béatrix, fille de Ferdinand-Marie Electeur de Baviere, & mourut sans postérité le 30 Octobre 1713.

Jean-Gaston, qui suit.

Anne-Marie-Louise, née le 11 Août 1667, mariée en 1691, à Jean-Guillaume, Electeur Palatin.

XVI. JEAN-GASTON DE MEDICIS, Grand Duc de Toscane, naquit le 24 de Mai de l'an 1671, épousa en 1697, Anne-Marie-Françoise de Saxe-Lawembourg, veuve de Philippe-Auguste, Comte Palatin du Rhin, & fille aînée de Jules-François dernier Duc de Saxe-Lawembourg, fut reconnu Grand Duc en 1723 après la mort de son pere, & mourut sans postérité, le 9 de Juillet 1737, le dernier mâle de la maison de Medicis. Il restoit encore une seule personne de ce nom. C'étoit sa sœur, Anne-Marie-Louise, qui mourut le 18 de Février 1743. Ainsi finit cette illustre maison.

Nous allons mettre ici cette fameuse Apologie de Laurent de Medicis, meurtrier du Duc Alexandre, que nous avons annoncée ci-dessus.

Discours, ou Apologie de Laurent de Medicis, sur la naissance & la mort d'Alexandre de Medicis premier Duc de Florence.

„ Si j'avois à me justifier devant une nation assez barbare pour „ ignorer ce que c'est que la liberté & la tyrannie, je m'attacherois à prouver par des raisons sensibles, qu'il n'y a rien de plus „ desirable pour les hommes que de vivre en société politique, & „ de jouir des avantages de la liberté; que de toutes les formes „ de Gouvernement la plus favorable à la tranquillité & à la durée de la vie civile, est sans contredit le Gouvernement Républicain; que la tyrannie lui est tout-à-fait contraire, & doit être „ un objet d'horreur pour tous les Peuples sages & éclairés sur „ leurs véritables intérêts; enfin que les hommes assez courageux, „ assez amis de l'humanité, pour oser entreprendre de delivrer „ leur patrie de l'oppression, & assez heureux pour y réussir, „ ont mérité la seconde place au temple de la gloire, où ils sont

„ immédiatement au deſſus des fondateurs des Républiques. Mais „ je parle à des hommes qui ſavent par la raiſon & par l'expé- „ rience, que la liberté eſt un bien, & la tyrannie un mal. Ce „ principe ſuppoſé, je vais juger ma propre action, non pour „ m'en glorifier & en demander la récompenſe, mais pour faire „ voir que je n'ai fait que remplir le devoir de tout bon citoyen, „ & que je ne pouvois m'en diſpenſer, ſans manquer à la patrie „ & à moi-même.

„ Pour commencer par un fait inconteſtable & connu de tout „ le monde, je dis que le Duc Alexandre étoit le Tyran de Flo- „ rence. Quel citoyen en a jamais douté? Ceux même, qui ſe- „ conderent ſes vues injuſtes, & qui en le ſervant baſſement par- „ vinrent aux honneurs & à l'opulence, n'étoient ni aſſez peu „ inſtruits, ni aſſez aveuglés par leur intérêt particulier, pour ne „ pas reconnoître en lui tous les traits d'un Tyran? Ils ſuivoient „ ſa fortune, parce qu'ils y trouvoient leur avantage, qu'ils pré- „ féroient au bien public. D'ailleurs ces gens ſont en ſi petit „ nombre, & ſi peu eſtimables, que, quand ils oſeroient nier „ qu'Alexandre ſoit-diſant de Medicis, ait opprimé la liberté de „ ſa patrie, leur ſentiment intéreſſé ne pourroit en aucune ma- „ niere contrebalancer le cri unanime de tout le Peuple Floren- „ tin, ou plutôt de toutes les nations qui ont appris nos mal- „ heurs. Quoique la ville de Florence ſe ſoit maintenue, depuis „ très-longtems, dans un état libre & indépendant, je veux „ bien ne pas donner le nom de Tyrans à ceux qui la commande- „ rent, ſans être appellés à ce commandement par tout le Peu- „ ple, comme firent les Medicis qui obtinrent une grande ſupé- „ riorité ſur notre ville, & en jouirent pendant pluſieurs années, „ ſeulement avec le conſentement & la participation de la moin- „ dre portion des citoyens. Leur autorité limitée & modérée „ ne mérite peut-être pas abſolument le nom odieux de tyran- „ nie, quoique les Florentins aient témoigné en pluſieurs occa- „ ſions combien elle leur ſembloit injuſte & inſupportable, en „ chaſſant de leur ville ceux qui l'avoient uſurpée. Mais lorſqu'a- „ près des innovations multipliées qui préparerent la tyrannie, le „ Pape Clément VII. employa cette violence que tout le monde „ ſait, pour ravir la liberté à ſa patrie, & la ſoumettre à la do- „ mination d'Alexandre, le nouveau Souverain arrivé à Floren- „ ce, ne tarda pas à faire voir qu'il en étoit le Tyran, dépoſant „ tout ſentiment d'honnêteté & de juſtice, & anéantiſſant les „ reſtes de cette République, ſans même en laiſſer ſubſiſter le nom. „ Il ſe montra plus impie que Néron, plus débauché que Caligu-

„ la, plus cruel que Phalaris, plus ſcélérat & plus ennemi des
„ hommes que tous les trois. Outre les cruautés qu'il exerça ſur
„ les citoyens, & qui ne le cedent en rien à celles de ces Tyrans
„ féroces, il ſurpaſſa l'impiété de Néron, en faiſant mourir ſa me-
„ re, non par la crainte de perdre l'état & la vie, comme cet Em-
„ pereur, & pour prévenir le coup dont il étoit lui-même mena-
„ cé, mais par pure cruauté, & par une inhumanité déteſtable,
„ comme je le ferai bientôt voir. A l'exemple de Caligula, il ſe
„ jouoit de l'honnêteté publique, il aviliſſoit les citoyens, il les
„ outrageoit par des adulteres, des viols, des propos mépriſans,
„ des menaces & d'autres affronts que les gens d'honneur ont
„ plus de peine à ſupporter que la mort même, à laquelle il eut
„ encore recours pour aſſouvir plus librement ſes infames deſirs.
„ Phalaris fit ſubir à Perillus la peine de ſa cruelle invention, en
„ le faiſant brûler dans le taureau d'airain qu'il avoit forgé pour
„ fournir au Tyran un nouveau moyen de tourmenter les hom-
„ mes. Alexandre plus cruel l'auroit ſans-doute récompenſé, lui
„ qui fut ſi ingénieux à imaginer de nouveaux genres de morts,
„ tels que celui d'enfermer des hommes vivans entre des murs ſi
„ près l'un de l'autre, que ces pauvres miſérables ne puſſent pas
„ ſe tourner ni même ſe mouvoir, faiſant comme un même corps
„ avec la pierre qui les environnoit. Quelle adreſſe ce monſtre
„ ne fit-il pas éclater à prolonger leur vie dans ce cruel état pour
„ prolonger leurs tourmens! Quelle adreſſe à multiplier les hor-
„ reurs de la mort, comme ſi la mort ſeule n'eût pas ſuffi pour
„ contenter ſa barbarie! Quelque diſproportion qu'il y ait entre
„ la République de Florence & l'Empire, cet indigne Prince a
„ rempli notre malheureuſe cité de tant d'horreurs, d'injuſtices,
„ de concuſſions, d'homicides, & de crimes de toutes les eſpeces,
„ que les ſix années de ſon regne peuvent être comparées à ſix
„ autres années des regnes de Néron, de Caligula & de Phalaris,
„ choiſies entre celles qui furent le plus remplies de forfaits. Com-
„ bien de citoyens chaſſés de leur patrie en ſi peu de tems! Com-
„ bien de perſécutés dans leur exil! Combien de ſuppliciés, ſans
„ forme de procès, ſans raiſon, ſur de ſimples ſoupçons, pour
„ une parole de peu de conſéquence! Combien d'empoiſonnés &
„ d'aſſaſſinés de ſes propres mains, ou par celle de ſes ſatellites,
„ afin qu'il n'eût pas à rougir devant ceux qui l'avoient connu
„ dans l'état où il étoit né, & où il avoit été élevé! Combien
„ d'extorſions & de concuſſions n'ont pas ſouffert les malheureux
„ Florentins! Combien d'adulteres & de viols! Combien de pro-
„ fanations horribles! Ces ſcenes d'horreur ont été ſi multipliées

„ qu'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou la ſcélérateſſe & „ l'impiété du Tyran, ou la patience & la baſſeſſe des Florentins à „ ſupporter ſi long-tems de ſi grandes calamités, dans un tems où „ il y avoit plus de danger à porter le joug qu'à le ſecouer.

„ Quelques-uns ne veulent pas que l'on donne le nom de Tyran au Duc Alexandre, parce que, diſent-ils, la Souveraineté „ de Florence lui avoit été donnée par l'Empereur Charles-Quint, „ qui, ſelon eux, a le droit d'en conférer l'inveſtiture. Ils ſe trompent doublement. Quand même l'Empereur auroit ce droit, il „ ne pourroit l'exercer que ſuivant les loix. Mais il eſt ſûr qu'à „ l'égard de l'Etat de Florence en particulier, Charles-Quint n'avoit aucun droit d'en donner l'inveſtiture au Duc Alexandre, „ attendu qu'il fut expreſſément ſtipulé par le premier Article de „ la capitulation qui termina le long ſiege de Florence en 1530, „ qu'on n'attenteroit point à la liberté de la République. Et d'ailleurs, quand même l'Empereur auroit eu le droit d'établir un „ Souverain ſur nous, quand il l'auroit fait avec toute la juſtice „ poſſible & conformément aux loix, de façon qu'Alexandre fût „ devenu par-là un Prince plus légitime, ſi l'on veut, que le Roi „ de France; ſa vie diſſolue, ſon avarice, & ſes cruautés auroient „ ſuffi pour en faire un Tyran. Que penſerent les Syracuſains des „ deux Hiéron qui les gouvernerent? L'un fut appellé Roi, & „ l'autre porta le nom odieux de Tyran. Le premier ſe fit aimer „ pendant ſa vie, & regretter après ſa mort, par la douceur de „ ſes mœurs, & la ſageſſe de ſon Gouvernement, au lieu que ſon „ fils qui lui ſuccéda par droit de naiſſance, ſe fit tellement déteſter par les Syracuſains à cauſe de ſes injuſtices & de ſes cruautés, qu'il vecut & mourut en Tyran. Ceux qui lui ôterent la „ vie furent loués comme les libérateurs de la patrie, tandis qu'ils „ euſſent été punis comme ſes ennemis, s'ils euſſent attenté aux „ jours de ſon illuſtre pere. Telle eſt l'influence des mœurs, que „ le Gouvernement établi par les droits les plus ſaints, peut devenir tyrannique, ſi le Prince au mépris de toutes les loix divines & humaines, ſe livre à une vie diſſolue, impie & ſanguinaire. Je ne m'arrêterai pas davantage à prouver ce qui eſt „ plus clair que le jour.

„ En m'accordant que le Duc Alexandre fut un Tyran, on me „ blâme encore de l'avoir aſſaſſiné. On m'accuſe d'ingratitude, „ parce que, dit-on, j'étois ſon ſerviteur, ſon parent & ſon confident. Je ſouhaiterois pour punition à ceux qui me font ces „ reproches, que Dieu les fît ſerviteurs, parens & confidens du „ Tyran de leur patrie, ſi toutefois il n'y avoit pas trop d'impié-

„ té à souhaiter un si grand mal à toute une cité pour punir l'en-
„ vie & la malignité de quelques habitans qui cherchent à empoi-
„ sonner une intention louable par des accusations calomnieuses.
„ Je soutiens donc que je ne fus jamais le serviteur du Duc Alexan-
„ dre; qu'il n'étoit point mon parent, & qu'il ne m'a jamais
„ accordé une confiance affectueuse. Il y a deux manieres d'ê-
„ tre le serf ou le serviteur d'un autre: l'esclavage, & le salaire
„ qu'on reçoit de lui pour le servir & lui être fidele: car les su-
„ jets ne sont point compris ordinairement sous le nom de servi-
„ teurs. Il est évident que je n'ai jamais été l'esclave d'Alexan-
„ dre. Il n'est pas moins clair, pour quiconque veut bien le sa-
„ voir, que non-seulement je ne reçus jamais rien de lui ni à ti-
„ tre de récompense ni comme salaire, mais encore que je lui ai
„ payé exactement ma portion des impôts, comme tout autre
„ citoyen. S'il osa me regarder comme son sujet ou son vassal,
„ parce qu'il étoit plus puissant que moi, c'étoit orgueil & pré-
„ somption dans lui. J'étois son égal, & jamais je ne dus être
„ appellé son serviteur. Je suis bien éloigné encore de le regar-
„ der comme mon parent. Il n'étoit point de la maison de Me-
„ dicis. Sa naissance est connue. Tout le monde sait qu'il naquit
„ d'une pauvre paysanne de *Colle Vecchio* dans l'Etat de Rome,
„ qui servoit dans la maison de Medicis, où elle étoit employée
„ aux plus viles occupations, tandis que son mari faisoit le métier
„ de voiturier pour le service de la même maison. Il est très-in-
„ certain que Laurent de Medicis, dans le tems de son exil, ait
„ eu à faire à cette servante; & quand cela seroit, puisque c'est
„ le cri public, qui ignore que, suivant les loix, tous les enfans
„ qu'une femme demeurant avec son mari met au monde, sont
„ censés être de celui-ci, quand même elle meneroit une vie dé-
„ réglée, & se prostitueroit à tout le monde? Loi sage qui tend
„ à conserver autant qu'il est possible l'honnêteté de la famille &
„ à assurer l'état des enfans. Puis donc que cette femme de *Col-
„ le Vecchio*, dont en preuve de sa haute noblesse on ignore le
„ nom & le surnom, étoit mariée à un voiturier lorsqu'elle con-
„ çut & enfanta Alexandre, ce qui est un fait incontestable & no-
„ toire, ce prétendu Medicis n'est, suivant les loix humaines,
„ que le fils d'un voiturier, & non de Laurent; de façon qu'il
„ n'a d'autre affinité avec moi que celle d'être fils d'un voiturier
„ de la maison de Medicis. Quant à la confiance que l'on pré-
„ tend qu'il eut en moi, j'ai des preuves du contraire. Il ne me
„ permit jamais le port des armes; & par là il sembla me mettre
„ au nombre des autres citoyens qui lui étoient tous suspects. Ja-

„ mais il ne riſqua de ſe trouver ſeul avec moi, quoique je fuſſe „ ſans armes & qu'il fût armé; pour plus de ſureté, il étoit toujours accompagné de trois ou quatre ſatellites. Dans cette nuit „ même qui fut pour lui la derniere, il ne ſe ſeroit pas fié à moi, „ s'il n'avoit été aveuglé par ſa paſſion; ce fut cette paſſion effrenée qui lui fit oublier dans ce moment ſes précautions accoutumées. Et pourquoi ſe ſeroit-il plus fié à moi qu'à un autre? „ On ne ſe fie d'ordinaire qu'à ceux que l'on aime; & jamais il „ n'aima perſonne. On peut juger de l'inſenſibilité de ſon ame „ par les cruautés dont il ſe ſouilla. N'employa-t-il pas le poiſon „ contre les perſonnes qui lui appartenoient de plus près, & qui „ devoient lui être les plus cheres, contre ſa propre mere, & contre le Cardinal Hippolite de Medicis qui étoit réputé ſon couſin.

„ L'énormité de ces crimes vous feroit peut-être ſoupçonner „ que je les ai inventés pour rendre le Tyran plus coupable & ſa „ mémoire plus odieuſe. Cependant je ne fais qu'expoſer le plus „ ſimplement qu'il m'eſt poſſible, des forfaits preſqu'incroyables, „ dont nous avons cependant des témoignages ſans nombre, des „ preuves ſenſibles, & dont la mémoire eſt encore récente. Il „ eſt conſtant que ce monſtre a fait empoiſonner ſa pauvre mere, „ uniquement parce qu'elle étoit une preuve vivante de la baſſeſſe „ de ſon origine. Un autre l'auroit fait participer à la grandeur „ à laquelle il étoit élevé. Alexandre la laiſſa dans ſa pauvreté, „ cultivant la terre, gagnant ſon pain à la ſueur de ſon front, „ juſqu'à ce que quelques citoyens, qui avoient quitté notre ville „ pour ſe ſouſtraire à la cruauté & à l'avarice du Tyran, & d'autres qu'il avoit bannis, réſolurent de conduire cette payſanne „ aux pieds de l'Empereur à Naples pour montrer à Sa Majeſté „ Impériale quelle étoit l'origine de celui auquel ce Monarque avoit „ donné le commandement de Florence. Alexandre en fut inſtruit par les émiſſaires que ſa défiance naturelle entretenoit partout. Ce fils dénaturé, qui n'avoit jamais ſenti les tendres mouvemens de l'amour filial, fit mourir ſa malheureuſe mere avant „ qu'elle pût être préſentée à l'Empereur. Il lui fut aiſé de commettre ce crime. Qu'on ſe repréſente une payſanne occupée à „ filer de la laine & à garder des troupeaux, qui ſi elle n'attendoit aucun bienfait de ſon fils, ne craignoit pas au moins que „ celui qu'elle avoit porté dans ſes flancs, & nourri de ſon lait, „ raviroit la vie à celle qui la lui avoit donnée. S'il n'avoit pas „ été le plus cruel des hommes, il l'eut fait enlever & conduire „ ſecrettement dans quelque lieu de ſureté, où, s'il n'avoit pas voulu „ la traiter comme ſa mere, il lui auroit du moins conſervé la vie;

„ au lieu de ſe rendre coupable d'un matricide. Pour revenir à „ mon ſujet, je conclus qu'un homme qui n'aima ni ſa mere, ni „ ſon couſin, ni aucun de ſes parens, n'aima perſonne, & que par „ conſéquent il ne ſe fia à perſonne, puiſqu'on ne ſauroit ſe fier „ qu'à ceux que l'on aime. J'ai donc prouvé que je ne fus point „ le ſerviteur d'Alexandre, qu'il n'étoit pas mon parent, & que „ jamais il n'eut une confiance réelle en moi.

„ J'entends encore quelques Florentins ſoutenir que, malgré ces „ raiſons, j'ai mal fait d'aſſaſſiner le Duc Alexandre. Ceux qui „ tiennent ces étranges diſcours ſont ou des fauteurs de la tyran-„ nie, ou des perſonnes peu inſtruites des loix portées contre les „ Tyrans, & des éloges dont on a comblé ces généreux patrio-„ tes qui ont tué juſqu'à leurs propres freres pour rendre la liber-„ té à leur patrie. Ces loix ne permettent pas ſeulement à un fils „ d'accuſer ſon pere qui cherche à s'ériger en Tyran: elles lui en „ font un devoir. J'étois donc bien plus obligé de délivrer ma „ patrie déja opprimée, par la mort de celui qui, quand même „ il eût été de ma maiſon (ce qui n'étoit pas) ne pouvoit aſpirer „ qu'au titre de bâtard, ſuivant les loix, & auroit toujours été „ éloigné de moi de cinq à ſix degrés. Si Timoléon reçut tant „ de louanges, s'il en reçoit encore pour avoir aſſaſſiné ſon frere „ qui s'étoit fait le Tyran de ſa ville, quel droit ces gens mal-in-„ tentionnés peuvent-ils avoir de me blâmer? J'ai fait voir qu'A-„ lexandre ne ſe fia jamais à moi, j'ajoute que, quand il s'y ſe-„ roit fié, je n'en aurois pas été plus coupable de l'aſſaſſiner, & „ que je l'aurois fait, ſi je n'avois pu délivrer autrement Floren-„ ce d'une tyrannie odieuſe. Je demande à mes accuſateurs, ſi, ſe „ voyant opprimés eux & leur patrie, par un Tyran, ils lui pro-„ poſeroient un duel, s'ils lui feroient entendre qu'ils ont deſſein „ de l'aſſaſſiner, ſi voyant leur vie en danger, ils délibéreroient „ long-tems pour le poignarder; ou s'ils tâcheroient de s'en dé-„ faire de quelque maniere que ce fût, employant la ruſe, les ſtra-„ tagêmes & toutes ſortes de moyens imaginables pour le tuer, „ ſans perdre eux-mêmes la vie. Pour moi, ſans attendre leur „ réponſe, je penſe qu'ils ne feroient nulle difficulté de l'aſſaſſiner „ de la maniere la moins dangereuſe pour eux. Pourquoi me blâ-„ ment-ils donc d'avoir choiſi celle que j'ai crue préférable aux au-„ tres? C'eſt une loi ſainte, c'eſt une convention ſacrée, que celle „ qui nous défend de tromper ceux qui ſe fient à nous. Si cette „ loi n'exiſtoit pas, il ſeroit plus deſavantageux d'ètre homme que „ d'ètre brute, puiſque les hommes inférieurs à pluſieurs des au-„ tres animaux par la force, la durée de la vie, & les miſeres in-

„ ſé-

„ séparables de l'humanité, ne leur sont supérieurs que par cette „ foi, cette amitié, cette union sociale qui fait leur sureté & le „ plus bel appanage de leur condition. Mais s'ensuit-il que l'on „ doive garder cette foi envers les Tyrans. N'en sont-ils pas „ indignes? Ne renoncent-ils pas à tout le droit qu'ils peuvent „ avoir à l'amitié des hommes, en renvensant toutes les loix, en „ violant toutes les conventions? Leur conduite ne nous autori- „ se-t-elle pas à agir envers eux contre les loix & les conventions „ dont ils osent s'affranchir les premiers? Ce seroit une excellente „ loi pour les Tyrans, que celle qui défendroit de les offenser, „ à tous ceux qui auroient leur confiance. Le Tyran se fieroit „ à tout le monde, & sous l'abri de la loi, il pourroit exercer sa „ tyrannie sans avoir besoin ni de garde ni de forteresses pour sa „ sureté. Heureusement pour les hommes, une telle loi ne peut „ exister, elle seroit le comble de l'absurdité & de l'injustice. D'où „ j'infere qu'un Tyran est toujours bien assassiné de quelque ma- „ niere qu'il le soit.

„ Il s'agit à-présent, non de justifier mon action, mais la con- „ duite que j'ai tenue après cette action. Les reproches que l'on „ me fait à ce sujet paroissent mieux fondés que les autres; l'évé- „ nement me condamneroit, si d'autres circonstances ne servoient „ à m'absoudre. Les gens sensés ne jugent pas des choses par „ l'événement: elles louent une opération bonne & bien ména- „ gée, quand même elle ne seroit pas suivie du succès qu'on en „ attendoit; comme ils blâment une action mal concertée quoi- „ qu'elle ait des suites heureuses. J'espere d'ailleurs montrer non „ seulement que je n'ai pu faire plus que je n'ai fait, mais encore „ que si j'avois tenté autre chose, il en seroit résulté du desavan- „ tage pour l'objet que je me proposois, & du blâme pour moi. „ Mon but étoit de délivrer Florence de l'oppression, & l'assassi- „ nat de l'oppresseur en étoit l'unique moyen. J'étois persuadé „ que je pouvois exécuter seul cette entreprise. Dans cette per- „ suasion, je ne voulois communiquer mon dessein à personne, „ à cause du péril manifeste que l'on court, par de pareilles con- „ fidences, moins de perdre la vie, que de voir échouer son pro- „ jet. Je résolus donc d'attendre patiemment l'heure favorable „ de l'exécuter seul & sans compagnon. Je comptois que quand „ le coup seroit fait, il seroit assez tems de le divulguer, & de de- „ mander le secours nécessaire pour achever notre délivrance. „ Ce plan m'a très-bien réussi jusqu'à la mort d'Alexandre. Ma „ tâche étoit suffisamment remplie, au moins quant à ce que je pou- „ vois exécuter par moi seul. Sans amis alors, sans confident,

„ ſans d'autre arme que le poignard qui avoit tranché le fil des jours
„ du Tyran, j'avois beſoin de ſecours, & tout me faiſoit eſpé-
„ rer de trouver ce ſecours plutôt dans ceux qui avoient quitté
„ Florence que dans ceux qui y demeuroient. Témoin de l'ar-
„ deur & du courage avec leſquels ces illuſtres fugitifs cher-
„ choient à recouvrer leur liberté, j'avois vu pareillement
„ avec quelle patience ou plutôt avec quelle baſſeſſe les ci-
„ toyens reſtés à Florence ſupportoient la ſervitude. Je ſavois
„ que ceux-là étoient les amis de la patrie qui l'avoient ſi vaillam-
„ ment défendue en 1530, & les ennemis du Tyran qui préfé-
„ roient un exil volontaire, à la honte de l'eſclavage. Certaine-
„ ment je devois plus compter ſur eux que ſur ces ames lâches qui
„ languiſſoient dans les fers. Ceux-là étoient armés, ceux-ci ſe
„ trouvoient ſans armes. Hors de Florence, tous les vœux étoient
„ pour la liberté. Dans la ville les ſentimens étoient partagés.
„ Pluſieurs penchoient pour la tyrannie, car on peut juger des
„ diſpoſitions où ils étoient alors par les preuves qu'ils en ont don-
„ nées dans la ſuite en diverſes occaſions où la patrie les appelloit
„ à ſon ſecours; à peine s'en eſt-il trouvé deux ou trois qui ſe
„ ſoient comportés, je ne dis pas en bons citoyens mais ſeulement
„ en hommes. Ceux qui me blâment, auroient voulu que je par-
„ couruſſe la ville, appellant les citoyens à la liberté en leur mon-
„ trant le Tyran aſſaſſiné, comme ſi ces paroles euſſent pu émou-
„ voir ce Peuple que les faits n'avoient pu remuer. Quoi! j'euſſe
„ dû courir ſeul par toute la ville de Florence, en criant comme
„ les fous. Je dis ſeul, car Pierre, mon fidele ſerviteur, qui avoit
„ montré tant de courage pendant l'aſſaſſinat, me parut enſuite
„ ſi effrayé par l'idée du danger qu'il avoit couru, qu'il ne pouvoit
„ plus m'être d'aucun ſecours. D'ailleurs pouvois-je me diſſimu-
„ ler que j'étois preſque au milieu des gardes du Tyran, & pour-
„ ainſi-dire dans la même maiſon où étoient ſes gens, non dans
„ les ténebres de la nuit, mais à la clarté incommode de la lune? Je
„ riſquois d'être arrêté ou maſſacré avant que j'euſſe fait quatre
„ pas. Quand je lui aurois coupé la tête, & que je l'euſſe ca-
„ chée ſous mon manteau, à qui l'aurois-je montrée? A qui m'a-
„ dreſſer, dans une ville où je ne connoiſſois perſonne à qui me
„ confier? Qui m'auroit cru? Qui auroit reconnu le Tyran dans
„ une tête coupée dont les traits s'alterent ſi aiſément? Les hom-
„ mes ſont ſi enclins à ſoupçonner qu'on veut les tenter ou les
„ tromper, il y avoit ſi peu d'apparence que j'euſſe trempé mes
„ mains dans le ſang du Tyran, moi qui avois toujours fait un
„ myſtere de mes ſentimens, & qu'on croyoit plutôt ami qu'en-

„ nemi d'Alexandre, que dans ce moment perſonne n'eut ajouté
„ foi à mes paroles. Ce n'eſt pas tout. J'aurois riſqué ma vie;
„ quelque partiſan de la tyrannie auroit cru venger la mort d'A-
„ lexandre par la mienne, & tout le fruit de mon action eut pé-
„ ri avec moi. Les circonſtances exigeoient que je ménageaſſe
„ mes jours. Ma mort en donnant de la réputation au parti con-
„ traire, auroit nui à la bonne cauſe, & je voulois lui être uti-
„ le. Je penſois bien autrement que ceux qui prétendent que
„ j'euſſe dû publier d'abord la mort d'Alexandre. Je cherchai au
„ contraire à la cacher le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible. Pour
„ cet effet j'emportai avec moi la clef de l'appartement où étoit
„ le cadavre. J'aurois voulu que la mort du Duc n'eût été ſue
„ qu'au moment où les Exilés euſſent été prêts à entrer dans Flo-
„ rence pour lui rendre ſa liberté. Ce n'eſt pas ma faute, ſi les
„ choſes ont tourné autrement.

„ Enfin, comme chacun raiſonne ſuivant ſa maniere de voir
„ & de concevoir, d'autres diſent que j'aurois dû appeller les Gar-
„ des du Tyran, leur montrer le cadavre de leur maître, leur
„ propoſer de me reconnoître pour ſon ſucceſſeur, en un mot me
„ livrer à eux, & attendre du tems que mon pouvoir fût aſſez af-
„ fermi pour rétablir la République. Ceux qui raiſonnent ainſi,
„ conviennent au moins qu'on ne peut ſe fier à la populace. Ils
„ devroient bien conſidérer auſſi que ſi ces ſoldats, dans le pre-
„ mier mouvement & dans la douleur de voir leur maître aſſaſſi-
„ né, m'euſſent tué comme il eſt vraiſemblable qu'ils l'euſſent fait
„ ſur le champ, j'euſſe perdu en même tems la vie & l'honneur.
„ Chacun ſe ſeroit imaginé que je voulois me faire le Tyran de
„ ma patrie, & non la délivrer de la tyrannie. Cette idée étoit
„ ſi loin de moi, que j'ai cherché tous les moyens de me mettre
„ à l'abri de ce ſoupçon qui, en me deshonorant, eut également
„ nui à mes vues. Je conviens que ſi j'euſſe pu douter de la
„ bonne volonté des Exilés, j'euſſe mal fait de ne pas prendre
„ l'un des deux partis que l'on me blâme de n'avoir pas pris. Mais
„ je me flattois que les Exilés finiroient avec moi l'ouvrage que
„ j'avois ſi bien commencé. Je les avois vus à Naples réclamer
„ la liberté avec tant de fermeté, de courage, de grandeur d'a-
„ me, & d'union, en préſence du Tyran qui non ſeulement étoit
„ alors vivant, mais encore gendre de l'Empereur, que je devois
„ tenir pour certain qu'ils redoubleroient de force & d'ardeur
„ lorſque, ſachant la mort d'Alexandre, & l'éloignement de l'Em-
„ pereur qui ſe trouvoit alors en Eſpagne, ils ſeroient à même de
„ reprendre une liberté que perſonne ne pouvoit plus leur con-

„ tester. J'aurois donné une preuve de méchanceté en doutant
„ des dispositions de ces illustres Exilés; & j'aurois agi en témé-
„ raire si j'eusse pris un autre parti. J'avoue qu'il ne m'étoit ja-
„ mais venu en pensée que Côme de Medicis dût succéder à A-
„ lexandre; & quand je l'aurois imaginé, je ne me serois pas
„ conduit autrement que je n'ai fait apres la mort du Tyran, par-
„ ce que je ne soupçonnois pas que des hommes, estimés sages &
„ prudens, pussent jamais préférer une grandeur fausse incertai-
„ ne & future, à une gloire vraie, sure & présente.

„ Il y a autant de différence entre raisonner sur une chose, &
„ l'exécuter, qu'il y en a entre raisonner sur la même chose avant
„ ou après qu'elle est faite. Si ceux qui parlent si à leur aise de
„ ce que j'aurois dû faire ou ne pas faire, eussent été à ma place,
„ ils auroient un peu plus murement examiné qu'ils ne font à-
„ présent, s'il étoit possible de soulever un Peuple que la Garde
„ nombreuse du Tyran, & une citadelle devoient d'autant plus
„ retenir alors, que c'étoit une chose nouvelle à Florence; & si je
„ devois espérer de m'en faire croire, moi qui portois le nom de
„ Medicis, & avois toujours paru attaché au Tyran. Qu'ils se
„ supposent donc dans les circonstances où je me trouvois, & ils
„ verront qu'ils se trompent. S'ils eussent eu quelque conseil à me
„ donner alors, & qu'ils eussent vu d'un côté tant de difficultés
„ & d'inconvéniens, & de l'autre toutes les voies applanies par la
„ réputation des Exilés, leur nombre, leurs richesses, leurs vœux
„ supposés unanimes pour le rétablissement de la liberté, la faci-
„ lité qu'ils avoient de rentrer dans Florence après la mort du
„ Tyran, je me persuade qu'ils eussent été d'un sentiment diffé-
„ rent de celui qu'ils adoptent aujourd'hui. En un mot toute la
„ dispute entre eux & moi se réduit à ceci: ils prétendent que
„ j'aurois dû aller sans armes, comme j'étois, exciter le Peuple à
„ reprendre sa liberté, l'assembler & m'opposer seul aux suppôts
„ de la tyrannie, chose absolument impossible; au lieu que je vou-
„ lois rétablir la République avec le secours des Exilés, & sous les
„ auspices de ceux qui avoient la puissance en main, dont la plus
„ grande partie eut été pour nous au moment de cette révolu-
„ tion. Si nous nous étions rendus à Florence avec cette célé-
„ rité & ce courage toujours nécessaires pour l'exécution des
„ grandes choses, nous n'aurions trouvé aucuns arrangemens
„ pris contre nous, aucunes dispositions suffisantes pour nous ar-
„ rêter: car l'élection de Côme étoit si récente & si mal affermie
„ qu'elle eut été incapable de nuire à l'exécution de notre plan.
„ C'est le seul manque de courage & de diligence qui l'a fait é-

„ chouer. Cependant la plupart des Exilés montrerent autant „ d'ardeur qu'il en falloit. Le courage manqua à ceux qui étoient „ le plus en état de tout entreprendre & de tout exécuter, & qui „ n'avoient d'autre mérite que d'être bannis. Sans eux tout au- „ roit réuſſi comme je l'avois projetté: ce que je pourrois prou- „ ver par un grand nombre de raiſons dont j'omets ici le detail „ dans la crainte d'être trop long. Ils pouvoient réparer leur „ faute à *Monte Murlo*, & réuſſir à délivrer Florence quoique „ plus tard & après avoir laiſſé prendre à leurs adverſaires une „ réputation qu'ils avoient perdue, ſi la méchanceté & l'ambi- „ tion mal-placée de quelques-uns d'entre eux n'euſſent donné la „ victoire à leurs ennemis étonnés de ſe voir vainqueurs, tant ils „ avoient peu eſpéré de l'être. Ainſi les Exilés perdirent par leur „ faute un avantage que perſonne ne croyoit qu'ils puſſent per- „ dre. Si l'on veut bien encore ne pas juger d'après l'événement, „ on verra que même après cette perte le ſalut de Florence n'é- „ toit pas tout-à-fait déſeſpéré, & qu'il reſtoit des reſſources „ qu'on eut pu mettre à profit, quoiqu'on eût été bien plus ſûr „ de lui rendre ſa liberté, ſi immédiatement après la mort d'A- „ lexandre; on eût fait la moitié des efforts que l'on fit alors, & „ qu'on ne voulut pas faire, lorſqu'on le devoit: car, je le répe- „ te, ce n'eſt point faute de ſecours & de moyens, c'eſt faute „ de bonne volonté, de la part des Exilés, que Florence eſt „ reſtée dans la ſervitude.

„ Qu'ils ceſſent donc de m'accuſer d'un mauvais ſuccès qu'ils „ ne doivent imputer qu'à eux-mêmes. Je conviendrai que je „ me ſuis mal comporté après la mort d'Alexandre, s'ils oſent „ ſoutenir qu'ils porterent ce jugement de ma conduite auſſi-tôt „ qu'ils apprirent que j'avois tué le Tyran & pris la fuite. Mais „ s'ils penſerent alors que j'avois agi prudemment de me ſauver „ après cet aſſaſſinat, pour les raiſons que j'ai dites ci-deſſus; s'ils „ augurerent dès ce moment que Florence étoit libre vu le grand „ nombre de citoyens illuſtres & puiſſans qui au ſein de leur exil „ ſoupiroient après la liberté; qu'ils ne ſe flattent pas de me faire „ convenir à préſent d'une accuſation calomnieuſe qu'ils devroient „ rougir de répéter, ſavoir que j'ai pris la fuite faute de courage, „ & par un deſir immodéré de la vie. Me ſuppoſent-ils aſſez peu „ de jugement, pour n'avoir apperçu qu'après l'aſſaſſinat, le pé- „ ril auquel je m'expoſois? Je n'ai jamais témoigné d'inquiétude „ pour moi: je n'ai penſé à ma ſureté qu'autant qu'il convenoit. „ Si je ſuis parti pour Conſtantinople, ç'a été ſeulement lorſque „ les affaires avoient pris la plus mauvaiſe tournure, ou plutôt

„ lorſqu'elles étoient entiérement déſeſpérées; & ſi ma mauvai-
„ ſe fortune ne m'eût pas pourſuivi juſques-là, mon voyage n'au-
„ roit peut-être pas été inutile à mes concitoyens. J'ai plus de
„ droit de me vanter d'avoir délivré Florence puiſque je l'ai laiſ-
„ ſée ſans Tyran, qu'ils n'en ont de m'accuſer d'avoir manqué de
„ réſolution ou de prudence, puiſqu'après avoir tué le Duc A-
„ lexandre, je ſuis allé moi-même exciter ceux qui pouvoient &
„ que je ſuppoſois auſſi vouloir plus que les autres rendre la li-
„ berté à leur patrie. Eſt-ce ma faute, ſi je ne leur ai pas trou-
„ vé cette ardeur, ce zele, cette célérité d'exécution qu'ils au-
„ roient dû avoir? Ai-je pu faire plus que je n'ai fait? Ai-je man-
„ qué à rien de ce que je pouvois faire ſeul & ſans le ſecours d'au-
„ trui. Ne demandez aux hommes que ce qui eſt en leur pou-
„ voir. Soyez ſûr que, s'il m'eût été poſſible de donner à tous
„ les Florentins cette vive affection pour la patrie qu'ils auroient
„ dû avoir, je l'aurois fait. J'ai oſé frapper le Tyran, j'ai pu
„ expoſer ma vie à un danger manifeſte, abandonner mes pa-
„ rens & ce que j'ai de plus cher au monde, & plonger toute
„ ma maiſon dans cette ruine totale où elle eſt à-préſent; croyez
„ que je n'aurois pas eu tant de peine à répandre mon ſang, &
„ celui de tous les miens, convaincu que nous ne pouvions, eux
„ & moi, donner notre vie pour une plus belle cauſe que le ſer-
„ vice de la patrie".



TA-

TABLE
DE CE TRENTE-QUATRIEME
VOLUME.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

HISTOIRE GENERALE D'ITALIE ET CELLE DES PRINCIPAUX ETATS QUI S'Y TROUVENT.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE DE FLORENCE.

* 2

HIS-




Carte
du Grand Duché
de
Toscane,
Pour Servir
à l'Histoire Universelle,
d'une Société de
Gens de Lettres.
Lieues d' Allemagne de 15 au Degré.
Lieues de France de 20 au Degré.
Mer Méditerranée
Golfe de Livorne
Canal de Piombino
Duché de Parme
Duché de Modène
Bolonois
Romagne
Duché d'Urbin
Seigneurie de Gènes
Territoire de Pise
Territoire de Pérouse
Territoire d'Orviete
Duché de Castro
Patrimoine de S. Pierre
Florence
Pise
Livorno
Luques
Pistoie
Prato
Siene
Volterra
Arezzo
Cortona
Empoli
Massa
Grosseto
Orbitello
Piombino
Porto Longone
I. d'Elbe
Civita Vecchia
I. de Gorgona
I. de Capraia
I. de Pianosa
I. de Gianuti
Borgo S. Sepulchro
Citta di Castello
Passignano
Pitigliano
Bertinoro
Cesena
Forli

HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A PRESENT.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

HISTOIRE GENERALE D'ITALIE ET CELLE DES PRINCIPAUX ETATS QUI S'Y TROUVENT.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE DE FLORENCE.

SECTION I.

Defcription de la Tofcane, *qui comprend* Florence, Pife, Livourne, Sienne, Stato de gli Prefidii, *le Patrimoine de l'Eglife*, Lucques & *les douze anciennes villes de* Tofcane.

Section I. *Defcription de la Tofcane.*

Defcription de la Tofcane.

Le grand Duché de Tofcane, ainfi qu'on l'appelle aujourd'hui, a du Nord au Sud environ cent-feize milles, & de l'Orient à l'Occident environ quatrevingt, fans y comprendre quelques terres détachées dans le Modenois, l'Etat de Genes & dans celui de Lucques. Il eft borné par cette partie de la Méditerranée qu'on appelle la Mer de Tofcane, par l'Etat Ecclefiaftique, le Duché de Modene, & par le pays qui formoit autrefois l'Exarchat de Ravenne. Le pays eft abondant en grains, limons, oranges & toutes fortes d'autres fruits, en huiles, en vins, & le tout excellent en fa forte. Il eft admirablement diverfifié par des montagnes & des plaines; le terroir eft fi riche & fi fécond qu'il n'a befoin que de peu de culture. Il faut avouer néanmoins que bien des endroits de la Tofcane font fort déchus, depuis la décadence de l'Empire Romain. Autrefois elle pouvoit paffer par fa population pour la gloire de l'Italie, mais les irruptions des Barbares l'ont tellement dépeuplée, que plufieurs endroits bas font devenus

SECTION I. *Description de la Toscane.*

mal-sains, faute de culture, principalement aux environs de Pise, de Volterre, de Chiusi & de Massa.

La Toscane est riche en mines & en mineraux, mais on manque d'industrie & de connoissance pour les travailler en bien des lieux, & surtout à Volterre. Les Salines sont cependant en bon état. On trouve en plusieurs endroits de l'albâtre, du souffre, & de la Calcedoine. Massa produit du *Lapis lazuli* & du Borax; on trouve des Améthistes à Piombino, du Jaspe à Barga, de l'Ardoise noire, du fer, de beau marbre & des Cornalines à Stazzena & à Seravezza, du Mercure dans le voisinage de Sevegliani. On a même découvert des mines d'argent proche de Galena. D'autres lieux de cette délicieuse contrée produisent de l'alun, de la manne & du miel tous parfaitement bons. Les Barbares avoient bouché les sources chaudes qui se trouvent dans le pays. La fameuse Comtesse Mathilde les rétablit & en fit usage; mais dans les siecles suivans, elles furent de nouveau bouchées, mais il y a quelques années qu'on les a découvertes au pied du Mont Julien, pas loin de Pise; on les a remises en bon état, & leurs qualités médicinales y attirent un grand concours. D'autres lieux de Toscane ont de la réputation par leurs eaux, mais les sources different les unes des autres par leurs qualités, leur couleur, & par leur plus ou moins de chaleur. On en peut dire autant des bains, dont plusieurs sont fort estimés pour la cure de diverses maladies.

La principale riviere qui arrose la Toscane est l'Arno, qui reçoit la Sieva, la Pesa & l'Elsa, & se jette dans la Méditerranée près de Pise. L'Ombrone a sa source & son cours dans le Siennois.

Puissance & revenus du Grand Duc.

Bien que la Toscane d'aujourd'hui ne comprenne pas toute l'ancienne Hétrurie, le Grand Duc ne laisse pas d'être un Prince souverain & puissant, surtout par rapport à l'Italie. Il est Grand-Maître de l'ordre de Saint-Etienne, dont l'institut ressemble assez à celui de l'ordre de Malte. Ses revenus montent environ à trois millions d'écus par an. Ses troupes reglées consistent ordinairement en deux Régimens de Dragons & trois Régimens d'infanterie, mais on prétend que dans le besoin, il pourroit lever trente mille hommes, & mettre en mer vingt vaisseaux, outre douze galeres & galéasses.

Florence.

Le principal canton de la Toscane est celui de Florence; le génie des habitans pour l'agriculture en a fait presque un jardin, malgré un gouvernement peu favorable, & leur peu de liberté avant que l'Empereur François I eut cédé cet Etat à l'Archiduc Pierre Léopold son second fils, en 1765 c'est le Grand Duc d'aujourd'hui.

FLORENCE, Capitale de la Toscane, est située au milieu de campagnes fleuries dans une position délicieuse; des plaines, des collines, des vallons, bien cultivés offrent le coup d'œil le plus riant & le plus agréable. L'Arno partage la ville en deux parties inégales, qui communiquent l'une avec l'autre par quatre grands ponts de pierre. Elle est pavée de larges dalles de pierre, & est généralement fort propre; plusieurs des rues ne sont pas droites, & elles sont si étroites, qu'il ne peut y passer de voitures. Rome, Genes & Turin l'emportent sur Florence pour le nombre & la magnificence des Palais. Il n'y a pas plus de soixante ans qu'on est dans

l'ufage de mettre des vitres aux fenêtres des appartemens. On dit que Florence contient dix-fept Places, fept Fontaines, fix Colonnes, deux Piramides, cent-foixantes ftatues publiques, quarante-quatre Eglifes Paroisfiales, trente-fept Hopitaux ou Fondations charitables, douze Prieurés, cinquante-quatre Couvens, & quatre-vingt-quatre Confrairies. On fait monter le nombre des maifons à neuf mille, & celui des habitans à foixante-dix mille. Le commerce de Florence confifte aujourd'hui, outre les produits des terres, en manufactures de laine & de foie; les principaux citoiens font négocians, la Nobleffe même ne dédaigne pas de faire commerce, & quelquefois même de tenir boutique. Les Florentins vantent fort leur Académie de *la Crufca*, inftituée pour purifier la langue. En 1753, l'Abbé Ubaldo Montelatici y a établi une Académie d'Agriculture, compofée de cent perfonnes.

SECTION I. *Defcription de la Tofcane.*

Après Rome, Florence eft la ville de l'Italie la plus digne d'être vifitée par les Etrangers, pour les Antiquités & les curiofités qui s'y trouvent. La Cathédrale a 426 pieds de longueur, & 363 de hauteur, à compter jufqu'au fommet de la croix, & quelques-uns des Palais ne le cedent en rien aux plus beaux d'Italie. La Chapelle des Medicis, bien qu'elle n'ait pas grande apparence en dehors, fera une des plus belles pieces du monde, fi on l'acheve comme on l'a commencée. On y a travaillé fans interruption depuis l'an 1604 jufqu'à la mort du dernier Grand Duc de la Maifon de Medicis en 1737. Mais notre deffein n'eft pas de nous étendre fur les édifices magnifiques de Florence. Nous ne pouvons néanmoins paffer fous filence l'ancien Palais Ducal, où l'on trouve la plus riche collection, faite par une feule famille de fculptures & de peintures antiques & modernes, & de curiofités naturelles & artificielles de tout ordre. On voit dans une falle octogone la fameufe ftatue de Venus, qu'on appelle par diftinction *la Venus de Medicis*, ouvrage d'un ancien fculpteur Grec, & plufieurs autres d'une grande beauté. On voit encore dans ce Palais une prodigieufe quantité de vafes, de vaiffelle & de bijoux antiques & modernes. Florence eft auffi célebre par plufieurs excellentes Librairies.

Pife.

Le territoire de Pise, qui eft regardée comme la feconde ville de Toscane, produit tout ce qui eft néceffaire à la vie. Le bétail y eft bon, & les légumes excellens, & il fournit abondamment du bled & du vin. L'Arno partage Pife en deux parties, comme Florence; & bien que fort grande & fpacieufe, on n'y compte gueres aujourd'hui que feize ou dix-fept mille habitans, quoiqu'il y en eût autrefois cent-cinquante mille. Les Pifans étoient un peuple libre, adonné au commerce & très-jaloux de leur liberté. Leur Gouvernement étoit Républicain, & ils foutinrent de longues & fanglantes guerres contre les Florentins, qui à la fin les fubjuguerent. La commodité de leur fituation & leur port, qui convenoit aux Puiffances qui avoient des prétentions ou des domaines en Italie, a été un obftacle au recouvrement de leur indépendance, & leur puiffance & leur grandeur s'eft évanouie avec leur liberté. Ce qui a contribué encore à faire décheoir Pife, c'eft le voifinage de Livourne à-préfent le principal port de la Méditerranée, quoiqu'autrefois il fut très-peu de chofe. Il ne refte à Pife de fon ancienne grandeur que les ruines de fes magnifiques édifices. On y con-

SECTION I. *Description de la Toscane.*

ſtruit beaucoup de petits bâtimens pour la navigation, qui deſcendent l'Arno & vont ſur la côte de Toſcane. Cette ville eſt le lieu de la réſidence des Chevaliers de Saint Etienne. Il y a entre Piſe & Livourne un canal, qui a ſeize milles d'Italie de long.

Livourne.

LIVOURNE eſt dans l'ancien territoire de Piſe. Cette ville eſt ſituée dans un terrein marécageux, mais à la faveur des canaux qu'on a creuſés à grands fraix, il eſt à preſent cultivé, quoique l'air y ſoit mal-ſain & l'eau rare. Livourne eſt bien fortifiée ; on y compte quarante mille habitans, dont preſque la moitié ſont Juifs, qui malgré les fortes taxes qu'ils payent, ſont riches & font un grand commerce. Ce Port eſt un port franc, & c'eſt à cela qu'il doit l'étendue de ſon commerce. Il y a deux ports, l'un extérieur & l'autre intérieur, c'eſt dans le dernier que ſont les galeres du Grand Duc, & les navires marchands ; mais les gros vaiſſeaux ſont obligés de ſe tenir hors du mole, qui forme le port, où ils ſont amarrés à des piliers & à de gros anneaux de fer. La tour du fanal eſt ſur un rocher dans la mer, & a une lanterne, où il y a trente lampes. Aqua & Vada ſont auſſi dans le territoire de Piſe, mais l'air y eſt ſi mauvais, qu'elles ne ſont gueres peuplées.

Sienne.

Le territoire de SIENNE eſt le troiſieme de la Toſcane. Les Siennois étoient autrefois indépendans, & ont defendu vivement leur liberté, mais aujourd'hui ils ſont ſoumis au Grand Duc. La ville de Sienne eſt ſituée dans un très-bon air, & a près de cinq milles de circonférence, bien qu'elle n'ait pas plus de dix-ſept mille habitans. Ils ſont renommés pour leur politeſſe, & il y a beaucoup de Nobleſſe de Toſcane qui s'y retire ; on y parle l'Italien dans toute ſa pureté. C'eſt un Siege Archiepiſcopal, & la Cathédrale eſt un vaiſſeau de ſtructure Gothique, revêtu tant en dedans qu'au dehors de marbre. Le pavé de cette Egliſe eſt des plus beaux, & bien conſervé L'Univerſité, fondée par Charles V, eſt fort déchue, bien qu'il y ait encore un aſſez grand nombre d'Etudians dans le College des Jéſuites. Les Grands Ducs ont laiſſé aux Siennois une ombre de leur Conſtitution Republicaine, mais l'eſprit de cette forme de Gouvernement n'y ſubſiſte plus.

Le territoire de Sienne eſt fort étendu ; cette partie qu'on appelle *la Maremma* eſt fort peu peuplée & mal ſaine. C'eſt un eſpace d'environ quinze lieues, ſitué ſur le bord de la mer. Il y a cependant dans ce territoire pluſieurs Evêchés, & quantité de châteaux, de Forts, de Bourgs & de villages. Montepulciano & Monte-Alcino, quoiqu'Evêchés, ſont de petites villes, mais célebres pour leurs vins.

Stato de gli Preſidii.

Le STATO DE GLI PRESIDII, le long de la côte de la mer, eſt une chaine de places, qui appartenoient autrefois aux Siennois, mais qui ſont aujourd'hui de la dépendance du Roi des deux Siciles. La principale eſt Orbitello, qui eſt très-forte, & qui a un très-bon port. Piombino eſt ſituée ſur un rocher dans la mer. Quoiqu'il y ait une Citadelle & un Palais, c'eſt aujourd'hui une place peu conſiderable. Porto Longone eſt un château bien fort avec un port. Porto Ferraio eſt auſſi une place aſſez forte avec un port ; elle appartient au Grand Duc. Les autres Places fortifiées

de ce district sont Telamone, Monte Argentaro, Porto Hercole, Monte Filippo & Porto S. Stefano.

Section I. *Description de la Toscane.*

Etat Ecclésiastique.

L'Etat Ecclésiastique, dont une partie est située dans l'ancienne Hétrurie, ou la Toscane, est borné au Nord par l'Etat de Venise, à l'Orient par la Mer Adriatique, au Sud-Est par le royaume de Naples, au Sud par la Méditerranée, & à l'Occident par les Duchés de Toscane & de Modene. Sa longueur du Nord au Sud est d'environ deux-cens quarante milles; sa plus grande largeur du Sud-Ouest au Nord-Est, est de six vingt milles Anglois, & de vingt milles là où il est le plus étroit.

La description des Domaines du Pape dont une petite partie est regardée comme appartenant à la Toscane moderne, n'entre point dans notre plan. Il suffira de dire que l'Etat Ecclésiastique est naturellement un des plus riches & des plus puissans de l'Italie, qu'il produiroit des revenus immenses, sans la dureté du Gouvernement, qui s'approprie les fruits du travail des pauvres. On n'y voit partout que paresse & misere, si l'on excepte le Boulonois, dont les habitans ont conservé quelques-uns de leurs anciens privileges. La cause de la misere, qu'on voit dans ce pays, c'est qu'ordinairement les Papes ne parvenant à la thiare que fort vieux, laissent à leurs avides parens la liberté de piller les peuples, & que ces parens se hâtent de profiter du peu de tems que le Pape a à vivre pour s'enrichir.

Lucques.

Lucques est le seul Etat de Toscane, qui a conservé, ou pour mieux dire recouvré sa liberté, dont on apperçoit les avantages par tout ce petit Etat. Quoiqu'il n'ait que trente milles d'Italie de circonférence, on y compte outre la ville de Lucques cent-cinquante villages. Le nombre des habitans va à cent-vingt mille, & le terroir y est parfaitement bien cultivé. Cet Etat est borné au Sud-Ouest par la mer de Toscane, & par le Duché de Toscane de tous les autres côtés, à la réserve d'une petite langue de terre qui s'étend vers le Modénois.

La République est gouvernée par un Gonfalonier, qui a à peu près la même autorité que les Doges de Venise & de Genes. Il a neuf Conseillers; mais lui & eux ne sont en charge que deux mois. Pendant ce tems-là ils demeurent dans le Palais de la République, aux dépens de laquelle ils sont défrayés. Ils sont tirés du Grand Conseil, composé de deux-cens quarante Nobles; ce Conseil même se renouvelle tous les deux ans par élection. Les revenus de la République montent environ à quatre-cens mille Scudis ou écus; sur lesquels elle entretient cinq-cens hommes de troupes régulieres, & soixante-dix Suisses pour la garde des Magistrats en charge.

La ville de Lucques est située au milieu d'une plaine, bornée par des côteaux rians, couverts de maisons de campagne, de terres labourables, & cultivées en toute maniere, ensorte qu'il n'y manque rien pour l'agrément & l'utilité. La ville a trois milles d'Italie de circonférence; ses fortifications sont assez régulieres & bien revêtues; les rues bien qu'irrégulieres, sont bien pavées & bordées de belles maisons. On y compte plus de quarante mille habitans. Ils ont des manufactures considerables, principalement d'étoffes de soie. Lucques a un Evêque, qui jouit de plusieurs grands privileges. La Cathédrale est un bâtiment Gothique.

SECTION I. *Description de la Toscane.*

Les douze anciennes villes de Toscane.

La Toscane étoit autrefois célebre par ses douze villes, dont les noms anciens étoient *Veies*, *Volsinie*, *Clusium*, *Pérouse*, *Crotone*, *Arctium*, *Falere*, *Volterre*, *Vetulonie*, *Russellæ*, *Tarquinie* & *Ciré* (*a*). Les noms modernes de celles qui subsistent, sont *Bolsene*, *Chiusi*, *Perugia* ou *Pérouse*, *Cortonne*, *Arezzo*, *Civita Castellana*, *Volterre*, *Cervéteri*. On voit les ruines de Veies à douze milles de Rome, aux environs de Scrofano. Vétulonie étoit entre Piombino & Massa ; Russellæ s'appelle Bagni di Roselle, ou les Bains de Roselle, on y voit les ruines de cette ancienne ville. Celles de Tarquinie sont aux environs de Cornetto.

Plusieurs de ces villes se maintinrent libres & indépendantes, longtems après le regne de Charlemagne, & figurent dans l'Histoire. On voit dans le territoire de Perouse le Lac Trasymene, aujourd'hui nommé le Lac de Pérouse, fameux dans l'Histoire ancienne par la victoire signalée qu'Annibal y remporta sur les Romains. Il y a dans Perouse trois Eglises qui méritent d'être vues, trois Colleges, une Université, fondée il y a près de cinq-cens ans, & deux Académies des Beaux-Arts. Il s'y trouve beaucoup de gens de qualité, & son territoire étoit assez considerable, avant qu'elle tombât sous la domination de l'Eglise.

CORTONE ou CROTONE est dans le territoire de Florence. Elle étoit autrefois d'une grande importance aux Florentins, qui l'ont privée de sa liberté, mais non de tous ses privileges. A présent elle n'a rien de remarquable que d'être le siege d'un Evêque, qui releve immédiatement du Pape, & que les assemblées literaires des habitans, qu'on appelle *Noctes Corytaneæ*, ou les Nuits de Cortone.

AREZZO est aujourd'hui soumise à Florence. Il en est souvent fait mention dans l'Histoire, & les habitans se sont distingués tant par les courageux efforts qu'ils ont fait pour le maintien de leur liberté, que par leur généreux attachement aux Florentins, tant que ceux-ci observerent les conditions auxquelles ils s'étoient soumis à eux. C'est aussi un Evêché. Elle est située sur le penchant d'une hauteur, environnée par une vallée riante & fertile. Les Eglises & les Maisons y sont fort dégradées, bien qu'elle conserve encore quelques restes de son ancienne grandeur.

CIVITA CASTELLANA, la Capitale des anciens Falisques, est à présent une petite ville peu considerable dans le Patrimonie de Saint Pierre; elle est située sur un rocher escarpé au Confluent de la Triglia & de la Tevere. On y voit plusieurs restes d'antiquité. Son Evêché est joint à celui d'Orta. Il y a un pont prodigieux depuis la ville jusques à une montagne qui est à l'opposite.

VOLTERRE est dans le territoire de Pise, & quoiqu'elle soit située sur une montagne l'air y est mauvais. On dit quelle contient vingt-cinq Eglises, Chapelles & Oratoires, environ vingt Couvens & Confrairies religieuses; & avec cela c'est une pauvre misérable ville déserte. C'est aussi un Evêché. Il y a dans son territoire des mines de cuivre, mais où l'on ne travaille point.

(*a*) *Claver* introd. ad Geograph. L. III. C. 26. p. 247, 243. Amst. 1697.

Cerveteri eſt dans le Patrimoine de Saint Pierre ; mais c'eſt une place ſi peu conſiderable qu'à peine la trouve-t-on indiquée ſur les cartes. Quelques Auteurs croient qu'Orta étoit une des douze anciennes villes de Toſcane, & qu'il faut la mettre à la place de Veies.

SECTION II.

Contenant l'Hiſtoire de Florence, *dans le tems de la décadence de l'Empire Romain; le caractere des* Florentins *& des autres* Peuples de Toſcane, *avec les révolutions du Gouvernement de* Florence, *juſqu'à l'année* 1277.

Section II. Hiſtoire de Florence *depuis l'an 406 juſqu'à l'an 1277.*

Les Romains furent redevables de leur Religion, de leurs Sciences & de leur Police aux Etruſques ou Toſcans, du pays deſquels Florence eſt aujourd'hui la Capitale. Et depuis la renaiſſance des Lettres en Europe, cette ville & ſon territoire ſe ſont tellement diſtingués dans les Arts, les Sciences, & en de certains tems dans les armes, qu'on peut dire que l'Europe moderne n'eſt pas moins redevable aux Florentins, que l'ancienne Rome le fut aux Etruſques.

Irruptions des Goths en Toſcane. 406.

L'ancienne Hiſtoire de Florence eſt confondue dans celle de Rome, & nous ne connoiſſons aucun Auteur qui l'ait traitée ſéparément. Nous commencerons donc l'Hiſtoire de cette ville avec le cinquieme ſiecle, aux irruptions des Barbares en Italie. Florence & ſon territoire ne ſouffrirent pas moins de leurs ravages que le reſte de l'Italie. En 406, Stilicon, Général de l'Empereur Honorius, défit dans les montagnes de Fieſoli près de Florence, l'armée de Radagaiſe Roi des Goths, qui aſſiegeoit cette ville, & les Florentins inſtituerent un jour de fête en memoire de ce mémorable événement. Stilicon, qui portoit ſes vues ambitieuſes juſqu'au trône impérial intrigua ſecretement & s'entendit avec Alaric. Mais Olympe, un des Officiers d'Honorius, découvrit à ce Prince les intrigues & les deſſeins de Stilicon, qui fut tué par les ordres de l'Empereur. Les Goths ſe répandirent dans toute l'Italie, prirent même Rome & la pillerent. Alaric étant mort, Ataulphe ſon beaufrere fut élu Roi des Goths. Ce Prince traverſa l'Italie, pilla la Toſcane & paſſa dans les Gaules. Il épouſa enſuite Placidie, fille de l'Empereur Théodoſe & ſœur des Empereurs Arcade & Honorius, que les Goths avoient fait priſonniere lors de la priſe de Rome. Après la mort d'Ataulphe, elle épouſa Conſtance, dont elle eut un fils nommé Valentinien, qui ſucceda à Honorius. 410.

Irruption d'Attila. 451.

Quelques années après l'Italie fut expoſée à une nouvelle irruption des Barbares, qui fut plus terrible que toutes les précédentes, ce fut celle des Huns ſous la conduite d'Attila leur Roi, qui pour regner ſeul avoit fait aſſaſſiner Bleda ſon frere. Les Huns, ſortis du fond de la Scythie, & conduits par ce Prince féroce ſe ſignalerent par les plus horribles dévaſtations, & paſſerent juſques dans les Gaules, où Aëtius, & Théodoric Roi des Viſigoths établis dans les Gaules, leur livrerent bataille dans les plaines

Section II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

de Châlons fur Marne. Il périt quatrevingt mille hommes des deux partis, & Théodoric perdit la vie, mais Attila fut obligé de fe retirer dans la Pannonie. Il raffembla une nouvelle armée, avec laquelle il entra en Italie & alla mettre le fiege devant Aquilée; cette ville après un long fiege fe rendit faute de vivres, & Attila fit paffer les habitans au fil de l'épée & rafer la ville jufqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à Vicence, Verone & à plufieurs autres villes, prit Milan & Pavie & n'épargna Rome que fur les preffantes inftances de Léon, Evéque de cette ville. Attila reprit la route de Pannonie où il mourut peu après.

Irruptions des Vandales, des Hérules & autres nations.

Au bout de trois ans, les Vandales vinrent, fous la conduite de leur Roi Genferic, faire defcente en Italie, & renouvellerent les ravages des Goths & des Huns. Odoacre, Roi des Turcilinges & des Hérules, fut le quatrieme conquérant barbare, qui fe rendit maître de l'Italie. Le fiege de l'Empire Romain étoit alors à Conftantinople; Zenon qui occupoit le trô-
455. ne, engagea Théodoric, Roi des Oftrogoths à porter fes armes en Italie
4[illegible]5. contre Odoacre. Théodoric, après l'avoir vaincu en trois batailles, força
493. Odoacre à fe rendre à lui dans Ravenne, & le fit affaffiner. Il devint par là Roi d'Italie, & ce pays fouffrit plus que jamais de la fureur des Barbares (*a*). La Tofcane eut le plus à fouffrir, mais fon Hiftoire eft confondue dans celle des Oftrogoths, & l'on ne fait rien de particulier de ce qui regarde Florence, jufqu'au tems d'Alboin Roi des Lombards. Ce Prince avoit vaincu Cunimond Roi des Gépides, lequel périt dans la bataille. Rofemonde fille de Cunimond fut du nombre des captives & Odoacre l'époufa. En 568, il paffa en Italie, foumit la Tofcane & prefque toutes les autres provinces, & fe fit couronner Roi d'Italie. Il avoit coutume de boire dans le crane de Cunimond, qu'il avoit fait doubler d'or. Un jour il obligea Rofemonde d'y boire. Cette Princeffe diffimula fa colere, mais pour fe venger elle gagna deux Officiers d'Alboin, dont l'un étoit mécontent du Roi, & dont l'autre étoit amoureux d'elle. Ils affaffinerent Alboin, & Rofemonde fut obligée de fe fauver à Ravenne.

Les Lombards élurent pour leur Roi Cleph, qui ne regna que dix-huit mois. Après fa mort les Barbares demeurerent dix ans fans Roi. Chacun des principaux Seigneurs s'empara des villes & diftricts, qui étoient le plus à fa bienféance. L'Hiftoire ne dit point quel de ces Ducs eut la Tofcane en partage. Ce qu'il y a de certain, c'eft que les Lombards furent maîtres de l'Italie, fi l'on en excepte Rome & fon territoire, pendant deux-cens
774. quatre-ans. Charlemagne mit fin à leur royaume; on prétend qu'il rétablit Florence, & la Tofcane en genéral dans un état fleuriffant, aprèsque l'une & l'autre avoient plus fouffert de la fureur des Barbares, qu'aucune autre contrée d'Italie. Quelques Hiftoriens prétendent que Florence avoit été entierement ruinée & depeuplée dans le fixieme fiecle.

Obfervation générale.

On ne doit pas cependant ajouter tout-à-fait foi à tout ce qui a été débité au defavantage de ces Maîtres Septentrionaux de l'Italie, qui étoient peut-être au fond moins barbares que les Italiens eux-mêmes; ils l'etoient certainement moins que Charlemagne leur vainqueur. Les reftes d'Antiquité, qui

(*a*) Leonard. Aretini Hift. Florent. p. 15.

qui se trouvent encore à Florence, prouvent qu'elle n'a jamais été entierement ruinée, & il n'y a aucune apparence qu'elle ait été dépeuplee. Les loix des Barbares, ainsi qu'on les appelle, & celles des Lombards en particulier, étoient plus sages & plus humaines que celles de tous les autres peuples, & elles favorisoient plutôt la population, qu'elles n'y étoient contraires. Les ravages qu'ils furent obligés de faire, doivent être moins attribués à leur caractere, qu'à la trahison, la folie & l'ingratitude de la Cour Impériale & de ses Officiers. Bien que braves & intrepides dans les combats, ils n'entendoient rien aux sieges. Aussi les Seigneurs & les principaux maîtres des terres en Toscane, apprirent bientôt à se mettre en sureté avec leurs familles & leurs gens dans des châteaux fortifiés, qui les mettoient à l'abri des maux de la guerre. La fertilité naturelle du pays fournissoit suffisamment à leur subsistance, pendant que les Barbares étoient presque toujours divisés & en guerre entre eux. Aussitôt néanmoins que ces desordres cesserent, les anciens habitans revinrent dans les lieux de leur demeure; & il est très-probable que tout ce que Charlemagne fit en faveur de Florence & de la Toscane, fut de leur procurer une plus grande sureté, en reparant les fortifications des villes.

Section II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

Caractere des Florentins & des autres peuples d'Italie.

Charlemagne aiant été couronné Roi d'Italie en 774, les divers Etats de ce pays commencerent à avoir quelque consistence. Les familles originaires d'Italie, & les descendans des différentes tribus de Barbares, qui s'y étoient établis, étoient fondus ensemble & formoient un seul peuple. Les loix féodales, d'origine Gothique, reçues alors dans toute l'Italie, donnoient à ceux qui gouvernoient dans chaque Etat, un degré d'autorité, qui approchoit fort de l'indépendance. Charlemagne exigea seulement certaines redevances, comme un hommage dû à sa Souveraineté, du reste il les laissa en liberté de mettre à profit leur situation & leurs avantages naturels. Les principaux de ces Etats étoient Pise, Florence, Pérouse & Sienne, & chacun d'eux avoit sa maniere d'avancer ses intérêts. Les Pisans s'appliquoient à la marine, leur ville étant la seule Place maritime de Toscane, qui subsistoit. Les Pérusiens s'attachoient à l'agriculture, à laquelle la fertilité de leurs terres les invitoit. Les Siennois avoient dans leur sein une Noblesse opulente, qui entretenoit l'abondance parmi eux. Mais les Florentins se distinguoient sur tous les autres peuples de la Toscane, par leur industrie, par leur habileté dans les Arts, & par la force peu commune de leur génie. Pendant quelque tems ces Etats vécurent en assez bonne intelligence entre eux; mais elle fut troublée par les querelles qui s'éleverent entre les Papes & les Empereurs d'Allemagne. L'Empire que Charlemagne avoit fondé pour la protection du Pontificat de Rome, pensa le détruire. L'ignorance & la superstition, qui firent de continuels progrès, depuis l'établissement de cet Empire, tant en Italie, que dans les autres pays, ne permettoient à aucun Etat de demeurer neutre, qu'autant que ses divisions intestines l'empêchoient d'être utile à aucun des Partis. Ce fut le cas de la Toscane, qui souffroit peut-être plus dans ces querelles, qu'elle n'avoit fait de la part des Barbares.

L'Empereur Frede-

L'Empereur Frederic II, dans le treizieme siecle, fit mourir par divers supplices plusieurs Nobles de Toscane, qui avoient pris parti pour les Pa-

...ric II soumet Florence.

pes, & la Nobleſſe de ſon côté s'en vengea ſur les partiſans de l'Empereur. A la fin cependant Frederic eut le deſſus & aſſujettit Florence, en banniſſant ceux des Nobles, qui lui étoient contraires. C'eſt à ſa mort, arrivée en 1250, que commence proprement l'Hiſtoire de cette ville.

Les Florentins forment un Etat indépendant.

Le ſouvenir de ſa tirannie inſpira aux Florentins tant d'horreur pour le Gouvernement Monarchique, que depuis ce tems-là Florence ſe forma en République. Le peuple prit le gouvernement en main, & ils ſuivirent leur nouveau plan avec une ſageſſe, un courage & une fermeté preſque incroyables (*a*). Ils rappellerent & rétablirent d'abord les Nobles, que Frederic avoit bannis, & par là donnerent un contrepoids au crédit de leurs antagoniſtes. Ils choiſirent enſuite douze Magiſtrats, qui furent appellés *Anciens* (*Seniores*). Ils partagerent la ville en ſix Tribus ou Quartiers, d'où l'on tiroit les Magiſtrats & les autres Officiers publics. Ils formerent une milice de chaque quartier, pour s'oppoſer aux factions des Nobles au dedans, & pour repouſſer les attaques du dehors. Florence devint ainſi un Etat indépendant, & chaque Magiſtrat étoit un vrai patriote.

Guerre contre la ville de Piſtoie.

La premiere guerre des Florentins fut contre les Piſtoiens. Quoiqu'ils euſſent été aſſujettis par Frederic II, de même que leurs voiſins, ils perſévéroient néanmoins dans leur attachement aux Empereurs d'Allemagne. Les Florentins en prirent ombrage, regarderent les Piſtoiens comme des ennemis de leur liberté, & malgré l'oppoſition des Gibelins qui étoient à Florence, ils entrerent ſur les terres des Piſtoiens, battirent leurs troupes, & les forcerent de ſe ſauver dans l'enceinte de leurs murs. Les Florentins étant revenus victorieux, chaſſerent tous les Gibelins, parcequ'ils avoient refuſé de ſervir dans la guerre contre Piſtoie. Ces exilés ſe réfugierent à Piſe & à Sienne, & exciterent les Magiſtrats de ces villes à faire la guerre aux Florentins, qui peu après rétablirent dans Arezzo les Guelfes, qui en avoient été chaſſés. Ils ſe liguerent enſuite avec quatre autres villes, dont les noms de quelques-unes ſont aujourd'hui peu connus, Lucques, Miatenentia, Urbino, & Alſium, à préſent Palo. En conſéquence de cette ligue, les Florentins mirent, dans une même année, deux armées en campagne, la premiere contre les Mugelles, qu'ils défirent, & l'autre contre Mantaria; ils prirent cette ville pendant l'hiver, & la détruiſirent juſqu'aux fondemens. La même année (*), ils ſe liguerent avec les Génois contre les Piſans.

Guerre contre les Piſans.

L'année ſuivante, ils ravagerent les terres de leurs ennemis du côté de Pavie, & prirent cette ville à la faveur de leurs machines de guerre. Pendant que les Florentins aſſiégeoient Pavie, les Lucquois leurs Alliés furent défaits par les Piſans, & ceux-ci en emmenerent un grand nombre priſonniers. Les Florentins ſur la nouvelle de cette défaite, réſolurent ſur le champ de délivrer leurs confédérés. Ils envoyerent un gros détachement de leur armée, qui atteignit les Piſans ſur le bord de la riviere Era. Il ſe donna un

(*a*) *Leonard. Aretini*, Hiſt. Florent. p. 20.

(*) L'Auteur n'indique point de quelle année il parle, mais en feſant attention à la ſuite & à ce que l'Hiſtoire nous apprend, il doit être queſtion de l'année 1251 ou 1252. REM DU TRAD.

ſanglant combat, où les Florentins furent vainqueurs; ils chargerent les Piſans des fers, qu'ils avoient donnés aux Lucquois. Le Gibelins qui avoient été chaſſés de Florence, aiant choiſi Gui Novello pour leur chef, marcherent contre cette ville & s'avancerent juſqu'à Fighini, que les Florentins aſſiegeoient, & dont les Gibelins s'emparerent. On entra alors en négociation, & on conclut un Traité, en vertu duquel les Gibelins furent réadmis dans Florence, mais Fighini fut raſée, & ſes habitans furent incorporés avec les Florentins.

Ils défont les Siennois & prennent Volterre.

Aiant ainſi terminé glorieuſement cette expédition, ils marcherent au ſecours de ceux de Palo, leurs alliés, qui ſe trouvoient extrémement preſſés par les Siennois, & ils défirent ces derniers. Tant d'heureux ſuccès dans une ſeule campagne enflerent fort le courage aux Florentins, & l'année ſuivante ils obligerent les Piſtoiens de demander la paix, de faire avec eux une ligue offenſive & défenſive contre tous les ennemis de Florence, & de rappeller chez eux tous les Guelfes qui avoient été exilés. Ils entreprirent au bout d'un an une expédition contre les Siennois, qui furent contraints de demander la paix. On la leur accorda à condition qu'ils ne feroient jamais la guerre à Alſium, & ne recevroient ni ne protégeroient les ennemis de Florence. Ils s'avancerent contre Bonetium, qui ſe rendit d'abord. Delà, ils marcherent à Volterre, parceque ceux de cette ville avoient épouſé le parti des Piſans & des autres ennemis de Florence. L'Art de la guerre étoit encore fort imparfait en Italie; les Florentins par une ſorte de bravade vinrent planter leurs enſeignes au pied de la hauteur ſur laquelle Volterre eſt ſituée, & les Volaterrans firent tumultuairement une ſortie, ſans avoir de chef pour les conduire. Ils mirent d'abord le deſordre parmi les Florentins; mais ceux-ci étant revenus de leur conſternation, les repouſſerent dans la ville, où ils entrerent pêle-mêle avec les fuyards. Il n'y avoit plus à réſiſter; les femmes & le Clergé ſe jetterent aux pieds des vainqueurs, qui eurent la généroſité de ceſſer toute hoſtilité, & ſe contenterent de chaſſer quelques Nobles factieux de la ville, dont le Gouvernement devint Républicain. Cette expédition ne prit que quelques jours. L'armée Florentine marcha contre les Piſans, qui furent ſi intimidés par ces ſuccès, qu'ils s'enfermerent dans leur Capitale. Ils envoyerent des Ambaſſadeurs pour traiter de paix: on la leur accorda à des conditions fort dures, & ils furent obligés de donner des ôtages pour ſureté de l'accompliſſement du Traité. Les Florentins s'en retournerent triomphans chez eux; & la même année, qu'ils appellerent l'année des Victoires, ils bâtirent un magnifique Hotel de ville, & d'autres beaux Edifices, pour l'adminiſtration publique de la Juſtice, que les Magiſtrats avoient juſques alors rendue dans leurs maiſons particulieres.

Bonne foi des Florentins.

L'année ſuivante, les Florentins envoyerent un corps de cinq-cens chevaux au ſecours de ceux d'Urbino, qui avoient imploré leur aſſiſtance. Ces troupes s'arrêterent à Arezzo, où les Gibelins étoient les maîtres. A peine la cavalerie Florentine fut-elle arrivée, que les Guelfes coururent aux armes, & chaſſerent les Gibelins. La nouvelle de cette violence étant parvenue à Florence, la Régence jugea que Gui, ſon Général, ſurnommé *Guerra* ou le guerrier, avoit paſſé ſes ordres, en commettant des hoſtilités dans une

SECTION II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

ville, avec laquelle on étoit en paix. On fit marcher sur le champ des troupes, qui contraignirent les Guelfes d'Arezzo, de rétablir les Gibelins, qui avoient été chassés. Cette bonne foi des Florentins, procura une reconciliation entre eux & ceux d'Arezzo, qui se mirent sous la protection de Florence. On conclut une treve entre les deux peuples pour cinq ans, durant trois desquelles ceux d'Arezzo s'engagerent de choisir un Florentin pour leur premier Magistrat, qui étoit toujours un étranger. La même année, les Florentins firent une ligue avec les Siennois; on convint qu'aucun des deux peuples ne donneroit retraite aux rebelles de l'autre, & seroit obligé à la premiere requisition de les chasser. C'est ainsi que les Florentins se trouverent dans une situation tranquille (*a*).

Supériorité des Gibelins.

Ils n'y resterent pas longtems. L'Empereur Frederic II avoit laissé deux fils, Conrad & Mainfroi, le premier légitime & l'autre bâtard. Mais Mainfroi, malgré le desavantage de sa naissance, avoit tant de belles qualités naturelles, que son pere l'avoit fait Prince de Tarente. Conrad, aiant été couronné Roi des Romains, prit le titre d'Empereur, & passa en Italie pour prendre possession de ses Etats héréditaires. Innocent IV occupoit le siege de Rome; il excommunia Conrad, comme il avoit excommunié Frederic son pere. Ce Prince ne laissa pas de se rendre maître de Capoue, de Naples & de plusieurs autres villes. Il ne jouit pas longtems de sa bonne fortune, étant mort le 21 de Mai 1254. On prétend que Mainfroi l'avoit empoisonné. Il ne laissa qu'un fils, nommé Conradin, qui étoit en Allemagne; en mourant, il le mit sous la tutelle de sa mere Elizabeth de Baviere & de ses amis. Mainfroi, qui étoit fort ambitieux, trouva moyen d'obliger les tuteurs de Conradin de lui en remettre la tutelle, & s'accorda avec le Pape. Bientôt après il se brouilla avec lui & mit en déroute l'armée de ce Pontife, qui mourut peu après au mois de Decembre 1254. Alexandre IV lui succéda en 1255. Les deux partis continuerent la guerre; mais le Cardinal Octavien, Legat du Pape, dont il commandoit les troupes, fut soupçonné d'avoir favorisé Mainfroi, qui devint maître de Naples & de Sicile.

Défaite des Pisans.

Ces avantages du parti Gibelin, enorgueillirent tellement les Pisans, qu'ils rompirent l'alliance qu'ils avoient faite avec les Florentins, entrerent sur leurs terres, & y commirent de grands ravages. Les Florentins & les Lucquois joignirent leurs forces, & remporterent une victoire signalée sur les Pisans, sur les bords de l'Arno, & firent trois mille prisonniers. Les vainqueurs s'avancerent jusqu'aux portes de Pise, forcerent les Pisans à faire une paix honteuse, par laquelle ils furent obligés de céder Matrona, & une grande étendue de la côte maritime, d'accorder aux Florentins le droit de bourgeoisie de leur ville, & de se servir des poids & des mesures de Florence. Nonobstant ce succès, les grands progrès de Mainfroi déterminerent les Florentins à se rendre maîtres brusquement de Boneti & de la demanteler en partie, tandis que ceux d'Arezzo firent le même traitement à Cortone.

Cabales des Gibelins.

Sur ces entrefaites, les Nobles du parti Gibelin à Florence profiterent

(*a*) *Leonard Aretin*, l. c. p. 23.

de l'absence de l'armée, & cabalerent pour reprendre leur ancienne autorité. Les Magistrats les avertirent en vain de leur devoir & du danger qu'ils couroient; les mécontens mépriserent leur autorité & se tinrent renfermés chez eux. Ceux de la famille des Uberti étoient en ce tems-là à la tête des Gibelins de Florence. Le peuple fut si irrité, qu'il prit les armes, força le palais des Uberti, tua quelques Gibelins, & contraignit les autres de se réfugier à Sienne, où ils trouverent retraite (*a*). Comme cela étoit directement contraire au Traité fait trois ans auparavant entre les Siennois & les Florentins, ceux-ci deputerent Albicio Trincivello & Jaques Gerardi, deux célebres Jurisconsultes, pour se plaindre de cette infraction. Mais les Gibelins de Florence s'étoient fait un si fort parti dans Sienne, & l'on y redoutoit tellement la puissance de Mainfroi, que les Ambassadeurs ne purent obtenir aucune satisfaction. Ainsi les Florentins déclarerent la guerre aux Siennois.

Section II. *Histoire de* Florence *depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.*

Les Exilés de Florence implorent la protection de Mainfroi.

Les Exilés de Florence, craignant les suites de cette déclaration de guerre, envoyerent Farinata Uberti avec plusieurs autres personnes de considération à Mainfroi, pour implorer sa protection. Ces Députés eurent audience de ce Prince, & lui firent une harangue très-pathétique, qu'il parut écouter avec grande attention; cependant ils ne purent obtenir qu'un seul Escadron de cavalerie Allemande. On attribua sa froideur dans une occasion si avantageuse pour ses intérêts, à la pensée où il étoit, que les Exilés de Florence étoient plus attachés au parti de son neveu Conradin, qu'à lui. Le secours qu'il offroit étoit si peu proportionné au besoin, que les Députés furent d'abord d'avis de le refuser, mais Farinata fut d'un autre sentiment; „ Que Mainfroi, dit-il, nous donne l'Escadron, & bientôt nous menerons si bien les affaires, que s'il a une goutte de sang „ royal, il nous envoyera de plus grands renforts". Cette fermeté ramena les autres députés à l'avis de Farinata. Ils allerent trouver Mainfroi, le remercierent avec de grandes marques de contentement, & accepterent le secours qu'il offroit.

Guerre contre les Siennois.

Pendant cette négociation, les Florentins étoient entrés sur les terres de Sienne, avoient désolé tout le pays, & s'étoient avancés jusqu'aux portes de la Capitale, qu'ils tenoient bloquée. Les Députés revenant avec leur Escadron Allemand, résolurent d'attaquer brusquement l'Armée Florentine. Mais comme c'étoit un coup de désespoir, ils userent, d'adresse, & firent boire les Allemands toute la nuit, qui précéda le jour qu'ils avoient fixé pour l'attaque. Le lendemain matin les Allemands fondirent avec tant de furie sur les Florentins, qu'ils les mirent en désordre, & la déroute ne pouvoit manquer d'être totale, si les Chefs des Florentins ne les avoient ralliés, & ne leur avoient fait voir que cette poignée d'Allemands, n'étoit soutenue par aucunes autres troupes. Les Florentins reprirent donc courage, repousserent les Siennois, qui avoient fait une sortie, taillerent les Allemands en pieces, & prirent l'étendard de Mainfroi, qu'ils traiterent avec le dernier mépris. Ils ne pousserent pas néanmoins leur entreprise

(*a*) *Machiavel* Hist. Florent. L. II. *Cit. du Trad.*

SECTION II. *Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.*

contre Sienne, & s'en retournerent au bout de quelques jours, quoique l'on fût encore au cœur de l'Eté.

Ressentiment de Mainfroi.

Cet échec, ainsi que Farinata l'avoit prevu, irrita Mainfroi à un tel point (*a*), que sur de nouvelles sollicitations des Exilés de Florence, il ordonna au Comte Jourdan, un de ses Généraux, de se mettre à la tête de quinze-cens hommes de sa meilleure cavalerie, & d'aller au secours des Siennois & des Exilés de Florence. Ce renfort donna un nouveau courage au parti Gibelin, & il se forma une espece de ligue pour le soutenir. Les Allemands auxiliaires ne furent pas sitôt entrés dans le Siennois, que le tems de leur service étant fixé à trois mois, Pise & plusieurs des villes voisines se déclarerent pour les Gibelins. Le rendez-vous général des troupes confédérées fut à Sienne, & elles se disposerent à faire le siege d'Alcino, ville alliée de Florence, mais enclavée dans les terres de Sienne. Cette résolution, rendue publique, mit les Florentins dans un grand embarras, n'osant risquer leurs troupes à une si grande distance de leur ville, contre une ligue si puissante. On prétend que la trâhison se mêla dans les délibérations. Les Nobles les plus sages & les plus expérimentés avec les Officiers se déclaroient contre l'avis de faire marcher l'armée, mais les Magistrats & le peuple étoient de l'avis contraire. Les Nobles résolurent d'aller en corps exposer aux Magistrats leur sentiment dans une circonstance si critique & ils choisirent Teglari Adimari pour leur Orateur. Leonard Aretin rapporte un beau discours que Adimari fit dans cette occasion contre la marche de l'armée; il insista sur le peu de tems que les Allemands auxiliaires devoient servir, sur la nécessité de veiller à la conservation de la ville, & sur l'avantage qu'il y auroit à harasser en même tems les Siennois par des courses sur leurs terres, qui les obligeroient à rester chez eux.

Déroute des Florentins.

Toute la réponse qu'on lui fit, c'est que s'il avoit peur de marcher, on lui donneroit son congé; & pour prévenir de nouveaux débats, les Magistrats, du consentement du peuple, décernerent une amende pour ceux qui s'opposeroient à la marche des troupes. Il ne restoit plus qu'une difficulté, qui étoit de savoir comment on se précautionneroit contre les entreprises des Gibelins de la ville, pendant l'absence de l'armée ; à la fin on prit la résolution de les contraindre de servir dans les troupes. Les Magistrats de Florence donnerent avis à leurs alliés de Lucques & d'Arezzo, de se tenir prêts pour joindre les Florentins à quatre milles de Sienne. Ils se flatoient de s'en rendre maîtres à la faveur d'un soulévement des Guelfes de cette ville, qui desapprouvoient la guerre. Le Comte Jourdan & ses troupes n'avoient pas encore quitté Sienne. Il fit fermer les portes, & resta quelque tems clos & couvert, ce qui confirma encore les Florentins dans l'idée, qu'il y auroit un soulévement. Mais Jourdan aiant fait toutes ses dispositions pour une furieuse attaque, fit ouvrir les portes & s'avança contre les Florentins à la tête de sa cavalerie, suivi des Siennois & des Exilés de Florence. Les Florentins, qui ne s'attendoient pas à une pareille attaque, furent mis en désordre; cependant leur cavalerie combattit avec tant de valeur, que pendant quelque tems la victoire fut incertaine; à la

(*a*) *Leonard Aretin*, l. c. p. 26.

fin les Gibelins de Florence, qu'on avoit forcés de marcher, se rangerent du côté de l'ennemi, ce qui fit que la cavalerie lâcha le pied, parceque chacun se défia de son compagnon. On avoit coutume en ce tems-là d'avoir dans les armées un grand char, fort orné, au milieu duquel étoit le principal étendard, qu'on regardoit comme la sauvegarde de l'Etat. L'Infanterie Florentine, se voiant abandonnée de sa cavalerie, se serra autour de l'étendard, & fit des prodiges de valeur pour le défendre, mais tous ses efforts furent inutiles. Les Allemands aguerris taillerent en pieces trois mille hommes autour de l'étendard, firent quatre mille prisonniers, & se rendirent maîtres du camp, du bagage & des équipages des Florentins.

SECTION II. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 406 *jusqu'à l'an* 1277.

On ne peut exprimer la douleur, la consternation & le désespoir qu'on vit dans Florence à cette nouvelle. On vit alors clairement les effets de la témérité que d'heureux succès inspirent au peuple. Les Magistrats & le commun peuple, d'où ils étoient tirés, attribuoient les grands exploits des Florentins à leur valeur seule, & ils regardoient les Nobles, qui étoient généralement des gens bien élevés, & qui avoient des sentimens fort au dessus de ceux qui étoient ordinaires en ce tems-là, comme une charge inutile à leur Etat, & un obstacle à leur courage. Ils traitoient leurs plus sages remontrances de lâcheté, & ils croioient que les esprits les plus bornés avoient la capacité nécessaire pour les affaires & pour la guerre, sans avoir besoin de leurs leçons. Autant qu'ils avoient eu de présomption dans la prospérité, autant leur découragement dans l'adversité fut méprisable, & sans consulter que leur frayeur, ils abandonnerent la ville. Les uns se retirerent à Lucques, & les autres à Bologne, où ils furent reçus avec beaucoup d'hospitalité. Vers le milieu d'Octobre 1260 les Nobles exilés de Florence y rentrerent sans la moindre opposition. Leur retour mit fin au Gouvernement Démocratique de Florence, qui avoit duré environ dix ans (*a*).

Leur découragement. 1260.

Les Florentins changerent donc de maîtres (*b*). Gui Novello Seigneur de Casentino fut mis à la tête du Gouvernement, & le Comte Jourdan fut chargé des affaires militaires. La Justice se rendit au nom de Mainfroi; les habitans furent obligés de lui prêter serment de fidelité, & les troupes Allemandes furent payées des deniers publics de Florence; les maisons, les effets & les terres de tous ceux qui avoient abandonné la ville, furent ou confisquées ou rasées. Cette révolution ne dissipa pas les appréhensions du Parti Gibelin; il envoya une nouvelle députation à Mainfroi, pour le solliciter de prolonger le séjour de Jourdan & de ses troupes à Florence. Tout ce qu'ils purent obtenir fut une prolongation de quelques mois. Pendant ce tems-là Arezzo étoit misérablement déchirée par les factions des Guelfes & des Gibelins. Par ordre de Mainfroi on tint une assemblée générale des Gibelins à Empoli, pour délibérer sur les moyens de maintenir l'autorité de Mainfroi en Toscane. L'opinion générale fut qu'il falloit détruire Florence. Farinata Uberti fut le seul qui s'opposa à cette barbare résolution. Le discours qu'il fit dans cette occasion fut plein de dignité & de fermeté, & comme il partoit de la bouche d'un homme distingué & d'une valeur éprouvée,

Les Gibelins maîtres à Florence.

(*a*) *Machiavel*, Hist. Florent. L. II. *Cit. du Trad.*

(*b*) *Leonard Aretin*, ubi sup. p. 33. *Machiavel* l. c. *Cit. du Trad.*

Section I. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

son autorité fit changer d'avis, & Florence fut conservée (a). Jourdan aiant été rappellé à Naples, toute l'autorité demeura entre les mains de Gui Novello, qui avoit mille hommes à sa solde, outre les troupes ordinaires des Florentins. Le premier usage que ce Seigneur fit de son pouvoir, ce fut d'attaquer les Lucquois, parcequ'ils avoient donné retraite aux fugitifs de Florence. Après avoir ravagé le plat pays & pris quelques châteaux, il mit le siege devant Lucques. Mais cette ville étoit en état de défense, & les fugitifs de Florence se comporterent avec tant de valeur, que la saison des pluies étant survenue, Novello fut obligé de lever le siege & s'en retourna à Florence.

Les Lucquois & les Fugitifs de Florence implorent la protection de Conradin.

Sa retraite donna aux Lucquois & aux Florentins fugitifs le tems de délibérer sur ce qu'ils devoient faire. Ils résolurent d'implorer la protection du jeune Conradin, qui étoit en Allemagne sous la tutelle de sa mere. On chargea de cette commission Simon Dornati, & Bonacurse Adimari, Chevaliers Florentins. Arrivés à la Cour de Conradin, où l'on détestoit les perfides procédés de Mainfroi, ils y trouverent les dispositions les plus favorables qu'ils pouvoient souhaiter, mais la jeunesse du Prince fut un obstacle insurmontable au succès de leurs sollicitations, desorte qu'ils furent obligés de retourner à Lucques.

Les Lucqu[illegible] Gu[illegible] de Flor[illegible]. 1262.

L'année 1262, les Florentins qui étoient à Lucques surprirent Segni, ce qui détermina Novello à entrer encore sur les terres des Lucquois. Aiant été joint par les Pisans, il défit les Lucquois & les Exilés de Florence en bataille rangée, & se rendit maître de tout le territoire de Lucques. Cet échec obligea les Lucquois, parmi lesquels il y avoit beaucoup de Gibelins, à traiter secretement avec Novello; un des articles du Traité fut, que les Guelfes de Florence sortiroient des terres de Lucques, qu'il y auroit une ferme alliance entre les Lucquois & les Florentins, & qu'on relâcheroit de part & d'autre les prisonniers. Les Exilés n'avoient pas eu le moindre soupçon de cette négociation, lorsque tout à coup ils reçurent ordre de vuider les terres de Lucques; ils furent obligés de partir sur le champ avec leurs femmes & leurs enfans & de se retirer à Bologne. Ils y furent suivis par un grand nombre d'habitans d'Arezzo, qui ne pouvoient plus résister aux armes de Novello. Il est inconcevable que ce soudain revers de fortune, par lequel des gens qui peu auparavant étoient à peu près Souverains, se trouvoient réduits à l'exil & à la besace, ne les humiliât point ou au moins ne les portat à tâcher d'appaiser leurs concitoyens, & d'obtenir d'eux quelque adoucissement à leur sort. Mais la fureur de l'esprit de parti s'étoit emparée d'eux, & de tous les Italiens en général, & il est difficile aujourd'hui de prononcer sur la justice de la cause des deux Partis, qui divisoient l'Italie, & la plus grande partie de l'Europe. Les Gibelins ne pouvoient souffrir l'orgueil insolent des Evêques de Rome. Les Guelfes ne pouvoient supporter la tirannie des Empereurs & de Mainfroi, & peutetre la puissance du Pape leur paroissoit-elle moins à craindre que celle des premiers ou du dernier. Tels semble-t-il, étoient les sentimens des Exilés de Florence, qui regardoient leur patrie comme subjuguée par Mainfroi, &

(a) *Machiavel* l. c. *Cit. du Trad.*

& qui ne pouvoient ſe réſoudre à vivre eſclaves dans des lieux, où ils avoient regné comme Maîtres. Mais ils étoient ſur le point d'éprouver une nouvelle révolution.

Section II. Hiſtoire de Florence depuis l'an 406 juſqu'à l'an 1277.

Modene, comme les autres parties de l'Italie, étoit diviſée par les deux factions. Comme on regardoit les Exilés de Florence ſur le pied de ſoldats de fortune, les Guelfes de Modene les appellerent à leur ſecours. Les Florentins répondirent avec plaiſir à cette invitation, & chaſſerent les Gibelins de Modene. On les recompenſa en leur abandonnant les dépouilles de ceux qu'on avoit chaſſés, & comme elles étoient conſiderables, ils ſe virent en état de faire belle figure. La nouvelle de leur bonne fortune paſſa bientôt en Toſcane, ce qui fit que d'autres de leur parti allerent les joindre. Reggio dans le voiſinage de Modene, étoit dans le même cas; les Guelfes y avoient pris les armes contre les Gibelins; mais ceux-ci avoient à leur tête un certain Caſca, homme d'une taille giganteſque, d'une force & d'une activité ſi extraordinaire, qu'il valoit lui ſeul une armée, deſorte que dans toutes les occaſions les Guelfes de Reggio avoient le deſſous. Ceux-ci à l'exemple des Guelfes de Modene appellerent à leur ſecours nos Avanturiers, qui y volerent. Aiant été introduits dans la ville, il ſe donna un furieux combat ſur la place: Caſca à ſon ordinaire abbatoit tout ce qui ſe préſentoit devant lui, lorſqu'une bande d'élite des Florentins, qui avoient à leur tête Foreſius Adimari, chef de l'expédition, l'attaqua & le tua. On dit qu'Adimari le tua de ſa propre main, après un combat opiniâtre entre eux deux. Les vainqueurs reçurent ici la même recompenſe, mais beaucoup plus ample, qu'à Modene. Ils acquirent ainſi une grande conſidération en Italie, où les affaires prirent un tour tout-à-fait imprévu.

Les Exilés de Florence aſſiſtent les Guelfes de Modene.

Le Pape Alexandre IV avoit été obligé de ſe tenir enfermé à Viterbe, parcequ'il n'oſoit ſe fier aux Romains. Etant mort, il eut pour ſucceſſeur Urbain IV, de Troyes en Champagne & de baſſe naiſſance. Comme il vit que la puiſſance de Mainfroi & des Allemands menaçoit l'autorité Papale d'une entiere ruine, & qu'il s'apperçut que le jeune Conradin, qui n'avoit que le titre de Duc d'Autriche, étoit trop foible pour réduire Mainfroi & le dépoſſéder des royaumes qu'il avoit uſurpés, offrit le royaume de Naples à Charles d'Anjou, frere de Saint Louis Roi de France. Charles accepta l'offre du Pape & fit des préparatifs pour ſe mettre en poſſeſſion de ce royaume. Cependant Urbain IV mourut (le 2 d'Octobre 1264), & eut pour ſucceſſeur Clément IV, qui n'étoit pas moins dans les intérêts des François. Il confirma la donation de ſon prédéceſſeur à Charles d'Anjou, bien que par là on fit évidemment tort à Conradin.

Succeſſion des Papes.

Saint Louis fit à la vérité quelque difficulté de conſentir qu'on dépouillât un Prince innocent & mineur de ſon bien, mais le Pape leva tous ſes ſcrupules. Charles s'embarqua à Marſeille, avec mille hommes de cavalerie, ſur trente galeres, & arriva à Rome en 1265. Il y fut ſolemnellement couronné Roi de Naples & de Sicile, à des conditions fort avantageuſes au Saint Siege.

Charles d'Anjou couronné Roi de Naples.

L'Hiſtoire de Florence, dans le tems dont nous parlons, eſt l'Hiſtoire des braves Exilés de cette ville, qui refuſerent de ſe ſoumettre à l'autorité

Exploits des

SECTION II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

usurpée de Mainfroi, & qui offrirent leurs services à Clément IV pour soutenir le plan qu'il avoit formé. Ils étoient alors en grand nombre, bien équippés & fort aguerris. Le Pape les reçut à bras ouverts, & leur dit qu'il comptoit principalement sur eux pour le succès de ses desseins. Dans le même tems, il leur fit présent d'un nouvel étendard, portant une Aigle rouge, qui tient entre ses serres un dragon bleu. A la recommandation du Pape, ils choisirent Gui Guerra pour leur Général, & marcherent en corps pour joindre Charles d'Anjou dans les plaines de Mantoue, où ils brillerent plus que toutes les autres troupes, par leur contenance martiale & par la richesse de leurs armes. Charles & ses Généraux les reçurent avec des honneurs distingués, parceque c'étoient les premiers Italiens, qui se joignoient à lui, & leurs Historiens rapportent les complimens réciproques de Charles & de Gui dans cette occasion. Il est certain que nos Exilés lui rendirent d'importans services, parceque ses troupes ne connoissoient point du tout le pays. Charles s'avança tout droit vers le Mont-Cassin, où il entra dans ses nouveaux Etats, & où nos Florentins donnerent les premieres preuves de leur valeur, en se rendant maîtres de San-Germano. Les progrès de Charles furent si rapides, que Mainfroi résolut de décider la querelle par une bataille. Charles n'étoit pas moins ardent; les deux armées se rangerent en ordre de bataille dans la plaine de Benevent. Avant l'action, Mainfroi remarqua dans l'armée ennemie un corps qui paroissoit plus beau que le reste, armé différemment & sous un Commandant particulier. Aiant en même tems apperçu le nouvel étendard, il demanda avec surprise, quelles troupes c'étoient; apprenant que c'étoient les Guelfes exilés de Florence „ où sont donc, reprit-il, les Florentins de mon parti, à qui „ nous avons accordé tant de graces?". On lui répondit qu'il n'y en avoit aucun en campagne. Cette réponse lui fit dire plusieurs choses dures contre leur ingratitude & leur lâcheté, & montrant les Exilés, „ Ces gens-là, „ dit-il, seront vainqueurs aujourd'hui, car si je remporte la victoire, je „ suis résolu à tout prix d'en faire mes amis". Mainfroi donna le signal du combat. Gui étoit à la tête des Florentins, & Conrad, Magnimontano, Chevalier de Pistoie, étoit leur Porte-enseigne. Leur courage dans le combat répondit à leur fiere contenance. L'armée de Mainfroi fut défaite & il perdit lui-même la vie. Les Florentins trouverent, parmi les prisonniers qu'ils firent, plusieurs de leurs ennemis capitaux, entre autres Jourdan, qui quatre ans auparavant leur avoit porté un coup si fatal proche de Sienne, & qui finit sa vie en prison. Cette victoire rendit Charles paisible possesseur du royaume de Naples.

Florentins sous lui. 1266.

Rétablissement du Gouvernement populaire à Florence.

Les Gibelins de Florence furent fort déconcertés par les heureux succès de Charles; & les parens & amis des Exilés, ne craignirent pas de se déclarer hardiment pour les Guelfes. Novello, & ses créatures, qui jusques-là avoient agi fort tiranniquement, virent bien qu'il seroit inutile de résister; ils tâchérent de regagner le peuple, & choisirent trente-six habitans Guelfes & Gibelins du commun & deux Nobles pour travailler à la réforme de l'Etat. Le chef des Gibelins étoit Cathalani, & celui des Guelfes Lodoringo. Par là le Gouvernement Populaire se trouva en quelque façon rétabli. Les Chefs des deux Partis s'accorderent si bien, qu'ils firent divers

excellens réglemens. Ils partagerent toute la ville en corps de métiers, & nommerent pour chacun de ces corps un Magiſtrat, qui devoit connoitre des différends. Chaque corps eut auſſi ſon drapeau, ſous lequel il devoit ſe ranger, toutes les fois qu'on ſeroit obligé de prendre les armes. Les Nobles regretterent bientôt la perte de leur autorité, & cabalerent enſemble, lorſque le peuple refuſa de payer les troupes, que le Comte Novello avoit à ſa ſolde. Le Comte raſſembla ſes troupes & ſes amis pour chaſſer les trente-ſix Réformateurs; les Lamberti entre autres ſe joignirent à lui. Il marcha contre les corps de metiers, qui ne refuſerent pas le combat, d'ailleurs il fut accueilli par une grêle de pierres qui voloient des fenêtres & du haut des toits, ce qui l'obligea de ſe retirer vers l'ancien temple de Mars, qui étoit le rendez-vous de ceux de ſon parti. Il ſe rendit enſuite à la maiſon où étoient Cathalani & Lodoringo, & demanda les clefs des portes; on les lui envoya, après quelques difficultés, & il ſe retira avec ſes troupes & ſes partiſans à Prato. La crainte le porta à cette démarche, malgré la promeſſe que lui firent les deux Magiſtrats, qu'ils appaiſeroient le tumulte, s'il vouloit reſter dans la ville. Aiant reconnu ſa faute, il retourna avec ſes troupes & ſes amis à Florence, mais il trouva les portes fermées, & aiant fait des efforts inutiles, il fut obligé de retourner à Prato (*a*).

Section II. Hiſtoire de Florence depuis l'an 406 juſqu'à l'an 1277.

Le peuple s'étant remis en poſſeſſion de l'autorité, jugea à propos de rétablir l'ancienne Conſtitution du Gouvernement, & d'établir des *Anciens*, ce qui abolit le pouvoir des deux Chefs nommés par Novello. Ce changement ſe fit avec une modération admirable. Le peuple devenu ſage par l'expérience, jugea à-propos, en rétabliſſant les exilés dans leurs dignités & leurs biens, de ſtatuer, qu'il n'y auroit aucune différence entre eux & les Gibelins de la faction de Novello, ſi ces derniers vouloient revenir. Les Guelfes exilés revinrent couverts de lauriers, & furent reçus aux acclamations du peuple, qui attentif à étouffer les animoſités, engagea Novello à donner ſa fille à Foreſius Adimari. Les Uberti & les Lamberti s'allierent auſſi, & leur exemple procura d'autres alliances entre les familles des deux Partis. L'Hiſtoire remarque, que ce qui donna occaſion à ces mariages, ce fut que le peuple fit réflexion ſur les fatales ſuites que des mariages mal aſſortis avoient eu autrefois pour l'Etat.

Les Guelfes & les Gibelins ſe reconcilient.

Ces alliances ne répondirent pas néanmoins au but, qu'on ſe propoſoit. Le peuple porta ſon autorité trop loin, en forçant les parties. L'animoſité entre les deux Factions ſe ranima, & les Guelfes, revenus de leur exil, traitoient les Gibelins durement, parcequ'ils conſervoient le ſouvenir de la déſertion de ceux-ci à la bataille d'Arbe proche de Sienne.

La diviſion recommence.

Tandis que la diviſion continuoit dans Florence, Conradin le légitime héritier des royaumes de Naples & de Sicile, dont on l'avoit fruſtré déja deux fois, ſe préparoit, quoiqu'il n'eût que ſeize ans, à recouvrer ſon patrimoine. L'injuſtice qu'on lui avoit faite dans ſon enfance, & les droits légitimes qu'il avoit, lui avoient fait un grand nombre d'amis; mais il avoit beſoin pour réuſſir de ſe concilier les Gibelins. Charles d'Anjou, actuelle-

Conradin veut faire valoir ſes droits.

(*a*) *Machiavel* ubi ſup.

Section II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

ment Roi de Naples & de Sicile, prévit la tempête, & son premier soin fut de s'assurer de la Toscane. Dans ce dessein, il envoya, par le conseil dit-on des Florentins, Malatesta d'une illustre famille, & un de ses Généraux, avec un corps de cavalerie, pour s'assurer des Pisans & des Siennois, ou plutôt de toute la Toscane. En qualité de Roi de Naples & de Sicile, il ne pouvoit y avoir aucunes prétentions; mais le Pape par un trait de la plus haute injustice lui conféra le titre de Vicaire de l'Empire dans la Toscane, sous prétexte que pendant la vacance de l'Empire, c'étoit à lui à pourvoir au gouvernement de cette Province. Il n'y avoit que quatre mois que les Exilés étoient de retour, quand Malatesta fit declarer qu'il se proposoit de prendre possession de Florence, aussi bien que des autres places de Toscane: le parti dominant lui fit répondre, qu'il seroit le bien venu. Les Gibelins prirent alors le parti de quitter la ville, & pendant quelques semaines, on ne vit que pillages & brigandages aux environs. Les Gibelins fesoient alors le rôle, que leurs adversaires avoient fait auparavant, qui étoit de s'opposer à une Puissance étrangere, au nom de laquelle la Justice s'administroit dans Florence. Mais l'autorité du Pape suppléoit au défaut du droit, & les Guelfes de Florence croioient ne pouvoir porter trop loin la reconnoissance envers un Prince, qui les avoit rétablis dans leur patrie. Les Gibelins qui s'étoient expatriés eux-mêmes, ne laissoient pas d'être puissans, mais à la fin les Guelfes leur enleverent les places dont ils s'étoient emparés dans le territoire de Florence, & en firent passer un grand nombre au fil de l'épée. La faction Gibeline aiant été ainsi entierement anéantie dans Florence, la division se mit parmi les Guelfes, à l'occasion des biens confisqués, que ceux qui avoient été exilés après la bataille d'Arbe prétendoient. Cela fit naitre de grandes contestations; à la fin on s'en remit à la décision du Pape & du Roi, qui prononcerent en faveur des Exilés. Ce qui donna lieu à cette injuste sentence, ce fut la crainte que le Pape & Charles avoient de Conradin, qui étoit sur le point d'entrer en Italie, & l'envie de retenir dans leurs intérêts le parti dominant dans Florence, dont ils avoient déja éprouvé la fidelité & l'attachement au Saint Siege. C'est ainsi que les mêmes gens qui avoient si courageusement résisté pour éviter l'esclavage, s'y engagerent volontairement.

Etablissement d'un nouveau Conseil.

Cependant le Pape ne crut pas devoir se borner à avoir un ascendant passager sur ses nouveaux sujets, & il fit enforte qu'on établit un Conseil Politique, car nous ne savons quel autre nom lui donner, outre les autres Conseils qui étoient à Florence. Léonard d'Arezzo prétend que ce Tribunal subsistoit déja (*a*). Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il fut renouvellé & completté dans le tems dont nous parlons. Le Président de ce Conseil étoit quelquefois étranger, pourvu qu'il fût Guelfe, & ceux qui le composoient étoient chargés de prendre connoissance des principes, des qualités & de la conduite des citoiens. Tous ceux qui encouroient leur censure, étoient par cela même inhabiles à occuper aucun emploi public.

Guerre en-

Quand le parti des Guelfes fut ainsi solidement affermi dans Florence,

(*a*) *Leonard. Artin.* Hist. Florent. p. 39.

SECTION II. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 406 *jusqu'à l'an* 1277.

tre les Florentins & les Siennois.

ceux qui en étoient les Chefs déclarerent la guerre aux Siennois, pour se venger de leur défaite sur les bords de l'Arbe. Ils ravagerent toutes les terres de leurs ennemis, jusqu'aux portes de Sienne, mais ne purent les engager à en venir au combat. Pendant que les Florentins fesoient cette expédition, les Gibelins exilés se rassemblerent à Boniti; l'armée Florentine, aiant Malatesta pour Général, marcha de ce côté-là, & mit le siege devant la place. Les assiegés furent encouragés à faire une vigoureuse défense, par les assurances qu'ils reçurent de Pise & de Sienne, qu'on feroit une puissante diversion en leur faveur. Ils se défendirent en effet avec tant de valeur, que Charles d'Anjou vint en personne pour se mettre à la tête de l'armée Florentine. Il fut reçu avec de grands honneurs à Florence, d'où il se rendit au camp. Comme la Place étoit naturellement forte, les assiegés résisterent courageusement pendant quatre mois; mais le nombre des assiegeans grossissant tous les jours, la garnison capitula à la fin à des conditions honorables, & Boniti se rendit à Charles. Quoique l'hiver fût déja assez avancé, Charles, avant que de mettre les troupes en quartiers d'hiver, s'empara de quelques places des Pisans, qu'il donna aux Lucquois ses alliés, & termina par là la campagne.

Etat politique de l'Italie. 1267.

Pendant son séjour en Toscane, ce Prince la soumit toute entiere à son obéïssance à l'exception des villes de Pise & de Sienne. Au commencement de l'année 1267 il reçut l'importante nouvelle, que Conradin, en qualité d'héritier de l'Empereur Frederic II & de Chef de la Maison de Suabe, avoit passé les monts avec une armée, pour faire valoir ses droits. Tous les Papes de ce tems-là avoient également l'ambition de s'emparer d'une autorité universelle dans le temporel, comme dans le spirituel. Bien qu'ils n'eussent que très-peu de pouvoir, puisqu'ils n'étoient pas seulement maîtres dans Rome, ils avoient une influence prodigieuse, par l'empire que les Ecclésiastiques avoient sur l'esprit des peuples, dont plusieurs, les Florentins en particulier, étoient aveuglément dévoués au siege de Rome. Ces préjugés vulgaires se fortifioient par les vues ambitieuses des Princes, qui à leur tour trouvoient qu'il étoit de leur intérêt d'avoir les Papes dans leur parti. Ce fut d'abord le cas de Mainfroi, & c'étoit à présent celui de Charles d'Anjou, aussi bien que celui de plusieurs petits Seigneurs & Princes d'Italie, qui par la faveur des Papes s'étoient rendus indépendans, en payant une légere redevance au Siege de Rome. Mais ni Mainfroi, ni Charles n'étoient d'humeur de dépendre du Pape, qu'autant que leur ambition le réquéroit. Clément IV, qui siégeoit alors, s'appercevant que Charles maître de la Toscane, devenoit trop puissant & moins soumis, auroit vraisemblablement rompu avec lui, s'il n'eût redouté davantage la Maison de Suabe, que celle d'Anjou.

Henri de Castille se rend maître de Rome.

Henri, frere du Roi de Castille, qui avoit erré longtems en Afrique, où il avoit amassé de grandes richesses au service du Roi de Tunis étoit venu en Italie; il traita avec Charles & le Pape, qui étoit à Viterbe, de l'achat du royaume de Sardaigne. Pendant qu'on négocioit cette affaire, il y eut un soulevement à Rome, le Pape se servit de Henri pour l'appaiser, & il y réussit. En même tems il gagna si bien la faveur des Romains, que le Pape ne pût l'empêcher de prendre le titre & l'autorité de Gouver-

Section II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

neur de Rome, ou de Sénateur. Dans les circonſtances préſentes, le Caſtillan devint plus que ſuſpect au Pape & à Charles, à qui il avoit prêté une groſſe ſomme d'argent, dans la vue de le tromper. Il lui en demanda le rembourſement, & n'aiant point eu de ſatisfaction, il ſe déclara ouvertement contre Charles & le Pape, & embraſſa le parti de Conradin, qui par là gagna beaucoup. Henri étoit non ſeulement maître abſolu dans Rome, mais il avoit encore dans ſes intérêts tous les Saraſins qui étoient en grand nombre à Naples, & le Roi de Tunis, qui étoit alors un voiſin redoutable pour l'Italie. Il avoit d'ailleurs une belle flotte à ſes ordres, & Frederic ſon frere, qui étoit actuellement au ſervice du Roi de Tunis, avoit mis la plus grande partie de la Sicile dans ſon parti.

Conradin paſſe en Italie. Sa défaite.

Tant de circonſtances fâcheuſes obligerent Charles de renoncer au deſſein de réduire Piſe & Sienne, & de quitter le Florentin. Les Piſans avoient, avec le ſecours de Don Henri, mis une flotte en mer, ſur laquelle pluſieurs des Gibelins de Florence s'étoient embarqués. Cette Flotte fut fort utile à Conradin en Sicile (*a*). Mais ce jeune Prince manquoit d'argent, & quand il fut arrivé à Trente, il ſe vit obligé de congédier ſes troupes Allemandes à la réſerve de trois mille hommes, nombre trop petit pour attaquer la Toſcane, comme ſon intérêt l'auroit demandé. Aiant été joint enſuite par un grand nombre de Gibelins, il inſulta Lucques, mais il n'oſa hazarder le combat contre l'armée Florentine, qui accourut au ſecours de Lucques, & le haraſſa dans ſa marche vers Sienne. Les Florentins étoient commandés par un des Généraux de Charles, qui en s'avançant vers Arezzo renvoya la cavalerie Florentine avec une ſorte de mépris. Les Généraux de Conradin l'aiant appris, mirent par le conſeil des Gibelins qui ſervoient dans l'armée de ce Prince, une embuſcade entre l'Arno & les montagnes, pour ſurprendre les Royaliſtes, c'eſt le nom qu'on donnoit aux partiſans de Charles. Ce ſtratagême réuſſit ſi bien que tous les Royaliſtes furent taillés en pieces, à l'exception d'un petit nombre, qui avoit paſſé le pont, avant que les Allemands s'en fuſſent ſaiſis. Cette défaite fut fort avantageuſe aux affaires de Conradin, qui marcha par Viterbe, où le Pape étoit encore, vers Rome. Clément IV fulmina inutilement contre lui les foudres de l'excommunication; Conradin ravagea à ſes yeux les environs de Viterbe, & pilla toutes les terres des Guelfes. Don Henri le reçut à Rome comme s'il eût été Empereur. Charles qui ſavoit qu'il étoit haï en Italie, avoit reçu de France un renfort de vieilles troupes de cavalerie, &
1268. quoique ſon armée fût moins nombreuſe que celle de Conradin, qui étoit entré dans le royaume de Naples, il réſolut de lui livrer bataille, & les deux armées ſe rencontrerent près d'Aquila dans l'Abruzze. Charles ſavoit, qu'à la réſerve des Allemands, des Exilés de Florence, & de quelques troupes de Don Henri, qui enſemble ne feſoient pas ſix mille hommes, tout le reſte de l'armée de Conradin n'étoit compoſé que de gens ramaſſés, ſans diſcipline. Il plaça un corps de réſerve derriere une hauteur, hors de la vue de l'ennemi. Les troupes de Conradin firent plier celles de Charles, mais s'étant livrées à l'avidité du pillage, ainſi que Charles l'avoit prévu,

(*a*) *Machiavel*, L. II. *Cit. du Trad.*

il fondit sur elles avec son corps de réserve, & défit entierement Conradin, qui s'étoit cru assuré de la victoire (*), & qui se sauva du côté de Rome. La victoire de Charles y avoit changé la face des affaires, les familles Guelfes des Ursins & des Savelli avoient pris le dessus, desorte que l'infortuné Conradin fut obligé de tourner vers Pise; mais il fut fait prisonnier avec son cousin le Duc d'Autriche qui l'avoit suivi dans son expédition, & avec Don Henri de Castille. Aiant été conduits à Naples, Conradin & le Duc d'Autriche, quoique Princes Souverains, furent jugés par les Sindics des principales villes du royaume, & condamnés à la mort. Il n'est guere croyable, que Charles, tout ambitieux qu'il étoit, se fût porté à une action aussi inhumaine, que celle de faire périr deux Princes innocens, dont le plus âgé n'avoit que dix sept ans, s'il n'eût en quelque façon été excité à cet acte de cruauté par Clément IV. Charles l'aiant consulté, il décida la question par ces paroles, *Conradi vita*, *Caroli mors*, *Caroli vita*, *mors Conradi*; c'est-à-dire, *si Conradin vit*, *Charles mourra; & si Conradin meurt*, *Charles vivra.* Le Roi des deux Siciles suivit ce barbare conseil (*b*), mais ce ne fut que près d'un an après la mort de Clément IV.

Section II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

Le 26 Octobre 1269, les deux jeunes Princes furent conduits sur un échaffaut, dressé au milieu de la Place du marché de Naples, avec Gerard de Pise, qui avoit commandé les Gibelins de Florence à la derniere bataille, & plusieurs autres gens de distinction, ils furent tous décapités. La mort de Conradin en particulier fut très-touchante. Etant sur l'échaffaut, il jetta son gand sur la place, pour marquer, à ce qu'on prétend, qu'il instituoit pour son héritier Don Pierre d'Arragon, qui avoit épousé sa cousine. Ensuite il prit la tête du Duc d'Autriche, qui avoit été exécuté le premier, & la serra entre ses bras; s'étant après cela mis à genoux, la sienne fut abattue. On dit que son gand fut porté fidelement à D. Pierre d'Arragon, par un Chevalier Allemand (*b*).

Il est exécuté à mort. 1269.

Pendant ces tragiques événemens, la Toscane étoit plutôt dans un état d'attente que de tranquillité; mais aussitôt qu'on fut certainement la mort de Conradin, les deux Partis reprirent les armes. Il y avoit toujours à Sienne un grand nombre d'Exilés de Florence. Dans les premiers mois de l'année 1269, ils mirent le siege devant Colle, ville située sur l'Alsa, qui est une branche de l'Arno, & pas loin de Florence. Les Florentins firent d'abord, marcher quelques troupes au secours de leurs Alliés, & bien qu'il n'y eût que la cavalerie qui se jetta dans la place, les Siennois décamperent. Ils furent poursuivis & perdirent beaucoup de monde, les Florentins ne fesant point de quartier. Ceux-ci assiegerent, dans la même année, Ostine, qui étoit gardée par les Gibelins de Florence. Ne jugeant pas la place tenable, ils tâcherent de s'échaper pendant la nuit; mais on les atteignit & la plupart furent tués ou faits prisonniers. Après cela les Floren-

Ce qui se passa en Toscane.

(*a*) *Giannone* Hist. de Naples T. II. p. 702. *Cit. du Trad.*

(*b*) Le même, p. 705. *Cit. du Trad.*

(*) *Giannone* fait honneur de ce stratagême à un Gentilhomme François, nommé *Alard de Saint Valeri*, qui passa à Naples en revenant d'Asie, & que Charles engagea à prendre la conduite de son armée. T. II. p. 698, 699 Rem. du Trad.

Section II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

tins se joignirent aux Lucquois, & allerent faire le ravage sur les terres de Pise ; ce qui engagea les Siennois à faire la paix. Ils consentirent de recevoir un Gouverneur de la part de Charles d'Anjou, & s'engagerent à ne point donner retraite à aucun fugitif de Florence. Les Gibelins exilés furent donc obligés de se retirer du côté du Pérousin, où les Florentins en firent périr bon nombre, d'autres furent faits prisonniers & envoyés à Florence, où ils furent exécutés à mort. Actiolini fils de Farinata Uberti fut du nombre.

Charles d'Anjou fait la paix avec les Pisans.

Charles d'Anjou étoit alors le Prince le plus puissant d'Italie, mais la mort de Clément IV, & les intrigues pour l'élection d'un nouveau Pape, renouvellerent les troubles en Toscane, où les Gibelins regagnerent du terrein. Louis, Roi de France, malgré sa sainteté bien loin de condamner l'inhumanité de son frere, se croisa en ce tems-là contre le Roi de Tunis, à cause qu'il avoit favorisé Conradin, & demanda à son frere de l'accompagner dans cette expédition. C'étoit précisément dans le tems que les Florentins & les Lucquois, comptant sur l'assistance de Charles, avoient fait de grands préparatifs de guerre contre les Pisans, ses ennemis déclarés & les leurs ; mais Charles avoit d'autres vues que les Florentins. Sur le point de suivre son frere, il cherchoit à laisser les choses sur un pied tranquille dans son absence, & dans ce dessein il partit pour Florence. Toute l'Italie croioit la perte de Pise infaillible, parcequ'en toute occasion Charles témoignoit le plus vif ressentiment contre cette ville. Mais aussitôt qu'il fut arrivé en Toscane, il donna une audience favorable aux Ambassadeurs des Pisans, qui offrirent de l'assister de leurs vaisseaux dans son expédition d'Afrique. Cette démarche le porta à conclure d'abord la paix avec eux, & à obliger les Florentins d'en faire autant. Un événement aussi imprévu mécontenta extrémement les Florentins ; Charles pour les appaiser prit & rasa entierement Boniti, qui servoit de retraite aux Gibelins. Gui, Gouverneur de Florence de sa part, les obligea néanmoins à l'indemniser des dépenses qu'il avoit faites pour prendre & démolir cette Place.

Election de Grégoire X.

Le Siege de Rome étoit toujours vacant. La derniere paix entre les Florentins & les Siennois les avoit parfaitement reconciliés ensemble. Louis Roi de France étant mort devant Tunis, Charles d'Anjou revint en Italie, où il trouva les affaires fort brouillées. A la fin Théalde ou Thibaut, natif de Plaisance, fut élu Pape en 1271, sous le nom de Grégoire X. Il convoqua un Concile Général à Lyon, & se rendit avec une nombreuse suite à Florence, dans le dessein, disoit-il, d'abolir toutes les distinctions de Parti en Toscane, mais au fond pour y affoiblir la puissance de Charles.

Il tâche d'accommoder les Partis à Florence.

1273.

Il assembla les principaux de Florence & leur fit un discours affectueux, pour les engager à recevoir les Gibelins exilés. Les Florentins s'en excuserent respectueusement & avec fermeté, mais le Pape étant le maître, les obligea de céder, & toute la faveur qu'il fit au Parti dominant, fut d'obliger quelques-uns des Chefs des Gibelins de donner des ôtages, pour sureté, qu'ils n'abuseroient pas de l'indulgence qu'on avoit pour eux. Toute son autorité, & les anathêmes qu'il prononça contre ceux qui romproient la paix, une espece de Temple même de Concorde qu'il fonda, & auquel il donna son nom, n'empêcherent point que les principaux de Florence

ne

ne fussent très-mécontens de l'accord, auquel il les avoit forcés, & du retour des Gibelins; & ceux-ci craignirent tellement le pouvoir de leurs ennemis, qu'ils se retirerent encore volontairement. Le Pape en fut tellement irrité, qu'il mit Florence en interdit. Les Florentins, qui semblent avoir pris le parti des Papes, parcequ'il leur paroissoit moins à craindre pour leur liberté, ne furent point intimidés par les foudres de Grégoire X, & Florence resta sous l'interdit pendant trois ans, ensorte, dit leur Historien, que c'est un problême de savoir lequel des deux l'emportoit, ou l'opiniâtreté du Pape, ou la constance des Florentins.

Section II. Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.

Affaires de Toscane. 1271.

Les querelles des Guelfes & des Gibelins furent plus vives que jamais sous ce Pontificat, qui dura quatre ans. Les Florentins offrirent à leurs amis de Bologne un secours de troupes, mais les Bolonois refuserent de les recevoir dans leur ville. Les Pisans chasserent encore les Guelfes de leurs terres, & ils trouverent retraite à Florence & à Lucques. Ils avoient pour Chef le Comte Ugolini, homme fort distingué en Toscane, & malgré les menaces réitérées du Pape, les Florentins & les Lucquois le mirent à la tête d'une armée, avec laquelle il dévasta toutes les terres de ses ennemis, jusqu'aux portes de Pise. Le Pape étoit occupé alors à tenir le Concile de Lyon, & comme la puissance de Charles d'Anjou lui donnoit de jour en jour plus d'ombrage, il écrivit aux Electeurs, leur ordonnant d'élire un Empereur, l'Empire aiant réellement été vacant pendant quinze ans, & les ménaçant d'en élire un lui-même, s'ils ne s'accordoient pas. Leur choix tomba sur Rodolfe Comte de Habsbourg, tige de la Maison d'Autriche d'aujourd'hui; comme c'étoit un Prince qui n'avoit gueres de pouvoir, les Electeurs l'élurent, parcequ'ils n'avoient rien à craindre de sa part. Cette élection se fit en 1273, & l'année suivante le Pape la confirma: ce fut un grand avantage pour le nouvel Empereur d'avoir ce Pontife dans ses intérêts.

Interdit de Florence levé. 1276.

L'élection d'un Empereur ôtoit à Charles d'Anjou tout prétexte de se porter pour Vicaire de l'Empire en Toscane, sous l'autorité du Pape, & l'on ne douta point que ce ne fut une des principales vues que Grégoire avoit eues en pressant cette élection (*a*). On ne put cependant l'engager à lever l'interdit de Florence, bien qu'à son retour il fût obligé malgré lui de passer quelques jours dans cette ville, à cause du débordement de l'Arno. Tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut de donner sa bénédiction au peuple, mais sans lever les censures. Il alla de Florence à Arezzo, où il tomba malade & mourut le 10 de Janvier 1276. Il eut pour successeur Innocent V, qui leva l'interdit que son prédécesseur avoit jetté sur la ville de Florence.

Guerre entre les Pisans & les Florentins.

La guerre continuoit toujours entre les Florentins & les Pisans. Ceux-ci avoient creusé avec un travail incroyable, un fossé qui séparoit les terres des deux Républiques & finissoit à l'embouchure de l'Arno. Ce fossé étoit fortifié de distance en distance par des tours, & pendant quelques années il fut d'une grande utilité aux Pisans pour arrêter les incursions des Florentins. Ceux-ci s'apperçurent, dans une saison fort seche, qu'ils pouvoient le passer près du lit de l'Arno, ce qu'ils firent avec un corps de ca-

(*a*) *Leonard Aretin.* p. 52.

SECTION II. *Histoire de Florence depuis l'an 406 jusqu'à l'an 1277.*

valerie. Ils furprirent les Pifans, & conjointement avec les Lucquois leurs fideles alliés, ils en taillerent un grand nombre en pieces & poufferent les autres jufqu'aux portes de Pife. Après quoi les Confédérés pillerent tout ce beau territoire, & fe difpofoient à affieger Pife même, lorfque le Pape envoya en qualité de Légat un Efpagnol nommé Velafco, & contraignit les deux Partis à faire un accommodement, en conféquence duquel le Comte Ugolini & fes amis furent rétablis dans leurs dignités & leurs biens à Pife. La décifion des autres differends entre les deux Républiques fut remife au Pape (*a*).

Succeffion des Papes.

Innocent étant mort après cinq mois de Pontificat, Adrien V lui fucceda, mais il ne vécut que quarante jours après fon élection. Jean XXI, fon fucceffeur mourut par un accident à Viterbe, au bout de huit mois; enforte que quatre Papes moururent dans l'efpace d'un an & demi. Nicolas III, de la maifon des Urfins, fucceda à la thiare. Ce Pape fuivit le plan formé par Grégoire X, pour abbaiffer la puiffance de Charles d'Anjou & du Parti François en Italie. Il obligea Charles de renoncer au Vicariat de l'Empire en Tofcane, & à la dignité de Sénateur de Rome. En même tems, il mit Bertolo des Urfins, fon parent, à la tête de quelques troupes, pour faire refpecter davantage fon autorité, & envoya fon Légat Latino en Tofcane, pour y rétablir l'union.

Le Légat de Nicolas III, accommode les Partis à Florence. 1277.

Le Légat, qui étoit adroit, s'apperçut que la hauteur & la fierté de quelques Nobles de Florence avoient indifpofé les Magiftrats, il profita de leur mécontentement pour les porter finement de rappeller les Gibelins exilés, & par là accommoda les Factions. Pour rendre la reconciliation plus durable, il engagea les principaux des deux Partis, à s'embraffer publiquement, & à fe donner réciproquement des fûretés pour le maintien de la tranquillité de l'Etat. On fit alors un changement dans le Gouvernement. Le Légat fit créer une Magiftrature de quatorze perfonnes, fept de chaque Parti; il ordonna que tous les Actes & toutes les Sentences contre les Exilés fuffent biffées, & les fit remettre en poffeffion de leurs honneurs & de leurs biens. Cette reconciliation fe fit fi fincérement, que tous les Exilés retournerent à Florence, à la réferve de foixante familles, que le Pape retint pour peu de tems aux environs de Rome, jufques à ce que l'accommodement fût folidement affermi (*b*). L'intérêt du Saint Siege ne fut pas oublié dans cette négociation; quelques Forts ou châteaux furent remis entre les mains du Pape, & il fe réferva le droit de nommer tous les deux ans les Magiftrats de Florence.

(*a*) *Platina* in Innocent. V. *Cit. du Trad.* (*b*) *Machiavel* L. II. *Cit. du Trad.*

SECTION III.

Contenant l'Histoire de Florence, *après l'établissement de la nouvelle forme de Gouvernement, les guerres des* Florentins, *contre les* Pisans *& ceux* d'Arezzo, *& d'autres Etats d'Italie, l'institution de la Charge de* Gonfalonier, *& les révolutions de la République jusques à l'année* 1300.

SECTION III. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1277 *jusqu'à l'an* 1300.

Charles d'Anjou rappelle ses troupes de Toscane.

IL PAROIT d'abord assez surprenant, qu'un Prince aussi ambitieux & aussi puissant que l'étoit Charles d'Anjou, eut résigné si tranquillement le Vicariat de Toscane, à la faveur duquel il avoit exécuté de si grandes choses, surtout si l'on considere la foiblesse de l'Empereur Rodolfe, dont l'autorité n'étoit encore gueres affermie. Mais Charles s'appercevoit que les François devenoient de jour en jour plus odieux en Italie, & il ne pouvoit néanmoins se fier qu'à eux; d'ailleurs, il n'étoit pas tellement affermi dans les royaumes de Naples & de Sicile, que les excommunications du Pape ne pussent ébranler son autorité. Ce furent là les motifs qui le porterent à ne point résister, & à rappeller ses troupes de Toscane. A l'égard des Florentins, le nouveau plan de Gouvernement établi chez eux faisoit qu'ils n'avoient gueres à craindre du pouvoir du Pape, au cas qu'il voulût en abuser, tant qu'ils restoient unis entre eux, tandis que sa protection leur étoit très-utile contre des Maîtres plus dangereux. Le Gouvernement de Florence fut si paisible pendant deux ans, que leurs Historiens disent qu'il ne se passa rien d'important dans cet espace de tems.

Election de Martin IV.

Nicolas III mourut d'une apoplexie à Suriano près de Viterbe, en 1280. Les contestations dans le Conclave, entre les Factions Italienne & Françoise, allerent si loin, que les habitans de Viterbe forcerent le Palais Episcopal, où les Cardinaux étoient assemblés, maltraiterent & emprisonnerent les créatures du feu Pape, qu'ils avoient haï. A la fin le choix tomba sur un Cardinal François, qui prit le nom de Martin IV, & qui étoit créature de Charles d'Anjou. Sur ces entrefaites, l'Empereur Rodolphe, Prince habile & sage, avoit obtenu, par les cessions qu'il avoit faites à Nicolas III, la Toscane, qu'il gouvernoit par un Lieutenant. Ce Gouverneur à son arrivée trouva qu'il n'y avoit que peu ou point d'autorité, surtout à Florence & à Lucques; il leva un corps de troupes Allemandes, pour se faire obéir. D'autre part, les Florentins comptoient sur la protection du nouveau Pape, & de Charles d'Anjou. Ils se joignirent aux Lucquois, qui résistoient encore plus vivement à l'autorité impériale, & ils prirent & raserent entierement la ville de Piscia ou Poggia, qui étoit dans les intérêts de l'Empereur. Les affaires du Pape & de Charles d'Anjou aiant pris un mauvais tour, les Florentins prirent leurs ombrages ordinaires de leurs Magistrats.

Nouveau changement dans le Gouver-

Voyant que le Pape n'étoit plus en état de les protéger contre l'Empereur, dont la puissance s'accroissoit, & qu'il cherchoit à les vendre au plus haut enchérisseur, ils changerent encore la forme du Gouvernement; ils abolirent les quatorze Magistrats, que le Légat Latino avoit établis, &

Section III. Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.

choisirent trois citoiens distingués, qu'ils nommerent Présidens des corps de Metiers, en Latin, *Priores artium*. Ensuite ils augmenterent ce nombre. C'étoit à peu près l'ancienne Constitution, lorsque Florence s'étoit érigée en République, & ces nouveaux Magistrats ressembloient assez aux *Anciens* d'autrefois (*a*). On se détermina pour cette forme de Gouvernement, parce qu'elle parut la plus propre à reprimer la Noblesse de l'un & de l'autre Parti. Les premiers Présidens qu'on élut étoient des hommes francs, de bon sens, distingués par leur industrie, leur frugalité & la simplicité de leurs mœurs, & par cela même d'un caractere pacifique. Ils s'appelloient Bertolo Bardi, qui étoit d'une famille noble & fort riche, Rosso Bacarelli, & Salvio Clari Jerome. Ces trois Magistrats étoient obligés de demeurer constamment dans l'Hotel de ville, sans avoir la permission d'aller chez eux pendant deux mois, qu'ils devoient être en fonction. Aux autres égards ils jouissoient de tous les honneurs de la Magistrature; ils étoient défrayés aux dépens du Public, ils avoient vingt-quatre Officiers, dont douze leur servoient d'huissiers pour convoquer les citoiens, & pour d'autres offices de la même nature. Quant aux Présidens, on leur prescrivit de ne s'occuper pendant qu'ils seroient en charge que des affaires du Gouvernement. Quand les deux premiers mois furent écoulés, on nomma six Présidens, un pour chaque Quartier. Cette année la disette & la famine regnerent dans l'Etat de Florence, à cause des grandes pluies & des inondations dans le tems des Semailles.

[...]nement de Florence. 1282.

Secours donné à Charles d'Anjou.

Les Florentins accorderent au Roi Charles d'Anjou un secours de six-cens chevaux pour lui aider à réduire la Sicile, après le cruel massacre appellé les Vêpres Siciliennes, en 1282. Ce Prince étoit en Lombardie, quand il apprit cette étrange révolution; il retourna d'abord à Naples, passa de Reggio en Sicile, & mit le siege devant Messine. Il pressa vivement cette place, qui ne se défendit pas moins vigoureusement, jusques à ce que Pierre d'Arragon vint à son secours, & obligea Charles d'Anjou de décamper à la hâte & de se rembarquer. Les Florentins, qui servoient dans son armée, ne firent d'autre perte que celle d'une belle tente, & retournerent, disent leurs Historiens, tous sains & saufs chez eux, où ils furent reçus avec une grande joie.

Etat florissant de Florence.

Florence jouissoit alors d'une tranquillité extraordinaire, vu les troubles & les divisions qui regnoient dans tout le reste de l'Italie, & elle commençoit à faire des progrès dans les beaux Arts, qui depuis l'ont rendu célebre. Le Gouverneur de Toscane, de la part de l'Empereur, qui n'avoit jamais osé se risquer dans Florence, n'étant pas soutenu par son Maître, avoit cessé d'inquieter les Florentins. Le retour de leur cavalerie de Sicile donna occasion à de grandes réjouissances & à des fetes de tout ordre, où l'un & l'autre sexe parurent avec beaucoup de magnificence; les hommes habillés de blanc, & les femmes richement parées.

Les Florentins se liguent avec les Genois

L'année 1283 donna beaucoup d'affaires aux Florentins, les anciennes inimitiés entre eux & les Pisans, subsistant toujours. Les Génois commençoient en ce tems-là à être si puissans sur mer, qu'ils avoient battu la Flotte

(*a*) *Machiavel*, ubi sup. *Cit. du Trad.*

de Pise. Les Florentins jugerent que l'occasion étoit favorable pour abattre la puissance des Pisans par mer & par terre, en se liguant avec les Genois (*a*). Ils avoient eu depuis peu de nouveaux sujets de se plaindre, à cause du secours que les Pisans avoient donné au Gouverneur impérial, & des incursions qu'ils avoient faites sur les terres des Alliés de Florence. Au moins ce furent-là les prétextes de la guerre. Les Lucquois, qui avoient aussi des démêlés avec les Pisans, entrerent dans la ligue, aussi bien que d'autres petits Etats, & Pise se vit attaquée par mer & par terre; l'armée des Confédérés porta le fer & le feu jusqu'aux portes de la ville, & la Flotte Génoise ravagea leurs côtes. Il ne paroit pas néanmoins que les Confédérés fissent aucune conquête, sinon qu'ils furent maîtres de la campagne; car ils s'en retournerent dans la résolution d'assieger tout de bon la Capitale l'année suivante. La consternation qui s'étoit répandue dans Pise, fournit occasion au Comte Ugolini de s'y rendre le maître, & il entreprit de faire la paix avec les Florentins, disant, que ses concitoyens n'avoient d'autres démêlés avec eux, que ceux qui naissoient de chimériques différences de parti. Par ce tour adroit, il détacha les Florentins de la ligue & le poids de la guerre retomba sur les Génois & sur les Lucquois, ce qui sauva vraisemblablement Pise.

SECTION III. Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.

contre les Pisans. 1283.

La tranquillité aiant été ainsi rétablie à Florence, les citoyens s'appliquerent sagement aux arts de la paix, ce qui en enrichissant leur ville en augmenta aussi le nombre des habitans à un tel point, qu'il fallut en aggrandir l'enceinte. On fit des chemins, qui conduisoient à Casentino, à Bologne, à Prato & à Pistoie & chacun de ces chemins venoit aboutir à une magnifique porte de la ville. Les Florentins bâtirent aussi pour la premiere fois des maisons de plaisance sur l'autre bord de l'Arno; ces maisons se multiplierent tellement, que dans la suite elles firent partie de la ville, qui fut également fortifiée de ce côté-là. On y construisit aussi trois belles portes, d'où partoient trois grands chemins, qui menoient à Pise, à Sienne & à Arezzo. Cette année 1285 mourut Charles d'Anjou, après avoir perdu la Sicile, & vu son fils prisonnier de Pierre d'Arragon, son ennemi capital, lequel ne put néanmoins jamais se rendre maître de Naples, royaume auquel il avoit les mêmes droits que sur la Sicile.

Ils cultivent les Arts de la paix. 1285.

La paix dont Florence jouissoit fut à la fin troublée par l'ambition de l'Evêque d'Arezzo, qui s'empara d'un château très-fort, que l'Histoire de ce tems-là appelle Cecilia, situé entre Sienne & Arezzo. Ce Prélat avoit dessein de brider par là les Siennois & de les assujettir en quelque façon. Ceux-ci, irrités de cette entreprise, appellerent les Florentins à leur secours. Ils leur accorderent sur le champ des troupes, la place, qui étoient naturellement très-forte, fut assiégée dans les formes, le Prélat qui avoit rassemblé des troupes, n'osant tenter de la sécourir, la garnison ne laissa pas de se défendre courageusement pendant cinq mois: pressée alors par la famine, elle tâcha de s'échaper; mais aiant été poursuivie, la plupart des soldats furent taillés en pieces, & le château fut tellement démoli, qu'il en reste à peine le souvenir.

Ambition de l'Evêque d'Arezzo.

(*a*) *Leonard. Aretin.* p. 56.

SECTION III. *Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.*

Honorius IV, de la maiſon de Savelli, avoit été élu Pape en 1285. L'Empereur Rodolphe n'avoit juſques alors recueilli aucun avantage de ſa prétendue ſouveraineté ſur Florence; on prétend que le Pape l'encouragea à nommer pour Gouverneur de cette ville Foſcano, Genti homme Toſcan. Foſcano s'y rendit, & emploia tout ce qu'il avoit d'adreſſe pour engager les Florentins à ſe ſoumettre à l'autorité impériale; mais tous ſes efforts furent inutiles; les Florentins & ceux d'Arezzo parurent plus déterminés que jamais à rejetter toute ſujettion; Foſcano fut obligé de quitter la Toſcane, très-mortifié d'avoir ſi mal réuſſi dans ſa commiſſion.

Affaires d'Arezzo.

A l'exemple des Florentins, les habitans d'Arezzo, s'étoient mis ſous la protection d'un Guelfe, qu'ils avoient créé Préſident des Arts ou Metiers. Ce Magiſtrat, qui étoit ennemi juré des Nobles, non ſeulement les chaſſa de la ville, mais détruiſoit par tout leurs châteaux & leurs maiſons, & à la fin aſſiégea Civitella, où réſidoit l'Evêque, qui s'appelloit Guillaume, & étoit lui-même un Noble d'Arezzo (*a*). Un procédé ſi violent & ſi inhumain, réunit dans un intérêt commun toute la Nobleſſe, qui étoit auparavant fort diviſée. Ils contraignirent le Préſident & ſes troupes de ſe retirer dans la ville, ils la prirent & partagerent entre eux les biens de leurs ennemis. Ils creverent les yeux au Préſident, & l'accablerent de toutes les inſultes poſſibles. C'eſt ainſi que l'Evêque à la tête de ſa famille, qui étoit celle des Pacti, conjointement avec les Ubertini, ſe rendit maître d'Arezzo, d'où il chaſſa les Communes & ceux des Nobles qui lui avoient été contraires, & même les Nobles qui n'avoient pris ſon parti qu'occaſionnellement. Les Exilés implorerent d'une façon touchante l'aſſiſtance des Florentins. Ceux-ci rappellant généreuſement l'amitié qui ſubſiſtoit depuis ſi longtems entre les deux Etats, aſſemblerent les députés des Lucquois & de leurs autres Alliés; on convint de fournir à ceux d'Arezzo quatrevingt chevaux, dont on leur en donna d'abord cinquante. Ce ſecours mit les Exilés en état de faire des courſes, juſqu'aux portes d'Arezzo, & de recommencer la guerre. De ſon côté, l'Evêque appella à ſon ſecours tous ſes confédérés, parmi leſquels il y avoit pluſieurs mécontens de Florence. L'année ſuivante la guerre entre Arezzo & Florence ſe rallama avec plus de violence que jamais. Les Siennois prirent parti pour les Florentins, qui firent de plus grands préparatifs de guerre, qu'ils n'avoient jamais fait, depuis la défaite d'Arbe. Les Arezziens étoient auſſi très-puiſſans, par le nombre d'exilés, ou pour mieux dire de mécontens, qui s'étoient joints à eux. C'étoient la plupart des Nobles, qui dégoûtés du Gouvernement démocratique, s'étoient retirés à la campagne, où ils avoient des terres conſiderables & quantité d'adhérans, & où ils vivoient dans une eſpece d'indépendance des Magiſtrats. L'armée Florentine ſe mit en marche le 31 de Mai, ſoumit un grand nombre de places fortes, & entre autres Laterino, & vint mettre le ſiege devant Arezzo. Comme ils virent qu'ils ne pouvoient prendre la place, ils convinrent avec les Siennois de s'en retourner, les troupes de chaque ville marcherent par un chemin particulier pour ſe rendre chez eux. Cette ſéparation détermina les Arezziens à faire une ſortie ſur les

(*a*) Le même, p. 58.

Siennois qui furent totalement défaits. Les Florentins jugerent à-propos, après mûre délibération, de laisser leur cavalerie à Laterino, pour arrêter les courses de l'ennemi, & ramenerent leur infanterie.

Section III. Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.

Les Florentins pouvoient passer en ce tems-là pour les défenseurs de la liberté du peuple non seulement dans la Toscane, mais dans toute l'Italie. Le Comte Ugolini avoit chassé de Pise tous les principaux du peuple & en particulier un autre Ugolini, son parent. Les Exilés s'adresserent aux Florentins, qui les assisterent contre leurs ennemis. Sur ces entrefaites l'Evêque d'Arezzo & son parti avoient réduit les Exilés de cette ville à une si grande extrémité, qu'ils avoient été obligés de se renfermer dans Carciano, & se voioient forcés de se rendre, s'ils n'étoient sécourus. Ils implorerent par des députés l'assistance des Florentins, qui leur envoyerent du secours sur le champ, sans en délibérer, comme de coutume, avec leurs alliés. Ce secours consistoit en huit-cens chevaux de Florence, deux-cens chevaux à la solde de l'Etat, & en quatre mille hommes d'infanterie. La promptitude avec laquelle cette armée fut mise sur pied, est une preuve de l'excellente constitution du Gouvernement d'alors. L'approche des Florentins détermina les Arezziens à lever le siege; ils s'en retournerent chez eux, où ils reçurent de si puissans renforts, qu'ils se trouverent fort supérieurs aux Florentins. Ceux-ci aiant effectué ce qu'ils se proposoient principalement, qui étoit de délivrer leurs alliés, se tinrent sur la défensive à Laterino. Leurs ennemis profiterent de cette circonstance pour faire des courses jusqu'aux portes de Florence; à la fin ils assiegerent Varico & mirent tout à feu & à sang jusqu'à Collina, qui n'étoit qu'à sept milles de Florence. Les Magistrats, apprenant que plusieurs des Nobles mécontens étoient dans l'armée ennemie, & craignant qu'ils n'eussent des intelligences dans la ville avec leurs amis, redoublerent leur vigilance. Ils refuserent même à leur jeunesse, qui brûloit d'envie de faire une sortie & de fondre sur l'ennemi, la permission de le faire. Les Arezziens leverent peu après le siege de Varico, & s'en retournerent chargés de butin.

Affaires de Pise. Les Florentins donnent du secours aux Guelfes d'Arezzo. 1286.

Au Printems de l'année suivante, les Florentins formerent le projet de se venger des Arezziens. Ils convoquerent tous leurs Alliés, les Siennois, les Lucquois, les Volterrans, les Pistoiens, les Pratoniens & divers autres. Tous ces petits Etats, de même que Florence & plusieurs autres plus considerables, avoient fait une espece d'accord avec l'Empereur Rodolphe pour le maintien de leur liberté. Ils avoient obtenu le droit d'élire leurs propres Magistrats, de lever des troupes, de battre monnoie, & de régler la forme de leur Gouvernement. Ces privileges leur procuroient toute l'indépendance, que l'Empereur pouvoit accorder. On prétend que les Florentins avoient payé pour les obtenir quarante mille ducats d'or. Cette somme prouve que Florence étoit riche & puissante, puisque Lucques ne donna que douze mille ducats, Genes & Bologne chacune six mille, pour les mêmes privileges.

Ils font une ligue contre les Arezziens.

Tous les Alliés avoient chacun des raisons particulieres de haïr les Arezziens, qui de leur côté étoient puissans. Gui Ferentina, qui étoit alors le maître à Pise, un grand nombre de Nobles de l'Ombrie & de la Marche d'Ancone & tous les mécontens de Florence se déclarerent pour eux. Arezzo

SECTION III. *Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.*

fut le rendez-vous général, l'Evêque de cette ville continua à avoir le commandement, & il étoit puissamment appuié par les Pacti, les Ubertini & les Tarlati.

Charles le Boiteux vient à Florence.

Vers le tems de l'ouverture de la campagne, Charles le Boiteux, fils de Charles d'Anjou, arriva à Florence. Ce Prince venoit d'obtenir sa liberté par un Traité, & il ne passa à Florence, en allant à Rome, selon toutes les apparences que pour savoir quels secours il pourroit attendre de la République en cas de besoin. On le reçut avec beaucoup de respect; mais d'ailleurs il n'obtint qu'une forte escorte de cavalerie pour le conduire jusques sur les terres de Sienne, sans être insulté par les Arezziens. Avant son départ, Charles recommanda aux Florentins pour Général un Officier de grande expérience, nommé Amerigo. C'est peut-être Americ de Narbonne, ancetre du fameux Navigateur Americ, qui étoit Florentin. Quoiqu'il en soit, les Florentins l'accepterent pour Général, mais nommerent six des principaux citoiens pour lui servir de conseil, & par l'avis desquels il devoit régler les opérations.

Défaite des Arezziens. Leur Evêque est tué.

On tint Conseil de guerre, & il fut résolu de passer l'Arno. L'armée se porta sur la Sentino, tomba sur les terres de Novello, qui avoit toujours pris parti avec les ennemis de Florence, & les ravagea. Comme les Arezziens attendoient à l'ordinaire les Florentins de l'autre côté de l'Arno, les derniers eurent tout le tems de dévaster leur territoire du côté de Casentino, & de se venger des ravages qu'ils avoient fait l'année précédente sur les terres de Florence. Les Arezziens furent surpris de la marche hardie des Florentins par un pays aussi montueux. La premiere nouvelle qu'ils en eurent, fut par les paysans, qui se sauverent à Arezzo (*a*). Ils se mirent d'abord en marche, & s'avancerent vers Bibiena, au nombre de huit mille hommes de pied & de neuf-cens chevaux, commandés par l'Evêque, par Bono de Feretri, & par d'autres habiles Officiers. Cette armée étoit inférieure à celle de leurs ennemis, mais leurs Généraux avoient si bonne opinion du courage de leurs gens & de la discipline qui regnoit parmi eux, qu'ils resolurent d'en venir au combat. Les Florentins de leur côté s'y porterent avec la même ardeur. Les deux armées se trouverent en présence dans une plaine, nommée Campaldino, & de part & d'autre on se donna le tems de se mettre en ordre de bataille. Les Florentins, qui étoient forts en cavalerie, la placerent en front; l'infanterie fesoit la seconde ligne, & on plaça sur les ailes les Archers, & les Fantassins armés de boucliers appellés en Latin *Scutati*. Un corps de réserve, composé des Pistoiens & des autres alliés aux ordres de Carsio Donati, Chevalier Florentin, formoit une troisieme ligne. L'Ordre des Arezziens étoit le même, mais les Florentins débordoient leurs troupes.

Trait généreux d'un Gentilhomme Florentin.

Les deux armées n'attendoient que le signal, lorsque Vario Circuli, Gentilhomme de Florence, distingué par sa naissance & par ses richesses, donna un exemple de Patriotisme & de grandeur d'ame plus instructif pour les ames généreuses, que les rélations de bataille & d'opérations militaires. Par le rang qu'il occupoit dans l'armée, c'etoit à lui de choisir l'escadron qui

(*a*) *Leonard Aretin* l. c. p. 62.

qui devoit former l'avant garde, & garder le grand étendard; poste si dangereux, que les plus hardis sembloient le redouter. Vario, sommé de nommer ceux qu'il destinoit à cet emploi, se nomma d'abord lui-même, quoiqu'il eût la goute, ensuite son fils & son petits-fils, après quoi il refusa d'en nommer davantage, alléguant pour raison, que ceux qui aimoient leur patrie devoient s'offrir eux-mêmes. Ce généreux langage excita une si grande émulation parmi les Florentins, qu'ils se disputerent la gloire de servir dans l'avant-garde, qui étoit ce jour-là de cent-cinquante Cavaliers, dont vingt furent faits Chevaliers sur le champ de bataille.

Section III. Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.

Victoire des Florentins.

La cavalerie ennemie, qui étoit mieux armée & plus aguerrie, fondit avec tant d'impétuosité sur celle de Florence, qu'elle la fit plier & reculer jusques à l'infanterie. Mais les Arezziens aiant imprudemment poussé leur pointe se trouverent en quelque façon enveloppés par les deux ailes des Florentins, tandis que leur propre infanterie étoit trop éloignée pour les soutenir. La cavalerie d'Arezzo ne laissa pas de combattre avec tant de fermeté, que l'infanterie étoit sur le point de la joindre, lorsque Cursio Donati, contre les ordres qu'il avoit, chargea les ennemis à la tête des Pistoiens de la troisieme ligne, en disant fierement ,, Si nous périssons, ,, nous n'avons rien à craindre, & si nous sommes vainqueurs, qu'on nous ,, tire en cause à Pistoie". L'attaque qu'il fit fut si à-propos & si bien conduite, qu'elle fit changer les choses de face; les Arezziens furent partout taillés en pieces, ou tournerent le dos. Novello fut un des premiers qui abandonnerent le champ de bataille, mais l'Evêque fit ferme, quoiqu'il eût pu se retirer surement à Bibiena, disant qu'il n'abandonneroit jamais ceux qui l'avoient suivi dans le danger. A la fin, après avoir fait des prodiges de valeur, il fut tué avec Bono de Feretri & plusieurs des principaux Nobles d'Arezzo, & plus de trois mille soldats: environ deux mille furent faits prisonniers. Cette bataille se donna le 18 de Juin 1287 (*).

Entreprise sur Arezzo manquée.

La relation qu'on vient de voir, tirée de Léonard d'Arezzo, s'accorde parfaitement avec celle qu'en a donnée le Dante (*a*), qui étoit alors un jeune homme, & servoit dans l'armée de Florence. Il dit dans une de ses Lettres, que la boucherie qu'on fit des ennemis fut telle, qu'elle mit les Arezziens en danger de voir leur nom entierement aboli. La suite de cette victoire fut la prise de plusieurs places, & entre autres de Bibiena, qu'on démantela. Ces avantages couterent cher aux vainqueurs: s'ils avoient, après la bataille, marché droit à Arezzo, cette ville ne pouvoit manquer de tomber entre leurs mains; mais les habitans aiant eu huit jours pour se reconnoitre, revinrent de leur consternation, & se préparerent à une vigoureuse défense. Les Florentins sentirent la faute qu'ils avoient faite & tâcherent de la réparer. Deux de leurs Présidens se rendirent au camp, ce

(*a*) *Dante* Ep. XXI.

(*) Cette date ne s'accorde pas avec le tems de l'arrivée de Charles le Boiteux à Florence. Ce Prince ne fut mis en liberté qu'en 1288, & alla à la Cour de France, avant que de passer en Italie, où vraisemblablement il n'arriva qu'en 1289. *Voy Giannone* T. III, p. 147, 148. Hist. Univ. T. XXXII, ou Hist. Mod. T. XVIII. p. 223, 224. Rem. du Trad.

SECTION III. *Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.*

qui étoit fans exemple, pour encourager les troupes, & diriger les attaques. Les affiegés néanmoins profiterent d'une nuit obfcure & orageufe, pour faire une fortie, & brûlerent les tours de bois que les affiegéans avoient élevées. Cet échec les détermina à décamper pour retourner à Florence, où ils furent reçus en triomphe, l'armure de l'Evéque fut mife comme un trophée dans l'ancien temple de Mars. Lorfque les Magiftrats parloient de cette victoire en public, ou qu'ils en fefoient mention par écrit, ils l'appelloient leur victoire fur les Gibelins, pour ne pas bleffer la délicateffe de leurs amis d'Arezzo.

Ces fuccès infpirerent, femble-t-il, aux Florentins trop de goût pour faire des conquêtes. Peu de tems après leur retour, ils envoyerent deux mille hommes de pied, & quatre-cens chevaux aux Exilés de Lucques & de Pife, bien qu'ils n'euffent aucune liaifon avec eux, mais uniquement parcequ'ils fouffroient pour le Gouvernement populaire. Avec ce fecours les Exilés ravagerent le territoire de Pife, mais ils ne purent s'emparer de la ville. Tarlati, homme de grande qualité, étoit alors maître d'Arezzo. Les mécontens, qui y étoient, avoient complotté d'y introduire les Florentins, & dans cette vue ceux-ci avoient envoyé un gros corps de cavalerie à Civitella. Mais un des Conjurés, qui avoit été mortellement bleffé, révéla le complot à un Prêtre, qui en informa Tarlati. Il prit alors de fi bonnes mefures pour la défenfe de la ville, que les troupes Florentines furent obligées de s'en retourner.

Inftitution du Gonfalonier.

Le Gouvernement de Florence prit en ce tems-là une forme plus réguliere encore. La conftitution n'excluoit pas les Nobles des Charges de l'Etat; mais pour être qualifiés à les pofféder, il falloit qu'ils euffent quelque profeffion, la Loi excluant de la Préfidence tous ceux qui vivoient dans l'oifiveté, ceux du peuple, comme les Nobles. Par là, il fe forma une diftinction bizarre dans l'Etat; favoir celle des gens riches, qui étoient les Nobles, & des gens revêtus des Charges, qui étoient ceux qui avoient des métiers. Car les Florentins choififfoient des perfonnes de toutes fortes de profeffions & des Marchands, comme ceux qui exerçoient les beaux Arts, dont le nombre augmentoit tous les jours. Un grand nombre de Nobles de ce tems-là fefoient valoir leurs fonds dans le Commerce, & fefoient des gains confiderables en France, en Angleterre, en Allemagne & en d'autres pays. Leurs richeffes leur firent fupporter impatiemment d'être foumis au gouvernement de gens qu'ils ne regardoient que comme des artifans; fouvent ils infultoient les citoiens, fans que les Magiftrats puffent faire ufage de leur autorité, à caufe que les Nobles étoient appuiés par leurs parens & leurs amis. C'eft ce qui engagea les Florentins à créer un nouveau Magiftrat, pour porter l'étendard de la Juftice, qui fut dans la fuite appellé Gonfalonier de Juftice (*a*). Sa fonction confiftoit à appeller le peuple à fe ranger fous fon étendard, dans toutes les occafions, où la paix troublée ne pouvoit fe rétablir par les voies ordinaires. Cet établiffement fe fit fept ans après celui des Préfidens des Arts; mais comme cette charge donnoit une grande autorité à ceux qui en étoient revêtus, on en

(*a*) *Machiavel*, L. II. *Cit. du Trad.*

borna l'exercice à deux mois, & on régla qu'elle ne pourroit être donnée qu'à un homme du peuple. On lui ajoignit quatre Conseillers, & deux Colonels sous lui, & il devoit avoir à ses ordres mille hommes, tirés des divers quartiers de la ville. Celui de Scardi fournit deux-cens hommes, celui d'au delà de l'Arno autant, & les quatre autres chacun cent cinquante. Ces mille soldats devoient servir un an, & suivre l'étendard de la Justice, quand ils en étoient requis. Aucun Noble ne pouvoit être du nombre, & on décerna de séveres peines contre ceux qui les troubleroient dans leurs fonctions, ou qui les menaceroient. Cette redoutable milice étoit néanmoins sous les ordres des Magistrats civils, & le Gonfalonier ne pouvoit l'assembler, sans un ordre des Présidens, ni dans aucun autre cas, que celui qu'on a marqué.

Section III. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1277 *jusqu'à l'an* 1300.

La même année les Florentins donnerent une autre preuve de leur sage vigilance pour le maintien de la liberté publique, en statuant par une loi, qu'un Président ne pourroit être élu de nouveau, qu'au bout de trois ans, après être sorti de charge. Léonard d'Arezzo donne pour raison de ce réglement, que par là un plus grand nombre de citoiens pouvoient prétendre aux places d'honneur (*a*).

Expédition contre Arezzo. 1288.

Pendant que les Florentins prenoient ainsi des mesures pour le maintien de leur constitution, ils conservoient néanmoins, l'envie de faire des conquêtes. L'année suivante 1288, ils attaquerent encore les terres d'Arezzo, & ruinerent celles de Novello. Mais n'étant pas en état de se rendre maîtres d'Arezzo, ils s'en retournerent avec leurs Alliés, après avoir fait une expédition inhumaine contre un pays sans défense. Comme la saison de tenir la campagne n'étoit pas encore passée, ils renouvellerent, conjointement avec les Lucquois & les autres villes de leur confédération, la ligue avec les Génois contre Pise. Les derniers qui avoient quarante galeres porterent plus d'un coup fatal aux Pisans. Livourne appartenoit en ce tems-là à ceux-ci; les Confédérés s'en rendirent les maîtres, & firent enfoncer deux navires chargés de pierres à l'entrée du port, pour le rendre inutile ou de peu d'usage. On dit que les Florentins s'emparerent de plusieurs places près d'Arici. Mais ils ne furent pas plutôt retournés chez eux, que Gui de Feretri, Général des Pisans, reprit sans peine toutes les places que ceux-ci avoient perdues. Il fit plus, car au cœur de l'hiver Gui surprit & se rendit maître d'un Fort très-bien fortifié, que les Florentins avoit élevé près d'Arici.

Expéditions inutiles. 1289.

Jusques alors les Florentins n'avoient agi qu'à titre d'auxiliaires des Lucquois, ils se déclarerent parties principales. Cependant leurs qualités militaires n'égaloient pas leurs qualités civiles, & pour dire la vérité l'art de la guerre n'étoit que bien peu de chose en Italie. Au commencement du Printems, les Florentins se mirent encore en campagne, & dévasterent à l'ordinaire le plat pays de Pise; les pluies les empêcherent d'entreprendre rien de plus, & ils s'en retournerent. Cette expédition & plusieurs autres qu'ils firent en ce tems-là furent si tumultueuses & si mal conduites, que l'Histoire n'a pas seulement conservé les noms de leurs Généraux. Après le retour de leur armée, ils sentirent la nécessité d'avoir un Capitaine ex-

(*a*) *Leonard Aretin*, p. 65.

Section III. Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.

périmenté à la tête de leurs troupes, mais ils appréhenderent, femble-t-il, de confier tant d'autorité à un de leurs citoiens. Ils choifirent donc pour Général Gentil des Urfins, Gentilhomme Romain, qui amena avec lui quelques troupes aguerries de la Campagne de Rome. Il ne paroit pas néanmoins qu'il ait fait de grands exploits; car quoique les troupes de Florence, & celles de leurs alliés qui les avoient joints, fuffent nombreufes, & extrémement animées contre les Pifans, Gui de Feretri, qui commandoit à Pife, ne leur donna aucune occafion de combattre: enforte que tout ce que les Confédérés purent faire, fe réduifit à infulter leurs ennemis, renfermés dans leurs murs, & à ravager la campagne, après quoi ils s'en retournerent.

Les Florentins excluent la Nobleffe du Gouvernement.

Il paroit par les Hiftoriens de Florence, que la Nobleffe étoit en ce tems-là trop puiffante, pour être tenue en refpect par le Gonfalonier. Le goût des Croifades étoit paffé en Italie, & elle étoit remplie de foldats de fortune & de gens oififs, que la Nobleffe de Florence fe trouvoit en état de prendre à fa folde; enforte qu'il y avoit toujours deux Factions, celle de la Nobleffe & celle du Peuple. La Magiftrature ou la Seigneurie elle même, étant compofée en partie de Nobles, n'agiffoit pas avec vigueur contre la tirannie des perfonnes de cet ordre; ainfi les plus éclairés de Florence s'appercevoient clairement, qu'auffitôt que les Nobles feroient bien unis entre eux, ils deviendroient infailliblement les maîtres de l'Etat. D'autre part, on ne peut lire les Hiftoriens de Florence de ce tems-là, fans avoir plus que des foupçons, que le Peuple étoit trop prévenu de fes droits, & qu'il fe plaignoit fouvent fans raifon légitime. Jean della Bella, homme de la premiere qualité, fe déclara le protecteur du peuple; peut-être que la décadence de fa famille contribua à l'aigrir contre la Nobleffe puiffante. Comme il avoit de l'efprit & de l'éloquence, il trouva moyen de faire une affemblée générale des citoiens, où il expofa le danger que couroit la liberté du peuple de la part du crédit & du pouvoir des Nobles; il propofa d'augmenter la milice que le Gonfalonier avoit à fes ordres jufqu'à quatre mille hommes, de le faire demeurer avec les Seigneurs, & d'exclure les Nobles les plus puiffans, ceux-même qui avoient des profeffions, de la charge de Préfident. Il fut écouté avec applaudiffement, & les réglemens qu'il propofoit pafferent; ainfi plufieurs familles nobles tant de la ville, que de la campagne furent déclarées inhabiles à entrer dans la Magiftrature; on autorifa même les Préfidens à en dégrader d'autres, s'ils le jugeoient à-propos. Lorfqu'il fut queftion de faire une nouvelle élection, on choifit Jean della Bella pour Préfident & Ubaldo Ruffoli pour Gonfalonier. Comme celui-ci étoit un homme ferme, & qu'il avoit quatre mille hommes à fes ordres, il commença l'exercice de fa charge par un acte de juftice. Aiant appris qu'un Gentilhomme de la famille Galletti avoit tué un homme du peuple, il chaffa les Galletti de la ville, fit rafer leurs maifons, & dévafter leurs terres (*a*). Ce trait de vigueur infpira tant de terreur à la Nobleffe, qu'elle devint plus modérée. Le peuple de fon côté commença à changer de fyftême, & fut moins porté à faire la guerre. Il

(*a*) *Leonard Aretin.* L. c. p. 69. *Machiavel* ubi fup. *Cit. du Trad.*

fit réflexion que la nouvelle Conftitution de l'Etat étoit encore dans fon enfance, & que les Nobles devenoient toujours plus puiffans en tems de guerre. Les Florentins prêterent donc l'oreille aux propofitions de paix que firent les Pifans (*a*), qui étoient fort affoiblis. Cette difpofition pacifique des Florentins étonna & déconcerta les Lucquois & leurs autres Alliés; ils firent des remontrances, mais on n'y eut aucun égard. Les Florentins nommerent Guadagni & Paradifi, deux de leurs citoiens, pour Plénipotentiaires, qui dicterent les conditions de la paix. Les exilés de Pife devoient être rétablis dans leurs biens & leurs privileges; les Pifans s'obligeoient à ne choifir leurs Magiftrats que dans les Etats alliés de Florence; & ils accordoient aux Florentins pleine liberté d'importer & d'exporter leurs marchandifes dans tous les lieux & les ports de la domination de Pife. On ftipula encore que les Pifans congédieroient Gui de Feretri avec fes troupes.

Section III. Hiftoire de Florence depuis l'an 1277 jufqu'à l'an 1300.

Ces conditions & plufieurs autres parurent fi dures aux Pifans, que ce ne fut pas fans difficulté qu'elles furent exécutées. Florence jouit après cela d'une parfaite tranquillité durant le cours d'une année. Il y eut en ce tems là deux Papes Florentins, Céleftin V & Boniface VIII, le dernier fut un des Pontifes les plus fiers qui ait jamais occupé le fiege de Rome. Vers ce même tems, les Florentins bâtirent leur magnifique Eglife de *Santa Croce*, dans un goût & avec une grandeur, rare en ce tems-là. La tranquillité & la profpérité les corrompirent, & la corruption fe gliffa parmi les Magiftrats & parmi le peuple.

Leur tranquillité & leur puiffance.

1294.

Le grand crédit de Jean Della Bella lui avoit attiré l'envie de quantité de gens du peuple, comme des Nobles, & fes ennemis avoient affez de crédit pour faire élire des Préfidens parmi eux. Dans une émûte, il y eut un homme du peuple de tué. Un Noble fut accufé de ce meurtre, mais il fut légalement abfous, enforte que le Gonfalonier n'eut pas lieu d'agir. Le peuple prit les armes, accufa les Juges de prévarication, & courut chez Della Bella, demandant qu'il fût le protecteur des loix, qu'il avoit lui-même établies. Il leur confeilla de s'adreffer aux Préfidens ou Seigneurs & de s'en rapporter à eux (*b*). Les féditieux, au lieu de fuivre ce confeil, coururent à l'Hotel de ville, forcerent les portes, & commirent d'autres violences, dont les ennemis de Della Bella l'accuferent d'être l'auteur. Ils furent appuiés par le grand crédit des Nobles, & Della Bella fut accufé de haute trâhifon par devant les Préfidens, qui étoient fes ennemis. Il avoit un fi grand crédit parmi le peuple, que ce procès auroit infailliblement caufé une guerre civile. Della Bella la prévint par une grandeur d'ame, qui auroit fait honneur aux Grecs & aux Romains les plus zélés pour leur patrie; il s'exila volontairement lui-même pour ne pas troubler la tranquillité de l'Etat. Avant fon départ, il embraffa publiquement fes amis, en leur difant adieu. Taddée fon frere & Rainier fon petit-fils furent bannis dans le même tems, & on pilla leurs maifons & leurs terres (*c*).

Retraite de Della Bella.

Cette ingratitude, vice ordinaire des Gouvernemens populaires, penfa

Nouvelles divifions

(*a*) *Leonard Artin.* l. c. p. 71.
(*b*) *Machiavel* l. c. *Cit. du Trad.*
(*c*) Le même.

Section III. Histoire de Florence depuis l'an 1277 jusqu'à l'an 1300.

causer la ruine de la République de Florence. On avoit toujours regardé Della Bella comme le boulevard du peuple contre la Noblesse, qui après son départ, crut qu'elle pourroit reprendre sa premiere autorité. Elle s'assembla, & tous convinrent de se réunir, & de représenter à la Seigneurie les injustices qu'on leur avoit faites; & au cas qu'on ne les écoutât point d'avoir recours à la force. N'aiant pu rien obtenir des Magistrats, ils assemblerent leurs partisans & prirent les armes; le peuple en fit autant. On distinguoit aisément les Nobles à la beauté de leurs chevaux & de leurs armes, & à leurs armoiries qu'ils portoient richement brodées sur leurs habits. Ils se partagerent en trois corps, dont l'un se posta auprès de l'ancien temple de Mars, le second au marché neuf, & le troisieme à la place de Mozzi. Le peuple ne s'effraya point & barricada les rues. Aussitôt que les Nobles voulurent se mettre en mouvement, on fit pleuvoir sur eux des fenêtres & du haut des maisons des dards & des pierres, ensorte qu'ils furent obligés de se tenir sur la défensive. A la fin, quelques particuliers modérés intervinrent; la Noblesse posa les armes, & le Peuple à la persuasion des Magistrats, adoucit un peu les loix sur des points peu importans. Les deux Partis se retirerent, & la paix parut rétablie, pour ce tems-là. L'antipathie entre les deux Partis étoit néanmoins si grande, que le peuple fesant réflexion sur les adoucissemens auxquels il avoit consenti, en fit des reproches aux Présidens, les insulta quand ils sortirent de charge, & obligea leurs successeurs à révoquer les concessions qu'il avoit faites.

entre la Noblesse & le Peuple.

Della Bella meurt dans son exil.

Il alla même plus loin, & par un effet de son inconstance ordinaire, on proposa de rappeller Della Bella de son exil. Les populaires attribuoient à son absence la derniere entreprise des Nobles. Ceux-ci de leur côté, se regardant comme perdus, implorerent la protection de Boniface VIII. Ce Pontife, qui saisissoit avec empressement toutes les occasions de faire valoir son autorité ou de l'étendre, défendit aux Florentins, sous peine d'encourir son indignation, de rappeller Della Bella, qu'il qualifioit d'auteur de séditions, ni aucun de ses amis. Les Florentins étoient en ce tems-là trop esclaves des Papes, pour ne pas obéir; ensorte que cette illustre citoien mourut dans son exil, & ses ennemis mêmes furent touchés de son sort (*a*).

Edifices que les Florentins élevent. 1298.

Le calme fut rétabli dans Florence pour environ deux ans, pendant lesquels le beau génie du peuple Florentin brilla dans tout son éclat. Leur premier soin fut de renouveller leur alliance avec les Etats voisins, & ils y firent entrer la ville de Pérouse. Ils s'appliquerent ensuite à fortifier & à embellir leur ville. Ils bâtirent de l'autre côté de l'Arno les quartiers de Saint Jean & de Franco. Ils fonderent aussi pour les Seigneurs ou Magistrats un magnifique Palais, pour les loger plus surement & les mettre à couvert des entreprises de la Noblesse. Ce Palais, le plus beau peut-être qu'il y eût en ce tems-là dans l'Europe, fut fondé en partie sur le terrein de maisons confisquées, & en partie sur celui des maisons qu'on acheta dans cette vue. Ils acheverent aussi de fortifier leur ville, en l'entourant d'une grande muraille terrassée, flanquée de tours & de bastions. Enfin ils emploierent cinq mille écus pour bâtir une prison publique (*b*). Ces grands

(*a*) *Leonard Aretin*, p. 72. (*b*) *Machiavel* L. II. *Cit. du Trad.*

ouvrages & le commerce floriſſant de Florence rendoient la République ſi reſpectable, que les Bolonois & les Ferrarois, qui étoient en guerre, offrirent de s'en remettre aux Florentins pour la déciſion de leurs différends. Les Florentins accepterent l'arbitrage, avec la permiſſion du Pape, & ſous ſa direction, parcequ'il prétendoit que ces deux villes dépendoient de lui, comme fiefs du Saint Siege. A cette occaſion les Florentins envoyerent au Pontife ſept Ambaſſadeurs tant du corps de la Nobleſſe, que du Peuple, & ils accommoderent en peu de tems tous les différends. En 1300 Boniface VIII publia le premier Jubilé, qui ait été célébré parmi les Chretiens.

SECTION IV.

Hiſtoire des guerres civiles de Florence, *entre la Nobleſſe & le Peuple, les uſurpations des Papes ſur les privileges des Florentins; leurs alliances avec les autres Etats de* Toſcane; *l'élection de* Robert *Prince de Naples pour leur Général, & leurs guerres avec les Etats voiſins particulierement avec* Caſtruccio Caſtracani *de Lucques.*

Section IV. *Hiſtoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *juſqu'à l'an* 1333.

Nouvelles diviſions à Florence.

En 1300 fleuriſſoit à Piſtoie une famille noble, nommée *Cancellieri*, dont les branches étant en querelle les unes avec les autres, étoient diſtinguées par les noms bizarres de *Blancs* & de *Noirs*. Ces deux partis ſe livrerent divers combats, dans leſquels il périſſoit ſouvent diverſes perſonnes, enſorte que ces diviſions menaçoient Piſtoie d'une entiere ruine. Les Florentins leurs anciens alliés offrirent de travailler à y rétablir la tranquillité. Les Piſtoiens accepterent leur offre, & les Florentins ne trouverent pas de meilleur expédient que de faire paſſer les deux Partis à Florence, mais cet expédient mit le trouble dans Florence, plutôt qu'il ne remédia à celui de Piſtoie, ainſi que l'obſerve très-bien Léonard d'Arezzo (*a*). Les Cancellieri, transférés à Florence, communiquerent leurs animoſités à pluſieurs familles de cette ville, auxquelles elles étoient alliées par mariage, & bientôt Florence ne fut pas moins diviſée entre les Blancs & les Noirs, que Piſtoie l'avoit été, on y vit les familles armées les unes contre les autres, freres contre freres, peres contre leurs fils, enſorte que les Guelfes furent diviſés entre eux.

Médiation inutile du Pape. 1300.

Il y avoit longtems qu'il regnoit une grande jalouſie entre les familles des Cerqui & les Donati; elles ſe brouillerent entierement à cette occaſion; les Cerqui prirent le parti des Blancs, & les Donati celui des Noirs. Pour prévenir les ſuites de ces diſſenſions, les plus ſages, tant de la Nobleſſe que du Peuple s'adreſſerent au Pape. Boniface VIII enjoignit à Veri Cerqui, Chef de cette famille, de s'accommoder avec Corſo Donati; mais tout fut inutile; on en vint aux mains, il y eut du ſang répandu, & la ville fut remplie de gens armés. Florence ſe trouvant dans une ſituation ſi

(*a*) *Leonard Aretin*, p. 73.

SECTION IV. *Hiſtoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *juſqu'à l'an* 1333.

dangereufe, le Pape y envoya un Légat pour pacifier les troubles; mais les Cerqui, qui femblent avoir été les plus puiffans, refuferent de refpecter l'autorité du Légat, qui mit la ville en interdit (*a*).

Après fon départ, il fe commit plus de violences que jamais: les deux partis perdirent tout refpect pour le Gouvernement, ils ne fe battirent plus occafionnellement & d'une maniere tumultueufe, mais formerent des corps réglés, & il fe donna des combats en forme. Les Donati comptoient principalement fur Corfo Donati, qui paffoit pour le meilleur Capitaine qu'il y eût à Florence; il répondit parfaitement à leur attente, & affura toujours la victoire à fon parti. Les Cerqui, qui avoient le plus de crédit parmi les Magiftrats, les engagerent à folliciter le Pape d'interpofer fon autorité pour rétablir la paix dans la ville. Auffitôt que les Donati furent inftruits de cette réfolution, ils reprirent les armes, accuferent les Magiftrats de trahir les intérêts de la liberté publique, menaçant de les punir; enforte que la divifion fut plus grande que jamais (*).

Banniffement de quelques perfonnes de qualité.

Le Poëte Dante étoit cette année là un des Préfidens; comme il étoit homme de courage & éloquent, il avoit plus d'influence qu'aucun de fes Collegues. Il leur confeilla de faire armer le peuple & de chaffer de Florence tous les perturbateurs du repos public. On fuivit cet avis. Corfo Donati fut exilé & fes biens furent confifqués, pour avoir menacé les Seigneurs. On traita plus doucement fes amis & fes fauteurs, ils furent feulement mis à l'amande & envoyés à Péroufe, avec ordre d'y refter jufqu'à ce que le peuple les rappellât. D'autres Nobles ne furent que reprimandés pour la forme (*b*). Quelques-uns des Chefs des Blancs, du nombre defquels étoit Gui Cavalcanti, Philofophe Florentin fort favant & très-habile dans les beaux Arts, furent exilés à Seranza, d'où ils furent bientôt rappellés; mais Cavalcanti mourut peu après fon retour.

Intrigues de Corfo Donati. 1302.

Corfo Donati ne fut pas oifif pendant fon exil. Il fe rendit auprès du Pape, & s'infinua fi bien dans fon efprit par fon adreffe & fon éloquence, qu'il engagea Boniface à fe mêler des affaires de Florence, bien que lui & ceux de fon parti euffent été bannis pour s'être oppofés à la réfolution prife de folliciter le Pape d'y mettre ordre. Charles de Valois frere de Philippe le Bel Roi de France, étoit alors à la Cour de Boniface à Anagni; il le chargea du foin de pacifier la Tofcane, où Piftoie, Lucques & les autres villes alliées de Florence, étoient remplies de troubles par les deux Partis oppofés.

Charles de Valois vient à Florence pour appaifer les troubles.

Charles partit pour Florence vers le milieu de Septembre, avec un corps de troupes réglées. Les Blancs, qui étoient alors les maîtres, ne s'attendant point à un Médiateur armé, furent fort confternés de l'arrivée de Charles, foupçonné d'avoir pris des engagemens fecrets avec Corfo Donati. Cependant comme ce Prince étoit Guelfe déclaré, ils n'oferent lui refufer

(*a*) *Machiavel* l. c. *Cit. du Trad.* (*b*) Le même.

(*) Suivant Machiavel, ce furent les Donati, qui, fe fentant les plus foibles, demanderent au Pape un Prince de fang royal, pour réformer l'Etat. Les Magiftrats regarderent cette demande comme un attentat fur la liberté publique, ce qui donna lieu au confeil de Dante & à fon exécution. REM. DU TRAD.

fuser l'entrée de Florence, & le reçurent avec de grands honneurs & des réjouissances. Pendant quelques jours Charles se conduisit avec beaucoup de réserve, & affecta d'être impartial. Il ordonna à ses troupes de poser les armes, & de ne se point montrer en corps. Il assembla le peuple & les Magistrats, & se fit donner le pouvoir de régler tout comme il le jugeroit à propos. Il fit serment ensuite de ne se servir de son pouvoir, que pour rétablir la justice & la tranquillité dans l'Etat. Mais aussitôt qu'il se vit en possession de l'autorité, il ne parut plus qu'environné d'un corps redoutable de ses Gardes sous les armes.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

Il est assez difficile aujourd'hui, d'assigner le vrai motif de la conduite de Charles dans cette occasion. Ce qu'on peut conjecturer de plus vraisemblable, c'est qu'il encouragea les deux Partis, & n'en appuia aucun, afin de les affoiblir de façon, qu'ils se portassent d'eux-mêmes à l'inviter de se charger du gouvernement perpétuel de Florence, ce qui lui auroit procuré bientôt celui de toute la Toscane. Quand ce Prince se montroit accompagné de ses gardes, les gens de l'un & de l'autre parti prenoient les armes, mais n'aiant ni plan fixe, ni Chef, ils n'osoient l'attaquer, & Charles de son côté se tenoit tranquille, sans se mettre en devoir de les disperser. Sur ces entrefaites Corso Donati & ses adhérans, entrerent dans Florence, sans opposition, & aiant été joint par ses amis, il déposa les Présidens & les renvoya chez eux. Ensuite ils sévirent contre le Blancs d'une étrange façon, tandis que Charles étoit spectateur indifférent de ce desordre. Quoiqu'il eut certainement favorisé le retour & le triomphe des Donati, il ne laissa pas de traiter secretement avec ceux du parti opposé. Les Magistrats & le peuple l'aiant découvert, les Donati trouverent moyen de faire bannir les principaux des Cerqui & leurs partisans; ensorte que les Noirs resterent les maîtres du Gouvernement à Florence.

Il se retire sans avoir rien fait. 1303.

Les Cerqui à leur tour eurent recours au Pape, qui renvoya son Légat à Florence. Il vint d'abord à bout de concilier les esprits, & de ménager un accommodement mais aiant exigé que les Blancs eussent part au gouvernement, les Donati s'y opposerent si vivement, que le Légat partit aussi mécontent & irrité que la premiere fois (*a*). Dante étoit un des principaux du parti des Exilés, & il éprouva un traitement des plus injustes. Sa grande capacité avoit engagé les Florentins à l'envoyer, en qualité d'Ambassadeur au Pape, pour l'informer du véritable état des affaires & pour lui proposer un plan d'accommodement. Mais les Donati étant devenus les maîtres à Florence, dans son absence, il fut accusé & condamné; sa maison rasée & ses biens pillés. Quant à Charles de Valois, il parut qu'il avoit pris de fausses mesures. Le Pape devint jaloux de lui, ou au moins ne l'appuia pas assez pour soutenir son vicariat de Toscane, desorte qu'après cinq mois de séjour à Florence, Boniface le rappella pour se servir de lui contre les Espagnols en Sicile (*b*).

Les Donati restent les maîtres.

Par son départ, les Donati ou Noirs n'eurent plus rien à craindre; ils résolurent de chasser les Blancs de Pistoie, où ils étoient les plus puissans. Dans ce dessein, ils se joignirent aux Lucquois; cependant ils désirent seu-

(*a*) *Machiavel* ubi sup. *Cit. du Trad.* (*b*) Le même.

Section V. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1300 juſqu'à l'an 1333.

lement quelques partis des Blancs exilés, & après avoir pris quelques-uns de leurs châteaux, ils revinrent comme triomphans à Florence. La ſituation de cette ville étoit des plus fâcheuſes, car bien qu'on y eût rétabli le Gouvernement populaire, c'étoient au fond les Donati qui donnoient la loi; ils firent mourir pluſieurs des principaux citoiens, & en bannirent d'autres, ſous prétexte de conſpirations contre la liberté publique. Ils éprouverent bientôt que c'étoit une mauvaiſe politique; le nombre des Exilés devint ſi grand, qu'ils ſe rendirent redoutables à ceux du parti dominant, qui n'étoient rien moins que bien unis entre eux. Les Bolonois ſe déclarerent en faveur des Exilés, & aiant aſſemblé une nombreuſe armée, ils marcherent droit à Florence, dans l'eſpérance de s'en rendre les maîtres par la diviſion qui y regnoit. Mais ſur la nouvelle de l'approche des ennemis, les Florentins appellerent à leur ſecours les Lucquois & leurs autres alliés, & s'avancerent hardiment pour combattre ceux qui venoient les attaquer. Ceux-ci s'attendoient qu'on leur ouvriroit les portes, tant ils comptoient ſur les troubles qui regnoient dans la ville. Quand ils virent leur eſpérance trompée, la conſternation ſucceda à la confiance; ils prirent la fuite ſans combattre, & abandonnerent leur camp avec pluſieurs illuſtres priſonniers, qui furent exécutés à Florence.

Mécontentement de Corſo Donati.
1304.

L'année ſuivante, les Florentins & les Lucquois aſſiegerent encore Piſtoie, mais ils ne purent la prendre, ni attirer l'ennemi à une bataille. Les guerres civiles qui déſoloient toute la Toſcane, & le dérangement des faiſons avoient cauſé la famine dans Florence, & on fut obligé d'acheter en Sicile & dans la Calabre vingt-ſept mille meſures de blé. Mais la ville ne fut pas ſi tôt délivrée de ce fléau, que les troubles domeſtiques recommencerent. Corſo Donati, qui étoit inquiet, parcequ'il ne croyoit pas tenir dans l'Etat le rang qu'il s'imaginoit lui être dû, propoſa d'examiner les finances de l'Etat. Quoiqu'elles fuſſent peut-être un peu embaraſſées, la propoſition étoit hors de ſaiſon, & ne partoit que de motifs ſéditieux, pour faire punir quelques-uns des principaux Magiſtrats, qui traverſoient ſes ambitieux deſſeins. Cependant comme le prétexte étoit très-plauſible, Lottieri Evêque de Florence (a) ſe joignit à Corſo, auſſi bien que les mécontens des deux Partis, qui étoient en grand nombre. Mais quand on reconnut les véritables vues de Corſo, l'Evêque emploia tout ſon crédit pour le traverſer; les Magiſtrats non ſeulement, mais tous les principaux de la famille de Donati, prirent les armes contre lui. Son parti étoit néanmoins ſi puiſſant, qu'après bien des pillages & des meurtres de part & d'autre, les Lucquois furent obligés de s'en mêler; ils envoyerent des troupes à Florence, en état de faire pencher la balance en faveur du parti, pour lequel ils ſe déclareroient; mais ils agirent avec tant de ſageſſe & de modération, que tant par menaces, que par leurs perſuaſions, ils rétablirent la tranquillité publique. Ils s'appliquerent enſuite à réformer l'Etat, & on nomma douze Préſidens ou Magiſtrats, au lieu de ſix.

Le Cardinal du Prat Legat à Florence.

Le Pape Benoit XI, qui ſiegeoit alors, voulut intervenir pour appaiſer les troubles, il envoya le Cardinal Nicolas du Prat, en qualité de Legat à

(a) *Leonard Aretin*, p. 78.

Florence. Ce Prélat ſe déclara d'abord pour le peuple, auquel il perſuada de ſe diviſer en vingt Compagnies, dont chacune eût ſon Gonfalonier, & ſon Colonel, avec un drapeau aux armes de la Compagnie. On ſtatua diverſes peines contre ceux qui ne ſuivroient pas leur drapeau, auſſitôt qu'il ſeroit arboré. Chaque Gonfalonier devoit être ſix mois en charge, & il n'étoit permis à perſonne d'aller chez ſoi, tant que le drapeau étoit arboré. Ce réglement n'étoit fait, que pour détourner les Nobles de s'enroler dans les Compagnies. Les Gonfaloniers étoient obligés d'aſſiſter à main armée les membres de leurs compagnies reſpectives, contre la tirannie des Grands, en cas de beſoin. Si un Noble tuoit quelqu'un du Peuple, & que le plus proche parent du mort fût pauvre, on devoit lui fournir aux dépens de ſa Compagnie de quoi venger la mort de ſon parent, mais ſi un homme du peuple en tuoit un autre de ſa condition, on devoit le remettre à la juſtice ordinaire. La même loi eut lieu pour toutes les terres de Florence.

SECTION IV. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1300 juſqu'à l'an 1333.

Le Légat aiant gagné par ces nouveaux réglemens le Peuple, entreprit de réuſſir dans le principal objet de ſa commiſſion, qui étoit d'obtenir le rappel des Cerqui & des autres Exilés. Les principaux étoient à Arezzo, entre autres le Dante, & le pere du fameux Pétrarque, qui nâquit dans cette ville, pendant l'exil de ſon pere. Veri Cerqui s'y trouvoit auſſi, & par ſon conſeil les Exilés, qui étoient en grand nombre, choiſirent Alexandre Comte de Romena pour leur Chef. Le Légat ne trouva pas les Florentins trop difficiles, mais l'affaire prit un tour, qui y mit plus de difficulté qu'il ne l'avoit penſé. Les Exilés remirent leurs intérêts entre les mains du Légat, qui auroit réuſſi aiſément à rétablir les Blancs, mais aiant inſiſté pour que les Gibelins fuſſent rappellés auſſi, il échoua entierement, quoiqu'il fût appuié par un puiſſant parti tant de la Nobleſſe que du Peuple. Les Exilés avoient nommé des Députés pour venir trouver le Légat; mais pendant la négociation, ils prétendirent que le Légat les avoit invités de revenir, & produiſirent un écrit de ſa propre main. L'Hiſtorien (*a*) ne décide point ſi la piece étoit autentique ou ſuppoſée. En-vain le Prélat proteſta-t-il de la façon la plus ſolemnelle de ſon innocence & de la droiture de ſes intentions; il perdit tout d'un coup ſon crédit parmi le peuple, & fut obligé de ſe retirer à Prato. On refuſa de l'y recevoir; il retourna à Florence, & tâcha d'engager les Florentins à marcher en armes contre Prato. Les Florentins découvrirent ou crurent découvrir, que l'armée qu'il vouloit mettre ſur pied étoit deſtinée à attenter à leur liberté; ils refuſerent de lui obéir, enſorte qu'il fut obligé de quitter Florence & de s'en retourner auprès du Pape ſon Maître.

Il ne réuſſit pas dans ſa commiſſion, & ſe retire.

Après ſon départ, les diviſions ſe rallumerent; Corſo Donati n'y prit aucune part, s'étant ſéparé de ſes amis, qui étoient devenus plus forts par la jonction de deux puiſſantes familles, celle des Junii & celle des Medicis. Les deux Partis prirent les armes, & après pluſieurs petits combats, ils en vinrent à une action générale vers le marché au blé. Le vent de Nord étoit aſſez fort, & ſouffloit vers le quartier où étoient les maiſons des Blancs. Neri Abbati, un des Noirs, s'en étant apperçu, mit le feu

Nouveaux troubles.

(*a*) *Leonard. Aretin.* Hiſt. Florent. p. 80.

SECTION IV. *Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.*

aux maisons des Caponsacci, & les flammes se répandirent avec tant de rapidité, qu'elles consumerent dix sept-cens maisons, & ne furent arrêtées que par l'Arno. Comme le feu ravagea le quartier le plus marchand de la ville, la perte fut des plus grandes, par la quantité de riches marchandises & d'autres effets, qui furent dévorés par les flammes; leur violence fit croire au commun peuple qu'il y avoit eu de l'enchantement dans cet incendie.

Le Pape cite les Florentins.

Le Parti des Blancs étoit absolument abattu dans Florence; mais le Cardinal Légat, irrité du procédé des Florentins envers lui, les dépeignit au Pape de façon, que ce Pontife cita douze des principaux citoiens, du nombre desquels étoit Corso Donati, à comparoitre devant lui à Pérouse, où il étoit alors. Les Florentins délibérerent longtems s'ils obéiroient à cette citation, dont le but sembloit être de ménager aux Blancs une occasion favorable de rentrer dans la ville, pendant l'absence de leurs principaux ennemis. A la fin, ils aimerent mieux obéir, que de passer pour coupables, & partirent bien accompagnés pour Pérouse. Leurs appréhensions n'étoient néanmoins que trop bien fondées. A peine étoient-ils arrivés à Pérouse, & avoient-ils commencé à se justifier, que le Légat écrivit secretement aux Chefs de l'autre Parti, leur conseillant de profiter de l'occasion pour rentrer dans la ville. Ils s'assemblerent donc au nombre de neuf mille hommes de pied & de dix sept-cens chevaux, dont une grande partie étoient des Bolonois & des Arezziens. Leur marche fut si secrete, qu'ils arriverent aux portes de Florence sans être découverts, vers le soir, & entrerent dans la ville. Mais ils n'étoient pas d'accord entre eux, les Blancs étoient jaloux de leurs confédérés, qui étoient Gibelins, & ils commencerent à disputer sur ce qu'ils feroient. Cela donna le tems aux citoiens de rassembler leurs forces, & ils attaquerent les assaillans si brusquement, qu'ils les chasserent de la ville, avant que les Bolonois, qui étoient restés à quelque distance, eussent le tems de venir à leur secours. Il y en eut quelques-uns de tués dans la retraite; mais ils rencontrerent près de Mugelli un renfort de trois-cens chevaux & de huit-cens hommes de pied, tous Pistoiens, commandés par Uberti, qui étoit lui-même un Exilé de Florence. Ce secours ne fut pas néanmoins capable de leur faire reprendre courage pour tenter fortune, ainsi l'entreprise échoua.

Les Florentins renouvellent leur alliance avec leurs voisins.

Sur ces entrefaites le Pape Benoit XI mourut, & les Députés de Florence revinrent chez eux, après s'être plaints aux Cardinaux de la trahison du Légat. Aiant mûrement examiné l'état de leurs affaires, & la puissance de leurs ennemis, les Florentins résolurent de renouveller & d'étendre leur alliance avec tous les Etats voisins du Parti Guelfe, ce qui comprenoit Lucques, Volterre, Sienne, Prato, Gemmiani, Colle & Civita-Castellana. Les Confédérés prirent la résolution de choisir un Général de toutes leurs troupes, pour agir plus vigoureusement, & ils jetterent les yeux sur Robert, fils aîné de Charles II Roi de Naples. Les conditions, sous lesquelles on lui conféra le Généralat, furent, qu'il n'auroit aucun pouvoir dans le Gouvernement civil des Etats confédérés, mais qu'il auroit le commandement de leurs armées, que pendant un an entier il résideroit constamment en Toscane, que les Confédérés entretiendroient la Cavalerie

qu'il ameneroit avec lui, & contribueroient proportionnellement à ses appointemens. Les Florentins, comme les plus puissans devoient contribuer le plus, & après eux les Lucquois. Robert se rendit au commencement du Printems en Toscane, avec un petit corps de Cavalerie bien aguerri, & aiant pris le commandement de l'armée des Alliés, il mit le siege devant Pistoie.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

Le Lecteur s'appercevra dans le cours de cette Histoire, combien les Florentins & en général tous les Italiens, s'entendoient peu en ce tems-là à faire des sieges, & qu'ils y réussissoient rarement. C'étoit moins la force des Places qui mettoit obstacle au succès, que l'incapacité des assiégeans, qui manquoient de machines. Il y avoit dans Pistoie une forte garnison, & la place fut bien défendue, ensorte que l'on convertit le siege en blocus, qui dura quatre mois.

Florence & Lucques mises en interdit. 1306.

Clément V avoit été élu Pape en 1305. L'année suivante, il envoya deux Nonces ou Légats en Toscane pour engager Robert & les Confédérés à cesser les hostilités contre Pistoie. Robert obéit d'abord, tous les autres Confédérés en firent autant, à l'exception des Florentins & des Lucquois, qui au mépris de l'autorité Papale, continuerent le blocus. Les Nonces jetterent alors l'interdit sur Florence & sur Lucques.

Prise de Pistoie.

Cette excommunication n'empêcha point que le blocus ne continuât dix mois, au bout desquels les assiegés se trouverent pressés par la disette & la famine, les seuls instrumens dont les assiegeans savoient se servir. Les Pistoiens essaierent de faire sortir les femmes & toutes les bouches inutiles de la ville, mais les assiégeans les y rechasserent, ensorte que les Pistoiens furent à la fin obligés de capituler; toutes les conditions qu'ils purent obtenir furent, que les Exilés qui étoient dans la ville pourroient se retirer en sûreté, & qu'on n'infligeroit aucune peine aux habitans. La prise de Pistoie est une époque mémorable dans l'Histoire de Florence, & tombe en l'année 1306 (*a*). Les Vainqueurs ne furent pas sitôt maîtres de la Place, qu'ils en démolirent toutes les fortifications & partagerent entre eux les maisons & les terres. L'armée des Confédérés alla ensuite assieger Acciani, place très-forte, appartenant à la famille Ubaldi, où la plupart des Exilés s'étoient retirés. Le siege dura trois mois, & ils n'auroient pas pris la place, si la mesintelligence ne s'étoit mise parmi les assiégés; ils la rendirent pour un somme d'argent. On la rasa totalement, & les habitans se retirerent dans une vallée voisine, où ils bâtirent une ville, qu'on nomma Scarpari.

Création d'un nouveau Magistrat.

On créa cette année un nouveau Magistrat à Florence, sous le titre d'Exécuteur de la Justice. On lui donna une grande partie de l'autorité du Gonfalonier, & pour qu'il fût plus impartial, on statua qu'il ne seroit ni Florentin, ni Toscan. On réduisit aussi les Compagnies de vingt à dix-neuf.

Les Florentins méprisent l'autorité du Pape.

Le Cardinal Nicolas Du Prat, qui avoit été Légat de Benoit XI à Florence, étoit fort en faveur auprès de Clément V, qui lui étoit redevable en partie de son élection. Ce Cardinal n'avoit point perdu de vue son pro-

(*a*) *Leonard. Aretin.* p. 83.

SECTION IV. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *jusqu'à l'an* 1333.

jet favori de rétablir les Exilés de Florence. Il persuada au Pape d'envoyer le Cardinal Néapoleon Ursin en qualité de Légat pour pacifier tous les troubles de Toscane. Le Cardinal, aiant passé les Alpes, fit savoir à Florence son arrivée, ordonnant de faire les préparatifs nécessaires pour sa réception. Ce message donna lieu à une délibération entre les Magistrats; considérant, dit mon Auteur (*a*), que le séjour des Légats à Florence avoit plutôt allumé, qu'il n'avoit éteint les divisions intestines, ils résolurent de lui refuser l'entrée de la ville. Le Légat fut donc obligé d'aller à Césene, d'où il jetta l'interdit sur Florence, mais les Florentins avoient appris à se mocquer des foudres papales. Cependant le Légat se rendit à Arezzo, & se mit à la tête d'un gros corps de cavalerie, composé principalement d'Exilés de Florence, pour se procurer l'entrée de cette ville par force. Les Florentins appellerent leurs Alliés à leur secours, & mirent le siege devant le Château de Gargonza, où un grand nombre d'Exilés s'étoient rassemblés. Le Légat s'avança vers Florence, mais l'armée Florentine aiant quitté le siege pour venir à lui, il se retira à Arezzo, & voyant qu'il ne pouvoit rien effectuer en Toscane, il retourna peu de tems après en France.

Corso Donati est tué. 1306.

Il y a quelque chose d'assez singulier dans les dispositions des Florentins en ce tems-là. Ils s'étoient toujours distingués pour la défense du Saint Siege, & s'étoient fait gloire de lui être dévoués, & néanmoins les derniers Papes n'avoient pu les engager à se relâcher sur rien de ce qu'ils croioient préjudiciable à leur liberté & à leur intérêt. Ils fesoient profession d'être Guelfes, parceque c'étoit le parti qui leur convenoit le mieux, sans respecter le moins du monde l'autorité du Pape. Quoique les foudres papales tonnassent plus que jamais sur leurs têtes, ils les mépriserent à un tel point, qu'ils multiplierent les taxes sur les Ecclésiastiques, pour s'indemniser des dépenses qu'ils avoient faites dans la derniere guerre.

Corso Donati tué. 1307.

L'année suivante 1307, il n'y eut point de guerre au dehors, mais les querelles domestiques continuerent. Corso Donati étoit toujours inquiet, & le Chef de tous les mécontens. Il avoit cette sorte de vertu roide, qui ne convient guere dans un Etat populaire, car au lieu de rechercher les honneurs, il croioit qu'ils devoient venir au devant lui. Cependant sa magnanimité, la protection que les malheureux trouvoient toujours auprès de lui, & surtout la maniere dont il s'opposoit à la Noblesse, lui donnoient un grand crédit parmi le peuple; & ses ennemis donnoient à entendre, qu'il en vouloit à la liberté. Ce qui accrédita ces bruits, c'est qu'il épousa la fille de Faggiolani, Chef du parti Gibelin & des Blancs, & très-puissant en Toscane; on pretendit que le but de cette alliance étoit de rendre Corso maître de Florence. Les apparences étoient contre lui, & le peuple y ajouta foi, desorte qu'il fut cité devant les Magistrats. Quoiqu'il fût devenu odieux au peuple, il ne laissoit pas que d'avoir encore quelques amis, qui avoient bonne opinion de lui. Se sentant innocent, & convaincu du pouvoir de ses ennemis, il refusa de comparoitre, ensorte que le même jour, il fut accusé, cité & condamné. Sachant le sort qui

(*a*) *Leonard. Aret.* p. 84.

l'attendoit, il se fortifia dans sa maison, que les Magistrats, secondés de toutes les forces de la ville, assiegerent & prirent enfin d'assaut au bout de quelques heures. Corso en tâchant de se sauver fut tué (*a*). Après sa mort le Peuple & les Magistrats se repentirent de leur violence. On ne fit aucunes procédures contre sa famille, & on ne toucha point à ses biens. Ils firent réflexion, mais trop tard, qu'il n'avoit jamais été accusé, que dans la derniere affaire, & d'une maniere trop précipitée.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

Générosité des Florentins. 1308.

Les Arezziens avoient été gouvernés depuis quelque tems par les Gibelins; mais aiant chassé les Tarlati, ils renouvellerent leur ancienne alliance avec les Florentins, au commencement de l'année 1308. Vers le même tems les Florentins intervinrent pour appaiser des séditions à Prato, qui avoient été fomentées par les Pistoiens, irrités contre les Lucquois, parcequ'ils avoient sollicité les Florentins de ruiner totalement Pistoie. Les derniers rejetterent généreusement cette proposition, & permirent même aux Pistoiens de rétablir leurs fortifications, ce qu'ils firent en très-peu de tems, jeunes & vieux, hommes & femmes & les Ecclésiastiques mêmes y aiant travaillé. Sur ces entrefaites, les Tarlati, assistés par Faggiolani, rentrerent dans Arezzo, & en chasserent leurs ennemis, qui furent protégés par les Florentins. Ainsi le territoire d'Arezzo fut de nouveau en proie aux fureurs de la guerre.

Leurs exploits.

Bien que les Florentins résistassent courageusement à toutes les entreprises des Papes sur leur indépendance, ainsi que nous l'avons vu, ils étoient néanmoins toujours prêts à soutenir & à défendre l'autorité du Pape, à l'égard de tout ce qui ne les intéressoit point. C'est pourquoi ils envoyerent cette année des troupes au Légat du Pape, qui fesoit la guerre aux Vénitiens, sur lesquels il remporta une victoire complette, par le moyen de ce renfort. Le Pape leva alors l'interdit de Florence, qui devint sa ville favorite. La même année les habitans de Gemmiani & de Volterre, qui depuis longtems étoient en guerre au sujet de leurs limites, prirent les Florentins pour arbitres, & ceux-ci reglerent les limites à la satisfaction des uns & des autres. Vers la fin de l'année, les Florentins envoyerent trois-cens chevaux & six-cens hommes d'infanterie au secours de leurs alliés de Civita-Castellana, qui étoient tirannisés par la Faction dominante à Arezzo. Comme ces troupes devoient passer sur les terres des Arezziens, l'expédition auroit pu leur être fatale, sans l'imprudence des Arezziens. Instruits du petit nombre des Florentins, ils les attaquerent dans leur marche vers Cortone, mais avec tant de desordre, que les Florentins remporterent une victoire complette.

Ils assiégent Arezzo & se liguent contre l'Empereur Henri VII. 1309.

L'Eté suivant les Florentins avec leurs Alliés & les Exilés d'Arezzo, allerent mettre le siege devant cette ville. Pendant ce siege Henri de Luxembourg, qui avoit été élu Empereur, envoya des Ambassadeurs à Florence. Dans l'audience qu'ils eurent, ils demanderent que les Florentins se préparassent à recevoir dans leur ville l'Empereur, qui étoit sur le point de passer en Italie à la tête d'une puissante armée, & qu'ils levassent le siege d'Arezzo. Ricobaldi de Ferrare, qui vivoit vers ce tems-là (*b*), assure

(*a*) *Machiavel* ubi sup. *Cit. du Trad.* (*b*) *Muratori*, T. IX. p. 259.

SECTION IV. *Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.*

que les Bolonois, les Florentins & les autres Guelfes d'Italie s'étoient ligués ſecretement contre Henri. Léonard d'Arezzo (*a*) ſemble confirmer ce fait, il rapporte que les Florentins répondirent aux Ambaſſadeurs, qu'ils étoient ſurpris qu'un Empereur Romain amenât des Barbares en Italie, & en même tems ils juſtifierent leur entrepriſe contre Arezzo. Les Ambaſſadeurs de Henri exécuterent la même commiſſion à Arezzo, où ils reçurent une réponſe de la même nature. La campagne finit, comme à l'ordinaire, par la déſolation du Pays & les Florentins retournerent chez eux.

Ce Prince paſſe en Italie. 1311.

Cependant l'Empereur s'étoit avancé juſqu'à Lauſanne, avec ſon armée, & la nouvelle de ſon approche donna lieu aux plus ſérieuſes délibérations à Florence. Quelque foibles que fuſſent les forces des Florentins, comparées à celle de Henri VII, ils ne laiſſerent pas de faire paroitre beaucoup de courage & de fermeté. Après bien des débats, ils prirent la dangereuſe réſolution de refuſer à l'Empereur l'entrée de leur ville, & de ſe joindre à Robert Roi de Naples, qui vint peu de tems après à Florence, où il fut reçu avec de grands honneurs, & reſta plus d'un mois. Léonard d'Arezzo (*b*) prétend que ce fut alors, que la ligue des Guelfes fut conclue, mais nous croions qu'elle ne fut que ratifiée. L'Empereur étoit accompagné des Ducs Léopold d'Autriche & Rodolphe de Baviere, de Baudouin Archevêque de Treves, de l'Evêque de Liege, des Comtes de Savoye & de Flandres & d'autres Seigneurs de l'Empire (*c*), enſorte que l'Armée Allemande étoit formidable. Comme depuis Frederic II, aucun Empereur n'étoit venu en Italie, le Pape Clément V ſe mit à la tête de la ligue contre lui, après l'avoir ſollicité auparavant lui-même de faire ce voyage. Henri ne put marcher qu'à petites journées, parceque ſon armée & ſa Cour étoient ſi nombreuſes, ce qui fut de quelque utilité aux Florentins. Nonobſtant le péril auquel ils étoient expoſés, ils ne laiſſerent pas d'envoyer cette année des troupes au ſecours des Guelfes d'Arezzo contre leurs ennemis. Les Gibelins de Florence ſe joignirent à l'Empereur, & le Dante dans une de ſes Lettres (*d*), déclame amérement contre les Florentins, parcequ'ils s'étoient oppoſés à ce Prince. Henri paſſa la plus grande partie de l'année aux environs de Milan, de Crémone, de Breſce & d'autres places voiſines. Les Florentins perſiſtoient dans leurs premiers ſentimens; pluſieurs des plus ſages & des plus modérés propoſerent pour diminuer le nombre de leurs ennemis, de faire une eſpece d'acte d'amniſtie pour le rappel des Exilés; cet acte paſſa, mais par les intrigues d'un certain Avocat Baldi, on y mit quantité de reſtrictions, qui dans la ſuite furent très-préjudiciables à l'Etat. Le Dante fut un de ceux qui furent exclus.

Il ſe fait couronner à Rome. 1312.

Il y en eut cependant un grand nombre de rappellés, en conſéquence de cette amniſtie. La Ligue comprenoit alors Florence, Lucques, Sienne, Piſtoie, Bologne, Citta-di-Caſtello, & quantité d'autres petits Etats moins conſidérables, qui ſe choiſirent tous pour Chef Robert, Roi de Naples. Bologne fut le rendez-vous de toutes les forces de la Ligue, comme

(*a*) *Leonard. Aretin.* p. 87. Amſt. 1733. in 12vo.

(*b*) Le même.

(*c*) *Heijs* Hiſt. de l'Emp. T. II. p. 151.

(*d*) *Cronica di dino Compagni*, Ap. *Muratori* l. c. p. 532.

me l'endroit le plus propre à empêcher l'Empereur d'entrer en Toſcane. Henri paſſa l'hiver de l'année 1311 à Gênes, qui lui prêta vingt galeres & au commencement de Mars il ſe rendit à Piſe, pour aller à Rome. Il reſta quelques jours à Viterbe, afin de mieux connoitre l'état de l'Italie, qu'il trouva cruellement diviſée. Son deſſein étoit d'y rétablir l'autorité Impériale, & il s'étoit fait couronner Roi de Lombardie à Milan; mais il ne put engager le Pape à le venir couronner à Rome. Comme il y avoit néanmoins un puiſſant parti, il réſolut d'y aller par force, quoique Jean Prince d'Achaïe & frere du Roi Robert fût dans cette ville pour lui en diſputer l'entrée. Les Florentins, toujours fideles à leurs engagemens, apprenant l'état des affaires à Rome, envoyerent un grand renfort à leurs amis, enſorte que ce ne fut pas ſans difficulté que Henri s'en ouvrit l'entrée l'épée à la main. Il ſe fit couronner à Saint Jean de Latran, le premier d'Août 1312, par trois Cardinaux. Ce couronnement n'auroit gueres ſervi à l'Empereur, ſans les diviſions qui déchiroient toute l'Italie. Milan l'avoit reçu, il s'étoit rendu maître de Crémone par force; il obligea Parme, Vicence & Plaiſance de reconnoitre ſon autorité & de lui payer une certaine ſomme. Padoue paya cent mille écus, & reçut un Gouverneur de l'Empereur. Les Vénitiens lui firent préſent d'une Couronne Impériale, enrichie de diamans, & il mit des Gouverneurs dans les villes qui s'étoient ſoumiſes volontairement, ou qui avoient été forcées de le reconnoitre. Nicolas Evéque de Brotonto, qui accompagnoit Henri, nous apprend (*a*), que les Florentins envoyerent alors un certain Richard Hugueti pour ménager un accommodement avec l'Empereur, mais qu'ils le tromperent. Léonard d'Arezzo ne parle point de cette ambaſſade; ainſi il ſe pourroit bien que ce fut une négociation ſecrete entre l'Empereur & les Chefs des Gibelins à Florence. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que l'Empereur étoit irrité au plus haut point contre le Roi de Naples & les Florentins, auxquels il imputoit tous les obſtacles qu'il rencontroit.

SECTION IV. *Hiſtoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *juſqu'à l'an* 1333.

Il marche à Florence.

Son armée étoit tellement fatiguée & affoiblie, qu'il n'étoit pas en état de marcher contre Robert; il ſe détermina à décharger ſa colere ſur les Florentins, & s'avança contre eux par Perouſe, Cortone & Arezzo, aiant l'Apennin à ſa droite. Les Exilés de Florence, qui avoit été exclus de l'amniſtie, vinrent le joindre. Les Florentins ne manquerent pas de prendre auſſi leurs précautions; ils rappellerent toutes leurs troupes, qui étoient en fort bon état, & chargerent leurs Généraux de faire tout ce qu'ils pourroient pour s'oppoſer à l'Empereur, mais d'éviter une bataille, autant qu'il ſeroit poſſible. Henri ne laiſſa pas de s'emparer de pluſieurs places du Florentin, & arriva à la fin à Anciſe: l'armée de Florence y étoit ſi fortement retranchée, qu'il auroit été impoſſible à ce Prince de paſſer outre, ſi les Exilés, qui connoiſſoient le pays, ne l'avoient dirigé dans ſa marche. L'Evêque de Brotonto dit, que l'armée de l'Empereur ſe trouva dans un fâcheux détroit, mais que ce Prince aiant battu une partie des Florentins, ſe ſeroit infailliblement rendu maître d'Anciſe, s'il l'avoit tenté. Le récit

(*a*) Iter Italicum Henrici VII. ap. *Muratori* T. IX. p. 922.

SECTION IV. *Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.*

de Léonard Aretin est assez le même (*a*), & il paroit sur le tout, que l'animosité de Henri contre Florence lui fit faire une fausse démarche, en laissant Ancise & le gros de l'armée Florentine derriere lui pour marcher droit à Florence, qu'il investit d'abord du côté de la porte de Casentino.

L'assiege & leve ensuite le siege.

Les Florentins, à la vue de l'armée Impériale, s'imaginerent que la leur avoit été entierement défaite à Ancise. Cette pensée les jetta dans une consternation, qui finit par le désespoir. Ils borderent leurs murailles & se fortifierent; mais Léonard Aretin ne conçoit point, pourquoi l'Empereur ne profita point de la premiere consternation des Florentins pour donner l'assaut à la ville, dont il se seroit suivant les apparences rendu maître. L'Evêque de Brotonto, qui étoit à la suite de l'Empereur, nous instruit de ce qui l'empêcha, il nous dit, que l'Empereur étoit alors fort malade; qu'il n'avoit avec lui gueres que trois-cens chevaux; que son camp étoit dépourvu de tout, par l'imprudence des Allemands, qui avoient tout ravagé & détruit, & qu'ils furent obligés d'acheter au double leurs provisions des Gibelins, qui suivoient l'armée, qui les quitterent aussitôt. Les Florentins appellerent leurs Alliés à leur secours; les Lucquois leur envoyerent trois mille hommes de pied & six-cens chevaux, de bonnes troupes. Au bout de quelques heures leur armée arriva d'Ancise, par un autre chemin que celui que l'Empereur avoit pris; alors ils se rassurerent, & quoique l'Empereur ne fut campé qu'à trois-cens pas tout au plus de leurs murailles, ils s'appercevoient à peine qu'ils étoient assiégés. Henri leva le siege le 30 de Novembre, & les Florentins le harasserent dans sa retraite. Il alla assieger Casciano, & reçut-là de Pise un renfort de trois mille fantassins, & de cinq-cens chevaux, avec mille Archers de Genes. L'Evêque de Brotonto avoue que les Allemands commirent de grands désordres, pendant ce siege, en brûlant plusieurs places, & en en prenant d'autres. Du nombre des dernieres fut le Château de Sainte-Marie, où on fit prisonnier Contardi, d'une des plus nobles familles de Florence. Les Gibelins solliciterent vivement l'Empereur de lui faire couper la tête, pour inspirer plus de terreur à ses ennemis. Henri aima mieux lui donner la liberté, à condition qu'il retourneroit à Florence, & qu'il tâcheroit d'engager ses concitoyens à s'accommoder avec l'Empereur. Contardi s'acquitta de sa commission en homme d'honneur; mais sans réussir. Il retourna auprès de Henri & attribua l'opiniâtreté des Florentins principalement à l'Evêque & à son Clergé, qui exhortoient sans cesse le peuple à défendre sa liberté contre l'Empereur. Pendant qu'il fut devant Casciano, les Florentins le redoutoient si peu, qu'ils renvoyerent les troupes auxiliaires, & le harasserent tellement qu'il fut obligé de lever le siege. Il se retira à Poggiobonza, ci-devant Boneti, dont il rétablit les fortifications, que Charles d'Anjou avoit fait démolir. Bien qu'on fut au cœur de l'hiver, les Florentins harcelerent si fort ses troupes, qu'il fut contraint de tenir la campagne, jusqu'au commencement de l'année 1313.

Les Florentins cedent la souveraineté de

L'obstination avec laquelle l'Empereur continuoit la guerre inspira néanmoins tant de crainte aux Florentins qu'ils prirent la résolution de deman-

(*a*) *Leonard. Aretin.* L. c. p. 90.

der du secours à Robert Roi de Naples, parcequ'ils s'attendoient que Henri recommenceroit les hostilités au Printems, avec plus d'ardeur que jamais. Ils nommerent pour Ambassadeurs Jaques Bardi, & Dardano Acciaioli. On les chargea de passer à Sienne & à Perouse, pour exciter ces deux Etats à entrer dans la cause commune; ils devoient aussi s'adresser aux Lucquois & aux Bolonois. Tous joignirent leurs Députés à ceux de Florence, Robert les reçut très-bien & leur promit, si les affaires de son royaume le lui permettoient, qu'il viendroit en personne se mettre à la tête des Confédérés de Toscane; il envoya en même tems son frere Pierre avec un corps de cavalerie à leur secours. Cela enfla fort le courage aux Florentins, mais ils furent fort étonnés, lorsque Robert leur demanda bientôt après trois mois de paye pour sa cavalerie. Cette demande venoit d'autant plus mal à-propos, que les dépenses qu'on avoit été obligé de faire avoient épuisé les finances de l'Etat; & que leurs alliés refuserent de contribuer à cette nouvelle dépense. En-vain les Florentins sollicitèrent-ils Robert de modérer ses prétentions, ils furent obligés de donner une partie de la somme demandée, après quoi ils se flaterent que le Roi de Naples viendroit dégager sa parole. Robert savoit combien ils redoutoient d'être soumis à la domination de l'Empereur, ensorte qu'il les amusa si long-tems, qu'ils se déterminerent à lui offrir la Souveraineté de leur ville pour cinq ans. Ce furent les Magistrats, autorisés par le peuple, qui prirent cette résolution, mais ils stipulerent „ que le Roi, son fils, ou un de „ ses freres résideroit à Florence: qu'aucun des Exilés ne seroit rappellé; „ que Florence seroit, gouvernée par ses propres loix, & que l'autorité „ des Présidens subsisteroit toujours ". On envoya des Députés à Naples, qui remirent à Robert l'acte de sa nouvelle Souveraineté. Ce Prince en commença l'exercice par un acte de justice, qui fut extrémement approuvé des Florentins. Les Présidens, qui avoient eu la principale part à l'offre de la Souveraineté, comptant sur le service qu'ils lui avoient rendu, solliciterent certaines immunités pour eux & pour leurs familles, avec d'autres privileges incompatibles avec les libertés du peuple. Robert après avoir ratifié l'acte par lequel on lui déféroit le Gouvernement, rejetta leurs demandes avec indignation & mépris.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

leur ville à Robert Roi de Naples pour cinq ans.

1313.

Pendant son séjour à Poggiobonza, l'Empereur se ligua avec Frederic Roi de Sicile contre Robert. Ils se proposoient d'envahir le royaume de Naples, & Frederic fournit une grosse somme d'argent à Henri. Ce subside mit l'Empereur en état de prendre à son service soixante-dix galeres de Gênes, d'engager un plus grand nombre de troupes d'Allemagne & de faire d'autres préparatifs, qui auroient pu être funestes aux Florentins & à Robert, si l'Empereur ne fût mort dans un Chateau près de Sienne au mois d'Août 1313. Divers Historiens (*a*) assurent qu'il fut empoisonné. C'étoit un Prince violent, mais nullement politique. Il prétendoit être Souverain de toute l'Italie, & avoit sommé tous les Princes & les Etats, non seulement de lui rendre hommage, mais aussi de lui payer tribut. Les Florentins & leurs Alliés eurent le courage de lui résister; il jura de s'en ven-

Mort de l'Empereur. Son caractere.

(*a*) *Heiss* T. II. p. 156.

SECTION IV. *Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.*

ger, & les mit de même que Robert au ban de l'Empire. On prétend que ce fut ce qui causa sa mort, en engageant les Florentins à lui faire donner du poison par la main d'un Dominicain, qui lui administra la communion (*). Quoiqu'il en soit de ce fait, il est certain que cette mort arriva fort à-propos pour les Florentins & leurs Alliés, aussi bien que pour le Roi Robert, parce qu'elle rompit la puissante ligue formée contre eux. La Flotte Génoise fut renvoyée, l'armée Impériale retourna en Allemagne, & Frederic, qui assiegeoit Reggio, fut obligé de repasser en Sicile.

Les affaires changent de face en Italie. 1314.

La face des affaires changea alors dans toute l'Italie. Les Florentins & leurs Alliés avoient été fort irrités contre les Pisans, à cause qu'ils avoient assisté l'Empereur; ils résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. Les Pisans choisirent alors pour leur Gouverneur Uguccione Faggiolani, dans l'espérance de rompre ou d'affoiblir par là la ligue faite contre eux. Faggiolani prit d'abord à sa solde huit-cens chevaux Allemands, de l'armée de l'Empereur, & fit de grands préparatifs contre les Lucquois, qui à l'exemple des Florentins se mirent sous la protection du Roi de Naples. Comptant trop sur son secours, ils furent moins alertes en campagne, qu'ils ne l'avoient été. Les Florentins remplirent néanmoins fidelement leurs engagemens envers les Lucquois, & Faggiolani jugea à-propos de se renfermer quelque tems dans Pise. Mais aussitôt que les auxiliaires furent partis, il attaqua les terres de Lucques avec tant de furie, qu'il força les Lucquois à faire une paix honteuse, ils furent obligés de remettre divers Forts aux Pisans, & de rappeller tous les Gibelins exilés. Ceux-ci aiant demandé de rentrer en possession de leurs biens, trouverent de l'opposition, ce qui donna lieu à une guerre civile dans la ville. Les Florentins donnerent dans cette occasion une belle preuve de leur fidelité; ils avoient fait les plus fortes représentations sur la foiblesse que les Lucquois avoit témoignée, en concluant la paix; ils ne laisserent pas néanmoins d'appuier leurs amis dans Lucques. D'autre part, les Gibelins de cette ville s'adresserent à Faggiolani, qui vint à leur secours avec sa cavalerie Allemande, pilla les maisons de l'un & de l'autre parti, & chassa les Guelfes de Lucques.

Les Florentins secourent les Exilés de Lucques.

Une pareille révolution ne pouvoit arriver que dans un Etat d'Italie, divisé par deux Factions, ainsi que l'étoit Lucques. Les Exilés de cette ville se retirerent sur quelques terres, qu'ils avoient dans le Val d'Arno, & implorerent la protection des Florentins, qui la leur accorderent hautement. Non contens de leur envoyer du secours pour se maintenir dans leurs Forts, ils envoyerent des Ambassadeurs au Roi de Naples pour demander son assistance. Robert, qui vouloit conserver son crédit chez les Etats de Toscane, qu'il regardoit comme ses sujets, ordonna à son frere Pierre de marcher à Florence à la tête d'un corps de cavalerie. Le pre-

(*) Ferretus de Vicence, Auteur contemporain d'un grand poids, publié par Muratori dans le T. IX des Historiens d'Italie, entre dans un détail circonstancié de la mort de Henri, mais il ne donne aucun lieu de penser, qu'elle fut causée par le poison. Il dit à la vérité qu'un Dominicain lui donna la communion, mais ce ne fut qu'après que les Medecins l'eurent abandonné. [On peut voir ce qu'a dit sur ce fait, *Giannone* T. III. sur tout la Note, p. 228, 229. *Cit. du Trad.*]

mier soin de Pierre, après son arrivée, fut de ménager un accommodement avec les Aretziens, dont le Gouvernement étoit toujours Gibelin, de peur qu'ils ne se joignissent à Faggiolani, & aux Gibelins de Pise & de Lucques. Ce grand point gagné, les Florentins ne s'occuperent que de la guerre contre Pise, tandis que Faggiolani, la poussoit vivement contre les Exilés de Lucques, les Pistoiens, ceux de Miniato, les Volterrans & d'autres peuples confédérés avec Florence, dont les terres étoient exposées à ses courses. A la fin, il entreprit le siege de Catino. Sur ces entrefaites Philippe Prince de Tarente, autre frere du Roi Robert, vint à Florence, & anima tellement les Florentins, qu'ils lui donnerent le commandement de toutes les troupes, qu'ils purent rassembler, & il se mit en marche pour faire lever le siege de Catino. Faggiolani de son côté fit les dispositions nécessaires pour le bien recevoir; mais comme ses forces étoient inférieures, il se tint sur la défensive, sans lever le siege. Il fut néanmoins obligé de retourner à Lucques, où sa présence étoit nécessaire pour prévenir une nouvelle révolution. Il ne put néanmoins exécuter ce dessein sans en venir à une bataille. Il y avoit parmi les Alliés des Florentins, les Siennois & les Collenois (*). Faggiolani fondit sur eux avec tant d'impétuosité, qu'il les renversa sur le principal corps des Florentins. Ceux-ci ne laisserent pas de soutenir courageusement le choc, mais la cavalerie Allemande aiant pénétré leurs rangs, ils furent mis en déroute, deux mille furent taillés en pieces, & un grand nombre se noyerent. Philippe, qui commandoit l'armée, étant malade, son frere Pierre commanda, & périt dans le combat avec Charles, fils aîné de Philippe (*a*). Cette victoire couta cher à Faggiolani, son fils fut tué, & la premiere ligne de son infanterie taillée en pieces par les Florentins.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

Ceux-ci furent fort mécontens de leurs Généraux, & leur chagrin augmenta, quand ils virent que Catino s'étoit rendu au vainqueur, & que le Roi de Naples ne fesoit aucun mouvement pour les sécourir. Dans le tems qu'ils commençoient à parler de se choisir un autre Protecteur, Novello, un des Généraux de Robert, arriva fort peu accompagné pour se mettre à la tête de l'armée. Cela mit les Florentins encore de plus mauvaise humeur. Florence fut divisée en deux Partis, celui des Royalistes & des Anti-royalistes, qui en vinrent souvent aux mains: & la liberté de cette République auroit couru grand risque, si les Pisans ne lui avoient procuré le tems de respirer, & obligé Faggiolani (†), d'emploier ses troupes contre eux, en tentant de s'affranchir de son joug.

Les Pisans se révoltent contre Faggiolani.

Ce fut en ce tems-là que le fameux Castruccio Castracani parut sur la scene. Son Histoire particuliere se trouvera sous celle de Lucques. Il suffira d'observer ici, que c'étoit encore un jeune homme, dans le tems

(*a*) *Leonard Aretin.* p. 95. *Jannotti Manetti* Hist. ap. *Muratori* Vol. XIX. p. 1030.

(*) Les Habitans de Colle, petite ville de Toscane, qui mérite à peine le nom de ville quoique ce soit le siege d'un Evêque.

(†) Le Traducteur François de Machiavel, suivi par d'autres, nomme ce Seigneur *Uguccione de la Foggivole.* J'ai suivi le texte Latin de l'Historien de Florence, qui l'appelle *Huguccio Faggiolani.* Rem. du Trad.

SECTION IV. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *jusqu'à l'an* 1333.

dont nous parlons, parfaitement bien fait & de beaucoup de genie. Il étoit Lucquois & du nombre de ceux qui par la derniere révolution étoient rentrés dans la ville. Aiant déplu à Faggiolani, celui-ci l'avoit fait arrêter, quoiqu'il lui eût rendu de grands services, & qu'il se fût fait une grande réputation. Faggiolani ne dissimuloit point le dessein de le faire mourir, comme il avoit déja fait périr plusieurs autres Nobles de Pise & de Lucques. Les Lucquois prirent les armes en faveur de Castruccio & le tirerent de prison. Faggiolani l'aiant appris partit de Pise pour réduire les Lucquois; mais à peine fut-il sorti, que les Pisans fermerent leurs portes pour l'empêcher de rentrer, tandis que les Lucquois le repousserent. Il perdit ainsi dans un seul jour deux Etats & fut obligé de se sauver à Luna, aujourd'hui Arici. Les Pisans & les Lucquois se mirent sous la protection du Roi de Naples, au grand déplaisir des Florentins, qui se flatoient de venger sur les Pisans leur défaite de Catino. Comme ils apprehenderent néanmoins de faire tort à la cause commune par la desunion, ils ratifierent à la fin ce que le Roi avoit fait.

Nouvelle armure de la cavalerie.

Cette année est remarquable par un nouveau réglement qui se fit à Florence, en conséquence duquel chaque cavalier, qui alloit en Campagne devoit être armé de pied en cap de fer. On prit cette précaution, à cause du desavantage que la cavalerie avoit eu à la journée de Catino, parcequ'elle étoit armée à la légere. Gui, Comte d'Andria, étoit Gouverneur de Florence, de la part du Roi Robert, qui de jour en jour y étoit moins aimé. Ce n'est pas que le peuple eut de justes sujets de mécontentement; mais les semences de haine entre les familles nobles subsistant toujours, il suffisoit que l'une favorisât le Roi, pour qu'une autre se déclarât contre lui. Gui connoissoit parfaitement les intérêts & les dispositions des Florentins, & il se conduisit avec tant de sagesse & de modération, qu'il accommoda cinquante familles nobles, qui avoient de grandes querelles ensemble, & par là, les gagna au Roi. Il rétablit de cette façon dans Florence l'union & la tranquillité à un point, qu'on n'avoit presque jamais vu. Les Florentins donnerent aussi en ce tems-là des preuves de fidélité envers leurs alliés, en assistant les Guelfes de Crémone & de Parme contre leurs ennemis.

Les Florentins assistent le Roi de Naples. 1316.

Robert, Roi de Naples, étoit en ce tems-là à Gênes, où un parti le mit en possession de la ville. Comme il rencontra néanmoins de grandes oppositions, il demanda du secours aux Florentins, qui étoient en paix au dedans & au dehors, & à leurs Alliés; ils lui en envoyerent, qui lui fut fort utile. L'Empire étoit vacant depuis la mort de Henri de Luxembourg. Le Pape Clément V avoit condamné la mémoire de cet Empereur, & annullé la sentence de ce Prince contre le Roi Robert, parcequ'il étoit Vassal du Saint Siege. Prétendant d'ailleurs que le Gouvernement de l'Empire lui appartenoit pendant la vacance, il nomma Robert Vicaire de l'Empire en Italie, & c'étoit en vertu de ce Vicariat que le Roi de Naples s'étoit introduit dans Gênes. Cependant les Génois bannis, étant soutenus par la France, Robert n'auroit pu se maintenir dans cette ville, sans l'assistance des Florentins. Après la mort de Clément V en 1314, Jean XXII lui avoit succédé. Quoique son pere n'eût été qu'un pauvre Savetier, il

prétendoit, de même que ses prédécesseurs, avoir le pouvoir de déposer les Rois, & de disposer des empires; mais le parti des Gibelins étoit en ce tems-là fort puissant en Italie. L'Evêque d'Arezzo s'étoit en quelque façon rendu maître de cette ville, & Castruccio de Lucques, qui étoit un soldat de fortune, aiant été gagné par les Gibelins, porta les Lucquois, qu'il gouvernoit entierement, à se déclarer contre les Florentins. Ils avoient en lui l'ennemi le plus redoutable, qu'ils eussent jamais eu, n'y aiant point alors en Italie de Général, qui eut plus de crédit & de réputation que lui. Il attaqua tout à coup & ravagea les terres de Florence, prit plusieurs places, & s'avança jusqu'à Empoli. Les Florentins furent obligés de rappeller mille chevaux, qui étoient au service du Roi de Naples, dans la guerre de Gênes. Castruccio fut charmé de l'occasion de faire connoitre sa puissance, il marcha vers Gênes, mais il fut obligé de revenir sur ses pas, à cause que les Florentins avoient fait une irruption sur les terres de Lucques. Sa plus forte envie étoit de les combattre, s'il lui étoit possible, mais les Florentins qui sentoient sa supériorité, se tinrent pendant toute l'année sur la défensive, ce qui ne leur fit pas honneur & leur couta plusieurs places.

Leurs guerres avec Castruccio. 1317 *& suivantes.*

L'année suivante les Florentins se liguerent avec Spinetta, Gentilhomme Lucquois fort riche, que Castruccio avoit offensé: ils leverent deux armées, avec lesquelles, ils entrerent sur les terres de Lucques par deux côtés. Une des armées forma le siege de Fighini, & l'autre marcha droit à Lucques, & reprit plusieurs des places qu'ils avoient perdues. Castruccio ne perdit point de tems pour s'opposer à cette double invasion, & marcha avec une diligence étonnante au secours de Fighini. A son approche, les Florentins décamperent à la hâte, & se retirerent avec une honteuse précipitation. Castruccio ne put néanmoins les engager à en venir à une action décisive; ils s'en retournerent chez eux, non sans quelque peine, & avec quelque perte: cela facilita à Castruccio la prise des places qu'ils avoient recouvrées, & celle de plusieurs autres.

Election de douze Conseillers. 1321.

Les affaires des Florentins se trouvoient en assez mauvais état, tant par la perte de leur réputation, que parce qu'ils n'avoient aucun homme de conséquence à la tête de leurs troupes. Ils s'étoient fait beaucoup de tort par les secours qu'ils avoient envoyés au Roi de Naples & à leurs autres Alliés; & ils se trouverent si embarrassés à tous égards, qu'en 1321 ils furent obligés de choisir douze citoyens pour assister de leurs conseils les Seigneurs. Ils ajouterent aussi de nouveaux ouvrages aux fortifications de leur ville (*a*).

Les Pistoiens traitent avec Castruccio.

L'ancienne alliance entre les Florentins & les Pistoiens (*) subsistoit toujours, & les premiers envoyerent Julio, un de leurs meilleurs Capitaines,

(*a*) *Leonard. Aretin.* p. 98.

(*) Les particularités de la ligue entre les Pistoiens & Castruccio, sont tirées de la Chronique de Pistoie par Jannotius Manetti, Florentin, que Muratori a publiée dans son Vol. XIX. p. 987. Manetti est un Auteur de poids, non seulement parceque c'étoit un Florentin de distinction, mais parcequ'il étoit Gouverneur de Pistoie. Léonard Aretin est fort sec sur cette partie de l'Histoire.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

avec un corps de cavalerie au ſecours des autres, parceque Caſtruccio avoit un fort parti dans leur ville, & qu'il viſoit à s'y rendre le maître. Pino, Chevalier Florentin, étoit en ce tems-là Gouverneur de Piſtoie de la part du Roi de Naples. Tout ce que put faire Julio ce fut d'empêcher Caſtruccio de s'en mettre en poſſeſſion, mais il ne put empêcher ce Général de mettre tout le territoire de Piſtoie à contribution d'une façon ſi onéreuſe, que les habitans ſoupiroient après la paix. Quelques-uns des principaux citoiens ménagerent une conférence entre Caſtruccio & Pino dans cette vue, mais ils ne purent s'accorder ſur les conditions (*a*). Cette négociation dépiut tellement aux Florentins, qu'ils rappellerent Pino à Florence: les Piſtoiens ſe choiſirent eux-mêmes un autre Gouverneur, qui étoit un certain Fumo, partiſan de Caſtruccio. Ormanni, Prieur du Monaſtere de Peſcia, étoit de la même faction, & travailloit avec beaucoup d'activité à éloigner les ennemis de Caſtruccio du Gouvernement. Ce Prieur avoit tant de crédit, qu'il porta le commun peuple à demander ouvertement qu'on traitât avec Caſtruccio. La Seigneurie de Florence qui l'apprit, envoya une Ambaſſade ſolemnelle de ſix Nobles, & de ſix des principaux Citoiens, pour diſſuader les Piſtoiens au moins de traiter ſéparément. Ormanni, inſtruit de cette députation, écrivit à tous les habitans du territoire de Piſtoie, de ſe rendre inceſſamment à la ville, s'ils deſiroient la paix avec Caſtruccio. Dans le même tems ce Prieur & les chefs de la faction reçurent les Ambaſſadeurs Florentins avec toute la civilité poſſible, mais par ſes intrigues le peuple ſe ſaiſit des portes de la ville & du Palais, & dépoſa tous les Magiſtrats qu'il croyoit n'être point portés pour la paix. Ormanni aſſura les Ambaſſadeurs de Florence, que cela s'étoit fait à ſon inſu & contre ſon intention; mais dans le même tems il invita ſecretement Caſtruccio de s'avancer vers Piſtoie, pour favoriſer la révolution.

Il ne paroit pas par le récit de Manetti, qu'Ormanni agit avec plus de bonne foi avec Caſtruccio, qu'il n'avoit fait avec les Députés de Florence, qui ſur la nouvelle de l'approche de Caſtruccio quitterent promptement Piſtoie, & ſauverent avec quelque peine deux Gentilshommes qu'Ormanni avoit deſſein de faire mourir. Il prit enſuite le Gouvernement en main, chaſſa tous ceux qui s'oppoſoient à lui, & laiſſa à ſes avides parens la liberté de piller & de vexer le peuple. Il ſe ménageoit cependant toujours avec Caſtruccio, mais celui-ci voiant que le Moine l'amuſoit, s'empara de la plus grande partie du territoire de Piſtoie. Cela, joint à l'inſolence d'Ormanni, rendit celui-ci fort odieux au peuple; Philippe ſon neveu, bien plus habile & plus modéré que lui, le dépouilla de ſon autorité, & ſe conduiſit de façon, qu'il étoit bien avec Caſtruccio & avec les Florentins, mais au bout de quelque tems il fut obligé de ceder toute l'autorité à Caſtruccio.

Meſures des Florentins contre Caſtruccio, & ſuite de la guerre.

Tandis que cette révolution arrivoit à Piſtoie, les Florentins envoyerent des troupes au ſecours de leurs Aliés de Sienne. Le turbulent Evêque d'Arezzo d'un autre côté aſſiegea & prit Fronzoli: d'ailleurs il pourſuivoit à

(a) *Manetti* ap. *Muratori* T. XIX. p. 1031.

à feu & à ſang les Alliés des Florentins dans le territoire d'Arezzo, enſorte qu'ils firent demander du ſecours à Florence. L'Evêque feſoit alors le ſiege de Velona; les Florentins auroient pu s'excuſer de donner le ſecours qu'on leur demandoit, aiant tant d'ennemis ſur les bras; ils ne laiſſerent pas de faire marcher des troupes au ſecours de leurs amis. Mais avant leur arrivée, l'Evêque avoit pris & fait raſer Velona, deſorte que les auxiliaires s'en retournerent, & le Prélat de ſon côté reprit le chemin d'Arezzo. Les difficultés où ſe trouvoient les Florentins, ſembloient enflammer leur courage, au lieu de l'affoiblir. Ils ne ceſſoient de repréſenter à leurs Alliés, qui étoient principalement des Guelfes exilés, la puiſſance de Caſtruccio, & combien la liberté de la Toſcane avoit à craindre de ſa part; ils le firent avec tant de ſuccès, qu'ils raſſemblerent encore une nombreuſe armée à Florence, ce qui arrêta pour quelque tems les progrès de Caſtruccio. Les Florentins traiterent même avec les Génois, qu'ils devoient aſſiſter par terre, à condition que les Génois feroient diverſion par mer en attaquant les Lucquois. Pendant qu'on feſoit les préparatifs de cette expédition par terre, un Officier d'une fidélité éprouvée, qui commandoit trois-cens chevaux déſerta avec tout ſon monde, & ſe rendit auprès de Caſtruccio. Les Florentins jugerent que cet Officier avoit été corrompu; on ſe défia les uns des autres, & l'expédition échoua. Cela fournit à Caſtruccio l'occaſion de faire une nouvelle irruption ſur les terres de Florence, juſques à Saint-Miniato; après quoi il s'en retourna triomphant à Lucques, ſe vantant d'avoir fait éprouver à ſes ennemis les calamités dont ils l'avoient menacé. En ce tems-là l'Evêque d'Arezzo ſe jetta ſur les terres de Faggiolani, qui étoient au pied de l'Apennin, & après s'être emparé de pluſieurs Châteaux, il aſſiegea Rondino. Cette petite ville avec ſon territoire avoit toujours été fidelement attachée à l'alliance des Florentins, dont les habitans implorerent la protection. Les Florentins, vivement touchés, ſe trouverent ſi fort preſſés de toutes parts, qu'ils furent dans l'impuiſſance d'envoyer du ſecours à leurs généreux Alliés; ceux-ci, après s'être défendus pendant pluſieurs mois, furent contraints de ſe rendre à l'Evêque.

SECTION IV. *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1300 juſqu'à l'an 1333.*

Sur ces entrefaites, Caſtruccio s'étoit avancé juſqu'à Prato, qui eſt à peu près à une égale diſtance de Florence & de Piſtoie, & ſeulement à quelques milles de l'une & de l'autre. Cela mit une telle allarme dans Florence, que le Peuple ſans attendre d'ordre, courut aux armes, & ſortit au nombre de vingt mille pour aller combattre Caſtruccio. Celui-ci fut fort étonné de ſe trouver en tête une armée ſi ſupérieure à la ſienne, il ne laiſſa pas de faire quelques diſpoſitions pour combattre cette multitude confuſe; mais néanmoins il profita de la nuit pour ſe retirer, deſorte que le lendemain matin les Florentins ne virent plus d'ennemi. Manetti (*a*) nous apprend une particularité dont Léonard Aretin ne dit rien, c'eſt que Raimond Cardone, qui avoit été au ſervice du Pape en France, commandoit les Florentins dans cette occaſion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt-que le lendemain ils furent extrémement mortifiés de n'avoir point d'ennemi à

(*a*) *Manetti* l. c. p. 1035.

SECTION IV. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *jusqu'à l'an* 1333.

combattre. Le Peuple & tous les volontaires vouloient qu'on pourfuivît l'ennemi, mais la Nobleffe s'y oppofa. Cela caufa des conteftations fi vives, qu'on réfolut de s'en rapporter à la décifion des Seigneurs. La difpute ne fut pas moins grande parmi eux, le bruit s'en étant répandu dans la ville, le Peuple auquel s'étoient joints les habitans des villes voifines & de la campagne, força les Seigneurs à pourfuivre l'expédition, & de tenter la réduction de Lucques même. En conféquence de cette réfolution tumultueufe, une foule de gens, alla joindre l'armée à Prato, dans l'efpérance d'amener Caftruccio & toute fon armée enchaînés à Florence. Mais quand ils furent arrivés fur les lieux, tout cela ne formoit qu'un corps confus & fans ordre; enforte qu'après quelques conteftations encore avec la Nobleffe, le gros s'en retourna à Florence, où il s'éleva de nouvelles difputes; voici à quel fujet.

Divifions à Florence.

Pendant que le voifinage de Caftruccio fefoit trembler les Florentins, on avoit fait un décret, par lequel on promettoit à tous les Exilés de Florence, qui étoient en grand nombre & tous gens de main, de les rétablir dans la ville, s'ils venoient au fecours de leurs concitoyens contre Caftruccio, un grand nombre fe rendirent au camp (*a*); mais la difpute entre la Nobleffe & le Peuple, qui retournoient à Florence, leur fit comprendre, qu'ils auroient de la peine à obtenir l'exécution de la parole qu'on leur avoit donnée. Comme ils étoient mieux montés que le refte de l'armée, qui étoit en marche pour retourner à Florence, ils firent diligence, comptant d'entrer dans la ville avant les autres; mais le parti dominant leur ferma les portes, deforte qu'ils furent obligés de camper fous les murs de la ville (*b*). Le lendemain l'armée rentra dans la ville, & les Exilés fe retirerent à Prato, d'où ils envoyerent huit députés pour traiter avec les Florentins.

Ces Députés trouverent la ville fort divifée. Les Seigneurs qui avoient donné leur parole, infiftoient fur la foi publique, qui étoit engagée à recevoir les Exilés, & ils étoient foutenus par la Nobleffe, qui revenue de fon attachement pour le Pape, cherchoit à fortifier fon parti par le retour des Exilés. D'autre part, le Peuple s'y oppofoit, non feulement par opiniâtreté, mais parcequ'il étoit mécontent de la conduite des Nobles dans l'expédition contre Caftruccio. Le parti des Seigneurs & de la Nobleffe eut néanmoins affez de crédit pour faire donner aux Députés une audience publique. Ils infifterent fortement fur la parole que les Seigneurs leur avoient donnée, & fur le décret qui avoit été porté en leur faveur. Quand ils fe furent retirés, un des plus rufes Avocats du Peuple foutint que les Seigneurs, qui n'étoient que les Délégués du Peuple, n'étoient pas autorifés par la conftitution de leur Gouvernement, de paffer un décret de cette nature, fans le confentement du Peuple, qui devoit être confulté. On fit auffi un crime aux Exilés d'avoir quitté le camp, & d'avoir voulu entrer par force dans la ville. Il femble qu'on peut inférer de ce que dit Léonard Aretin (*c*), qu'en de pareilles occafions de débat, les Florentins procédoient par voie de Scrutin, & dans celle-ci il ne fut nullement favorable

(*a*) *Machiavel* L. II. dit qu'ils étoient au nombre de quatre mille. *Cis du Trad.*

(*b*) *Leonard. Aret.* p. 100.

(*c*) Le même, p. 102.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

aux Exilés. On congedia l'assemblée, & les Exilés résolurent d'emploier la force pour rentrer dans la ville. Il falloit pour réussir consulter leurs amis qui y étoient; mais pendant ce tems-là les citoyens aiant eu le vent de ce qui se passoit, doublerent les gardes, & prirent les armes: ensorte que lorsque les Exilés parurent, au nombre de quinze mille, ils s'apperçurent que leur projet avoit été éventé, & furent contraints d'y renoncer.

Leur approche fut une preuve suffisante pour le Peuple, qu'ils avoient des intelligences dans la ville: cependant il se conduisit dans cette occasion avec une sagesse & une modération sans exemple. Comme on n'avoit de preuves contre personne en particulier, & qu'il étoit néanmoins évident qu'il y avoit des coupables, on s'assembla en corps, chacun écrivit les noms de ceux qu'il soupçonnoit, & il se trouva à l'ouverture des billets, que les soupçons tomboient principalement sur Aimeric Donati, Teggia Frescobaldi, & Lottier Gherardini. Aiant été cités devant les Magistrats, ils justifierent les soupçons du Peuple, en avouant qu'ils avoient la connoissance du projet des Exilés, mais qu'ils ne l'avoient point encouragé, comme c'étoit-là ce que les Loix d'Angleterre appellent *Misprision of treason*, ils furent condamnés à une legere amande (*) & à un court bannissement. Après cette sentence, les citoyens se pourvurent de Pennons, ou de petits drapeaux, sous lesquels ils se pussent rassembler, quand ils ne pourroient se ranger sous leur bannière ordinaire, ou que les Seigneurs refuseroient de la faire arborer.

Changement qui s'y fait. 1325.

Il se fit en ce tems-là un important changement à Florence. L'élection des Magistrats s'étoit faite jusques ici à la pluralité des voix: mais comme c'étoit une source d'animosités, il fut résolu que les Electeurs, qui étoient les Seigneurs & les Conseils mettroient dans une urne les noms des citoyens qu'ils croioient propres à exercer la Magistrature, & que le jour de l'élection, après avoir bien secoué l'urne, on tireroit le nombre de billets qu'il faudroit, & que ceux dont les noms sortiroient, seroient censés élus, avec ces deux restrictions néanmoins, que les mêmes personnes ne pourroient servir que trois ans après être sortis de charge, non plus que ceux qui auroient un frere ou quelque proche parent en fonction. On conféra ce pouvoir aux Electeurs pour trois ans & demi (†).

Tandis que Florence prenoit ainsi des précautions pour la conservation de sa liberté, elle couroit risque de perdre ses domaines, d'un côté Castruccio y fesoit le dégat, & de l'autre l'Evêque d'Arezzo prit Tifernum, autrement Citta di Castello. Le voisinage & la puissance de ce Prélat allarmerent tellement quelques Etats de Toscane, & en particulier Pérouse, qu'ils renouvellerent leur confédération avec Florence pour trois ans, & résolurent de tenter de reprendre Citta di Castello. Castruccio, qui étoit parfaitement instruit des mouvemens de ses ennemis, étoit campé en ce

(*) Les termes dont se sert Léonard Aretin sont, *Duobus millibus æris singuli eorum multati.* Cette somme autant qu'on a pu le savoir, n'alloit qu'à cinquante livres sterling pour chacun.

(† Quoique cette méthode de se servir du sort dans les élections, ait continué tant que Florence a pu s'appeller une République. Cependant l'Aretin p. 103. pense que le mal qui en résultoit surpassoit le bien qu'on en attendoit.

tems-là proche de Fucetti, place importante ſur les frontieres de Lucques, mais qui étoit au pouvoir des Florentins. Ne pouvant la prendre par force, il eut recours à l'argent, & corrompit une partie de la garniſon; on l'introduiſit à la faveur d'une nuit obſcure & orageuſe avec cent-cinquante chevaux & cinq-cens hommes de pied. Le reſte de la garniſon & les citoyens coururent aux armes, & après un combat ſanglant, pouſſerent Caſtruccio dans la partie ſupérieure de la ville; il fut obligé de s'y barricader avec ſes troupes, dans l'eſpérance que le gros de ſon armée le joindroit le lendemain. Mais les garniſons voiſines du parti des Florentins, aiant ſoupçonné ce qui ſe paſſoit, par les feux allumés dans la place pendant la nuit, envoyerent le matin de ſi puiſſans renforts à la garniſon, que Caſtruccio ne put plus ſe maintenir dans ſon poſte; il fut bleſſé au viſage & eut bien de la peine à ſe ſauver, aiant perdu preſque tout ſon monde. Il y eut cette année, par une eſpece de convention tacite, une ſuſpenſion d'armes entre les Florentins & les Arezziens. Cependant les premiers joignirent leurs troupes à celles des Siennois, des Bolonois & des autres confédérés pour l'expédition de Citta di Caſtello. Caſtruccio étoit devenu entierement maître de Piſtoie; il donna ſa fille en mariage à Philippe, qui avoit, en vue de cette alliance, empoiſonné auparavant ſa femme.

Diviſions inteſtines.

Les dangers dont on étoit menacé au dehors ſembloient augmenter les diſſenſions inteſtines dans Florence, au lieu de les faire ceſſer. Le Peuple attribua ſes malheurs à la mauvaiſe conduite ou à la trahiſon des Magiſtrats, qu'ils dépoſerent au tems de la premiere élection. De ce nombre fut Nardi Bordo ou Berdo, qu'ils réſolurent d'accuſer de trahiſon par devant le Gouverneur de Robert. Les Seigneurs, ſoit pour le favoriſer, ſoit qu'ils fuſſent convaincus de ſon innocence, l'envoyerent hors de la ville chargé d'une commiſſion d'Etat. Le jour où l'affaire devoit être examinée, ſon frere accompagné des Officiers des Seigneurs, allégua pour juſtifier ſon abſence, qu'il étoit emploié pour le ſervice de l'Etat. Le Gouverneur, qui étoit ennemi de Bordo, réfuta cette excuſe, & des paroles on en vint aux coups. Le Gouverneur, favoriſé par le Peuple, reſta maître du champ de bataille, & non ſeulement condamna Bordo, mais bannit ſon frere.

Continuation de la guerre entre Caſtruccio & les Florentins qui ſont défaits.

La guerre en attendant ſe feſoit vivement entre les Florentins avec leurs Alliés & Caſtruccio, qui ſe tenoit ſur la défenſive, enfermé dans Piſtoie. Raimond de Cardone qui commandoit l'armée, pour attirer Caſtruccio à une bataille, fit des diſpoſitions comme pour aſſieger Ticiani, & envoya des partis fourrager juſqu'aux portes de Piſtoie: ces mouvemens donnerent le change à Caſtruccio, deſorte que Raimond ſe rendit maître de Capiano & de Falconi. Ces ſuccès des confédérés inſpirerent tant d'ardeur aux Florentins, qu'ils renforcerent l'armée, enſorte qu'elle alloit à vingt mille fantaſſins & à trois mille chevaux. Ils aſſiegerent alors Altopaſcio, place forte, où il y avoit une garniſon de cinq-cens hommes, mais ſituée dans un terrein mal-ſain, ſur le bord d'un Lac. Les aſſiegés, s'attendant que Caſtruccio viendroit à leur ſecours, firent une vigoureuſe réſiſtance; & les maladies qui ſe mirent dans l'armée des confedérés, la ruinerent. Caſtruccio s'avança au ſecours de la place, & fit tout ce qu'un habile Ca-

pitaine, peut faire, avec une armée inférieure, pour faire lever le fiege: mais aiant eu du deffous en diverfes rencontres, la ville fe rendit aux confédérés (*). Après cette conquête, ils fe partagerent fur la fuite des opérations. Quelques-uns vouloient retourner à Florence, à caufe de la diminution de l'armée par la mortalité, la défertion & d'autres accidens. La pluralité l'emporta pour tenter l'attaque de Lucques même. Comme l'armée devoit dans fa marche paffer par un pays couvert de bois & inégal, on détacha cent chevaux pour le reconnoître. Ils furent attaqués par un pareil nombre de l'armée de Caftruccio, qui étoit toujours dans le voifinage. Les deux détachemens furent foutenus par leurs corps, ce qui donna lieu à une action générale, dans laquelle les plus braves de l'un & de l'autre parti perdirent la vie, & Caftruccio lui-même fut bleffé; cependant l'iffue lui fut favorable, bien que Raimond fe retirât en bon ordre, & qu'il prétendît même avoir remporté la victoire.

Ce Général ne put néanmoins infpirer aux Florentins le courage de tenir la campagne, & leur découragement après la bataille égala la préfomption qu'ils avoient fait paroitre avant le combat. D'autre part Caftruccio, qui fentoit toute l'importance de la victoire qu'il avoit remportée, fe difpofa à pouffer la guerre contre les Florentins avec plus de vigueur que jamais. Dans ce deffein, il s'adreffa à Galéas, Vicomte de Milan, qui lui envoya fon fils Azzon, jeune Prince plein de feu & de courage, avec huit cens chevaux. Pendant que ces troupes étoient en marche, Caftruccio fit courir des bruits propres à donner de l'ombrage aux Florentins, deforte que Raimond ne jugea pas à propos de faire aucun mouvement pour troubler la marche des Milanois. Mais auffitôt qu'on eut appris, qu'ils étoient arrivés dans le voifinage de Lucques, l'armée Florentine fe retira à Altopafcio, & de là à Fucetti. Caftruccio & les Milanois la pourfuivirent, tomberent fur l'arriere-garde, & pouff erent les Florentins de façon, qu'il n'y avoit plus pour eux d'autre reffource, que de combattre. Il fe donna une bataille des plus furieufes, dans laquelle leur Lieutenant-Général, corrompu, dit-on, par Caftruccio, plia. La cavalerie Milanoife s'étant emparée d'un pont, par lequel les Florentins devoient fe retirer, il y eut un horrible carnage, les Florentins furent taillés en pieces, & leur Général & fon fils furent faits prifonniers par Caftruccio, qui fe rendit auffi maître de leur camp & de leur bagage. Caftruccio profita de fa victoire pour conquérir une partie des terres de Florence, & dévafter le refte jufqu'aux portes de la ville, qu'il infulta de la façon la plus outrageante. Il s'en retourna enfuite par Prato à Lucques, où il paya les Milanois de l'immenfe butin qu'il avoit fait. Azzon en fut fi content, que pour fe venger des Florentins, qui difoit-il, avoient toujours pris parti contre les Vicomtes de Milan, il mena encore fa cavalerie contre eux; mais n'ayant pu les attirer au combat, il brava les habitans dans leurs murs, retourna à Lucques & delà à Milan.

(*) Le Lecteur doit obferver; que la face de la Tofcane eft tellement changée aujourd'hui, que plufieurs places, dont il eft fait mention ici, n'exiftent plus. Les Auteurs Italiens eux-mêmes ne font pas d'accord fur leur fituation. On a donc jugé àpropos, quand il y a quelque doute à cet égard, de conferver autant qu'il eft poffible les noms, qui fe trouvent dans l'Aretin.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1338.

Florence se trouvoit alors dans la plus déplorable situation. Castruccio recommença ses ravages, & brûla tout ce qu'il avoit épargné auparavant. Les gens de la campagne se réfugierent en foule, avec leurs familles, à Florence, ce qui y mit la famine, qui fut suivie de la peste. La République de Florence étoit perdue, sans la modération de l'Evêque d'Arezzo, qui commençoit à être jaloux de la grandeur de Castruccio. Celui-ci sollicita plusieurs fois le Prélat & les Arezziens, de venger les injures qu'ils avoient reçues des Florentins, & de se dédommager des pertes qu'ils leur avoient fait souffrir, en assiégeant cette ville d'un côté, tandis qu'il l'assiégeroit de l'autre. L'Evêque rejetta constamment cette proposition, & Castruccio continua ses ravages dans les terres de Florence du côté du Val Mugelli, au pied de l'Apennin. Ceux qui connoissent la fertilité du Florentin ne seront point surpris que Castruccio trouvât toujours de quoi piller. Il ne rencontra aucun obstacle; mais comme en retournant à Segni, qui est à la vue de Florence, il devoit passer un défilé, où on pouvoit l'attaquer avec avantage, les Florentins envoyerent mille fantassins & deux cens chevaux pour lui disputer le passage. Si ces troupes avoient fait diligence, il y a toute apparence, que Castruccio auroit été défait, ou au moins qu'il auroit été contraint d'abandonner le bétail qu'il emmenoit, & le butin qu'il avoit fait. Mais il avoit franchi le défilé, avant que les Florentins parussent, & arriva heureusement à Segni, si content de son expedition, qu'il fit frapper des monnoies pour en conserver la mémoire (*a*).

Constance des Florentins.

Les Florentins soutinrent leurs malheurs avec une constance admirable; ils nommerent deux nouveaux Magistrats pour prendre soin des fortifications de la ville, qu'ils firent réparer & augmenter; ils prirent aussi des précautions pour empêcher Castruccio de pénétrer encore dans le Val Mugelli. Sur ces entrefaites, le Pape irrité contre l'Evêque d'Arezzo à cause de la prise de Citta di Castello, & de ce qu'il gardoit cette place, malgré ses ordres, sépara Cortone du siege d'Arezzo, & y établit pour premier Evêque Renier de la famille des Uberti. Gui, Evêque d'Arezzo regarda l'erection de ce nouvel Evêché, comme un tort personnel & mit le siege devant Laterina, tandis que les Arezziens rasoient les maisons & pilloient les terres des Uberti. Le Prélat prit & démolit Laterina, de même que Sabinum.

Ils rejettent les propositions de paix, que Castruccio leur fait.

Castruccio devint à son tour jaloux des succès de l'Evêque. Il offrit de traiter de la paix avec les Florentins, & se servit pour cela des principaux prisonniers qu'il avoit entre les mains. Mais les Florentins étoient si aigris par les pertes qu'ils avoient faites, que non seulement ils rejetterent toutes les propositions de paix, mais priverent tous les parens des prisonniers des postes qu'ils occupoient dans l'Etat, de peur qu'ils ne favorisassent les négociations. En meme tems, ils leverent de nouvelles troupes, & quoique leur ennemi capital fût en quelque façon à leurs portes, ils envoyerent un secours de deux-cens chevaux aux Bolonois. Castruccio mit alors le siege devant Murli, ville dans le voisinage de Prato. Adimari &

(*a*) *Leonard. Aretin.* p. 90.

Pazzi défendirent vigoureusement la place contre toutes les attaques de Castruccio, qui fut enfin obligé de se borner à la tenir bloquee. Il recommença alors ses courses jusqu'aux portes de Florence, & les Florentins repousserent ses troupes avec grande perte. Il reprit ensuite le siege de Murli, qui continua à se bien defendre; mais la garnison ne voiant aucune apparence de secours, rendit enfin la place, par une capitulation honorable.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

Ils se donnent au Duc de Calabre. 1326.

Les désastres qu'ils éprouvoient, déterminerent les Florentins à avoir encore recours à la Cour de Naples, & ils remirent le Gouvernement de leur ville pour dix ans à Charles Duc de Calabre, fils du Roi Robert, qui fit de grands préparatifs pour prendre possession de son nouveau Gouvernement. En ce tems-là un François, nommé Pierre, commandoit l'armée de Florence; comme il y avoit quantité de gens de sa nation dans les troupes de Castruccio, il trouva moyen d'avoir des intelligences avec eux, & ils s'engagerent à lui livrer l'importante place de Segni. Le complot fut découvert, & les principaux conjurés furent punis de mort: mais cette découverte ne servit qu'à jetter la défiance parmi les troupes de Castruccio, ensorte qu'il prit la résolution de raser la place. Pierre, ignorant que le complot étoit découvert, s'avança avec un corps de troupes vers Segni, mais il trouva les portes fermées; & Castruccio recommença à faire le dégat sur les terres de Florence. Peu après il démolit Segni, & prit son quartier général à Carmini. Il tourna alors contre Pierre ses propres ruses & lui détacha des émissaires, qui lui promirent de lui livrer Carmini. Le Général François se mit en marche avec des troupes, comptant se mettre en possession de la place. Mais en chemin, il donna dans une embuscade, que Castruccio lui avoit dressée. Une partie de ses gens périrent, & les autres avec lui-même furent faits prisonniers. Castruccio les fit tous mourir de sang froid, sous prétexte que Pierre avoit par ses artifices violé les loix de la guerre. Ce malheur fit que les Florentins redoublerent leurs instances à la Cour de Naples, pour hâter la marche du Prince Charles. Ils augmenterent les appointemens qu'ils devoient lui donner, & s'engagerent à soudoyer six mille hommes de troupes, tant que la guerre dureroit.

En ce tems-là le Cardinal des Ursins vint à Florence, en qualité de Légat du Pape, & attendit quelque tems l'arrivée de Charles, pour consulter avec lui des moyens de rétablir la tranquillité en Toscane. Charles s'arrêta à Sienne, pour s'assurer de cette ville, & enfin arriva à Florence, où il fit son entrée avec beaucoup de pompe, & avec une suite, qui allarma nombre de Florentins, qui ne dissimulerent pas qu'ils appréhendoient que la liberté ne courut risque de la part du Duc de Calabre & du Légat.

L'Empereur Louis V passe en Italie. 1327.

Galéas Vicomte de Milan, Prince artificieux, n'ignoroit pas leurs craintes, & comme il étoit également ennemi du Pape & du Roi de Naples, il engagea les Gibelins de Florence & de toute l'Italie à inviter l'Empereur Louis de Baviere, cinquieme du nom, à venir à leur secours. Jean XXII siégeoit toujours, & avoit de nouveau excommunié Louis. Ce Prince aiant été encouragé en Allemagne, aussi bien qu'en Italie à entreprendre cette expédition, passa les Alpes & arriva à Trente avec l'Impératrice. Il y

Section IV. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *jusqu'à l'an* 1333.

tint une assemblée générale des Gibelins d'Italie, & la fortune lui paroissoit si favorable, qu'au commencement de l'année suivante, il se rendit à Milan, où il fut couronné Roi d'Italie par le turbulent Evêque d'Arezzo. Mais comme l'Empereur avoit besoin d'argent, il exigea de si grosses sommes des Italiens, qu'ils furent bientôt las de lui. Il donna le titre de son Vicaire en Toscane à Castruccio, qui continuoit toujours à faire la guerre aux Florentins.

1328. *Faits divers.*

Le courage de Charles leur nouveau Gouverneur ne répondit nullement à leur attente. Au lieu de se mettre lui-même en campagne, il donna le commandement de l'armée à Novello, un de ses Officiers, qui prit Mont-Alverno, à la vue de Castruccio, & assiegea Artimini, qui se rendit sous des conditions honorables. Pendant que Novello étoit en train de pousser ses avantages, Charles le rappella pour faire tête à l'Empereur, qui venoit de passer l'Apennin, & marchoit à Pise. Le retour de Novello à Florence, donna à Castruccio le loisir d'aller rendre ses devoirs à Louis, à qui il fit présent d'une somme considérable d'argent. Les Pisans, qui avoient conçu une aversion invincible contre l'Empereur, prirent la résolution de lui fermer leurs portes. La chose étoit d'autant plus remarquable, qu'ils avoient été des premiers à l'inviter de passer en Italie. Mais son avidité & celle de ses Ministres, parmi lesquels il y avoit un grand nombre de Moines de l'Ordre de Saint-François, l'avoient rendu odieux. Cependant pour garder quelques mesures avec ce Prince, les Pisans lui offrirent six mille florins, à condition qu'il ne viendroit pas dans leur ville. Louis les refusa, & les Pisans congédierent toute la cavalerie Allemande, qui étoit à leur solde, en retenant les chevaux. Ils en vinrent même à la résolution, d'appeller Charles & les Florentins à leur secours, s'ils étoient attaqués. Louis eut connoissance de toutes ces démarches, & Florence fut redevable en ce tems-là de sa liberté à la fermeté des Pisans. & aux démêlés entre Castruccio & l'Evêque d'Arezzo.

Etat de l'Italie.

L'Etat de l'Italie étoit assez singulier. Le Pape y avoit moins de pouvoir, que dans nul autre endroit de la Chrétienté. Il y avoit à la vérité un puissant Parti, qui prenoit le nom de Guelfes, mais ce n'étoit que pour être indépendans des Impériaux: le Pape lui-même n'osoit fier sa personne dans Rome, mais résidoit à Lyon, ou dans quelque autre ville de France. Malgré le peu d'autorité qu'il avoit en Italie, il ne laissoit pas d'y avoir une grande influence. Comme il étoit d'une extrême avarice, il avoit amassé vingt-cinq millions de florins d'or, qui fesoient plus de six millions de livres sterling, par la vente des bénéfices, & les Princes & les Etats, qui s'appelloient Guelfes se contentoient de lui payer l'avantage qu'ils trouvoient à se couvrir de son nom & de son autorité. C'est ainsi que le Pape & eux s'étoient reciproquement utiles. Le pouvoir abusif, qu'il s'attribuoit & qu'il exerçoit d'excommunier les Souverains, leur servoit de pretexte pour ne point reconnoitre l'autorité Impériale. D'autre part, l'Empereur portoit ses prétentions à un point aussi deraisonnable que le Pape, en prétendant succéder à tous les droits & à tous les domaines des anciens Empereurs en Italie, jusques à créer des Papes: tandis qu'il étoit puérilement superstitieux. Son autorité en Italie étoit fondée, de même

que

que celle de Jean XXII, fur ce que les Gibelins trouvoient le moyen de s'oppofer à leurs ennemis en fe couvrant de fon nom.

Louis jugea qu'il étoit dangereux pour fes affaires, qu'on lui refufât l'entrée de Pife; il nomma des Commiffaires pour traiter avec les Magiftrats, qui ne leur voulurent pas permettre d'entrer dans la ville. Ils confentirent d'envoyer des Députés pour traiter avec l'Evêque d'Arezzo, moyennant un fauf-conduit. La députation fe fit, mais on ne put convenir de rien. En s'en retournant à Pife, les Députés furent interceptés par Caftruccio, & l'Evêque fe plaignit à l'Empereur de cette violence, comme contraire à fon honneur, les Députés aiant traité avec lui, fous fa garantie. Caftruccio répondit avec feu, & de part & d'autre on eut recours aux recriminations; mais en s'appercevoit aifément que l'Empereur penchoit en faveur de Caftruccio. Cela dégoûta à un tel point le Prélat, qu'il quitta Louis, & fe feroit fuivant toutes les apparences raccommodé avec le Pape & les Florentins, s'il ne fût mort en chemin, en retournant à Arezzo.

Après fon départ, Caftruccio fut feul Général & Miniftre de l'Empereur. Les Pifans continuant à fe roidir contre Louis, leur ville fut affiégée & prife. L'Hiftoire ne dit point qu'on ait exercé quelque févérité contre eux, finon qu'ils eurent l'Empereur à leur charge pendant deux mois, & furent contraints de lui fournir une certaine fomme & d'autres chofes dont il avoit befoin pour aller à Rome.

Départ de Charles pour Naples.

Quand le Duc de Calabre apprit que Louis étoit parti pour Rome, il convoqua une affemblée générale des Florentins, & leur expofa la néceffité où il fe trouvoit de s'en retourner pour défendre Naples contre l'Empereur & Caftruccio; il les informa en même tems qu'il laifferoit pour fon Lieutenant Philippe, un de fes plus habiles Capitaines, avec mille chevaux. Il partit enfuite pour Naples, par la voie de Sienne & de Péroufe.

Piftoie prife par les Florentins.

Quand ce Prince fut parti, Philippe projetta une entreprife, qui eft célebre dans l'Hiftoire de Florence, c'étoit de furprendre Piftoie, où Caftruccio avoit laiffé une garnifon de fept-cens hommes d'élite. Il prit fes mefures avec deux Guelfes exilés de Piftoie, qui promirent de lui fervir de guides & avec un Gentilhomme Florentin nommé Simon Tofa (*a*). Tous les autres qui devoient le fuivre ignoroient fon deffein, & ce fut vraifemblablement à quoi il fut redevable du fuccès de fon entreprife. Il fe rendit à Prato, où il fit préparer des échelles & tout ce dont-il avoit befoin, après quoi il marcha avec deux mille fantaffins & fix-cens chevaux, & arriva dans la nuit fous les murs de Piftoie. On étoit alors au cœur de l'hiver, & il geloit fi fortement, qu'on pouvoit paffer les foffés fur la glace. Les Exilés y pafferent, poferent leurs échelles & monterent fur le rempart, où ils furent fuivis d'une centaine de gens de leur parti. Les autres travaillerent avec des haches & d'autres inftrumens qu'ils avoient apportés à faire des ouvertures à la muraille, & parvinrent à y faire deux petites breches.

Sur ces entrefaites, le Commandant s'apperçut, en fefant la ronde, de ce qui fe paffoit, & donna l'allarme à la garnifon. Les foldats, s'imagi-

(*a*) *Manetti* ubi fup. p. 1044.

SECTION IV. *Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.*

nant que les habitans avoient trahi la ville, se tinrent un peu sur la réserve, mais voiant que les citoyens, qui étoient aussi fort allarmés, chargeoient vigoureusement l'ennemi, ils les seconderent si bien, que ceux des Florentins qui étoient entrés ne pouvoient manquer d'être taillés en pieces ou chassés, si Philippe, aiant fait élargir les breches, n'étoit entré avec quelques cavaliers, & n'eût arrêté l'impétuosité des habitans & de la garnison. Malgré cela, ils étoient si bien soutenus, que les assaillans auroient été repoussés avec grande perte, s'ils n'avoient trouvé le moyen de mettre le feu aux portes, ensorte que toutes les troupes entrerent dans la place; le carnage fut grand de part & d'autre, cependant les Florentins gagnerent du terrein & parvinrent jusqu'à la place du marché. Ce succès fut en grande partie dû à l'activité & à l'intrépidité de Philippe, qui s'exposa aux plus grands dangers, & détacha un corps de cavalerie pour garder les breches, afin d'ôter à ses soldats tout espoir de retraite. Ce qui favorisa encore les Florentins, ce furent les cris & le trouble des femmes, des enfans & des habitans les plus effrayés, qui causerent beaucoup d'embarras & de désordre parmi la garnison & parmi les citoyens qui avoient pris les armes. Les deux fils de Castruccio s'étant retirés avec la garnison dans la Citadelle, les habitans s'en retournerent chez eux. Les Florentins, ne voyant plus d'ennemis, se répandirent de tous côtés dans la ville, tellement que quand Philippe s'avança pour forcer la Citadelle, il se trouva accompagné d'un fort petit nombre de ses gens, & encore étoient-ce la plupart des Officiers. La garnison s'en apperçut & l'attaqua vivement, & ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il se maintint dans son poste, jusques à la pointe du jour. Alors ses soldats débandés, apprenant le péril où étoit leur Général, & honteux de l'irrégularité de leur conduite, vinrent le rejoindre, tandis que la garnison rentra dans la Citadelle, qu'elle abandonna peu après. Les Florentins se voiant maîtres de la ville se livrerent, peut-être pas sans l'aveu de leur Général, à l'avidité du pillage, & n'epargnerent ni amis ni ennemis. Philippe après avoir mis ordre à tout, laissa garnison dans Pistoie, & retourna à Florence, où il fut reçu en triomphe, n'aiant mis que dix jours à son expédition.

L'Empereur est couronné à Rome.

Tandis que ceci se passoit, l'Empereur étoit entré dans Rome, avec l'Impératrice, & quoique le Pape l'eût excommunié, la Faction Gibeline le reçut comme Empereur, & le 17 de Janvier 1328 il fut couronné par deux Evêques excommuniés, sans faire le serment ordinaire d'être fidele au Saint Siege. Les Romains sembloient avoir oublié qu'il y eût un Pape au monde. Les Colonnes, les Ursins, les Savelli & les Contis, qui étoient les principaux Barons de Rome & de son territoire, appuioient l'Empereur contre le Pape: Louis paroissoit en toute occasion, avec les habits impériaux, & comme Souverain de l'Italie. Castruccio étoit toujours son prémier Favori, & il avoit une si grande confiance en lui, qu'il le créa Comte & lui donna le gouvernement de Rome.

Il y a cependant des raisons de penser, que l'Empereur conféra ces honneurs à Castruccio autant par la crainte qu'il avoit de son esprit ambitieux, qu'en considération de son mérite personnel. Trois jours après la surprise de Pistoie, Castruccio en reçut la nouvelle, il en fut si piqué qu'il

s'oublia jusques à faire des reproches à l'Empereur de ce qu'il l'avoit obligé de le suivre. Sans autre cérémonie, il partit de Rome avec ses propres troupes, qui consistoient en mille Archers & six-cens chevaux d'élite, & prit la route de Pise; mais pendant la marche, l'impatience ou l'inquiétude le porta à laisser ses troupes, & il se rendit par des chemins dangereux & presque impratiquables à Pise n'étant accompagné que de douze personnes. Les Pisans le voiant avec une si petite suite, le reçurent avec beaucoup de respect. Son premier soin fut de mettre une bonne garnison dans Murli, place voisine de Pistoie. Il revint ensuite à Pise, & étant appuié par la faction de l'Empereur, dont il disoit que les intérêts étoient les mêmes que les siens, il leva de l'argent pour exécuter ses desseins.

Disputes des Florentins avec Philippe.

La reconnoissance est rarement la vertu des Républicains. Malgré les transports avec lesquels les Florentins avoient reçu Philippe, au retour de son expédition de Pistoie, ils se brouillerent bientôt avec lui, parce qu'il demanda qu'ils fissent la dépense de tout ce qui étoit nécessaire pour conserver Pistoie. Ils alléguerent qu'ils avoient exactement rempli tous leurs engagemens envers son Maître, & que c'étoit à lui de pourvoir à la sûreté de la place, sur le butin qu'il y avoit fait. Philippe fit valoir les droits & les coutumes de la guerre. Pendant ces disputes, Pistoie restoit dépourvue. Castruccio étoit informé exactement de tout ce qui se passoit, & avant que les Parties fussent d'accord, il assiegea Pistoie, avec une belle armée, qu'il avoit rassemblée à Pise & à Lucques.

Castruccio assiege Pistoie & la reprend.

Simon Tosa, dont nous avons parlé, commandoit dans Pistoie, où il avoit mille fantassins & trois-cens chevaux, avec tous les Guelfes de cette ville. Aussitôt qu'on sut à Florence que le siege étoit formé, les Florentins passerent d'une extrémité à l'autre, offrirent à Philippe de sacrifier leurs vies & leurs biens pour sécourir la Place & mirent sur pied une armée de vingt mille fantassins & de trois mille chevaux; Philippe se mit en marche pour livrer bataille à Castruccio. Ce dernier étoit si bien informé, qu'il savoit, qu'il n'y avoit dans Pistoie des vivres que pour deux mois, & connoissant la capacité de Philippe, il résolut de se tenir sur la défensive, mais en même tems il feignit de faire les dispositions nécessaires pour combattre les Florentins, qui les empêcherent de l'attaquer dans son camp. Il profita du tems que lui fournit ce délai, pour s'y fortifier avec des arbres & des palissades qu'il fit couper dans le voisinage, tellement que lorsque les Florentins, ennuyés de l'attendre, attaquerent le camp, ils le trouverent impénétrable. Cela les jetta dans une grande consternation, ils eurent beau défier Castruccio au combat, par le son de toutes leurs trompettes, il ne branla point. Voiant qu'ils ne pouvoient l'ébranler, ils allerent décharger leur colere sur les terres de Pise & de Lucques, qui étoient sans défense. Castruccio persista toujours à demeurer ferme. Près de trois mois s'étoient écoulés depuis le commencement du siege. La garnison étoit réduite à la derniere disette; elle se voioit abandonnée de ses amis, & sans espérance de secours; Castruccio lui offrit sagement une capitulation honorable, elle l'accepta & sortit avec les honneurs de la guerre.

SECTION IV. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1300 *jusqu'à l'an* 1333.

C'eſt avec raiſon que les Hiſtoriens de Florence (*a*) regardent la maniere dont Caſtruccio reprit Piſtoie, comme le plus brillant exploit de ſa vie, & tout bien conſidéré elle marque en lui un génie militaire fort ſupérieur à celui de tous ſes contemporains. C'étoit dans ce tems-là un ſpectacle tout nouveau de voir un Général ſe rendre maître d'une forte place, à la vue d'une armée ſupérieure, venue à ſon ſecours. Les Florentins avoient de la peine à en croire leurs yeux; mais au bout de quelques jours ils reçurent des nouvelles plus chagrinantes encore.

L'Empereur agit en Pape.

L'Empereur qui étoit toujours à Rome, irrité de la ſentence par laquelle le Pape le privoit de toutes ſes dignités & de tous ſes biens, tint une aſſemblée générale, où il agit en Pape. Il ordonna qu'un Evêque ne pourroit s'abſenter de ſon ſiege au delà de trois mois, & pas plus loin que deux journées de chemin, ſous peine d'etre depoſé. Il condamna enſuite le Pape comme hérétique à être livré au bras ſéculier pour le punir, ne le déſignant que par le nom de Jean de Cahors. Dans une autre aſſemblée du Clergé & du Peuple, il produiſit un Frere mineur, nommé Pierre de Corbario, & leur demanda, s'ils le vouloient pour Pape? Aiant reçu une réponſe affirmative, il le créa Pape, en lui mettant un anneau au doigt, & une robe ſur les épaules: il lui donna le nom de Nicolas V, & le mit en poſſeſſion du Papat. Enſuite il ſe fit couronner encore par lui, comme ſi le premier couronnement n'avoit pas été dans les regles. Robert Roi de Naples fut condamné à mort comme le Pape Jean. Il eſt aſſez difficile de concevoir, qu'un Prince auſſi prudent, que l'on convient qu'étoit Louis, ait pu ſe porter à de pareils excès, s'il n'avoit eu deſſein d'établir ſa réſidence en Italie. Mais ſans nous livrer à des conjectures, il eſt certain qu'il fut trompé dans l'eſpérance d'être ſoutenu par une Flotte, qu'il attendoit de Sicile; & tant s'en falloit qu'il fût en état d'attaquer Robert par terre, qu'il s'attendoit tous les jours à ſe voir aſſiegé par ce Prince dans Rome. Dans le même tems, il avoit des avis certains, que les Princes d'Allemagne cabaloient contre lui, & qu'il couroit riſque d'être dépouillé de l'Empire. Ces raiſons avec pluſieurs autres, mais ſurtout le mécontentement que les grandes familles de Rome témoignoient de ſes procédés, le déterminerent à ſortir de Rome pour aller à Terni, & il déclara ouvertement qu'il avoit deſſein de ſe rendre maître de Florence, ce qui attira tous les Gibelins de Toſcane dans ſon armée, qui par là devint formidable.

Danger où ſe trouve Florence.

Cette tempête prête à fondre ſur eux, & les avis que les Florentins avoient des grands préparatifs que Caſtruccio & les petits Etats ſitués au pied de l'Apennin, feſoient contre eux, les jetterent dans la derniere conſternation. Mais ils reprirent bientôt courage, & en gens ſages ils pourvurent à ce qu'il y avoit de plus preſſé, & réſolurent de vendre chérement leur liberté. Ils demanderent du ſecours à leurs Alliés, renforcerent leurs garniſons & les avituaillerent; ils augmenterent leurs troupes, determinés à attendre en gens de cœur l'événement. Deux incidens leur procurerent le tems de reſpirer. La Flotte Sicilienne, commandée par Pier-

(*a*) *Leonard. Aret.* p. 116. *Manetti* l. c. p. 1048.

re fils du Roi de Sicile, combinée avec celles des Gibelins de Gênes, avoit mis en mer, & Pierre fit ſolliciter pluſieurs fois l'Empereur de retourner à Rome. Cela occaſionna une eſpece de négociation, qui fit que l'Empereur ne preſſa pas ſes préparatifs, quoiqu'il ſe fût avancé juſqu'à Arezzo. L'autre incident leur fut plus favorable encore ; dans cette conjoncture critique, le fameux Caſtruccio leur ennemi capital, mourut uſé des fatigues de la guerre. Sa mort fut ſuivie de celle de leur autre ennemi juré Galeas Vicomte de Milan, qui mourut à Peſcia.

Section IV. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1300 juſqu'à l'an 1333.

Bonheur des Florentins.

Les Florentins eurent de la peine à ajouter foi à leur bonne fortune, quand ils apprirent la mort de Caſtruccio. Il laiſſa deux fils encore mineurs ſous la tutelle de leur mere & de leurs parens. Auſſitôt que l'Empereur, qui négocioit encore avec les Siciliens, fut informé de la mort de Caſtruccio, il alla par mer à Piſe, & renonça au deſſein d'attaquer les Florentins. Ceux-ci délivrés de cette crainte, penſerent à agir offenſivement. Ils commencerent par Artemini, que Caſtruccio leur avoit enlevé ; ils l'attaquerent ſi vigoureuſement, qu'ils emporterent la ville, quoiqu'il y eut une bonne garniſon, & au bout de huit jours le Château ſe rendit par compoſition. Sur ces entrefaites, Louis ſe rendit à Piſe, où il ôta le gouvernement aux enfans & aux amis de Caſtruccio, pour le donner à Tarlati, frere du feu Evêque d'Arezzo. De Piſe, il alla à Lucques, & malgré les préſens & les ſollicitations de la veuve de Caſtruccio, il donna le gouvernement de cette ville à un de ſes Généraux ; mais il exigea là & à Piſe de grandes contributions, pour la liberté qu'il leur avoit rendue.

Changement dans le Gouvernement de Florence.

Environ ce tems-là pour mettre le comble à la bonne fortune des Florentins, le Prince Charles leur Gouverneur mourut. Ils regarderent ſa mort comme une grande délivrance pour eux, à cauſe des ſommes immenſes que ſes avides Napolitains emportoient de Florence. Ils s'appliquerent à régler leur conſtitution ; & formerent deux nouveaux Conſeils pour la direction des affaires les plus importantes ; l'un compoſé uniquement de citoiens du corps du Peuple, & l'autre mixte compoſé tant de Bourgeois que de Gentilshommes. Ils réduiſirent auſſi à quatre mois, au lieu de ſix, le tems que le Gonfalonier devoit être en charge.

Faits divers. 1329.

L'année 1329, les Florentins donnerent une preuve ſenſible de la ſageſſe de leur Gouvernement. L'Empereur Louis, qui étoit encore à Piſe, étoit pauvre & mépriſé malgré les grandes ſommes qu'il avoit tirées des Etats d'Italie, & huit-cens hommes de ſa cavalerie quitterent ſon ſervice, faute de paye. Ils avoient d'abord deſſein de ſurprendre Lucques, mais aiant manqué leur coup, ils chercherent à ſubſiſter en pillant les environs ; à la fin ils offrirent leurs ſervices aux Florentins ; ceux-ci, après de mûres délibérations, refuſerent de les recevoir, craignant d'expoſer par là leur liberté. Ce refus multiplia le déſordre dans le plat pays ; & Louis, appréhendant les conſéquences de cette mutinerie, traita avec les rebelles, par l'entremiſe d'Azzon, Vicomte de Milan, qui s'engagea à leur payer les arrérages qui leur étoient dûs. Les Mutins nommerent quelques-uns d'entre eux pour recevoir l'argent, mais ces agens l'emporterent avec eux en Allemagne. Les Mutins, qui étoient l'elite de l'armée de l'Empereur, n'en devinrent que plus furieux, ce qui détermina Louis à retourner en

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

Allemagne. Les fils de Castruccio crurent que l'occasion étoit favorable pour se remettre en possession de Pistoie, que Louis leur avoit aussi ôtée, & où il avoit mis garnison. Ils rassemblerent un grand nombre d'amis & de partisans de leur pere, & trouverent moyen de s'introduire dans la place, mais les habitans les rechasserent.

Conjuration à Florence.

L'Aretin (*a*) parle, mais non dans l'ordre du tems, d'une conspiration trâmée cette année à Florence pour mettre le feu à la ville, & y introduire les troupes de l'Empereur & de Castruccio. Il assure aussi, qu'en visitant les maisons des habitans, on trouva des indices de ce complot, & que la tranquillité fut rétablie par l'exécution de quelques-uns des Conjurés. Mais la maniere dont cette conjuration paroit sur la scene & est rapportée, nous feroit pencher à croire, que le Gouvernement supposa ce complot, pour avoir un prétexte de se défaire de quelques citoyens suspects.

Offre faite aux Florentins, refusée.

L'Empereur avoit passé l'Apennin, pour retourner en Allemagne, étant fort décrié. Il laissa son Anti-pape à Pise, dans une fort triste situation, & Azzon, qu'il regardoit comme sa créature, refusa de le recevoir dans Milan. Pendant qu'il négocioit avec les Mutins, qui avoient quitté son service, il leur avoit envoyé Marc Visconti, un de ses principaux Officiers, pour servir d'ôtage, & ils l'avoient retenu. Comme c'étoit un homme habile, & d'un rang distingué, ils le choisirent pour leur Général quand ils apprirent le départ de l'Empereur pour l'Allemagne, & camperent sur une hauteur qui domine Lucques. Aiant alors la forme d'une armée réguliere, la garnison Allemande de cette ville en mit Marc en possession. Ce Général offrit aux Florentins de la leur céder à deux conditions. La premiere qu'ils payeroient ce qui étoit dû à ses troupes, ce qui alloit à une grosse somme. La seconde qu'on assureroit quelque chose à la famille de Castruccio, dont Marc avoit été intime ami. L'affaire fut mise en délibération, & l'Aretin (*b*) rapporte un beau discours que Simon Tosa fit pour engager ses concitoyens à accepter cette offre (*). Mais les animosités particulieres étoient alors à un tel point parmi les Florentins, qu'on la rejetta sous prétexte que la somme étoit trop grosse, & que Lucques ne pouvoit manquer de tomber sous la domination de Florence, sans faire une si grande depense.

Prospérité des Florentins.

Cette République, qui s'étoit vue quelques mois auparavant sur le penchant de sa ruine, se voioit alors au plus haut point de gloire, recherchée & respectée par tous les Etats libres d'Italie. Les Pistoiens envoyerent des Députés pour demander l'amitié & la protection des Florentins, ce qui leur fut accordé, sous les conditions suivantes, que tous les Exilés seroient rappellés, & qu'on mettroit les Florentins en possession de Murli, de Carmini & d'autres places. Un traité si avantageux les porta à témoigner leur reconnoissance à ceux des Pistoiens, qui y avoient le plus contribué. La

(*a*) *Leonard. Aretin.* p. 118. (*b*) Le même, p. 119, 120.

(*) Machiavel L. II. dit précisément le contraire, & assure que ce fut par le conseil de Tosa que l'offre fut refusée. A qui s'en rapporter? REM. DU TRAD.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

République envoya à Pistoie Jaques Stroza, Gentilhomme ou Chevalier, qui conféra l'Ordre de la Chevalerie de Florence à quatre des citoiens, & leur fit un beau présent en argent. On fit en même tems de grandes réjouissances, & on donna des fêtes publiques magnifiques. Une paix si honorable aux deux Parties, engagea plusieurs Seigneurs qui avoient des Châteaux dans le territoire de Lucques à se mettre sous la protection des Florentins. Les Pisans mêmes eurent le courage de chasser Tarlati, que Louis leur avoit donné pour Gouverneur, & d'appeller Marc Visconti pour être leur protecteur. Ce Général alla ensuite à Florence, où il fut reçu avec des honneurs extraordinaires, & renoua la négociation entre les Florentins & la garnison Allemande de Lucques, mais comme elle ne se conclut point, Visconti quitta la Toscane. Les Pisans offrirent d'abord de traiter sur le pied qu'on avoit refusé à Florence, & de payer leurs arrérages aux Allemands, à condition qu'ils les mettroient en possession de Lucques.

Guerre contre Pise.

Les Florentins furent si choqués de cette démarche, qu'ils déclarerent sur le champ la guerre aux Pisans, & entrerent sur leurs terres. Vers ce tems là Catino, qui s'étoit mise sous la protection des Florentins, chassa leur garnison; plusieurs autres places imiterent cet exemple à l'instigation de la famille & du parti de Castruccio. On donna à Aimeri Donato, le commandement d'une armée pour les réduire. Il s'acquitta de cette commission avec tant de succès, que les Pisans demanderent la paix, qui leur fut accordée. Catino néanmoins se défendoit encore, & il se passa une nouvelle scene à Lucques. Les Pisans ne voulant, ou n'étant point en état de tenir parole aux Allemands, Ghiradin Spinola Gentilhomme Génois, extrémement riche, acheta Lucques des Allemands, qui le mirent en possession de cette ville. Il traita les Lucquois avec beaucoup de douceur, dans l'espérance de leur faire aimer son Gouvernement, & offrit en même tems de faire la paix avec les Florentins.

Continuation de la guerre & siege de Catino.

Ceux-ci s'étoient toujours flatés de devenir maîtres de Lucques, sans qu'il leur en coutât rien. Ils rejetterent donc toutes les avances de Spinola, pousserent le siege de Catino plus vivement que jamais, & intriguerent dans les places du voisinage pour les engager à se soulever contre les Lucquois, ainsi que quelques-unes le firent. Spinola & les Lucquois marcherent contre une des places rebelles, la prirent, & firent main basse sur tous les Florentins qu'ils y trouverent. Ils s'en retournerent fiers de leur succès, pour faire de nouvelles levées, afin de sécourir Catino; ce qui les encouragea ce fut le bruit qui courut, qu'ils seroient puissamment soutenus par l'Empereur. La résolution que les Lucquois fesoient paroitre, détermina les Florentins à agir plus vigoureusement contre Catino; ils l'environnerent d'un fort rempart défendu par un fossé, qui étoit rempli par l'eau d'une riviere voisine. Aretin (*a*) prétend que cet ouvrage auroit même fait honneur aux anciens Romains. Il nous apprend que le rempart & le fossé s'étendoient dans une plaine qui avoit six milles en longueur, & que dans les endroits où l'inégalité du terrein n'avoit pas permis de creu-

(*a*) Le même, p. 122.

SECTION IV. *Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.*

ſer, on avoit conſtruit une muraille flanquée de baſtions à peu de diſtance les uns des autres, & que toute la circonférence étoit de douze milles. Spinola, aiant reçu un renfort de cavalerie Allemande, ne laiſſa pas d'attaquer ce retranchement avec beaucoup d'opiniâtreté; mais il fut repouſſé par les belles diſpoſitions des Florentins, qui ſemblent avoir imité dans ce ſiege la conduite de Caſtruccio à celui de Piſtoie. Il y avoit à l'extrémité du foſſé, le Château de Serra, & comme il étoit fort éloigné de Lucques, on feſoit mauvaiſe garde dans ce quartier-là. Spinola l'aiant appris marcha de nuit avec un détachement, & força les retranchemens des Florentins, étant favoriſé par une vigoureuſe attaque que les Lucquois firent d'un autre côté. Les Florentins s'apperçurent néanmoins du danger, parce que les ennemis ceſſerent l'attaque, d'abord que leurs gens eurent donné un ſignal pour les avertir qu'ils étoient entrés dans les retranchemens, & ils ſe hâterent d'aller les ſoutenir. Les Florentins qui étoient plus proches de l'endroit où le péril étoit le plus preſſant, fondirent ſur les Allemands & ſur les Lucquois avec tant d'impétuoſité, que ceux qui avoient pénétré dans les retranchemens en furent chaſſés, ou obligés de ſe ſauver dans Catino. Cet échec n'abattit pas le courage des Lucquois, qui à l'attaque de Serra avoient fait priſonnier Jacques de Medicis, Chevalier Florentin. Les opérations continuerent des deux côtés avec une obſtination extrême, mais ſur tout de la part des Florentins, qui ſe relevoient les uns les autres, enſorte qu'à la fin Spinola fut obligé de ſe retirer à Peſcia, & la garniſon de Catino ne pouvant tenir plus longtems, rendit la place par une capitulation honorable. Les Florentins délibérerent longtems, s'ils démoliroient Catino; mais ſa force & l'importance de ſa ſituation les firent réſoudre à la garder.

Les Florentins aſſiegent Lucques & levent le ſiege.

1331.

Le ſuccès de ce ſiege, & quelques autres avantages remportés vers ce tems là, enflerent tellement le courage aux Florentins, qu'ils prirent la réſolution d'aſſieger Lucques même. Ce qui les y porta d'autant plus, ce furent les pertes que les Lucquois avoient faites, n'ayant plus d'Alliés de qui ils puſſent attendre du ſecours, & le mauvais état des affaires de l'Empereur en Allemagne. L'Antipape, créé par l'Empereur, après s'être caché quelque tems en Italie, avoit été envoyé par l'Archevêque de Piſe à ſon rival Jean XXII, devant lequel il ſe préſenta la corde au col: Jean le confina dans une priſon, où il mourut au bout de trois ans. Les Florentins n'aiant plus en Italie d'ennemi à craindre, mirent le ſiege devant Lucques, & ſe rendirent maîtres de tous les Forts des environs. Spinola défendoit lui-même la place, & il étoit ſur le point de ſe rendre, lorſque tout à coup les affaires changerent de face au deſavantage des aſſiegeans. Jean Roi de Bohême, fils de l'Empereur Henri de Luxembourg, entra en 1331 en Lombardie avec une armée, en qualité de Vicaire de l'Empire. Aiant ſoumis Breſce & pluſieurs autres places de ces quartiers, entre autres Bergame, Spinola & les Lucquois lui envoyerent des Députés, pour lui offrir de ſe mettre ſous ſa protection, moyennant qu'il fit lever le ſiege. Jean avoit des raiſons de ménager les Florentins, il envoya un Ambaſſadeur à Florence, pour engager les Magiſtrats & le Peuple à rappeller leurs troupes de devant Lucques, mais toutes ſes ſollicitations furent inutiles, & Jean s'avança

vança pour faire lever le siege. La chose n'auroit pas été facile, si l'esprit de mutinerie ne s'étoit mis parmi les troupes de Florence, qui avoient insulté les Lucquois de la façon la plus injurieuse. Les Généraux Florentins jugerent donc à-propos de décamper, après avoir été cinq mois devant la place. Simon, Gentilhomme de Pistoie, Général de Jean, fut reçu sans peine dans Lucques, & après y avoir établi l'autorité de son Maître, il entra avec douze-cens chevaux & deux mille hommes de pied sur les terres de Florence, les ravagea, & s'en retourna à Lucques sans avoir fait la moindre perte. Il auroit payé chérement cette insulte, sans les divisions qui regnoient toujours à Florence.

Traité entre le Pape & Jean Roi de Bohême.

En ce tems-là le Roi Jean se rendit maître de Parme, Crémone, Pavie, Modene & d'autres places, ensorte qu'il devint très-puissant en Italie. Il s'apperçut néanmoins qu'il auroit de la peine à se maintenir, à moins qu'il ne se liguât avec le Pape, & au grand étonnement de toute l'Europe, ils firent une étroite alliance ensemble, après avoir été ennemis jurés. Le Pape se servit dans cette occasion du Légat qu'il avoit à Bologne; & quoiqu'il haït Jean, il savoit que les affaires de ce Prince en Allemagne étoient si brouillées, qu'il seroit obligé de quitter bientôt l'Italie, & par conséquent que ses conquêtes ne pouvoient être de durée. Jusques ici, Robert Roi de Naples & les Florentins avoient été fidelement attachés au Pape, mais voiant l'alliance peu naturelle entre lui & Jean, ils se liguerent contre l'un & l'autre, & plusieurs Etats d'Italie entrerent dans cette ligue. Les Pistoiens se mirent sous la protection de Florence & reçurent même garnison Florentine dans leur ville. Cependant comme ils conserverent extérieurement la forme de leur Gouvernement, on ne les regardoit ni sur le pied de sujets, ni sur celui d'Alliés de Florence. Vers le même tems les Lucquois assiegerent & prirent la petite ville de Barga, qui étoit sous la protection des Florentins, qui tenterent inutilement de faire lever le siege.

Le systême de puissance changé en Italie.

En ce tems-là tout le systême de Puissance étoit changé en Italie, mais on peut dire à l'honneur des Florentins, qu'ils furent plus fermes dans les principes d'indépendance qu'aucun des autres Etats. Jean Roi de Bohême avoit été obligé de retourner en Allemagne, & avoit laissé son fils Charles à la tête des affaires & de ses armées en Italie. L'étroite alliance entre ce Prince & le Légat de Bologne, détermina à la fin les Seigneurs de Ferrare, de Vérone & de Mantoue à se liguer avec le Roi de Naples & les Florentins; Azzon Vicomte de Milan même entra dans la ligue, bien qu'il fut ennemi juré des Florentins. On peut juger jusques à un certain point de la puissance de chacune des parties, par le contingent qu'elle devoit fournir pour la défense commune. De trois mille chevaux, que l'on convint de mettre en campagne, les Florentins en devoient fournir six-cens, le Roi de Naples le meme nombre. Mastin l'Escale, Seigneur de Vérone, huit-cens; Azzon Vicomte de Milan, six-cens, & les Princes ou Ducs de Ferrare & de Mantoue, chacun deux-cens. Le Légat fesoit la guerre dans le Ferrarois, quand il apprit que cette puissante ligue étoit formée. Il envoya d'abord des Députés aux Florentins, pour leur faire des reproches, & pour tâcher de les détacher de la ligue. Leur réponse fut modeste, mais ferme; ils représenterent les grands services qu'ils avoient

SECTION IV. *Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.*

rendus au Siege de Rome, & témoignerent être fort surpris qu'on leur reprochât d'avoir pris parti contre le fils & le petit-fils de l'Empereur Henri de Luxembourg, qui avoit été leur ennemi déclaré. Cette face des affaires d'Italie y rappella Jean Roi de Bohême; son fils Charles alla au devant de lui à Parme. Là il apprit que Mastin s'étoit emparé de Bresce & & de Bergame, comme Azzon de Pavie. Charles qui ramena avec lui une petite armée, mais bien choisie, tâcha de reprendre Pavie, & de sécourir la Citadelle, qui tenoit encore; mais Azzon le fit échouer dans son entreprise, ensorte qu'il fut obligé de se retirer à Parme, après avoir pillé le Milanés. Le Légat, son Allié, réussit mieux. Il défit les Ferrarois en bataille rangée, & mit le siege devant Ferrare. Les assiegés demanderent du secours aux Florentins, qui étoient très-disposés à leur en donner; mais ils y trouvoient de grandes difficultés, parce que le victorieux Légat étoit maître de toute la Romagne & du Bolonois, & que les troupes de Jean occupoient tous les passages forts & importans du côté de Modene & de Parme. Pour ne pas néanmoins manquer à leurs Alliés, les Florentins envoyerent quatre-cens chevaux, aux ordres de Strozza & de Scala deux jeunes Gentilshommes, qui firent un long detour & passerent par Génes, Milan & Vérone, & furent reçus parfaitement bien dans ces différentes villes. Ils arriverent à Vérone précisément dans le tems que le Roi Jean & le Légat se disposoient à donner un assaut général à Ferrare, & dans cette vue le Roi avoit amené un renfort de Parme. L'ardeur des Florentins prévint l'exécution de leur dessein; ils ne furent pas plutôt entrés dans Ferrare, qu'ils résolurent d'attaquer le camp des assiégeans. C'est à juste titre que l'Aretin (*a*) vante la valeur de ses concitoiens dans cette occasion; bien qu'ils eussent à faire aux meilleures troupes d'Allemagne, ils les défirent, en firent un grand carnage, où les pousserent dans le Po, où un grand nombre se noyerent, parce que le pont se rompit. Cette victoire fut si complette, que toute la Romagne se souleva contre le Légat, & Bologne en auroit fait autant, si la cavalerie Allemande de Jean ne l'avoit tenue en respect. Tandis que ce Prince étoit occupé à seconder le Légat, les fils de Castruccio, aiant rassemblé un gros corps de leurs amis, qui étoient encore nombreux en Italie, surprirent Lucques, mais la Citadelle tenant bon, Jean marcha avec tant de diligence, qu'il les dépossedа de leur nouvelle conquête. Cette année fut remarquable par les inondations extraordinaires qu'il y eut dans toute l'Italie. A Florence les ponts de l'Arno furent emportés, ce qui en fit comme deux villes. Le peuple prit de l'ombrage, & appréhenda que les Nobles, qui occupoient un quartier séparé, ne profitassent de l'occasion pour attenter à la liberté; mais on se tranquillisa après qu'on eut jetté quelques ponts provisionnels.

(*a*) *Aretin.* p. 126.

SECTION V.

Hiſtoire de la guerre entre les Florentins & Maſtin de l'Eſcale, *Seigneur de* Vérone. *Les Florentins achetent* Arezzo. *Ils ſont défaits par les* Piſans. *Ils choiſiſſent le* Duc d'Athenes *pour Protecteur ou Gouverneur. Conſpirations contre lui ; il eſt chaſſé. Diviſions dans Florence ; le Peuple a le deſſus.*

Section V. *Hiſtoire de* Florence *depuis l'an* 1334 *juſqu'à l'an* 1378

Ligue générale. 1334.

Il étoit tems que les Confédérés délibéraſſent ſur leurs opérations pour la ſuite, & qu'ils fiſſent le partage de leurs conquêtes. Les Députés de tous les intéreſſés s'aſſemblerent à Lerice, qui appartenoit alors aux Génois. Il y eut de grandes conteſtations, & enfin on décida, que le Vicomte de Milan auroit Crémone ; le Seigneur de Vérone, Parme ; le Duc de Mantoue Reggio : le Duc de Ferrare, Modene, & les Florentins Piſe. Mais comme il y avoit pluſieurs de ces places à conquérir encore, on convint que les Confédérés continueroient la guerre juſques à ce que chacun fut en poſſeſſion de ce qui lui étoit aſſigné, ce qui les engagea à la pouſſer avec plus de vigueur. Le Légat étoit François, haut & fier au delà de toute expreſſion, dur & inſolent. Il s'étoit ſauvé à Bologne, après la victoire que les Confédérés avoient remportée à Ferrare ; mais comme l'Empereur étoit en Allemagne, il étoit ſi haï à Bologne, que les habitans prirent les armes, battirent ſes Gardes, & le contraignirent de ſe retirer dans la Citadelle, qu'il avoit fait conſtruire pour tenir la ville en bride, & qu'ils aſſiegerent étroitement. Quoique les Florentins n'euſſent pas ſujet d'être contens du Légat, le reſpect dû à ſon caractere leur fit ſouhaiter de le ſauver. Ils envoyerent à Bologne quatre Députés avec trois-cens chevaux & un corps d'infanterie. Les Députés ſe porterent pour médiateurs entre le Légat & les Bolonois, & après une négociation de pluſieurs jours, ils obtinrent avec bien de la peine, qu'il ſortiroit librement, en remettant la Citadelle aux habitans. Nonobſtant cela, le Peuple abhorroit tellement ce Prélat, qu'il l'auroit déchiré, ſi les Florentins ne l'avoient gardé jour & nuit. Il fut conduit à Florence & delà à Piſe, où il s'embarqua pour la Cour du Pape, qui étoit toujours à Avignon.

Les Allemands ſe mutinent.

Entre les Places partagées par le traité de Lerice, Parme étoit une de celles qui reſtoient à conquérir, & les Alliés en feſoient le ſiege, tandis que les Florentins aſſiégeoient Lucques. Le rendez-vous général étant devant Parme, les Florentins demanderent qu'on fit paſſer l'Apennin à un corps de troupes pour les ſeconder au ſiege de Lucques. Sur ces entrefaites le Légat débaucha par ſes intrigues & à force d'argent les Allemands qui ſervoient dans l'armée des Confédérés, deſorte qu'ils ſe mutinerent & ſe jetterent dans Parme. Leur déſertion obligea le Seigneur de Vérone de lever le ſiege, & les Florentins à abandonner celui de Lucques. Maſtin de l'Eſcale reprit bientôt celui de Parme, & les Florentins ſe diſpoſerent à pouſſer celui de Lucques. Le Roi de Bohême prit alors le parti, à titre de ſouverain, de faire préſent de cette ville au Roi de France. Il y avoit alors un très-grand nombre de riches négocians Florentins en France ; le Roi leur fit d'abord ſignifier le préſent qu'on lui avoit fait, ſe fla-

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

tant que leur intérêt les porteroit à engager leurs concitoiens de renoncer au siege de Lucques. Il se trompa. Les Florentins continuerent leurs préparatifs, & le Roi de France, aiant été informé par le Roi de Naples, que Jean avoit disposé d'un bien qui ne lui appartenoit point, renonça à ses prétentions.

Procédé genereux des Florentins.

Jean XXII mourut cette année, & sa mort fit changer les affaires de face en Italie. Il eut pour successeur Benoit XII, qui fit sa résidence à Avignon, comme son prédécesseur. Pour réussir mieux dans leurs desseins contre Lucques, les Florentins entrerent en négociation avec Pierre, Seigneur d'Arezzo. Celui-ci s'étoit servi des grandes richesses que l'Evêque son frere lui avoit laissées, pour dépouiller les Seigneurs voisins de leurs fiefs & de leurs Châteaux. Cette injustice les porta, & particuliérement Néri Faggiolani, fils de ce Faggiolani que Castruccio avoit dépossedé de ses terres, à se liguer avec les Perousins, qui haïssoient Pierre. Néri surprit la ville de Burgo, environ à quatorze mille d'Arezzo; mais comme le Château se défendoit, Pierre se disposa à marcher à son secours. Les Pérousins tâcherent de faire une diversion, en entrant sur les terres d'Arezzo, mais Pierre les battit & en fit un grand carnage. Les Florentins, se souvenant que les Pérousins avoient été leurs anciens Alliés, prirent leur parti, & rompirent la négociation avec Pierre, qui étoit appuie par les Génois. Cet attachement des Florentins à leurs Alliés, leur fut plus honorable qu'avantageux. L'Escale étoit en possession de Parme, le Duc de Mantoue de Reggio, & celui de Ferrare de Modene, en un mot tous les Confédérés, à l'exception des Florentins, avoient la part qui leur avoit été assignée.

Démêlé des Florentins avec Mastin de l'Escale.

Quand Jean Roi de Bohême étoit parti d'Italie, il avoit laissé le gouvernement de Parme & de Lucques à trois freres, Gentilshommes de Parme, appellés Rozzi. Deux d'entre eux commandoient dans cette ville, quand elle fut prise par les Véronois, & on convint que le troisieme rendroit à l'Escale Lucques sous de certaines conditions. Bien loin de s'opposer à cette convention, les Florentins la favoriserent, dans l'espérance que l'Escale ne s'en serviroit que pour leur faciliter la possession de Lucques. L'Escale, aiant donc promis de rembourser aux trois freres une grosse somme qu'ils avoient avancée au Roi de Bohême, entra dans Lucques. Mais quand les Florentins demanderent par leurs Députés l'accomplissement des conditions de la Ligue, il demanda qu'on le remboursât de ce qu'il avoit donné. Il ne s'agissoit pas de moins que de la somme de trois-cens soixante mille écus d'or, qui valoient environ cent mille livres sterlings (*a*). Le rusé Véronois pensoit, qu'une aussi grosse somme rebuteroit les Florentins, & qu'ils se désisteroient de leur prétention; mais ainsi que l'Aretin le remarque (*b*), il est inconcevable à quels efforts le zele du bien public les a portés souvent; ces mêmes gens, qui douze ou quatorze mois auparavant avoient refusé le quart de cette somme aux Allemands pour Lucques, offrirent de la payer à de l'Escale. Il inventa alors d'autres pretextes pour différer la conclusion, & les Députés de Florence s'appercevant qu'ils é-

(*a*) *Manet i ap. Muratori* T. XIX. p. 1055. (*b*) *Leonard. Aretin.* p. 123.

toient dupés, s'en retournerent. De l'Escale prévit les conséquences de cette affaire, & se mit le premier en campagne. Les Florentins lui déclarerent la guerre, & à tous les fauteurs de son injustice.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Puissance de ce Seigneur.

Mastin de l'Escale étoit en ce tems-là le plus riche & le plus puissant des Seigneurs ou des Princes de Lombardie. Il étoit maître, non seulement de Vérone, de Parme, de Lucques, mais d'un grand nombre d'autres Places le long de l'Apennin, & ses Domaines communiquoient ensemble fort aisément, il étoit d'ailleurs assuré des Pisans. A quoi il faut ajouter que sa Cour & son armée étoient le rendez-vous de tous les mécontens d'Italie; & comme il étoit naturellement aussi vain qu'ambitieux, il se flatoit de devenir maître de toute la Toscane.

Réflexion générale.

C'est une chose surprenante, qu'après tant de guerres sanglantes & couteuses que les Florentins avoient eues à soutenir depuis un demi siecle, avec quel courage ils entreprirent celle dont il s'agit ici contre leur nouvel ennemi de Vérone. Mais il faut considérer, que leur commerce au dehors, l'encouragement qu'ils donnoient aux Arts, la sévérité de leur discipline, & le bon ordre de leur Gouvernement, les avoient rendus extrémement riches; & bien loin que leurs richesses contribuassent à les amollir, elles leur inspiroient le desir d'égaler les anciens Romains tant dans leurs sentimens que du côté de leur puissance. Ils entreprirent néanmoins la guerre avec la plus grande oeconomie, avec tout l'ordre & toute la régularité possibles. Ils établirent douze Trésoriers pour lever les deniers de l'Etat, & six Commissaires pour en faire la distribution, suivre l'armée & assister aux conseils de guerre. Ils envoyerent des Députés à Milan, & à tous les Confédérés de Lombardie, pour exposer la fausseté & la perfidie de Mastin de l'Escale; ils renouvellerent leur alliance avec Pérouse & Sienne, afin d'occuper Pierre d'Arezzo, au cas qu'il s'alliât avec de l'Escale. Les Pérousins, animés par les Florentins, attaquerent le territoire d'Arezzo, & surprirent Citta di Castello; ce qui découragea tellement les Arezziens, que plusieurs de leurs Forts tomberent entre les mains des Florentins.

Goût des Florentins pour les Beaux Arts.

Nous ne devons pas oublier de dire à l'honneur de Florence, que dans le tems qu'elle avoit une guerre si onéreuse sur les bras, elle cultivoit les Arts de la paix & les portoit plus loin qu'ils ne l'étoient en aucun endroit du Monde. Quoique le Grecs n'eussent pas encore porté en Italie les Belles Lettres, les Florentins étoient revenus du goût barbare dans les Beaux Arts, qui regnoit encore dans toute l'Europe. Giotto travailloit en ce tems-là à Florence, où il étoit en grande réputation, & bien qu'on ne puisse dire, qu'il ait porté l'architecture & la peinture au point de perfection, ou ces Arts ont été portés depuis, cependant la bonne maniere qu'il mit dans l'un & dans l'autre, surpassoit beaucoup plus la barbarie qui y regnoit, qu'on ne l'a surpassé par les progrès qu'on y a fait. Ce fut en cette année 1335 qu'il jetta les fondemens de la fameuse Tour quarrée, incrustée de marbre, qui est proche de la Cathédrale, qu'on appelle la *Campanile*, & qui a deux-cens cinquante-deux pieds de hauteur.

De l'Escale attaque

La guerre continuoit toujours, mais de l'Escale aiant été obligé d'aller à Vérone, le théatre de la guerre étoit sur les terres d'Arezzo, que les Flo-

SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

rentins & les Peroufins dévaftoient cruellement. Sur ces entrefaites, on eut avis, que de l'Efcale marchoit par la Romagne contre Florence, à la tête de huit-cens chevaux. Les Florentins envoyerent une armée pour joindre les Bolonois leurs Alliés, afin de l'arrêter dans fa marche. Cette nouvelle encouragea la garnifon de Lucques à faire quelques courfes fur les terres de Florence. Les Florentins de leur côté tâcherent de transporter le théatre de la guerre en Lombardie; mais de l'Efcale s'y étoit rendu fi redoutable, qu'ils ne purent y gagner aucun des Etats que celui de Venife, qui commençoit à prendre ombrage du Prince de Vérone, à caufe du voifinage de leurs terres. En conféquence de leur alliance les Vénitiens firent avancer un corps de troupes dans le Trévifan, il fut joint par quelques Florentins, ils commencerent les hoftilités contre de l'Efcale.

Les Florentins. 1335.

Continuation de la guerre. 1336.

Les freres Rozzi, voiant que le Seigneur de Vérone les trompoit, comme il avoit trompé les Florentins, & refufoit de leur payer ce qu'il avoit promis, lui firent des remontrances fur ce fujet, dont ils ne recueillirent d'autre fruit que d'être chaffés de Lucques; ils fe jetterent dans Pontremoli, où ils furent affiégés, ce qui les détermina à fe liguer avec les Florentins & les Vénitiens. Comme le fiege de Pontremoli continuoit toujours, Pierre Rozzi, qui paffoit pour un grand Capitaine, fe rendit à Florence, offrit aux Magiftrats, de les rendre maîtres de Lucques, s'ils vouloient lui donner un corps de cavalerie. On lui donna huit-cens chevaux, avec lefquels il marcha à Lucques. Son but étoit de faire lever par cette diverfion le fiege de Pontremoli. Les Italiens n'entendoient encore rien aux fieges, tout fe réduifoit à tenir les Places bloquées, & à les forcer de fe rendre par famine. Le Gouverneur de Lucques laiffa quelques troupes à la garde de la ville, & fe jetta avec toutes les autres qu'il avoit fur les terres de Florence. Cela obligea Rozzi de renoncer à fon entreprife; il marcha vers Florence, & aiant rencontré l'ennemi, on en vint aux mains, & après un combat opiniâtre, les Florentins refterent vainqueurs, firent un grand nombre de prifonniers & tuerent bien du monde à l'ennemi. Deux jours après les troupes de Florence revinrent en triomphe, & Rozzi fut nommé General de l'armée combinée des Vénitiens & des Florentins, qui devoit agir contre Maftin en Lombardie. Pierre Rozzi remporta plufieurs avantages fur l'ennemi & s'avança jufques fous les murs de Padoue, dont l'Efcale étoit maître. Il ne put néanmoins attirer les Véronois au combat, quoiqu'ils lui fuffent fuperieurs pour le nombre: ce qui le détermina à affieger Bovolenta à fept milles de Pavie. Il attaqua les ennemis avec tant de furie, que de l'Efcale ne penfa qu'à couvrir Vérone. Il trouva cependant moyen de débaucher mille cavaliers Allemands, qui fervoient dans l'armée Alliée, ils mirent le feu au camp & fe retirerent pendant la nuit. Cette défertion ne conftерna point Rozzi, il répara le dommage que le feu avoit fait, & continua les opérations de la guerre, à la tête d'une belle armée. Les autres Etats de Lombardie, voiant que Maftin étoit preffé, entrerent dans la ligue contre lui, étant haï de tous. Une armée de Milanois, de Ferrarois & de Mantouans, fous les ordres de Luquin Vifconti, s'affembla à Mantoue, dans le deffein de marcher contre Verone même. En ce temslà, Charles fils de Jean Roi de Bohême, prit Belluno & Feltri.

Maſtin, attaqué de tous côtés par tant d'ennemis puiſſans, ſe comporta toujours en guerrier courageux & en habile politique. Luquin avoit reçu un renfort de deux mille quatre-cens chevaux, aux ordres de Marſile Rozzi, frere de Pierre, & s'étoit avancé juſqu'à peu de milles de Vérone. Maſtin en ſortit à la tête de trois mille chevaux & d'un Corps d'infanterie, & vint offrir la bataille aux Confédérés, mais Luquin l'évita, bien que ſon armée fut fort ſupérieure à celle de Maſtin. Cette lâcheté ou cette trahiſon de Luquin rebutta tellement les troupes, qu'il commandoit, qu'elles ſe retirerent. Maſtin, pour profiter de ſa bonne fortune, vint camper à trois milles au deſſous de Bovolenta, où Pierre Rozzi étoit encore, dans le deſſein de couper Marſile quand il viendroit joindre ſon frere. L'Aretin dit (*a*), que Pierre Rozzi, pour éloigner Maſtin, fit jetter dans la Brente quantité d'herbes ameres, ce qui en rendit les eaux ſi ameres, que ni les hommes, ni les chevaux ne pouvoient en boire, enſorte que Maſtin fut obligé de décamper, & Marſile rejoignit ſon frere. Pierre Rozzi marcha ſur le champ droit à Padoue, dont les habitans à l'inſtigation de Marſile de Carrare, lui ouvrirent les portes; la garniſon fut taillée en pieces, & Albert frere de Maſtin, qui y commandoit fut envoyé priſonnier à Veniſe. La joie qu'une ſi importante conquête cauſa à Veniſe & à Florence fut bientôt troublée par la perte de Pierre Rozzi. Ce Général feſoit le ſiege de Monſelice; en dirigeant une attaque, il fut bleſſé mortellement à la cuiſſe & mourut peu après à Padoue. Son frere Marſile ne lui ſurvécut pas longtems, étant mort de chagrin. Vers ce tems-là les Milanois ſe rendirent maîtres de Breſce.

Section V. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1334 juſqu'à l'an 1378.

Courage & conduite de Maſtin.

1337.

1338.

Pierre, ſurnommé Saco, étoit toujours en poſſeſſion d'Arezzo, & les Areziens le ſollicitoient fortement de faire la paix avec les Florentins & leur Alliés. Ces inſtances ne ſervirent qu'à lui donner de l'ombrage enſorte qu'il réſolut de tirer des Florentins les meilleures conditions qu'il pourroit, aiant bien des raiſons de ne pas ſe fier aux Pérouſins. Le marché fut bientôt conclu. Pierre convint de remettre Arezzo avec toutes ſes dépendances entre les mains des Florentins, pour dix ans, à condition que lui, dont la mere étoit Florentine, & tous ſes parens ſeroient mis au nombre des citoiens de Florence; qu'ils demeureroient en poſſeſſion de leurs biens particuliers; qu'on lui donneroit quarante mille écus, & qu'on payeroit dix ſept mille qu'il avoit empruntés des Areziens. Cette négociation terminée, douze Nobles de Florence ſe tranſporterent à Arezzo, & prirent poſſeſſion du Gouvernement, à la grande joie de tout le Peuple.

Les Florentins achetent Arezzo.

Les Pérouſins ſe plaignirent amérement de ce procédé, comme directement contraire aux Traités entre les Florentins & eux. Ils envoyerent des Députés à Florence, qui y firent des reproches fort durs. On leur répondit en termes également durs, en accuſant les Pérouſins de mauvaiſe foi, & en diſant, qu'on n'étoit tenu à rien envers des perfides. Quand les eſprits furent un peu calmés, les deux Parties firent un accommodement, & les Pérouſins obtinrent quelques petites places dans le territoire

Le Pérouſins ſe plaignent inutilement.

(*a*) *Leon. Aret.* p. 134.

SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

d'Arezzo. Mastin, informé de ce qui se passoit, renforça la garnison de Lucques, sous les ordres d'Accio, un de ses Généraux, & les Florentins se mirent de nouveau en campagne, & ravagerent les terres de Lucques. C'étoient des incursions passageres de quelques détachemens, dont les ravages étoient bientôt réparés par la fertilité du Pays.

Conclusion de la paix avec Mastin. 1339.

L'année suivante les Florentins & les Vénitiens entrerent dans le Véronois, insulterent Vérone pendant quelques jours, & allerent mettre le siege devant Vicence. Mastin se détermina alors à envoyer des Députés à Venise pour demander la paix; on les écouta favorablement & le Traité fut bientôt conclu. Mastin céda aux Vénitiens Trévise avec toute la Marche Trévisane, une des plus belles contrées de l'Italie. On réserva dans le Traité une place pour les Florentins, qui en y accédant devoient être mis en possession de Pescia & de Bugiani, & garder toutes leurs conquêtes dans le Lucquois. On stipula encore, que tous les Exilés de Lucques, qui servoient dans l'armée des Confédérés, seroient rétablis dans leurs privileges & leurs biens. Le Traité conclu, on le communiqua aux Florentins, qui après de longues contestations le desapprouverent. Ils envoyerent trois de leurs principaux Nobles à Venise, pour tenter d'obtenir des conditions plus avantageuses; mais ils ne purent y réussir, ensorte qu'ils accepterent ce qui avoit été stipulé pour eux, parce que toutes les parties étoient lasses de la guerre.

Les Florentins restent quelques années en paix.

Les Florentins jouirent durant quelques années de la paix au dehors, n'étant troublés par aucun de leurs voisins. Ce repos extérieur, des tems fâcheux pour les fruits de la terre, avec quelques orages de tonnerre, remplirent l'esprit des Florentins naturellement superstitieux, d'appréhensions. Ce qui les augmenta vraisemblablement, ce fut le dénombrement qu'on fit, en 1339, de tous les habitans de la ville, qu'on trouva aller à quatre-vingt-dix mille (*), ce qui est vingt mille de plus, qu'on n'y en suppose à présent. Ce qui donna lieu à ce dénombrement, c'est que les Magistrats vouloient régler la quantité de provisions dont on avoit besoin en tems de disette. L'année suivante, la peste se mit dans Florence, & emporta seize mille personnes tant dans la ville, qu'à la campagne.

1340 *Troubles à Florence.*

Vers le même tems, des divisions intestines allumerent une espece de guerre civile, à l'occasion d'un Magistrat étranger, qui avoit été établi extraordinairement depuis deux ans, par les chefs du Peuple. Aretin ne le nomme point (†), mais il dit, que les Bardi & les Frescobaldi, gens de qualité se mirent à la tête de la Noblesse, dans le dessein de se défaire des principaux Magistrats; mais ils furent arrêtés par le courage du Peuple, qui prit

(*) Nous ne pouvons pourtant bien décider, si Aretin, de qui ce dénombrement est tiré, comprend sous le mot de *Cives* tous les habitans, hommes, femmes, enfans & domestiques. Il y a de l'apperence que ce n'est point sa pensée, à cause des nombreuses armées, qui alloient quelquefois à trente mille hommes, que nous avons vu sortir de Florence; nombre de combattans trop grand pour une ville qui n'auroit que quatre vingt dix mille habitans.

(†) Machiavel le nomme *Jaques Gabriel d'Agobbio*, & dit que sous le titre de Capitaine de la Garde, on lui avoit donné tout pouvoir sur les citoiens. REM. DU TRAD.

prit les armes & les obligea de renoncer à leur entreprise. Le Peuple rentra après cela tranquillement chez lui, mais plusieurs des Nobles furent accusés devant les Seigneurs, & comme ils ne parurent point pour se défendre, on les condamna par contumace; leurs maisons furent démolies, & on pria tous les Etats Alliés de Florence de ne leur accorder ni retraite, ni protection; ensorte que les Exilés furent obligés de se refugier à Pise, l'ancienne & naturelle ennemie de Florence.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Les Florentins achetent Lucques.

Peu de tems après les Mantouans encouragerent les Parmesans à s'affranchir du joug de Mastin de l'Escale, & il se trouva tellement reserré par les Mantouans, qu'ils lui couperent toute communication avec Lucques, desorte qu'il n'étoit plus en état de la conserver, & qu'il se résolut de la vendre. Les Florentins & les Pisans furent compétiteurs, mais les premiers l'emporterent, en offrant pour cette ville deux cens cinquante mille écus.

Guerre avec les Pisans à ce sujet.

Les Florentins étant maîtres d'Arezzo, & sur le point de l'être de Lucques, à la faveur des richesses qu'ils avoient acquises par le commerce, commençoient à se faire redouter dans toute l'Italie. Les Pisans, piqués d'avoir manqué Lucques, formerent une ligue contre les Florentins, dans laquelle entrerent Luquin Visconti, devenu Vicomte de Milan par la mort d'Azzon, & tous les ennemis de Mastin, de même que les Mantouans, les Parmesans & les Padouans, qui tous envoyerent leur contingent de troupes aux Pisans, qui avoient entrepris le siege de Lucques. Les Florentins, après les avoir sommés de lever le siege, firent une irruption sur leurs terres, mais ils ne laisserent pas de pousser le siege plus vivement encore. Lucques étoit encore au pouvoir de Mastin, qui pressa les Florentins d'accomplir le marché; ceux-ci eurent la générosité de payer cent quatre vingt mille écus, & de donner des ôtages pour le payement des soixante-dix mille qui restoient. La difficulté étoit alors de se mettre en possession de Lucques; ils en vinrent à bout en se fesant passage au travers de l'armée des Pisans, & aussitôt qu'ils furent maîtres de la ville & du Château, ils retirerent leurs ôtages en acquittant le reste de la somme stipulée.

Les Florentins sont défaits.

Ce succès donna beaucoup de joie & de courage aux Florentins, qui voioient du haut des murs de Lucques l'armée des Pisans. La garnison étoit si forte, & la Place si bien pourvue de tout, que l'armée ennemie se seroit vue contrainte de s'en retourner sans rien entreprendre davantage, si les Florentins n'avoient pris la résolution précipitée d'attaquer les Pisans dans leurs lignes. Ils l'exécuterent huit jours après être entrés dans Lucques. Les Pisans étoit commandés par Jean Visconti, & Enrique fils de Castruccio servoit sous lui, il avoit aussi tous les Exilés de Florence dans son armée, & ils en fesoient la plus considerable partie; il la rangea sur trois lignes, & celle des Florentins étoit sur deux. La premiere ligne des derniers étoit composée de deux-cens Chevaliers d'élite à cheval, soutenus par trois mille Archers. Ils chargerent avec tant d'impétuosité, qu'ils renverserent la premiere ligne des Pisans sur la seconde, & firent prisonniers Jean Visconti, Enrique & plusieurs autres personnes de qualité. Mais la troisieme ligne des Pisans soutint si bien les troupes des deux premieres, qu'elle arracha la victoire aux Florentins, dont la seconde ligne, au lieu

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

de ſeconder la premiere, tourna le dos ſans coup férir. La premiere expoſée ainſi ſeule ſouffrit beaucoup, & la victoire ſe déclara en faveur des Piſans. Les débris de la premiere ligne des Florentins, combattirent néanmoins ſi courageuſement; qu'ils s'ouvrirent le chemin pour rentrer dans Lucques.

Négociation avec le Roi Robert.

La perte des Florentins fut néanmoins moins grande, qu'on ne le rapporta d'abord à Florence. Ils conſerverent tous leurs drapeaux, & tous les illuſtres priſonniers qu'ils avoient faits. Ceux qui gouvernoient, revenus de leur premiere conſternation, implorerent la protection de Robert Roi de Naples, offrant en même tems de ſe ſoumettre à tel Prince de ſon ſang, qu'il voudroit envoyer en qualité de Gouverneur à Florence. Robert reçut les Députés très-froidement, & demanda qu'on lui rendit Lucques, qui lui appartenoit, & qu'il avoit perdue par la trahiſon de Faggiolani. Les Florentins avoient prévu cette demande, & les Députés étoient autoriſés à l'accorder. Mais Robert ſoupçonnant, qu'ils inſiſteroient ſur le rembourſement de la ſomme qu'ils avoient donnée, refuſa d'entrer dans leurs affaires, ſinon qu'il envoya un Ambaſſadeur aux Piſans, pour les diſſuader de continuer le ſiege de Lucques, qu'il diſoit lui appartenir. Les Piſans lui répondirent honnêtement, & continuerent le ſiege avec plus de vigueur que jamais.

Fâcheuſe ſituation des Florentins.

Les affaires de Florence ſe trouvant en mauvais état, le Peuple ſoupçonna, peut-être ſans fondement, que Pierre Saco, ci-devant Seigneur d'Arezzo, avoit deſſein de profiter de cette occaſion pour rentrer dans ſon Etat. Pierre demeuroit alors dans un de ſes Châteaux à la campagne; les Magiſtrats de Florence, comme s'ils avoient eu certitude du fait, firent prendre les armes au Peuple, & inveſtir la place. Ce ne fut pas tout. Tarlati, frere de Pierre, étoit alors un des meilleurs Officiers de l'armée de Florence, & c'étoit principalement par ſa bonne conduite, que les débris de la premiere ligne avoient fait une ſi belle retraite, & étoient rentrés dans Lucques. Plus ſa conduite étoit irréprochable, & plus le Peuple prit d'ombrage du crédit qu'il avoit dans l'armée, appréhendant qu'il ne s'en ſervit pour favoriſer ſon frere. L'ordre fut donc expédié de l'arrêter à Lucques: en conſéquence il fut mis en arrêt, ſans néanmoins être empriſonné, & on lui permit même de ſortir à cheval en compagnie de Jaques de Medicis, Gouverneur de Lucques. Un jour qu'ils étoient allés reconnoitre hors d'une des portes. Tarlati pouſſa tout d'un coup ſon cheval, & ſe ſauva dans le camp des Piſans. Sa fuite confirma les Florentins dans les ſoupçons deſavantageux qu'ils avoient des deſſeins de Pierre; ils le forcerent à ſe rendre avec tous ſes parens, on les conduiſit à Florence, où ils furent reſerrés en priſon, les beaux palais qu'ils avoient dans la ville furent démolis, & leurs Châteaux à la campagne pris.

Les Piſans prennent Lucques.

Les Florentins n'ayant pas réuſſi auprès du Roi de Naples, de l'Eſcale leur conſeilla de s'adreſſer à l'Empereur Louis, qui ſe trouvoit en ce tems-là à Trente, ce Prince étoit fort irrité contre les Piſans, & ennemi mortel du Pape & du Roi de Naples. Bien que ce conſeil fût ſpécieux, & qu'il fût appuié par un puiſſant parti dans Florence, le Peuple étoit tellement prévenu contre l'Empereur, qu'il ne fut pas queſtion d'entrer en

négociation. Les Florentins prirent alors à leur ſolde deux mille chevaux, outre ſix cens qu'ils louerent des Ferrarois & cinq-cens de l'Eſcale. Ce renfort joint à leurs propres troupes forma une puiſſante armée, dont ils donnerent le commandement à Malateſta de Rimini, fameux Capitaine de ce tems-là. Au commencement du Printems, il marcha au ſecours de Lucques, dont les Piſans continuoient le ſiege; mais le débordement des rivieres, & les mauvais chemins, qui avoient été gâtés par les pluies, ne lui permirent pas d'exécuter ſon deſſein, de ſorte qu'il fallut encore ſe borner à ravager le pays ennemi. Les Piſans ne laiſſerent pas de perſiſter à vouloir prendre Lucques, & cette ville ſe trouvant réduite à la derniere extrémité, la garniſon capitula à des conditions honorables pour elle-même, au bout de près de neuf mois de ſiege. C'eſt ici ſuivant l'Aretin (*a*) une époque honteuſe dans l'Hiſtoire de Florence; mais il n'eſt pas difficile d'en rendre raiſon, en feſant réflexion ſur la déraiſonnable jalouſie que les Florentins nourriſſoient contre la Nobleſſe. Elle étoit cauſe que les Nobles étoient exclus du commandement des armées, & qu'ils s'appliquoient à s'enrichir par le commerce, & ce fut-là ſemble-t-il, le principal motif, qui les porta à ſacrifier tant de ſang & de tréſors pour acquérir & pour conſerver Lucques.

Diviſions dans Florence. Ils choiſiſſent le Duc d'Athenes pour Gouverneur.

La perte de cette ville leur fit encore plus de mal, en les animant les uns contre les autres; chaque parti taxoit la mauvaiſe conduite de l'autre, & ils étoient tous diviſés ſur les moyens de remédier à leurs malheurs; ils adopterent néanmoins de concert le fatal expédient de prendre Gautier, Duc titulaire d'Athenes, pour leur Général. Il étoit Lombard de naiſſance, & aiant ſervi dans leurs guerres précédentes ſous Charles Duc de Calabre, il étoit parfaitement au fait de leur caractere, de la nature de leur Gouvernement, & des différens partis qu'il y avoit parmi eux. Il étoit à Naples, quand les Florentins l'inviterent à prendre, non ſeulement le commandement de leur armée, mais auſſi le Gouvernement de leur ville. La bonne opinion qu'on avoit conçue de lui augmenta par la modeſtie de ſa ſuite, quand il fit ſon entrée dans Florence. L'événement fit bientôt voir combien ils s'étoient trompés. Ce ſiecle étoit fertile en ſoldats de fortune, Gautier en étoit un, qui forma de grands projets, avec une capacité aſſez médiocre pour les exécuter. Il y avoit longtems, qu'il viſoit à la Souveraineté de Florence, & ſon ambition étant en partie ſatisfaite, il chercha à ſe rendre maître abſolu du Gouvernement. Son Hiſtoire & celle de ſes nouveaux ſujets eſt inſtructive. L'Etat de Florence, comme preſque tous les autres, étoit compoſé de trois claſſes de gens. La premiere étoit celle des Nobles, qui par la conſtitution du Gouvernement, étoient depuis ſi longtems accoutumés au commerce & aux autres Arts, que bien loin de croire déroger par là, ils ſe glorifioient de leur induſtrie, & commençoient à regarder les richeſſes comme la plus belle nobleſſe. Elévés au deſſus du Vulgaire, non ſeulement par leur fortune, mais par leur façon de penſer, il y avoit entre eux & le commun une antipathie, fortifiée par la conſtitution démocratique du Gouvernement. La ſeconde claſſe étoit celle des

(*a*) *Leonard. Aretin.* p. 138.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

gens du moien état, qui avoient acquis un bien honnête par leur application & leur industrie, & qu'on nomme dans un Etat bien constitué le Peuple. Ceux-ci ne cherchoient point de changemens, que ceux qui étoient nécessaires pour assurer la paisible jouissance de leurs biens. La derniere classe étoit celle du menu Peuple, qui haïssoit ceux de la premiere, & regardoit d'un oeil d'envie ceux de la seconde.

Gouvernement tirannique de Gautier.

Gautier avoit assez de pénétration, pour comprendre que les gens de la seconde classe seroient le plus grand obstacle à son ambition. Les Nobles s'étoient soumis à lui, parce qu'ils comptoient que son autorité ne dureroit qu'un tems, & qu'ils auroient toujours assez de crédit pour se défaire de lui, quand il auroit rempli leurs vues, en abolissant la partie démocratique de l'Etat, qu'ils avoient toujours considérée comme une usurpation de leurs droits. Gautier ne leur dévoila ses desseins qu'en partie, en leur communiquant qu'il se proposoit d'employer tout son pouvoir contre ceux du moien ordre, ce qui le mettroit en état de rendre plus de service à la Noblesse; il leur dit en même tems, qu'il ne pouvoit réussir, sans gagner le commun Peuple, & que quoiqu'il fît les Nobles devoient demeurer neutres. Il faut observer ici, que les Arezziens, les Volterrans & les Pistoiens, avoient, à l'exemple des Florentins, choisi Gautier pour leur Gouverneur ou Stadhouder, qui est le titre qui approche le plus de la dignité dont il étoit revêtu. Il prenoit les titres de Duc d'Athenes, & de Seigneur de Pistoie, d'Arezzo & de Volterre. Il gouvernoit Florence en personne, & les trois autres Etats par ses Lieutenans.

Gautier sentoit, qu'il ne pouvoit réussir dans ses ambitieux projets, à moins que d'être en paix au dehors. Aussi ne fut-il pas sitôt revêtu de l'autorité à Florence, qu'il fit une paix honteuse avec les Pisans, auxquels il laissa Lucques pour quinze ans, à condition de la remettre aux Florentins au bout de ce terme. Il prétendit que la conjoncture des affaires rendoit cette paix nécessaire, & que la mauvaise conduite de certains citoiens dans l'achat de Lucques, & en d'autres affaires méritoit d'être punie avec la derniere rigueur. Ceux qu'il avoit en vue étoient des plus respectables de la République; la plupart étoient des Nobles, mais qui n'avoient rien de l'orgueil qu'inspire souvent la naissance, & qui étoient zélés pour le maintien de la constitution de l'Etat, en tâchant de tenir la balance égale entre leurs concitoiens de la premiere & de la seconde Classe. Le principal étoit Jaques de Medicis, qui avoit été Gouverneur de Lucques, & qui avoit eu la plus grande part dans l'achat de cette ville. Ce Seigneur perdit la tête, & ce fut avec bien de la peine que les amis de Rucellaï & de Richard Riccio, qui avoient plus de crédit parmi le Peuple, leur sauverent la vie, mais Guillaume Altoviti, autre Gentilhomme, eut le même sort que Jaques de Medicis.

Les Magistrats s'opposent à sa tirannie. Il est déclaré Souverain de Florence. 1342.

La populace applaudit d'abord à ces cruautés, comme à des actes de justice, & adoroit Gautier comme un homme qui n'avoit point d'acception de personnes. La Noblesse n'osoit s'opposer à lui, quoiqu'elle s'apperçut bien qu'elle s'étoit trompée dans les mesures qu'elle avoit prises, & dans les liaisons qu'elle avoit formées avec lui. La sagesse de la Constitution de Florence parut alors dans tout son lustre. Les Magistrats, dont

l'autorité dans les affaires de Juſtice n'avoit point été abolie, ne ſe laiſſe- rent pas intimider par le Tiran. Aiant convoqué une aſſemblée générale du Peuple, pour ſe faire donner un pouvoir abſolu, les Seigneurs lui re- préſenterent qu'il excédoit ſes pouvoirs, puiſque par le Traité fait avec lui, il n'y avoit qu'eux qui fuſſent en droit d'aſſembler le Peuple. Gautier répondit, qu'il n'avoit en vue que de donner au Peuple le privilege d'ex- pliquer ſes ſentimens, ſans quoi il ne pouvoit être libre. Après quelques conteſtations, on convint, que le Peuple s'aſſembleroit le lendemain, & que les Seigneurs lui feroient donner pour un an la même autorité qu'avoit eue le Duc de Calabre. Mais Gautier avoit ſi bien pris ſes meſures, que quelques-uns des principaux Nobles l'accompagnerent dans l'aſſemblée, & qu'il avoit autour de ſa perſonne un nombre de gens du Peuple, qui avoient des armes cachées ſous leurs habits. Un des Seigneurs lut la convention faite la veille; mais un cri général du Peuple déclara Gautier Souverain pour toute ſa vie. Les Seigneurs n'oſerent plus s'y oppoſer, & le Tiran fut porté ſur les épaules des Nobles au Palais, & placé dans le ſiege d'Etat.

SECTION V. *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1334 juſqu'à l'an 1378.*

Sa conduite.

Arezzo & Piſtoie relevoient toujours des Florentins; Gautier, ſous le ſpécieux prétexte d'abolir cette ſujettion, les reçut ſous ſa domination immédiate, & y mit des Gouverneurs de ſa main. Il fit enſuite quelques changemens au honteux Traité qu'il avoit conclu avec les Piſans. Les conditions étoient: que les Piſans reſteroient en poſſeſſion de Lucques quinze ans, après leſquels ils la mettroient en liberté, que les Lucquois exilés feroient rappellés, & les Florentins priſonniers relâchés; que les Florentins garderoient les Forts, qu'ils tenoient dans le territoire de Lucques, & que les Piſans leur payeroient neuf mille écus par an: mais que tous les amis des Piſans, qui avoient été chaſſés de Florence, feroient rétablis dans leurs droits & dans leurs biens. Pour cacher un peu ce qu'il y avoit de honteux dans ce Traité, on convint que les Florentins nommeroient le premier Magiſtrat de Lucques pendant les quinze ans; mais cela ne ſignifioit rien, ainſi que le remarque très-bien l'Aretin (*a*), parce que les Piſans étoient maîtres de la Citadelle & des troupes. Les priſonniers & les autres Gentilshommes, qui par cette paix rentrerent dans Florence fortifierent le parti du Tiran, auquel ils croioient avoir obligation de leur liberté. Il appella à ſon ſervice tous les François, qui étoient en Toſcane, & en forma une garde pour ſa perſonne de huit-cens chevaux. Il ſe ligua enſuite avec les Piſans, dans la vue de tenir les Florentins en bride.

Conjuration contre lui.

1343.

Il ôta après cela aux Seigneurs le Palais aſſigné pour eux, & s'en mit en poſſeſſion. Il étoit trop habile pour abolir leur charge, mais il ne leur laiſſa que l'ombre de l'autorité qu'elle leur donnoit. Il ôta les Enſeignes aux Gonfaloniers des Compagnies, défendit à tout le monde de porter des armes, & s'attribua à lui ſeul le pouvoir de conférer les emplois & les honneurs. Son inſatiable avarice fit, qu'il s'empara de tous les deniers publics, & annulla les hipotheques de ceux qui avoient prêté de l'argent à la République. Tous les Receveurs des taxes qu'il impoſa étoient des étran-

(*a*) *Aretin.* p. 143.

SECTION V. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1331 *jusqu'à l'an* 1378.

gers. Il se servit d'une partie de ses trésors pour fortifier le Palais, afin d'en faire à tout événement une Citadelle.

Il y a tout lieu d'etre surpris, que Gautier réussit par un procédé si tirannique avec un Peuple si clairvoiant & si jaloux de son autorité que l'étoient les Florentins; mais il étoit aussi rusé, qu'ambitieux, & savoit si bien entretenir la division entre lès divers Partis dans Florence, qu'il les empêchoit de se réunir pour le traverser. Quand quelqu'un des citoyens se plaignoit de ses Officiers, il fesoit fouetter publiquement les plaignans, sans examiner leurs griefs. Il fit arracher la langue à un, & en aiant banni un autre sur de simples soupçons, il feignit de lui pardonner, mais cet homme ne fut pas sitôt rentré dans Florence qu'il le fit mourir. Enfin la haine & le désespoir l'emporterent sur la terreur chez les Florentins. Le Tiran paroissoit rarement en public, & quand il sortoit il étoit toujours environné de ses Gardes. Cela mit les Florentins de tout ordre en état de cabaler contre lui; mais un Gentilhomme, nommé Brunellesqui, lui aiant révélé le sujet de leurs assemblées, quelques-uns des conjurés furent arrêtés, & à force de tourmens découvrirent ce qu'ils savoient de la conspiration, avant que les autres eussent le vent que leurs complots étoient découverts. Le grand nombre & la qualité des conjurés, étonnerent Gautier, & il ne savoit quel parti prendre. Il commença par faire venir des troupes des garnisons voisines, ensuite il cita trois-cens des principaux citoiens, dont la plupart étoient du nombre des conjurés, sous prétexte de vouloir prendre leurs avis, mais en effet pour leur faire couper la tête. Tout cela prit six jours; le septieme, ceux qui avoient été cités prirent les armes, au lieu d'obéir. Il parut alors qu'il s'étoit formé trois conspirations, sans que les uns fussent instruits des desseins des autres; tous se réunirent contre le Tiran, & vinrent l'assieger dans son Palais. Il fit bien d'abord quelque résistance, mais voiant que tout le monde étoit déclaré contre lui, il se détermina à prendre les voies de la douceur, il relâcha tous ceux qu'il tenoit prisonniers, & entre autres Antoine Adimari, un des plus grands hommes de Florence, & les renvoya en leur disant mille choses obligeantes; il fit aussi ôter ses armes de dessus son Palais, & fit mettre en la place celles du Peuple.

Il est chassé.

Ange Acciaioli, Evêque de Florence, étoit le Chef de la plus forte des conspirations, & jamais il n'y en eut de mieux conduite. Les citoiens se moquerent de la douceur affectée de Gautier: mais comme ils n'avoient aucune autorité réglée pour les diriger, ils s'assemblerent dans l'Eglise de Sainte Reparata, & choisirent quatorze citoiens, auxquels ils donnerent le pouvoir de réformer l'Etat, conjointement avec l'Evêque. Ils continuoient cependant toujours à presser Gautier, qui voiant qu'il étoit obligé de céder, mit hors du Palais ceux de ses Officiers, qui s'étoient rendus les plus odieux au Peuple, qui les mit sur le champ en pieces. Ce massacre calma un peu sa furie; l'Evêque & ses Adjoints adoucirent les esprits, & l'on convint, que Gautier cederoit le Palais aux Quatorze & renonceroit à toute autorité sur Florence; il fut aussi sagement stipulé, qu'il ratifieroit cette renonciation, quand il seroit hors des terres de Florence.

Il demanda feulement la vie, que les Quatorze eurent bien de la peine à lui fauver ; ils le garderent deux jours dans le Château avec une forte garde & le firent partir de nuit pour Cafentino, où il ratifia fa renonciation. Sa tirannie dans Florence avoit duré plus de neuf mois. Ce qu'il y eut de remarquable, c'eft que les Arezziens, les Piftoiens & Volterrans, comme s'ils avoient agi de concert, chafferent dans le même tems les troupes du Tiran & fe mirent en liberté.

Nouvelle forme de Gouvernement à Florence.

Quoique les Florentins euffent été d'accord, d'une façon dont il n'y avoit point d'exemple, pour chaffer leur Tiran, il s'en fallut bien qu'ils ne le fuffent, lorfqu'il fut queftion de régler la forme du Gouvernement. La ville & l'Etat étoient dans la derniere confufion, & il n'y avoit proprement point d'autres Magiftrats, que les Quatorze qu'ils avoient élus. On leur donna le pouvoir de régler la forme du Gouvernement. Ils convinrent d'abord de rétablir les Seigneurs ou Préfidens, qui s'étoient fi courageufement oppofés au Tiran; jufques-là c'étoit l'ancienne conftitution. Mais on propofa de faire quelques changemens en faveur des Nobles parcequ'ils avoient tant contribué à l'expulfion de Gautier, & pour prévenir de nouvelles diffenfions, qui avoient été fi préjudiciables à la République. On régla donc qu'ils pourroient être Préfidens & pofféder d'autres charges: mais on ne rétablit ni le Gonfalonier de Juftice, ni ceux des Compagnies, parce qu'on jugea qu'ils étoient deformais inutiles, les Grands étant incorporés à l'Etat. On partagea la ville en quatre quartiers, au lieu de fix, & celui d'au delà de l'Arno en étoit un. Quand on en vint à l'élection des Seigneurs, on en choifit quatre dans le corps de la Nobleffe & huit parmi le Peuple. Ils furent mis en poffeffion du Palais, & de toutes les marques de leur autorité, dont le Tiran les avoit dépouillés. Tout cela fut réglé par les Quatorze, mais cette conftitution avoit plus d'apparence que de folidité, & les arrangemens pris, quoiqu'à bonne intention, ne pouvoient durer.

Divifions inteftines.

Le Peuple, voiant quatre Gentilshommes parmi les Seigneurs, fe recria de ce qu'on augmentoit le pouvoir des Grands, qu'on avoit toujours redouté, & pour dire la vérité, ajoute l'Aretin (*a*), il avoit affez de raifon. On vit bientôt renaitre dans Florence les animofités & les haines, & on difoit publiquement, qu'au lieu d'un Tiran, on en avoit acquis mille. L'Evêque s'apperçut que les troubles alloient recommencer plus que jamais, & quoiqu'il fût d'une des plus nobles familles de la ville, il confeilla aux Douze, de remettre à l'affemblée du Peuple le foin de régler la conftitution de l'Etat, comme le feul moyen de conferver quelque chofe, au lieu de perdre tout par une fermeté à contretems. Un confeil fi modéré fut rejetté avec aigreur, & même avec des traits de mépris pour fon auteur, en lui rappellant, que le Peuple avoit indignement foutenu le Tiran. Le Prélat, qui étoit homme de réfolution, retorqua l'accufation contre les Grands, à qui il reprocha leur conduite dans la même occafion. On en vint à de fi groffes paroles, que le Peuple les entendit, & comme il étoit tout difpofé à fe foulever, il prit les armes tout à coup; tous coururent au Palais,

(*a*) Le même, p. 143.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

& obligerent les Seigneurs de la Noblesse de quitter leur place & de se retirer chez eux. Les Grands avoient si peu prévu cette attaque, qu'ils ne purent se déterminer cette nuit-là sur le parti qu'ils devoient prendre. Le lendemain le Peuple ne perdit point de tems, & assaillit l'une après l'autre les maisons des Nobles qui étoient dans la partie de la ville en deça de l'Arno; il s'en rendit maître sans peine, sans néanmoins faire de violence aux personnes. Comme les Nobles étoient plus puissans dans la partie de la ville au delà de l'Arno, le Peuple y trouva plus de résistance; il l'emporta à la fin, & quoiqu'il eut pillé & démoli quelques Palais, où il avoit trouvé le plus de résistance, il traita les Nobles & leurs familles avec tous les égards convenables, disant qu'il n'agissoit par aucun motif de haine ou de vengeance, mais uniquement par amour pour la patrie, dont la constitution leur étoit plus chere que la vie.

Ce qui rendit cette victoire du Peuple sur les Grands glorieuse, c'est la modération qu'il fit paroitre. Son premier soin fut de rétablir l'ancienne constitution, avec quelques changemens peu considerables; on conféra les premiers postes du Gouvernement aux citoiens, qui brilloient le moins par leur dépense, & qui avoient le moins de crédit.

Les Florentins rendent la liberté à Arezzo.

Depuis que les Florentins étoient devenus Seigneurs d'Arezzo, ils n'avoient pas été tranquilles de ce côté-là, parce que Pierre Saco, l'ancien maître de cette ville, étoit assez puissant pour faire valoir ses prétentions. Ils prirent donc sagement la généreuse résolution de rendre à Arezzo son independance, & envoyerent des Députés pour féliciter les Arezziens de s'être mis si courageusement en liberté, & pour leur remettre un acte public, par lequel les Florentins renonçoient pour jamais à tous les droits qu'ils avoient sur leur ville. Les Ambassadeurs exécuterent leur commission de la façon la plus solemnelle, & les Arezziens reçurent le présent qu'on leur fesoit avec les plus grands transports de joie & de reconnoissance. Peu après les Péroufins, les Siennois, & les Arezziens formerent une confédération avec les Florentins, qui furent mis à la tête.

Ceux-ci, après mûre délibération, se regarderent comme étant encore en guerre avec les Pisans, parce qu'ils ne se croioient pas tenus au Traité conclu par Gautier. Comme néanmoins les Pisans avoient traité de bonne foi, les Florentins consentirent à renouveller le Traité avec quelques légers changemens. Tout ce que nous venons de rapporter & quelques autres événemens peu importans, se passerent la même année que le Tiran avoit été chassé.

Loix contre la Noblesse. 1344.

L'année suivante, les Florentins firent quelques Loix fort dures contre la Noblesse. Ils ordonnerent que les Gentilshommes qui seroient au service des Puissances étrangeres, seroient obligés de revenir à Florence, quand ils en seroient sommés, sous peine de confiscation de tous leurs biens. Le motif de cette Loi étoit évidemment, la crainte que ces Gentilshommes n'acquissent assez de crédit au dehors pour troubler la paix au dedans. On ordonna aussi de poursuivre les Gouverneurs des Châteaux & des Forts de la dépendance de la République, dont la plupart étoient des Nobles, qui avoient été placés par Gautier. L'Histoire garde le silence sur la peine qui leur fut infligée, mais elle nous apprend, que plusieurs, & sur tout les Gentilshommes furent condamnés à cette occasion. Tan-

Gautier sollicite la Cour de France de s'intéresser en sa faveur.

Tandis que cela se passoit, Gautier sollicitoit vivement la Cour de France de s'intéresser pour lui; il y dépeignoit les Florentins & leur procédé à son égard des plus noires couleurs, & demandoit d'être indemnisé des pertes qu'il avoit faites, aux dépens des Florentins, qui étoient établis dans le royaume. Ses plaintes furent écoutées & les négocians donnerent avis aux Magistrats de Florence du risque qu'ils couroient, dans les termes les plus touchans. Cela ne produisit d'autre effet, que d'engager les Florentins à proscrire Gautier, à mettre sa tête à prix, & à le faire exécuter publiquement en effigie avec toute les marques d'infamie & d'horreur possibles. Ils ne laisserent pas néanmoins d'envoyer un Ambassadeur en France, pour justifier leur conduite. Peu après son départ arriverent des Ambassadeurs du Roi de France pour demander la restitution de ce qu'on avoit pris à Gautier, qu'on fesoit monter à une somme immense. Les Florentins reçurent les Ambassadeurs & les traiterent avec tout le respect dû à leur Maître, mais ils leur exposerent la cruauté, l'avarice, l'ambition, & les vexations du Tiran avec tant de force & d'éloquence, que les Ambassadeurs n'eurent rien à repliquer. Ils leur montrerent aussi l'acte de renonciation, qu'il avoit ratifié dans un lieu où il n'avoit rien à craindre. Après l'audience, on donna un repas magnifique aux Ambassadeurs.

Origine de billets de crédit.

Cette même année, les Florentins se tirerent d'une affaire, à laquelle tout autre Peuple en ce tems-là n'auroit su trouver de remede. La République avoit emprunté une grosse somme qui alloit autant que nous pouvons le calculer à soixante mille livres sterling. L'épuisement des finances ne permettoit pas d'acquitter la dette, & il falloit néanmoins soutenir le crédit public. On eut recours à cet expédient; on donna à chaque Créancier une obligation ou action sur les revenus de l'Etat à raison de cinq pour cent; les fonds mêmes furent réunis en forme de Mont ou de Banque: les Obligations ou billets pouvoient se transporter & se négocier de la même façon que les papiers de cet ordre aujourd'hui, le prix montoit ou baissoit, selon que les affaires de l'Etat alloient bien ou mal. Suivant l'Aretin (*) de qui nous tenons ce curieux détail, les fonds de Florence entroient dans le commerce, on les achetoit, on les vendoit comme d'autres marchandises. C'est-là peut-être la premiere origine des papiers ou billets de crédit. On trouvera dans la Note les propres termes de l'Aretin, qui ne sont pas fort intelligibles pour ceux qui n'entendent point le commerce.

Loix injustes. 1345.

Au commencement de l'année suivante, les Florentins enivrés de leur prospérité, semblerent oublier leur modération ordinaire. Les Historiens blâment fort deux loix qui furent faites, l'une comme un acte d'injustice, & l'autre comme un acte d'ingratitude. Par la premiere on réduisit tous les

(*) Il dit, p. 146. *Nominibus eorum, quibus debebatur, tributim descriptis annui reditus e publico constituti sunt, quina singulis centenis. Quantitates vero ipsas in unum coacervatas, a similitudine cumulandi, vulgo Montem vocavere, idque in civitate postea servatum. Quoties respublica indiget, cives tributa persolvunt: solutorum vero pensiones annuas percipiunt. Hi montes cumulationesque pecuniarum bellis quidem crescunt, pace minuuntur, propterea quod abundante republica, dissolutio fit crebra atque peremptio. Quantitatum vero descriptarum & venditio est civibus inter se & permutatio, atque (ut in cæteris mercimoniis) pro tempore, pro spe, pro commodo minuitur earum precium atque augescit. In Emtorem eadem commoda, quæ solvens ipse percepturus erat, transferuntur.*

SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

privileges du Clergé. Par la seconde on annulla tous les dons que la République avoit faits aux citoiens, en consideration de leurs services, ensorte qu'un grand nombre furent obligés de rendre une grande partie de leurs biens, à la ruine de leurs familles.

Grande banqueroute, causée par l'Angleterre.

La même année est remarquable par un événement, qui ne fait pas honneur à l'Angleterre. Les Bardi de Florence étoient alors les plus puissans Banquiers de l'Europe, & fesoient des affaires avec les nations les plus commerçantes. Ils avoient prêté environ sept-cens mille écus d'or à Edouard III, Roi d'Angleterre, pour l'aider à soutenir la guerre contre la France. Edouard n'aiant pas fait exactement ses remises, les Bardi se trouverent insolvables. Comme ils avoient un tel crédit, qu'il n'y avoit point de famille dans Florence qui n'eût de l'argent entre leurs mains, ce fut un malheur général, & la défiance devint si grande, que l'on ne trouvoit plus de crédit. Il parut néanmoins par les livres de compte, que la compagnie devoit environ deux-cens mille écus de moins, qu'il ne lui étoit dû par le Roi d'Angleterre.

Pour aggraver le malheur des Florentins, ils apprirent que Philippe de Valois, qui regnoit alors en France, avoit pris le parti de Gautier; qu'il avoit publié un ordre d'arrêter les Florentins, qui se trouveroient dans le royaume soixante jours après la date de l'ordre, & de saisir leurs effets. Ce qui le porta sans doute à cette démarche, ce furent les grands secours que les Florentins avoient donnés au Roi d'Angleterre, son compétiteur.

Famine en Italie. 1346.

En 1346 toute l'Italie fut affligée d'une grande famine, & les Florentins furent obligés de faire acheter de grandes quantités de bled en Afrique, en Sardaigne & en Sicile. Leur humanité ne parut pas moins que leur prévoiance dans cette occasion; car ils donnerent du pain à un nombre incroiable de femmes, d'enfans & de pauvres, qui venoient en foule à Florence, tant de la campagne, que des Etats voisins, qui n'avoient pas eu la même prévoiance. Leur compassion pour les pauvres alla plus loin encore, car ils fixerent les cas où l'on pouvoit faire arrêter les pauvres débiteurs. Toutes leurs précautions ne purent néanmoins empêcher la peste, qui est assez ordinairement une suite de la famine, sur tout dans une ville remplie d'une foule d'étrangers.

Charles de Luxembourg Empereur.

Cette année ils eurent le chagrin de voir leur ennemi héréditaire Charles de Luxembourg, fils de Jean Roi de Bohême & petit fils de l'Empereur Henri élevé à la dignité Impériale. Cette élection n'eut pas cependant d'abord aucune mauvaise suite pour les Florentins. Ils acquirent vers ce tems-là la Souveraineté de la ville de S. Miniato, qui leur fut remise par un effet des irréconciliables divisions, qui y regnoient. La famine & la peste continuoient leurs ravages dans toute l'Italie, & surtout dans le Florentin. On y vit en 1348 Louis, petit fils de Robert Roi de Naples, l'ancien ami & protecteur de Florence. Nous n'entrerons pas dans le détail de ce qui regarde ce Prince, parce que cela se trouve dans une autre partie de cet Ouvrage. Les Florentins ne voulurent point se mêler de la querelle qu'il y avoit entre lui & le Roi de Hongrie, qui l'avoit chassé de Naples, & lui refuserent l'entrée de leur ville. On pretend que cette année la peste emporta soixante mille Florentins, & comme il y avoit plu-

1348.

ſieurs des premiers de la République dans ce nombre, les affaires publiques furent entierement ſuſpendues pendant quelque tems. Tout ce qu'on put faire, ce fut d'arrêter les courſes de certains brigands, qui deſcendoient de l'Apennin, pour profiter de la calamité publique. L'année ſuivante ſe paſſa à peu près dans la même inaction, ſinon que les habitans de Colle & de Gemiani, las de leurs diſſenſions domeſtiques, ſe ſoumirent aux Florentins, leurs anciens maîtres. On prit auſſi quelques places des Ubaldi ſur l'Apennin, qui ſervoient de retraite aux brigands.

SECTION V. *Hiſtoire de* Florence *depuis l'an* 1334 *juſqu'à l'an* 1378.

1349.

Artifices de Jean Viſconti.

1350.

L'année 1350 produiſit de grands événemens à Florence. Jean Viſconti étoit alors Archevêque & Seigneur de Milan, & le plus puiſſant Prince de Lombardie, aiant ajouté Bologne à ſes autres domaines. Les Florentins, allarmés du voiſinage d'un Prince auſſi puiſſant & ambitieux, délibérerent ſur ce qu'ils feroient pour s'oppoſer à lui, au cas qu'il entreprit de s'étendre davantage. Dans cette vue ils projetterent une ligue avec de l'Eſcale & les autres Etats de Toſcane, qui n'étoient pas moins jaloux de la puiſſance de Viſconti; le Pape lui-même étoit du nombre. Il y eut une eſpece de Congrès à Arezzo, où ſe trouverent les Députés de tous les Confédérés, & le Légat du Pape y aſſiſta, mais la mort de l'Eſcale & des difficultés qui ſurvinrent, firent échouer la négociation. Viſconti mit à profit une conjoncture ſi favorable à ſon ambition, détacha le fils & le ſucceſſeur de l'Eſcale de la Ligue, & gagna pluſieurs autres, qui avoient été invités à y entrer. Pendant ce tems-là il affectoit de vivre en bonne intelligence avec les Florentins, & pour cacher ſes véritables deſſeins, il ordonna à Barnabo ſon Général d'aſſiéger Imola, forte place de la Romagne. Il y avoit dans ſon armée nombre de Bolonois, & d'autres qui lui étoient ſuſpects, entre autre des habitans de Faënza & de Forli, qu'il obligeoit de ſervir dans ſes troupes, de peur qu'ils n'excitaſſent des troubles dans ſon abſence. Les troupes ſur leſquelles il comptoit néanmoins le plus étoient trois mille chevaux & quatre mille hommes de pied; la plupart étrangers, que Barnabo commandoit. La garniſon d'Imola fit une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'il convertit le ſiege en une eſpece de blocus.

Les Florentins s'aſſurent de Prato.

Pendant qu'il duroit, les Florentins eurent avis que les Piſans étoient ſur le point de ſe déclarer pour Viſconti, & qu'il prenoit des meſures pour ſe rendre maître de Piſtoie & de Prato. Cette derniere eſt une petite ville, mais qui étoit alors bien fortifiée & de la derniere importance aux Florentins, à cauſe qu'elle eſt voiſine de Florence. Ils ſavoient que les habitans étoient fort diviſés, & que Viſconti fondoit là-deſſus l'eſpérance de s'en emparer. Ils réſolurent de le prévenir, & après une courte délibération, un gros corps de troupes marcha en toute diligence & avec beaucoup d'ordre à Prato, & vint camper devant la ville, ſans faire la moindre hoſtilité. Ceux de Prato furent également ſurpris de les voir en armes, & en même tems tranquilles. Les Florentins leur parlerent avec tant de douceur & ſi efficacement, que les Pratoniens leur ouvrirent les portes, & les reçurent comme leurs protecteurs (*a*).

Entrepriſe inutile ſur Piſtoie.

Un ſuccès ſi heureux & ſi imprévu détermina les Florentins à tenter de

(*a*) Poggii Hiſt. Florent. L. p. 7. p. 9. Edit. Recanati, Veniſe 1715 in 4to. *Cit. du Trad.*

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

s'emparer de Pistoie, ville bien plus puissante & plus forte, qui étoit aussi dans leur voisinage. Une sédition qu'il y avoit eu depuis peu, fournit aux Florentins un prétexte d'offrir aux Magistrats de Pistoie des troupes pour y maintenir la paix. L'offre fut acceptée, mais on n'admit qu'un petit nombre de Florentins, qui furent obliges de prêter serment de fidélité aux Magistrats; il y avoit cent cinquante fantassins & cent chevaux. Les Florentins désespérant de parvenir à leur but par cette voie, résolurent de surprendre leur concitoiens par un coup de maître, s'il étoit possible. Ils firent venir secrettement ceux qui avoient été exilés de Pistoie au sujet de la derniere sédition, & on convint, qu'ils surprendroient la ville de nuit par escalade, & qu'un certain Pierre, qui étoit commissaire dans l'armée de Florence, iroit disposer les Florentins, qui étoient dans Pistoie, à favoriser l'entreprise. Pierre ne s'acquitta point de cette commission. Les Exilés comptant néanmoins sur les Florentins qui étoient dans la ville, firent leur coup avec toute l'intrépidité possible; mais dans le tems que la plupart avoient déja gagné le haut de la muraille, les Pistoiens s'en apperçurent, & attaquerent vivement les assaillans, ceux-ci les reçurent courageusement, ne doutant point que les Florentins de la garnison ne les vinssent joindre. Ils se tromperent; ces derniers ignorant le complot, combattirent contre eux aussi vaillamment que les Pistoiens, desorte que les Exilés furent contraints de se retirer par la même voie qu'ils étoient entrés. Les Pistoiens crurent d'abord qu'il n'y avoit que les Exilés qui eussent part à cette entreprise, mais aiant découvert la vérité par les prisonniers qu'ils avoient faits, ils veillerent doublement à la conservation de leur ville & de leur liberté. Et quoiqu'ils fussent extrémement irrités, ils congédierent honorablement les Florentins de leur garnison, en consideration, de leur fidélité & de leur courage.

Les Florentins s'en rendent maîtres. 1351.

Ce fut peut-être le peu de succès de cette entreprise, qui fut cause que les Florentins blâmerent leurs Magistrats, comme aiant par leur trahison rendu les Pistoiens, gens braves & résolus, ennemis de Florence, & les aiant en quelque façon jettés entre les bras de Visconti. Les plus Sages, fesant réflexion qu'il n'y avoit plus d'espérance de gagner les Pistoiens par les voies de la douceur conseillerent au Peuple de renoncer à ses animosités, & de tâcher de se rendre maître de Pistoie par la force. Cet avis fut suivi, & trois jours après Pistoie fut assiégée par quinze mille hommes, nombre surprenant après les ravages de la peste. Les Pistoiens se préparerent à une vigoureuse défense, mais les Florentins marquoient tant de répugnance à en venir aux hostilités, qu'il y avoit tous les jours des pourparlers entre les assiégeans & les assiégés. A la fin toutes les difficultés furent applanies, par le moyen des amis que les Florentins avoient dans la ville, & d'un consentement général les Pistoiens reçurent garnison Florentine (*a*).

Visconti fait passer une armée en Toscane.

Avant cet événement, Visconti & ses principaux Officiers avoient toujours parlé des Florentins en bons termes; mais alors il assembla tous les Gibelins de Toscane & de Lombardie. Il leur exposa, qu'il avoit décou-

(*a*) Le même, p. 10. *Cit. du Trad.*

vert une conspiration de quelques Grands de Bologne pour introduire dans cette ville les Florentins, contre lesquels il invectiva avec beaucoup d'aigreur. Il fit ensuite une espece d'énumération des Etats qui avoient eu à souffrir de la part des Florentins, & dit qu'il ne restoit d'autre voie de se venger, que de fondre tous ensemble de concert sur eux, & que lui-même leur montreroit le chemin (*a*). Ce discours fut écouté avec applaudissement, on assembla une nombreuse armée, dont il donna le commandement à Jean Aulege Visconti (*b*) ennemi juré des Florentins. Il fit une si grande diligence, qu'il passa l'Apennin & vint camper dans le voisinage de Pistoie, avant qu'on eut la nouvelle de son départ de Bologne. Les Florentins furent extrémement surpris, & tout ce qu'ils purent faire ce fut de faire entrer un renfort de cavalerie & d'infanterie dans Pistoie; ils envoyerent aussi des Députés à Aulege, pour lui demande raison de cette invasion. Il répondit qu'il étoit venu par ordre de l'Archevêque de Milan, pour tirer satisfaction des pertes & des injures que ses amis & ses Alliés avoient souffertes de la part du Peuple de Florence; qu'il falloit ou qu'ils le prissent pour arbitre, ou qu'ils s'attendissent aux suites de leur refus (*c*).

SECTION V. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1334 *jusqu'à l'an* 1378.

Les Députés se retirerent avec cette réponse, & Aulege fit des dispositions pour assiéger Pistoie. Son véritable dessein étoit d'exciter une sédition dans la ville en sa faveur; mais n'aiant pu y réussir, & la garnison se préparant à se bien défendre, il décampa & marcha tout droit par le territoire de Prato à Florence. Aretin (*d*) dit, que son armée étoit de plus de dix mille chevaux & de six mille hommes de pied, outre un grand nombre de troupes auxiliaires & de volontaires. Il parut bientôt qu'Aulege avoit plus compté sur les divisions des Florentins que sur la force de son armée, pour réduire leur ville. Tout ce qu'il fit fut de prendre quelques petites places de peu de conséquence, & de ravager la campagne: car après que son armée se fut montrée quelque tems devant Florence, il la conduisit dans le Val de Mugelli. Les Florentins jetterent un renfort dans Scarparia, place où ils avoient garnison, qui est célebre aujourd'hui par ses ouvrages de Coutellerie. Quoiqu'elle ne fût pas fortifiée de tous côtés, les habitans & la garnison se défendirent si courageusement, qu'ils rendirent inutiles tous les efforts de l'ennemi (*e*).

Elle assiege Pistoie & marche contre Florence.

Cette infructueuse expédition de Visconti contre les Florentins, excita de grands mouvemens dans toute la Lombardie & dans toute la Toscane. Pierre Saco fit une irruption dans le Val d'Arno, & tenta de s'emparer de Monte Varchi. Les habitans du pays, soutenus par trois-cens chevaux de Florence, & par quelques Arezziens se mirent en devoir de l'attaquer, sous les ordres de Ricasolani. Saco se tenoit sur la défensive, & Ricasolani sachant que ses troupes n'étoient que des milices ramassées n'osa l'attaquer, desorte que Saco profita de la nuit pour décamper. Ricasolani prit ensuite Anagni, quoique les Arezziens l'eussent quitté. Pendant ce tems-là Visconti ne s'endormoit point; il envoya des Ambassadeurs

Continuation de la guerre.

(*a*) Le même, p. 10, 12.
(*b*) Le même, p. 12.
(*c*) Le même, p. 13.
(*d*) *Aretin.* p. 152.
(*e*) *Poggius*, p. 15, 16.

SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

aux Pisans pour leur persuader de rompre avec les Florentins, leur promettant de les assister d'un bon corps de troupes, aux ordres de Barnabo. Les Gambacurta étoient en ce tems-là les plus puissans à Pise, amis des Florentins, & parfaitement instruits de l'ambition de Visconti. Par leur avis & par leur crédit, on congédia les Ambassadeurs, en leur disant que les Pisans feroient savoir leur réponse par leurs propres Députés. Visconti voiant qu'on l'amusoit, dépêcha d'autres Ambassadeurs à Pise, avec un cortege plus magnifique, & chargés de s'adresser au Peuple dans une assemblée générale. Ils firent un discours fort artificieux, & très-adapté à la haine innée que le commun des Pisans portoit aux Florentins. Mais Francin Gambacurta, chef de cette famille, fit voir par un beau discours que la ruine de Florence seroit le prélude de celle de Pise. Après qu'il eut fini, l'affaire fut mise aux voix, & il fut unanimement arrêté, que de leur part les Pisans entretiendroient inviolablement la paix avec Florence (*a*).

Les Florentins renforcent leur armee Levee du siege de Scarparia.

Les Florentins voiant les intrigues de Visconti, augmenterent leurs forces domestiques, & prirent à leur service deux mille cinq-cens chevaux Allemands, auxquels se joignirent deux-cens Siennois, & on attendoit outre cela à tout moment, six-cens chevaux de Pérouse. La garnison de Scarparia continuoit à se défendre courageusement, & les Florentins étoient déterminés à emploier toutes leurs forces pour faire lever le siege, quand Saco défit les Pérousins, qui venoient joindre leurs Alliés. Cet échec obligea les Arezziens de quitter l'armée & de s'en retourner chez eux, pour rendre inutile tout ce qu'on pourroit entreprendre contre eux. Les Florentins furent aussi obligés de changer de mesures, & ceux de Scarparia furent fort découragés, se trouvant réduits à la derniere extrémité. Jean Vicedomini, Gentilhomme Florentin, homme intrépide, donna alors un bel exemple de courage, il pénétra par le camp ennemi, dans la nuit, & se jetta dans Scarparia avec trente chevaux. C'étoit-là un foible secours; mais Jean de Medicis, qui n'étoit pas moins courageux que Vicedomini, profita d'une nuit orageuse, pénétra dans le camp ennemi avec cent soldats, & entra dans la place avec quatrevingt, n'en aiant perdu que vingt. Ces renforts, bien que peu considerables, inspirerent tant de courage aux assiéges, qu'ils soutinrent avec une intrépidité sans égale tous les assauts des ennemis, qui furent obligés à la fin de repasser l'Apennin & de s'en retourner à Bologne (*b*).

Générosité des Florentins.

Les Florentins recompenserent noblement les services qu'on avoit rendus dans cette occasion. Ils doublerent la paye des soldats de la garnison; déchargerent les habitans de tout impôt pour dix ans; Jean & Sylvestre de Medicis furent faits Chevaliers, & on leur fit présent de cinq-cens ducats pour leurs armes & leur équipage, outre cent-cinquante pour leur table (*c*). Mais on prévint le Peuple contre quelques autres Gentilshommes, qui s'étoient aussi signalés entre autres contre Donati, Ruffi & Vicedomini.

(*a*) Le même, p. 17. 18. J'avertis ici une fois pour toutes que les citations de Pogge sont du Traducteur.

(*b*) *Poggius* p. 20.

(*c*) Là même note (*x*).

Section V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

Arezzo conservée.

Vers ce tems-là les Brandali, qui étoient les plus puissans à Arezzo, formerent des intelligences avec Visconti, & avec quelques-uns de leurs compatriotes mécontens, pour s'emparer de la ville. La garde d'une Tour aiant été confiée à un des Conjurés, cela inspira aux autres tant d'assurance, qu'ils ne purent la dissimuler. Tandis que les Magistrats examinoient ceux qui leur étoient suspects, les troupes de Visconti parurent devant les portes, & les Conjurés prirent les armes. Les Arezziens ne laisserent pas d'attaquer les ennemis du dehors, qui étoient au nombre de six-cens fantassins & de trois-cens chevaux, & ils fondirent sur eux avec tant de résolution, qu'ils les contraignirent de se retirer & de renoncer à leur entreprise. La Tour & les Maisons des Conjurés continuerent à se défendre vigoureusement, desorte qu'après trois jours d'attaque, on convint que les Conjurés auroient la liberté de sortir de la ville. Saco surprit néanmoins en ce tems-là Burgo, place de quelque importance, qui appartenoit aux Péroufins, & Anglari, qui étoit aussi à eux, se rendit à lui (*a*).

Confédération de Toscane renouvellée.

L'hiver approchoit, & les Confédérés de Toscane, qui étoient les Florentins, les Arezziens, les Péroufins & les Siennois, convinrent de faire de grands préparatifs pour la campagne suivante, l'Aretin (*b*) blâme sévérement les Magistrats de Florence d'avoir alors licencié leurs troupes nationales & d'avoir pris des étrangers à leur service. Les Confédérés envoyerent des Ambassadeurs à Avignon, où le Pape fesoit sa résidence, pour l'inviter à entrer dans la ligue contre Visconti: ils revinrent avec de grandes promesses, & rien de plus. Sur ces entrefaites, Scarparia fut surprise par un parti des troupes de Visconti, qui profiterent de la division qu'il y avoit entre les habitans & la garnison. Mais celle-ci renonçant à toute animosité, reprit la place & en chassa l'ennemi. Dans le cours de l'hiver, Saco après avoir ravagé les terres de Pérouse, obligea ou engagea les habitans de Cortone de se déclarer pour Visconti.

Négociation avec l'Empereur. 1352.

On sut alors que Visconti avoit obtenu du Pape & de la Cour de France qu'ils ne se méleroient point des affaires de Toscane; ensorte que les Confédérés furent contraints de rechercher l'appui d'une Puissance, qu'ils avoient regardée auparavant comme leur ennemi capital, c'étoit l'Empereur Charles IV. Il avoit des raisons d'être mécontent des Visconti, & les Confédérés s'étant adressés secretement à lui, il consentit d'envoyer un Agent à Florence, pour concerter les moyens de les assister. Environ ce tems-là, les Florentins assiégerent inutilement le Fort de Vertina, qu'occupoient quelques Exilés, entre autres ceux de la famille Ricasolani. Ruffo, Gouverneur Florentin du Val Mugelli, échoua dans le dessein de sécourir le Château de Lozola, assiégé, par les Ubaldini. On lui ôta le commandement, & on le donna à un autre, qui sécourut la place & battit l'ennemi.

Le Pape dupe les Confédérés.

Les Ambassadeurs de Florence renouvellerent leurs sollicitations auprès du Pape, & firent un dernier effort; mais le Pape, au lieu de céder à leurs instances, leur fit agréer qu'il emploiât sa médiation pour accommoder Visconti avec l'Empereur. Comme le premier avoit été excomunié, Clé-

(*a*) Le même p. 21, note (*y*). (*b*) *Aretin.* p. 159.

SECTION V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

ment VI leva les cenſures, & accorda même à Viſconti l'inveſtiture de Bologne pour douze ans, moyennant une groſſe ſomme d'argent que l'Archevêque lui donna. Il ne fut plus queſtion de paix alors, & les Florentins s'apperçurent clairement qu'ils avoient été dupés par le Pape. Comme ils avoient en quelque façon aidé à ſe laiſſer tromper, ils eurent honte de ſe plaindre, mais ils refuſerent une trêve d'un an avec Viſconti, que le Pape leur propoſa. Les Confédérés renouvellerent alors leurs ſollicitations auprès de l'Empereur, & après bien des négociations, il fut arrêté, qu'il marcheroit à leur ſecours, avec une armée contre Viſconti, & qu'ils lui payeroient un ſubſide, & le reconnoitroient pour Chef de l'Empire Romain. En ce tems-là les Exilés qui étoient dans le Château de Vertina, furent obligés de ſe rendre par compoſition, & la place fut raſée. Durant l'Eté de cette année, les Florentins continuerent la guerre contre Saco, dont ils ravagerent les terres, & qu'ils défirent en bataille rangée.

Ces avantages furent contrebalancés par la priſe de quelques places du Pérouſin, dont les Alliés de Viſconti ſe rendirent maîtres; mais les Pérouſins aiant reçu un renfort de huit-cens chevaux de Florence, battirent leurs ennemis, & reprirent ces places. Les Arezziens furent moins heureux, ils ſe défierent des Florentins, qui leur offroient du ſecours, enſorte que leurs terres furent pillées par leurs ennemis, & particulierement par Saco.

Paix entre les Florentins & Viſconti. 1353.

Tandis que cela ſe paſſoit, la réputation de la République de Florence s'accroiſſoit. Viſconti s'apperçut qu'il avoit été mal informé, & que les richeſſes que le commerce procuroit aux Florentins étoient inépuiſables, & les mettroient toujours en état d'entretenir de puiſſantes armées en campagne. D'ailleurs il ſentoit ſa ſanté altérée, & avoit perdu toute eſpérance de gagner les Piſans. Il s'adreſſa donc à Francin Gambacurta de Piſe, pour ménager la paix entre lui & les Confédérés. Ce Gentilhomme ſe chargea volontiers de la commiſſion, & les Florentins reçurent avec plaiſir la propoſition de traiter. Les parties intéreſſées envoyerent des Députés à Serezana, & après bien des conteſtations, il fut arreté que la paix feroit conclue entre les Florentins & leurs Alliés d'une part, & l'Archevêque de Milan & ſes adhérens de l'autre; que l'Archevêque retireroit toutes ſes troupes & ſes garniſons de la Toſcane, & n'entreprendroit plus de faire la guerre à aucun des Etats de ce pays; qu'il rendroit tout ce qu'il avoit pris aux Piſtoiens, & remettroit Burgo dans ſon ancienne liberté. Si les Florentins attaquoient les Piſans ou les Lucquois, il étoit permis au Prélat de leur donner du ſecours, & les Florentins avoient le même droit, au cas que l'Archevêque attaquât un de ces Etats. Tous les Exilés de Florence & de Pérouſe, à l'occaſion de la guerre, devoient être rétablis, mais aucun des autres, à moins qu'ils ne fuſſent nommés expreſſément dans le Traité. Saco & ſa famille devoient être remis en poſſeſſion de leurs biens dans le territoire d'Arezzo, mais il ne leur étoit pas permis d'approcher plus près de la ville qu'à quatre milles de diſtance (*a*). Tels étoient les principaux articles du Traité, qui en contenoit pluſieurs autres touchant les Exilés. Suivant Manetti (*b*) il fut inviolablement obſervé des deux côtés, juſqu'à la mort de l'Archevêque, qui arriva l'année ſuivante.

Une

(*a*) *Aretin.* p. 162.

(*b*) *Manetti* ubi ſup. p. 1065.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Une paix si honorable donna aux Florentins le loisir d'examiner à fond leurs affaires domestiques. Ils commencerent par l'examen de l'état de leur armée, & ils trouverent que leurs Commissaires, & d'autres avoient commis les plus scandaleux abus, & qu'ils avoient fait de fausses montres. Quelques-uns des coupables furent punis comme ils l'avoient mérité; les Florentins congédierent honorablement les troupes étrangeres qu'ils avoient à leur service, & se livrerent entierement à la culture des Arts de la paix, mais ils ne purent s'en occuper que quelques mois.

Origine de la guerre des Florentins contre les Bandits Allemands.

Quoique le parti qu'on avoit pris de licencier les troupes étrangeres, fût très-sage en soi-même, il en résulta un grand mal pour toute la Toscane. La plupart de ces étrangers étoient des avanturiers Allemands, François & d'autres nations; se voiant sans emploi, ils se réunirent tous sous le commandement d'un certain Moriale, François ou Lombard de nation; car les Historiens de Toscane désignent les uns & les autres par le même nom, & résolurent de mettre toute l'Italie sous contribution. Un grand nombre d'Italiens prirent parti avec eux, ensorte qu'ils se trouverent bientôt au delà de huit mille chevaux & de quatre mille hommes de pied, tous de vieilles troupes aguerries, outre un nombre prodigieux de gens de service qui suivoient leur camp. Ils se mirent en devoir de piller; mais chaque Etat pouvoit se racheter en payant la contribution à laquelle il étoit taxé. Après avoir ravagé quelques autres quartiers d'Italie, ils passerent l'Apennin, & fondirent sur les terres de Pérouse, qui fut obligée de leur payer la contribution qu'ils demandoient. Les Florentins tenterent en-vain de former une ligue contre eux; ces Bandits, c'est le nom qu'on leur donnoit, s'approcherent à huit milles de Florence, & les Florentins de même que les Siennois furent contraints de satisfaire à leurs injustes demandes. Ils eurent le même succès à Arezzo & à Citta di Castello, où ils partagerent leur butin. Vers le commencement d'Octobre, ils prirent des quartiers d'hiver partout où ils furent les maîtres.

Conduite de l'Empereur Charles IV. 1354. 1355.

La même année, les Génois, qui avoient soutenu une guerre desavantageuse contre les Vénitiens, offrirent la Souveraineté de leur ville à Jean Visconti. Cela engagea les Vénitiens à se liguer avec les Seigneurs de Padoue, de Vérone & de Ferrare, & tous ensemble solliciterent l'appui de l'Empereur Charles IV, qui marchoit en Italie pour se faire couronner. Ce Prince s'arrêta à Padoue, pour voir quel tour prendroient les affaires. Jean Visconti mourut dans cette conjoncture critique, & laissa ses Etats à ses neveux. Ceux-ci s'accorderent si bien, que Charles, n'espérant plus de révolution en sa faveur, ménagea une trêve entre les Milanois & leurs ennemis. Après avoir passé quelques jours à Milan, il se rendit à Pise. Pendant le séjour qu'il y fit, les Florentins, les Siennois & les Arezziens, lui envoyerent conjointement une Ambassade; mais il parut bientôt que les Siennois avoient des vues particulieres, & que leur dessein étoit de se donner à l'Empereur. Ceux de Volterre & de Miniato se donnerent à lui, à l'insu des Florentins leurs Alliés, & à la fin il se trouva que les Florentins & les Arezziens étoient les seuls, qui restoient fideles aux conditions de la confédération. D'autre part, Saco & Faggiolani se plaignirent à Charles de la dureté des conditions qu'on leur avoit imposées par le Traité de Se-

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

razane; mais ce Prince, dont le grand but étoit d'amaſſer de l'argent, ne donna raiſon à aucune des parties, bien qu'il parut pencher plus en faveur des Aretziens. Les Florentins réuſſirent mieux, & par le moyen d'une bonne ſomme d'argent, ils obtinrent tout ce qu'ils demandoient. De Piſe, l'Empereur alla à Volterre, & delà à Miniato, & il fut reçu dans ces deux Places. Il ſe rendit enſuite à Sienne, où on le reçut auſſi, mais avec quelque difficulté. Les Florentins étoient alors de tous les Etats d'Italie ceux que Charles favoriſoit le plus, parceque par une ſage complaiſance, ils lui avoient fourni de l'argent, pour ſon voyage de Rome, où il fut couronné avec l'Impératrice.

Mort de Saco 1355.

Après ſon couronnement, il s'en retourna en Allemagne, & en paſſant par la Toſcane, il accorda aux Florentins & à leurs Alliés tout ce qu'ils lui demanderent, ce dont les Hiſtoriens Allemands le blâment, comme aiant vendu tous les droits de l'Empire en Italie. Cette année, les Florentins fortifierent Caſſiano, qui avoit ſervi de retraite aux Bandits, leſquels paroiſſent s'être tenus tranquilles pendant le ſéjour de l'Empereur en Italie. Vers ce tems-là Saco, ancien Seigneur d'Aretzo, mourut âgé de quatre-vingts ans, qu'il avoit paſſés preſque toujours en campagne. Les Florentins célébrerent le jour de ſa mort comme l'époque de leur délivrance. La crainte des Bandits ſe renouvella, & les Florentins fortifierent quelques places pour les arrêter. Mais la République étoit menacée d'autres dangers. L'Empereur par toute ſa conduite s'étoit déclaré Guelfe, & cette Faction eut aſſez de crédit dans Florence pour faire paſſer une loi, qui excluoit de tous les emplois publics les Gibelins & leurs deſcendans. Cette Loi ranima toutes les diviſions, & on fit de nouveaux réglemens pour augmenter le pouvoir du Peuple.

Brouillerie entre les Piſans & les Florentins.

Vers ce tems-là les Florentins, dont le commerce étoit devenu très-floriſſant, voiant que les Piſans levoient des droits exorbitans ſur les marchandiſes qu'on débarquoit dans leurs ports, ordonnerent à leurs négocians de les débarquer à Telamone, aujourd'hui petite ville fortifiée dans ce qu'on nomme *Stato de gli Preſidii*. Les Piſans s'appercevant qu'ils étoient privés de ce paſſage lucratif, troublerent ſouvent les négocians de Florence, qui étoient obligés de faire tranſporter leurs marchandiſes fort loin par terre. Les Florentins, avec un courage digne d'un Peuple libre, réſolurent de ne pas ſe laiſſer braver par les Piſans, même ſur mer; ils louerent des Provençaux quinze Vaiſſeaux de guerre, avec leſquels ils protégerent non ſeulement leur commerce, mais porterent la terreur dans Piſe.

Progrès des Bandits, dont un Corps eſt defait.

Les Florentins étoient toujours dans l'appréhenſion du côté des Bandits. Ils entrerent dans le royaume de Naples, delà ils paſſerent en Lombardie, & après avoir ravagé le Milanés, ils tournerent vers le Bolonois, d'où ils tâcherent de pénétrer ſur les terres de Florence; mais les Florentins avoient ſi bien fortifié les paſſages de l'Apennin, que ces Avanturiers trouverent qu'il leur étoit impoſſible d'avancer. Ils promirent alors de ſe retirer par Caſentino vers leur propre Pays, ſans paſſer ſur les terres de Florence. Les Florentins ne purent, ou ne voulurent pas rejetter cette propoſition. Mais à peine les Bandits étoient-ils engagés dans les montagnes, que les montagnards, qui avoient beaucoup ſouffert de leurs déprédations, firent

pleuvoir sur leur seconde division les pierres, du haut des rochers dont ils étoient environnés, avec tant de furie, que la plupart périrent, sans pouvoir faire la moindre résistance. Tout leur butin tomba entre les mains de leurs vainqueurs, parmi lesquels il y avoit beaucoup de femmes, qui partagerent également avec les hommes. Quant à la premiere division des Bandits, elle parvint à Decumani, petit village du Florentin; ils menoient avec eux les Députés de Florence, qui avoient consenti à leur marche. Quand ils apprirent la défaite de leur compagnons, ils menacerent les Députés de les massacrer, & rien n'auroit pu les sauver, si les Bandits ne s'étoient trouvés encore investis par les gens de la campagne, également avides de vengeance & de butin. Les Députés intervinrent, & en sauvant les Bandits de la fureur de ce Peuple, ils sauverent leur propre vie, non sans peine, & sans qu'aucun des partis leur eût obligation. Les campagnards étoient irrités de se voir arracher leur proie, & les Bandits reprochoient aux Florentins leur manque de foi.

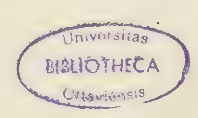
Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Ils se renforcent. 1358.

En ce tems-là les Florentins accommoderent les Pérousins & les Siennois, & obligerent les uns & les autres à s'en tenir à ce qu'ils avoient reglé. La défaite d'une partie des Bandits ne servit qu'à inspirer aux autres la passion de se venger, & Conrad Lando, leur Général, Allemand de naissance & homme de fortune, fomentoit leur fureur. Il avoit été fait prisonnier & dépouillé de tout, lors que leur seconde division avoit été défaite; mais aiant trouvé moyen de s'échaper, il étoit venu joindre ses compagnons. La paix qui venoit de se conclure entre les Siennois & les Pérousins, contribua à les renforcer, trois mille chevaux Allemands qui furent licenciés, allerent les joindre. Ils se trouverent alors si puissans, qu'ils prirent la résolution de ne plus se risquer à marcher par les montagnes, mais de se faire un passage par force par la plaine pour entrer en Toscane; ils se déterminerent à passer du côté de Pérouse, afin d'éviter l'Apennin. Le grand détour qu'il falloit faire n'étoit pas une affaire pour des gens accoutumés à vivre de rapine, & qui passoient par les plus belles contrées de l'Europe. Ils ne furent point troublés dans leur marche, & avant qu'ils arrivassent à Pérouse, les habitans leur envoyerent des Députés, qui leur donnerent une somme d'argent pour racheter leur ville. Les Siennois & les Pisans suivirent leur exemple. C'est ainsi que les plus belles Provinces d'Italie & les plus Peuplées furent mises sous contribution par une troupe de Bandits, dont le nombre augmentoit par leurs succès, comme leur barbarie augmentoit l'horreur qu'on avoit pour eux. Par tout où ils trouvoient la moindre résistance, ils laissoient de funestes traces de leur inhumanité: ils dévastoient les terres, ruinoient les villes, & massacroient les habitans. L'argent seul pouvoit sauver de leurs ravages.

Grandeur d'ame des Florentins. 1359.

Ce fut dans ces circonstances que la sagesse & la grandeur d'ame des Florentins brillerent avec un éclat égal à celui des plus fameux Etats de l'Antiquité. Au lieu d'être intimidés par l'exemple de leurs voisins & par le nombre des Bandits, ils regarderent ceux-ci comme des monstres, dont les succès & les crimes fournissoient les plus puissans motifs pour les détruire, bien loin de devoir porter à se soumettre à eux. Les Bandits ayant emporté tout ce qui se présentoit à eux, rassemblerent toutes leurs forces, &



SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

déclarerent qu'ils n'avoient entrepris une si longue marche que parce qu'ils en vouloient à Florence, & que cette ville ne devoit s'attendre à aucune grace. Les plus graves citoiens des villes alliées vinrent à Florence, pour persuader aux Magistrats & au Peuple, qu'il ne leur restoit d'autre moyen de prévenir une entiere ruine, que d'envoyer des Députés pour traiter avec ces scélérats & qu'il leur en couteroit moins pour acheter la paix, que ne feroit le séjour des Bandits pendant un seul jour sur leurs terres. Ces raisons & plusieurs autres aussi spécieuses ne firent aucune impression sur les Florentins, qui continuerent leurs préparatifs de guerre, & choisirent Pandolfe Malatesta pour leur Général. Au lieu d'attendre les ennemis dans la ville, Malatesta se mit en campagne, & arriva à Pesa, précisément dans le tems que les Bandits étoient partis de Sienne, & marchoient avec toutes leurs forces à Florence. Mais lorsqu'ils apprirent que, contre leur attente, les Florentins avoient imposé silence à tous ceux qui proposoient un accommodement avec eux, & qu'ils les attendoient en ordre de bataille, ils furent étonnés, & après avoir rodé quelque tems dans le Siennois, ils tournerent du côté du Volterran, pour se rendre delà à Pise. L'armée Florentine les suivit, & aiant passé l'Alsa à S. Miniato, elle leur offrit encore le combat, mais ils l'éviterent, & marcherent vers le Lucquois. Les Florentins les poursuivirent, mais ils continuerent à se retirer, & l'on vit qu'on ne peut attendre de vrai courage d'une troupe de gens sans foi & sans loi.

Les Bandits sont repoussés.

La fermeté des Florentins avoit attiré les regards de toute l'Italie, & elle devint alors l'objet de son admiration. Les Etats les plus éloignés crurent devoir s'intéresser dans cette occasion au maintien de ceux qui marquoient tant de courage, & partager leur gloire. Le Roi de Naples, Bernabo Duc de Milan & les Ferrarois envoyerent des troupes à l'armée de Florence. Celles de Bernabo étoient commandées par son fils Ambroisin. Les Arezziens envoyerent deux cens chevaux, & autant de fantassins, tous gens d'élite, & cinquante des premiers Seigneurs de Naples firent la campagne, en qualité de Volontaires. Les Bandits se camperent enfin sur une hauteur où ils comptoient qu'il étoit impossible aux Florentins de les attaquer. Mais tandis qu'on fesoit les dispositions nécessaires pour les attaquer le lendemain, ils mirent pendant la nuit le feu à leur camp, & se retirerent à la hâte du côté de Lucques, d'où ils se sauverent sur les terres de Gênes, en marchant vers le Montferrat.

Ainsi finit, à la gloire immortelle des Florentins, un danger qui menaçoit leur Etat des derniers malheurs. Il y a toute apparence que si les Bandits avoient triomphé de Florence, on auroit vu naitre un nouveau royaume en Italie, tel que celui des Lombards, il ne leur manquoit pour réussir qu'un Chef de tête, & un autre sujet de guerre, que le pillage & la rapine. Toute l'Europe fourmilloit en ce tems-là d'avanturiers, qui en tems de paix n'avoient d'autre moyen de subsister que le brigandage, ainsi que nous aurons occasion de le voir dans la suite.

Le Général de Florence fit avec son armée, au retour de la campagne, une entrée triomphante dans la ville, & on fit des présens à toutes les troupes auxiliaires; jamais le nom Florentin ne brilla avec plus d'eclat, non

plus que la puissance de la République, que dans cette occasion. Peut-être le Général eut-il un peu trop de délicatesse, en refusant de poursuivre les Bandits sur les terres de Lucques, de peur de violer la paix avec les Pisans, qui étoient alors en possession de Lucques. Peu après le retour de l'armée à Florence, on apprit que les Bandits s'étoient montrés dans le voisinage de Pavie, qui appartenoit alors à Bernabo. Les Florentins détacherent sur le champ mille chevaux pour aller au secours de Bernabo.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Les Florentins prennent Bibienna.

La guerre des Bandits n'étoit pas la seule qui occupât les Florentins. Les Ubertini & les Tarlati étoient toujours les deux plus puissantes familles de l'Etat d'Arezzo; & le chef des Ubertini avoit servi les Florentins contre les Bandits, & avoit perdu son fils dans cette expédition. Cela rendit cette famille si agréable aux Florentins, qu'ils firent de magnifiques funerailles, à ce jeune homme, & créérent son frere Chevalier. Comme il y avoit une grande animosité, entre les deux familles, les Ubertini persuaderent aux Florentins de déclarer la guerre à Bibienna, qui étoit alors une place forte dans le Casentin, & dont les Tarlati étoient les maîtres. Le siege dura deux mois, au bout desquels la place fut rendue aux Florentins. Sa réduction fut suivie de celle des Forts du voisinage, occupés par Tarlati; on les remit aux Arezziens, & les deux fils de Tarlati furent emmenés prisonniers à Florence, où la mémoire de Saco chef de cette famille étoit encore odieuse.

Loi passée à Florence. 1360.

L'année suivante la guerre s'alluma dans le Bolonois. Le Légat du Pape s'étoit emparé de Bologne, & Bernabo Visconti entreprit le siege de cette ville, ce qui fit naitre une guerre. Les Florentins, malgré leurs liaisons récentes avec Bernabo, ne purent s'empêcher de faire des vœux pour le Légat, dont ils redoutoient moins le voisinage. Cette guerre ne les empêcha pas de veiller à leurs affaires domestiques. Nicolas Acciaioli, qui avoit été longtems premier Ministre du Roi de Naples, & qui avoit beaucoup de crédit & de capacité, résidoit depuis quelque tems à Florence, de la part du Légat, & s'étoit acquis tant de crédit, que le Peuple s'imagina qu'il aspiroit à entrer dans la Magistrature. Sur ce soupçon on porta une loi, par laquelle tout homme, qui étoit Gouverneur d'une autre ville, ou qui y occupoit quelque poste, étoit exclus de la Magistrature à Florence.

Guerre entre les Pisans & les Florentins. 1362.

L'année suivante Volterre fut soumise à l'obéissance des Florentins, par les divisions des habitans. Les Pisans voioient leurs ports abandonnés depuis que les Florentins avoient transporté le siege de leur commerce à Télamone. Ils avoient de tems en tems troublé la navigation des Florentins, & insensiblement l'animosité entre les deux Etats devint telle, qu'elle ne pouvoit que mener à une rupture ouverte: il ne manquoit qu'un prétexte, qui se présenta bientôt. Quelques particuliers s'étoient saisis du Château de Petrabona, qui appartenoit aux Pisans; ceux-ci l'assiégerent. Pierre Gambacurta, exilé de Pise, demeuroit en ce tems-là à Florence, d'où il fesoit avec ses partisans des courses sur les terres de Pise. La protection que les Florentins lui accordoient fournit aux Pisans un prétexte de commencer les hostilités. Les Florentins entreprirent de faire lever le siege

SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

de Petrabona, ce qui n'empêcha point que ce Château ne fût pris à leur vue (*a*).

Les Florentins regarderent cet événement comme un affront, & au bout de quelques jours ils entrerent fur les terres de Pife avec une armée, où il y avoit entre autres huit-cens chevaux & quatre mille hommes de pied, de troupes étrangeres. Ils vinrent camper proche de Pacciole, & s'emparerent de la plupart des places voifines. Boniface Loup de Parme commandoit leur armée: comme c'étoit un véritable homme de guerre, il daignoit rarement confulter les Magiftrats Florentins, qui accompagnoient toujours leurs Généraux en campagne, ni aucun des autres Florentins. Cette hauteur le rendit defagréable à la République, & on donna le commandement à Rodolphe Varane de Camerino. Ce nouveau Général mena d'abord (*b*) fon armée fous les murs de Pife & ravagea ou brûla tout aux environ de cette ville: il intercepta des lettres écrites de Pacciole, aux Magiftrats de Pife, par lefquelles on leur donnoit avis, qu'on avoit befoin de renfort, parce que l'élite de la garnifon & des habitans, étoit allée en courfe fur les terres de Volterre.

Prife de Pacciole.

Varane marcha droit à Pacciole, & prit fi bien fes mefures qu'il ferma le chemin du retour aux Marodeurs. La Place fe trouva fi preffée, que l'on convint, qu'elle fe rendroit, fi elle n'étoit pas fécourue un certain jour. Le Commandant de la citadelle refufa de foufcrire à cette capitulation; mais les Florentins aiant fait une grande breche à la muraille, entrerent dans la place l'épée à la main, dans l'efpérance de la mettre au pillage. Mais les habitans, qui avoient fait la capitulation, fe jetterent aux pieds de Varane & des Magiftrats Florentins, & mirent toute la faute de la réfiftance fur le Commandant; on leur fit grace, & ils ne furent point pillés. Cet acte d'humanité perdit Varane dans l'efprit des foldats & fur tout des étrangers. Il prit encore à la vérité quelques places dans le voifinage, mais deux mille chevaux déferterent, & il fut enfin obligé de céder le commandement à Pierre Farnefe, qui paffoit pour un des meilleurs Capitaines de fon tems (*c*).

Les Florentins entrent dans le Port de Pife.

La guerre entre les Pifans & les Florentins ne fe fefoit pas moins vivement fur mer. Les derniers avoient pris à leur fervice deux galeres Génoifes, aux ordres de Pierre Grimaldi, & on leur en avoit envoyé deux autres de Naples, par le crédit d'Acciaioli. Ces quatre grands bâtiments, qui paffoient au moins pour tels en ce tems-là, étoient fort fupérieurs à la marine des Pifans. Ils firent des defcentes fur les côtes, & prirent quelques places fortes & de conféquence, & à la fin ils entrerent dans le port même de Pife, en rompant la groffe chaine de fer, qui en défendoit l'entrée. Ils l'emporterent avec eux & la pendirent devant l'Eglife de Saint Jean, comme un trophée de leur puiffance fur mer (*d*).

Exploits & mort de Pierre Farnefe.

Après que Farnefe eut pris le commandement de l'armée, il tenta de

(*a*) *Poggius* Hift. Florent. L. I. p. 26.
(*b*) Le même, p. 26.
(*c*) Le même, p. 27. M Recanati remarque note (*f*), qu'il perdoit fon tems & les occafions d'agir dans le commerce des femmes.
(*d*) *Pogge* l. c.

surprendre Lucques, mais manqua son coup. Cinq-cens Florentins furent défaits par les ennemis dans le voisinage de Barga, que les Pisans assiégeoient. Ces échecs ne servirent qu'à exciter Farnese à faire quelque chose, qui pût les contrebalancer. Il entra sur les terres de Pise, & en vint à une action générale contre toutes les forces des Pisans: il remporta une victoire complette, fit leur Général prisonnier, de même qu'un grand nombre de soldats, & prit presque tous leurs drapeaux, qu'il porta en triomphe à Florence. Sa modestie égala sa gloire. Les Florentins, qui affectoient d'imiter en tout la République Romaine, lui offrirent devant tout le Peuple une couronne de laurier; mais il la refusa, disant qu'on lui fesoit trop d'honneur, & qu'il falloit attendre qu'il eût rendu de plus grands services à la République.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Peu après, Farnese, fit une nouvelle invasion sur les terres de Pise & escarmoucha avec les ennemis aux portes mêmes de leur ville. Il ne paroit pourtant point, qu'il fît aucunes dispositions pour l'assiéger. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au lieu de faire des jeux insultans, comme c'étoit alors l'usage des Italiens devant les Places qu'ils ne pouvoient prendre, il fit frapper sous les murs de Pise des médailles à ses armes qui étoient un Renard couché (*a*). Ses succès délivrerent Barga du long siege, qu'elle soutenoit: car aussitôt que les assiégés en eurent avis par un détachement de cavalerie, que Farnese y fit entrer, ils firent une sortie, chasserent les assiégeans de leurs retranchemens & les obligerent de décamper. Les Pisans se seroient vus réduits à se soumettre à toutes les conditions que les Florentins leur auroient voulu prescrire, sans deux événemens, qui changerent la face des affaires. Le premier fut la mort du brave Farnese, que la peste emporta au milieu de ses victoires. L'Histoire du second événement à sa source dans celle d'Angleterre; & Aretin (*b*) a rapporté tant de particularités curieuses touchant les Avanturiers Anglois, qui se trouverent en ce tems-là en Italie, sans aucun mêlange des fables qu'on a débitées sur leur sujet, qu'on ne pourra que voir avec plaisir une relation exacte de ce qui jusques ici ne pouvoit passer que pour un Roman. Mais pour l'intelligence de ce point, nous sommes obligés d'abord d'avoir recours à l'Histoire d'Angleterre.

Avanturiers. Anglois.

La conclusion du Traité de Brétigni, en 1360, entre Edouard III, Roi d'Angleterre, & Jean Roi de France, aiant rétabli la paix entre les deux Royaumes, un grand nombre de soldats se trouverent sans subsistance, l'un & l'autre Roi n'aiant gardé gueres que les troupes dont ils avoient besoin pour les garnisons (*c*). Pendant la guerre, nombre de Seigneurs Anglois & d'autres avoient donné permission à leurs Tenanciers de bâtir des maisons, qui étoient généralement fortifiées, sur les terres conquises en France, qu'Edouard avoit données aux Seigneurs Anglois, & qui par le Traité de Brétigni retournoient au Roi de France. Plusieurs des possesseurs de ces Châteaux, ainsi qu'on les nommoit, refuserent de s'en désaisir, & furent déclarés rebelles par Edouard, bien qu'ils prétendissent être à la solde

(*a*) *Aretin.* p. 173.
(*b*) Le même.
(*c*) *Barne's* Life of Edouard III. p. 611.

Section IV. Histoire de Florence depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1333.

du Roi de Navarre, qui les desavoua, desorte qu'ils furent obligés de plier. La plupart des proprietaires de ces Châteaux, étoient des gens qui avoient servi, & étoient ou gentilshommes de naissance, ou s'étoient avancés par leur mérite. Craignant de retourner en Angleterre, & ne pouvant subsister en France, ils delibérerent entre eux sur les moyens de faire fortune par leur épée, & l'Italie se présenta naturellement à leur esprit. Toute la France étoit en ce tems-là exposée aux brigandages de soldats débandés, qui au Printems de l'année 1361 s'assemblerent à Givri en Bresse, au nombre de seize mille, la plupart sous les Capitaines qui les avoient commandés dans le tems de la guerre. Leur premier dessein fut de marcher droit à Avignon, pour piller les immenses trésors du Pape. Le Roi Jean envoya contre eux Jaques de Bourbon, un des premiers Seigneurs du royaume, mais les *Compagnies*, c'est le nom qu'on leur donnoit, battirent son armée en firent un grand carnage, & le Général lui-même perdit la vie, avec son fils. Il est difficile de décider quelles auroient été les suites de cette défaite, si les Anglois, au nombre de quatre mille chevaux & de deux mille hommes de pied, détestant les excès & les cruautés de leurs compagnons, ne s'étoient séparés du corps. Il se divisa ensuite en plusieurs autres corps, qui entrerent au service de différens Princes.

Histoire du Chevalier Jean Hawkwood.

Les Anglois étoient commandés par le Chevalier Jean Hawkwood (*). Cet homme extraordinaire étoit natif de Heningham dans le Comté d'Essex; son pere étoit Tanneur, & lui-même avoit été en apprentissage chez un Tailleur. Aiant pris le parti des armes, il s'y distingua si fort qu'il fut fait Chevalier, & vraisemblablement qu'avant le Traité de Brétigni, il avoit déja acquis beaucoup de bien, & tenoit un rang considerable. Son premier dessein, & des Officiers qui servoient sous lui, fut d'offrir leurs services à la République de Florence, préférablement à d'autres Etats, à cause des pertes que les Florentins avoient faites, en prêtant si généreusement de l'argent aux Anglois. L'Aretin (*a*) prétend qu'ils firent offre de leurs services, immédiatement après la mort de Farnese; mais les Florentins trouvant qu'ils demandoient trop, les refuserent, & ils furent obligés d'entrer au service de Pise. Le même Historien donne une autre raison de la preférence qu'ils donnoient à Florence, & nos Histoires la confirment, c'est qu'il y avoit en ce tems-là un si grand nombre de Florentins en Angleterre, que les Anglois regardoient ceux d'Italie en quelque façon comme des Compatriotes.

Il entre au service des Pisans. 1363.

Il est évident par là, que Hawkwood ne passa point en Italie seul & à l'avanture, ainsi qu'on le croit communément, mais à la tête d'un corps re-

(*a*) *Aretin.* p. 173.

(*) Pogge & presque tous les Historiens étrangers défigurent le nom de ce Capitaine, qu'ils nomment *Augut*. M. Recanati sur Pogge p. 29 note (x) cite *Ammirato* L. XII. p 633, qui dit qu'il s'appelloit en Anglois *Kauchowole*, ce qui signifie selon lui un *Faucon de bois*, nom qui lui avoit été donné parceque sa mere accoucha de lui dans un bois, pendant qu'on étoit à la chasse du Faucon. Tout cela est un tas de méprises. Il est vrai que *Hawk* signifie en Anglois un Faucon & *Wood* un bois. Mais tout le reste paroit de l'invention de l'Auteur, qui a voulu parler d'une langue qu'il n'entendoit sans doute point, à en juger par la maniere dont il l'estropie. REM DU TRAD.

respectable de troupes, qui arrêta bientôt le cours des prospérités des Florentins. Les Pisans accorderent sans difficulté aux Anglois ce qu'ils demandoient. Ceux-ci se mirent d'abord en campagne, marcherent par Luques, Pistoie & Prato, & vinrent camper à Firetola à deux milles de Florence. Les Florentins n'avoient jamais vu faire la guerre de la maniere dont ces Anglois la fesoient, & ils répandirent une inconcevable terreur par tout. Il est vrai qu'ils mettoient tout à feu & à sang, qu'ils ravageoient & pilloient, en quoi ils ne fesoient que suivre l'exemple des Italiens eux-mêmes, mais ils retournerent à Pise avec un butin bien plus considerable qu'on n'en avoit jamais fait dans une pareille expédition. Ce fut un attrait pour eux d'en entreprendre une seconde. Ils marcherent de Pise à Empoli, située entre l'Else & la Pesa, & laissant Florence à gauche, ils vinrent à Fighini dans le Val d'Arno, la prirent sans difficulté, & y firent un butin incroyable. La hardiesse & la rapidité de ces expéditions, jetta une si grande consternation dans le pays, que les habitans de plusieurs places les abandonnerent, & que d'autres se rendirent aux Anglois sans coup férir. L'armée de Florence se porta à Ancise, dans la même Vallée, & s'y retrancha, mais si mal, que les Anglois forcerent leurs retranchemens, s'emparerent de leur camp, & les chasserent d'Ancise. Regnier Farnese, frere de Pierre, qui commandoit les Florentins, fut fait prisonnier dans cette action, avec un grand nombre d'officiers & de soldats, & les Florentins perdirent tout leur bagage. Le lendemain les Anglois pénétrerent par une ligne & un fossé, qui s'étendoit d'Ancise jusqu'à l'Arno, & s'ouvrirent le chemin de Florence, où tout étoit dans le découragement & dans la confusion. Les uns blâmoient les Généraux, les autres les soldats, tous s'accordoient à dire qu'ils étoient trahis sans convenir que la valeur de leurs ennemis avoit contribué à leur malheur. On cassa d'abord huit-cens chevaux Allemands, qui servoient dans l'armée, & on nomma Pandolfe Malatesta, qui se trouva à Florence, pour remplacer le Général captif. Les Pisans publierent, qu'ils viendroient un certain jour, qu'ils fixerent, par Arezzo à Florence, & par forme de bravade, ils demanderent que les Florentins se préparassent à les recevoir. Ceux-ci croiant que la chose étoit sérieuse, renforcerent la garnison de S. Miniato de cinq-cens hommes, & éleverent de forts retranchemens pour défendre toutes les avenues de la ville. Mais les soldats de Pise n'aiant point envie de faire cette expédition, les Anglois les laisserent à Fighini, forcerent pendant la nuit les retranchemens des Florentins, & arriverent à la pointe du jour à deux milles de Florence, avant qu'on eût avis de leur marche. Toute la ville fut d'abord remplie de trouble & de consternation, & tous ceux qui étoient en état de porter les armes se rangerent devant les portes, tellement, qu'en y comprenant l'armée qui étoit dans la ville, ils devoient être au moins au nombre de trente mille, contre six mille Anglois. Ils ne songerent pas néanmoins à attaquer, & ne s'occuperent que du soin de se défendre. Les Anglois retournerent à Fighini, avec un grand nombre de prisonniers, & un butin considerable, & delà se porterent sur Arezzo, ensorte que, pour nous servir des termes de l'Aretin, ils frapperent tour à tour aux portes de Florence & d'Arezzo, & rien n'étoit plus redoutable que leur nom.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

A la fin de la campagne ils se trouverent embarrassés, le nombre de leurs prisonniers étoit si grand, & la quantité de butin si considerable, qu'ils ne savoient comment les conduire à Pise, d'autant plus que le chemin étoit fort difficile. Ils envoyerent à Florence, & firent inviter les Magistrats d'assister avec eux à la Messe dans l'Eglise de Saint Salvien à Florence, le 13 de Novembre. Si le fait n'étoit aussi-bien attesté par l'Historien même des Florentins (*a*), on auroit de la peine à se persuader, qu'ils eussent été assez simples, pour ajouter foi implicitement à un pareil message: cependant au lieu de se mettre en devoir de harceler leurs ennemis, & de les traverser dans leur retraite, ils ne s'occuperent que du soin de se défendre le jour marqué; & les Anglois aiant mis le feu à leur camp, s'en retournerent à Pise avec leurs prisonniers & leur butin sans être inquietés dans leur marche.

Stratagéme des Anglois.

Les Florentins battent les Pisans.

Il est étonnant qu'un Peuple qui, quelques mois auparavant avoit témoigné tant de fermeté & d'intrepidité, que l'avoient fait les Florentins contre une nombreuse armée de Bandits, ait tremblé dans l'enceinte de ses murs à la vue d'une poignée d'Anglois, qui dans le fond ne combattoient que par les mêmes motifs que les autres. Mais il est impossible de rendre raison du changement que fait dans les dispositions du Peuple, celui des circonstances. Les Pisans reçurent les Anglois en triomphe, & leur permirent d'hiverner dans leur ville. Si l'on en croit notre Historien, ils n'eurent pas sujet d'étre fort charmés de leurs nouveaux hôtes; ils n'eurent plus rien à eux, & les Anglois s'emparoient de tout ce qui les accommodoit. Quant aux Florentins, dès qu'ils eurent appris que les Anglois étoient entrés en quartier d'hiver, ils se mirent en campagne, & désirent entierement les Pisans, qui assiégeoient Barga. Les Pisans s'adresserent aux Anglois, qui refuserent de servir en hiver, desorte que les Pisans eurent par tout du dessous.

Campagne de 1364.

On s'occupa pendant l'hiver de part & d'autre à se préparer pour une vigoureuse campagne. Les Florentins engagerent à leur service des troupes en France & en Allemagne, & les Pisans prirent au leur trois mille chevaux Allemands. Les troupes soudoiées par les Florentins n'arriverent pas assez tôt, pour empêcher les Pisans d'ouvrir la campagne avec beaucoup d'avantage; mais on ne voit point que les Anglois ayent agi conjointement avec eux. Car cette année, ils passerent seuls la Marina, fondirent dans le val Mugelli, où ils firent un butin considerable & quantité de prisonniers. Les Pisans & les Allemands se posterent entre Pistoie & Prato. Les Florentins se virent donc obligés de diviser leurs troupes, une partie fut réservée pour la défense de la ville, & l'autre fut destinée à arrêter les ravages des Anglois, qui s'en retournerent néanmoins au camp des Pisans, sans avoir vu d'ennemis. Le reste de la campagne se passa, comme à l'ordinaire à faire d'horribles ravages, & les Florentins eurent le chagrin de voir de dessus leurs murailles tout leur territoire en proie aux flammes, & d'entendre les cris de leurs ennemis, qui environnoient leur ville. Cependant un corps de leur cavalerie désola dans le même tems les envi-

(*a*) Le même, p. 174.

rons de Pise, & tenta même une entreprise sur Livourne, mais il fut obligé de hâter son retour, pour ne pas être coupé dans sa retraite.

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Il y a de l'apparence que les Pisans se seroient rendus maîtres de Florence avant la fin de la campagne, si les Florentins n'avoient gagné les Anglois, par l'offre de grosses sommes, pour les faire changer de parti. Les Anglois alléguerent que leur honneur ne leur permettoit pas de combattre contre les Pisans, mais s'engagerent à ne point combattre aussi contre les Florentins, & offrirent de les servir contre tout autre ennemi que les Pisans. Hawkwood, Général des Anglois, qui avoit des sentimens fort au dessus de sa naissance, ne voulut pas entendre à cette neutralité; & resta au service de Pise, avec mille hommes des siens.

Les Florentins gagnent les Anglois.

La défection des autres Anglois inspira du courage aux Florentins, ils choisirent Galeas Malatesta pour Général de leur armée qui étoit alors de plus de dix mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux, de troupes réglées. Malatesta étoit un des meilleurs Capitaines d'Italie; il mena son armée sans la moindre perte jusqu'à quatre milles de Pise. Les Pisans avoient appris à mépriser les Florentins, & se reposant sans réserve sur la valeur & l'habileté de Hawkwood, ils prirent la résolution de livrer bataille à leurs ennemis. Hawkwood, qui savoit combien son armée étoit affoiblie par la désertion des Anglois, crut devoir agir avec beaucoup de circonspection; il ordonna à quelques Escadrons de faire souvent des courses du côté du camp des Florentins, & de se retirer d'abord. Cette manœuvre fut si fréquemment réitérée, que les Florentins ne s'inquieterent plus de ces petites allarmes. Hawkwood s'en apperçut, ordonna de retourner à la charge, & se disposa à soutenir sa cavalerie, qui eut ordre d'attaquer le camp des ennemis. Les Pisans qui attaquerent furent repoussés par la valeur des Arezziens, qui étoient dans l'armée Florentine, & étant secondés par les Florentins, il y en eut huit-cens de tués, & deux mille pris prisonniers. Hawkwood fit sonner la retraite, & se retira en si bon ordre à Sabino, où étoit le gros de son armée, que Malatesta défendit de le poursuivre. Les Florentins s'en retournerent chez eux, & conduisirent leurs prisonniers en triomphe par les rues de Florence. Malatesta se remit ensuite en campagne; mais à peine fut-il sur les terres de Pise, que ses troupes refuserent d'avancer, à moins qu'on ne doublât leur paye. Il les appaisa avec bien de la peine; mais un jour ou deux après la sédition recommença avec tant de violence, qu'il y eut du sang répandu, & Malatesta, ne jugeant pas à-propos de rien entreprendre avec des troupes si mal disposées, retourna à Florence (*a*).

Victoire qu'ils remportent.

Les Florentins tenoient tant de l'esprit de la République Romaine, qu'après leurs défaites ils ne vouloient point traiter de paix; mais aiant remporté la victoire plusieurs d'entre eux parlerent d'en venir à un accommodement, & il y en avoit qui y insistoient de la façon la plus pressante. Des considérations politiques se mêloient à ce desir de paix. Les plus habiles des Magistrats appréhenderent, que si l'on poussoit trop les Pisans, ils ne se jettassent entre les bras de Bernabo Duc de Milan, qui n'attendoit

Ils font la paix avec les Pisans.

(*a*) *Poggius* l. c. p. 28-32.

SECTION V. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1334 *jusqu'à l'an* 1378.

qu'un prétexte pour se rendre maître de la Toscane. A la fin, par la médiation du Pape, les Pisans envoyerent des Députés à Pescia, où ils conférerent avec ceux de Florence. Pendant ces conférences Bernabo engagea Jean Agnelli, sa créature, à se rendre le maître à Pise, ce qui hâta la conclusion de la paix, qui fut égalément honorable & avantageuse aux Florentins. On leur céda Petrabona; les Pisans s'engagerent à démolir quelques Châteaux sur leurs frontieres; les Négocians de Florence furent rétablis dans toutes les immunités dont ils avoient joui à Pise; & les Pisans devoient payer aux Florentins cent mille écus d'or, en dix ans, chaque année dix mille (*a*). Les Florentins eurent la gloire que la paix fût publiée à Pescia sur leurs terres, pendant que leur armée étoit encore sur celles de Pise. Le commun Peuple de Florence ne fut pourtant pas content de ces conditions; & Charles Strozzi qui avoit agi au nom du Pape pour ménager la paix, courut risque de la vie.

L'Empereur Charles IV *vient en Italie.* 1368.

Peu de tems après le Pape Urbain V invita l'Empereur Charles IV à passer en Italie, pour le protéger contre Bernabo, & il persuada aux Florentins d'envoyer à ce Prince quatre de leurs principaux citoiens. Le Pape fit aussi de grands efforts pour les porter à se déclarer directement contre Bernabo, mais ils le refuserent tout net, & par ce refus ils irriterent fort contre eux le Pape & l'Empereur. Ce dernier avoit compté principalement sur les Florentins; & comme il n'étoit pas en état d'entretenir une armée à ses dépens, il fut contraint de faire la paix avec Bernabo, & de licencier ses troupes; après quoi il se rendit à Rome avec très-peu de suite. La paix étant ainsi rétablie en Lombardie, l'Empereur declara qu'il avoit dessein d'aller à Florence. Les Florentins se douterent d'abord que le but de cette visite étoit de leur demander de l'argent. Ils lui envoyerent quelques Députés pour sonder ses dispositions envers leur République. Charles IV les reçut avec un air chagrin, & leur reprocha qu'ils avoient usurpé les droits de l'Empire. Il demanda en même tems, que les Florentins lui cédassent les territoires de Prato, de Volterre & de Lucques.

Nouvelle guerre en Toscane.

Pour appuier cette prétention, il leva quelques troupes, & marcha à Lucques, où il fut honorablement reçu; mais ses troupes aiant commis quelques hostilités à S. Miniato, les Florentins assemblerent les leurs, & repousserent la force par la force. Cela joint à quelques autres événemens qui arriverent en ce tems-là à Sienne & à Pise ralluma la guerre en Toscane; mais tous se liguerent contre l'Empereur, qui fut obligé de s'en retourner en Allemagne. On assure néanmoins, non sans quelque vraisemblance, qu'avant que Charles quittât l'Italie, les Florentins lui firent présent d'une somme d'argent pour confirmer leurs privileges (*b*). Il s'éleva

1369. en ce tems-là une querelle entre les habitans de S. Miniato & les Florentins, qui assiégerent cette ville. Bernabo vint au secours de S. Miniato, sous prétexte que les habitans avoient imploré son assistance. Les Florentins lui reprocherent l'indigne retour dont il payoit le refus qu'ils avoient fait de prendre parti contre lui avec le Pape & l'Empereur. Aiant appris que son

(*a*) Le même, p 35.

(*b*) *Voltaire*, Annales de l'Empire, sous Charles IV.

armée étoit en marche pour secourir la place, les Florentins pousserent plus vivement le siege. Bernabo avoit alors à la tête de ses troupes le fameux Chevalier Hawkwood, dont le nom étoit encore redoutable aux Florentins, qui avoient pour Général Jean Regino, qui passoit aussi pour habile Capitaine.

Section V. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1334 *jusqu'à l'an* 1378.

Quand Hawkwood approcha du camp des Florentins, il le trouva si bien fortifié, qu'il ne jugea pas que la prudence permît de l'attaquer. Il se retira donc à environ dix milles de leurs lignes. Cela inspira tant de hardiesse aux Magistrats de Florence & à leurs soldats, qu'ils accuserent Regino de lâcheté parce qu'il refusoit de les mener contre l'ennemi. Voiant que toutes ses remontrances étoient inutiles. „ Marchons donc, dit-il, puis „ qu'il le faut. Ces étourdis verront bientôt que je ne manque ni de cou„ rage, ni de conduite ". Il laissa un nombre suffisant de troupes à la garde du camp, & au point du jour se mit en marche pour aller chercher Hawkwood; l'Anglois ne vit pas sitôt les Florentins en ordre de bataille, qu'il se promit la victoire. Il ordonna à ses troupes réglées de prendre un ample déjeuner, & de se tenir dans leurs retranchemens: mais il envoya toutes ses troupes irrégulieres escarmoucher avec les ennemis pour les fatiguer encore plus qu'ils ne l'étoient d'une longue marche dans un jour chaud. Ce stratagême lui réussit; quand il les eut bien lassés, Hawkwood fondit avec ses troupes fraiches sur les Florentins avec tant de furie, qu'il remporta sans peine une victoire complette. Leur Général fut fait prisonnier, le nombre des morts & des prisonniers fut considerable, & la déroute fut totale (*a*).

Hawkwood défait les Florentins.

Nonobstant cette victoire, les Florentins, qui étoient devant S. Miniato, firent si bonne contenance, que Hawkwood n'osa entreprendre de faire lever le siege, que les Florentins, suivant leur coutume, pousserent plus vigoureusement après cette défaite. Ils ne se laisserent pas même ébranler par l'irruption que Hawkwood fit sur leurs terres avec son armée victorieuse: à la fin la place leur ayant été livrée par trahison, les auteurs de la révolte furent conduits à Florence & punis de mort.

Prise de S. Miniato.

Il y avoit en ce tems-là un Gouverneur Impérial à Lucques, qui avoit renforcé sa garnison de quelques troupes de Bernabo. Mais aiant découvert qu'elles avoient dessein de s'emparer de la ville, il les congédia; après quoi il offrit aux Lucquois de les remettre en pleine liberté, moyennant qu'ils lui donnassent vingt-cinq mille écus d'or (*b*) (*). Mais comme les Lucquois avoient depuis long-tems perdu leur liberté, & ne possédoient rien, cette belle ville avec son fertile territoire ne se trouva pas en état de fournir cette médiocre somme pour acheter l'inestimable privilege d'être libre. Les Florentins, avec autant de générosité, que de desintéressement la leur prêterent, & envoyerent en même tems quelques-uns de leurs plus habiles

Les Florentins mettent les Lucquois en état d'acheter leur liberté.

(*a*) *Poggius* p. 37, 38. (*b*) *Aretin.* p. 179.

(*) Il n'y a point de pareille monnoie d'or en Toscane; mais suivant le calcul de Busching (1) la somme dont il s'agit monte à onze mille soixante-une livre sterlings, valeur d'aujourd'hui.

(1) *Busching* Géogr. T. III.

SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.*

gens, qui aiderent les Lucquois à régler la forme de leur Gouvernement, parcequ'ils avoient oublié pendant leur longue servitude tous les principes de leur ancienne constitution. La premiere chose qu'ils firent pour assurer leur liberté, ce fut de raser le Fort que Castruccio avoit construit pour tenir la ville en respect.

Politique des Florentins.

Les Florentins tenoient en ce tems-là la balance en Lombardie, & presque dans toute l'Italie, & on ne peut assez admirer l'adresse & la fermeté, avec laquelle ils surent se ménager. Pour se venger de ce que Bernabo avoit fomenté la révolte de S. Miniato, ils firent à Viterbe un Traité avec le Pape, & envoyerent huit-cens chevaux au secours de son Légat à Bologne. Bernabo assiégeoit en ce tems-là Reggio, & pendant que la cavalerie Florentine étoit en marche, un de ses Partis se montra aux environs de Pise, ce qui obligea les Florentins de rappeller leur cavalerie pour quelque tems: mais les troupes de Bernabo éviterent le combat. Les Florentins se remirent en marche, & arriverent assez à tems pour aider à battre Bernabo & à faire lever le siege de Reggio. Les chaleurs excessives & les fatigues de la campagne couterent la vie à Donati, Général des Florentins. Peu après la paix se fit entre Bernabo & le Pape Grégoire XI, qui avoit succedé à Urbain V. Les Florentins retirerent leurs troupes de Lombardie,
1371. & envoyerent des Ambassadeurs à Avignon, pour féliciter Grégoire sur son avénement au Pontificat. Ces Ambassadeurs trouverent le Pape assez mécontent de l'état des affaires en Toscane, mais il se radoucit un peu, parceque la disette obligea les Péroufins de se soumettre à son Légat, sans aucune condition. Il se fit aussi une espece d'accommodement entre le Pontife & les Florentins, dans lequel furent compris les Pisans, les Arezziens & les Lucquois.

Etat de Florence.

Il y avoit longtems que l'union & la concorde regnoit dans Florence entre les citoiens; ils n'avoient souffert aucune perte, qu'ils ne pussent réparer, & les richesses de leur République en ce tems-là étoient immenses. La partie démocratique de leur constitution avoit peut-être une trop grande supériorité, mais elle servit à maintenir la bonne intelligence parmi la Noblesse & les grandes familles. Cependant plusieurs de ces familles étoient devenues prodigieusement riches & avoient acquis un très-grand crédit parmi leurs concitoiens, en s'accommodant aux manieres du Peuple, & en exerçant les mêmes professions. Parmi ces familles les Albizi & les Ricci étoient des principales, & leurs intérêts opposés firent qu'elles formerent deux Factions différentes. Les Plebéiens de Florence eurent assez de bon sens pour comprendre, que l'une ou l'autre pourroit bien donner atteinte à la constitution de l'Etat; ils porterent donc une Loi, par laquelle les personnes de l'une & de l'autre famille étoient exclues des emplois publics. Cette Loi courageuse, mais sage fit, que la tranquillité la plus parfaite regna pendant plusieurs années, tellement que l'Histoire ne fournit aucun évenement remarquable durant cet intervalle, sinon que toute la puissance des Ubaldi, anciens ennemis de Florence, fut entierement anéantie dans le Casentin; & qu'on y éleva quantité de beaux édifices, qui, bien que construits dans l'enfance du bon goût, font encore honneur à l'Italie.

Ferment-

L'année 1375 ouvre une nouvelle scene. Depuis Clement V, les Papes

avoient été ou François, ou attachés aux intérêts de la France. Fesant leur résidence à Avignon, ils gouvernoient leurs Etats d'Italie par des Légats, qui de tous les hommes sont les plus portés à opprimer les Peuples. Sous le spécieux prétexte de maintenir l'autorité du Pape, ils étendoient leur tirannie sur des Etats libres (*a*), ils prenoient à leur service les Bandits, dont l'Italie fourmilloit en ce tems-là, & ils justifioient les plus odieuses entreprises de ces Scélérats, quand elles ne réussissoient point, par les ordres de leur Maître, & quand elles réussissoient par la plénitude de leur pouvoir, sachant qu'on ne contestoit ni les uns ni l'autre. Leurs excès exposerent les Florentins à bien des embarras. Ceux-ci s'étoient toujours déclarés Guelfes, & s'étoient ménagés si adroitement, que les Papes n'avoient jamais pu ébranler leur constitution. La Cour Papale & les Légats, connoissant le Systême politique des Florentins, n'osoient rompre avec eux, & attendoient du tems & des événemens, l'occasion de les soumettre aux volontés du Pape. Elle se présenta cette année. Il regnoit à Florence une grande disette de bled, & les Florentins avoit fait des instances réitérées au Légat de Bologne, pour en obtenir de lui, & il les refusa tout net. On avoit l'espérance d'une bonne recolte pour l'Automne; mais le Légat, déterminé à faire subir aux Florentins le joug du Pape, fit avancer une armée sur leurs terres, pour les empêcher de recueillir la moisson. Il faut se souvenir ici que toute l'Italie étoit encore remplie de troupes mercenaires, celles dont le Légat se servit étoient de ce nombre. Les Florentins prirent le sage parti d'acheter leurs ennemis au lieu de les combattre, & moyennant de l'argent, ils s'en firent des amis, au grand étonnement du Légat, qui vit avec chagrin son entreprise manquée. On découvrit aussi que ce Prélat avoit par ses intrigues disposé les habitans de Prato à se révolter contre les Florentins, ce qui auroit pu entraîner la ruine de la République (*b*).

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

des Florentins contre le Pape. 1375.

On vit encore éclater dans cette occasion le grand courage du Gouvernement & du Peuple de Florence. Tous les Ordres de l'Etat s'accorderent à détester le Clergé, mais sans néanmoins témoigner leur indignation par des expressions virulentes. Ils choisirent huit des hommes les plus integres & les plus capables pour en former un Conseil qui eût la direction de la guerre, & suivirent d'ailleurs le plus beau plan qu'on puisse imaginer, ce fut d'exciter les Etats voisins à se mettre en liberté. Les habitans de Citta di Castello poussés & soutenus par eux, prirent les armes & chasserent la garnison, qui les tenoit en sujettion. Le Légat du Pape, qui étoit à Pérouse, envoya un corps de troupes pour renforcer la garnison; les Pérousins profiterent de l'occasion pour prendre les armes, chasserent le Légat, & se rendirent maîtres de la forte Citadelle, qu'on avoit bâtie pour les tenir en bride; ce qu'ils exécuterent avec le secours des Florentins. Spolete, Gubio, Forli, Viterbe & un grand nombre d'autres villes de la domination du Pape, arborerent aussi l'étendard de la liberté. En un mot le feu qui avoit couvé sous la cendre, s'alluma avec la plus grande violence. Il y avoit longtems que les Italiens détestoient l'orgueil & la hauteur des Légats,

Ils engagent les Etats d'Italie à se mettre en liberté.

(*a*) *Machiavel* Hist. Florent. L. III. (*b*) *Poggius* l. c. p. 45.
Poggius L. II. p. 44.

SECTION V. *Histoire de Florence depuis l'an 1331 jusqu'à l'an 1378.*

qui ne gouvernoient que par le moyen des soldats & des Citadelles (*a*). Les Florentins, qui le savoient, ne négligerent rien pour répandre l'incendie par tout, leur maxime fondamentale étant, d'avoir le moins de voisins puissans qu'il étoit possible. Les habitans de Granavioli, place aujourd'hui si peu considerable, qu'elle se voit à peine sur les cartes de l'Italie, se soulèverent contre le Légat, qui envoya de Bologne pour les réduire Hawkwood, qui avec sa petite troupe d'Anglois étoit alors au service du Pape. A peine Hawkwood fut-il parti de Bologne, que les Bolonois, qui avoient été disposés d'avance par le Conseil de guerre des Florentins, prirent les armes & se mirent en liberté: on leur envoya aussitôt de Florence un puissant renfort pour s'y maintenir.

Ce tableau des Etats de Toscane & des Provinces voisines est tiré des Auteurs Italiens les plus accrédités, qui ont écrit avant la Réformation: ainsi nous ne pouvons douter, que Hawkwood & ses Anglois ne détestassent sincérement au fond du cœur la tirannie du Pape, quoique leur intérêt les eût engagés à se mettre à son service, ou à celui de ses Légats. Hawkwood s'apperçut qu'il n'étoit pas possible de reprendre Granavioli, il prit ses quartiers à Faënza, où, si l'on en croit notre Auteur (*b*), les Anglois commirent bien des violences, & même quelques cruautés; à la fin Hawkwood vendit cette place aux Ferrarois, peut-être parceque le Légat ne le payoit point.

Le Pape excommunie les Florentins. 1376.

Grégoire XI étoit à Avignon, mais il étoit informé en détail de tout ce qui se passoit en Italie. Il résolut de mettre Florence à l'interdit, & cita les Florentins à comparoitre devant son tribunal, pour rendre raison de leur conduite. Ils agirent, comme à l'ordinaire, avec la décence requise, & envoyerent à Avignon Alexandre Antella & Donat Barbadorio, deux de leurs plus habiles & de leurs plus éloquens Jurisconsultes, pour plaider leur cause devant le Pape. Mais quoiqu'ils s'en acquitassent de la maniere la plus propre à faire impression, Grégoire publia la sentence d'excommunication contre les Florentins, & livra leurs biens au premier occupant. Barbadorio signala dans cette occasion son courage d'une façon mémorable. A l'ouie de la sentence du Pape, il se tourna vers un Crucifix, qui étoit là, & dit; „ ô Dieu! nous les Députés de Florence, en appellons à vous de „ cette injuste sentence de votre Vicaire! Vous qui n'êtes sujet ni à être „ trompé, ni à la passion; vous qui aimez la liberté & non l'esclavage de „ votre Peuple; vous qui haïssez les Tirans & leurs excès, défendez au- „ jourd'hui la liberté des Florentins, & soiez notre Protecteur (*c*)".

Le Pape prend des Bretons à son service.

Le Pape, pour réduire les Bolonois, dont il imputoit la revolte aux Florentins, prit à son service un corps de Bretons, qui arriverent en Italie dans l'Automne de cette année. Les Florentins envoyerent une partie de leurs troupes aux Bolonois, & occuperent tous les passages de l'Apennin, pour fermer à l'ennemi l'entrée de leurs terres. Le Cardinal Robert de

(*a*) *Aretin.* p. 181.

(*b*) La-même.

(*c*) Pogge, p. 56-63, rapporte le discours que fit le chef de l'Ambassade, ou qu'il lui attribue, car celui que l'Aretin lui prête est différent. L'apostrophe au Crucifix n'est pas aussi la même dans Pogge. REM. DU TRAD.

de Geneve, commandoit en qualité de Légat les Bretons, qui étoient au nombre de six mille chevaux & de neuf mille hommes de pied; il affecta d'user de grands ménagemens envers les Bolonois, ne permit point qu'on fit des ravages sur leur territoire, & leur fit offrir leur pardon & une entiere amnistie du passé; plusieurs des habitans penchoient pour le parti de la soumission & à la fin il se forma un complot pour y réussir, mais Varane de Camerino le fit échouer. Le Légat continua de roder autour de la ville. Vers le même tems on découvrit une autre conjuration pour livrer Arezzo aux fils de Saco; les conjurés furent punis, ainsi qu'ils le méritoient. Les Bretons aiant échoué dans toutes leurs tentatives contre Florence, se retirerent vers la fin de l'Eté à Cesene, ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne, qui les reçut. Ces nouveaux hôtes commirent tant d'insolences & d'excès, que les habitans prirent les armes, & les chasserent de leur ville, après en avoir couché quatre vingt sur la place. Le perfide Légat feignit de donner raison aux Césénois, & leur persuada de mettre bas les armes. Ils ne furent pas plutôt désarmés, qu'il y fit rentrer les troupes Angloises, qui massacrerent plus de trois mille habitans (*a*).

Section V. Histoire de Florence depuis l'an 1334 jusqu'à l'an 1378.

Il passe en Italie. 1377.

Tandis que les flammes de la guerre se répandoient ainsi par toute l'Italie, le Pape aiant pris un autre corps d'Anglois à son service, quitta Avignon, & passa en Italie, dans l'espérance d'y rétablir son autorité. Quand il fut arrivé à Rome, il invita les Florentins de traiter avec lui, & on nomma des députés de part & d'autre; mais après un mois de conférences, ceux de Florence se retirerent, parceque le Pape formoit de trop grandes prétentions. Les Florentins se préparerent à continuer la guerre avec plus de vigueur que jamais. Bernabo Vicomte de Milan les secondoit sous main, & ils trouverent moyen d'attirer à leur service les Anglois, qui étoient à celui du Pape, à qui cela donna beaucoup de chagrin. Les huit Députés à qui les Florentins avoient donné la direction de la guerre, s'étoient si bien conduits, qu'on leur continua leur commission, au grand mécontentement du Peuple. Le Pape profita de cette occasion, & pour augmenter la discorde, il envoya par ses Agens des lettres, adressées, non aux Magistrats, suivant la coutume mais au Peuple de Florence, dans lesquelles il chargeoit les huit Députés, & fesoit de graves accusations contre eux. Mais cet expédient n'eut pas le succès qu'il s'en promettoit, & anima plus le Peuple contre le Pape, que contre l'Octovirat. L'interdit continuoit toujours, mais par l'autorité des Magistrats on célebra l'Office divin à l'ordinaire. A la fin Grégoire XI, lia des intelligences avec Jean, Evêque d'Arezzo, pour détacher cette ville de l'alliance des Florentins; mais d'abord que les Arezziens en eurent connoissance, ils prirent les armes, & non seulement chasserent l'Evêque & ses adhérens, mais brûlerent leurs maisons, & punirent de mort quelques-uns de ses parens, qui étoient entrés dans le complot.

Les Florentins s'emparent de Fabriano.

Cette même année Varane de Camerino, Général des Florentins, se saisit de Fabriano, du consentement des habitans, qui vouloient se donner aux Florentins. Mais lorsque les Octovirs demanderent, au nom de la Ré-

(*a*) *Pogg.* p. 68. *Aretin.* p. 186.

publique, que la Place leur fût remise, il le refusa non seulement, mais passa au service de leurs ennemis; le Pape lui donna le commandement de cinq-cens chevaux. Peut-être que l'admission des Anglois au service de la République, fut la véritable cause de sa défection. Les Florentins le pendirent en effigie, avec toutes les marques d'infâmie possibles, & lui enleverent Fabriano.
1378. Vers la fin de l'année, on entama un Traité de paix avec le Pape, par la médiation de Bernabo: les conférences se tinrent à Sarzane; mais dans le tems que le Traité étoit sur le point de se conclure, le Pape mourut, & la négociation fut rompue.

SECTION VI.

Commencement du Grand Schisme d'Occident. Divisions intestines à Florence. Charles de Duras *protege les Exilés. Exploits de* Hawkwood. *Nouveaux troubles à* Florence. *Les Florentins s'allient avec* Charles de Duras. *Mort de* Louis d'Anjou. *Révolutions dans la famille des* Visconti *& grande puissance de* Galeas Comte de Vertus. *Mort du Pape* Urbain VI. *Guerre entre les* Florentins *&* Galeas. *Nouveaux exploits de* Hawkwood *& mort de ce Capitaine, avec plusieurs autres événemens remarquables jusqu'à l'année* 1400.

SECTION VI. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1378 *jusqu'à l'an* 1400.

Commencement du Schisme.

APRES la mort de Grégoire XI, les Cardinaux étant entrés dans le Conclave pour élire un autre Pape, les Romains les assiégerent, demandant qu'ils fissent choix d'un Romain, ou au moins d'un Italien, & non d'un François ou Etranger. Les Cardinaux élurent donc Barthelemi Prignano, Archevêque de Bari, Napolitain. Le caractere haut & dur de ce Pape fut cause que les Cardinaux prétendirent que son élection avoit été forcée, ils se retirerent à Fondi, où ils procéderent à une nouvelle élection, qui tomba sur le Cardinal Robert de Geneve, le même qui avoit été Légat en Toscane. Le premier prit le nom d'Urbain VI, & l'autre celui de Clément VII; ce fut là l'origine du Grand Schisme, qui dura proprement jusqu'en 1429. Les Florentins reconnurent Urbain pour le légitime Pape; & le Schisme occupa tellement les esprits, qu'il ne fut plus question de guerre entre le Pape & les Florentins.

Divisions intestines à Florence.

Le rétablissement de la paix fut suivi à l'ordinaire de troubles intérieurs à Florence. L'autorité des huit Commissaires de guerre commençoit à devenir redoutable aux Nobles, qui rejetterent sur eux la faute de tout ce que les Florentins avoient souffert de l'interdit du Pape. Comme leur parti étoit puissant dans l'Etat, ils renouvellerent une ancienne & absurde loi, en conséquence de laquelle tous les descendans de ceux qui avoient été proscrits, étoient inhabiles à posseder aucun emploi dans la Magistrature. Ils procéderent en conséquence avec autant de rigueur que d'injustice, & envoyerent des *Avertissemens* à tous ceux qui leur déplaisoient, pour les décharger des emplois publics qu'ils occupoient, ou pour les rendre inhabiles à en posseder. Une pareille tirannie devint à la fin insupportable; Sylvestre de

Medicis, qui étoit Gonfalonnier, résolut d'en arrêter le cours, & proposa à cette fin aux Magistrats une Loi. Elle rencontra de l'opposition, le Peuple se souleva, & les maisons de ceux qui avoient le plus contribué à la Loi des Avertissemens furent brûlées ou démolies, & eux-mêmes auroient couru risque de la vie, s'ils ne s'étoient sauvés par la fuite. La Loi en question abolie, on élut dix huit citoiens, pour former une espece de Cour d'appel, afin de redresser les griefs de tous ceux qui avoient souffert de cette Loi. Le triomphe de la populace eut de fâcheuses suites pour l'Etat. Des gens de la lie du Peuple, ou qui n'avoient rien à perdre, crurent avoir autant de droit de prétendre aux charges de la Magistrature, que les citoiens les plus qualifiés; ils commencerent à faire des cabales, à tenir des assemblées nocturnes, où chacun marquoit le poste qu'il se destinoit dans le Gouvernement.

SECTION VI. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1378 *jusqu'à l'an* 1400.

Changement dans le Gouvernement. Michel Lando est élu Gonfalonier.

Les Seigneurs aiant eu connoissance de ces assemblées secretes, firent arrêter quatre des principaux conjurés, afin de découvrir le fond de leurs desseins. La populace prit les armes & demanda l'élargissement des prisonniers; & comme on n'accorda pas sur le champ cette demande, les mutins brûlerent la maison de Louis Guichardin, qui étoit alors Gonfalonier, & celles d'un grand nombre d'autres citoyens; ils porterent même l'insolence jusqu'à pendre, à la vue des Seigneurs, un des Magistrats qui avoit fait le plus d'efforts pour les reprimer. Ils marcherent ensuite au Palais, qu'ils forcerent & pillerent; ils obligerent les Seigneurs de se demettre, & de se retirer chez eux. Après quoi, étant maîtres du Palais, ils élurent Michel Lando, homme de néant, Gonfalonier, & choisirent les autres Magistrats de la même façon. Ils témoignerent néanmoins quelque considération pour Sylvestre de Medicis, & pour Benoit Alberti; l'autorité de ces deux Chevaliers ne put néanmoins empêcher que les biens des riches ne fussent pillés, que les meilleurs citoiens ne fussent bannis, & que les mutins ne commissent les plus horribles excès.

L'Aretin (*a*) fait à ce sujet diverses réflexions pour faire sentir, combien il est dangereux, que les Magistrats favorisent les entreprises du Peuple, pour réformer par force les défauts qu'il peut y avoir dans le Gouvernement. Il observe que, bien que Medicis fût un des hommes les plus estimables de Florence, & que la Loi contre laquelle il s'éleva, fût une des plus odieuses, la maniere dont il l'attaqua fut la cause des malheurs qui s'ensuivirent, en donnant au commun Peuple occasion de connoitre ses forces. Cependant dans ces fâcheuses conjonctures, une espece de miracle sauva Florence.

Son caractere & sa grandeur d'ame.

Michel Lando (*) Gonfalonier des rebelles, quoiqu'élu à cause de

(*a*) *Aretin.* p. 90. voy. aussi Machiavel L. III. *Cit. du Trad.*

(*) Machiavel, qui pour des raisons particulieres, entre dans un détail plus minutieux, qu'il ne convenoit semble-t-il à un Historien de son caractere, nous dit, que Michel Lando portoit l'étendard de Justice, qu'il étoit Cardeur, & qu'il entra au Palais aiant les jambes nues, & le corps couvert seulement de quelques haillons. Ce fut dans cet état que la Populace le nomma Gonfalonier.

SECTION VI. *Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

la bassesse de sa condition & de son intrépidité se trouva être un homme de tête, sage, prudent, & courageux. Il avoit servi ailleurs, il avoit étudié les hommes & les Gouvernemens, & il y avoit quelque chose de noble & de prévenant dans son air & dans ses manieres. Sans lui, c'en étoit fait de la République de Florence, parceque la passion indomptable du Peuple pour satisfaire son avidité, sa haine & sa vengeance, alloit en croissant. Lando, qui le prévoioit, tâcha d'en arrêter le cours. Loin de se laisser intimider par la fureur des mutins, il s'y opposa avec tant de dignité, qu'ils n'oserent lui résister. Pour se venger, ils allerent assiéger le Palais, où étoient les nouveaux Seigneurs ou Magistrats que Lando avoit créés, & demanderent qu'ils descendissent dans la salle d'audience, pour passer les loix qu'on leur proposeroit, qui étoient très-mauvaises en elles-mêmes. Les Seigneurs avoient prévu cette attaque & s'étoient barricadés dans le Palais: ils répondirent par une fenêtre, qu'ils étoient résolus de ne point se montrer en public, jusqu'à ce que les mutins eussent mis bas les armes, & s'adressassent à eux avec décence, promettant qu'ils passeroient alors toutes les bonnes loix, qui seroient proposées dans les formes requises. Les Séditieux, voiant que ces Magistrats étoient des gens plus fermes que ceux qu'ils avoient remplacés, se retirerent, & créerent huit Seigneurs d'entre eux, à qui ils donnerent toutes les marques de leur dignité. C'est une chose surprenante, combien l'apparence même de l'autorité publique a de pouvoir sur les esprits; car quelques-uns des plus respectables citoiens de Florence reconnurent ces Magistrats postiches, qui commencerent à exercer leurs fonctions. Cette déférence leur inspira tant de hardiesse, qu'ils se hazarderent d'envoyer quelques-uns de leurs Officiers aux Seigneurs légitimes, pour leur demander de ratifier les résolutions qu'ils avoient prises. Cette proposition fut faite avec tant d'assurance, que les Seigneurs étonnés étoient prêts à y condescendre, lorsque le Gonfalonnier Lando tirant son épée, en donna à travers du visage à un des Députés, en perça un autre & chassa le reste. Il en avoit trop fait, pour s'arrêter: il prit l'étendard de Justice dans une main, son épée dans l'autre, monta à cheval, & invita tous ceux qui aimoient la patrie à le suivre. Il se vit bientôt accompagné par nombre de braves citoiens, & s'avança courageusement vers la place, où étoient les prétendus Magistrats, mais il la trouva déserte. Les Séditieux, aiant appris la réception qu'on avoit faite à leurs Députés, avoient pris les armes & s'étoient mis en marche par un autre chemin, pour attaquer le Palais par le côté le plus foible. Le Gonfalonier reprit la route du Palais, & en trouva les avenues occupées par les Séditieux. Ce Magistrat avoit eu la présence d'esprit de le mettre en état de défense, dans son absence; il fondit sur les mutins avec tant d'intrepidité, qu'il les mit en fuite & les dispersa entierement.

La tranquillité étant ainsi rétablie dans la ville, on élut d'une façon réguliere de nouveaux Magistrats, au tems ordinaire; on fit aussi une Loi, par laquelle on statua, qu'à l'avenir on n'admettroit dans le corps des Seigneurs aucun homme de la lie du Peuple; & en conséquence on déposa deux de ceux qui avoient été élus & on mit en leur place deux Chevaliers, dont

l'un étoit George Scali, un des principaux de Florence, & ennemi juré de la Loi des Avertissemens. Aretin (*a*) nous apprend, que la tranquillité fut fort affermie par la cessation de l'interdit, qu'Urbain VI leva.

Section VI. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1378 *jusqu'à l'an* 1400.

Un ingénieux Ecrivain de notre tems (*b*) observe, que les Florentins fesoient en ce tems-là en Italie la même figure, que les Athéniens avoient fait dans la Grece. Les beaux-Arts n'étoient cultivés que parmi eux; & ils étoient de beaucoup le Peuple le plus respecté en Italie. Leurs dissensions civiles, quelques fâcheuses qu'elles fussent, augmentoient leur courage, & leur donnoient de plus en plus d'expérience. Quant aux affaires de religion, quoiqu'ils fissent profession d'être attachés au siege de Rome, ils ne laissoient pas d'exercer la souveraineté convenable à un Peuple libre, & étoient peut-être les moins superstitieux, dont il soit parlé dans l'Histoire. Quand les Papes touchoient à leur Souveraineté, ils agissoient contre eux avec le même courage, qu'ils avoient fait contre les Empereurs & contre leurs Tirans particuliers, & ce qui paroit plus incroyable dans un siecle bigot, les foudres & les interdits ne servoient qu'à les rendre plus unis pour les mépriser, tandis qu'en d'autres pays, ces Pontifes détrônoient les Princes & bouleversoient les Etats. Un autre trait du caractere des Florentins, c'étoit leur fidélité à remplir leurs engagemens, & la passion qu'ils avoient d'affranchir les autres Etats d'Italie de la tirannie. Ce n'est pas que nous prétendions que cette passion fût entierement desintéressée, car comme les Athéniens étoient à la tête des Etats de la Grece, les Florentins étoient à la tête de ceux d'Italie. Mais il faut dire à leur honneur, qu'on ne trouve nulle part, qu'ils aient été coupables d'aucun acte d'oppression envers leurs voisins, sans y être provoqués, & nous ne connoissons point d'exemple qu'ils ayent violé les conditions sous lesquelles quelque autre Peuple s'étoit lié avec eux, ou s'étoit mis sous leur protection (*).

Etat de Florence.

On a dû remarquer par cette partie de l'Histoire que nous avons traitée, qu'il y avoit en ce tems-là à Florence trois classes de personnes, les Nobles, les citoiens ou les Bourgeois, & le commun Peuple. Les premiers étoient distingués par leur naissance & leurs richesses; le second Ordre se distinguoit par son courage & par sa probité, & le dernier par sa force brutale, & par l'inconstance de ses desseins. Les Bourgeois frémirent à la vue du précipice où ils avoient été sur le point de tomber, & sur le bord

(*a*) *Aretin*, p. 191.

(*b*) *Voltaire*, annales de l'Empire, sous l'année 1375.

(*) Jusques ici nous avons suivi principalement Léonard Aretin, parcequ'il est le plus ancien, & très-impartial à l'égard des faits, pour ne rien dire de la beauté de son stile & de sa maniere. Machiavel a écrit après lui l'Histoire de Florence, mais en l'adaptant aux circonstances du tems où il écrivoit; considération à laquelle nous ne devons avoir aucun égard, d'autant plus, qu'il n'y a point de différence essentielle entre lui & Aretin ou les autres Historiens pour le fond des choses. Mais comme nous approchons d'une époque très-voisine du tems, où la famille des Medicis commença à faire la principale figure à Florence; Machiavel doit naturellement avoir été mieux instruit qu'aucun autre Historien de son tems & de son pays, & son autorité doit par conséquent être d'un plus grand poids; son Histoire doit donc être notre principal guide jusques à l'année où elle finit.

SECTION VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

duquel leur trop grande averſion pour la Nobleſſe les avoit conduits. Aretin & Machiavel s'étendent avec raiſon ſur les louanges de Michel Lando, qui, s'il avoit eu de l'ambition ou de la mauvaiſe volonté, auroit pu aſſujettir Florence à une tirannie plus cruelle qu'aucune qu'elle eut jamais éprouvée, & pire que celle dont elle s'étoit vue menacée par le Duc d'Athenes. La prudence de Lando égaloit ſa probité, ce fut par ſon crédit qu'on caſſa tous les Corps de Métiers de la Populace, & qu'on dépouilla de leurs charges tous les gens de cet ordre, qui en poſſédoient, excepté lui-même, Louis Puccio, & quelques autres dont on avoit reconnu le mérite. Aux autres égards la diſtribution des charges fut ſage & d'une bonne politique; on les partagea entre les Grands & les Petits Métiers: on régla, qu'il y auroit toujours cinq Seigneurs ou Magiſtrats des Petits Métiers, & quatre des Grands. Cet arrangement contribua beaucoup à calmer les eſprits des gens du commun, mais il donna lieu à une nouvelle diſtinction dans Florence, & forma deux Partis, qu'on peut déſigner par celui de *Notables* & celui des *Populaires*; le premier étoit compoſé des plus riches citoiens, & l'autre des moins accommodés. Il y avoit un autre mal à Florence, qui étoit inhérent dans ſa conſtitution; on n'y connoiſſoit point le pardon des injures, & les haines étoient irréconciliables: tellement que pendant ces troubles, qui durerent trois ans, un grand nombre de citoiens furent bannis.

Charles de Duras protege les Exilés.

Les Exilés s'unirent naturellement en un corps, & comme ils avoient un puiſſant parti dans la ville, ils devinrent très-redoutables à ceux qui gouvernoient. D'abord ils s'aſſemblerent auprès de Sienne, & tenterent de s'emparer de Fighini, mais ils manquerent leur coup. Enſuite une partie entra au ſervice de Charles de Duras, qui à l'inſtigation d'Urbain VI feſoit des préparatifs de guerre contre Jeanne Reine de Naples, qui adhéroit à Clément VII. Cela augmenta l'inquiétude des Magiſtrats de Florence, parceque Charles étoit fortement appuié par le Roi de Hongrie ſon parent. Sans néanmoins ſe déconcerter par les difficultés qu'ils avoient à vaincre, les Florentins envoyerent des Ambaſſadeurs à Charles, ſous prétexte de travailler à ménager la paix entre les Vénitiens & les Génois, mais au fond pour ſonder les diſpoſitions de ce Prince envers leur République. On chargea de cette Ambaſſade Strozzi, Barbadorio, & Benevuto. S'étant acquittés de leur commiſſion, ils revinrent à Florence, mais ne furent pas d'accord dans le rapport qu'ils firent. Strozzi témoigna qu'il n'y avoit rien à craindre de Charles, ni de ſa puiſſance; mais il invectiva amérement contre les Exilés. Barbadorio fut d'un avis différent ſur l'article de Charles & de ſes deſſeins, & dit qu'il ne s'étoit pas embarraſſé de ce qui regardoit les Exilés, ce qui le fit ſoupçonner de leur être favorable.

Pluſieurs Nobles accuſés & mis à mort.

Gianozzo de Salerne étoit alors Général de Charles de Duras; il aſſembla tous les Exilés de Florence à Bologne, & ſe prépara à marcher avec eux à Florence. Les Magiſtrats en aiant eu avis, & que les mécontens du dedans devoient lui livrer la ville, cela cauſa un grand trouble. L'accuſateur étoit Antoine Comte de Bruſcoli, homme d'un très-mauvais caractere, il nomma parmi les Conjurés quelques perſonnes de la premiere qualité, entre autres Pierre Albizi, Charles Strozzi, Capriano Mangioni,

Jaques Sacchetti, Donat Barbadorio, Philippe Strozzi & Jean Anſelmi. Albizi étoit en ce tems-là un des hommes les plus reſpectés à Florence, & il vivoit ſur ſes terres à la campagne, où les ſoldats Florentins l'arrêterent. Quoique ceux qui étoient à ſon ſervice puſſent aiſément le défendre, le ſentiment de ſon innocence le porta à leur interdire toute réſiſtance, & il ſuivit ſes gardes. Charles Strozzi fut le ſeul, qui s'enfuit. Pour intimider davantage les citoiens, on leva de nouvelles troupes, & on établit quatre perſonnes (*), du nombre deſquels étoient Thomas Strozzi & Benoit Alberti, pour les commander avec une eſpece d'autorité abſolue, & chargés de veiller à ce que la République, ne ſouffrit aucun dommage. On fit enſuite le procès aux illuſtres priſonniers qu'on tenoit, & l'on vit dans tout leur jour les excès d'un Gouvernement trop démocratique. Les Juges, dont nous ignorons les noms, les déclarerent innocens, & les déchargerent du ſoupçon même de trahiſon; mais telle fut la furie de la populace, qu'elle entoura les Juges, & les auroit mis en pieces, s'ils n'avoient condamné les accuſés, qui furent exécutés. La populace mit alors les armes bas, & chacun s'en retourna chez ſoi. Elle les reprit bientôt, quand il fut queſtion d'élire de nouveaux Magiſtrats. Les Hiſtoriens de Florence déplorent à juſte titre le triſte état de leur patrie dans ce tems-là. Ceux qui avoient le pouvoir en main ſavoient qu'ils avoient fait périr les plus illuſtres perſonnes de la République, tandis qu'ils étoient parfaitement innocens, & ils redoutoient les conſéquences de cet attentat. Ils ajouterent crime à crime pour ſe mettre à couvert. Ils bannirent ou firent *avertir* tous ceux qui leur étoient ſuſpects, & porterent de nouvelles loix, pour affermir leur autorité. A la fin, par l'avis des quatre Chefs, dont nous avons parlé, ils créerent un Conſeil de quarante-ſix perſonnes (*a*), qui devoient travailler avec les Seigneurs à purger la République de tous ceux qui pouvoient donner de l'ombrage au Gouvernement. Ce nouveau Conſeil fit uſage de ſon autorité, & donna l'*Avertiſſement* à trente-neuf citoiens; il mit au nombre des Grands vingt familles du parti des Notables, & réduiſit à cette derniere condition vingt familles nobles; il fit pluſieurs loix très-rigoureuſes contre les exilés; & pour affermir leur pouvoir, autant qu'il étoit poſſible; ils déclara le Chevalier Jean Hawkwood Général des armées de la République.

Section VI. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1378 juſqu'à l'an 1400.

Entrepriſes de Charles de Duras en faveur des Exilés.

Vers ce tems-là, Gianozzo de Salerne prit au ſervice de Charles de Duras ſon Maître tous les Exilés de Florence, & ſe prépara à aſſiéger cette Ville avec une armée d'Italiens, d'Allemands & de Hongrois. Il ſe jetta d'abord dans le Siennois, & enſuite dans le Piſan; mais une ſomme d'argent qu'on lui donna prévint les ravages qu'il y auroit fait. Il s'approcha enſuite de Florence, qui réſolut d'acheter auſſi la paix, parceque Hawkwood n'étoit pas encore arrivé. Gianozzo refuſa toutes les offres pécuniaires & inſiſta ſur le rappel des Exilés. On le refuſa; les Florentins envoyerent un courier à Hawkwood, & ſe mirent en état de défenſe. Il paroit

(*a*) *Machiavel* L. III.

(*) Machiavel ne parle que de deux, mais Aretin fait mention de quatre, dont deux étoient de la lie du Peuple.

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

que Charles & son Général n'avoient au fond d'autre vue, que d'obliger les Florentins à rester neutres entre lui & Jeanne Reine de Naples, qu'il avoit dessein de détrôner. Gianozzo ne laissa pas de s'avancer jusqu'à neuf milles de Florence; mais Hawkwood qui avoit pris possession du Généralat, l'arrêta bientôt, & l'obligea de se retirer. Charles de Duras étoit de retour de Hongrie, & rechercha avec empressement l'amitié des Florentins, mais ils s'excuserent de prendre part à la querelle entre lui & la Reine de Naples. Charles connoissoit la grande influence que les Florentins avoient dans les affaires d'Italie; il profita de quelques divisions qu'il y avoit à Arezzo pour se rendre maître de cette ville. Ce voisinage occasionna diverses rencontres entre ses troupes & les Florentins; il continua à prendre à son service tous les Exilés de Florence, qui eurent la hardiesse de tuer un des Députés qu'on envoyoit à Charles; ce qui augmenta le ressentiment des Florentins contre les Exilés & contre ce Prince.

Hawkwood se met en campagne.

A la fin Hawkwood reçut ordre de se mettre en campagne, & il se conduisit avec tant de résolution, qu'il arrêta les progrès de Charles, qui envoya des Ambassadeurs à Florence pour demander à la République son amitié. Il prétendit même que les Florentins lui avoient promis leur assistance. Les Florentins reçurent les Ambassadeurs avec beaucoup de civilité, mais firent remarquer que leur promesse avoit été conditionelle, & que son cousin le Roi de Hongrie, aiant rejetté la condition, ils n'étoient point tenus d'accomplir la promesse; ils ne laisserent pas de faire à Charles un présent de quarante mille ducats, à condition que ses troupes ne commettroient point de désordres sur leurs terres. Charles retourna alors à Arezzo, & s'excusa auprès des Exilés, de ce qu'il étoit obligé d'abandonner leurs intérêts, à cause de son expedition de Naples. Il alla ensuite à Rome, où il fut très-bien reçu du Pape Urbain VI, & enfin se rendit maître du Royaume de Naples & de la personne de l'infortunée Reine Jeanne, qu'il fit mourir dans la suite.

1381.

Les Florentins furent d'autant plus allarmés de ses heureux succès, qu'ils n'ignoroient pas que les Exilés fondoient toutes leurs espérances sur lui. Ils se déterminerent cependant à vivre en bonne intelligence avec lui, s'il étoit possible, & lui envoyerent une Ambassade, dont Robert Aldobrandini & Bettin Covonio étoient les Chefs, pour le féliciter sur son avénement à la couronne. Ils les reçut avec des marques apparentes d'amitié, & leur retour à Florence diminua un peu les ombrages qu'on avoit pris de lui. Vers ce tems-là les Gibelins reprirent le dessus à Arezzo, mais ce ne fut pas pour longtems, & pendant six ou sept mois, tout ce pays fut agité par des troubles.

Nouveaux troubles à Florence.

Florence n'avoit alors véritablement rien à craindre que l'esprit de faction, & bientôt il anéantit tous les avantages qu'elle recueilloit de la paix. Chaque jour enfantoit de nouveaux complots contre le Gouvernement, ensorte que les citoiens les plus sages & les plus distingués préféroient la vie privée, aux premieres dignités de l'Etat. George Scali & Thomas Strozzi, tous deux de la prémiere Noblesse, s'étoient frayé une nouvelle route pour être les maîtres, en se déclarant les protecteurs de la Populace. Ils avoient des gardes, & traitoient les citoiens d'une façon injuste & despotique;

tique; perſonne n'étoit en ſûreté, quand ils avoient conçu des ſoupçons contre quelqu'un. Un citoien nommé Jean Cambi, fut accuſé par un domeſtique de Scali de trâhiſon (*a*); mais le Juge le trouva innocent, & vouloit punir l'accuſateur ſuivant la loi du talion, lorſque Scali & Strozzi le tirerent de priſon à main armée, & le Juge ou Capitaine auroit couru riſque de la vie, s'il ne s'étoit ſauvé (*). Il ſe retira au Palais des Seigneurs, où il repréſenta le danger auquel la ville étoit expoſée par le pouvoir exceſſif de ces deux Tirans, & offrit de ſe demettre de ſa charge.

SECTION VI. *Hiſtoire de* Florence *depuis l'an* 1378 *juſqu'à l'an* 1400.

Scali eſt exécuté.

Les Magiſtrats convaincus que l'Etat étoit en danger, réſolurent ſur le champ de profiter de cette occaſion pour affranchir la patrie du joug de ces Tirans. La maiſon du Capitaine avoit été pillée, les Seigneurs l'engagerent à continuer dans ſa charge, & promirent de l'indemniſer de ſes pertes. Ils délibérerent entre eux & prirent la réſolution de ſoutenir la dignité de l'autorité publique. Ils mirent des gardes autour du Palais, & envoyerent arrêter George Scali, qui avoit eu le plus de part à la violence commiſe. Son inſolence & celle de Strozzi les avoient rendus odieux même à ceux qu'ils protégeoient; & il y a ſi peu de fond à faire ſur la faveur du Peuple, que Scali fut arrêté ſans la moindre peine, & ſans qu'aucun de ſes nombreux partiſans ôſât s'y oppoſer: Strozzi ſe ſauva par la fuite. Tout d'un coup le Peuple demanda qu'on fît juſtice de ces Tirans, qu'il maudiſſoit. Scali fut décapité le jour même qu'il avoit été arrêté, & quelques-uns de ſes fauteurs furent mis en pieces par la populace devenue furieuſe. Florence ſe trouva alors dans une ſituation critique; car le Peuple, qui ſe jette toujours dans les extrémités, ſe permettoit des violences, qui menaçoient l'Etat d'une entiere ruine. La prudence des Magiſtrats y pourvut. Ils ſavoient que leurs citoiens ſe calmeroient, moyennant qu'on leur en donnât le tems, & pour leur donner celui de la réflexion, ils tinrent pluſieurs aſſemblées générales. Il en réſulta, qu'après avoir puni comme ils le méritoient quelques-uns de ceux qui avoient eu part à la tirannie, on nomma cent citoiens pour réformer l'Etat. On arbora alors l'étendart de Juſtice, & les nouveaux Magiſtrats, devant leſquels on le portoit, parcoururent toute la ville, ce qui ſe paſſa avec beaucoup de tranquillité, & avec l'approbation générale. On annulla enſuite pluſieurs des loix faites contre les Grands; on élargit quantité de priſonniers, enſorte que tout le monde s'attendit que tous les Exilés ſeroient rappellés. On caſſa auſſi deux nouveaux corps de Metiers, qu'on avoit formés de la lie du Peuple, deſorte qu'ils ſe trouverent réduits à vingt-un.

Hawkwood arrête les Napolitains & les Exilés.

Les Napolitains & les partiſans de Charles de Duras profiterent des troubles de Florence, & ſe porterent d'Arezzo à Marciali, au nombre de trois mille. On envoya Hawkwood avec quelques troupes pour obſerver leurs mouvemens, & il vint camper à leur vue; mais n'oſant en venir aux mains avec lui, ils ſe retirerent, & il les pourſuivit ſur le territoire d'Arezzo.

(*a*) *Aretin.* p. 197. *Machiavel* l. c.

(*) Cet endroit de Machiavel eſt défiguré dans la Traduction Angloiſe de l'Hiſtoire de cet Auteur. [J'en dirai autant de la Traduction Françoiſe, dont l'Auteur nomme Cambi, Pierre, & le fait domeſtique de Scali, ce qui brouille tout. REM. DU TRAD.]

SECTION VI. *Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

Les Nobles deviennent les Maîtres à Florence.

Pendant ce tems-là, Florence étoit tellement agitée de troubles, qu'on peut dire, qu'il n'y avoit presque aucune forme de Gouvernement. Il se donnoit tous les jours des combats, tantôt entre l'ancienne & la nouvelle Noblesse, tantôt entre le Peuple, & les citoiens de considération. Les Exilés revinrent sans permission, étant sûrs de la protection de quelqu'un des Partis. A la fin celui des Grands l'emporta; on ôta aux Corps de métiers du second rang certains privileges; les Guelfes rentrerent dans tous les honneurs; on n'assigna au Peuple que le tiers des Charges, encore lui ôta-t-on les plus considerables, entre autres le droit d'avoir un Gonfalonier de son corps, & tous ceux qui avoient été exilés depuis que Sylvestre de Medicis avoit possédé cette charge, furent rétablis.

Tirannie des Nobles.

C'est un malheur attaché aux Gouvernemens populaires, qu'on y porte toujours les choses au delà des justes bornes. Les Nobles étant devenus les maîtres, ne gouvernerent pas avec moins de hauteur, que ceux du Peuple avoient fait auparavant. Tous les Notables, qui avoient favorisé l'ancienne constitution, furent en quelque façon proscrits, & les grands services que Michel Lando avoit rendus à sa patrie, ne purent le sauver de la haine de ses ennemis. Les plus sages citoiens désapprouvoient ce grand changement dans l'Etat, & ces proscriptions; Benoit Alberti, homme de qualité, les blâmoit en public & en particulier, ce qui détermina le Parti dominant à le perdre, s'il étoit possible.

Louis d'Anjou passe en Italie. 1382.

Pendant que les affaires étoient dans cet état au dedans, les Florentins eurent une allarme au dehors. Ils apprirent que Louis d'Anjou, que la Reine Jeanne avoit adopté, passoit en Italie, pour chasser Charles de Duras de Naples. Les Florentins, qui ne pouvoient se promettre aucune faveur des François, se mirent sur leurs gardes, & inviterent tous les Etats de Toscane de s'unir avec eux, au cas que Louis voulut entreprendre sur leur liberté. Peut-être que les précautions qu'ils prirent, les sauverent. Louis se borna à leur demander d'observer une exacte neutralité, & Charles leur demanda la même chose. Les Florentins étoient en ce tems-là comme les arbitres de l'Italie, étant recherchés par quatre grands Princes, savoir le Pape Urbain, Louis d'Anjou, Charles Roi de Naples & le Roi de Hongrie. Leur inclination les portoit à favoriser Urbain & le Roi de Naples, mais ils s'en tinrent prudemment à la neutralité; & aiant engagé les autres Etats de Toscane à se liguer avec eux, ils donnerent de belles paroles à tous ces Princes, sans se declarer pour aucun. Les Bolonois, qui étoient entrés dans la confédération générale, apprehenderent que Louis d'Anjou n'eût dessein de s'emparer de leur ville; mais les Florentins agirent avec tant de fermeté, qu'ils ne furent point inquiétés. Louis étoit entré en Italie avec une puissante armée, & aiant été joint par tous les partisans de la Reine Jeanne, son parti étoit formidable. Après le Roi de Naples, le Pape Urbain VI avoit le plus à craindre de la part des François; il sollicita fortement les Florentins de lui fournir de l'argent pour se defendre, & le Roi de Naples appuia ses sollicitations. On ne pouvoit gueres accorder cette demande, sans manquer à la neutralité, & néanmoins les Florentins jugeoient qu'il falloit empêcher les François de prendre pié en Italie. Ils prirent le parti de donner sous main à Hawkwood l'argent que le Pape de-

mandoit; ce Général en paya ses soldats, & passa au service du Pape, à la grande joie de Charles, mais au grand déplaisir de Louis.

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

Les Florentins se déclarent pour Charles de Duras.

Les François s'apperçurent alors que les Florentins leur étoient réellement contraires, & Louis d'Anjou sollicita le Roi de France de confisquer tous les biens de ceux de cette nation qui étoient dans ses Etats. Cela ne servit qu'à les attacher plus fortement à Charles, qui étoit encore maître d'Arezzo. Les Florentins, à qui ce voisinage déplaisoit, auroient volontiers voulu ravoir cette ville; on fit quelques démarches pour y parvenir, mais elles ne réussirent point, parceque les instructions des Gouverneurs Napolitains n'étoient pas assez claires sur cet article. Les Florentins ne laisserent pas de se mettre en possession de quelques places dans le territoire d'Arezzo, en évitant avec soin de donner le moindre ombrage à Charles, qui dans ce tems-là succéda à la Couronne de Hongrie.

Démêlé avec les Vénitiens & les Génois.

Cette année les Florentins eurent un démêlé avec les Génois & les Vénitiens tout à la fois. A la paix conclue entre ces deux Peuples, les Florentins s'étoient constitués caution pour cent-cinquante mille ducats, au cas que l'isle de Tenedos ne fût pas évacuée. Le Gouverneur Vénitien de cette Isle aiant refusé de l'évacuer, les Génois demanderent que les Florentins payassent la somme stipulée, ce qui obligea les derniers de s'adresser aux Vénitiens. Ceux-ci rejetterent tout le blâme sur le Gouverneur, & dirent qu'ils étoient prêts à remettre l'Isle. On ne nous dit point, comment cette affaire s'accommoda; mais il y a de l'apparence que les Florentins surent s'en tirer, puisqu'ils vécurent en bonne intelligence avec les deux Etats (*).

Peste à Florence.

Une horrible peste qui se manifesta à Florence, en chassa presque tous les habitans, qui se retirerent à la campagne. La Régence appréhenda que la Faction du Peuple ne profitât de cette circonstance pour s'emparer encore du Gouvernement. On fit diverses loix pour arrêter les citoiens; mais comme la peste étoit plus redoutable que les peines décernées par la Loi, la ville se trouva presque déserte, & tous les Tribunaux étant fermés, toutes les affaires suspendues, il ne se passa rien qui mérite place dans l'Histoire.

Arezzo vendue aux Florentins. 1383.

L'année suivante, il vint un grand renfort de France pour le Duc d'Anjou. Chemin fesant les François tâcherent de s'emparer d'Arezzo par le moyen de quelques Exilés de cette ville. Ils s'emparerent effectivement de la ville, mais ne purent se rendre maîtres de la Citadelle. La nouvelle de la prise d'Arezzo consterna les Florentins, mais ils furent rassurés par la nouvelle de la mort de Louis d'Anjou; ils en firent part aux François, qui n'y ajouterent point foi, & continuerent à pousser plus vivement le siege de la Citadelle d'Arezzo. Mais lorsqu'ils furent assurés de la mort de Louis, ils changerent de systême, & après quelques négociations, vendirent Arezzo aux Florentins; la garnison de la Citadelle capitula alors avec plaisir, ensorte que les Florentins se virent maîtres de cette ville. Cette acquisition

(*) Si l'Auteur Anglois avoit consulté l'Histoire de Venise, il auroit vu de quelle maniere cette affaire se termina. On peut voir ce que nous en avons dit dans l'Histoire de Venise *Hist. Univ.* T. XXXIII ou *Hist. Mod.* T. XIX. p. 145, 146. Rem. du Trad.

SECTION VI. *Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

causa tant de joie dans Florence, qu'on fit des réjouissances publiques. Les Florentins se mirent en possession du territoire d'Arezzo, & des Châteaux que tenoient les fils de Saco, ancien Tiran de cette ville. On vit quelque tems après éclorre une grande révolution en Italie.

Puissance de Jean Galéas Visconti. 1385. 1386.

Jean Galéas Visconti, jeune Prince ambitieux, avoit dépouillé Bernabo son oncle de l'Etat de Milan, & lui avoit fait perdre la vie. Les Florentins, qui avoient plus craint Bernabo qu'ils ne l'aimoient, virent son sort d'abord avec assez d'indifférence, mais ensuite ils trouverent que la puissance de Jean Galéas devenoit trop redoutable. Pour y mettre un frein, ils travaillerent de tout leur pouvoir à renouveller leur confédération avec les autres Etats de Toscane. Sur ces entrefaites Charles, Roi de Naples & de Hongrie fut assassiné, au grand regret des Florentins. Ils recouvrerent en ce tems-là Liciano, ville du territoire d'Arezzo, qui avoit été quelque tems entre les mains des Siennois.

Mouvemens en Toscane.

En 1386, le Pape Urbain VI vint de Gênes à Lucques, où il commença à faire des levées de soldats, ce qui effraya les Etats de la Toscane, qui abhorroient la tirannie des Papes; tout se soumit à lui, à la réserve de Pérouse, qui fléchit aussi après. Les Florentins exhorterent vainement les Pérousins à maintenir leur liberté; ils démolirent un grand nombre de Châteaux situés au pied de l'Apennin, de peur que leurs ennemis ne s'en saisissent. Ces Châteaux appartenoient à la famille des Ubaldini, dont le Chef nommé Jean Azon, commençoit à se faire connoitre en Italie, ensorte que les Florentins le craignoient. Tous ces mouvemens n'empêcherent pas les Florentins de s'occuper de leurs affaires domestiques, car on assure que cette année on aggrandit & embellit la place qui est devant le Palais.

Alberti est banni.

Des dissensions civiles suivirent. La famille des Alberti étoit une des plus puissantes de Florence, & Benoit Alberti en étoit le Chef. Pendant qu'il étoit Gonfalonier des Compagnies, Philippe Magalotti son gendre fut élu par le sort Gonfalonier de Justice, & par là les deux principales charges de l'Etat se trouvoient dans cette famille. Les Magistrats déclarerent Philippe inhabile à cette charge parcequ'il n'avoit pas l'age compétent, en sa place le sort tomba sur Bardo Mancini; qui trouva moyen de faire bannir Benoit Alberti, disgrace qu'il soutint avec beaucoup de constance. Son exil fut suivi de plusieurs injustices, qu'on fit à sa famille & à ses amis(*a*).

Danger auquel Florence est exposée.

Les Florentins n'étoient alors principalement occupés qu'à observer la conduite de Jean Galéas. Il s'étoit déja rendu maître de Verone, & de Vicence avec toutes leurs dépendances, & les dissensions intestines de Florence & sa bonne fortune l'encouragerent à tenter aussi la conquête de la Toscane. Les Florentins le traverserent, mais les Siennois inclinoient à se soumettre à lui. Les Cortonois, étoient alors sous la protection de ces derniers; s'appercevant du penchant que les Siennois avoient pour Galéas, ils s'adresserent aux Florentins, qui eurent la générosité de refuser le gouvernement de leur ville, mais leur envoyerent des troupes pour protéger leur liberté. Les Siennois en furent si piqués, qu'ils traiterent avec Galeas pour lui mettre leur ville entre les mains. Jean Ricci, Gentilhomme de Flo-

(a) *Machiavel* L. III.

rence, s'efforça de faire sentir à ses concitoiens le danger qui les menaçoit, en dépeignant Galéas au naturel, & leur exposant son ambition & sa puissance. Il leur conseilla de se liguer avec les Bolonois, & avec tous les Etats de Toscane qu'ils pourroient engager dans le parti de la liberté, de solliciter même l'assistance des François, qui, disoit-il, voioient sans doute avec jalousie la grande puissance de Galéas en Italie. Il leur conseilla surtout de recruter leurs troupes & de se tenir sur leurs gardes au dedans. Les Florentins goûterent les avis de Ricci, & les suivirent autant qu'il fut possible. Les Siennois firent alors quelques ouvertures pour le renouvellement de la Ligue avec Florence; on prit des mesures pour faire la guerre en Lombardie, & pour sécourir Pavie, que Galéas assiégeoit. Mais l'entreprise étoit trop grande pour les forces des Confédérés, ensorte que Pavie tomba entre les mains de Galéas.

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

Cela n'empêcha point que la négociation entre les Florentins & les Siennois n'avançât; mais Galéas la traversa, & chercha à se rendre maître de Polenza. Cette ville étoit sous la protection des Siennois, mais les habitans avoient une aversion invincible pour Galéas, desorte qu'ils offrirent de recevoir garnison Florentine dans leur ville. Les Florentins n'accepterent pas d'abord cette proposition, de peur de desobliger les Siennois; mais les Députés de Polenza se présenterent solemnellement devant les Magistrats, assemblés dans le Palais, & demanderent que Polenza fût mise dans la liste des domaines de la République, ce qui fut fait sur le champ; ensorte que cette ville ne pouvoit plus être détachée des Etats de Florence, sans le consentement du Peuple. Cette affaire déplut extrémement aux Siennois, qui rechercherent l'amitié de Galéas, & se plaignirent que les Florentins leur avoient escamoté Polenza.

Courage & fermeté des Florentins. 1389.

Cela ne découragea, ni ne déconcerta les Florentins. Ils traiterent avec le fils de Bernabo, & avec Antoine Prince de Verone, qui l'un & l'autre avoient été dépouillés par Galéas. Celui-ci de son côté se plaignit que les Florentins favorisoient & protégeoient ses ennemis, & chassa tous les Florentins de ses Etats. Ceux-ci avec une fermeté digne de gens libres, inviterent tous les sujets de Galéas, qui en auroient envie à venir s'établir chez eux. Ils envoyerent en même tems des Ambassadeurs à Charles VI Roi de France, pour faire alliance avec lui, & ordonnerent à leur Général Hawkwood de passer en Lombardie, au secours du fils de Bernabo & de son parti (*a*).

Paix conclue & rompue.

Pierre Gambacurta commandoit alors à Pise, & cherchoit à maintenir la paix. Il avoit tant de crédit en Toscane, qu'il fit conclure un Traité de confédération pour trois ans entre Galéas, les Florentins, les Siennois & les Pérousins (*b*). En ce tems-là le Pape Urbain VI mourut & Boniface IX lui succéda, sans que le Schisme cessât. Il parut bientôt que Galéas n'avoit accédé au Traité de Pise, que pour ses intérêts particuliers. Il en vouloit principalement à Florence: mais pour engager les autres Confédérés à prendre son parti, ou au moins à rester neutres, il accusa les Florentins d'avoir voulu l'empoisonner, & cita en preuve le discours que Ric-

(*a*) *Poggius* L. III. p. 89.

(*b*) Le même, p. 90. CITATIONS DU TRADUCT.

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

ci avoit fait contre lui. Les Florentins écrivirent aux Vénitiens, aux Génois & aux Pisans pour se justifier, & dévoilerent les pernicieux desseins de Galéas. Cet incident rompit la conféderation faite à Pise; les Siennois & les Péroufins refuserent de ratifier le Traité. Les Florentins s'adresserent, à Gambacurta; comme il avoit agi de bonne foi, il offrit d'aller trouver Galéas, mais les Florentins l'en dissuaderent, appréhendant que le Milanois ne profitât de son absence pour s'emparer de Pise. Ils tâcherent de renouveller leur alliance avec les Siennois & les Péroufins, & offrirent même de restituer Polenza aux premiers; mais ils ne voulurent entendre à rien, se plaignant que Hawkwood avoit forcé leurs Députés d'entrer dans la conféderation de Pise. Les Péroufins se plaignoient aussi que les Florentins avoient donné retraite à leurs exilés & les protégeoient, & qu'ils avoient tâché de suborner les habitans de quelques-unes de leurs villes.

Les Florentins refusent la protection & la médiation de la France.

Conformément à l'avis de Ricci, les Florentins avoient fait partir des Ambassadeurs pour la France, mais Galéas les intercepta & les retint. Le Roi de France aiant été informé du sujet de cette Ambassade, fit offrir aux Florentins sa protection, sous deux conditions. La premiere qu'ils reconnoitroient Clément VII & entreroient dans son Obédience, la seconde qu'ils lui payeroient annuellement une certaine somme. Quoique les Florentins fussent sur le point d'entrer en guerre avec le plus ambitieux & le plus puissant Prince d'Italie, qu'ils fussent environnés d'ennemis déclarés & cachés, qu'ils n'eussent aucun Allié sur lequel ils pussent compter, ils rejetterent courageusement ces conditions, comme contraires à la droiture & à la dignité de la République. Ils porterent même le ressentiment qu'ils en conçurent, jusqu'à refuser la médiation de la France pour la paix, quand les Ambassadeurs de cette Couronne l'offrirent. Galéas écrivit en ce tems-là aux Florentins une Lettre, qui étoit une déclaration de guerre en forme, disant qu'ils étoient tenus en sujettion par une Faction Guelfe despotique. Les Florentins lui répondirent par un Manifeste très-fort, où ils dévoiloient tous ses crimes & son ambition. Ce fut ainsi que commença en 1390, la plus importante guerre, que Florence eût encore entreprise.

Commencement des hostilités. 1390.

Aretin (*a*) observe, qu'en ce tems-là la République etoit dans une situation très-florissante, tant à l'égard de ses finances, qu'à l'égard de la capacité de ses citoiens. Avant que la guerre fût proclamée, les Milanois, les Siennois & les autres ennemis de Florence s'étoient rassemblés proche de Sienne, au nombre de trois mille chevaux & de quinze-cens hommes de pied, sous le commandement de Jean Azon Ubaldini, & de Jantedesco, petit-fils de Saco, tous deux ennemis jurés de la République. Après avoir déguisé quelque tems leur dessein par des marches & des contre-marches, ils passerent tout à coup Monte Luco, dans l'intention de se saisir de Saint Jean, où ils avoient quelques intelligences. Aiant manqué leur coup, ils marcherent vers Arezzo, ravageant le pays par où ils passoient. Les Florentins envoyerent les troupes, dont ils pouvoient se passer, pour protéger Arezzo. Mais les descendans de Saco étoient si puissans dans ces quartiers-là, qu'ils s'emparerent de Liciano, place connue à peine à présent sur les Cartes.

(*a*) *Aretin.* p. 209.

Constance des Bolonois.

Les Bolonois perſiſterent dans leur alliance avec les Florentins, & Galéas fit marcher contre eux une Armée aux ordres de Jaques dal Vermé de Verone, qui prit quelques places dans le Bolonois. Ceux de Bologne donnerent d'abord avis à Florence du riſque qu'ils couroient, & quoique les Florentins euſſent à craindre également pour eux-mêmes, ils ordonnerent à Hawkwood, qui commandoit leurs troupes dans le Royaume de Naples, de marcher au ſecours des Bolonois. Dans le même tems, ils offrirent à Renaud des Urſins, Capitaine de grande réputation, le commandement de leurs troupes en Toſcane, & ordonnerent de faire des levées dans la campagne de Rome & partout ailleurs, où les ſoldats voudroient s'enrôler à leur ſervice. Renaud des Urſins accepta le Généralat, & ſe mit en chemin, mais il fut aſſaſſiné à Aquila, enſorte que le commandement en chef tomba à Hawkwood. Il s'avança à grandes journées de Naples vers Bologne, & ſe trouva à la tête de quatre mille chevaux & de deux mille Fantaſſins, tant Florentins que Bolonois. Il marcha ſur le champ aux ennemis, qui aſſiégeoient Premalcore; mais à ſon approche, ils ſe retirerent avec précipitation dans le Modenois. Hawkwood les pourſuivit, & reprit les places que les Bolonois avoient perdues.

Meſures que prennent les Florentins.

En ce tems-là les Florentins méditoient une entrepriſe plus importante, qu'aucune qu'ils euſſent jamais formée. Charles Viſconti, fils de Bernabo, qui prétendoit être l'héritier légitime de Milan, & Lucquin de la même famille, ſervoient ſous Hawkwood; les Florentins conçurent qu'il ne ſeroit pas impoſſible de former un parti à Milan contre Galéas. Ce projet flatoit la haute idée qu'ils avoient de leur puiſſance & de la dignité de leur République, mais ils chercherent ſagement à ſe fortifier par des alliances étrangeres. Ils envoyerent une magnifique Ambaſſade à Etienne Duc de Baviere, pour l'inviter à paſſer en Italie, en lui promettant de gros ſubſides & d'autres avantages. Ils ſolliciterent auſſi le jeune François Carrare, dont Galéas tenoit le pere priſonnier, & qui étoit réfugié en Allemagne, de revenir en Italie pour faire valoir ſes droits; ils demanderent auſſi du ſecours à divers autres Princes étrangers.

Etat de la guerre en Toſcane.

La guerre continuoit cependant avec beaucoup de violence en Toſcane. Les Siennois & leurs Alliés ſe rendirent maîtres par trahiſon d'une forte place, nommée Battifolle à trois milles d'Arezzo, & par là devinrent redoutables à cette ville. Heureuſement pour les Florentins, les Arezziens avoient une averſion implacable pour la famille des Tarlati, ou de Saco, deſorte, que ſans être à charge aux Florentins, ils firent une vigoureuſe défenſe, bien qu'ils fuſſent environnés de tous côtés de leurs ennemis, qui avoient trouvé moyen de s'emparer de toutes leurs places. Les Florentins d'autre part ne montroient pas moins de courage, en attendant les ſecours qu'ils avoient ſollicités en France & en Allemagne. Ainſi toute la Toſcane étoit engagée dans la guerre, guerre ſi diſpendieuſe pour les Florentins, que peu d'Etats auroient été capables d'en ſoutenir la dépenſe, aiant à payer des ſubſides preſqu'à tous les Princes voiſins. Comme les Allemands étoient pauvres, ce fut auſſi parmi eux que les Florentins réuſſirent le mieux.

Secours qui viennent aux Florentins.

Le jeune Carrare arriva en Italie avec un corps de cavalerie Allemande, & prit ſi bien ſes meſures qu'il ſe rendit maître de Padoue par ſurpriſe, & en

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

chassa les Milanois. Dans le même tems Hawkwood aiant mis en fureté le Bolonois, entra dans le Modenois & assiégea Reggio & Parme. Le Duc de Baviere arriva aussi à la tête d'une armée, ensorte que Galéas couroit risque de perdre tous ses Etats de Lombardie, à l'exception de Milan. Il paroit par le témoignage unanime de tous les Historiens, que les Florentins auroient réussi dans le projet qu'ils avoient formé pour la conquête de la Lombardie, si malheureusement ils n'avoient été obligés d'en confier l'exécution à des Allemands mercenaires. Les Véronois s'étoient soulevés en faveur du fils de leur dernier Prince, mais n'aiant pas été soutenus par le Duc de Baviere, ainsi qu'ils s'en flatoient, le parti de Galéas avoit prévalu. Les Vicentins étoient aussi fort disposés à la révolte, mais faute de Chef, ils furent obligés de se tenir en repos.

Demandes du Duc de Baviere.

Le Duc de Baviere d'autre part, envoya un Ambassadeur à Florence, & rejetta la faute du peu de succès qu'il avoit sur les obstacles qu'il rencontroit de la part du Duc d'Autriche, du Patriarche d'Aquilée & des Vénitiens, mais il prétendoit être arrivé assez à tems pour assurer Padoue, dont le Château tenoit encore. Il conseilloit en même tems aux Florentins d'ordonner à Hawkwood, qui étoit encore en Lombardie, de venir le joindre; le grand but du tout étoit de demander un nouveau secours d'argent. Les Florentins répondirent que son conseil étoit ridicule & impraticable, & sa demande deraisonnable. Que le Château de Padoue n'étoit pas un objet qui dût occuper deux grandes armées, telles qu'étoient la sienne & celle de Hawkwood, que le jeune Carrare avoit des forces suffisantes pour le réduire; qu'il étoit impossible à Hawkwood de le venir joindre, parceque les eaux du Po & de l'Adige étoient extrémement enflées; que s'il avoit dessein de leur rendre quelque service, il devoit marcher sur le champ contre Verone & Vicence, & qu'alors ils prendroient sa demande en considération, quoiqu'ils lui eussent déja payé tout ce qu'ils lui avoient promis, qui étoit suffisant pour défrayer une bien plus puissante armée, que celle qu'il avoit amenée avec lui.

Embarras des Florentins.

Cette réponse mécontenta tellement ce Prince indigent, qu'il refusa de s'éloigner de Padoue. Dans le même tems, la cavalerie Bolonoise s'étant mutinée faute de paye, Hawkwood fut obligé de la ramener avec ses troupes Florentines dans le Bolonois. C'est ainsi qu'échoua entierement le beau projet, si bien concerté, des Florentins pour la conquête de la Lombardie. La retraite de Hawkwood ranima le courage de Galéas, qui pensa à reprendre Padoue. Le Duc de Baviere previt l'embarras des Florentins, & feignit de se préparer à retourner en Allemagne. A la fin les Florentins consentirent à lui donner de l'argent, moyennant qu'il restât dans le Padouan. Leur embarras étoit extrême. Ils voioient clairement, qu'ils ne pouvoient se fier au Bavarois, & qu'ils ne pouvoient sauver Padoue que par leurs propres troupes. Ils avoient une armée prête, mais le Duc de Ferrare lui refusa le passage par ses terres, on n'étoit pas en état d'y passer par force, tellement que les Florentins demanderent aux Vénitiens des bâtimens pour transporter les troupes par eau, mais les Vénitiens les refuserent à cause des liaisons qu'ils avoient avec Galéas.

Ils raniment le courage.

Les affaires des Florentins étoient sur un meilleur pied en Toscane, où Ga-

Galéas avoit peu ou point de troupes. Ils y avoient pour Généraux Donat Azarolo, Gentilhomme de Florence & Biliotto Biliotti, qui remporterent divers avantages sur les Siennois. Cela fit que plusieurs parmi ces derniers penserent à se détacher de l'alliance de Galéas. Hawkwood étoit toujours avec son armée dans le Bolonois; les citoiens de Bologne commençoient à être fort las de la guerre; ils envoierent des Ambassadeurs à Florence (*a*), pour représenter leur impuissance à continuer la guerre, à cause des grandes dépenses, & pour demander ou un emprunt de deniers, ou la liberté de faire une paix séparée. Les Florentins reprocherent aux Ambassadeurs le peu de courage de leurs concitoiens, leur représenterent les sommes prodigieuses qu'eux avoient déja dépensées, la proximité d'un succès favorable, & finirent en leur disant, que la paix dont ils parloient ne pouvoit que les conduire à l'esclavage. Cette courageuse réponse fit tant d'impression sur les Bolonois, qu'ils prirent la résolution de continuer la guerre plus vigoureusement que jamais. On vit bientôt le bon effet de cette résolution par la paix qui se conclut entre eux & le Duc de Ferrare; ce Prince s'engagea par le Traité à accorder à l'armée de Florence le passage pour aller à Padoue, qui étoit en grand danger.

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

Mérite supérieur de Hawkwood.

Ce qui prouve le mérite supérieur de Hawkwood, c'est que quoiqu'il fut étranger & déja fort vieux, que tous les Grands de Florence eussent les uns après les autres aspiré au commandement des armées, & qu'il eut même été confié à quelques-uns, Hawkwood étoit toujours la ressource de la République dans toutes les conjonctures difficiles & dangereuses, & qu'alors les premiers de Florence lui obéissoient sans peine. On l'envoya au secours de Padoue, parce que le Duc de Baviere étoit retourné en Allemagne. Hawkwood arriva à point nommé pour sauver la ville; car les ennemis, quoique nombreux, n'oserent risquer une bataille. Il marcha ensuite vers Verone & Vicence, dans l'espérance qu'il y auroit quelque mouvement dans ces deux villes en sa faveur. Mais Galéas avoit si bien pris ses mesures, en y mettant de fortes garnisons, qu'il fut trompé dans son attente: ensorte qu'il prit ses quartiers d'hiver dans le Padouan.

Les François donnent du secours aux Florentins.

Le départ du Duc de Baviere engagea les Florentins à solliciter plus vivement que jamais du secours en France. Les Seigneurs François étoient en ce tems-là assez indépendans du Roi, & fort aguerris. Le Comte d'Armagnac étoit un des plus distingués; les Florentins négocierent avec lui & il accepta leurs propositions, par là le sort de la Lombardie devint encore 1391.
douteux. On arrêta que le Comte pénétreroit avec ses troupes en Lombardie par la voie d'Alexandrie de la Paille, pendant que Hawkwood se maintiendroit dans le Padouan, & qu'après la jonction des deux armées, on attaqueroit Milan. Ce Traité fut négocié par Jean Ricci & Renaud Giemfiliacci; mais le Comte rencontra bien des difficultés dans son entreprise. Galéas n'avoit épargné ni argent, ni peine pour former un parti contre lui à la Cour de Rome, & pour faire mutiner ses troupes. Le Comte ne se laissa pas détourner de son dessein, se mit en marche avec une belle armée, & passa les Alpes; il s'avança aiant l'Apennin à sa droite &

(*a*) *Aretin.* p. 213.

SECTION VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

le Po à sa gauche, pour éviter le passage du Tessin, du Po & de plusieurs autres rivieres. Les Députés de Florence, qui l'accompagnoient eurent bien de la peine à reprimer l'impétuosité naturelle des François, qui s'écartoient perpétuellement pour faire des courses inutiles (*a*).

Galéas, qui redoutoit plus les François que les Florentins, aiant pourvu à la défense de Milan, se porta à Pavie, où il prit son quartier général, & détacha l'élite de ses troupes pour faire tête aux François, & garder Alexandrie. En ce tems-là Hawkwood se rendit maître de tout le plat pays du Milanés, dont il exigea de grosses contributions; mais n'aiant ni machines, ni artillerie, il y a de l'apparence qu'il ne prit point de places fortes. Il fut obligé de s'arrêter sur les bords de l'Adda, qu'il ne put passer, n'étant qu'à seize milles de Milan.

Hawkwood se rend maître du Milanés.

Les François sont entierement défaits par leur imprudence.

1391.

Galéas étant ainsi environné par les armées Françoise & Florentine, fut sur le point d'abandonner Pavie, mais il fut déterminé à se tenir sur la défensive, par les excessives chaleurs de la saison, car on étoit au milieu de Juillet, & par l'imprudence des François. Après s'être emparés de Castelati, qui est à six milles d'Alexandrie, ils mirent pied à terre, parceque les grandes chaleurs avoient mis leurs chevaux hors d'état de servir, formerent un bataillon quarré, & s'avancerent à pied vers Alexandrie, qui avoit une armée pour garnison. Aretin (*b*) remarque fort bien, que cette disposition auroit été excellente, si les François avoient rencontré l'ennemi en rase campagne; mais les Milanois se tinrent tranquilles dans la ville. Aiant remarqué que les François avoient laissé leurs chevaux fort loin derriere eux, ils sortirent par une autre porte que celle que les François attaquoient, & enleverent les chevaux, ce fut là la cause de la perte des François. Jaques dal Vermé fit monter ses soldats à cheval, & attaqua ses ennemis de tous côtés. Leur valeur leur fut inutile, parce qu'ils ne pouvoient suivre les Milanois, qui attaquoient & se retiroient à plaisir, tandis que les François accablés de lassitude & de chaleur avoient de la peine à se remuer. Pour couper court, il n'en échapa presqu'aucun. Plusieurs furent tués, un plus grand nombre périrent de chaleur & de fatigue, & les autres furent faits prisonniers; les députés de Florence furent du nombre. Le Comte d'Armagnac, qui tomba aussi entre les mains des ennemis, mourut peu d'heures après, non tant de la blessure qu'il avoit reçue, que de desespoir du mauvais succès de son entreprise (*c*). Aretin assure, qu'il paroit par les comptes publics, que cette expédition, de quelques mois, couta aux Florentins, un million, deux-cens soixante ducats.

Hawkwood bat les Milanois.

Galéas aiant obtenu une victoire aussi imprévue que complette, marcha à Hawkwood. Ce Général n'aiant pas encore une parfaite certitude de la défaite des François, se contenta de reculer à quelque distance de l'Adda, & alla camper à Paterno, village du Crémonois. Les Milanois le suivirent pleins de confiance & s'assurant de la victoire; Hawkwood ordonna à ses troupes de se tenir tranquilles dans leurs lignes sur la defensive. Les Milanois attribuerent cette manœuvre à la peur, & pendant quatre jours vinrent à la débandade l'insulter dans son camp. Le cinquieme jour, Hawk-

(*a*) *Poggius* L. III. p. 104-108.

(*b*) *Aretin.* p. 216

(*c*) *Poggius* lic. p. 108, 109.

wood profita de leur ſécurité, & du desordre qu'il y avoit parmi eux; il fondit ſur eux, & les mit en déroute. Il y en eut un grand nombre de tués; plus de douze-cens cavaliers furent pris priſonniers avec pluſieurs de leurs Officiers. Malgré cette défaite, les Milanois étoient ſupérieurs en forces & Hawkwood obligé de décamper parcequ'il manquoit de vivres, avoit à paſſer l'Oglio, ce qui étoit difficile à la vue d'une armée ſupérieure; il ne laiſſa pas d'en venir à bout par le moyen de quatre-cens Arbalêtriers Anglois, qu'il poſta ſur le bord de la riviere. Cette retraite fut regardée en ce tems-là avec raiſon comme un coup de Maître. Hawkwood paſſa enſuite ſans être inquieté le Mincio (*a*).

Section VI. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1378 juſqu'à l'an 1400.

Mais il courut le plus grand riſque ſur les bords de l'Adige; les ennemis aiant rompu les digues il penſa être ſubmergé. Il ſe tira cependant de ce mauvais pas, non ſans grande perte; il fit paſſer ſes troupes par les endroits où il y avoit le moins d'eau, & étant parvenu ſur un terrein ſec, il fit dreſſer ſes tentes pour donner le change à l'ennemi; car les laiſſant toutes dreſſées, il marcha en avant à Montagnana, ville amie, où il paſſa l'Adige ſur des batteaux. Aretin obſerve, qu'aucun autre Général n'auroit été capable d'exécuter cette retraite, & que Hawkwood fit voir qu'il étoit le plus grand Capitaine de ſon tems (*b*).

Expédition contre Sienne. Hawkwood ſauve Florence.

Les grandes pertes que les Florentins avoient faites durant cette campagne, ne rallentirent point leur ardeur. Pendant leur expédition en Lombardie, ils envoyerent Louis Campano avec quatre mille chevaux & deux mille hommes de pied, parmi leſquels il y avoit douze-cens Arbalêtriers Génois, contre Sienne. Ces troupes ſe mirent en marche vers la fin de l'Automne, dans le tems que les Siennois, qui périſſoient de faim, s'attendoient à faire la recolte. Cela engagea les Florentins à prolonger leur marche, pour rendre les environs de Sienne déferts, tant étoit implacable la haine qu'ils portoient aux Siennois. Ils ſe rendirent maîtres de diverſes places, & prirent pluſieurs des principaux de Sienne priſonniers. Dans le tems qu'ils comptoient ſurement de ſubjuguer leurs ennemis, ils apprirent la défaite des François devant Alexandrie, & que Hawkwood ſe trouvoit inveſti ſur les bords de l'Adda, ſans pouvoir ſe retirer. Ces fâcheuſes nouvelles firent évanouir les eſpérances flateuſes des Florentins, qui s'imaginerent que Galéas étoit déja dans le cœur de la Toſcane. Ils revinrent de leur conſternation, quand ils apprirent que Hawkwood & ſon armée étoient en fureté, & ils lui envoyerent ordre de ſe rendre promptement en Toſcane. Pendant qu'il étoit en marche, Galéas envoya Jaques dal Vermé au ſecours des Siennois; ce Général arriva à Piſe, dans le tems environ que Hawkwood étoit parvenu juſqu'à Bologne. L'armée Florentine dans le Siennois auroit péri, & Florence même peut-être été priſe, ſans le courage & l'activité du vieux Général Anglois. Aiant appris la marche de dal Vermé, il paſſa ſur le champ les monts, ſe porta vers Piſtoie & delà à S. Miniato, pas loin de l'armée Milanoiſe, à qui il offrit le combat. Dal

(*a*) *Poggius* ubi ſup. p. 110-112.

(*b*) Le même, p. 112, 113. Cet Hiſtorien rapporte le fait un peu différemment quant aux circonſtances, mais au fond les récits ſont d'accord pour l'eſſentiel Rem. du Trad.

SECTION VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

Vermé l'évita alors, alla de Pise à Volterre & delà à Sienne, tant pour couvrir cette ville, que pour joindre les troupes Siennoises. Aiant effectué cette jonction, il se trouva une armée de dix mille chevaux; de trois mille Fantassins soudoiés, outre un corps de volontaires de Pise & de Sienne. Ce fut avec des forces si redoutables qu'il entra dans le Florentin.

Prudente conduite des Généraux Florentins.

Les Généraux & les Officiers de Florence tinrent alors un grand conseil de guerre à Bonetti. Ils avoient deux Généraux, Hawkwood & Louis Campano, qui avoit commandé leur armée en Toscane. Leurs troupes égaloient, si elles ne surpassoient celles de l'ennemi pour le courage & la discipline, mais elles leur étoient inférieures pour le nombre. On résolut donc de se tenir sur la défensive, de n'agir que par des détachemens, & d'avoir toujours leurs places fortes à dos. Cette résolution étoit sage. Ils savoient que leurs Alliés étoient en chemin pour venir les joindre, & que le Siennois n'étoit pas en état de fournir longtems à la subsistance de l'ennemi. Après bien des marches & des contremarches de part & d'autre, les deux armées camperent sur les bords du Tesin, à deux milles de distance l'une de l'autre. Pendant qu'elles étoient dans cette position, le Comte Barbiani joignit les Florentins à la tête de trois mille chevaux de Bologne & de quatre cens Archers, ils furent joints encore par d'autres auxiliaires. Ce renfort, & les gens qui venoient toujours d'Arezzo & des environs grossir l'armée Florentine, la rendit égale à celle des ennemis, & l'on sembloit se préparer tout de bon des deux côtés à une action générale.

Ils battent les ennemis.

Ce n'étoit néanmoins qu'une feinte de la part des Milanois, qui étoient déja déterminés à la retraite; ils la firent de nuit du côté de Victolini. En passant les monts dans le voisinage, ils laisserent des troupes pour garder les passages, en cas de poursuite, pendant que le gros de l'armée continuoit sa marche. Aussitôt que les Florentins apprirent la retraite des ennemis, tout leur camp fut en mouvement par l'ardeur des soldats à vouloir les poursuivre, tous croioient qu'il ne falloit pas qu'un seul de ces fuyards leur échapât. Rien n'auroit été capable de les détourner de cette pernicieuse résolution, sans l'autorité de Hawkwood. Il soutint fermement qu'il falloit laisser retirer l'ennemi, & insista sur le danger & la folie qu'il y auroit à le poursuivre par un pays, si propre aux embuscades. Ce ne fut qu'avec la derniere peine, qu'il l'emporta; on envoia des partis à la découverte, & l'on apprit qu'une partie des ennemis s'étoit embarquée sur les bords de la Novola, & que le reste occupoit encore les montagnes. Hawkwood donna ordre sur le champ d'attaquer les derniers, ce qui fut exécuté avec tant de vigueur, que malgré l'avantage de leur poste, ils furent chassés des passages dans la plaine, avec perte de trois-cens hommes de tués, & de deux-cens cavaliers faits prisonniers, avec plusieurs Officiers de marque, entre autres Taddée dal Vermé, frere du Général Milanois, & un grand nombre de fantassins. Cette victoire servit à rendre les Florentins plus présomptueux; contre les ordres formels de Hawkwood, ils descendirent des montagnes, & donnerent sur l'arriere-garde ennemie, mais ils furent repoussés avec quelque perte, ce qui les rendit un peu plus souples.

Inaction des deux armées.

L'Armée Milanoise continua sa marche, & les Florentins prirent possession du camp qu'elle avoit quitté, triomphant fort de la lâche fuite, ainsi

qu'ils la nommoient, de leurs ennemis. Tant s'en falloit néanmoins que ce fût une fuite, car ils ne se retirerent pas au delà de Serezana dans le Lucquois, & retournant ensuite, ils marcherent sur Cascino dans le Pisan, où ils camperent & publierent qu'ils étoient revenus pour combattre les Florentins. Ceux-ci se croioient tellement en sureté, que leurs auxiliaires s'étoient mis en marche pour retourner chez eux; ils furent rappellés bien vite, mais plusieurs ne revinrent point; desorte que les deux armées après avoir été campées quelques semaines à la vue l'une de l'autre, entrerent en quartiers d'hiver, sans en être venues à une action. Pendant cette campagne, les Florentins assiegerent Ranco, place forte dans le territoire d'Arezzo, qui appartenoit à la famille de Saco; mais elle se trouva imprenable, & les deux partis las de la guerre, étoient portés à faire la paix.

SECTION VI. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1378 *jusqu'à l'an* 1400.

Gênes fut choisie pour le lieu des conférences; les Florentins y envoyerent leurs Plénipotentiaires, Galéas y envoya les siens, & le Pape y envoya le Grand Maître de Rhodes, en qualité de Légat, une des grandes difficultés regardoit la liberté du vieux Carrare, sur laquelle son fils insistoit, comme Galéas sur la restitution de Padoue. Il y eut aussi quelques difficultés touchant les exilés de Sienne, qui s'étoient réfugiés à Florence, & pour la ville de Liciano. A la fin, après bien des contestations, on s'en remit à l'arbitrage du Légat du Pape, du Doge de Gênes, auxquels on joignit le Peuple de Gênes par honneur. Quand les Arbitres furent convenus entre eux des conditions, les Députés de Galéas demanderent, quels seroient les garands du Traité; *l'épée*, répondit Gui un des Plénipotentiaires de Florence, *nous avons éprouvé les uns & les autres ce qu'elle sait faire* (*a*).

Négociation de la paix.

Les conditions de la paix furent. 1. Que la ville de Padoue, & toutes les Places qu'il avoit prises, resteroient à François Carrare, à condition qu'il payeroit à Galéas une certaine somme par termes (*). A l'égard de la liberté du Pere, on la fit espérer, mais on la laissa à la discretion de Galéas. 2. Qu'on rendroit de part & d'autre, toutes les places qui avoient été prises pendant la guerre, à la réserve de Liciniano, dont la restitution restoit suspendue jusqu'à ce que l'on fût convenu à cet égard. 3. Que tous les Proscrits, tant de Padoue que de Sienne, rentreroient dans leur patrie, avec le consentement néanmoins de leurs citoiens. 4. Que Galéas n'envoyeroit point de troupes dans la Toscane, à moins qu'elles n'y fussent appellées par les Siennois ou par les Péroufins, en cas qu'ils fussent attaqués par les Florentins (*b*).

Conditions aux quelles elle est conclue.

Ce qu'on blama le plus dans ce Traité, ce fut l'argent que le Prince de Padoue étoit obligé de donner, & que les Florentins devoient, suivant les apparences, avancer. Aretin (*c*) observe que pendant toute la négociation les Génois firent paroitre visiblement leur partialité pour Galéas, & qu'ils

Partialité des Génois.

(*a*) *Poggius.* p. 118, 120.
(*b*) Là-même.
(*c*) *Aretin.* p. 221.

(*) Je me suis exprimé d'une façon générale, à cause de la diversité que je trouve entre les Historiens. *Pogge* p. 120 parle de dix mille ducats pendant cinquante ans; ce qui ne paroit gueres vraisemblable, *Aretin* dit, cinquante mille ducats, en cinq ans; ce qui est bien plus naturel. Rem. du Trad.

SECTION VI. *Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

forcerent même le Légat du Pape d'accorder certains articles en sa faveur. D'ailleurs les Florentins furent très-contens des conditions, quant à l'essentiel.

Mauvaise foi de Galeas. 1392.

La guerre entre Milan & Florence avoit plus ou moins troublé la tranquillité de toute l'Italie, & tous les Etats souhaitoient ardemment non seulement le retour, mais la continuation de la paix. Dans cette vue, on étoit convenu à Génes, que l'on ne congédieroit pas toutes les troupes à la fois, mais peu à peu, de peur qu'il ne s'en formât des Compagnies de Bandits, & que chacun en retiendroit ce qu'il jugeroit nécessaire pour sa sûreté, de même des Généraux & des Officiers, pour que les soldats congédiés n'eussent point de Chefs. Aretin assure que les Florentins & leurs Alliés remplirent fidelement leurs engagemens, mais que quelque cavalerie de Galéas aiant formé un corps, alla demander passage à Bologne & à Ferrare. Les Florentins, qui prénoient peut-être trop légérement des ombrages, soupçonnerent Galéas d'avoir connivé à cette demande, & envoyerent du secours aux Bolonois, qui avoient refusé d'accorder le passage à ces troupes. Cependant elles gagnerent la Toscane par le Parmesan, & entrerent dans le Siennois; se fortifiant de jour en jour, elles commencerent à inquieter les villes, & à les mettre sous contribution.

Et son injustice.

Tout cela chagrina les Florentins, d'autant plus qu'ils s'appercevoient clairement que ni les Siennois, ni Galéas, n'étoient sincérement reconciliés avec eux. Les premiers témoignoient en toute occasion leur animosité contre les Florentins, & le second avoit un procédé également lâche & brutal. Jean Ricci & un autre Député de Florence, qui accompagnoient le Comte d'Armagnac, avoient été faits prisonniers à la bataille d'Alexandrie. Après la paix conclue à Gênes, Galéas non seulement exigea de Ricci une rançon de trente mille florins, au lieu de quatre mille qu'il avoit demandé d'abord, mais le fit mettre aux fers, & lui fit dire par deux de ses Courtisans, que bien qu'il eut mérité la mort, il lui feroit grace, moyennant qu'il payât cette somme. Il étoit impossible à Ricci de la trouver, ensorte qu'il étoit par là condamné à une prison perpétuelle. Galéas refusoit aussi de mettre le vieux Carrare en liberté, & tâchoit de troubler le fils dans la possession de Padoue, autant qu'il lui étoit possible, en accordant sa protection aux proscrits de cette ville.

Les Florentins renouvellent leur alliance avec les Etats voisins.

Tant de violens indices obligerent les Florentins à renouveller leur alliance avec les Etats voisins, d'abord ce fut avec les Bolonois, les Princes de Ferrare & de Padoue y entrerent & celui de Mantoue en fit autant, & on laissa aux autres Etats la liberté d'y accéder. Cette confédération est une nouvelle preuve de l'amour extrême que les Puissances d'Italie avoient en ce tems-là pour la liberté, & des sages mesures qu'elles prenoient pour la conserver. Cette confédération donna de grands ombrages à Galéas, qui se plaignit à son tour hautement, que les Florentins n'avoient fait qu'une paix fourée avec lui; en conséquence il fit des préparatifs pour recommencer la guerre plus vivement que jamais; mais afin de gagner du tems, il nomma des Ambassadeurs pour négocier avec les Florentins.

Leurs richesses &

Chaque page de l'Histoire de Florence offre des exemples des avantages de l'encouragement du commerce chez un Peuple libre. Florence avoit

en quelque façon ſoutenu ſeule la liberté de la Toſcane, & venoit de terminer avec honneur une guerre des plus ruineuſes avec le plus puiſſant Prince d'Italie. Elle avoit payé d'immenſes ſubſides à des Princes d'Allemagne & de France, ſans en recueillir aucun fruit, & avoit rempli avec la derniere fidelité les engagemens qu'elle avoit contractés; elle étoit redoutée, haïe & enviée par pluſieurs des Etats voiſins, ce qui l'obligeoit de tenir des armées ſur pied, pour être en garde contre leurs ſurpriſes. Avec cela ſes richeſſes étoient ſi prodigieuſes, que ſes citoiens ſurpaſſoient tous ceux de l'Europe pour la magnificence & la beauté de leurs équipages, la ſplendeur de la table, des bâtimens & des ſpectacles publics. Dans le tems qu'ils étoient à tout moment ſur le point de recommencer une guerre ſanglante & diſpendieuſe contre Galéas, ils firent, à l'occaſion de la naiſſance du fils aîné du Roi de France, des Joûtes & des Tournois ſi magnifiques, que toute l'Europe en fut étonnée. Il paroit par la déſcription qu'Aretin en a donnée (*a*), que c'étoit une imitation des Jeux Troyens, ſi élégamment décrits par Virgile, & qui etoient communs parmi les Romains, les modeles des Florentins en paix & en guerre. Seulement ce qui feſoit à l'avantage des derniers, c'eſt qu'ils étoient un Etat commerçant.

SECTION VI. *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1378 juſqu'à l'an 1400.*

leur magnificence.

Négociation avec Galéas.

Les Ambaſſadeurs de Galéas arriverent à Florence après ces fêtes; dans une audience publique, ils exalterent fort la ſincérité de ce Prince & ſa bonne volonté pour les Florentins. On leur répondit avec une égale politeſſe, & en termes généraux. Les Ambaſſadeurs s'étoient attendus, que les Florentins auroient entamé les ſujets de plainte qu'ils avoient contre leur Maître; mais voiant qu'ils s'étoient trompés, ils dirent nettement, qu'ils étoient chargés d'entrer dans le détail ſur trois articles; les Bandits, la conduite des Siennois, & la détention du vieux Carrare & de Ricci. Sur le premier, ils prétendirent que Galéas avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour empécher ces attroupemens de ſoldats. Sur le ſecond, que bien loin d'encourager les mauvais procédés des Siennois, il leur avoit ôté ſa protection pour les rendre plus traitables. A l'égard du dernier article, ils ſoutinrent qu'il ne fourniſſoit point un ſujet légitime de plainte, parcequ'on n'avoit rien réglé la deſſus par le Traité de Génes; que le procédé du jeune Carrare étoit cauſe de la détention de ſon pere, & que Ricci étoit priſonnier d'un Officier, que Galéas ne pouvoit contraindre de le rendre.

Les Florentins feignirent une grande ſurpriſe à ce diſcours, & nierent qu'ils euſſent donné commiſſion à perſonne de témoigner qu'ils ſe défiaſſent de l'amitié de Galéas. On découvrit néanmoins enſuite, que ce Prince avoit été informé par l'imprudence d'un Prêtre Florentin, qui avoit été emploié à ſa Cour. Ils ne répondirent rien à l'apologie des Ambaſſadeurs. Mais ceux-ci ſe plaignirent de ce qu'ils avoient reçu dans leur confédération le Mantouan, qui étoit en quelque façon au cœur des Etats de leur Maître. Les Florentins répondirent, que les Mantouans étoient leur anciens Alliés, & qu'en les recevant dans leur confédération, ils n'avoient fait que renouveller leur alliance avec eux; & que toute la confédération n'étoit que défenſive. Quant aux autres chefs de leur commiſſion, ils dirent aux

(*a*) *Aretin.* p. 222.

SECTION VI. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1378 *jusqu'à l'an* 1400.

Ambaſſadeurs, qu'ils feroient faire une réponſe ſatisfaiſante par leurs propres Ambaſſadeurs qu'ils envoyeroient à Galéas. Ils nommerent Philippe Adimar, Renaud Gianfiliacci & Gui. Il arriva alors une choſe, très-propre à allarmer les Florentins dans les conjonctures préſentes.

Aſſaſſinat de Gambacurta.

Nous avons eu occaſion de parler de Pierre Gambacurta, qui depuis longtems avoit la principale autorité à Piſe, & qui étoit un homme du premier mérite, ſuivant le témoignage unanime de tous les Hiſtoriens. Il avoit pour Secretaire & pour confident de ſes plus ſecretes affaires Jaques Appien. Comme ſon Maître ſe ſervoit de lui pour tout ce qu'il y avoit de plus important, il forma ſecretement un parti contre Gambacurta, en faveur de Galéas, qui l'appuioit. Pendant la derniere guerre, Appien avoit envoié ſon fils ſervir ſous Galéas; aiant été fait priſonnier, le Seigneur de Milan en fit tant de cas, qu'il échangea Ricci contre lui. Quand le jeune homme fut de retour à Piſe, le parti formé par ſon pere, ſe montra ouvertement, & bien qu'on avertit ſouvent Gambacurta de ce qu'il avoit à craindre, Appien trouva moyen de l'aſſaſſiner & de s'emparer du Gouvernement (*a*). Cette révolution, ſi déſavantageuſe pour les Florentins, arriva le 2 d'Octobre 1392, ſuivant les Annales de Sienne, & retarda le départ de leurs Ambaſſadeurs pour Milan. Il étoit évident que le tout avoit été projetté & effectué par Galéas, dont Appien ſe déclaroit hautement le partiſan. A la fin les Ambaſſadeurs partirent, & il ſe paſſa deux ou trois ans, que Galéas & les Florentins n'étoient proprement ni en paix, ni en guerre. On étoit honnête de part & d'autre, & on cherchoit à ſe tromper réciproquement. Nous profiterons de cet intervalle pour rapporter quelques faits particuliers, qui bien qu'importans ne peuvent gueres entrer dans le récit de guerres & d'affaires politiques.

Pénitens blancs.

Leonard d'Arezzo nous apprend qu'il étoit en ce tems-là un jeune homme, qui étudioit en Droit civil, deſorte qu'il peut paſſer en quelque façon pour Auteur contemporain. Il rapporte que les Italiens, & les Florentins en particulier, avoient depuis aſſez longtems négligé les armes, par la grande commodité qu'ils avoient de ſoudoier des troupes étrangeres, qui étoient preſque toutes de la cavalerie. Nous marquons cette circonſtance, parce qu'elle explique pourquoi la cavalerie excédoit ſi fort l'Infanterie dans les armées d'Italie, ainſi qu'on a pu le remarquer preſque à chaque page. L'Hiſtorien ajoute, que néanmoins dans le tems dont il s'agit, l'uſage de ſoudoier de la cavalerie étrangere avoit ceſſé, & qu'on préféroit la cavalerie Italienne. Il pouvoit y en avoir une raiſon, qu'Aretin ne dit point, c'eſt que les guerres où les autres Princes de l'Europe étoient engagés, feſoient qu'ils emploioient leurs ſujets dans leurs propres armées. Ce changement ſubit ſemble avoir fait une impreſſion toute particuliere ſur les peuples de Toſcane. On ne voioit dans les villes que proceſſions de gens habillés de blanc. Tout le monde paroiſſoit enflammé de dévotion. Toutes les animoſités entre des villes ennemies ſembloient enſévelies dans l'oubli. Deux mois entiers ſe paſſerent ainſi en proceſſions d'une ville à l'autre. Ceux qui avoient été ennemis jurés s'embraſſoient en amis. Toutes les portes

(*a*) Annali Saneſi, apud *Muratori* T. XIX. ad. ann. 1392.

tes s'ouvroient à l'approche des Pénitens blancs. Tous les cœurs brûloient de charité, & il n'étoit question que de paix & d'amour. Ceux qui étoient les plus prompts à se moquer au récit de cet extraordinaire phénomene, ne voioient pas sitôt les Pénitens, qu'ils se ressentoient de cette contagion, & s'empressoient à prendre des habits blancs (*). Les Florentins se sentirent fort de ce fanatisme; il sortit de leur ville quatre processions de cet ordre, & elle resta comme déserte. A la fin toute l'Italie en fut inondée, & suivant Aretin, on ignore sa véritable origine.

Renaissance des Lettres.

Ce qui fait honneur au nom Florentin, c'est la renaissance des Lettres Grecques, qui suivant Aretin, avoient été ensévelies en Italie pendant sept-cens ans. L'Empereur de Constantinople étoit venu en Italie pour solliciter du secours contre Bajazet: parmi les personnes de sa suite il y avoit un Noble Byzantin, nommé Chrysoloras, célebre pour son érudition. Les Florentins firent une députation solemnelle pour inviter cet illustre savant à venir chez eux; il y fut reçu avec tous les honneurs dus à sa qualité & à son mérite, & on lui assigna une pension pour qu'il donnât des leçons sur les Lettres Grecques. C'est ainsi qu'à la gloire immortelle des Florentins, l'Europe leur doit cet inestimable acquisition. Aretin préféra les leçons de Chrysoloras à celles de ses Maîtres en Droit, & il a donné une liste de ses condisciples. Chrysoloras enseigna plus de deux ans, & fut alors obligé de suivre son Maître à Milan, lorsqu'il étoit en chemin pour retourner à Constantinople. Puisque nous sommes sur cet article, nous devons encore la justice à Florence & à la mémoire de Léonard Aretin, qui étoit un de ses sujets, de dire qu'il peut être consideré comme le grand Restaurateur de la Langue Latine en Europe, n'y aiant pas eu depuis lui d'Ecrivain qui l'ait surpassé pour la pureté & la précision du stile. Aussi ses concitoiens honorerent-ils son mérite, en l'élevant aux premieres Charges de la République.

Mort de Hawkwood.

Pendant que les Florentins n'eurent point de guerre avec Galéas, ils reçurent dans la confedération dont ils étoient les Chefs, les villes de Rimini, de Faënza, de Ravenne, d'Imola & de Citta di Castello. Cet accroissement de la confédération étoit d'autant plus nécessaire, que les Bandits, encouragés sous main par Galéas, devenoient de jour en jour plus formidables. Mais les Florentins firent en ce tems-là une perte irréparable par la mort du fameux Chevalier Jean Hawkwood, arrivée en 1394. Tous 1394.
les Historiens d'Italie de ce tems-là, de quelque Province & de quelque parti qu'ils fussent, conviennent qu'il étoit quand il mourut le plus grand Capitaine de l'Italie, sinon de l'Europe. Il avoit épousé une fille naturelle de Bernabo, Seigneur de Milan, qui lui avoit apporté, dit-on, en dot un million de florins (*a*). Quoiqu'il fût dans un service étranger, il n'oublia jamais qu'il étoit Anglois, & ce fut par son entremise, que se fit le

(*a*) Jovius in Barnaba, p. 59. *Barne*'s Life of Edward III. p. 718.

(*) Il y a dans les Exemplaires de l'Histoire d'Aretin une différence frappante d'expression. Dans les uns on lit, *& quasi Deo correpti*, comme inspirés de Dieu En d'autres, *& quasi œstro, ut dicitur, correpti*, ce qui signifie, comme frappés de ce que nous appellons, folie.

SECTION VI. *Histoire Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

mariage de la fille de Galéas avec le Prince Lionel d'Angleterre. Les Historiens remarquent, que bien qu'il mourût fort vieux, il avoit encore toute la vigueur de sa jeunesse; car il fit paroitre plus de courage & de capacité dans sa derniere campagne, qu'il n'avoit fait dans aucune des précédentes. Nous ne pouvons quitter ce grand homme, sans faire une remarque, c'est que quoiqu'il eut servi différens Etats, dont les intérêts n'étoient pas les mêmes, on ne peut néanmoins le taxer d'avoir été intéressé ou ingrat, ensorte que sa conduite fut toujours irréprochable en qualité d'homme, & il est digne du nom de Héros (*). Après avoir été le fléau des Florentins, il fut le sauveur de leur liberté. On lui fit des obseques magnifiques & on lui érigea un beau tombeau, aux dépens de la République.

Divisions intestines à Florence.

Après le bannissement de Benoit Alberti, l'esprit de faction regna encore à Florence; plusieurs de ses amis & de ses Partisans furent exilés, *avertis* ou mis à mort par ce que Machiavel (*a*) appelle *una Balia*; c'étoit un Conseil extraordinaire, qu'on créoit en de certaines occasions, composé ou des Seigneurs, ou des Colleges, ou des Capitaines des Quartiers, ou des Sindics des Metiers (*b*). Maso Albizi étoit ennemi des Alberti, à cause de la mort de Pierre Albizi; étant Gonfalonier de Justice, il fit accuser Albert & André Alberti d'avoir des intelligences avec les ennemis de l'Etat. Cela occasionna une nouvelle persécution contre tous les partisans des Albertis, & il y eut tant de personnes des corps des Metiers ou *avertis* ou exécutés, que le Peuple prit les armes. Une partie d'entre eux vint sur la place & forcerent les Magistrats de leur donner pour Chefs Renaud Gianfiliacci & Donat Acciaioli avec les Enseignes des Guelfes & du Peuple. D'autres coururent à la maison de Veri de Medicis, & le prierent de prendre le Gouvernement de l'Etat; il le refusa noblement, mais en même tems, il dit au Peuple qu'il le protégeroit de tout son pouvoir. Il alla ensuite au Palais des Seigneurs, & après s'être justifié de toute vue d'ambition, il les exhorta à la modération. Les Seigneurs de leur côté firent de si belles promesses, que Veri étant retourné trouver le Peuple, leur persuada de mettre bas les armes. Les Magistrats eurent donc le tems de faire armer deux mille citoiens, qui leur étoient attachés, après quoi ils procéderent à toute rigueur contre ceux qui s'étoient soulevés, bannirent les uns, & en firent mourir d'autres. Donat Acciaioli voulut s'opposer à ces violences, & s'étant trop précipité à vouloir faire rappeller les Exilés, il fut convaincu d'intrigues contre l'Etat, ce qui fit qu'on le relegua à Barlette; plusieurs de la famille de Medicis & de leurs amis furent aussi bannis. Les principaux de ces Exilés qui étoient à la fleur de leur âge, se retirerent à Bologne. Revenons aux affaires de la guerre, dont Machiavel n'a presque rien dit.

(*a*) *Machiavel* L. III. (*b*) Le même.

(*) Il eut un fils nommé Jean, né en Italie, qui fut fait Chevalier & naturalisé la huitieme année de Henri IV, ainsi qu'il paroit par les Archives (1); *Johannes, filius Johannis Hawkwood, miles, natus in partibus Italiæ factus indigena anno* 8 *Henrici* IV; *mater ejus nata in partibus transmarinis.*

(1) In Bibl. Coton. Et in Archiv. Turris Londin. I, Pars Pat. Ann. 8, Henrici IV, num 2.

Après la mort d'Albert d'Eſt, Marquis de Ferrare, dont le fils Nicolas étoit fort jeune, les Tuteurs du Prince obligerent Azon ſon proche parent, de ſortir de Ferrare. Après avoir paſſé quelque tems à Veniſe, il vint à Florence, où il parut avec beaucoup d'éclat. Aiant quitté Florence avec quelques partiſans, comme Galéas l'appuioit ſous main, il ſe porta dans la Romagne, où ſon parti devint ſi puiſſant, que Nicolas courut riſque de perdre ſes Etats. Les Florentins voulurent ménager un accommodement entre eux, mais Azon ſe montra ſi intraitable, qu'ils ſe déclarerent les protecteurs de Nicolas. Azon étoit ſoutenu par ceux de Ravenne & de Forli, mais ſurtout par le Comte Barbiani, & Galéas continuoit à l'aſſiſter ſecretement. Les Florentins voiant que la guerre étoit inévitable, aſſemblerent une armée; mais avant qu'elle ſe mit en campagne, Brogla & Brandolino, à la tête de quelques Bandits, ſoudoiés par Azon, ſurprirent le Château de Gargonza, proche d'Arezzo. Cela obligea les Florentins de partager leur armée en deux corps; dont l'un alla pour reprendre Gargonza, & l'autre ſous la conduite d'un Comte étranger nommé Conrad, fut envoyé dans le Ferrarois; on nomma douze Commiſſaires pour ſuivre l'armée. Les Bolonois, aiant quelques liaiſons avec Azon, demeurerent neutres dans cette querelle.

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 juſqu'à l'an 1400.

Affaires de Ferrare.

Pendant qu'on feſoit tous ces préparatifs, l'Empereur Wenceſlas, fils de Charles IV, envoya des Ambaſſadeurs pour offrir aux Florentins ſon aſſiſtance contre Galéas, & de paſſer pour cet effet avec une armée en Italie. Quelques-uns de leurs Alliés, comme les Mantouans & les Padouans, témoignerent beaucoup d'empreſſement à accepter cette offre; mais les Florentins, toujours fideles à leurs principes d'indépendance, appréhenderent de laiſſer prendre pied en Italie à un Empereur d'Allemagne. Ils engagegerent donc leurs Alliés à remercier Wenceſlas, ſous prétexte qu'ils étoient en traité avec les Milanois pour faire la paix, & que ſi la négociation ne réuſſiſſoit pas, ils accepteroient le ſecours qu'il leur offroit ſi généreuſement. Dans le même tems, ils négocierent avec le Roi de France, qui leur paroiſſoit un Allié moins dangereux, afin d'aſſurer leur liberté contre les entrepriſes de Galéas.

Les Florentins ſe défient de l'Empereur.

En 1395 les Florentins continuerent la guerre de Ferrare & d'Arezzo, que Galéas fomentoit de tout ſon pouvoir. Tout à coup il rappella les troupes qu'il avoit dans les terres d'Arezzo, & il engagea par politique ceux qui avoient ſurpris Gargonza, de rendre ce Château aux Florentins. Pour ce qui eſt de la guerre de Ferrare, Aretin nous apprend un incident fort extraordinaire, que nous n'aurions pas rapporté, ſans une autorité auſſi grave. Il dit qu'on engagea, moyennant une groſſe ſomme & la ceſſion de deux ou trois places, le Comte Barbiani le grand protecteur d'Azon, à l'aſſaſſiner. Mais il fit mettre les habits d'Azon à un homme qui lui reſſembloit, & l'aiant tué, il reçut la recompenſe promiſe. Bientôt après le véritable Azon parut à la grande joie du Public. Ce lâche attentat ſur la vie de ce Seigneur, fut de quelque utilité à ſa cauſe: mais Aſtorgi de Faënza s'étant joint aux Florentins contre lui, le Comte Conrad, leur Général, le fit priſonnier, & il fut enfermé à Faënza.

Azon fait priſonnier. 1395.

N'aiant plus rien à craindre de lui, les Florentins extrémement irrités

Les Florentins don-

SECTION VI. *Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

de l'insolence de Barbiani, l'assiegerent dans un de ses Châteaux. Mais leur prospérité avoit excité la jalousie de leurs Alliés. Les Bolonois, ceux de Ravenne & d'Imola menacerent ouvertement de renoncer à leur alliance, s'ils continuoient à faire des conquêtes dans leur voisinage, ou d'assister Astorgi ou Nicolas de Ferrare. Le siege de Luco, qui appartenoit à Barbiani, ne laissoit pas de se continuer, lorsqu'Alberic Barbiani, son parent & Général de Galéas, entreprit de sécourir la place, Galéas excusa honnêtement son Général auprès des Florentins, qui de leur côté firent discontinuer le siege. Ils firent néanmoins celui de Castrocari, ville qui avoit appartenu au Siege de Rome, & que le Général du Pape avoit vendue aux Florentins, mais qu'il avoit perfidement gardée, après avoir reçu l'argent. Les Bolonois, & ceux de Forli intervinrent encore, de même que toute la Romagne, où les Florentins n'avoient d'amis qu'Astorgi de Faënza. Aretin lui-même (*a*) semble donner ici le tort aux Florentins, & les blâme d'avoir entreprit le siege de Castrocari, qui leur fit des ennemis de tous les Etats d'Italie, sans en excepter les Vénitiens mêmes. A la fin les affaires s'accommoderent de façon qu'on s'en remit à l'arbitrage de François Carrare.

...nent de l'ombrage à leurs voisins.

Ils assistent Lucques.

Sur ces entrefaites, Appien qui gouvernoit Pise, entreprit de réduire Lucques sous son obéissance, ce qui engagea les Florentins à faire marcher des troupes à Pescia, qui n'est qu'à dix milles de Lucques; ils envoyerent aussi un Député aux Lucquois, pour les exhorter à maintenir leur liberté. Les Lucquois, sensibles à ce généreux procédé, reçurent les troupes de Florence dans leur Ville, & chasserent les assiégeans de leurs lignes. Cela donna lieu au renouvellement de l'amitié entre les Florentins & les Lucquois.

Après diverses révolutions dans le Gouvernement à Florence, Acciaioli se trouvoit à la tête. Pendant longtems il avoit suivi les principes & les maximes générales de la République, lorsque tout à coup il favorisa les Exilés & les Avertis, & s'associa avec Ange, fils du Gonfalonier, pour les rétablir & les rendre habiles à posseder les charges. Leur projet aiant été découvert aux Magistrats, ils se réunirent tous contre eux, & Acciaioli & ses complices furent bannis. Cet étonnant revers de fortune à l'égard d'un homme qui peu de jours auparavant étoit à peu près Souverain dans Florence, est une forte preuve de l'extrême jalousie des Florentins sur tout ce qui touchoit leur liberté. Cette sévérité est d'autant plus frappante, qu'Acciaioli étoit irréprochable à tous égards en qualité d'homme public & privé; on n'allégua rien à sa charge sinon qu'il étoit trop puissant dans l'Etat, ce que les citoiens regardoient comme incompatible avec le nom de Gouvernement libre. Un grand nombre de citoiens tant du Peuple que de la Noblesse furent aussi bannis, tellement qu'à la fin au moins la moitié des Florentins se trouva exilée.

Milan érigé en Duché. 1396.

Cette année Galéas obtint de l'Empereur le titre de Duc, n'aiant eu jusques alors que celui de Comte de Vertus. Il notifia en forme aux Florentins le nouvel honneur qu'il avoit reçu, & par complaisance ils firent des réjouissances. Mais ces apparences de joie furent troublées au commence-

(a) *Aretin*, p. 127.

ment de 1396; les Exilés & les Bandits porterent le fer & le feu sur les terres d'Arezzo; Barbiani ennemi juré des Florentins, les vint joindre avec de grandes forces. Les troupes de Barbiani étoient des mercenaires, & les Florentins résolurent de se conduire avec elles conformément au caractere de ces gens-là. Ils offrirent de l'argent à Cantelli & à Philippe de Pise, leurs Chefs, & les engagerent à quitter le service de Barbiani, pour entrer à celui de Florence.

SECTION VI. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1378 *jusqu'à l'an* 1400.

L'Histoire ne nous autorise pas à dire, quelles étoient en ce tems-là les vues secretes du Gouvernement de Florence; ce qu'il y a de certain c'est que les Puissances d'Italie croioient qu'elles étoient dangereuses. Les Généraux & les troupes de Barbiani que les Florentins avoient corrompues, au nombre de quinze-cens chevaux, allerent joindre leur armée, qui étoit dans le Modenois, sous le commandement de Barthelemi de Prato, & d'Antoine Obizi, & firent des courses sur les habitans de Reggio & de Parme, ce qui renversa tous les projets de Barbiani. Galéas fit d'ameres plaintes de ces désordres. Les Florentins répondirent que les gens de Cantelli, car Barbiani avoit retenu Philippe de Pise, n'étoient point au service de Florence, qu'ils n'avoient reçu qu'un engagement, au cas qu'on eut besoin d'eux; usage qu'ils avoient appris de Galéas lui-même. Ce n'étoit là évidemment qu'un subterfuge, parcequ'il étoit notoire que ces troupes étoient à la solde de Florence. Car après avoir rétabli Nicolas d'Est à Ferrare, elles passerent en Toscane, & furent employées par les Lucquois contre les Pisans du Parti d'Appien, que les Florentins haïssoient secretement. Appien s'adressa à Barbiani, il marcha avec le reste de ses forces à son secours, ce qui obligea les Mercenaires des Florentins de se retirer à Lucques; le reste de la campagne se passa en petites rencontres de peu d'importance.

Vues des Florentins.

Sur ces entrefaites, les Ambassadeurs de Florence, qui étoient à Milan, donnerent avis qu'un gros corps de troupes, sous les Comtes Alberic & Malespina, marchoit par ordre de Galéas au secours des Pisans. Les Florentins, ignorant où l'orage iroit fondre, affecterent une grande modération, & travaillerent à un accommodement, qu'ils effectuerent avec quelque peine, & toutes les troupes mercenaires sortirent de la Toscane. Barbiani passa en Lombardie, où il inquieta les Ferrarois & les Mantouans. Les Florentins sachant qu'il y étoit poussé par Galéas, protégerent & favoriserent les Exilés de Pise, contre Appien. C'est ainsi, que pendant quelque tems, on ne fut ni en paix, ni en guerre, jusqu'à ce qu'Appien engagea Galéas à commencer les hostilités, & à donner ordre à ses Généraux & à toutes ses troupes de se rassembler à Pise. Leur nombre jetta la terreur dans Florence.

Galéas assiste les Pisans.

Les Magistrats ne laisserent pas de faire paroitre une grande fermeté. Ils prirent ouvertement Barthelemi de Prato à leur solde, & donnerent le commandement en chef de leurs troupes à Bernard de Serre, Gentilhomme François, Capitaine de réputation; il amena avec lui six-cens chevaux d'élite & deux-cens hommes de pied, qui furent mis en quartier aux environs de S. Miniato & de Fucetti. Ils demanderent aussi du secours aux Bolonois & à leurs autres Alliés, mais celui qu'ils en reçurent fut très-peu de chose.

Préparatifs des Florentins.

Section VI. Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.

Commencement de la guerre.

L'orage fondit d'abord ſur les Lucquois, que Bernard ſécourut. Appien profita de cette occaſion pour tenter de ſurprendre S. Miniato, place forte & de la derniere conſéquence pour Florence. Dans cette vue, il lia des intelligences avec Benoit Marigiadori, un des principaux de cette ville; celui-ci y entra au commencement de la nuit, n'aiant que dix ſept hommes avec lui, & tua le premier Magiſtrat, s'attendant d'être ſoutenu par un fort détachement de Piſe, ainſi qu'il en étoit convenu avec Appien. Par hazard ce détachement rencontra un parti des Florentins, & s'imaginant que le complot étoit découvert, il s'en retourna à Piſe. Les habitans de S. Miniato, s'appercevant que les Conjurés n'étoient point ſoutenus, prirent les armes & les chaſſerent. Les Florentins, qui ſur la premiere nouvelle de ce qui s'étoit paſſé, ſe croioient perdus, prirent des précautions pour prévenir d'autres ſurpriſes. Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe ne fit qu'irriter davantage Galéas & ſes Généraux; ſes troupes s'aſſemblerent en ſi grand nombre à Sienne, que l'armée Florentine ne pouvant tenir la campagne, ſe retira dans les places fortes.

Danger où ſe trouve Florence. 1397.

On penſoit généralement à Florence, que le premier effort de l'ennemi ſeroit contre Arezzo, qui eſt à la même diſtance de Sienne, que Florence. Contre toute attente, les ennemis dirigerent leur marche ſur Florence même, au nombre de dix mille chevaux avec une infanterie proportionnée. Comme la guerre n'avoit pas été formellement déclarée, les gens de la campagne, n'étant pas ſur leurs gardes, ſe trouverent réduits à la plus déplorable condition; l'ennemi les pourſuivoit à demi-nuds, tâchant de ſe ſauver dans Florence & dans les autres villes. Tout fut mis à feu & à ſang, & on ne voioit dans les environs que des flammes. Les Florentins à la vue du riſque qu'ils couroient, ordonnerent à Bernard de s'approcher de la ville avec l'armée, tandis qu'heureuſement pour eux les ennemis entreprirent le ſiege de Segni, place forte à quelques milles de Florence. N'aiant pu la prendre, la diviſion ſe mit parmi leurs Généraux, & leur armée commença à ſe fondre, enſorte qu'ils retournerent à Sienne.

Sévérité du Général de Florence.

Florence délivrée d'un des plus grands dangers, dont elle eût jamais été menacée, courut riſque de ſe voir ruinée par la trop grande ſévérité de ſon Général. Galéas étoit alors entierement occupé de la réduction de Mantoue, qu'il aſſiegeoit par eau & par terre. La méſintelligence parmi ſes Généraux augmenta à un tel point, que Paul des Urſins & Biordi, avec pluſieurs autres des premiers Officiers & leurs troupes paſſerent au ſervice des Florentins. Comme c'étoient la plupart des ſoldats de fortune, les ſujets de Florence avoient ſouvent à ſouffrir autant d'eux que des ennemis. Barthelemi de Prato, étoit après Bernard, le premier Officier dans l'armée de Florence; ne pouvant ſupporter la ſupériorité de l'autre, il pilla quelques magaſins que le Général avoit formés pour l'uſage de l'armée, Bernard l'en punit en le faſant mourir. Une pareille punition, infligée à un Officier général, qui paſſoit pour égaler Bernard en capacité, s'il ne le ſurpaſſoit, dégouta extrémement les auxiliaires & les mercenaires. Paul des Urſins & Philippe de Piſe, qui étoit alors au ſervice de Florence, ſe ſéparerent de Bernard; & les Députés qui étoit à l'armée eurent une extrême peine à retenir le reſte de l'armée en corps; ils agirent avec tant de

prudence & de fermeté, qu'à la fin la République ne souffrit gueres de cet exemple de justice.

Les Florentins sécourent Mantoue.

Cela étoit d'autant plus surprenant, que l'ennemi étoit très-puissant en Toscane & dans le Mantouan, Etat Allié des Florentins. Le Comte Alberic commandoit l'armée de Pise à Sienne, & un gros Corps de Pisans campoit aux environs de Policiano & de Cortone. Nonobstant tous les embarras où se trouvoient les Florentins, & les dangers qui les menaçoient, ils résolurent de sécourir Mantoue, & donnerent un Corps de troupes au Comte Hugues de Montfort, auquel on substitua bientôt après Charles Malatesta, Capitaine beaucoup plus habile. Cependant la guerre continuoit fort vivement en Toscane, & généralement à l'avantage des Florentins, qui fesoient des courses jusqu'aux portes de Pise & de Sienne.

Conspiration à Florence.

Autant qu'ils acqueroient de gloire au dehors, autant fut grand le danger auquel ils furent exposés au dedans. Depuis le bannissement d'Acciaioli, Mason Albizi avoit la principale autorité dans Florence, où il étoit généralement haï. Les principaux Exilés étoient a Bologne, & ils avoient des intelligences secretes avec Piggiello & Barocio Caviciulli (*a*), qui étoient du nombre des Avertis, & exclus de tout emploi. Ces deux hommes inviterent six Exilés de qualité & deux de moindre condition, tous jeunes gens pleins de courage, à venir secretement dans la ville, & à y exciter un soulévement en faveur des Exilés en assassinant Albizi. Les six conjurés de qualité étoient Pichio Caviciulli, Thomas de Ricci, Antoine de Medicis, Benoit Spini, Antoine Girolamini & Christofle Carlone. Ces jeunes étourdis eurent le sort que méritoit leur témérité. Etant entrés secretement dans la ville, ils firent épier Albizi. Celui-ci étant sorti, s'arrêta dans la boutique d'un Apothicaire; les conjurés, avertis par leur espion, accoururent en armes, mais Albizi étoit déja parti. Aiant manqué leur coup ils tournerent du côté du vieux marché, tuerent deux hommes du parti de leurs ennemis, & se mirent à crier, *Vive la Liberté & périssent les Tirans.* Mais personne ne se déclara pour eux, ils se retirerent à l'Eglise de S. Réparata, résolus de vendre chérement leur vie. Les portes de l'Eglise furent forcées, plusieurs des conjurés furent tués, les autres furent pris on leur fit leur procès, & ils perdirent la vie.

Autre conspiration.

Machiavel nous apprend, qu'après que ce mouvement eût été arrêté, Florence fut exposée à une autre conjuration, tramée par Galéas contre sa liberté. Le projet fut d'introduire dans la ville plusieurs des Exilés les plus hardis, par le moyen des Mécontens du dedans, ils devoient d'abord ôter la vie à tous ceux qui gouvernoient l'Etat, & ensuite le réformer à leur gré. Samminiato Ricci étoit un des principaux conjurés dans la ville; il s'ouvrit à Silvestre Caviciulli, qui révèla le complot aux Magistrats. Samminiato fut arrêté & mis à la question, il découvrit tout le détail de la conspiration: cependant il n'y eut que lui & un autre des complices, nommé Davisi, qui furent exécutés. Quoique cette conjuration fût, suivant les apparences, plus imaginaire que réelle, on forma une *Balia*, ou un Conseil extraordinaire pour faire la recherche des coupables. Ce Tribunal pro-

(*a*) *Machiavel* L. III. *Aretin.* p. 233.

SECTION VI. *Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

céda avec tant de rigueur, qu'il déclara criminels, outre un grand nombre de gens du Peuple, six personnes de la famille de Ricci, six de celle d'Alberti, deux de celle de Medicis, trois de celle de Scali, deux des Strozzi, avec Bindo Altoviti & Bernard Adimari. Il donna aussi l'*Avertissement* pour dix ans à toute la famille des Alberti, aussi bien qu'à celle des Ricci & des Medicis, excepté à quelques particuliers d'entre eux. Il condamna Antoine Alberti, un des hommes les plus doux & les plus pacifiques de Florence, à une amende pécuniaire, & le relegua à trois-cens milles de la ville, & tous ceux de cette famille qui passoient quinze ans furent bannis (*a*).

Défaite de l'armée de Galeas.

Pendant ces troubles domestiques les Florentins se distinguerent glorieusement en Lombardie; Charles Malatesta fit lever le siege de Mantoue, & défit totalement l'armée de Galéas. On se rendit maître du camp des Milanois, & on prit prisonniers deux mille cavaliers; on s'empara aussi de cent-vingt barques, qui avoient servi au siege. Galéas envoya ordre au Comte Alberic de quitter la Toscane, & de venir à son secours. Son départ laissa les Florentins en liberté de se venger pleinement des ravages que les Pisans & les Siennois avoient faits sur leurs terres. Leurs succès en Toscane furent néanmoins un peu contrebalancés par le tour desavantageux que leurs affaires prirent en Lombardie, où leurs troupes avoient negligé de profiter de la victoire qu'elles avoient remportée. Cette négligence, & la retraite d'un grand nombre, faciliterent à Galéas le moyen de recouvrer toutes ses barques, & d'enfermer le peu de Florentins qui restoient dans leurs retranchemens. Pour comble de malheur, leur Général Malatesta étoit absent, & leurs Alliés étoient fort tardifs à les assister, parce que le Pape & les Vénitiens avoient entrepris de ménager la paix à Imola.

Révolution à Pise.

Alberic, en quittant la Toscane, avoit laissé un corps de Milanois à Pise. Leur tirannie, devint si insupportable, que les habitans en vinrent aux mains avec eux, la plupart des Milanois furent tués, blessés ou fait prisonniers, & ceux qui échaperent furent obligés de fuir hors de la ville. Paul Savelli leur Général fut du nombre des blessés, & il se trouva parmi les prisonniers plusieurs Officiers de distinction. Les Pisans resterent maîtres des armes, des chevaux & de tout le bagage, & prétendirent que les Milanois avoient eu dessein de s'emparer de la ville & de la piller. Cette affaire fit un grand plaisir aux Florentins, qui députerent d'abord aux Pisans pour leur offrir du secours & les féliciter sur le recouvrement de leur liberté. Les Députés furent très-civilement reçus, mais Galéas eut l'adresde faire échouer leurs desseins. Il rejetta la faute de ce qui étoit arrivé entierement sur l'avarice & l'imprudence de ses troupes, & loua fort les Pisans de leur courage. Par ce moyen, & par les intrigues d'Appien, toujours ennemi juré des Florentins, la guerre entre les deux Etats recommença. Les Florentins pillerent toute la côte entre Pise & Livourne, & retournerent chez eux chargés de butin.

Négociation pour la paix.

On continuoit toujours à Imola les négociations pour la paix; mais Galéas aiant rétabli ses affaires, insista sur des conditions si deraisonnables, que

(*a*) *Machiavel* ubi sup. Cet Historien place ces événemens en 1400, trois ans plus tard. REM. DU TRAD.

que les Vénitiens, déja jaloux de sa puissance, en prirent de l'ombrage. Il avoit repris le siege de Mantoue: les Vénitiens lui envoyerent une Ambassade pour demander qu'il le levât, puisque sans cela ils seroient obligés de se déclarer contre lui. Cette démarche allarma tellement Galéas, qu'il commença à traiter de bonne foi de la paix, & la négociation fut transportée à Pavie. Les Florentins ne se relâcherent cependant point à l'égard des préparatifs de guerre: car pendant qu'on négocioit, ils envoyerent des Députés en France & en Allemagne pour y prendre des troupes à leur service.

SECTION VI. *Histoire de Florence depuis l'an 1378 jusqu'à l'an 1400.*

Conclusion d'une trêve. 1398.

Biordi, soldat de fortune, qui avoit été successivement au service de Galéas & des Florentins, s'étoit rendu le maître à Pérouse; un des citoiens le tua au commencement de l'année 1398. Les autres n'approuverent pas cet assassinat, & les amis de Biordi vengerent sa mort sur la famille du meurtrier, qui se sauva. Les Florentins offrirent des troupes aux Pérousins pour les protéger; & ceux-ci les accepterent. Peu de tems après les Ubertini & plusieurs Seigneurs puissans de Toscane se déclarerent en faveur de Galéas & se mirent eux & leurs terres sous sa protection. Cette défection allarma d'autant plus les Florentins que ce Prince avoit trouvé moyen de se rendre maître par surprise de Civitella, place forte dans le voisinage d'Arezzo. Tout cela sembloit présager la continuation de la guerre; mais les Vénitiens s'étant alliés avec les Florentins, ceux-ci espérerent d'être appuiés de plusieurs Princes puissans de France & d'Italie. Ils reprirent Civitella, & ils convinrent avec Galéas, que puisqu'on ne pouvoit s'accorder sur les conditions d'un Traité définitif de paix, on feroit une trêve de dix ans. Cette convention engagea les Florentins à contremander les troupes qui se disposoient à marcher à leurs secours; cependant cela ne rétablit nullement la paix en Toscane. Galéas & les ennemis des Florentins s'apperçurent bientôt, que le but des Vénitiens n'étoit que d'empêcher que la Lombardie ne fût le théatre de la guerre, & que les Florentins n'avoient aucun secours à attendre d'eux en Toscane. Ainsi les troupes que Galéas avoit congédiées y entrerent par la connivence de ce Prince, & se camperent dans le Siennois, tandis que les Ubertini, & les autres Seigneurs du Casentin, se voiant entourés par les Forteresses & les terres des Florentins, prirent les armes pour s'ouvrir le passage, & s'assurer la liberté de sortir de leurs petits Etats & d'y rentrer, ce que les Florentins leur refusoient.

Etat de la Toscane. 1399.

Vers ce tems-là Appien de Pise & son fils aîné étant morts, Gerard son second fils lui succéda dans le Gouvernement. Il affecta d'être bien intentionné pour les Florentins, & jaloux de Galéas; il envoya secretement à Florence un de ses amis nommé Grassolini, pour traiter avec les principaux d'une alliance avec eux. Il demandoit, que les Florentins lui fournissent à leurs dépens & entretinssent six-cens chevaux & deux-cens hommes de pied. Les Florentins, trouvant cette proposition intéressée & honteuse la rejetterent, & offrirent de s'allier de bonne foi avec les Pisans sur un pied égal & honorable.

Les partisans de Galéas dans Pise, aiant eu connoissance de cette négociation avec les Florentins, engagerent Gerard, qui n'étoit pas homme de tête, tant par persuasion que par force, à remettre Pise & ses dépendances

entre les mains de ce Prince. Les Florentins regarderent cet événement comme un coup qui menaçoit leur liberté, d'autant plus que Galéas ne fesoit pas un mystere, qu'il prétendoit bientôt se rendre aussi maître de Sienne & de Pérouse. Quant aux Siennois, il y avoit longtems qu'ils étoient ses Alliés, mais jamais ils n'avoient été ses sujets, & ils conservoient une ombre d'indépendance. La condition des Péroufins étoit moins favorable. Le Pape prétendoit avoir des droits sur leur Etat, comme aiant été autrefois annexé au Siege de Rome, & il donna ordre à son Général de le soumettre. Les Péroufins implorerent la protection des Florentins, mais ceux-ci ne voulant pas se brouiller avec le Pape, s'excuserent de se mêler de ce différend. Les Péroufins, qui avoient une aversion mortelle pour la domination du Pape, furent contraints d'avoir recours à Galéas, qui leur accorda d'abord sa protection, avant que les Florentins, à la persuasion de quelques-uns de leurs plus sages citoiens, pussent réparer la faute qu'ils avoient faite en refusant les Péroufins. L'effet de ces grandes acquisitions que fit Galéas, fut que les Bolonois se détacherent de l'alliance des Florentins, & traiterent avec ce Prince; les Siennois d'autre part se soumirent à lui. C'est ainsi qu'il devint plus puissant que jamais en Toscane, sans que les Florentins eussent le moindre sujet de se plaindre qu'il eût violé la tréve.

SECTION VII.

Situation fâcheuse des Florentins. *Conspiration découverte. Révolutions dans l'Empire. Les* Florentins *appellent l'Empereur* Robert *à leur secours. Mort de* Galéas *Duc de Milan. Guerre avec Pise & conquête de cette ville. Succession des Papes. Tenue du* Concile de Constance. *Guerre avec le Duc de Milan & conclusion de la paix. L'Empereur* Sigismond *vient en Italie, son départ & sa mort. Embarras des* Florentins. *Concile de* Ferrare. *Election de* Felix V. Pichinin *entre en Toscane; est battu. Divers autres événemens importans jusqu'à l'année* 1464.

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

Situation fâcheuse des Florentins. 1400.

L'ANNÉE 1400 offrit une triste perspective aux Florentins, par l'accroissement de la puissance de Galéas d'une part, de celle des Ubertini & des Seigneurs du Casentin de l'autre. Pour augmenter leur embarras, Uguccio Seigneur de Cortone paroissoit disposé à favoriser Galéas, par la défense qu'il fit de faire passer sur ses terres des vivres ni aucunes marchandises pour Florence, qu'à des conditions fort déraisonnables. Pour les contraindre à y souscrire, il engagea quelques Arezziens à surprendre Montagnana, place forte, qui étoit fort à la bienséance de chaque parti, quand on étoit en guerre. Cette hostilité en attira d'autres de la part des Florentins. Ils envoyerent un de leurs Généraux avec de la cavalerie pour ouvrir les passages des Lacs & des Rivieres qu'Uguccio avoit fait boucher, ce qui s'exécuta sans aucune opposition de sa part. Dans le même tems Galéas envoya quatre-cens chevaux dans le Casentin, pour agir suivant que

l'occasion se présenteroit ; il fomenta aussi la guerre entre les Bolonois & Astorgi de Faënza. *Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

Pendant ces mouvemens, il se manifesta dans Florence une peste si terrible, qu'elle menaçoit de dépeupler la ville. Elle emportoit jeunes & vieux de l'un & de l'autre sexe, & il n'y avoit pas moyen de s'en sauver que par la fuite. Tous les principaux habitans se retirerent dans le Bolonois; & de ceux à qui leur situation ne permit pas de fuir, il y en eut trente mille d'emportés en peu de semaines. La peste aiant cessé à Florence & dans le reste de l'Italie, la guerre continua à faire des ravages. Paul Guinisi s'empara de Lucques. Uguccio Seigneur de Cortone, & le Comte de Papio, un des Seigneurs du Casentin moururent. L'un & l'autre avoient été ennemis des Florentins; mais le dernier avoit sur son lit de mort mis son fils encore enfant sous la tutelle des Florentins, & en conséquence il fut élevé à Florence. François de Casali, qui avoit succedé à Uguccio son parent dans la Seigneurie de Cortone, paroissoit mieux intentionné pour les Florentins que son prédécesseur. Guinisi, le nouveau Seigneur de Lucques, affectoit d'être neutre, mais aiant été gagné par Galéas, il s'excusa civilement de s'allier avec Florence. *Violente Peste.*

La peste avoit donné occasion aux Mécontens de cette ville de cabaler contre le Gouvernement. Une partie d'entre eux, qui s'étoient retirés dans le Bolonois, avoient formé le complot de se défaire des Magistrats, d'occuper leur place, & de changer toute la constitution de l'Etat. La conspiration fut découverte par Silvestre Adimari, que Ricci avoit sollicité d'y entrer: il en informa les Magistrats; les principaux Conjurés furent arrêtés, & exécutés, & on donna un arrêt de bannissement contre leurs complices, qui n'étoient pas encore revenus. *Conspiration découverte & punie.*

Vers la fin de l'année, Jean Bentivoglio s'empara de l'autorité à Bologne. C'étoit-là un événement si important pour les Florentins, qu'ils envoyérent une députation composée des premiers & des plus capables de la République, pour féliciter Bentivoglio, & pour lui offrir l'alliance & le secours de Florence. Galéas ne demeura pas en reste, & ses Députés fesoient la Cour à Bentivoglio à l'envi de ceux des Florentins; il sembloit néanmoins incliner pour Galéas. Les affaires d'Italie étoient alors sur le point de prendre une nouvelle face. *Révolution à Bologne.*

L'Empereur Charles IV avoit eu pour successeur son fils Wenceslas, dont le peu de capacité avoit été augmenté par le déréglement de son esprit causé par l'ivrognerie. Après diverses révolutions de fortune, il fut déposé & les Electeurs choisirent Robert Duc de Baviere & Comte Palatin du Rhin. Une des preuves qu'on allégua de son mauvais gouvernement, c'est qu'au préjudice de la dignité impériale, il avoit vendu les droits de l'Empire sur la Lombardie à Galéas pour cent-cinquante mille écus d'or, & lui avoit donné le titre de Duc de Milan. La déposition de Wenceslas fit espérer aux Florentins qu'ils pourroient obtenir du secours du nouvel Empereur. Ils 1401.
lui envoyerent des Ambassadeurs pour l'inviter à passer en Italie. Il les écouta avec beaucoup de complaisance, mais à l'exemple de ses prédécesseurs, il leur donna à entendre qu'il comptoit qu'ils lui fourniroient de l'argent. *Affaires d'Allemagne.*

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

Les Florentins assistent Bentivoglio, & invitent l'Empereur à venir en Italie.

Bientôt après Bentivoglio continua la guerre, qui avoit été commencée par les Bolonois contre Aftorgi de Faënza. Galéas & les Florentins lui envoyerent du fecours Mais Aftorgi étant bien appuié, la paix fe conclut entre lui & Bentivoglio, au grand déplaifir du Comte Alberic, qui commandoit un corps particulier de douze-cens chevaux, & qui étoit ennemi déclaré d'Aftorgi. Il pouffa fon reffentiment fi loin, qu'il porta Galéas à prendre parti contre Bentivoglio, dont le principal appui étoit les Florentins, qui de leur côté attendoient celui de l'Empereur. Comme ils appréhendoient de plus en plus que toute la Tofcane, finon toute l'Italie, ne tombât fous la domination de Galéas, ils folliciterent plus vivement que jamais Robert de venir à leur fecours, & à la fin ils firent un Traité avec lui. Les Florentins s'engagerent de payer à l'Empereur deux-cens mille écus d'or, partie comptant, & partie quand il feroit entré en armes dans les Etats de Galéas. On convint que le payement de cette groffe fomme fe feroit à Venife par les mains de Bicci, fameux Marchand Florentin Robert pour pouvoir toucher l'argent fit courir par toute l'Italie le bruit des préparatifs qu'il fefoit, mais après le premier payement, ils fe rallentirent un peu. Il arriva cependant à Trente, & s'avança vers Brefce qui appartenoit à Galéas, afin d'être en droit d'exiger le payement du refte de la fomme promife. Le Duc de Milan envoya contre lui une armée de quinze mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie. Celle de l'Empereur étoit beaucoup plus nombreufe, parcequ'il avoit été renforcé par le Duc d'Autriche & par d'autres Princes Allemands; elle ne laiffa pas d'être entierement défaite par les Généraux de Galéas, & Robert fut obligé de fe retirer avec grande perte dans le Trentin. Honteux néanmoins de retourner en Allemagne fans avoir rien fait qui répondit à fa dignité & à fes préparatifs, il fe laiffa perfuader par les Députés de Florence & par François Carrare de revenir à Padoue. Ce fut là que quatre des principaux de Florence vinrent encore le trouver avec fix-cens chevaux, commandés par le fameux Sforce. Ces Ambaffadeurs s'apperçurent dans les conférences qu'ils eurent avec lui, qu'il avoit uniquement en vue d'obtenir le refte de l'argent, & qu'il étoit fi pauvre qu'il ne pouvoit maintenir fon armée fans le fecours des Florentins.

Il les trompe.

Cette impuiffance de l'Empereur étoit un fâcheux article pour eux. Cela fit qu'Albizi & Vittori, qui étoient à la tête de l'Ambaffade, retournerent à Florence, pour y faire rapport de bouche de leur négociation. Les Florentins, qui ne vouloient point que l'indigence de l'Empereur devint publique, donnerent de nouvelles inftructions à leurs Ambaffadeurs, qui demeurerent avec lui à Padoue; ils lui promirent de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, moyennant qu'il paffât l'hiver en Italie, avec fon armée, & qu'il agît au commencement du Printems contre Galéas. Il infifta non feulement fur le prompt payement de l'argent, mais demanda auffi que les Florentins fiffent un nouveau Traité de la meme nature avec lui, s'il paffoit l'hiver en Italie. Les Florentins, voiant tout fon manege, refuferent d'acquiefcer à fes propofitions, & au bout d'un mois d'altercations réciproques, il ordonna à fon armée de retourner en Allemagne, pendant qu'il alla lui-même à Venife, où il fit d'ameres plaintes de la mauvaife foi

des Florentins. Ceux-ci qui comptoient beaucoup ſur les Vénitiens, envoyerent deux Ambaſſadeurs pour les détromper. Dans une audience publique, qu'ils obtinrent, ils ſe plaignirent à leur tour, avec toute la décence requiſe, que l'Empereur n'avoit point rempli ſes engagemens. Ils repréſenterent qu'il avoit reçu plus de la moitié de la ſomme qui lui avoit été promiſe, & que le reſte ne devoit être acquitté qu'après qu'il auroit commencé les hoſtilités contre Galéas avec une puiſſante armée; que la ſienne étoit foible, & qu'il s'étoit retiré à la premiere apparence de danger. Les Vénitiens ſemblerent donne raiſon aux Florentins, mais tâcherent de les accommoder avec l'Empereur. Leurs efforts furent infructueux, & l'Empereur quitta leur ville. Il n'y eut que le danger éminent où les Florentins ſe trouvoient, qui pût les engager à continuer cette négociation. L'iſſue en fut, que Robert aiant reçu l'argent qu'il demandoit, contremanda la marche de ſes troupes & paſſa l'hiver à Padoue.

Courage des Florentins. 1402.

Il eſt évident que les Florentins étoient en ce tems-là le ſeul peuple d'Italie véritablement courageux. Ils ne purent jamais engager ni le Pape, ni les Vénitiens à ſe déclarer contre Galéas; & l'Empereur, ſous prétexte qu'il ne pouvoit faire l'impoſſible, retourna en Allemagne. En attendant les Ambaſſadeurs de Galéas & ceux de Florence agiſſoient chacun de leur côté à Veniſe; mais quoique dans toutes les occaſions les Vénitiens paruſſent favorables aux Florentins, ils ne voulurent jamais ſe départir de la neutralité. L'expédition de l'Empereur en Italie, à la ſollicitation des Florentins, ne laiſſa pas de leur être utile, en ce qu'elle engagea divers Etats, & Piſtoie en particulier à ſe déclarer contre Galéas.

Ils ſont totalement défaits.

On n'eut pas ſitôt appris le départ de l'Empereur, que Galéas déclara la guerre à Bentivoglio de Bologne, avec lequel il avoit gardé juſques-là quelques meſures. Il envoya le Marquis de Mantoue, avec lequel il s'étoit réconcilié, à la tête d'une puiſſante armée dans le Bolonois; le Marquis avoit ſous lui pluſieurs des meilleurs Officiers Généraux d'Italie. Les Florentins, toujours fideles à leurs Alliés, envoyerent leur Général Bernard de Serre au ſecours des Bolonois. Quelques autres Etats Alliés de Florence ſuivirent leur exemple, tellement que les auxiliaires de Bologne devinrent ſi nombreux, qu'il ſembla que les Florentins feſoient dépendre le ſort du reſte de l'Italie de celui de cette ville. Les Florentins & leurs Alliés ſe poſterent à Caſaleci, village à quatre milles de Bologne, comme l'endroit le plus propre à couvrir cette ville contre les entrepriſes de l'ennemi. Mais il n'y avoit pas de comparaiſon entre leurs troupes & celles de Galéas pour la bonté & la diſcipline. Les ennemis attaquerent les Florentins & leurs Alliés avec tant de furie, qu'ils furent entierement défaits & taillés en pieces, à l'exception d'un petit nombre qui ſe ſauverent à Bologne. Bernard & quelques-uns des principaux Officiers de Florence furent faits priſonniers. L'effet de cette victoire fut, que les ennemis de Bentivoglio, dans Bologne, prirent les armes, le tuerent, & ouvrirent les portes à l'armée de Galéas, qui ſe vit ainſi maître de cette ville.

Ils reviennent de leur conſternation.

Les Florentins furent dans la derniere conſternation, en apprenant la défaite d'une armée, qui étoit toute leur reſſource. Mais leurs ennemis étoient commandés par tant de chefs, dont les intérêts étoient différens,

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

qu'au lieu de poursuivre leur pointe, ils donnerent aux Florentins le tems de pourvoir à leur fureté. Ils commencerent par reprimer les entreprises des Ubaldini & des Seigneurs du Casentin, qui sur la nouvelle de leur défaite avoient pris les armes. Suivant ensuite leur ancien systême de politique, ils demanderent du secours au Pape & aux Vénitiens, sachant bien qu'ils voioient avec chagrin l'accroissement de la puissance de Galéas. Cependant malgré les pressantes instances des Florentins, le Pape & les Vénitiens paroissoient appréhender la guerre. La principale force du Pape résidoit dans ses armes spirituelles, & il s'étoit vu enlever Bologne & Pérouse. Les Vénitiens, sous prétexte de ce qu'ils avoient souffert par leurs dernieres guerres avec les Génois, & des pertes qu'ils avoient faites dans leur commerce, s'excuserent de prendre des engagemens avec les Florentins contre Galéas, à moins que les derniers ne se chargeassent de presque tous les fraix de la guerre. Les Florentins trouverent qu'il seroit honteux de se soumettre à ces conditions, & craignant l'infidélité d'un peuple aussi intéressé, ils les rejetterent.

Mort de Galéas.

Pendant qu'ils étoient dans une situation si critique, Galéas envoya des Ambassadeurs à Venise pour faire des propositions de paix, où les Florentins seroient compris. On ne put d'abord croire cette nouvelle à Florence, & on se défia des intentions de Galéas. A la fin les Florentins chargerent leurs Ambassadeurs à Venise, d'entrer en négociation avec Galéas & les Vénitiens en même tems. Mais il arriva un grand événement qui les tira de peine. Ce fut la mort de Galéas, qui ne survecut que de quelques semaines à la prise de Bologne. Suivant Aretin (*a*) il cherchoit sincérement à s'accommoder avec Florence afin de laisser ses fils, qui étoient fort jeunes, paisibles possesseurs de ses vastes Etats. Billius Historien Milanois contemporain (*b*), ne parle point de sa sincérité, mais dit à l'honneur des Florentins, qu'ils étoient le seul Peuple d'Italie que Galéas n'avoit pu s'assujettir, ni se concilier, & que s'il avoit vécu encore quelques jours, Florence, abandonnée de ses Alliés, auroit été conquise, y aiant une armée de trente-deux mille hommes tant cavalerie, qu'infanterie, en marche pour cette ville, & qui étoit déja arrivée à Sienne, quand elle reçut ordre de faire halte. Les Florentins trouverent moyen d'être assurés de la mort de Galéas, quoiqu'on la tint fort secrete. Ils envoyerent ordre à leurs Ambassadeurs à Venise de ne point continuer la négociation, ni avec les Vénitiens, ni avec les Milanois.

Troubles à la Cour de Milan.

La sûreté de Florence n'auroit pas été néanmoins fort assurée, sans les divisions, qu'il y eut parmi les Grands de Milan. Galéas avoit laissé à Jean-Marie son fils aîné la plus grande partie de ses Etats, & à Philippe le second, Pavie, Novarre, Verceil, Alexandrie & d'autres places du voisinage. Il avoit donné à Gabriel, son fils naturel, Pise, Lana, Seranza & quelques autres places de la côte. Il nomma pour tuteurs de ses enfans Pierre Archevêque de Milan, Charles Malatesta, Seigneur de Rimini & Jaques dal Vermé. Il paroit par Billius, que la Cour de Milan, quelque puissante qu'elle fût, étoit presque barbare; ce qui venoit sans doute des

(*a*) *Aretin.* p. 248. (*b*) *Billius*, ap. *Muratori* T. XIX. p. 11.

longues guerres qu'elle avoit ſoutenues; & que l'éducation des jeunes Princes étoit fort négligée faute de perſonnes capables de les inſtruire. Les parens de Galéas qui étoient en grand nombre & ambitieux furent fort mécontens de ſe voir exclus du Gouvernement. On n'eut aucun égard pour la veuve de Galéas, mere des jeunes Princes, qui furent à la fin mis ſous la conduite de Jean Caſale, homme de fortune mais homme de bien. Il fut peu après aſſaſſiné par les Seigneurs factieux, & on accuſa les Florentins d'avoir fomenté la rebellion parmi les Milanois (*a*).

Section VII. Hiſtoire de Florence *depuis l'an* 1400 *juſqu'à l'an* 1464.

Les Florentins font la guerre à Milan. 1403.

Cette accuſation leur fait cependant honneur, parcequ'ils regardoient les acquiſitions de Galéas en Toſcane comme faites autant par trâhiſon que par la force. Tout ce qu'ils firent, fut d'inviter les Etats voiſins, qui avoient par là été détachés de leur alliance, à recouvrer leur liberté. Bien informés des diviſions qu'il y avoit à Milan, ils traiterent avec le Pape Boniface IX, & ſe mirent en campagne contre les Milanois, aiant Nicolas de Ferrare pour Général. Ils attaquerent d'abord le Parmeſan, dont le Gouverneur Milanois, nommé Otton, leur fit vigoureuſement tête. A la fin on propoſa une négociation; Malateſta de la part des Milanois, & Gianelli frere du Pape, de la part des Alliés, en furent chargés. Les Florentins avoient demandé la reſtitution de Bologne & de Pérouſe. Malateſta eut l'adreſſe de perſuader à Gianelli qu'il n'étoit nullement de l'intérêt du Pape de dépendre d'Alliés auſſi puiſſans que l'étoient les Florentins, & que la Cour de Milan étoit prête de rendre Bologne & Pérouſe au S. Siege, moyennant que les Florentins fuſſent exclus de la négociation. Gianelli accepta la propoſition & fut mis d'abord en poſſeſſion de Pérouſe. Après quoi l'armée Alliée retourna en Toſcane.

Quelque fût le reſſentiment des Florentins de n'avoir pas été compris dans le Traité, bien loin d'en faire publiquement des plaintes, ils ſe firent un mérite d'avoir contribué à faire rendre au S. Siege deux places auſſi importantes, & à les démembrer du Milanés. Ils tenterent enſuite d'inſpirer aux Siennois le deſir de la liberté, en appuiant parmi eux le parti oppoſé aux Milanois. N'aiant pu réuſſir, ils déclarerent la guerre aux Siennois, qui ſe mirent ſous la protection du S. Siege & de Gianelli. Les Florentins en furent plus contens, que s'ils avoient perſiſté dans leur attachement aux intérêts de la Cour de Milan, enſorte que la paix ſe fit entre Florence & Sienne.

Ladiſlas Roi de Naples eſt redoutable aux Florentins. 1405.

Ladiſlas, fils de Charles de Duras, regnoit alors à Naples, & le Pape Boniface IX étoit mort. Ladiſlas étant un Prince habile & ambitieux, devint bientôt auſſi redoutable aux Florentins que Galéas l'avoit jamais été. Innocent VII ſucceda à Boniface; & Ladiſlas, ſous prétexte de le féliciter de ſon avénement au Pontificat, ſe rendit à Rome; ſon véritable deſſein étoit d'y former un parti, qui obligeât le Pape de quitter cette ville par mécontentement, afin de s'en rendre lui-même le maître. Le Pape étoit vieux & indolent, mais ruſé & homme d'expérience; voiant une puiſſante faction formée contre lui parmi les Romains, il demanda du ſecours aux Florentins, qui lui envoierent un corps de cavalerie. Aretin l'Hiſtorien

(*a*) Le même p. 13.

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

étoit en ce tems-là à la Cour de Rome, & très-bien auprès du Pape; mais il donne une idée fort desavantageuse de cette Cour, en nous apprenant qu'onze Nobles Romains, qui étoient venus faire des propositions pacifiques au Pape, furent arrêtés & massacrés de sang froid par ordre du neveu d'Innocent; il ajoute, qu'il pensa lui-même perdre la vie. Le Pape fut néanmoins si bien servi par les Florentins, qu'il se sauva à Viterbe, où il passa quelques mois, jusqu'à ce que les Romains l'inviterent à revenir dans leur ville.

Histoire de la guerre de Pise.

Nous voici parvenus à ce qu'on peut appeller l'époque du plus haut point de gloire des Florentins. On ne peut attribuer qu'à leur fermeté, & à leur admirable attachement à la liberté; le changement, en vertu duquel ils se virent en peu d'années passer de l'état le plus désespéré, à celui de pouvoir donner des Loix à ceux de qui ils avoient le plus à craindre. Après la perte de la bataille dans le Bolonois. Sforce (*) soldat de fortune, mais d'un génie supérieur & d'un grand courage avoit rallié l'infanterie des Florentins, & l'avoit ramenée saine & sauve à Florence. Ce service, que les Historiens de Florence ont été assez ingrats pour le passer sous silence, mit les Florentins en état de rétablir leurs affaires au point surprenant où nous l'avons vu, & même de projetter la conquête de Pise, à laquelle les dissensions & les troubles de la Cour de Milan les encourageoient (†). Il y a-
1405. voit une espece de haine enracinée entre les Pisans & les Florentins. Les premiers avoient anciennement dominé sur la Mer de Toscane, & avoient été maîtres de la Sardaigne, de la Corse & des Isles Baléares. L'antiquité de leur ville, en comparaison de laquelle Florence leur paroissoit une ville de quatre jours, augmentoit leur mépris pour les Florentins; tandis que ceux-ci, non moins fiers, & qui sentoient la grande supériorité que le commerce leur donnoit sur les Pisans, les regardoient avec dédain. Cette diversité de sentimens avoit occasionné celle d'intérêts; les Florentins étoient Guelfes, & les Pisans Gibelins. La mort de Galéas priva Pise tout à la fois de son Maître & de son Protecteur, & la laissa exposée au ressentiment des Florentins, parceque Gabriel, fils naturel de Galéas, étoit jeune & fort peu considéré. Suivant Palmieri (*a*), le projet de la conquête de Pise fut suggéré aux Florentins par les Génois, & par l'Antipape Benoit XIII, qui étoit alors à Gênes, dans la vue d'engager les Florentins dans le parti de ce dernier, & de les empêcher de se joindre aux Vénitiens. On entama d'a-

(*a*) *Palmerius* ap. *Muratori* T. XIX. p. 169.

(*) Leodrisio Cribelli, qui a écrit l'Histoire de cet extraordinaire Prince, est extrêmement mécontent de Léonard Aretin, qui, dit-il, fut dans la plus grande estime à Florence, parcequ'il avoit gardé un profond silence sur Sforce, formé à ce qu'il prétend sous le Chevalier Jean Hawkwood. Peut-être la raison de ce silence a-t-elle été, que Sforce étoit de fort basse naissance, n'étant que le fils d'un Paysan. Son véritable nom étoit Attendula, & on lui donna celui de Sforce à cause de sa hardiesse & de son intrépidité.

(†) L'Histoire de la conquête de Pise est tirée de Palmieri, Historien Florentin, qui écrivit en ce tems-là un petit ouvrage intitulé *De Captivitate Pisanorum*, publié par Muratori T. XIX.

d'abord l'affaire par une négociation, suivant laquelle les Florentins, devoient donner par les mains du Pape & des Génois une somme considerable à Gabriel, moyennant qu'il leur cédât ses droits sur Pise. Benoit communiqua cette proposition aux Génois, & le Maréchal de Boucicault, Gouverneur de Gênes pour le Roi de France, en fit part à un Marchand Florentin, nommé Alderotti, qui demeuroit à Gênes, lequel la fit passer à Florence. Les Magistrats jugerent l'affaire si importante, qu'ils envoyerent un Officier de confiance, nommé Caponi, pour conférer avec Alderotti, & surtout pour s'informer en vertu de quel titre Boucicault & l'Anti-pape disposoient de Pise. Caponi s'adressa à Boucicault lui-même, & lui demanda s'il étoit autorisé à vendre Pise aux Florentins. Le Maréchal lui répondit, qu'il ne l'étoit point, mais qu'il le seroit bientôt, parceque le Pape Benoit avoit dessein d'aller résider à Pise, auquel cas les Pisans ne manqueroient pas de lui offrir le commandement de leur Citadelle, qu'il livreroit aux Florentins. Caponi s'informa quelle somme on demandoit, on lui dit, quatre-cens mille écus d'or, dont la moitié seroit pour Carrare Prince de Padoue, & l'autre moitié pour Gabriel Seigneur de Pise.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Les Florentins achetent Pise, & la perdent.

Des gens aussi clairvoians que l'étoient les Florentins, ne se laisserent pas tromper par une proposition également infame & captieuse. Ils chargerent leur Agent de dire à Boucicault, que l'argent seroit prêt, aussitôt que Pise seroit remise aux Florentins. Sur ces entrefaites, Gabriel aiant appris le manege de l'Antipape & de Boucicault, & convaincu de son impuissance, demanda conseil & du secours aux Florentins. Albizi avoit toujours la principale autorité à Florence, il pénétra les motifs de Gabriel, & obtint de la Régence la permission d'avoir une entrevue secrete avec lui (*a*). Les particularités de cette entrevue rapportées par Palmieri, sont plus curieuses qu'instructives. Quelque secrete qu'on la tînt, les Pisans en eurent connoissance, & le bruit se répandit d'abord que Gabriel étoit en marché avec les Florentins pour leur vendre Pise. Les Pisans prirent les armes, Gabriel fut obligé de se sauver dans la Citadelle, & désespérant de tirer du secours des Florentins, il eut recours à Boucicault, qui lui envoya un corps de troupes pour l'assister. Les Florentins envoyerent alors un Député à Gabriel & un autre à Boucicault pour traiter de l'achat de Pise & de son territoire. On choisit Petrasanta pour le lieu des conférences, & après bien des discussions, on convint que les Florentins payeroient une certaine somme (*) à Gabriel pour la ville, le territoire & la Citadelle de Pise; dont une partie devoit se payer, quand il remettroit la Citadelle, & l'autre partie par termes, de mois en mois, quand Gabriel accompliroit les conditions du

(*a*) *Palmerius* ubi sup. p. 171.

(*) On est souvent embarrassé à déterminer la valeur des sommes, par la maniere obscure dont les Historiens les énoncent. Par ex. Voici les termes de Palmieri. *Florentini centum & quinquaginta supra duo millia librarum auri pretii nomine exsolverent*, ce qui signifie à la lettre, deux mille cent cinquante livres; somme peu considerable, s'il s'agit de quelque espece de monnoie, & s'il s'agit de la même quantité de livres pesant d'or la somme est immense, & quelque riches que fussent les Florentins, il n'y a pas d'apparence qu'ils fussent en état de la donner.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

Traité. La Citadelle fut mise entre les mains de Laurent Raffacani, un des Gonfaloniers de Florence, & Caponi acquitta le premier payement. Les Pisans ne crurent pourtant pas que Gabriel fût en droit de vendre leur liberté & leur Pays. Ils prirent les armes & assiegerent la Citadelle, qui avoit été rendue aux Florentins, & où il n'y avoit pour toute garnison qu'une compagnie de milice sans discipline, elle se défendit d'abord, mais fut obligée de se rendre au bout de cinq jours (*a*).

Ils déclarent la guerre aux Pisans.

La nouvelle de cette perte causa un grand mécontentement à Florence, où il se trouva néanmoins des gens assez généreux pour louer la résolution & le courage des Pisans; le plus grand nombre demanda qu'on leur déclarât sur le champ la guerre; mais les citoiens les plus graves s'y opposerent fortement. Pendant que l'on délibéroit là-dessus, cinq Députés de Pise arriverent à Florence, & demanderent une audience publique qui leur fut accordée. Le sujet de cette députation fut très-différent de ce que les Florentins attendoient. Les Députés justifierent hardiment ce que leurs concitoiens avoient fait, & demanderent qu'on leur restituât les châteaux qui avoient été remis aux Florentins, en conséquence de la vente faite par Gabriel. Un procédé si ferme, quelque équitable qu'il fût en soi, réunit tous les partis à Florence, tellement qu'il fut unanimement résolu de déclarer la guerre à Pise. On nomma dix Commissaires de guerre, & on mit une armée sur pied, dont on donna le commandement à Berthold des Ursins. Ce Général entra dans le Pisan, & mit le siege devant Vico, qui étoit comme la clé de Pise. L'hiver qui survint, ne permit pas de pousser fort le siege, & les Florentins furent obligés de faire tomber leur vengeance sur Raffacani & sur les soldats de sa garnison, qui furent tous condamnés à mort.

Commencement des hostilités.

Les Pisans ne se manquerent pas à eux-mêmes dans cette circonstance. Toutes les dissensions domestiques cesserent parmi eux; les familles ennemies furent obligées de s'allier par des mariages, afin de s'unir ensemble d'un commun accord pour la défense de leur patrie, & on fesoit tous les jours des processions pour implorer la protection du Ciel. Ils employerent d'ailleurs tous les autres moyens humains pour leur défense, & leverent une armée considerable. Celle des Florentins étoit mieux disciplinée & pourvue de meilleurs Officiers, desorte qu'elle eut d'abord de l'avantage dans toutes les rencontres. Les Pisans leverent de nouvelles troupes, & marcherent le long de la côte pour attaquer les Florentins, qui étoient encore occupés au siége de Vico. Sforce qui servoit encore avec honneur dans l'armée Florentine, en qualité d'Officier Général, fut détaché pour aller au devant d'eux, & il les défit tant par son courage, que par stratagême; cependant leur Général Paccio se sauva avec la plus grande partie de l'armée à Pise, où tout étoit dans la derniere confusion. Après l'expulsion de Gabriel & des Florentins, on n'avoit établi aucune forme de Gouvernement, & chacun aspiroit à être le Maître. Jean Gambacurta, parent de celui dont nous avons parlé, l'emporta à la fin, & fut nommé Régent ou Recteur du Peuple. Dès qu'il fut en possession de l'autorité, il s'en

(*a*) *Poggius* L. IV. p. 163.

servit pour faire périr tous les principaux de la ville, qu'il soupçonnoit de n'être point dans ses intérêts; & sa cruauté le rendit si universellement odieux, qu'il fut bientôt privé de l'autorité (*a*).

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Autres opérations.

Sur ces entrefaites, les Pisans étant menacés de disette, envoyerent quelques Vaisseaux en Sicile, pour y charger du blé. Les Florentins équipperent une escadre pour les intercepter à leur retour, & prirent une Galere chargée de grains sous les murs de Vada, ville située à l'embouchure de la Cecina. Berthold continuoit toujours à presser vigoureusement Vico, & ce fut à ce siege que les Florentins se servirent pour la premiere fois de canon. Palmieri (*b*) fait une effrayante description d'autres terribles machines qu'on y emploia, ensorte dit-il qu'il n'y eut pas une seule maison dans la ville, qui ne fut ruinée ou endommagée. On ne conçoit pas néanmoins que l'artillerie dont il s'agit ait pu être aussi terrible, que le dit l'Auteur, puisque la place, sans être bien forte, tint plus de huit mois. Les Florentins s'impatienterent & ôterent le commandement à Berthold, pour le donner à Obizi. Ainsi il s'écoula une année entiere, qui leur couta beaucoup, sans en retirer presque aucun avantage. Le courage des deux peuples sembloit s'animer à proportion des difficultés qu'ils rencontroient. Les assiegés se défendirent avec une résolution étonnante contre toutes les forces de Florence; & les Florentins, fesant réflexion sur ce que leur coutoit une place si peu considerable, nommerent d'autres Commissaires de guerre, & prirent la résolution d'assiéger à tout risque Pise même. Prévoiant que les autres Puissances d'Italie pourroient les traverser, ils traiterent avec les deux principales, savoir Ladislas Roi de Naples & Otton Duc de Parme. Ils convinrent avec le premier, de rester neutres dans la querelle qu'il avoit avec le Pape, à condition qu'il n'assisteroit pas les Pisans, & ils acheterent la neutralité de l'autre à prix d'argent. Le Printems de l'année 1406 approchoit, & Vico se défendoit toujours. Pour faire une campagne décisive, les Florentins chargerent Obizi de continuer le siege, & donnerent le commandement de l'expédition contre Pise à Luc de Fiesque Génois, auquel ils donnerent pour adjoints Maso Albizi & Gino Caponi (*c*).

Le siege de Pise entrepris. 1406.

Déterminés à faire leurs principaux efforts contre Pise, ils changerent le siege de Vico en une espece de blocus, & tirerent toutes les troupes qu'ils purent de l'armée d'Obizi; ainsi toute leur armée, sans compter les troupes irrégulieres, les Vivandiers & les autres gens de cet ordre, montoit à cinq mille chevaux & à sept mille fantassins, dont le rendez-vous fut à Cascia. Mais après une journée de marche vers Pise, il se trouva qu'on n'avoit point formé de magasins pour l'entretien de l'armée, quoique les Entrepreneurs qui étoient à Gênes, eussent assuré qu'ils avoient eu soin qu'il y eût abondance de tout. Le peu de fruits de la terre qu'on trouva furent bientôt consommés, & l'on proposa dans un grand Conseil de retourner à Florence. Mais ce parti parut également honteux & dangereux, & on résolut de souffrir plutôt encore quelques jours de la faim, que de renoncer aux grandes espérances qu'on avoit. On dépêcha en même tems des Pourvoyeurs à Florence & dans toute la Toscane, surtout le long des

(*a*) Le même, p. 166, 167. (*b*) Palmieri p. 177. (*c*) *Poggius*, p. 167-169.

Section VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

côtes pour acheter du pain, & on fit publier que toutes les provisions qu'on porteroit à l'armée de Florence ne payeroient aucuns droits. A la faveur de ces précautions, on vit bientôt succéder l'abondance dans l'armée à la disette.

Opérations du siege.

Les Florentins prirent alors des mesures pour couper toute communication par eau avec Pise; ils jetterent un pont sur l'Arno & par ce moyen prirent plusieurs vaisseaux chargés de vivres pour cette ville; tellement que Paccio l'abandonna avec toute sa cavalerie, afin de ne pas mourir de faim. Les Pisans tenterent de rouvrir la communication par eau, & leur Flotte attaqua celle des Florentins, mais avec si peu de succés que les habitans tomberent dans le dernier découragement, & qu'il n'y eut que la haine invétérée qu'ils portoient aux Florentins, qui les empêcha de rendre dès lors la ville. Au commencement de Juin l'Arno s'étant extraordinairement enflé, les Pisans lierent ensemble de grosses poutres, qui portées par le courant rompirent le pont. L'armée Florentine se trouva par-là séparée, & les Pisans résolurent d'attaquer le corps qui étoit le plus près de leur ville, qu'ils jugeoient être le plus foible. Les Florentins avoient élevé un Fort au bout du pont, qui avoit été rompu, & Cola Matteo, qui commandoit les Pisans depuis le départ de Paccio, fit les dispositions nécessaires pour l'attaque. Les Florentins, dont le principal corps étoit de l'autre côté de la riviere, étoient fort en peine comment ils sauveroient les troupes qui étoient dans le Fort. Sforce offrit d'en répondre au péril de sa vie, si on vouloit lui donner le commandement du Fort. Sa proposition fut acceptée, il se jetta sur le champ dans un petit esquif avec un seul compagnon & un cheval, gagna avec beaucoup de difficulté & de danger l'autre bord, & entra dans le Fort. Tartalia, soldat de fortune, de même que Sforce, jaloux de sa réputation, se jetta dans un autre esquif & arriva au Fort presqu'en même tems que lui.

Hardiesse de Sforce recompensée.

On regardera peut-être aujourd'hui, ces deux exploits comme peu de chose, mais en ce tems-là ils parurent si hardis, que les Pisans perdirent courage, & sans coup férir retournerent dans la ville, très fatigués & épuisés d'une marche inutile. Plusieurs se trouverent si accablés, qu'ils resterent dans les champs & dans les bois; la riviere aiant baissé le lendemain, toute l'armée Florentine passa & les fit prisonniers. Cet exploit de Sforce parut si important aux Florentins, qu'ils lui assignerent une pension viagere de cinq-cens ducats, qui lui seroit payée, dans quelque service qu'il fût engagé (*a*).

Escalade qui ne reussit point.

L'Armée des Florentins étant campée devant Pise, le découragement qui paroissoit dans la conduite des assiégés leur fit croire, qu'ils pourroient se rendre maîtres de la ville par un coup de main. Ils détacherent quelques troupes d'élite, armées légérement, & qui pour faire moins de bruit s'avancerent nuds pieds, & escaladerent la muraille. Dans le moment qu'ils se croioient sûrs du succès, malgré toutes leurs précautions, les assiégés prirent l'allarme. Hommes, femmes & enfans accoururent, & se défendirent si vaillamment, que les Florentins furent repoussés. Les Pisans furent

(*a*) *Cribellius* de vita Sfortiæ Vice-comitis, ap. *Muratori* T. XIX. p. 643.

si fiers de cette lueur d'avantage, qu'ils trainerent par les rues le corps d'un soldat Florentin, attaché à la queue d'un âne. La compagnie à laquelle ce soldat appartenoit, fut si irritée de cet outrage, qu'elle tailla en pieces tous les prisonniers Pisans, qu'elle avoit sous sa garde.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Le mauvais succès de cette escalade ranima la division parmi les Officiers Florentins. Sforce & Tartalia étoient toujours émules. L'un & l'autre étoient irréprochables pour la fidélité, & on rendoit justice à leur capacité; mais Tartalia se plaignit que Sforce vouloit l'empoisonner. Albizi & Caponi, qui étoient à leur tour, en qualité de Commissaires de guerre à l'armée, firent tous leurs efforts pour appaiser une querelle, qui pouvoit exciter un trouble dangereux parmi les soldats. Tartalia affecta une grande déference pour les Commissaires, mais dissimula son ressentiment, & aussitôt que le tems de leur service fut expiré, le feu de la division éclata avec plus de violence que jamais. Pendant que ces querelles continuoient à diviser l'armée, elle fut attaquée par des maladies contagieuses, causées par le mauvais air du terrein, dans le voisinage duquel elle campoit. Les Magistrats de Florence jugerent, que l'inaction de leurs troupes contribuoit beaucoup au mal, & donnerent ordre de presser le siege avec plus de vigueur. On répara donc le pont sur l'Arno; Tartalia commandoit les troupes qui étoient d'un côté, & Sforce celles qui étoient sur l'autre bord. On effectua la jonction de l'armée avec les troupes qui étoient devant Vico, de maniere que les deux places étoient investies, & on jetta en divers endroits des ponts de batteaux sur l'Arno.

Division dans l'Armée.

Ces dispositions jetterent la terreur parmi les Pisans, & Gambacurta, qui commandoit encore dans Pise, entreprit d'en faire sortir toutes les bouches inutiles, pour ménager ses vivres. Les Florentins, remarquant son dessein, firent publier par tout leur camp, qu'on n'eût à faire aucun quartier à ceux qui seroient mis ainsi dehors, & en firent pendre effectivement un grand nombre à la vue de leurs concitoiens, tandis qu'ils en mirent d'autres dans des barques pourries, que le courant de l'Arno ramena à Pise, aiant au cou des copies de la fatale proclamation. Les Florentins se lasserent néanmoins de cette inhumanité, & se contenterent de marquer d'un fer chaud les hommes, & de couper les habits des femmes jusqu'aux hanches, & de les renvoier dans cet état dans la ville. Par là, elle se trouva bientôt exposée à toutes les horreurs de la famine; Vico étoit réduite à la même extrêmité. Les malheurs d'une guerre si cruelle porterent les habitans de Biento, ville voisine, à se faire médiateurs, ils tâcherent de persuader à ceux de Vico de se rendre, en quoi ils réussirent. Albizi vint de Florence pour régler les articles de la capitulation. On stipula que si Vico n'étoit pas sécourue dans dix jours, elle se rendroit à Albizi, ce qui fut exécuté.

Cruauté des deux Partis.

Les Pisans étoient réduits au désespoir par la faim, & la perte de Vico leur ôtoit leur principale ressource; ils penserent donc à traiter. Ils envoyerent un de leurs citoiens, nommé Gaspar, pour conférer avec Caponi & les autres Commissaires de guerre. Après une négociation de quelques jours, tout sembloit aussi bien que conclu. Tout d'un coup, pendant la nuit, Pise retentit de cris de joie, & du son des instrumens de musique,

Les Pisans traitent, & en même tems se donnent au Duc de Bourgogne.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

on vit de tous côtés des illuminations & feux de joie; à la pointe du jour les drapeaux du Duc de Bourgogne parurent arborés sur les murs de la ville. Peu après un Officier François se rendit au camp des Florentins, & leur déclara que Pise appartenoit au Duc de Bourgogne son Maître, qui l'avoit chargé de les requérir de se désister du siege. Quoique les Florentins fussent très-surpris de ce message, ils répondirent résolument, qu'ils avoient trop bonne opinion de la générosité & de l'équité du Duc pour pouvoir croire, qu'un tel message se fît par son ordre, & qu'ils étoient déterminés à pousser le siege plus vivement que jamais. Cette réponse ne fit que rendre l'Officier plus insolent, & durant tout le jour, il ne cessa de faire des rodomontades par tout le camp, menaçant les Florentins de la vengeance de son Maître; il se rendit si insupportable, que quelques Officiers le prirent & le jetterent dans l'Arno. Il se sauva à la nage, & se rendit à Florence, où il réitéra ses extravagances, de maniere qu'on le chassa.

On vit bientôt que les Pisans s'étoient effectivement donnés au Duc de Bourgogne, frere du Roi de France, qui ne pouvoit les sécourir que par le moyen de Boucicault, Gouverneur de Gênes. Les Florentins, bien qu'ils dissimulassent, avoient été informés de l'affaire, mais ils n'avoient pas envie de rompre avec les François. Ils étoient principalement redevables de leurs succès contre Pise à trois grosses galeres, que les Génois leur avoient prêtées, qui bloquoient l'embouchure de l'Arno (*a*) ils avoient aussi dans leur armée nombre de soldats & de canoniers Génois, qui leur étoient de grand service. Appréhendant, que Boucicault n'engageât les Magistrats de Gênes à rappeller leurs troupes & leurs galeres, ils obligerent tous les Génois qui étoient à leur service de faire serment, que quelque chose qui arrivât, & quelque ordre qu'ils reçussent, ils ne quitteroient point le service de Florence, avant un certain tems. La grosse paye que les Florentins leur donnoient fût peut-être le meilleur garant de ce serment; car lorsque peu après Boucicault, par ordre de son Maître, rappella tous les Génois, il n'y en eut pas un seul qui obéit; ils alléguerent leurs engagemens.

Ils sont obligés de reprendre la négociation avec les Florentins.

La derniere ressource des Pisans, qui étoit le Duc de Bourgogne, leur manquant ainsi, ils renouerent la négociation pour se rendre, & Gambacurta envoya un Pisan, nommé Bindi à Caponi dans ce dessein. Tous ses traits portoient l'empreinte de la plus cruelle famine, & bien qu'il soupât avec le Général Florentin, il ne put obtenir de lui par les plus pressantes instances un morceau de pain. Il n'étoit plus possible de soutenir cet excès de misere. Billius (*b*) assure que Gambacurta traita secretement avec les Florentins; mais quand il ne l'auroit pas fait, la place étoit obligée de se rendre. Après quelque négociation, la capitulation fut réglée de la maniere suivante. Que Gambacurta remettroit dans trois jours la ville de Pise, aux Florentins, que ceux-ci lui payeroient cinquante mille écus d'or; que lui & sa posterité resteroient paisibles possesseurs des biens qui leur appartenoient dans le Pisan, & que les Pisans donneroient à de Fiesque, Général des Florentins, vingt ôtages pour sureté de l'exécution de ces articles.

(*a*) *Billius* ubi sup. p. 16. *Palmérius* l. c. p. 185. (*b*) *Billius* ubi sup.

La jalousie, qui est si ordinaire dans les Etats libres, ne permit pas à Caponi de conclure tout-à-fait la capitulation, sans l'avis des autres Commissaires de guerre, qui étoient à Florence, & ceux-ci par le même motif porterent l'affaire devant les Magistrats, qui convoquerent une assemblée générale du Peuple. On y proposa la question, si l'on recevroit Pise à capituler, ou si l'on attendroit quelques jours, jusqu'à ce que la famine forçât les habitans à se rendre? On se détermina pour le premier parti, comme le meilleur & le plus humain. Caponi & un autre Gentilhomme, nommé Corbinelli, furent députés pour voir l'exécution de la capitulation. Ils eurent néanmoins une difficulté bien délicate à surmonter. Sforce & Tartalia, qui ne s'accordoient d'ailleurs en rien, se réunirent pour condamner une paix, qui les privoit du pillage de Pise, mais l'autorité de Caponi les empêcha d'en venir à la violence, & à la fin, ils se reconcilierent en apparence avec les partisans de la paix. Il y eut encore une autre difficulté. Les vingt ôtages qu'on devoit donner, étoient des plus illustres familles de Pise, mais le Public ignoroit les articles de la capitulation, & que les ôtages devoient être en prison, jusqu'à ce que les articles fussent exécutés. Cette considération fit balancer Gambacurta, mais Bindi lui conseilla de s'en reposer sans réserve sur la bonne foi & sur la générosité des Florentins, & ce fut le parti qu'il prit. Caponi, qui avoit la principale direction de la négociation, se conduisit avec une noblesse & une prudence qui lui fit beaucoup d'honneur. Il trouva qu'il y avoit un puissant parti parmi les Officiers, qui vouloient le pillage de Pise; & les Pisans, qui étoient encore nombreux & désespérés, ignoroient que leur ville alloit être rendue. Caponi triompha de toutes les difficultés dans le camp, par son adresse & par sa prudence; mais il refusa de peur de quelque trahison, de prendre possession de Pise pendant la nuit, ainsi que Gambacurta le proposoit. Cela obligea ce dernier à passer la nuit, avec quelques amis, sous la porte qui devoit être livrée; à la pointe du jour l'armée de Florence s'y présenta dans un appareil capable d'inspirer la terreur. Gambacurta présenta à Caponi la pointe d'acier d'une fleche, en signe qu'il lui remettoit la souveraineté de Pise & l'autre la reçut de la façon la plus polie.

Difficultés pour l'exécution de la Capitulation.

Les Pisans, qui ignoroient ce qui se passoit, étoient en ordre sur la grande place, & furent surpris de voir leurs ennemis dans la ville, mais encore plus de la maniere paisible dont ils s'avançoient. Caponi, qui avoit laissé une forte garde pour mettre Gambacurta à couvert de la violence des Pisans, ordonna qu'on publiât sur le champ les articles de la capitulation, & que les Pisans seroient en pleine sureté pour leurs personnes & leurs biens, & soulagés de toutes leurs miseres. Alors tous les habitans de tout âge, de tout sexe & de toute condition accoururent autour de leurs vainqueurs, qu'ils regardoient comme leurs libérateurs. Mais jamais on ne vit un spectacle plus touchant, ils ressembloient tous à des spectres, on avoit consommé tout ce qui pouvoit se manger, & plusieurs s'étoient nourris de corps morts, qu'ils avoient déterrés. Les Florentins avoient apporté avec eux quantité de pains, qu'ils jettoient au Peuple en traversant les rues. La vue du pain, & leur ardeur à s'en emparer, fit oublier aux Pisans leur haine pour les Florentins, qui acheverent de prendre possession de la ville, sans

Pise rendue aux Florentins.

Section VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

le moindre trouble. Après une exacte recherche, on trouva que le jour que Pise se rendit, il n'y restoit aucune provision quelconque, qu'une vache maigre, & une livre ou deux de sucre.

Le passage subit de l'état de la plus affreuse famine, à un état d'abondance & de tranquillité, fit naître aux Pisans quelque soupçon, que toutes ces démonstrations d'amitié n'étoient destinées qu'à les endormir dans la sécurité, jusqu'à ce que les Florentins trouvassent le moment favorable de les piller & de les massacrer. Pour dissiper ces soupçons, Caponi convoqua une assemblée générale des Magistrats & du Peuple, & leur fit un discours dans lequel il les assura de la sincérité & de l'amitié des Florentins ses maîtres. Cela fit un si bon effet, qu'on nomma vingt des principaux citoiens pour aller à Florence, & pour y faire entre les mains des Magistrats une cession de la Souveraineté dans toutes les formes; ce qui fut fait avec beaucoup de pompe; & pendant plusieurs mois on n'entendit dans Florence que Musique & cris de joie; on ne vit que fêtes, joûtes, tournois & magnifiques processions.

Affaires du Schisme.

Aretin (*a*) assure que jamais le nom Florentin ne fut plus célebre & plus glorieux, que par la prise de Pise. Florence devint le rendez-vous général de tout ce qu'il y avoit de grand & de poli en Italie; & les Florentins en agirent avec les Pisans avec tant de générosité & de bonté, qu'ils n'eurent aucune peine à réduire sous leur obéissance tout le Pisan, qui suivant Palmieri, renfermoit quatrevingt-quatre villes murées. Cette acquisition les rendit si puissans, qu'aucun de leurs voisins n'eut envie de les inquieter, & qu'ils jouirent pendant plusieurs années de repos, qui ne fut troublé que par le Schisme, qui partageoit en ce tems-là toute l'Europe. Après la mort d'Innocent VII, les Cardinaux qui étoient à Rome avoient élu Ange Corrario, Vénitien, mais avoient exigé promesse, qu'il abdiqueroit le Pontificat aussitôt que son compétiteur Pierre de Lune l'abdiqueroit, ou que les Cardinaux jugeroient à propos de procéder à une nouvelle élection. Corrario, qui prit le nom de Grégoire XII, ne se pressa point de remplir son engagement, amusa les Cardinaux, & évita d'avoir une entrevue avec son concurrent pour convenir de leur cession. Aretin l'Historien l'accompagna de la part des Florentins à Rimini, où commandoit alors Charles Malatesta, dont l'Historien donne une grande idée. Cependant les Florentins & toute la Chrétienté, indignés de la conduite des deux Papes, & du scandale qu'elle causoit dans l'Eglise, convinrent de la tenue d'un Concile à Pise. Les deux Papes y furent déposés, & on élut Pierre Philargi, Grec de naissance, qui prit le nom d'Alexandre V. Ladislas, Roi de Naples, qui s'étoit opposé de tout son pouvoir à la convocation du Concile de Pise, se déclara contre ce nouveau Pape: Alexandre donna le royaume de Naples à Louis d'Anjou, fils de celui qui avoit autrefois disputé cette couronne à Charles de Duras. Les Florentins se déclarerent pour Louis d'Anjou; Ladislas entra en Toscane, & mit le siege devant Arezzo, dans l'espérance qu'il se feroit un soulévement dans cette ville en sa faveur, mais bien qu'il fut trompé dans son attente, Cortone lui ouvrit ses portes. Il

(*a*) *Aretin*. p. 256.

Il fut cependant obligé de s'en retourner bientôt à Rome. Sur ces entre-faites Alexandre V mourut, & un Historien Italien (*a*) qui le connoissoit parfaitement, loue extraordinairement sa vertu & sa pieté ; seulement, dit-il, il étoit si voluptueux, qu'il passoit la moitié de son tems à table, & qu'il avoit dans son domestique quarante jeunes filles habillées de la même façon ; ce que l'Historien attribue à son origine Grecque.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1403 jusqu'à l'an 1464.

1410.

Guerre entre Ladislas Roi de Naples & Louis d'Anjou. Le premier est défait.

1411.

La guerre entre Ladislas & Louis d'Anjou pour la couronne de Naples avoit toujours continué. Les Florentins avoient envoyé au secours au dernier une armée sous les ordres de Paul des Ursins & de Sforce. Louis étoit accompagné de Balthasar Cossa Légat d'Alexandre V. Balthazar avoit fait le métier de Pirate, après avoir même pris les ordres, ensuite il avoit su gagner les bonnes graces de Boniface IX, & aiant amassé beaucoup d'argent par toutes sortes de voies, il avoit acheté un Chapeau de Cardinal. Le Pape l'avoit fait Légat de Bologne, & il avoit été le grand instrument pour tirer cette ville des mains des Visconti. Les Cardinaux élurent pour Pape ce même homme, qui prit le nom de Jean XXIII. Après avoir resté un an à Bologne, il alla à Rome, qu'on avoit reprise sur Ladislas. Ce Prince étoit campé à Rocca Vecchia sur les frontieres du Royaume de Naples, & Louis s'avança avec l'armée Florentine pour le combattre. Comme celle de Ladislas étoit beaucoup plus nombreuse, Paul des Ursins, qui ne vouloit pas de bien à Sforce, se déclara avec la plupart des Officiers contre le dessein de donner bataille. Sforce représenta avec tant de force la honte qu'il y auroit à faire retraite, qu'il attira Louis d'Anjou dans son avis, & l'armée passa le Gariglian. Elle étoit divisée en trois corps, dont le premier, qui devoit attaquer les Napolitains en front, étoit commandé par Sforce (*b*); il étoit soutenu par le second, qui étoit composé de cavalerie, sous Louis d'Anjou en personne, pendant que le troisieme, aux ordres de des Ursins, devoit faire un détour pour attaquer l'arriere-garde où Ladislas étoit. Il paroit par notre Historien, que ce Prince usa d'un stratagême fort ordinaire en ce tems-là, ce fut de faire habiller & armer plusieurs Officiers de la même maniere qu'il l'étoit lui-même. Il étoit non seulement supérieur pour le nombre, mais ses troupes étoient plus aguerries & mieux armées que celles de Louis, & il avoit posté l'élite de son armée au front. Sforce chargea d'une maniere si furieuse, & des Ursins de son côté fit si bien son devoir, que Ladislas fut défait & mis en fuite, aiant perdu presque tous ses Officiers Généraux, il laissa son camp & un butin immense aux Florentins, & leur Général Sforce eut le principal honneur de la victoire.

Tout le monde convient, que si les Florentins avoient poussé leur pointe, ils auroient pu mettre Louis d'Anjou sur le trône de Naples. Suivant quelques Historiens, le butin que firent les Officiers & les soldats fut si considerable, qu'ils ne voulurent pas risquer de le perdre, & qu'ils étoient impatiens de s'en retourner. L'Auteur de la vie de Sforce (*c*) nous apprend, que des Ursins fut si jaloux de la gloire que Sforce s'étoit acquise, qu'il s'opposoit à tout ce que ce Général proposoit. Il prétend que Sfor-

(*a*) *Billius* l. c. p. 651.
(*b*) *Crebellius* de vita Sfortiæ, ubi sup.
(*c*) Le même.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

ce proposa de poursuivre Ladislas sur le champ, & d'assieger Saint-Germain, où il s'étoit réfugié, qui suivant les apparences se seroit rendu, si on l'avoit attaqué, avant que Ladislas eut eu le tems de revenir de sa consternation. Des Ursins & les Officiers Florentins combattirent la proposition, qu'ils traiterent tous de romanesque & d'impraticable, & nonobstant toutes les instances de Louis pour la faire suivre, on la rejetta. Le lendemain, malgré les protestations de Louis, l'armée repassa le Gariglian, & demeura dans l'inaction pendant le reste de la campagne. Aretin nous apprend (*a*), que dans la suite Ladislas disoit souvent; ,, Que le jour qu'il avoit été défait, il ne tenoit qu'à ses ennemis de se rendre maîtres & de sa personne & de son royaume; que le lendemain, ils auroient pu se rendre maîtres de son royaume, mais non de sa personne; & que le troisieme jour & sa personne & son royaume avoient été hors d'atteinte de leur part ".

Ladislas rétablit ses affaires.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Ladislas, en grand homme tel qu'il étoit, au lieu de se laisser abattre, travailla à prévenir les suites de sa defaite. Il envoya ordre dans toutes les Provinces de son Royaume de faire des levées, & de les faire rassembler à Saint Germain; ce qui fut exécuté avec tant de diligence, à cause de l'aversion que ses sujets avoient pour les François, qu'il se trouva bientôt plus formidable qu'auparavant. Il semble néanmoins par les circonstances de l'Histoire, qu'il fut rédevable de son salut, & du tour favorable que prirent ses affaires, à une négociation secrete entre lui & les Florentins, par laquelle il leur céda, ou suivant d'autres leur vendit Cortone, qui étoit une acquisition importante pour eux. Suivant les Historiens Florentins (*b*), la paix se conclut en ce tems-là entre lui & les Florentins; mais il faut alors que ce n'ait été de la part de Ladislas qu'une paix de convenance, puisque quelques semaines après on reprit de part & d'autre les armes. Cette paix servit à décourager Louis d'Anjou à un tel point, qu'il s'en retourna en France, & renonça au dessein de faire valoir ses prétentions sur le royaume de Naples.

Sforce quitte le service du Pape.

Ladislas étant ainsi parvenu à son grand but, recommença à faire des préparatifs de guerre. Les Florentins avoient laissé leurs troupes & leurs Généraux au service du Pape Jean XXIII. Le corps que commandoit Sforce passa l'hiver dans le Duché de Spolete. Les Florentins étoient convenus avec le Pape, qu'il payeroit les troupes qui étoient à son service; Jean ne se trouvant pas en état d'acquitter les arrérages dus à Sforce qui alloient à dix sept mille ducats, le créa Comte de Cotignola. Des Ursins, l'autre Général des Florentins, ne put digérer qu'on fit un pareil honneur à son rival, dont l'origine étoit à peine connue, & demanda que le Pape le congédiât. Jean n'osa pas desobliger des Ursins, qui étoit le chef d'une des plus illistres familles de Rome; & Sforce aiant à la fin rassemblé le peu de troupes qu'il commandoit se fortifia à Selva d'Algieri. Pendant qu'il étoit campé là, le Pape lui envoya un Cardinal, pour l'inviter de rester à son service, & lui fit offrir une somme d'or, mais qui n'alloit pas à ce qui lui

(*a*) *Aretin* p. 257.

(*b*) Istorie di Firence dall' Ann. 1406 fino al ann. 1438, ap. *Muratori* ubi sup.

étoit dû. Sforce refusa l'argent, comme indigne de lui, témoigna le plus profond respect pour le Pape, mais invectiva amérement contre des Ursins, & déclara qu'il ne vouloit plus rester au service de sa Sainteté. Ladislas s'avançoit en ce tems-là avec son armée vers Rome, il n'eut pas sitôt appris que Sforce avoit quitté le service du Pape, qu'il lui offrit carte blanche s'il vouloit passer au sien.

Et passe à celui de Ladislas.

Le marché fut bientôt conclu; Sforce reçut assez d'argent pour payer ce qui étoit dû à ses troupes, & se rendit enseignes déployées dans le camp du Roi. L'hiver étant survenu, & l'armée Napolitaine manquant de vivres, on ne put rien entreprendre cette campagne. Les troupes furent mises en quartiers d'hiver, & Ladislas fit non seulement Sforce Gouverneur de Pérouse, mais lui conféra tous les titres & les honneurs qui dépendent d'un Souverain. La plupart des Florentins auxiliaires avoient quitté Sforce, & continuoient de servir sous des Ursins, qui étoit le premier en rang. Au commencement du Printems Sforce se mit à la tête de ses troupes, & marcha contre des Ursins, qui étoit dans la Marche d'Ancone. Il le poussa de lieu en lieu, & il fut enfin obligé de se réfugier dans Rocca Contrada, où Sforce l'assiégea.

Les Florentins choisissent Braccio pour Général.

Les Florentins se trouvant ainsi en quelque façon sans Général, donnerent le commandement de leurs troupes à Braccio, Gentilhomme de Pérouse. Aretin (*a*) insinue qu'il étoit si grand Capitaine, qu'il étoit douteux à qui l'on devoit donner la préférence, à lui ou à Sforce. Il avoit été banni de sa patrie, & s'étoit acquis tant de réputation par sa valeur, que les Florentins regarderent comme un triomphe, qu'il voulut bien accepter le commandement de leur armée. Après les avoir servi avec beaucoup de fidelité & de succès en Toscane, ils l'envoyerent au secours du Pape Jean & de Des Ursins, qui couroient risque d'être absolument opprimés par les Napolitains. Nous grossirions trop cette Histoire, si nous entrions dans le détail de toutes les belles actions que Braccio fit durant le cours de cette guerre. Les Biographes sont assez enclins à faire de chaque rencontre heureuse, une victoire remportée par leur Héros. Il faut cependant avouer, qu'en général les véritables exploits de Braccio n'ont pas besoin d'être exagerés, pour lui faire honneur, & on convient que du côté des vertus civiles, il l'emportoit sur Sforce. Tandis que ces deux Généraux servirent sous le commandement d'autres, ils furent unis par l'amitié la plus étroite; mais aussitôt qu'ils commanderent en chef, ils conçurent une haine mortelle l'un pour l'autre. Pendant que Sforce fut Gouverneur de Pérouse, au nom de Ladislas, il y eut de fréquentes rencontres entre lui & Braccio, qui furent généralement à l'avantage du dernier, parcequ'il connoissoit mieux le pays, & qu'il y étoit plus aimé. Ensuite Braccio servit avec honneur dans le Bolonois, & trouva moyen de réduire entierement Bologne sous l'obéissance du Pape, qui n'avoit osé en reprimer les habitans.

Ses exploits.

Pendant que Braccio étoit dans le Bolonois, il eut avis de la fâcheuse situation où se trouvoit des Ursins, qui étoit toujours assiégé dans Rocca Contrada. La place étoit très-forte, & ne pouvoit être réduite que par la

(*a*) *Aretin.* p. 260.

SECTION VII. *Histoire Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

famine. Cependant Sforce & Malatesta, qui étoient alors au service de Naples, ne laisserent pas de pousser opiniâtrément le siege pendant trois mois, & Braccio résolut de le faire lever à tout prix. Dans cette vue il marcha à Cesene, ville florissante qui appartenoit à Malatesta; il la prit avec le château, la pilla & la démolit. D'autre part Ladislas chargea Campano, un autre de ses Généraux, de soumettre toutes les places qui appartenoient à Braccio dans le Péroufin. Braccio marcha alors à Borgo St Sepulchro sur la frontiere du Florentin, & delà à Mantoue, dont il s'empara. Là il concerta avec Des Ursins le projet de le tirer de Rocca Contrada; il lui donna avis qu'il s'avanceroit jusques à Ugubio, à dix milles de la place; que s'il étoit attaqué dans sa marche par les Napolitains, Des Ursins ne devoit plus attendre d'autre secours de lui, parcequ'il auroit atteint son but, qui étoit de faire décamper l'ennemi; mais que si l'ennemi continuoit le siege, il étoit déterminé à l'attaquer dans ses retranchemens, pendant que des Ursins feroit une vigoureuse sortie. Ce projet réussit. Les assiegeans décamperent pour aller au devant de Braccio; Des Ursins profita de l'occasion pour se retirer avec sa garnison à Urbin, & delà vint joindre Braccio, & de cette façon il se sauva par une espece de miracle, suivant l'Auteur de la vie de Sforce. Les Napolitains avoient en ce tems-là deux armées en campagne, l'une & l'autre supérieures à celle de Braccio pour le nombre, mais bien moins disciplinées & aguerries. L'une de ces armées assiegeoit Ponte Patulo dans le Péroufin, & l'autre observoit les mouvemens de Braccio, qui ne put jamais engager des Ursins à tenter de faire lever le siege, en surprenant l'ennemi. Des Ursins prit la route d'Orviete, & Braccio celle de Todi. Ce dernier marcha ensuite à Marciano, ville du Péroufin, qui lui appartenoit, & qui avoit courageusement résisté à toutes les forces Napolitaines. A son approche les Napolitains leverent le siege de Ponte Patulo, & tout fut tranquille en Toscane le reste de la campagne. Ladislas ne laissoit pas de continuer la guerre contre le Pape Jean; mais Braccio toujours actif trouva moyen de se rendre maître de l'importante place de Todi, qui est située entre Pérouse & Rome. Pour réparer cette perte, Ladislas enleva plusieurs places au Pape, qu'il avoit chassé de Rome, & qui s'étoit réfugié dans le Florentin.

Le Pape n'est pas reçu à Florence.

Les Florentins étoient en ce tems-là fort partagés entre eux. Nonobstant toute l'activité de Braccio & de leurs autres Généraux, Ladislas gagnoit tous les jours du terrein, & leur étoit devenu aussi redoutable que Galéas l'avoit jamais été. Le Pape n'avoit pas une capacité proportionnée à la place qu'il occupoit, la plus grande partie de la Chrétienté ne le reconnoissoit point, & un puissant parti dans Florence jugeoit qu'on s'étoit déja engagé trop avant dans sa querelle. A quoi il faut ajouter qu'on avoit indiqué un Concile Général à Constance, du consentement de presque tous les Princes Chrétiens, pour régler les affaires de l'Eglise. Sur le tout ceux de ce parti croioient qu'on ne devoit pas provoquer davantage Ladislas.

Bien que le parti des Guelfes fût encore le parti dominant dans Florence, toutes ces considérations étoient si plausibles, qu'on n'invita point le Pape à venir dans la ville, & qu'il demeura à une maison de plaisance

de l'Archevêque (*a*). La froideur des Florentins le porta à s'adresser à l'Empereur Sigismond, auquel il fit offrir de se soumettre à un Concile Général. L'Empereur fut content de la proposition; mais il y eut de grandes difficultés sur le lieu où on l'assembleroit. Le Pape dit en confidence à Aretin (*b*), qu'il étoit résolu de ne consentir à aucune ville, où l'Empereur eût plus de pouvoir que lui. A la fin voyant ses affaires en mauvais état, il envoya deux Cardinaux, en qualité de Légats à Sigismond, & leur donna plein-pouvoir de consentir à telle ville que ce seroit, selon qu'ils en conviendroient avec l'Empereur. Après bien des conférences les Légats consentirent au choix de la ville de Constance, ce qui causa beaucoup de chagrin au Pape, qui fut obligé de dissimuler.

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

Ambition de Ladislas.

En ce tems-là Ladislas avoit échoué dans une entreprise contre Bologne, dont il avoit confié l'exécution au Marquis d'Este, qui voioit avec jalousie l'accroissement de la puissance de ce Prince en Italie. Ladislas ne laissa pas de faire une acquisition importante, en engageant des Ursins de passer à son service, & ce Général devint alors ennemi aussi déclaré de Braccio, que Sforce l'avoit été. Ce renfort fut très-agréable à Ladislas, car des Ursins lui amena un corps de troupes aguerries, qui lui furent d'une grande utilité pour le siege de Todi, qu'il assiégeoit avec une armée de vingt-huit mille hommes, suffisante pour subjuguer toute la Toscane, & c'étoit aussi le but de Ladislas. Braccio n'avoit gueres que trois mille hommes, avec lesquels il fit des prodiges. Ladislas commença par bloquer la place, & ruina toute la campagne aux environs, ce qui engagea les habitans à envoyer quelques-uns des principaux d'entre eux pour traiter de la capitulation: une des conditions qu'ils demandoient, étoit que Braccio & les troupes Florentines eussent la liberté de se retirer où bon leur sembleroit. Ladislas eut beaucoup de peine à consentir à cet article. Braccio se retira à Frata dans le Pérousin, & cinq-cens Napolitains prirent possession de Todi. Ils en agirent avec tant de brutalité que les habitans les chasserent & rappellerent Braccio, desorte que le siege recommença. Braccio fit une si belle défense, & traita avec tant de générosité quelques Seigneurs Napolitains, qu'il avoit fait prisonniers dans une sortie, que Ladislas lui demanda une entrevue; il lui offrit les conditions les plus avantageuses, s'il vouloit entrer à son service, Braccio les refusa en homme d'honneur & par là augmenta l'estime que le Roi de Naples avoit pour lui. On dit que pendant ce siege Sforce empêcha des Ursins d'être pris, malgré l'inimitié qui subsistoit entre eux.

Mort de ce Prince 1414.

A la fin, Ladislas voiant au bout de vingt-quatre jours, qu'il n'y avoit aucune apparence de prendre la place, se retira avec son armée à Pérouse, où sur quelques soupçons il fit arrêter des Ursins. L'état languissant de sa santé l'obligea de retourner par Rome à Naples, où il mourut au mois d'Août 1414; il laissa sa couronne à sa sœur Jeanne, Duchesse d'Autriche. C'est ainsi que les Florentins dûrent leur salut à la mort d'un Prince, qui étoit leur ennemi déclaré, & qui ne trouvoit qu'eux dans son chemin, pour l'empêcher de se rendre maître de toute l'Italie. Sforce, qu'il avoit laissé

(*a*) *Aretin.* p. 257. (*b*) Le même p. 258.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

pour commander contre Braccio, aiant appris sa mort, mit ordre du mieux qu'il put à la Marche d'Ancone, & marcha à Rome pour maintenir cette ville dans l'obéissance de sa nouvelle Maitresse.

Entrevues du Pape & de l'Empereur.

Le tems de l'ouverture du Concile de Constance approchoit. Jean XXIII & l'Empereur Sigismond avoient eu plusieurs entrevues ensemble pendant quelques mois, à Plaisance, à Crémone & en d'autres villes de Lombardie, & tout ce qui en résulta c'est qu'ils conçurent l'un pour l'autre une secrete haine. Le Pape, aiant pris congé de l'Empereur, passa l'hiver à Mantoue, d'où il se rendit à Bologne, & ce fut là qu'il apprit la mort de Ladislas. Comme il avoit promis solemnellement à l'Empereur de se rendre au Concile de Constance, & de se soumettre à tout ce qu'il décréteroit, il se trouvoit dans la nécessité d'y aller. Avant son départ, il ordonna à Braccio, qui étoit avec son armée à Ancone, de se rendre à Bologne, & de se charger du Gouvernement de cette ville dans son absence. Quelques-uns prétendent que le Pape avoit dessein de se défaire de Braccio, parceque les Pérousins avoient promis de se soumettre alors au Saint Siege, & qu'il auroit été déchargé du payement des gros arrérages qu'il devoit à ce Général. Il est certain que Braccio eut quelque soupçon, car étant venu, accompagné de ses seuls domestiques, pour rendre ses respects au Pape, à peine fut-il entré dans la ville, qu'il s'en retourna avec beaucoup de précipitation à son camp, & commença les hostilités dans le Bolonois. Quelle qu'eut été l'intention de Jean XXIII, il vit que Braccio étoit son Maître, & au bout de quelques jours se reconcilia avec lui : en conséquence de cet accord, Braccio fut mis en pleine possession du Gouvernement de Bologne & de ses revenus.

Tranquillité de Florence.

Florence jouissoit alors d'une paix si parfaite avec tous les Etats voisins, qu'elle n'eut pas besoin de rappeller Braccio. Les dissensions domestiques en ce tems-là n'étoit pas non plus dangereuses, bien que les animosités entre les principaux citoiens ne fussent nullement éteintes. Mais les plus considérables familles avoient tant souffert tour à tour, qu'elles étoient contentes de rester tranquilles sous le Gouvernement actuel, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de renouveller leurs prétentions.

Tenue du Concile de Constance.

Ce qui contribua beaucoup à cette tranquillité, qui suivant Machiavel (*a*) dura huit ans, après la mort de Ladislas, c'est que toute l'Europe, & les Florentins en particulier, étoient en suspens, par ce qui se passoit au Concile de Constance. Le Pape y arriva le 28 d'Octobre, & l'Empereur, qui avoit été couronné à Aix-la-Chapelle, entra dans cette ville le jour de Noël, & se rendit à la Cathédrale, où le Pape célébra pontificalement la Messe, assisté par Sigismond en habit de Diacre, c'est-à-dire avec la Dalmatique. Le Concile fut une des plus nombreuses assemblées qu'on eût jamais vue en Europe. Suivant Aretin (*b*) l'Empereur étoit accompagné au moins de trente mille chevaux. Le Pape présida au Concile. On dressa trois trônes dans la Cathédrale, un pour le Pape, un pour l'Impératrice, & un autre au milieu pour l'Empereur. Il s'y trouva plusieurs Princes d'Allemagne, l'Electeur de Saxe, l'Electeur Palatin & celui de Maience, le Gouverneur de

(*a*) Hist. Florent. L. III, à la fin. (*b*) *Aretin.* p. 258.

la Marche de Brandebourg, les Ducs de Baviere, d'Autriche & de Silesie, cent-vingt-huit Comtes, deux-cens Barons, & vingt-sept Ambassadeurs de Princes où d'Etats Souverains. Du reste pour les plaisirs & la débauche ce Concile ressembloit plus à une assemblée de Carnaval, qu'à une de Vénérables Peres. Les Florentins y avoient leurs Députés comme les autres Souverains; mais ils furent assez généreux pour ne pas abandonner le Pape Jean, quoiqu'il se manquât à lui-même. Après bien des délibérations, il fut conclu que Jean XXIII, de même que les deux Antipapes, Ange Corrario & Pierre de Lune se démettroient du Pontificat. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail sur ce qui se passa, parceque nous en avons parlé ailleurs (a). Nous nous contenterons de dire en peu de mots, que le 11 de Novembre 1417, on élut pour Pape le Cardinal Othon Colonne, qui prit le nom de Martin V. cette élection fut fort agréable aux Florentins, & après la fin du Concile en 1418, le nouveau Pape se rendit à Florence en 1419, & il y resta deux ans, comme dans le lieu le plus commode pour traiter des affaires de l'Eglise & de l'Italie.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Révolte des Bolonois.

On a vu plus haut, que le Pape Jean avoit laissé Braccio pour Gouverneur à Bologne; il agit vivement contre les Etats voisins, encouragés & protégés par les ennemis du Pape, & il remporta généralement l'avantage. Cependant les Bolonois, mécontens de la dureté de son gouvernement & de ses exactions, auxquelles il étoit en quelque façon contraint par la pauvreté du Pape, profiterent de son absence pour se soulever; mais avant qu'ils eussent le tems de se rendre maîtres de la Citadelle, Braccio parut à leurs portes, & les obligea de se soumettre. Peu après étant sorti pour une expédition contre ceux de Rimini & les Péroufins, les Bolonois se révolterent encore, mais avec plus de concert & de résolution. Mais Braccio, qui avoit eu soin de pourvoir la Citadelle d'une bonne garnison & de vivres, revint avec une diligence surprenante, & après un combat opiniâtre, il fut repoussé, & fut contraint de faire en forme le siege de la ville. Les habitans se défendirent avec tant de courage, que Braccio fut obligé de changer le siege en blocus; il se saisit de tous les passages, par où la Place pouvoit recevoir des vivres. Les Magistrats lui envoyerent alors une députation des personnes les plus respectables, pour lui demander pardon de ce qui s'étoit passé, rejettant tout le blâme sur la populace, qui avoit pris les armes malgré eux. Braccio, après avoir feint de faire quelque difficulté, leur pardonna encore, & les obligea de lui donner pour ôtages cinquante des principaux citoiens. Sur ces entrefaites, aiant appris la déposition de Jean XXIII & l'élection de Martin V, il vendit Bologne & ses dépendances aux habitans pour quatre vingt mille ducats. Il s'en servit pour payer & recruter son armée, & tourna tous ses efforts pour réduire Pérouse, sa ville natale, qui avoit chassé la garnison Napolitaine & s'étoit remise en liberté. Il prit pour prétexte, que les Péroufins avoient rompu leur alliance avec les Florentins, & étoient gouvernés par la Faction qui l'avoit exilé avec tous les plus dignes citoiens. A son approche les Péroufins rappellerent la garnison Napolitaine, & prirent à leur servi-

(b) *Hist. Univ.* T. XXXII, ou *Hist. Mod.* T. XVIII. p. 311 & suiv.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

ce des Urfins, qui étoit forti de fa prifon de Naples. Cependant Braccio prit fi bien fes mefures, que ni Chicolini, le Général Napolitain, ni des Urfins ne purent fe jetter dans Péroufe. Les Péroufins fe trouverent fi preffés, qu'ils envoyerent des Députés aux Florentins pour les prier d'être médiateurs entre eux & Braccio. Les Florentins firent partir des Députés pour fon camp, chargés de le folliciter d'entendre à un accommodement.

Procédés de Braccio.

Quoique Braccio fût actuellement Général de Florence, & qu'il agît fous fon autorité, il y avoit fi longtems qu'il s'étoit mis dans une forte d'indépendance, & il avoit une fi forte paffion de fe voir maître de Péroufe, qu'il refufa de fe défifter de fon entreprife, & congédia les Députés avec une réponfe peu fatisfaifante. Il s'empara enfuite des Forts & des villes des environs; il défit totalement Chicolini & Malatefta, qui s'avançoient au fecours de Péroufe, & les fit tous deux prifonniers. La ville fe rendit alors à lui, & l'on dit qu'il la gouverna avec beaucoup de douceur & d'équité.

Les Florentins regarderent les fuccès de Braccio avec une grande indifférence, parcequ'ils étoient affurés de fa fidelité envers leur République, & qu'ils pouvoient toujours l'empêcher d'entreprendre de paffer les bornes de fon autorité. Revenons à d'autres affaires de Florence, qui avoit à redouter un nouvel ennemi puiffant.

Deffeins du Duc de Milan. 1419.

Jean Vifconti, fils aîné de Galéas, aiant été affaffiné par fes fujets, eut pour fucceffeur fon frere Philippe, qui reffembloit à fon pere & à fon ayeul du côté des qualités & de l'ambition, & fuivant quelques-uns les furpaffoit à l'un & à l'autre égard. La foibleffe & les divifions des Miniftres de fon frere avoient mis en mauvais état les affaires de fa Maifon; Philippe les rétablit bientôt, & ne fe rendit pas moins redoutable aux Florentins, que l'avoit été fon pere. Ce Prince, aiant envie de s'emparer de Gênes, fut encouragé à cette entreprife par les exilés en grand nombre que les François & les Factions en avoient chaffés, & qui s'étoient retirés en Lombardie. Mais avant que de s'embarquer dans cette expédition, il voulut s'affurer des Florentins, & furmontant l'averfion naturelle qu'il avoit pour eux, il envoya une magnifique Ambaffade à Florence pour offrir fon amitié à la République, & de faire une nouvelle alliance. Il y avoit vingt ans que la Cour de Milan n'avoit envoyé d'Ambaffade aux Florentins (*a*). Nicolas d'Uzano, étoit en ce tems-là celui qui avoit le plus de pouvoir dans Florence; ce fut lui qui fut nommé pour traiter avec les Ambaffadeurs de Milan; qui étoient chargés de négocier un nouveau Traité entre Philippe & les Florentins, par lequel Pannaro ou la riviere de Magra feroient les limites, au delà defquelles les Parties contractantes ne pourroient étendre leur domination, cette propofition ne fut nullement du goût des Florentins en général, parceque les limites propofées par Philippe entre les deux Etats, indiquoient clairement fes vues fur Genes. Uzano & les plus fages Florentins, qui connoiffoient par expérience les douceurs de la paix, reçurent les Ambaffadeurs très-poliment & le Traité fut conclu (*b*).

Tho-

(*a*) *Billius* l. c. p. 57.

(*b*) *Poggius* p. 202.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 14[illegible] jusqu'à l'an 1464.

Il s'empare de Gênes.

Thomas Fregose étoit alors Doge de Gênes; se trouvant dans l'impuissance de faire tête au Duc de Milan, faute d'argent, il vendit Livourne, place peu considerable en ce tems-là, aux Florentins pour cent-vingt mille ducats, dont la meilleure partie fut emploiée à lever des troupes sur les terres de Florence. Philippe envisagea cela comme une infraction au Traité nouvellement conclu, mais il dissimula son ressentiment. Carmagnole étoit pour lors Général & premier Ministre du Duc; il conduisit l'expédition contre Gênes si heureusement, que le Doge, aiant été battu sur mer & sur terre, fut contraint de lui remettre Gênes; après quoi Philippe se rendit maître de toute cette côte, ce qui étonna fort & fit trembler les Florentins.

Braccio fait Général du Pape.

Le Pape Martin V étoit encore à Florence, & Aretin (*a*) nous apprend qu'il n'y étoit pas trop respecté & qu'on chantoit même sous ses fenêtres des chansons satiriques. Cet Historien étoit avec lui, comme il avoit été auprès de ses prédécesseurs, & il eut besoin de toute son adresse pour empêcher le Pontife de faire éclater son mécontentement. Braccio, qui fesoit toujours la fonction de Général des Florentins, aiant triomphé de tous ses ennemis & étant maître de Pérouse, pouvoit rendre de grands services à Martin, pour lui faire recouvrer les places qui avoient été enlevées au S. Siege, & qui étoient entre les mains de Tirans particuliers. Du consentement des Magistrats de Florence, Braccio fut nommé Général du Pape. Il soumit en peu de tems un grand nombre de places; ce fut dans cette campagne que Nicolas Pichinin, alors simple soldat, donna les premieres preuves de sa capacité pour la guerre. Les succès du nouveau Général obligerent les Tirans des villes particulieres de lui demander la paix. Braccio pour se donner un plus grand relief choisit Florence pour le lieu des conférences. Il s'y rendit avec un équipage convenable à un Prince Souverain, & il fut reçu comme tel, non seulement par les Florentins, mais par le Pape même (*b*). Son Historien a fait la description de la surprenante magnificence qui regna à Florence pendant le séjour qu'il y fit, des joûtes & des tournois qu'il y donna. Comme il étoit fort aimé du Peuple, le Pape en prit ombrage, & par le conseil de Sforce, qui se trouva aussi à Florence, il chargea Braccio de réduire sous son obéïssance Bologne, qui s'étoit de nouveau mise en liberté. Les Florentins ignoroient les vues qu'avoit Martin en donnant cette commission à Braccio, & ils avoient pour maxime constante de ne laisser devenir ni le Pape, ni aucun Prince d'Italie trop puissant. Sforce fit sentir au Pape, que les Florentins traverseroient la grandeur du S. Siege même, & lui persuada qu'il avoit une belle occasion d'y annexer le Royaume de Naples, gouverné par une femme foible & sans capacité, au grand déplaisir des Napolitains.

Factions dans Florence.

Braccio, qui paroit avoir eu une forte dose de vanité, accepta sa nouvelle commission avec joie, & les Florentins qui se croioient en paix avec tout le monde, s'appliquoient soigneusement aux Sciences & aux Beaux-Arts, & par cette raison ne s'embarrassoient gueres d'avoir une armée. Suivant Machiavel (*c*), après Nicolas Uzano, ceux qui avoient le plus de

(*a*) *Aretin* p. 259.
(*b*) Vita Brachii ubi sup. p. 563.
(*c*) *Machiavel.* L, IV.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

pouvoir étoient Barthelemi Valori, Neron Nigi, Renaud Albizi, Neri di Gino, & Lupo Nicolini. D'autre part, les familles disgraciées étoient les Alberti, les Ricci, & les Medicis. Mais la longue jouïssance de l'autorité, & la durée d'une paix agréable avoient rendu ceux qui gouvernoient fiers, insolens & négligens à se précautionner contre ceux qui leur pouvoient nuire. Ils étoient, à la vérité, unis pour le maintien de la liberté & affectionnés en général à leur constitution. Mais leurs grandes richesses leur avoient inspiré l'orgueil, incompatible avec les manieres qui conviennent à des Républicains. Ils étoient jaloux les uns des autres, & chacun rejettoit sur ses collegues le blâme des abus qui se commettoient. Cette conduite inspira à la fin aux Florentins du dégoût pour leur Gouvernement, & jetta les premiers fondemens de la grandeur de la Maison de Medicis, qui avoit toujours été fort modérée, & qui reprit bientôt le dessus. Jean fils de Bicci fut élevé à la premiere Magistrature du consentement de ceux qui gouvernoient, ce qui causa une joie générale dans la ville, le Peuple s'imaginant avoir trouvé en lui un protecteur, ce qui fit craindre aux plus prudens que cela ne fît renaître des troubles. Nicolas d'Uzano en avertit les autres citoiens, mais on avoit conçu une si grande jalousie, contre lui, qu'il ne fut pas écouté. Ce qui fomenta l'animosité contre lui ce furent les succès du Duc de Milan; on accusa, peut-être à tort, Uzano d'avoir été le principal auteur de la conclusion du Traité entre Philippe & les Florentins. Suivant Machiavel (*a*), dans celui que ce Duc avoit fait avec le Doge de Gênes, il lui avoit laissé Serezana & d'autres places situées en deça de la Magra, à condition que s'il vouloit les aliéner, il ne le pourroit faire qu'en faveur des Génois. Les Florentins regarderent cette clause comme une infraction au Traité fait avec eux. Les plus puissans dans le Gouvernement jugeoient qu'on ne devoit pas la souffrir & prendre les armes. Plusieurs autres représentoient, qu'on ne devoit pas entrer légérement en guerre contre un Prince aussi puissant que Philippe, & qu'il étoit impossible de conserver les conquêtes que l'on pourroit faire, la Romagne étant entre deux. Cependant l'avis de ceux qui vouloient la guerre prévalut; on leva des troupes & on imposa de nouveaux droits. Le Peuple qui en sentit plus le poids que les riches, murmura contre ceux qui gouvernoient.

Guerre contre le Duc de Milan. 1423.

George Ordelaffi, Seigneur de Forli, étant mort en ce tems-là, laissa son fils Thibaut sous la tutelle du Duc Philippe. La mere de Thibaut, se défiant d'un tel tuteur, envoia l'enfant à Louis Alidossi, Seigneur d'Imola, dont elle étoit fille. Cette démarche irrita tellement les habitans de Forli, qu'ils obligerent cette Princesse de remettre son fils entre les mains du Duc, qui par ce moyen se vit maître de cet Etat. Cette nouvelle acquisition augmenta les ombrages des Florentins. Il y eut de grands débats sur la résolution de faire la guerre à Philippe: Jean de Medicis s'y opposa fortement, & représenta que le Duc n'aiant point encore commis d'hostilités, les Alliés des Florentins les regarderoient comme les aggresseurs, s'ils déclaroient la guerre. Les autres disoient, qu'il y auroit de la folie à attendre chez eux un Prince, qu'ils savoient certainement être leur ennemi, & qu'il étoit bien

(*a*) Machiavel *ubi sup.* Au reste tout ce récit est, principalement tiré de cet Historien. REM. DU TRAD.

plus avantageux de porter la guerre chez lui. Cet avis l'emporta, & la guerre fut résolue.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Opérations de la guerre & défaite des Florentins. 1424.

Philippe en aiant eu avis, envoya Agnolo de Pergola à la tête d'un corps de troupes contre le Seigneur d'Imola, pour l'empêcher d'entreprendre rien sur Forli. On étoit au cœur de l'hiver, & les fossés, qui fesoient la principale défense de la place, étant glacés, Agnolo la prit dans une nuit, & envoya Alidossi prisonnier à Milan. Les Florentins firent marcher leurs troupes, & assiegerent Forli. Agnolo, voiant le danger qu'il y avoit d'entreprendre de sécourir la place, entreprit le siege de Zagonara, appartenant au Comte Alberic, qui étoit alors à la solde des Florentins. Il se flatoit que ceux-ci décamperoient de devant Forli, pour venir au secours du Comte. Agnolo pressa si vivement Zagonara, qu'Alberic fut obligé de capituler, & de s'engager à rendre la place, s'il n'étoit pas sécouru par les Florentins dans quinze jours. Lorsqu'on eut appris cette nouvelle dans le camp des Florentins, ils résolurent de sécourir Zagonara à tout prix. Ils décamperent de devant Forli, au commencement de Fevrier, & outre la rigueur de la saison, ils eurent à surmonter la difficulté des chemins qui étoient presque impraticables. Ils attaquerent les Milanois, & furent si pleinement défaits que toute la ville de Florence en fut consternée. Cependant pour donner au Lecteur une idée de la façon dont on fesoit la guerre en ce tems-là, nous observerons que dans cette défaite de l'armée Florentine, il ne périt que trois hommes; encore ne furent-ils pas tués par les ennemis, mais étant tombés de cheval, ils furent suffoqués dans la boue.

Murmures du Peuple de Florence contre le Gouvernement.

Cette défaite, si l'on peut y donner ce nom, donna lieu au Peuple de Florence de murmurer hautement contre ceux qui gouvernoient. On disoit, qu'ils n'avoient entrepris cette guerre contre le Duc de Milan, que pour détourner l'attention des citoiens, & les empêcher de veiller au maintien de la liberté, qui étoit en danger. Le mécontentement alla si loin, que les Magistrats convoquerent une assemblée générale. Renaud Albizi fils de Mason, fit un discours pour justifier la conduite de ceux qui gouvernoient, malgré le tour peu favorable que la guerre avoit pris. Il tâcha de prouver, qu'en portant la guerre dans la Romagne, on avoit empêché que la Toscane n'en devint le théatre, & qu'on avoit rendu un grand service au S. Siege, & que comme il n'étoit question que de se tenir sur la défensive, la guerre seroit bien moins onéreuse. Ce discours & l'autorité d'Albizi, calmerent un peu les citoiens, & ils prirent à leur solde Odon ou Othon fils de Braccio, jeune homme de dix-sept ans & lui donnerent pour Gouverneur Nicolas Pichinin. Le nom de Braccio fut fort utile aux Florentins, car tous ses amis vinrent se ranger sous les étendarts de son fils.

Dissensions domestiques.

Les citoiens de Florence établirent aussi vingt Commissaires pour faire des levées de deniers. Ces Commissaires voiant les principaux de la République un peu abattus de la derniere déroute, les chargerent sans aucun égard. Ils en furent piqués, mais par bienséance ils ne se plaignirent pas des taxes qu'on leur imposoit, mais ils en blâmoient l'excès en général, & disoient qu'il falloit les diminuer. D'autres s'en étant apperçus, empêcherent dans les Conseils qu'on ne modérât les taxes. Eux voulant qu'on en ressentit la rigueur, afin de les rendre odieuses, firent ensorte que les Com-

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

missaires les levassent avec toute la dureté possible; on leur donna le pouvoir de tuer tous ceux qui s'opposeroient à leurs Sergens. Cela causa bien des troubles, des violences & des meurtres. Les principaux citoiens, au nombre de soixante-dix, s'assemblerent dans l'Eglise de Saint Etienne pour remédier au désordre. Jean de Medicis ne se trouva point à cette assemblée, soit qu'il n'y eût pas été appellé comme suspect, ou qu'il ne voulût pas s'y trouver, & qu'il ne l'approuvât point. Renaud Albizi l'ouvrit par un discours, où il exposa la triste condition des Grands, exalta la conduite de leurs Peres en pareille occasion, & conseilla qu'on se réunit pour s'affranchir du joug de la Populace. Le discours d'Albizi fut fort applaudi des auditeurs; mais Nicolas d'Uzano représenta qu'on ne pouvoit rien faire par la force, à moins qu'ils n'attirassent dans leur parti Jean de Medicis, le protecteur déclaré du Peuple. Il insista sur l'incertitude de l'issue d'une guerre civile, & sur le peu de succès qu'ils pouvoient se promettre, si l'on ne gagnoit pas Jean de Medicis. Renaud Albizi s'en chargea, & s'y prit avec toute la dextérité possible, mais ce fut sans succès. Jean de Medicis lui déclara qu'il ne pouvoit donner les mains à aucun changement dans la constitution de l'Etat, au préjudice du Peuple, il dit à Renaud, que les autres se servoient de lui pour parvenir à leurs fins, & qu'ils ne seroient pas sitôt les maîtres, qu'ils le perdroient lui-même; enfin il l'exhorta à penser aux choses avec plus de prudence, & à imiter l'exemple de son pere, qui pour s'attirer l'affection du Peuple, diminua le prix du sel, fit ordonner que les jours que les Conseils s'assembleroient, chacun seroit à couvert des poursuites de ses créanciers. Il conclut en disant, que pour lui il ne vouloit rien changer à la constitution de la République.

Conduite vertueuse de Jean de Medicis.

Une réponse si pleine de sagesse & de modération augmenta le crédit de Jean de Medicis, qui ne prit aucune part aux brigues des Grands, ensorte qu'il n'auroit tenu qu'à lui de se faire Seigneur de Florence. Ses parens le presserent de se servir de son crédit pour se venger de ses ennemis; mais il étoit trop bon patriote pour suivre leurs conseils. Renaud Albizi & ceux de son parti tâcherent de déposséder de sa charge Martin, un des Secretaires d'Etat, parcequ'il favorisoit les Medicis; mais bien loin de réussir dans ce dessein, le parti contraire fit déplacer Pagolo, qui étoit dans les intérêts de Renaud & des autres.

Politique du Duc de Milan.

Heureusement pour Florence, les Grands avoient alors peu de crédit parmi le Peuple, desorte qu'ils n'étoient pas en état de se ressentir de cette mortification, comme ils l'auroient bien souhaité. D'ailleurs, Philippe Duc de Milan s'étoit accommodé avec les Malatesta & ses autres voisins, & continuoit opiniâtrement à vouloir réduire Florence. Il avoit à son service Ange ou Agnolo de Pergola; & Carmagnole, tous deux habiles Capitaines. Le dernier étoit dans le Bolonois, pour tâcher de réduire Bologne, qui s'étoit soumise au Pape Martin, à la persuasion de Bentivoglio, son ancien Maître. Philippe avoit aussi étendu ses frontieres du côté de la Savoye jusqu'au pied des Alpes.

Affront qu'il fait à

Comme il étoit maître consommé dans l'art de dissimuler, il envoya une Ambassade honorable à Florence pour traiter de la paix; mais comme on ne la cherchoit pas sincérement de part ni d'autre, les hostilités continue-

rent, & les Florentins s'efforcerent inutilement de reprendre Forli. C'est ce qui les engagea à nommer un Ambassadeur de leur côté, ils jetterent les yeux sur Barthelemi Valori, qui n'étoit nullement propre pour cet emploi, parcequ'il étoit vain & présomptueux (*). Etant arrivé à Lodi, Philippe lui fit savoir, qu'il n'eût pas à avancer plus loin en Lombardie, sous prétexte que la peste étoit à Florence. Ce fut une grande mortification pour Valori; il s'en retourna tout droit à Florence, où tout fut en feu à cause de l'affront fait à l'Ambassadeur par Philippe, qui étoit en ce tems-là maître de Gênes. Les Florentins fournirent de l'argent & des troupes à Fregose, le dernier Doge, pour recouvrer cet Etat; il réussit au point qu'il s'empara d'une grande partie de la côte de Gênes, & qu'il donna bien des affaires au Duc de Milan. Les Florentins paroissoient déterminés à risquer tout contre ce Prince, qui avoit des vues sur la couronne de Naples. Il s'adressa au Pape, & se plaignit de sa partialité pour les Florentins, qu'il accusa de fomenter la division entre le Légat & les Bolonois. Il fit si bien que le Pape envoia à Bologne un autre Légat, qui étoit entierement dans les intérêts de Philippe. Par ce moyen, & par d'autres circonstances favorables, il regagna du crédit dans Bologne & acquit Imola avec d'autres places importantes dans la Romagne. Dans le même tems il se concilia la famille des Malatesta; aiant fait prisonnier Charles, Seigneur de Rimini, il lui fit & à tous ses amis le meilleur traitement possible, & le mit en liberté sans rançon.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

l'Ambassadeur de Florence.

Antoine Seigneur de Faënza se déclare pour les Florentins.

Tandis que les affaires des Florentins offroient une aussi sombre perspective, & que Philippe avoit déja attaqué leurs domaines, ils furent un peu renforcés par l'alliance d'Antoine Seigneur de Faënza; & suivant l'Historien de Milan, les Généraux du Duc, & Agnolo en particulier, n'avoient nullement envie de voir finir la guerre. On rapporte différemment ce qui fit passer le Seigneur de Faënza dans le parti des Florentins. Ce qui semble le plus probable, c'est qu'Antoine n'aimoit pas Philippe, & qu'il avoit de l'inclination pour les Florentins. Ce qui y contribua encore, ce fut une événement qui arriva vers ce tems-là. Le jeune Comte Odon & Nicolas Pichinin, après avoir rendu d'assez grands services aux Florentins, aux environs d'Arezzo & dans le Val de Mugelli, furent défaits par les habitans de cette vallée. Odon fut tué, & Pichinin en cherchant à se sauver fut pris par les Paysans & mené à Faënza. Il y ménagea si bien Antoine, qu'il l'engagea à se déclarer pour les Florentins contre Philippe. Là-dessus Florence le déclara par un décret public, le premier de ses Alliés, & envoya un corps de ses troupes pour protéger Faënza contre les entreprises du Duc de Milan. Cet incident changea l'objet & le théatre de la guerre. Philippe fut obligé de rappeller Agnolo; & les Florentins, charmés d'éloigner la guerre de leurs pays, donnerent le commandement de leurs troupes à Bernardin. Forelli, Général Milanois, marcha à lui pour le com-

(*) Billius, Historien de Milan, dit que les Florentins, pour se donner du relief auprès des Italiens & des autres Etats, firent broder en ce tems-là sur leurs Drapeaux l'ancienne inscription des Romains, S. P. Q. R. donnant à entendre par là que la République de Florence, étoit la vive image de la République Romaine (1).

(1) Billius ubi sup. p. 64.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

battre. Les deux armées en vinrent aux mains proche d'Angleria, les Florentins furent mis en déroute & leur Général pris prisonnier avec les principaux Officiers. Aretin lui-même (*a*) semble blâmer les Florentins, & attribuer ce désastre à leur avidité & à leur cruauté.

Pichinin passe au service du Duc de Milan.

Ce malheur fut suivi d'un autre. Nicolas Pichinin, le meilleur Général qu'ils eussent alors en Toscane, jugea que ses services n'étoient pas suffisamment recompensés, & se plaignit qu'on n'avoit pour lui aucun égard, & que ses troupes n'étoient pas payées. Comme il étoit un soldat de fortune & de fort basse naissance, les Florentins s'imaginerent qu'il n'avoit en vue que de faire augmenter ses appointemens, & mépriserent ses plaintes. Desorte que lorsque le tems de son engagement fut expiré, il se retira d'abord à Cortone, ensuite à Pérouse, & puis entra au service du Duc de Milan.

Les Florentins implorent le secours des Vénitiens. 1425.

Les Florentins se crurent alors perdus. Leurs finances étoient épuisées. Ils n'avoient ni troupes, ni Généraux, & leurs ennemis étoient puissans. Pichinin leur enleva toutes leurs places entre Bibienna & Arezzo. Il ne leur resta donc d'autre ressource que de faire de nouveaux efforts auprès des Vénitiens, qu'ils croioient aussi intéressés qu'eux à s'opposer à la trop grande puissance du Duc de Milan. Philippe n'ignoroit pas que les Florentins étoient mal intentionnés pour lui; & Carmagnole, son plus habile Général, qui avoit quitté son service par mécontentement, se trouvoit à Venise, & s'intéressoit pour les Florentins. Le Duc eut recours à ses artifices ordinaires, & s'appercevant que les Vénitiens étoient déterminés à s'allier avec les Florentins, il offrit la paix à ces derniers, moyennant qu'ils rompissent la négociation avec Venise; ils rejetterent cette condition. Il fit ensuite les mêmes offres aux Vénitiens, mais il essuia aussi un refus de leur part.

Ligue entre les Florentins & les Vénitiens.

Le Chef de l'Ambassade de Florence à Venise étoit Laurent Ridolphé, homme adroit & très-capable, qui trouva moyen de mettre le Doge dans ses intérêts; il continua à être secondé par Carmagnole, qui suivant Aretin (*b*) fut empoisonné secretement par ordre de Philippe. Après bien des difficultés, le Traité entre les Florentins & les Vénitiens fut conclu aux conditions suivantes; que les Florentins fourniroient quatre mille hommes de pied, & qu'ils ne feroient point la paix, sans le consentement des Vénitiens.

1426. Le premier effet de cette ligue, fut que les Vénitiens mirent le siege devant Bresce, ce qui allarma tellement Philippe, qu'il rappella toutes les troupes qu'il avoit en Toscane. Les Florentins se virent par là en liberté de partager leur armée. Ils en envoyerent une partie pour satisfaire à leurs engagemens avec les Vénitiens, & emploierent l'autre à reprendre les places situées entre Bibienna & Arezzo. La situation de Philippe en ce tems-là fournit une preuve du danger qu'il y a de se servir de Mercenaires. Ce Prince ne manquoit ni de troupes, ni d'argent & il avoit trouvé moyen d'attirer à son service les meilleurs Généraux d'Italie; car Sforce & Braccio étoient morts; le premier s'étoit noié, & le second avoit été tué. Mais la mésintelligence & l'avarice des Généraux du Duc

(*a*) *Aretin*. p. 261. (*b*) Là même.

dérangeoient ses plus importantes opérations. Bresce, bien que très-forte, & bien pourvue de tout, fut obligée de se rendre aux Vénitiens, de même que Bergame, & plusieurs autres places de Lombardie. Philippe céda aussi, fort contre le gré des Florentins, Imola & Forli, avec toutes leurs dépendances au Pape Martin V. Ce Pontife se porta pour Médiateur entre les Puissances belligérantes, & se servit du Cardinal de Sainte-Croix pour cette négociation. Le Duc étoit si mal servi par ses troupes & ses Généraux, qu'il fut forcé de souscrire à toutes les conditions, que ses ennemis prescrivirent. La ville de Milan lui donna alors une preuve de son attachement; elle étoit devenue si puissante que les habitans lui offrirent de soudoier un corps de vingt mille hommes, moitié cavalerie, & moitié infanterie, s'il vouloit continuer la guerre contre Venise & Florence. Cette offre suspendit quelque tems la conclusion de la paix. Les suites de la guerre n'aiant pas été favorables à Philippe, on reprit les négociations, & la paix fut conclue à Ferrare, au mois d'Avril 1428.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

1427.

Exemple d'animosité & de courage.

Suivant Machiavel (*a*) cette guerre entre les Florentins & les Milanois, fut accompagnée d'une grande animosité. Blaise del Milano, Gouverneur de Monte-Petroso, château assez peu considérable, étoit assiegé par les Milanois; se voiant pressé par le feu qu'ils y avoient mis, il jetta de la paille & des habits du côté où le feu n'avoit point pris, & jetta dessus deux enfans fort jeunes qu'il avoit; mais il aima mieux périr lui-même dans les flammes, que de profiter du secours que ses ennemis lui offrirent. Les Milanois admirerent sa constance & son courage, & envoyerent ses enfans & ce qu'ils purent sauver de ses effets à Florence, & la République les entretint à ses dépens tant qu'ils vécurent. Le même Historien nous fournit un exemple qui prouve combien la trâhison est odieuse aux ames généreuses. Agnolo s'étant présenté devant Galeata, ville de Romagne, Zanobi del Pino, qui en étoit Gouverneur, non seulement la rendit sans la moindre résistance, mais l'exhorta à laisser les Alpes de la Romagne, & à descendre en Toscane, où il feroit la guerre avec moins de risques & plus de profit. Agnolo ne put supporter la lâcheté & la trâhison de cet homme, l'abandonna à la discretion de ses valets, qui pendant plusieurs jours lui donnoient seulement à manger du papier peint, desorte qu'il mourut de faim.

En conséquence de la paix conclue avec Philippe, les Florentins rentrerent en possession de toutes leurs places de la Romagne. Mais Machiavel assure que cette guerre leur couta la somme immense de trois millions, cinq-cens mille ducats; dont ils n'étoient pas dédommagés par le recouvrement de leurs places; tandis que les Vénitiens s'étoient rendus aux dépens des Florentins, si puissans, qu'ils étoient devenus suspects à leurs Alliés, & ce fut cette jalousie même, qui suivant le même Historien, fut une des grandes raisons, qui les porterent à faire la paix.

Nouvel impôt à Florence.

Durant cette guerre, qui dura depuis 1422 jusqu'en 1427, le Gouvernement de Florence avoit eu recours à divers expédiens pour lever de l'argent. Enfin pour que les impôts fussent proportionnés aux facultés de chacun, on ordonna que ceux qui auroient cent florins, en payeroient un

(*a*) *Machiavel* L. IV.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

demi à l'Etat. Les gens riches, que cette loi chargeoit, s'y opposerent; mais Jean de Medicis l'appuia si fortement, qu'elle passa. Cette taxe s'appella *Catasto*, & mit un frein à la tirannie des Grands, parce qu'étant réglée par la Loi, on ne pouvoit plus inquieter personne. Le Peuple voulut encore, qu'on remontât aux années précédentes, & qu'on examinât par cette nouvelle loi, ce que les riches avoient payé de moins, & qu'on les fit payer jusqu'à la concurrence d'une parfaite égalité. C'étoit-là un projet injuste, cruel & contraire à la bonne politique. Jean de Medicis, qui avoit pour principe d'agir avec modération dans les affaires d'Etat, s'y opposa & calma les esprits. En 1428 les Grands & les citoiens voiant qu'ils ne pouvoient se décharger de cet impôt, suggérerent aux Commissaires établis pour le percevoir, qu'ils devoient étendre le *Catasto* à toutes les villes & Places soumises à Florence (*a*). Les Commissaires goûterent cette idée, & on envoia ordre à tous les habitans des Places acquises, de donner un état de leurs biens. Toutes les villes firent des remontrances, & alléguerent leurs conventions avec les Florentins, en vertu desquelles les habitans devoient se taxer eux-mêmes. Il vint des Députés de tous côtés pour représenter l'injustice du procédé qu'on avoit avec eux. Ces Députes, étant arrivés à Florence, & aiant fait connoitre leur commission, furent tous arrêtés, & les prisons se trouverent remplies des principaux de Pise, de Volterre, de Pistoie, d'Arezzo, de Cortone & d'autres villes.

Les Volterrans se révoltent. Les Volterrans furent ceux qui se plaignirent le plus haut, soutenant que par leur convention primitive, ils devoient être considerés comme Alliés, plutôt que comme sujets des Florentins. Il y avoit parmi leurs Députés un homme, qui s'appelloit Juste, digne, dit Billius (*b*), d'avoir vécu dans un Etat plus considerable; il conseilla à ses concitoiens d'acquiescer à ce que les Florentins demandoient, jusqu'à des tems plus favorables. Son avis fut suivi & les Députés de Volterre eurent la permission de s'en retourner. Juste étant de retour fut élu Prieur. Excité par son ressentiment contre les Florentins, & par un homme de qualité nommé Jean, son Collegue dans la Magistrature, il appella le Peuple à la liberté, arrêta le Gouverneur Florentin, & se fit reconnoitre pour Souverain de Volterre.

Ils sont réduits & mal traités. Les Florentins avoient si peu craint les Volterrans, qu'ils n'avoient pas seulement mis de garnison dans leur ville. Aussitôt qu'ils apprirent leur révolte, elle leur fit moins de peine en elle-même, qu'elle ne leur fit craindre que cet exemple n'entrainât les autres villes considerables, qui leur étoient soumises. Dans un Conseil des principaux Magistrats, il s'en trouva d'assez généreux pour proposer de remettre la taxe aux Volterrans & de s'en tenir aux anciennes conventions. Mais ceux qui étoient pour établir la taxe l'emporterent, représentant, qu'étant en paix avec le Duc de Milan, on n'avoit rien à craindre en Toscane. Renaud Albizi & Pola Strozzi furent chargés de traiter avec les Volterrans, avec ordre d'emploier la force, s'ils ne pouvoient les ramener par la douceur. Strozzi étoit de tout Florence l'homme le plus propre pour cette commission, à cause de la modération qu'il avoit toujours marquée pour les Volterrans & pour les au-

(*a*) *Billius* ubi sup. p. 117. *Machiavel* l. c. (*b*) *Billius*, l. c.

autres villes; on lui remit donc la principale conduite de cette affaire, & il la ménagea avec la plus grande habileté. Il favoit que Jufte, le nouveau Seigneur de Volterre, n'étoit que d'une naiffance commune, & qu'il étoit haï par les Grands & par les plus riches citoyens. Quand Strozzi fut à huit milles de la ville, il engagea plufieurs de ceux dont nous venons de parler à fe rendre à une petite place, nommée Gambazio, & leur repréfenta la folie des Volterrans en attirant contre eux le reffentiment des Florentins, auxquels ils étoient incapables de réfifter (*a*). Les Volterrans fe plaignirent d'abord amérement de la tirannie des Florentins; mais Strozzi promit d'agir en leur faveur auprès du Gouvernement de Florence, pour faire redreffer leurs griefs,ce qui leur fit accepter la propofition qu'il leur fit, de s'emploier de tout leur pouvoir à remettre Volterre fous l'obéiffance des Florentins.

Section VII. Hiftoire de Florence depuis l'an 1400 jufqu'à l'an 1464.

Jufte, qui n'ignoroit pas qu'il y avoit un puiffant parti contre lui, & qui connoiffoit la puiffance des Florentins, demanda du fecours aux Etats voifins. Les Siennois s'excuferent fur leur alliance avec Florence, & Paul Guinifi, Seigneur de Lucques, pour regagner les bonnes graces des Florentins, à qui fa conduite durant la guerre avec le Duc de Milan avoit donné de l'ombrage, envoya prifonnier à Florence le Député que Jufte lui avoit envoyé. Cependant les Commiffaires aiant raffemblé toutes les troupes qu'ils purent, s'approcherent de Volterre, pour feconder les efforts des partifans qu'ils y avoient. Jufte, voiant qu'il n'avoit d'autre reffource que fa valeur, & la force de fa place, fe prépara à une vigoureufe défenfe. Le parti Florentin affembla alors les principaux citoiens, auxquels on communiqua ce qui s'étoit traité avec Strozzi. Arcolano, frere de Jean, étoit à la tête du parti; il s'étendit fort fur le fervice qu'ils rendroient à leur patrie, & fur la reconnoiffance qu'auroient les Florentins, qui ne manqueroient pas de mettre le gouvernement de la ville entre leurs mains, pourvu qu'ils fe défiffent de Jufte, & qu'ils reçuffent les Commiffaires de Florence qui étoient à leurs portes.

Cette affemblée fe tint fi fecretement que Jufte n'en eut aucune connoiffance. Arcolano & quelques-uns de fes amis fe rendirent au Palais, & aiant tiré Jufte dans une chambre fous prétexte d'avoir à lui parler d'affaires, ils l'affaffinerent, après qu'il fe fut défendu vaillamment, & qu'il eût bleffé dangereufement deux des affaffins. Sa mort déconcerta tellement fon parti, qu'Arcolano & fes amis ne trouverent aucune difficulté à ouvrir les portes aux Florentins, qui rentrerent ainfi en poffeffion de Volterre (*b*). Les Volterrans furent cruellement trompés dans leurs efpérances; car les Florentins, joignant la haine au mépris, les obligerent de payer le *Catafto* à toute rigueur. Les Grands furent traités comme le Peuple; une partie du territoire de leur ville en fut démembré, & les privileges qui leur reftoient encore furent abolis.

Parmi les Officiers qui avoient été au fervice de Florence, fe trouvoit le fils d'une fœur de Braccio, qui s'appelloit Nicolas Fortebraccio. Il avoit fervi en Lombardie, & à la conclufion de la paix, on lui avoit donné fon

Origine de la guerre de Florence contre Lucques. 1429.

(*a*) *Billius* ubi fup. p. 118.

(*b*) *Machiavel* L. IV.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

congé. Mais au lieu de licencier les troupes qu'il commandoit, il les avoit grossies, sous prétexte de faire valoir certains droits de famille dans le Duché de Spolete, où il étoit né (*a*). Les Commissaires Florentins l'employerent pour la réduction de Volterre. Après cette expédition, il projetta de faire une incursion dans le Lucquois, à laquelle on soupçonna que Renaud d'Albizi l'engagea, par haine pour Paul Guinisi (*b*).

Mort & caractere de Jean de Medicis.

Florence avoit perdu en ce tems l'illustre & fidele patriote Jean de Medicis, qui laissa à Cosme son fils des biens immenses, & une double portion de sa fermeté, de son amour pour la patrie & de sa modération. Les avis qu'il donna sur son lit de mort à ses enfans, sont remplis des plus nobles sentimens de zele pour le bien public (*c*), & depuis Atticus il n'y a peut-être pas eu de particulier, qui ait su se conduire si sagement parmi des factions opposées, sans reproche, & étant en possession d'aussi grands biens. Cette derniere circonstance est une preuve des immenses richesses que les Nobles de Florence acquéroient en ce tems-là par le commerce; car Jean de Medicis étoit généreux jusqu'à la profusion, & charitable jusqu'à la foiblesse. Il ne s'informoit des personnes que par rapport à leurs besoins, & il les soulageoit aussitôt qu'il en étoit instruit. Il ne brigua jamais les charges de l'Etat, mais on les lui conféra presque malgré lui. Son caractere naturellement doux le portoit à avoir pitié de ceux qui l'offensoient, plutôt qu'à s'en venger. Désintéressé & sans ambition, il mourut généralement aimé, & par un rare exemple dans un Etat populaire, il fut redevable de son crédit, non à son éloquence, qui étoit médiocre, mais à sa rare prudence. Cosme son fils, ainsi que nous l'avons insinué, hérita de son crédit comme de ses biens.

Cosme son fils est contraire aux Lucquois.

Il y a lieu de penser, sur ce qui est échapé à Machiavel & à d'autres Historiens, que Cosme avoit très-mauvaise opinion de Guinisi. Quoiqu'il ne fût pas en fort bonne intelligence avec les Albizi, il se joignit à Renaud & à Neri fils de ce Caponi, qui avoit eu tant de part à la réduction de Pise, pour exciter secretement Fortebraccio à son expédition contre les Lucquois. Fortebraccio étoit campé avec ses troupes à Fucecchio, ville de la dépendance des Florentins. Au mois de Novembre 1429, il marcha avec trois-cens chevaux & trois cens fantassins, & s'empara de Compito & de Anoti, deux châteaux de l'Etat de Lucques, dont le dernier n'étoit pas à plus de huit milles de cette ville, il pilla en même tems tout le territoire. Guinisi n'avoit point de troupes, & se plaignit aux Florentins de l'invasion de Fortebraccio. Ils répondirent qu'ils n'avoient aucune part à ce qu'il avoit fait, & ce Capitaine allégua, qu'il avoit voulu s'indemniser d'une somme que Guinisi devoit à son oncle Braccio (*d*). Les plaintes de Guinisi produisirent un effet tout opposé à celui qu'il en attendoit; elles firent concevoir aux Florentins l'espérance flateuse de pouvoir se rendre aisément maîtres de la ville de Lucques. On vit bientôt des pelotons de gens, qui s'entretenoient sur ce sujet, & qui ne respiroient que la guerre contre Guinisi. Cosme de Medicis, qui n'avoit encore gueres d'expérience dans les affaires

(*a*) *Aretin*. p. 262.
(*b*) *Machiavel* ubi sup.
(*c*) Le même.
(*d*) *Bilius* l. c. p. 123.

d'Etat, & croiant avec vraiſemblance rendre ſervice à ſa patrie, ſe joignit ouvertement au parti qui vouloit la guerre.

Débats au ſujet de la guerre.

Nicolas d'Uzano & ſes amis s'oppoſerent au torrent, & repréſenterent aux citoiens le mauvais état des finances, n'y aiant point d'argent dans ce qu'ils appelloient le Mont. Ils repréſenterent ce qu'il y avoit de honteux, à déclarer la guerre ſans ſujet, à un Prince, qu'ils avoient mis il y avoit peu au nombre de leurs Alliés; combien il étoit contraire à la ſaine politique d'entreprendre la conquête d'une auſſi puiſſante ville que Lucques, dans l'état d'épuiſement où l'on ſe trouvoit. Ces raiſons & pluſieurs autres ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit du gros des Florentins. La voix publique diſoit, que Guiniſi étoit le ſeul Tiran qui reſtoit en Toſcane, qu'il avoit toujours favoriſé les ennemis des Florentins, & qu'il avoit envoyé, pendant la derniere guerre, ſon fils ſervir ſous le Duc de Milan. Ce qui ſervit à appuier le Parti qui étoit pour la guerre, c'eſt que les Recteurs de Peſcia & de Vico, deux villes qui appartenoient à Florence, demanderent le pouvoir de recevoir les châteaux, qu'on venoit leur offrir, aſſurant qu'on ſe rendroit bientôt maître de tout le territoire de Lucques.

Délibérations ſur ce ſujet.

Ceux qui s'oppoſoient à la guerre étoient néanmoins ſi reſpectables par leur prudence & par leur autorité, que l'on n'en vint pas d'abord à une réſolution, & Guiniſi envoya un nouvel Ambaſſadeur à Florence pour tenter de pacifier les eſprits. Cet Ambaſſadeur s'appelloit Jaques Viviani, à qui Guiniſi avoit fait grace, quoiqu'il eût été convaincu d'avoir conſpiré contre lui. Mais Viviani ſe ſouvenoit plus du riſque qu'il avoit couru, que de la grace qu'il avoit reçue. Etant à Florence il intrigua, ſous main avec ceux qui demandoient la guerre, ce qui les encouragea à preſſer une réſolution déciſive ſur ce ſujet. Les Seigneurs aſſemblerent le Grand Conſeil, où il ſe trouva quatre cens, quatrevingt-dixhuit citoiens. Renaud Albizi exalta beaucoup les avantages d'un Peuple libre ſur des eſclaves, tels qu'étoient les Lucquois, aſſujettis à un de leurs citoiens, qui avoit été toujours ennemi de Florence. Il s'efforça enſuite de prouver, que l'état préſent de la république étoit une puiſſante raiſon d'entreprendre la guerre, dont le ſuccès etoit preſque infaillible, parce que l'a conquête de Lucques mettroit obſtacle aux deſſeins que le Pape & le Duc de Milan pourroient former contre la liberté des Florentins, & les rendroit encore les arbitres de l'Italie. Nicolas d'Uzano combattit le ſentiment de Renaud avec une grande force. Il repréſenta, que la ville de Lucques, quand elle étoit libre, avoit été en tout tems amie de Florence; qu'on ne pouvoit faire la guerre au Tiran, ſans que le Peuple en ſouffrit; que la politique & la juſtice plaidoient également en faveur de la paix. Que les Florentins ne pouvoient attendre de ſecours des Vénitiens, occupés à aſſurer leurs nouvelles acquiſitions. Que le Duc de Milan ſeroit charmé de voir la République entrer dans une nouvelle guerre, qui épuiſeroit ſes finances, & que ce Prince aſſiſteroit ouvertement, ou ſous main la ville de Lucques, parcequ'il n'étoit nullement de ſon intérêt qu'elle tombât entre leurs mains. Il conclut en diſant, que le meilleur parti étoit de ſe tenir en repos, parcequ'il y avoit beaucoup d'apparence, que les Lucquois ſe laſſeroient de leur tiran, & ſe jetteroient d'eux-mêmes entre les bras des Florentins. Ajoutant, qu'il leur pro-

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464

nostiquoit, qu'en fesant la guerre, ils mettroient obstacle à leur propre grandeur.

La guerre resolue.

Les raisons d'Uzano étoit si pressantes, & si justes, que les Avocats de la guerre n'eurent rien à repliquer, & se contenterent de demander qu'on recueillit les voix. Elles déciderent la question en leur faveur par une pluralité de quatre-cens contre quatrevingt-dixhuit. On nomma dix Commissaires pour la direction de la guerre, & on donna le commandement des troupes à Astorre Gianni, & à Renaud Albizi; on traita aussi avec Fortebraccio pour les châteaux qu'il avoit pris, & pour l'engager au service de la République. Cette expédition étoit si fort au goût du Peuple, qu'on eut bientôt mis une armée sur pied, outre les troupes de Fortebraccio.

Les Lucquois implorent le secours de leurs Alliés.

Guinisi, voiant l'orage prêt à fondre sur lui, fit retentir toute l'Italie & la plus grande partie de la Chretienté de ses plaintes de l'infidélité des Florentins; il en appella surtout au Pape, au Duc de Milan, & aux Vénitiens de la justice de sa cause. Philippe fut le seul qui écouta ses plaintes. Billius, noble & savant Milanois, qui écrivoit en ce tems-là, nous apprend (*a*) que le Duc fut le principal auteur de la guerre, & qu'il avoit vu à Sienne des lettres du Duc aux Florentins, où il leur promettoit son assistance, ce qu'il ne fesoit que pour fomenter une guerre, qui servit à affoiblir les deux partis.

Mauvaise conduite des Généraux Florentins.

L'incapacité des deux Généraux Florentins dans le commandement d'une armée, parut bientôt. Etant arrivés sur le territoire de Lucques, ils partagerent leurs troupes. Astorre s'étendit dans la plaine du côté de Camaggiore & de Pietra Santa, & Albizi tira vers les montagnes. Ils se conduisirent non seulement imprudemment, mais d une façon brutale. Astorre étant arrivé à Seravezza ou Salto della Serva, vallée riche & fort peuplée dans le voisinage de Pietra Santa, les habitans, qui étoient Guelfes, & qui depuis longtems étoient mécontens du Gouvernement de Guinisi, offrirent d'abord de se soumettre aux Florentins. Astorre feignit d'accepter leur offre, mais il fit assembler tous les hommes dans une de leurs Eglises, & les fit tous prisonniers de guerre. Ensuite il fit saccager tout le pays, sans épargner ni les Temples, ni les femmes, ni les filles, en un mot il y commit les plus horribles excès. Quelques-uns de ces pauvres gens trouverent moyen de s'échaper & de se rendre à Florence, où ils exposerent leur malheur d'une façon si touchante, qu'Astorre fut rappellé, condamné & *Averti*.

Renaud Albizi fut soupçonné dans le même tems de faire la guerre à son profit; on remarquoit que, bien qu'il eût été le principal promoteur de la guerre, il l'avoit faite avec si peu de vigueur, qu'il sembloit n'avoir en vue que de s'enrichir par le pillage. Ces discours étant venus aux oreilles de Renaud, comme il étoit violent & fier, il vint à Florence sans congé, se présenta devant le Conseil des dix Commissaires de guerre, & après avoir invectivé contre l'ingratitude des citoiens, il leur remit sa commission. Les dix n'entreprirent rien contre un homme de cette distinction, mais ils donnerent la conduite de la guerre à Neri di Gino, fils de Caponi, & à

(*a*) *Billius* l. c. p. 125.

Alemanno Salviati, qui firent les dispositions nécessaires pour agir plus vigoureusement contre l'ennemi.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Les Lucquois se préparent à se défendre.

Cependant Guinisi ne se manquoit pas à lui-même; étant fort riche, il levoit des troupes par tout, & sollicita l'assistance des Siennois, ou au moins leur médiation. Les Siennois, qui redoutoient autant les succès des Florentins qu'ils détestoient leur cruauté, entreprirent d'être Médiateurs & envoyerent Antoine Francisque pour ménager un accommodement entre les Florentins & les Lucquois. Mais les premiers étoient si passionnés pour la conquête de Lucques, que la négociation fut infructueuse. Les Siennois solliciterent alors les Vénitiens d'interposer leurs bons offices; les Vénitiens répondirent, que tout ce qu'ils savoient touchant les Siennois, c'est qu'ils avoient été compris dans le dernier Traité de paix; ensorte que les Députés revinrent à Sienne sans avoir rien effectué. Alors Antoine Francisque, qui étoit un jeune Gentilhomme qui avoit beaucoup de courage, & de crédit, leva un bon corps de troupes, conjointement avec un neveu de Guinisi, & se jetta dans Lucques. Ils avoient donné en avance trente mille ducats à Rainier de Pérouse, qui après avoir reçu leur argent les trâhit, & passa au service des Florentins avec trois-cens chevaux, pour la même somme qu'ils lui payerent.

Lucques est assiegée. 1430.

Quoique cette défection fût très-préjudiciable à Guinisi (*a*), il se trouvoit néanmoins en état de faire une vigoureuse résistance. Il loua des Espagnols six galeres & plusieurs petits bâtimens, pour rendre inutiles tous les efforts que les ennemis feroient par eau. D'autre part, les nouveaux Généraux Florentins, changerent de plan, & marcherent droit à Lucques; comme leur armée étoit fort grossie, ils investirent la place, mais sans l'assieger régulierement, & mirent à feu & à sang les environs.

Belle défense des Lucquois.

Plusieurs Historiens Italiens taxent les Florentins d'avoir été des Maîtres durs & avides pour ceux qu'ils avoient soumis à leur domination, & peut-être ne sont-ils pas les seuls Républicains notés dans l'Histoire à cet égard. Il est certain, que leur procédé envers les Pisans & les Volterrans, inspira aux Lucquois pour leur Gouvernement plus d'horreur qu'ils n'en avoient pour celui de leur Tiran, ainsi qu'eux & les autres Etats d'Italie affectoient de qualifier Guinisi. Bien loin que les ravages commis sur leurs terres les décourageassent, ils promirent de se défendre contre leurs ennemis jusqu'à la derniere extrémité. Guinisi avoit deux fils; Pandolfe l'aîné étoit légitime, & l'autre bâtard, mais, à l'exemple des autres Princes d'Italie de ce tems-là, il ne mettoit que peu ou point de différence entre eux pour cela. Il confia au premier la défense de la ville, & donna à l'autre la conduite des sorties, qui étoient fréquentes & généralement heureuses. Les Florentins avoient une espece de canons, qui par la force de la poudre lançoient de grosses pierres; les Lucquois s'appercevant qu'elles fesoient peu d'effet, les mépriserent à la fin, & renouvellerent chaque jour leurs sorties, dans lesquelles ils tuoient quantité d'ennemis avec des mousquets, inconnus encore aux Florentins, & qui, avant ce siege, ne l'étoient point en Italie, quoiqu'ils ne le fussent peut-être pas dans les autres pays de l'Eu-

(*a*) Le même, p. 126.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

rope. On trouvera ci-dessous (*) la description que Billius fait de cette arme à feu, aujourd'hui si commune, & de l'exécution qu'elle fesoit parmi les Florentins. Aussi les Assiegés redoublerent leurs sorties sur les Florentins, qui avoient partagé leurs troupes dans deux camps, dont ils furent chassés par les assiegés, & un des Généraux pensa être pris, mais Cardano un des principaux Officiers le sauva. Les Lucquois emmenerent quatre gros canons, que notre Auteur appelle *Bombardæ*, & firent un grand nombre de prisonniers.

Les Florentins échouent à vouloir inonder Lucques.

L'issue de cette journée fit sentir aux Florentins, qu'il leur seroit impossible de se rendre maîtres de la ville, en continuant le siege sur le pied, qu'ils l'avoient commencé? La mauvaise saison approchoit, & ni les Généraux, ni les Commissaires de la guerre ne purent engager les soldats à quitter les villages voisins, pour venir camper assez près de la ville & la bloquer. Philippe Brunelleschi, si celebre pour avoir fait revivre les vrais principes de l'Architecture en Europe, & pour les édifices qu'il a construits à Florence, qui passent encore pour des chefs d'œuvre, proposa de faire déborder les eaux de la Serchia & d'inonder Lucques, proposition qui fut appuiée par les Généraux. Comme il passoit pour le plus habile Ingénieur de ce tems-là, son projet, quelque chimérique qu'il parût, auroit pu réussir, si l'on avoit pu déterminer les troupes Florentines à se camper assez près de la ville, pour troubler les travaux que les assiegés entreprirent pour prévenir le succès du projet de Brunelleschi. Il fit élever une forte digue, qui détournoit les eaux de la riviere & les portoit vers la ville, pour l'inonder. Les Lucquois, s'appercevant de son dessein, construisirent une digue parallele à la sienne, qui défendoit la ville, & quand les eaux furent de niveau entre les deux digues; ils envoyerent la nuit une partie de leurs forces attaquer cette partie du camp des Florentins, qui étoit voisine de la digue, & l'autre, avec les instrumens nécessaires pour percer la digue, desorte que l'eau se répandit dans la plaine où les assiégeans étoient campés, & ils furent obligés de s'éloigner de la ville.

Guinisi sollicite l'assistance du Duc de Milan.

Les Commissaires de la Guerre & les Magistrats de Florence, chagrins des disgraces qu'ils avoient essuiées & des pertes qu'ils avoient faites durant le siege, envoyerent Jean Guichardin pour commander seul l'armée; ce nouveau Général eut assez de pouvoir sur les troupes, pour les obliger à serrer la place de plus près. Il y a néanmoins de l'apparence qu'il n'auroit pas mieux réussi que ses prédécesseurs, si les trésors de Guinisi ne s'étoient épuisés, il fut obligé d'user de quelque rigueur, hors de saison, pour lever de l'argent sur les citoiens; ce qui donna lieu à une conspiration qui se forma contre lui. Guinisi connoissoit le danger auquel il étoit exposé, & par le conseil d'Antoine de Sienne, qui s'étoit intéressé fort vivement pour les Lucquois, il envoya Salvestre Trenta & Louis Bonvisi au Duc de Mi-

(*) *Præter jacula & sagittarum balistas, novum quoque teli genus invenerunt: gerebant manibus fustem cubiti & alterius dimidii longum; huic infixæ erant cannæ ferreæ, quibus item sulphure, ac nitro oppletis glandes ferreas vi ignis emittebant. Certa erat in ictu, si tetigisset, pernicies; nec arma aut scuta satis tegebant, quin sæpe duos aut & tertium, si per ordinem occurrerent, una glande transfoderent (1).*

(1) *Billius* ubi sup. p. 127.

lan (*) pour implorer ſon ſecours, les deux Ambaſſadeurs étoient du nombre de ceux qui avoient conſpiré contre le Seigneur de Lucques; car au fond les Lucquois ſe défendoient ſi courageuſement, moins par affection pour Guiniſi, que par haine contre les Florentins.

Section VII. *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1400 juſqu'à l'an 1464.*

Les derniers ſe défioient déja depuis quelque tems de Philippe, & ils avoient actuellement des Ambaſſadeurs à Milan pour veiller ſur ce qui ſe paſſoit, & pour l'affermir au moins dans le parti de la neutralité. Le Duc leur répondit, de même qu'aux Lucquois en termes généraux, & parut peu diſpoſé à s'intéreſſer au ſort de Lucques. Les Députés de cette ville s'adreſſerent à lui en particulier, lui expoſerent l'état de la place, & lui dirent que s'il vouloit les ſécourir, ils ſe ſaiſiroient de Guiniſi & le lui remettroient entre les mains de même que leur ville. Cette offre ne put encore engager Philippe à s'écarter de ſa circonſpection ordinaire, & il refuſa de ſe déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre parti. Mais il prit d'autres meſures pour venir à ſon but; il fit ſi bien que François Sforce qui étoit à ſon ſervice avec un bon corps de troupes, lui demanda publiquement ſon congé pour aller à Naples, le Duc le lui accorda, & Sforce aiant tout reglé pour ce qu'on lui donneroit & pour le nombre des troupes, tant avec Philippe, qu'avec les Lucquois, il dirigea tout droit ſa marche vers la Toſcane.

Les Lucquois obtiennent du ſecours de lui.

Cette intrigue ne put être ſi ſecrete, que Boccacino Alamanni, Réſident de Florence à Milan, n'en eût connoiſſance, qui avertit ſes Maîtres d'être ſur leurs gardes. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut de lever de nouvelles troupes, & de fortifier les paſſages, ce qui n'arrêta point Sforce. Sa marche fut cependant retardée par les artifices ordinaires du Duc, qui voulut ſavoir ce que les Vénitiens penſoient de ſa conduite (*a*). Voiant qu'ils reſtoient tranquilles, il ordonna à Sforce de continuer ſa marche.

Les Florentins ſe flatoient d'emporter Lucques, avant ſon arrivée, & preſſerent le ſiege plus vivement, mais ils furent vigoureuſement repouſſés. A la fin Sforce, à la tête de trois mille hommes de vieilles troupes, paſſa l'Apennin & parut à la vue de l'armée Florentine, qui leva d'abord le ſiege & alla camper à Librafatta, à moitié chemin de Piſe à Lucques. Sforce raſa tous les ouvrages faits par les aſſiégeans & entra dans Lucques, où il fut reçu en triomphe par Guiniſi & par les habitans, comme leur Libérateur. A la réquiſition d'Antoine on paya à Sforce ce qui lui étoit dû, ce qui acheva d'épuiſer Guiniſi. On tint un Conſeil de guerre, où il fut réſolu de ſe tenir ſur la défenſive, & Sforce marcha avec ſes troupes du côté de Piſtoie, où il prit le Bourg de Buggiano, & brûla un Château qui en étoit proche. De là il alla mettre le ſiege devant Peſcia, place importante pour la ſûreté de Florence même. Pagolo Diacetto, qui en étoit Gouverneur l'abandonna & s'enfuit à Piſtoie.

Sforce fait lever le ſiege de Lucques.

(*a*) *Billius* l. c. p. 129.

(*) Nous avons ſuivi le récit de Machiavel, mais ſuivant Billius, la marche de Sforce en Toſcane avoit déja été concertée auparavant avec Antoine, qui étoit déguiſé à Milan.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

Mauvais état des affaires des Florentins.

Il eſt certain que les affaires des Florentins paroiſſoient alors en très-fâcheux état. Le mauvais ſuccès de la campagne avoit de plus en plus animé le Peuple contre les Magiſtrats. Leurs Généraux, ſans talens pour la guerre, étoient en diviſion entre eux. Ils étoient haïs, non ſeulement de pluſieurs Etats voiſins, mais de leurs propres ſujets, & n'avoient pas un ſeul Allié, ſur qui ils puſſent compter. Le tréſor public étoit vuide, & il n'y avoit que la foible barriere de Peſcia, qui empêchât Sforce de marcher droit à Florence. Avec tout cela les riſques qu'ils couroient paroiſſoient plus grands, qu'ils ne l'étoient réellement. Les inſtructions ſecretes de Sforce ne l'autoriſoient pas d'agir offenſivement contre les Florentins, après qu'il auroit fait lever le ſiege de Lucques; & il n'avoit entrepris l'expédition contre Peſcia, que pour l'amour du pillage, parcequ'il ne pouvoit plus tirer d'argent de Lucques.

Ils gagnent Sforce par argent.

Les Florentins étoient inſtruits de tout cela, & pendant que Jean Malevolti, qui tenoit la place du Gouverneur, défendoit Peſcia, tout d'un coup le ſiege ſe rallentit, & enfin fut levé. Machiavel lui-même ne diſconvient pas que ce fut par l'argent que les Florentins gagnerent Sforce; car bien que la République fût pauvre, pluſieurs de ſes citoiens étoient prodigieuſement riches. Ceux d'entre eux qui étoient dans le ſecret, comptoient tellement ſur le pouvoir que l'argent avoit ſur un Général mercenaire, qu'ils ſe flatoient d'obtenir de Sforce, non ſeulement de lever le ſiege de Peſcia, mais de leur livrer Lucques même. Sforce, qui avoit de l'honneur, refuſa le dernier, mais il accepta cinquante mille ducats pour lever le ſiege de Peſcia, & promit de ne point protéger Lucques, tant que Guiniſi y ſeroit le maître, & d'agir de concert pour le faire dépoſer. Le Traité fut conclu, Sforce ſortit des terres de Florence, & retourna dans le Lucquois, où il campa hors de la ville. (*).

Ils font dépoſer & emprisonner Guiniſi.

Par le Traité conclu avec Sforce les Florentins étoient maîtres d'emploier contre les Lucquois tous les moyens qu'ils jugeroient à propos, & ils en mirent en uſage quelques-uns, qui n'étoient peut-être pas trop légitimes. Antoine de Sienne étoit alors à Lucques; les Florentins eurent des émiſſaires ruſés, qui porterent des lettres écrites en leur nom, les unes adreſſées à Guiniſi, & les autres aux principaux citoiens, mécontens de ſon Gouvernement. Ceux qui étoient chargés des lettres pour les citoiens, ſe laiſſerent ſurprendre par Guiniſi, & on fit tomber entre les mains des premiers celles qui étoient pour Guiniſi. Le contenu des premieres rendoit les citoiens ſuſpects à Guiniſi; & celles qui lui étoient adreſſées étoient conçues en des termes qui ſembloient indiquer qu'il y avoit un Traité entre lui & les Florentins ſur le tapis, qui étoit déja fort avancé, par lequel il devoit leur remettre la ville, moyennant deux-cens mille écus: il étoit auſſi fait mention dans pluſieurs des lettres interceptées par les citoiens, d'un deſſein de Guiniſi contre la vie d'Antoine, on les montra à ce dernier, qui réſolut de perdre Guiniſi.

Une

(*) Le récit que Machiavel fait de ce qui ſe paſſa après le retour de Sforce dans le Lucquois eſt fort incomplet, & nous laiſſe dans l'ignorance ſur ce qui donna lieu à la révolution qui arriva. Nous ſommes donc obligés d'y ſuppléer en aiant recours à Billius & à d'autres Hiſtoriens contemporains.

Une fourberie aussi compliquée n'auroit pu qu'être infructueuse, si Guinisi & les citoiens en étoient venus à une explication ensemble, mais ils se défioient trop les uns des autres, pour s'expliquer; desorte que chacun médita en secret de perdre l'autre. Antoine avec environ quarante citoiens surprirent pendant la nuit Guinisi dans la Citadelle, où il se croioit en sureté: ils lui reprocherent son gouvernement, lui prirent les clefs de la ville, & l'arrêterent prisonnier. Sforce arrêta aussi son fils Pandolfe, qui étoit dans son camp. L'un & l'autre furent envoyés à Milan, où ils moururent en prison.

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

Les Génois se déclarent contre les Florentins.

Malgré tous les artifices que les Florentins avoient emploiés contre les Lucquois, ils ne parvinrent pas à leur but, qui étoit de les assujettir. Il est évident que Sforce les avoit atrapés, sans qu'ils pussent se plaindre qu'il les eût trompés. Quelques Historiens prétendent qu'il reçut encore d'eux trente cinq mille écus, & qu'ils lui en promirent outre cela quinze mille au bout de trois mois, moyennant qu'il restât avec ses troupes dans l'inaction pendant cet intervalle. En conséquence, il se retira du côté de la Mirandole, laissant aux Lucquois le soin de se défendre eux-mêmes, ce qui ne leur étoit gueres possible dans l'épuisement où ils se trouvoient. Ils sentoient si bien leur foiblesse, qu'ils écrivirent au nom du Public des lettres aux Florentins, pour leur notifier qu'ils étoient délivrés de leur Tiran, qui avoit servi de prétexte à la guerre; qu'ils étoient prêts à leur accorder quelques marques de prééminence sur eux, pourvu qu'ils leur laissassent la pleine jouissance de leurs loix & de leurs privileges. Les Florentins, qui ne craignoient plus Sforce, rejetterent une offre si équitable, sous prétexte que la guerre avoit changé de nature, & qu'elle leur avoit tant couté de trésors, qu'ils ne pouvoient être dédommagés que par l'entiere soumission de Lucques. Les Lucquois rejetterent cette honteuse condition & se préparerent à se défendre jusqu'à la derniere extrémité, comme les Florentins à recommencer le siege. Antoine de Sienne, qui savoit que si les Florentins se rendoient maîtres de Lucques, sa patrie ne manqueroit pas d'être à son tour la victime de leur ambition, s'embarqua pour Genes, dont l'Archevêque de Milan étoit Gouverneur au nom de Philippe; d'ailleurs les Génois jouissoient à tous égards de leurs droits & privileges, & plusieurs d'entre eux possédoient des richesses immenses. Antoine s'adressa à eux, pour leur demander du secours contre les Florentins, en déclamant amérement contre leur ambition & leur injustice; sans pourtant vouloir engager le Duc de Milan dans cette querelle. Il importoit beaucoup aux Génois d'empêcher que Lucques ne tombât au pouvoir des Florentins; ils promirent donc à Antoine que, si le Duc de Milan vouloit le leur permettre, ils emploieroient en faveur des Lucquois leurs bons offices; & que si c'étoit sans succès, ils leur donneroient du secours. Ce qui donna lieu à cette favorable réponse, c'est que les Génois espéroient de recouvrer Livourne, que les Florentins avoient achetée de Frégose. Ils envoyerent une Ambassade à Florence, pour demander que les Florentins se désistassent de faire la guerre à Lucques, & la restitution de Livourne. Ces demandes déplurent extrémement, & la réponse qu'on fit ne déplut pas moins aux Génois; on leur dit, qu'on ne pouvoit les regarder que comme des sujets du

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464*

Duc de Milan, avec lesquels on ne pouvoit traiter comme avec un Etat indépendant. Les Ambassadeurs Génois partirent de Florence fort irrités, & aiant fait rapport du succès de leur commission, les Génois prirent la résolution de déclarer la guerre aux Florentins, & d'emploier Nicolas Pichinin pour Général; ce qu'ils firent de l'aveu du Duc de Milan, qui connivoit à leur procédé.

Dissimulation du Duc de Milan.

Les Florentins eurent avis de ce nouvel orage qui les menaçoit, ils prirent à leur solde quatorze-cens chevaux de Gui de Faënza, & donnerent le commandement de leur armée au Comte d'Urbin, qui n'y étoit gueres propre. Les Ambassadeurs de Florence à Venise ne manquerent pas de représenter au Sénat, que le Duc de Milan étoit le grand moteur de tout cela, & combien il seroit dangereux pour les Vénitiens, qu'il se rendit Souverain de la Toscane, ce qui étoit son grand but. Les Vénitiens se plaignirent à Philippe, qui, usant de sa dissimulation ordinaire, répondit qu'il avoit prété un corps de troupes aux Génois, & qu'il lui étoit indifférent, qu'ils assistassent les Florentins ou les Lucquois, parcequ'il étoit persuadé, qu'ils n'avoient en vue que de se défendre eux-mémes. Pour appuier sa réponse, il envoya à Venise une copie de ses conventions avec les Génois, par lesquelles ils étoient maîtres d'assister ceux qu'il leur plaisoit. Les Vénitiens parurent contens de cette réponse, ou feignirent de l'étre, nonobstant toutes les remontrances des Florentins (*a*).

Continuation de la guerre.

Cependant Pichinin s'étoit mis en marche pour sécourir Lucques, dont les Florentins avoient recommencé le siege. A son approche, ils le leverent, & se retracherent sur le bord de la Serchia. Leur armée étoit composée de cinq mille chevaux & de trois mille fantassins de troupes soudoiées, outre dix mille Florentins. Ce qui prouve les grandes richesses des particuliers de la République, après les grandes dépenses & les pertes qu'ils avoient faites, & malgré l'épuisement des finances. Mais bien qu'ils fussent supérieurs pour le nombre, Pichinin étoit si fameux, qu'ils n'oserent le combattre. Le premier soin de ce Général fut de reprendre les Forts & les châteaux des Lucquois, dont les Florentins s'étoient emparés; ensuite il parut devant eux pendant un jour, qu'il emploia à chercher un gué pour passer la riviere, & à leur couper les vivres par eau, en étant lui-méme abondamment pourvu par le moyen des barques qu'il avoit. On trouva enfin un gué; cependant pour peu que l'armée Florentine eût été bien commandée, Pichinin n'auroit pu en profiter, & auroit couru risque de voir une partie de son armée taillée en pieces. Mais les Génois & les Lucquois passerent presque sans opposition, n'en aiant rencontré que de la part de quelques troupes commandées par les jeunes Seigneurs de Faënza & de Pérouse: car sur les premieres apparences de danger le Comte d'Urbin se sauva à Pise, & les Florentins, se trouvant sans chef, se sauverent à Florence (*b*).

Défaite des Florentins.

Bien que les Historiens Italiens ayent fait grand bruit de ce passage & de la bataille qui s'ensuivit, il ne paroit pas qu'il y ait eu une douzaine de morts de part & d'autre; mais environ deux-cens soldats nouvellement le-

(*a*) *Poggius* L. VI. p. 273-276.

(*b*) Pogge raconte ce passage un peu différemment, mais il est d'accord pour l'essentiel. voy. p. 277, 278. REM. DU TRAD.

vés se noyerent dans la riviere en fuiant. Il y eut néanmoins un grand nombre d'hommes & de chevaux pris, mais Pichinin renvoya la plupart de ces prisonniers.

Exploits de Pichinin.

Quand la nouvelle de cette défaite arriva à Florence, les habitans crurent voir déja Pichinin à leurs portes. Mais ils ignoroient qu'il n'avoit ordre que de secourir Lucques & de reprendre tout ce que les Florentins avoient enlevé aux Lucquois: c'est ce qu'il effectua, & outre cela il pourvut la ville d'une grande abondance de vivres. Il ne laissa pas, en retournant à Gênes, de recevoir ordre de prendre plusieurs Places, sur lesquelles les Génois avoient des prétentions, entre autres Pontre-mole, place si importante qu'on la regarde comme la barriere de l'Apennin du côté de Gênes. Pichinin eut tout le succès qu'on pouvoit desirer. La prise de Pontre-mole ôta toute communication entre les Exilés de Gênes & les Florentins, & ouvrit aux Génois l'entrée de la Toscane.

Dissimulation des Florentins.

Nonobstant la retraite de Pichinin, les Florentins, bien loin de recommencer les hostilités contre Lucques, appréhenderent que les autres Etats de Toscane ne se liguassent contre eux. Ils savoient qu'ils étoient haïs des Siennois, qui venoient de se liguer avec le Pape & levoient des troupes, & que plusieurs Etats, outre ceux de Toscane, étoient très-disposés, à se liguer de la même façon. Les Florentins dissimulerent, & comme s'ils eussent été dans la meilleure intelligence du monde avec les Siennois, ils envoyerent non seulement une Ambassade à Sienne, mais engagerent les Vénitiens à en faire autant, pour négocier le renouvellement de l'ancienne alliance entre Sienne & Florence. Les Siennois, qui étoient déja en traité avec les Lucquois, furent surpris de la proposition; dans une conférence particuliere que les Magistrats eurent avec les Ambassadeurs de Venise, ils invectiverent si vivement & d'une maniere si spécieuse contre les Florentins, que les Vénitiens s'en retournerent, sans insister davantage. Pendant cette négociation, les Siennois élurent pour premier Magistrat ce même Antoine, qui avoit agi avec tant de chaleur contre les Florentins; ce qui fit que les Ambassadeurs de ces derniers partirent précipitamment de Sienne, & pour en imposer aux habitans du pays, par où ils avoient à passer, ils portoient des branches d'olivier, ensorte qu'ils arriverent heureusement à Florence. A peine y étoient-ils arrivés qu'on apprit, qu'il y avoit une ligue conclue entre le Duc de Milan, les Génois, qui affectoient l'indépendance, & les Siennois.

Ils se liguent avec les Vénitiens. 1431.

Les Florentins tâcherent de contrebalancer cette ligue, en renouvellant leur alliance avec les Vénitiens; mais ceux-ci, aiant des raisons de ne pas provoquer Philippe, n'y voulurent pas entendre. Les Florentins sollicitèrent alors Sforce de prendre le commandement de leurs troupes, tandis que les Vénitiens en fesoient autant; mais ce Général refusa de quitter le service du Duc de Milan, qui lui avoit promis sa fille naturelle en mariage. Le Pape Martin V, le grand restaurateur de l'autorité Papale en Italie, étant mort, eut pour successeur Eugene IV, Vénitien de naissance qui se joignit aux Ursins contre les amis de son prédécesseur, ce qui donna lieu à une espece de guerre civile dans l'Etat Ecclésiastique. Il passoit généralement pour fils du Pape Grégoire XII, & à son avénement à la thiare,

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

il forma le dessein de faire renouveller l'alliance entre les Florentins & les Vénitiens pour servir de contrepoids à la puissance du Duc de Milan; en effet le Traité fut conclu. Philippe en aiant eu avis, ordonna à quelques troupes, qui étoient à Pontre-mole, d'entrer en Toscane, ce qu'elles firent sous les ordres de Pichinin, qui pénétra si loin dans le Florentin, qu'il coupa toute communication entre Florence & Pise.

Cruauté envers les Pisans.

Les Florentins, sachant combien les Pisans étoient portés à la révolte, eurent recours à un expédient, peut-être nécessaire, mais inhumain. L'Archevêque de Pise, qui étoit Florentin, commandoit dans cette ville, & par ordre sans doute des Magistrats de Florence, il fit publier que tous les habitans âgés de plus de quinze ans & au dessous de soixante, eussent à sortir de la ville. Ce Prélat, d'un caractere brutal, présida lui-même à l'exécution de cet ordre barbare, mais il retint les femmes & les enfans des malheureux Pisans, comme des ôtages de leur fidelité. Cela n'empêcha point qu'il ne se trâmât un complot pour livrer la ville à Pichinin, qui paroissoit tous les jours à la vue de la place; mais ce dessein échoua par un accident (*a*). Pichinin ne laissa pas de soumettre tout le territoire de Volterre, & cette ville même se feroit rendue à lui, s'il n'eut pas été accompagné d'un grand nombre de Volterrans exilés, contre lesquels le parti dominant avoit une haine irréconciliable.

Conduite du Duc de Milan.

Pendant que la ligue entre Philippe, les Génois & les Siennois étoit sur le tapis, quelques jeunes Siennois, sans ordre, ni chef, firent une irruption dans le Florentin & brûlerent un château. On reçut la nouvelle de cette action à Milan, dans le tems que Philippe conféroit avec les Ambassadeurs des deux Républiques, & qu'il balançoit s'il concluroit la ligue ou non. Aussitôt qu'il fut informé de ce qui venoit d'arriver, il ordonna d'un air gai d'accorder aux Ambassadeurs de Sienne ce qu'ils demandoient (*b*), ce qui marque bien son caractere artificieux & fourbe.

Opérations de la guerre.

Le Comte Alberic eut ordre d'aller avec deux mille chevaux joindre Pichinin, pour pousser vigoureusement la guerre de Toscane. On s'apperçut bientôt que les sujets des Florentins n'avoient point de répugnance à se ranger sous l'obéissance de Philippe, quoiqu'ils refusassent de se soumettre aux Siennois; car comme la guerre se fesoit alors au nom du Duc, plusieurs Forts & châteaux se rendirent sans difficulté à son Général. Pichinin marcha alors vers la vallée d'Alsa, une des plus belles & des plus peuplées de toute l'Italie; il se préparoit à attaquer Staggio & les Forts voisins, dont la plupart appartenoient à des particuliers de Florence, lorsqu'on lui fit espérer qu'il pourroit se rendre aisément maître d'Arezzo, à la faveur d'une conspiration formée dans cette ville. On prétend, non sans beaucoup d'apparence, que les Florentins eux-mêmes, lui firent suggérer cette pensée, pour le faire sortir de leurs terres. Ce qu'il y a de certain, c'est que Pichinin avoit une si forte envie de s'emparer d'Arezzo, qu'il brûla tout ce qu'il avoit fait preparer pour son autre expédition, & marcha droit à cette ville; par tout où il passoit, on venoit lui apporter les clefs

(*a*) *Billius* l. c. p. 148. (*b*) Là même.

des Forts & des châteaux (*). Quand il arriva devant Arezzo, il trouva qu'on l'avoit trompé, & qu'on ne fesoit dans la place aucune mine de se rendre (*a*). Après avoir attendu quelques jours pour voir s'il se feroit quelque mouvement, les Siennois & les autres troupes le presserent de commencer le siege, protestant qu'ils perdroient la vie, s'ils ne se rendoient maîtres de la ville en quatre jours. Pendant que Pichinin délibéroit là-dessus, les affaires changerent tout à coup de face en Lombardie, & Philippe envoya ordre à Pichinin de revenir à Milan. Son nom seul étoit si redouté en Toscane, que les Florentins regarderent son départ comme une délivrance, quoiqu'il n'eût emmené aucunes troupes avec lui, & qu'Alberic lui succédât dans le commandement. Ils choisirent pour Général Micheletti, éleve de Sforce, & l'éloignement de Pichinin leur avoit tellement relevé le courage; que Micheletti eut bientôt une armée, avec laquelle il pouvoit affronter l'ennemi. La premiere lueur de bonne fortune qu'ils eurent, fut un avantage qu'ils remporterent sur Alberic auprès de Colle, où il fut obligé malgré lui de combattre les Florentins, & eut du dessous. Cet avantage, bien que peu considérable, fut célébré à Florence avec les plus grands transports de joie.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Pertes des Florentins & changement favorable pour eux.

Il faut observer qu'en ce tems-là, tous les domaines de Florence se réduisoient à cette Capitale, à leurs grandes villes murées, & à quelques petites places dans la vallée d'Alsa, qui n'avoient pas été prises. Presque tout le plat pays avoit été soumis par Pichinin & par les Siennois; mais la défaite d'Alberic fit prendre un meilleur tour à leurs affaires. Philippe le soupçonna d'être d'intelligence avec eux, & le rappella. Il lui substitua Antoine de Argola; qui n'avoit aucune autorité dans l'armée, & n'eut point occasion de faire valoir ses talens pour la guerre, parceque la saison étoit trop avancée. Durant l'hiver, il y eut une grande désertion dans l'armée Milanoise, & quantité des meilleures troupes, & des plus habiles Officiers passerent au service des Florentins.

Flotte des Vénitiens detruite.

Les Vénitiens, qui avoient renouvellé leur alliance avec les Florentins, avoient équippé la plus puissante Flotte, qu'on eût vue depuis bien longtems en Italie, c'étoit pour le leur opposer que Philippe avoit rappellé Pichinin de Toscane & il lui donna le commandement de toutes ses forces sur terre & sur l'eau. La Flotte Vénitienne, commandée par Nicolas Trevisani, & composée en grande partie de galeres, qui tiroient peu d'eau, remonta le Po & se posta vis-à-vis de leur armée de terre, qui étoit sous les ordres de Carmagnole, auquel Pichinin seul étoit capable de faire tête. C'étoit auprès de Crémone que la Flotte étoit postée, pendant que celle de Milan, moins considerable pour le nombre & pour la force des bâtimens, étoit au dessus de cette ville. Pichinin feignoit de n'être occupé

(*a*) *Poggius* L. VI. p. 283.

(*) On ne doit pas s'imaginer que les Forts, les Châteaux, & les Bourgs fortifiés, dont il est si souvent parlé dans cette Histoire, fussent autre chose la plupart, que des maisons de Gentilshommes particuliers, ou des villages ouverts, avec quelques Ouvrages élevés pour les défendre contre les Bandits & les soldats licenciés, qui infestoient en ce tems-là l'Italie, & l'avoient infestée depuis longtems, vivant de rapine & de pillage.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

que des opérations de terre, lorfque tout à coup, fans avoir communiqué fon deffein à perfonne qu'à Sforce, il s'embarqua fur une galere Milanoife, & quoique fans expérience fur l'eau, il fit faire aux Vénitiens par fa valeur & fon intrépidité perfonnelle, la plus grande perte qu'ils euffent jamais faite fur l'eau, tandis que Carmagnole ne pouvoit que la déplorer de deffus terre (*). Les circonftances de cette défaite font étrangeres à notre Hiftoire. Il fuffira de dire que le butin que firent les Milanois fut immenfe, & qu'on eftima la perte des Vénitiens à plus de fix-cens mille écus.

Avantages des Vénitiens & des Florentins.

Ils furent un peu dédommagés de cette perte par un autre endroit. Ils envoyerent une puiffante efcadre de galeres fur la côte de Gènes, qui remporta une victoire fignalée fur la Flotte Génoife. Les Florentins, fous Micheletti, furprirent Trebia, & reprirent la plupart des places que Pichinin & les Siennois leur avoient enlevées pendant l'Eté, ce qui découragea extrémement les Siennois. Une maladie contagieufe, qui fe mit parmi les chevaux, obligea les deux partis d'entrer en quartiers d'hiver. Nous profiterons de cet intervalle pour revenir aux affaires domeftiques de Florence.

Mécontentement à Florence.

Le mauvais fuccès de la guerre de Lucques caufa un grand mécontentement, & le Peuple qui l'avoit fouhaitée, ne favoit à qui s'en prendre. Ceux qui l'avoient demandée avec le plus d'empreffement, en rejettoient le blâme les uns fur les autres; mais on en vouloit furtout à ceux qui en avoient eu la conduite. On accufoit Guichardin, qui avoit commandé l'armée, après le départ de Sforce, de s'être laiffé corrompre par argent. Ces bruits allerent fi loin, que le Gonfalonier le cita; mais il abandonna fa pourfuite, foit à caufe du crédit de Guichardin, foit parcequ'il étoit innocent. Les accufations contre Cofme de Medicis eurent des fuites plus férieufes.

Hiftoire de l'exil de Cofme de Medicis. 1433.

Il avoit fait voir aux Florentins ce qu'ils auroient eu de la peine à croire, c'eft que Jean fon pere pouvoit être furpaffé du côté de la capacité & du défintéreffement. La premiere maxime de Cofme fut de ne fe déclarer pour aucun des Partis dans l'Etat, mais d'obliger indifféremment tout le monde par fon hofpitalité, fa munificence & fes autres vertus. Il porta cette maxime fi loin, que quand les affaires requéroient qu'il fit ufage de fon crédit, il engageoit Paccio Pucci, fon ami à agir, enforte que fon parti portoit le nom de Pucci. Il avoit encore pour ami Averardo de Medicis, qui avoit beaucoup de courage; mais Cofme étoit fi circonfpect, que bien qu'il approuvât fort la guerre contre Lucques, il fe fervit de fon crédit pour en faire donner la conduite à ceux qu'on favoit n'être point amis de fa maifon. Nous n'examinerons point, fi ce n'étoit pas là porter le défintéreffement trop loin contre la bonne politique. Les amis de Cofme moins défintéreffés que lui, faififfoient toutes les occafions d'exaggérer les mauvais fuccès, & de décrier la conduite des Généraux, ce qui ne lui étoit d'aucune utilité, puifque malgré fa modeftie & fon défintéreffement, il étoit regardé comme le premier citoien de Florence; & les ennemis de fa famille confideroient

(*) On doit comparer ce récit avec celui qu'on trouve dans l'Hiftoire de Venife *Hift. Univ.* T. XXXIII, ou *Mod.* T. XIX. p 175. 176, où l'on verra que ce ne fut pas à la feule valeur de Pichinin que les Milanois furent redevables de la victoire, & que la conduite de Carmagnole ne fut pas exempte de blâme. Rem. du Trad.

tout ce qui se fesoit, comme fait secretement par son concours & de son aveu. Nicolas d'Uzano étoit toujours respecté pour sa grande probité, sa capacité & son expérience, & on le regardoit comme le seul qui pût contrebalancer le crédit de Cosme. Barbadori, ainsi nommé à cause de la barbe rousse de sa famille, fut détaché par Renaud Albizi & par les autres ennemis des Medicis, pour l'engager à se mettre à la tête de leur parti. Uzano lui répondit, qu'il souhaiteroit que sa barbe fût plutôt d'argent que d'or, pour qu'il fit murement réflexion sur les conséquences de ce qu'il lui proposoit. Il entra ensuite dans le détail des divisions qui regnoient dans les principales familles, qui se qualifioient nobles, & prouva que le parti de Cosme avoit autant de droit au titre de parti de la Noblesse, qu'ils y en avoient eux-mêmes. Il fit ensuite l'apologie de Cosme, & montra combien il y avoit d'injustice de persécuter un homme, uniquement parcequ'il s'étoit acquis du crédit par ses vertus. Il s'étendit sur la folie d'une pareille entreprise à cause du grand crédit de Cosme dans l'Etat; & fit souvenir Barbadori, que si l'on se défesoit de Cosme, ils seroient gouvernés par Albizi, qui ne le valoit pas. Il conclut son discours, que Machiavel rapporte tout au long (*a*), en exhortant Barbadori à la modération & à la concorde, comme le seul moyen de maintenir la République.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Ces sentimens d'un illustre citoien & d'un homme sage, firent tant d'impression sur les ennemis de Cosme, que les choses resterent assez tranquilles pendant la guerre de Lucques. Mais vers la fin de cette guerre, Uzano étant mort, Renaud Albizi devint le Chef du Parti. Ennemi furieux & irréconciliable de Medicis, il tenta tout pour porter les citoiens à une guerre civile, plutôt que de ne pas perdre son ennemi. Il persuada à tous ses partisans de ne paroitre en public qu'armés, afin d'inspirer au Peuple la crainte de quelque danger, & dans toutes les assemblées pour l'élection des Magistrats, on voioit un air de guerre & elles ne finissoient gueres sans quelque émotion (*).

Il ne manquoit à Renaud que d'avoir un Gonfalonier à sa guise. Celui qui sembloit lui convenir le mieux étoit Bernard Guadagni, dont il paya les dettes, pour qu'elles ne missent pas obstacle à son élection. Le sort fut effectivement favorable à Guadagni. D'abord qu'il fut installé, Renaud lui représenta le péril où étoit la République par le crédit de Cosme, qui, sans être coupable d'aucun crime, l'avoit privée de sa liberté. Pour encourager Guadagni, il lui cita l'exemple de plusieurs gens en crédit, que le Peuple avoit abandonnés quand ils avoient été tirés en cause, qu'il en arriveroit autant à Cosme; l'assurant que lui & ses amis le soutiendroient jusqu'à l'extrémité dans l'administration de la Justice.

Guadagni se détermina sans peine à entreprendre ce que Renaud lui proposoit. Quand tout fut préparé, il fit citer Cosme, qui aussitôt qu'il fut

(*a*) *Machiavel* L. IV.

(*) Nonobstant tout cela, Machiavel parle avantageusement de Renaud, & le qualifie d'homme digne d'être honoré dans toute fortune. Si l'on considere ce qui arriva, quand les Medicis devinrent Souverains de Florence, il y a lieu de penser que Renaud avoit des raisons d'agir comme il fit, que Machiavel n'a point expliquées.

SECTION VII. *Histoire* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

arrivé au Palais, fut mis en arrêt. Albizi & ſes amis vinrent en armes ſur la place; les Seigneurs firent convoquer le Peuple, qui établit un Conſeil extraordinaire de deux-cens citoiens pour réformer l'État, & pour faire le procès à Coſme. Les débats ſur ſon ſujet durerent quatre jours; il étoit dans une chambre de la Tour du Palais, qu'on appelloit *Alberghettino*, d'où il pouvoit entendre tous les diſcours du Peuple; les uns vouloient qu'on le bannit, & les autres parloient de lui ôter la vie. Il appréhenda que ſes ennemis ne la lui fiſſent perdre par le poiſon, & pendant quatre jours il ne mangea qu'un peu de pain. Frederic Malavolti, qui le gardoit, s'en apperçut, & regarda les ſoupçons de Coſme comme un affront, il l'aſſura que tant qu'il ſeroit ſous ſa garde, il ne permettroit pas qu'on attentât à ſa vie, & pour lui prouver ſa ſincérité il lui dit qu'il mangeroit avec lui de tout ce qu'on lui préſenteroit. Ce généreux procédé pénétra Coſme de reconnoiſſance, & les larmes aux yeux, il l'embraſſa & le remercia. Malavolti, pour lui donner quelque plaiſir, mena avec lui à ſouper, un certain Farganaccio, homme divertiſſant & de bonne humeur, qui étoit fort familier avec le Gonfalonier. A la fin du repas, Malavolti s'éloigna à deſſein, & Coſme, qui ſavoit que l'argent feſoit tout, après quelques diſcours obligeans, donna à Farganaccio une marque, avec ordre de la porter au Directeur de l'Hopital de Sainte-Marie la neuve, dont-il recevroit onze-cens ducats; qu'il en retiendroit cent pour lui, & donneroit les mille autres au Gonfalonier. Ce préſent fait à-propos, rendit le Gonfalonier plus traitable, & Coſme fut ſeulement relégué à Padoue. On bannit auſſi pluſieurs de ſes parens, avec Paccio Pucci, & en même tems on prit des précautions pour tenir en reſpect ceux qui n'étoient pas contens de l'exil de Coſme.

On lui prononça la ſentence de ſon banniſſement le 3 d'octobre 1433, il l'écouta, & y acquieſça avec un air gai; ſeulement il ſupplia ſes juges de lui accorder leur protection contre ſes ennemis, qui étoient ſur la place dans le deſſein de lui ôter la vie. Le Gonfalonier le retint au Palais juſqu'à la nuit, le mena enſuite dans ſa maiſon & lui donna à ſouper; après quoi il le fit accompagner par une bonne eſcorte juſqu'aux frontieres. Coſme ſe rendit à Veniſe, où il fut reçu avec toute la diſtinction poſſible (*a*).

Renaud échoue dans ſes projets.

Le banniſſement d'un citoien ſi conſiderable étonna & allarma Renaud & les autres ennemis de Coſme. Renaud prévoiant qu'il pourroit lui arriver quelque malheur, fit aſſembler un grand nombre de citoyens de ſes amis; leur repreſenta l'imprudence qu'il y avoit eu à eux de laiſſer la vie à Medicis; qu'il n'y avoit plus d'autre reſſource pour eux que de regagner les Grands, de leur donner part à toutes les Charges de l'Etat, & d'ôter au Peuple le Gouvernement. Il appuia ſa propoſition par les raiſons les plus ſpécieuſes. Mariotto Boldavinetti s'y oppoſa, à cauſe de l'orgueil & de la hauteur des Grands, & ſoutint qu'ils ne devoient pas ſe ſoumettre à une tirannie aſſurée pour ſe mettre à couvert des périls incertains dont ils étoient menacés de la part du Peuple. L'avis de Mariotto prévalut, & Renaud attribua au deſtin que ſon Conſeil ne fût pas ſuivi.

Com-

(*a*) Le même.

Comme il étoit apparent que le Parti de Renaud étoit divisé, les amis de Cosme commencerent à reprendre courage; on intercepta une lettre qu'Agnolo Acciaioli lui écrivoit; par laquelle il l'informoit des dispositions favorables où l'on étoit dans la ville à son égard; il lui conseilloit de se rendre ami de Neri de Gino, & de faire naître quelque guerre, parceque l'Etat aiant besoin d'argent, cela donneroit envie de le rappeller. Cette lettre étant tombée entre les mains du Magistrat, Agnolo fut condamné au bannissement. Cet exemple, bien loin de refroidir les amis de Medicis, augmenterent leur ardeur à s'intéresser pour lui. Lorsqu'à la fin d'Aout, 1434, on procéda au choix de nouveaux Magistrats, le sort fit Nicolas Cocco Gonfalonier, & avec lui huit Seigneurs tous partisans de Medicis. Mais parcequ'avant que les Seigneurs entrent en charge, ils sont trois jours comme simples particuliers, Renaud Albizi assembla encore une fois les chefs de son parti, auxquels il représenta le danger éminent qui les menaçoit, & leur proposa de prendre les armes & d'obliger Donato Velluti, qui étoit encore Gonfalonier, d'assembler le Peuple, de faire créer un conseil extraordinaire, de casser par ce moyen les nouveaux Seigneurs, de brûler les Bourses, & par de nouveaux scrutins d'en faire d'autres, où il n'entrât que les noms de leurs partisans.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Les amis de Cosme reprennent courage.

1434.

Ce parti paroissoit à plusieurs d'entre eux sûr & nécessaire, mais Palla Strozzi, qui étoit un homme doux & modéré, s'y opposa, & dit qu'il ne croioit pas qu'on dût prendre les armes, à moins que les Magistrats n'entreprissent de faire quelque innovation; que les prenant alors par nécessité, le Peuple en seroit moins surpris. On conclut donc qu'on laisseroit les nouveaux Seigneurs prendre possession de leurs charges, & qu'à la moindre innovation au préjudice du Parti, chacun prendroit les armes & se rendroit à la Place de Saint Pulinare, proche du Palais, pour agir selon que les circonstances l'exigeroient. Le premier usage que le nouveau Gonfalonier fit de son autorité, ce fut de faire emprisonner Donato Velluti, son prédécesseur, pour avoir profité des deniers publics. Il consulta ensuite les principaux amis de Medicis pour le faire rappeller, & encouragé par eux, il cita Renaud Albizi, Rodolphe Peruzzi & Nicolas Barbadori. Renaud, au lieu d'obéir, sortit de chez lui avec des gens armés, les autres de son parti se joignirent à lui, outre un grand nombre de soldats licenciés qui se trouvoient à Florence; ils se rendirent dans la Place de Saint Pulinare, & investirent le Palais.

Renaud Albizi prend les armes.

Deux des principaux chefs du Parti, Palla Strozzi & Jean Guichardin refuserent de paroitre en armes. Strozzi vint à Saint Pulinare à cheval & sans armes, avec deux hommes à pied. Renaud alla au devant de lui, & lui reprocha durement son imprudence, sa lâcheté & sa perfidie; premierement en ce qu'il avoit épargné Medicis. En second lieu, parcequ'il n'avoit pas suivi les Conseils que lui Renaud avoit donnés. Enfin parcequ'il ne prenoit pas les armes. Strozzi ne répondit rien, tourna bride & s'en retourna chez lui. Guichardin s'excusa de se rendre avec les autres, sous prétexte qu'en demeurant chez lui, il empêchoit son frere d'aller se joindre à l'autre Parti. Mais ce qui fut le plus préjudiciable à Renaud, c'est qu'il tarda pour attendre un secours qui ne lui vint point, ce qui don-

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

na le tems aux Seigneurs de revenir de leur consternation, de faire fermer les portes du Palais, & de se préparer à se bien défendre.

Les partisans des Medicis parurent alors, à titre de défenseurs du légitime Gouvernement. Cependant Renaud étoit si puissant, & ses prétextes étoient si spécieux, que les Seigneurs jugerent à propos d'entrer en négociation avec lui. Quelques uns des Citoyens les moins suspects allerent de leur part le trouver, pour l'assurer qu'ils n'avoient nullement pensé à rappeller Medicis, & pour le prier de venir au Palais, où il seroit bien reçu & où on le satisferoit sur ses justes demandes. Renaud refusa de confier sa personne entre leurs mains, & déclara qu'il vouloit que les Seigneurs fussent déposés, & qu'on réformât l'État au contentement de tout le monde. Rodolphe Peruzzi fut plus traitable, il dit qu'il ne demandoit rien, si non que Medicis ne revint point, & qu'il étoit résolu d'obéir aux Magistrats. Il alla donc au Palais avec son monde, & y fut reçu avec bien de la joie, ce qui fut un coup fâcheux pour le Parti de Renaud.

Il manque son coup.

Il est banni.

Le Pape Eugene IV se trouvoit alors à Florence, où il s'étoit réfugié après avoir été chassé de Rome. Il offrit sa médiation pour accommoder les deux Partis; les Magistrats pour parvenir plus aisément à leurs fins, feignirent d'accepter son entremise, mais en termes si vagues, qu'ils ne l'autorisoient point à rien conclure en leur nom. Le Pape ne laissa pas d'envoyer le Patriarche Jean Vitelleschi, intime ami de Renaud pour traiter avec lui. Renaud se laissa persuader, & alla à Sainte Marie la Neuve, où le Pape demeuroit. Après quelques discours, Albizi voiant combien peu il pouvoit compter sur les gens de son Parti, consentit à desarmer, & le Pape fit signifier à Barbadori & aux autres qui étoient hors de la ville à attendre Albizi, de poser aussi les armes, ce qu'ils firent. Les Seigneurs voiant leurs ennemis désarmés, continuerent à traiter avec le Pape, & envoyerent en même tems secretement lever des troupes dans les montagnes de Pistoie, qu'ils firent entrer la nuit dans Florence. Ils s'emparerent des principaux postes de la ville, convoquerent le Peuple sur la Place & firent créer un nouveau Conseil extraordinaire, qui rappella Cosme de Medicis & les autres Exilés, & puis relegua Renaud Albizi, Rodolphe Peruzzi, Nicolas Barbadori & Palla Strozzi, avec tous leurs amis & leurs partisans, en si grand nombre, qu'il n'y avoit point d'endroit en Italie, où il n'y eut des bannis de Florence.

Sa fermeté, & retour de Cosme.

C'est ici une époque remarquable dans l'Histoire de Florence. Quelque blâmable que fût la conduite de Renaud Albizi, il est certain que c'est de ce tems-ci qu'il faut dater la ruine de la Republique & de la constitution de Florence. Renaud soutint sa disgrace en homme de courage. Quand le Pape lui témoigna la part qu'il prenoit à son malheur, & se plaignit de ce qu'il appelloit la trâhison des Magistrats, Renaud dit qu'il devoit se plaindre de lui-même, d'avoir eu la foiblesse de croire que sa Sainteté, après avoir été chassée de Rome, pouvoit le maintenir à Florence. A tous les autres égards il se conduisit avec une mâle & Philosophique fermeté. En blâmant la froideur de ses amis, il condamna sa propre imprudence & se soumit à la sentence de son bannissement. Sur ces entrefaites Cosme revint à Florence, où il fut reçu avec plus de joie, que Ciceron ne le fut à Ro-

me dans une pareille circonstance, car il fut reçu avec applaudissement comme Bienfaiteur du Peuple, & Pere de la Patrie (*a*).

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

L'Empereur passe en Italie.

L'autorité Papale étoit redoutée par tout, excepté en Italie, où elle étoit non seulement abattue, mais méprisée. Les Florentins, malgré leurs divisions intestines, avoient encore une grande influence dans les affaires. L'Empereur Sigismond, qui aimoit fort à figurer dans les médiations, les négociations, & dans tout ce qui avoit l'air de représentation, avoit échoué dans le dessein de réduire les Bohémiens, que l'exécution de Jean Hus & de Jérôme de Prague au Concile de Prague, avoit soulevés. On les compte communément pour les deux premiers Martyrs de la Religion Protestante. Ils avoient adopté les principes de Jean Wickleff, Curé de Lutterworth en Angleterre, qui étoit mort fort tranquillement dans son lit, quoiqu'il eût professé ouvertement la doctrine, proposée depuis par les Reformateurs. Après la défaite de l'armée impériale par les Bohémiens, Sigismond entreprit le voyage d'Italie, quoiqu'il fût si pauvre, qu'il avoit à peine de quoi se défrayer. Le nom d'Empereur ne laissoit pas toujours d'en imposer, s'il n'étoit pas redoutable. Pendant la tenue du Concile de Basle, Sigismond reçut la couronne de fer à Milan; où le Duc le défraya avec sa suite. Le Concile de Basle, à l'imitation de celui de Constance, se déclara supérieur au Pape, & le censura même. Les Florentins demeurerent neutres; mais ne laisserent point à l'Empereur d'espérance qu'ils l'appuieroient en Italie.

Les Florentins lui font affront.

De Milan, il entreprit le voyage de Rome; mais les Florentins respecterent si peu son autorité, qu'ils attaquerent & battirent à Topori, l'escorte que le Duc de Milan lui avoit donnée. Quand il fut arrivé à Lucques, ils firent le dégat dans toute la campagne, & l'enfermerent dans la ville, tellement que les Italiens mêmes le mépriserent. Il passa avec peine de Lucques à Sienne, où il demeura quelques mois; il obtint alors du Pape la permission d'aller à Rome, où il eut le vain honneur d'être couronné Empereur des Romains.

Etat de l'Italie.

Les troubles de l'Italie & la foiblesse de l'Empereur contribuerent à porter la puissance temporelle des Papes plus haut qu'elle ne l'avoit jamais été, & leurs ennemis mêmes contribuerent à leur grandeur. Suivant Machiavel (*b*), il y avoit alors en Italie deux Partis ou deux armées, qui avoient les mêmes vues, qui étoient de piller; ne voyant point d'autre Etat où elles pussent se contenter, elles se déterminerent à se jetter sur les terres de l'Eglise. L'une, qui étoit la plus considérable, étoit sous le commandement de François Sforce, & l'autre sous celui de Nicolas Pichinin & de Fortebrachio. Les Princes & les Etats d'Italie savoient que ces deux armées ne subsistoient que de rapines, desorte qu'ils n'osoient les indisposer. Mais les Florentins & le Duc de Milan firent la paix en 1433, par laquelle les Florentins rentrerent en possession de tout ce que leurs ennemis avoient conquis sur eux dans les territoires de Pise, de Volterre & d'Arezzo, & eux de leur côté rendirent tout ce qu'ils avoient pris dans le Lucquois. Cette paix leur procura un avantage solide, en ce qu'elle les réta-

(*a*) Machiavel L. IV. (*b*) Le même L. V.

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

blit dans une parfaite indépendance de l'Empereur & du Pape. Le premier avoit changé de syltéme, pendant son séjour en Italie. Il avoit rompu avec le Duc de Milan, s'étoit raccommodé avec les Vénitiens, & malgré les affronts qu'il avoit reçus des Florentins, il rechercha leur amitié. Mais bien loin de répondre à ses avances, ils lui refuserent l'entrée de leur ville, quand il s'en retourna en Allemagne.

Guerre en Romagne.

Quand Sigismond eut quitté l'Italie, Sforce & Fortebrachio attaquerent en même tems l'Etat Ecclésiastique. Le premier se rendit maître de la Marche d'Ancone, & l'autre attaqua Rome. Il est inconcevable combien la puissance Papale étoit détestée en Italie. A peine les Romains s'apperçurent-ils qu'ils étoient menacés de guerre, qu'ils chasserent Eugene de Rome, & il se retira à Florence. Il traita avec Sforce, auquel il céda la Marche d'Ancone, quoique ce Capitaine l'eût traité avec le dernier mépris, aiant daté les lettres qu'il écrivoit à ses Agens, en termes Latins, *de Girifallo & de Firmian, qui est à nous malgré Saint Pierre & Saint Paul* (a). Il obligea même le Pape à le faire Gonfalonier de l'Eglise, ce qui lui donnoit un grand pouvoir dans tous les domaines de l'Eglise. Eugene réussit par là à brouiller Sforce avec Fortebrachio; ils se firent la guerre dans l'Etat Ecclésiastique; cependant par je ne sai quelle fatalité toutes leurs opérations contribuerent au fond à l'aggrandissement du Papat. Enfin le Duc de Milan ménagea une trêve entre ces deux Chefs; mais elle ne dura pas longtems.

Révolte de Bologne & défaite des Florentins.

Baptiste de Cannetto fit révolter la ville de Bologne & demanda du secours au Duc de Milan, tandis que le Pape implora celui des Florentins & des Vénitiens. Les uns & les autres obtinrent les secours qu'ils sollicitoient. Pichinin commandoit l'armée Milanoise; & Gatta-Malata avec Nicolas de Tolentin celle des Vénitiens & des Florentins. Les deux armées en vinrent aux mains auprès d'Imola; les Confédérés furent défaits, Nicolas de Tolentin fut fait prisonnier & mené à Milan, où il mourut peu après. Le Duc de Milan sembla se borner à cette victoire, & n'avoir pas dessein de continuer la guerre; ce qui donna le tems au Pape & à ses Alliés de se remettre de leur perte; ils engagerent même Sforce à prendre le commandement de leur armée. Ce général fit bientôt pencher la balance en faveur du Pape, ce qui engagea les Romains à faire un Traité avec lui, en conséquence duquel ils reçurent un Gouverneur de sa part. Fortebrachio resta toujours ennemi irréconciliable du Siege de Rome; il étoit maître de Tivoli, de Montefiascone, de Citta-di-Castello & d'Assise; mais ne pouvant tenir la campagne, il s'étoit retiré dans cette derniere place, où Sforce vint l'assiéger. Le Duc de Milan, qui vouloit sauver Fortebrachio, qui lui étoit utile contre le Pape & ses Alliés, donna ordre à Pichinin d'entrer en Toscane par la Romagne. Sforce leva alors le siege d'Assise, & s'avança vers Forli, où Pichinin étoit campé. Il laissa la conduite de la guerre dans la Marche à son frere Léon, que Fortebrachio défit totalement. Sforce, craignant de perdre tous ses Etats, retourna avec une partie de son armée dans la Marche, & battit à son tour Fortebrachio, qu'il fit prisonnier, & qui mourut peu après de ses blessures.

(a) *Machiavel* ubi sup.

Cette victoire de Sforce changea entierement la face des affaires en Italie. Toutes les places que Fortebrachio avoient enlevées au Pape, retournerent sous son obéissance. Le Duc de Milan fut obligé d'avoir recours à la médiation de Nicolas d'Este, Marquis de Ferrare pour obtenir la paix, qui lui fut accordée aux conditions qu'il rendroit au Pape les places qu'il lui avoit prises, & qu'il rappelleroit ses troupes de Toscane & de la Romagne, Baptiste de Cannetto n'étant plus en état de se soutenir dans Bologne, prit la fuite, & Antoine Bentivoglio rentra dans la ville.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Progrès de Sforce.

Malgré les heureux succès des Florentins & de leurs Alliés, il est certain que cet extrême amour de la liberté, qui avoit toujours distingué la République, étoit fort refroidi & dans l'Etat & dans la ville. Fatigués des chocs continuels des Partis opposés, les citoiens n'avoient plus le même zele pour leur constitution, ce qui rendit Cosme de Medicis plus puissant, qu'il ne convient à un particulier dans une République. Son parti eut recours aux voies de rigueur pour se maintenir. On ne voioit que confiscations, emprisonnemens, & exils chaque jour; on en vint même à répandre du sang, ce qui étoit nouveau dans Florence. Antoine fils du Gonfalonier Bernard Guadagni, eut la tête tranchée, avec quatre autres citoiens. De ce nombre étoient Zanobe Bel Fratelli, & Cosme Barbadori, parcequ'ils étoient sortis du lieu où ils étoient relegués pour aller à Venise. Mais toutes les Puissances d'Italie avoient tant d'égards pour Cosme de Medicis, que les Vénitiens envoyerent ces deux Exilés à Florence, où on les fit indignement mourir. Machiavel croit (a), que les Vénitiens ne sacrifierent ainsi leur honneur & les droits de l'hospitalité, que pour animer davantage les esprits dans Florence & y perpetuer les divisions, afin de ne trouver pas d'obstacle à leur grandeur.

Changemens dans Florence.

Ces exemples de sévérité sembloient avoir rétabli l'union dans Florence, mais c'étoit une union qui n'étoit pas fondée sur les principes de sa Constitution. Cosme en particulier travailla à guérir les plaies de l'Etat, en rappellant ceux des Exilés, qui n'étoient pas ennemis jurés de son Parti, entre autres la puissante famille des Alberti. Il mit dans la classe du Peuple tous les Grands, à la réserve de quelques-uns. Il partagea entre ses créatures les biens de ceux qui avoient été bannis en dernier lieu. On fit de nouveaux Scrutins, en ôtant des Bourses les noms suspects, pour les remplir de ceux du Parti, on établit aussi que les Magistrats des affaires criminelles seroient toujours pris du nombre des chefs du Parti; & dans cette vue on ordonna, que les deux personnes qui sont établies dans les Scrutins pour mettre les noms dans les Bourses, auroient le pouvoir, conjointement avec la précédente Seigneurie, de créer la nouvelle. On institua une nouvelle Cour criminelle de huit personnes, à qui on donna l'autorité de juger à mort. Le Gouvernement redoutoit tellement le parti des Albizi qu'on statua, que les Bannis, après leur terme expiré, ne pourroient rentrer dans l'Etat, à moins que des trente-sept membres, dont les corps des Seigneurs & des Colleges étoit composé, trente-quatre y consentissent. On défendit toute correspondance avec les Exilés, & Machiavel ajoute,

Crédit de Cosme de Medicis.

(a) *Machiavel* L. V.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

qu'il ne falloit qu'un mot, un geste, un signe, qui déplût à ceux qui gouvernoient pour être puni à la derniere rigueur. En un mot on emploia toutes les voies imaginables pour affermir le Gouvernement en place. Et afin de rendre le systême qu'on s'étoit fait plus inébranlable, les Florentins firent une ligue avec le Pape, les Vénitiens & le Duc de Milan (*a*).

Révolution à Naples. 1435.

Tandis que cela se passoit à Florence, Jeanne II, Reine de Naples mourut, & institua pour son héritier René d'Anjou, à qui Alfonse Roi d'Arragon disputa cette succession. D'autre part, le Pape prétendit que le royaume de Naples étoit dévolu au Saint Siege, & que c'étoit à lui à le faire gouverner. Les Napolitains étoient divisés, & ceux qui étoient opposés à Alfonse demanderent du secours au Duc de Milan, qui étoit encore maître de Gênes. Les Génois, par haine pour Alfonse & pour s'assurer le commerce avantageux de Naples, envoyerent une Flotte, que le Roi d'Arragon combattit près de Gayette, avec tant de malheur, qu'il fut fait prisonnier, avec ses deux freres & les principaux Seigneurs de sa Cour & de son armée; tous furent conduits à Milan.

Et à Gênes.

On crut alors que Philippe Duc de Milan se rendroit maître de toute l'Italie, & peut-être les Florentins seuls l'en empêcherent. Ils insinuerent secretement aux Génois, combien il étoit honteux à un Etat aussi puissant surtout sur mer, de vivre sous une domination étrangere, & en même tems ils leur promirent de les assister de tout leur pouvoir, s'ils vouloient entreprendre de s'en affranchir. Bientôt ils persuaderent. Quand Alfonse fut arrivé à Milan, il sut si bien s'insinuer dans l'esprit de Philippe, & lui donna des idées si desavantageuses du caractere & de l'ambition des François, qu'il le rendit ennemi juré de René. Au grand étonnement de toute l'Europe le Duc mit Alfonse, ses freres & les autres Seigneurs en liberté, les fit conduire à Gênes, d'où Alfonse passa à Gayette, que quelques-uns de ses partisans avoient surprise. Les Genois furent outrés de la délivrance d'Alfonse, parceque Philippe n'avoit pas seulement daigné les consulter, quoiqu'il leur fût redevable de sa victoire. François Spinola, qui avoit le plus contribué à assujettir sa patrie au Duc de Milan, voyant que tout étoit disposé à la révolte, résolut de réparer sa faute, en mettant Gênes en liberté. Le jour de la Fête de Saint Jean Baptiste, le nouveau Gouverneur Erasme Trivulce (*) devoit faire son entrée. Spinola sortit de sa maison en armes avec quelques-uns de ses amis, & quand il fut dans la Place, il cria *Liberté*; le Peuple se joignit à lui, ensorte que Trivulce se retira dans le château; Opocino, son prédécesseur, tâcha de gagner le Palais, où il avoit deux mille soldats à ses ordres; mais la populace le saisit, & le mit en pieces. Ensuite les Génois prirent le château, chasserent tous les Milanois, & se remirent en liberté.

Hostilités du Duc de Milan contre les Florentins. 1436.

Renaud Albizi, voulant profiter des circonstances, se rendit à Milan, où il tâcha de persuader au Duc de déclarer la guerre aux Florentins. Il

(*a*) Le même, l. c.

(*) L'Auteur Anglois, après Machiavel, le nomme *Arismino*, mais l'un & l'autre ont ignoré son véritable nom, qui étoit Erasme Trivulce. Voyez *Folieta* Hist. Genuens. L. X. sous l'an 1435, & les autres Historiens de Gênes.

ne manquoit pas de raisons spécieuses pour appuier sa proposition. La liaison entre les Florentins & les Génois n'étoit plus un secret; car depuis que les derniers s'étoient mis en liberté, les Florentins avoient non seulement fait alliance avec eux, mais envoyé des troupes à leur secours, & engagé les Vénitiens à se déclarer aussi pour eux. Philippe n'avoit pas d'abord envie d'entreprendre une nouvelle guerre, qu'il prévoyoit devoir être couteuse, & accompagnée de risques. Aussitôt qu'il eut appris le soulévement de Gênes, il avoit envoyé Pichinin avec une armée pour tâcher de la reprendre; mais bien que ce Général remportât quelques avantages sur les Génois, il revint sans avoir réussi. Il attaqua ensuite Serezana & la prit. Il fit après de grands ravages pour allarmer les Florentins, & vint à Lucques, fesant courir le bruit qu'il vouloit passer pour aller à Naples, au secours d'Alfonse. Le Pape Eugene, voiant ces mouvemens, partit de Florence & vint à Bologne, où il tâcha de ménager la paix entre le Duc de Milan, les Florentins & les Vénitiens. Philippe ne voulut entendre à rien, à moins que les Florentins ne se désistassent de leur alliance avec les Génois, ce qu'ils refuserent absolument. Le Pape ordonna alors à son Général Sforce, de joindre Neri de Gino, Général de Florence, pour s'opposer à Pichinin, qui étoit à Lucques, méditant une entreprise sur Pise, quoiqu'il feignit toujours de vouloir aller à Naples. Les deux armées étoient à peu près égales pour le nombre & pour les chefs. Comme l'on étoit au mois de Décembre, & que les Généraux connoissoient réciproquement leurs forces, ils resterent quelque tems à s'observer. A la fin Pichinin fit un mouvement pour attaquer Vico Pisano, mais ce dessein ne lui réussit point. Il ravagea le pays voisin, pilla & brûla le bourg de Saint Jean, & prit ensuite Sainte Marie de Castello & Filetto.

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

Qui restent dans l'inaction quelque tems.

Les Florentins, sous les ordres de Sforce & de Gino; resterent toujours dans l'inaction par complaisance pour le Pape, qui négocioit encore la paix. Pichinin attribuant leur inaction à timidité, entreprit le siege de Barga, dans le territoire d'Arezzo. Cette nouvelle démarche détermina les Florentins à ne plus être simples spectateurs. Sforce fit non seulement lever le siege de Barga, mais défit Pichinin, & se jetta dans le Lucquois, se proposant d'affiéger Lucques même.

Ils assiegent Lucques, 1437.

Les Vénitiens, sommés alors par les Florentins d'accomplir les conditions du Traité fait entre eux, envoyérent Jean François de Gonzague, leur Général, attaquer le Milanés, ce qui obligea le Duc de rappeller Pichinin de Toscane. Les Florentins profiterent de sa retraite pour reprendre Sainte Marie de Castello & les autres Places dont Pichinin s'étoit emparé. Ils prirent aussi Camajore, Massa & Serezana, & vers la fin de Mai 1437 Sforce mit le siege devant Lucques. Les Lucquois avoient vainement demandé du secours au Duc de Milan, desorte qu'ils abandonnerent tout leur pays, que les Florentins ravagerent, & se bornerent à défendre leur Capitale, qu'ils fortifierent du mieux qui leur fut possible. D'autre part, les Florentins obligerent Monte Carlo à se rendre, & assiégerent Uzano, desorte que Lucques se trouva extrémement serrée. Les Lucquois réitérerent alors leurs instances auprès du Duc de Milan d'une façon si touchante, qu'il résolut d'envoyer une grosse armée en Toscane. Les Florentins, pour pa-

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

rer ce coup, folliciterent les Vénitiens d'agir avec vigueur en Lombardie; mais ceux-ci intimidés par la déſertion du Marquis de Mantoue, qui étoit paſſé au ſervice du Duc de Milan, répondirent qu'ils n'étoient pas en état de continuer la guerre, ſi les Florentins ne leur envoioient Sforce pour commander leurs armées. Cette demande mit les Florentins dans un grand embarras. D'un côté ils ſentoient la néceſſité de faire vigoureuſement la guerre en Lombardie, pour faire diverſion; & de l'autre, ils déſeſpéroient de réuſſir dans leur entrepriſe ſur Lucques, s'ils perdoient Sforce. D'ailleurs ce Général avoit ſtipulé en s'engageant, qu'il ne ſeroit pas obligé de paſſer le Po, & il vouloit s'en tenir à cette clauſe, pour ne pas aigrir ſon futur beau-pere le Duc de Milan. Les Vénitiens prétendoient que ſans lui, ils étoient obligés d'évacuer la Lombardie. Les Florentins pour les contenter porterent Sforce, de s'engager par un billet particulier à paſſer le Po, en s'en tenant enſuite au Traité Public. En conſéquence, ce Général, après avoir mis les ordres néceſſaires pour continuer le ſiege de Lucques, paſſa en Lombardie. S'étant rendu à Reggio, les Vénitiens lui demanderent d'abord de paſſer le Po, pour ſe joindre à leurs autres troupes; il le refuſa nettement, ce qui donna lieu à de groſſes paroles entre lui & André Moroſini, que la République de Veniſe lui avoit envoyé; mais rien ne fut capable d'engager Sforce à rompre avec Philippe. Il retourna en Toſcane, & Moroſini à Veniſe, après avoir déclaré que les Vénitiens ne lui payeroient plus ſes appointemens.

Le ſiege eſt levé.

Les Florentins avoient prévu ce qui arrivoit; ils preſſerent Sforce de continuer le ſiege de Lucques, mais il le refuſa, à moins que les Vénitiens ne lui payaſſent ce qui lui étoit dû. Le Duc de Milan ne manqua pas de profiter de cette diviſion; il promit à Sforce de lui donner ſa fille, quand il voudroit, s'il pouvoit faire la paix entre les Lucquois & les Florentins. Ce mariage tenoit fort au cœur à Sforce, parcequ'il eſpéroit de devenir un jour par là Duc de Milan, Philippe n'aiant point de fils. Il inſinua qu'il pourroit bien renoncer à ſes liaiſons avec les Florentins, prétendant qu'ils n'étoient point un appui ſuffiſant pour lui, ſans les Vénitiens. Dans une conjonĉture ſi critique, Coſme de Medicis, qui étoit à la tête de la République de Florence, & qui étoit en grande réputation dans toute l'Italie, alla lui-même à Veniſe, & repréſenta fortement tout ce que les Vénitiens avoient à craindre, auſſi bien que les Florentins, ſi le Duc de Milan & Sforce uniſſoient leurs forces. Les Vénitiens répondirent par de grands reproches de l'ambition & de l'inſolence de Sforce. Ils dirent, qu'étant au ſervice des Florentins, c'étoit auſſi à eux à le payer; qu'ils étoient réſolus de ſe tenir ſur la défenſive, & de laiſſer Sforce en liberté de faire ce qui lui plairoit. Coſme retourna donc à Florence, ſans avoir réuſſi dans ſa négociation.

Paix avec Lucques. 1438.

Vers ce tems-là, le Duc de Milan avoit attiré à ſon ſervice Furlano, un des principaux Officiers de Sforce, qui avoit beaucoup de confiance en lui. Cet événement porta Sforce à traiter avec le Duc, qui s'engagea, par un des articles du Traité, à ne prendre aucune part aux affaires de la Marche & de Toſcane. Les Florentins renoncerent alors à tous leurs deſſeins ſur Lucques, & au mois d'Avril 1438, ils conclurent la paix avec les Lucquois; ceux-

ceux-ci furent reconnus pour un Peuple libre, & les Florentins garderent Monte Carlo, & quelques autres Châteaux.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Nous avons dit que Fortebrachio étoit mort; il avoit épousé une fille du Comte de Poppi, qui lorsque son gendre mourut, étoit maître de Borgo-San-Sepulchro; il déclara alors qu'il retenoit cette place pour le douaire de sa fille, ne voulant point la rendre au Pape, qui la reclamoit, comme appartenant à l'Eglise. Le Comte voiant, qu'il ne pouvoit se soutenir contre le Pape, offrit de remettre la place aux Florentins, qui la refuserent pour ne pas donner d'ombrage à Eugene. A son retour à Florence, ils accommoderent le différend, le Pape eut Borgo-San-Sepulchro, & rendit Prato Vecchio, & Romena dans le Casentin, que ses troupes avoient prises.

Dédicace de la Cathédrale de Florence.

L'Histoire remarque, que malgré les embarras & les guerres où les Florentins étoient engagés, leur ville étoit aussi magnifique que jamais. L'Eglise Cathédrale appellée Santa Réparata, étant finie, ils prierent le Pape d'en faire la dédicace. Aretin & Machiavel célebrent à l'envi la pompe & la magnificence de cette cérémonie. L'affluence du Peuple fut telle, que les Magistrats firent dresser un échauffaut, qui regnoit depuis le lieu où le Pape logeoit jusqu'à l'Eglise. Eugene souffrit toutes les folies qu'on fit, afin de donner de plus hautes idées de sa grandeur à l'Empereur de Constantinople & à ses Prélats, qui étoient alors à Florence, pour traiter de la réunion de l'Eglise Grecque & Latine (*a*), on indiqua un Concile à Ferrare pour mettre la derniere main à cette affaire.

Artifices du Duc de Milan & de Pichinin.

En ce tems-là, le Duc de Milan ne s'occupoit que du dessein de faire la guerre aux Vénitiens, qu'il redoutoit plus que les Florentins. Il avoit en vue principalement de reprendre Bresce & Bergame; mais sentant bien qu'il trouveroit le Pape en son chemin, il traita secretement avec Pichinin, pour que ce Général attaquât la Romagne, mais non comme étant à son service, parceque par son Traité avec Sforce, il s'étoit engagé à n'attaquer aucunes des terres de l'Eglise. L'artifice fut porté si loin, que Pichinin trompa le Pape, surprit Ravenne, Forli, Imola & Bologne, conquit tout ce que le Pape possedoit dans la Romagne, & porta la guerre en Lombardie, où il assiégea Bresce. Quoique toute l'Italie s'apperçût de la collusion qu'il y avoit entre Philippe & Pichinin, ils continuerent à dissimuler leur intelligence, & le Duc desavoua hautement tout ce que Pichinin avoit fait. Les Florentins solliciterent Sforce de s'opposer avec eux aux desseins de Philippe, mais ce Comte ne voulant point indisposer le Duc, resta neutre. Ils résolurent alors de sacrifier leur ressentiment contre les Vénitiens & de se joindre à eux. La dissimulation de Philippe les favorisa; ce Prince cherchoit continuellement des prétextes pour différer le mariage de sa fille avec Sforce, quoique pour entretenir ses espérances, il lui eut envoié trente mille florins. Le Comte s'apperçut que le dessein du Duc étoit de le tenir toujours par là en suspens, jusqu'à ce que par ses succès contre les Vénitiens, il pût se passer de lui (*b*).

Ligue entre les Vénitiens les;

Les Florentins firent une nouvelle tentative pour lui faire connoître les vues de Philippe, & l'engagerent enfin à se liguer avec eux & les Véni-

(*a*) *Aretin*. p. 265.

(*b*) *Machiavel* L. V.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Florentins & le Comte Sforce. 1439.

tiens. Ceux ci s'obligerent de payer les deux tiers des fraix de la guerre, dont les Florentins devoient payer l'autre tiers; & les deux Républiques promirent de défendre les Etats du Comte dans la Marche d'Ancone. Il n'y avoit plus qu'une difficulté, c'étoit le refus conftant de Sforce de paffer le Po & de porter la guerre dans le Milanés. Tout ce que les Florentins purent obtenir de lui, ce fut qu'il iroit fe mettre à la tête des troupes de Venife dans le Padouan. Mais comme il y avoit encore bien des difficultés à cela, on envoya Neri di Gino Caponi à Venife, pour y concerter les mefures néceffaires à la confervation des deux Républiques. Caponi fut reçu avec tous les honneurs qu'on auroit pu faire à un Souverain. Il avoit auparavant eu une entrevue avec Sforce, & avoit obtenu de lui, qu'il pafferoit le Po, & iroit au fecours de Verone & de Brefce, qui étoient fur le point de tomber au pouvoir du Duc de Milan. Caponi eut une audience publique dans le Sénat, où il fit un beau difcours, dans lequel il exalta l'amitié de la République de Florence pour celle de Venife, & offrit aux Vénitiens, au nom de Sforce, les fervices de ce Général à la tête de fept mille chevaux & de deux mille fantaffins, prêts à marcher contre l'ennemi en quelque lieu que ce fût. Cette propofition caufa une fi grande joie aux Sénateurs, que, fans attendre que le Doge répondit fuivant la coutume, ils embrafferent Caponi les larmes aux yeux comme leur Libérateur.

Guerre en Lombardie.

Sforce arriva dans le Padouan le 20 de Juin, & marcha au fecours de Verone, où il entra malgré toutes les forces de Pichinin. Il entreprit alors de fécourir Brefce, mais les maladies s'étant mifes parmi fes troupes, il fut obligé de renoncer à ce deffein, ce qui donna beaucoup d'avantage à fon ennemi. Cependant le Comte aiant fait repofer fes troupes, réfolut de tenter encore le fecours de Brefce; il paffa par les montagnes, & en vint aux mains avec Pichinin, dont il mit l'armée en déroute proche de Tenna; Pichinin lui-méme fe fauva comme par miracle. On ne profita pas de cette victoire, comme l'on devoit, & Pichinin aiant rejoint fon armée, furprit Verone, dans le tems que les Vénitiens le croioient mort, ou perdu fans reffource. Sforce étoit à Tenna, quand il reçut la nouvelle de la prife de Verone; fans perdre de tems, il fe mit en marche pour reprendre cette ville, avant que Pichinin eût le tems de s'y fortifier. Quoique Sforce entreprit cette expédition contre l'avis de fes principaux Officiers, il ne laiffa pas de réuffir. Il feignit de marcher du côté de Vicence, & fefant tout d'un coup volte-face, il attaqua les retranchemens qu'on avoit commencés, pendant que les foldats de Pichinin fe difputoient entre eux au fujet du butin, emporta le château de S. Felice, & obligea Pichinin & le Marquis de Mantoue de fe fauver par la fuite, & d'aller réjoindre le refte de leur armée, qui étoit devant Brefce.

Le Duc de Milan cherche à fe venger des Florentins.

Le Duc de Milan attribua tous ces revers aux Florentins, & réfolut de s'en venger. On étoit au cœur de l'hiver; Sforce aiant fait entrer des vivres dans Brefce, s'en retourna dans fes quartiers à Verone. Il y avoit un grand nombre d'Exilés de Florence à la Cour de Milan, qui avoient peut-être moins de zele pour leur patrie, que de defir de fe venger de leurs ennemis. Ils fouhaitoient paffionnément de retourner à Florence; Pichinin

appuioit leurs follicitations auprès du Duc, parcequ'il avoit envie de fe rendre maître des Etats de Braccio, & d'enlever à Sforce ce qu'il poffédoit dans la Marche d'Ancone. Tout cela ne fe pouvoit effectuer fans porter la guerre en Tofcane; le Duc, toujours fur fes gardes, voulut entendre tout ce qui pouvoit fe dire fur ce fujet. Pichinin l'affura qu'il étoit impoffible de fécourir Brefce, & qu'on pouvoit continuer le fiege, quoiqu'il paffât en Tofcane; qu'il n'y feroit pas fitôt entré, que les Florentins feroient obligés de faire ce qu'il voudroit, où de rappeller Sforce; que quelque parti qu'ils priffent, ce feroit toujours une victoire pour le Duc. Les Exilés difoient, que fi Pichinin s'approchoit de Florence, le Peuple prendroit certainement les armes pour fe délivrer de fes Tirans, & que l'armée pourroit paffer fans difficulté par le Cafentin. Philippe parut à la fin déterminé; d'autant plus qu'il favoit que Jean Vitellefchi, qui commandoit les troupes du Pape, étoit ennemi déclaré des Florentins, & que les troupes fuivoient plutôt fes ordres que ceux d'Eugene. Vitellefchi étoit de Corneto, avoit été d'abord Notaire Apoftolique, enfuite Evêque de Recanati, puis Patriarche d'Alexandrie, & étoit enfin devenu Cardinal, fous le nom de Cardinal de Florence. Il en vouloit aux Florentins parcequ'ils avoient banni Albizi, lorfqu'il avoit pofé les armes à fa requifition. Ce qui encourageoit encore le Duc, c'étoit la mefintelligence qu'il y avoit entre Sforce & les Vénitiens. Malgré l'extrême rigueur de la faifon, ils importunoient fans ceffe ce Général pour qu'il allât au fecours de Brefce, & Sforce prétendoit qu'il falloit attendre le Printems, pour exécuter ce deffein par eau & par terre.

Leur rufe

Les Florentins n'ignoroient point ce qui fe tramoit contre eux, & commencerent à faire réflexion que les Vénitiens feuls avoient profité de tout ce qui s'étoit fait en Lombardie. Ils penfoient que Pichinin n'abandonneroit point le fiege de Brefce, fur le point de réuffir, à moins qu'il ne fût fûr d'être joint par les troupes de l'Eglife, & qu'il n'eût des intelligences dans Florence. Ils furent bientôt tranquilles du côté de Vitellefchi. Nous avons eu déja occafion de remarquer, que les Florentins avoient le fecret d'être exactement informés de tout ce qui fe paffoit; & comme d'autres Puiffances, ils emploioient des efpions, qui examinoient avec foin ceux qui portoient des Lettres. Quelques-uns de ces efpions prirent à Monte pulciano, ville du Siennois, des Lettres du Patriarche à Pichinin, que les Florentins porterent au Pape. Eugene, qui ignoroit cette correfpondance avec l'ennemi (*a*), & qui ne put pénétrer le fens de ces Lettres, en prit ombrage, & réfolut de perdre le Cardinal. Il chargea Antoine Rido de Padoue, Gouverneur du château S. Ange à Rome de s'affurer de lui, auffitôt qu'il pourroit. L'occafion ne tarda pas de fe préfenter; le Cardinal fut arrêté, étant en converfation avec Rido fur le pont du château. Antoine eut beau s'efforcer de confoler fon prifonnier de ce revers de fortune, le Cardinal mourut peu après. Quoique nous ayons rapporté cet important incident, tel qu'il fe trouve dans Machiavel, il femble néanmoins, qu'à bien pefer toutes les circonftances, ce fut une rufe des Florentins pour

(*a*) *Machiavel* ubi fup.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1420 jusqu'à l'an 1464

allarmer le Pape ; ou, ce qui est plus apparent encore, une collusion entre eux & le Pape, qui étoit ami de Florence, sans oser le témoigner pendant la vie du Cardinal.

Accord entre les Vénitiens & Sforce.

La mort de Vitelleschi ne calma pas les appréhensions que Pichinin inspiroit aux Florentins, étant déja en chemin. Le Pape, delivré de celui qui le maitrisoit, ne vit pas d'un œil indifférent la marche de ce Général vers la Toscane ; il se ligua avec les Florentins & les Vénitiens, & s'engagea de prendre la défense des Florentins avec quatre mille chevaux & deux mille fantassins. Il ne restoit plus pour les mettre tout-à-fait en sureté que d'accommoder Sforce avec les Vénitiens. Dans ce dessein, ils députerent à Venise Neri di Gino Caponi & Julien d'Avanzati. Les Ambassadeurs apprirent en chemin que Pichinin avoit passé le Po avec six mille chevaux ; & quand ils arriverent à Venise, ils trouverent le Sénat absolument résolu de faire secourir Bresce, qui ne pouvoit pas tenir jusqu'au Printems. Neri alla à Verone pour conférer avec Sforce ; le Comte lui prouva par plusieurs bonnes raisons, qu'il étoit impossible de secourir Bresce dans cette saison. Après plusieurs conférences, où se trouverent les Députés de Venise, on conclut que les Vénitiens donneroient quatrevingt mille ducats à Sforce, & quarante ducats à chaque soldats, qu'on se hâteroit d'entrer en campagne, pour attaquer les Etats de Philippe, afin de l'obliger de rappeller Pichinin. Les Vénitiens, qui haïssoient & craignoient Sforce, ne se presserent pas d'acquiter la somme qu'ils devoient donner.

Renouvellement de la guerre en Toscane 1440.

Cependant Pichinin avoit passé le Po & étoit entré dans la Romagne, où il gagna la famille des Malatesta, sur lesquels les Vénitiens & les Florentins comptoient pour faire tete à Pichinin. Les derniers appréhenderent que Pierre Jean Paul des Ursins, leur Général, qui étoit sur les terres des Malatesta, ne fût défait. Cette défection n'allarma pas moins le Comte Sforce, qui craignit que Pichinin ne lui enlevât la Marche d'Ancone. Il se rendit à Venise, & déclara au Sénat, qu'il n'y avoit plus rien à faire sinon de transporter le théâtre de la guerre en Toscane ; que quant à lui, étant passé en Lombardie Prince, il ne prétendoit pas s'en retourner simple Capitaine. Le Sénat combattit fortement la proposition du Comte ; enfin l'on convint d'attendre encore quelque tems, pour voir quel tour les affaires prendroient en Toscane & dans la Romagne, & quelles étoient les intentions du Pape. On apprit au bout de quelques jours que le Pape étoit mieux intentionné que jamais pour la ligue, que des Ursins s'étoit retiré avec ses troupes vers la Toscane, & que les Malatesta étoient entrés dans les intérêts de Pichinin par crainte, plutôt que par inclination. Ces nouvelles tranquiliserent Sforce. Caponi retourna à Florence avec quinze-cens chevaux detachés de l'armée du Comte, qui s'engagea de partir au premier avis, si sa présence étoit nécessaire en Toscane.

Pichinin y entre.

Cependant Pichinin, aiant mis ordre à ses affaires en Romagne, avoit dessein de passer en Toscane, en traversant l'Apennin & la vallee de Montone ; mais il trouva les passages si bien gardés par Nicolas de Pise, qu'il renonça à son dessein. Il tourna du côté de Maraddi, autre passage de l'Apennin, qui étoit gardé par Orlandini, Chevalier Florentin, que Pichinin connoissoit pour un poltron. Quoique ce passage ne fût pas forti-

fié, il étoit aifé de le défendre, d'autant plus que les habitans étoient aguerris & fideles. Mais auffitôt que le Gouverneur apprit que Pichinin approchoit, il s'enfuit & ne s'arrêta qu'au bourg de Saint Laurent. Pichinin s'empara du paffage, & defcendit dans le Val Mugelli, où il prit quelques châteaux, & vint camper à Monte pulciano, d'où il fefoit des courfes dans tout le pays; il vint même piller jufqu'à trois milles de Florence. Les Florentins, fûrs d'être foutenus, furent moins allarmés qu'à l'ordinaire. Les divifions domeftiques avoient été appaifées par la prudence & le crédit de Cofme de Medicis, qui étoit univerfellement aimé. Ils attendoient les troupes du Pape, & Caponi étoit arrivé avec fon détachement. Son arrivée infpira du courage aux citoiens, & comme ils connoiffoient fa capacité, ils lui confierent la défenfe de la ville. Il fe mit en campagne avec fa cavaleri. & un corps d'infanterie de la ville même, reprit Remoli que les ennemis tenoient, & s'y étant campé, il referra tellement Pichinin, que ce Général fut obligé de s'éloigner de Florence.

Section VII. Hiftoire de Florence depuis l'an 1400 jufqu'à l'an 1464.

Quand Pichinin étoit entré en Tofcane, il avoit compté, qu'il fe feroit un foulévement dans cette ville, ainfi que les Exilés l'avoient affuré. Se voyant trompé dans fon attente, il réfolut d'attirer, s'il étoit poffible, Caponi à une bataille. François, Comte de Poppi, à qui les Florentins avoient confié des commandemens confiderables, avoit quitté leur parti, par l'amitié qu'il avoit pour Renaud Albizi, & s'étoit joint à Pichinin, dès que celui-ci étoit entré en Tofcane. Par fon confeil, Pichinin paffa dans le Cafentin, où il prit Bibienna & Romena, & affiégea le château de Saint Nicolas, fitué au pied des montagnes, qui féparent le Cafentin du Val d'Arno. Le château, qui étoit fort, fe défendit fi bien, que les Florentins eurent le tems de raffembler trois mille chevaux, fous les ordres de des Urfins, qui avoit avec lui Caponi & Bernard de Medicis, en qualité de Commiffaires. Il y avoit déja vingt jours que le fiege du château duroit: ceux qui le défendoient envoyerent des Députés aux Généraux Florentins pour leur demander du fecours. Les Généraux après avoir examiné le terrein & la pofition de l'ennemi, jugerent qu'il étoit impoffible de fécourir la place. Deforte qu'aiant donné des louanges aux habitans du château fur leur fidelité, ils leur permirent de fe rendre quand ils ne pourroient plus tenir; ce qu'ils firent le vingt-deuxieme jour du fiege.

Sa conduite peu judicieufe.

Machiavel (*a*) penfe avec raifon, qu'en paffant dans le Cafentin, Pichinin perdit le fruit de fon expédition. Qu'il auroit infiniment mieux réuffi, s'il fût demeuré campé près de Florence, parceque les citoiens fe feroient laffés des impôts qu'il falloit payer. Mais il fe laiffa perfuader par le Comte de Poppi, qui avoit fes vues particulieres, voulant fe venger des habitans de Saint Nicolas. Après la prife de ce château, Pichinin conquit encore Raffina & Chiufi. Le Comte voulut l'engager à refter dans ce pays, mais le Général voiant l'apreté de cette contrée, lui dit qu'il ne nourriffoit pas fes chevaux de pierres, & marcha vers Borgo-San-Sepulcro. Il fonda les habitans de Citta di Caftello, qui n'écouterent point fes propofitions, étant Alliés des Florentins. Il alla à Péroufe, où le Pape avoit un

(*a*) *Machiavel* L. V.

SECTION VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Légat; les habitans le reçurent honnêtement, mais il ne put réussir dans ce qu'il voulut traiter avec eux; desorte qu'après leur avoir extorqué huit mille ducats, il s'en retourna à son armée. Il forma ensuite une intelligence dans Cortone, pour l'enlever aux Florentins; on devoit la lui livrer pendant la nuit: mais Barthelemi Senzo, un des principaux citoiens, découvrit le complot, qui échoua; desorte que Pichinin, qui s'étoit rendu à une des portes, fut obligé de s'en retourner.

Bresce sécourue.

Pendant que Pichinin, qui semble avoir été plus grand Capitaine, qu'habile Politique, avoit si peu de succès en Toscane, les affaires du Duc de Milan alloient encore plus mal en Lombardie. Sforce, voiant ses Etats en sureté, fit de bonne heure les dispositions nécessaires pour faire lever le siege de Bresce. Les Vénitiens lui aiant fourni une Flotte sur le Lac de Garde, il battit celle des Milanois, prit tous les châteaux qu'ils occupoient, & obligea l'armée, qui assiégeoit Bresce de décamper, desorte que cette ville fut délivrée d'un long siege. Les ennemis se retirerent à Soncino sur l'Oglio; Sforce les en délogea, & les obligea de se retirer à Cremone, où le Duc fit ferme, & envoya en même tems des ordres précis à Pichinin, de quitter la Toscane & de le venir joindre le plus promptement qu'il lui seroit possible.

Le Gouvernement de Florence étoit alors sur un excellent pied (*a*). La terreur qu'inspiroit Pichinin, avoit fait retirer tous les gens de la campagne dans la Capitale, desorte qu'on appréhenda la disette, & qu'elle ne causât des émûtes. Mais les plus sages Florentins, unis sous Cosme, ainsi que nous l'avons vu, firent le meilleur choix qu'on pût faire de dix Commissaires de guerre, qu'on appelloit alors le Conseil de Dix; l'Historien Léonard Aretin fut continué pour deux ans en cette qualité.

Position des armées.

Lorsque Pichinin reçut ordre de Philippe de revenir en Lombardie, les troupes du Pape avoient joint l'armée de Florence, qui étoit de quatre mille fantassins, commandés par des Ursins, & la cavalerie qui leur étoit venue de Lombardie étoit sous les ordres de Micheletti. Toute l'armée s'avança jusqu'à Anghiari, château situé au pied des montagnes qui séparent le Val de Tevere du Val Chiana. Les Magistrats de Florence, aiant eu avis des succès de Sforce & du rappel de Pichinin, écrivirent à leurs Généraux, d'éviter avec soin une bataille, comptant de parvenir à leurs fins sans tirer l'épée. Les Exilés de Florence eurent connoissance de ces ordres, en informerent Pichinin, & lui persuaderent qu'il seroit aisé de surprendre les Florentins, qui ne songeoient point qu'on les attaqueroit, & de réparer par une glorieuse victoire ses pertes. Pichinin se mit en marche, & tira de Borgo-San-Sepulcro entre deux & trois mille hommes, qui le suivirent dans l'espérance d'avoir part au butin. Machiavel (*b*) prétend que le projet de Pichinin pensa réussir, mais Aretin (*c*), peut-être par des raisons particulieres, supprime les circonstances.

Défaite de Pichinin.

L'armée Florentine étoit campée dans une campagne unie sous les murs d'Anghiari, & celle des ennemis s'avança fort secretement entre Borgo-San-Sepulcro & Citta di Castello. Suivant Machiavel (*d*), on ne découvrit sa

(*a*) *Aretin.* p. 266.
(*b*) *Machiavel* l. c.
(*c*) *Aretin.* ubi sup.
(*d*) *Machiavel* l. c.

marche (*), que lorsque Micheletti apperçut une grosse poussiere, & donna l'allarme. Lui & les autres Généraux eurent bien de la peine à rassembler leurs troupes, qui étoient négligemment dispersées dans la campagne, ou campées sans ordre. Cependant ils firent tant de diligence, que tout le monde étoit sous les armes, avant l'arrivée de Pichinin, dont les gens étoient terriblement fatigués par la chaleur & par la marche qu'ils avoient faite. Micheletti commandoit l'avantgarde, & s'avança pour disputer à l'ennemi le pont qu'il avoit à passer. Son activité & sa présence d'esprit sauverent vraisemblablement l'armée Florentine, parcequ'il donna le tems aux autres Généraux de placer leur infanterie à droite & à gauche sur les bords de la riviere. Micheletti soutint le premier choc des ennemis, mais François Pichinin, fils du Général, revint à la charge avec tant de furie, que Micheletti fut obligé d'abandonner le pont, & de se retirer au pied du côteau sur lequel est Anghiari. Mais les gens de Pichinin furent pris en flanc par l'infanterie des Florentins, qui tira sur eux avec des Arbalêtes, desorte qu'ils furent rechassés au delà du pont. Ce combat dura deux heures, pendant lesquelles les deux partis furent successivement maîtres du pont. Mais comme les troupes de Pichinin étoient fort reserrées par le terrein & ne pouvoient combattre que de front, cette circonstance donna la victoire aux Florentins. Car ceux-ci aiant pris le pont, chargerent au delà les ennemis avec tant de furie, qu'ils les culbuterent les uns sur les autres, ensorte qu'ils furent obligés de tourner le dos, & de s'enfuir en desordre à Borgo-San-Sepulcro. Les Florentins, qui étoient plus frais qu'eux, firent un si grand nombre de prisonniers, qu'il n'y eut gueres que mille chevaux qui se sauverent avec Pichinin à Borgo. Quoique le combat eût duré quatre heures, il n'y eut qu'un seul homme de tué, encore mourut-il parcequ'il tomba de cheval & fut foulé aux pieds. Ce qui rendoit les combats si peu sanglans, c'est qu'étant couverts de bonnes armes défensives, les hommes n'étoient pas aisément tués. D'ailleurs dans cette occasion, l'avarice des troupes Florentines contribua à rendre la bataille peu sanglante, comme c'étoient la plupart des mercenaires, ils fesoient le plus de prisonniers qu'ils pouvoient, afin d'en tirer rançon. Deux mille deux-cens habitans de San-Sepulcro furent pris & rançonnés, & les Florentins firent un butin considerable.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Si les Florentins avoient poursuivi leur victoire, ils auroient pu prendre Borgo-San-Sepulcro, pendant que Pichinin y étoit encore; mais les Officiers & les soldats refuserent de marcher de ce côté-là, jusqu'à ce qu'ils eussent mis leur butin & leurs prisonniers en sureté, ils allerent effectivement les conduire à Arezzo, sans que les Généraux & les Commissaires pussent l'empécher.

Mort de Renaud Albizi.

Pichinin profita de cette occasion pour sortir de Borgo avec les débris de son armée; les Exilés de Florence le suivirent; se voiant privés de toute espérance de retourner dans leur patrie, ils se disperserent en divers endroits d'Italie & en d'autres pays. Renaud Albizi se retira à Ancone, & fit ensuite le voyage de la Terre Sainte. A son retour, il mourut à table,

(*) Aretin dit que l'armée Florentine, de peur de surprise, s'étoit campée fort près d'Anghiari, ce qui avoit enhardi Pichinin à l'attaquer, dans la pensée qu'elle le craignoit.

étant aux noces d'une de ses filles; la Fortune, dit Machiavel, lui aiant au moins été favorable en cela, que de permettre qu'il mourût le jour le moins malheureux de son exil.

Prise de Borgo.

Quand les soldats des Florentins furent de retour d'Arezzo, l'armée se présenta devant Borgo. Les habitans offrirent de se rendre par composition, mais les Florentins refuserent de les recevoir. Le Légat du Pape, à qui cette Place appartenoit, appréhenda que les Florentins ne voulussent se l'approprier, il intervint & l'affaire se termina à son contentement.

Guerre dans le Casentin.

On ignoroit quelle route Pichinin avoit prise; les uns disoient qu'il étoit allé vers Rome, & d'autres dans la Marche d'Ancone. Cela fit que l'armée Florentine se partagea: une partie, avec Bernard de Medicis tourna du côté de Pérouse, pour être à portée de sécourir les terres de l'Eglise ou les Etats de Sforce, en cas que Pichinin les attaquât. L'autre division, aux ordres de Caponi, entra dans le Casentin, & prit Rassina, Bibienna, Prato Vecchio, & Romena. Delà Caponi alla assiéger Poppi, où le Comte s'étoit renfermé. La place étoit forte, & auroit pu faire une vigoureuse resistance, si le Comte ne s'étoit dépourvu de vivres & de tout ce qui étoit nécessaire, pour fournir l'armée de Pichinin. Il offrit donc de capituler. Les Florentins étoient si aigris contre lui, qu'ils ne voulurent lui accorder, que de sortir avec sa femme, ses enfans & tout ce qu'il pourroit emporter, en leur cédant sa place & son Etat. Le Comte trouva ces conditions bien dures, & demanda une entrevue à Caponi sur le pont de l'Arno, qui passe au pied de Poppi. Il s'efforça d'exciter la compassion du vainqueur, mais ne put rien gagner (*). Le Comte outré de colere, fut obligé de subir la loi, & perdit un Etat, qui avoit été quatre-cens ans dans sa famille.

Elle continue en Toscane.

La victoire d'Anghiari fut d'un grand avantage aux Florentins, en ce qu'elle contribua au maintien de leur liberté, mais elle ne fut pas autrement préjudiciable au Duc de Milan, qui n'eut qu'a remonter sa cavalerie. Les soldats de Florence s'enrichirent, parceque chacun étoit maître du butin & des prisonniers qu'il fesoit, sans que l'Etat en recueillit aucun avantage. Ainsi, comme l'observe très-bien Machiavel (*a*), un Général ou un Prince étoit toujours en état de remplacer à force d'argent les armes & les chevaux qu'il avoit perdus, & de reparoître en peu de tems en campagne, aussi puissant que jamais. Desorte que vainqueurs & vaincus étoient obligés de charger de nouveau leurs sujets, les uns pour profiter de leurs avantages, & les autres pour réparer leurs pertes.

Négociations pour la paix.

Quelques semaines après sa défaite à Anghiari, Pichinin se trouva plus fort en campagne qu'il ne l'etoit auparavant, ce qui fit que les affaires changerent de face en Lombardie. Le Duc de Milan, après sa retraite à Cremone,

(*a*) *Machiavel* L. VI.

(*) Le Lecteur peut juger de l'autenticité des discours, qu'on trouve si fréquemment dans les Historiens Italiéns de ce tems-là & dans les autres, quand il saura que celui qu'un Auteur tel que Machiavel met dans la bouche du Comte, n'est presque qu'une traduction du discours que Tacite fait tenir à Cataractus, quand il fut présenté à l'Empereur Claude à Rome, chargé de fers.

mone, se trouva si pressé par Sforce, qu'il emploia Nicolas d'Este Marquis de Ferrare, pour ménager la paix, moins avec les Vénitiens, qu'avec leur Général. Le Marquis se rendit à Peschiera, où étoit Sforce, il lui représenta que si le Duc de Milan étoit une fois abattu par les Vénitiens & les Florentins, ils ne feroient plus aucun cas de lui-même. Il lui offrit au nom du Duc, de conclure son mariage avec la fille de ce Prince, qui envoyeroit la Princesse à Ferrare, où Sforce pourroit l'épouser, dès que le Traité seroit conclu.

Sforce savoit bien que le Marquis disoit vrai à divers égards, mais il connoissoit trop parfaitement le Duc pour se fier à lui. Il répondit, que pour ce qui regardoit son mariage, il ne pouvoit compter sur la promesse du Duc, qui l'avoit si souvent trompé sur cet article. Mais que si Philippe vouloit conclure la paix avec les Vénitiens & les Florentins, qui la souhaitoient, lui se conduiroit pour l'affaire de son mariage, suivant le Conseil de ses amis. Nonobstant cette réponse indécise, la négociation du Marquis ne laissa pas que d'être fort utile au Duc de Milan. Elle ranima l'ambition secrete que Sforce avoit toujours eue de devenir un jour Duc de Milan, & le porta à agir plus mollement contre Philippe. Les Vénitiens de leur côté prirent ombrage de ces négociations de leur Général avec l'ennemi, & ne fournirent pas à Sforce ce qu'il falloit pour pousser la guerre, desorte qu'il ne se fit rien d'important durant le reste de la campagne. Pichinin étant revenu alors en Lombardie, toutes les armées se retirerent dans leurs quartiers d'hiver. Sforce alla à Verone, le Duc de Milan à Cremone, les troupes de Florence retournerent en Toscane, & celles du Pape dans la Romagne (*a*).

Aversion des Italiens pour la domination du Pape.

Il est inconcevable quelle aversion les peuples d'Italie avoient pour la domination du Pape. Les habitans de Bologne & de Forli s'étoient soumis à Pichinin, qui en avoit donné le Gouvernement à son fils. Après la bataille d'Anghiari, les troupes du Pape attaquerent ces deux Places, mais le Gouverneur les défendit si courageusement, que l'entreprise manqua. Les habitans de Ravenne, allarmés du voisinage de l'armée du Pape & appréhendant de retomber sous le pouvoir de l'Eglise, se donnerent aux Vénitiens, du consentement d'Ostase Polenta, leur Prince; & le Sénat de Venise l'envoia avec son fils finir ses jours en Candie, afin qu'il ne lui reprit jamais envie de se remettre en possession de son Etat. Les Florentins furent aussi un peu dédommagés des dépenses de la guerre, car le Pape, manquant d'argent, leur vendit Borgo-San-Sepulcro pour la somme de vingt-cinq mille ducats (*b*).

La guerre recommence en Lombardie. 1441.

La face des affaires étoit changée en Lombardie. Après le retour de Pichinin, le Duc de Milan rompit toutes les négociations, remonta sa cavalerie, & fit de nouveaux preparatifs de guerre, tellement que malgré l'hiver, il mit son Général en état de paroitre en campagne plus fort qu'auparavant. Les Vénitiens au contraire, occupés de leurs nouvelles acquisitions, & toujours jaloux de Sforce, négligeoient la guerre de Lombardie; & le Comte fut obligé d'aller à Venise pour concerter avec le Sénat les opé-

(*a*) Le même. (*b*) Le même.

rations de la campagne prochaine. Pendant ſon abſence, Zarpellio un de ſes meilleurs Officiers paſſa au ſervice du Duc de Milan. Pichinin paſſa l'Adda, ſoumit une partie du Breſſan, & enleva deux mille chevaux de Sforce. Ces nouvelles obligerent le Comte de partir de Veniſe, mais il engagea les Vénitiens à rappeller les troupes qu'ils avoient en Toſcane, & d'en donner le commandement à Micheletti.

Pichinin, qui étoit retourné dans ſes quartiers, ſe mit en campagne au Printems, & aſſiégea Cignano, château qui eſt à douze milles de Breſce. Sforce marcha au ſecours de la Place, & aſſiégea Martinengo. Les deux Généraux déployerent tout leur art dans cette occaſion; mais la bonne fortune de Pichinin prévalut. Aiant décampé de devant Cignano, il alla aſſiéger Bergame, pendant que Sforce étoit devant Martinengo, qui étoit bien pourvu pour faire une vigoureuſe défenſe. Pichinin ſe poſta de façon, qu'il coupa les vivres à ſon ennemi, & en même tems ſe retrancha ſi bien, qu'on ne pouvoit l'attaquer ſans danger, enſorte que le Comte étoit aſſiégé plus fortement, que ne l'étoit Martinengo, & il couroit riſque d'etre obligé de ſe rendre priſonnier avec toute ſon armée.

Il n'eſt rien de plus propre à donner une idée du caractere des Capitaines mercenaires de ce tems-là, que la conduite de Pichinin dans cette circonſtance. Comptant d'avoir fait ſes arrangemens de façon qu'il étoit impoſſible à Sforce & à ſon armée de ſe ſauver, il fit dire au Duc de Milan, qu'il ſe trouvoit en état de le rendre Souverain de toute la Lombardie, mais que depuis ſi longtems qu'il étoit à ſon ſervice, il n'avoit pas ſeulement autant de terrein, qu'il falloit pour l'enterrer, que comme il jugeoit qu'une victoire aſſurée devoit procurer une recompenſe aſſurée, il ſouhaitoit qu'il lui accordât la ville de Plaiſance, afin de pouvoir s'y repoſer de ſes longs travaux.

Traité de paix conclu. Cette inſolence outra à un tel point le Duc, qu'il ſe détermina à traiter tout de bon avec Sforce. Il envoya Antoine Gui Buono de Tortone au Comte, pour lui offrir de conclure inceſſamment ſon mariage avec ſa fille, à qui il donneroit la ville de Cremone, pour dot, outre divers autres avantages qu'il lui offroit tant pour lui que pour les Vénitiens. Ces propoſitions furent d'abord acceptées, & le Traité fut conclu ſecretement. Philippe envoya ordre à Pichinin de faire une tréve d'un an avec le Comte. Pichinin confondu d'un pareil ordre, fit tant de difficultés d'y obéir, que le Duc fut obligé de le menacer de l'abandonner à ſes ſoldats & à ſes ennemis, en cas d'un plus long refus. Il obéit donc avec la derniere repugnance. Le mariage de Blanche, fille du Duc, avec Sforce, ſe célebra, & tous les articles furent exécutés. Au mois de Novembre 1441, la paix fut ſignée entre le Duc de Milan, les Vénitiens & les Florentins. Les Vénitiens acquirent par ce Traité Peſchiera, Valeggio & Lonato, places ſituées dans le Mantouan.

Affaires de Naples. 1442. Le rétabliſſement de la paix en Lombardie, alluma une nouvelle guerre dans la Romagne. Alphonſe avoit depouillé du royaume de Naples, René d'Anjou, & il s'empara de Benevent & des autres Domaines que Sforce y poſſédoit. René, qui étoit encore maître de la ville de Naples, invita Sforce à ſe liguer avec lui, tandis qu'Alfonſe ſollicita le Duc de Mi-

lan, son ancien Allié, de donner tant d'affaires au Comte, qu'il ne pût sécourir René. Le Duc, nonobstant la paix qu'il venoit de conclure, entra dans les vues d'Alfonse, & engagea le Pape à revendiquer les places que Sforce avoit usurpées sur l'Eglise, & lui offrit Pichinin avec ses troupes pour lui aider. Eugene accepta cette offre avec plaisir, joignit ses troupes à celles de Pichinin, & attaqua la Marche d'Ancone.

Guerre en Romagne.

Sforce étant obligé de marcher au secours de ses propres Etats. Alfonse prit Naples, & René fut obligé de se retirer. Ce Prince vint à Florence, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang, & passa delà à Marseille. Le Comte Sforce se trouvant trop foible dans la Marche d'Ancone contre le Pape & Pichinin demanda du secours aux Vénitiens & aux Florentins. Quelque tems auparavant Annibal Bentivoglio, qui avoit repris Bologne sur François Pichinin, avoit demandé aux Florentins du secours contre Pichinin, & ils lui en avoient accordé. Ils ne purent donc d'abord satisfaire à la priere de Sforce, qui leur représentoit, que l'Italie couroit risque d'être entierement assujettie par le Pape, le Roi de Naples & le Duc de Milan. Cette considération, & les succès de Bentivoglio, qui avoit battu François Pichinin, les déterminerent de sécourir le Comte. Mais ils ne vouloient pas rompre, s'il étoit possible avec le Duc de Milan, qui au fond n'avoit pris d'intérêt à cette guerre, que pour assurer à Alfonse la paisible possession du royaume de Naples, ce qui étoit effectué. Ils envoyerent donc une Ambassade au Duc, pour lui déclarer franchement qu'ils avoient dessein d'assister son gendre; & en même tems pour renouveller leur alliance avec lui. Le Duc consentit d'abord au renouvellement d'alliance, & engagea même Alfonse à sortir de la Marche d'Ancone, pour se retirer dans le Royaume de Naples. Les Florentins de leur côté envoyerent à Sforce le secours qu'il leur demandoit.

Dissensions entre les Florentins.

Le bonheur avec lequel ils avoient rompu ou déconcerté les puissantes ligues formées contre eux, prouve que pendant un tems le gouvernement avoit été en d'habiles mains. Mais la division, si ordinaire dans les Etats populaires, éclata encore. Neri de Caponi acquit tant de crédit, par les grands services qu'il avoit rendus à la République & par ceux de son pere, à qui on étoit redevable de la conquête de Pise, que Cosme de Medicis en prit ombrage, non par un principe de haine, mais parcequ'il sentoit, que dans une République deux sujets également puissans ne pouvoient gueres se soutenir, sans que l'un perdit l'autre. Balduccio d'Anghiari commandoit alors l'infanterie Florentine; c'étoit un des meilleurs Capitaines, n'y en aiant point dans toute l'Italie, qui le surpassât en mérite, en courage & en valeur. Il étoit intime ami de Caponi, dont il connoissoit tout le mérite. Le grand crédit qu'il avoit parmi les troupes ne permettoit pas de penser à l'attaquer selon les formes ordinaires, surtout n'aiant d'autre crime à lui reprocher que la supériorité de ses talens & son grand crédit. Les ennemis de Caponi, pour l'abaisser, entreprirent de se défaire de Balduccio. Ils trouverent un instrument propre à leur dessein en la personne d'Orlandini, le même qui avoit si honteusement abandonné le château de Marradi, lorsque Pichinin passa en Toscane. Balduccio avoit témoigné son indignation de la lâcheté de ce Commandant en toute occasion par les discours

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

les plus méprisans. Orlandini se trouvant en ce tems-là Gonfalonier de Justice, les ennemis de Balduccio profiterent de son ressentiment contre cet Officier, pour le porter à le faire assassiner. Il fit cacher dans sa chambre quelques jeunes gens armés, & Balduccio étant venu sur la Place pour quelques affaires, Orlandini le fit appeller sous prétexte d'avoir à lui parler, & en le conduisant par une galerie, qui conduisoit à son appartement, il donna un signal aux assassins, qui le tuerent sans peine, parcequ'il étoit sans armes. Ils eurent même la cruauté de jetter son corps par les fenêtres du Palais, on lui coupa la tête & on l'exposa tout le jour à la vue du Peuple. Il laissa un fils fort jeune, qui ne vécut pas longtems, & sa veuve Annalena, à qui Machiavel ne peut refuser des louanges (a), ne voulut point se remarier, fit de sa maison un Couvent, s'associa plusieurs Dames de qualité, vécut & mourut saintement dans sa retraite.

Nouveaux arrangemens à Florence. 1444.

L'assassinat de Balduccio n'excita aucun mouvement, tant étoit grand le respect que les Florentins avoient pour le Gouvernement. Ceux qui avoient l'autorité en main, voiant que les dix ans du pouvoir du Conseil extraordinaire étoient expirés, firent former un nouveau Conseil en 1444, qui les continua dans leurs charges, en priva tous ceux qui leur étoient suspects, en fit mettre quelques-uns en prison & prolongea le terme du bannissement des Exilés. Par là le parti dominant s'affermit, & après avoir ainsi assuré l'autorité entre ses mains, il pensa aux affaires du dehors.

Suite des exploits de Pichinin & sa mort. 1445.

Quoiqu'Alfonse eût abandonné Pichinin, & que le Duc de Milan ne l'appuiât plus, ce Général ne laissoit pas de continuer la guerre dans la Romagne. Sforce assisté par les Florentins le défit, & l'obligea de se réfugier à Montecchio. Il s'y fortifia si bien, & rétablit ses affaires de façon, qu'il se mit en état de faire tête à Sforce. Aidé par le Pape & par le Roi Alfonse, il se mit en campagne avec une armée supérieure à celle du Comte. Celui-ci engagea par ses sollicitations le Duc de Milan à envoyer ordre à Pichinin de venir le trouver, pour conférer avec lui sur des affaires importantes. Ce Général laissa le commandement de l'armée à son fils François, & partit pour Milan. Sforce profita de son absence pour livrer bataille à François, le défit & le fit prisonnier. La nouvelle de ce malheur chagrina à un tel point Pichinin, qui s'apperçut que le Duc l'avoit trompé, qu'il tomba malade & mourut en 1445. Sa mort anéantit toutes les espérances des troupes de Braccio, entre lesquelles & celles de Sforce, toute l'Italie avoit été si longtems partagée. La fortune de la guerre avoit été longtems en balance entre ces deux Corps de Mercenaires, commandés par de grands Capitaines. Le premier Sforce s'étoit élevé d'une basse condition à celle de Prince. Braccio, noble par sa naissance & par ses actions, & rival de Sforce, mourut au service des autres. L'émulation, qui avoit subsisté entre lui & le premier Sforce, passa au second Sforce & à Pichinin, compagnon de Braccio. Il est certain néanmoins que Sforce avoit plus de Genie que Pichinin, qui étoit grand Capitaine, mais qui manquoit de jugement en toute autre chose, que dans les actions de guerre.

Paix conclue.

La mort de ce Général & la défaite de son armée, engagerent le Pape,

(a) *Machiavel* ubi sup.

qui ne fesoit pas grand fond sur le secours d'Alfonse, à faire la paix avec Sforce, par la médiation des Florentins. Par ce Traité, le Pape obtint dans la Marche, Osimo, Recanati & Fabriano, bourg aussi considerable que bien des villes, & le Comte demeura en possession de tout le reste. Toute l'Italie auroit alors été en paix, si la ville de Bologne ne l'avoit troublée.

Affaires de Bologne.

Annibal Bentivoglio, qui avoit chassé François Pichinin de Bologne, avoit formé une ligue entre les Bolonois, les Florentins & les Vénitiens, dont le Duc de Milan étoit secretement mécontent. Baptiste Caneschi (*), chef d'une puissante famille de Bologne, Allié: mais non ami de Bentivoglio, savoit que le Duc de Milan souhaitoit passionnément d'avoir cette ville dans ses intérêts. Il entra en correspondance avec le Duc, & s'engagea à rendre ce Prince maître de Bologne, en se défesant de Bentivoglio. Il exécuta cet indigne projet le 24 de Juin 1445, & assassina Bentivoglio. Le Duc de Milan avoit promis de le soutenir; & les Députés de Venise & de Florence, qui étoient à Bologne, ignorant jusqu'où la conjuration alloit, se retirerent dans leurs maisons. Les Bolonois en général détestant l'assassinat de Bentivoglio, prirent les armes, défirent les partisans de Caneschi, & les chasserent de la ville. Caneschi lui-même qui s'étoit caché dans une fosse destinée à serrer du blé, en fut tiré, le Peuple le tua, traina son corps par les rues & puis le brûla; le secours du Duc de Milan n'étant pas arrivé à tems. Les Bolonois se trouverent alors sans chef. Ils adoroient la famille de Bentivoglio, mais Annibal n'avoit laissé qu'un fils âgé de six ans, & l'on apprehendoit que la division ne se mît dans le parti des Bentivoglio. Pendant que les Bolonois étoient indécis, le Comte de Poppi, qui se trouvoit dans la ville, leur dit que s'ils vouloient être gouvernés par un homme du sang d'Annibal, il pouvoit leur en procurer un. Il ajouta, que Hercule Bentivoglio, cousin d'Annibal, étant à Poppi il y avoit environ vingt-ans, y avoit eu d'une jeune fille du lieu un fils, appellé Santi, qui ressembloit si fort à Hercule, qu'on ne pouvoit pas s'y tromper, & que Hercule l'avoit assuré plusieurs fois, qu'il étoit à lui, quoique la mere, qui s'étoit mariée, l'eut élevé comme étant de son mari, qui étoit mort, & s'appelloit Agnolo Cascese. Les Bolonois ajouterent pleinement foi au discours du Comte, & envoyerent des Députés à Florence, pour demander que ce jeune homme fût mis entre leurs mains. L'affaire fut remise à Cosme de Medicis & à Caponi, qui agirent avec beaucoup de circonspection. Le jeune homme étoit sous la tutelle d'un oncle, nommé Antoine Cascese, homme riche & sans enfans, qui avoit dessein de le faire son héritier. On fit venir le jeune homme en présence de Cosme de Medicis & des Députés de Bologne, dont il fut reconnu & presque adoré; cependant il paroissoit n'avoir pas d'inclination à les suivre. A la fin Cosme le prit à part, & suivant Machiavel (*a*) lui dit: „ Personne ne peut vous mieux conseiller dans „ cette affaire que vous-même; il faut que vous suiviez votre propre pen-

(*a*) *Machiavel*, ubi sup.

(*) C'est le nom que lui donne Machiavel: d'autres l'appellent Cannedolo; voyez *Sabellicus* Hist. Venet. Decad. III. L. VI. sous l'an 1449. Rem. du Trad.

SECTION VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

„ chant, si vous êtes fils de Hercule Bentivoglio, il faudra que vous vous „ conduisiez d'une maniere digne d'un tel pere & d'une si grande Maison. „ Mais si vous êtes fils d'Agnolo Cascese, vous resterez dans Florence, & „ passerez votre vie dans le métier de la laine". Ce discours réveilla l'ambition du jeune homme, & il dit qu'il s'en remettoit entierement à ce que Cosme & Caponi lui conseilleroient. Ils engagerent donc les Florentins à donner à Santi des habits & un équipage, convenables au rang auquel il étoit appellé. Il fut conduit à Bologne, où il fut établi Curateur des enfans d'Annibal Bentivoglio & Gouverneur de la ville, & il se conduisit avec tant de prudence, qu'il vécut en paix & mourut comblé de gloire, bonheur que ceux de la famille de Bentivoglio n'avoient jamais eu (*a*).

Mort de Zarpellio.

Après la mort de Nicolas Pichinin, le Duc de Milan aiant besoin d'un Général pour commander ses troupes, traita secretement avec Zarpellio, un des principaux Capitaines de Sforce, à qui il avoit donné quelques châteaux dans le Milanés. Sforce eut connoissance de cette négociation; & quand Zarpellio lui demanda la permission d'aller à Milan, il le fit arrêter & ensuite étrangler (*). Cet incident ne déplut nullement aux Florentins, qui appréhendoient fort la bonne intelligence entre le Duc de Milan & Sforce. Philippe fut extrémement irrité de la mort de Zarpellio, & résolut de se venger de son gendre.

Nouvelle guerre dans la Romagne, & ailleurs. 1446.

Sigismond Malatesta, Seigneur de Rimini, gendre de Sforce, se flatoit d'obtenir la ville de Pesaro & l'Etat d'Urbin. Mais il se trouva frustré de l'une & de l'autre, le Comte aiant donné Pesaro à son frere Alexandre, & aidé Frederic de Montefeltro, ennemi capital de Malatesta, à conquérir Urbin. Malatesta se ligua avec le Duc de Milan; le Pape & le Roi de Naples prirent le même parti, desorte que la Marche d'Ancone & la Romagne devinrent le théatre d'une nouvelle guerre. Le Comte Sforce, assisté par les Vénitiens & les Florentins, s'empara de presque tout l'Etat de Sigismond. Le Duc de Milan tâcha d'enlever au Comte Cremone & Pontremoli, mais la premiere de ces Places fut défendue par les Vénitiens & la seconde par les Florentins. François Pichinin commandoit alors les troupes du Duc de Milan, il fut défait auprès de Casal-Maggior par Micheletti Général des Vénitiens. Philippe étant vieux, aveugle & infirme, les Vénitiens passerent l'Adda & firent des courses jusqu'aux portes de Milan. Le Duc demanda du secours à Alfonse Roi de Naples, mais ce Prince ne pouvoit lui envoyer des troupes, à moins qu'elles ne s'ouvrissent par force le passage par les domaines de Florence & de Sforce.

Sforce se reconcilie avec le Duc de Milan.

On ne doit pas penser que l'amitié ou la haine eût la moindre part à tout ce qui se passoit; l'intérêt seul présidoit à tout, & le grand but de tous les Partis tant dans les négociations, que dans les combats, étoit d'avoir la supériorité en Italie. Aussitôt que les Vénitiens furent victorieux, le

(*a*) Le même.

(*) S'il est vrai, ainsi qu'on la vu plus haut, que Zarpellio eût abandonné déja une fois Sforce en 1441, lorsque Pichinin revint en Lombardie, il faut qu'il fût rentré au service du Comte, ainsi c'étoit une nouvelle trâhison qu'il fesoit, qui autorisoit semble-t-il Sforce à l'en punir. REM. DU TRAD.

Comte prit ombrage de leur puissance, & commença à écouter les propositions de son beau-pere, qui le recherchoit avec tout l'empressement possible. Ce qui contribuoit encore à le disposer à s'accommoder avec le Duc, c'est que les Vénitiens & les Florentins, auxquels il n'étoit plus si nécessaire, étoient fort négligens à lui fournir de l'argent. Il faut avouer que dans cette occasion, comme dans toutes les autres, le Comte se conduisit en habile Politique. Il savoit que le grand but des Vénitiens étoit de le priver de la succession du Duc de Milan; cependant il étoit indécis, quoique Philippe lui offrit de le faire Général de toutes ses forces, moyennant qu'il quittât le service de Venise, & qu'il s'accommodât avec le Pape. Les Vénitiens eurent connoissance des offres du Duc, & envoyerent à Sforce un Député, chargé de lui offrir Milan, en cas qu'ils prissent cette Capitale, & le commandement perpétuel de leurs troupes, pourvû qu'il continuât la guerre dans la Marche d'Ancone, & qu'il empêchât le secours du Roi Alfonse de passer en Lombardie. Les offres des Vénitiens étoient grandes, & les obligations que le Comte leur avoit l'étoient aussi, puisqu'ils avoient entrepris cette guerre pour sauver Cremone. Il étoit assez difficile de prendre un parti. Cependant Sforce jugea que les offres des Vénitiens étoient trop considerables pour être sinceres, & que s'ils réussissoient dans leurs desseins, il dépendroit entierement d'eux. Il fit donc une réponse équivoque, & les Vénitiens appréhendant qu'il ne se déclarât en faveur du Duc, tenterent de surprendre Cremone, mais la vigilance du Commandant leur fit manquer leur coup. Cette entreprise détermina Sforce à se reconcilier avec son beau-pere.

Section VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

1447.

Mort du Duc de Milan.

Ce Général étoit avec ses troupes à Cotignola, & se disposoit à marcher au secours de Philippe, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort, arrivée le dernier d'Août 1447. Cette nouvelle le jetta dans un grand embarras. Par le peu de soin des Vénitiens à lui fournir des subsides, il étoit beaucoup dû à ses troupes, & il craignoit qu'elles ne se mutinassent. Il ne pouvoit compter sur les Florentins, étroitement alliés avec les Vénitiens, devenus ses ennemis déclarés. Il ne pouvoit non plus rien espérer du Pape Nicolas V, qui venoit de succéder à Eugene IV, parcequ'il retenoit une partie des terres de l'Eglise. Alfonse Roi de Naples étoit son ennemi de longue main. Il résolut donc de ne compter que sur son courage & sur sa bonne fortune.

Embarras de Sforce.

Il passa dans le Bolonois, & quand il fut au delà de Modene & de Reggio, il envoya à Milan offrir ses services contre les Vénitiens. Les Milanois étoient fort divisés entre eux. Les uns vouloient établir une forme de République, comme celle de Florence. D'autres vouloient se donner au Roi Alfonse, d'autres souhaitoient Sforce pour Maître; il y en avoit même qui penchoient pour les Vénitiens. Ces divisions ne nuisoient point aux vues du Comte, qui se retira à Cremone. Ce fut-là qu'il reçut des Ambassadeurs des Milanois, qui lui offrirent de le faire Général de leurs troupes, au mêmes conditions qu'il avoit arretées avec le Duc; que d'ailleurs on lui céderoit la ville de Bresce, & qu'au cas que l'on conquit Verone, il la garderoit, en restituant Bresce.

Congrès de Ferrare.

Nicolas V, à son avénement au Pontificat, s'étoit proposé de rétablir

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

la paix en Italie. Dans cette vue, il étoit convenu avec les Ambaſſadeurs de Florence, d'aſſembler un Congrès à Ferrare. Le Légat du Pape, les Ambaſſadeurs de Philippe, ceux des Vénitiens & des Florentins ſe rendirent dans cette ville. Mais ceux du Roi Alfonſe ne s'y trouverent pas. Ce Prince étoit alors à Tivoli, s'étant avancé au ſecours du Duc de Milan, & l'on croioit même qu'il avoit deſſein de ſe faire paſſage par les terres de Florence. Le Congrès de Ferrare ne laiſſa pas de continuer, & après bien des diſcuſſions, on demeura d'accord, ou de faire une paix perpétuelle, ou une tréve pour cinq ans, & de donner au Duc le choix de l'une ou de l'autre. Mais ſes Ambaſſadeurs étant allés à Milan pour ſavoir ſa volonté, le trouverent mort.

Nonobſtant cela, les Milanois vouloient continuer le Traité, mais Lodi & Plaiſance deux Places importantes, s'étant ſoumiſes aux Vénitiens, depuis la mort de Philippe, ils ſe flatterent que tout le reſte du Milanés ſuivroit cet exemple, & qu'ils s'en rendroient maîtres par la douceur ou par force. Ce qui les fortifia dans cette eſpérance, c'eſt que les Florentins, dont ils connoiſſoient la jalouſie, étoient aſſez occupés de la guerre qu'Alfonſe leur feſoit.

Progrès d'Alfonſe.

Ce Prince s'étoient déja rendu maître par trâhiſon de la Forteresse de Cennina dans le Val d'Arno. Les Florentins en furent ſi allarmés, qu'ils créerent le Conſeil des Dix pour diriger la guerre & firent tous les préparatifs néceſſaires pour la ſoutenir. Le Roi étoit déja dans le pays de Sienne & travailloit à mettre cette ville dans ſes intérêts. Mais les Siennois demeurerent fideles à leur alliance avec les Florentins; tout ce qu'Alfonſe put obtenir ce furent des vivres pour ſon armée, qu'ils n'oſerent lui refuſer. Les Florentins avoient mis des troupes ſur pied & repris Cennina, ce qui fit que le Roi prit la route de Volterre, & s'empara de pluſieurs châteaux du territoire de cette ville. Delà il paſſa dans celui de Piſe, où il ſe rendit maître de quelques Forts, par le moyen des Comtes de Girardeſce; il ne put cependant prendre Campillo, à cauſe que la place ſe défendit bien, & de l'hiver. Ainſi, après avoir mis des garniſons dans les Places conquiſes, il ſe retira en quartier d'hiver dans le Siennois.

Les Florentins au contraire ſe mirent en campagne au cœur de l'hiver. Ils avoient pour Généraux Frederic Seigneur d'Urbin & Sigiſmond Malateſta; quoique ces deux chefs fuſſent mal enſemble, la prudence de Caponi & de Bernard de Medicis les entretint en ſi bonne intelligence, qu'ils reprirent toutes les places que les Florentins avoient perdues dans le Piſan & le Volterran, & reſſerrerent les Napolitans dans leurs quartiers.

Siege de Piombino.

Au Printems, les deux armées reçurent des renforts, mais celle du Roi étoit fort ſupérieure, étant de quinze mille hommes. Les Florentins firent alte à Spedaletto, & Alfonſe près de Campillo. Tout à coup il alla aſſiéger Piombino, place de la derniere importance entre Florence & Piſe. Cela mit les Florentins dans un grand embarras. Ils armerent quatre galeres, qu'ils avoient à Livourne & y embarquerent trois-cens hommes, qu'ils firent entrer dans Piombino; leur armée alla camper à Caldana, d'où ils pouvoient haraſſer les ennemis. Elle ſouffrit beaucoup dans ce poſte de la diſette des vivres & ſurtout de Vin, pendant que le Roi étoit pourvu abon-

bondamment de tout par mer. Ils tâcherent de se fournir par la même voie; mais leurs galeres furent rencontrées par celles d'Alfonse, qui en prirent deux & donnerent la chasse aux deux autres. Cette perte excita une espece de mutinerie parmi les Florentins, tellement que plusieurs de leurs soldats déserterent & passerent dans le camp du Roi, tandis que les autres disoient qu'ils ne pouvoient plus servir dans un pays où la chaleur étoit excessive, sans vin & n'aiant que de mauvaises eaux à boire. Les Généraux furent donc obligés de décamper. D'autre part, quoiqu'Alfonse ne manquât point de vivres, il y avoit un si grand nombre de malades dans son armée, qu'on mit quelques propositions de paix sur le tapis. Le Roi demanda cinquante mille ducats pour les fraix de la guerre, & qu'on lui cédât Piombino. Les Florentins étoient si lâs de la guerre que plusieurs étoient disposés à consentir à ces conditions. Mais Caponi s'étant transporté à Florence, les en dissuada, & ils convinrent même de soutenir le Seigneur de Piombino en tout tems, en considération de la belle défense qu'il fesoit.

Il est levé.

Quand le Roi apprit cette résolution, il se vit obligé de lever le siege, après avoir perdu plus de deux mille hommes. Il se retira d'abord dans le Siennois, & delà il reprit la route de Naples, fort irrité contre les Florentins, qu'il menaçoit d'une nouvelle guerre pour le Printems suivant.

Progrès de Sforce.

En Lombardie, le Comte Sforce gagna le jeune Pichinin, & étant entré en campagne marcha contre Pavie. Les habitans n'étoient pas en état de se défendre, mais comme ils haïssoient le Gouvernement des Milanois, ils offrirent leur ville au Comte, à condition de ne les mettre pas sous la domination de Milan. Sforce étoit fort disposé à les recevoir & à remplir la condition, mais il avoit des ménagemens à garder avec les Milanois; d'ailleurs il s'élevoit une nouvelle Puissance en Italie, c'est-à-dire le Duc de Savoye, qui sembloit annoncer du changement dans le systême politique. Le Comte appréhendoit qu'en recevant Pavie, les Milanois n'en fussent si piqués, que cela les obligeât à se donner aux Vénitiens; d'autre part, s'il ne l'acceptoit point, il y avoit un Parti, qui vouloit se donner au Duc de Savoye. Croiant néanmoins qu'il y avoit moins de risque à s'emparer de Pavie, qu'à la laisser prendre à un autre, il en prit possession. Il tâcha de justifier cette démarche auprès des Milanois, en leur représentant qu'il valoit mieux pour eux qu'ils l'eussent pour voisin, que les Vénitiens ou le Duc de Savoye. Cette raison ne les auroit pas contentés, s'ils ne s'étoient trouvés d'ailleurs embarrassés, détestant le gouvernement des Vénitiens. Ils feignirent donc d'agréer l'excuse du Comte, & lui continuerent le commandement de leurs troupes.

Continuation de la Guerre.

Charles Duc d'Orléans, neveu du feu Duc par sa sœur, étoit un des prétendans au Duché, en vertu du droit du sang; les Génois & le Duc de Savoye agissoient en son nom pour soutenir ses prétentions. Mais Sforce n'eut pas de peine à délivrer les Milanois de leurs craintes de ce côté-là. Il n'en étoit pas de même des Vénitiens, qui appuyés d'un puissant parti parmi les Milanois, fesoient la guerre avec succès, étant déja maîtres de Lodi & de Plaisance. Sforce reprit Plaisance avec peine; & si les Vénitiens avoient voulu rendre Lodi aux Milanois, la paix auroit été bientôt

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

faite, parceque les derniers étoient lâs des dépenses de la guerre, & qu'ils soupçonnoient la fidélité de leur Général. Ils lui envoyerent ordre d'assiéger Caravaggio, à quoi il obéit avec répugnance; les Vénitiens entreprirent de faire lever le siege, & furent mis en déroute d'une si étrange façon, que de douze mille chevaux, il ne s'en sauva pas mille. Machiavel (*a*) nous apprend que le Comte en agit avec beaucoup de grandeur d'ame, envers un des Provéditeurs Vénitiens, qui avoit été pris, & qui avoit tenu des discours fort injurieux contre Sforce. Ce Général entra dans le Bressan, & vint camper à deux milles de Bresce.

Les Florentins assistent les Vénitiens, qui font la paix avec Sforce.

Les Vénitiens rassemblerent les débris de leur armée, & demanderent du secours aux Florentins. Ils n'avoient en vue que de faire une paix honnête, & ils y parvinrent aisément, en se mettant en posture de continuer la guerre, par les nouvelles levées qu'ils firent, & par un secours de mille fantassins & de deux mille chevaux que leur envoyerent les Florentins, qui étoient delivrés du Roi Alfonse. Ils cherchoient à faire la paix avec Sforce, pour le rendre plus odieux aux Milanois. Le Comte de son côté, qui connoissoit les sentimens des derniers, écouta avec plaisir les propositions des Vénitiens, & conclut un Traité avec eux, en vertu duquel il s'engagea à leur rendre toutes les Places & les prisonniers & en général tout ce qu'il avoit pris sur eux dans le cours de cette guerre; eux de leur côté devoient lui donner treize mille écus d'or par mois, & l'assister de quatre mille chevaux & de deux mille fantassins, tant que la guerre dureroit, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de Milan.

Siege de Milan.

Quand la nouvelle de ce Traité fut arrivée à Milan, elle mit les Milanois au désespoir, & ils envoyerent des Ambassadeurs au Comte, non pour traiter avec lui, mais pour lui reprocher l'indignité de son procédé. Ils s'acquitterent de leur commission en termes durs & amers, & lui dénoncerent les plus terribles malheurs sur lui & sur sa postérité, à cause de sa perfidie & de son ingratitude envers leur Etat. Sforce les écouta, sans faire paroitre d'émotion; il retorqua contre eux l'accusation d'ingratitude, & attesta le Ciel de la droiture de ses intentions. Quand les Ambassadeurs furent retirés, le Comte s'avança vers Milan, & les habitans se defendirent sous la conduite de François & de Jaques Pichinin, fils de Nicolas, qui leur étoient demeurés fideles, à cause de leur ancienne animosité contre Sforce. Les Milanois se flatoient de se défendre jusqu'à ce qu'il survint quelque nouveau démêlé entre les Vénitiens & le Comte, ce qui sembloit ne pouvoir manquer d'arriver. Mais Sforce pour s'attacher les Vénitiens par l'intérêt, leur abandonna Creme, située sur la Serchia, s'ils pouvoient s'en rendre maîtres. Aiant après cela soumis tout le Milanés jusques aux portes de la Capitale, il l'assiegea dans toutes les formes.

Traité entre les Vénitiens & les Milanois.

Les Milanois se voiant hors d'espérance de secours, envoyerent des Ambassadeurs aux Vénitiens, pour les conjurer d'avoir compassion de leurs malheurs, & de ne pas les laisser opprimer par un Tiran, qui feroit dans la suite le fléau de Venise elle-meme. Les Vénitiens fesoient alors le siege de Creme, dont ils voulurent se rendre maîtres, avant que de faire une

(*a*) *Machiavel* ubi sup.

réponse décisive aux Ambassadeurs. Ils leur firent néanmoins secretement espérer du secours, & aiant pris Crême, pendant que le Comte battoit les fauxbourgs de Milan, ils firent un Traité avec les Milanois, par lequel ils s'engageoient à défendre leur liberté. Ils firent communiquer au Comte ce Traité par les Ministres qu'ils avoient auprès de lui, en leur ordonnant de prendre congé de lui, & de se retirer avec les troupes qu'ils avoient à son service; ils lui donnerent vingt jours de tems pour accéder au Traité. Le Comte qui avoit prévu ce changement des Vénitiens, ne laissa pas d'en être fort mécontent. Il demanda deux jours aux Ministres de Venise pour leur rendre réponse, pendant lesquels il résolut d'amuser la République; il déclara qu'il vouloit accepter la paix, & envoya des Ambassadeurs à Venise pour la ratifier: mais il leur ordonna secretement de n'en rien faire & de faire naître des difficultés pour en retarder la conclusion. Revenons à présent aux affaires de Florence, pour l'intelligence desquelles il étoit nécessaire de rapporter ce qui s'étoit passé en Lombardie.

Réunion prétendue entre les Grecs & les Latins.

Quoique Florence n'eût point pris parti dans la querelle entre les Vénitiens & les Milanois, cette ville ne laissa pas d'être le théatre des plus grandes des scenes, c'est ce qu'il faut developper en remontant de quelques années plus haut. Les Turcs étoient devenus si puissans, que l'Empire Grec couroit risque de succomber sous leurs efforts. Jean Paléologue avoit offert de se réunir à l'Eglise Latine, si les Princes d'Occident vouloient le sécourir contre les infideles. Quoique rien ne fût plus opposé aux sentimens du Clergé d'Orient & des Grecs, la gloire de convertir l'Empereur de Constantinople n'étoit pas de nature à être méprisée par le Pape. Le Concile de Basle, qui s'étoit déclaré supérieur au Pape, avoit conclu de fournir de l'argent & des Vaisseaux pour amener l'Empereur à Basle, afin d'y effectuer la réunion. Eugene IV étoit à Florence, il avoit des émissaires dans le Concile, qui conclurent clandestinement que l'Empereur Grec seroit reçu à Florence ou à Ferrare, où le Pape avoit transféré le Concile. Ils forcerent même la boëte où étoit le sceau du Concile, & l'apposerent à cette piece subreptice, à laquelle ils avoient donné la forme de décret. Les galeres du Pape, aiant été prêtes avant celles du Concile, passerent à Constantinople avec de l'argent pour défrayer l'Empereur. Ce Prince s'y embarqua avec le Patriarche & quelques autres Prélats, qui par bienséance l'accompagnerent. Le Pape reçut l'Empereur à Ferrare, où après quelques disputes frivoles, les Grecs se réunirent à l'Eglise Romaine, mais ni l'Empereur ni le Clergé Grec ne baiserent les pieds du Pape, & ne dérogerent en rien à leur dignité. Eugene transféra le Concile de Ferrare à Florence, pour faire parade de son triomphe sur un plus grand théatre. Ce fut là que la réunion fut pleinement consommée. Suivant Aretin (a), il se trouva au moins cinq-cens Grecs à Florence, parmi lesquels, outre l'Empereur & le Patriarche, il y avoit le frere de l'Empereur, grand nombre d'Archevêques & d'Evêques, & d'autres personnes savantes & distinguées. Tout se passa au gré du Pape, qui étoit habile & adroit. Les Ecclésiastiques Grecs souscrivirent à la doctrine du Purgatoire, & conjointement avec l'Empereur & le Patriarche à la primauté de l'Eglise Romaine.

1439.

(a) *Aretin.* ubi sup.

SECTION VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

Dispute entre Medicis & Caponi.

Les affaires de Lombardie attirerent encore plus l'attention des Florentins, & firent renaître les factions parmi eux. Le Comte Sforce avoit fait une trêve avec les Milanois, pour un mois, & s'étoit éloigné de la ville; par cette conduite il les trompa eux & les Vénitiens. Les Milanois, ne se trouvant plus pressés, se relâcherent, & ne furent plus sur leurs gardes, & les Vénitiens regardant la paix comme faite, ne penserent plus à faire des préparatifs pour continuer la guerre. Sforce mit cet intervalle à profit, rafraichit ses troupes & s'adressa aux Florentins pour leur demander du secours. Il comptoit principalement sur Cosme de Medicis, qui avoit toujours été son ami, & l'avoit secouru de sa bourse. Mais quand Cosme proposa de faire secourir le Comte par l'Etat, il y trouva de grandes difficultés. Neri de Caponi, qui avoit un grand crédit, jugea qu'on devoit assister les Milanois pour maintenir leur liberté, & qu'il étoit de l'intérêt de la République, que l'Italie fût partagée en plusieurs petits Etats. Il ajouta, que si Sforce ou les Vénitiens devenoient maîtres du Milanés, on auroit en eux des voisins trop puissans, au lieu que l'un & les autres pouvoient être des Alliés fort utiles.

Quelques spécieuses & même solides que fussent ces raisons, les amis de Cosme crurent que Caponi ne se déclaroit contre Sforce, que parcequ'il étoit ami de Cosme. Ce dernier défendit son sentiment avec d'autant plus de force. Il représenta, que les Milanois étoient tellement déchirés par leurs factions, & avoient des idées si confuses sur le Gouvernement, qu'ils ne pouvoient manquer de perdre bientôt leur liberté, que le Comte étoit un Allié préférable aux Vénitiens; qu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que Milan se donneroit à lui, qu'aux Vénitiens, parcequ'il avoit un Parti dans la ville, & que les autres n'y en avoient point: enfin que par leur indécision les Florentins l'indisposoient contre eux.

Milan toujours pressée.

Cette diversité d'avis entre deux hommes de la qualité & de la capacité de Cosme & de Caponi, tinrent la ville en suspens. Enfin on résolut d'envoyer des Ambassadeurs au Comte, pour faire un Traité avec lui, avec ordre de le conclure, s'ils le voioient assez puissant pour pouvoir espérer la victoire, sinon de trainer les affaires en longueur, ce qui étoit assez dans le goût de la Politique de ce tems-là. Sur ces entrefaites Sforce & les Vénitiens avoient recommencé leurs opérations. Quoiqu'on fût encore dans l'hiver, les derniers étoient venus camper sur les bords de l'Adda. Ils envoyerent un Ambassadeur à Milan, pour encourager les habitans à se bien défendre, en leur promettant un prompt & puissant secours. François Pichinin étoit mort, & son frere Jaques commandoit les troupes des Milanois. Pendant l'hiver il y eut quelques escarmouches entre les troupes de Sforce & les Vénitiens, qui avoient pour Général Pandolfe Malatesta. On délibéra, si l'on devoit hazarder une bataille pour secourir Milan, ou se tenir dans le poste qu'on occupoit, parceque le Comte manquoit de fourage & de vivres. Pandolfe fit passer ce dernier avis, que les Vénitiens gouterent d'autant plus, qu'ils se flatoient que la nécessité obligeroit enfin les Milanois de se donner à eux.

Cette ville se rend à Sforce. 1450.

Dans cette occasion la nécessité trompa la politique. Plus le Comte étoit lui-même pressé, & plus il pressoit Milan, dont les habitans étoient réduits

à la derniere extrémité, jusques-là qu'un grand nombre de pauvres mouroient de faim dans les rues, ce qui excitoit de grands murmures dans toute la ville. Deux hommes du commun raisonnant ensemble sur leur misere, furent joints par d'autres, la troupe grossit, & bientôt la populace prit les armes, & choisit pour chef Gaspar de Vicomerato. Les Séditieux forcerent le Palais, où les Magistrats étoient assemblés, tuerent tous ceux qui ne purent pas se sauver par la fuite. De ce nombre fut Léonard Venier, Ambassadeur de Venise, qu'ils regardoient comme le principal auteur de leurs miseres. Ils consulterent ensuite entre eux sur ce qu'ils feroient. Les uns vouloient se donner au Roi de France; d'autres au Roi de Naples, quelques-uns au Duc de Savoye; mais personne ne proposa Sforce, tant étoit grande la haine qu'on avoit contre lui. A la fin Gaspar, qui s'étoit acquis de l'autorité parmi cette multitude, proposa de rendre la ville à Sforce; il prouva que leur situation présente ne permettoit pas d'attendre un secours éloigné & ne souffroit point de délai: qu'à la vérité le Comte avoit été leur ennemi, mais qu'il étoit honnête homme, & le Maître le plus capable de les protéger; que la mauvaise foi & l'injustice des Vénitiens & des autres Puissances d'Italie l'avoient contraint de faire tout ce qu'il avoit fait. En un mot, que puisqu'ils devoient se donner un Maître, ils n'en pouvoient choisir un meilleur. Ce discours fut reçu avec un applaudissement extraordinaire, & ils s'accorderent plus unanimement à recevoir Sforce pour Seigneur, qu'ils n'avoient fait pour le déclarer leur ennemi. On lui députa Gaspar pour lui offrir la ville, & le 26 de Fevrier 1450, Milan reçut avec beaucoup de joie Sforce pour son Maître

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

Etat de l'Italie.

Aussitôt que la nouvelle de cette révolution fut arrivée à Florence, on envoya ordre aux Ambassadeurs, qui étoient en chemin, d'aller féliciter Sforce sur son avénement au Duché de Milan, au lieu de faire un Traité avec lui. Le nouveau Duc les reçut avec toute la distinction & la cordialité possible, sachant bien, que les Florentins étoient les seuls véritables Alliés sur lesquels il pût compter. L'Italie se trouva donc partagée en deux Partis; l'un étoit celui des Napolitains & des Vénitiens; & l'autre celui des Florentins & des Milanois. Alfonse & les Vénitiens se liguerent ensemble, & convinrent de faire la guerre en même tems, le Roi de Naples aux Florentins, & les Vénitiens au Duc de Milan. Pour sauver néanmoins les apparences, Alfonse & les Vénitiens, qui étoient encore en alliance avec Florence, envoyerent des Ambassadeurs aux Florentins, pour déclarer que la Ligue qu'ils avoient faite n'avoit pour but que de mettre leurs Etats reciproques en sureté. Cependant les Vénitiens ajouterent des plaintes, par lesquelles ils croioient être autorisés à agir offensivement. Ils accusoient les Florentins d'avoir donné passage à Alexandre, frere de Sforce, pour mener des troupes en Lombardie, & qu'ils avoient ménagé le Traité fait entre le Duc de Milan & le Marquis de Mantoue.

Alliance entre les Florentins & Sforce. 1451.

La Seigneurie de Florence chargea Cosme de Medicis de répondre à l'Ambassadeur de Venise. Il s'en acquitta, en rappellant le souvenir des grands domaines que la République de Venise avoit acquis par le secours de celle de Florence; il ajouta que les plaintes que les Vénitiens fesoient, rouloient sur des objets de peu de conséquence & frivoles; & qu'enfin

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

quelque chose qu'il arrivât, ils pourroient éprouver qu'il seroit aussi dangereux d'avoir les Florentins pour ennemis, qu'il leur avoit été avantageux de les avoir pour amis. Les Ambassadeurs partirent, & Sforce & les Florentins, se voiant menacés de la guerre, se liguerent ensemble, & se préparerent à tout événement. Les engagemens des Vénitiens avec Alfonse se dévoilerent bientôt par le bannissement des Florentins de toutes les terres de Naples & de Venise. Immédiatement après, les Vénitiens rassemblerent tous les Exilés de Bologne, qui étoit toujours gouvernée par Santi Bentivoglio, l'ami constant des Florentins. Ils leur donnerent quelques troupes, avec lesquelles ils s'introduisirent par les égouts dans la ville si secretement, qu'ils étoient déja au cœur sans qu'on s'en fût apperçu. Le bruit aiant éveillé Santi, il apprit que Bologne étoit déja entre les mains des rebelles. On lui conseilla de se sauver par la fuite, puisque tout étoit perdu. Mais il brava courageusement le danger, se mit à la tête de quelques amis & de quelques citoiens bien intentionnés, mit les conjurés en déroute & les chassa de la ville; donnant par sa valeur une preuve qu'il étoit du sang des Bentivoglio.

Démarches des Florentins.

Les Florentins regarderent cette entreprise contre Bologne, comme faite contre eux; ils se préparerent donc à la guerre, leverent des troupes, & créerent selon leur coutume un Conseil de Dix. Mais avant que d'en venir aux voies de fait, ils envoyerent des Ambassadeurs à Rome, à Naples, à Venise, à Milan & à Sienne, pour justifier leur conduite & se plaindre de l'entreprise contre Bologne. Le Pape répondit en termes vagues. Alfonse tâcha d'excuser le bannissement des Florentins de ses Etats, & offrit de donner des passeports à ceux qui en auroient besoin; mais malgré ses beaux dehors, les Ambassadeurs s'apperçurent aisément de ses mauvaises intentions contre Florence. Les Vénitiens, qui aspiroient à la Souveraineté de la Lombardie, refuserent aux Ambassadeurs Florentins la permission d'entrer sur leurs terres, sous prétexte que leur alliance avec Alfonse ne leur permettoit pas de leur donner audience sans sa participation. Ils pousserent même l'animosité si loin, qu'ils solliciterent l'Empereur de Constantinople de défendre aux Florentins tout commerce dans ses Etats, mais ce Prince n'y voulut pas entendre. Les Siennois reçurent honnêtement les Ambassadeurs, parceque leurs Alliés n'étoient pas encore à portée de les sécourir.

Le Roi de France & les Génois se liguent avec eux.

La passion des Vénitiens contre les Florentins ne servit qu'à serrer plus fortement les nœuds de la ligue de ces derniers avec le Duc de Milan. Par l'entremise de ce Prince, ils firent alliance avec les Génois, en accommodant les démélés qu'ils avoient eus. Peu après le Roi de France entra aussi dans la ligue; les Florentins & leurs Alliés proclamerent son accession avec un air de triomphe.

L'Empereur passe en Italie. 1451.

Les Florentins se voiant ainsi soutenus refuserent de laisser entrer sur leurs terres un Ambassadeur que les Vénitiens envoyoient avec celui d'Alfonse, pour justifier la guerre qu'ils vouloient faire: celui du Roi de Naples ne voulut pas se charger seul de la commission. Sur ces entrefaites l'Empereur Frederic III passa en Italie pour se faire couronner, & pour rencontrer Eléonore, fille du Roi de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage. Cette

Princesse débarqua à Pise & fut conduite à Sienne. A l'égard du voyage de l'Empereur, les Historiens en ont parlé diversement. Les uns disent qu'il étoit si mal accompagné, que les Bandits l'attaquerent & le pillerent, & qu'il courut risque de la vie. D'autres prétendent (*a*) qu'il parut avec beaucoup de magnificence, & c'est ce qui est le plus vraisemblable, car Machiavel (*b*) dit, que le 30 de Janvier 1451, l'Empereur fit son entrée à Florence avec quinze-cens chevaux; que ce Prince fut reçu par la Seigneurie avec tous les honneurs imaginables, & qu'il y séjourna jusqu'au 6 de Fevrier. Sforce étoit nouvellement établi à Milan, & nullement bien intentionné pour l'Empereur, ensorte que ce Prince n'osa pas se hazarder d'aller à Milan recevoir la couronne de fer en qualité de Roi de Lombardie. Le Pape le couronna comme tel à Rome, & au mois de Mai, il repassa avec l'Impératrice à Florence, où il fut reçu avec les mêmes honneurs que la premiere fois. En passant à Ferrare, il créa Borse d'Este, Marquis de Ferrare, Duc de Modene & de Reggio, pour le recompenser des services qu'il lui avoit rendus.

Succès de Sforce. 1452.

Les Florentins, les Vénitiens & les autres Puissances intéressées, emploierent le reste de cette année & le commencement de la suivante à faire des alliances ou des préparatifs de guerre. Au mois de Mai les Vénitiens, & le Marquis de Montferrat leur Allié entrerent dans le Milanés en même tems. Les premiers l'attaquerent du côté de Lodi, avec seize mille chevaux & six mille hommes d'infanterie. Le Marquis l'attaqua du côté d'Alexandrie. Sforce de son côté avoit une armée de dix-huit mille chevaux & de trois mille fantassins; & après avoir muni Lodi & Alexandrie, il tomba dans le Bressan, qu'il pilla & ravagea, sans entreprendre de siege. Le Marquis de Montferrat fut défait proche d'Alexandrie par les troupes du Duc.

Les Napolitains entrent en Toscane, & réussissent mal.

Pendant que la guerre avoit recommencé en Lombardie, les Napolitains entrerent en Toscane au nombre de douze mille hommes, aux ordres de Ferdinand, fils aîné d'Alfonse & de Frederic Seigneur d'Urbin. Machiavel donne l'idée la plus méprisable de cette expédition (*c*). Le premier exploit des Napolitains fut d'attaquer Foïana dans la vallée de Chiana; c'étoit un petit château foible, & où il n'y avoit que deux-cens hommes de garnison. Ferdinand passa par le Siennois pour venir l'attaquer, & il mit trente-six jours à s'en rendre maître. Les Florentins profiterent de ce long intervalle pour mieux pourvoir aux endroits de plus grande conséquence, & pour rassembler des troupes. Après avoir pris Foïana, les ennemis s'avancerent dans le Val de Chiana, où ils échouerent dans tous les sieges qu'ils entreprirent, tandis qu'il ne s'agissoit que de places, qu'on abandonnoit du tems de Machiavel, comme impossible à défendre. Les Florentins avoient une armée de huit mille hommes, sous le commandement d'Astorre de Faënza & de Sigismond Malatesta. Mais s'étant apperçus du peu d'expérience de leurs ennemis, ils se tinrent sur la défensive, sachant que leurs places de conséquence ne couroient aucun risque & que leurs Ennemis se fatigueroient inutilement. A la fin Ferdinand assiégea Castelline, qui est à dix

(*a*) *Heiss* Hist. de l'Emp. T. II. p. 273, 274. Amst. 1733.

(*b*) *Machiavel* L. VI.

(*c*) *Machiavel*, ubi sup.

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

milles de Sienne sur les frontieres du Val de Chiana. Mais quoique ce château ne fût nullement fortifié ni par l'art, ni par la nature, Ferdinand fut obligé d'en lever honteusement le siege, au bout de quarante-cinq jours. Pendant tout ce tems-là les Napolitains ne laisserent pas de faire des courses & de ravager le pays, s'étant avancés même jusqu'à six milles de Florence.

Outre l'armée de terre, Alfonse avoit une Flotte de vingt bâtimens, tant galeres qu'autres, sur la mer de Pise. Pendant le siege de Castelline, cette Flotte surprit Vada dans le Volterran, située à l'embouchure de la Cecina. Delà les ennemis incommoderent le pays circonvoisin; mais les Florentins envoyerent quelques troupes, qui les repousserent. Le peu de vigueur que les Napolitains marquerent durant cette campagne, semble être un indice, qu'Alfonse n'étoit pas encore bien déterminé, & que sa jalousie contre les Vénitiens augmentoit.

Les Florentins reprennent les places qu'ils avoient perdues. 1453.

Jusques ici les Florentins avoient semblé se moquer des entreprises de ce Prince, plutôt que d'en être allarmés, mais au Printems de l'année 1453, ils résolurent de reprendre les places qu'ils avoient perdues. Alexandre Sforce, frere du Duc de Milan, leur aiant amené un renfort de deux mille chevaux, ils assiégerent & prirent Foïana; mais les habitans aiant abandonné ce lieu, ils eurent bien de la peine à le repeupler. Les Florentins reprirent aussi Vada, parceque cette place avoit été abandonnée & brûlée par les Napolitains, qui agissoient plus en Bandits qu'en soldats, ne subsistant que de brigandage, sans oser faire face à leurs ennemis.

Entreprise sur le Val de Bagno manquée.

Alfonse voiant qu'il ne réussissoit pas contre les Florentins par la voie des armes, tenta celle de la corruption. Gerard Gambatorti, Seigneur du Val de Bagno, avoit été aussi bien que ses ancêtres, toujours au service des Florentins ou sous leur protection. Son petit Etat étoit situé commodément pour faire des courses dans le Casentin & dans le Val de Tevere. Le Roi de Naples traita avec Gambatorti, pour qu'il lui remit entre les mains sa Seigneurie, à la charge de lui en rendre une autre dans le royaume de Naples. Les Florentins eurent connoissance de ce qui se passoit, & envoyerent un Député à Gambatorti, pour l'exhorter à se souvenir des obligations que lui & ses ancêtres avoient à la République, & à lui demeurer fidele. Ce Seigneur desavoua fortement ce qu'on lui imputoit, & déclara, qu'étant lui-même indisposé, il donneroit son fils pour ôtage de sa fidelité. Les Florentins furent contens, & ajouterent foi à ce qu'il disoit. Cependant Gambatorti conclut son Traité avec le Roi Alfonse, & ce Prince envoya Puccio, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, qui prit possession de tout le Val de Bagno, à la réserve de la Forteresse de Corzano, fort contre le gré des habitans. Un Jeune Pisan, nommé Antoine Galandi, qui étoit fort courageux, se trouva auprès de Gambatorti, dans le tems que Puccio venoit pour recevoir ce château. Indigné de cette trâhison, il repoussa Gerard dans le tems qu'il étoit à la porte, pour faire entrer Puccio & ses gens, la lui ferma au nez, & prit le commandement de la garnison, qu'il exhorta à demeurer fidele à la République. Sitôt que le bruit s'en fut répandu dans Bagno, tous les gens du pays prirent les armes contre les Napolitains, & arborant l'étendard de Florence, ils les chasserent.

rent. Gerard eut assez de peine à se sauver, abandonnant sa femme, sa famille & tous ses biens à la discrétion des Florentins. Ils mirent son fils en prison, & envoyerent des troupes, qui se rendirent maîtres de tout le pays.

Section VII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1400 *jusqu'à l'an* 1464.

Conjuration contre le Pape.

Le Pape étoit trop sage, & trop occupé à rétablir & à maintenir son autorité dans Rome, pour se mêler des guerres de Toscane & de Lombardie. Sa domination & celle des Ecclésiastiques en général étoit fort odieuse aux Romains, & un homme entreprenant fut sur le point de le chasser de Rome. Il s'appelloit Etienne Porcari, d'une famille noble & savant. Un desir de gloire lui fit former le dessein de délivrer sa patrie du joug des Prêtres; ce qui l'y encouragea furent des vers d'un Sonnet de Petrarque, qu'il regardoit comme une Prophetie, où il se croioit désigné comme le Libérateur de Rome. Occupé de ce projet, il ne put si bien faire, que dans ses discours & dans ses manieres il ne laissât transpirer ce qui lui tenoit si fort au cœur, & ne se rendît suspect au Pape. Celui-ci le relegua à Bologne, & ordonna au Gouverneur d'obliger Porcari à se présenter tous les jours devant lui. Cet obstacle n'étonna point Porcari; il n'en fut que plus animé à rechercher les moyens d'exécuter son dessein, & usant de précaution, il entretenoit correspondance avec ses amis. Il alloit même quelquefois à Rome pour s'aboucher avec eux, & revenoit si promptement à Bologne, qu'il se présentoit devant le Gouverneur tous les jours. Quand il jugea que son parti étoit assez puissant; il chargea ses amis d'inviter à souper à Rome les principaux conjurés; sur la fin du repas il parut tout à coup au milieu d'eux, avec un habit magnifique, & les anima à exécuter une entreprise si glorieuse, & les partagea en deux troupes, dont l'une devoit s'emparer le lendemain du Palais du Pape, & l'autre aller par la ville pour exciter le Peuple à prendre les armes. Mais le Pape fut instruit dès la nuit même de ce dessein, Porcari fut saisi avec la plupart de ses complices, & ils furent exécutés.

René d'Anjou passe en Italie.

Quoique l'invasion du Roi Alfonse n'eût pas fait grand mal aux Florentins, elle les avoit obligés d'entretenir une armée à grands frais, dont ils cherchoient à se décharger. Ils envoyerent Agnolo Acciaioli en qualité d'Ambassadeur en France, pour traiter avec René d'Anjou, qui comme on l'a vu avoit des prétentions sur le royaume de Naples; il s'agissoit de l'engager à passer en Italie au secours du Duc de Milan & de leur République, qui de leur côté lui promettoient de l'assister pour faire valoir ses droits. René écouta la proposition avec plaisir, & on convint, qu'il passeroit en Italie avec deux mille quatre-cens chevaux; qu'à son arrivée à Alexandrie, les Florentins lui donneroient trente mille florins, & tant que la guerre dureroit dix mille par mois. Mais quand René voulut se mettre en marche, le Duc de Savoye & le Marquis de Montferrat, Alliés des Vénitiens, s'opposerent à son passage. Par le conseil d'Acciaioli il embarqua une partie de ses troupes, qui passerent par mer en Italie; & le Roi de France agit si efficacement auprès du Duc de Savoye, qu'il accorda le passage au reste par terre. René, qui prit le titre de Roi de Naples, fut reçu avec de grands honneurs par Sforce, & les troupes Françoises se joignirent à celles de Milan. Après cette jonction, elles reprirent tout ce que les Vénitiens avoient

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

conquis dans le Cremonois, avec une partie du Breſſan, & obligerent les Vénitiens de ſe retirer ſous les murs de Breſce. L'hiver obligea les deux armées d'entrer en quartiers.

Il s'en retourne.

Avant le Printems, il ſurvint un changement imprévu du côté des François. Dans le tems que le Duc de Milan ſe diſpoſoit à entrer en campagne, pour achever la conquête du Breſſan, René, qui avoit hiverné à Plaiſance, lui déclara qu'il étoit obligé de retourner en France; Sforce emploia vainement les prieres & les promeſſes pour le retenir. La vérité eſt, que René étoit venu en Italie à la ſollicitation des Florentins, ſans avoir deſſein de ſervir le Duc de Milan, qu'autant qu'il étoit Allié des Florentins, parcequ'un autre Prince de France avoit des prétentions ſur le Milanés. D'autre part, les Florentins ne cherchoient pas à rendre Sforce plus puiſſant, qu'il ne convenoit au maintien de la balance en Italie, & ils croioient que les conquêtes qu'il avoit faites ſuffiſoient pour cela. Le départ de René ne leur fit donc aucune peine, parcequ'ils ne craignoient plus le Roi de Naples. Tout ce que Sforce put obtenir de René, c'eſt qu'il lui laiſſa une partie de ſes troupes, & qu'il promit d'envoyer ſon fils Jean pour tenir ſa place. Ce jeune Prince vint effectivement en Italie, mais ſans s'arrêter en Lombardie, il ſe rendit à Florence, où il fut reçu avec de grands honneurs.

Priſe de Conſtantinople.

Les Puiſſances Chretiennes & particulierement celles d'Italie eurent un juſte ſujet d'allarme par la chute de l'Empire Grec. La réunion de l'Empereur & du Patriarche de Conſtantinople à l'Egliſe Latine, ne leur fut pas d'une grande utilité. Cette réunion fut ſi odieuſe aux Grecs, qu'ils diſoient communément, qu'ils aimeroient mieux la vue d'un Turban, que celle d'un chapeau de Cardinal dans leurs Egliſes. L'Empereur ne laiſſoit pas de ſe conformer au rituel Romain, & avoit auprès de lui le Cardinal Iſidore, dans l'eſpérance d'etre ſécouru par les Princes d'Occident. Cependant tout le ſecours qu'il reçut d'Italie ſe réduiſit à quatre Vaiſſeaux Génois, dont l'un fut équippé aux dépens de l'Empereur Frederic III. Ainſi la ville de Conſtantinople tomba au pouvoir des Infideles, & l'Empereur perdit la vie en la défendant.

Négociation & conclusion de la paix. 1454.

Les Princes & les Etats d'Italie ne pouvoient voir d'un œil indifférent cet accroiſſement de la puiſſance des Ottomans. Conſtantinople étoit regardée comme la premiere ville du Monde, & les Infideles étoient aſſez fort ſur mer, pour mettre à profit tous les avantages de ſa ſituation. Leurs Flottes avoient déja cauſé de grandes pertes aux ſujets du Pape & de Veniſe, & l'on s'attendoit tous les jours à les voir venir attaquer l'Italie. Nicolas V ne ceſſoit d'exhorter les Princes de ce pays à faire reflexion ſur le danger qui les menaçoit, & l'Etat de leurs affaires favoriſoit ſes exhortations. Le Duc de Milan, privé du ſecours de la France, deſiroit de régler ſes Etats. Les Vénitiens avoient plus qu'aucune autre Puiſſance ſujet de redouter les Turcs. Les Florentins avoient atteint leur but, & quoique le Roi Alfonſe continuât la guerre, il étoit évident qu'il falloit qu'il cédât enfin. Le Pape engagea toutes les Puiſſances à envoyer leurs Ambaſſadeurs à Rome. Il y eut de grandes difficultés de la part des Vénitiens & du Duc de Milan; les premiers demandoient au Duc Cremone, & le Duc leur de-

mandoit Bergame, Bresce & Crême. Ces difficultés, qui parurent insurmontables à Rome, furent applanies aisément à Venise & à Milan, & le neuf d'Avril 1454, le Duc & la République de Venise firent la paix. Par le Traité chacun rentra en possession de ce qu'il avoit avant la guerre, & Sforce resta en liberté de recouvrer les places que le Duc de Savoye & le Marquis de Montferrat avoient prises sur lui. Le Pape, les Florentins, les Siennois & les autres petits Princes accéderent à ce Traité. Il fut suivi d'une triple alliance pour vingt-cinq ans, entre les Républiques de Venise, de Florence & le Duc. Le Roi de Naples fut mécontent, parcequ'il n'entroit pas dans le Traité de paix comme partie principale; ce qui fut cause qu'il fut longtems à s'expliquer. A la fin il se rendit aux instances du Pape, & ratifia la paix; outre cela il s'allia par un double mariage au Duc de Milan, dont le fils épousa sa fille, comme son fils épousa celle de Sforce. Il se réserva néanmoins le pouvoir de faire la guerre aux Génois, à Sigismond Malatesta, & à Astorre Seigneur de Faënze. Après quoi il rappella de Toscane son fils Ferdinand avec ses troupes.

Jacques Pichinin recommence la guerre. 1455.

Il parut bientôt qu'Alfonse n'étoit rien moins que sincérement porté au maintien de la paix. Les Vénitiens avoient congédié Jaques Pichinin leur Général; la Lombardie, la Romagne & la Toscane fourmilloient d'Officiers & de soldats sans emploi. Ils se réunirent comme en d'autres occasions, & choisirent pour Général Pichinin, qui avoit du chef de sa famille diverses prétentions en Toscane & dans la Romagne. Aiant assemblé une petite armée, aidé sous main par le Roi de Naples, il entra dans le Siennois, où il prit quelques Places, & menaça même la Capitale. Nicolas V venoit de mourir, & Calixte III lui avoit succedé. Ce Pontife voulant prévenir la guerre, envoya Jean Vintimiglia avec des troupes, qui se joignit à celles de Florence & du Duc de Milan. Ils livrerent bataille à Pichinin auprès de Bolsene, & quoique Vintimiglia fut fait prisonnier. Pichinin fut mis en déroute, se sauva à Castiglione de Pescaia, & auroit succombé, si le Roi Alfonse ne l'avoit sécouru d'argent.

Croisade publiée.

Les progrès des Turcs, & la haine qu'on avoit pour eux, penserent faire revivre les Croisades en Europe. Le Pape envoya chez tous les Princes Chretiens des Nonces, des Légats & des Prédicateurs, pour les exciter avec leurs peuples à prendre les armes contre les Infideles. Florence fut un des endroits, où ils réussirent le mieux. Plusieurs des principaux citoiens contribuerent libéralement de leur bourse, d'autres se croiserent & prirent la croix rouge, qu'on n'avoit vu paroitre de longtems. On fit des Processions solemnelles, & les chaires ne retentissoient que des mérites de cette expédition, & des grandes recompenses qu'on devoit en attendre dans la vie présente & dans la vie avenir. Mais ce feu se rallentit par la nouvelle de quelques avantages que les Chretiens avoient remporté sur les Turcs en Hongrie.

Horrible tempête. 1456.

Florence jouissoit d'une profonde tranquillité, lorsque le 24 d'Août 1456, il y eut en Toscane le plus terrible Ouragan, dont il soit parlé dans l'Histoire. Les toits des Eglises furent emportés tout entiers à un mille de distance; les plus gros chênes furent non seulement brisés, mais emportés avec leurs racines. En d'autres lieux les Eglises & les maisons furent ren-

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

verſées; hommes & bêtes enſevelis ſous leurs ruines, en un mot il ſembloit que tous les élemens alloient ſe confondre. Machiavel obſerve (*a*) que le vent ſuivit une direction particuliere, tellement qu'il ne porta point ſur les villes, où il auroit fait de bien plus grands ravages. Revenons à préſent aux affaires domeſtiques de Florence.

Etat de Florence.

La ville & la République avoient été depuis quelques années bien gouvernées, par l'union qui regnoit entre Coſme de Medicis & Neri de Caponi. Les ſervices que le dernier avoit rendus à la République, lui avoient acquis plus de crédit, que d'amis; tandis que la générofité, l'affabilité & la bienfaiſance de Coſme lui avoient fait autant de partiſans que d'amis. Leur conduite dans les affaires publiques étoit ſans reproche, & comme ils s'appuioient l'un l'autre, la conſtitution étoit ferme & ſolide. Il eſt vrai, qu'ils furent quelquefois d'avis différens, comme au ſujet de Sforce; mais ce qui y donnoit lieu c'étoit le caractere auſtere de l'un & la douceur de l'autre, ſans que l'eſprit de parti y entrât en rien. Coſme vécut néanmoins aſſez pour reconnoitre qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit eue de Sforce, dont le cœur étoit plus fait pour l'ambition que pour l'amitié. Coſme avoit été prodigue pour lui fournir des ſecours d'argent, & il lui avoit l'obligation d'être devenu Duc de Milan. Dans les momens où ils s'étoient entretenus avec confiance, Coſme avoit ouvert ſon cœur à Sforce, & lui avoit dit, que ſa grande ambition étoit de rendre un jour les Florentins maîtres de Lucques, & Sforce lui avoit promis ſolemnellement de l'aider auſſitôt qu'il ſeroit maître de Milan. Cette promeſſe avoit beaucoup contribué à engager Coſme à appuier les intérets de Sforce; pendant quelque tems le ſecret fut gardé, mais quand Sforce fut devenu Duc de Milan, & que Coſme le ſomma de ſa promeſſe, il fut payé de mauvaiſes défaites & de délais affectés.

Partis dans cette ville.

La mort de Caponi, en éteignant ſon parti, diminua le crédit de Coſme. On propoſa de ne point rétablir les Conſeils extraordinaires, de faire fermer les Bourſes, & de créer comme autrefois les Magiſtrats par le ſort. Une ambition ſecrete dicta cette propoſition; pluſieurs de ceux qui avoient paru des amis de Coſme, ne craignant plus le parti de Caponi & jugeant qu'il n'y avoit pas d'apparence que Medicis eût pour lui ſuccéder un fils d'autant de mérite qu'il avoit, penſerent à fonder leur propre grandeur. Coſme s'apperçut de leurs deſſeins, & au lieu de chercher à s'emparer du Gouvernement par force comme il auroit pu le faire, il laiſſa les choſes aller leur train, pour faire ſentir avec le tems aux auteurs de ce projet la fauſſeté des meſures qu'ils prenoient: il ſavoit qu'il ne couroit aucun riſque dans cette forme de Gouvernement, puiſque les Bourſes étoient encore pleines des noms de ſes amis, & qu'il reprendroit toujours ſa premiere autorité quand il voudroit.

On rétablit donc la coutume d'élire les Magiſtrats par le ſort, ce qui égala les moindres citoiens avec les plus grands. Il réſulta de ce changement, que les prétendus amis de Coſme, au lieu d'être traités, comme auparavant, avec reſpect, ſe voioient expoſés aux inſultes & aux railleries, dans

(*a*) *Machiavel* L. VI.

les rues & les Places publiques, sans aucune retenue. Cosme l'avoit bien prévu, & les grands, qui avoient rétabli le Gouvernement populaire, s'apperçurent qu'au lieu de diminuer l'autorité de Medicis, ils avoient perdu la leur. Il dissimuloit sagement, & ses ennemis secrets ne pouvoient s'en prendre qu'à eux mêmes.

Cosme étant bien assuré qu'aucune révolution ou forme de Gouvernement ne pouvoit lui nuire, consentit qu'on rétablit le *Catasto*, c'est-à-dire, la maniere d'imposer les droits selon les regles & la disposition des Loix, & non à la discrétion de personne. Ce désintéressement politique fit un grand effet en sa faveur: la résolution fut prise, & l'on créa un Magistrat pour l'exécuter. Les Grands vinrent alors en corps trouver Cosme; le suppliant de les vouloir affranchir & lui aussi de la tirannie du Peuple. Cosme leur répondit qu'il le vouloit bien, mais à condition que la Loi seroit révoquée dans l'ordre & du consentement du Peuple, & non par violence. Les Grands travaillerent donc à faire créer un nouveau Conseil Extraordinaire mais ne purent y réussir. Ils revinrent à la charge auprès de Medicis, mais il les refusa nettement, afin de leur faire sentir plus vivement leur faute.

Donato Cochi étoit alors Gonfalonier de Justice, il entreprit de convoquer de son chef une assemblée du Peuple, mais Cosme le fit traiter avec tant de mépris par les Seigneurs, qui étoient en charge avec lui, qu'il en devint fou, & fut renvoyé chez lui comme insensé. Luc Pitti lui succeda en qualité de Gonfalonier de Justice: comme c'étoit un homme hardi & entreprenant, il profita des divisions pour s'élever, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Alfonse recommence la guerre.

Nous avons vu plus haut, que le Roi Alfonse en ratifiant la paix, s'étoit réservé la liberté de faire la guerre à certaines Puissances. Il emploia Jaques Pichinin contre Sigismond Malatesta, mais sans succès. Son principal effort fut contre les Génois. Pierre Fregose étoit alors Doge de Gênes; les factions qui déchiroient cette ville, lui firent appréhender de succomber sous la puissance d'Alfonse; il se détermina à offrir la Souveraineté de l'Etat de Gênes à Charles VII Roi de France. Le Roi l'accepta, & envoya Jean d'Anjou, fils de René, le compétiteur d'Alfonse à la couronne de Naples. Jean prit possession de Gênes, dans le dessein de porter ses armes dans le royaume de Naples. C'étoit-là un événement imprévu auquel Alfonse ne s'attendoit point. Il avoit conduit sa Flotte à Porto-Fino, où il mourut, laissant ses Etats à Ferdinand son fils, qui fut dans la suite un des plus grands Princes qu'il y ait jamais eu.

Ferdinand son fils lui succede.

Il se vit néanmoins dans de grands embarras lorsqu'il parvint à la couronne. Il se trouvoit engagé dans une guerre dont le succès étoit douteux & incertain. Il soupçonnoit un grand nombre de ses Barons d'avoir de l'inclination pour la France. Le Pape prétendoit ouvertement que le Royaume de Naples appartenoit au Saint Siege, & sous prétexte de l'y réunir, il avoit dessein de le donner à Pierre-Louis Borgia, son neveu. Environné de tant de difficultés, Ferdinand n'avoit pas de ressource plus naturelle que le Duc de Milan, qui n'ignoroit pas que les François avoient des prétentions sur ses Etats & par cette raison étoit intéressé à leur fermer l'entrée

Section VII. Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.

de l'Italie. Le nouveau Roi s'adressa donc à Sforce, qui lui donna du secours & l'encouragea par ses conseils. Sur ces entrefaites le Pape Calixte III mourut, & par sa mort les grands projets qu'il avoit formés pour sa famille s'évanouirent. Il eut pour successeur le fameux Enée Silvius, Siennois de la maison des Picolomini, qui prit le nom de Pie II. Il avoit été le grand Défenseur du Concile de Basle contre le Pape, mais il se retracta dans la suite. Il suivit de toutes autres maximes que son prédécesseur, qui avoit excommunié Ferdinand & l'avoit déclaré bâtard. Il renonça à l'idée d'annexer le royaume de Naples au Saint siege, & de favoriser les prétentions des François. Il affecta de n'avoir en vue que le bien de la chrétienté, & donna la couronne à Ferdinand. Ce Prince par reconnoissance donna à Antoine, neveu du Pape, la Principauté d'Amalfi, & sa fille naturelle en mariage; il rendit aussi Benevent & Terracine à l'Eglise Romaine.

Jean d'Anjou maître de Gênes, passe à Naples. 1459.

Les divisions à Gênes troublerent la paix de l'Italie, où tout sembloit se disposer à une Croisade générale contre les Infideles. Jean d'Anjou étoit toujours en possession de Gênes; mais Pierre Fregose, qui l'en avoit rendu maître, ne trouvant pas que ses services fussent suffisamment récompensés, s'étoit retiré dans un de ses châteaux, & en vint à une rupture ouverte avec Jean d'Anjou. Ferdinand sécourut Frégose; & Jean aiant reçu les renforts de France, entreprit de chasser Fregose de son château, mais il y fut si bien reçu, qu'il se vit contraint de retourner à Gênes. Peu après Fregose entra une nuit dans la ville & s'empara de quelques postes; mais quand le jour fut venu les François l'envelopperent, & le taillerent en pieces avec presque toutes ses troupes. Enflé de ce succès, Jean équippa une belle Flotte, & partit au mois d'Octobre 1459, pour faire une descente dans le royaume de Naples, où il avoit un fort parti. Il y fut reçu par quantité de Seigneurs & de villes comme Roi légitime.

Jean, Roi d'Arragon, frere du feu Roi Alfonse, voiant que son neveu couroit risque d'être dépouillé, envoya des Ambassadeurs à Florence, pour demander que la République assistât Ferdinand, comme elle y étoit obligée par le dernier Traité fait avec son pere. Les Florentins répondirent, qu'ils ne se croioient point tenus d'assister le fils dans une guerre que le pere s'étoit attirée lui-même, & qui avoit été commencée sans leur participation & sans leur avis. Les Ambassadeurs protesterent contre la République, & partirent fort en colere. La vérité est, que les Florentins jugeoient qu'il leur étoit plus avantageux que Gênes fût entre les mains des François, qu'en celles des Espagnols.

Ses succès.

Ferdinand, pour résister mieux à Jean, fit la paix avec Malatesta. Pichinin, ennemi mortel de cette famille, en fut si piqué, qu'il quitta le service de Ferdinand, & passa à celui de Jean d'Anjou. Ferdinand ne laissa pas de mettre une bonne armée sur pied, dont il donna le commandement à Frederic Seigneur d'Urbin; mais en étant venu à une action avec les ennemis, auprès de la riviere de Sarni, il fut mis en déroute, & la plupart de ses principaux Officiers furent faits prisonniers. Pichinin conseilla à Jean de profiter de sa victoire, pour marcher droit à Naples, qui étoit fidele à Ferdinand. Mais au lieu de suivre cet avis, il se détermina à réduire les autres Places, disant qu'après cela Naples tomberoit d'elle-même en son

pouvoir. Cependant Ferdinand qui s'étoit retiré dans cette ville, s'y fortifioit, & ses partisans venoient l'y joindre. Il fit aussi solliciter le Pape & le Duc de Milan de le sécourir, ce qu'ils firent l'un & l'autre promptement & considérablement. Ce Prince se mit alors en campagne & reprit plusieurs des Places qu'on lui avoit enlevées. Ce qui le favorisa surtout fut une nouvelle révolution à Gênes.

Révolution à Gênes.

Cette ville inconstante profita de l'absence de Jean d'Anjou, pour secouer le joug des François, à l'instigation & avec le secours du Duc de Milan, qui reconcilia les Fregoses & les Adornes, & leur fournit de l'argent & des troupes. La France y envoya une Flotte, commandée par René d'Anjou, pere de Jean; mais en fesant descente, il fut battu, & contraint de s'en retourner en Provence. Ce desastre ne découragea pas Jean, qui continua la guerre dans le royaume de Naples, mais en 1463 il fut entierement défait par Ferdinand, & obligé de s'en retourner en France.

Divisions à Florence.

Nous avons dit plus haut que Luc Pitti avoit été élu Gonfalonier à Florence. Cosme, tant par dégoût, que parcequ'il étoit vieux & infirme, ne se mêloit plus gueres des affaires d'Etat. Pitti, homme hardi & entreprenant, proposa plusieurs fois de rétablir le Conseil Extraordinaire, qui avoit été aboli depuis la mort de Caponi; n'aiant pu réussir, il remplit le Palais de gens armés, au mois d'Août 1456, & fit consentir le Peuple par force, à ce qu'il n'en avoit pu obtenir de bon gré. Il travailla alors à abaisser ceux qui lui étoient contraires, il les fit bannir, & entre autres Jérôme Machiavel. Ce dernier courut toute l'Italie pour exciter les Princes à faire la guerre à sa Patrie. A la fin, il fut arrêté & conduit à Florence, où on le fit mourir en prison. Pitti avoit succedé à tout le crédit de Cosme, & il abusa fort de son autorité. Il établit que desormais les Prieurs ou chefs des Metiers, seroient appellés Prieurs de la Liberté. Il fit encore régler qu'à l'avenir le Gonfalonier seroit assis au milieu des Seigneurs, n'aiant jusques-là étoit assis qu'à leur droite. Et pour faire regarder Dieu comme auteur de ces changemens, il lui fit rendre des actions de graces publiques & solemnelles du rétablissement du Gouvernement. Pitti reçut de riches présens de Cosme, de la Seigneurie & des principaux citoiens, ensorte que cela montoit bien à la somme de vingt mille ducats. Il bâtit deux Palais magnifiques, l'un à un mille de la ville, & l'autre dans Florence même. Le dernier, qu'on appelle encore le Palais de Pitti, est un des plus superbes de l'Europe. C'est celui où ont logé dans la suite les Grands Ducs de Toscane, & qui attire encore l'admiration des Etrangers. Il emploia toutes les voies dont son crédit le mettoit à portée de faire usage, pour fournir aux fraix de ces bâtimens. Les voleurs & les assassins obtenoient leur grace, pourvu qu'ils fussent propres à y travailler. Quoique la rapacité de Pitti eût les magnifiques édifices pour objet, elle étoit de mauvais exemple pour les autres qui avoient part au Gouvernement, qui pilloient de leur côté leurs inférieurs. Nonobstant tout cela, Florence étoit devenue l'objet de l'admiration de tout le monde par ses richesses & par la magnificence de ses édifices, en se tenant neutre dans les troubles de l'Italie, principalement dans la guerre que le Pape fit aux Malatesta, qu'il vouloit dépouiller de Rimini & de Cesene. Ainsi pendant plusieurs années les

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

Florentins s'appliquerent à la culture des Arts de la paix, sans qu'il se passat rien d'important.

Mort & caractere de Cosme de Medicis.

En l'année 1464 mourut Cosme de Medicis, qui quoique simple particulier dans une République, possédoit plus de richesses qu'aucun Roi de l'Europe, & dépensa en ouvrages de goût, en édifices magnifiques, en charités & pour l'encouragement des Sciences, plus que tous les Rois, les Princes, les Etats de son tems, des siecles précédens & suivans n'ont fait, si l'on excepte ceux de sa famille. Ce qu'on dit de ses trésors paroitroit incroyable, si les monumens de sa magnificence ne subsistoient encore, & si ses contemporains ne nous fournissoient des preuves incontestables de sa splendeur & de sa libéralité. Ils étoient tels, que nous sommes tentés de croire que lui & sa famille connoissoient quelques canaux de commerce, qui ont été bouchés par la découverte de l'Amérique, & par le commerce fréquent aux Indes Orientales par mer, qui étoit alors inconnu aux Européens. Cosme préta de grosses sommes à l'Etat, dont il ne demanda jamais le remboursement; & il n'y avoit presque pas de citoien de Florence, à qui il n'eût prêté de l'argent, dans un tems ou dans l'autre, sans attendre qu'ils le lui demandassent. Les fondations religieuses qu'il fit étoient quelque chose de surprenant. Il rebâtit les Couvens & les Eglises de Saint Marc & de Saint Laurent, le Monastere de Saint Verdiano, & dans les montagnes de Fiésole l'Eglise & l'Abbaye de Saint Jérôme, dans le Val de Mugelli une Eglise de Minimes, il fit faire des Autels & des Chapelles superbes à Sainte-Croix, des Servites, à Agnoli & à Saint Miniato. Les Palais qu'il fit construire pour lui n'étoient pas moins magnifiques; outre celui qu'il avoit à Florence, il en avoit quatre autres à Coreggio, Fiésole, Casaggivolo & Tebrio, qui surpassoient ceux des Princes. Sa munificence s'étendit jusqu'à Jérusalem, où il fit bâtir un Hôpital pour les pauvres Pélerins & les malades.

Ses vertus.

A tous ces égards, dignes d'un Roi, il auroit pu être égalé par un autre aussi riche que lui, mais sa conduite & ses mœurs étoient inimitables. Dans le commerce ordinaire il étoit sans affectation, modeste & humble: à l'égard de sa personne & de ses mœurs, il se conduisit toujours en simple citoien, donnant en cela des preuves de sa vertu & de sa prudence, parcequ'il n'y a rien de plus dangereux dans une République, telle qu'étoit Florence, que l'ostentation. Les dépenses que Cosme fesoit étoient pour l'embelissement de sa patrie, & n'exciterent point l'envie, parceque tous les citoiens y participoient. Il évita méme de rechercher des alliances relevées pour ses enfans; il maria Pierre & Jean, ses deux fils à des filles de citoiens estimés, & en fit autant de ses petites filles. Malgré toute sa simplicité & sa modestie, Cosme avoit de hautes idées de la dignité de sa Patrie. Il avoit plus d'esprit qu'aucun des Princes & des Politiques de son tems, & il n'y avoit gueres de Cour en Europe, où il n'eut des agens secrets. Par là il trouvoit toujours moyen de déconcerter les intrigues des ennemis de son pays. Le maintien de son autorité pendant trente & un ans est une preuve de sa grande capacité, & la maniere dont il prévint les effets des formidables ligues, qui mirent plus d'une fois Florence à deux doigts de sa perte, nous donne la plus haute idée de la dexterité avec laquelle il savoit con-

conduire les plus grands desseins. Suivant Machiavel (*a*) il étoit si puissant par son crédit & ses richesses qu'il força les Vénitiens, le Duc de Milan & le Roi de Naples à faire la paix aux conditions qu'il voulut, en les épuisant d'argent. Après qu'il eut été rappellé à Florence, son court exil ne servit qu'à le faire paroitre avec plus de dignité & à établir son crédit dans l'Etat, dont il augmenta les domaines, en y ajoutant Borgo-San-Sepulcro, Monte Doglio, le Casentin & le Val de Bagno. Jusqu'à l'âge de quarante ans, sa vie fut fort traversée, il essuia l'exil, la prison, & courut risque d'être condamné à mort; il fut méme obligé de se déguiser pour éviter d'etre assassiné. Mais la noblesse avec laquelle il fit part à ses amis de ses richesses & de sa bonne fortune fixa son bonheur. Il avoit un air fort respectable, quoiqu'il fût de médiocre taille; les portraits qu'on a de lui indiquent qu'il avoit les traits forts. Il n'étoit point lettré, quoiqu'il ait été le plus grand protecteur des savans, en son tems. Il fit venir & entretint à ses dépens Argyropile, Grec de naissance & très-célebre, pour enseigner à Florence le Grec & les belles lettres; par là il fit revivre l'étude de cette langue, & les Arts, qui ont rendus l'Italie & Florence en particulier, si fameuses depuis. Il entretint aussi chez lui Marsile Ficin, & lui donna une terre auprès de Correggio, où étoit une de ses maisons de campagne, afin qu'il pût vaquer avec moins de distraction à l'étude. On lui a reproché d'avoir été implacable pour ses ennemis, & d'avoir fait bannir un grand nombre de bons citoiens, mais il est aisé de le justifier sur cet article, si l'on considere que telle étoit la nature des Partis à Florence, que Cosme devoit opter entre la perte de ses ennemis ou celle de l'Etat. Il n'avoit regret qu'à deux choses. La premiere, de n'avoir pas fait autant de bien qu'il auroit souhaité. La seconde, de n'avoir pas rendu sa patrie assez puissante. Malgré toutes ses fondations pieuses, il n'étoit nullement bigot, & disoit, que les Etats ne se gouvernoient point en disant son chapelet. Vers la fin de sa vie, il eut des chagrins domestiques, & il fut fort sensible à la conduite de Sforce Duc de Milan, quand il vit qu'il en avoit été dupé. Mais tout ce qu'on pourroit lui reprocher est effacé par le glorieux titre de PERE DE LA PATRIE, qui fut gravé sur son tombeau par ordre de l'Etat.

SECTION VII. *Histoire de Florence depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1464.*

SECTION VIII.

Histoire de l'administration de Pierre de Medicis. *Les Vénitiens attaquent la Toscane. La paix se fait.* Julien & Laurent de Medicis, *succedent à* Pierre. *Conjuration contre eux;* Julien *est assassiné. Administration de* Laurent de Medicis, *& celle de son* fils Pierre. *Ce dernier est déclaré rebelle. Nouvelle forme de Gouvernement à* Florence. *Autres événemens importans jusqu'au retablissement des* Medicis en 1512.

LOUIS XI, Roi de France, étoit en ce tems-là si occupé de la guerre civile, qu'il avoit contre les Seigneurs de son royaume, qu'il ne fut

Etat de l'Italie.

(*a*) *Machiavel* L. VII.

SECTION VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

pas en état d'appuier le Duc d'Anjou dans ses entreprises sur Gênes & sur le royaume de Naples. Au contraire, il tâcha de gagner l'amitié de Sforce & de Ferdinand, en laissant ce dernier paisible possesseur de son royaume, & en fournissant au premier les moyens de se rendre maitre de Gênes, ce qui étoit le grand objet de son ambition. Sforce réussit au gré de ses desirs, & par reconnoissance envoya Galéas son fils aîné avec quinze-cens chevaux au secours de Louis. L'alliance entre Ferdinand & le Duc de Milan occasionna de grandes révolutions en Italie. Jaques Pichinin étoit fort redoutable, quoiqu'il n'eût pas d'Etats. La réputation de sa famille, sa valeur personnelle & son courage lui avoient attaché un grand nombre de soldats; & ni Ferdinand, ni Sforce ne se croioient en sureté, tant que ce Capitaine resteroit indépendant de l'un & de l'autre, étant toujours prêt à servir celui qui le payeroit le mieux. Ces deux Princes jugerent donc à propos, que Ferdinand tâchât de s'accommoder avec ses Barons, qui avoient pris le parti de Jean d'Anjou, & que Sforce dissipât les troupes des Braccio; ennemis mortels de sa maison. Ferdinand fit effectivement un Traité avec les Seigneurs de son royaume; mais aussitôt qu'ils furent en son pouvoir, il les fit tous périr, en différentes manieres & sous divers prétextes.

Mort de Jaques Pichinin.

Jaques Pichinin, qui étoit avec ses troupes à Salmone, sentit le péril qui le menaçoit, & ne soupçonnant point les liaisons secretes qu'il y avoit entre le Roi de Naples & Sforce, il offrit ses services au dernier, & se rendit à Milan, accompagné seulement de cent chevaux. Le Duc le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, & lui donna même sa fille naturelle en mariage. Mais Sforce ne put voir sans jalousie, qu'un homme de fortune fut aussi généralement aimé, que Pichinin l'étoit des Milanois. Il feignit de vouloir le reconcilier avec Ferdinand, & ce Prince s'engagea à le prendre à son service, en lui donnant une pension de cent mille florins par an. Pichinin se rendit avec sa femme & l'Ambassadeur de Milan à Naples, & Ferdinand l'aiant invité avec son fils au château, les fit arrêter tous deux & s'en défit peu après.

Croisade sans succès.

Toute l'Italie étoit alors en paix, par les soins infatigables du Pape Pie II, afin de pouvoir entreprendre une Croisade contre les Infidèles. Il déclara Matthias Roi de Hongrie & Charles Duc de Bourgogne, Chefs des armemens qu'on feroit pour cette expédition. Les Venitiens avoient promis des Vaisseaux pour passer les troupes en Esclavonie, & comme Ancone étoit le rendez-vous général, le Pape s'y rendit. Le concours de Peuple dans cette ville fut prodigieux; cependant tout le projet alla en fumée. On n'avoit point eu soin de former des magasins, & il n'y avoit point d'argent pour ceux qui en manquoient; desorte que cette grande multitude de gens qui s'étoient rendus à Ancone, ne servit qu'à y mettre la famine. Le Roi de Hongrie & le Duc de Bourgogne ne parurent point; & les Vénitiens n'y envoierent que quelques galeres, pour paroitre avoir tenu leur parole. Tous ces contretems chagrinerent le Pape, qui étoit vieux & infirme, il mourut au mois d'Août 1464; il eut pour successeur Pierre Barbo, Vénitien, qui prit le nom de Paul II. François Sforce Duc de Milan mourut aussi au mois de Mars 1466, & son fils Galéas lui succéda.

Pierre de Medicis est trompé.

Ces deux événemens occasionnerent de grands changemens à Florence.

On ne pensa plus à la Croisade après la mort de Pie II, & celle de Sforce altéra l'union que la crainte de sa puissance avoit entretenue parmi les Florentins. Pierre de Medicis, fils & héritier du grand Cosme, n'avoit pas la capacité & les talens de son pere, quoiqu'il fût fort bien intentionné, & qu'il eût pu paroitre avec honneur dans toute autre situation. Dioti Salvi Néroni étoit un de ceux en qui Cosme avoit eu le plus de confiance, & en mourant il recommanda à son fils de suivre en tout les conseils de Néroni. Pierre, pour obéir aux ordres de son pere, admit Néroni dans sa plus intime confidence, & ne vouloit rien faire, ni pour le gouvernement de l'Etat, ni pour ses affaires particulieres, sans les avis de cet homme. Pierre avoit de grands biens, il ordonna qu'on remit à Néroni tous les comptes, afin qu'il pût lui donner ses avis sur l'administration de ce qu'il possedoit. Néroni trouva qu'il falloit mettre de l'ordre dans les affaires de Medicis. Son ambition lui fit naître la pensée de profiter de cette circonstance pour faire perdre à Pierre la confiance des citoiens & le dépouiller de l'autorité qu'il avoit dans le Gouvernement. Il lui fit voir le mauvais ordre de ses affaires, & lui dit que s'il vouloit soutenir son rang & son crédit dans l'Etat, il devoit demander le payement des sommes que son pere avoit prêtées. Pierre suivit sans réflexion cet avis, qui paroissoit naturel, & donna ordre d'exiger le payement de ses dettes. C'étoit-là ce qu'on n'avoit point prévu, & à quoi l'on ne s'attendoit point; & comme il n'y avoit gueres de famille, ou de personne tant soit peu notable dans Florence, à qui Cosme n'eût prêté de l'argent. Pierre se fit par la demande de ce remboursement un grand nombre d'ennemis, qui le taxerent de s'écarter des traces de son pere, & d'opprimer ses concitoiens par avarice.

Il perd son crédit.

Si l'on fait réflexion que la puissance des Medicis dans Florence étoit plus personnelle, qu'elle ne tenoit à la constitution de l'Etat, & qu'elle étoit principalement fondée sur l'attachement des particuliers à cette famille, on ne sera pas surpris de ce mécontentement général, que les Partis qu'il y avoit fomenterent. Luc Pitti, dont nous avons parlé, avoit toujours un grand crédit dans le Gouvernement, & son ambition étoit de succéder à Cosme dans le pouvoir qu'il avoit eu, mais Néroni savoit qu'il n'avoit pas pour cela la capacité requise. Agnolo Acciaioli & Nicolas Soderini avoient aussi beaucoup de crédit, & étoient tous deux ennemis secrets des Medicis. Soderini vouloit que la République jouit d'une plus grande liberté, & qu'elle fût gouvernée par l'autorité des Magistrats. Acciaioli haïssoit en son particulier les Medicis par une raison personnelle. Son fils Raphaël avoit épousé Alexandrine Bardi, qui lui avoit apporté une grosse dot. Cette jeune femme étoit maltraitée de son mari & de son beau-pere; un de ses parens l'enleva par force de la maison de son mari. Tous les Acciaioli se plaignirent hautement de cette violence. Le différend fut remis à la décision de Cosme de Medicis, & il ordonna, que le Mari rendroit la dot à Alexandrine, & qu'elle seroit maitresse de retourner avec lui, ou non. Agnolo Acciaioli eut beaucoup de ressentiment de cette décision, & n'aiant pu s'en venger sur Cosme, il résolut de le faire sur le fils. Quoique tous ces conjurés eussent leurs vues particulieres, ils prenoient tous le même prétexte, disant, qu'ils vouloient que l'Etat fut gouverné par l'autorité des Magis-

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

trats, & non selon le bon plaisir de quelques personnes. Ce qui augmenta encore le mécontentement, c'est que plusieurs Marchands firent banqueroute, ce qu'on attribuoit à Pierre, parcequ'il avoit demandé le remboursement de ce qui lui étoit dû. A cela se joignit encore, qu'il cherchoit à marier son fils Laurent avec une Demoiselle Romaine de la noble famille des Ursins. Cette alliance étoit si peu conforme aux principes de son pere, qu'on l'accusoit publiquement d'ambition & d'orgueil, en n'alliant pas son fils dans une famille Florentine.

Fêtes publiques. 1465.

Nonobstant tous ces murmures & tous ces mécontentemens, la famille des Medicis ne laissoit pas d'avoir encore beaucoup de pouvoir. Comme il y avoit un an que Cosme étoit mort, quelques citoiens, pour détourner l'esprit du Peuple des affaires d'Etat, & l'occuper d'autres objets, jugerent à propos de donner des fetes, que les Florentins aimoient beaucoup. L'une représentoit l'Histoire des trois Mages venus d'Orient, sous la conduite de l'Etoile, qui leur indiquoit le lieu de la naissance du Sauveur. Cette fête étoit si pompeuse & si magnifique, qu'elle occupa toute la ville pendant cinq mois à en faire les préparatifs. L'autre Fête fut un Tournois, où les jeunes Florentins coururent contre les cavaliers de toute l'Italie. Laurent de Medicis, fils aîné de Pierre, remporta le prix sur tous les autres.

Pierre de Medicis [illegible] le Duc de Milan. 1466.

Quand ces fêtes furent finies, les intrigues recommencerent. L'autorité du Conseil Extraordinaire expiroit, & il y avoit un grand Parti, qui vouloit qu'on ne le continuât point, & qu'on rétablit l'ancienne forme du Gouvernement. Il survint de plus de nouvelles difficultés. François Sforce Duc de Milan étant mort, Galéas son successeur demanda que la République lui continuât le subside qu'elle donnoit à son pere. Les principaux de ceux qui étoient contraires aux Medicis, s'y opposerent, disant que Galéas ne méritoit pas qu'on eût pour lui les mêmes égards qu'on avoit eus pour son pere, & que le subside devoit cesser par la mort de celui-ci, avec lequel on avoit pris cet engagement. Pierre de Medicis soutenoit au contraire, que l'on vouloit epargner à contretems, & que la liberté de Florence couroit risque, si la Republique ne demeuroit unie avec le Duc de Milan, parceque ce Prince étant jeune & sans expérience, les Venitiens se rendroient aisément maîtres de ses Etats, ce qui entraineroit la ruine des Florentins. Ces raisons de Medicis ne furent pas goûtées, & ses ennemis tinrent des assemblées particulieres, où ils fesoient souscrire à sa perte plusieurs citoiens. Mais quand il fut question de la maniere d'abaisser le pouvoir des Medicis, ils ne furent pas d'accord sur la maniere. Les plus sages & les plus moderés, vouloient que, puisque l'autorité du Conseil Extraordinaire étoit à son terme, on rétablit l'ancienne forme de Gouvernement des Magistrats & des Conseils ordinaires, ce qui feroit tomber peu à peu l'autorité de Medicis, sans troubler la tranquillité publique. Au lieu que si l'on emploioit la force, on lui donneroit un grand avantage, en lui fournissant & à ses amis un prétexte spécieux de prendre les armes. Ceux qui étoient d'un autre avis, insistoient sur le risque des délais, & sur l'imprudence qu'il y auroit à laisser vivre Pierre dans une ville, où il avoit tant de crédit, dont il pouvoit abuser; ils prétendoient que si le premier avis étoit spécieux, le leur étoit celui de la prudence; que jamais ils ne pou-

voient trouver d'occasion plus favorable de perdre Pierre; que pour y réussir il falloit s'armer au dedans, & prendre au dehors le Marquis de Ferrare au gages de l'Etat, & sitôt qu'on auroit des Magistrats bien intentionnés en venir à l'exécution. Nicolas Fedino, qui fesoit parmi eux la fonction de Secretaire, poussé par une espérance plus certaine, découvrit à Pierre toute la trâme, & lui porta la liste de tous les conjurés. Medicis fut frappé du nombre & de la qualité de ses ennemis; & aiant consulté ses amis, il prit aussi le parti de faire signer tous ceux qui lui étoient favorables. Un de ses intimes amis se chargea de ce soin, & il réussit si bien, qu'un grand nombre de ceux qui avoient signé contre Medicis, signerent pour lui.

Section VIII Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Il confond les projets de ses ennemis.

Le tems de l'élection des nouveaux Magistrats étant venu, Nicolas Soderini devint Gonfalonier de Justice; tout le monde en fut si ravi, qu'il fut conduit au Palais par un concours étonnant de personnes de tout ordre, & que sur le chemin on le couronna d'une couronne d'olivier, pour marquer que c'étoit de lui qu'on devoit attendre le repos & la liberté de la Patrie. Nicolas étoit bien intentionné, hardi & courageux, mais Thomas Soderini son frere étoit plus prudent. Celui-ci, qui étoit intime ami de Medicis, sachant que son frere ne desiroit que la liberté de son pays, & que l'ancien Gouvernement se rétablît sans nuire à personne, conseilla au nouveau Gonfalonier de faire un nouveau Scrutin, afin de pouvoir faire entrer dans les Bourses les noms de ceux qui aimoient la liberté & la paix. Nicolas suivit les avis de son frere, mais ne put jamais parvenir à ce qu'il desiroit, par l'opposition de ceux qui étoient pour les partis violens. Le tems de sa Magistrature finit, sans qu'il eût rien fait qui repondît aux grandes idées qu'on avoit eues de lui. Cela même donna un grand avantage à Medicis, & fortifia son parti, ce qui fut cause que ses ennemis temporiserent quelques mois. S'appercevant néanmoins qu'ils perdoient tous les jours du terrein, ils prirent la résolution d'emploier la force, de faire assassiner Pierre, qui étoit malade à Correggio, de faire approcher de la ville le Marquis de Ferrare avec ses troupes, & après la mort de Medicis de venir en armes sur la Place, afin d'obliger les Magistrats à former le Gouvernement selon leurs volontés. Néroni, qui avoit une grande part en tout cela, dissimuloit ses mauvaises intentions, & visitoit souvent Medicis, l'entretenant des affaires sur lesquelles il lui donnoit ses avis avec une sincérité apparente.

Pierre fut instruit de tous les desseins de ses ennemis, & résolut de les prévenir. Il assembla ses amis & prit les armes, feignant d'avoir reçu une Lettre de Jean Bentivoglio de Bologne, par laquelle il lui donnoit avis que le Marquis de Ferrare étoit en marche avec des troupes pour venir à Florence. Medicis s'y rendit bien accompagné, & tous ceux qui étoient dans ses intérêts s'armerent aussi. Ceux du parti opposé en firent autant, mais les gens de Medicis étoient à tous egards supérieurs, parcequ'il avoit pris ses mesures d'avance. Néroni alloit tantôt au Palais pour persuader aux Magistrats de faire quitter les armes à Medicis, tantôt chez Pitti, pour l'affermir de plus en plus dans leur parti. Nicolas Soderini prit les armes, & fut suivi de tout le Peuple de son quartier, il alla chez Pitti & le pref-

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

ſa de monter à cheval, & d'engager les Magiſtrats à s'oppoſer à Medicis. Mais Pitti, que Medicis avoit déja gagné, au lieu de ſuivre l'avis de Soderini, l'engagea à retourner chez lui, en lui diſant, qu'il devoit être ſatisfait de ce que la République ſeroit gouvernée par des Magiſtrats, & qu'ainſi tout le monde mettroit bas les armes. Cette conduite de Pitti fut fort avantageuſe à Medicis, car pluſieurs de ceux qui lui avoient été les plus contraires, ſe déclarerent pour lui. Les Magiſtrats s'étoient renfermés dans le Palais, ſans prendre aucun parti. On propoſa un projet d'accommodement, & comme Pierre étoit toujours indiſpoſé, on députa quelques citoiens chez lui, pour ſe plaindre du trouble cauſé dans la ville par ſa priſe d'armes, & pour s'informer des raiſons qu'il avoit & de ſes intentions. Pierre répondit qu'il avoit été contraint de s'armer par l'injuſtice de ſes ennemis, & par leurs cabales & leurs complots contre ſon autorité & ſa vie. Que depuis qu'il étoit rentré dans Florence, il s'étoit tenu uniquement ſur la defenſive, ſans ſortir de ſa maiſon, qu'on ſe trompoit en s'imaginant qu'il cherchoit à faire revivre le pouvoir du Conſeil Extraordinaire, & à depouiller les Magiſtrats de leur autorité; que ce n'avoit jamais été l'intention de ſon pere, ni la ſienne; que ce n'etoit pas eux qui avoient rétabli & continué le Conſeil extraordinaire. Il leur reprocha enſuite leur ingratitude envers Coſme, & la famille de Medicis, & de ce qu'ils ne ſe croioient pas en ſureté dans la même ville avec lui, qui étoit le fils de leur plus grand bienfaiteur. Il adreſſa enſuite la parole à Dioti Salvi Néroni & à ſes freres, auxquels il reprocha, vivement & d'un ton irrité les bienfaits qu'ils avoient reçus de ſon pere, & leur extrême ingratitude, que s'il n'avoit retenu ſes amis, ils les auroient tués. Il finit en déclarant, qu'il approuveroit tout ce que la Seigneurie régleroit, & que pour lui, il ne demandoit que de finir ſes jours en ſureté & en repos.

Il reprend ſon credit. 1466.

Les principaux du Parti oppoſé ne ſe fioient nullement aux déclarations de Pierre. Nicolas Soderini, après avoir recommandé ſa famille à ſon frere Thomas, ſe retira à la campagne, & il étoit aiſé de voir qu'on étoit ſur le point de voir une nouvelle révolution. Bernard Lotti, qui n'étoit pas des amis de Medicis, étoit alors Gonfalonier de Juſtice, mais le tems de ſa Magiſtrature étant fini, Robert Lioni lui ſucceda en 1466. Ce nouveau Gonfalonier convoqua le Peuple, & fit créer un Conſeil Extraordinaire, qui n'etoit compoſé que des Partiſans de Medicis, & peu de tems après ce Conſeil fit des Magiſtrats de ſon parti.

Ce changement épouvanta les chefs de la Faction oppoſée. Agnolo Acciaioli ſe retira à Naples, Dioti Salvi Neroni, & Nicolas Soderini allerent à Veniſe, & Jean Neroni Archevêque de Florence ſe réfugia à Rome; tellement que tout le parti oppoſé à la Maiſon de Medicis fut diſperſé, & ceux qui s'en étoient fuis furent declarés rebelles. Ceux qui avoient eu le courage de reſter furent les uns empriſonnés, les autres condamnés à mort, après avoir ſubi la queſtion. Luc Pitti, ſe fiant aux liaiſons qu'il avoit formées avec Pierre Medicis, demeura à Florence, mais tomba du plus haut degré de crédit, dans le dernier abaiſſement. Tous ſes amis où étoient ruinés, ou l'abandonnerent, & perſonne n'avoit plus le moindre égard pour lui. Les ſomptueux edifices qu'il avoit commencés, furent

d'abord laiſſés-là par les ouvriers, & pluſieurs de ceux qui lui avoient fait autrefois des préſens, les lui redemandoient, comme s'ils n'avoient eu intention que de les lui prêter.

Intrigues des Exilés.

Les Exilés formerent, comme cela eſt ordinaire, des intrigues & des Cabales pour rentrer dans leur Patrie. Agnolo Acciaioli ne voulut pourtant rien entreprendre, qu'il n'eût tenté de ſe raccommoder avec Medicis. Il lui écrivit une lettre pour juſtifier ſa conduite, lui rappellant ce qu'il avoit ſouffert pour la Maiſon de Medicis, & pour Coſme ſon pere en particulier. Il l'aſſuroit en même tems, qu'il n'avoit eu aucun deſſein de lui nuire, qu'il n'avoit eu en vue que le bien de la République, qu'il avoit crue en danger à cauſe du peu de ſanté de Pierre, & du bas âge de ſes enfans. Pierre lui répondit d'un ton aſſez virulent. Il rappella à Acciaioli, qu'il avoit reçu de grandes marques de la générosité de Coſme, ajoutant, „Puiſ- „ que vos ſervices ont été reconnus, vous ne devez pas être ſurpris, ſi à „ préſent vous recevez le châtiment de vos fautes. Ne vous excuſez point „ ſur l'amour que vous avez pour la Patrie, parceque vous ne perſuaderez „ jamais à perſonne, que Florence ait reçu plus de grandeur & plus de mar- „ ques d'attachement de la Maiſon des Acciaioli que de celle des Medicis. „ Vivez donc où vous êtes dans l'opprobre, puiſque vous n'avez pas „ voulu vivre ici en honneur".

On voit regner dans cette lettre l'eſprit de ce tems-là, & l'animoſité qu'il y avoit entre les différens Partis. Acciaioli, voiant qu'il avoit vainement ſollicité ſon ennemi, ſe rendit à Rome, & ſe joignit à l'Archevêque & aux autres Exilés. Ils firent tous leurs efforts pour faire perdre à Medicis le crédit qu'il y avoit, mais il fit échouer leurs deſſeins.

Les Vénitiens ſe déclarent contre les Florentins.

D'autre part Dioti Salvi Néroni & Nicolas Soderini ſe lierent à Ferrare avec Jean François Strozzi, fils de Palla Strozzi, qui avoit été banni de Florence en 1434, & l'engagerent à ſe joindre à eux pour ſolliciter le Doge & le Sénat de Veniſe de leur aider à chaſſer les Medicis de Florence. Ils rappellerent aux Vénitiens que Coſme ſeul avoit été cauſe des pertes qu'ils avoient faites en Lombardie. Ils dépeignirent Pierre & ſes partiſans comme des gens cruels & ſanguinaires, qui avoient uſurpé le Gouvernement à Florence & avoient banni ou fait mourir les plus zélés Patriotes. Ils implorerent la compaſſion d'une République qui avoit toujours joui de ſa liberté, en faveur de celle qui l'avoit perdue. Ce diſcours fit tant d'impreſſion ſur les Vénitiens, qu'ils ordonnerent à Barthelemi Coléone leur Général d'attaquer l'Etat de Florence, & de joindre ſes troupes à celles du Duc de Ferrare, commandées par Hercule d'Eſte.

Ils entrent en Toſcane. 1467.

Il paroit que les Florentins ne s'attendoient point à cette invaſion. Pierre de Medicis & ſes Partiſans avoient fait rendre publiquement de ſolemnelles actions de graces de la conſervation de l'Etat, & de l'affermiſſement du Gouvernement, mais ils n'avoient point pris de meſures pour parer à cette attaque imprévue. L'armée combinée entra ſur les terres de Florence, où elle fit de grands ravages. Les Florentins demanderent du ſecours au Roi de Naples & au Duc de Milan, & nommerent le Comte d'Urbin Général de leurs troupes, Ferdinand envoya ſon fils Alfonſe avec quelques troupes, & Galéas Duc de Milan vint en perſonne à leur ſecours. Nous concevons

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

néanmoins que ces auxiliaires vinrent aux dépens des Florentins, qui avoient avancé de grosses sommes. Le rendez-vous fut à Castracaro, qui est un château appartenant aux Florentins situé sur les confins de la Toscane & de la Romagne. Mais avant que les troupes fussent assemblées, les ennemis s'étoient retirés vers Imola, avec peu ou point de perte.

Mécontentement des Florentins.

Cela causa beaucoup de mécontentement parmi les Florentins, qui blâmoient leurs Commissaires de guerre, & les accusoient d'avoir dépensé inutilement les deniers publics. Il parut bientôt que c'étoit la faute de Galéas, jeune Prince sans expérience, & qui n'avoit aucun talent pour la guerre. Il y eut quelques légéres escarmouches, mais les Commissaires de Florence déclarerent, qu'il n'y avoit rien à faire tant que Galéas commanderoit. Les Commissaires tâcherent donc de lui persuader de retourner à Milan, sous prétexte que la conservation de sa personne importoit tellement à la cause commune, que s'il lui arrivoit quelque malheur, elle couroit risque. On lui représenta encore qu'étant nouvellement parvenu à la souveraine puissance, sa présence pouvoit être nécessaire dans ses Etats. Galéas se laissa persuader, & s'en retourna à Milan.

Singulier combat.

Cet obstacle étant levé, les Florentins & leurs Alliés se mirent en campagne, & il se donna une de ces comiques batailles, qui étoient si communes en ce tems-là; car bien qu'elle durât un demi jour, il n'y eut pas un seul homme de tué; il n'y eut que quelques chevaux de blessés, & quelques prisonniers faits de part & d'autre (*).

Conclusion de la paix. 1468.

Cette bataille peu sanglante, fut néanmoins décisive. Comme l'hiver commençoit, le Général Vénitien se retira vers Ravenne; les Milanois & les Napolitains s'en retournerent chez eux, & les Troupes de Florence en Toscane. Les Exilés de cette ville animés par le ressentiment & le désespoir, auroient voulu tenir la campagne, mais ceux qui les suivoient demandant de l'argent, ils furent contraints de se disperser. Néroni alla à Ferrare, où le Prince le reçut & l'entretint. Nicolas Soderini se retira à Ravenne, où il passa sa vie avec une petite pension que les Vénitiens lui donnerent, & mourut fort âgé. L'irrésolution & la lenteur furent la source de ses infortunes; car d'ailleurs il passoit pour honnête homme & courageux. Les Vénitiens, voiant que les Exilés s'étoient trop flatés, en comptant sur quelque mouvement dans Florence, & qu'il n'y avoit plus aucun fond à faire sur eux, prêterent volontiers l'oreille à des propositions de paix, qui fut bientôt conclue sans beaucoup de difficulté.

Désordres dans Florence.

Les Florentins auroient alors pu jouir de la tranquillité, sans les restes de faction qui étoient parmi eux. Ce qui contribuoit aux malheurs de l'Etat, c'est que Pierre de Médicis, bien qu'il n'eût que cinquante ans, étoit si infir-

(*) *Sabellicus* Hist. Rerum Venet. L. VIII. en donne une toute autre idée: *Ferunt, qui prælio interfuere, nunquam hominum memoria majore armorum contentione in Italia certatum, nec prælium diu anceps commissum, in quo plures desiderati sint.* Sur cette autorité M. Laugier T. VII. p. 2[illegible]5 dit, *qu'il y eut beaucoup de monde de tué de part & d'autre, & que chacun s'attribua la victoire.* Comment accorder des récits si opposés? Je conjecture que Machiavel & Sabellicus ont tous deux exagéré, car il est assez difficile de comprendre, qu dans une combat, qui dura un demi jour, il n'y ait eu personne de tué. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que le nombre des morts fut très-petit. Rem. du Trad.

infirme & si foible, qu'il ne pouvoit sortir, & ignoroit la plupart des intrigues & des animosités qui divisoient les citoiens; il sembloit qu'ils ne se servoient de la paix, que pour se déchirer intérieurement. Plusieurs des plus sages avoient fait paroitre beaucoup de modération dans les derniers troubles; cela suffisoit pour que les plus ardens les traitassent d'amis des Exilés & de leur Parti. Bardo Altoviti, Gonfalonier de Justice, augmenta ces desordres, en ôtant leurs charges à plusieurs, & en en bannissant d'autres.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Pierre de Medicis reprime ses partisans.

A la fin, les violences, l'orgueil & la tirannie de ceux qui gouvernoient, vinrent aux oreilles de Pierre de Medicis; mais étant confiné au lit, il ne put y apporter d'autre remede, que de les exhorter sérieusement à l'union, & de leur représenter le risque qu'ils couroient de voir leurs ennemis rentrer dans Florence & les en chasser. Pour amuser un peu les esprits inquiets, il fit célebrer les noces de son fils Laurent avec Clarice des Ursins, avec toute la pompe & la magnificence, que ses grandes richesses le mettoient en état de soutenir, & que le génie inventif des Florentins pouvoit imaginer. Pendant plusieurs jours, il y eut des bals, & des festins, & d'autres divertissemens, & ensuite on représenta un combat de Cavalerie, & le siege d'une Place, & le tout fut exécuté avec le plus grand ordre & toute l'adresse possible. Ces divertissemens occuperent quelque tems les esprits; mais dès qu'ils furent finis ceux qui gouvernoient recommencerent à suivre leur plan ordinaire. Pierre, dont les infirmités augmentoient, se vit obligé de changer de systême; il fit venir les principaux, il leur reprocha leur ambition, leur rapacité, de s'être partagés les dépouilles des Exilés, emparé des revenus de l'Etat, & de toutes les charges, & non contens de cela, d'emploier leur autorité à opprimer cruellement les innocens, & de vendre la justice. Il finit en protestant solemnellement que, s'ils ne changeoient de conduite, il se repentiroit du succès qu'il avoit eu, & qu'il les feroit repentir à leur tour d'en avoir si mal usé.

Ses desseins & sa mort.

On voit par ce discours, que Pierre avoit conservé encore toute la vigueur de son esprit, & son nom étoit encore si respecté, que ceux à qui il parloit lui répondirent convenablement. Ils ne laisserent pas de retomber dans leurs premiers desordres, & de continuer leurs violences & leur tirannie; desorte que Medicis fit venir secretement Agnolo Acciaioli à Cafaggiolo, où il s'entretint avec lui des moyens de réformer l'Etat; & suivant Machiavel (a), il auroit fait revenir tous les Exilés à Florence, afin de reprimer l'insolence & la rapacité de ceux qui gouvernoient, lorsqu'il mourut âgé de cinquante-trois ans.

Réflexions sur son caractere.

Lorsqu'une famille distinguée ou un homme se font respecter par leurs vertus privées, souvent leur conduite dans les affaires publiques reçoit des applaudissemens qu'elle ne mérite point. Rien n'est plus incontestable semble-t'il, que ceci, que la constitution fondamentale de Florence avoit été plus d'une fois renversée par les deux derniers chefs de la Maison de Medicis, & que Pierre en particulier s'étoit montré trop inflexible & trop vindicatif envers quelques-uns des plus grands & des plus illustres citoiens de Florence. Il s'apperçut de sa faute, quand il fut trop tard pour y re-

(a) *Machiavel* L. VII.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

médier, & il auroit rétabli avec plaisir dans leur patrie, les mêmes personnes qu'il en avoit chassées quelques années auparavant. Aux autres égards, Pierre ne paroit point avoir dégénéré; il étoit courageux & ferme. La haine qu'il s'attira dans un tems de sa vie, fut l'effet de sa trop grande confiance aux amis de son pere, sur lesquels il fut obligé en quelque façon de se reposer, parceque la foiblesse de sa santé ne lui permettoit pas de prendre lui-même connoissance de ses affaires. Il est certain qu'il souhaitta le bien de sa patrie, autant que la violence des partis le lui permit; & il eut l'art de conserver son crédit & son autorité dans l'Etat, après le rétablissement de l'ancienne constitution. Il fut enterré auprès de son pere dans l'Eglise de Saint Laurent, & on lui fit des obseques dignes de lui (*a*).

Mort d'autres Princes. 1471.

Il mourut vers le meme tems en Italie plusieurs autres personnes distinguées, entre autres Borse d'Este, Marquis de Ferrare, qui eut pour successeur Hercule son frere. Le Pape Paul II mourut aussi en 1471, & on lui donna pour successeur Sixte IV, le plus entreprenant des Pontifes qui ayent porté la thiare, & un des plus heureux, quoiqu'il fut de très-basse naissance, & qu'il ne fût rien moins que vertueux; il s'avança par son hypocrisie & par de beaux dehors de sainteté. Il avoit deux fils, Pierre & Jérôme, qui passoient pour ses neveux. Il fit le premier Cardinal, ce qui en ce tems-là donnoit un grand relief. Il dépouilla Antoine Ordelaffi de Forli, que sa maison avoit possédée depuis long-tems, & donna cette ville à Jérôme. Le Duc de Milan lui fit épouser Catherine sa fille naturelle, qui eut en dot la ville d'Imola. En un mot la puissance & la splendeur de la dignité Papale n'avoit jamais paru avec plus d'éclat; ce qui y contribuoit, auroit dû naturellement l'affoiblir, je parle de l'aggrandissement des Turcs, qui venoient de se rendre, maîtres de Négrepont. La consternation que ces progrès des Infideles répandirent dans l'Europe & dans l'Italie en particulier, fit que les Princes Chretiens s'unirent entre eux, & tous tournerent les yeux vers le Pape pour s'opposer aux Infideles, ce qu'il ne pouvoit faire que par ses bulles & ses exhortations. Ni Paul II, ni Sixte IV n'avoient dessein de leur faire la guerre, mais leurs projets de Croisade, étoient d'une grande utilité aux Princes, qui sous ce prétexte mettoient des armées sur pied, qui ne leur coutoient gueres. Et quand la Croisade n'avoit point lieu, les Papes accordoient ordinairement aux Princes qu'ils favorisoient, la liberté de se servir à leur gré des troupes levées de cette maniere. La plupart des Princes Chretiens de ce tems-là trouvoient leur compte à temoigner la soumission la plus servile au Siege de Rome, dont les Papes, surtout ceux qui etoient Italiens, savoient admirablement profiter.

Les fils de Pierre de Medicis lui succedent.

Pierre de Medicis laissa deux fils, Laurent & Julien, qui donnoient de grandes espérances, principalement l'aîné, mais ils étoient encore trop jeunes pour gouverner. Non seulement les Florentins, mais la plupart des Princes jetterent les yeux sur Thomas Soderini, qui avoit alors le plus de crédit; tout le monde vint lui faire la cour, & divers Princes l'honorerent de leurs lettres; mais Thomas donna une belle preuve de son desintéressement, & de l'attachement dont il avoit toujours fait profession pour la maison de

(*a*) Le même.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Medicis. Il ne répondit point aux lettres que les Souverains lui avoient écrites, & dit aux citoiens, que les fils de Medicis devoient être les objets de leur amour & de leur respect. Pour les y engager plus fortement, il assembla tous les chefs des premieres maisons dans le couvent de Saint Antoine, où il fit venir aussi Laurent & Julien de Medicis. Il les présenta à l'Assemblée, & dit à ceux qui la composoient, que s'ils vouloient vivre en paix & en bonne intelligence, ils devoient conserver à la maison des Medicis tout le credit qu'elle avoit eu jusqu'alors; ajoutant que toute autre autorité qu'on voudroit établir ne seroit jamais durable & paisible, Laurent de Medicis parla ensuite avec tant de modestie & de gravité, qu'il fit concevoir l'espérance qu'il deviendroit un jour, ce qu'on l'a vu. Tous les citoiens jurerent de regarder ces citoiens comme leurs peres. Depuis lors on respecta Laurent & Julien comme les Princes de la République, & eux de leur côté suivoient entierement les conseils de Soderini.

Conspiration contre Prato.

Pendant que tout étoit tranquille à Florence, il se trâma une conspiration dangereuse dans son territoire. Durant les derniers troubles les deux principaux chefs de la famille des Nardi avoient été bannis & ensuite déclarés rebelles; ils se nommoient Silvestre & Bernard. Le second étoit hardi & courageux, & comme la pauvreté lui rendoit son exil insupportable, il pensa aux moyens d'exciter une guerre en Toscane, pour affoiblir & diviser les Florentins. Il avoit de grandes connoissances parmi les Pistoiens, naturellement inquiets & belliqueux, & particulierement avec la famille de Palandre; ce n'étoit à la vérité qu'une famille de Paysans, mais composée de gens de cœur, élevés dans les armes & le carnage. Il délibéra avec eux sur les moyens de surprendre Prato. Il savoit que les Pistoiens & les habitans de Prato étoient fort mécontens des Magistrats Florentins qui les gouvernoient. Bernard communiqua son dessein à Dioti Salvi Néroni, & lui demanda s'il pourroit attendre du secours des autres Princes, au cas qu'il se rendit maître de Prato? Néroni trouva l'entreprise très-dangereuse & presque impossible; mais voiant qu'il pouvoit encore tenter fortune aux risques d'un autre, il fortifia Nardi dans son dessein, & lui promit du secours de la part du Marquis de Ferrare & des Bolonois, pourvu qu'il pût se maintenir dans Prato quinze jours. Sur cette assurance Bernard obtint des Palandre de le seconder; il se transporta secretement à Prato, & gagna quelques mécontens, qui lui promirent de favoriser son entreprise. Comme les forces que Bernard avoit étoient peu proportionnées à la grandeur & au danger de son dessein, il se servit d'un stratagême. Il savoit qu'en tems de paix les Gouverneurs des villes de Toscane, ne faisoient pas difficulté de laisser entrer où sortir les habitans dans la nuit. Il convint avec ceux de son parti, qu'ils prendroient les armes à une certaine heure, pour lui faciliter l'entrée de la ville quand il se présenteroit à la porte.

Elle échoue & les conjurés sont punis.

Nardi rassembla environ cent hommes & parut à l'heure marquée. Un de ses complices alla demander les clés à César Petrucci le Podestà ou Gouverneur Florentin, pour faire rentrer un des habitans. Petrucci les envoya par un de ses domestiques, à qui on les ota en chemin; la porte fut ouverte, Nardi entra dans la Place, où les autres conjurés se joignirent à lui. Ils se partagerent en deux troupes. L'une conduite par un des habitans,

nommé Salveſtre, s'empara de la citadelle; l'autre conduite par Bernard ſurprit le Palais, & fit Petrucci avec toute ſa famille priſonniers. Enſuite ils allerent tous criant *Liberté* par toute la ville. Le jour aiant, commencé à paroitre, pluſieurs des habitans ſe rendirent ſur la place, plus étonnés de cette révolution, que portés à la favoriſer. Le Conſeil des Huit, qui étoit celui qui gouvernoit ſous les Florentins, s'aſſembla dans ſon Palais, pour conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire. Nardi & les ſiens aiant couru quelque tems par la ville, ſans que perſonne les ſuivit, & apprenant que les Huit étoient aſſemblés, il alla les trouver & leur dit, que ſon deſſein étoit de les délivrer de l'eſclavage & de les remettre en liberté; il leur repréſenta quelle gloire ce ſeroit pour eux, s'ils le ſecondoient dans ce généreux deſſein, les aſſurances qu'il avoit d'un prompt ſecours, pourvu qu'ils vouluſſent tenir ſeulement quelques jours. Il les aſſura, qu'il avoit des partiſans dans Florence, qui ne manqueroient pas de ſe déclarer, dès qu'on auroit avis que tous les habitans de Prato auroient pris le parti de le ſuivre.

Les Huit lui répondirent gravement, que les Florentins les avoient toujours gouvernés de façon à ne leur donner aucun ſujet de ſe révolter contre eux; qu'ils lui conſeilloient de renoncer à une entrepriſe auſſi téméraire que la ſienne, de rendre la liberté au Podeſta & à ſa famille & de ſe retirer de la ville. Bien loin de ſuivre ce Conſeil, Nardi ordonna de tirer le Podeſta de priſon, & de le pendre aux fenêtres du Palais. Cet ordre fut ſur le point d'être exécuté. Le Podeſta avoit déja la corde au col, & appercevant Nardi, il ſe tourna vers lui, & lui dit, qu'il pouvoit compter que ſa mort lui attireroit le reſſentiment de tous les habitans de Prato; que s'il vouloit réuſſir dans ſon entrepriſe, le vrai moyen étoit de lui conſerver la vie, parcequ'il pourroit lui être utile.

Ce diſcours adroit ſauva la vie à Petrucci. Nardi jugea qu'il ne pouvoit mieux faire que de ſuivre ſon Conſeil; il lui commanda d'ordonner au Peuple de ſe ſoumettre, après quoi il le fit remener en priſon. Cependant les habitans revenus de leur premiere ſurpriſe, s'apperçurent du peu de monde dont Bernard étoit ſuivi, deſorte que ſon entrepriſe leur parut plus mépriſable que dangereuſe. Les Florentins, qui étoient à Prato & les citoiens bien intentionnés ſe réunirent ſous la conduite de George Ginori, Chevalier de Rhodes, attaquerent Bernard pendant qu'il ſollicitoit le Peuple à ſe joindre à lui, le bleſſerent & le firent priſonnier. Après quoi il ne fut pas difficile de délivrer le Podeſta, & de tuer ou d'arrêter les autres conjurés. La nouvelle de ce mouvement étoit parvenue à Florence, & l'on y avoit fort exaggéré les choſes; on diſoit, que Prato étoit pris, qu'on avoit aſſaſſiné le Podeſta avec toute ſa famille, que les Piſtoiens avoient pris les armes, & que pluſieurs Florentins favoriſoient la révolte. Les Magiſtrats ordonnerent de raſſembler en diligence le plus de troupes qu'on pourroit, dont ils donnerent le commandement à Robert de Saint Severin, qui paſſoit pour un grand Capitaine, avec ordre de marcher à Prato. Mais en chemin, il rencontra un envoyé de Petrucci avec la nouvelle que tout étoit tranquille dans la place, deſorte qu'il s'en retourna. Bernard Nardi fut bientôt après amené à Florence. Interrogé par le Magiſtrat ſur ſa folle entrepriſe, il dit, qu'il s'y étoit embarqué, parcequ'aimant mieux mourir à Flo-

rence, que de passer sa vie dans l'exil, il avoit voulu que sa mort fût au moins signalée par quelque entreprise mémorable (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Corruption des mœurs à Florence.

Machiavel observe (*b*), que le rétablissement de la tranquillité à Florence par la prudence des Magistrats, & par la promptitude avec laquelle cette conspiration mal entendue avoit été étouffée, produisit un grand changement & la corruption dans les mœurs, principalement parmi les jeunes gens; ils donnerent dans les plus grands excès à l'égard des habits, des divertissemens & des plaisirs; ils perdoient leur tems & consumoient tout leur bien au jeu & en débauches avec les femmes, ils affectoient de nouvelles façons de parler, & dans les conversations les railleries les plus piquantes & les traits de médisance & de satires les plus mordans. La vérité est, que la culture des beaux arts, qui fleurissoient alors à Florence, plus qu'en aucun lieu du monde, n'avoit gueres d'influence sur les mœurs des habitans, qui par leurs richesses étoient en état de se livrer à tous les raffinemens du luxe & des plaisirs de la vie, principalement dans le tems d'une profonde paix. Ce qui contribua à augmenter la corruption, ce fut l'arrivée du Duc & de la Duchesse de Milan, qui vinrent à Florence, sous prétexte d'acquitter un vœu. Ils furent reçus avec toute la magnificence possible, & les Florentins s'empresserent de témoigner tous les égards convenables pour un si grand Prince, & un si bon Allié de la République. Les Courtisans Milanois, quoiqu'Italiens, se trouverent tous différens de ceux du reste de l'Europe, car dans le tems du Carême, sans s'embarrasser des loix de l'Eglise, ils mangeoient de la viande. On donna des fêtes publiques & des spectacles pour divertir ces illustres Hôtes. On représenta dans l'Eglise du Saint Esprit sa descente sur les Apôtres, & cette représentation fut cause que le feu se mit à l'édifice, qui fut brûlé. Quand la Cour de Milan partit de Florence, les excès de luxe & de débauche étoient montés à un tel point, que les gens sages firent passer un Loi somptuaire, qui régloit les habits, les festins & les pompes funebres.

Guerre contre Volterre.

Comme Laurent de Medicis commençoit à avancer en âge, il se trouvoit gêné d'être en quelque façon sous la tutelle de Thomas Soderini, & il écoutoit ceux qui lui conseilloient de s'en affranchir. Un demêlé qui survint en ce tems-là entre les Volaterrans & les Florentins contribua à augmenter le refroidissement entre eux. Quelques particuliers de Volterre découvrirent une mine d'alun, & eurent recours à quelques citoiens de Florence, afin d'etre aidés de leur bourse, & maintenus par leur crédit, pour y faire travailler. Le Peuple de Volterre regarda d'abord cette entreprise comme une bagatelle; mais les habitans en aiant avec le tems reconnu l'utilité, prétendirent que cette mine qui étoit dans un terrein appartenant au Public, ne devoit pas tourner au profit de quelques particuliers. Ils envoyerent des Députés à Florence pour la reclamer. On nomma quelques citoiens pour Commissaires dans cette affaire; ils prononcerent que la prétention des Volaterrans étoit injuste, & que les particuliers aiant fait la dépense & pris la peine de mettre la mine en valeur, elle leur appartenoit; mais qu'il étoit raisonnable qu'ils payassent tous les ans une certaine somme

(*a*) *Machiavel* L. VII. (*b*) Le même.

SECTION VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

au Public, en signe de redevance. Cette décision mit le feu dans Volterre; le Peuple insistoit sur la restitution de la mine, & les Particuliers fesoient valoir les dépenses qu'ils avoient faites, & le jugement des Florentins en leur faveur. Ces démelés exciterent des tumultes, & un des principaux citoiens, nommé Pecorino fut tué, plusieurs autres de son parti eurent le même sort, on pilla & brûla leurs maisons, & les Recteurs Florentins coururent risque de la vie. Cela donna lieu à une nouvelle députation que les Volaterrans envoyerent à Florence; les Députés furent chargés de faire entendre à la Seigneurie, que de l'observation des conventions faites avec eux dépendoit leur soumission. Thomas Soderini & Laurent de Medicis furent d'avis opposés sur ce sujet. Le premier vouloit que l'on contentât ceux de Volterre, & qu'on ne laissât pas allumer un feu, dont les flammes par le voisinage pourroient embrâser Florence même. Il insista sur le caractere inquiet & ambitieux du Pape, sur la puissance du Roi de Naples, sur le peu de fond qu'il y avoit à faire sur l'amitié des Vénitiens, & sur celle du Duc de Milan, parcequ'on pouvoit douter de la fidelité des premiers, & de la valeur du dernier. Il finit en disant, qu'une méchante paix, valoit mieux que la victoire la plus avantageuse. Laurent de Medicis soutint, que si on laissoit l'insolence des Volaterrans impunie, tous les autres vassaux de Florence ne manqueroient pas de suivre leur exemple, & se souleveroient sur le moindre prétexte. L'avis de Laurent l'emporta, & l'on répondit aux Députés de Volterre, qu'ils devoient se remettre à la discrétion de la République, ou s'attendre à la guerre. Les habitans de cette ville se préparerent à se défendre, ils firent demander du secours aux Princes d'Italie, mais il y en eut peu qui les écoutassent, les Siennois & le Seigneur de Piombino furent les seuls, qui leur en firent espérer. Tout ce qu'ils purent donc faire fut de fortifier leur ville, & de prendre à leur solde environ mille hommes pour la défendre.

Cette ville est saccagée.

Les Florentins de leur côté, sachant combien la diligence est nécessaire en pareille occasion, mirent sur pied une armée de dix mille fantassins & de deux mille chevaux, sous les ordres de Frederic Seigneur d'Urbin. Il se rendit bientôt maître de tout le territoire de Volterre, & mit le siege devant la ville, qu'il fit battre du côté où elle étoit accessible. Les soldats, que les Volaterrans avoient pris à leur solde, abandonnerent en quelque façon la défense de la ville, & insultoient insolemment les particuliers, ensorte que les habitans furent obligés de se rendre a discrétion. Les Magistrats furent déposés, & la ville abandonnée au pillage pendant tout un jour, les soldats mercenaires se joignirent aux Florentins pour avoir part au butin. La Nouvelle de cette victoire fut reçue à Florence avec une extrême joie, & les amis de Laurent de Medicis insulterent en quelque façon a Soderini à cette occasion. Ce sage Politique ne changea pourtant point de sentiment, & dit, qu'on avoit plutôt perdu Volterre, qu'on ne l'avoit acquise, parceque si elle s'étoit rendue volontairement, on en auroit retiré de l'avantage, au lieu que l'ayant prise par force, elle feroit en tems de guerre une épine dans le pied des Florentins, & en tems de paix une charge onéreuse.

Ambition du Pape. 1474.

L'ambition du Pape Sixte IV se dévoiloit de jour en jour. Pour tenir

les villes de sa dépendance dans le devoir il abandonna Spolete à la discrétion du soldat, parcequ'elle s'étoit soulevée contre lui. Il fit assiéger Citta di Castello, dont Nicolas Vitelli étoit Seigneur. Vitelli étoit ami intime de Laurent de Medicis, qui lui donna du secours, ce qui attira dans la suite bien des chagrins à la maison de Medicis. La place fut prise, & le Pape envoya son fils Pierre, qu'il avoit créé Cardinal du titre de Saint Sixte, pour tâcher de former une ligue entre les Princes d'Italie contre les Florentins. Malgré une naissance obscure, & une éducation dans la bassesse Monacale, ce Cardinal avoit beaucoup de capacité & de courage, avec une ambition démesurée. Sous prétexte de faire honneur aux noces du Marquis de Ferrare, il fit un tour dans l'Italie, & alla à Venise aussi, qu'il cherchoit à engager dans la ligue contre Florence. Mais les Vénitiens & le Duc de Milan redoutoient l'ambition & la puissance du Pape, tant qu'il auroit un tel Ministre. On prétend que les premiers l'empoisonnerent, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut à son retour à Rome.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Partis & intrigues en Italie.

Les Florentins firent alors une ligue avec le Duc de Milan & les Vénitiens, en laissant au Pape & au Roi de Naples la liberté d'y accéder. Sixte de son côté en fit une avec le Roi, & ils laisserent à leur tour place aux autres Princes pour y entrer. L'Italie étoit donc partagée en deux Factions. Ce qui augmenta la division, c'est que le Roi de Naples forma des prétentions sur l'isle de Chypre, dont les Vénitiens s'étoient emparés. Le Pape prit parti pour le Roi. Frederic Seigneur d'Urbin passoit en ce tems-là pour le plus grand Capitaine de l'Italie, & il étoit encore Général des armées de Florence. Le Pape & le Roi de Naples lui firent de grandes offres pour l'attirer à leur service. Frederic par le conseil du Pape alla à Naples, voyage que les Florentins lui déconseilloient fortement à cause de ce qui étoit arrivé à Jaques Pichinin. Mais il fut comblé d'honneurs, & revint Général de la ligue contre les Florentins.

Nonobstant tout cela, & l'ambition de toutes les parties intéressées, deux ans s'écoulerent sans que la guerre s'allumât; elles se passerent en intrigues & en négociations. Les Florentins prirent à leur service, en qualité de Général, Robert de Rimini, renouvellerent leur alliance avec les Péroussins, & se liguerent avec le Seigneur de Faënze. D'autre part le Pape & le Roi de Naples vouloient détacher les Florentins de l'alliance avec les Vénitiens, comme l'unique moyen de maintenir l'autorité du Saint siege, & le Comte Jérôme dans la possession de ses Etats de Romagne.

Mouvemens en Toscane.

Charles, fils cadet du fameux Braccio vivoit encore. Il avoit été pendant quelques années au service des Vénitiens. Quand le tems de son engagement fut fini, il ne voulut pas le renouveller d'abord, & il communiqua au Sénat qu'il avoit dessein de tenter de rentrer dans les Etats de son pere du côté de Pérouse. Les Vénitiens y consentirent, nonobstant l'alliance qui subsistoit entre les Péroussins & les Florentins. Ceux-ci soutinrent si puissamment leurs Alliés, que Charles désespérant de réussir dans son entreprise, tourna ses armes contre les Siennois, sous prétexte qu'ils étoient redevables à son pere pour les services qu'il avoit rendus à leur République. Il les attaqua avec tant de furie, qu'il bouleversa presque tout leur domaine. Les Siennois, toujours enclins à avoir mauvaise opinion des Floren-

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

tins, se plaignirent d'eux au Pape & au Roi de Naples, prétendant que c'étoit à leur persuasion, que Charles les avoit attaqués, au lieu de tomber sur les Pérousins. Ils envoyerent même des Ambassadeurs à Florence pour y porter les mêmes plaintes. Les Florentins, non seulement nierent ce qu'on leur imputoit, mais ordonnerent à Charles de ne plus inquieter les Siennois, sous peine d'encourir leur disgrace. Il y a de l'apparence que cette démarche fut plutôt un effet de la crainte qu'inspiroit la ligue, que de la consideration qu'on avoit pour les Siennois. Charles, en obéissant, taxa les Florentins de lâcheté, & d'avoir travaillé contre eux-mêmes, parcequ'il les auroit rendu maîtres en peu de tems de Sienne. On ne peut aujourd'hui bien concevoir qu'il l'eût fait, à moins de quelque convention. Les Siennois le penserent, car ils ne remercierent pas seulement les Florentins, auxquels ils étoient en apparence redevables de leur délivrance. Mais il arriva alors une grande révolution à Milan, qui eut plus de suites.

Caractere de Galéas Duc de Milan.

Galéas Duc de Milan étoit, suivant quelques Historiens, la vivante image de certains Tirans de l'Antiquité. Avare, cruel & débauché, ce Prince attentoit à l'honneur des femmes de qualité. Il perdoit généralement ceux qu'il avoit deshonorés, fesoit mourir les uns & privoit les autres de leurs biens, pour leur ôter les moyens de se venger. Il gouvernoit son Etat despotiquement, & avoit de puissantes alliances au dehors: & comme les Ministres de sa tirannie étoient les compagnons de ses plaisirs, il n'avoit pas le tems de la réflexion. Il se plaisoit à faire souffrir longtems ceux qu'il fesoit mourir, & l'on prétendoit qu'il s'étoit défait de sa mere, pour donner un plus libre cours à ses crimes. Nonobstant tant de vices, Galéas auroit peut-être regné & seroit mort en paix, s'il n'avoit pas fait gloire ouvertement de ses débauches, & publié les noms de ceux qu'il avoit deshonorés.

Il est assassiné. 1476.

Un homme qui enseignoit le Latin, profession fort honorable en ce temslà, & que les gens les plus distingués ne se fesoient pas honte d'exercer, fut celui qui contribua à délivrer le Monde de ce monstre. Il se nommoit Cola & étoit Mantouan, il avoit pour disciples les enfans des meilleures maisons de Milan, c'étoit un homme savant, mais qui par la lecture des Auteurs Grecs & Latins, s'étoit prévenu jusqu'au fanatisme en faveur du Gouvernement Republicain. Il ne cessoit dans tous ses discours d'exaggérer le malheur qu'il y avoit à vivre sous un méchant Prince dont les sujets étoient des esclaves & des bêtes de somme, & il exaltoit le bonheur & la gloire de ceux qui avoient l'avantage d'être nés dans une République, parceque c'étoit-là que le vrai mérite & la vertu étoient protegés & recompenses, & il tâchoit de prouver par l'Histoire, que les plus grands hommes de tous les tems avoient été formés dans les Républiques. Trois de ses éleves, Jean André Lampognano, Charles Visconti & Jérôme Olgiato, furent les plus frappés de ses discours; il s'ouvrit à eux, & leur dit qu'il avoit en vue le Duc leur Souverain, & que la plus belle action qu'on pouvoit faire, étoit de se délivrer d'un pareil tiran. Ils étoient encore trop jeunes pour l'entreprendre, mais il leur fit promettre solemnellement, que dèsqu'ils seroient en âge, ils délivreroient leur patrie de cette tirannie. Cette résolution s'affermit

fermit dans ces jeunes gens avec l'âge, par la vie ſcandaleuſe & les violences du Duc; à cela ſe joignirent des injures perſonnelles qu'ils reçurent de lui. Il avoit deshonoré Olgiato & Viſconti en la perſonne de leurs femmes, & refuſé à Lampognano l'inveſtiture de l'Abbaye de Miremont, que le Pape lui avoit donnée. S'étant déterminés à aſſaſſiner Galéas, ils s'occuperent plus à ne pas manquer leur coup, que des conſéquences qu'il auroit pour eux; ils ne les perdirent pourtant pas de vue, & ſe flaterent que s'ils venoient à bout de tuer le tiran, tous leurs concitoiens ſaiſiroient avec joie l'occaſion de ſe mettre en liberté. Ils ſe trouvoient ſouvent enſemble, ſans que cela donnât le moindre ſoupçon, parcequ'on ſavoit qu'ils étoient amis dès leur enfance. Quand ils étoient enſemble, ils ſe portoient des coups à la poitrine & ailleurs avec leurs poignards dans la guaine, pour s'eſſayer. Ils raiſonnoient auſſi ſur le tems & le lieu de l'exécution de leur deſſein. Enfin ils réſolurent de faire leur coup le jour de Saint Etienne, parceque le Duc avoit coûtume d'aller alors avec beaucoup de pompe viſiter l'Egliſe de ce Martyr. Ils ne s'ouvrirent point ſur leur véritable deſſein à leurs amis, mais ils en firent armer quelques-uns & de leurs domeſtiques ſous prétexte d'aſſiſter un de leurs amis, qui avoit quelques démélés avec ſes voiſins, ils les conduiſirent à l'Egliſe de Saint Etienne, diſant qu'ils vouloient prendre congé du Duc avant que de partir. Ils firent encore venir ſous divers prétextes pluſieurs de leurs amis & de leurs parens, eſpérant qu'après le coup chacun prendroit le parti de les ſuivre. Ils ſe flaterent auſſi de ſoulever la populace, preſſée de la diſette, en abandonnant au pillage les maiſons de quelques-uns des Favoris du Duc, qui avoient le plus de part à ſes violences.

Les trois Conjurés ſe rendirent de bon matin à l'Egliſe de Saint Etienne, y entendirent la Meſſe, & Lampognano pria fort devotement Saint Ambroiſe, en ſe tournant vers ſon image. Ils ſe poſterent enſuite pour ne pas manquer leur coup. Quand le Duc entra dans l'Egliſe, ils tirerent leurs poignards, qui étoient ſi courts qu'ils les tenoient cachés dans leurs manches, Lampognano & Olgiato le bleſſerent à la gorge, dans la poitrine & dans le ventre, & Viſconti lui perça le dos, tellement que le Duc expira ſur le champ, en s'écriant, *Sainte vierge ayez pitié de moi.* Les aſſiſtans, au lieu de ſe réjouir de la mort du Tiran, la vengerent en tuant Lampognano & Viſconti. Olgiato ſe ſauva, & ſe cacha quelque tems déguiſé en Prêtre, mais aiant été reconnu, il ſouffrit la mort avec une conſtance étonnante, quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans, & il répéta un vers Latin convenable aux ſentimens dont il étoit animé. L'aſſaſſinat du Duc ne produiſit pourtant point les effets que les Conjurés en avoient attendu, perſonne n'épouſa leur parti, & les Milanois déteſterent généralement leur attentat.

La Maiſon de Medicis étoit plus puiſſante que jamais à Florence en 1477, tant par ſes branches, que par ſes alliances, & Laurent ſembloit avoir toutes les vertus qui avoient fait aimer ſes ancêtres du Peuple. Les oppoſitions que ſon pere avoit trouvées contribuoient à ſa grandeur; car ceux qui le haïſſoient, ou qui lui portoient envie ſecretement, n'oſoient le témoigner, ſachant bien que dans les Républiques, & dans celle de Florence en parti-

Etat de la Maiſon de Medicis. 1477.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

culier, les Partis opposés ne se pardonnent point, & ils en avoient vu plusieurs exemples dans les démêlés des Medicis avec leurs antagonistes. La prospérité de la Maison de Medicis augmentoit la haine que le Pape lui portoit, & lui fit prendre la résolution de la perdre, s'il étoit possible. Philippe de Medicis, Archevêque de Pise étant mort, le Pape nomma à cet Archevêché François Salviati, ennemi déclaré des Medicis. Les Florentins firent des remontrances, qui furent inutiles, desorte qu'ils refuserent à Salviati la permission de prendre possession de sa nouvelle dignité.

Conjuration des Pazzi.

Le Pape attribua cette opposition au crédit des Medicis, & excita contre eux les Pazzi, dont la Maison étoit après celle de Medicis la plus puissante & la plus riche de Florence. Le chef de cette famille étoit Jaques Pazzi, que le Peuple avoit fait Chevalier. Il n'avoit d'autres enfans qu'une fille naturelle, mais il avoit sept neveux, Guillaume, François, René, Jean, André, Nicolas & Galiato Pazzi, Cosme de Medicis, par une sage prévoiance, avoit marié Blanche sa niece à Guillaume, espérant que cette alliance uniroit les deux familles & empêcheroit toute mesintelligence. Mais à mesure que les richesses & le crédit des Pazzi augmentoient, Laurent de Medicis en devint plus jaloux, & ne leur donna aucune part au Gouvernement ; tellement que malgré leurs richesses, ils étoient de simples particuliers, quoique des citoiens illustres de Florence, & dans toutes les occasions où ils étoient en concurrence avec d'autres citoiens, les Magistrats ne les traitoient pas favorablement. Cela alla même si loin, que pour un sujet très-leger, on obligea Jaques Pazzi, qui étoit à Rome de revenir à Florence, sans aucun égard pour une famille qui tenoit un rang considerable. Jean Pazzi avoit épousé la fille & l'héritiere de Jean Borromée, homme très-riche ; après la mort de Jean Borromée, Charles Borromée son neveu s'empara d'une partie de ses biens ; cela donna lieu à un procès, & il fut rendu un arrêt par lequel la femme de Jean Pazzi fut dépouillée de la succession de son pere. Il y avoit longtems que les Pazzi étoient secretement aigris contre les Medicis ; mais comme on ne pouvoit cacher que cet injuste arrêt venoit d'eux, les Pazzi perdirent patience, & se plaignirent partout de l'injustice & de la partialité des Medicis à leur égard. Cela n'aida pas à rapprocher les esprits. Julien de Medicis, moins ambitieux & plus équitable que son frere, déploroit souvent la discorde qu'il y avoit entre les deux familles, & conseilloit à Laurent d'avoir plus de modération. Mais ce dernier qui étoit jeune & ardent, continua à se conduire avec la même hauteur envers les Pazzi.

François Pazzi, qui de tous les neveux de Jaques avoit le plus de résolution, de capacité & de bien, étoit Marchand ou Banquier à Rome. Ses grandes richesses le mirent en liaison avec les personnes du premier rang, & il étoit intime ami du Comte Jérôme, neveu ou fils du Pape. Cela lui donna occasion de penser à ruiner les Medicis, qui n'étoient pas moins odieux à Jérôme qu'aux Pazzi, parceque le premier ne croioit pas pouvoir posséder ses États en sureté, tant que les Medicis seroient en crédit. Ils conclurent qu'il n'y avoit que la mort de Laurent & de Julien de Medicis, qui pût les mener à leur but, & jugerent qu'ils devoient tâcher de faire entrer le Pape & le Roi de Naples dans leurs vues. Ils communiquerent

leur projet à Salviati Archevêque de Pise, qui leur promit volontiers de les seconder. Afin de faciliter la chose, ils résolurent que François Pazzi iroit à Florence, pour engager Jaques Pazzi dans leur parti, pendant que les deux autres demeureroient à Rome, pour être auprès du Pape, lorsqu'on jugeroit qu'il seroit tems de lui communiquer l'affaire. François ne trouva pas son oncle disposé à entrer dans le complot; l'Archevêque & le Comte Jérôme s'adresserent à Montesecco, Général du Pape, qui trouva bien des difficultés dans cette entreprise. A la fin l'Archevêque le persuada, & sous prétexte de retirer quelques Places que le Seigneur de Faënza retenoit au Comte, il passa par Florence. En ce tems-là le Pape avoit approuvé l'horrible dessein de se défaire des Medicis, & promit à son Général d'emploier toute sa puissance pour le faire réussir. Montesecco avoit ordre de s'entretenir avec Laurent & de lui demander conseil sur les affaires de la Romagne; il ne put s'empêcher d'admirer sa sagesse & sa politesse. Mais comme il étoit dévoué au Pape son Maître, il travailla si efficacement avec François, qu'ils déterminerent Jaques Pazzi à entrer dans la conspiration, moyennant qu'elle fût appuiée par les troupes du Pape. Il ne manquoit plus que le consentement du Roi de Naples, que l'on obtint sans peine. Toute cette affaire fut conduite avec un si profond secret, que l'Archevêque alla à Florence & par son crédit, qui étoit fort grand, il engagea dans le complot plusieurs jeunes gens de distinction. Pour couvrir mieux leurs projets, les Conjurés firent venir à Florence le Cardinal Riario, neveu du Comte Jérôme, qui loua un beau Palais, où ils s'assembloient pour prendre leurs mesures.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Julien de Medicis assassiné. 1478.

Plusieurs fois elles furent dérangées par divers incidens. Enfin ils résolurent d'assassiner les deux freres dans l'Eglise Cathédrale. On voulut charger Montesecco de tuer Laurent, mais il refusa de se charger de cette horrible commission, qu'on fut obligé de donner à Antoine de Volterre & à un Prêtre nommé Etienne. François Pazzi & Bernard Bandini se chargerent de tuer Julien; pendant que l'Archevêque Salviati & Jaques Pogge, fils de l'Historien, s'empareroient du Palais, & contraindroient les Magistrats à les favoriser. A l'heure marquée, Julien n'étoit pas encore rendu à l'Eglise; François Pazzi & Bernard Bandini allerent le trouver, & à force de prieres & d'artifices l'amenerent à l'Eglise; François l'embrassa même pour examiner adroitement s'il n'avoit point sous son habit quelque cuirasse, ou autre armure. Au signal dont on étoit convenu, Bandini perça le sein à Julien d'un poignard court, & le coup fut mortel; il tomba par terre, & François Pazzi se jetta sur lui, & le perça de coups avec tant de fureur, qu'il se blessa lui-même à la jambe.

Laurent se sauve. Les assassins sont punis.

Les deux assassins, qui devoient tuer Laurent, l'attaquerent; mais il se défendit si courageusement, qu'ils s'enfuirent & se cacherent; mais aiant été trouvés ensuite, ils périrent ignominieusement. Laurent & les amis qu'il avoit auprès de lui se retirerent dans la sacristie. Bandini après avoir encore tué François Neri, intime ami des Medicis, courut chercher Laurent, pour s'en défaire, mais il ne put venir à bout de son dessein. Le Cardinal Riario se retira auprès de l'autel, où les Prêtres eurent assez de peine de le garantir de la fureur du Peuple, jusqu'à ce que les Magistrats

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

le fissent conduire à son Palais. L'Archevêque Salviati, accompagné de ses amis, & de quelques Peroussins fugitifs, se rendit au Palais de la Seigneurie, & laissant quelques-uns de ses gens en bas, pour s'assurer de la porte, il monta en haut auprès du Gonfalonier de Justice Cesar Petrucci; mais il fit paroitre tant de desordre dans son air & dans ses discours, qu'on prit des soupçons; lui & Pogge avec deux de ses parens furent arrêtés, & tous les autres qui étoient montés avec lui furent tués ou jettés par les fenêtres; auxquelles on pendit l'Archevêque, les deux Salviati & Pogge. D'autre côté les Conjurés qui étoient en bas avoient forcé la porte & la Garde; mais ils ne purent aller plus loin, les Magistrats avec leurs gens aiant mis le haut en sureté. La blessure que François Pazzi s'étoit faite se trouva si considerable, qu'il ne put monter à cheval, pour aller appeller le Peuple à la liberté, comme il l'avoit projetté; il engagea Jaques Pazzi à le faire. Celui-ci monta à cheval avec environ cent hommes armés, & alla sur la grande Place du Palais, mais il ne réussit point. Le Peuple, qui n'avoit point senti la perte de sa liberté sous les Medicis, ne se joignit point à lui, & les Magistrats le saluerent du haut du Palais à coups de pierre. Jaques, qui étoit vieux, infirme & naturellement sans ambition, se retira à la persuasion de son beau frere, & il sortit de Florence avec ceux qui l'accompagnoient tirant du côté de la Romagne.

Laurent de Medicis se trouvoit alors plus puissant que jamais, tous les quartiers de la ville retentissoient de son nom. Le Peuple arracha François Pazzi de chez lui, le traina par les rues, & on le pendit à côté de l'Archevêque & des autres, ce qu'il soutint avec un courage héroïque. Tous les citoiens se rendirent chez Medicis pour lui offrir leurs biens & leurs personnes. Quant au reste des Pazzi, Jaques fut pris en fuiant, de même que René, ils furent conduits l'un & l'autre à Florence, où ils périrent par la main du Bourreau, quoique René fût innocent. Guillaume Pazzi fut banni, & ses cousins, qui ne furent pas tués, emprisonnés. Ensuite on fit des funerailles magnifiques à Julien de Medicis, dont la femme mit au monde quelques mois après un fils, qui porta son nom. Pendant que tout cela se passoit, Laurent de Castello, qui étoit dans le Val de Tevere avec des troupes, & Jean François Tolentin, qui étoit avec une autre corps dans la Romagne, tous deux à la solde du Pape & du Roi de Naples, s'avançoient vers Florence pour appuier les Conjurés; mais aiant appris que l'entreprise étoit manquée, ils rebrousserent chemin.

Le Pape attaque la Toscane. Discours de Laurent.

Le mauvais succès de cette détestable conjuration, ne servit qu'à augmenter la haine du Pape contre les Florentins. Ce Pontife & le Roi de Naples ordonnerent à leurs Généraux d'entrer en Toscane, en disant tout haut, que Laurent de Medicis étoit le seul ennemi auquel ils en vouloient. Laurent fit alors assembler dans le Palais avec les Magistrats tout ce qu'il y avoit de citoiens distingués, au nombre de plus de trois-cens; & leur fit un discours pour justifier sa conduite & celle de sa famille, lequel, s'il n'a pas été orné par Machiavel (*a*), prouve qu'il étoit un des plus grands Orateurs qu'il y ait jamais eu. En parlant de l'attentat sur sa vie, il dit, que dans

(*a*) *Machiavel* L. VIII.

„ les lieux qui servoient d'asile aux parricides & aux scélerats, les Medicis „ trouvoient des assassins". Il rappella ensuite modestement les vertus de ses predécesseurs & exposa les desseins de ses ennemis, qui avoient excité le Pape & le Roi de Naples à attaquer leur Patrie, & il conclut noblement par ces paroles: „ Ils disent qu'ils ne font la guerre qu'à moi & à ma Mai- „ son. Plût à Dieu, que ce fût la vérité parcequ'il y auroit bientôt un re- „ mede sûr & prompt à ce mal, n'étant pas assez mauvais citoien pour „ faire plus de cas de ma conservation que des dangers de l'Etat; je vous „ assure que j'éteindrois volontiers ce feu par ma ruine même. Mais par- „ ceque les Princes couvrent toujours d'un prétexte spécieux les injustices „ qu'ils font, les Puissances qui nous attaquent, se servent de celui-ci pour „ cacher en quelque façon l'indignité de leur procédé. Cependant si vous „ pensez autrement, me voici entre vos mains, c'est à vous à me soutenir, „ ou à m'abandonner; vous êtes mes Peres & mes Protecteurs, je suis „ prêt à me soumettre à tout ce que vous m'ordonnerez, & jamais je ne „ refuserai de terminer par mon sang une guerre, qui a été commencée „ par l'effusion de celui de mon frere".

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Tous ceux qui étoient présens versoient des larmes de tendresse, & un d'eux lui répondit au nom de l'assemblée; „ Qu'on lui conserveroit l'hon- „ neur & l'autorité qu'il avoit, avec la même promptitude & avec la meme „ ardeur qu'on avoit vengé la mort de son frere, & conservé la vie à lui- „ même; & que tant que leur Patrie subsisteroit, ils lui conserveroient tous „ les avantages qu'il y possédoit". On ordonna, qu'il auroit une compa- gnie de gardes pour le mettre à couvert des attentats du dedans; & on fit des levées d'argent & de troupes pour se défendre.

Fermeté des Florentins.

On ne peut disconvenir que le procedé des Florentins dans cette occasion ne fût plein de grandeur & d'une mâle fermeté, dont on trouve peu d'exem- ples dans les Etats Catholiques Romains. Le Pape les avoit excommuniés, mais bien loin de respecter l'interdit, ils forcerent les Ecclésiastiques à fai- re le service Divin, & assemblerent à Florence un Concile de tous les Pré- lats qui étoient sous leur domination, & là ils appellerent des injustices du Pape au premier Concile Général. Ils publierent aussi un Manifeste, dans lequel ils dépeignoient Sixte IV comme le plus indigne des Tirans & des Parricides, aiant envoyé des assassins pour commettre dans la Maison de Dieu même, & au milieu de la célébration du sacrifice de la Messe, les plus lâches & les plus noirs attentats. En un mot aucun des Réformateurs d'Allemagne ne témoigna plus de fermeté contre les Papes, que les Flo- rentins firent dans cette circonstance. Le Pape n'eut à opposer à ces ter- ribles accusations, que le grand argument de l'indépendance des Ecclésias- tiques de l'Autorité Séculiere, & que les Puissances temporelles n'avoient pas le droit d'emprisonner des Cardinaux, de pendre des Evêques, de tuer & de mettre en pieces des Ecclésiastiques. Cependant malgré les justes sujets de plainte que les Florentins avoient, ils rendirent au Pape le Cardi- nal qu'ils avoient entre leurs mains, parcequ'il paroissoit qu'il n'avoit servi que de voile, & qu'il n'avoit point agi dans la conspiration. Car sans cela, il y a de l'apparence qu'il auroit eu le sort de l'Archevêque.

Opérations de la guerre. 1478.

L'Armée combinée du Pape & du Roi de Naples, sous les ordres d'Al-

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

fonse Duc de Calabre, fils aîné de Ferdinand, & de Frederic Comte d'Urbin, entra dans le Chianti par les terres des Siennois, & alla assiéger Castelline, qu'elle prit après quarante jours de siege. La vérité est que les Florentins ne pouvoient gueres compter que sur eux-mêmes & sur leur courage. Le Gouvernement de Milan étoit fort agité; la mere du jeune Duc gouvernoit, mais elle étoit en division avec les parens du Duc; cependant elle ne laissa pas d'envoier quelques troupes aux Florentins, pour satisfaire au dernier Traité. Les Vénitiens prétendirent n'y être point obligés, parcequ'il ne s'agissoit que de la querelle d'un particulier. L'armée Florentine sous les ordres de Hercule Marquis de Ferrare, ne laissa pas de se mettre en campagne, & elle auroit contraint à une honteuse retraite les ennemis, qui assiégeoient & prirent Monte San Sovino, sans l'incapacité ou la trâhison de Hercule, qui accorda aux ennemis une trêve de quelques jours. L'hiver étant venu, les armées se retirerent dans leurs quartiers.

Evénemens divers.

Le Pape & le Roi de Naples voiant que les Florentins n'avoient été sécourus que par la Duchesse de Milan, se servirent des Sforces, qui avoient quitté Milan, & de Prosper Adorne pour faire révolter Genes contre elle. La Duchesse n'étant pas en état de réduire cette ville traita avec Fregose, qui par son moyen s'en rendit maître, & en chassa les Sforces & Robert de Saint Severin, Général Napolitain de grande réputation. Ce Capitaine à la tête de quelques troupes ravagea les terres de Pise & fit des courses jusqu'aux portes de cette ville; par là les Florentins se trouverent pressés par l'armée combinée du côté de Sienne, & par Saint Severin du côté de Pise, & dans le même tems ils eurent bien de la peine, à engager les Lucquois à être fideles à leurs engagemens. Les Vénitiens aiant fait la paix avec les Turcs, les Florentins prirent à leur service Charles fils de Braccio, & le Comte Déiphobe, fils de Jaques Pichinin. Ces deux Capitaines amenerent avec eux un bon nombre de troupes, obligerent Saint Severin de sortir du Pisantin, & reprirent toutes les Places, dont il s'étoit emparé. L'animosité qu'il y avoit eue entre leurs grands peres se réveilla, & les Florentins furent obligés de les emploier de deux côtés différens. Déiphobe resta avec un corps à Poggiobonzi. & Charles marcha vers Perouse, tandis que Nicolas Vitelli avec un troisieme corps tenteroit de reprendre Citta di Castello. Charles mourut au milieu de ses succès, & Robert de Rimini lui succeda dans le commandement. Tout ce que Vitelli put faire, ce fut de ravager les environs de Castello. La mort de Charles inspira tant de courage à l'armée du Pape qu'elle attaqua celle des Florentins auprès du Lac de Perouse, anciennement le Lac de Trasymene, où Annibal battit autrefois les Romains sous Flaminius. Les troupes de l'Eglise furent aussi battues. Cet avantage fut contrebalancé par la division qui se mit parmi les troupes qui étoient à Poggiobonzi, ce qui obligea les Florentins de consentir que le Marquis de Ferrare s'en retournât chez lui.

Succès du Duc de Calabre.

Le Duc de Calabre profita du départ de ce Prince, pour attaquer l'armée Florentine qui tourna honteusement le dos, & abandonna ses munitions, ses bagages & son artillerie; car, ainsi que le remarque Machiavel (*a*), en

(*a*) *Machiavel* ubi sup.

ce tems-là, le mouvement d'un cheval, qui tournoit la tête ou la croupe, décidoit du gain ou de la perte d'une bataille. La peste regnoit à Florence si terriblement, que la plupart des citoiens s'étoient retirés à la campagne; desorte que le Conseil des Dix rappella l'armée que commandoit Robert, qui assiégeoit Perouse, pour venir défendre la Capitale; elle vint camper à Saint Casciano, qui est un château à huit milles de Florence. Le Duc de Calabre profita de l'occasion pour pousser ses conquêtes du côté de Sienne; il prit Poggiobonzi, Vico & Certaldo; ensuite il assiégea le fort château de Colle, qui se rendit le 13 de Novembre, malgré tous les efforts que l'armée de Florence fit pour le secourir; après quoi les armées entrerent en quartiers d'hiver.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Trêve de trois mois.

La situation des affaires engagea le Pape & le Roi de Naples à offrir aux Florentins une trêve de trois mois, & ils l'accepterent. Ce repos donna le tems aux Florentins de faire réflexion de sang froid sur les desavantages de la guerre. Ils voioient qu'ils n'avoient rien à attendre des Vénitiens & du côté de Milan, & que vraisemblablement leurs ennemis victorieux seroient l'année prochaine à leurs portes. Les citoiens se blâmoient les uns les auautres, mais on s'en prenoit surtout à Laurent de Medicis; il y eut même un citoien, qui dans une assemblée publique lui dit, qu'il devoit procurer de façon ou d'autre la paix à la République. Laurent, qui étoit un des plus habiles Politiques qu'il y ait eu, avoit bien des raisons de suivre cet avis; il consulta ses amis, & ils conclurent qu'il ne falloit pas se fier au Pape, ce qui fit prendre à Medicis la généreuse résolution d'aller lui-même à Naples, pour traiter avec le Roi.

Négociation de Laurent de Medicis.

Il laissa le soin de la ville & du Gouvernement à Thomas Soderini, qui étoit alors Gonfalonier de Justice, & partit pour Pise, sans caractere & sans informer la Seigneurie des raisons de son départ. Il l'en informa par lettres quand il fut à Pise, elle le nomma Ambassadeur du Peuple Florentin, & lui donna plein-pouvoir de traiter de la paix avec le Roi de Naples, comme il le trouveroit à-propos pour le bien de la République. L'air & les manieres de Laurent; la force de ses discours, son éloquence, sa franchise & plusieurs autres circonstances qui caracterisent le grand homme, firent plus d'effet qu'un siecle de négociation. Ferdinand qui étoit vieux & habile dans l'art de gouverner; l'aiant entendu parler de l'état de l'Italie, du caractere des Princes, de tout ce qu'on pouvoit attendre de la paix ou craindre de la guerre, ce Prince commença à penser comme lui, & résolut de s'en faire un ami. Cependant Ferdinand ne put encore se défaire de son humeur artificieuse, il tira la négociation en longueur, pour voir quel tour les affaires prendroient à Florence dans l'absence de Laurent, qui y avoit encore bien des ennemis. A la fin cependant, ils conclurent une ligue offensive & défensive ensemble, & Laurent partit pour Florence le 6 de Mars 1479.

Son habileté à la terminer.

L'admirable pénétration qui donna naissance à cette négociation, l'habileté avec laquelle elle fut conduite, & le succès qu'elle eut, font époque dans l'Histoire, & furent dignes du génie de celui qui tenoit le premier rang à Florence. Laurent eut la satisfaction de voir ses services recompensés par la reconnoissance que sa Patrie lui témoigna à son retour, & par l'ex-

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

tinction de l'esprit de Parti, tout le monde admirant ses grandes qualités. Deux jours apres son arrivée, on publia le Traité entre le Roi & la République; par lequel on laissoit à la discrétion du Roi la restitution des Places prises sur les Florentins pendant la guerre; les Pazzi, qui étoient en prison devoient etre élargis, & on devoit payer pendant un tems un subside au Duc de Calabre. Le Pape & les Vénitiens se plaignirent du peu d'égard qu'on avoit eu pour eux, en ne leur fesant point part de la négociation, & en ne les comprenant point dans le Traité. Ils témoignerent leur mécontentement de façon que les Florentins en appréhenderent les suites. Ce qui les détermina à établir, vraisemblablement par l'avis de Laurent de Medicis, un Conseil de soixante-dix citoiens à qui l'on donna toute l'autorité qu'on put dans les grandes affaires. Ce Conseil ratifia d'abord la paix avec le Roi Ferdinand, & nomma des Ambassadeurs pour aller à Naples & à Rome. Avec cela, les Florentins eurent encore bien des embarras par divers incidens.

Caractere de Louis Sforce, dit le More.

La Duchesse de Milan avoit été obligée de remettre la régence à Louis, surnommé le More à cause de son teint bazanné, frere du feu Duc, & l'un des hommes les plus singuliers dont il soit fait mention dans l'Histoire. Politique & pénétrant, il étoit en même tems irrésolu & timide; pour l'ordinaire la crainte le déterminoit à prendre les partis les plus dangereux.

Le Duc de Calabre est obligé de retourner à Naples, & le Pape se reconcilie avec les Florentins.

Louis Fregose s'étoit emparé de Serezane, & avoit fait toute la garnison Florentine prisonniere. Ce qu'il y avoit de plus chagrinant pour les Florentins, c'est que le Duc de Calabre étoit toujours sur leurs frontieres avec son armée, nonobstant la paix, & cherchoit à se rendre maître de Sienne, pour se frayer une route à la Souveraineté de toute la Toscane. On ne peut dire quelles auroient été les suites de ses desseins, si les Turcs, qui avoient échoué devant Rhodes, n'étoient venus faire une descente en Italie, & ne s'étoient rendus maîtres d'Otrante, qu'ils fortifierent dans la vue d'étendre leurs conquêtes. Ce fâcheux événement délivra la Toscane du Duc de Calabre, qui fut obligé de retourner à Naples avec son armée, & le Pape de son côté témoigna être disposé à entendre à un accommodement avec les Florentins. Ceux-ci de leur part, sans s'arrêter à des formalités, envoyerent douze Ambassadeurs à Rome, qui après bien des soumissions, que le Pape reçut avec beaucoup de hauteur, obtinrent qu'il leur donnât la bénédiction & ratifiât la paix. Il ne laissa pas de demander, que les Florentins entretinssent quinze galeres contre les Turcs. Cette charge leur parut excessive, & ils trouverent moyen de la faire modérer par l'adresse de Gui Antoine Vespucci. Ainsi les Florentins se trouverent dans une situation plus favorable qu'ils ne l'avoient été depuis plusieurs années.

Leur premier soin fut d'obtenir la restitution des châteaux que le Duc de Calabre leur avoit pris, & qu'il avoit laissés entre les mains des Siennois. Ferdinand ne jugea pas à-propos de resister à leurs instances, parcequ'il appréhendoit que cela n'allumât une nouvelle guerre en Italie, qui l'auroit privé des secours qu'il espéroit contre les Turcs. Les Places furent rendues, ce qui fait voir, dit Machiavel, que c'est la force & la necessité, & non les Traités & les engagemens, qui rendent les Princes fideles à leurs promesses. C'est ainsi que la Fortune seconda la prudence & la capacité de Laurent,

rent, qui se vit aussi puissant & aussi couvert de gloire dans sa patrie, qu'un bon citoien le peut desirer ; les accidens mêmes passoient pour des fruits de sa politique.

Section VIII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1464 *jusqu'à l'an* 1512.

Peu de tems après les Turcs rendirent Otrante par composition, ce qui dissipant les frayeurs qu'ils avoient inspirés, ne servit qu'à renouveller la dissension entre les Puissances d'Italie. Les Vénitiens cherchoient, à se rendre maîtres de Ferrare, & aiant mis le Pape dans leurs intérêts, ils firent Saint Severin Général de leurs troupes. Les Florentins donnerent le commandement des leurs à Constance Seigneur de Pesaro, & Frederic d'Urbin eut celui de l'armée Milanoise. Le Pape ne s'étant pas déclaré, le Roi Ferdinand, ordonna au Duc de Calabre de demander à Sixte, le passage par ses terres, pour aller au secours du Marquis de Ferrare ; le Pape le refusa. Le Roi de Naples & les Florentins regarderent ce refus comme un commencement d'hostilités, desorte qu'ils mirent leurs troupes en campagne. Le Duc de Calabre, assisté par les Colonnes, fit des incursions vers Rome, & Nicolas Vitelli, avec le secours des Florentins, reprit Citta di Castello & en chassa le Gouverneur du Pape. Sixte se trouvant pressé de tous côtés, prit à son service en qualité de Général Robert de Rimini. La grande réputation & l'expérience de ce Capitaine inspirerent tant de courage aux Romains, qu'ils marcherent sous ses ordres, & forcerent le Duc de Calabre d'en venir à une bataille. Le succès fut glorieux pour le Général du Pape, & l'on combattit ce jour-là avec plus de valeur qu'on n'avoit fait en Italie depuis cinquante ans, car de part & d'autre il y eut plus de mille hommes de tués ; à la fin les Napolitains furent défaits ; & le Duc de Calabre auroit été fait prisonnier, s'il n'eût été délivré par les Turcs, qu'il avoit pris à son service, après la reddition d'Otrante. Peu de jours après Robert de Rimini mourut, & le Pape pour témoigner sa reconnoissance envers un Général qui l'avoit si bien servi, le fit enterrer magnifiquement ; mais immédiatement après il envoya le Comte Jérôme, pour dépouiller son fils mineur de son héritage. Les Florentins sécoururent généreusement la veuve & le fils de Robert : ils firent échouer les desseins du Pape tant sur Rimini, que sur Citta di Castello.

Défaite du Duc de Calabre. 1482.

Pendant que cela se passoit en Romagne, les Vénitiens s'étoient rendus maîtres de Figarole, & auroient dépouillé le Marquis de Ferrare de ses Etats, si le Roi Ferdinand & les Florentins n'avoient ménacés le Pape d'un Concile Général, que l'Empereur avoit déja indiqué à Basle. Sixte, obligé de céder à la nécessité, envoya ses Nonces à Naples, où l'on conclut une ligue pour cinq ans entre le Pape, Ferdinand, le Duc de Milan & les Florentins. Quand le Traité fut conclu le Pape ordonna aux Vénitiens de cesser de faire la guerre au Marquis de Ferrare.

Nouvelle ligue.

Ils étoient en ce tems-là si puissans, qu'ils étoient devenus redoutables à tous les Etats d'Italie. Après avoir défait les troupes de Milan & celles du Marquis, ils assiégeoient actuellement Ferrare. Le Légat du Pape, Laurent de Medicis & les autres Alliés des Florentins s'assemblerent à Cremone, pour délibérer sur les moyens d'entreprendre quelque chose de décisif contre les Vénitiens. On proposa d'abord de faire une diversion, & que Louis le More les attaquât chez eux, mais il refusa de le faire. On prit a-

Puissance des Vénitiens & ligue contre eux. 1483.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

lors la résolution d'attaquer les Vénitiens qui étoient devant Ferrare; on jugea néanmoins à-propos de ruiner auparavant la Flotte qu'ils avoient sur le Po, ce qu'on effectua heureusement. Leur armée de terre étoit de deux mille deux-cens hommes d'armes, & de six mille fantassins, & celle des Florentins & de leurs Alliés étoit de quatre mille hommes d'armes & de huit mille hommes d'infanterie (*). Les Vénitiens, sans s'effrayer de la supériorité de leurs ennemis, firent passer l'Adda à Saint Severin, qui s'approcha de Milan, en proclamant le Duc & la Duchesse sa mere. Mais cela n'excita aucun mouvement dans la ville, & irrita tellement Louis le More, qu'il consentit à déclarer la guerre aux Vénitiens. Il entra avec le Duc de Calabre dans le Bergamasc, le Bressan & le Véronois, où ils ravagerent tout le plat pays, & Saint Severin eut bien de la peine à garantir Bergame, Bresce & Verone.

Elle est rompue & la paix se fait. 1484.

Il n'y avoit que la mesintelligence entre les Alliés, qui pût les empêcher de chasser les Vénitiens de la Lombardie, elle se mit entre le Duc de Calabre & Louis le More. Frederic Gonzague, Marquis de Mantoue avoit entretenu l'union entre eux; mais étant mort, ils eurent des démélés. Jean Galéas, Duc de Milan & neveu de Louis, avoit épousé la fille du Duc de Calabre, qui demanda que son gendre gouvernât ses Etats, pour qu'il pût lui-même y être le maître, parceque Galéas étoit un Prince foible. Cette demande détacha Louis de la ligue & le jetta entre les bras des Vénitiens, avec lesquels il fit la paix au mois d'Août 1484. Par ce Traité les Vénitiens devoient rentrer dans toutes les places qu'on leur avoit prises, en leur laissant la possession du Polesin de Rovigo, qu'ils avoient conquis sur le Marquis de Ferrare. Les Florentins & leurs Alliés eurent beau être mécontens de ce Traité, ils furent obligés d'y accéder parcequ'ils avoient besoin de la paix. Les Alliés, pour gagner le Pape, avoient abandonné Vitelli, qui étoit resté maître de Citta di Castello. Sixte fit assiéger la Place, mais Vitelli défit ses troupes, ce qui obligea le Pape à s'accommoder avec lui. Le Pontife prit ensuite le parti des Ursins contre les Colonnes, qui s'étoient déclarés pour le Roi de Naples. Ces troubles se terminerent, non par la paix, mais par la ruine d'un des Partis.

Mort de Sixte IV. 1485.

Pendant que la guerre se fesoit en Lombardie, les Florentins avoient tenu le Comte Antoine Martiano avec des troupes aux environs de Serezane, dans l'espérance qu'il se présenteroit quelque occasion de reprendre cette Place. Il n'y eut cependant que quelques légeres escarmouches entre les deux Partis. On pouvoit donc dire que l'Italie étoit en paix; ce qui déplut tellement à Sixte IV, qu'il en mourut de chagrin. Sa mort remplit

(*) Il faut expliquer une circonstance, qui dans le cours de cette Histoire peut avoir paru singuliere, c'est qu'ordinairement la Cavalerie étoit plus nombreuse dans les armées que l'infanterie. C'étoit un effet de la vanité des Seigneurs & des Gentilshommes Italiens, qui servoient ordinairement à cheval, & avoient à leur suite un grand nombre de Cavaliers, qui passoient pour des soldats, quoique sur mille, il n'y en eût peut-être pas plus de deux ou trois-cens bien armés pour combattre. Mais dans le tems dont nous parlons on distinguoit la Cavalerie en deux classes. Les hommes d'armes étoient ceux qui étoient armés de pied en cap, & ceux qui les accompagnoient s'appelloient la Cavalerie légere, & il en est rarement fait mention. Cette distinction, bien que nouvelle en Italie, étoit fort ancienne en France.

Rome de troubles, & de meurtres, à cause des démélés qu'il y avoit entre les Ursins & les Colonnes. Le Comte Jérôme s'empara du château Saint Ange, qui est comme la citadelle de Rome. Comme il avoit néanmoins envie de se rendre le futur Pape favorable, il se retira dans ses Etats. Le Cardinal Cibo fut élu, prit le nom d'Innocent VIII, & rétablit la tranquillité dans Rome.

Les Florentins assiegent Pietra Santa.

Les Florentins ne pouvoient cependant digérer qu'un simple particulier, tel que Fregose, leur eût enlevé Serezane. Ils firent donc des préparatifs pour reprendre cette Place; mais Fregose la céda à la banque de Saint George, qui possédoit déja la plupart des places & des villes de la domination de Gênes. Cette cession ôtoit aux Florentins la liberté de faire la guerre aux Génois, entant que République: d'ailleurs ils ne pouvoient se flater de réussir dans leur entreprise sur Serezane, à moins qu'ils ne fussent maîtres de Pietra Santa, qui appartenoit aux Génois. Pour avoir un sujet spécieux de rupture, ils envoyerent de Pise un convoi de vivres à leur camp auprès de Serezane, avec une escorte fort foible. La garnison de Pietra Santa ne put résister à la tentation de s'en emparer, & les Florentins quitterent Serezane pour aller mettre le siege devant Pietra Santa. La guerre se trouvant ainsi déclarée, la Flotte des Génois prit & brûla le château de Vada, débarqua des troupes & ravagea le territoire de Volterre. On envoya contre eux Buongianni Gianfigliazzi avec un corps de troupes, qui reprima leurs courses. Cependant la Flotte Génoise tenta une entreprise sur Livourne, qui commençoit à faire figure en Toscane, mais elle fut repoussée avec perte.

Ils la prennent.

Le siege de Pietra Santa continuoit toujours, mais les Florentins agissoient si mollement, & observoient si peu d'ordre, que les assiégés les chasserent de leurs ouvrages & les obligerent de s'éloigner de la Place à la distance de quatre milles. Là ils résolurent de renoncer au siege & de se retirer dans les quartiers d'hiver. Quand cette nouvelle vint à Florence, elle indigna tout le monde. On fit partir Antoine Pucci & Bernard Nero, avec une grosse somme d'argent; ils se rendirent à l'armée, & firent qu'elle retourna au siege. La honte d'échouer devant une bicoque, & les bonnes manieres d'Antoine Pucci, encouragerent tellement les soldats, qu'ils monterent à l'assaut avec tant d'intrepidité qu'ils emporterent l'ouvrage qu'ils avoient perdu, mais ils y perdirent leur Général Marciano. Ce succès épouvanta tellement ceux qui défendoient la Place, qu'ils proposerent de capituler. Pour terminer l'affaire avec plus de réputation, Laurent de Medicis se rendit au camp, & peu après son arrivée la Place se rendit. Ce siege ne laissa pas de couter aux Florentins quelques-uns de leur meilleurs soldats & de leurs plus braves Officiers. L'air corrompu de l'Automne en fit périr plusieurs, & de ce nombre furent Antoine Pucci & Gianfigliazzi.

Les Lucquois la reclament.

Les Lucquois firent demander Pietra Santa aux Florentins, parcequ'elle avoit autrefois appartenu à leur République. Les Florentins, sans disconvenir du fait, repondirent, qu'ils ne savoient pas si dans le Traité qu'ils pourroient faire avec les Génois, ils ne seroient pas obligés de leur rendre Pietra Santa; qu'en supposant qu'elle leur restât, il faudroit que la Répu-

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

blique de Lucques les indemnisât des dépenses qu'ils avoient faites & de la perte de tant de braves gens qui avoient péri. Tout l'hiver se passa à négocier la paix entre les Génois & les Florentins par la médiation du Pape. Comme elle ne se conclut pas, les Florentins seroient allés assiéger Serezane, sans la maladie que Laurent eut en ce tems-là. Outre la goutte, qu'il avoit hérité de son pere, il fut attaqué de si violens maux d'estomac, qu'il ne pouvoit vaquer aux affaires, & on ne pouvoit rien faire sans lui. L'ambition du Duc de Calabre fit d'ailleurs naître de nouveaux obstacles.

Révolution à Aquila.

La ville d'Aquila dépendoit si peu de la Couronne de Naples que, bien qu'elle fût située dans le Royaume, elle pouvoit passer pour libre. Le Duc de Calabre étant dans le voisinage avec ses troupes, manda sous prétexte d'affaires le Comte de Montorio, qui avoit beaucoup de crédit dans cette ville, le fit arrêter & l'envoya prisonnier à Naples. Les habitans d'Aquila prirent les armes, tuerent le Commissaire du Roi, & plusieurs de ses partisans, arborerent l'étendard de l'Eglise, & demanderent au Pape de les prendre sous sa protection en qualité de ses sujets. Le Pape embrassa avec plaisir leur parti, & Saint Severin étant brouillé avec les Milanois & sans emploi, Innocent VIII le prit à son service; tous les parens & les amis du Comte de Montorio prirent son parti. Ferdinand demanda du secours aux Florentins. Quoiqu'ils se fissent une peine d'entrer en guerre contre l'Eglise, & de renoncer à la poursuite des avantages qu'ils avoient remportés sur les Génois, ils envoyerent leurs troupes au secours du Roi. Le Duc de Calabre secondé des Florentins s'opposa aux troupes du Pape, & Ferdinand fit tête aux Grands de son royaume. Aiant remporté l'avantage de tous côtés, la paix fut conclue par la médiation des Espagnols en 1486. Par là la tranquillité fut rétablie dans toute l'Italie; il n'y eut que les Génois qui ne furent point compris dans le Traité, comme rebelles au Duc de Milan, & usurpateurs des Places des Florentins.

Le Pape favorise les Florentins. 1486.

La fidelité avec laquelle ceux-ci avoient rempli leurs engagemens envers le Roi de Naples leur concilia l'affection du Pape, qui pendant la guerre avec les Napolitains avoit été trâhi par Saint Severin son Général, il témoigna ouvertement qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour les obliger & les servir. Laurent de Medicis, instruit de ces favorables dispositions, travailla à les entretenir & à cimenter la bonne intelligence avec le Pape; il donna une de ses filles en mariage à François, fils du Pape, qui avoit été marié autrefois. Après cette alliance, les intérêts de Florence & ceux du Pape se trouverent réunis. Laurent consentoit à tout ce qui pouvoit contribuer à l'établissement de son gendre. Le Pape de son côté pressoit les Génois de restituer Serezane aux Florentins, parcequ'ils possedoient cette Place injustement, Fregose n'aiant pas été en droit de vendre ce qui n'étoit point à lui. Innocent ne put néanmoins rien gagner sur eux, au contraire ils armerent une Flotte, debarquerent trois mille hommes auprès de Serezanelle, qui appartenoit aux Florentins, pillerent & brûlerent le Bourg qui est à côté de ce château, & ensuite dresserent des batteries contre la Place même. Comme ces hostilités furent commises pendant que le Pape négocioit la paix, les Florentins s'en plaignirent à Rome, & assemblerent promptement des troupes à Pise, sous la conduite de Virginio

des Urfins. Ils envoyerent enfuite des Ambaffadeurs pour demander du fecours à leurs Alliés. Ferdinand s'excufa fur ce qu'il avoit fujet de craindre la Flotte des Turcs, & Louis Sforce trouva d'autres prétextes pour ne les pas affifter.

Section VIII. Hiftoire de Florence depuis l'an 1464 jufqu'à l'an 1512.

Ils fe trouverent donc obligés de foutenir feuls la guerre. Jaques Guichardin & Pierre Veltori furent chargés du commandement contre les Génois, qui preffoient fort le château de Serezanelle. Les Florentins vinrent camper fur les bords de la riviere de Magra, & pour fécourir la Place en vinrent aux mains avec les ennemis, qui furent entierement défaits. Comme le fiege de Serezane tiroit en longueur, Laurent fe rendit à l'armée, ce qui infpira un nouveau courage aux foldats, enfin la Place fe rendit à difcrétion.

Prife de Serezane.

Pendant que cela fe paffoit, Louis Sforce fous prétexte de faire marcher des troupes au fecours des Florentins, en envoya pour favorifer un foulevement dans Gênes, qui par là retomba encore fous la domination Milanoife. Vers le même tems les Vénitiens furent battus par les Allemands auprès de Trente, & leur Général Saint Severin fut tué. Peu après les Vénitiens firent la paix fur un pied fort avantageux. Les liaifons entre le Pape & Laurent de Medicis fe refferroient de jour en jour. Le dernier engagea Bucolini, Gouverneur d'Ofma dans la Marche d'Ancone, de rendre cette Place au Pape, l'aiant fait révolter auparavant. Bucolini fe retira à Florence, où il vécut longtems fort honoré, étant allé enfuite à Milan, Louis Sforce le fit mourir. Dans la Romagne, François d'Orfo affaffina le Comte Jérôme à Forli & fit prifonniere la Comteffe avec fes enfans, mais les Conjurés ne purent fe rendre maîtres de la Citadelle. Ils engagerent la Comteffe à déterminer le Gouverneur de la leur remettre, & lui permirent d'y entrer en leur laiffant fes enfans pour ôtages. Sitôt qu'elle fut dans la Citadèlle, elle menaça de faire mourir les Conjurés des plus cruels fupplices pour venger la mort de fon mari; eux de leur côté menacerent de tuer fes enfans. Elle ne fe laiffa point ébranler, & les Conjurés, apprenant que Louis Sforce oncle de la Comteffe lui envoyoit du fecours, ils fe fauverent avec ce qu'ils avoient de plus précieux à Caftello. La Comteffe rentrée en poffeffion de la ville, vengea pleinement la mort de fon mari. Les Florentins ne prirent d'autre part à cet événement, que de profiter de l'occafion pour reprendre le château de Piancaldoli, que le Comte leur avoit enlevé.

Evénemens divers. 1487.

Ils prirent plus d'intérêt à un autre événement tragique, mais d'une nature différente, qui arriva dans la même Province. Galéotto Seigneur de Faënza avoit époufé la fille de Jean Bentivoglio de Bologne dont il avoit un fils nommé Aftorre. Cette femme avoit conçu une fi grande haine pour fon mari, qu'elle réfolut de fe défaire de lui, & elle fit entrer fon pere dans ce projet inhumain, parcequ'il efpéroit de fe rendre maître de Faënza, après la mort de fon gendre. Elle feignit d'être malade, & fon mari étant venu la voir, des affaffins, qu'elle avoit fait cacher, fondirent fur lui & le tuerent. Elle fe retira dans la Citadelle avec fon fils. Bentivoglio, fecondé de Bergamino, Officier du Duc de Milan, fe mit en poffeffion de Faënza, où fe trouvoit alors Antoine Bofcoli, Commiffaire de Florence.

Les Florentins gouvernent Faënza.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Pendant que les affaires étoient encore dans un état d'incertitude, les gens de la campagne prirent les armes, se jetterent dans la ville, tuerent Bergamino, firent Bentivoglio prisonnier, & recommanderent Faënza & le jeune Astorre à Boscoli. Les Florentins se chargerent volontiers de ce soin, mais ils firent relâcher Bentivoglio & sa fille.

Etat de Florence.

Florence se trouvoit alors au plus haut point de bonheur & de prospérité. Les Vénitiens ne se trouvoient point en situation de pouvoir lui nuire. Louis Sforce n'en avoit aucune envie, & il n'étoit pas de son intérêt de le faire. Le Pape & le Roi de Naples étoient ses amis, & on pouvoit dire qu'elle maintenoit l'équilibre en Italie. Ses citoiens étoient riches, puissans, unis. Les Arts & les Sciences y fleurissoient peut-être au delà de ce qu'on a vu chez aucun Peuple, si l'on en excepte les Athéniens. Tous ces avantages étoient le fruit de la sagesse & de la vertu d'un citoien particulier, de Laurent de Medicis. Pendant quelques années sa patrie jouit d'une si profonde tranquillité, qu'elle ne fournit rien de mémorable à l'Histoire, à moins que l'on ne remarque comme tel, la maniere dont les Florentins encouragerent, à l'exemple de Laurent, les savans & les hommes de génie, qui remplirent leur pays, durant cet heureux intervalle, d'Ecrits & de monumens, qui feront toujours l'admiration des hommes. Bien que Laurent fut honoré du glorieux titre de Pere des Muses, il ne négligea pas sa propre famille. Il maria son fils aîné à Alphonsine, fille du Chevalier des Ursins. Il obtint le chapeau de Cardinal pour Jean son second fils, quoiqu'il n'eût que treize ans, c'est le même qui fût depuis Pape, sous le nom de Léon X. Comme Julien, son troisieme fils, étoit fort jeune, il ne véçut pas assez pour lui procurer aucun établissement. Il avoit quatre filles, dont l'aînée épousa Jaques Salviati, la seconde François Cibo, la troisieme Pierre Ridolfi, & la quatrieme Jean de Medicis, mais elle mourut peu après son mariage.

Mort & Caractere de Laurent de Medicis. 1492.

Tel étoit l'heureux état de Florence & de la Maison de Medicis en 1492, lorsque Laurent épuisé par une complication de maux, qui s'étoient jettés sur l'estomac, mourut âgé seulement de quarante-quatre ans. Pour son caractere, nous sommes obligés de renvoyer en partie, au portrait que nous avons fait de ses illustres prédécesseurs, dont il avoit toutes les vertus tant en qualité d'homme d'Etat, que de particulier, mais à la longue il les surpassa à l'égard de ses qualités personnelles. Il fut redevable de la vie à sa valeur, ainsi qu'on la vu, & sa capacité pour la guerre fut d'une grande utilité à son pays, quoique la paix fût l'objet favori de toutes les mesures qu'il prenoit. De son tems le commerce de l'Europe commença à se frayer de nouvelles voies, & les dépenses ordinaires augmenterent par le changement des mœurs. Il reconnut que ses Facteurs le trompoient, & vivoient en Princes à ses dépens, ce qui le détermina à renoncer au commerce, & à mettre son bien en terres, comme des fonds plus solides. Il aimoit & recompensoit plus qu'aucun Prince de son tems les Beaux Arts, & s'y entendoit lui-même. Machiavel dit, qu'on voit de lui plusieurs ouvrages en vers, qui prouvent qu'il étoit Poëte & critique. Il aimoit l'Architecture, la Peinture & la Musique. Il fonda l'Université de Pise, où il attira tous les plus grands hommes qu'il y eût alors en Italie. Il fit bâtir un Monas-

tere auprès de Florence pour Frere Mariano de Chinazano, parce que c'étoit un excellent Prédicateur. Il avoit un prodigieux penchant à l'amour; d'ailleurs il se délassoit de ses occupations sérieuses par des amusemens badins, comme Scipion, Lelius & d'autres grands hommes de l'Antiquité, car il se mêloit souvent dans les petits jeux de ses enfans, desorte qu'il sembloit avoir deux ames différentes. Bien qu'il ne fût pas porté à faire des conquêtes éloignées, il travailla à mettre Florence en sureté contre les attaques de ses ennemis, non seulement en la fortifiant & l'embellissant, mais en donnant à ses amis le gouvernement des Places, qui en étoient comme les boulevards. Il garda pour lui même celui de Faënza, & donna celui de Perouse aux Baglioni, & celui de Castello aux Vitelli. Pour amuser ses concitoiens, & pour rendre la ville de Florence plus opulente & plus peuplée, il donnoit souvent des fêtes, des joutes, des tournois & d'autres spectacles; ce qui fesoit grand plaisir au Peuple, & le rendoit plus flexible à l'Aristocratie, dont il étoit naturellement si jaloux. Comme l'Italie étoit alors le pays des Princes & des Seigneurs savans, Florence devint le séjour de ceux qui cultivoient les Beaux Arts. Le fameux Pic de la Mirandole, après avoir voyagé par toute l'Europe, y vint fixer sa demeure.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Le bonheur de Laurent de Medicis fut en quelque façon égal à son mérite; outre la conjuration des Pazzi, il fut exposé à divers attentats sur sa vie, mais tous échouerent & les assassins furent punis. Les Princes les plus éloignés respectoient & estimoient sa personne & ses vertus. Matthias Roi de Hongrie lui donnoit souvent des marques d'amitié. Le Sultan d'Egypte le fit visiter par ses Ambassadeurs & lui envoya des présens. Le Grand Seigneur lui livra Bernard Bandini, qui avoit tué son frere Julien. Son Palais étoit le centre de l'union pour l'Italie, & par sa prudence il y fit regner une tranquillité, qui depuis longtems y avoit été inconnue. Après sa mort, tous les Princes d'Italie envoyerent des Ambassadeurs à Florence, pour faire des complimens de condoléance (*a*).

Son fils Pierre lui succede.

La mort de Laurent de Medicis, qui fut suivie de celle du Pape Innocent VIII, détruisit l'équilibre en Italie. Pierre son fils aîné lui succeda, mais il n'avoit ni l'âge ni les qualités convenables, pour maintenir le systême de son pere. Comme sa femme & sa mere étoient toutes deux de la famille des Ursins, il se livra entierement à son parent Virginio ou Virgile des Ursins, qui l'engagea à se lier plus étroitement avec la Cour de Naples. Louis Sforce en prit ombrage, & ce fut-là la source des maux de l'Italie (*b*).

Borgia élu Pape sous le nom d'Alexandre VI.

Innocent VIII eut pour successeur Roderic Borgia, Espagnol de naissance, qui prit le nom d'Alexandre VI, nom qui a depuis désigné tout ce qu'on peut imaginer de plus impie, de plus impur, de plus cruel & de plus méchant. Il parvint au Papat par la Simonie la plus publique, & il ne se fesoit pas seulement une affaire de déguiser ses vices. D'ailleurs il avoit une

(*a*) *Machiavel.* L. VIII, que l'Auteur Anglois a suivi jusques ici. Comme il ne cite pas non plus *Guichardin* dans la suite, le Traducteur y a suppléé.

(*b*) *Guichardin* L. 7. §. 3.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

habileté & une pénétration rares, & savoit trouver des ressources dans les circonstances les plus difficiles (a).

Semences de division.

Comme l'union fesoit alors la force de l'Italie, Louis Sforce proposa que les Ambassadeurs de tous les Princes se trouvassent ensemble à Rome, comme ne fesant qu'un corps, pour feliciter le Pape sur son avénement au Pontificat, & qu'on en choisit un pour porter la parole au nom de tous. Pierre de Medicis & l'Evêque d'Arezzo avoit été nommés Ambassadeurs des Florentins; l'un & l'autre se proposoient de briller, l'un par la magnificence de ses équipages & de sa suite, & l'autre par son éloquence. Ferdinand avoit approuvé le projet de Louis, mais Pierre l'engagea secretement à changer d'avis; il ne cacha pourtant point que c'étoit sur les instances de Medicis. Cela augmenta les soupçons du Régent de Milan. François Cibo, fils naturel du feu Pape & beaufrere de Pierre, s'étoit retiré à Florence, & Pierre l'engagea à rendre à Virgile des Ursins Anguillara, Cervetri & quelques autres châteaux qu'il possedoit dans le voisinage de Rome, pour tenir le Pape en bride. Le Pape déclara que le marché étoit nul, parceque ces châteaux étoient des fiefs du Saint Siege & que son consentement devoit y intervenir. Sforce le fortifia dans son ressentiment, représenta à Pierre de Medicis l'imprudence de sa démarche, & pressa Ferdinand d'accommoder cette affaire avec le Pape. Virgile ne laissa pas, à la suggestion de Ferdinand, de prendre possession des châteaux.

Sforce veut former une ligue.

Sforce avoit trop de pénétration pour ne pas s'appercevoir combien les liaisons entre Pierre & Ferdinand étoient étroites; il travailla inutilement à les rompre, afin d'avoir toujours la ville de Florence dans ses intérets. Il avoit usurpé l'autorité de son neveu le Duc de Milan, gendre du Duc de Calabre; celui-ci & la Duchesse sa fille ne cachoient point leur mécontentement, & témoignoient assez ce qu'ils appréhendoient pour le jeune Duc & pour sa famille de la part de son oncle. Sforce n'ignoroit pas d'ailleurs qu'il étoit haï des Milanois, & qu'il avoit par conséquent besoin de se fortifier par de nouvelles alliances. Il s'adressa aux Vénitiens, qui ne témoignerent pas beaucoup d'empressement à entrer dans une ligue. Il rechercha aussi le Pape, dont l'esprit fier & altier étoit piqué contre la Cour de Naples, parcequ'elle avoit refusé de donner une fille naturelle du Duc de Calabre à un de ses fils, avec une riche dot en terres dans le royaume de Naples.

Les Vénitiens y entrent. 1493.

Les Vénitiens s'appercevant que le Pape étoit irréconciliable avec Ferdinand entrerent en 1493 dans la ligue proposée par Sforce, dont une des vues étoit de déposseder Virgile des Ursins de ses nouvelles acquisitions. Pierre de Medicis & le Duc de Calabre, secondés des Colonnes & des Ursins, pouvoient aisément rendre inutile cette ligue, s'ils n'avoient été retenus par la circonspection & la prudence du vieux Ferdinand (b).

Sforce invite Charles VIII à passer en Italie.

Cette circonstance, l'appréhension que l'union entre le Pape & les Vénitiens ne fût pas de durée, & la situation dangereuse où Sforce se trouvoit, le déterminerent à avoir recours à l'expédient le plus dangereux, ce fut d'inviter Charles VIII, Roi de France, à entreprendre la conquête du royau-

(a) Le même §. 4.

(b) Le même §. 6-8.

royaume de Naples, comme héritier des anciens droits de la Maison d'Anjou. Ces droits étoient, il faut l'avouer, plausibles. Charles étoit un jeune Prince foible & délicat, léger; peu propre aux affaires, mais qui avoit assez d'ambition & de courage pour entreprendre l'expédition qu'on lui proposoit. Ses plus sages Conseillers voulurent l'en dissuader, il se détermina néanmoins à l'entreprendre sur les promesses que Sforce lui fit de lui fournir de l'argent.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Négociation là-dessus.

Il est difficile de décider ce qu'il y eut dans cette affaire de plus imprudent, ou de la conduite de Charles VIII, ou de celle de Sforce, qui aveuglé par ses frayeurs, appelloit en Italie le plus puissant Prince de l'Europe. Ferdinand dissimula ses appréhensions, mais fut extrémement allarmé. Il avoit en ce tems-là des Ambassadeurs à la Cour de France pour traiter du mariage de sa petite-fille, cousine de Charles, avec le jeune Roi d'Ecosse. Ces Ambassadeurs eurent ordre de travailler à détourner le Roi de France de l'expédition de Naples, jusqu'à offrir de lui payer un tribut annuel. Il travailla aussi à accommoder les différends avec le Pape, & à dissiper tous les ombrages de Sforce. Il réussit auprès du Pape, après bien des difficultés, en fesant de grands sacrifices du côté de l'honneur & de l'intérêt, & Alexandre VI congédia les troupes que les Vénitiens & le Régent de Milan lui avoient fournies. Sforce, soit par un effet de sa dissimulation naturelle, soit par conviction intérieure, témoignoit la crainte qu'il avoit d'avoir poussé les choses trop loin; & il promettoit à Pierre de Medicis, qu'il feroit ses efforts pour rallentir l'ardeur du Roi. Mais il étoit trop tard; Charles, aiant pris toutes les mesures qui pouvoient assurer le succès de son expédition, par les alliances qu'il avoit faites avec les autres Puissances, demanda aux Ambassadeurs de Florence, que la Republique accordât à son armée le passage sur ses terres, & comme ils évitoient de faire une réponse décisive, il menaça de chasser les Marchands Florentins de ses Etats (*a*).

Mort de Ferdinand Roi de Naples. 1494.

Pierre de Medicis tâcha de persuader à Ferdinand, qu'il n'importoit gueres qu'on accordât à Charles ce qu'il demandoit, mais Ferdinand demeura inflexible sur cet article, & mourut au commencement de l'année 1494 Alfonse son fils avoit tous les défauts de son pere, il étoit cruel, dur, & artificieux, mais il n'avoit ni le phlegme, ni l'habileté de Ferdinand. Il s'apperçut que le Pape mécontent des obstacles qu'il rencontroit de la part des Florentins & des Napolitains, paroissoit avoir de l'inclination pour la France; pour le gagner, il s'engagea à lui donner actuellement trente mille ducats, & d'accorder des avantages exorbitans à ses trois fils, dont l'un étoit le fameux César Borgia. D'autre part le Roi de France, sans penser aux intrigues de l'Italie, donna avis aux Florentins & aux autres Etats d'Italie, qu'il avoit dessein de marcher à Naples. D'Aubigny, fils du Régent d'Ecosse, étoit le Chef de cette Ambassade. Les Ambassadeurs s'étant rendus à Florence, rappellerent aux Florentins & à Pierre de Medicis les grandes obligations qu'ils avoient à la France. Pierre avoit jusques-là esquivé adroitement de faire une réponse positive aux François; mais les Florentins de-

(*a*) Le même §. 917.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'a l'an 1512.*

ſiroient généralement qu'on accordât le paſſage à l'armée du Roi. Cependant Pierre avoit tant de crédit, que les Ambaſſadeurs n'obtinrent point encore de réponſe poſitive (*a*).

Deſſeins de Pierre de Medicis. Conſpiration contre lui.

Le célebre Guichardin (*b*) nous apprend un fait, dont il aſſure avoir de bons garands, c'eſt que Pierre avoit formé le projet de ſe rendre Souverain de Florence, avec l'aſſiſtance d'Alfonſe. Il eſt certain que ſon pere n'avoit pas bonne opinion de ſa capacité (*c*), & que vers ce tems-là deux de ſes parens, Laurent & Jean de Medicis, jeunes gens fort riches, avoient lié une intrigue avec Sforce & le Roi de France, dont le but étoit de depouiller Pierre de l'autorité qu'il avoit dans l'Etat, où l'élection des Magiſtrats dépendoit de lui, & où les affaires importantes ne ſe régloient que par ſa volonté. L'intrigue fut découverte, & on ſe contenta de releguer les deux Medicis dans leurs terres, les Florentins n'aiant pas voulu ſoumettre des perſonnes du ſang de Pierre à la rigueur des loix. Cette découverte ne ſervit qu'à l'animer davantage contre Sforce, qu'il regardoit comme l'auteur du complot, & à l'affermir dans ſa premiere réſolution. Il répondit alors aux Ambaſſadeurs de France honnêtement, mais ſans accorder ce qu'ils demandoient. Il leur repréſenta que la République ne pouvoit donner paſſage au Roi, ſans violer ſes plus ſacrés engagemens, qui l'obligeoient de defendre le royaume de Naples contre tous ceux qui entreprendroient de l'envahir. Le Roi, indigné de cette réponſe, ordonna ſur le champ aux Ambaſſadeurs de Florence de ſortir de France, & pour faire ſentir que c'étoit contre Pierre perſonnellement qu'il avoit du reſſentiment, il permit à tous les Marchands de reſter, à l'exception de ceux qui tenoient la banque de Pierre.

Diverſes intrigues.

L'Expédition de Charles VIII en Italie eſt un des plus mémorables événemens de l'Hiſtoire Moderne. Nous nous bornerons à la part que les Florentins y eurent. Ni eux, ni le Pape n'avoient rompu ouvertement avec Sforce, & ils etoient ſi circonſpects, qu'ils refuſerent de recevoir la Flotte d'Alfonſe dans le Port de Livourne. Enſuite Alfonſe & le Pape eurent le 13 de Juillet une entrevue à Vicovaro, où ils réglerent les opérations de la guerre, au cas que Charles exécutât ſon deſſein de paſſer en Italie. Alfonſe avoit une belle Flotte, qui tenta une entrepriſe ſur Gênes, qui ne reuſſit point par la vigilance des François qui y étoient. Le Duc de Calabre, fils d'Alfonſe, jeune Prince de grande eſpérance, marcha vers la Romagne, où les Florentins avoient une grande influence. Aſtorre Manfredi, Seigneur de Faënza, étoit ſous leur protection & à leur dévotion. Mais Catherine Sforce, mere d'Octavien Riario, Seigneur d'Imola & de Forli, refuſa d'expoſer les terres de ſon fils, à moins que les Florentins ne ſe déclaraſſent, & ne s'engageaſſent à ſa défenſe. Cette difficulté arrêta d'abord, & il paroit qu'il y avoit dans le Conſeil de Florence un parti, qui ne vouloit point rompre avec la France. Le Duc de Calabre s'aboucha avec Pierre de Medicis à Borgo-San-Sepulcro, il lui déclara de la part de ſon pere qu'il pouvoit diſpoſer de lui & de ſon armée pour tous les deſſeins qu'il pouvoit avoir. Ces offres ranimerent tellement le courage de Pierre,

(*a*) Le même § 23.
(*b*) Là même.
(*c*) Annotazione in margine fatta da Tomaſo Porcacchi.

qu'à ſon retour à Florence, il obligea ceux qui étoient le plus oppoſés au Traité que Catherine propoſoit, à le ſigner, ſans s'arrêter aux ſages remontrances des plus ſenſés de la République. Jean Bentivoglio de Bologne ſe déclara auſſi pour les Alliés par un Traité ſemblable (*a*).

Section VIII. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1464 juſqu'à l'an 1512.

Le ſuccès de ces négociations auroit pu être ſuivi de la réduction du Milanés, ſans la lenteur inexcuſable des Napolitains ou Arragonois; ainſi qu'on les nommoit, ce qui donna le tems à d'Aubigny de ſe porter avec la plus grande diligence aux environs d'Imola, avant que le Duc de Calabre fût arrivé à Ceſene. Il fut donc obligé de ſe borner à faire la guerre dans la Romagne, où les François & les Milanois tiroient toutes ſortes de commodités du petit pays arroſé par le Po & ſoumis au Marquis de Ferrare. Tout cela ne fit pas perdre courage à Pierre de Medicis, qui ſe déclara ouvertement contre la France. Il permit à la Flotte de Naples de ſe retirer & de ſe rafraichir dans le Port de Livourne. Il engagea Annibal Bentivoglio d'aller avec ſa compagnie & celle d'Aſtorre Manfredi, joindre l'armée de Ferdinand, & y envoya de Florence mille hommes & de l'artillerie. Toutes ces démarches n'étoient pas néanmoins du goût du Conſeil de Florence; les Ambaſſadeurs qu'il avoit à Veniſe ne ſeconderent point vivement ceux du Pape, qui ſollicitoient fortement, mais envain le Sénat d'entrer dans la ligue. Le Pape & le Roi de Naples négocierent même auprès de Bajazet II, Empereur des Turcs.

Pierre de Medicis ſe déclare contre la France.

Il y a de l'apparence que Sforce auroit ſouhaité alors de rallentir l'ardeur des François, qui feſoient de prodigieux préparatifs pour paſſer en Italie; mais les Alliés, au lieu de le fortifier dans ces ſentimens, & de tâcher de l'engager dans une ligue générale avec les autres Puiſſances d'Italie, le jetterent par leur procedé ſans retour dans le parti de la France. Son Ambaſſadeur à Florence avoit fait tous ſes efforts pour perſuader à Pierre de Medicis de perſévérer dans le parti qu'il avoit embraſſé; & Pierre, par le Conſeil d'Alfonſe découvrit tout à l'Ambaſſadeur de France. Sous prétexte qu'il étoit indiſpoſé, il fit venir celui de Milan dans ſa chambre, aiant fait cacher l'Ambaſſadeur de France dans un lieu, où il pouvoit entendre toute leur converſation. Le Milanois exhorta Pierre à perſévérer dans ſes engagemens avec Alfonſe, & à continuer à s'oppoſer aux François. Ce ſtratagême, bien que naturel, produiſit un effet tout oppoſé à celui que Pierre en attendoit. Car les François mêmes informerent Sforce du tour qu'on lui avoit joué; il eut aſſez d'adreſſe pour perſuader au Roi, qu'il n'avoit eu en vue que ſon ſervice; & n'aiant plus rien a eſpérer de ſes intrigues, il ne penſa plus qu'à hâter l'expédition du Roi de France (*b*).

Conduite de Sforce.

Charles VIII n'avoit pas beſoin d'aiguillon. Il s'étoit avancé juſqu'à Vienne en Dauphiné, manquant de tout, à la réſerve d'une opiniâtreté invincible pour continuer ſon expédition. Il fut obligé d'emprunter de l'argent ſur des pierreries qui lui furent prétées; généralement tous ſes ſujets repugnoient à cette entrepriſe; ſes Généraux mêmes, convaincus des irréſolutions & des perfidies de Sforce, n'obéiſſoient qu'à regret. Mais l'inviolable attachement des François pour la perſonne de leur Roi, triompha

Charles VIII paſſe en Italie.

(*a*) Le même §. 27-29. (*b*) Le même §. 29-33.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

de toutes les difficultés. Quelque déterminé que fût Charles, il ne laiſſa pas d'être ébranlé, quand le bruit du murmure général parvint à ſes oreilles, & qu'il ne vit point arriver une ſomme d'argent que Sforce avoit promiſe. Mais Jules de la Rovere, qu'on appelloit le Cardinal de Saint-Pierre aux liens, ennemi juré du Pape & des Florentins, aiant animé l'ardeur du Roi, ce Prince paſſa les monts & arriva à Aſti. Ce fut-là qu'il apprit que les Arragonois avoient été battus à Rapallo par le Duc d'Orléans, & que par cette victoire Gênes étoit parfaitement en ſureté. Charles avoit dans ſon armée ſix mille Suiſſes, qui paſſoient pour les meilleures troupes de l'Europe, & il reçut par la voie de Gênes une nombreuſe artillerie, compoſée de canons beaucoup meilleurs, & plus faciles à manier, que ceux dont on s'étoit ſervi juſques à ce tems-là. Le Roi tomba malade de la petite vérole à Aſti, ce qui l'y retint un mois. L'entrée de ce Prince en Italie fut cauſe que les affaires dans la Romagne prirent un tour deſavantageux pour le Pape & les Florentins, dont pluſieurs Seigneurs abandonnerent le parti. Quoique le Duc de Calabre eut d'abord remporté quelques avantages ſur les François & ſur les Milanois, il fut obligé enſuite de faire retraite & de ſe tenir ſur la défenſive. Le Roi de France s'étoit cependant avancé juſqu'à Pavie, où il trouva ſon couſin Jean Galéas, le vrai Duc de Milan, très-malade du poiſon qu'on prétend que ſon oncle Louis Sforce lui avoit donné. Mais ni l'état languiſſant de ce jeune Prince, ni la beauté & les larmes de ſa femme, qui ſe jetta aux pieds de Charles, ni l'âge tendre du fils de Jean-Galeas, ne purent empêcher le Roi de pourſuivre ſon entrepriſe. Sforce prit le titre & les marques de Duc de Milan, au préjudice de ſon petit neveu, qui n'avoit que cinq ans. Charles étoit alors à Plaiſance, & ni lui, ni ſa Cour ne douterent du crime qui avoit cauſé la mort du Duc, & prirent Sforce en horreur.

Charles VIII marche vers la Toſcane.

Il y a de l'apparence que cette horreur, la défiance que le Roi conçut de Sforce, & l'Etat préſent de l'Italie, où il ne voioit aucun mouvement en ſa faveur, auroient déterminé ce Prince à repaſſer les Alpes, ſi les inſtances réitérées du nouveau Duc de Milan & ſes promeſſes ne l'avoient déterminé à continuer ſa marche. Il fut encore animé par les ennemis de Pierre de Medicis. Laurent & Jean de Medicis, dont nous avons parlé, aiant ſecretement quitté leurs terres vinrent trouver Charles, lui repréſenterent ſi vivement la haine que les Florentins avoient pour Pierre, & leur affection pour la France, qu'ils le déterminerent auſſi à pourſuivre ſon entrepriſe, & à paſſer par la Toſcane. Il eſt certain, que ſans le reſſentiment du Roi contre Pierre de Medicis, il auroit pu aller à Naples, ſans paſſer par les terres de Florence, mais il ne voulut pas laiſſer la Toſcane derriere lui. Il paſſa l'Apennin par la montagne de Parme, ſuivant le Conſeil de Sforce, qui vouloit ſe rendre maître de Piſe. Son armée aiant été renforcée par les Suiſſes, qu'on avoit envoyés à la défenſe de Gênes, s'approcha de Fiviſano, place appartenant aux Florentins, la prit d'aſſaut, la pilla, maſſacra la garniſon & pluſieurs des habitans. Les Florentins ou Pierre de Medicis fondoient leur principale défenſe ſur Serezane & ſur Serezanelle, ſitués dans un pays ſtérile, où il ſeroit difficile au Roi de faire ſubſiſter ſon armée, ſi ces places tenoient quelque tems.

Mais la maniere dont les François fesoient la guerre, inconnue jusques-là en Italie, où l'on étoit accoutumé à des représentations de combats, plutôt qu'à des combats où l'on répandoit du sang, & le sort de Fivisano, effrayerent Pierre de Medicis, qui voiant le mécontentement qui regnoit dans Florence contre lui, prit le parti d'aller trouver son ennemi, sans égard à ce qu'il devoit à son rang & à sa famille. Ce qui put en quelque sorte justifier cette étrange résolution, c'est l'impuissance où se trouvoient les Cours de Naples & de Rome de le soutenir, & le déchainement des Florentins depuis que tous les marchands de Florence avoient été chassés de France. Pendant qu'il se préparoit à son voyage, un détachement de cavalerie & d'infanterie, que les Florentins envoyoient sous Paul des Ursins à Serezane, fut défait par les François. Leur armée étoit devant Serezanella, Pierre se rendit au camp, & fut introduit auprès du Roi, il acquiesça bassement aux conditions les plus dures. Il livra sur le champ aux François Serezane, Serezanella, Pietra Santa, & peu de jours après les villes de Pise & de Livourne. Le Roi s'engagea par un écrit signé de sa main, de rendre ces places, incontinent après la conquête du royaume de Naples. Medicis s'obligea encore à lui faire prêter deux-cens mille ducats par les Florentins, moyennant quoi Charles promit de leur rendre son amitié & sa protection (*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Pierre de Medicis traite avec lui.

Il se perd lui-même.

La démarche de Pierre, non seulement assura au Roi la Toscane, mais leva tous les obstacles, qu'il pouvoit rencontrer dans la Romagne. Le Duc de Calabre s'étoit posté avantageusement aux environs de Faënza; mais les avantages que les François remporterent, & la nouvelle de l'accommodement de Pierre de Medicis, le déterminerent à se retirer d'abord sous les murs de Césene, & ensuite du côté de Rome; desorte que les affaires des Napolitains se trouvoient en mauvais état. Il étoit évident que les progrès inespérés des François en Italie étoient l'effet de la timidité de Medicis; les Magistrats de Florence envoyerent au Roi des Ambassadeurs choisis entre les plus grands ennemis de Pierre. Celui-ci, sous prétexte de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Charles, retourna à Florence, il y trouva ses plus grands partisans refroidis; non seulement on lui refusa l'entrée du Palais de la Seigneurie, mais il fut déclaré rebelle avec ses deux freres. Ils s'enfuirent tous trois à Bologne; Jean Bentivoglio fit des reproches sanglans à Pierre de son imprudence & de sa lâcheté.

Révolte des Pisans.

Le même jour que cette révolution arriva à Florence, les habitans de Pise supplierent le Roi de les délivrer du joug accablant des Florentins, & de leur rendre la liberté. Ce Prince leur fit sur le champ une réponse favorable, qui étoit directement contraire au Traité de Serezane. Surquoi le Peuple prit les armes, & abattit les armoiries de Florence. Le Roi sentant la faute qu'il avoit faite, voulut que les Officiers Florentins restassent à Pise, pour y exercer leurs fonctions à l'ordinaire. Il mit la vieille Citadelle entre les mains des Pisans, retenant pour lui la nouvelle, qui étoit

(*) Sforce arriva le lendemain à l'armée & Medicis lui dit, je suis allé au devant de vous; il faut que vous vous soiez égaré, car j'ai eu le malheur de ne pas vous rencontrer. *Il est certain*, répondit Sforce, *qu'un de nous deux s'est égaré, mais n'est-ce point vous?*

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

beaucoup plus importante. Par là Sforce, qui se flatoit de devenir maître de Pise fut trompé dans son attente (*a*).

Le Roi fait son entrée à Florence en Vainqueur. Fermeté de Caponi, & Traité qu'il conclut.

Charles avoit mandé à d'Aubigny de le venir joindre, & se mit en marche pour Florence, où il fit son entrée en vainqueur, suivi de son armée avec beaucoup de pompe, & armé de toutes pieces. Ce grand appareil ne découragea pas les Florentins, bien que fort abattus & divisés. Charles demandoit ouvertement la Souveraineté de Florence, & voiant que les Florentins ne vouloient pas renoncer à leur liberté, il avoit écrit à Pierre de Medicis, pour l'inviter à revenir à Florence; mais Pierre avoit quitté Bologne pour se retirer à Venise. Les Florentins avoient résolu de vivre & de mourir libres. Ils firent venir dans la ville tous leurs soldats & tous les gens de la campagne, qui eurent ordre de prendre les armes au premier son de la grosse cloche du Palais. Il y a de l'apparence que le Roi eut connoissance de cette résolution, car d'ailleurs tout l'invitoit à persister dans ses demandes; il y renonça néanmoins, mais il vouloit laisser dans Florence des Ministres de robe longue, avec une certaine jurisdiction. Les Florentins ne voulurent pas y entendre. On s'attendoit à tout moment de voir le différend se décider par bien du sang. La fermeté de Pierre Caponi, descendant du fameux Neri Caponi, prévint ce malheur. Un jour se trouvant avec les autres Députés en présence du Roi à une conférence, un Secretaire fesoit la lecture des conditions que Charles proposoit comme sa derniere résolution; comme elles étoient fort dures, Caponi arracha brusquement le papier des mains du Secretaire, le déchira aux yeux du Roi, & élevant la voix, *Eh bien*, dit-il, *faites battre le tambour, & nous sonnerons nos cloches*; & en même tems il sortit de la chambre. Les François connoissoient la prudence & la fermeté de Caponi, qui avoit été Ambassadeur à leur Cour. Ils furent surpris de sa hardiesse, & ne douterent point qu'il ne fût en état de soutenir sa démarche. On le rappella sur le champ, & il obtint des conditions plus modérées. Il fut convenu, que la ville de Florence seroit amie & confédérée de la France: Que Pise, Livourne avec leurs Citadelles, Pietra-Santa, Serezane & Serezanella, demeureroient entre les mains du Roi, qui s'obligea de les rendre, aussitôt qu'il seroit maître de Naples, ou qu'il partiroit d'Italie; Que le Domaine & les revenus de ces villes appartiendroit cependant aux Florentins; Que le passé seroit pardonné aux Pisans; Qu'il seroit libre au Roi de laisser deux Ministres à Florence, sans l'intervention desquels on ne pourroit rien résoudre par rapport à la guerre de Naples; Que le décret d'exil porté contre Pierre de Medicis & ses freres seroit révoqué, ainsi que la confiscation de leurs biens; mais que le premier ne pourroit approcher des confins de l'Etat de Florence plus près que de cent milles, & que les autres s'éloigneroient aussi de la ville de cent milles; Que les Florentins pourroient réduire par la force les autres places qu'on leur avoit enlevées, si on refusoit de les y recevoir; Que les Florentins fourniroient au Roi cinquante mille ducats dans quinze jours, & soixante-dix mille en deux autres termes. Charles jura solemnellement l'observation de ces articles (*b*). Jamais peut-être Peuple ne parut plus grand que les Florentins dans tout le cours de cette négociation.

(*a*) Le même §. 33-53. (*b*) Le même §. 53-57.

Le Roi alla de Florence à Sienne, & delà marcha vers Rome, où le Pape sembloit être mieux disposé pour les François; mais il étoit si irrésolu que Charles eut bien de la peine à le déterminer, enfin la crainte l'emporta. Il accorda tout ce qu'on lui demandoit, & le Duc de Calabre se retira. Le Roi entra dans Rome de la même maniere qu'il étoit entré dans Florence, & il auroit peut-être déposé le Pape, sur les pressantes sollicitations des Romains, si Alexandre n'avoit su gagner quelques-uns de ses principaux Favoris. On conclut donc un Traité fort honorable au Pape. Nous dirons seulement ici en deux mots, que quand Charles marcha vers Naples, Alfonse, qui étoit fort haï des Napolitains, abdiqua la couronne en faveur de Ferdinand son fils. Ce dernier fut néanmoins obligé de céder bientôt à la fortune du Roi de France, qui se vit maître du royaume de Naples, presque sans coup férir.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Charles va à Rome.

Charles, avant que de partir de Florence, n'avoit pas laissé les ordres nécessaires pour l'exécution de l'article du Traité, qui portoit que la Jurisdiction & les revenus de Pise appartiendroient aux Florentins, pendant que cette ville demeureroit entre les mains du Roi. Les Pisans profiterent de cette circonstance, & favorisés par les François, ils chasserent de leur ville, ou emprisonnerent tous les Florentins. Les Républiques de Sienne & de Lucques les appuierent, & Sforce surtout les encourageoit sous main, & engagea les Génois à les secourir. Les Pisans recouvrerent ainsi non seulement leur ville, mais les autres Places de leur territoire. Les Florentins comptoient que le Roi mettroit ordre à cette révolte; mais ce Prince, entrainé par les persuasions de ses Courtisans, & naturellement inconstant, parut favoriser la rebellion des Pisans, plutôt que d'avoir dessein d'y remédier. Quand les Florentins virent qu'il négligeoit cette affaire, ils envoyerent des troupes dans le Pisan, qui reprirent la plupart des Places qu'on leur avoit enlevées. A la fin, Charles étant à Rome fixa un jour pour entendre les parties.

Continuation de la révolte des Pisans. 1495.

Burgundio Lolo, de la ville de Pise, Avocat Consistorial en Cour de Rome parla pour sa patrie, & François Soderini, Evêque de Volterre, depuis Cardinal lui répondit pour les Florentins. Lolo représenta vivement l'orgueil, la tirannie, l'avarice & la cruauté des Florentins, qui avoient réduit dans le plus déplorable état la ville de Pise, qui avoit été autrefois une République si florissante. Soderini insista sur le double droit que Florence avoit sur Pise, celui d'achat & celui de conquête, sur la maniere dont on l'avoit fait fleurir, & il finit en rappellant au Roi les engagemens qu'il avoit pris & les sermens par lesquels il s'étoit lié. Charles favorisoit les Pisans, & proposa divers expédiens, que les Florentins rejetterent. Il fut néanmoins obligé de dissimuler, parcequ'il avoit besoin de l'argent, qu'ils devoient encore lui donner. Il envoya le Cardinal de Saint Malo à Florence, chargé en apparence de leur faire avoir satisfaction, mais avec un ordre secret de les amuser, jusqu'à ce qu'ils eussent compté l'argent. Les Florentins remirent généreusement les quarante mille ducats du second payement au Cardinal. Il alla à Pise, & au lieu d'en mettre les Florentins en possession, il renforça la garnison Françoise, & s'excusa sur l'opiniâtreté des Pisans, qu'il n'avoit pu vaincre, n'étant que Prêtre & non homme de

Charles les favorise.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

guerre. Cependant le courage & les forces des Pisans croissoient de jour en jour. Sforce se servit des Génois, qui étoient en guerre avec les Florentins, pour envoyer à Pise, sous leur nom, Luc Malvezzi, un de ses meilleurs Capitaines, avec de nouvelles troupes. Il encouragea aussi sous main les Siennois à se maintenir dans la possession de Montepulciano, qui s'étoit donnée à eux, après s'etre révoltée contre les Florentins (*a*).

Débats à Florence sur la forme du Gouvernement.

Ces derniers, malgré l'embarras des affaires au dehors, étoient divisés entre eux, pour l'établissement ou la réformation de la forme de leur Gouvernement. Ils sembloient regarder avec surprise & avec horreur la condition où ils s'étoient vus sous l'autorité des Medicis, sans considérer tous les avantages qui avoient dédommagé la République de l'interruption du pouvoir du Peuple. Les Medicis avoient conservé la constitution extérieure, mais sans lui laisser rien de réel. Aussitôt que le Roi Charles VIII fut parti de Florence, on tint une assemblée générale de tous les citoiens dans la place du Palais. Dans cette assemblée, on convint d'une espece d'administration qui, sous le nom de Gouvernement populaire, tendoit à mettre l'autorité entre les mains d'un petit nombre de personnes. Ce plan déplut à bien des gens, & il fallut mettre de nouveau l'affaire en délibération. Un jour que l'on conféroit sur ce sujet, Paul Antoine Soderini fit un long discours en faveur de la Démocratie, dans lequel il distingua entre le pouvoir ordinaire & extraordinaire des Magistrats. Il proposa, que tous les Magistrats & les Officiers tant de la ville que de l'état de Florence fussent nommés pour un certain tems par le Conseil général, composé de tous ceux que les loix appelloient au manîment des affaires; & que toutes les loix qu'on pourroit faire dans la suite, fussent munies de l'approbation de ce meme Conseil. C'étoit-là, disoit-il, la voie la plus simple pour exciter les citoiens à s'ouvrir le chemin des honneurs par la vertu, les talens & des mœurs irréprochables. Il proposa, en second lieu, que l'assemblée générale choisit des Magistrats particuliers, pour régler les affaires d'Etat, telles que la paix, la guerre, les loix nouvelles. Que ces Magistrats eussent l'autorité de les régler indépendamment de l'assemblée générale, parcequ'elles demandent des lumieres supérieures, & souvent de la diligence & du secret. Soderini prétendoit, que c'étoient-là les fondemens d'une véritable Démocratie, qu'on pourroit perfectionner avec le tems. Il pretendit que c'étoit par ce plan de Gouvernement, que Venise avoit conservé si longtems sa liberté. Il conjura ceux qui étoient présens de profiter des conjonctures favorables où ils se trouvoient, pour établir cette forme de Gouvernement.

Gui-Antoine Vespucci, Jurisconsulte fameux; répondit au discours de Soderini, dont il traita le plan de chimérique, d'impraticable, & le moins convenable au caractere des Florentins. Il pensoit que Florence sous un Gouvernement populaire passeroit d'une extremité à l'autre, & que le Peuple délivré de la tirannie, se jetteroit dans une licence effrénée, la pire des tirannies. Il soutint qu'il y avoit une différence extrême entre le Gouvernement de Florence & celui de Venise, parceque ce dernier avoit toujours un

(*a*) *Guichardin* L. II. §. 1-3.

un Doge à sa tête. Il en appella à l'Histoire & à l'expérience, pour prouver que la Démocratie avoit produit dans la République, aussi bien que dans Rome & Athenes, les plus pernicieux effets. Il ne comprend pas, ajouta-t-il, comment la forme arrêtée dans la derniere assemblée, peut donner atteinte à la liberté, puisqu'elle laisse la disposition des affaires aux Magistrats, élus pour un tems limité, par le scrutin suivant l'ancienne coutume de Florence (*a*).

Histoire de Savonarole, qui fait préférer la Démocratie.

Il se pourroit bien que ces deux discours sont de la façon de Guichardin, qui a voulu developper les raisons, qu'on alléguoit de part & d'autre en ce tems-là. Mais le fanatisme d'un Moine rendit inutile les conseils les plus sages. Il étoit de Ferrare, s'appelloit Jérôme Savonarole, & prêchoit depuis plusieurs années à Florence; il avoit si bien donné dans le fanatisme, qu'il prétendoit parler par inspiration divine. Un fanatique manque rarement de faire des prosélytes, surtout dans un Etat libre, & s'il se mêle de politique, il devient bientôt chef d'un puissant parti. Savonarole étoit partisan déclaré du Gouvernement populaire, & ennemi juré du Pape Alexandre & de la Maison de Medicis. En peu de tems il s'acquit tant de crédit, que la Justice civile n'auroit osé l'attaquer. Pendant que l'Italie étoit encore tranquille, il avoit prédit qu'il y viendroit des armées étrangeres si redoutables, que ni murailles ni troupes ne pourroient leur résister. Il avoit même parlé obscurément du changement de l'état de Florence, tellement que le Peuple le regardoit comme un Prophete. Il prétendoit que ce n'étoit ni par la raison, ni par aucune science humaine qu'il prédisoit ces choses, mais uniquement par l'inspiration divine. Il se mit à déclamer contre la forme de Gouvernement arrêtée dans la derniere assemblée générale, disant que Dieu vouloit que Florence fût gouvernée par le Peuple. Ceux qui étoient d'un autre sentiment ne purent résister à ce torrent, & après plusieurs délibérations, il fut enfin arrêté qu'on établiroit un Conseil général de tous les citoiens, qui suivant les anciennes loix de la ville avoient droit de participer au Gouvernement. On régla que ce Conseil général n'auroit d'autres fonctions que d'élire tous les Magistrats de la ville & du Domaine, & d'approuver les Loix dressées & rédigées dans les Conseils particuliers. Ensuite pour prévenir toutes les divisions & rassurer l'esprit de chaque particulier, on publia un décret, qui comme autrefois à Athenes, fit défense de faire aucune recherche du passé par rapport aux affaires de l'Etat.

C'est ainsi que les rêveries d'un Fanatique donnerent lieu de poser les fondemens d'une excellente constitution, qui étoit susceptible d'un nouveau degré de perfection, en y ajoutant quelques nouvelles loix, mais on jugea à-propos d'attendre, que le tems eût rassuré les esprits & fait sentir la sagesse & l'utilité de ces réglemens.

Suite de l'Histoire de Savonarole & sa mort.

Avant que de passer à d'autres matieres, nous rapporterons tout de suite le sort de Savonarole, bien que hors de l'ordre du tems. Les amis des Medicis & du Pape, voiant le prodigieux crédit qu'il avoit parmi le Peuple, résolurent de l'attaquer avec ses propres armes. Ils mirent sur la scene un

(*a*) Le même §. 4-6.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

cordelier, dont l'Ordre eſt ennemi de celui des Dominicains, qui s'oppoſa à Savonarole avec tant de ſuccès, qu'en peu de tems le Peuple ſe partagea entre eux, deſorte qu'on en venoit ſouvent aux coups. A la fin un Dominicain fut aſſez hardi pour offrir de paſſer par un bucher, en préſence du Peuple pour prouver que Savonarole étoit un Prophete, & un Cordelier s'offrit d'en faire autant pour démontrer la ſainteté de ſon Ordre. Le défi fut accepté, & au jour marqué les deux champions parurent. Mais le Dominicain prétendit porter l'hoſtie en ſa main, quand il entreroit dans le feu; les Cordeliers s'y oppoſerent, & la conteſtation empêcha que l'épreuve ne ſe fît. Les Cordeliers ne laiſſerent pas d'en triompher, & les partiſans de Savonarole s'appercevant que ſa ſainteté ne répondoit pas aux idées qu'ils en avoient, l'abandonnerent à la fureur de ſes ennemis. Les Magiſtrats auroient ſouhaité qu'il ſe ſauvât, mais il ne voulut pas quitter la ville, quoiqu'il n'ignorat pas la haine implacable que ſes ennemis lui portoient. Il fut donc arrêté avec deux de ſes Confreres. On l'appliqua à la queſtion, & bien qu'on ne doive pas ajouter beaucoup de foi aux confeſſions extorquées, par cette voie, on dit qu'il avoua qu'il n'avoit point été inſpiré d'en haut, & qu'il avoit abuſé des confeſſions, tant de celles qu'on lui avoit faites à lui-même, que de celles qu'on avoit faites à ſes Confreres. Il fut condamné avec ſes deux compagnons à être étranglé & brûlé (*a*). Ce fut en 1498 que cela ſe paſſa.

Charles eſt obligé de quitter Naples, à cauſe de la ligue qui ſe forme contre lui.

On peut dire que Charles VIII prit plus de peine à perdre le royaume de Naples, qu'il n'en avoit eu à le conquérir. Il réuſſit par la terreur qu'avoient inſpirée à toute l'Italie ſa nouvelle façon de faire la guerre & l'impétuoſité des François. Il perdit ſes conquetes par une ſuite de fautes, où il n'y avoit qu'un Prince foible, imprudent, & livré à d'indignes favoris, qui pût tomber. Le mépris qu'il avoit conçu pour les Italiens fit qu'il permit à ſes ſoldats de commettre toute ſorte d'excès, & de bleſſer la délicateſſe de ſes nouveaux ſujets par leur hauteur & leur inſolence, deſorte qu'en fort peu de tems, ils préférerent encore la dureté des Arragonois à la fierté inſolente des François. D'ailleurs, au lieu de recompenſer le zele des Napolitains & des Italiens, qui avoient pris ſon parti, Charles donna toutes les charges aux François. Il étoit également négligent à l'égard de toutes les autres affaires. Son manque de parole aux Florentins, la ſaiſie de leurs Places, la maniere dont il favoriſoit la révolte des Piſans, celle dont il amuſoit Sforce & pluſieurs autres circonſtances, firent croire à toute l'Europe qu'il avoit deſſein de ſoumettre toute l'Italie à ſa domination. Les Puiſſances voiſines en furent allarmées, & Sforce agit contre lui avec autant d'ardeur, qu'il en avoit témoigné auparavant pour ſes intérêts. Voiant qu'il étoit trompé dans la vue qu'il avoit eue de réunir Piſe au Duché de Milan, & dans ſes autres projets, il ſonda les Vénitiens qu'il trouva dans les diſpoſitions qu'il pouvoit ſouhaiter. L'Empereur Maximilien, qui avoit des ſujets de haine particuliers contre la France, entra dans leur parti. Avant que de partir de France, Charles avoit cédé le Comté de Rouſſillon, à Ferdinand & à Iſabelle, qui s'étoient engagés à ne point traverſer la

(*a*) Le meme, L. II. §. 5-8. L. III. §. 55.

conquête du royaume de Naples; mais ils trouverent bientôt un prétexte pour ne point tenir leur promesse, qui étoit, qu'ils n'étoient tenus à rien de ce qui pourroit préjudicier à l'Eglise, d'où ils inféroient qu'ils pouvoient soutenir le Pape, parceque Naples étoit un fief du Saint Siege; ils entrerent donc aussi dans la ligue. Quant au Pape, il y accéda avec beaucoup de plaisir (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Les Florentins refusent d'y entrer.

Les Alliés s'efforcerent d'y faire entrer aussi les Florentins, & on les sollicita vivement; Sforce leur offrit toutes les forces de la ligue pour les protéger contre le Roi, & pour leur aider à reprendre Pise & Livourne. Cette offre, jointe à l'infidélité de Charles envers eux, les auroit déterminés en tout autre tems. Mais l'expérience leur avoit appris à compter aussi peu sur les promesses des Vénitiens, de Sforce & du Pape, que sur celles du Roi de France; ils prirent donc le parti de demeurer neutres. Il y avoit d'autant plus de mérite dans ce procedé, que le Cardinal de Saint Malo, malgré tout l'argent qu'il avoit reçu d'eux, les avoit trompés. Quand leurs Ambassadeurs avoient demandé au Roi de contraindre les Siennois à leur rendre Montepulciano, ce Prince leur avoit répondu brusquement & avec mépris. Les Florentins jugerent néanmoins qu'il valoit mieux rester dans le parti de Charles, que d'embrasser celui de Sforce, parceque ce dernier pensoit pour lui-même à la souveraineté de Pise; au lieu que le premier pouvoit être obligé de l'abandonner (*b*).

Prise de Librafatta.

Malgré son indolence naturelle, Charles fut frappé d'étonnement; quand il apprit la ligue formidable qui s'étoit formée contre lui. Il ordonna de renforcer la garnison d'Asti, en y fésant venir de nouvelles troupes de France, & envoya six-cens fantassins François pour s'assurer mieux de la Citadelle de Pise. Malvezzi, qui étoit au service des Pisans, avoit investi Librafatta, mais il avoit été obligé de décamper. Aiant été joint par la nouvelle garnison, il vint encore se présenter devant la Place, & l'emporta; les Florentins ne purent la sécourir, parcequ'ils ne purent passer la Secchia, qui étoit fort enflée. Après cette conquête les François traiterent le territoire de Florence en ennemis déclarés. Les Florentins s'en plaignirent au Roi, qui répondit, qu'il les prioit d'avoir patience un peu de tems encore, & qu'il leur donneroit satisfaction, étant sur le point de retourner en France (*c*).

Charles se met en chemin pour retourner en France.

La ligue étoit devenue redoutable. L'armée Françoise étoit fort diminuée; cependant le Roi fut obligé d'en laisser une partie pour conserver le royaume de Naples. Sur les avis réitérés qu'on lui donna du risque qu'il couroit, il résolut de se faire passage à tout prix pour retourner en France par Asti. Avant son départ, il tâcha d'obtenir du Pape l'investiture du royaume de Naples, lui offrant des conditions fort avantageuses; Alexandre le refusa, & demanda des troupes Vénitiennes & Milanoises afin d'être assez fort pour refuser au Roi l'entrée de Rome. Sforce & les Vénitiens destinerent d'abord trois mille hommes à son secours, mais après mûre réflexion, ils les retinrent. Le Pape, après avoir mis une bonne garnison dans le Château Saint Ange, quitta Rome, où Charles entra. Il passa

(*a*) Le même L. II §. 11.
(*b*) Le même §. 12.
(*c*) Le même §. 14, 15.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

enſuite dans l'Etat Eccléſiaſtique comme en pays ami, ſi ce n'eſt que ſon avant-garde aiant été obligée d'entrer par force dans Toſcanella, à cauſe du refus qu'on fit de la loger, cette ville fut ſaccagée. Le Roi alla à Sienne, où il demeura ſix jours, malgré les preſſantes raiſons qu'il avoit de continuer ſa marche. Il y donna audience aux Députés des Florentins, qui le ſolliciterent de leur rendre leurs places, ſelon ſa promeſſe. Ils lui offrirent, non ſeulement les trente mille ducats, qui reſtoient à payer de la ſomme ſtipulée par le Traité de Florence, mais de lui prêter encore ſoixante-dix mille ducats, & de le faire accompagner juſqu'à Aſti par François Seco leur Capitaine-Général, avec trois-cens hommes d'armes & deux mille hommes d'infanterie. Si Charles avoit ſuivi de bons conſeils, il n'auroit pas balancé à accepter ces offres, vu la ſituation où il ſe trouvoit. Mais Ligni, ſon parent, jeune homme ſans expérience, ſon principal Favori, piqué contre les Florentins, prétendit qu'on n'avoit pas beſoin de leur ſecours, & que l'armée Françoiſe ſuffiroit pour battre toutes les troupes d'Italie. Il fut ſoutenu par de Piennes, qui eſpéroit que le Roi lui accorderoit la Seigneurie de Piſe & de Livourne. Les meilleures têtes du Conſeil opinerent à la reſtitution des Places, à la réſerve de Pietra Santa & de Serezan, afin d'engager les Génois dans les intérêts de la France, en leur cédant ces deux Places. Les Florentins n'obtinrent donc rien, & il y a de l'apparence que de Ligni avoit ſes vues particulieres, en les feſant refuſer. Avant que le Roi partit de Sienne, pluſieurs des Siennois, mécontens de ceux qui gouvernoient leur ville, demanderent que Charles la prit ſous ſa protection, & qu'il leur donnât une garniſon Françoiſe, ſous les ordres de Ligni. Quoique cette propoſition fût rejettée par le Conſeil du Roi, Ligni détermina ce Prince à recevoir Sienne ſous ſa protection, & à s'engager à la défenſe de tous les Etats dont elle étoit en poſſeſſion; il déclara néanmoins qu'il ne vouloit point entrer dans la querelle des Florentins & des Siennois, au ſujet de Montepulciano. Enſuite les derniers élurent, du conſentement du Roi, Ligni pour leur Capitaine-Général, & lui promirent cent-vingt mille ducats par an, à condition de tenir dans la Place un Lieutenant avec trois-cens hommes de pied. On s'apperçut bientôt que Ligni avoit formé le projet de ſe faire Seigneur de Sienne & peut-être d'autres parties de la Toſcane. Mais peu de jours après le départ du Roi le parti des Magiſtrats reprit à main armée ſa premiere autorité & chaſſa la garniſon Françoiſe (*a*).

Préparatifs de Sforce.

Les Ambaſſadeurs de Maximilien venoient de donner ſolemnellement à Sforce l'inveſtiture du Duché de Milan. Lui & les Vénitiens engagerent Bentivoglio de ſe joindre à la ligue avec la ville de Bologne. Sforce, ſachant que les Allemands étoient les plus propres a faire tete aux François, envoya lever deux mille Fantaſſins en Allemagne, pour les emploier au ſiege d'Aſti, ſous les ordres de Galéas de Saint-Severin. Mais la médiocrité de la ſolde qu'il donnoit fut cauſe qu'il ne lui vint que peu d'infanterie Allemande, & feſoit diminuer de jour en jour l'armee que commandoit Galéas. Au lieu que le Duc d'Orleans reçut tant de renforts de France, qu'il

(*a*) Le même, §. 18-20.

se vit en état, non seulement de défendre Asti, mais surprit la ville de Novare & assiégea la Citadelle. Sforce, que les Milanois haïssoient, auroit été perdu, si les Vénitiens ne l'avoient sécouru (*a*).

SECTION VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Nous avons vu plus haut que Pierre de Medicis étoit à Venise, lorsqu'il reçut les lettres du Roi, par lesquelles ce Prince lui offroit de lui rendre sa premiere autorité à Florence. Pierre consulta les Vénitiens, qui non seulement lui déconseillerent fortement de se mettre entre les mains du Roi, mais le firent secretement garder à vue, pour qu'il ne sortit pas de Venise. Il trouva néanmoins moyen de s'échaper, & de se rendre auprès du Roi à Sienne. Les Florentins s'attendoient que Charles passeroit dans leur ville, & appréhendant que Pierre de Medicis n'y vint avec lui, ils remplirent la ville d'armes & de soldats, pour qu'on ne pût rien entreprendre en faveur de Pierre. Le Roi prit donc le parti de passer par Pise, & laissa Florence à la droite.

Fermeté des Florentins.

Pendant qu'il resta à Pise, on apprit que les forces des Confédérés augmentoient, & s'assembloient auprès de Parme. On remit sur le tapis la restitution des Places des Florentins, en présence du Roi; mais ceux qui s'y étoient déja opposés, s'y opposerent encore. Ils ajouterent aux raisons qu'ils avoient alléguées, que si le Roi se trouvoit pressé par les Confédérés, & qu'il y eut de la difficulté à passer par la Lombardie, il lui importoit d'avoir la ville de Pise, pour s'y retirer, que les Florentins ne seroient pas de meilleure foi que les autres Italiens, s'il la leur remettoit; que d'ailleurs le Port de Livourne lui étoit nécessaire pour mettre en sûreté le royaume de Naples. Charles parut d'abord indécis, mais ce qui fit impression sur lui, c'est que les Pisans se jetterent à ses pieds avec leurs femmes & leurs enfans, le suppliant avec des gémissemens & des sanglots, de ne pas les livrer aux Florentins leurs anciens tirans, dont ils ne pouvoient attendre que les derniers excès de cruauté. Ces cris & ces larmes attendrirent même les Suisses, & un de leurs Capitaines, nommé Salazar, conjura le Roi au nom de tous de ne point trâhir son honneur & celui du nom François, en abandonnant les Pisans; il ajouta, que si le Roi avoit besoin d'argent, il prit plutôt les chaines d'or & tout l'argent des Suisses, leur solde & leurs pensions. Le Cardinal de Saint Malo, & tous ceux qu'on savoit être favorables aux Florentins, furent menacés par les soldats. Charles pour sauver les apparences, fit savoir aux Ambassadeurs de Florence, qui attendoient sa réponse à Lucques, que la République n'avoit qu'à lui envoyer des Ambassadeurs quand il feroit à Asti, & qu'il termineroit alors cette affaire. Il partit ainsi de Pise, après avoir changé le Gouverneur de la Citadelle, où il laissa une bonne garnison, aussi bien que dans les autres Places des Florentins (*b*).

Charles ne restitue point les Places des Florentins.

Il étoit évident, que Charles ne pouvoit se rendre à Asti, sans livrer bataille. L'armée des Confédérés dans le Parmesan étoit forte, mais elle étoit composée pour les trois quarts des Troupes des Vénitiens. François de Gonzague, jeune Prince d'un grand courage, les commandoit, & avoit sous lui des Officiers de grande réputation. Charles avança avec beaucoup

Bataille de Fornoue.

(*a*) Le même §. 21. (*b*) Le même §. 22-25.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

de difficultés. Quand ſon avant-garde fut arrivée à Fornovo, le Maréchal de Gié fit demander aux Italiens le paſſage pour l'armée du Roi. Avant qu'il pût recevoir réponſe, un parti des François fut défait par les Vénitiens. Mais n'aiant pas pouſſé leur pointe, les François eurent le loiſir de réunir toutes leurs forces, & la hardieſſe de Charles effraya ſes ennemis. A la fin les deux armées en vinrent aux mains ſur les bords du Taro; les François remporterent la victoire, malgré la grande ſupériorité de leurs ennemis, continuerent leur marche & ſe rendirent à Aſti. Le Roi n'eut pas autant de bonheur, là où il ne commandoit pas en perſonne. Ferdinand Roi de Naples, rentra dans ſes Etats, étant puiſſamment ſoutenu par les Eſpagnols & par les Napolitains. Une entrepriſe par terre & par mer contre Gênes avoit échoué; pendant que les Venitiens & Sforce, moins ménagers que par le paſſé, avoient pris dix mille Lanſquenets à leur ſervice.

Traité de Trin, entre le Roi & les Florentins.

Le changement arrivé dans le royaume de Naples, au préjudice de Charles, fut favorable aux Florentins, parcequ'il eut plus de beſoin de leur argent. Ils avoient repris preſque toutes les Places aux environs de Piſe, & entre autres Ponté-di-Sacco, qui s'étoit rendu par capitulation. Mais quelques ſoldats, irrités du mauvais traitement qu'ils avoient reçus des François, maſſacrerent une partie des François, qui ſortirent, & en auroient tué davantage, ſans les Commiſſaires Florentins. Les ennemis de Florence, qui étoient auprès du Roi, profiterent de cette circonſtance pour tâcher de faire rompre le Traité qui ſe négocioit entre Charles & les Florentins; mais le preſſant beſoin d'argent, & la néceſſité de ſécourir le royaume de Naples, déterminerent le Roi à ſigner le Traité à Trin.

Les conditions furent; que toutes les Places des Florentins, qui étoient entre les mains du Roi, leur ſeroient rendues ſans délai; mais qu'ils céderoient dans deux ans Pietra Santa & Serezane à la ville de Gênes, ſi elle étoit ſoumiſe au Roi, qui les dédommageroit de cette ceſſion: Que les Ambaſſadeurs de Florence compteroient actuellement les trente mille ducats dus ſuivant le Traité précédent, mais qu'on leur donneroit des pierreries en gage pour la ſûreté de cette ſomme, en cas que pour quelque raiſon que ce pût être les places ne fuſſent pas rendues: Qu'après cette reſtitution, les Florentins prêteroient au Roi, ſous l'obligation des Receveurs Géneraux de France, ſoixante-dix mille ducats, qu'ils payeroient aux troupes qu'il avoit dans le royaume de Naples: Que ſi la guerre, qui ſe feroit en Toſcane, ſe réduiſoit au ſiege de Montepulciano, ils envoyeroient deux-cens cinquante hommes d'armes dans le royaume de Naples au ſecours de l'armée du Roi, & ſeroient tenus de les y faire accompagner par les gens d'armes de Vitelli, qui étoient dans le territoire de Piſe, le Roi s'obligeant de ne les retenir que juſqu'au mois d'Octobre incluſivement: Que le paſſé ſeroit pardonné aux Piſans; qu'on leur donneroit quelques moyens d'exercer le commerce & d'entrer dans les emplois: Que l'on conviendroit de la maniere dont ſe feroit la reſtitution des effets pris aux Florentins. Que pour aſſurer l'exécution de ce qui regardoit les Piſans, les Florentins donneroient au choix du Roi, ſix des principaux de Florence pour ôtages (a),

(a) Le même §. 43.

Autre Traité entre le Roi & les Confédérés.

Pendant qu'on négocioit ce Traité, on en avoit entamé un autre entre Charles & les Confédérés, qui lui accorderent tout, dans le dessein de ne tenir que ce qui leur conviendroit. Tout leur but étoit de faire sortir le Roi d'Italie, comme il fit. Sforce mit en liberté les prisonniers François, rendit les Vaisseaux pris à Rapallo, retira de Pise son Général Fracasse, remit la Citadelle de Gênes au Marquis de Ferrare, & exécuta quelques autres articles moins importans du Traité, mais éluda les autres. Il ménagea tout si artificieusement, qu'il empêcha l'exécution du Traité de Trin entre le Roi & les Florentins, sous prétexte, que le pouvoir qu'il avoit sur les Génois étoit limité de façon, qu'il n'étoit pas maître de les contraindre à faire toutes ses volontés; distinction qu'il avoit inventée depuis la signature du Traité. A la faveur de ce subterfuge, il empêcha le départ du secours qu'on devoit envoyer de Gênes à Naples pour soutenir les François. Il ne chercha point de prétexte, pour faire arrêter sur ses terres Antoine Vespucci, un des Ambassadeurs de Florence, qui alloit de Trin à Florence; on lui enleva tous ses papiers, & on le conduisit à Milan. Voiant par le Traité, qu'aussitôt que Pise & leurs autres Places auroient été rendues aux Florentins, ceux-ci devoient envoyer de l'argent & des troupes dans le royaume de Naples au secours des François. Sforce & les Vénitiens penserent aux moyens d'empêcher la restitution de Pise; l'un & les autres avoient envie de s'en emparer. Le Duc de Milan y songeoit depuis longtems, ainsi qu'on l'a vu; & les Vénitiens y pensoient, parcequ'ils aspiroient à la Souveraineté de l'Italie, & qu'ils savoient que les Florentins ne pouvoient conserver Livourne, sans avoir Pise, qui étoit la porte de la Toscane, & dont la possession leur donnoit le moyen de s'étendre dans la mer de Toscane. Sforce n'ignoroit pas leurs vues & les traversoit. Ainsi les Pisans se repaissoient d'espérance de la part du Duc & des Vénitiens (*a*).

La guerre recommence en Toscane.

Les Florentins, comprenant qu'il y auroit des difficultés à vaincre pour l'exécution du Traité de Trin, renforcerent leur armée & prirent le château de Palaïa. Ils mirent ensuite le siege devant Vicopisano. On s'apperçut bientôt que d'Entragues, commandant de la Citadelle de Pise, & les autres Officiers François avoient aussi peu d'envie que les Pisans, de recevoir les Florentins dans la ville. Paul Vitelli, prétendant en avoir ordre de Charles, se jetta dans Vicopisano, dont les Florentins furent obligés de lever honteusement le siege avec perte. Les ordres du Roi étant enfin arrivés en Toscane, le Lieutenant de M. de Beaumont, Gouverneur de Livourne rendit cette ville aux Florentins. Mais quand le Commissaire député pour recevoir la ratification du Traité de Trin des Florentins, & pour leur faire restituer leurs places, commença à prendre sur cette affaire des mesures avec d'Entragues, celui-ci fit naître tant de difficultés, & chercha tant de délais, que les Florentins furent obligés d'avoir recours au Roi, qui étoit encore à Verceil. Ce Prince parut irrité contre d'Entragues & lui envoya de nouveaux ordres; mais il ne fut pas mieux obéi que la premiere fois, & d'Entragues trouva moyen d'en éluder l'exécution. Les Pisans, qui

(*a*) Le même L. III. §. 1-4.

SECTION VIII. *Histoire de* Florence *depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

avoient mille fantassins étrangers à leur solde, avoient construit un Fort ou bastion à la tête du fauxbourg de Saint Marc, par lequel il falloit passer pour approcher de la porte de Pise, qu'on appelle la porte de Florence. Cette porte étoit commandée par le canon de la Citadelle; d'Entragues, s'imaginant que les Florentins ne pourroient se rendre maîtres du fauxbourg, leur fit entendre qu'ils n'avoient qu'à faire avancer leur armée vers la porte en question, pour prendre possession de Pise. Paul Vitelli, que les Florentins avoient gagné, les instruisit si bien de la disposition du bastion, qu'ils l'emporterent, & entrerent avec les fuyards dans le fauxbourg, & ils seroient entrés tout de suite dans la ville, si d'Entragues n'avoit fait tirer le canon de la Citadelle sur eux. Ils furent même obligés d'abandonner le fauxbourg & de se retirer vers Cascina, d'où ils porterent de nouvelles plaintes au Roi (*a*).

Projet en faveur de Pierre de Medicis.

Les Confederés, pour susciter de nouveaux embarras aux Florentins, inspirerent à Pierre de Medicis le dessein de se rétablir à Florence, par le secours de Virgile des Ursins, son parent. Ce projet fut fortement appuié. Virgile rassembla tout ce qu'il put de ses anciens soldats & d'autres troupes, avec dix mille ducats que Pierre de Medicis lui fournit; Bentivoglio, qui étoit à la solde des Venitiens & de Sforce en commun, devoit faire une irruption dans l'Etat de Florence du côté de Bologne, & Catherine Sforce devoit les occuper du côté d'Imola & de Forli. On comptoit que les Siennois agiroient aussi de leur côté, pour conserver Montepulciano. Quelque tems auparavant, les Florentins avoient battu Jean Savelli, Genéral des Siennois, l'avoient pris prisonnier, & avoient rasé un Fort, que ceux de Sienne avoient bâti sur leurs frontieres. Pierre de Medicis se flatoit encore d'être soutenu par les Péroufins, qui étoient sujets du Pape, & qui avoient d'ailleurs pour maîtres les Baglioné, amis de la Maison de Medicis. Le projet de rétablir Pierre s'étoit formé à Rome. Lui & Virgile des Ursins en partirent pleins d'espérance, se persuadant que les Florentins divisés entre eux & attaqués de tous côtés, auroient de la peine à résister. Ils séjournerent quelque tems dans les environs de Perouse, mais ne purent jamais engager les Baglioné & les Péroufins à se déclarer pour eux, parceque les Florentins avoient donné quelque secours d'argent aux premiers, & pris un des Baglioné à leur service. Pierre échoua aussi dans un dessein qu'il avoit formé sur Cortone; l'intrigue, qui étoit conduite par un banni de basse condition, fut découverte. Non seulement on envoya un détachement de l'armée Florentine, qui étoit dans le Pisan, dans le voisinage de Cortone, mais on prit de justes mesures pour empêcher la jonction de Virgile avec les Siennois. Pierre & Virgile n'aiant rien pu obtenir des Péroufins, se trouverent fort dechus de leurs esperances, ils n'avoient que trois-cens hommes d'armes & trois mille hommes de pied, la plupart mal en ordre. D'ailleurs Bentivoglio n'agit point, il permit seulement à Julien de Medicis d'armer ce qu'il pourroit d'amis de sa famille. Sforce n'avoit encouragé Pierre, que dans la vue de donner de l'occupation aux Florentins; les Vénitiens refuserent d'entrer dans cette guerre, tant qu'ils ne voyoient

(*a*) Le même §. 4, 5.

voyoient pas le Duc de Milan s'y porter tout de bon. D'ailleurs ils pensoient alors avec le Duc à chasser les François de Naples (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Virgile & Pierre furent donc obligés de s'en retourner à Rapolano dans le Siennois. Là Virgile, mécontent des Confédérés, entra au service de France, & passa dans le royaume de Naples, où le Roi Ferdinand faisoit de jour en jour des progrès. D'Entragues étoit toujours maître de la Citadelle de Pise; malgré les ordres les plus précis de Charles, non seulement il refusa de la remettre aux Florentins, mais il traita avec les Pisans, par l'entremise de Luc Malvezzi qui agissoit au nom de Sforce, & leur livra la Citadelle le premier jour de l'année 1496, moyennant vingt mille ducats. Les Pisans n'aiant pas toute cette somme, les Génois & les Lucquois leur prêterent quatre mille ducats, les Vénitiens quatre mille, & le Duc de Milan autant; quoique le dernier traitât actuellement avec les Florentins pour faire une alliance. Les Pisans furent donc en état de payer d'Entragues, qui eut douze mille ducats pour sa part, & huit mille pour sa garnison (*b*).

D'Entragues livre la Citadelle de Pise aux Pisans. 1495.

On crut generalement, ou que d'Entragues avoit agi par ordre secret du Roi, ou qu'il perdroit la tête. On se trompoit, Charles agissoit de bonne foi, mais il étoit foible & n'avoit gueres d'autorité sur ses Officiers. D'Entragues avoit stipulé que la ville de Pise demeureroit sujette du Roi; ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, qu'en ne la remettant pas aux Florentins il les empêchoit de remplir les engagemens qu'ils avoient pris par le Traité de Trin, & par là contribua beaucoup à la perte du royaume de Naples. Aussi-tôt que les Pisans furent maîtres de la Citadelle, ils la raserent jusqu'aux fondemens; mais ne pouvant se défendre par eux-mêmes, & aiant une aversion extrême pour la domination des Florentins, ils implorerent le secours de toutes les Puissances d'Italie, & offrirent la Souveraineté de leur ville au Duc de Milan, qui n'hésita à l'accepter, que pour ne pas indisposer contre lui les Confédérés. On avoit proposé & conclu la protection des Pisans comme une affaire commune, bien que chacun pensât en secret à s'assurer de Pise.

Affaires de Pise.

L'attachement des Florentins à la France, les avoit rendus odieux à tous les Etats d'Italie, tous les Confédérés étoient déterminés à maintenir les Pisans dans la liberté qu'ils s'étoient procurée, & l'Empereur Maximilien les y confirma par ses lettres Patentes. Le Duc de Milan & les Vénitiens leur accorderent tous les secours dont ils avoient besoin. Mais il arriva que Sforce, toujours ennemi de la dépense, & qui mêloit de la finesse & de l'artifice dans toute sa conduite, commença à user d'épargne envers les Pisans, ce qui les fit pencher du côté des Vénitiens, qui leur fournissoient abondamment & avec promptitude tout ce dont ils avoient besoin. Ils prierent à la fin instamment le Sénat de Venise de prendre leur ville sous sa protection. L'affaire fut mise en délibération, & il y eut de longues contestations sur ce sujet. Quelques-uns des plus anciens Sénateurs & des plus accredités opinerent fortement à ne point accepter l'offre des Pisans, mais l'avis du parti opposé à la tête duquel étoit le Doge Augustin Barbarigo l'emporta. Les Vénitiens prirent donc les Pisans sous leur protection, pour

(*a*) Le même §. 5.

(*b*) Le même §. 12.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

défendre leur liberté, par un décret public (*a*). Guichardin (*b*) à donné une idée aussi juste que singuliere du caractere de Sforce. Avec beaucoup d'esprit & de capacité; il avoit un grand fond de vanité. Il s'applaudissoit à lui-même, & se flatoit d'avoir fixé l'inconstance de la fortune, dont il osoit se vanter d'être le favori. Il se regardoit comme le grand mobile de tout ce qui étoit arrivé en Italie depuis dix ans; il ne rougissoit pas de se vanter d'etre l'auteur des plus honteux conseils, pourvû qu'ils réussissent. La présomption lui devint si naturelle, qu'il croioit sa politique & sa prudence supérieures à celles des autres; & il se plut à retenir son surnom de More, comme un symbole de sa finesse & de sa pénétration.

Charles favorise les Florentins.

Tout ce que purent faire les Florentins, se voiant l'objet de la haine de toutes les Puissances d'Italie, ce fut de faire de vives, quoiqu'infructueuses plaintes au Roi de France. Ce Prince pour y satisfaire fit expédier les ordres les plus exprès aux Gouverneurs des autres Places des Florentins, de les leur remettre, suivant le Traité de Trin. Mais il ne fut pas mieux obéi, qu'il l'avoit été à Pise. Le Gouverneur de Serezane, au lieu de remettre cette Place aux Commissaires qu'on avoit envoyés de Florence pour la recevoir, la livra aux Génois pour vingt-cinq mille ducats. Le Commandant de Serezanelle en fit autant. Sforce avoit envoyé Fracasse, son Général, dans la Lunigiana, avec cent chevaux & quatre-cens hommes de pied, qui empécha les Florentins de recouvrer une partie de leurs places dans ce pays. Quelque tems après, d'Entragues vendit Pietra Santa & Mutroné aux Lucquois, pour vingt six mille ducats, & livra ensuite Librafatta aux Pisans. Ces procédés irriterent le Roi, cependant sa colere aboutit à bannir d'Entragues de France; Ligni en fut quitte, pour ne pas coucher quelque tems dans la Chambre du Roi. Cependant cet insolent Favori & son protégé ne furent pas longtems en disgrace. Les Florentins furent contraints de digérer tout, parcequ'il n'étoit pas de leur intérêt de rompre avec la France tant que les Confédérés étoient maîtres de Pise. En ce temslà même les Florentins avoient resisté aux sollicitations & aux menaces qu'on leur avoit faites pour les faire entrer dans la ligue. Les Confédérés se contenterent de pourvoir à la sureté de Pise, pour s'occuper de la guerre de Naples. Les Vénitiens gagnerent Astorre, Seigneur de Faënza, pour donner de ce côté-là de l'occupation aux Florentins (*c*).

Il se prépare à repasser en Italie.

D'autre part, ceux-ci, qui n'avoient d'appui que les François, sollicitoient vivement Charles VIII de repasser en Italie; ce Prince fit effectivement de grands préparatifs pour y porter la guerre par mer & par terre: ce qui l'encourageoit c'est qu'il comptoit que le Duc de Savoye & le Marquis de Montferrat seroient à sa disposition; il n'étoit pas meme sans espérance, que la terreur de ses armes ne portât le Duc de Milan à se séparer des Confédérés. Dans cette pensée, il envoya Rigault à son Maître d'Hotel, pour représenter à Sforce le risque qu'il couroit, & lui offrir son amitié, s'il vouloit accomplir les conditions du Traité de Verceil, & renouveller ses anciennes liaisons avec la France. Sforce fut fort allarmé des préparatifs du Roi, qui étoient beaucoup plus considérables, que ceux de sa premiere ex-

(*a*) Le même L. III. §. 12, 13.

(*b*) Le même §. 14.

(*c*) Le même §. 15, 16

pédition. Il amusa Rigault par ses artifices ordinaires, jusqu'à ce que cet Envoyé voiant qu'on le dupoit, partit de Milan. Sforce sollicita l'Empereur Maximilien de passer en Italie, & les Vénitiens de faire marcher assez de troupes vers Alexandrie pour s'opposer aux François. Ils témoignerent y etre disposés, mais ils n'avoient nullement envie que Maximilien vint en Italie, à cause des prétentions qu'il avoit sur leurs Etats de Terre ferme, ni de contribuer à l'entretien d'une armée qui ne dépendoit que de Sforce. A la fin ils consentirent à ce qu'il vouloit, de peur qu'il ne se jettât dans les bras de la France.

Le Cardinal de Saint Malo, & la mauvaise conduite du Roi font échouer l'entreprise.

Desormais les intérêts de cette couronne & ceux des Florentins étoient les mémes. Les Confédérés solliciterent Jean Bentivoglio d'attaquer les Florentins par les confins du Bolonois, pendant que les Siennois & les Pisans les attaqueroient de leur côté. Mais Bentivoglio effrayé de la puissance des François, fit assurer secretement le Roi qu'il n'inquietteroit point les Florentins. Il y a beaucoup d'apparence que si Charles avoit exécuté son expédition avec la meme vigueur qu'il l'avoit projettée, il auroit soumis toute l'Italie à son obéissance. Mais le Cardinal de Saint Malo, maître des affaires & particuliérement des Finances, gagné par le Pape & par le Duc de Milan, retardoit les opérations par ses longueurs. Malgré toute l'impétuosité de Charles, il trouvoit des prétextes spécieux pour excuser sa lenteur. D'ailleurs le Roi s'amusa à une amourette, quoique tous ses amis d'Italie le pressassent par leurs prieres & même avec larmes, de faire diligence, parceque les Troupes Françoises se trouvoient réduites à de grandes extrémités dans le royaume de Naples. Ferdinand y mourut au plus haut point de sa gloire, & Frederic son oncle lui succéda. Le goût du plaisir rendit le Roi sourd à toutes les sollicitations, il ne se hâta point de partir, quoique Maximilien fût déja entré en Italie, en conséquence d'un Traité qu'il avoit fait avec les Alliés, & il prétendoit terminer tous les différends touchant Pise.

Continuation de la guerre de Pise.

Malgré l'indolence de Charles, & toutes les instances des Confédérés, les Florentins demeurerent fermes dans leur attachement à la France. Ce qui contribuoit à y affermir les Magistrats c'étoient les Sermons & les discours de Savonarole, qui ne cessoit de dénoncer les jugemens de Dieu contre la Cour de Rome & les Alliés. Ce fanatique eut même assez de crédit pour engager les Florentins à soutenir seuls la guerre contre la ligue, quoiqu'ils n'eussent aucun secours à attendre de la part du Roi de France; quand méme ce Prince auroit été disposé à les assister, il étoit fort douteux qu'il le pût effectuer, par le mépris que ses Ministres & ses Généraux fesoient de ses ordres. Il est certain qu'à parler humainement, la situation des Florentins étoit des plus fâcheuses. Ils continuoient à grands fraix la guerre contre les Pisans, qui étoient soutenus par les Vénitiens; mais ce qui se passoit étoit si peu décisif & de si peu de conséquence, que cela ne mérite gueres qu'on en parle. Cependant François Secco & Hercule Bentivoglio, leurs Généraux, remporterent quelques avantages qui couterent la vie au premier. La guerre avec les Siennois, appuiés aussi par les Confédérés, n'offre rien de plus important; sinon que le célebre Pierre Caponi perdit la vie au siege d'une petite place de peu de conséquence. Insensible-

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

ment les ennemis des Florentins devinrent belliqueux, & les Vénitiens continuerent à leur fournir de puiſſans ſecours. Sforce, qui agiſſoit rarement de bonne foi, ſe refroidit de plus en plus pour les Piſans, & ſembla à la fin les abandonner entiérement. C'étoit qu'il feſoit beaucoup de fond ſur l'autorité de l'Empereur Maximilien.

Les Florentins refuſent de ſe ſoumettre à la déciſion de l'Empereur.

Ce Prince envoya deux Ambaſſadeurs à Florence, pour y déclarer que ſon deſſein étoit d'accommoder tous les différends qui ſubſiſtoient entre les Puiſſances d'Italie, & il prioit les Florentins de ceſſer les hoſtilités contre les Piſans. On répondit en termes honnêtes, mais vagues. Les Vénitiens, à qui Maximilien & Sforce étoient également ſuſpects, envoyerent de nouveaux ſecours d'argent & de troupes à Piſe. Cela fit que Sforce entra encore en correſpondance avec les Florentins, & les preſſa par toutes ſortes de raiſons de remettre leur différend à la déciſion de l'Empereur. Ils refuſerent de le faire, à moins qu'ils ne fuſſent préalablement rétablis dans la poſſeſſion de Piſe. Ainſi, ils fortifierent bien Livourne, & raſſemblerent leurs troupes dans le Piſan. La vérité eſt, que Maximilien, malgré les grands titres, qu'il portoit, feſoit une pauvre figure en Italie, il n'avoit ni argent, ni forces, & étoit regardé comme un inſtrument dont ſe ſervoit le Duc de Milan, deſorte que les Florentins le mépriſoient. Ils affecterent néanmoins le plus profond reſpect pour ſon autorité impériale, & lui témoignerent en même tems qu'ils attendoient qu'il les remit en poſſeſſion de Piſe, pour prendre la réſolution d'entrer dans la ligue. Ils lui firent faire cette déclaration par des Ambaſſadeurs qu'ils lui envoyerent à Gênes, & Maximilien en fut mécontent; il leur répondit qu'il leur feroit ſavoir ſes intentions par le Légat du Pape. Le Légat les renvoya à Sforce, qui étoit retourné à Milan; & les Ambaſſadeurs allerent l'y trouver. Ce fut-là qu'on vit la ſcene la plus complette de ruſe & de diſſimulation. Avant que d'avoir audience, les Ambaſſadeurs reçurent ordre de Florence, où l'on avoit appris tout le détail de leur négociation, de revenir ſans attendre d'autre réponſe. Ils ſe rendirent néanmoins à l'audience, & dirent au Duc, qu'ils n'avoient pas voulu ſortir de ſes Etats, ſans prendre congé de lui. Il ſe ſervit de toute ſon adreſſe pour les engager à lui demander réponſe, mais il ne put tirer rien d'eux, ce qui le mit fort en colere. Il les congédia de même que ſon Conſeil & les Ambaſſadeurs des Confédérés qu'il avoit fait aſſembler pour jouir du chagrin des Envoyés de Florence.

L'Empereur aſſiége Livourne.

Maximilien entreprit d'agir tout de bon contre les Florentins. Il partit de Genes avec ſix galeres Vénitiennes & pluſieurs bâtimens Génois, vint débarquer au Port della Specie, ſe rendit à Piſe, & ſe diſpoſa à attaquer Livourne par mer & par terre. Les Florentins de leur côté prirent à leur ſolde un corps de troupes Françoiſes, qui paſſerent à Livourne ſur quelques vaiſſeaux de la République chargés de grains, dont on avoit grand beſoin, & ſur quelques galions François deſtinés pour Gaëtte. Ce ſecours venu ſi à-propos, fut regardé des Florentins comme une marque viſible de la protection du Ciel, ce qui vérifioit les aſſurances que Savonarole leur en avoit données. L'Empereur ne laiſſa pas d'aſſiéger Livourne par mer & par terre. La place étoit en état de faire réſiſtance. Une tempête qui maltraita fort la Flotte des Vénitiens & des Génois, découragea tellement Maximi-

lien, qu'il leva le siege, & au grand étonnement de toute l'Italie, il prit la route de Milan, sans avoir fait d'autre mal aux Florentins, que de piller un petit bourg peu considérable. Il partit ensuite du Milanés, sans communiquer son dessein à personne & s'en retourna en Allemagne, laissant les Italiens pleins de mépris pour sa foiblesse & son inconstance (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Maximilien & le peu de troupes Allemandes qu'il avoit, qui n'alloient pas à plus de deux mille hommes, étant sortis de Toscane, Sforce rappella toutes les troupes qu'il avoit à Pise, & laissa les Vénitiens chargés seuls de la guerre contre les Florentins, qui leur coutoit beaucoup. Pendant ce tems-là les François perdirent entierement le Royaume de Naples. Charles VIII chercha à se dédommager sur les Génois, qui étoient mécontens du Duc de Milan, parcequ'il avoit fait préferer les Lucquois dans la vente de Pietra Santa. Sforce prit alors à son service les troupes que l'Empereur avoit laissées en Italie & les envoya à Gênes. Il se reconcilia aussi avec les Vénitiens (*b*).

Expédition des François contre Gênes & le Milanés. 1497.

Cependant le Roi de France envoya un gros corps de Suisses & de François, aux ordres de Trivulce, pour attaquer Gênes & le Milanés. Il fit demander aux Florentins d'attaquer la Lunigiana & la riviere du Lévant. Sforce, qui n'avoit pas encore reçu le secours que les Vénitiens lui avoient promis, n'étoit pas préparé à soutenir cette attaque, desorte que la campagne de 1497 s'ouvrit fort à l'avantage des François, & si Trivulce avoit été maître d'agir, comme il l'auroit voulu, il eut pu s'emparer d'Alexandrie & pénétrer jusqu'aux portes de Milan. Mais n'osant passer les ordres qu'il avoit, Sforce eut le tems de recevoir les renforts des Vénitiens, & de prendre des mesures pour faire échouer l'entreprise des François sur Gênes. Ceux-ci rejetterent la faute sur les Florentins, mais l'inconstance des résolutions de Charles en fut la principale cause, & les Florentins ne crurent pas que la prudence leur permît de se mêler de cette guerre, jusqu'à ce qu'ils vissent les affaires des François en meilleur état. Les memes causes obligerent Trivulce à négliger les avantages qu'il avoit remportés dans le Milanés, il se retira à Asti. Diverses autres raisons, outre l'inaction des Florentins; contribuerent à faire manquer cette expédition. Les guerres d'Italie déplaisoient aux François en général; l'argent de Sforce avoit beaucoup d'influence sur les Ministres du Roi, & le Duc d'Orléans, héritier présomptif de la Couronne, nommé pour commander en Italie, évitoit de quitter le royaume dans un tems où la santé du Roi étoit fort mauvaise (*c*).

Trève favorable aux Pisans.

La guerre continuoit toujours entre les Pisans & les Florentins, & le Comte Rinucio Général des derniers remporta quelque avantage sur Manfroné qui commandoit les Pisans. Mais les Rois de France & d'Espagne aiant fait une trêve, où les Pisans étoient compris, ils eurent le tems de respirer; car les Florentins n'oserent continuer les hostilités contre eux, les voiant sous une si puissante protection. Cependant la tréve n'étoit d'aucune utilité aux premiers, à cause de l'inquiétude que leur donnoit Pierre

(*a*) Le même L. III. §. 17. 35.
(*b*) Le même §. 36, 37.
(*c*) Le même §. 40.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

de Medicis par ses intrigues, & de la crainte des Troupes Vénitiennes qui étoient à Pise. Sforce, pour son intérêt particulier, les favorisa, parcequ'il aimoit mieux voir Pise entre leurs mains, qu'en celles des Vénitiens. Il engagea le Pape & les Ambassadeurs d'Espagne de proposer dans le Conseil des Confédérés, de remettre les Florentins en possession de la ville de Pise, pour les détacher des François & ôter à ceux-ci tout prétexte de troubler l'Italie. L'Ambassadeur de Venise remontra que l'attachement des Florentins pour la France étoit si fort, qu'on ne pouvoit compter sur eux, quand même on leur rendroit Pise: que pour sûreté de leurs promesses, on devoit les engager à déposer Livourne entre les mains des Confédérés. Cette proposition arrêta le Pape & le Duc de Milan, ils n'oserent insister sur la restitution de Pise (*a*).

Divisions à Florence.

Ils formerent le dessein de détacher les Florentins de la France, en rétablissant Pierre de Medicis à Florence, qui étoit divisée en Partis. Le zele enthousiaste de Savonarole pour le Gouvernement populaire lui avoit acquis un grand crédit, & un puissant parti, desorte que plusieurs des emplois étoit possédés par des gens sans naissance & sans mérite. Cette mauvaise administration, & une grande disette de vivres qu'il y eut en ce temslà, favorisoient les vues de Pierre de Medicis; les Vénitiens l'encouragerent secretement, parcequ'ils comptoient que le besoin qu'il auroit d'eux, le porteroit à leur ceder Pise pour toujours. Mais Pierre fondoit ses plus grandes espérances sur ce que Bernard del Nero, homme de grande autorité & ancien ami de son pere, avoit été créé Gonfalonier de Justice, & que plusieurs autres personnes, qui avoient eu de l'attachement pour la Maison de Medicis, étoient entrées dans les Magistratures. Le Pape entra aussi dans le projet: le Duc de Milan ne s'y opposa pas. Pierre consulta le Cardinal de Saint Severin & Alviano, qui étoient ses amis. Il se rendit à Sienne avec tout l'argent qu'il avoit pu trouver, & on croit que les Vénitiens lui en avoient fourni. Ceux qui étoient à la tête du Gouvernement de Sienne, lui procurerent secretement six-cens chevaux & quatre-cens hommes de pied. Il partit avec cette troupe & s'avança vers Florence, dans l'espérance de surprendre cette ville à la pointe du jour. Une grosse pluie qui survint la nuit, dérangea ses mesures, il ne put se présenter à la porte de la ville qu'assez avant dans la matinée. Ce retardement donna le tems aux Magistrats de se précautionner; ils manderent au Palais les gens suspects & les y retinrent; ils donnerent à Paul Vitelli le soin de garder la porte du côté de Sienne. Desorte que Pierre de Medicis, après avoir demeuré quatre heures à une portée de trait de la porte, s'en retourna à Sienne, craignant d'être chargé par les gendarmes des Florentins qu'on faisoit revenir du Pisan. Son ami d'Alviano entra dans Todi, pilla toutes les maisons des Gibelins, & massacra cinquante-trois des principaux de cette faction (*b*).

On fait mourir plusieurs de ceux qui

La tentative de Pierre de Medicis, bien qu'elle eut échoué, fut suivie d'une sanglante catastrophe. La conjuration, formée en sa faveur fut découverte; plusieurs personnes qui en étoient complices furent arrêtées, &

(*a*) Le même §. 41-44.

(*b*) *Guichardin* l. c. §. 45, 46.

d'autres prirent la fuite. Quatre citoiens de distinction, savoir Nicolas Ridolfi, Jean Ricci, Jean Cambi & Laurent Tornabuoni, furent convaincus d'avoir sollicité sa venue & condamnés à mort. Bernard del Nero eut le même sort, parcequ'il avoit su le complot, & ne l'avoit point révélé. Ce jugement, bien que conforme aux loix de la République, parut trop rigoureux aux amis des prévenus: ils en appellerent à l'assemblée générale du Peuple. Dans une assemblée moins nombreuse, on décida, qu'il ne falloit avoir aucun égard à cet appel, & la nuit même l'exécution se fit. C'étoit-là évidemment violer une Loi, qui avoit été faite quand on avoit établi le Gouvernement populaire; mais Savonarole & ses partisans ne consulterent que leur intérêt, sans penser à leurs principes (*a*).

avoient conspiré en faveur de Pierre de Medicis.

Les affaires de France se ruinent en Italie.

1498.

Les Rois de France & d'Espagne venoient de conclure une trêve illimitée, qui devoit durer jusqu'à ce que l'un des deux voulut la rompre, en le déclarant deux mois d'avance. On ne fit part de ce Traité aux Puissances d'Italie, qui n'y étoient pas comprises, qu'après sa conclusion. Les Vénitiens étoient blâmés hautement, d'entretenir la division en retenant Pise. Il y eut alors des mouvemens assez extraordinaires en Italie; la jalousie contre les Vénitiens inspiroit à plusieurs Puissances des dispositions favorables pour la France. Les Florentins sollicitoient continuellement la venue de Charles, & d'Aubigni devoit passer en Toscane pour commander leur armée. Le Marquis de Mantoue, dont les Vénitiens avoient payé les services d'ingratitude, traitoit avec le Roi, pour entrer à son service. Le Duc de Savoye étoit lié avec la France, & par conséquent avec les Florentins. Bentivoglio promettoit de se joindre au Roi, quand il seroit entré en Italie, & le Pape même étoit determiné à ne point s'opposer à ses desseins. La lenteur & l'indolence de Charles firent évanouir ces belles apparences. Il n'envoya pas seulement d'argent pour payer les Vitelli & les Des Ursins, ensorte que les Florentins furent obligés de suppléer à son défaut; & il leur demanda même de lui prêter de l'argent. En un mot, au commencement de l'année 1498 les François perdirent tout crédit en Italie (*b*).

On propose encore de rendre Pise aux Florentins.

Les Florentins n'aiant plus rien à espérer de la France, firent offrir secretement au Pape d'entrer dans la ligue pour la défense de l'Italie, en cas que Pise leur fût rendue, cet objet aiant été toujours le grand lien qui les avoit attachés à la France. Le Pape reçut la proposition avec plaisir, & pressa l'Ambassadeur de Venise sur cet article, comme l'unique moyen de réunir les Puissances d'Italie contre les entreprises des Ultramontains. Les Vénitiens ne manquerent pas de réponse. Sans prétendre aucun droit sur Pise, ils accuserent les Confédérés de manquer à la promesse qu'ils avoient faite de défendre la liberté des Pisans, & de payer d'ingratitude les services que Venise avoit rendus à la cause commune, quoique par leur situation, ils eussent eu moins à craindre que personne, si les François avoient eu la supériorité (*c*).

Mort de Charles VIII.

Pendant ces contestations, Charles VIII mourut subitement à Amboise,

(*a*) Le même §. 48.
(*b*) Le même §. 50-52.
(*c*) Le même §. 52, 53.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

& Louis Duc d'Orléans lui succéda: Prince d'un âge mûr, habile guerrier, intelligent, & presque à tous égards l'opposé de son prédeceisseur. Il avoit les mêmes droits sur le royaume de Naples, & il en avoit de particuliers sur le Duché de Milan, du chef de son ayeule, qui étoit de la Maison des Viscontis, les légitimes Souverains de Milan. Comme son droit étoit incontestable celui des Sforces n'aiant d'autre fondement que la succession par une fille naturelle, il résolut de faire valoir ses prétentions: il avoit même fait quelques tentatives inutiles, étant Duc d'Orléans. D'ailleurs il haïssoit personnellement Louis le More: desorte qu'à son avénement à la Couronne, il prit les titres de Roi des deux Siciles & de Duc de Milan. Il notifia aux Florentins & aux autres Puissances d'Italie son dessein de faire valoir ses droits, & de commencer par la conquête du Duché de Milan.

Dispositions des Princes d'Italie à l'égard de Louis XII.

Tout paroissoit favorable à ses desseins en Italie. Il avoit tous les avantages qu'avoit eus son prédécesseur, & les Princes d'Italie avoient bonne opinion de sa fermeté. Par un étrange raffinement de politique, les Florentins furent les seuls à qui son avénement au trône ne fit pas plaisir, desorte qu'ils préférérent l'amitié de Sforce à la sienne. Le Pape & les Vénitiens le rechercherent, & Sforce persuada aux Florentins de lui envoyer aussi des Ambassadeurs. Mais le Duc de Milan ne perdoit pas de vue le dessein de chasser les Vénitiens de Pise, & il aida tout de bon les Florentins à recouvrer cette ville. Ils continuoient toujours la guerre, & furent défaits dans la Vallée de San Reogolo, en une de ces rencontres, que leurs Historiens honorent du nom de batailles. Cette défaite, dont les particularités sont peu importantes, fit perdre au Comte Rinuccio beaucoup de sa réputation. Les Florentins donnerent le commandement de leurs forces à Paul Vitelli, avec le titre de Capitaine-Général. Ils solliciterent aussi le Roi de France d'agir en leur faveur, mais ce fut inutilement. Ils réussirent mieux auprès de Sforce, dont la jalousie contre les Vénitiens augmentoit de jour en jour. Il prit avec eux des mesures pour réduire la ville de Pise. Toute l'Italie étoit en paix, & il n'y avoit d'autre guerre que celle des Florentins & des Pisans. Il y eut à la vérité quelques troubles dans la Romagne, mais peu importans, & qui furent bientôt terminés (*a*).

Sforce rompt avec les Vénitiens.

La jalousie de Sforce contre les Vénitiens alla si loin, qu'il en vint à une rupture ouverte avec eux. D'abord il refusa le passage aux troupes qu'ils envoyoient à Pise par le chemin de Parme & de Pontremoli: desorte qu'elles furent obligées d'en prendre un plus long & plus difficile par le Ferrarois. Il envoya un gros renfort aux Florentins, & soudoya conjointement avec eux trois-cens hommes d'armes, dont une partie étoit commandée par Paul Baglioné, & l'autre par le Seigneur de Piombino. Il leur prêta aussi en divers tems plus de trois-cens mille ducats. Il représenta encore au Pape si efficacement, combien l'établissement des Vénitiens à Pise étoit dangereux pour l'Italie, qu'Alexandre VI promit d'envoyer aux Florentins cent hommes d'armes, & trois galeres pour empêcher qu'il n'entrat dans Pise des vivres par mer. Mais le Pape étoit si occupé de l'aggrandissement de sa famille, à laquelle il destinoit le royaume de Naples, qu'il refusa ensuite d'acquitter ses promesses (*b*).

Non-

(*a*) *Guichardin* L. IV. §. 1-6. (*b*) Le même §. 6.

Nonobſtant ce refus, les Florentins encouragés par les puiſſans ſecours de Sforce, & par la haute opinion qu'ils avoient de la capacité & de la valeur de Paul Vitelli, leur Général, n'oublioient rien pour venir à bout de leur entrepriſe contre les Piſans, qui étoient puiſſamment ſoutenus par les Vénitiens. Sforce engagea entierement Jean Bentivoglio dans ſes intérêts, qui étoient alors les mêmes que ceux des Florentins. Le Duc de Milan renforça ſes propres troupes & en procura d'autres aux Florentins, pour les défendre contre tous les efforts des Vénitiens. Comme le Seigneur de Faënza étoit allié de ceux-ci, les Florentins prirent à leur ſolde Octavien Riario, Seigneur d'Imola & de Forli. Guichardin dit, que ce Seigneur étoit gouverné abſolument par Catherine Sforce ſa mere, dévouée au Duc de Milan, qui deſiroit le rétabliſſement des Medicis à Florence; d'ailleurs elle étoit mariée ſecretement à Jean de Medicis (*a*). Sforce obtint auſſi des Lucquois, qui lui étoient fort attachés, qu'ils ne favoriſeroient plus les Piſans. Mais outre la guerre de Piſe, les Florentins avoient des intérêts à démêler avec les Génois pour la Lunigiana, & avec les Siennois pour Montepulciano. Ils ne laiſſerent pas de ſe mettre en campagne contre les Piſans, & remporterent quelques avantages ſur eux & ſur les Vénitiens leurs protecteurs. Paul Vitelli feignit de vouloir aſſiéger Caſcina, mais il paſſa à l'improviſte l'Arno, inveſtit & emporta le château de Buti, & par là reſerra Piſe. Pour empêcher encore que cette ville ne reçût du ſecours par terre, il fit conſtruire un fort dans le lieu le plus élevé des montagnes qui ſont au deſſus de S. Giovanni della Vena, & avança beaucoup pour pouvoir entreprendre le ſiege de Piſe même. Il forma celui de Vico-Piſano, qui fut obligé de ſe rendre; & défit un corps de troupes des Piſans, qui avoient voulu ſurprendre le Fort de Pietra Doloroſa (*b*).

Section VIII. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1464 juſqu'à l'an 1512.

Suite de la guerre de Piſe.

Les Vénitiens, jugeant qu'ils avoient fait la guerre aſſez longtems pour leur interêt, qui ſe bornoit à ce qui regardoit Piſe, firent faire quelques ouvertures d'accommodement avec les Florentins; ceux-ci conſentirent à faire le premier pas, & envoyerent en Ambaſſade à Veniſe Gui Antoine Veſpucci & Bernard Rucellaï, deux des plus conſidérables de la Nobleſſe de Florence. Comme ils étoient maîtres de la campagne, & que le Duc de Milan s'étoit déclaré ouvertement pour eux, ils ſe flatoient que cela donneroit du poids à la négociation. Les Ambaſſadeurs furent reçus avec honneur à Veniſe, & ils inſiſterent ſur les juſtes droits que la République de Florence avoit ſur la ville de Piſe. La réponſe des Vénitiens fut honnête, ſpécieuſe, mais indéciſe. On s'en remit de part & d'autre à la médiation de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Il propoſa que les Piſans reconnuſſent les Florentins, non pour leurs Souverains, mais pour leurs protecteurs. Les Vénitiens firent voir que cette diſtinction ne ſignifioit rien, & non ſeulement continuerent à ſoutenir les Piſans, mais entreprirent de faire agir Pierre de Medicis. Ils tâcherent auſſi de gagner Jean Bentivoglio, qui étoit brouillé avec le Duc de Milan, parceque ce dernier s'étoit emparé de quelques châteaux dans le Milanés, qui appartenoient à un fils de Bentivoglio.

Négociation infructueuſe.

(*a*) Le même §. 7.

(*b*) Là-même.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Les Vénitiens firent aussi une tentative auprès des Siennois, parmi lesquels il y avoit un parti, qui ne vouloit de paix avec les Florentins, qu'à condition que Montepulciano leur resteroit. Mais Pandolfe Petrucci, qui avoit alors la principale autorité dans Sienne & qui étoit ami des Florentins, fit conclure une tréve de cinq ans avec eux, à des conditions si favorables pour Sienne, que ce traité le rendit encore plus puissant. Il fit refuser le passage aux Vénitiens commandés par le Duc d'Urbin (*a*).

Continuation de la guerre. Les Vénitiens résolurent donc d'attaquer les Florentins par la Romagne, dans l'espérance de prendre facilement les places que ceux-ci avoient dans l'Apennin, où Pierre de Medicis avoit des intelligences. Ils réussirent en partie dans ce dessein, & se seroient ouvert le passage dans le Val de Mugelli, sans le courage du Commandant du château de Castiglioné; il se défendit si bien, que le Comte Rinuccio & le Seigneur de Piombino eurent le tems de venir à son secours & de faire lever le siege, que les Vénitiens y avoient mis. Cette irruption sur les terres de Florence, engagea le Duc de Milan à y envoyer un puissant renfort. D'autre part, Vitelli après la prise de Vico-Pisano, assiégea Librafatta, & la prit au bout de quatre jours. Les Vénitiens, allarmés de ces succès, profiterent d'une brouillerie survenue entre le Duc de Milan & le Marquis de Mantoue, pour engager ce dernier à rentrer à leur service, en lui proposant de l'envoyer à Pise avec trois-cens hommes d'armes. On auroit pu se promettre beaucoup de ce Prince, si les Vénitiens ne s'étoient refroidis par rapport à l'entreprise dont il étoit chargé. On leur fit espérer de surprendre Bibiena dans le Casentin, par le moyen d'une intelligence avec d'anciens partisans des Medicis: par là ils fesoient une diversion, & s'assuroient de Pise sans dépense. Le Marquis de Mantoue piqué du procédé des Vénitiens, rentra au service du Duc de Milan, avec le titre de Capitaine-Général de l'Empereur & du Duc.

Pertes des Florentins. Les Florentins eurent connoissance du projet sur Bibiena; ils y envoyerent un Commissaire pour en prévenir l'effet. Ce Commissaire fit à la vérité arreter les plus suspects des habitans, mais il se conduisit dans tout le reste avec tant de négligence, que la Place fut prise par une ruse, sans coup férir. Alviano, ami de Pierre de Medicis, assiégea tout de suite Poppi, la principale ville de la Vallée de Bibiena; mais la résistance qu'il y trouva, l'obligea de renoncer à son entreprise. Le Duc d'Urbin ne laissa pas de pénétrer dans le Casentin, & de s'en rendre maître, mais il ne put encore réussir à prendre Poppi. Les Florentins eurent le bonheur de découvrir & de rendre inutiles des intelligences que les ennemis avoient dans Arezzo, pour surprendre cette ville.

La négociation pour la paix se renoue. L'irruption des Vénitiens dans le Casentin, obligea les Florentins de rappeller Paul Vitelli du Pisan. A son arrivée, les Vénitiens, qui s'étoient mis en marche pour assiéger Pratovecchio, se retirerent. Aiant été joint par Fracasse avec mille hommes de troupes Milanoises, il mit les Vénitiens dans de grands embarras. Plusieurs des plus sages Sénateurs de Venise, lassés d'une guerre onéreuse, auroient bien voulu qu'on trouvât quelque expédient pour se décharger de la défense de Pise, qui avoit déja tant cou-

(*a*) Le même §. 8, 9.

té à la République. Le Duc de Ferrare remit donc ſur le tapis la négociation d'un accommodement (*a*). Mais nous allons voir s'ouvrir une nouvelle ſcene en Italie.

Section VIII. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1464 juſqu'à l'an 1512.

Vues des Puiſſances d'Italie.

Louis XII, Roi de France, étoit plus que jamais réſolu à faire la conquête du Duché de Milan. Il avoit lieu d'eſpérer d'être ſecondé des Vénitiens; & le Pape qui avoit toujours des vues ſur le royaume de Naples fondoit toutes ſes eſpérances ſur ce Prince. Son deſſein étoit d'obtenir pour ſon fils le Cardinal de Valence, depuis le fameux Ceſar Borgia, Charlotte fille de Frederic Roi de Naples, qui étoit à la Cour de France, & ſur l'eſpérance que le Roi lui donna, le Cardinal remit ſon chapeau & quitta l'état eccléſiaſtique. Louis & le Pape ſe ſecondoient mutuellement. Le Roi vouloit ſe ſéparer de ſa femme, & le Pape en vouloit une pour ſon fils. Les Commiſſaires de celui-ci prononcerent la ſentence de divorce. Ceſar Borgia apporta la diſpenſe pour le mariage de Louis avec Anne de Bretagne, & le Roi lui donna une compagnie de cent lances avec vingt mille francs de penſion, & la ville de Valence en Dauphiné avec titre de Duché & vingt mille livres de revenu (*b*).

Meſures que prend le Roi de France.

Le Roi penſa alors ſérieuſement à la conquête du Milanés: dans cette vue, il fit la paix avec les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre, & une trêve avec l'Empereur Maximilien. Pour tâcher d'engager les Vénitiens & les Florentins de s'unir à lui, il propoſa qu'on dépoſât la ville de Piſe entre ſes mains, promettant ſecretement aux Florentins de la leur remettre peu après. Ceux-ci étoient diviſés entre eux. Ils n'avoient pas encore de raiſons de ſe fier beaucoup à Louis, & avoient des liaiſons avec le Duc de Milan. Les Vénitiens s'oppoſoient fortement au dépôt propoſé, & le Duc de Milan n'y étoit pas moins contraire, dans l'appréhenſion que les deux Républiques ne s'uniſſent au Roi contre lui. Il étoit de l'intérêt de la France d'entretenir la diviſion parmi les Puiſſances d'Italie, & le Pape, comptant ſur le grand crédit qu'il avoit à la Cour de France, par rapport aux affaires d'Italie, ſe flatoit d'avoir beaucoup de part au dépôt, s'il ſe feſoit entre les mains de Louis. Ce Prince pour engager les Vénitiens à ſe liguer avec lui, leur offrit de leur abandonner Cremone & toute la Ghiera-Adda. C tte offre ne pouvoit être acceptée, ſans rendre les François puiſſans en Italie. L'affaire fut débattue dans le Sénat de Veniſe, & il fut réſolu à tout hazard de ſe liguer avec la France contre Sforce, pourvu qu'il ne fut fait aucune mention de l'affaire de Piſe dans le Traité. Le Roi, dont le grand objet étoit la conquête du Duché de Milan, ne goûta pas cette reſtriction, parcequ'elle tendoit à cimenter l'union entre les Florentins & Sforce. Il penſa donc à faire la paix avec Maximilien, pour tenir les Vénitiens en reſpect, à cauſe des prétentions que l'Empereur avoit ſur les Etats de Terre-ferme de leur République: il fit auſſi déclarer aux Vénitiens, qu'il ne vouloit point de traité, à moins qu'on ne terminât en même tems l'affaire du dépôt de Piſe, & il le déclara lui-même aux Ambaſſadeurs de Florence (*c*).

(*a*) Le même §. 9, 10.
(*b*) Le même §. 11-14.
(*c*) Le même §. 16-23.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

La fermeté de Louis XII fur cet article chagrina fes amis d'Italie. Le Pape fut un des plus zélés à lui confeiller d'abandonner la caufe des Florentins, plutôt que d'indifpofer les Vénitiens, dont l'alliance lui étoit abfolument néceffaire, pour la conquête du Milanés. Le Roi fut ébranlé par les raifons qu'on lui allégua, & confentit à conclure la ligue avec les Vénitiens. On convint par ce Traité, que le Roi & les Vénitiens entreroient en même tems dans le Milanois; qu'après la conquéte de ce Duché, le Roi céderoit aux Vénitiens Cremone & la Ghiera-Adda: Qu'ils feroient refpectivement obligés de défendre avec un certain nombre de troupes leurs poffeffions reciproques en Italie. Louis, fentant combien ce Traité étoit contraire aux fréquentes déclarations qu'il avoit faites, le tint fi fecret, que le Pape & le Duc de Milan furent longtems fans en avoir connoiffance. En même tems, il tenoit aux Florentins un langage tout différent de celui qu'il avoit tenu auparavant, ce qui les mit dans la néceffité de s'unir plus étroitement que jamais au Duc de Milan (*a*).

Ligue de Louis XII avec les Vénitiens. 1499.

Guerre dans le Cafentin.

Les Vénitiens étoient encore maîtres de Bibiena & de quelques autres petites places dans le Cafentin. Paul Vitelli commandoit les troupes de Florence contre eux, & ils avoient pour Généraux Charles des Urfins & Alviano. Mais les Florentins étoient fi fortement foutenus par Sforce, & les montagnards haïffoient tellement les Vénitiens, que Vitelli les referra fi fort qu'ils furent obligés de s'enfermer dans Bibiena, réfolus de s'y défendre jufqu'à la derniere extrémité. Si l'on avoit fuivi l'avis du Duc de Milan, l'armée Vénitienne auroit été perdue; mais les Florentins laffés des dépenfes qu'il falloit faire, n'étoient pas difpofés à les continuer.

Conduite de Vitelli.

Le Comte Rinuccio, qui avoit eu le commandement des armées de Florence, étoit à la tête d'un parti contraire à Vitelli. Ce Général en agiffoit avec beaucoup de hauteur, & avoit peu d'égard pour les Commiffaires Florentins; fouvent il s'arrogeoit plus d'autorité qu'il n'étoit convenable. Il avoit même accordé, fans confulter les Commiffaires, un fauf conduit au Duc d'Urbin qui étoit dans Bibiena, & Julien de Medicis avoit profité de l'occafion pour en fortir avec le Duc. D'ailleurs on trouvoit que Vitelli trainoit la guerre en longuenr, en quoi il ne confultoit que fon interêt. Les Vénitiens n'avoit rien négligé de leur côté. Le Comte de Pitigliano avoit raffemblé des troupes à Ravenne, pour fécourir Bibiena, & s'étoit avancé jufqu'à Elci, château du Duché d'Urbin fur les confins de l'Etat de Florence. Vitelli laiffa Bibiena bloquée, & s'avança avec le refte de fon armée au devant de l'ennemi. Le Comte de Pitigliano voiant le grand nombre d'obftacles qu'il avoit à furmonter, refufa d'avancer (*b*).

Le Duc de Ferrare pris pour arbitre entre les Vénitiens & les Florentins.

Pendant que les chofes étoient ainfi en fufpens, les deux Républiques penfoient à la paix; & par les foins infatigables du Duc de Milan, on convint que fon beaupere Hercule d'Eft, Duc de Ferrare fe rendroit à Venife; les Florentins y envoyerent avec lui Jean-Baptifte Ridolfi, & Paul-Antoine Soderini, deux des meilleures têtes de Florence. On agita d'abord la queftion, fi le Duc de Ferrare feroit regardé comme arbitre, ou fimplement comme médiateur. Les Florentins vouloient qu'il n'eut que cette der-

(*a*) Le même §. 23.

(*b*) Le même §. 24, 25.

niere qualité; ils favoient qu'il étoit porté à favorifer les Vénitiens, & que le Duc de Milan tâcheroit de l'y engager, par l'envie qu'il avoit de les gagner. Les Vénitiens d'un autre côté vouloient que Hercule agit en qualité d'arbitre, parcequ'ils efpéroient tout de fa faveur, & que d'ailleurs ils n'étoient pas d'accord entre eux fur cette affaire. Les uns ne vouloient point d'accommodement à moins que les Pifans ne demeuraffent libres; quelques-uns prétendoient que les Florentins leur cédaffent la ville de Pife pour le rembourfement des fraix de la guerre. Mais les plus fages penfoient tout autrement. Ils favoient que les Florentins avoient encore de grandes resfources; qu'il y avoit de grandes difficultés à foutenir Pife, & qu'il en coutoit beaucoup; ils defefpéroient abfolument de pouvoir conferver Bibiena; l'expédition de la France contre le Milanés ne leur paroiffoit pas encore bien certaine, & ils étoient effrayés des grands préparatifs que les Turcs fefoient pour les attaquer dans la Morée. Ils étoient donc d'avis de s'en remettre entierement à la décifion du Duc de Ferrare. Les Florentins furent auffi obligés d'y confentir, parceque le Duc de Milan les menaça de retirer toutes fes troupes de Tofcane. On donna donc à Hercule pleinpouvoir de décider dans l'efpace de huit jours. Il n'y manqua, & fa décifion portoit en fubftance: Que dans huit jours toutes les hoftilités cefferoient entre les Florentins & les Vénitiens: Que le jour de Saint Marc prochain, toutes les troupes de part & d'autre fe retireroient, & furtout celles que les Vénitiens avoient dans Bibiena & dans les autres lieux appartenant aux Florentins: Que ceux-ci oublieroient le paffé en faveur des habitans de Bibiena: Que pour indemnifer les Vénitiens des fraix de la guerre, qu'ils fefoient monter à huit-cens mille ducats, les Florentins leur payeroient annuellement quinze mille ducats, pendant douze ans: Qu'on accorderoit aux Pifans une pleine amniftie du paffé, avec la liberté d'exercer toutes fortes d'arts, & de commercer par mer & par terre: Qu'ils auroient la garde des Citadelles & de tous les autres lieux dont ils étoient en poffeffion, au jour de la décifion; mais qu'ils ne pourroient mettre en aucun endroit, que des perfonnes non fufpectes aux Florentins, qui feroient payées fur les revenus que ceux-ci tireroient de Pife: Que les Pifans ne pourroient augmenter, ni les garnifons qu'on tenoit dans ces places, ni la dépenfe qu'on y fefoit avant la révolution: Que tous les châteaux du territoire de Pife, qui avoient été repris par les Florentins, depuis que les Pifans étoient fous la protection des Vénitiens, feroient rafés, fi les Pifans l'exigeoient: Que la ville de Pife auroit le premier degré de Jurifdiction en matiere civile, & qu'elle feroit exercée par un Magiftrat étranger, qui feroient choifi par les Pifans dans des lieux, qui feroient agréables aux Florentins: Que le Gouverneur, qui feroit établi par ceux-ci, ne connoitroit que des caufes d'appel, & ne pourroit juger des affaires criminelles, où il s'agiroit de peines afflictives, fans le Confeil d'un Affeffeur, qui feroit choifi par le Duc de Ferrare & fes fucceffeurs, entre cinq Docteurs en droit de fes Etats, qui lui feroient propofés par les Pifans: Que tous les biens meubles & immeubles, enlevés de part & d'autre, feroient rendus aux propriétaires, fans reftitution de fruits: Qu'au refte les droits des Florentins fur la ville de Pife & fur fon territoire demeureroient en leur entier, & que les Pifans ne pourroient

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

rien entreprendre au préjudice de la République de Florence, de quelque façon que ce fût (*a*).

Sa décision déplaît à toutes les parties.

Cette décision mécontenta également toutes les parties intéressées. Elle excita de grands murmures contre le Duc de Ferrare à Venise. Les Pisans se plaignirent hautement, qu'ils avoient été abandonnés par les Vénitiens, & qu'ils avoient refusé plusieurs fois des conditions beaucoup meilleures de la part des Florentins; qu'on ne leur accordoit rien qu'en apparence, & qu'ils se trouveroient de pire condition que jamais. Le mécontentement alla si loin, que Hercule, qui ne se croioit pas trop en sureté à Venise ajouta à sa décision une déclaration en faveur des Pisans; les Vénitiens résolurent de s'y conformer, de cesser les hostilités & de retirer leurs troupes de Toscane. Les Florentins furent encore plus mécontens que les Pisans & les Vénitiens; ils ne pouvoient digérer d'être obligés de rembourser les fraix de la guerre, & de se dépouiller pour ainsi dire de tous les droits de Souveraineté sur Pise. Néanmoins les menaces du Duc de Milan, les forcerent de ratifier la décision, mais non la déclaration ajoutée. Les Pisans balancerent quelque tems, s'ils recevroient la décision ou s'ils la rejetteroient, cependant la haine qu'ils avoient pour les Florentins étoit telle, qu'ils offrirent la Souveraineté de leur ville au Duc de Milan, mais il ne jugea pas à-propos de l'accepter. Ils se déterminerent alors à s'exposer aux dernieres extrémités, plutôt que de retomber sous la domination des Florentins. Ceux-ci ordonnerent à Paul Vitelli de rentrer dans le Pisan, pour réduire Pise par force (*b*).

Embarras de Sforce.

Quoique la décision du Duc de Ferrare eut été l'ouvrage de Sforce, qui s'étoit flaté de regagner les Vénitiens. Ceux-ci n'en furent pas moins animés à sa perte. Il eut recours à Maximilien, qui ne cessoit de lui demander de l'argent, sans lui rendre le moindre service, & qui d'ailleurs étoit alors engagé dans une guerre contre les Suisses. Le Roi de France, voulant profiter de la conjoncture, se préparoit sérieusement à son expédition d'Italie. Il donna secretement quelques secours d'argent aux Suisses, pour occuper Maximilien. Le Duc de Milan chercha alors à faire une ligue avec le Pape, les Florentins & Frederic Roi de Naples; mais toutes ses propositions de ce côté-là furent inutiles. Il envoya secretement des Agens à Bajazet Empereur des Turcs, pour l'exciter à faire la guerre aux Vénitiens. Il offrit aux Florentins de leur aider à réduire Pise, à condition qu'ils s'engageroient à lui fournir trois-cens hommes d'armes, & deux mille hommes d'infanterie, après la réduction de cette ville. D'un autre côté Louis XII leur demandoit cinq-cens hommes d'armes pour un an, & promettoit, qu'après la conquete du Milanes, il leur fourniroit mille lances pendant un pareil tems, & de ne faire aucun accord avec Sforce, qu'ils ne fussent rétablis dans Pise. Les Florentins flotoient entre les deux Partis. Après avoir tout mûrement pesé, ils se déterminerent à demeurer neutres, & à pousser leur entreprise contre Pise avec leurs propres forces. Comme ils avoient néanmoins des raisons de ménager Sforce, ils éviterent honnêtement de faire un Traité avec lui, jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré Pise, sous prétexte

(*a*) Le même §. 25-27. (*b*) Le même §. 28-32.

qu'il ne feroit d'aucune utilité ni pour lui, ni pour eux d'exciter le reſſentiment du Roi de France contre Florence (*a*).

Section VIII. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1464 juſqu'à l'an 1512.

Tout manquoit ainſi à Sforce à la fois. Son uſurpation, l'injuſtice qu'il avoit faite à ſon neveu & à ſa famille, & ſa mauvaiſe foi dans toute ſa conduite, l'avoient rendu odieux. Le Duc de Ferrare, ſon beaupere, lui refuſa même du ſecours, parcequ'il n'oſoit, diſoit-il, indiſpoſer les Vénitiens. Ainſi Sforce ne pouvant compter que ſur lui-même, il fit fortifier ſes places frontieres, Anon, Novarre & Alexandrie. Il réſolut d'oppoſer Galéas de Saint-Severin avec ſes principales forces aux François, & d'envoyer le Marquis de Mantoue avec le reſte de ſes troupes contre les Vénitiens. Les Turcs venoient de déclarer la guerre à ceux-ci, & Sforce comptant ſur cette diverſion, fut aſſez imprudent, non ſeulement de changer les diſpoſitions, qui regardoient le Marquis, mais de lui donner d'autres ſujets de mécontentement, deſorte qu'il quitta ſon ſervice. Dans la ſuite, quand il vit que les Vénitiens faiſoient filer continuellement des troupes dans le Breſſan, il voulut ſe raccommoder avec le Marquis, & emploia la médiation du Duc de Ferrare, leur beaupere commun, mais cela ne put ſe faire aſſez tôt.

Les François & les Vénitiens attaquent le Milanés.

Les troupes Françoiſes paſſoient continuellement par le Piémont, le Duc de Savoye aiant fait un Traité avec Louis XII. Le Roi, apprenant qu'il y avoit toujours quelque négociation ſur le tapis entre Sforce & les Florentins, parla ſi fiérement aux Ambaſſadeurs de ces derniers, que la République fut obligée de lui promettre par un écrit ſecret, qu'elle ne donneroit aucun ſecours à Sforce; & celui-ci ne reçut point auſſi le ſecours que le Roi de Naples lui avoit promis, quoiqu'il fût de l'intérêt de Frederic de le ſoutenir. Sforce travailla à ménager la paix entre Maximilien & les Suiſſes, parceque l'Empereur avoit promis de le ſécourir puiſſamment. Pour gagner du tems, il ordonna à Galéas de Saint-Severin de paſſer le Po, avec ſeize-cens hommes d'armes, quinze-cens chevaux légers, dix mille hommes d'infanterie Italienne, & cinq-cens fantaſſins Allemands; il le chargea de ne s'attacher qu'à défendre ſes places, ſans tenir la campagne. L'armée Françoiſe s'aſſembla aux environs d'Aſti, elle étoit compoſée de ſeize-cens hommes d'armes, de cinq mille Suiſſes, de quatre mille Gaſcons, & de quatre mille autres François, commandés par Trivulce, d'Aubigni & de Ligni. Les ſuccès des François furent rapides. Le 13 d'Août ils prirent le château d'Arezzo, ſitué ſur le bord du Tanaro. Anon ne fit que peu de réſiſtance. Valence leur fut livrée par trâhiſon; & Galéas voiant qu'il ne pouvoit compter ſur ſon infanterie Italienne, ſe retira dans Alexandrie. Baſignano, Voghiera, Caſtelnuovo, Ponté Corona, & enfin la ville & le château de Tortone tomberent entre les mains des François. Les Vénitiens de leur côté étoient entrés dans la Ghiera-Adda. Sforce ſe trouvoit réduit à la derniere extrémité. Il s'efforça en-vain de regagner l'eſprit des habitans de Milan; le Comte Gaiazzo, ſon Général, le trahit & prit le parti des François. Galéas ſon frere abandonna Alexandrie, où les François entrerent & qu'ils ſaccagerent; Pavie capitula. Sforce prit alors la réſolution de ſe retirer a-

(*a*) Le même §. 33, 34.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

vec sa famille en Allemagne, laissant une bonne garnison dans le château de Milan; mais le château & la ville reçurent les François, Gènes se soumit aussi; Cremone se rendit aux Vénitiens; & Louis vint en personne prendre possession de Milan (*a*).

Suite de la guerre de Pise.

Pendant que les François fesoient si aisément la conquête du Milanés, Paul Vitelli continuoit la guerre dans le Pisan, & après avoir pris Cascina, il mit le siege devant Pise. Cette ville n'étoit environnée que d'une simple muraille, mais extrémement épaisse & solide, d'ailleurs elle étoit défendue par un grand nombre d'habitans, que l'exercice continuel des armes avoit aguerris. Vitelli fit battre le fort de Stampacé & le mur à droite & à gauche; il le ruina tellement, qu'il l'emporta d'assaut. Etant à la tête de dix mille fantassins, & d'une cavalerie proportionnée à ce nombre, il auroit pris la ville sans peine, s'il avoit poussé sa pointe, mais il arréta d'une façon inexcusable l'ardeur de ses troupes, & donna le tems aux Pisans de revenir de leur consternation, desorte qu'ils se défendirent avec plus de vigueur que jamais. On étoit vers la fin d'Août, & le mauvais air du territoire de Pise dans cette saison fit tomber malade la plus grande partie des troupes de Vitelli, qui fut attaqué lui-même. Desespérant de prendre Pise, & craignant de plus grands maux, il leva le siege malgré l'opposition des Florentins (*b*).

On fait le procès à Vitelli.

Ce mauvais succès fut la cause de sa perte. Quelques jours après il fut arrêté à Cascina, & envoyé à Florence, où il fut appliqué à la question. On produisit un grand nombre de chefs d'accusation contre lui, quoique le peu de succès de son expédition fût peut-être son plus grand crime. Entre autres choses on l'accusa d'avoir eu des intelligences secretes avec les Medicis, & avec les Pisans, & d'avoir traité avec les Vénitiens pour entrer à leur service. Il n'avoua rien à la question, & dès le lendemain il eut la tête tranchée. Son frere Vitellozzo pensa avoir le même sort, mais ses gens lui procurerent le moyen de se sauver dans Pise, où il fut reçu avec beaucoup de joie (*c*).

Traité entre Louis XII & les Florentins.

Après que le Roi de France fut entré en triomphe dans Milan, tous les Princes d'Italie, à l'exception du Roi Frederic, le féliciterent & le rechercherent. Il les traita tous plus favorablement que les Florentins. Il étoit mécontent de ce qu'ils avoient pris le parti de la neutralité, & toute sa Cour leur étoit contraire. Leurs ennemis les Pisans étoient estimés pour la maniere courageuse dont ils avoient défendu leur liberté. D'ailleurs Trivulce traversoit ouvertement les Florentins, dans l'espérance de se faire Seigneur de Pise, dont les habitans étoient disposés à se donner à lui & à tout autre qui les auroit défendus contre les Florentins. La mort de Vitelli achevoit d'indisposer les esprits contre eux, & toute la Cour leur reprochoit d'avoir fait mourir sans raison légitime un si grand Capitaine, qui avoit bien mérité de la France. Mais l'intérêt du Roi l'emporta sur les ressentimens de sa Cour, & Louis, après avoir reçu des Florentins un présent en argent, conclut avec eux un Traité, par lequel il s'obligeoit de leur donner

(*a*) Guichardin L. IV. §. 36-40.
(*b*) Le même §. 41, 42.
(*c*) Le même §. 43.

ner six-cens lances & quatre mille hommes de pied, pour les défendre envers & contre tous; Qu'à la premiere requisition, il leur envoyeroit le nombre de lances & l'artillerie dont ils auroient besoin, pour se remettre en possession de Pise & des autres Places, qui leur étoient détenues par les Siennois & les Lucquois. De leur part, les Florentins s'engagerent à fournir au Roi quatre-cens hommes d'armes & trois mille hommes d'infanterie, qui seroient emploiés à la défense de ses Etats d'Italie: Qu'après avoir soumis les Pisans, ils lui fourniroient pour l'expédition de Naples cinq-cens hommes d'armes, & cinquante mille ducats pour payer cinq mille Suisses pendant trois mois: Qu'ils rembourseroient au Roi trente-six mille ducats, qui leur avoient été pretés par Sforce, en déduisant de cette somme ce qu'ils avoient dépensé pour lui, ce qui seroit réglé par Trivulce: Qu'ils prendroient pour leur Capitaine-Général le Préfet de Rome, frere du Cardinal de Saint-Pierre-aux-liens, à la sollicitation duquel cette derniere clause fut insérée dans le Traité (*a*).

SECTION VIII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1464 *jusqu'à l'an* 1512.

Ce Traité n'eut pas d'abord son effet, tous les Princes d'Italie aiant presque chacun leurs vues particulieres. Après la réduction de Milan, le Pape obtint de Louis un corps de troupes pour remettre, à ce qu'il prétendoit, la Romagne sous l'obéissance du Saint Siege, mais au fond afin d'en former une belle Principauté pour son fils Cesar Borgia; & il y réussit en grande partie. Les Vénitiens furent obligés de penser principalement à se défendre contre les Turcs, qui assiégeoient les places qu'ils possedoient dans la Grece, où l'on prétend que leur Amiral Antoine Grimani fit mal son devoir. Louis XII retourna en France, & laissa le Gouvernement du Milanés à Trivulce (*b*).

Etat de l'Italie. 1500.

Cependant Sforce & le Cardinal Ascagne son frere étoient à la Cour de Maximilien, qui leur fit espérer d'emploier une puissante armée en leur faveur. Mais il parut bientôt, qu'il n'avoit dessein que de tirer de l'argent d'eux. Les deux freres prirent donc le parti de se tourner d'un autre côté. Ce qui les favorisa, ce fut l'opposition des mœurs des François & des Italiens. D'ailleurs Trivulce étoit fier, & commit quelques violences, qui le rendirent odieux aux Milanois. En très-peu de tems l'insolence des François les fit haïr davantage que Sforce, malgré tous ses crimes & ses vexations; desorte qu'on le sollicitoit sans cesse de revenir. Comme il avoit de l'argent, il leva huit mille Suisses & cinq cens hommes d'armes Bourguignons, entra dans le Milanés, & malgré toute la vigilance de Trivulce, lui & son frere furent reçus dans Côme. Tout ce que Trivulce put faire, ce fut de demander du secours aux Vénitiens, & de rappeller les troupes Françoises qui étoient dans la Romagne.

Révolte du Milanés en faveur de Sforce.

La nouvelle de la prise de Côme échauffa tellement le Peuple de Milan, que Trivulce abandonna cette ville & se retira à Novare & delà à Mortara pour attendre de nouvelles troupes de France. Aussitôt après son départ, Sforce & son frere furent reçus avec des transports de joie dans Milan, & sans les troupes Vénitiennes toutes les villes du Duché seroient rentrées sous l'obéissance de Sforce, comme firent Pavie & Parme. Lorsqu'il se vit maî-

(*a*) Le même §. 45. (*b*) Le même §. 46, 52, 53.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

tre de Milan, il ne négligea rien pour s'y maintenir. Il envoya l'Evêque de Cremone aux Vénitiens, pour les assurer qu'il accepteroit toutes les conditions qu'ils voudroient lui imposer; mais ce fut en-vain, le Senat ne voulut pas se détacher de l'alliance du Roi de France. Les Génois ne voulurent point entendre parler de rentrer sous la domination de Sforce, & les Florentins, malgré les obligations qu'ils lui avoient, refuserent de lui rendre l'argent qu'il leur avoit preté. Le Marquis de Mantoue, & les Seigneurs de la Mirandole, de Carpi & de Correggio lui donnerent quelques troupes, & les Siennois lui firent tenir quelque argent, il reçut encore quelques legers secours de quelques autres Seigneurs Italiens, ensorte qu'il se trouva une assez puissante armée de Suisses, de Bourguignons & d'Italiens. Il laissa le Cardinal son frere devant le château de Milan, & alla former le siége de Novare, parceque les François s'étoient fortifiés dans Mortara. Cependant Yves d'Alegre, qui commandoit les troupes de France dans la Romagne, s'étoit retiré dans Alexandrie, parceque le Roi avoit si peu de soin de ses conquêtes & de ses troupes, que les Suisses abandonnerent Yves, faute de payement, pour passer dans l'armée de Sforce. Par là celui-ci se trouva en état de forcer Novare à se rendre; mais la Citadelle se defendit. On croit que, si Sforce avoit profité de sa bonne fortune, & eut marché droit à Mortara, l'armée Françoise auroit repassé le Po (*a*).

Les Suisses le trahissent & se livrent aux François.

Louis XII vivement piqué de la révolte de Milan, fit partir sur le champ la Trimouille avec six-cens lances, & fit si promptement d'autres preparatifs, qu'au commencement d'Avril il se trouva avoir en Italie quinze-cens lances, dix mille Suisses, & six mille hommes d'infanterie Françoise. Ce fut alors que les Suisses de l'armée de Sforce démentirent ce caractere de probité & de droiture, qui les avoit toujours distingués. Les Capitaines Suisses traiterent avec les François par le moyen des Officiers de leur nation, qui étoient dans l'armée du Roi. Sforce eut quelque soupçon de cette intrigue, & pressa l'arrivée de quatre-cens chevaux & de huit mille hommes d'infanterie, qu'il attendoit de Milan. Les Suisses en eurent le vent, & commencerent à se mutiner, parcequ'on ne leur payoit pas leur montre au jour précis. Sforce eut recours aux prieres les plus soumises pour les appaiser, & leur donna tout l'argent qu'il avoit, en attendant qu'il en pût recevoir de Milan. Mais leurs Capitaines, qui étoient du complot, engagerent l'armée Françoise à avancer, elle investit presque tout-à-fait Novarre, & on prit des précautions pour empecher Sforce de se sauver à Milan. Comme il avoit de justes raisons d'appréhender qu'il ne fût trâhi, il se mit en devoir de sortir de la place avec toute son armée, pour combattre les ennemis; mais les Suisses refuserent ouvertement de marcher, pretendant qu'il ne leur étoit pas permis, sans un ordre exprès des Cantons, de se battre contre leurs Compatriotes. Enfin malgré les prieres les soumissions & les larmes de Sforce, ils declarerent qu'ils vouloient s'en retourner sur le champ dans leur pays, & tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'ils consentirent qu'il se mît dans leurs rangs en habit de simple soldat, pour tâcher de se sauver des mains des François. Telle fut la triste ressource du

(*a*) Le même §. 54, 55.

Politique le plus raffiné de son tems, & qui même lui fut inutile. Pendant que les Suisses passoient au travers de l'armée Françoise, Sforce fut reconnu, vraisemblablement par la trâhison des Suisses mêmes, il fut d'abord arrêté prisonnier, de même que ceux qui l'accompagnoient déguisés comme lui. Son malheur arracha des larmes, même à ses ennemis. Le Cardinal Ascagne son frere ne fut pas plus heureux. Aiant appris le malheur de Sforce, il partit de Milan, mais il fut trâhi dans le Plaisantin & conduit à Venise. Le Roi de France le fit demander aux Véniciens, & ils eurent la lâcheté de le lui livrer avec tous les Gentils-hommes Milanois du Parti de Sforce, quoiqu'on leur eût accordé une sauve-garde, même expresse contre les François. Sforce fut conduit à Lyon, & de là transféré en divers lieux, enfin il fut enfermé à Loches, où suivant les Historiens François, il fut très-bien traité ; il y passa dix années, & pendant les cinq dernieres, on lui permit de se promener hors du château à la distance de cinq milles. Le Cardinal son frere eut pour prison le château de Bourges (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Louis XII prête des troupes aux Florentins.

Les Florentins ne furent intéressés dans cette révolution que fort indirectement. L'Empereur & le Corps Germanique prirent ombrage des grands succès de Louis XII, ce qui le détermina à différer son expédition contre le royaume de Naples, & le disposa à donner du secours aux Florentins pour recouvrer Pise & Pietra Santa. Les Pisans, les Génois, les Siennois & les Lucquois firent de grandes offres au Roi pour priver les Florentins de ce secours. Le Cardinal de Rouen, qui étoit à Milan, malgre les sollicitations de Trivulce & de quelques autres, prit le parti des Florentins, parcequ'ils avoient rempli très-fidelement leurs engagemens envers le Roi. On leur fournit donc six-cens lances, cinq mille Suisses, quelques Compagnies d'Infanterie Gascone, toute l'artillerie & les munitions nécessaires pour prendre Pise, outre deux mille Suisses, qui se joignirent à leurs Compatriotes. Mais ces troupes resterent un mois entier en Lombardie, ce qui donna aux Pisans le tems de se préparer à se bien defendre. A la vérité les Florentins furent eux-mêmes en partie cause de ce contretems. Sur leur recommandation, le Roi avoit donné le commandement de cette armée à Beaumont, qui n'avoit aucune expérience militaire. Au lieu de marcher contre Pise, il s'arrêta à faire la guerre au Marquis de Mantoue, à Bentivoglio de Bologne, & à quelques autres Seigneurs, qui avoient favorisé Sforce (*b*).

Ce secours leur est inutile pour prendre Pise.

Les Pisans avoient à leur tête Vitellozzo, frere de Paul Vitelli, qui conduisit les travaux des fortifications. La haine qu'on portoit aux Florentins étoit telle, que tout le monde sans distinction de sexe s'empressa à y travailler. Ils passerent même un acte public, par lequel ils se donnoient au Roi de France & se déclaroient ses sujets. L'aiant envoyé à Beaumont, il demanda qu'on lui livrât la ville ; les Pisans repondirent, qu'ils étoient prêts de se donner à lui, pourvû qu'il promit de ne rendre point leur ville aux Florentins. Après cette réponse, Beaumont forma le siege de Pise. Mais elle étoit si bien fortifiée, & les habitans témoignerent tant de réso-

(*a*) Le même §. 56-60. (*b*) Le même, L. V. §. 1, 2.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

lution, que les assiégeans desespérerent du succès du siege, qui languit. Insensiblement les François & les Pisans eurent commerce les uns avec les autres, & les François commencerent à être touchés de les voir souffrir pour la plus belle de toutes les causes, la défense de leur liberté. Cette compassion alla si loin, que non seulement les soldats, mais plusieurs des principaux Officiers, laisserent entrer des secours dans la ville, au lieu de la resserrer. A la fin l'infanterie, sans respecter l'autorité du Général, abandonna le siege & fut bientôt suivie de la Gendarmerie (*a*). Après la retraite des François les Pisans assiégerent Librafatta, qu'ils prirent, aussi bien que Ventura, ce qui leur ouvrit la communication libre avec Lucques. Les Officiers François cacherent soigneusement au Roi l'indignité de leur conduite & de leurs troupes, & rejetterent la faute sur les Florentins, qui avoient négligé de fournir les vivres & les munitions nécessaires à l'armée. Le Roi rejetta aussi la faute sur le mauvais choix du Général, qu'ils avoient voulu. Louis ne laissa pas d'encourager les Florentins, en leur fesant espérer un plus heureux succès dans la suite; il leur fit même de nouvelles offres, qu'ils ne jugerent pas à-propos d'accepter, parcequ'ils se defioient des François. Les Génois, les Siennois & les Lucquois donnerent alors ouvertement des secours d'hommes & d'argent aux Pisans.

Fâcheuse situation des Florentins.

Il ne se passa rien d'important parmi les Florentins pendant l'année 1500, que ce que nous avons rapporté. Ils avoient perdu toute considération chez les autres Etats d'Italie, par leurs liaisons avec les François; & Louis XII, quoique bien-intentionné, se laissa aller aux insinuations de ses Favoris & de ses Courtisans, desorte qu'il les abandonna à eux-mêmes, & ne pensa qu'à soutenir le Pape & son fils Cesar Borgia, qui par son secours fit de grands progrès dans la Romagne. Pour comble de malheur, les Florentins s'étoient engagés à payer au Roi le reste de l'argent qu'ils avoient emprunté de Sforce. Borgia animé par ses heureux succès, pensa à les attaquer; desorte qu'aiant tout à craindre de l'ambition du pere & du fils, les Florentins ne payerent point au Roi l'argent emprunté, non plus que d'autres sommes qu'il avoit avancées pour eux aux Suisses, qui avoient servi au siege de Pise, ce Prince aiant mieux aimé payer pour les Florentins, que d'aliéner des gens dont il avoit besoin. Il conçut alors assez mauvaise opinion des Florentins, sur les secours desquels il ne comptoit plus, & ce ne fut qu'avec peine qu'il leur accorda quelque delai, pour le remboursement qu'il demandoit (*b*).

Divisions dans Florence, & entreprise du Duc de Valentinois. 1501.

Au lieu de travailler à rétablir leurs affaires, ils étoient divisés entre eux, & la division augmentoit à mesure que leur situation devenoit plus fâcheuse. Le Gouvernement populaire, etabli depuis l'expulsion des Medicis, leur devenoit à charge, & il y en avoit parmi eux qui auroient voulu rétablir les Medicis: d'autres penchoient pour une Aristocratie moderée: les plus sages ne se méloient point des affaires publiques: & il n'y avoit personne, qui eût assez de pouvoir pour reformer le Gouvernement, ou pour lui donner de la consistance. Le Roi de France conçut à la fin du mépris pour les Florentins; il les somma de préparer les troupes & l'argent qu'ils

(*a*) Le même §. 3.

(*b*) Le même §. 3, 4, 9.

devoient fournir suivant le Traité de Milan pour l'expédition de Naples. N'aiant rien obtenu, il accorda sa protection aux Medicis, & prit des mesures pour les retablir à Florence. Cesar Borgia, aussi ingrat qu'ambitieux, entreprit aussi d'attaquer les Florentins, quoiqu'ils l'eussent favorisé de tout leur pouvoir dans la guerre de la Romagne, le succès qu'il avoit eu dans ses entreprises, lui fit naître l'envie de se rendre maître de Florence. Le Roi qui commençoit à n'être pas content de lui, lui avoit défendu d'inquieter la ville de Bologne, contre laquelle il avoit des desseins. Mais Borgia, qui savoit que Louis étoit fort irrité contre les Florentins, & qu'il n'avoit pas à craindre de défense à leur égard, s'avança vers l'état de Florence avec cinq ou six mille hommes, & envoya demander aux Florentins le passage par leur Domaine. Sans attendre leur réponse il avança toujours, & arriva à Barberino; là il changea de langage; & quoique son armée ne fût pas fort nombreuse & qu'il n'eût pas d'artillerie, il demanda avec hauteur aux Florentins qu'ils fissent alliance avec lui, exigeant qu'ils le prissent à leur solde avec le nombre de gendarmes & les conditions qui convenoient à son rang, & qu'ils établissent à Florence une forme de Gouvernement sur laquelle il pût compter pour l'exécution de ce Traité. Ce qui donnoit du poids à ses demandes, c'est que Vitellozzo & des Ursins, ennemis jurés des Florentins, étoient dans son armée, & que Pierre de Medicis étoit sur leurs frontieres.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

Borgia n'avoit néanmoins aucun dessein de rendre service au dernier, contre lequel il étoit piqué personnellement. Commençant à craindre que le Roi de France ne se ressentit de l'injure faite à ses Alliés, il conclut avec les Florentins un traité à Campi, qui n'est qu'à six milles de Florence: les conditions furent; que Borgia ne donneroit aucun secours aux Pisans; que les Florentins ne prendroient point contre lui la défense du Seigneur de Piombino; qu'ils le soudoyeroient pour trois ans avec trois-cens hommes d'armes, & lui donneroient trente-six mille ducats d'appointement par an. La facilité des Florentins rendit Borgia plus insolent, il en agit sur leurs terres comme en Pays ennemi, & forma de nouvelles prétentions. Tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire, ne peuvent ignorer le caractere de Cesar Borgia, & il paroit qu'il n'étoit pas inconnu aux François. Quoique le Roi méprisât les Florentins, bien loin d'approuver la conduite de Borgia à leur égard, il lui commanda de sortir de leur Etat, & envoya ordre à d'Aubigni de l'y contraindre, s'il refusoit d'obéir. Borgia fut donc obligé de se retirer, & il ordonna aux Pisans de lever le siege de Ripomaranci, Fort appartenant aux Florentins, qu'ils avoient entrepris à son instigation (*a*).

Affaires de Naples.

Le systéme politique en Italie changea entierement en ce tems-là. Ferdinand le Catholique, Roi d'Espagne, le Prince le plus rusé de son tems avoit fait avec Louis XII un Traité par lequel ils partageoient entre eux le royaume de Naples. Ce Traité étoit ignoré du Roi Frederic qui comptoit sur l'assistance du Général Espagnol Consalve, connu dans l'Histoire sous le nom du Grand Capitaine. Dès que l'armée Françoise, destinée con-

(*a*) Le même §. 9.

SECTION VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1532.

tre Naples, fut arrivée dans le territoire de Rome, les Ambassadeurs de France & d'Espagne notifierent au Pape & aux Cardinaux le partage que leurs Maîtres avoient fait, afin d'être mieux en état, disoient-ils, de faire la guerre aux Infideles, ils demanderent aussi l'investiture, que le Pape leur accorda. Il est certain que par ce Traité de partage Louis s'étoit laissé duper. Frederic lui avoit offert plusieurs fois d'être son tributaire; mais Louis s'imagina vainement qu'il deviendroit tranquille possesseur de la moitié du royaume de Naples. Cependant la plus grande honte tomboit sur Ferdinand, puisque Frederic étoit son parent, quoiqu'il fut issu d'une ligne bâtarde, & qu'il lui avoit promis de le soutenir & de l'assister. Ferdinand n'avoit d'autre raison à alléguer, sinon que Frederic avoit, à son insu, négocié avec la France, & qu'en traitant avec elle, il auroit mis en danger le royaume de Sicile, qui appartenoit à Ferdinand: que d'ailleurs, il avoit de légitimes droits sur celui de Naples. Frederic eut de la peine à se croire si indignement trahi, mais la marche de l'armée Françoise sous d'Aubigni, la prise & le sac de Capoue, ne lui laisserent aucun doute. On sait que les François & les Espagnols réussirent à conquérir le royaume de Naples.

Nouveau Traité entre Louis XII & les Florentins. 1502.

Les Florentins s'adresserent au Cardinal de Rouen, qui étoit à Milan, pour regagner par son moyen les bonnes graces de Louis; mais bien loin de leur etre favorable, il fit remettre Pietra Santa & Mutroné aux Lucquois, moyennant une certaine somme. Il voulut aussi reunir les Siennois, les Lucquois & les Pisans, pour rétablir les Medicis à Florence. Mais comme son but étoit de tirer de l'argent d'eux, cette intrigue ne réussit point, parceque ces villes ne se presserent pas de payer les sommes qu'on demandoit. Pendant l'année 1501, la guerre ne fut pas fort vive entre les Florentins & les Pisans, parceque les Puissances qui devoient les soutenir, étoient occupées ailleurs. Mais en 1502 les hostilités recommencerent. Les Florentins avoient profité de la jalousie de Maximilien contre la France, pour entrer en traité avec lui; Louis XII craignit les conséquences de cette liaison, ce qui l'engagea à modérer ses demandes; ensorte que l'on convint des conditions suivantes, selon Guichardin (a). „ Que le Roi „ seroit tenu de défendre envers & contre tous, durant trois ans, à ses „ fraix les Etats dont la République de Florence étoit alors en possession. „ Que de son côté, elle fourniroit au Roi quarante mille ducats annuelle„ ment pendant ces trois années. Que tous les autres Traités précédens „ entre le Roi & la Republique seroient annullés, aussi bien que les obli„ gations respectives qui en résultoient. Et enfin qu'il seroit libre aux Flo„ rentins de faire la guerre aux Pisans & à tous les autres, qui leur rete„ noient leurs Places".

Suite de la guerre de Pise. Révolte d'Arezzo.

Les Florentins, devenus plus hardis après la conclusion de ce Traité, recommencerent la guerre contre les Pisans. L'expérience leur avoit appris, qu'ils avoient tenté inutilement de réduire Pise par force: desorte qu'ils se déterminerent à tâcher de reduire cette ville par la famine. L'Empereur par haine pour le Roi de France prit le parti des Pisans, & la faction des

(a) Le même §. 22.

Medicis étoit si puissante, qu'il y avoit de fréquens mouvemens en sa faveur. Vitellozzo, toujours implacable ennemi des Florentins, avoit des intelligences dans Arezzo, pour faire révolter cette ville. Guillaume Pazzi Commissaire de Florence eut avis de la conspiration, & sans attendre qu'on lui eût envoyé du secours, fit mettre en prison deux des Conjurés. Aussitôt le peuple animé par les autres & déja mécontent des Florentins, accourt en foule, délivre les prisonniers: met le Commissaire & les autres Officiers en prison, & se souleve ouvertement. Néanmoins la Citadelle demeura au pouvoir des Florentins. Tout cela se fit avec tant de rapidité, que Vitellozzo n'eut que le tems de faire entrer quelques troupes dans la ville, pour bloquer la Citadelle. L'armée Florentine assiégeoit alors Vicopisano, & les plus sages citoiens étoient d'avis qu'on levât le siege, pour marcher contre les rebelles d'Arezzo; mais plusieurs de ceux qui occupoient les premieres dignités, gens sans capacité fermerent l'oreille à des conseils si prudens. Vitellozzo voiant ses forces fort accrues, se rendit à Arezzo & bloqua si etroitement la Citadelle, que faute de vivres, elle fut obligée de se rendre. L'Evêque, qui s'y étoit retiré, & huit autres demeurerent en ôtage, pour être échangés contre quelques Arezziens, qui avoient été arrêtés à Florence.

La perte d'Arezzo consterna d'autant plus les Florentins, qu'ils s'imaginerent que le Pape & Cesar Borgia étoient les veritables auteurs de la révolte. Comme ils manquoient de troupes & d'argent, ils eurent recours au Roi de France, comme à leur unique ressource. Ils lui firent représenter que non seulement sa gloire étoit intéressée à sécourir une République qu'il avoit prise récemment sous sa protection, mais qu'il devoit craindre que le Pape ne devint plus puissant en Italie. Le Roi, à qui la conduite du Pape & de son fils déplaisoient depuis longtems, & qui avoit rompu avec le Roi d'Espagne au sujet du partage du royaume de Naples, ordonna à Chaumont, son Lieutenant-Général dans le Milanés, de faire partir un renfort pour sécourir les Florentins. Il fit en meme tems commander à Vitellozzo, aux Ursins, à Borgia & aux autres ennemis des Florentins, de les laisser en repos sous peine d'encourir son indignation (*a*).

Indigne conduite de Borgia.

Après la révolte d'Arezzo, Borgia s'etoit emparé du Duché d'Urbin par la plus noire de toutes les perfidies: & délibéra alors s'il attaqueroit ouvertement les Florentins; la crainte d'irriter le Roi de France le retint: il se borna à amuser les Florentins par une négociation tandis qu'il favorisoit Vitellozzo, qui s'empara de plusieurs de leurs places & même de Cortone. Ils étoient si foibles qu'ils n'étoient pas en état de mettre une armée en campagne: d'ailleurs Pierre de Medicis étoit dans l'armée de Vitellozzo, desorte que les habitans des places disoient que cette guerre ne se fesoit que pour son rétablissement. Si Vitellozzo, après ses succès, avoit pénétré dans le Casentin, il lui eût été facile de marcher jusqu'aux portes de Florence; mais il s'arrêta à prendre Anghiari & Borgo-San-Sepulcro; après quoi il tourna dans le Casentin (*b*).

Le Roi rétablit les

Mais il étoit déja arrivé auprès de Florence deux-cens lances, sous les

(*a*) Le même §. 23, 26, 27. (*b*) Le même §. 28, 29.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

ordres du Capitaine Imbault, ce qui obligea Vitellozzo de renoncer à ses desseins sur le Casentin. Cependant il arriva encore deux-cens lances Françoises, & les Florentins assemblerent trois mille hommes d'infanterie, ce qui obligea Vitellozzo de se retirer sous le canon d'Arezzo. La plupart de ses Confedérés se retirerent, pour défendre leurs propres domaines contre Borgia. Ainsi la face des affaires changea fort à l'avantage des Florentins. Louis XII étoit déja arrivé à Asti, d'où il envoya Louis de la Trimouille avec un gros corps de troupes pour aider aux Florentins à se remettre en possession d'Arezzo. Le Roi avoit aussi dessein d'arreter les projets ambitieux du Pape & de son fils: il disoit même qu'il vouloit marcher en personne à cette expédition, où il rendroit un aussi grand service à la Religion, que s'il fesoit la guerre aux Turcs (*a*).

Florentins dans Arezzo. 1502.

La dignité de Gonfalonier rendue perpétuelle.

Le Pape & son fils, qui sentoient leur impuissance à résister au Roi de France, protesterent qu'ils n'avoient aucune part à l'affaire d'Arezzo, & menacerent Vitellozzo d'agir contre lui, s'il n'abandonnoit cette ville. Il prit un milieu, & au grand déplaisir des Florentins, il remit Arezzo & les autres Places qu'il avoit prises au Capitaine Imbault, qui par ordre du Roi les rendit d'abord aux Florentins. Bien que cet agréable événement leur coutât de l'argent, ils en conçurent une opinion si avantageuse d'eux-mêmes, qu'ils se déterminerent à changer la forme de leur Gouvernement, afin de faire revivre, s'il etoit possible, l'amour du bien public dans la République. Mais les désavantages du Gouvernement populaire, & la prévention qu'ils avoient pour cette constitution, se contrebalançoient tellement, qu'ils se contenterent de faire un seul changement, qui fut de régler que le Gonfalonier de Justice, conserveroit cette dignité pendant toute sa vie. Tous les suffrages se réunirent en faveur de Pierre Soderini, homme d'un caractere respectable à tous égards (*b*).

Le Roi de France repasse en Italie.

Quand le Roi de France fut arrivé à Asti, le Cardinal de Rouen, son Ministre, seconda si bien les sollicitations du Pape, qu'il rétablit la bonne intelligence entre ce Prince & le Pontife, pour empecher celui-ci de s'unir avec Maximilien. On tint cette négociation si secrete, que toute l'Italie fut surprise de voir le Roi recevoir Borgia a bras ouverts à Milan. Ce Monarque rappella aussi les troupes qu'il avoit en Toscane, pour les emploier dans le royaume de Naples. Ses armes y étoient si heureuses, que ses Généraux obligerent Consalve, Général du Roi d'Espagne, de s'enfermer dans Barlette. Louis fut même assez foible pour se lier plus étroitement que jamais avec le Pape & le Duc de Valentinois, par le conseil du Cardinal de Rouen, qui aspiroit au Pontificat. Les Florentins & les autres Etats d'Italie en prirent beaucoup d'ombrage, & les premiers auroient voulu prendre le Marquis de Mantoue pour leur Capitaine-Genéral, mais le Roi s'y opposa. Le Pape & Borgia devinrent si fiers de la faveur de Louis, qu'ils ne dissimuloient plus leur animosite contre les Florentins, & se repentoient d'avoir garde trop de menagemens dans l'affaire d'Arezzo. Ils eurent même tant de crédit auprès du Roi, qu'il les laissa en liberté de tout entreprendre contre la ville de Bologne, quoiqu'il eût déclaré auparavant

(*a*) Le même §. 30, 31. (*b*) Le même §. 31, 32.

vant qu'il vouloit y maintenir Bentivoglio & sa famille. On avoit si peu d'égard alors pour les Florentins, qu'ils ne pouvoient rien espérer de leurs remontrances. Mais les Vénitiens firent représenter hardiment au Roi, qu'il agissoit contre la saine politique, en favorisant l'aggrandissement du Pape & de sa famille (*a*).

Section VIII. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1464 *jusqu'à l'an* 1512.

Ces remontrances inspirerent du courage aux petits Princes d'Italie. Paul des Ursins, Vitellozzo, Jean Paul Baglioné, Liverot de Fermo, Hermes Bentivoglio & d'autres, voiant que les places qu'ils possedoient à titre de fiefs, couroient risque de devenir la proie de l'ambition du Pape & de Borgia, quitterent le service du dernier & se liguerent ensemble pour leur mutuelle défense contre Borgia; ils éviterent néanmoins de rien faire qui pût donner de l'ombrage au Roi de France. Pour engager les Florentins à les favoriser, ils offrirent de leur faire rendre Pise, par le moyen de Pandolfe Petrucci. Mais les Florentins ne voulurent pas indisposer Louis, qui étoit toujours lié avec le Pape. Cela dérangea les mesures des Confédérés, desorte qu'ils s'accommoderent l'un après l'autre, avec Borgia. Mais ce monstre, au mépris des engagemens les plus solemnels, trouva moyen d'avoir en sa puissance quatre des principaux Confédérés, savoir Paul des Ursins, le Duc de Gravina, Vitellozzo & Liverot de Fermo, il fit étrangler les deux derniers, & retint les deux autres en prison (*b*).

Ligue contre Borgia.

Au commencement de l'année 1503, le Pape s'assura aussi du Cardinal des Ursins & de presque tous ceux de cette famille. Le Cardinal mourut au bout de vingt jours. Le Pape & son fils continuerent à se conduire avec tant d'insolence & de cruauté, que le Roi de France en fut extrémement mécontent. Il se forma aussi sous la garantie de ce Prince une ligue défensive entre les Florentins, les Siennois & les Bolonois, contre les entreprises du Pape & de Borgia: en vertu de laquelle Montepulciano devoit être rendu aux Florentins, & Pandolfe Petrucci rétabli à Sienne, d'où le Duc de Valentinois l'avoit chassé. Ce retour de la faveur de Louis XII fut de peu d'utilité aux Florentins, à cause de la décadence des affaires de ce Prince dans le royaume de Naples, où la guerre se fesoit d'une façon singuliere. Les Suisses mêmes commençoient à ne gueres respecter le Roi, qui ne pensoit plus qu'à terminer avec honneur la guerre de Naples.

Pendant ce tems-là, les Florentins étoient toujours occupés du dessein de recouvrer Pise, ils avoient pris à leur service le Bailli de Caën, Capitaine François de réputation, qui se rendit maître de Vicopisano, & peu après de Verrucola, place importante dont la prise facilitoit la conquête de Pise même. La perte de ces deux places étoit très-fâcheuse pour les Pisans, qui n'avoient plus d'Alliés, & ne se soutenoient plus contre les Florentins que par la haine irréconciliable qu'ils avoient pour eux. La jalousie opéra en leur faveur. Les Génois & les Lucquois, anciens ennemis de Florence, les soulagerent dans leurs besoins. Le Duc de Valentinois méme, enhardi par les pertes des François dans le royaume de Naples, les assistoit secretement, dans l'espérance de devenir leur Souverain. Pandolfe Petrucci les favorisoit aussi, parceque les Florentins lui demandoient la restitu-

Suite de la guerre de Pise.

(*a*) Le même §. 33-37. (*b*) Le même §. 38, 39.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

tion de Montepulciano. Le Roi de France marcha avec une nouvelle armée en Italie, & il fut fecondé par les Florentins & par d'autres Etats de Tofcane. On intercepta des lettres, par lefquelles on découvrit que Borgia & Confalve traitoient enfemble, pour rendre le premier maître de Pife, & pour ruiner entierement les affaires des François en Italie. Cependant la puiffance de Louis XII les empecha de mettre d'abord ces projets en exécution, deforte qu'après bien des négociations le Pape s'engagea à demeurer neutre à l'égard de la Tofcane, & Borgia avoit promis de joindre l'armée du Roi avec un corps de troupes. Mais il y a toute apparence que le Pape & fon fils avoient deffein de profiter des conjonctures pour envahir la Tofcane, auffitôt que les François feroient rendus dans le royaume de Naples (*a*).

Mort d'Alexandre VI auquel fuccedent Pie III & Jules II.

Leurs efpérances furent trompées par la mort du Pape. Les Hiftoriens les plus graves conviennent, qu'il mourut pour avoir bu du vin, qu'il avoit fait empoifonner pour fe défaire du Cardinal Corneto, à la Vigne duquel il devoit fouper (*). Le Duc de Valentinois fon fils but du même vin, & ne réchapa qu'avec peine. La confufion fut extrême dans Rome après la mort d'Alexandre VI, qui malgré fes crimes fut un des plus grands hommes qui aient porté la thiare. Les Cardinaux élurent François Picolomini, Cardinal de Sienne, qui prit le nom de Pie III. Il ne vécut que vingt-fix jours après fon élection, & eut pour fucceffeur le Cardinal de Saint-Pierre-aux-liens, l'efprit le plus turbulent de fon fiecle, qui prit le nom de Jules II. L'ambition des Vénitiens les porta en ce tems-là à attaquer Faënza. Les Faëntins, eurent recours au Pape, que des raifons de politique empêcherent de prendre leur défenfe. Ils s'adrefferent aux Florentins, qui leur envoyerent d'abord quelque fecours, mais enfuite ne s'intérefferent plus pour eux, parcequ'ils redoutoient la puiffance des Vénitiens, qui étoit telle, qu'ils ne firent aucun cas ni du Pape, ni du Roi de France, qui leur demandoient de fe défifter de leur entreprife contre Faënza, qui appartenoit au Duc de Valentinois (*b*). Non feulement ils prirent cette ville, mais dépouillerent le Duc de prefque tout ce qu'il poffedoit dans la Romagne. Borgia fut un exemple frappant de la vanité de la politique humaine. Il s'étoit vanté fouvent, qu'il n'avoit négligé aucune des précautions qui pouvoient lui affurer la poffeffion des Etats qu'il avoit acquis: mais il n'avoit pas prévu qu'il tomberoit malade dans le tems de la mort de fon pere. Comme il étoit univerfellement détefté, le Pape confomma fa ruine, que les Vénitiens avoient commencée. Tout ce qu'il poffedoit tomba entre leurs mains ou retourna à l'Eglife. Les malheureux debris de

(*a*) Le meme §. 39. & L. VI. §. 5-8. (*b*) Le même §. 9-19.

(*) C'eft ce qu'affurent les meilleurs Hiftoriens contemporains, dont quelques-uns étoient fur les lieux, deforte qu'on ne peut guéres penfer, qu'ils fe foient trompés, ou qu'ils aient été mal informés. Voltaire prétend que le fait eft improbable, mais nonobftant la fingularité des circonftances il a tous les caractéres de crédibilité qu'on peut demander. La maladie de Cefar Borgia dans le même tems & qui eut la même caufe, n'a jamais été conteftée, & on convient que ce fut ce qui caufa dans la fuite fa perte.

fon armée fe réfugierent fur les terres de Florence, où on leur enleva leurs bagages (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

En ce tems-là, les François furent entierement défaits dans le royaume de Naples par Confalve, qui affura tout ce royaume au Roi d'Efpagne. Pierre de Medicis, qui étoit dans l'armée de France, fe noia en paffant le Garigliano dans une barque. Le Duc de Valentinois après avoir éprouvé bien des viciffitudes, fut arrêté par Confalve & envoyé prifonnier en Efpagne.

Faits divers.

Suite de la guerre de Pife. 1504.

Confalve n'aiant pas pouffé fes conquêtes au delà du royaume de Naples, les Florentins refpirerent un peu; mais bientôt après ils fe virent menacés d'être attaqués par les amis des Medicis, qui étoient encore puiffans & nombreux. Comme on vit que les Efpagnols, victorieux partout, n'avoient pas deffein de les attaquer, les Florentins prirent à leur folde Jean Paul Baglioné & quelques autres Capitaines, & recommencerent la guerre contre les Pifans, dont ils allerent ravager le territoire. On avoit cru que, comme ils étoient encore unis avec le Roi de France, Confalve leur auroit fait quelque peine; mais on s'entendit de part & d'autre, & on fit une efpece de convention, par laquelle les Florentins s'engagerent à ne point donner de fecours à Louis XII., en cas que ce Prince voulut de nouveau attaquer le royaume de Naples, & Confalve promettoit de ne rien faire en faveur de Pife, à moins qu'ils n'affiégeaffent cette ville dans les formes. Les Florentins poufferent donc la guerre, prirent fans coup férir Librafatta & remporterent d'autres avantages. Ils auroient réduit Pife même, malgré leur convention avec Confalve, fi cette ville n'avoit été fécourue par les Génois & les Lucquois. Les Florentins firent alors le dégat fur les terres de Lucques, les Lucquois s'en plaignirent au Roi de France, qui ne leur donna aucune fatisfaction; tellement que Pife couroit encore grand rifque. Confalve permit alors à Renier della Saffetta, un de fes Officiers, & à quelques autres Capitaines de paffer au fervice des Pifans avec deux-cens chevaux, & les Génois leur envoyerent mille fantaffins. Bardella, fameux Pirate de la mer de Tofcane, quoiqu'il fût à la folde des Génois, fefoit paffer continuellement des vivres dans Pife fur un Galion & quelques brigantins. Les Florentins, qui comptoient de réduire les Pifans principalement par la famine, louerent trois galeres légeres du Roi Frederic; quand ces galeres parurent à Livourne, Bardella prit le parti de fe retirer; cependant il ne laiffa pas de faire paffer encore des vivres dans Pife. De leur part, les Florentins n'épargnoient rien pour réuffir dans leur projet favori de foumettre cette ville; ils ruinerent tous les grains des environs; ils entreprirent même de détourner l'Arno qui paffe à Pife, en creufant un nouveau canal à cinq milles de la ville, pour le porter dans l'étang qui eft entre Pife & Livourne. Mais cette entreprife, après avoir couté des fommes immenfes, ne réuffit pas, parce que le lit de l'étang où l'on devoit faire entrer l'eau de la riviere, fe trouva plus élevé que l'Arno (*b*).

Tentative

Ce ne fut pas le feul contretems que les Florentins effuierent cette an-

(*a*) Le même §. 19, 20.

(*b*) Le même §. 21-35.

Section VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512*

née. Quelques-unes de leurs galeres s'étoient avancées vers Villefranche, pour enlever un bâtiment qui portoit des bleds à Pise; elles furent surprises à leur retour d'une tempête si violente, qu'elles échouerent sur la côte de Rapallo, & les équipages eurent bien de la peine à se sauver. Les Florentins voiant que tous leurs efforts pour réduire Pise par la force étoient inutiles, tenterent de regagner les Pisans par la douceur, ils promirent une amnistie générale du passé à tous ceux qui dans un certain tems se retireroient dans leurs Bourgs, ou dans leurs terres. Cet expédient tourna au desavantage des Florentins, parcequ'il délivra Pise d'un grand nombre de bouches inutiles, qui y augmentoient la disette. Telle étoit néanmoins l'extrême misere des Pisans, que les Lucquois & Petrucci de Sienne, pour se décharger de leur défense, leur persuaderent d'offrir la souveraineté de leur ville aux Génois, & pour engager ceux-ci à l'accepter, ils offrirent de contribuer pendant trois ans aux fraix de la guerre. Les Génois résolurent d'accepter l'offre de Pise, malgré l'opposition d'un grand nombre d'entre eux. Mais ne pouvant faire cette démarche sans le consentement du Roi de France, dont ils relevoient, ils le solliciterent vivement de le leur accorder. Nonobstant les raisons plausibles qu'ils firent valoir, le Roi leur défendit expressément d'accepter la Seigneurie de Pise, mais ne les empêcha pas de secourir cette ville (*a*).

des Florentins pour regagner les Pisans.

Défaite des Florentins.

La mort de Frederic, Roi de Naples, & celle d'Isabelle de Castille, femme de Ferdinand le Catholique, causerent bien du changement en Italie. A la vérité elle jouit de la paix pendant l'année 1505, & il n'y eut d'autre guerre que celle des Florentins & des Pisans, qui continua avec beaucoup d'animosité des deux côtés & avec des succès variés. Luc Savelli & quelques autres Capitaines Florentins sortirent un jour de Cascina qui étoit leur place d'armes, dans le dessein d'attirer au combat les Pisans, auxquels ils se croioient supérieurs. Ils passerent le Serchio & enleverent des bestiaux du côté de Lucques. A leur retour, ils marchoient lentement, afin de donner aux Pisans le tems de les attaquer. Tarlatino, qui commandoit les derniers, sortit de Pise avec un petit nombre de troupes, aiant donné ordre que d'autres le suivissent. Il tourna d'abord du côté de quelques Cavaliers des Florentins, qui s'étoient avancés jusqu'à Saint Jaques, presque sous les murs de Pise. Ils se retirerent vers le gros de leurs troupes, qui avoient fait alte au pont Capellesé sur la riviere d'Osole, à trois milles de Pise. Tarlatino s'avança trop pour pouvoir faire retraite sans un péril extrême. Heureusement pour lui, le terrain étoit si étroit, que les Florentins ne pouvoient profiter de leur nombre, surtout vu l'embarras des bestiaux qu'ils avoient avec eux. Tarlatino, qui attendoit à tout moment du secours de Pise, attaqua le pont, que l'infanterie Florentine occupoit, avec tant d'intrépidité, qu'après avoir été repoussé trois fois, il l'emporta; quelques soldats Pisans entrerent dans la riviere & la passerent. Les Florentins resserrés dans un lieu étroit, se mirent d'eux-mêmes en désordre & se comporterent avec tant de lâcheté, qu'ils furent entierement défaits. Il resta un grand nombre de morts sur la place, un plus grand nombre furent faits prison-

(*a*) Le même §. 35.

niers; la plus grande partie de ceux qui se sauverent par la fuite furent pillés par les paysans du territoire de Lucques (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Projet en faveur des Medicis.

Cette rencontre fut très-préjudiciable aux affaires des Florentins. Les Pisans firent le dégat sur leurs terres, sans obstacle, & Jean Paul Baglioné leur Général, quitta leur service, à l'instigation de Petrucci, sous prétexte que ses ennemis étoient trop puissans à Perouse, où les Florentins avoient procuré son rétablissement. Pour ne pas encourir cependant le reproche d'ingratitude, il promit aux Florentins de ne point porter les armes contre eux, & consentit que Malatesta son fils, encore enfant, demeurât à leur service avec quinze hommes d'armes. Il n'étoit pas néanmoins sincere, car dans ce même tems lui, Barthelemi d'Alviano & Petrucci concertoient avec le Cardinal de Medicis de rétablir sa famille à Florence. Les Florentins étoient hors d'état de tenir la campagne, tant ils étoient découragés & affoiblis par leur derniere défaite; on pensoit donc, que si l'on pouvoit causer une révolution en faveur des Medicis, ceux-ci romproient les liaisons de Florence avec la France, & qu'il seroit aisé de rétablir Sforce dans le Duché de Milan, où les François n'avoient qu'un petit nombre de troupes. Mais le Cardinal Ascanio Sforce, qui étoit l'ame de ce projet, étant mort sur ces entrefaites, il n'aboutit à rien. Cela n'empecha pas néanmoins les autres, qui étoient dans les intérêts des Medicis, de s'assembler à Piegaï, château situé sur les confins de Perouse & de Sienne. On y résolut que d'Alviano se jetteroit dans Pise, & que delà il ravageroit les frontieres des Florentins (*b*).

Embarras des Florentins. Consalve les favorise.

Ceux-ci se trouvoient alors dans la situation la plus fâcheuse; redoutant un Capitaine tel que d'Alviano, ils implorerent de nouveau l'assistance du Roi de France. Mais Louis, qui étoit vieux & avare, refusa de leur donner aucun secours, qu'ils n'eussent payé auparavant trente mille ducats, qu'ils s'étoient obligés de lui fournir, ils lui représenterent en-vain leur impuissance, par les grandes dépenses qu'ils avoient faites pour la guerre de Pise, & la ligue qui s'étoit formée contre eux, le Roi fut inflexible. Heureusement pour eux, Consalve avoit des raisons de les favoriser. Non seulement il fit tous ses efforts pour regagner d'Alviano, mais il lui défendit d'agir contre les Florentins, sous peine de confiscation des fiefs qu'il avoit dans le royaume de Naples. Il fit en même tems défense aux Pisans, qui peu auparavant avoient été secretement reçus sous la protection du Roi d'Espagne, & au Seigneur de Piombino, de donner retraite à d'Alviano; il permit aux Florentins de se servir de l'infanterie qu'il avoit envoyée à Piombino, & d'en donner le commandement à Marc-Antoine Colonne, un de leurs Capitaines, enfin, il empêcha plusieurs petits Seigneurs de se joindre à d'Alviano contre les Florentins. D'Alviano ne laissa pas de poursuivre son entreprise, & de prendre la route de Pise avec mille hommes. Etant arrivé dans la plaine de Scarlino, qui dépend de Piombino, il reçut un courier de Consalve, qui lui réitéra la défense d'aller à Pise. Il répondit, qu'il ne prenoit l'ordre de personne, & alla camper dans le voisinage de Campiglia, ville de l'Etat de Florence, où il y eut une légere escarmou-

(*a*) Le même, §. 41.

(*b*) Le même §. 41, 42.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

che entre ſes troupes & les Florentins, qui s'aſſembloient à Bibiena. Il ſe rendit enſuite près de la Cortona, mais il trouva que les obſtacles ſe multiplioient. Les Viteli, & Baglioné, ſur qui il comptoit ſe refroidirent, de même que Petrucci; il n'étoit pas ſûr non plus que les Piſans vouluſſent le recevoir, après les défenſes de Conſalve. Il ſe retira à Vignalé, dans le territoire de Piombino, ſous prétexte d'attendre la réponſe d'Alviano, avec lequel il traitoit (*a*).

Défaite d'Alviano.

Mais la haine des Piſans contre les Florentins étoit ſi envénimée, qu'ils conſentirent à le recevoir dans leur ville, & il ſe diſpoſa à combattre les Florentins; qui ſe retirerent ſous le canon de Campiglia. D'Alviano tourna alors vers Piſe, & Hercule Bentivoglio, qui commandoit les Florentins, réſolut de traverſer ſa marche & de l'attirer au combat. Ils en vinrent aux mains auprès de la Tour de Saint Vincent, & malgré tous les efforts d'Alviano, Hercule remporta la victoire, par le moyen de ſon artillerie, & Alviano ſe ſauva avec peine dans le Siennois, aiant perdu preſque tous ſes chevaux. La fierté qu'il avoit témoignée, fut cauſe qu'on ſe moqua de lui.

Diviſions à Florence.

Bentivoglio & Antoine Giacomini, Commiſſaire de l'armée des Florentins, ſolliciterent vivement les Magiſtrats de Florence de profiter d'un ſi heureux ſuccès, pour aſſiéger Piſe, qu'ils eſpéroient de pouvoir prendre. Mais le Conſeil des Dix, chargé des affaires de la guerre, en aiant fait la propoſition aux citoiens, ils les trouverent découragés par les mauvais ſuccès qu'on avoit eſſuiés, & déterminés à réduire les Piſans par famine, & en ruinant la campagne. Ils alleguoient que la ſaiſon de l'année n'étoit pas favorable pour entreprendre le ſiege de Piſe; que d'ailleurs il étoit douteux que Conſalve approuvât cette entrepriſe & qu'il la traverſeroit vraiſemblablement en feſant paſſer à Piſe l'infanterie qu'il avoit à Piombino. Ils ajoutoient, qu'il valoit mieux tourner leurs armes contre Pandolfe Petrucci de Sienne, qui étoit l'auteur de toutes les diſgraces qu'ils avoient eſſuiées; qu'il ſeroit aiſé de courir & de piller le territoire de Sienne, ce qui pourroit indiſpoſer les Siennois contre Petrucci; que du moins il ſeroit facile d'occuper quelque place importante, qu'on pourroit garder pour l'échanger contre Montepulciano, & qu'en même tems on rendroit Petrucci plus circonſpect pour l'avenir. Ils vouloient qu'enſuite on envoyât des partis ſur les terres des Lucques.

Siege de Piſe.

Le Peuple ne goûta point ces raiſons, il deſiroit avec paſſion le ſiege de Piſe, & le Gonfalonier Soderini penſoit de même. Il convoqua une aſſemblée générale de toute la ville, où le ſiege fut réſolu. On le commença le 6 de Septembre avec une armée de ſix-cens hommes d'armes & de ſept mille hommes de pied. Elle avoit ſeize canons & pluſieurs autres pieces, qu'on mit en batterie; cette artillerie fit un feu terrible; mais les Piſans travailloient avec ardeur à de nouvelles défenſes. Hercule voulut faire donner l'aſſaut par ſon infanterie, mais cette milice ramaſſée à la hâte refuſa lâchement d'aller à la breche. Quelques Hiſtoriens diſent, qu'ils firent deux attaques & furent repouſſés, & que le Général ne put jamais les engager à retourner une troiſieme fois à la charge. Les Florentins perdirent ainſi

(*a*) Le même §. 42.

la gloire qu'ils s'étoient acquise par la défaite d'Alviano. On ne balança plus à lever le siege, surtout depuis que six-cens hommes de l'infanterie Espagnole qui étoit à Piombino, furent entrés dans la Place, par ordre de Consalve. L'armée des Florentins se retira donc le lendemain à Cascina. Peu de jours après quinze-cens autres fantassins Espagnols se rendirent encore à Pise; mais ils s'embarquerent bientôt pour l'Espagne, la paix étant faite avec la France (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Faits divers.

1506. L'année 1506 ne fournit rien de fort important pour l'Histoire de Florence. Les Florentins aidérent le Pape Jules II à se rendre maître de Bologne, mais la guerre de Pise languit. Petrucci, engagea les Génois & les Lucquois à sécourir les Pisans, ce qui empêcha les Florentins de faire inutilement le dégat sur les terres de Pise. Peu de tems après les Génois se révolterent contre le Roi de France, & les Pisans se trouverent en état d'envoyer à leur secours Tarlatino leur Général, avec quelques troupes; mais les Génois ne furent pas longtems sans être contraints de rentrer sous l'obéissance de Louis XII. Ce Prince fut si mécontent de l'empressement des Pisans à sécourir les Génois, qu'il promit aux Florentins de leur aider à recouvrer Pise. Mais Ferdinand le fit changer de résolution, en promettant qu'il engageroit les Pisans à rentrer volontairement sous la domination des Florentins, qui avoient promis en ce cas de se liguer avec lui, & de lui payer cent-vingt mille ducats (*b*). 1507.

Opiniâtreté des Pisans.

Mais Ferdinand avoit promis au delà de ce qu'il pouvoit tenir; il ne put jamais porter les Pisans à se soumettre aux Florentins, bien qu'ils offrissent de se donner à lui. Pour empêcher que le Roi de France ne profitât de cette affaire, il déclara aux Ambassadeurs de Florence, que s'ils entreprenoient de recouvrer Pise sans sa participation, il s'y opposeroit. Il changea d'avis, & dans la conférence qu'il eut à Savone avec Louis XII, ces deux Princes convinrent que Pise seroit rendue aux Florentins, qui leur donneroient pour cela de l'argent à l'un & à l'autre. Cependant l'ardeur des Pisans étoit fort rallentie par l'épuisement où ils se trouvoient. Les gens de la campagne, qui étoient en plus grand nombre que les bourgeois, voiant que les Florentins étoient toujours les maîtres de détruire leurs moissons, vouloient qu'on pensât à un accommodement. Les bourgeois d'autre part étoient résolus de s'ensévelir sous les ruines de leurs maisons, plutôt que de rentrer sous la domination des Florentins; cependant leurs affaires étoient en mauvais état. Les Génois n'osoient plus les sécourir, étant eux-mêmes sujets de la France; les Lucquois, qui les avoient assistés au delà de leur pouvoir, ne pouvoient plus les aider, & Petrucci ne vouloit, ni faire la dépense de les assister, ni courir aucun risque pour eux (*c*).

Négociations au sujet de Pise.

1508. En l'année 1508 l'Italie se vit plus tranquille par la trêve qui fut conclue entre l'Empereur, le Roi de France & les Vénitiens. Louis se persuada que les Florentins avoient favorisé l'Empereur. Il envoya à Florence Michel Ricci, chargé de se plaindre de cette partialité & de ce qu'ils avoient refusé de l'assister contre ses ennemis; mais en même tems de déclarer que

(*a*) Le même, §. 43, 44.
(*b*) Le même L. VII. §. 23.
(*c*) Là même.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

le Roi vouloit bien oublier le paſſé, moyennant qu'ils promiſſent de n'entreprendre rien ſans ſon aveu contre la ville de Piſe. Le grand but de Louis étoit au fond de s'aſſurer pour lui ſeul l'argent, qu'il étoit convenu de partager avec le Roi d'Eſpagne, avant ſa rupture avec Maximilien. Les Florentins le ſentirent; ils alléguerent la néceſſité où ils s'étoient trouvés de ménager Maximilien; rappellerent les engagemens que le Roi avoit pris par rapport à Piſe, & témoignerent leur ſurpriſe de ce qu'il s'intéreſſoit ſi fort pour les Piſans, qui avoient aſſiſté les Génois contre lui; & enfin firent valoir la liberté qu'on leur avoit laiſſée d'agir contre la ville de Piſe (*a*).

Etat de l'Italie.

Ferdinand, le Prince le plus politique de ſon tems, eut connoiſſance de la négociation de Ricci, & envoya un Ambaſſadeur à Florence. Ce Miniſtre paſſa d'abord à Piſe, où il encouragea les habitans à une vigoureuſe défenſe. Pour tout dire, le procédé des deux Rois fut honteux. Ni l'un ni l'autre ne s'embarraſſoit des Piſans; il s'agiſſoit ſeulement entre eux de ſavoir qui tireroit le plus d'argent des Florentins. Deſorte que la reſtitution de Piſe traina en longueur par les vues intéreſſées de deux grands Rois.

Pour avoir une juſte idée de la ſituation des Florentins en ce tems-là, il faut connoitre quel étoit l'état de l'Italie. Le Pape Jules II étoit Génois d'origine; aiant envie d'affranchir ſa patrie de la domination des François, il fit quelques propoſitions à ce ſujet aux Vénitiens. Ceux-ci étoient maîtres de Rimini, de Faënza, de Ravenne & de pluſieurs autres places qui avoient appartenu au Duc de Valentinois, & Jules les revendiquoit pour le Saint Siege. Comme il vit bien que les Vénitiens ne les reſtitueroient pas aiſément, il forma une ligue contre eux compoſée de preſque toutes les Puiſſances de l'Europe, qui toutes, ſans en excepter les Florentins, avoient des prétentions ſur des terres poſſédées par les Vénitiens. Cette Ligue eſt celle qu'on appelle la Ligue de Cambrai. Les Vénitiens étoient en ce tems-là au plus haut point de leur puiſſance, & les Turcs, dont ils avoient le plus à craindre, n'étant point du nombre des Confédérés, ils réſolurent de braver tous leurs ennemis. Leurs immenſes richeſſes contribuerent également à les mettre en danger & à leur ſureté, pendant qu'ils entretenoient bien leurs armées, ils rendirent la ligue contre eux plus puiſſante. Le Pape commença par les cenſures Eccléſiaſtiques, que les Vénitiens mépriſerent. Il leur offrit de ſe retirer de la Ligue, qui ſe diſſiperoit alors, s'ils vouloient lui rendre Rimini & Faënza: la propoſition fut rejettée; enſorte que, malgré leurs interêts oppoſés, le Pape, l'Empereur, les Rois de France & d'Eſpagne, & pluſieurs autres Puiſſances prirent les armes contre la République.

Opérations contre Piſe.

Tel étoit l'état de l'Italie au commencement de l'année 1509. Les Florentins jugerent que la conjoncture étoit favorable pour recouvrer Piſe. Ils avoient de nouveau ravagé le territoire de cette ville, & pris à leur ſolde le fils de Bardella de Porto Veneré, avec quelques vaiſſeaux pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans Piſe par eau. Cela réduiſit les Piſans à une telle miſere, que les Génois & les Lucquois en eurent pitié, deſorte qu'ils équip-

(*a*) Le même, §. 33.

équiperent une petite escadre, chargée de vivres. Les Florentins de leur part joignirent aux Vaisseaux qu'ils avoient un bâtiment Anglois, qui se trouva dans le port de Livourne, avec quelques Flutes & quelques Brigantins. En même tems ils borderent les deux rivages de l'Arno de troupes & d'artillerie. Ces précautions rendirent inutiles les généreuses intentions des Génois & des Lucquois. Pour obliger les derniers à la neutralité, les Florentins envoyerent de Cascina un détachement dans le Port de Vioreggio, avec ordre de piller les magasins d'étoffe de soie qui appartenoient aux marchands de Lucques. Cette résolution fit tant de peur aux Lucquois, qu'ils entrerent en traité avec les Florentins, & on convint, qu'il y auroit une alliance défensive entre les deux Républiques pour trois ans, pendant lesquels les Lucquois ne pourroient en aucune maniere sécourir les Pisans, & qu'en cas que les Florentins reprissent la ville de Pise dans un an, cette alliance seroit censée conclue pour douze autres années, & que pendant qu'elle dureroit, ils ne pourroient troubler les Lucquois dans la possession de Pietra Santa & de Mutroné, sans préjudice néanmoins de leurs droits sur ces Places (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Les besoins des Rois de France & d'Espagne furent encore plus utiles aux Florentins dans cette circonstance. Ces Princes avoient besoin d'argent, & les Florentins eurent la sagesse de ne vouloir point en fournir, ni d'entrer dans la Ligue de Cambrai, à moins que les deux Rois n'abandonnassent entierement les Pisans. Il faut avouer que les deux Princes en agirent d'une façon bien honteuse, l'un envers les Pisans, & l'autre envers les Florentins. Le Roi Catholique avoit pris les Pisans sous sa protection, & offroit de les abandonner pour une somme d'argent. D'autre part le Roi de France avoit promis plusieurs fois aux Florentins son secours pour recouvrer Pise; au lieu de remplir ses engagemens, il envoya des troupes au secours des Pisans, de peur qu'ils ne fussent obligés de se rendre, sans qu'il tirât aucun profit de leur réduction. Après bien des difficultés, le Traité fut conclu. On stipula, que ni les deux Rois, ni leurs Alliés ne pourroient assister les Pisans directement ou indirectement. Qu'en cas que Pise fût réduite dans un an, les Florentins payeroient cinquante mille ducats, dans de certains termes, à chacun des deux Rois. Qu'il y auroit ligue entre eux pour trois ans, à commencer du jour de cette réduction; & qu'en vertu de cette alliance, les Florentins seroient obligés de défendre les Etats des deux Rois en Italie avec trois-cens hommes d'armes; & que ces deux Princes seroient tenus de fournir le même secours pour la défense de la République de Florence (*b*). Outre ces conventions, l'avarice en fit faire à Louis une secrete, par laquelle les Florentins lui promirent encore cinquante mille ducats, outre vingt-cinq mille à la disposition du Cardinal de Rouen.

Traité des Rois de France & d'Arragon avec les Florentins. 1509.

Quand tout fut reglé les Conféderés de la Ligue de Cambrai se préparerent à attaquer les Vénitiens, qui aiant fait d'inutiles efforts pour prévenir l'orage, se mirent en devoir de se bien défendre. L'Histoire de cette guerre, par laquelle les Vénitiens furent dépouillés de presque tous leurs Domaines en Terre ferme, n'est point de notre sujet. Il suffira de dire

Les Florentins pressent Pise.

(*a*) Le même L. VIII. §. 5. (*b*) Le même, §. 6.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

que la Ligue de Cambrai fut très-avantageuse aux Florentins, en détournant l'attention de toutes les Puissances d'Italie de dessus de Pise. Ils ne laisserent pas de trouver bien des difficultés à la réduire. Les Lucquois sécouroient secretement les Pisans, nonobstant le Traité avec les Florentins. Les habitans de Pise & surtout la jeunesse, s'obstinoient à ne point vouloir se soumettre. D'ailleurs par la situation de la ville, il étoit presque impossible à leurs ennemis, de leur couper entierement les vivres. Mais avec tout cela les secours qu'ils recevoient n'étoient gueres proportionnés à leurs besoins. Le Peuple & les gens de la campagne témoignoient de la répugnance à soutenir davantage la disette: desorte que ceux qui gouvernoient proposerent d'entrer en négociation pour un accommodement, par la médiation du Seigneur de Piombino. Les Florentins accepterent la proposition, & le fameux Machiavel, alors Secretaire de la République de Florence, se rendit à Piombino. Cette négociation ne rallentit pas néanmoins les opérations de la guerre contre Pise. Les Florentins diviserent leurs troupes en trois corps, & par là serrerent la ville plus qu'elle ne l'étoit. Cela engagea les Pisans à avoir recours à une ruse. Un jeune homme d'entre eux, nommé Alfonse del Mutolo, avoit été pris quelque tems auparavant par les Florentins, & en avoit été fort bien traité; on le jugea par cette raison propre à les tromper. Il offrit de livrer une des portes de la ville aux troupes qui étoient postées à Saint Jaques, qui devoient s'avancer pendant la nuit. Le dessein des Pisans étoit d'introduire dans la ville une partie de ces troupes, de faire main basse sur elles, & en même tems d'attaquer un autre quartier des Florentins. Mais la circonspection de ceux-ci fit avorter le projet; ils marcherent avec tant de précaution, qu'il ne périt qu'un petit nombre de soldats, qui s'étoient avancés au signal dont on étoit convenu (*a*).

Réduction de cette ville.

Le mauvais succès de cette tentative augmenta la misere dans Pise; beaucoup de personnes mouroient de faim. Malgré cette affreuse nécessité, ceux qui commandoient dans la Place persistoient dans leur opiniâtre résolution de ne point rentrer sous la domination des Florentins. Ils tâcherent de mettre dehors les bouches inutiles, mais les Florentins les y rechassoient, ou les fesoient mourir. Ils imaginoient tout ce qu'ils pouvoient pour tromper le Peuple, surtout ils lui fesoient espérer du secours de l'Empereur Maximilien. Ils avoient effectivement quelque raison d'en attendre de lui. Il avoit été exclus de la négociation des Rois de France & d'Espagne avec les Florentins, & l'acquisition de Pise lui auroit été d'une grande utilité pour ses desseins. Son indigence & sa légéreté lui firent perdre une occasion si favorable. Un grand nombre de gens de la campagne, voiant qu'il n'y avoit plus aucune espérance de secours, se souleverent, & forcerent les Chefs à renouer la négociation avec les Florentins. Elle fut d'abord reprise avec Alamanno Salviati, un des Commissaires de l'armée, & ensuite transférée à Florence, où les Députés de Pise se rendirent. Enfin malgré les efforts que les Chefs des Pisans firent pour le rompre, le Traité fut conclu à des conditions très-favorables pour les Pisans. Non seulement on leur pardon-

(*b*) Le même, §. 24.

na tout ce qu'ils avoient fait contre la République & contre les Particuliers, mais on leur accorda encore, plusieurs privileges, & on les déchargea de la restitution des effets qu'ils avoient pillés, lorsqu'ils se révolterent. C'est ainsi que se termina la guerre entre les Pisans & les Florentins; ceux-ci se firent beaucoup d'honneur par la sagesse avec laquelle ils conclurent ce Traite, & par la fidelité avec laquelle ils l'exécuterent (*a*).

Négociation avec l'Empereur.

L'Empereur étoit alors au cœur de l'Italie avec son armée, & il prétendoit y jouir de tous les droits des Empereurs Romains; en conséquence il renouvella ses prétentions sur Florence comme étant un fief de l'Empire, & fit des difficultés au sujet de la réduction de Pise. Le Roi de France, pour ne pas perdre le reste de la somme que les Florentins devoient lui payer, leur conseilla de s'accommoder avec Maximilien. Ils envoyerent à ce Prince, qui étoit à Verone, des Ambassadeurs, du nombre desquels étoit Pierre Guichardin, pere de l'Historien. Comme l'Empereur avoit toujours besoin d'argent, ces Ministres convinrent au nom de la République, de payer à ce Prince quarante mille ducats, moyennant quoi ils obtinrent de lui d'amples privileges, portant confirmation de leur liberté, de jurisdiction dans les Etats qu'ils possédoient, & enfin une décharge entiere de tout ce qu'ils pouvoient lui devoir du passé (*b*).

Projets du Pape. 1510.

En ce même tems les Confédérés de la Ligue de Cambrai n'étoient pas fort unis entre eux. Jules II profita de l'occasion pour parvenir à son grand but, qui étoit de chasser les François d'Italie. Cela donna lieu à diverses négociations, qui sont étrangeres à notre sujet. Les Florentins demeurerent inviolablement attachés à la France. Bientôt l'Empereur & le Roi de France conçurent autant de jalousie contre le Pape, qu'ils en avoient eu contre les Vénitiens, & renouvellerent leurs conventions sur le pied de la Ligue de Cambrai. Pour intimider davantage le Pape, le Roi convoqua à Tours une assemblée du Clergé de son Royaume, qui décida qu'il étoit permis de faire la guerre au Pape, comme Prince temporel, & qu'on n'envoyeroit plus d'argent à Rome. Les Florentins eurent le courage de persister dans l'alliance de la France, & fournirent même au Roi deux-cens hommes d'armes pour la defense du Duché de Milan, en vertu du Traité fait avec lui. Louis les leur avoit demandés, non qu'il en eut proprement besoin, mais pour les brouiller davantage avec le Pape (*c*). Le Gonfalonier Pierre Soderini étoit principalement celui qui retenoit les Florentins dans les intérêts de la France. Le Cardinal de Medicis trâma une conjuration pour le faire assassiner, & on prétend que le Pape y avoit trempé. Il avoit tenté inutilement toutes sortes de voies pour attirer les Florentins dans son parti; mais ceux-ci au contraire, pour faire plaisir au Roi, venoient de rompre la trêve avec les Siennois.

Divisions en Italie.

D'autre part le Pape agissoit vigoureusement tant par ses intrigues que par la guerre. Le Roi de France, par une épargne hors de saison, indisposa les Suisses en refusant d'augmenter les pensions qu'il leur donnoit, desorte qu'ils refuserent de renouveller leur Traité avec lui. Les Vénitiens,

(*a*) Là même.
(*b*) Le même §. 31.
(*c*) Le même L. IX. §. 30.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

qui avoient reconquis une grande partie de leurs domaines, s'étoient liés avec le Pape. Ferdinand le Catholique avoit renoncé à la Ligue de Cambrai, pour obtenir l'investiture du royaume de Naples, que Jules lui avoit donnée, le jeune Roi d'Angleterre même, qui étoit Henri VIII, le plus riche & le plus puissant Prince de l'Europe en ce tems-là, se déclara pour le Pape. Louis XII manqua certainement de politique dans cette conjoncture. Bien qu'il fut allié avec l'Empereur Maximilien, tout le poids & toute la dépense de la guerre tomboit sur la France. Louis fut obligé de donner cent mille écus à l'Empereur avant qu'il pût faire agir ses troupes, outre six mille pour obtenir l'inutile investiture du Duché de Milan. En un mot, ce successeur des Empereurs de Rome, ainsi qu'il se qualifioit, étoit à la solde de tous ceux qui étoient en état de le payer. Le Roi de France, encouragé par son alliance avec les Florentins, prit la défense du Duc de Ferrare, dont le Pape prétendoit que les Etats appartenoient au Saint Siege. Il fut même si peu politique, sinon si injuste, que de promettre de mettre Maximilien en possession de Rome, de l'Etat Ecclésiastique & de toute l'Italie, à l'exception de Milan, de Gênes, des domaines des Florentins, & du Ferrarois (*a*).

Entreprises du Pape.

Maximilien, qui trafiquoit de ses titres comme de ses troupes, prêta son nom à Louis, pour assembler un Concile Général, afin d'abaisser l'autorité spirituelle du Pape, pendant qu'on anéantiroit sa puissance temporelle. Ce qui encourageoit les deux Monarques, c'est que le projet d'un Concile étoit appuié par plusieurs Cardinaux mécontens. On vit bientôt que Louis avoit pris de fausses mesures. Pendant qu'il s'occupoit à consulter son Clergé, & à s'assurer de la légitimité de ses desseins, le Pape mettoit des armées sur pied. Vers la fin de Septembre 1510, il fit entrer dans le Ferrarois une armée, qui courut & ravagea tout le pays, pendant que deux Escadres des Vénitiens entrerent dans le Po. Le Roi d'Arragon & ces Républicains avoient promis aussi à Jules de lui envoyer des troupes. Comme les François avoient des troupes à Ferrare, le Pape ne jugea pas àpropos d'attaquer cette ville, les troupes Vénitiennes & Espagnoles n'étant pas encore arrivées. Des raisons de politique retarderent leur jonction avec lui. D'autre part, la mesintelligence entre les Généraux François, & l'indigence de Maximilien qui fit mutiner ses soldats Allemands, favoriserent Jules, qui se conduisit avec une fermeté surprenante.

Bien qu'il eut soixante-dix ans passés, & qu'il fut infirme, quoique ses Alliés lui manquassent, il persista constamment dans son projet de soumettre Ferrare, comme il avoit déja fait Modene. Le Duc d'Urbin commandoit son armée, mais elle étoit composée de gens ramassés à la hâte, mal armés, mal payés, & moins nombreux que les François. D'ailleurs le Duc de Ferrare reprit le Polesin de Rovigo, & plusieurs places; il défit aussi les escadres Vénitiennes, & empecha leurs troupes de joindre celles du Pape. Tant de circonstances imprévues ne furent pas capables de faire renoncer le Pape à son projet favori, de chasser d'Italie tous les Etrangers ou les *Barbares*, ainsi qu'il les appelloit, avec ses seules forces. Le Roi

(*a*) Là-même §. 29.

de France avoit indiqué en ce tems-là la tenue d'un Concile Général à Lyon : & on vit éclater la mesintelligence entre le Pape & les Cardinaux de Sainte-Croix, de Cosenze, de Baieux, de Saint Malo, & Saint Severin, qui le quitterent & se retirerent à Florence.

Les Florentins commençoient alors à chanceler par rapport à leur alliance avec les François, en voiant la desunion qui regnoit entre eux, & que Louis n'étoit pas venu en personne à leur secours, ainsi qu'il l'avoit promis. Ils ne laisserent pas de recevoir les Cardinaux mécontens avec beaucoup de civilité, leur aiant accordé un sauf-conduit, que la République s'étoit reservé le pouvoir de révoquer. Le Pape sollicita les Cardinaux mécontens de se rendre auprès de lui à Bologne, & il y en eut trois qu'il menaça de son indignation, s'ils n'obéissoient pas. Les Florentins n'oserent pas l'irriter, & ce fut inutilement que les Cardinaux solliciterent un nouveau sauf-conduit; on leur signifia de se retirer, & ils se rendirent à Milan par la Lunigiana (*a*).

Le Pape assiégé dans Bologne.

Le Maréchal Chaumont d'Amboise Général des François dans le Ferrarois, remporta divers avantages, conjointement avec le Duc. Par le conseil des Bentivoglio, que le Pape avoit chassés de Bologne, Chaumont entra dans le Bolonois, & s'approcha de Bologne, qu'il remplit de consternation & de terreur. Il faut que le Pape ne regardât pas alors les Florentins comme ses ennemis, puisqu'il envoya ce qu'il avoit de plus précieux dans le Monastere dellé-Muraté à Florence. Il fit d'aigres reproches à l'Ambassadeur de Venise, de l'inaction de l'armée Vénitienne. Pressé par les Ambassadeurs étrangers & par ses amis de traiter avec Chaumont, il fut tellement combattu entre l'orgueil & la nécessité, qu'il en fut malade, & consentit enfin d'envoyer Jean François Pic, Comte de la Mirandole, pour traiter avec Chaumont. Ce Général avoit intérieurement autant d'envie de s'accommoder que le Pape; il envoya par le Comte les conditions qu'il demandoit. Le Pape les trouva dures, & laissa écouler le tems fixé pour rendre réponse, sans se décider. Ses espérances se ranimerent sur le soir, par l'arrivée de quelques troupes de Venise, & par la nouvelle que les autres & les Espagnols marchoient à son secours. Il donna alors un libre cours à son indignation contre les François, & menaça de les excommunier tous, s'ils n'abandonnoient le Duc de Ferrare. Chaumont se seroit moqué de cette menace, si l'Ambassadeur d'Angleterre ne lui avoit déclaré, que s'il approchoit plus près de Bologne, dont il étoit à trois milles, son Maître regarderoit cette démarche comme une déclaration de guerre entre la France & l'Angleterre. C'étoit-là la véritable raison qui avoit fait souhaiter la paix à Chaumont; sachant bien que la partie ne seroit pas égale: desorte qu'il se détermina à se retirer & alla camper à Rubiera (*b*).

Siege de la Mirandole. 1511.

Le Pape parla alors plus haut que jamais, & déclara aux Ambassadeurs qu'il n'entendroit à aucune paix, a moins qu'il ne fut maître de Ferrare; & malgré le mauvais état de sa santé, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur aux affaires de la guerre, se donnant plus de peine & de fatigue qu'un Officier subalterne. Il changea de ton avec les Florentins, & eut moins

(*a*) Le même §. 23.

(*b*) Le même §. 25.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

d'égards pour eux que dans le tems qu'il étoit dans la peine. Son armée prit Concordia d'assaut, & vers la fin de Decembre forma le siege de la Mirandole. Dans les commencemens on le fit avec bien de la difficulté: mais au mois de Janvier 1511, le Pape impatient de la lenteur avec laquelle il avançoit, partit de Bologne avec trois Cardinaux, se rendit au camp, prit le commandement de l'armée, & se logea dans une petite Eglise, exposée au feu de la Place. Il étoit tout le jour à cheval ou à la tranchée, animant ses soldats & pressant les travaux. La garnison, commandée par Alexandre Trivulce, se défendit courageusement; la veuve du Comte Louis, mort depuis dix-huit mois, étoit dans la place, & fort attachée aux François, étant de la maison de Trivulce. Le Roi de France avoit donné ordre de sécourir à tout prix la Mirandole: mais Chaumont, qui haïssoit les Trivulces, au lieu de venir au secours des assiégés, alla à Milan. Une forte gélée étant survenue, la ville & la Citadelle se rendirent par capitulation. Cet événement fit beaucoup de tort aux armes de France en Italie, & attira tant de blâme sur Chaumont, qu'il tomba malade & mourut (*a*).

Cependant il y avoit une négociation secrete entre le Pape & l'Empereur. Maximilien, voiant qu'il ne devoit pas s'attendre à tirer davantage d'argent de la France, & qu'il pourroit en avoir du Roi d'Angleterre, résolut de se détacher du parti de Louis. Il demanda que le Pape lui remit Modene; Jules, qui appréhendoit que les François s'en rendissent maîtres, y consentit, pour pouvoir pousser la guerre avec plus de vigueur contre Ferrare.

Progrès des François.

Louis XII envoya de nouvelles troupes en Italie, sous le commandement de Jean Jaques Trivulce, de Gaston de Foix & d'autres habiles Capitaines, qui pendant quelque tems emporterent tout comme un torrent. Cependant l'Empereur traitoit de la paix, & son accommodement avec les Vénitiens étoit sur le point d'etre conclu. L'Evêque de Gurck, son Ministre, pressa le Pape de se relâcher sur l'affaire de Ferrare, mais Jules n'y voulut point entendre, desorte que l'Evêque partit brusquement. Au bout de quatre jours, le Pape voiant que le danger augmentoit par les progrès des François, envoya l'Evêque de Murray Ambassadeur de Jaques IV, Roi d'Ecosse, pour renouer la négociation. Sur ces entrefaites les François s'avancerent vers Bologne; le Pape quitta cette ville; les François y entrerent, l'armée du Pape & celle des Vénitiens furent mises en déroute, & on rasa la Citadelle. Jules fut extrémement mortifié de la perte de Bologne; il s'en retourna à Rome, étant pret à perdre ses conquètes & sa réputation. Ce qui redoubla ses chagrins c'est qu'il apprit alors la convocation du Concile, auquel il étoit sommé de se trouver en personne. L'Evêque de Murray continuoit ses négociations, & celui de Gurck l'avoit renvoyé au Pape au sujet des propositions, dont Jules lui-même avoit chargé ce Prélat, mais il ne reçut que des réponses vagues; desorte que les Commissaires de l'Empereur, & ceux du Roi de France fixerent la tenue du Concile au premier de Septembre (*b*).

(*a*) Le même §. 20, 31, 36. (*b*) Voy. *Guichardin* L. IX; en divers endroits.

En ce tems-là, les Florentins n'étoient ni craints, ni haïs d'aucune Puissance; mais ils avoient rétabli leurs finances à la faveur de la neutralité qu'ils avoient embrassée. Ils n'avoient gueres sujet d'être contens du Pape, & il se rencontroit bien des difficultés pour le choix du lieu où se tiendroit le Concile. Le Roi de France proposa Pise, parceque cette ville dépendoit des Florentins, auxquels il pouvoit se fier. Les Florentins n'osoient d'une part refuser le Roi, & de l'autre ils connoissoient le danger d'assembler un Concile malgré le Pape. Ils y consentirent néanmoins, mais ils tinrent la résolution si secrete, que, bien que prise dans un Conseil de cent-cinquante personnes, les Cardinaux, ni le Pape n'en eurent aucune connoissance (*a*).

SECTION VIII. *Histoire de* Florence *depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

Concile de Pise.

Inconstance du Roi de France.

Après la prise de Bologne, les François étoient les maîtres de s'emparer de Rome & de l'Etat Ecclésiastique. Le Pape n'avoit desormais d'autre ressource que la médiation du Roi d'Ecosse, & la crainte que Louis XII avoit du côté de l'Angleterre. Tout le monde sait que Henri VIII étoit vain & ambitieux; il obtint en ce tems-là le titre de *Défenseur de la Foi*, que ses successeurs ont toujours pris depuis, en réitérant ses instances auprès du Roi de France, pour qu'il ne poussât point ses conquêtes en Italie. Peut-être que Louis fut aussi retenu par le respect pour la Religion. Quoiqu'il en soit toute l'Europe fut étonnée de le voir changer tout à coup de sentimens envers le Pape. Il défendit qu'on fît en France aucunes réjouissances publiques pour l'heureux succès de ses armes. Il ordonna à Trivulce de laisser Bologne aux Bentivoglio, qui, pour obéir à sa volonté, déclarerent qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec le Saint Siege. Louis dit même, que par respect pour l'Eglise, il vouloit demander humblement pardon à sa Sainteté. Au lieu d'adoucir le Pape par ces soumissions, elles ne servirent qu'à le rendre plus fier & plus intraitable. Le Roi avoit même fait sortir ses troupes de Toscane, & fait congédier presque toute son infanterie; il avoit été jusqu'à dire à l'Ambassadeur d'Ecosse, qu'il n'y avoit presque rien qu'il ne fît pour se reconcilier avec le Pape. Celui-ci profita de la modération du Roi, & entre autres conditions dures qu'il prescrivoit au Duc de Ferrare, il demandoit que ce Prince lui remit toutes les villes qu'il avoit dans la Romagne. Louis accorda tout; mais sa condescendance ne servit qu'à engager Jules à multiplier ses demandes, ensorte qu'aiant poussé la patience de ce Prince à bout, le Roi prit les Bentivoglio & Bologne sous sa protection, & leur envoya un puissant secours pour les défendre. L'irrésolution de Louis, l'indigence de Maximilien, & l'affoiblissement des Vénitiens, dérangerent les affaires d'Italie, ensorte qu'il n'y avoit aucune des Puissances qui pût compter sur l'autre; le Pape seul y gagnoit. Méprisant le petit nombre de Cardinaux, qui avoient concouru à l'indiction du Concile de Pise, il en indiqua lui-même un à Rome, pour le premier de Mai 1512. Tout cela ne l'empêchoit pas de continuer à négocier avec Louis XII par le moyen de l'Ambassadeur d'Ecosse; en même tems il travailloit à se fortifier en fesant alliance avec les Vénitiens & les Espagnols; surtout il se fit une affaire de regagner les Florentins (*b*).

(*a*) Le même §. 48.

(*b*) Le même L. X. §. 1-3.

SECTION VIII *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

Comme il sentoit qu'il leur avoit donné des sujets de mécontentement, il appréhendoit qu'ils ne fissent venir des Troupes Françoises à leur secours contre les Siennois, pour reprendre Montepulciano, située sur les frontieres de l'État Ecclésiastique. Ainsi au lieu de mettre cette Place en état de défense, lui & Petrucci, plein de la même crainte, mais obligé à garder des mesures, se réunirent pour négocier une ligue défensive entre les Florentins & les Siennois, & la restitution de Montepulciano aux premiers. A la fin, après avoir applani bien des difficultés, Simonetta, Agent du Pape, fit conclure la ligue entre les deux Républiques pour vingt-cinq ans, dans le même tems que Montepulciano fut rendue aux Florentins, qui confirmerent les anciens privileges de la ville. Cet accommodement fut fort utile au Pape. Les Venitiens avoient défait les François & les Allemands & reconquis une partie de leurs domaines. Louis attribua leurs succès à la pauvreté & à la lenteur de Maximilien; celui-ci se refroidit d'abord à l'égard du Concile de Pise, puis demanda qu'il fût transféré ailleurs. Les embarras du Roi de France se multiplioient de jour en jour, & étant sur le point d'avoir la guerre avec l'Angleterre, il n'étoit pas moins porté à la paix; mais le Pape ne vouloit entendre à aucun accommodement, à moins qu'il ne se désistât du Concile convoqué à Pise, & qu'on ne restituât Bologne au Saint Siege. Louis n'avoit pas de peine à se rendre sur le premier article, mais il déclara qu'il défendroit Bologne, comme il feroit Paris même. L'obstination du Pape étoit fomentée par Ferdinand le Catholique, dont la duplicité & la mystérieuse politique étoient connues de tout le monde, & qui redoutoit la reconciliation du Pape avec le Roi de France (*a*).

Les Florentins recouvrent Montepulciano.

Ouverture du Concile de Pise. Divisions à Florence.

Le premier de Septembre, on fit à Pise les cérémonies de l'ouverture du Concile. Le Pape en fut fort irrité contre les Florentins, qui lui avoient des obligations si récentes, & il mit en interdit les villes de Florence & de Pise. Pour les intimider davantage, il donna au Cardinal de Medicis la Légation de Perouse, & ensuite celle de Bologne. Cette conduite de Jules, & la froideur sensible que le Roi de France témoignoit pour appuyer le Concile de Pise, donnerent tant d'inquiétude aux Florentins, qu'ils ne favoriserent ni le Concile, ni les Cardinaux mécontens. On vit en même tems l'effet des intrigues des Medicis & de leurs amis dans Florence. Le Gonfalonier Soderini, & le Cardinal de Volterre son frere gouvernoient aussi absolument que l'avoient fait les Medicis. Il est vrai que l'autorité souveraine résidoit dans l'Assemblée du Peuple, mais elle suivoit les impressions du Gonfalonier. Les Florentins étoient trop clairvoians, pour ne pas voir, qu'il n'y avoit que l'apparence d'un Gouvernement populaire. Le Gonfalonier & son frere étoient toujours partisans déclarés de la France, & plusieurs des Florentins, quoique d'ailleurs ennemis des Medicis, témoignoient moins d'éloignement pour eux, par jalousie contre Soderini. Le Cardinal de Medicis étoit jeune, actif, libéral, doux & poli plus qu'aucun homme de son tems. Il étoit parfaitement instruit de tout ce qui se passoit à Florence, & n'ignoroit pas les dispositions du Public. Au lieu de ne témoigner de la bienveillance qu'aux anciens amis de sa famille, comme auroit fait

(*a*) Le même §. 9.

Section VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

fait un petit génie, il fesoit beaucoup d'accueil & de caresses à tous les Florentins en general, son crédit à Rome, lui fournissoit souvent des occasions de leur rendre service, & par là il avoit disposé les esprits favorablement pour lui. Son parti étoit fortifié par plusieurs jeunes gens de la Noblesse, qui par le mauvais état de leurs affaires avoient besoin de son appui. Plusieurs autres qui étoient effrayés de l'interdit du Pape, par un principe de religion ou de superstition, penchoient en faveur du Cardinal, par le crédit duquel ils se flatoient de faire lever les censures. Ceux qui ne l'aimoient point étoient intimidés par son pouvoir en qualité de Légat de Bologne; ensorte que les partisans des Medicis se montroient à Florence aussi ouvertement que jamais (*a*).

Appel des Florentins au Concile.

La République ne laissa pas de soutenir sa dignité contre le Pape; elle appella de l'interdit au S. Concile de l'Eglise Universelle. En conséquence de cet appel, les Florentins regarderent l'interdit comme nul, & obligerent le Clergé des quatre principales Eglises d'y célebrer publiquement le Service Divin.

Desseins du Pape contre les Florentins.

Pendant que les affaires étoient dans cet état, le Pape signa une ligue avec Ferdinand le Catholique & les Vénitiens, pour chasser tous les etrangers d'Italie. Cela ne servit qu'à rendre Jules plus fier & plus audacieux. Il assembla un Consistoire solemnel, où il se rendit en habits Pontificaux, & dégrada les Cardinaux, qui avoient concouru à assembler le Concile de Pise. Il sollicitoit en même tems vivement la venue des Espagnols, pour s'en servir à rétablir les Medicis à Florence (*b*).

Mesures qu'ils prennent.

L'ardeur de Jules fit tort à ceux qu'il vouloit servir. Les amis modérés des Medicis ne pouvoient soutenir l'idée d'être sous le Gouvernement Papal; la République songea à se mettre en état de défense. On proposa d'obliger le Clergé de fournir de grands subsides, à condition que ces fonds seroient déposés dans un lieu sur, & qu'on n'y toucheroit qu'en cas que l'on fut attaqué par le Pape, & qu'aussitôt que le danger seroit éloigné, on les rendroit à ceux à qui ils appartiendroient. Cette proposition trouva des oppositions, mais quand le Peuple fut assemblé, le Gonfalonier fit un long discours contre le Pape & les Medicis, qui fit tant d'effet, que la taxe passa (*c*).

La guerre se seroit infailliblement allumée en Toscane, sans la prudence de Pandolfe Petrucci; il représenta au Pape, que si l'on attaquoit les Florentins, cela ne serviroit qu'à les attacher davantage à la France, qui avoit intérêt de les soutenir; qu'ils n'étoient rien moins que bien disposés pour cette Couronne, & ne lui avoient rendu que de fort légers services; que Sa Sainteté réussiroit beaucoup mieux, en les traitant avec ménagement, & en attaquant Bologne, où il ne trouveroit gueres de résistance. Bien que le Conseil fût dicté par son propre intéret, on ne laissa pas de le suivre; & on vit bientôt que les Florentins n'avoient nullement envie d'aigrir le Pape (*d*).

Mauvais succès du Concile de Pise.

Les Cardinaux Schismatiques, qui n'avoient envoyé que leurs Procureurs

(*a*) Le même §. 11-13.
(*b*) Le même §. 15, 16.
(*c*) Le même §. 17.
(*d*) Là-même.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

à Pise, aiant appris que le Pape les avoit dégradés & excommuniés, s'étoient arrêtés au Bourg de San-Donino; les deux Cardinaux Espagnols se rendirent à Lucques; mais les trois Cardinaux François, accompagnés des Evêques de leur nation, prirent le chemin de Pise avec une escorte de trois-cens Lances aux ordres d'Odet de Foix, dans le dessein de s'en servir de Garde, pendant la tenue du Concile. Les Florentins avertis de ce dessein, qu'on leur avoit caché jusqu'au départ des Lances, résolurent tant par prudence, que par ressentiment de ne les point recevoir dans Pise. Ils alleguerent au Roi & aux Cardinaux des raisons plausibles de cette résolution. Le Cardinal de Saint Malo, qui avoit la direction des affaires du Concile, ne laissa pas de faire avancer les troupes sans bruit. D'autre part Louis XII avant promis aux Florentins qu'elles n'iroient point à Pise, ils envoyerent François Vettori au Cardinal de Saint Malo, pour lui notifier qu'ils s'opposeroient par les armes à l'entrée de troupes dans le Pisan. Dans le même tems, ils firent venir à Florence les principaux Pisans, qu'on soupçonnoit de favoriser les François, & logerent quelques troupes dans le voisinage de Pise.

Ce procédé des Florentins fit tant de plaisir au Pape, qu'il suspendit pour quelque tems l'interdit qu'il avoit jetté sur Florence & sur Pise. Les Florentins donnerent bientôt des preuves plus effectives encore à Jules du peu de cas qu'ils fesoient du Concile, par les mortifications qu'ils firent essuier aux Prélats qui s'étoient rendus à Pise. On ne témoigna pas le moindre respect pour eux, & quelques spécieux que fut le prétexte de réformer l'Eglise, il étoit évident que l'ambition & d'autres passions étoient l'unique motif de cette Assemblée. Le Clergé de Pise ferma même les portes de la Cathédrale aux membres du Concile, & refusa de concourir à aucune des cérémonies pour la premiere Session. Les Cardinaux en porterent leurs plaintes à Florence; les Magistrats ordonnerent qu'on ne leur refuseroit ni l'entrée des Eglises, ni les ornemens nécessaires pour le Service Divin, mais n'obligerent point le Clergé d'y assister. Ces démarches, ainsi que le remarque très-bien Guichardin (*a*), opposées les unes aux autres, partoient des divisions qui regnoient dans la République, & choquoient également le Pape & le Roi de France. Un accident délivra les Pisans du Concile: il s'éleva une querelle entre des soldats François & les habitans, dans laquelle il y eut beaucoup de monde blessé des deux côtés; ce qui détermina les Prélats à transférer le Concile à Milan, où ils furent reçus avec autant & plus de mépris & de haine qu'à Pise.

Caractere interessé des Suisses.

L'œconomie de Louis XII, & les longueurs de Maximilien entretenoient la division en Italie, le Pape & le Roi Catholique travaillerent à ménager un Traité entre l'Empereur & les Vénitiens; mais Louis, après bien des irrésolutions, retint Maximilien dans ses intérêts, & se proposa de lever de nouvelle infanterie. Les Suisses se donnoient au plus offrant, & la libéralité du Pape l'emportant sur l'œconomie du Roi, ils se préparoient à entrer dans le Milanés. Les plus sages Ministres de Louis lui conseilloient de gagner à tout prix l'amitié des Suisses, ce qu'il auroit pu faire avec la

(*a*) Le même §. 18.

somme de dix mille ducats; il n'en voulut rien faire. Avant que de se mettre en marche, les Suisses informerent le Sénat de Venise, qu'ils avoient dessein de chasser les François d'Italie & de sécourir la République, demandant qu'on leur fournit des vivres, de l'artillerie & cinq-cens chevaux, dont ils manquoient; le Sénat leur accorda ce qu'ils demandoient. Louis n'avoit pas prévu cette intelligence. Il avoit compté sur la saison avancée, sur ce que les Suisses n'avoient ni canon, ni cavalerie, sur le bon état de la frontiere, & sur la valeur de ses troupes. Les Suisses se rendirent à Varese, & delà envoyerent déclarer la guerre à Gaston de Foix, Lieutenant-Général du Roi dans le Duché de Milan. Comme il n'avoit que peu d'infanterie, il se tint sur la défensive, & se posta à Legnago. Les Suisses s'avancerent à Galera, où Gaston se présenta en bataille; mais comme ils attendoient des renforts, ils éviterent le combat. Mais peu après, leur armée se trouva de seize mille hommes, ce qui fit que les François reculerent jusqu'à Milan (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Les Suisses entrent dans le Milanés & s'en retournent.

Louis, qui sentit la faute qu'il avoit faite en aliénant les Suisses, écrivit à Gaston de ne point épargner l'argent pour s'accommoder avec eux. Le Pape & les Vénitiens négligerent de les soutenir, soit en leur envoyant de l'argent, soit en fesant une diversion. Ce procédé détermina les Suisses, quand ils furent à deux milles de Milan, de faire proposer à Gaston de donner à leur armée la paye d'un mois, moyennant quoi ils reprendroient le chemin de leur pays, mais on ne leur accorda point ce qu'ils demandoient. Ils ne laisserent pas de reprendre le chemin de la Suisse (*b*).

Divisions à Florence.

Le Roi voiant que le Milanés étoit en danger, ne négligea rien pour le mettre en sureté, de même que Bologne. Comme les Florentins pouvoient lui être fort utiles, leur pays étant situé entre Milan & la Romagne, il pria instamment la République de se joindre à lui avec toutes ses forces, sans se borner aux secours limités par les Traités. Les sentimens étoient partagés à Florence sur ce sujet. Un grand nombre de gens ne vouloient point qu'on prit parti en faveur d'une nation, qui avoit payé leurs services d'ingratitude, & manqué à ses promesses; qu'il suffisoit de remplir les engagemens qu'ils avoient pris; que le seul moyen de se faire respecter étoit de demeurer neutres, qu'ils se concilieroient par là la bienveillance des Vénitiens, du Pape & du Roi Catholique, & s'épargneroient bien de la dépense.

Le Gonfalonier Soderini, dont l'autorité dans l'Etat approchoit fort de celle d'un Dictateur perpétuel, étoit d'un autre sentiment. Il avoit un grand nombre d'ennemis puissans, & la faveur de Louis lui étoit nécessaire pour se soutenir. Il représenta que dans cette occasion les intérêts de la France & de la République étoient les mêmes; que si le Pape, les Vénitiens & le Roi Catholique avoient le dessus, ils tourneroient leurs armes contre Florence, & anéantiroient sa liberté; il rappella aussi les secours que la France avoit plusieurs fois donnés aux Florentins contre leurs ennemis. Toutes ses raisons ne purent néanmoins faire prendre une résolution décisive, parceque son extrême attachement à la France étoit connu. Les Florentins

(*a*) Le même §. 21. (*b*) Là-même.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

envoyerent même alors en Ambaſſade à la Cour d'Arragon, l'Hiſtorien Guichardin, Docteur en droit, âgé ſeulement de vingt-neuf ans, mais ſans lui donner aucunes inſtructions pour adoucir les Confedérés (*a*).

Guerre en Italie. 1512.

Peu de tems après la retraite des Suiſſes, les troupes Eſpagnoles & celles du Pape commencerent à défiler dans la Romagne. Toutes les villes que le Duc de Ferrare y poſſédoit ſe rendirent ſans coup férir à l'exception de Baſtia de Genivolo, qui fut emportée d'aſſaut & preſque toute la garniſon paſſée au fil de l'épée. Mais peu d'heures après, le Duc de Ferrare la reprit, & tous les Eſpagnols qu'on y avoit laiſſés furent maſſacrés par repréſailles (*b*).

Les troupes du Pape & celles d'Eſpagne s'étoient toutes aſſemblées à Imola, & etoient nombreuſes, Fabrice Colonne commandoit les Eſpagnols ſous le Viceroi de Naples, & le Cardinal de Medicis étoit à la tête de l'armée du Pape, en qualité de Légat. Leur grand objet étoit de reprendre Bologne; ils l'inveſtirent de façon à empêcher les François de venir au ſecours de cette ville. Le ſiege ſe fit avec beaucoup de lenteur, à cauſe que les aſſiégeans apprehendoient à tout moment d'être attaqués par les François. Le Cardinal de Medicis vouloit qu'on preſſât le ſiege, & ſe défioit des Eſpagnols, à cauſe que la mauvaiſe foi du Roi d'Arragon étoit connue. Ce qui l'excitoit encore, c'eſt qu'il recevoit tous les jours des couriers du Pape, que ſon caractere ardent rendoit impatient. Le Viceroi fut piqué de ce qu'un Eccléſiaſtique prétendoit regler les opérations de la guerre, & répondit vivement au Légat. Pierre Navarre, dont le Viceroi ſuivoit les avis, remontra qu'il ne falloit pas regretter deux ou trois jours pour faire les préparatifs néceſſaires, & à la fin on pouſſa le ſiege avec aſſez de vigueur. Les aſſiégés demanderent du ſecours à Gaſton, qui marcha d'abord, & fit lever le ſiege le dix-neuvieme jour. Mais dans le même tems les Vénitiens prirent Breſce & Bergame. Gaſton, aiant pourvu à la ſureté de Bologne, marcha avec une diligence extraordinaire au ſecours du château de Breſce, défit une grande partie de l'armée des Venitiens, & reprit Breſce; environ huit mille Venitiens périrent dans cette occaſion, parmi leſquels il y avoit nombre d'Officiers & de gens de diſtinction. Les autres Places que les Vénitiens avoient priſes, ſuivirent la deſtinée de Breſce; après quoi, Gaſton marcha contre l'armée des Alliés, qui etoit toujours dans le Bolonois (*c*).

Embarras de Louis XII.

Louis XII ſe trouvoit alors dans un extrême embarras, tant par la défiance où il étoit ſur le compte de l'Empereur qu'à cauſe que le Roi d'Angleterre ſe préparoit à lui faire la guerre. Après bien des négociations, il eut tout lieu de ſoupçonner que Maximilien vouloit ſe détacher de lui, & il tâcha de remplacer l'infanterie Allemande, qu'il avoit à ſon ſervice, par un nombre égal de Suiſſes. Il avoit continué à négocier avec le Pape, qui déclara qu'il n'écouteroit rien, ſi les villes de Bologne & de Ferrare n'etoient rendues à l'Egliſe. Le Roi s'adreſſa alors aux Florentins, & leur fit de nouvelles inſtances de ſe joindre à lui pour attaquer la Romagne, mais ils

(*a*) Le même §. 22.
(*b*) Le même §. 23.
(*c*) Le même §. 24-29.

ne lui donnoient que des réponses vagues. Le Viceroi de Naples avoit un Agent à Florence, qui etoit accueilli, & on a vu que la République avoit envoyé un Ambassadeur au Roi d'Arragon; tout cela donnoit des soupçons. Louis aiant proposé aux Florentins de renouveller l'alliance qui devoit expirer dans peu de mois, sans exiger d'argent, ils différoient de le faire. Le Pape avoit grand soin d'entretenir cette froideur pour les François, il avoit donné aux Florentins, de son propre mouvement l'absolution des Censures, & leur avoit envoyé Jean Gozzadini, l'un de ses Cameriers, en qualité de Nonce, pour les rassurer encore (a).

Siege & bataille de Ravenne.

Le Roi comprit qu'il ne devoit compter que sur ses propres forces; il donna ordre à Gaston de combattre l'armée des Alliés, le plutôt possible, & s'il étoit Vainqueur d'attaquer sans scrupule Rome. Pour diminuer la haine de cette expedition, il voulut qu'elle se fit au nom du Concile de Pise, au Légat duquel on remettroit toutes les conquêtes que l'on feroit. Gaston avoit reçut de nouvelles troupes de France, ainsi son armée se trouva composée de cinq mille Lansquenets, de cinq mille fantassins Gascons, de huit mille hommes Italiens ou François, & de seize-cens Lances; y compris deux-cens Gentilshommes Milanois. Cette armée devoit être jointe par le Duc de Ferrare avec cent hommes d'armes, deux-cens chevaux légers, & un nombreux train d'artillerie. Gaston, bien que jeune & naturellement plein d'ardeur, avoit de l'expérience, & se conduisit avec beaucoup de précaution. Il entra dans le Bolonois, où les ennemis étoient campés. Leur armée étoit moins nombreuse que celle de France, mais elle attendoit un renfort de six mille Suisses. Ils se tinrent sur la défensive, & se posterent toujours de façon que les François ne pouvoient les attaquer sans desavantage. Le Roi Catholique avoit donné des ordres exprès d'éviter le combat, autant qu'il seroit possible, parcequ'il comptoit que le Roi de France seroit dans peu obligé de rappeller ses troupes d'Italie, pour se défendre contre les Anglois. Les Confédérés se retirerent sous les murs d'Imola, où les François n'oserent les attaquer. Les deux armées firent alors différentes marches, toujours en bataille, mais sans en venir aux mains. Sur ces entrefaites, Maximilien conclut une tréve avec les Vénitiens; ce qui fit que Louis envoya à Gaston de nouveaux ordres de livrer bataille.

Ce Général pour y réussir, entreprit de faire le siege de Ravenne, pour attirer les Confédérés dans un lieu où il pût les combattre, comptant bien qu'ils voudroient sécourir cette ville. La Place étoit forte & par l'art & par sa situation; on y envoya Marc-Antoine Colonne pour la défendre, mais tous les Généraux des Confédérés furent obligés de lui promettre que l'armée iroit à son secours, si les François l'assiégeoient. Gaston se trouva dans un grand embarras; il ne pouvoit avoir des vivres qu'avec peine, parceque les Vénitiens avec leurs barques arrêtoient tout ce qui venoit de Lombardie par le Po, & qu'ils avoient fermé le passage aux barques qui venoient de Ferrare. Cela le détermina à donner un assaut assez témérairement, aussi fut-il répoussé avec grande perte. Les habitans ne laisserent pas d'être si

(a) Le même §. 30, 31.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

effrayés, qu'ils entrerent secretement en négociation pour capituler. Mais pendant qu'on traitoit, les Généraux des Confédérés, pour tenir parole à Colonne, s'avancerent au secours de la Place. Gaston ne balança point à retirer le canon des batteries, & résolut de combattre les ennemis. Guichardin rapporte le discours qu'il prétend que Gaston fit à ses soldats; mais il y a de l'apparence qu'il est de sa façon, n'étant qu'un tissu de passages des Anciens en pareilles occasions. Les deux armées étoient à peu près égales, à cause des renforts que les Confédérés avoient reçus, & la bataille qui se donna fut la plus sanglante, qui se fût donnée en Italie depuis plusieurs siecles. L'artillerie des François fit un terrible effet, & après un combat des plus opiniâtres les Confédérés furent défaits. L'infanterie Espagnole, aiant fait des prodiges de valeur, se retira en bon ordre, & comme si elle eut vaincu. Gaston en fut si piqué, qu'il fondit sur les Espagnols avec un escadron de cavalerie, mais il fut tué, & les Espagnols se retirerent comme en triomphe, tandis que le reste de l'armée des Confédérés fut dissipé. Les François firent un grand nombre de prisonniers. On compte qu'il resta seize mille hommes sur le champ de bataille, dont il y avoit quatre mille François (*a*).

Suites de cette bataille.

Les Florentins gardoient cependant une exacte neutralité, & protegerent les fuyards, qui se sauverent par leurs Etats. Les François furieux de la perte de leur Général, entrerent dans Ravenne, pendant qu'on traitoit de la Capitulation, & y exercerent de grandes violences. La plupart des villes de la Romagne se rendirent à eux, à l'exception des Citadelles d'Imola & de Forli. Nonobstant ces belles apparences, l'armée Françoise perdit toute son ardeur par la mort de Gaston, auquel la Palice succéda; mais quoiqu'homme de mérite, il n'étoit pas capable d'exécuter les projets de Gaston. Quand la nouvelle de la bataille arriva à Rome, les Cardinaux solliciterent vivement le Pape à faire la paix, ne doutant point que les vainqueurs ne fussent déja en marche pour venir à Rome, & qu'ils ne fussent joints par la plupart des grands Seigneurs de la Romagne. Mais Jules de Medicis, fils naturel de Julien, & cousin du Cardinal de Medicis, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Ravenne, vint de la part de ce Cardinal instruire le Pape du véritable état des choses. Il parut par son rapport, & par les représentations des Ambassadeurs d'Espagne & de Venise, que quelque considérable que fût la perte des Confédérés, on pouvoit la réparer aisément; que les Suisses étoient sur le point de se déclarer pour la Ligue; & qu'après tout, si le Pape étoit obligé d'abandonner Rome, il pouvoit se retirer à Naples ou à Venise (*b*).

Artifice du Pape.

Jules resta, comme à l'ordinaire longtems irrésolu; à la fin néanmoins il témoigna aux Cardinaux qu'il étoit disposé à faire la paix, mais sans s'expliquer sur les conditions; & quoiqu'il prît des mesures pour se sauver en cas de besoin, il ne laissoit pas de se mettre en état de continuer la guerre. Il se convainquoit tous les jours de la foiblesse de l'armée Françoise, dont les Généraux n'étoient pas en bonne intelligence, d'ailleurs il savoit que le Roi étoit indécis. Le Duc d'Urbin neveu du Pape, qui jusques-là avoit

(*a*) Le même §. 32-36. (*b*) Le même §. 37, 38.

été dans le parti de France; fit offrir à son oncle deux-cens hommes d'armes & quatre mille hommes de pied. Les Suisses étoient si piqués contre le Roi, qu'ils avoient interdit à ses Ambassadeurs l'entrée de leur Diete générale. Il y eut néanmoins en ce tems-là quelque espérance que la paix pourroit se conclure. Le Roi de France, effrayé des dangers dont il étoit environné, avoit chargé deux Cardinaux de déclarer au Pape, qu'il consentoit que Bologne fût rendue au S. Siege, que le Duc de Ferrare lui cédât ce qu'il possédoit dans la Romagne, qu'il s'obligeât de payer le cens sur l'ancien pied, & que le Concile de Pise fût aboli. Pour prix de sa condescendance, il ne demandoit au Pape que de faire la paix, de donner l'absolution des censures au Duc de Ferrare & de le rétablir dans ses droits. Il exigeoit aussi que les Bentivoglio fussent maintenus dans la possession de leurs biens particuliers, & que les Cardinaux & les Prélats, qui avoient adhéré au Concile de Pise, fussent rétablis dans leurs dignités.

Bien que ces conditions fussent bien plus avantageuses, que le Pape n'avoit lieu de les attendre de la part d'un ennemi victorieux, il connoissoit si bien la situation des François, qu'il résolut secretement de ne point faire la paix. Cependant l'état de ses affaires l'obligea de temporiser, il signa donc les articles qu'on lui avoit proposés. Immédiatement après il fit venir les Ambassadeurs d'Espagne & de Venise, & les chargea de faire savoir à leurs Maîtres, qu'il n'avoit aucun dessein de s'en tenir à ce qu'il avoit signé, & qu'il vouloit seulement endormir le Roi de France. Il parut bientôt que le Pape avoit pris fort bien ses mesures. Le bruit courut que les Suisses alloient attaquer le Milanés, ce qui fut cause que la Palice fut rappellé de la Romagne. Son départ dissipa la frayeur du Pape, qui bientôt se vit de nouveau le Maître dans la Romagne & dans l'Etat Ecclésiastique; les amis de la France firent leur paix particuliere, & garderent l'argent qu'ils avoient reçu du Roi (*a*).

Le Pape rejette ouvertement la paix.

Le 3 de Mai 1512, le Pape fit l'ouverture du Concile qu'il avoit convoqué pour l'opposer à celui de Pise, & l'on commença par poser pour fondement que cette assemblée étoit un légitime Concile, en qui résidoit toute l'autorité de l'Eglise Universelle. Louis XII desiroit toujours la paix, & il avoit appris après la bataille de Ravenne, que les Florentins avoient été priés de la part du Pape de procurer la paix; il envoya d'abord à Florence le Président de Grenoble avec des pouvoirs très-étendus. Lorsqu'il apprit ensuite que le Pape avoit signé les articles, il ne songea plus qu'à conclure tout-à-fait. Comme il appréhenda néanmoins que la retraite de l'armée ne fît changer le Pape de sentiment, il donna ordre à la Palice de retourner promptement en Romagne avec une partie des troupes. Cela ne donna pas plus d'envie à Jules de faire la paix. Le Cardinal d'Yorck, Ambassadeur d'Angleterre, accéda au nom du Roi son Maître à la Ligue. L'Empereur venoit de ratifier la trêve avec les Vénitiens, & le Roi Catholique avoit résolu d'envoyer Consalve en Italie avec de nouvelles troupes, pour couvrir le royaume de Naples. Tout cela détermina le Pape à ne point accepter les Articles qu'il avoit signés, mais il prétendit ne faire cette dé-

(*a*) Le même §. 38-40.

SECTION VIII. *Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

marche que par l'avis du College des Cardinaux & sur les représentations des Ministres d'Angleterre & d'Espagne (*a*).

Mépris qu'on témoigne pour le Concile de Pise.

Le Cardinal de Medicis, fait prisonnier a la bataille de Ravenne, avoit été conduit à Milan, où il étoit traité avec beaucoup de distinction. Le Pape, pour marquer le mépris qu'il avoit pour le Roi de France, donna un Monitoire, par lequel il le sommoit de mettre le Cardinal en liberté, sous peine des Censures. Il fit plus. Il envoya au Cardinal de Medicis le pouvoir de donner l'absolution aux soldats, qui promettroient de ne plus servir contre l'Eglise, & d'accorder la sépulture ecclésiastique à tous ceux pour qui on la lui demanderoit. Le concours de ceux qui demandoient l'une ou l'autre fut extraordinaire. Cette insulte ne permettoit gueres aux membres du Concile de Pise de s'attendre à autre chose qu'à des affronts. On n'avoit effectivement aucun respect pour eux; les Sujets & les soldats du Roi témoignoient au contraire qu'ils regardoient le Cardinal de Medicis comme le seul & légitime Légat Apostolique. Louis XII fut obligé de digérer tous ces affronts, & même de rappeller une partie de ses troupes d'Italie, pour les opposer aux Anglois. Dans le tems de la bataille de Ravenne, le Traité avec les Florentins devoit finir dans deux mois. Il avoit profité de sa victoire pour les contraindre de renouveller pour cinq ans ce Traité; il s'étoit obligé de défendre leur Etat avec six-cens Lances, & ils lui avoient promis de leur côté quatre-cens hommes d'armes pour la défense de ce qu'il possédoit en Italie; ils avoient cependant excepté la ville de Cotignola, supposant que l'Eglise pouvoit y avoir quelques prétentions (*b*).

Irruption des Suisses dans le Milanés.

La paix de l'Italie etoit plus éloignée que jamais. Les Suisses avoient conçu tant de haine contre le Roi de France qu'ils s'engagerent au service du Pape, sans avoir reçu autre chose qu'un florin du Rhin par tete, & le nombre en fut si grand qu'on n'eut pas assez d'argent pour les payer. Ils s'assemblerent à Coire. Capitale des Grisons, & l'Empereur leur accorda le passage par ses Etats. Les François sous la Palice n'étoient pas assez forts pour leur faire téte. Ils joignirent l'armée des Vénitiens, où il y avoit de bonne artillerie, & entrerent dans le Milanés, la Palice se retiroit de poste en poste & les François résolurent de se renfermer dans les Places fortes, dans l'espérance que les Suisses se retireroient d'eux-memes, parceque le Pape n'avoit pas soin d'envoyer de l'argent. Les Florentins, à la requisition de Louis, avoient envoyé trois-cens hommes d'armes en Lombardie, dont la Palice en mit cent dans Bresce, & cent dans Bergame. Il se posta à Pontevico avec le reste de son armée, qui n'alloit pas à plus de dix mille hommes y compris quatre mille Allemands. Mais Maximilien aiant ordonné à ceux-ci de quitter le service du Roi de France, comme ils étoient tous du Tirol, ils obéirent. Cette retraite fit desespérer aux François de pouvoir défendre le Milanés. Crémone & Bergame se rendirent aux Alliés, & furent reçues au nom de la Ligue & de Maximilien Sforce, fils de Louis le More. Comme faute d'argent, on ne put lever de troupes, la Palice se vit contraint de laisser le passage de l'Adda libre aux ennemis. Tout le Milanés se souleva contre les François, dont les

(*a*) Le même, §. 41, 42. (*b*) Le même §. 43.

les principaux sortirent de Milan pour se retirer en Piémont, & les autres s'enfermerent dans les Places fortes.

Ceux qui se retiroient, emmenoient avec eux le Cardinal de Medicis; heureusement pour lui, dans le tems qu'on le conduisoit en France, il fut délivré par Renaud Zallo, à la tête de quelques paysans. Les François furent environ le même tems chassés de Pavie. La nouvelle de la conquête du Milanés attira en Lombardie un plus grand nombre de Suisses, pour combattre sous les enseignes de la *Sainte Ligue*, ainsi qu'on la nommoit. Les villes de Parme & de Plaisance se donnerent volontairement au Pape. Les Suisses s'emparerent de Lucarne; les Grisons de la Valteline & de Chiavenne, Janus Frégose, qui étoit au service des Vénitiens, étant allé à Gênes avec des troupes qu'il obtint du Sénat, en chassa les François, & se fit élire Doge. Toute la Romagne retourna sous l'obéissance du Pape, & le Duc d'Urbin, à la tête des troupes du Pape, obligea les Bentivoglio d'abandonner Bologne. Le Pape continua néanmoins de les persécuter, & menaça d'interdire toutes les villes qui leur donneroient retraite. Quant aux habitans de Bologne, qui avoient toujours témoigné une aversion extrême pour le Gouvernement Papal, il les traita avec la derniere rigueur, & exigea outre cela d'eux de grandes sommes. On prétend même, que si la mort ne l'avoit pas prévenu, il auroit ruiné cette ville (*a*). C'est ainsi que la puissance du siege de Rome, fut portée au plus haut degré, par l'obstination, la politique, le courage, la dissimulation & la capacité d'un Vieillard.

Succès du Pape & pertes de Louis XII.

Il ne restoit plus à Jules qu'à réduire Alfonse d'Este, Duc de Ferrare, il s'y prit par ses artifices ordinaires. Le Duc s'étoit fait aimer par ses belles qualités. Il étoit proche parent du Roi Catholique, qui commençoit à trouver que le Pape n'étoit déja que trop puissant. Enfin les Colonnes avoient contracté d'étroites liaisons d'amitié avec Alfonse. Le Pape n'osa refuser de si puissans intercesseurs; il accorda au Duc un sauf-conduit pour se rendre à Rome, avec la liberté de se retirer quand il voudroit. Jules le reçut honnêtement; après bien des contestations, les Commissaires du Pape lui proposerent de lui donner la ville d'Asti en échange de Ferrare. Le Duc refusa absolument d'accepter cette proposition; & on ne douta point que le Pape ne l'eut fait arrêter, si les Colonnes ne l'avoient soutenu & ne lui avoient facilité la sortie de Rome, & ce Prince retourna par mer à Ferrare (*b*).

Artifices de Jules contre le Duc de Ferrare.

Le Pape en vouloit surtout aux Florentins; il ne pouvoit souffrir la hauteur avec laquelle ils maintenoient leur liberté, & cherchoit à se venger aussi du secours qu'ils avoient donné au Roi de France. Le Cardinal de Sion, & Jean-Paul Baglioné Général des Vénitiens s'étoient engagés solemnellement à laisser retourner en Toscane, sans les inquiéter, cent-vingt Lances, & soixante chevaux legers de Florence, qui avoient servi dans l'armée Françoise, commandés par Luc Savelli; tandis que le reste étoit demeuré à la garde de Bresce sous les ordres de François Torelli. Cependant au mépris de la foi donnée, ce petit nombre de Florentins s'étant ar-

Il trompe les Florentins.

(*a*) Le même §. 43, 44.

(*b*) Le même L. XI. §. 1, 2.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

rêté auprès de Cremone, furent enveloppés par deux mille Fantassins du Pape & par les Vénitiens; on les pilla & les desarma. Le Cardinal usa de la même perfidie envers Nicolas Capponi, Ambassadeur de Florence, qui s'étoit retiré à Casal Cervagio sur la foi d'un sauf-conduit du Cardinal, ce Prélat obligea le Marquis de Montferrat de lui livrer Capponi (a). Les François étoient encore maîtres de Bresce, de Crême, de Legnago, des châteaux de Milan, de Genes, de Cremone & de quelques autres Places dans le Milanés; & ils étoient en état de s'y maintenir, non tant par leurs propres forces, que par les semences de division qu'il y avoit entre les Alliés, & par l'insolence & l'avarice des Suisses, que le Pape favorisoit.

Situation fâcheuse des Florentins. Les Florentins se trouvoient dans une fâcheuse situation. La neutralité qu'ils avoient embrassée ne leur avoit laissé aucuns amis, & ils avoient encouru la haine du Pape. Ils ne pouvoient donc compter que sur la modération avec laquelle ils s'étoient conduits pendant la guerre; ils avoient cessé d'autoriser le Concile de Pise; après la bataille de Ravenne, ils n'avoient fait aucune insulte aux troupes Espagnoles qui s'étoient sauvées par leurs Etats. Le Roi Catholique en avoit lui-même remercié leur Ambassadeur, & lui avoit promis de défendre leur République envers & contre tous, à condition qu'ils ne donneroient point de secours aux Bentivoglio, & ne protégeroient plus le Concile. Mais leurs divisions les avoient empêchés de prendre un parti certain & décidé. Ensorte qu'ils gardoient sans fruit une neutralité, que le Roi d'Arragon auroit payée bien cher (b).

Conférence de Mantoue. Le Gonfalonier Soderini étoit toujours puissant à Florence; le Pape étoit intéressé à le perdre pour rétablir les Medicis. Les Confédérés résolurent de tenir une conférence à Mantoue, où l'Evêque de Gurck devoit assister de la part de l'Empereur. Cependant le Pape envoya à Florence Laurent Pucci Florentin son Dataire, pour proposer à la République d'accéder à la Ligue & de contribuer aux fraix de la guerre contre les François. C'étoit-là le sujet apparent de son voyage, mais au fond il avoit ordre de sonder les esprits sur l'article des Medicis. Cette négociation dura plusieurs jours. Les Florentins offroient bien de donner aux Alliés une certaine somme, mais ils n'avoient aucune envie de se déclarer contre le Roi de France. Ils firent représenter à l'Evêque de Gurck, que l'Empereur s'étoit engagé à les défendre, le Prélat n'y fit aucune attention, il dit seulement à leur Ambassadeur, que s'ils vouloient donner quarante mille ducats à l'Empereur, il empêcheroit le Pape de les inquiéter. Les Florentins n'auroient pas été éloignés d'acheter la paix, s'ils avoient pu compter sur le pouvoir de l'Empereur. Leurs divisions les empêcherent de prendre des mesures pour leur sureté, en levant de bonnes troupes, au lieu de faire fond sur les milices de leurs Domaines. Sur ces entrefaites, les troupes Espagnoles, qui étoient dans le Bolonois se mutinerent faute de paye, une partie de ces troupes tourna du côté de l'Etat de Florence, ce qui donna une nouvelle allarme aux Florentins, qui n'étoient pas en état de leur résister.

Le rétablissement des Medicis à Florence résolu. Le grand objet des conférences de Mantoue fut le rétablissement de Maximilien Sforce dans le Duché de Milan, & une Ligue entre le Pape, l'Em-

(a) Le même §. 2, 3.

(b) Le même §. 4.

pereur & les Vénitiens pour mettre l'Italie à couvert des entreprises de la France. Les affaires de Florence occuperent aussi l'Assemblée. Il étoit connu que cette République étoit gouvernée par un homme dévoué à la France. Jules de Medicis, qui agissoit au nom de sa famille, & Bernard de Bibiena au nom du Pape, représenterent combien il seroit aisé de rétablir les Medicis, que la plupart des Gendarmes de Florence s'étoient dissipés en Lombardie, & que le reste étoit enfermé dans Bresce. L'Evêque de Gurck découvrit ce qui se passoit à Jean Victor Soderini, frere du Gonfalonier, qu'on lui avoit envoyé, & l'Ambassadeur en informa la République. Soderini n'avoit point les pouvoirs nécessaires pour traiter avec l'Evêque sur le pied dont on a parlé plus haut. Il y a de l'apparence que si les Florentins avoient voulu accorder à l'Empereur la somme qu'il demandoit, & donner quelque argent au Viceroi de Naples, ils auroient conjuré la tempête qui les menaçoit. Mais personne n'agissant en leur faveur, il fut résolu que l'armée Espagnole marcheroit à Florence (*a*).

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.

Le Pape donna au Cardinal de Medicis la qualité de Légat en Toscane pour cette expédition, avec le pouvoir de se servir des troupes de l'Eglise, & de tirer des villes voisines celles qu'il jugeroit à propos. Le Viceroi, qui avoit appaisé le tumulte parmi ses troupes, retourna dans le Bolonois, d'où il les fit aussitôt décamper, pour marcher à Florence. Cette expédition ne fut nullement agréable à quelques Puissances voisines, & particulierement au Duc d'Urbin; malgré les ordres du Pape, & les sollicitations des Medicis, il ne voulut pas permettre aux troupes qui étoient à ses ordres de se joindre aux Espagnols, & refusa de les seconder. Le Viceroi ne laissa pas d'entrer sur les terres de Florence, & la République lui dépêcha un Ambassadeur. Cet Envoyé lui représenta l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour le Roi d'Arragon, la conduite qu'elle avoit tenue dans la derniere guerre, & le pria de lui déclarer ce qu'il desiroit des Florentins.

L'Etat de Florence est attaqué.

Le Viceroi répondit nettement, que les Confédérés jugeoient que l'Italie ne pouvoit être en sûreté, tant qu'ils verroient à la tête de la République un homme dévoué à la France: Qu'il demandoit donc au nom de la Ligue, que le Cardinal & Julien de Medicis fussent rétablis dans leur patrie. Le Viceroi, en attendant la réponse à cette déclaration, ne laissa pas de continuer sa marche vers Florence, où tout étoit dans la derniere consternation. On n'y avoit ni Troupes, ni Officiers sur lesquels on pût compter. Ils chargerent le Cardinal de Volterre de tâcher de fléchir le Pape par toutes sortes de moyens; mais Jules fut inexorable, & le Viceroi poursuivit sa marche jusqu'à Barberino, ville à quinze milles de Florence. Delà il envoya un Exprès aux Florentins, pour leur déclarer que la Ligue demandoit qu'on déposât le Gonfalonier, & qu'on rétablit les Medicis, non dans le Gouvernement, mais dans leur patrie, pour y vivre en simples particuliers, soumis à l'autorité des Loix & des Magistrats, comme le reste des citoiens. Bonacorsi, Auteur Italien, dit que le Viceroi demanda aussi que la République lui prêtât cent mille ducats, ce qu'on refusa absolument (*b*).

Prétentions du Viceroi de Naples.

(*a*) Le même §. 5. (*b*) Le même §. 6.

Section VIII. Histoire de Florence depuis l'an 1434 jusqu'à l'an 1512.

La modération apparente du Viceroi fit que les avis furent partagés à Florence; les uns vouloient qu'on acceptât les conditions qu'il proposoit; les autres représentoient que le but du Viceroi étoit de renverser la constitution présente & de rétablir la tirannie des Medicis. Ils ajoutoient, qu'en témoignant de la fermeté, on obligeroit bientôt le Viceroi à sortir de Toscane, parcequ'il manquoit d'argent & de vivres. Le Gonfalonier assembla le Grand Conseil, & offrit de se démettre de sa charge, mais représenta en même tems de la façon la plus forte, le peu d'apparence qu'il y avoit que la République conservât sa liberté, si l'on permettoit aux Medicis de revenir à Florence, à quelque titre que ce fût. On consentit néanmoins à recevoir les Medicis comme particuliers, mais on résolut de tout risquer plutôt que de destituer le Gonfalonier. Le Viceroi avoit cette même infanterie Espagnole, qui avoit fait une si belle retraite après la bataille de Ravenne; mais il manquoit d'argent & de vivres, desorte qu'il étoit assez embarrassé. Il proposa qu'on reçut les Medicis sur le pied des autres citoiens, sans insister sur la déposition du Gonfalonier, qu'on lui donnât trente mille ducats, & que la ville de Prato, devant laquelle il étoit campé, lui fournit des vivres. Les Principaux de Florence trouvoient ces propositions fort acceptables, & on nomma des Députés pour conclure le Traité, mais le Gonfalonier qui ne vouloit point d'accommodement, prolongea artificieusement le départ des Députés, desorte que le Viceroi se vit réduit à mourir de faim, ou à prendre Prato.

Négociations sur ce sujet.

Prato prise d'assaut.

Il fit dresser une batterie, mais de deux canons qui la composoient l'un créva d'abord, l'autre ne fit qu'une ouverture de quatre toises. Les Espagnols ne laisserent pas de monter à l'assaut avec tant d'intrépidité, que les soldats de la garnison, gens levés à la hâte, lâches & sans discipline, prirent la fuite. On vit alors dans Prato toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. La garnison, jettant les armes, se rendit sans combattre; & le nombre de ceux qui périrent sans se défendre monta à plus de deux mille hommes; tous les autres furent faits prisonniers. Le Cardinal de Medicis sauva l'honneur des femmes, en mettant une Garde à la Grande Eglise, où elles s'étoient presque toutes réfugiées. Après la prise de Prato, les habitans de Pistoie, sans se soustraire à la domination de Florence, convinrent avec le Viceroi de lui fournir des vivres, & il promit de ne les point inquiéter (*a*).

Rétablissement des Medicis à Florence.

La perte de Prato, arrivée le 31 d'Août 1512, causa une grande agitation dans Florence, le Gonfalonier, qui en étoit l'auteur, perdit toute son autorité, & avec elle tout courage. Dans ces conjonctures, Paul Veltori & Antoine François Albizi, jeunes Gentilshommes amis des Medicis entreprirent de forcer le Palais, pour en tirer le Gonfalonier. Il y avoit déja plusieurs mois qu'ils avoient formé une conjuration avec quelques autres, en faveur des Medicis; ils s'étoient même abouchés pour cet effet avec Julien de Medicis dans un Village voisin du territoire de Sienne. Ils communiquerent leur dessein à un autre jeune Gentilhomme, nommé Barthelemi Valori & l'exécuterent sans opposition. Ils entrerent dans le Pa-

(*a*) Le même, §. 7.

lais, pénétrerent jusqu'à la chambre du Gonfalonier, & le menacerent de le tuer s'il ne sortoit du Palais, lui promettant de ne lui rien faire, s'il obéissoit. Il céda sans résistance, les Conjurés assemblerent les Magistrats, & les presserent de déposer le Gonfalonier dans les formes, ce qu'ils firent malgré eux. Soderini fut conduit sur le territoire de Sienne ; delà il feignit d'aller à Rome, mais il passa par mer à Raguse. Le Cardinal de Volterre son frere l'avoit averti, que le Pape ne songeoit qu'à se saisir de son argent, qu'on faisoit monter à des sommes considerables (*a*).

SECTION VIII. *Histoire de* Florence *depuis l'an 1464 jusqu'à l'an 1512.*

Après la déposition du Gonfalonier, les Florentins envoyerent des Députés au Viceroi, avec qui le Traité fut bientôt conclu par le moyen du Cardinal de Medicis. Les Florentins accéderent à la Ligue, ils s'obligerent aussi à payer à l'Empereur les quarante mille ducats que l'Evêque de Gurck avoit demandés, & que les Medicis avoient promis pour prix de leur rétablissement, le Viceroi devoit avoir quatrevingt mille ducats pour son armée: ces deux sommes payables, moitié comptant, & le reste dans deux mois. Ils promirent encore vingt mille ducats au Viceroi en particulier; moyennant quoi, il s'engagea de sortir des Etats de Florence après le premier payement, & d'évacuer les Places dont il s'étoit emparé. Les Florentins firent un autre Traité avec le Roi d'Arragon, par lequel on s'engagea à se défendre mutuellement. Ils s'obligerent en particulier de prendre à leur solde deux-cens hommes d'armes des sujets de ce Prince ; dont le commandement étoit destiné au Marquis della Palude, à qui le Cardinal de Medicis avoit promis la place de Capitaine-Général des troupes de Florence. Quant à ce qui regardoit les Medicis, le Cardinal affecta une grande modération; il exigea seulement que sa famille, & ceux qui avoient suivi sa fortune, fussent rétablis dans leur patrie, comme de simples particuliers, & qu'il leur fût permis de retirer dans un certain tems ceux de leurs biens qui avoient été aliénés par le Fisc, en rembourfant aux acquéreurs le principal, & les dépenses qu'ils pourroient avoir faites (*b*).

SECTION IX.

Contenant l'Histoire de Florence, *après le rétablissement de la famille de Medicis, jusqu'à la fin de la République en* 1531.

Vues des Medicis.

Les Florentins avoient obtenu la paix par un effet de la politique du Roi Catholique, qui desapprouvoit l'ambition démesurée & la violence du Pape, & auroit voulu conserver à Florence sa liberté. Le Viceroi avoit des ordres secrets à cet égard. Mais les vues du Cardinal de Medicis étoient bien différentes. Il consideroit que le rétablissement de sa famille, comme particuliers, les laisseroit toujours exposés à la haine des Florentins, qui ne leur pardonneroient pas d'avoir conduit une armée Espagnole dans le sein de la patrie, où elle avoit répandu tant de sang & causé tant de dom-

(*a*) Là-même. (*b*) Le même §. 8.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

mage. D'ailleurs il voioit qu'on étoit resolu dans Florence de maintenir la liberté & le Gouvernement populaire.

Loix qu'on fait pour le Gouvernement.

En effet les Florentins avoient déja pris les mesures nécessaires. Ils avoient reglé par de nouvelles Loix, qu'à l'avenir le Gonfalonier feroit élu tous les ans; Que tous ceux qui auroient exercé les premieres charges au dedans ou au dehors, savoir ceux qui auroient été Gonfaloniers de Justice, ou des dix de la *Balia*, & ceux qui auroient eu des Ambassades ou des Commissions générales de la guerre, feroient adjoints pour toujours au Conseil des quatre-vingt, qui changeoit tous les six mois, & où se regloient les plus importantes affaires. Par ce moyen ce Conseil se trouvoit composé de gens d'expérience & versés dans les matieres d'Etat. Après avoir tout ainsi reglé on elut Gonfalonier pour la premiere année Jean-Baptiste Ridolfi, homme d'une prudence consommée (*a*).

Les Medicis se rendent les maîtres à Florence.

Ces arrangemens ne convenoient en aucune façon aux vues des Medicis. Le Cardinal s'attacha les jeunes Nobles factieux & indigens, dont le nombre étoit alors fort grand à Florence. D'ailleurs, outre les divisions, l'épuisement de l'Etat étoit tel, qu'on ne trouvoit pas dequoi faire le premier payement au Viceroi, qui étoit toujours à Prato pour l'attendre. Le Cardinal, qui avoit gagné quelques-uns des principaux Officiers de l'armée, lui représenta que le retardement du payement ne venoit que de l'attache qu'on avoit encore pour la France, & qu'il étoit même à craindre qu'après le départ de l'armée, on ne rappellât le Gonfalonier. Ces raisons déterminerent le Viceroi à se rendre aux desirs du Cardinal, qui prit des mesures pour renverser la nouvelle Constitution du Gouvernement. Il se rendit à Florence, & plusieurs Capitaines & soldats Italiens y vinrent aussi, sans que les Magistrats osassent s'y opposer à cause du voisinage des Espagnols. Le lendemain, pendant qu'un Conseil, où assistoit Julien de Medicis, se tenoit au Palais, quelques soldats forcerent la porte, se rendirent maîtres de tout le Palais, & pillerent la vaisselle d'argent qui servoit dans les repas publics. Le Gonfalonier & les autres Magistrats furent obligés de convoquer l'assemblée du Peuple dans la Place du Palais, au son de la grosse Cloche. Mais il ne fut pas sitôt assemblé, qu'il se trouva environné de soldats & des partisans des Medicis, qui avoient pris les armes.

Nouveau changement dans la Constitution.

Guichardin & Paul Jove ne sont pas d'accord sur la maniere dont se fit alors le changement dans le Gouvernement de Florence, bien qu'ils fussent contemporains, & que le premier fût sur les lieux & un des principaux Magistrats de la ville. Le premier dit, qu'on donna à cinquante citoiens, nommés au gré du Cardinal, un pouvoir aussi étendu que celui de tout le Peuple assemblé. Paul Jove assure, qu'on choisit quinze personnes, à qui on donna le pouvoir de nommer soixante autres citoiens des plus attachés aux Medicis, & que ceux-ci, conjointement avec les quinze Electeurs devoient former un Conseil perpétuel pour le Gouvernement de la République. Ce qu'il y a de certain c'est que les Florentins dûrent la perte de leur liberté à leurs divisions. Le Conseil suprême porta un décret, qui rétablit le Gouvernement comme il avoit été avant l'année 1494, lorsque les Me-

(*a*) Là même.

dicis avoient été bannis. Ceux-ci reprirent leur ancien rang, gouvernerent avec plus d'empire & d'autorité que leur pere n'avoit jamais fait; car on mit une Garde perpétuelle au Palais (*a*).

Section IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

Le Viceroi, après avoir terminé l'affaire de Florence, fit marcher son armée à Brescе que les Vénitiens assiégeoient; mais d'Aubigny qui y commandoit la rendit au Viceroi. Les négociations, les mécontentemens & les divisions, qui éclaterent ensuite entre les Confédérés, ne sont pas de notre sujet, cette partie de notre Histoire n'aiant pour objet que la Toscane. L'ambition du Pape, qui sembloit augmenter avec ses années, lui fesoit former chaque jour de nouveaux projets. Il reprit ses desseins contre Ferrare; il acheta secretement de l'Empereur, pour trente mille ducats, la ville de Sienne & la donna au Duc d'Urbin son neveu. Il demanda aux Lucquois Carfagnana, qu'ils avoient usurpée sur le Duc de Ferrare, pendant la guerre. Il prit des mesures pour s'assurer de Modene & de Perouse. En un mot il soutenoit le caractere de Libérateur de l'Italie, dont il vouloit chasser tous les Etrangers. Il travailloit même à s'assurer des Suisses pour s'emparer du Royaume de Naples. Mais il étoit piqué contre le Cardinal de Medicis, parcequ'il ne lui donnoit pas à Florence le pouvoir dont il s'étoit flaté, ce fut au milieu de ces grands projets, & peut-être de plus vastes encore, qu'il mourut le 21 de Fevrier, 1513 (*b*).

Projets & mort de Jules II. 1513.

Quand les Cardinaux au nombre de vingt-quatre ou de vingt-cinq entrerent dans le Conclave, on crut qu'ils resserreroient dans des bornes fort étroites l'autorité du Pape, qui seroit élu; ils firent à la vérité un Réglement, mais qui fut bientôt aboli. Le Cardinal de Medicis, si connu sous le nom de Léon X, qu'il prit, fut élu unanimement. Il parvint au Pontificat avec de grands avantages. Il n'avoit que trente-sept ans, & l'on n'avoit gueres d'exemple qu'un Pape le fût devenu si jeune. Il avoit soutenu ses disgraces avec une patience admirable, & les avoit surmontées avec une adresse égale, il égaloit, s'il ne surpassoit son pere en libéralité, dans le goût pour les beaux Arts, & dans la protection qu'il accordoit au mérite & aux lettres; d'ailleurs il étoit civil & poli. Nonobstant cela, il n'avoit au fond ni religion, ni honneur, & étoit secretement adonné à presque tous les vices, dont les hommes sont capables. Après son élection, qui fut parfaitement canonique, il fut couronné avec une magnificence, dont l'Italie & Rome n'avoient depuis longtems vu d'exemple; les fraix de cette cérémonie aiant monté à cent mille ducats (*c*).

Election de Léon X.

Léon étoit porté à suivre le plan formé par son prédécesseur de chasser tous les étrangers d'Italie, & par bien des raisons, qu'on a pu voir dans le cours de cette Histoire, il n'étoit rien moins que disposé à favoriser le Roi de France, qui fesoit de nouveaux préparatifs pour reconquérir le Duché de Milan. Léon, après son avénement au Pontificat, continua de gouverner Florence, & entretenoit une étroite correspondance avec le fameux Machiavel Secretaire de la République, pour mettre les choses sur un bon pied. Il n'est pas surprenant, qu'aiant une si puissante protection, les Flo-

Sa Politique.

(*a*) Le même §. 9.
(*b*) Le même §. 22.
(*c*) Le même §. 23, 26.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

rentins renouvellassent leurs prétentions sur Pierra Santa & Mutrone, dont les Lucquois étoient encore possesseurs. Ceux-ci étoient sous la protection du Roi Catholique; ils ne laisserent pas d'être obligés de s'en remettre à la décision du Pape. Léon décida que les Lucquois restitueroient les deux Places aux Florentins, à condition qu'il y auroit entre eux une paix ferme & durable (a).

Ses Soins pour l'élevation de sa famille.

Par les diverses révolutions, qui arriverent dans les affaires d'Italie, Léon fut obligé de s'accommoder aux circonstances, pour son propre intérêt; mais il ne perdit jamais de vue l'élevation de sa famille. Il mit à la tête du Gouvernement de Florence Laurent, fils de son frere aîné, quoique ce ne fût qu'un jeune homme. Le Roi de France s'engagea à prendre sous sa protection l'Etat de Florence & les Medicis qui le gouvernoient, moyennant que Léon renonçât au Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur & le Roi Catholique (b). Le Pape avoit des vues non moins étendues pour la fortune de Julien son frere. Il donna à l'Empereur quarante mille ducats, qui lui laissa Modene pour sureté de cette somme. Son dessein étoit d'unir cette Place aux Villes de Reggio, de Parme & de Plaisance, & d'en former un Etat pour Julien de Medicis, d'y joindre même Ferrare, quand l'occasion s'en présenteroit. Il trouva moyen de faire épouser à Julien Philiberte, sœur du Duc de Savoye, & tante maternelle de François I, qui venoit de succéder à Louis XII, & le Pape avoit mis son frere en état de constituer à cette Princesse un douaire de cent mille ducats (c).

François I passe en Italie. 1515.

Le Roi de France se flata que ce mariage seroit favorable à ses desseins sur le Milanés; mais pendant que Léon lui fesoit espérer de se joindre à lui, il prenoit des mesures contraires, & entra secretement dans la Ligue formée entre l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Duc de Milan & les Suisses contre François I. Ce Prince, qui n'avoit que vingt-deux ans, étoit plein d'ardeur & de courage, il se disposa à passer en Italie, & exécuta son dessein malgré les Suisses, au grand étonnement de toute l'Europe. Laurent de Medicis, Capitaine-Général des Florentins, commandoit l'armée de l'Eglise en Lombardie, en l'absence de Julien, que la fievre retenoit à Florence. Léon n'avoit pas cru que les François pussent passer les Alpes avec aussi peu de perte qu'ils firent. La Palice, qui commandoit leur avantgarde, fit tant de diligence qu'il surprit & prit prisonnier Prosper Colonne, le plus grand Capitaine d'Italie, sur lequel le Pape comptoit le plus pour la défense du Milanés. Sa prison déconcerta Léon, & il écrivit à Laurent de Medicis de ne rien entreprendre & de temporiser. Laurent profita de ce tems pour reprendre le château de Rubiera; cette expédition lui fit passer plusieurs jours dans le territoire de Modene & de Reggio. Le Pape envoya en même tems un de ses Officiers au Roi, pour justifier sa conduite; & pour entamer par la médiation du Duc de Savoye une négociation. Jules de Medicis que Léon avoit élevé au Cardinalat, quoiqu'il fut batard, donna alors un Conseil fort utile à ce Pontife, en l'empêchant de rendre Modene & Reggio au Duc de Ferrare, & Bologne aux Bentivoglio, ainsi qu'il

(a) Le même §. 43.
(b) Le même L. XII, §. 16.
(c) Le même §. 18, 26.

qu'il avoit envie de faire, pour gagner les François. Le Cardinal lui persuada même de se déclarer ouvertement contre le Roi de France. Ce Prince étoit déja arrivé à Verceil & étoit entré dans Alexandrie, la Clef du Milanés. Les Suisses en attendant pilloient indifféremment amis & ennemis, & comme l'argent que le Roi Catholique leur avoit promis n'arrivoit pas, ils enleverent par force les sommes que le Pape avoit envoyées. Ce desordre fit espérer au Roi de France qu'il pourroit les regagner & traiter avec eux. Mais voiant qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur cette négociation, ce Prince marcha contre le Milanés & prit Novarre & Pavie. Cependant le Traité fut conclu avec les Suisses, mais ils le rompirent presque aussitôt, par l'opiniâtreté d'un nouveau corps de leur nation qui arriva. Laurent de Medicis, dont l'armée consistoit en sept-cens Gendarmes, huit-cens chevaux légers & quatre mille hommes de pied, avoit fourni de la cavalerie aux Suisses pour recouvrer des vivres, afin de les empêcher de rien conclure au préjudice du Pape (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Etat des armées en Lombardie.

Le sort de la guerre en Lombardie se trouvoit alors fort incertain. Le Roi de France étoit aux environs de Milan avec une puissante armée. Le Viceroi de Naples se trouvoit dans le voisinage de Plaisance avec une autre armée. Laurent de Medicis étoit dans Plaisance à la tête des troupes du Pape & des Florentins. D'Alviane, Général des Vénitiens, s'étoit porté dans le Crémonois, avec son armée pour faire une diversion en faveur du Roi de France, ou pour le joindre. Trente-cinq mille Suisses campoient dans le voisinage de Milan, indécis sur le parti qu'ils prendroient, mais animés par l'esprit de pillage. Cependant les François sembloient avoir le plus d'apparence de réussir, & le politique Léon recommença à négocier pour s'accommoder avec le Roi. Son neveu Laurent de Medicis, surpassa encore son oncle en dissimulation. Il fit faire des excuses à François I, de ce que forcé d'obéir au Pape, il se trouvoit à la tête d'une armée qui devoit combattre les François. Le Viceroi de Naples découvrit toutes ces correspondances secretes, & jugea que le Pape & Laurent le trahissoient lui & son Maître. Il pressa Laurent de passer le Po avec lui; mais l'un & l'autre étant pleins de défiance, les deux armées rentrerent dans leurs premiers quartiers.

Bataille de Marignan.

Il est certain que l'armée des Suisses, forte de près de quarante mille hommes, auroit pu faire la loi à toute l'Italie, sans leur caractere intéressé, & leurs divisions. L'armée Françoise étoit postée entre eux & celle des Espagnols & des Florentins, & en général ils n'étoient pas éloignés de s'accommoder avec le Roi. Mais le Cardinal de Sion, les harangua avec tant de véhémence, qu'ils furent comme saisis de fureur; ils sortirent de Milan en bataille & arriverent deux heures avant la nuit à la vue du camp des François, à San Donato, pas loin de Marignan. Ils attaquerent les retranchemens avec furie, & le combat dura bien avant dans la nuit avec une vicissitude égale de part & d'autre. Le lendemain les Suisses recommencerent le combat; mais le Roi avoit si bien placé pendant la nuit son Artillerie, que les Suisses en furent terriblement maltraités; sur ces entrefaites

(*a*) Le même §. 28, 32.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

d'Alviane arriva avec une partie de ses troupes, tomba brusquement sur eux & les prit en queue; ensorte qu'après avoir fait des prodiges de valeur, les Suisses firent retraite, mais en bon ordre, & retournerent à Milan. Cette bataille, la plus cruelle & la plus sanglante qu'on eut vue depuis longtems en Italie, fut peut-être la plus glorieuse où les François ayent remporté la victoire, les Suisses ayant passé jusqu'alors pour invincibles. Trivulce, cet ancien Général au service de France. disoit que dix-huit Actions où il avoit combattu ne lui paroissoient que des jeux d'enfant, en comparaison de la journée de Marignan. Les Suisses laisserent dix mille morts sur le champ de bataille, & les François en perdirent six mille; ceux-ci n'oserent pas cependant les poursuivre. Les Suisses étant de retour à Milan, reprirent le chemin de leur pays. Bientôt tout le Milanés rentra sous l'obéissance des François (a).

Embarras du Pape. Le Pape & les Florentins sentoient bien, combien ils avoient indisposé toutes les parties intéressées & particulierement les François, en temporisant. Le Viceroi, qui étoit instruit de la duplicité du Pape & de son neveu, reprit la route de Naples, après avoir emprunté six mille ducats de Laurent de Medicis. Léon ne pouvoit donc gueres compter que sur le respect du Roi pour son caractere, & sur son habileté dans l'art de négocier. Voiant que François I se préparoit à marcher contre Parme & Plaisance, qui étoient des dependances du Duché de Milan, & qu'il avoit dessein d'attaquer ensuite Florence, dont la conservation étoit aussi chere au Pape que celle des Etats du S. Siege, il chargea le Duc de Savoye & l'Evêque de Tricarico son Nonce de traiter avec le Roi.

Son adresse le tire d'affaire. Il faut convenir que Léon se conduisit dans cette conjoncture avec une grande dextérité. Bien que naturellement circonspect & timide, il affecta de paroître aussi ferme que son prédécesseur, & en imposa si bien au Roi de France, qui redoutoit les foudres de l'Eglise, que ce Prince conclut un Traité avec lui. Le Roi prit sous sa protection le Pape & l'Etat Ecclésiastique, les Medicis avec l'Etat de Florence. Il s'obligea de procurer à Julien un établissement en France, & de lui donner une pension, de même qu'à Laurent. De son côté Léon s'engagea de retirer les troupes de Verone, de rendre au Roi les villes de Parme & de Plaisance, & il fut stipulé encore que, par une espece de dédommagement, les Peuples du Milanés se fourniroient de sel à Cervia. Enfin le Roi exigea par honneur, que le Duc de Savoye décideroit, si les Florentins avoient manqué au Traité, qui étoit entre eux & Louis XII, & il devoit régler la peine de l'infraction.

Cependant le Viceroi de Naples restoit encore en Lombardie, ce qui embarrassoit le Pape & Laurent; ce dernier fit sa Cour au Roi de la façon la plus basse. François I avoit néanmoins trop de pénétration pour se laisser duper par le Pape, qui se fesoit beaucoup de peine de ratifier le Traité, bien que l'Evêque de Tricarico l'en sollicitât vivement, Léon ne pouvoit se déterminer sans chagrin à abandonner Parme & Plaisance & il n'étoit pas sans espérance que les Suisses se declareroient encore contre la France. Mais la crainte que le Roi n'envoyât des troupes en Toscane, le porta enfin à

(a) Le même §. 32-35.

ratifier le Traité, mais avec quelques modifications, dont une fut, que les Florentins ne seroient point inquiétés au sujet de leur prétendue contravention au Traité avec Louis XII. François I brûloit d'envie de tenter la conquête du royaume de Naples, & proposa d'avoir une conférence avec le Pape dans un endroit propre à une entrevue; son dessein étoit d'obtenir le passage par l'Etat Ecclésiastique. Léon n'osoit refuser rien directement au Roi, mais il souhaitoit d'empêcher François d'attaquer le royaume de Naples pendant la vie du Roi Catholique, qui étoit vieux & infirme (*a*).

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Entrevue de Léon X & de François I à Bologne.

Le Pape se rendit à Bologne le 8 de Decembre, & le Roi y arriva deux jours après avec une Cour peu nombreuse. Le Duc de Ferrare avoit de fortes raisons d'être mécontent du Pape & des Medicis, qui convoitoient ses Etats, & prétendoient qu'ils appartenoient au S. Siege. Le Duc qui n'ignoroit pas leurs vues, avoit formé des liaisons secretes avec le Roi de France, qui dans l'entrevue de Bologne sollicita le Pape de rendre Modene & Reggio à ce Prince. Léon le promit, malgré lui, à condition que le Duc lui remboursât les quarante mille ducats prêtés à l'Empereur pour Modene. François le sollicita encore en faveur du Duc d'Urbin, dont le Pape pensoit à mettre l'Etat dans sa Maison, & qui avoit refusé de servir sous Laurent de Medicis. Léon, bien qu'un des plus habiles politiques, eut besoin, de toute son adresse pour éviter de se rendre aux instances du Roi; il réussit & François abandonna honteusement les intérêts d'un Prince, dont l'attachement à la France fesoit tout le crime. Le Pape accorda à François, que ce Prince nommeroit desormais aux Bénéfices, dont la Collation regardoit les Communautés & les Chapitres, & le Roi s'engagea à n'accorder sa protection à aucune ville de Toscane, où les Medicis étoient en quelque façon maîtres absolus, bien que les Lucquois lui offrissent vingt-cinq mille ducats. Après avoir ainsi fait leurs conventions, François I sortit de Bologne fort content de son entrevue avec Léon, qu'il regardoit comme un sincere ami (*b*).

Mauvaise foi du Pape. 1516.

Mais le Pape étoit bien résolu d'éluder ses engagemens, s'il étoit possible. Il se rendit à Florence, où il séjourna environ un mois, & trouva des prétextes de ne point restituer Modene & Reggio, tandis que le Roi de France licencia la plus grande partie de ses troupes. Ce Prince laissa le Gouvernement du Milanés au Duc de Bourbon, & repassa en France au commencement de l'année 1516. Son départ fit grand plaisir au Pape. Les Etats de Toscane n'aiant plus de protecteur, l'Evêque Petrucci, soutenu par Léon & avec le secours des Florentins, se rendit maître de Sienne; mais le Pape ne désesperoit pas de faire tomber encore cette ville entre les mains des Medicis. En ce tems-là mourut Ferdinand le Catholique, dans un petit village nommé Madrigalés, âgé d'environ soixante-quinze ans. C'étoit un Prince d'une grande prudence, rusé & politique, qu'on peut à juste titre regarder comme le fondateur de la Monarchie Espagnole; il la gouverna avec tant de peine & eut de si grands embarras, que malgré une suite continuelle de prospérités, la découverte de l'Amérique de son tems,

(*a*) Le meme §. 36.

(*b*) Le même §. 39.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

& un regne de quarante-deux ans, il ne laissa pas ses coffres aussi remplis, qu'on s'y attendoit (*a*).

L'Empereur attaque le Milanés.

La mort de Ferdinand inspira une nouvelle ardeur à François I pour la conquête du royaume de Naples. Mais pendant qu'il s'occupoit de ce dessein, l'Empereur Maximilien attaqua le Duché de Milan, & les François commandés par Lautrec se retirerent à Milan. Le Roi venoit de faire un Traité avec les Suisses, & en avoit pris dix mille à sa solde, mais il y en avoit autant dans l'armée de Maximilien; & les uns & les autres refusoient de combattre contre leurs compatriotes, d'ailleurs les Cantons délibéroient de les rappeller tous, pour qu'ils ne fussent pas au risque de s'égorger mutuellement. Le manque d'argent & l'irrésolution ordinaire de Maximilien sauverent le Milanés, & ce Prince s'en retourna en Allemagne d'une façon qui ne lui fit point honneur (*b*).

Le Pape est suspect à François I.

Le Roi François I soupçonna fortement le Pape d'avoir eu part à l'expédition de l'Empereur contre le Milanés. Ce Prince avoit fait prier Léon d'envoyer, conformément à leur Traité, cinq-cens Lances au secours du Duché de Milan, & de payer trois mille Suisses, comme il l'avoit offert. Au fond le Pape n'aimoit ni François, ni Maximilien & en voulant ménager les deux partis, il leur étoit également suspect. Il répondit froidement sur l'article du payement des Suisses, & offrit d'envoyer en Lombardie les Troupes de Florence, au lieu des siennes. Après le départ de l'Empereur, il chargea Laurent de Medicis d'engager les Florentins à payer un mois de solde à trois mille Suisses de l'armée du Roi. Laurent parut agir de lui-même, & seulement donner en cela des marques du feint attachement qu'il avoit promis à ce Prince (*c*).

Léon attaque le Duc d'Urbin.

Le Pape ne cherchoit qu'à amuser le Roi, pendant qu'il songeoit à s'emparer du Duché d'Urbin par la force. Le Duc qui le possédoit étoit François-Marie de la Rovere, neveu de Jules II, qui étoit devenu odieux à Léon. Le Duc avoit ci-devant dans un transport de colere fait assassiner le Cardinal de Pavie, qu'il accusoit d'avoir fait perdre Bologne au S. Siege, & on l'accusoit d'avoir toujours favorisé les François. Julien frere du Pape l'avoit toujours empêché de dépouiller le Duc d'une Principauté, où il avoit trouvé un asile pendant l'exil des Medicis, aiant été très-bien accueilli à la Cour d'Urbin, où il avoit demeuré plusieurs années. Mais Julien étant mort à Florence, Léon, sollicité par Laurent & par Alfonsine mere de Laurent, accusa le Duc de meurtre, de rebellion & d'autres crimes. Laurent, à la tête d'une armée de Florentins & des troupes du Pape, s'empara de la ville d'Urbin, de Pesaro & de tout le Duché en quatre jours, à la réserve de quelques châteaux, qui se rendirent même bientôt. Le Duc se retira à Mantoue. Léon réunit le Duché au Domaine de l'Eglise, & en donna ensuite l'investiture à Laurent, & pour donner plus de force & d'autenticité à cet acte, il voulut que tous les Cardinaux le signassent (*d*). Le Roi de France eut un vif ressentiment du malheur du Duc

(*a*) Le même, §. 40, 41.
(*b*) Le même, §. 43.
(*c*) Le même 44.
(*d*) *Guichardin* L. XII. §. 45.

d'Urbin, mais la néceſſité de ſes affaires & le reſpect pour la Majeſté Pontificale, l'empêcherent de témoigner ſa ſenſibilité à cet égard, & à pluſieurs autres, pour gagner le Pape.

Le Duc d'Urbin entre dans ce Duché à la tête d'une armée. 1517.

Le Duc d'Urbin, qui étoit toujours à Mantoue, trouva moyen d'engager quelques Troupes Eſpagnoles, qui n'étoient plus emploiées à lui aider de rentrer dans le Duché d'Urbin. Ces troupes étoient environ au nombre de cinq mille hommes de pied, commandés par Maldonat, Capitaine Eſpagnol de réputation. A cette infanterie ſe joignirent huit-cens chevaux-légers commandés par divers Officiers d'expérience. Mais Frederic de Gonzague, Seigneur de Bozzolo, étoit bien au deſſus des autres, par ſa naiſſance & par les emplois militaires qu'il avoit exercés. Il offrit ſon ſecours au Duc d'Urbin, en conſidération des liaiſons d'amitié qui étoient entre eux, & par haine contre Laurent de Medicis, à cauſe d'un affront qu'il en avoit reçu. Le Duc d'Urbin manquoit d'argent, d'artillerie & de munitions, mais il comptoit beaucoup ſur l'affection de ſes ſujets; deſorte qu'il ſe mit en marche. Le Pape fut fort allarmé de l'approche de ces Troupes, qui n'avoient rien à perdre, & qui ne combattoient qu'en vue du pillage. D'ailleurs il craignoit que la France ne trempât dans cette expédition, parcequ'il avoit trompé François I à l'égard de toutes les conventions qu'il avoit faites avec ce Prince. Ce qui le confirmoit encore dans cette penſée, c'eſt que l'expédition du Duc s'étoit concertée aux environs de Verone, où ſe trouvoit Lautrec avec l'armée de France. Léon avoit encore ſujet de croire que le Duc d'Urbin étoit favoriſé par les Vénitiens, jaloux de la puiſſance du Pape & de la grande autorité qu'il avoit dans Florence. Il ne laiſſa pas de faire paſſer des troupes dans la Romagne, en partie Florentines aux ordres de Laurent ſon neveu, & en partie de l'Egliſe commandées par Renzo de Ceré & Vitelli, qui avoient ordre de diſputer aux ennemis le paſſage du Po. Mais ceux-ci les prévinrent par leur diligence, paſſerent la riviere, & s'approcherent de Faënza, pour tâcher d'y exciter quelque mouvement en faveur d'un jeune homme de la famille de Manfredi, qui étoit dans l'armée. N'aiant pas réuſſi, & la Romagne étant trop bien gardée pour y eſpérer quelque ſuccès, le Duc marcha bruſquement vers Urbin ſa ville Capitale. Il y avoit deux mille Florentins, commandés par Jaques Roſſetto; cet Officier, ſoit par infidélité, ſoit par crainte, voiant tous les habitans portés pour leur ancien Maître, rendit la place par compoſition. Tout le Duché ſuivit l'exemple de la Capitale, à l'exception de San-Léo. Le Duc tenta enſuite une attaque ſur Fano, mais manqua ſon coup. Pendant ce tems-là, Laurent de Medicis avoit raſſemblé ſon armée à Rimini, & delà il vint camper à Peſaro, vis-à-vis de l'armée ennemie. Le Pape avoit défendu d'en venir à une action déciſive, ſi l'on pouvoit l'éviter, pour ne pas expoſer les Etats de l'Egliſe & de Florence, & parcequ'il ſe flatoit que le défaut d'argent, & la difficulté d'avoir des vivres, diſſiperoient les ennemis. Dans le même tems, il envoya des Brefs à toutes les Puiſſances de l'Europe, pour ſe plaindre de la rebellion du Duc d'Urbin, c'eſt le nom qu'il donnoit à ſon entrepriſe, & pour leur demander du ſecours. Maximilien & ſon petit-fils le Roi d'Eſpagne, depuis le fameux Charlequint, pour fomenter la meſintelligence entre le Pape & le Roi de

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

France, offrirent leurs services au premier. Le Roi François I lui-même, pour empêcher Léon de se livrer à l'Espagne, fit partir de Milan trois-cens Lances pour aller au secours du Pape. En même tems, il obligea Léon à faire un nouveau Traité avec lui, par lequel il s'engageoit à rendre justice au Duc de Ferrare (*a*).

Suite de cette guerre.

L'armée de Laurent de Medicis étoit devenue considerable, & alloit à près de vingt-mille hommes. Laurent, qui étoit personnellement brave, mais qui n'entendoit point la guerre, continuoit à camper vis-à-vis du Duc. Il envoya sept-cens chevaux légers dans le pays, qu'on appelle le Vicariat; d'où les ennemis tiroient la plus grande partie de leurs vivres. Sur ces entrefaites, un Capitaine Espagnol, nommé Suarez, fit demander un saufconduit, pour venir trouver Medicis avec une autre personne. Laurent l'accorda sans difficulté, & Suarez vint, accompagné de Horace de Fermo, Secretaire du Duc d'Urbin. Ils demanderent & obtinrent une audience publique. Suarez y produisit un Cartel de la part du Duc à Laurent, par lequel il lui offroit de décider leur différend l'épée à la main dans un combat singulier, ou entre plusieurs braves, dont ils se feroient accompagner, pour terminer les calamités de la guerre, qui n'étoient funestes qu'aux Peuples. Laurent répondit qu'il acceptoit le défi, pourvû que le Duc abandonnât les Places qu'il avoit prises. Ensuite il fit arrêter les deux envoyés. Mais ses Officiers lui aiant représenté que c'étoit violer le droit des gens, il relâcha Suarez, ne retenant que son compagnon. Et sous prétexte que Horace étoit né sujet de l'Eglise, il le fit appliquer à la question & l'on fit courir le bruit qu'il avoit donné à entendre que la France avoit beaucoup de part à cette guerre.

Ce défi, qui n'eut pas de suites, mais qui sentoit la bravoure de l'ancienne Chevalerie, fit beaucoup d'honneur au Duc, parmi les Officiers de toutes les nations, qui étoient au service de Laurent. La vérité est, que bien que ces Officiers fussent les meilleurs de l'Italie, cette armée étoit mal commandée, & bien que composée des troupes les plus aguerries, & supérieure pour le nombre à celle du Duc, elle lui étoit d'ailleurs inférieure. La raison de cela étoit que le Pape étoit haï de tous ses auxiliaires, à cause de sa dissimulation & de son manque de foi; ses Officiers le servoient par intérêt & non par affection. Chaque jour produisoit de nouvelles demandes, sur tout de la part des Gascons, que le Pape & Laurent étoient obligés d'accorder; d'ailleurs les différentes nations, qui servoient sous lui, se haïssoient à un tel point, que ses ordres n'étoient pas respectés, ou mal exécutés. Le Duc d'Urbin gardoit toujours son poste, & tiroit ses vivres du Vicariat. Cela détermina Laurent à marcher vers Sorbolungo, à cinq milles de Fossombroné. Les mesures pour aller occuper ce poste étoient bien prises, mais furent si mal exécutées, que le jeune Jean de Medicis se plaignit de la négligence ou de la lâcheté des Officiers. Laurent n'osa en punir aucun, & se livra sans réserve aux Conseils de Renzo & de Vitelli. Les troupes Florentines avoient été chassées de Sorbolungo, & on prit la résolution de se retirer, sous prétexte de s'emparer de Monte-Barroccio. Cette

(*a*) Le même L. XIII. §. 2, 3.

retraite avoit tout l'air d'une fuite & les troupes du Duc harcelerent celles du Pape. Laurent ne profita point de sa supériorité, & au lieu de forcer l'ennemi d'en venir à une bataille, ainsi qu'il le pouvoit, il se tint sur la défensive, & leur laissa la liberté de se saisir des postes les plus importans & en particulier de Monte-Barroccio; tellement que l'armée de Laurent souffroit souvent de la disette des vivres, qu'elle tiroit de Pesaro.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Siege de Mondolfo où Laurent est blessé.

Les mutineries des Gascons avoient épuisé la patience du Pape, il écrivit à Laurent de faire ensorte qu'ils repassâssent les Monts. Ces lettres tomberent entre les mains du Duc d'Urbin, qui les envoya au quartier des Gascons; elles firent tant d'impression, que ces troupes se seroient mutinées, si Carbon leur Capitaine & Laurent ne les eussent appaisées, en les assurant que ces lettres étoient supposées. Laurent proposa de se jetter dans la partie du Vicariat, qui est plus proche de la mer, & de s'y étendre jusqu'à Fossombroné. L'armée entiere approuva ce dessein, & blâma hautement la conduite de Renzo & de Vitelli, qui tiroient la guerre en longueur pour leur intérêt. On alla donc faire le siege de San-Constanzo, Place du Vicariat, qui fut emportée sans peine. L'armée marcha ensuite contre Mondolfo, la plus forte Place du pays. Renzo eut ordre d'établir une batterie pendant la nuit, mais il le fit si mal, que les assiégés tuerent huit Canoniers & plusieurs Pioniers. Laurent y courut pour remedier à ce désastre, & fut dangereusement blessé. Cependant la Place aiant été fort endommagée par l'effet d'une mine & la garnison n'espérant pas d'être sécourue, se rendit vie & bagues sauves, abandonnant lâchement la ville au pillage.

Desordres dans son armée.

Léon aiant été informé du malheur arrivé à Laurent, envoya le Cardinal de Sainte Marie in Portico, pour prendre le commandement de l'armée. A son arrivée, le peu de discipline, qui restoit encore, disparut. Les Allemands & les Italiens eurent querelle ensemble, & il y en eut un assez grand nombre de tués de part & d'autre; les Gascons profiterent de l'occasion pour piller le quartier des Italiens. On eut bien de la peine à appaiser ce tumulté; les Généraux du Pape prirent le parti de mettre les troupes de différentes nations en des quartiers séparés. Les Florentins & d'autres Italiens furent envoyés à Pesaro, & l'infanterie Gascone campa à un demi mille de la Place. Il n'y eut pendant vingt-trois jours que quelques petites rencontres entre la cavalerie légere des deux armées. Le vingt-quatrieme jour le Duc d'Urbin sortit la nuit de Monte-Barroccio, parce-qu'il avoit des intelligences dans l'armée du Pape; la plus grande partie de l'infanterie Espagnole prit parti avec lui; il n'y eut que huit-cens hommes, qui se retirerent à Pesaro. Le Duc tomba ensuite sur le quartier des Allemands, il en tua ou blessa plus de six-cens; les autres s'enfuirent vers Pesaro. Les Gascons se mirent en bataille, mais resterent tranquillement spectateurs de ce qui se passoit.

Désertion des Gascons.

Le Duc se campa entre Urbin & Pesaro, & entra en liaison avec un jeune Officier Gascon, nommé d'Ambre, parent de Lautrec, & qui étoit jaloux de l'autorité du Capitaine Carbon. Il forma un Parti parmi les Gascons & les Lansquenets pour passer dans l'armée du Duc, parceque les Ministres du Pape refusoient de satisfaire l'avidité de ces Etrangers. Carbon & d'autres Officiers firent tous leurs efforts pour accommoder cette affaire,

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

mais ce fut en-vain, car le Duc s'étant avancé près du camp des Gascons, d'Ambre se mit à la tête des mutins, & alla se joindre aux ennemis avec les Lansquenets & six pieces de canon, malgré les prieres de Carbon, qui ne put conserver que sept Officiers & treize-cens hommes. Le lendemain matin l'infanterie Italienne se mutina aussi, & pour la faire rentrer dans le devoir, on fut obligé de lui accorder toutes ses demandes, les soldats & les Officiers ne connoissant ni retenue, ni modération, & n'écoutant que leur avarice.

Guichardin observe, qu'il y avoit quelque chose de surprenant dans l'état des deux armées. Le bon ordre & l'union regnoient dans l'armée du Duc, quoiqu'il manquât d'argent pour payer ses troupes, & c'étoit moins l'autorité du Chef & ses talens militaires, qui contenoient les soldats, que leur propre ardeur & leur opiniâtreté. Au contraire, les troupes de l'Eglise dont la paye ne manquoit jamais, & qui même en avoient une très-forte, étoient dans la confusion & le trouble, & brûloient d'envie d'abandonner leur Général & de suivre le parti opposé; exemple, dit l'Historien, qui prouve que l'argent contribue bien moins que d'autres causes à maintenir la discipline.

Le Légat & les Officiers Généraux, consternés par ces fréquentes défections, après de longues délibérations, dresserent & signerent un Ecrit, par lequel ils conseilloient au Pape de rétablir les Bentivoglio à Bologne. Léon ne put le lire sans colere, & se plaignit avec beaucoup d'aigreur de l'infidélité de ses Ministres, qui se prêtoient à de si lâches Conseils (*a*).

Expédition du Duc d'Urbin en Toscane. Conspiration contre lui.

Le Duc d'Urbin de son côté ne laissoit pas que d'être embarrassé. Son infanterie n'avoit presque rien reçu depuis trois mois, & il étoit hors d'état de la payer, aussi bien que les nouvelles troupes, qui venoient d'embrasser son parti; d'ailleurs le Duché d'Urbin étoit si epuisé, que bien loin d'y trouver dequoi fournir à la paye de l'armée, il étoit impossible d'y recouvrer des vivres. Il tourna donc tout d'un coup vers la Toscane, au grand contentement de ses soldats, qui espéroient de faire un grand butin dans ce fertile & riche pays. Il découvrit en ce tems-là une conspiration formée contre lui, pour le livrer au Pape. Renzo de Ceré, aiant rencontré un Tambour Espagnol, lui dit comme par raillerie, quand vos camarades veulent-ils nous livrer leur Général? Ce discours qui fut rapporté au Duc fit impression sur son esprit, & bientôt il vit clairement par des lettres surprises, qu'il se tramoit un conspiration contre sa propre personne, où trempoient Maldonat, Suarez & deux autres Officiers Espagnols; que pour la mieux ménager, Suarez s'étoit laissé prendre prisonnier par les troupes de Laurent. Le Duc dissimula, jusqu'à ce qu'il eut des preuves incontestables. Il ne fut pas plutôt descendu dans la plaine de Gobio, qu'il assembla toute l'infanterie Espagnole, & lui fit un discours très-pathétique; il produisit les Lettres qui prouvoient le crime des quatre Officiers. Ils furent sur le champ condamnés à la mort, & la sentence fut exécutée tout de suite.

Le Duc continua alors sa marche vers Perouse. Jean-Paul Baglioné s'y étoit jetté, & Camille des Ursins, qui étoit à la solde des Florentins, y étoit entré

(*a*) *Guichardin*. ubi sup. §. 4.

entré avec sa compagnie de Gendarmes & deux-cens Chevaux légers; ainsi il y avoit des forces suffisantes pour défendre la Place. Vitelli s'étoit rendu à Citta-di-Castello; & Laurent de Medicis, guéri de sa blessure, étoit allé à Florence pour veiller à la sureté de cette ville & des Places de son territoire. Le Duc se présenta devant Perouse, mais comme il manquoit d'artillerie, il n'étoit pas en état de la forcer. Tout à coup Baglioné traita avec lui, sous prétexte que le Peuple de Perouse qu'il ne pouvoit contenir, ne vouloit pas souffrir les ravages que l'ennemi fesoit à la campagne. Il s'engagea de payer dix mille ducats au Duc, de fournir des vivres pour quatre jours à son armée, & de ne point porter les armes contre lui dans cette guerre.

Il retourne à la défense du Duché d'Urbin.

Sur ces entrefaites, le Légat pour obliger le Duc d'abandonner la Toscane, étoit entré dans le Duché d'Urbin, avoit forcé la ville de Fossombroné au bout de trois jours, & l'avoit livrée au pillage. Il mit le siege devant Pergola, & aiant été renforcé par quatre-cens Lances Espagnoles, il prit la place d'assaut. Le dessein du Duc étoit de pénétrer dans l'Etat de Florence par Borgo San Sepolcro, mais apprenant le danger où étoient ses propres Etats, il vola à leur défense, & obligea le Légat de se retirer fort à la hâte (*a*).

Conspiration contre le Pape.

On découvrit en ce tems-là une conspiration contre la vie du Pape, formée par la Cardinal Alfonse de Sienne, fils de Pandolfe Petrucci. Léon avoit les plus grandes obligations à la famille de Petrucci, & en recompense il l'avoit fait chasser de Sienne avec son frere. Le Cardinal emporté par la fougue de la jeunesse, résolut d'abord de poignarder lui-même le Pape; ensuite il forma le dessein de l'empoisonner par le moyen de Baptiste Vercelli fameux Chirurgien. Mais avant que Vercelli pût avoir accès auprès du Pape, le jeune Cardinal ne put cacher sa haine, & se plaignoit hautement de l'ingratitude de Léon, cela fit qu'il fut obligé de sortir de Rome pour ne pas être arrêté. Il y laissa son Secretaire, avec lequel il entretint toujours un commerce de lettres. Le Pape en aiant fait intercepter quelques-unes, apprit par ce moyen que sa vie étoit en danger. Il dissimula, & pour attirer Alfonse à Rome, il lui fit dire, qu'il étoit prêt à lui rendre justice sur les affaires de sa famille; il lui envoya même un sauf-conduit, & promit à l'Ambassadeur d'Espagne de ne faire aucune violence à ce Cardinal. Alfonse fut assez imprudent pour se rendre à Rome; il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se vit arrêter dans la Chambre même du Pape, avec le Cardinal Bandinello de Sauli, son ami, & on les enferma l'un & l'autre dans le château S. Ange, tandis qu'on se saisit de Baptiste Vercelli à Florence. Ce dernier & un autre complice, aiant confessé leur crime, furent exécutés. A mesure qu'on approfondissoit l'affaire, on avoit lieu de soupçonner que bien d'autres personnes avoient part au complot. Le Pape fit arrêter & conduire au château S. Ange le Cardinal de Saint George, qui tenoit le premier rang dans le Sacré College. Il dit qu'on ne lui avoit jamais parlé de la conspiration; mais que les plaintes & les menaces d'Alfonse lui avoient fait soupçonner que ce Cardinal en vouloit à la vie de sa sainteté. Dans un autre Consistoire, les Cardinaux de Corneto & de Volterre se jetterent aux

(*a*) Le même, §. 5, 6.

SECTION IX *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

pieds de Léon, & confefferent qu'ils avoient auffi entendu faire à Alfonfe des plaintes & des menaces contre fa perfonne. Peu après, Alfonfe fut étranglé dans la prifon. A l'égard de Bandinello, moyennant une certaine fomme, le Pape lui rendit la liberté & la Pourpre, mais on a foupçonné, qu'avant que de le mettre en liberté, on lui avoit donné un poifon lent. Les autres Cardinaux, en furent quittes auffi, en payant bien (*a*).

Suite de la guerre d'Urbin.

Les fuccès du Duc d'Urbin dans fes propres Etats, avoient tellement groffi fon armée, qu'elle étoit redoutable. Il fe jetta dans la Marche d'Ancone; Fabriano & plufieurs autres villes lui donnerent des fommes confidérables, pour empêcher le ravage de leurs Territoires. Il en pilla quelques autres, particuliérement celle de Jefi, l'ancienne *Æfis*. Enfuite il fe préfenta devant Ancone, & obligea les habitans de lui payer huit mille ducats. Il affiégea après cela Ofimo & Corinaldo, mais il fut obligé d'abandonner l'une & l'autre entreprife, faute de canon & de munitions. Le peu de fuccès de fes armes à l'attaque de ces Places, diminua la réputation de fes troupes, & le tems qu'il perdit lui fut très-préjudiciable. L'armée du Pape étoit commandée par le Comte de Potenza, qui prit quelques petites places dans le Duché d'Urbin, mais il fut obligé de fe tenir fur la défenfive en attendant l'arrivée de fix mille Suiffes, que le Pape fefoit lever. Le Comte étoit dans Pefaro, fur laquelle le Duc fit une tentative inutile. Il attaqua auffi fans fuccès fix mille hommes, Suiffes, Allemands & Grifons, qui étoient arrivés à Rimini (*b*).

Le Duc retourne en Tofcane.

Il ne reftoit plus au Duc d'autre parti à prendre que de retourner en Tofcane. Il y conduifit fon armée, & après l'avoir laiffé repofer quelques jours, il attaqua Anghiari, ville de l'Etat de Florence, où il fut encore repouffé, parcequ'il manquoit d'Artillerie. Il fit venir quatre pieces de canon, mais toutes les Places de Tofcane étoient hors d'infulte, étant bien pourvues de troupes. Laurent de Medicis fe rendit de Florence à Borgo-San-Sepolcro, tandis que le Duc campoit dans le voifinage. Il commençoit à manquer de vivres, fes troupes n'étoient point payées & ne pouvoient compter fur aucun butin, deforte que fa fituation étoit embarraffante, parceque les troupes commençoient à fe dégoûter de la guerre. Heureufement pour lui, que le Pape n'étoit pas mieux. Il ne pouvoit gueres compter fur le Roi de France, & il en avoit mal ufé envers l'Ambaffadeur d'Efpagne dans l'affaire du Cardinal de Sienne. Comme les deux Rois favorifoient le Duc d'Urbin, Moncade Viceroi de Sicile, & Lefcun Général du Roi de France, avoient travaillé à ménager un accommodement, mais on on n'avoit pu rien conclure, parceque le Duc propofoit des conditions trop dures.

Il eft forcé de faire la paix.

Le Viceroi fe rendit enfin au camp de ce Prince, qui fut obligé de faire la paix, parceque fon infanterie Efpagnole, ébranlée par les prieres & les menaces de Moncade, réfolut de l'abandonner. Il fut donc arrêté, que le Pape payeroit quarante mille ducats à l'infanterie Efpagnole, qui prétendoit que cette fomme lui étoit due pour quatre mois de folde; qu'il donneroit foixante mille ducats aux Gafcons & aux Allemands, qui s'étoient réunis:

(*a*) Le même §. 7.

(*b*) Le même, §. 9, 10.

Que toutes ces troupes sortiroient des Etats de l'Eglise, de Florence & d'Urbin, dans l'espace de huit jours: Que le Duc évacueroit dans le même terme les Places qu'il occupoit: Qu'il auroit la liberté de se retirer en sureté à Mantoue, avec son artillerie & tous ses effets: Enfin que le Pape lui donneroit l'absolution des censures, & pardonneroit à tous les habitans du Duché d'Urbin, & à tous ceux qui s'étoient déclarés pour le Duc dans cette occasion. Lorsqu'on mit ces Articles par écrit, le Duc vouloit insérer dans le Traité certains termes, qui donnoient à entendre que c'étoient les Espagnols qui livroient le Duché d'Urbin au Pape. Ceux-ci se recriant contre lui, se plaignirent qu'il vouloit les deshonorer. Ce Prince craignant qu'ils ne le livrassent au Pape, se retira à Pivieri-di-Sestina, avec toutes les troupes qui voulurent le suivre. Après sa retraite les Espagnols signerent le Traité, reçurent la somme stipulée & repasserent dans le royaume de Naples. Les Gascons & les Allemands abandonnerent aussi le Duc, & il n'y eut que les troupes Italiennes, auxquelles on ne fit aucune offre, qui lui demeurerent fideles. Il se retira donc à Mantoue, n'aiant que cent chevaux, & six-cens hommes de pied, & il ratifia le Traité par nécessité. C'est ainsi que finit la Guerre d'Urbin au bout de huit mois. Elle couta au Pape huit-cens mille ducats, dont il engagea les Florentins à fournir la plus grande partie (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Après la fin de cette guerre, l'Italie jouit d'une profonde tranquillité pendant l'année 1518. Il est certain que jamais homme vicieux n'eut de plus belles qualités que Léon X. Aussitôt qu'il avoit le tems de respirer, & qu'il n'avoit point d'embarras, il ne pensoit qu'à encourager les Sciences & les Beaux Arts; il les protégeoit même dans quelque situation qu'il se trouvât. Florence le disputoit alors à Rome du côté de la grandeur, de la magnificence & du goût. Cela même sembloit détourner les Florentins de la pensée de rétablir leur liberté, aussi bien que la crainte de se voir dominés par les gens de la lie du Peuple. Machiavel, Secretaire de la République, ne laissa pas de conseiller à Léon de maintenir la constitution de façon, que le Peuple sentit moins la perte de sa liberté; ensorte que le Gouvernement étoit en général doux & equitable. Plusieurs des Florentins étoient néanmoins trop clairvoians, pour s'en laisser imposer par des apparences & tous en général déploroient les immenses sommes qu'il en coutoit à la République, par la dépendance où elle étoit du Pape.

Portrait de Léon X.

Pendant que l'Italie étoit tranquille, les Turcs sous la conduite de leur Empereur Selim firent de si grandes conquêtes en Orient, que toutes les Puissances Chrétiennes en prirent l'allarme. Rien ne pouvoit être plus heureux pour les vues de Leon. Les revenus de Florence & de l'Etat Ecclesiastique ne pouvoient suffire aux prodigieuses dépenses qu'il fesoit. Il fit servir son autorité Pontificale à obliger toute l'Europe d'y contribuer. Il fit prêcher la Croisade, & toutes les Puissances semblerent d'abord y concourir avec ardeur, ce qui donna lieu à de grandes levées de deniers. Mais bientôt les esprits se calmerent, par la longue maladie dont Selim fut attaqué, suivie de sa mort.

Projet d'une Croisade contre les Turcs. 1518.

(*a*) Le même §. 11.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Liaison entre le Pape & le Roi de France.

François I ne négligeoit rien de ce qui pouvoit flater l'orgueil & l'ambition du Pape. Il fit conclure le mariage de Laurent de Medicis avec Magdeleine, de l'illustre Maison de Boulogne, qui lui apportoit dix mille écus de rente, partie provenant de son chef, partie de la libéralité du Roi. Laurent se rendit à la Cour de France, où il fut reçu avec de grands honneurs. Medicis assura le Roi d'un attachement sincere, & lui promit de suivre sa fortune, quelque chose qui pût arriver. Il remit aussi à François un Bref du Pape, qui permettoit à ce Prince de faire usage de l'argent des Décimes & de la Croisade, & d'en donner cinquante mille écus à Laurent. Le Roi par reconnoissance rendit à Medicis le Bref, qui obligeoit le Pape à restituer Modene & Reggio au Duc de Ferrare au bout de sept mois, qui étoient déja expirés. Il y eut ensuite de grandes négociations de paix entre les diverses Puissances de l'Europe (*a*).

Mort de l'Empereur Maximilien. 1519.

La tranquillité fut troublée au commencement de 1519 par la mort de l'Empereur Maximilien, Prince d'un caractere assez singulier. Il étoit d'une légereté sans exemple, bizarre dans ses projets, d'une profusion sans mesure, ce qui le portoit quelquefois à faire des injustices & à des démarches contradictoires. Ce Prince étoit d'ailleurs grand homme de guerre, avoit de grands talens pour le Gouvernement, & étoit naturellement doux & humain. Avant sa mort, il avoit travaillé à procurer l'Empire à son petit-fils Charles Roi d'Espagne, qui dans cette vue avoit remis de grosses sommes à son grand-pere. Après la mort de Maximilien, les Rois de France & d'Espagne briguerent ouvertement le trône de l'Empire. Le Pape pouvoit influer sur l'élection, en se déclarant pour l'un & pour l'autre des Prétendans.

Conduite du Pape dans la dispute pour l'Empire.

Il les redoutoit tous deux également, & craignoit leur voisinage en Italie, où par leur grande puissance, ils étoient en état de faire valoir les droits de l'Empire sur Rome & sur les Etats de l'Eglise. Il temporisa d'abord, mais enfin il se détermina, & par un raffinement excessif de politique, il se déclara pour François I, dont le parti étoit le plus foible, dans l'espérance de l'engager à procurer l'élection d'un tiers, quand il desespéreroit de réussir pour lui-même. Léon envoya Robert des Ursins en Allemagne, en qualité de Nonce, chargé de rendre au Roi de France tous les services qu'il pourroit, mais avec des ordres secrets de régler ses démarches sur les dispositions où il trouveroit les Electeurs & sur l'etat des affaires. Léon suivit le plan qu'il s'étoit fait avec beaucoup d'adresse. Une Flotte que le Roi d'Espagne fesoit équipper lui donna de l'ombrage ; ce qui engagea François I à mettre en mer ses galeres, avec quatre mille hommes de troupes, pour mettre les Etats de l'Eglise & de Florence à couvert de toute insulte (*b*).

Mort de Laurent de Medicis.

Sur ces entrefaites Laurent de Medicis mourut quelques jours après sa femme, morte en couche de la fameuse Catherine de Medicis, qui épousa Henri II, Roi de France, & fut mere des trois Rois qui monterent ensuite successivement sur le trône. Après la mort de Laurent de Medicis, les Conseillers de Léon furent assez généreux pour lui représenter, qu'étant le seul héritier légitime de la posterité masculine du grand Cosme, il

(*a*) Le même §. 12-18. (*b*) Le même, §. 19, 20.

devoit rendre la liberté à sa patrie. Le Pape ne voulut rien écouter, soit par partialité pour sa famille, bien que ce qui en restoit fût d'une ligne batarde, soit par haine pour le Gouvernement Républicain, sous lequel il avoit été banni. Il donna le Gouvernement de Florence au Cardinal de Medicis; & bien que le Duché d'Urbin appartint à la fille de Laurent, en vertu de l'investiture, il réunit ce Duché au S. Siege, avec Pesaro & Sinigaglia. Il fit aussi abattre les murs d'Urbin & des autres Places fortes, à cause de l'affection des habitans pour leur Duc, & fit d'Agobbio la Capitale du Duché. Il donna le Fort de San Leo aux Florentins, tout le Montefeltro, avec Pivieri-di-Sestina, qui dépendoit de Cesene, pour s'acquitter des sommes qu'il leur devoit, & dont il avoit chargé la Chambre Apostolique. On ne fut pas fort satisfait à Florence de cette sorte de payement, mais on fut obligé de s'en contenter (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Charles est élu Empereur.

La concurrence pour l'Empire entre Charles & François duroit toujours; mais ces deux Rivaux se conduisirent fort différemment. François I, qui sentoit que son Rival avoit naturellement plus de crédit en Allemagne que lui, s'efforça de compenser ce desavantage par l'envoi de grosses sommes pour gagner les Electeurs & leurs amis. Ce honteux trafic déplut extrémement à tous les Princes qui avoient des sentimens d'honneur & de vertu, ou qui avoient du zele pour la liberté de leur patrie. D'autre part la Nation Germanique étoit fort opposée à l'élection d'un Prince étranger. Les Suisses mêmes supplierent le Pape de n'emploier ses bons Offices que pour des Princes Allemands dans cette occasion. Cependant les choses tournoient tout-à-fait en faveur de Charles, qui, au lieu de prodiguer son argent aux Electeurs, s'en servit à lever des troupes, ensorte qu'on vit paroître dans le voisinage de Francfort une armée d'Espagnols sous prétexte d'assurer la liberté des suffrages. Léon n'auroit pas laissé de réussir dans son projet d'écarter les deux Rivaux, sans les progrès que la Réformation fesoit en Allemagne par le moyen de Luther, que Frederic le Sage, Electeur de Saxe, protegeoit. Les Electeurs, qui prévoioient les calamités qui menaçoient l'Allemagne, offrirent la Couronne Impériale à Frederic; il la refusa par bien des raisons, & donna sa voix à Charles, qui fut nommé Empereur. La préférence qu'on donna à ce Prince piqua vivement François I, ce qui occasionna bientôt de sanglantes guerres entre lui & Charles V (*b*).

Tentative inutile du Pape contre Ferrare. 1520.

La paix de l'Italie ne fut troublée que par une intrigue du Pape contre la ville de Ferrare, qu'il souhaitoit toujours de soumettre. Il confia l'exécution de son projet à Alexandre Fregose, Evêque de Vintimiglia; ce Prélat, aiant tout concerté avec le Pape & quelques Bannis de Ferrare, leva deux mille hommes d'infanterie avec l'argent que Léon lui fournit, & s'il avoit pu passer le Po, il auroit vraisemblablement surpris Ferrare. Le Pape desavoua cette entreprise, comme n'y aiant aucune part; mais le Duc de Ferrare & les autres Princes ne douterent pas qu'il n'en fût l'auteur (*c*).

Autre tentative sans succès.

La même année, Léon fit une seconde tentative par le moyen de son Protonotaire Apostolique & de Ridolfei, Officier de quelques Lansquenets

(*a*) Le même §. 21.
(*b*) Le même §. 22.
(*c*) Le même §. 23.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

que le Duc avoit en garnison à Ferrare. Ridolfel s'étoit engagé de livrer une des portes à des troupes commandées par Gui Rangoné, qui devoient passer le Po sur le pont de bois, qui étoit vis-à-vis de cette porte. Mais Ridolfel aiant découvert dès le commencement toute l'intrigue au Duc, ce Prince content de s'etre assuré des dispositions du Pape à son égard, publia qu'il savoit tout par le moyen de cet Officier (*a*).

Trafic des Indulgences.

Bien qu'il n'y eut gueres de crime ou de vice, dont Léon ne fût atteint, & que toute l'Europe en fût convaincue, il est étonnant à quel point la dignité Pontificale, jointe à une certaine politesse dans ses manieres, contribuoient à lui conserver le respect & l'estime des Princes Chrétiens. Malgré sa politique, Léon fut la dupe de sa facilité, s'étant épuisé par ses excessives depenses, il tâcha de suppléer à ses besoins par les moyens les plus infâmes. Il envoya par toute l'Europe des essaims de Dominicains & d'autres Moines, qui fesoient publiquement un honteux trafic des Indulgences. Bien qu'on levât des sommes immenses par cet indigne commerce, on savoit que la moindre partie entroit dans les coffres du Pape, & que le reste étoit la proie des Collecteurs, ou étoit pour Madelaine sœur du Pape. Tout le monde sait comment ces abus donnerent lieu à la Reformation, & qu'en peu d'années le siege de Rome perdit la moitié de l'Europe, tandis que l'autre partie chanceloit dans son obéissance.

Prospérité de Léon X. 1521.

Il est certain que le Pape ne s'embarrassoit gueres des affaires de Religion, qu'autant qu'elles pouvoient servir à remplir ses coffres. Tout son application étoit de maintenir l'équilibre de puissance en Italie, afin de rester maître de Florence, des autres Etats de Toscane & de l'Etat Ecclésiastique avec les grandes & injustes acquisitions que lui & Jules II son prédécesseur avoient ajoutées au domaine de l'Eglise. L'Italie jouissoit de la paix depuis trois ans; & le Pape etoit le maître de l'y conserver en balançant la puissance de l'Empereur & du Roi de France. Il étoit donc recherché des deux côtés, ce qui fesoit que ses Etats, & Florence en particulier, fleurissoient; ainsi, comme il étoit naturellement ami du repos & voluptueux, il se livroit à toutes sortes de plaisirs. Sa prospérité meme le porta à troubler son propre bonheur, & à tourner encore ses pensées du côté de la guerre. On ne sait pas au juste le motif qui le détermina. Léon se crut peut-être deshonoré par la perte de Parme & de Plaisance, & d'avoir si souvent échoué dans ses desseins contre Ferrare. Il pouvoit craindre aussi que l'Empereur & le Roi de France ne prissent le parti de s'unir ensemble pour opprimer la liberté de l'Eglise. Il résolut donc de se lier avec un de ces deux Princes, pour s'en servir à chasser l'autre d'Italie, se flatant qu'ensuite il ne lui seroit pas difficile d'en chasser aussi le vainqueur. Mais avant que de s'unir à l'une de ces deux Puissances, il envoya Antoine Pucci, Evêque de Pistoie, en Suisse pour y lever six mille hommes. Les Cantons accorderent ces troupes sans difficulté; elles passerent par le Milanés, & resterent plusieurs mois, par ordre du Pape, dans la Romagne & dans la Marche d'Ancone.

Traité qu'il fait avec François I.

On fut surpris que le Pape eût pris ces troupes à sa solde, dans un tems

(*a*) Le même §. 26.

de profonde paix, pour cacher son dessein, il fit courir le bruit, qu'il n'avoit eu d'autre vue que de se garantir des intrigues & des entreprises que méditoient sans cesse les rebelles de l'Eglise. La vérité est qu'il traitoit secretement avec le Roi de France pour attaquer le royaume de Naples. Gaëte & tout ce qui est entre le Garigliano & l'Etat Ecclésiastique devoit être au Pape. Le second fils du Roi devoit avoir tout le reste; mais comme ce Prince étoit encore fort jeune, le Roi devoit le mettre sous la tutelle d'un Légat Apostolique, qui gouverneroit le royaume, jusqu'à ce que ce Prince fût Majeur. Par le même Traité le Roi s'obligeoit d'aider le Pape à reprimer les sujets de l'Eglise & ses Vassaux rebelles; condition qui mettoit le Pape en liberté d'attaquer Ferrare. Pendant ces intrigues, François I, profita de la révolte d'Espagne, pour conquérir la Navarre. Les François voulurent ensuite attaquer l'Espagne même, mais cette invasion fut préjudiciable au Roi, parceque les Espagnols se réunirent. Les Suisses ne laisserent pas de préférer l'alliance de François I à celle de Charlequint (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Quand le Traité conclu entre le Pape & le Roi de France fut examiné dans le Conseil de ce Prince, les plus sages le desapprouverent, parcequ'il étoit trop avantageux à la France, ce qui donnoit lieu de soupçonner qu'il cachoit quelque mystere à son préjudice; il étoit hors de toute vraisemblance que le Pape voulut sincérement que le royaume de Naples & le Duché de Milan fussent unis sous un même Chef. Ces raisons & la duplicité connue du Pape engagerent le Roi à différer de ratifier le Traité. Léon en fut piqué, d'autant plus que Lautrec, qui gouvernoit le Milanés, refusoit de deférer à ses bulles (*b*).

Le Roi differe de le ratifier.

Le Pape prit alors la résolution de se liguer avec Charlequint, qui saisit avec plaisir l'occasion de traiter avec lui, parceque son alliance pouvoit être très-utile à ses affaires. Ils signerent donc un Traité, par lequel l'un & l'autre s'obligerent à se défendre réciproquement, & Charles s'engagea à protéger la Maison de Medicis & la République de Florence. Il fut stipulé aussi, qu'on attaqueroit le Milanés, & qu'après l'avoir conquis, Parme & Plaisance retourneroient au S. Siege, & que François Sforce seroit mis en possession du Milanés, & maintenu dans ce Duché par les Confédérés. Que Charles seconderoit le Pape contre le Duc de Ferrare; qu'il augmenteroit le cens qu'il devoit au Pape pour le royaume de Naples; qu'il donneroit une pension de dix mille ducats au Cardinal de Medicis, & des terres du même revenu dans le royaume de Naples, à Alexandre fils naturel de Laurent, qui avoit été Duc d'Urbin (*c*). Le fondement sur lequel Charles vouloit enlever le Milanés aux François, c'est qu'il prétendoit que c'étoit un fief de l'Empire, qui lui étoit dévolu.

Ligue entre le Pape & l'Empereur.

Le Pape & l'Empereur tinrent ce Traité fort secret, dans le dessein de surprendre Génes & le Milanés en même tems, par le moyen des Bannis, avant de faire la guerre ouvertement. Dans ce dessein, François Guïchardin, qui étoit Gouverneur de Reggio & de Modene pour le Pape, reçut dix mille ducats pour les remettre à Moroné, un des Bannis de Milan.

Vaines tentatives du Pape sur Génes & sur le Milanés.

(*a*) *Guichardin* L. XIV. § 1-4.
(*b*) Le même, §. 5.
(*c*) Le même §. 7.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Mais ces projets échouerent par des incidens étrangers à notre Histoire, de même que divers autres projets que le Pape avoit formés secretement (*a*).

Mesures du Pape & de l'Empereur pour la guerre du Milanés.

Léon fut donc obligé de lever le masque, & il nomma Frederic Marquis de Mantoue Général des troupes de l'Eglise & de Florence, qui devoient marcher en Lombardie pour attaquer le Milanés. L'armée du Marquis devoit être grossie par les Gendarmes que l'Empereur avoit dans le royaume de Naples, par six mille hommes d'infanterie Italienne, par deux mille fantassins Espagnols, qui étoient sur la côte de Gênes, & par deux mille autres aux ordres du Marquis de Pescaire. D'ailleurs le Pape & l'Empereur devoient payer en commun quatre mille Lansquenets & deux mille Grisons, auxquels on joindroit les deux mille Suisses, qui étoient restés au service du Pape. Les autres troupes de cette nation, voiant approcher le tems de la recolte, avoient repris le chemin de leur pays, après avoir couté inutilement cent cinquante mille ducats au Pape. Cependant l'Empereur & lui résolurent de presser vivement les Cantons de leur accorder six mille hommes. Les préparatifs contre le Milanés étoient donc considerables, & il fut résolu que si les Cantons se rendoient aux instances du Pape, on attaqueroit ce Duché du côté de Côme. Ce qui sembloit faciliter l'entreprise, c'est que les François n'étoient point aimés par les Peuples de cet Etat (*b*).

Préparatifs de François I.

Lautrec étoit en ce tems-là à la Cour de France, & on eut bien de la peine, à force de promesses, de l'engager à repasser les Monts. Les Vénitiens offroient de joindre aux troupes Françoises six-cens Lances & six mille hommes de pied. On comptoit aussi que le Roi prendroit à sa solde dix mille Suisses, que les Cantons lui permettroient sans doute de lever en vertu du nouveau Traité. Cependant François I ne negligeoit rien pour adoucir l'esprit du Pape, mais tous ses efforts ne purent rien gagner. Lautrec se voiant en état de défendre le Milanés, la campagne s'ouvrit fort au desavantage des Confédérés. Il est vrai qu'il y avoit quelque chose d'incompréhensible dans la maniere dont le commandement étoit réglé, & qu'on ne peut attribuer qu'à la défiance du Pape. Le Marquis de Mantoue étoit Capitaine-Général des Troupes de l'Eglise, & Prosper Colonne, sans avoir aucun titre, commandoit toute l'armée en chef, tellement qu'il y avoit un Général titulaire, & un Général effectif. D'ailleurs Guichardin lui-même, étoit Commissaire Général de l'armée, avec une autorité extraordinaire, desorte qu'il avoit toutes les troupes de l'Eglise, & nommément le Marquis de Mantoue sous ses ordres. Il est aisé de voir par là que le Marquis n'avoit été nommé Capitaine-Général qu'à cause de la situation de ses Etats & des troupes qu'il pouvoit fournir; mais que le Pape comptoit sur l'expérience & la capacité de Colonne pour les opérations de la guerre, & qu'il se fioit à Guichardin, qui étoit Florentin, pour les tenir l'un & l'autre en respect.

Divers mouvemens des troupes.

Le Pape ne se montra pas fort habile Général en fesant un tel partage du commandement, vu surtout les intérêts compliqués de la Ligue, & le caractere des Espagnols, des Suisses & des Allemands qui servoient ensemble.

(*a*) Le même §. 9.

(*b*) Le même §. 10, 11.

ble. Bientôt on vit les effets du manque de subordination entre les principaux Chefs. Prosper Colonne vint camper sur la Lenza, à cinq milles de Parme, après avoir pourvu à la sureté de Modene, de Reggio, de Ravenne & d'Imola. Ce fut là qu'il apprit que quatre mille Suisses étoient arrivés à Milan. Parme étoit défendue par une puissante garnison, sous Lescun frere de Lautrec. D'autre part les Vénitiens & le Duc de Ferrare étoient en mouvement en faveur des François. Colonne resta sept jours dans son poste sans en faire aucun. Il fut joint à la fin par le Marquis de Mantoue, & par quatre-cens Lances, aux ordres d'Antoine de Leve, qui se rendit si fameux depuis. Colonne conduisit alors l'armée à San-Lazaro, qui n'est qu'à un mille de Parme, où il attendit l'arrivée du Marquis de Pescaire qui devoit amener de Naples trois-cens Lances & deux mille fantassins Espagnols, outre celle de l'infanterie Allemande, qui étoit à Inspruk. Il comptoit principalement sur sa cavalerie pour faire tête aux Suisses, qui étoient dans l'armée Françoise. Cependant les Vénitiens prirent des mesures pour s'opposer au passage des Allemands. Ceux-ci de leur côté demandoient de recevoir la solde du premier mois à Trente. Le Pape, qui devoit la fournir, ne pouvoit sans danger faire passer cet argent par les Etats des Vénitiens. A la fin le Marquis de Mantoue, qui en agit dans cette occasion avec beaucoup de générosité, & le Marquis de Pescaire firent quelques mouvemens pour faciliter le passage des Allemands, & les Vénitiens qui ne vouloient pas attirer la guerre chez eux, se retirerent à Verone, tellement qu'on effectua la jonction de toutes les troupes de l'armée de la Ligue (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Opérations des Conféderés.

On tint Conseil de guerre, où le siege de Parme fut proposé, mais la proposition ne passa point, & l'on convint de marcher contre Plaisance, qui étoit presque sans défense, sans munitions, & dont la conquête pouvoit faciliter celle de Milan. Dans le tems qu'on fesoit les préparatifs de cette expédition, dont on se promettoit un heureux succès, quelques cavaliers François passerent le Po, & on crut que toute leur armée avoit passé ce fleuve. Jean de Medicis fut envoyé à la découverte, & bientôt l'on sut que ces cavaliers avoient repassé le Po. Cette fausse allarme ne laissa pas de rompre l'entreprise de Plaisance, parceque la jalousie fit naître une contestation entre Prosper Colonne & le Marquis de Pescaire.

Siege de Parme.

La diversité des avis & la lenteur naturelle de Prosper auroient encore retardé les opérations de la guerre, si le Commissaire des troupes de l'Eglise, ainsi qu'il le rapporte lui-même (*b*), n'avoit fortement représenté qu'on n'avoit aucune raison de rester dans l'inaction. Cette remontrance fut si efficace, qu'on prit brusquement la résolution de marcher à Parme. On fut néanmoins obligé d'attendre quelques jours pour faire venir du canon de Bologne. Ce délai donna le tems à Lautrec de rassembler les troupes qu'il attendoit. On forma le siege de Parme, qui fut poussé avec lenteur. Lautrec aiant reçu les renforts qui devoient le joindre, s'avança au secours de la Place, qui commençoit à courir risque, les assiégés aiant été obligés d'abandonner la partie de la ville, nommée Codiponté. Mais ce

(*a*) Le même, §. 12.

(*b*) Le même §. 13.

Général attendoit encore six mille Suisses, qui étoient en chemin, & sans lesquels il se trouvoit trop foible pour livrer bataille aux ennemis; il fit prier son frere de tenir encore, & qu'il s'approcheroit de Parme. Lescun auroit néanmoins été obligé de capituler, ou de sortir avec sa garnison pour joindre son frere, si les soldats des Confédérés n'avoient pillé les maisons de cette partie de la ville qu'ils avoient prise, quoique les habitans les eussent reçus avec beaucoup de joie parcequ'ils rentroient avec plaisir sous la domination du Pape. Cette violence indisposa les Parmesans. On eut en même tems avis que le Duc de Ferrare venoit de forcer Final & San Felicé & qu'il s'avançoit vers Modene. Cette ville étoit mal pourvue, parceque Prosper n'avoit pas voulu affoiblir son armée.

Il est levé. On assembla le Conseil de guerre, & après avoir discouru plutôt que déliberé, les Généraux prirent la résolution de lever le siege, bienque la ville fût peut-être sur le point de se rendre. Quoique Antoine de Leve fût du même avis, il proposa d'examiner, s'il ne seroit pas à-propos d'aller attaquer Lautrec. Mais on rejetta cette proposition par plusieurs raisons. Comme néanmoins la résolution de lever le siege étoit fort importante, & qu'elle sembloit avoir quelque chose de honteux. Colonne & le Marquis de Pescaire consulterent le Commissaire du Pape. Guichardin leur répondit, que la levée du siege feroit sans doute beaucoup de peine au Pape, & qu'il lui paroissoit qu'il y avoit de la contradiction dans leur conduite. Les deux Généraux repliquerent que la prudence exigeoit qu'on se retirât, & le Commissaire n'osant contrarier des Officiers de cette capacité, la levée du siege fut résolue pour ce jour là-même, avec ordre de retirer le canon des batteries sur le champ. Dès-que la résolution des Généraux fut répandue dans l'armée, on les accusa de timidité; c'est pourquoi le Commissaire & Moroné firent tous leurs efforts pour regagner Prosper. Il ne s'éloigna point d'une seconde délibération, disant qu'il n'avoit jamais honte de changer d'avis, s'il en avoit des raisons suffisantes. Ce Général donna donc ses ordres pour assembler le Conseil une seconde fois. Mais Pescaire qui fesoit déja retirer le canon, & qui d'ailleurs étoit bien éloigné de changer de résolution, refusa de se rendre au Conseil. Desorte qu'on se retira douze jours après avoir formé le siege (*a*).

Chagrin du Pape. L'armée reprit le chemin de San-Lazaro, mais l'infanterie Allemande, encouragée sans doute par la timidité des Généraux, aiant formé inutilement des prétentions exorbitantes pour sa solde, refusa de suivre l'armée, cassa les anciens Officiers, & se donna pour Chef l'auteur de la sédition. La nouvelle de la retraite des Confedérés remplit Léon de chagrin & d'indignation, parcequ'il s'attendoit de recevoir celle de la prise de Parme. Il soupçonna les Généraux Allemands & Espagnols de trahison. Mais Guichardin, qui étoit témoin de ce qui se passa, penche à croire, que la cause de cette retraite fut l'approche de l'armée Françoise, dont on exaggéra les forces, que ce qui y contribua encore, ce fut que Colonne, persuadé qu'il faudroit en venir à une bataille, appréhenda que ses soldats, chargés de butin par le pillage de Parme, ne fissent mal leur devoir. Ce qu'il y a

(*a*) Le même §. 14.

de certain, c'eſt que les François furent fort ſurpris de la levée du ſiege, dans le tems qu'ils déſeſpéroient preſque du ſalut de Parme, à cauſe de la lenteur des Suiſſes qu'ils attendoient. A la fin ils arriverent, & Lautrec réſolut de ſe régler ſur les mouvemens des ennemis. Ceux-ci quitterent San-Lazaro & ſe retirerent du côté de Reggio, dans le deſſein de s'éloigner, à meſure que les François marcheroient en avant. Il n'y eut même que les plaintes du Pape & des Miniſtres de l'Empereur, qui les empêcherent de reculer davantage. On blâma fort la lenteur de Colonne, qui n'envoyoit que très-difficilement ſa cavalerie légere en partis, tandis que Lautrec feſoit paroitre la plus grande activité (*a*).

On connoiſſoit mieux à Rome, que dans le camp des Confédérés, les forces de ce Général, deſorte que le Pape, reprenant courage, obtint le conſentement de l'Empereur pour entrer avec toutes les forces de la Ligue dans le Milanés, ſans s'amuſer à faire des ſieges. On attendoit douze mille Suiſſes, à la ſolde du Pape; ces troupes n'avoient pourtant été accordées par les Cantons, que pour la défenſe des Etats de l'Egliſe ſeulement, & non pour ſervir contre le Roi de France. Le Cardinal de Sion & les autres Agents de la Ligue les avoient acceptées à cette condition, dans l'eſpérance que quand elles ſeroient une fois en Italie, on pourroit corrompre leurs Officiers, & les engager à ſuivre l'armée dans le Milanés. Les Généraux de la Ligue, n'eſpérant plus de s'emparer de la ville de Parme, & n'oſant attaquer les ennemis poſtés avantageuſement, réſolurent de paſſer le Po, parcequ'ils ne pouvoient reſter où ils étoient faute de vivres. Pendant qu'on feſoit les préparatifs néceſſaires pour l'exécution de ce deſſein, le Comte Gui Rangoné, par ordre du Pape, réduiſit les habitans de la montagne de Modene, qui n'avoient voulu reconnoitre que le Duc de Ferrare pour Souverain (*b*).

Il y avoit alors dans l'armée des Confédérés un grand nombre de Bannis du Milanés, qui bien loin d'être d'aucune utilité ne s'occupoient qu'à ruiner le plat pays, ce qui ne feſoit qu'augmenter la difficulté d'avoir des vivres. Colonne feſoit cependant les diſpoſitions néceſſaires pour paſſer le Po; il forma le projet de brûler les pontons des François, qu'on avoit retirés de Cremone, mais Jean de Medicis, qui devoit l'exécuter, manqua ſon coup. Comme avant que de paſſer le Po, il falloit pourvoir à la ſureté des villes de l'Egliſe, on donna à Vitelli cent cinquante hommes d'armes, un pareil nombre de chevaux légers, & deux mille hommes de pied, des compagnies d'Ordonnance des Florentins, pour couvrir ces Places. On détacha dans la même vue, ſous l'Evêque de Piſtoie, deux mille Suiſſes, qu'on ne voulut pas oppoſer au grand nombre de leurs compatriotes qui ſervoient la France. L'Evêque & Vitelli ſe chargerent non ſeulement de la défenſe de Modene & des autres Places de l'Egliſe, mais encore de porter la guerre dans le Ferrarois. Le Duc s'attribuant la gloire d'avoir fait lever le ſiege de Parme, & ſatisfait de la conquête de Final & de San Felice, n'avoit pas pouſſé plus loin ſes avantages, parceque le Pape travailloit à le dépouiller du Duché de Ferrare par les Cenſures Eccléſiaſtiques (*c*).

(*a*) Là-même.

(*b*) *Guichardin* L. XIV. §. 16

(*c*) Le même l. c.

L'armée de la Ligue passe le Pô.

L'armée de la Ligue passa le Po le premier d'Octobre. Elle fut longtems à effectuer ce passage, à cause d'une foule de gens inutiles & d'une infinité de bagage qui la suivoient. Et si Lautrec étoit tombé sur ceux qui n'étoient pas encore passés, il les auroit taillés en pieces. Leur armée vint camper à Casal Maggior.

Le Roi de France, qui savoit que le Pape étoit l'ame de la Ligue, avoit tâché de l'en détacher par les offres les plus brillantes, depuis le commencement des hostilités en Lombardie. Léon avoit d'abord résisté avec fermeté; mais voiant que tout le poids de la guerre tomboit sur lui, que l'Empereur n'étoit guеres disposé, ou étoit dans l'impuissance de fournir de l'argent; qu'il n'y avoit gueres de fond à faire sur les Officiers Allemands & Espagnols; & que les Suisses ne servoient que sous certaines conditions, il commença à la fin à ne pas être si éloigne de s'accommoder. Cependant pour ne pas paroitre rebuté par le peu de succès des armes de la Ligue, il chargea le Cardinal de Medicis, qui demeuroit ordinairement à Florence, de se rendre à l'armée en qualité de Légat, pour prévenir les suites de la mesintelligence qu'il y avoit entre Colonne & le Marquis de Pescaire. Le Cardinal arriva au Camp à Casal Maggior. Le Pape n'etoit pas encore décidé à céder aux instances du Roi de France, & vouloit se régler sur les événemens. Le Cardinal étoit la seconde personne dans l'Etat Ecclésiastique, & bien qu'il résidât à Florence, Léon ne fesoit rien sans sa participation, ensorte qu'on jugea que sa présence seule suffiroit pour empecher les Géneraux de faire éclater leurs divisions.

Suite de la guerre.

L'armée de la Ligue, s'étant reposée un jour à Casal, marcha par le Cremonois vers l'Oglio, sur les bords duquel elle arriva le quatrieme jour. Durant cette marche, il s'éleva une querelle entre l'infanterie Espagnole & Florentine, dans laquelle plusieurs furent massacrés de part & d'autre, malgré la vigilance des Généraux, qui appaiserent le tumulte presque dans sa naissance. Jean de Medicis mit en fuite la cavalerie legere des Vénitiens, soutenue par quelques cavaliers François dont l'armée avoit aussi passé le Po. Les Généraux de la Ligue avoient resolu d'aller camper à Bordellano, sur l'Oglio, mais la difficulté du chemin, impraticable à l'artillerie, les obligea de rester à Rebecca, Place sur la même riviere. Là ils eurent avis que Lautrec, suivi des troupes Vénitiennes, n'étoit qu'à cinq milles d'eux dans le dessein de s'opposer à leur marche le lendemain. Cette nouvelle surprit fort le Legat & les Généraux, parceque le Senat avoit fait entendre au Pape, que les troupes Vénitiennes ne combattroient point, au moins s'en flatoit-on. Il n'y avoit point de comparaison pour la force entre les deux armées. Lautrec avoit, outre une cavalerie très-nombreuse, sept mille hommes de pied, François ou Italiens, & dix mille Suisses; tandis que les Alliés n'avoient que sept mille hommes, tant Espagnols que Lansquenets, & six mille Italiens, la plupart de nouvelle Milice. On résolut de se retrancher à Rebecca, pour attendre un renfort de Suisses, qui étoient en marche, avec le Cardinal de Sion & suivant les lettres de ce Prélat, ils devoient joindre l'armée dans trois ou quatre jours. La position des Alliés n'étoit pas néanmoins avantageuse; ils étoient exposés à tout le feu de Pontévico, ville sur la rive opposée, appartenant aux Vénitiens; & la difficulté d'a-

voir des vivres augmentoit chaque jour. Mais le Légat étoit toujours dans la pensée, que les Vénitiens n'agissoient pas tout de bon. Il étoit plus difficile de remédier à la disette des vivres, parceque les habitans du pays, craignant la fureur des Bannis, qui mettoient tout au pillage, avoient cherché leur salut dans la fuite. Guichardin fut d'avis de se retirer vers la frontiere du Mantouan, pays allié, qui fourniroit des vivres en abondance. Mais comme cette retraite avoit l'air d'une fuite, la honte toute récente de la levée du siege de Parme, empêcha de prendre ce parti. On resta donc dans le camp de Rebecca, mais la grande disette de pain fit déserter plusieurs Italiens, quoiqu'ils eussent du vin & de la viande en abondance.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Grand danger auquel les Alliés échappent.

L'armée de la Ligue resta trois jours dans ce poste si fâcheux. Le troisieme jour Lautrec qui s'étoit arrêté à Bordellano, fit passer une partie de son canon au delà de l'Oglio, & le fit entrer dans Pontévico, où elle fut pointée contre le camp des Alliés. Le Cardinal & les Généraux, qui ne s'y attendoient point, furent convaincus du danger de leur poste: desorte que l'armée décampa pendant la nuit sans bruit, & suivant l'avis de Guichardin, se rendit à Gabionetta sur les frontieres du Mantouan, à cinq milles de Rebecca. Les Alliés s'y retrancherent avec beaucoup de soin. On convient généralement que Lautrec fit une faute impardonnable, en ne suivant point le conseil des Officiers Suisses, ils vouloient que dans le tems qu'il fit passer son artillerie à Pontévico, il s'approchât du camp des ennemis, pour les mettre entre deux feux, ce qui auroit entraîné infailliblement leur perte. Mais l'opiniâtreté de Lautrec, qui étoit naturellement haut & suffisant, lui fit rejetter cet avis, ce qui ruina les affaires de son Maître. Il se saisit du poste que les ennemis venoient de quitter, & y resta. Les Généraux des Alliés, allarmés par la proximité de l'ennemi, repasserent l'Oglio & se posterent à Ostiano, résolus d'y rester jusques à ce que les Suisses fussent arrivés. L'événement fit voir qu'ils avoient pris le parti le plus sage, car immédiatement après il survint de grandes pluies, dont l'armée auroit beaucoup souffert à Gabionetta, située dans un terrain fort bas.

Conduite des Suisses.

Pendant que les deux armées demeuroient dans l'inaction, l'Evêque de Pistoie & Vitelli aiant joint leurs Suisses & leur infanterie Italienne, forcerent les retranchemens des troupes du Duc de Ferrare, & les mirent en déroute. Le Duc se retira à Ferrare, & fit emmener les bateaux du Pont, qu'il avoit jetté sur la riviere à Bondeno. Sur ces entrefaites les Suisses soudoyés par le Pape se rendirent dans le Bergamasque, mais malgré les instances du Cardinal de Sion, ils déclarerent qu'ils ne feroient point la guerre au Roi de France. Ils consentirent néanmoins de marcher contre Parme & Plaisance, comme villes appartenantes à l'Eglise. Ils ne laisserent pas de continuer leur marche afin de s'approcher de l'armée des Alliés, chemin fesant ils mirent en fuite quelques troupes Françoises & Vénitiennes. Quand ils furent près de l'armée, on négocia avec eux; quatre mille hommes du Canton de Zurich refuserent constamment de suivre l'armée. Tout l'art & toutes les promesses des Cardinaux de Medicis & de Sion, & de l'Archevêque de Capoue, ne purent vaincre leur fermeté, desorte qu'ils se séparerent de leurs compatriotes, qui joignirent l'armée. Les Cardinaux

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

de Medicis & de Sion, en qualité de Légats, fefoient porter devant eux leurs croix d'argent, dit Guichardin, au milieu d'une foule de Blafphémateurs, de meurtriers & de Voleurs, tant eft grand, ajoute-t-il, l'abus qu'on fait aujourd'hui de la Religion. On marcha trois jours fur les terres des Vénitiens; on excufa cette démarche auprès du Sénat par la néceffité où l'on fe trouvoit de prendre ce chemin, excufe affez femblable à celle dont le Sénat s'étoit fervi, lorfqu'André Gritti fut, difoit-on, forcé de laiffer entrer l'artillerie de Lautrec dans Pontévico. L'armée étant arrivée à Orcivecchi, les Cantons envoyerent ordre aux Capitaines Suiffes, qui étoient dans les deux Camps ennemis, de fe retirer avec leurs troupes. Le courier qui alloit à Orcivecchi fut adroitement arrêté en chemin, au lieu que les Suiffes de l'armée Françoife partirent fur le champ. Ce qui y contribua c'eft l'impuiffance où fe trouvoit Lautrec de leur payer leur folde, parceque la mere du Roi & les créatures de cette Princeffe avoient empêché qu'on ne lui fît les remifes néceffaires.

Les Confédérés paffent l'Adda.

Les Confédérés étant partis d'Orcivecchi, pafferent encore une fois l'Oglio & fe rendirent à Rivolta. Lautrec, après le départ des Suiffes, fut obligé de fe tenir fur la défenfive; il alla fe pofter à Caffano, pour difputer aux ennemis le paffage de l'Adda. C'eft ainfi que la face de cette campagne changea tout à coup, & les François aiant abandonné la Ghiera-Adda, les Alliés en tirerent des vivres en abondance. La mefintelligence entre Profper-Colonne & le Marquis de Pefcaire duroit toujours. Le premier, fans en rien dire à l'autre, fit paffer l'Adda à quelques compagnies d'infanterie Florentine, vis à vis de Vauri, à cinq milles de Caffano, où il n'y avoit pour toute défenfe qu'une efpece de petit Fort. Cette Place étoit gardée par quelques cavaliers aux ordres de Hugues de Peppoli. Le deffein de Profper réuffit, & l'infanterie débarqua, malgré les efforts de Peppoli, qui dépêcha un courier à Lautrec pour lui demander des Arquebufiers. Paul Jove dit que Lautrec dormoit lorfque le courier de Peppoli arriva, & que fes valets de Chambre refuferent abfolument de l'éveiller, pour ne pas troubler fon repos. Ce qu'il y a de certain, c'eft qu'après bien des irréfolutions il donna ordre à Lefcun de marcher avec quatre-cens Lances & l'infanterie Françoife, à laquelle il joignit quelques pieces de canon. D'autre part, Colonne aiant appris la réuffite de fon projet, envoya de ce côté-là prefque toute l'infanterie de l'armée, enfuite il fe rendit en perfonne dans cet endroit avec les Généraux & le Cardinal de Medicis, laiffant ordre à Rivolta de former le pont, dès qu'on verroit les François s'éloigner de leur pofte.

Ils prennent Milan.

Lefcun étant arrivé avec fes troupes à Vauri, elles fondirent fur les retranchemens des ennemis qui avoient paffé. Ce fut alors que Jean de Medicis, monté fur un cheval Turc, s'élança dans la riviere, & paffa à l'autre bord pour enflammer l'ardeur des fiens. Lefcun n'auroit pas laiffé de remporter l'honneur de cette journée, fi fon artillerie étoit arrivée à tems. Mais n'efpérant plus de vaincre, il fe retira à Caffano, & Lautrec marcha du côté de Milan avec toute fon armée. Ce paffage de l'Adda en préfence d'un Capitaine tel que Lautrec, rétablit l'honneur de Colonne, & fut regardé comme un coup de Maître. Peut-être donna-t-il une plus grande

preuve de ſon habileté, lors qu'au lieu de marcher droit à Milan, il alla
camper à Marignan, à moitié chemin de Milan & de Pavie, où Lautrec
n'avoit point mis de garniſon, pour réunir toutes ſes forces. Les Suiſſes
prirent un poſte plus près de Milan, à l'Abbaye de Chiaravallé; le reſte
de l'armée demeura trois jours à Marignan pour attendre l'artillerie [illegible]
dant que Lautrec feſoit les diſpoſitions néceſſaires pour [illegible], les Géné-
les Fauxbourgs de Milan. En occupant [illegible] de Pavie, s'ils ne pou-
raux des Confédérés étoient [illegible], dont les habitans étoient diſpoſés à les rece-
voient forcer d'abord [illegible] gré de leurs deſirs. L'infanterie Eſpagnole, qui é-
voir. Tout réuſſit [illegible]
toit à l'avant-garde pénétra dans le fauxbourg ſans obſtacle, les Vénitiens
& [illegible] Suiſſes qui le gardoient aiant pris la fuite, Le Marquis de Peſcaire
s'étant alors rendu à la Porte Romaine, elle lui fut ouverte, & peu de tems
après le Cardinal de Medicis, le Marquis de Mantoue & Proſper, avec
une partie de l'armée, entrerent auſſi dans la ville par une autre porte, ſur-
pris d'avoir fait une ſi belle conquête avec tant de facilité.

Section IX. Hiſtoire de Florence [illegible] *1531.*

Suites de cette conquête.

C'eſt ainſi que les François perdirent Milan par la négligence inexcuſable de Lautrec, qui avoit même ignoré la marche des ennemis, & s'étoit perſuadé que vû la difficulté des chemins gâtés par les pluies, les ennemis n'entreprendroient pas ce jour là de tranſporter l'artillerie, ſans laquelle il ne croioit pas qu'on pût attaquer Milan. Il fit encore une plus grande faute en ne raſſemblant pas ſes troupes, parcequ'il auroit pu facilement tailler en pieces les ennemis diſperſés de tous côtés & fort en deſordre. On l'excuſa par l'obſcurité, qui ne lui permit pas de reconnoître le véritable état des choſes. Il laiſſa le château de Milan bien pourvu, & ſe rendit à Côme avec ſon armée, & après y avoir mis garniſon, il paſſa dans le territoire de Bergame (*a*).

Lodi, Pavie & Plaiſance ſuivirent l'exemple de Milan, en recevant les troupes de la Ligue. Cremone entreprit d'en faire autant, mais Lautrec s'y porta & reprit cette ville. Ce ſuccès fut inattendu, & il en eut obligation à l'Evêque de Piſtoie, qui ne ſe preſſa point d'obéir à l'ordre du Cardinal de Medicis d'envoyer une partie des Suiſſes pour ſoutenir les Cremonois. Lautrec avoit déſeſpéré de reprendre la Place, & en conſéquence il avoit envoyé ordre à Frederic de Bozzolo d'abandonner Parme. Aiant repris Cremone, il lui dépêcha un contre ordre, qui arriva trop tard. Bozzolo étoit retiré, & Vitelli étoit entré dans Parme. Dans le même tems le Marquis de Peſcaire aſſiégea Côme; cette ville ſe rendit par Capitulation, mais aiant indignement été violée, le Commandant de la garniſon appella le Marquis en duel (*b*).

Mort de Léon X.

Sur ces entrefaites, Léon X, tranſporté de joie des heureuſes nouvelles qu'il recevoit à tout moment, fut attaqué d'une fievre aſſez légere, le premier de Decembre, à Magliana, Maiſon de campagne, où il alloit ſouvent. S'étant fait tranſporter à Rome, ſes Medecins jugerent ſa maladie ſans danger, & néanmoins il mourut quelques jours après. On ſoupçonna Barnabé Maleſpina, qui feſoit l'office d'Echanſon, de l'avoir empoiſonné,

(*a*) *Guichardin* L. XIV, §. 17.

(*b*) Là-même.

SECTION IX. Histoire de 1512, jusqu'à l'an 1531.

& on le mit en prison; mais le Cardinal de Medicis s'étant rendu à Rome, le fit mettre en liberté, & l'on ne fit aucune recherche. Nous ne dirons rien ici du Caractere de Léon, dont nous avons déja parlé, nous ajouterons seulement qu'il trompa tous ceux qui le connoissoient. Tant qu'il fut [illegible] pas grande opinion de sa capacité; & néanmoins il regna avec [illegible] & d'éclat On appelle le tems de son Pontificat, l'âge d'or des [illegible] Beaux Arts. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans (*a*).

Etat des affaires d'Italie.

La mort de Léon causa un changement tota[l dans] les affaires d'Italie. Elle affoiblit la puissance de l'Empereur en Lombardie, & unit les Vénitiens plus étroitement avec la France. Les Ministres de Cha[rles] ne pouvoient profiter des avantages que les armes de la Ligue avoient remportés; Genes, Cremone, Alexandrie, le château de Milan, les citadelles de Novarre & de Trezzo, Pizzighitone, Domussola, Arona & tout le Lac Majeur étoient encore au pouvoir des François, qui venoient d'ailleurs de rentrer dans le château de Pontremoli par la valeur des Génois. Les Cardinaux de Sion & de Medicis se rendirent en diligence à Rome pour le Conclave; le premier se flatant de parvenir à la thiare. Les Généraux de l'Empereur ne garderent que quinze cens Suisses; le reste fut renvoyé aussi bien que l'infanterie Allemande. Les troupes Florentines reprirent le chemin de la Toscane. Les troupes de l'Eglise furent partagées, une partie alla à Modene, & le reste demeura dans le Milanés. Lautrec s'en plaignit aux Cardinaux, mais il n'en put tirer d'autre réponse, si non que le Pape qui seroit élu décideroit cette affaire. Sur ces entrefaites le Duc de Ferrare s'étoit mis en campagne; Bondeno, Final, la Montagne de Modene & la Casargnana s'étoient soumises volontairement à lui; & aiant repris sans peine Lugo, Bagnacavallo & ses autres Places de Romagne, il étoit actuellement devant Cento (*b*).

Guichardin defend Parme.

Parme se trouvoit alors dans un danger évident. Les brêches faites pendant le dernier siege n'avoient pas été réparées; les habitans étoient sans armes & découragés, la garnison foible. Encouragé par ces circonstances, Lautrec par l'avis de Frederic de Bozzolo, forma le dessein de surprendre la Place, avec cinq mille hommes d'infanterie tant de celle qui étoit au service de France, que des Vénitiens, & trois-cens Lances. Le Cardinal de Medicis avoit fait l'Historien Guichardin Gouverneur de Parme. Les Suisses du Canton qui étoient à Plaisance, ne voulant point se diviser, on ne put obtenir d'eux un détachement de mille hommes pour défendre Parme. Guichardin fit venir de Reggio mille piques, qu'il distribua aux habitans. Il abandonna, malgré les habitans le Codiponté, qui ne lui parut pas tenable. Bozzolo y entra d'abord avec trois mille hommes de pied & quelques chevaux légers, & le lendemain il fut joint par les Lances Françoises & par deux mille hommes d'infanterie Vénitienne. On n'avoit pu voiturer ce gros canon dans le voisinage du Po, où les chemins sont impraticables en hiver. Bozzolo n'en auroit pu faire venir qu'avec beaucoup de tems, ce qui eût fait manquer l'entreprise, dont la réussite dépendoit principa-

(*a*) Là-même §. 18. (*b*) Là-même.

cipalement de la diligence. Cependant le Peuple croioit que les ennemis avoient de groſſes pieces d'artillerie, & Guichardin eut beſoin de toute ſon adreſſe pour l'empêcher de ſe rendre. Il ſurvint une nouvelle difficulté, les ſoldats ſe mutinerent faute de paye; l'affection des habitans pour le S. Siege fut telle, qu'ils fournirent de l'argent, & le tumulte fut appaiſé. Guichardin, ſi nous en croions ſon récit, ſe conduiſit dans cette occaſion en grand Politique & en habile Capitaine. Pour qu'on ne le ſoupçonnât point d'avoir des vues perſonnelles, il repréſenta aux habitans, qu'il n'avoit aucun intérêt à s'expoſer au danger, que celui de leur ſûreté; que peut-être même le nouveau Pape ſeroit ſon ennemi & celui de Florence ſa patrie. Nonobſtant toute ſon adreſſe, & l'eſpérance qu'il donnoit d'un prompt ſecours, la frayeur des habitans augmenta à un tel point, qu'ils réſolurent de capituler, & ils étoient ſur le point d'envoyer des Députés à cet effet, lorſqu'ils virent les ennemis s'approcher pour donner l'aſſaut. Guichardin leur dit alors, avec beaucoup de préſence d'eſprit, qu'il n'étoit plus tems de ſonger à ſe rendre, qu'il ne reſtoit d'autre parti à prendre que de faire une vigoureuſe défenſe, parceque pendant qu'ils capituleroient, les François les forceroient & leur feroient ſubir les horreurs du pillage & de la priſon. La garniſon courut aux remparts, & les habitans voiant qu'on repouſſoit les ennemis, vinrent la ſeconder avec tant de courage, que les François furent obligés de ſe retirer après avoir perdu beaucoup de monde, & non ſans quelque honte, parceque Guichardin n'étoit pas homme de guerre (*a*).

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

Le Duc d'Urbin rentre dans ſes Etats.

Le Duc d'Urbin, profitant de la vacance du S. Siege, avoit raſſemblé quelques ſoldats & avoit uni ſes forces aux troupes de Malateſta & de Horace Baglioné, qui toutes les ſuivoient par l'eſpérance du pillage. Le Duc entra dans ſes Etats, dont il ſe remit en poſſeſſion ſans coup férir, à l'exception des Places, que le feu Pape avoit cédées aux Florentins. L'affection de ceux-ci pour les Medicis étoit néanmoins fort refroidie, depuis la mort de Léon. Pluſieurs ſupportoient impatiemment, que le Cardinal quoique bâtard, prétendit avoir ſur eux la même autorité que le feu Pape; d'ailleurs ſon adminiſtration ne leur avoit pas donné grande idée de ſa vertu. Cependant il n'y avoit pas de ſureté à s'oppoſer à lui, parcequ'il affectoit de ſe faire regarder comme le ſeul Défenſeur des Etats de l'Egliſe pendant la vacance du S. Siege. Le Duc d'Urbin menaçant Perouſe, les Florentins prirent la défenſe de cette ville, uniquement par déférence pour le Cardinal. La vérité eſt, que les Cardinaux étoient ſi diviſés entre eux, & que les fonds de l'Egliſe étoient ſi épuiſés par les profuſions du feu Pape, que le Cardinal de Medicis étoit le ſeul homme du premier rang, qui ſemblât avoir l'intérêt du S. Siege à cœur (*b*).

Priſe de Perouſe. 1522.

Le Duc d'Urbin & ſes Alliés vinrent camper dans le voiſinage de Perouſe, & tenoient cette ville continuellement en allarme. La garniſon étoit de deux mille hommes de pied & de cent chevaux-Légers, que les Florentins y avoient envoyés ſous les ordres de Vitelli, outre cinq-cens hommes d'infanterie que Gentilé, Seigneur de Perouſe avoit pris à ſa ſolde. Le quatrieme de Janvier 1522, le Duc d'Urbin, dont l'armée s'étoit groſſie

(*a*) Là-même §. 19. (*b*) Là-même §. 20.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

jusqu'à cinq mille hommes de pied, & un bon corps de cavalerie, se saisit du fauxbourg de Saint Pierre, & mit en batterie quelques pieces de campagne, que le Duc de Ferrare avoit fournies. Il donna ensuite l'assaut; qui dura presque toute la journée à plusieurs reprises, mais il fut repoussé avec perte. Les Florentins se flaterent alors, qu'ils pourroient défendre la place contre tous les efforts des assiégeans; mais tout-à-coup Vitelli, par des raisons personnelles, déclara qu'il étoit résolu de se retirer, & malgré toutes les remontrances du Commissaire Florentin, il partit, & les Baglioné furent aussitôt reçus dans Perouse (*a*).

Adrien VI élu Pape.

Cependant la division regnoit toujours dans le Conclave. D'abord le Cardinal de Medicis avoit eu de grandes espérances de parvenir au Pontificat, quoiqu'il n'eût pas cinquante ans; mais la révolution de Perouse, & les progrès du Duc d'Urbin l'obligerent de changer un peu d'idées. le Cardinal Petrucci, son grand ami, craignant que Sienne n'eût le même sort que Perouse, le détermina à presser l'élection d'un Pape. Il fit entendre à Medicis, que s'il arrivoit quelque changement à Sienne, la ville de Florence pouvoit s'en ressentir, il le fit donc désister de ses prétentions. Adrien, Flamand de nation, Cardinal de Tortosa, premier Ministre de Charles V en Espagne, & autrefois son Précepteur, fut élu. Il reçut la nouvelle de son exaltation en Biscaye, prit le nom d'Adrien VI, & se mit en devoir de passer en Italie (*b*).

Guerre dans le Siennois.

Les craintes qu'on avoit pour Sienne n'étoient pas sans fondement. Le Duc d'Urbin, aiant réduit Todi, marcha avec ses Alliés vers Sienne. La Régence de cette ville n'avoit d'autre ressource que dans le secours des Florentins, & le Cardinal de Medicis, chargea ses amis, qui gouvernoient la République en son absence, de faire partir aussitôt pour Sienne Gui Vaïna avec cent chevaux-Légers, & des fonds pour lever de l'infanterie. D'ailleurs les Florentins avoient pris à leur solde mille Suisses sous l'Evéque de Pistoie & quatre-cens Lansquenets. Ils rappellerent aussi de Lombardie Jean de Medicis avec les troupes qu'il commandoit. La meilleure partie des Siennois ne voioit qu'à regret les troupes de Florence entrer dans leur ville. D'ailleurs le Cardinal Petrucci étoit absent, desorte qu'on envoya des Députés au Duc d'Urbin. Pendant qu'on négocioit avec lui, il arrivoit de moment à autre des troupes de Florence, & Jean de Medicis s'avançoit avec les Suisses; ensorte que le Duc, hors d'état d'entreprendre un siege dans les formes, renonça à son dessein & retourna dans son Duché. Le Sacré College sollicita les Florentins de faire marcher leurs troupes à Perouse ce qu'ils firent; le Cardinal de Cortone, Légat de Perouse, se trouva en personne dans leur armée. Mais les maximes de Rome n'étoient plus les mêmes. Les Cardinaux, qui gouvernoient en attendant l'arrivée du Pape, n'étant pas favorables au Cardinal de Medicis, dirent hautement qu'on ne devoit pas souffrir que les troupes de Florence entrassent en armes dans les Etats du S. Siege, parcequ'elles avoient commis, quelques desordres dans leur marche. Quand les Florentins arriverent dans le Perousin, ils trouverent que les Baglioné avoient fait entrer un grand nombre de soldats

(*a*) Là-même §. 20-23. (*b*) Là même §. 24, 25.

dans Perouse, desorte que sous prétexte d'obéir aux Cardinaux, qui leur avoient envoyé ordre de se retirer, ils tournerent du côté de Montéfeltro, qu'ils reprirent sans peine; après quoi les hostilités cesserent. Le Sacré College venoit de signer un Traité avec le Duc d'Urbin, par lequel ce Prince, jouissant de ses Etats jusqu'à l'arrivée du Pape en Italie, s'obligeoit de n'inquiéter dans cet intervalle, ni les Siennois, ni les Florentins, ce qu'il n'étoit pas non plus en état de faire (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Suite de la guerre dans le Milanés.

Pendant que cela se passoit en Toscane, François Sforce, le légitime Duc de Milan par sa naissance, fut reçu dans cette Capitale, où Prosper Colonne commandoit. Lautrec assiégea Pavie, & Colonne l'obligea de lever le siege. Les Suisses de son armée demanderent leur paye, & comme il n'avoit point d'argent; ils lui déclarerent qu'ils alloient reprendre le chemin de leur pays; mais que pour montrer qu'ils vouloient bien faire leur devoir, il n'avoit qu'à les mener le jour suivant contre l'ennemi, afin qu'ils pussent se retirer le surlendemain. Lautrec fut obligé malgré lui de risquer une action décisive, & de les mener contre l'armée des Confédérés, ils étoient campés à la Bicoque, environnés de fossés & de retranchemens. Les Suisses les attaquerent avec furie, mais furent repoussés avec perte de trois mille des leurs; Colonne eut la sagesse de ne les point inquiéter dans leur retraite. Ils prirent le chemin de la Suisse, & Lautrec se rendit à Cremone. Après sa retraite, les Confédérés saccagerent Lodi, & assiégerent Cremone; Lescun qui y commandoit, tandis que Lautrec étoit retourné en France, se rendit par capitulation, on lui accorda tous les honneurs de la guerre, à condition que les François évacueroient toutes les Places qu'ils tenoient encore, à l'exception des châteaux de Milan, de Cremone & de Novarre. Immédiatement après les Confédérés marcherent contre Gènes, qu'ils prirent & pillerent. Le nouveau Doge força le châtelet de se rendre, par le moyen de l'artillerie qu'il avoit empruntée des Florentins. Les François se trouverent ainsi en quelque façon chassés de toute l'Italie (*b*).

Mouvemens en Toscane.

Le Cardinal le Medicis s'étoit retiré à Florence, & il étoit assez inquiet, parcequ'il appréhendoit, que le nouveau Pape ne voulut diminuer son pouvoir à Florence. Il excita les Bentivoglio de faire une tentative contre Bologne, qui ne leur réussit point. Son dessein étoit de donner de l'occupation au Pape en fesant naître des troubles dans les Etats de l'Eglise. Le Roi de France, qui n'ignoroit pas le tort que lui avoient fait pendant la guerre les Florentins, gouvernés par le feu Pape forma le dessein de rétablir les Soderini à Florence. Il chargea de cette entreprise Renzo de Céré, & le Cardinal de Volterre s'engagea à fournir les sommes nécessaires. Le Cardinal de Medicis eut avis de ce projet; il s'accommoda avec le Duc d'Urbin; qui s'obligea à commander en chef les troupes de Florence pendant une année, à commencer au premier de Septembre suivant, & il lui étoit libre de conserver ce poste encore un an après. Les Florentins prirent aussi à leur solde Horace Baglioné. Cet Officier étoit encore au service des Vénitiens, de même que son frere Malatesta, pour lequel il traita

(*a*) Là-même §. 25, 26.

(*b*) La même §. 27, 28.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

d'abord; mais ce dernier ne voulut pas violer ouvertement sa parole, aiant été payé pour joindre Renzo. Cependant pour ne pas aigrir le Cardinal de Medicis & les Florentins, il feignit une maladie pour ne pas servir en personne contre eux, & promit au Cardinal d'entrer au service des Florentins, dèsque son engagement seroit expiré.

Quelque tems après Renzo se rendit dans le territoire de Sienne, à la tête de sept mille hommes d'infanterie & de cinq-cens chevaux, dans le dessein de pénétrer jusqu'aux portes de Florence. Les Florentins donnerent provisionnellement le commandement de leurs troupes à Gui Rangoné, & les firent passer dans le Siennois. Rangoné n'ignorant pas que l'argent manqueroit bientôt aux ennemis, se proposa de les amuser & cependant d'enlever leurs convois. C'est pourquoi réglant ses demarches sur les leurs, il jettoit successivement des troupes dans les Places les plus voisines du Siennois & des Etats de Florence. Renzo attaqua d'abord Chiusi, où il échoua, faute d'artillerie; la même chose lui arriva à Torrita, où Rangoné avoit mis garnison. Il marcha alors du côté de Sienne, où le Comte de Petigliano s'étoit jetté par ordre des Florentins, & Rangoné s'y rendit à la tête de deux-cens chevaux-Légers, laissant derriere lui le reste de ses troupes qui le suivoient, tellement que Renzo n'osa pas l'attaquer. Il avoit perdu beaucoup de sa réputation dans l'esprit de ses propres soldats; & comme il manquoit d'argent & de vivres, il se retira à Acquapendente, ville de la domination de l'Eglise, où il se croioit en sureté contre la poursuite des Florentins. Ne recevant plus de secours d'argent du Cardinal de Volterre & de ceux de son parti, il conduisit le reste de ses troupes sur la côte du Siennois, où aiant mis tout au pillage, il tenta sans fruit de forcer Orbitello, parcequ'en se retirant d'auprès de Sienne, il avoit abandonné le peu de canons qu'il avoit. Cependant les Florentins, dont l'armée s'étoit avancée jusqu'à Ponté da Centina, qui confine avec le Siennois & l'Etat Ecclésiastique, menacerent Renzo de se jetter sur ses terres, s'il ne posoit les armes. Le Sacré College, qui craignoit que le Domaine de l'Eglise ne souffrit, s'entremit pour faire la paix, que chacun souhaitoit de son côté. On convint de part & d'autre qu'on ne feroit réciproquement aucun acte d'hostilité, & qu'on remettroit la décision des differends au Pape, quand il seroit en Italie (*a*).

Malatesta s'empare de Rimini.

En ce tems-là, Sigismond Malatesta, fils de Pandolfe ancien Seigneur de Rimini, s'empara de cette ville. Aussitôt le Sacré College sollicita le Cardinal de Medicis de se rendre à Bologne dont il étoit Légat, pour rentrer dans Rimini, & pour remédier au desordre des affaires de la Romagne, avec le secours du Marquis de Mantoue, Capitaine-Général des troupes de l'Eglise, qui devoit le joindre. La présence de Medicis ne fut d'aucune utilité, faute d'argent & par la jalousie de quelques Cardinaux, qui traversoient tout ce qui pouvoit contribuer à sa gloire (*b*).

Situation des affaires en Italie.

Le Roi de France, dont le Royaume étoit florissant, & qui jouissoit d'une profonde paix, méditoit de nouvelles entreprises en Italie. L'armée impériale manquoit d'argent, & les Généraux ne pouvoient la faire subsister

(*a*) Là-même §. 29, 30.

(*b*) Là-même §. 31.

dans un pays épuisé, tel que le Milanés. Ainsi sans autre cérémonie, ils donnerent des quartiers à la plus grande partie des troupes dans les Etats de l'Eglise. Et pour avoir de l'argent, Charles de Lanoy, nouveau Viceroi de Naples, imposa des contributions sur différens Etats d'Italie. Le Duché de Milan devoit payer vingt mille ducats, Florence quinze mille, Gênes huit mille, Sienne cinq mille & Lucques quatre mille. Bien que ces exactions fussent une véritable volerie, la terreur des armes de l'Empereur fit que personne n'osa refuser de les payer, d'autant plus que l'arrivée du Pape à Rome, le 29 d'Août, rendoit le parti Impérial plus puissant, & dominant en Italie. D'ailleurs Henri VIII, Roi d'Angleterre, avoit épousé les intérêts de l'Empereur; il lui avoit non seulement prêté de l'argent, mais il menaça François I de lui déclarer la guerre, à moins qu'il ne fît avec l'Empereur une Trêve pour trois ans, dans laquelle le S. Siege, le Milanés & Florence seroient compris. François I regarda cette proposition, comme destinée à le faire renoncer à ses droits sur le Milanés, de sorte qu'il la rejetta, & se prépara à passer encore en Italie (*a*).

Systême du Pape.

Le systême du nouveau Pape étoit de faire une ligue entre tous les Etats d'Italie, pour en assurer le repos contre les François, & l'Empereur avoit les mêmes vues. Les Florentins se plaignoient que Charles n'avoit point confirmé leurs privileges & la Souveraineté de leur République, comme il l'avoit promis par écrit à Léon X. Don Juan Manuel son Ambassadeur à Rome, pour les rassurer à cet égard, leur promit que son Maître rempliroit fidelement ses engagemens, ainsi qu'il fit effectivement l'année suivante (*b*).

Ses arrangemens.

Au commencement de l'année 1523, Malatesta traita avec le Pape par la médiation du Duc d'Urbin, & restitua Rimini au S. Siege. Le Duc d'Urbin se rendit à Rome, où Adrien en considération de la mémoire de Jules II son oncle, lui donna l'absolution des Censures, & l'investiture du Duché d'Urbin, sans préjudice des droits des Florentins sur le Montéfeltro. Ils prétendoient avoir prêté à Léon X, pour ce sujet, trois-cens-cinquante mille ducats, outre soixante-dix mille, qu'il leur en avoit couté depuis sa mort, pour veiller à la conservation des Etats de l'Eglise. Enfin pour contenter tout le monde, le Pape donna à Alfonse d'Est, non seulement l'investiture de Ferrare, & de tout ce qu'il possédoit avant que de se brouiller avec Léon X, mais encore de San Felicé & de Final; il lui fit même espérer la restitution de Reggio & de Modene. Alfonse de son côté s'obligea de servir le Pape avec un certain nombre de troupes dans le besoin (*c*).

Sur ces entrefaites le château de Milan se rendit aux Impériaux, & Charles, qui prétendoit agir en tout de bonne foi, le remit à François Sforce. Le Pape, malgré l'amour de la paix & l'impartialité qu'il affectoit, étoit fort dans les intérêts de l'Empereur, on n'en étoit pas surpris, puisqu'il lui étoit redevable de son exaltation au Pontificat. Il fit de grands efforts pour détacher les Vénitiens de l'alliance de la France, & pour les engager à agir offensivement en faveur de l'Empereur. Marino Caraccioli, Protonotaire

(*a*) *Guichardin* L. XV. §. 1.
(*b*) Là-même §. 2.
(*c*) Là-même §. 4.

Section IX Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Apoftolique fut envoyé à Venife, pour négocier cette affaire. Il y trouva de grandes difficultés, parceque les Miniftres de François I affuroient les Vénitiens que ce Prince fe préparoit à paffer en Italie à la tete d'une puiffante armée, tandis que les Miniftres de l'Empereur prétendoient qu'il ne pourroit encore y venir cette année.

Conduite du Cardinal de Medicis.

Le fort de l'Italie dépendoit en grande partie, du parti que prendroient les Florentins. Soderini Cardinal de Volterre, l'ennemi Capital du Cardinal de Medicis, avoit fu gagner la confiance du Pape; Medicis n'ignoroit pas, que la conduite de Léon X l'avoit rendu fufpect à tous les Partis. Ainfi quand il vit le S. Siege rempli, il feignit de renoncer aux affaires & fe retira à Florence, où il jouiffoit d'une autorité fans bornes. Il avoit gagné l'affection des Florentins par fes manieres affables, fa facilité à pardonner, fa libéralité & furtout par les fervices que fa fituation l'avoit mis à portée de leur rendre. Dans le befoin d'argent où les François & les Impériaux fe trouvoient en Italie, l'amitié de Florence importoit infiniment, parceque les Florentins étoient fans comparaifon le Peuple le plus riche d'Italie en argent comptant, quoique peut-être pas le plus puiffant.

Traité entre l'Empereur & les Vénitiens.

Le Traité propofé entre l'Empereur & les Vénitiens donna lieu à de grands débats dans le Sénat; enfin le parti de ceux qui favorifoient Charles l'emporta, & les Vénitiens s'engagerent de fournir dans l'occafion fix-cens hommes d'armes, fix-cens chevaux-Légers & fix mille hommes d'infanterie pour la défenfe du Milanés ou du Royaume de Naples. De fon côté l'Empe- s'obligea de contribuer fans réferve à la défenfe des Etats de la République en Italie. Après la conclufion de ce Traité, les Vénitiens nommerent le Duc d'Urbin Capitaine-Général de leurs troupes (a).

Le Cardinal de Medicis recouvre fon credit à Rome. Ligue qui s'y forme.

On prétend que la réputation du Cardinal de Medicis & des Florentins avoit beaucoup contribué à la conclufion du Traité dont nous venons de parler; quoiqu'il en foit, il fe rendit à Rome, où il fut reçu avec beaucoup de diftinction. Bientôt il fupplanta le Cardinal de Volterre, qui étoit ardent, & zélé partifan de la France. Medicis découvrit au Pape, que Soderini entretenoit des intelligences en France, pour preffer François I d'attaquer la Sicile, comme le plus fûr moyen de réuffir du côté du Milanés. Adrien furpris de cette découverte imprévue, & aigri par le Duc de Seffa & le Cardinal de Medicis, fit mettre le Cardinal de Volterre au château S. Ange, & le fit pourfuivre comme criminel de léze-Majefté, parceque la Sicile étoit un fief de l'Eglife. Cette découverte refferra les liaifons de Medicis avec le Pape, qui fe détermina à fe déclarer ouvertement contre François I. Le 3 d'Août fut fignée une Ligue entre le Pape, l'Empereur, le Roi d'Angleterre, l'Archiduc d'Autriche, le Duc de Milan, le Cardinal de Medicis conjointement avec les Florentins, & les Génois. Il fut ftipulé par rapport aux Confédérés d'Italie, que fi quelqu'un d'eux y étoit attaqué, le Pape fourniroit deux-cens hommes d'armes, l'Empereur huitcens, les Florentins deux-cens, & le Duc de Milan deux-cens avec le même nombre de chevaux-Légers, pour fa défenfe. Que le Pape, l'Empereur & le Duc de Milan fe chargeroient du foin de l'artillerie, des muni-

(a) Là-même §. 6, 7.

tions & de toutes les dépenses qui regarderoient cet article. Que pour subvenir au reste des fraix de la guerre, le Pape payeroit vingt mille ducats tous les mois, aussi bien que le Duc de Milan & les Florentins, l'Empereur trente mille, Genes, Sienne & Lucques promirent d'entrer dans cette contribution pour dix mille ducats. Le Marquis de Mantoue entra indirectement dans cette Confédération, aiant été fait Capitaine-Général des troupes de l'Eglise & de Florence en commun (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

François I se prépare à passer en Italie.

Les défaites, les disgraces précédentes, & la conclusion de tous ces Traités, bien loin de rallentir l'ardeur de François I, ne servirent qu'à l'animer davantage à l'expédition d'Italie. Ce Prince, quoique brave, franc & d'un bon caractere, avoit à l'instigation de sa mere fait une injustice criante au Duc de Bourbon, Prince du Sang Royal, le plus grand Seigneur de France, & d'un mérite supérieur. Le Roi avoit laissé agir sa mere, qui avoit intenté un procès au Duc pour le dépouiller de ses biens; d'ailleurs il le traitoit depuis longtems avec mépris & l'éloignoit des Emplois & des Conseils. Le Duc, qui étoit Connétable & avoit une haute réputation de valeur, indigné de ces traitemens, traita avec l'Empereur & le Roi d'Angleterre à des conditions qui ne font pas de notre sujet. Il suffira de dire, que l'on avoit dessein dèsque le Roi auroit passé les Monts, de travailler à le dépouiller de ses Etats, & le Duc devoit être fait Roi de Provence. François n'eut connoissance de la conspiration que lorsqu'il étoit sur le point de partir; il voulut faire arrêter le Connétable, mais ce Seigneur se déguisa & se sauva en Franche-Comté. La découverte de cette intrigue rompit le voyage du Roi, qui chargea de l'expédition d'Italie l'Amiral Bonnivet, lequel n'avoit pas la capacité requise pour cet emploi. François lui donna dix-huit-cens Lances, six mille Suisses, deux mille Grisons, pareil nombre de Vallesans, six mille Lansquenets, douze mille hommes d'infanterie François, & trois mille Italiens (*b*).

L'Amiral Bonnivet passe dans le Milanés.

L'Amiral passa les Monts, s'empara sans résistance de Novarre & de Vigevano, & trouva le Milanés fort dépourvu. Les Confédérés s'étoient persuadés que la conclusion des Traités dont on a parlé, & la découverte de la conspiration du Connétable, empêcheroient le Roi de porter ses armes en Italie. D'ailleurs Prosper Colonne relevoit d'une grande maladie. Il s'étoit flaté d'empêcher les François de passer le Tesin; il se trompa, car ils le passerent à Vigevano. Colonne se retira à Milan, après avoir envoyé Antoine de Leve avec cent Gendarmes & trois-cens fantassins à Pavie. Les fortifications des fauxbourgs de Milan n'avoient point été réparées, & étoient si ruinées, qu'il étoit impossible de défendre cette Place, si les François y avoient marché tout droit. Mais après s'être amusés quelques jours, ce qui donna le tems à Colonne de réparer les fortifications, ils s'avancerent à San Christoforo, qui n'est qu'à un mille de Milan, & peu de jours après ils allerent se poster à l'Abbaye de Chiaravallé, dans le dessein d'assiéger la ville dans les formes. Il y avoit dans la Place huit-cens Lances, autant de chevaux-Légers, quatre mille hommes d'Infanterie Espagnole, six mille cinq-cens Lansquenets & trois mille Italiens (*c*).

(*a*) Là-même, §. 8.
(*b*) Là-même, §. 11, 12.
(*c*) Là même §. 12.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Telle étoit la face des affaires en Italie lorsque les Confédérés furent atterrés par la mort du Pape Adrien, auteur & appui de la Ligue. Pendant la vacance du S. Siege, il y eut bien des brouilleries, & si l'on en croit Guichardin, il rendit de grands services aux Confédérés. Le Duc de Ferrare, qui avoit été trompé par Adrien, entreprit de recouvrer Modene & Reggio dont Guichardin étoit Gouverneur. Le Duc se joignit à Renzo de Ceré, qui avoit deux mille hommes de pied & deux-cens chevaux & marcha vers Modene, qui étoit mal pourvue. Guichardin eut bien de la peine à persuader aux habitans de lui fournir de l'argent pour leur defense, bien qu'ils ne fussent pas favorables à la maison d'Est, dont le Duc de Ferrare étoit le Chef. A la fin ils lui donnerent quelque argent, qui le mit en état de payer l'infanterie Espagnole. Le Duc n'espérant plus de réussir, marcha vers Reggio, qui se rendit à lui de même que la citadelle; Rubiera, bien que place très-forte, lui fut aussi rendue par le Commandant (*a*).

Mort du Pape Adrien VI.

Suite de la guerre du Milanés.

Environ mille hommes des troupes de l'Eglise & des Florentins étoient à Lodi, sous les ordres du Marquis de Mantoue. Bonnivet y envoya le Chevalier Bayard avec Frederic Bozzolo, à la tête de trois-cens Lances & de huit mille hommes d'infanterie. Le Marquis se défiant de ses forces se retira à Pontevico, & les François entrerent dans Lodi. Toutes les autres opérations de la guerre se terminerent à de légeres escarmouches, des pillages & des courses. Le Viceroi de Naples avoit été nommé, par le crédit du Cardinal de Medicis, Général en chef de l'armée des Confédérés. Colonne piqué de cette préférence résolut de faire de tels efforts que la fin de son commandement fût celui de sa vie. Il pressa vivement Vitelli de passer le Po afin d'enlever les convois qui venoient aux François de la Lomellina. Vitelli étoit passé à Gênes avec la compagnie de Lances qu'il commandoit au service des Florentins, & avoit rendu de grands services; mais le Doge, craignant pour Gênes, ne voulut pas consentir à l'éloignement de ces troupes. Cependant les François perdoient beaucoup de monde devant Milan, & la trop grande circonspection de Bonnivet les avoit rendus méprisables aux yeux de leurs ennemis. Le Siege de Rome étant toujours vacant, Colonne qui ainsi que les autres Barons Romains desiroit l'abaissement de la puissance des Papes, négocia avec le Duc de Ferrare, & convint de lui rendre Modene, moyennant une certaine somme; il n'avoit pour cet effet qu'à rappeller la garnison Espagnole & les troupes de la Ligue qui étoient dans cette ville. Guichardin eut connoissance de cette négociation, & engagea les Officiers Espagnols de ne pas obéir aux ordres de Colonne, & par ce moyen conserva cette Place au S. Siege (*b*).

Les François se retirent.

Cependant l'armée Françoise ne fesoit point de progrès, & le siege de Milan n'avançoit, d'ailleurs la saison devenoit rigoureuse; desorte que les François proposerent une suspension d'armes. Paul Vettori, commissaire Florentin fut un des Députés des Confédérés, & il auroit volontiers consenti à la proposition, mais les Capitaines Impériaux s'y opposerent, parcequ'ils savoient l'embarras où les François se trouvoient. L'Amiral prit alors le parti de décamper, & se retira avec son armée vers le Tesin. Le

Pen-

(*a*) Là-meme §. 14, 15.

(*b*) Là-même §. 15.

Peuple & les soldats demanderent à grands cris le combat. Mais Colonne, qui s'étoit fait un systême raisonné, étoit toujours éloigné de se livrer au caprice de la fortune, résista à leur ardeur, & ne voulut permettre à personne de sortir de la ville; par là il perdit vraisemblablement l'occasion de ruiner l'armée Françoise. D'ailleurs il fit des merveilles dans la maniere dont il se conduisit, en obligeant une si puissante armée de se retirer honteusement, & en fesant des dispositions par lesquelles il mit toutes les Places du Milanés en sureté; sans rien risquer, il fit périr un grand nombre d'ennemis, qui furent emportés par les maladies, causées par le mauvais air & par la rigueur de la saison.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Le Cardinal de Medicis élu Pape.

Il y avoit cinquante jours que les Cardinaux étoient occupés de l'élection d'un Pape. Le Cardinal de Medicis s'étoit assuré d'une grande pluralité de voix, parmi les trente-neuf Cardinaux qui étoient dans le Conclave. Mais l'opposition de la Faction Françoise & même de quelques-uns des Impériaux, empêchoit qu'il n'eut les deux tiers des suffrages, nécessaires pour rendre l'élection valide. Les Cardinaux savoient qu'aucun de ceux auquel il seroit contraire ne pouvoit être élu, qu'il dépendoit de lui de faire durer le Conclave tant qu'il lui plairoit, & qu'il étoit bien décidé à faire tomber la thiare sur sa tête. Les Cardinaux du parti contraire ne s'accordoient point sur le choix d'un sujet à lui opposer. Enfin il triompha de tous les obstacles, en s'engageant à partager les riches Bénéfices & les charges qu'il possédoit entre les Cardinaux, desorte qu'il fut élu d'une voix unanime (*a*).

Son Caractere.

Il prit le nom de Clément VII, & jamais Pape ne monta sur le trône Pontifical avec de plus grands avantages, tant à cause de la réputation qu'il s'étoit faite, que parcequ'il étoit maître des forces de la République de Florence. Son éloignement pour le plaisir, son application aux affaires, & sa fermeté, déconcerterent tous les ennemis du S. Siege & rétablirent la tranquillité dans la Romagne. Le Duc de Ferrare même renonça à ses desseins sur Modene, & retourna tranquillement dans sa Capitale (*b*).

Mort de Prosper Colonne.

La guerre continuoit toujours en Lombardie, mais la prévoiance de Colonne fit échouer toutes les entreprises des François. Cependant ce Général, malade depuis huit mois, s'affoiblissoit tous les jours. Ne se sentant plus en état de prendre sur lui les soins de la guerre, il pressa l'arrivée du Viceroi autant qu'il l'avoit auparavant redoutée. Il étoit à l'extrémité quand le Viceroi arriva; mais ce Seigneur différa quelques jours d'entrer dans Milan par considération pour ce grand Capitaine. Enfin aiant appris qu'il étoit sans connoissance, il le vint voir quelques heures avant qu'il mourût, & reçut en quelque façon son dernier soupir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on prétend que ce grand homme fut la victime de la passion violente qu'il avoit pour Madame Chiara, une des plus belles femmes de son tems (*c*).

Assemblée des Conféderés à Milan.

1524.

Au commencement de l'année 1524, les Confédérés s'assemblerent à Milan, pour concerter les opérations de la campagne prochaine. Ils étoient pourvus de tout ce qui pouvoit la rendre heureuse, mais l'argent leur man-

(*a*) Là-même, §. 16.
(*b*) Là-même.
(*c*) Là-même §. 17.

quoit. Il étoit dû des sommes considerables aux soldats, & il étoit impossible de tenir la campagne sans se munir des fonds nécessaires, pour fournir régulierement à la paye. Le Pape craignant les succès de la France prêta secretement vingt mille ducats à l'Empereur, & il obligea les Florentins à en donner trente mille, comme pour achever de remplir les engagemens du Traité conclu pendant la vie d'Adrien (a).

Le Pape change de systême.

Nonobstant cette marque d'affection pour Charlequint, il est certain que Clément VII depuis son exaltation avoit changé entierement de systeme. Il voyoit que si l'Empereur, qui n'avoit point donné l'investiture du Duché de Milan à Sforce, étoit victorieux en Lombardie, il feroit la Loi à toute l'Italie, son plan étoit donc de faire ensorte que la balance fût égale entre les deux Partis. Il témoigna un grand desir de la paix, & beaucoup d'impartialité. Charlequint fut très-mécontent de ce changement de conduite. Il chargea ses Ministres à Rome de faire souvenir le Pape des obligations qu'il lui avoit, & de l'appui qu'il lui avoit donné dans le Conclave, surtout que c'étoit par son conseil, selon lequel Léon X s'étoit gouverné, qu'il étoit entré en guerre avec la France. Clément n'en disconvint point, mais déclara que le Pape en qualité de Pere commun ne devoit pas se conduire par les mêmés maximes qu'un simple Cardinal, & que Clément VII n'étoit pas Jules de Medicis.

Supériorité des Confédérés en Lombardie.

Cependant les Confédérés avoient une grande supériorité dans le Milanés, où Jean de Medicis acquit beaucoup de réputation par sa valeur & sa conduite. Le Marquis de Pescaire, qui joignoit à la prudence de Colonne, beaucoup de résolution, de hardiesse & d'activité, étoit celui qui agissoit le plus vivement. Telle étoit la situation des deux Partis, que les François espéroient de voir les troupes Impériales se dissiper faute d'argent, & que les Impériaux se flatoient que le manque de vivres obligeroit les François de décamper. Sur ces entrefaites le château de Cremone, après avoir soutenu un long siege, se rendit aux Impériaux, qui passerent le Tesin dans la vue de couper les vivres à l'ennemi. Bonnivet décampa alors, & fit aussi passer le Tesin à son armée; il attendoit de jour en jour de nouveaux renforts. Cependant comme les affaires des François dépérissoient, Bonnivet se retira à Novare, d'autant plus que ses troupes diminuoient par la désertion. Il espéroit d'être bientôt joint par huit mille Suisses; aiant appris qu'ils approchoient, il partit de Novarre & vint camper à Romagnana sur la Sessia. Manquant de vivres dans cet endroit, & voiant toujours ses troupes diminuer, il passa la Sessia. On croit que les François auroient été taillés en pieces dans leur retraite, si les Généraux Impériaux avoient été d'accord entre eux, mais la plupart étoient jaloux du Marquis de Pescaire. Cependant un grand nombre de chevaux-Légers & de fantassins passerent la riviere, poursuivirent les François, & les attaquerent, de façon que les François furent obligés d'abandonner sept pieces de canon. Ils vinrent camper à Ravisingo près d'Ivree; les Impériaux les poursuivirent, & les François perdirent plusieurs Officiers, entre autres le fameux Chevalier

(a) Là même §. 19.

Bavard. Pour abreger, nous dirons, qu'ils furent entierement chaſſés du Milanés (*a*).

Section IX Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

Nonobſtant cela les forces de François I n'étoient point affoiblies; & bien que l'Empereur tâchât d'éloigner la guerre du Milanés par des invaſions & des expéditions en France, il fut malheureux dans ſes entrepriſes. Il fit former le ſiege de Marſeille, mais il y perdit tant de monde, & la réputation de ſes armes ſouffrit ſi fort de ce mauvais ſuccès, que ſes affaires en furent extrémement dérangées. La retraite des Impériaux anima tellement le Roi de France, qu'il déclara que ſon deſſein étoit de paſſer en perſonne en Italie & que rien ne ſeroit capable de le détourner de cette réſolution. L'armée de Charlequint étoit fort diminuée par ſa derniere expédition en France, & celle de François I étoit au contraire plus forte que jamais. Quand on fut inſtruit de ſa réſolution, le Pape s'efforça de le faire changer, & voulut travailler à la paix. Il ſe ſervit de l'Archevêque de Capoue pour traiter d'abord avec le Roi, & enſuite avec l'Empereur. Mais François fit dire à ce Prélat, qu'il ne prît pas la peine de paſſer outre; qu'ils pouvoient négocier enſemble par lettres, dont il recevroit les réponſes á Avignon, où il trouveroit la Princeſſe ſa mere.

François I paſſe en Italie.

Les François & les Impériaux diſputerent de diligence à qui arriveroit les premiers en Lombardie. Ils arriverent par différentes routes preſque en même tems. Les Généraux des Impériaux délibérerent enſemble à Pavie, & réſolurent de laiſſer Antoine de Leve dans cette ville avec une forte garniſon de trois-cens Lances & de cinq mille hommes de pied, preſque tous Allemands, & de ſe retirer à Milan, comme ils avoient déja fait. Moroné ſe rendit d'abord dans cette derniere ville pour y donner les ordres néceſſaires. Il la trouva dans un triſte état; la peſte y avoit fait de cruels ravages pendant tout l'Eté, & y avoit emporté trente mille perſonnes. Il n'étoit donc gueres poſſible d'y faire entrer l'armée ſans la ruiner. Moroné conſeilla donc aux habitans de ſe ſoumettre aux François, pourvut à la ſureté du château & partit. Milan ſe rendit aux François, mais le Roi empêcha les ſoldats d'y faire le moindre deſordre (*b*).

Milan ſe rend à lui.

François marcha d'abord contre Pavie. Son armée, en comptant les troupes qu'il avoit laiſſées à Milan, conſiſtoit en deux mille Lances, & vingt-quatre mille hommes d'infanterie, dont le nombre augmenta beaucoup dans la ſuite. Le Marquis de Peſcaire étoit à Lodi, & fut charmé que le Roi eut marché vers Pavie, prévoiant les ſuites de cette entrepriſe. Les Impériaux ne laiſſoient pas d'être dans un très-grand embarras; l'Empereur manquoit tellement d'argent, qu'il ordonna d'emprunter ce qu'on pourroit ſur les revenus du Royaume de Naples. Le Pape, ni les Florentins ne vouloient en donner, & le premier refuſa conſtamment de renouveller la Ligue faite avec ſon prédéceſſeur. Ainſi tout le poids de la guerre tomboit ſur l'Empereur, car les Vénitiens par pluſieurs raiſons, ne voulurent point y prendre part (*c*).

Il aſſiege Pavie.

Le Roi avoit commencé le ſiege de Pavie, mais le ſuccès de ſes attaques

Traité du Roi avec le Pape.

(*a*) Là-même §. 19, 20.
(*b*) Là-même §. 22-25.
(*c*) Là-même §. 26.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

n'aiant pas été favorable, les Généraux de l'Empereur paroiſſoient n'en point craindre les ſuites. Le Pape voulut faire de nouveaux efforts pour procurer la paix, il chargea de cette commiſſion l'Evêque de Vérone; mais ce Prélat trouva les deux Partis également obſtinés. Les Généraux de l'Empereur répondirent avec hauteur, qu'ils n'écouteroient aucune propoſition qui tendît à laiſſer un pouce de terre à la France dans le Milanés. Le Roi déclara nettement au Nonce, qu'il avoit deſſein, après avoir réduit le Milanés, d'y ajouter le Royaume de Naples. L'Evêque mit enſuite ſur le tapis l'affaire, qui feſoit le principal objet de ſon voyage, & il la termina ſans peine. Le Pape promit tant pour lui, qu'au nom des Florentins, de ne donner aucun ſecours ni direct, ni indirect, aux ennemis de la France. Le Roi prit ſous ſa protection l'Etat Eccléſiaſtique & la République de Florence, & par ce Traité, ce Prince s'engageoit à maintenir l'autorité de la Maiſon de Medicis à Florence. On convint que le Traité demeureroit ſecret tant qu'il plairoit au Pape. Clément s'étoit flaté, qu'il engageroit François I à renoncer à ſon entrepriſe ſur le royaume de Naples, mais il ſe trompa. A peine le Traité fut-il conclu, que le Roi chargea le Duc d'Albanie, Prince du ſang Royal d'Ecoſſe, de marcher avec un corps conſiderable de troupes, auquel Renzo de Céré devoit ſe joindre avec quatre mille hommes. François fit communiquer ſon deſſein au Pape par le Comte de Carpi ſon Ambaſſadeur, & le pria de permettre qu'on fit des levées d'infanterie dans Rome, & d'accorder le paſſage à ſes troupes par l'Etat Eccléſiaſtique. Cette demande chagrina fort le Pape, qui ne négligea rien pour faire renoncer le Roi à ſon entrepriſe; mais toutes ſes raiſons auroient été inutiles, ſi des renforts arrivés dans le camp des Impériaux, n'avoient obligé François de faire revenir le Duc d'Albanie (a).

Négociations pour la paix.

L'Empereur ſe trouvoit dans un extrême embarras; les reſſources d'argent lui manquoient non ſeulement en Italie, mais encore du côté du Roi d'Angleterre, qui lui demandoit même le rembourſement de tout l'argent qu'il avoit emprunté en Angleterre. Comme la ſource de tous les embarras de Charlequint étoit le Pape & les Florentins, Charlequint offroit en quelque façon Carte blanche à Clément; mais celui-ci vouloit la paix en Italie, ou au moins reſter neutre. Les Eſpagnols & les Allemands qui étoient en Lombardie, ſervoient l'Empereur avec une fidélité ſurprenante, par la ſage conduite du Marquis de Peſcaire, quoiqu'ils ne fuſſent pas payés. Le Roi de France aiant reçu un nouveau Corps de Suiſſes & de Griſons le Duc d'Albanie ſe remit en chemin pour l'expédition de Naples. Le Pape renouvella alors ſes ſollicitations pour rétablir la paix. Il chargea Vettori, Commandant de ſes galeres, de dire au Viceroi, qu'il avoit fait, mais en vain, tous ſes efforts pour empêcher l'expédition de Naples, & qu'il l'exhortoit à faire une ſuſpenſion d'armes. Qu'on pourroit négocier la paix, pourvu qu'il mît en ſequeſtre les Places du Milanés. Vettori devoit auſſi inſinuer, que l'Empereur feroit bien de donner, moyennant une certaine ſomme, l'inveſtiture du Duché de Milan au ſecond fils du Roi, à condi-

(a) Là-même §. 27, 28.

tion que ce Duché ne feroit jamais réuni à la couronne de France. Il promit de plus que le Duc de Milan & le Connétable de Bourbon feroient honorablement dédommagés. Enfin que le Pape, Venife & Florence garantiroient l'exécution de ces articles.

Section IX. Hiftoire de Florence depuis l'an 1512 jufqu'à l'an 1531.

Le Viceroi & les autres Généraux de l'Empereur fentoient tout l'embarras de leur fituation, & qu'ils ne pouvoient efpérer de fecours ni du Pape, ni des Florentins, deforte que le premier penchoit vers la paix, & à fe retirer dans le royaume de Naples. Mais le Marquis de Pefcaire parla avec tant de fermeté, & fit valoir des raifons fi preffantes, que le Viceroi fe détermina à rejetter les propofitions du Pape & à demeurer en Lombardie. Clément en prit prétexte de s'excufer d'avoir laiffé au Duc d'Albanie le paffage libre par fes Etats. Il écrivit un Bref à l'Empereur, qui lui fut préfenté par Jean Corfi, Ambaffadeur de Florence. Charlequint oublia alors fa modération ordinaire, & taxa vivement le Pape d'ingratitude & de perfidie. L'Ambaffadeur fit fouvenir ce Prince que le Pape, depuis fon exaltation, n'avoit travaillé qu'à procurer la paix, & que tout ce qu'il avoit pu faire avoit été méprifé, au grand préjudice de l'Empereur même (*a*).

Fermeté du Marquis de Pefcaire.

Le Roi de France s'obftinoit toujours au fiege de Pavie, quoiqu'il eût manqué de munitions de guerre pendant quelques jours; mais cet inconvénient ceffa bientôt. François, qui venoit d'accorder fa protection au Duc de Ferrare, moyennant foixante-dix mille ducats comptant, voulut bien prendre des munitions pour vingt mille. On les fit tranfporter par le Parmefan & le Plaifantin, les Payfans fournirent des voitures par ordre du Pape. Le Viceroi s'en plaignit hautement, comme d'une chofe contraire à la neutralité. Jean de Medicis, mécontent du Viceroi, étoit paffé en ce tems-là au fervice de France (*b*).

Suite de la guerre du Milanés.

Le Duc d'Albanie continuoit fa marche avec tant de lenteur, qu'on fe perfuada de plus en plus que le but du Roi étoit d'obliger les Impériaux de faire la paix, ou d'abandonner la Lombardie. Ce Général fut joint par Renzo de Ceré avec trois mille hommes de pied, & n'arriva à Lucques qu'au commencement de l'année 1525. Il obligea les Lucquois de lui payer douze mille ducats; enfuite continuant fa marche, fur le territoire de Florence, il fut reçu par tout comme un allié, & vint camper dans le voifinage de Sienne. Le Pape, qui appréhendoit que le Roi ne réuffit dans la conquête de Naples, réfolut de retarder artificieufement la marche du Duc d'Albanie. Dans cette vue, il pria le Roi d'envoyer ordre à ce Prince de réformer le Gouvernement de Sienne, à fon paffage. Clément avoit d'ailleurs en vue de faire rétablir fes partifans dans l'autorité qu'ils avoient eue dans cette ville. Les Siennois, pour éloigner l'armée du Duc, dont le voifinage les incommodoit beaucoup, donnerent plein-pouvoir de régler leur Gouvernement à ceux de leurs concitoiens que le Pape favorifoit de fa confiance (*c*).

Marche du Duc d'Albanie.

La garnifon de Pavie fouffroit beaucoup de la difette d'argent & de munitions de guerre & de bouche. Les Impériaux trouverent moyen, à la

Les Impériaux marchent à Pavie.

(*a*) Là même §. 29.
(*b*) Là même, §. 30.
(*c*) Là-même §. 31.

faveur d'un ftratagême, d'y faire entrer un leger fecours d'argent, ce qui fervit à contenir les Lanfquenets dans le devoir. Sur ces entrefaites le Connétable de Bourbon arriva avec un renfort de cinq-cens chevaux & de fix mille hommes d'infanterie. Cependant les Généraux manquoient d'argent, & ne favoient comment contenter les foldats; le Marquis de Pefcaire les ménagea fi adroitement, qu'il les engagea à fervir un mois prefque fans paye. Ce délai & l'arrivée du Connétable, déterminerent les Généraux à entreprendre à tout rifque de faire lever le fiege de Pavie, ou de forcer François I d'en venir à une bataille. Ce qui les fortifia dans ce deffein, c'eft qu'ils favoient que l'armée du Roi étoit prefque d'un tiers moins nombreufe, qu'il ne le penfoit & qu'il manquoit bien du monde, qu'il payoit.

Le Roi s'obftine à ne point lever le fiege.

Quand le Roi vit que les ennemis marchoient à Pavie, il affembla fon Confeil, les plus fages de fes Capitaines étoient d'avis qu'on levât le fiege de Pavie, pour aller occuper quelque pofte avantageux, comme il n'eft pas rare d'en trouver dans ce pays, où l'ennemi ne pût les attaquer avec quelque efpérance de fuccès. Cet avis étoit fans contredit le plus prudent, parcequ'il étoit impoffible aux ennemis de conferver longtems leurs troupes en corps d'armée, par le défaut d'argent, & que leur unique reffource étoit d'en venir promptement à une action décifive. Le Pape, qui favoit l'extrémité où les Impériaux étoient réduits, confeilloit la même chofe au Roi. Mais ce Prince s'imagina que la retraite d'une armée, où il fe trouvoit en perfonne, flétriroit fa gloire; d'ailleurs il fe fouvenoit des proteftations qu'il avoit faites plufieurs fois, de mourir plutôt, que de lever le fiege de Pavie.

Bataille de Pavie où François I eft fait prifonnier.

Il changea néanmoins la difpofition de fon camp, pour en rendre l'approche plus difficile; mais en même tems il laiffa les ennemis s'emparer des poftes les plus importans du voifinage. C'étoit le Marquis de Pefcaire, qui dirigeoit tous les mouvemens des Impériaux, & par degrés il les conduifit d'un pofte dangereux à l'autre, jufques à ce qu'ils fuffent à la portée du canon des François, qui fe tenoient dans leurs retranchemens. Pendant plufieurs jours on fe canonna de part & d'autre, & il y eut des efcarmouches, chacun épiant le moment favorable pour attaquer. A la fin la néceffité obligea le Marquis de Pefcaire de marcher le 24 de Fevrier vers Mirabel, où les François avoient quelques troupes. Le Roi fe détermina alors à fortir de fes retranchemens, croiant que les ennemis avoient deffein de fécourir la ville en forçant ce pofte. Quelques jours auparavant François I avoit fait une grande perte; Jean de Medicis, jeune Général de la plus grande efpérance, avoit reçu un coup de feu, qui lui avoit caffé l'os au deffus du talon, accident qui le força de fe faire tranfporter à Plaifance. Son départ rallentit fort l'ardeur des François, qui n'avoient pas une idée fort avantageufe de leurs propres Généraux, deforte que quand les Impériaux pénetrerent dans le Parc de Mirabel, le défordre & la confufion fe mit dans l'armée Françoife. Le Marquis de Pefcaire, à la tête des Efpagnols, fondit fur le corps de bataille des François, qui furent d'abord contraints de plier; mais le Roi foutint le choc avec une extrême valeur, jufqu'à l'arrivée des Suiffes, dont l'effort fecondé par la cavalerie, fit reculer les Efpagnols à leur tour. Le Viceroi vola au fecours de Pefcaire avec l'infanterie Allemande, & le combat recommença; les Suiffes, démentant leur ancienne

réputation furent mis en déroute, & taillés en pieces par les Allemands. Le Roi, ne voulant pas fuir, se trouva avec peu de monde environné d'ennemis. Il continua de combattre avec un courage inébranlable, s'efforçant de rallier ses troupes; à la fin, étant blessé à la main & au visage, & aiant été abattu par la chute de son cheval, qui fut tué sous lui, le seul Officier François qui avoit suivi le Duc de Bourbon en Italie, s'approcha de lui, & le conjura de ne s'obstiner pas davantage à sa perte. Le Viceroi survint, baisa la main au Roi, & le reçut prisonnier au nom de l'Empereur. La déroute de l'armée Françoise étoit totale. Le Marquis du Guast avoit taillé en pieces la cavalerie postée à Mirabel; & Antoine de Leve, qui avoit si bien défendu Pavie, avoit fait une sortie, qui avoit achevé la déroute. Il y eut plus de huit mille François de tués; grand nombre d'autres furent pris prisonniers, & les autres perdirent leur bagage: outre cela, il y eut quantité de Seigneurs de tués ou pris. Les Impériaux ne perdirent que sept ou huit-cens hommes. A peine la nouvelle de la victoire des Impériaux eut passé jusqu'à Milan, que Théodore Trivulce, qui y commandoit en sortit avec sa garnison; tout le reste des François le suivit dans sa retraite, desorte qu'ils évacuerent le Duché de Milan (*a*).

Inaction de Charlequint.

On ne comprend pas encore aujourd'hui, comment Charlequint ne profita pas davantage qu'il fit de la victoire de Pavie; il ne tenoit qu'à lui de pénétrer dans le cœur de la France, & de faire valoir les droits de l'Empire de façon à se rendre le Maître en Italie. Mais ce Prince s'occupoit alors à régler le Gouvernement d'Espagne, & il ne se livroit gueres à aucun ressentiment, bien qu'il n'eut certainement pas sujet d'être content du Pape, des Florentins & des Vénitiens, qui tous lui avoient manqué.

Embarras du Pape.

Le Pape avoit plus d'inquiétude encore pour l'Etat de Florence, que pour les Etats du S. Siege; parcequ'il regardoit le premier comme l'appanage de sa famille. Pendant qu'il avoit été lié avec des Puissances heureuses dans leurs entreprises, les Florentins avoient paru parfaitement dévoués à ses volontés. Mais la révolution qui venoit d'arriver pouvoit aisément produire un changement dans les affaires. Florence avoit, à l'ombre d'un Gouvernement populaire, goûté les douceurs de la liberté pendant dix-huit ans, qu'avoit duré l'exil des Medicis; elle n'avoit vu leur retour qu'avec peine; il n'y avoit même gueres de Florentins qui ne vissent avec chagrin la grandeur de cette Maison. On avoit découvert par des Lettres & des Brefs, trouvés dans la tente de François I, après la bataille de Pavie, que le Pape avoit beaucoup contribué à détacher les Vénitiens du parti de l'Empereur; en un mot qu'il étoit le principal auteur des embarras où les Impériaux s'étoient trouvés, avant la bataille. Clément écrivit un Bref à l'Empereur pour se justifier; il alléguoit que la nécessité seule l'avoit obligé d'agir en apparence contre les intérêts de ce Prince, il rappelloit les obligations que Charles & la Maison d'Autriche lui avoient, tant pour ce qu'il avoit fait lui-même, que pour ce qu'il avoit engagé ses deux prédécesseurs à faire, il se plaignoit de la réserve avec laquelle les Généraux de l'Empereur en avoient agi à son égard; & il relevoit le service qu'il avoit rendu

(*a*) Là même, §. 32, 33.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

à Charlequint, en amusant artificieusement le Duc d'Albanie dans le Siennois, ce qui avoit sauvé le royaume de Naples (*a*).

Proposition que lui font les Vénitiens.

Le Sénat de Venise témoigna alors une grande fermeté. Au lieu de désespérer comme le Pape, les Vénitiens lui représenterent, qu'il y avoit moyen de garantir l'Italie du joug de l'Empereur, s'il vouloit agir avec courage, & se joindre à eux, pour faire venir en diligence dix mille Suisses, & pour lever de nombreuses troupes Italiennes à fraix communs. Qu'il n'y avoit aucun lieu de douter que l'armée aux ordres du Duc d'Albanie ne marchât à leur secours. Ils fesoient encore espérer au Pape que le Duc de Ferrare, dont la Capitale étoit très-forte, qui avoit de l'artillerie & des munitions en abondance, avec beaucoup d'argent, entreroit dans cette ligue. Les Vénitiens avoient déja proposé quelque chose de semblable, avant la bataille de Pavie, pour mettre l'Italie en sureté, quelque ce fût des deux partis qui eût le dessus, mais le Pape n'y avoit pas voulu entendre; il agréa la proposition dans la fâcheuse position où il se trouvoit, & étoit sur le point de signer le Traité, quand l'Archevêque de Capoue vint à Rome.

Négociation avec le Viceroi de Naples.

Ce Prélat avoit été autrefois son Secretaire, & avoit eu sa confiance. Aiant appris la nouvelle de la bataille de Pavie, il s'étoit rendu au camp des Impériaux, pour sonder les sentimens du Viceroi de Naples. La victoire remportée à Pavie n'avoit point fini les embarras des Généraux, elle n'avoit servi qu'à les augmenter. Les soldats devenus plus mutins par le butin qu'ils avoient fait, demandoient plus que jamais leur paye, que les Géneraux étoient dans l'impuissance de leur donner. Le Viceroi Lanoy, qui espéroit de tirer des sommes considérables du Pape, parut disposé à un accommodement, & l'Archevêque de Capoue alla à Rome pour y travailler. Pour hâter la conclusion du Traité, Lanoy envoya des troupes dans le Plaisantin pour y prendre des quartiers; il menaçoit même de passer dans le territoire de Rome, afin d'y combattre le Duc d'Albanie. Avant l'arrivée de l'Archevêque de Capoue, le Pape avoit envoyé un Ministre vers le Roi d'Angleterre, pour l'engager à traverser la puissance de l'Empereur. Mais Clément, qui étoit naturellement indolent, & ennemi des partis violens, n'eut pas plutôt vu l'Archevêque, qu'il se détermina à traiter, rappella le Ministre qui étoit en chemin pour l'Angleterre, engagea le Duc d'Albanie à congédier ses troupes Italiennes, & porta les Impériaux à licencier aussi les troupes qu'ils avoient dans le territoire de Rome. Le Viceroi demandoit que les Vénitiens & tous les autres qui étoient entrés dans la ligue conclue par Adrien, payassent ce qu'ils auroient dû fournir, les Vénitiens refusoient la somme que Lanoy demandoit. Comme il étoit évident que le Viceroi n'avoit entamé cette négociation que pour avoir de l'argent, le Pape pour faciliter les choses, obligea les Florentins d'envoyer vingt-cinq mille ducats au Marquis de Pescaire; après avoir fait promettre a Gatinara, envoyé du Viceroi, qu'on leur tiendroit compte de cette somme, lorsqu'ils seroient obligés de payer celle à laquelle ils s'engageroient par le Traité, où l'on devoit les comprendre.

Traité du Pape avec l'Empereur.

Le refus des Vénitiens fut avantageux au Pape, parcequ'il servit à convaincre

(*a*) *Guichardin*. L. XVI. §. 1.

vaincre les Généraux de l'Empereur, que Clément ne s'entendoit point avec eux. Le Traité fut enfin conclu le premier d'Avril, entre le Pape, les Florentins, & le Viceroi de Naples en qualité de Lieutenant Général de l'Empereur en Italie. Les Vénitiens n'y furent pas compris. Gatinara signa le Traité comme Plénipotentiaire du Viceroi. Ce Traité portoit, que les Parties contractantes entretiendroient un certain nombre de troupes pour maintenir François Sforce dans la possession du Duché de Milan. Que l'Empereur prendroit sous sa protection l'Etat Ecclésiastique, la République de Florence, & particulierement la Maison de Medicis, qui conserveroit l'autorité & les prérogatives dont elle jouissoit dans cette ville. Que cette République lui payeroit actuellement cent mille ducats, pour tenir lieu de la contribution qu'elle auroit dû payer dans la derniere guerre. Que les Généraux de l'Empereur rappelleroient les troupes qu'ils avoient dans l'Etat Ecclésiastique, & qu'ils n'y prendroient plus de quartiers à l'avenir sans le consentement du Pape. Que les Vénitiens pourroient accéder au Traité dans l'espace de vingt jours. Que le Viceroi rendroit les cent mille ducats aux Florentins, en cas que le Traité ne fût pas ratifié dans quatre mois. Par un des Articles séparés, le Viceroi s'obligeoit de contraindre le Duc de Ferrare à rendre incessamment à l'Eglise Reggio, Rubiera, & les autres Places dont il s'étoit emparé pendant la vacance du S. Siege; & qu'aussitôt après cette restitution, le Pape payeroit cent mille ducats à l'Empereur. On convint néanmoins, que cette restitution n'empêcheroit pas d'examiner si ces villes étoient des fiefs de l'Empire, auquel cas le Pape les tiendroit à ce titre de l'Empereur (*a*). Paul Jove blâme avec raison le dernier article, comme une infâmie de la part du Viceroi, qui avoit reçu de l'argent du Duc de Ferrare, à condition qu'il ne seroit pas tenu de rendre ces Places au Pape (*b*).

Conduite du Viceroi.

Si les Suisses avoient pu arriver à tems en Italie, & qu'on eût pu lever d'autres troupes, ce Traité auroit peut-être été blâmable; mais vu l'état présent des affaires, les gens sensés jugerent que le Pape avoit fait prudemment; car, bien que les Généraux de l'Empereur, manquassent d'argent, ils auroient pu engager leurs troupes à agir par le pillage de quelque riche Place de l'Etat Ecclésiastique, ou de la Toscane. Les deux Partis paroissant également satisfaits, le Pape envoya, du consentement du Viceroi, l'Evêque de Pistoie pour visiter & consoler le Roi de France dans sa prison. De Lanoy s'occupa de la grande, ou pour mieux dire de la seule affaire qui l'intéressoit, d'amasser de l'argent. Il accorda aux Lucquois la protection de l'Empereur, moyennant dix mille ducats. Les Siennois en promirent quinze mille. Quoique l'autorité du Duc d'Albanie les eut obligés de rétablir le Conseil de neuf, qui étoient créatures du Pape; d'abord après la bataille de Pavie, les deux Partis avoient député au Viceroi pour se le rendre favorable. Lanoy ne décida rien, & ils se réunirent pour lui accorder de l'argent. Pendant qu'on comptoit la somme aux Commissaires qu'il avoit envoyés pour la recevoir, un citoien de Sienne, nommé Severini, l'un des Députés des partisans de la liberté auprès du Viceroi, tua en présence de

(*a*) Là-même §. 3.

(*b*) Vie du Marquis de Pescaire L. VII.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

ces Commiſſaires Alexandre de Bichi, que le Pape avoit mis à la tête du nouveau Gouvernement. Par là cette ville, ſi importante par ſa ſituation entre Rome & Florence ſe trouva a la diſpoſition de l'Empereur. On crut que cette révolution n'étoit pas arrivée ſans la participation du Viceroi. Pluſieurs autres Etats d'Italie ſuivirent l'exemple de Sienne, & tout plia ſous l'Empereur. Le Marquis de Montferrat conſentit à payer quinze mille ducats. Le Duc de Ferrare en preta cinquante mille au Viceroi. Ces ſommes avec la contribution du Milanés, de Genes & de Lucques, jointes à l'argent que l'Empereur avoit fait remettre à Gênes, payerent les montres de l'armée (*a*).

Modération de Charlequint.

Les Hiſtoriens ne ſavent encore aujourd'hui rendre raiſon de l'inaction de l'Empereur dans cette conjoncture. On s'attendoit, qu'au lieu de traiter avec le Pape, le Viceroi auroit marché droit à Rome, & qu'il auroit achevé un ouvrage, que les plus puiſſans prédéceſſeurs de ſon Maître avoient tenté. Bien loin delà, Charlequint ne voulut pas permettre qu'on fît des réjouiſſances de la victoire; il ſe contenta d'aller à l'Egliſe en rendre graces à Dieu, & de témoigner qu'il eſpéroit qu'elle lui faciliteroit le moyen de procurer la paix à la Chrétienté. Ceux des Hiſtoriens qui regardent ſa modération comme réelle, approchent ſemble-t-il le plus du vrai, puiſqu'on ne peut gueres en aſſigner de raiſon d'ailleurs. Il la porta ſi loin, que l'Ambaſſadeur de Veniſe voulant juſtifier la conduite du Sénat, Charles ſe tournant vers ſes Courtiſans leur dit, que les raiſons de ce Miniſtre n'étoient pas recevables, mais qu'il vouloit bien s'en contenter comme ſi elles étoient bonnes. Il aſſembla enſuite ſon Conſeil, pour délibérer mûrement ſur la conduite qu'il devoit tenir envers le Roi de France. Les uns opinerent à le mettre généreuſement en liberté, & d'autres furent d'avis d'en tirer les conditions les plus avantageuſes qu'il ſeroit poſſible. Charles, qui n'étoit capable ni d'une grande généroſité, ni d'une extrême rigueur, dépêcha Beaurain à Pizzighitone, où François I étoit gardé, pour lui offrir ſa liberté, mais à des conditions ſi dures, que ce Prince les rejetta avec fermeté, offrant de céder ſes droits ſur le royaume de Naples & ſur le Milanés à l'Empereur (*b*).

Conduite infidele des Impériaux.

La modération de l'Empereur fut bien contrebalancée par la hauteur & l'infidelité de ſes Généraux en Italie. Le Pape pour les tenir en reſpect, fit publier le Traité, fait avec le Viceroi, de la façon la plus ſolemnelle, ſans attendre la ratification de l'Empereur. Il n'en fut pas plus avancé; car lorſque les Florentins, à ſa ſollicitation, offrirent de payer les ſommes promiſes par le Traité, le Viceroi refuſa de déduire les vingt-cinq mille ducats, qu'ils avoient payés d'avance au Marquis de Peſcaire, durant la négociation. Preſque tous les autres articles du Traité furent violés de la même maniere. L'Etat Eccléſiaſtique reſta ſurchargé de troupes. Ceux du Parti du Pape & de Florence à Sienne, furent abandonnés au reſſentiment & à l'avarice de la Faction contraire. Ce qui chagrina ſurtout le Pape, c'eſt qu'il vit naître des difficultés pour la reſtitution de Reggio & de Rubiera, & qu'il étoit évident qu'il y avoit de la colluſion entre le Viceroi & le Duc

(*a*) *Guichardin* l. c. §. 4. (*b*) Là-même §. 6-8.

de Ferrare. La prévarication du Viceroi étoit honteuſe, parcequ'il ne paroiſſoit point qu'il fût preſſé par le beſoin d'argent, puiſque ſans cela il n'auroit pas différé de procurer la reſtitution de ces places, qui devoit lui faire entrer de grandes ſommes; ainſi le Pape avoit lieu de préſumer que Charlequint étoit dans le deſſein, ou d'abaiſſer ſa puiſſance, ou d'opprimer la liberté de l'Italie. Enfin après bien des délais, l'Empereur ratifia le Traité, mais il n'avoit point ratifié les trois articles ſéparés. Il dit, qu'il ne pouvoit impoſer des loix au Duc de Milan, qui, bien que Feudataire de l'Empire, étoit maître de gouverner ſes affaires, comme il le jugeoit àpropos. Quant aux villes de Reggio & de Rubiera, il alléguoit, qu'il ne pouvoit rien faire au préjudice des droits de l'Empire, ni forcer à la reſtitution de ces villes un Prince, qui diſoit les tenir en fief de l'Empire. Au fond Charles ſouhaitoit que le Duc conſervât ces Places, dont il devoit lui donner l'inveſtiture, moyennant une bonne ſomme d'argent.

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

Les Florentins en ſouffrent le plus.

Les Florentins furent les plus maltraités dans cette conjoncture. Le Viceroi, pour avoir de l'argent, avoit conſenti à tout ce que le Pape avoit voulu. Clément deſiroit ſi fort l'exécution du Traité, que pour lever toute difficulté, il avoit engagé les Florentins à payer les cent-mille ducats avant l'arrivée de la ratification. Il fut ſi chagrin & ſi indigné de la colluſion ſcandaleuſe, ainſi qu'il s'exprimoit, entre l'Empereur & le Viceroi, qu'il ne voulut pas accepter la ratification, & qu'il demanda que les Impériaux rendiſſent les cent mille ducats aux Florentins, ainſi qu'ils y étoient obligés par toutes les loix de l'équité. Les Miniſtres de l'Empereur ne s'embarraſſerent pas des plaintes du Pape; ils dirent que l'Empereur avoit donné la ratification dans les quatre mois; que la reſtitution des cent mille ducats n'avoit été promiſe que par les Miniſtres du Viceroi, dans un article ſéparé. Il y a tout lieu de croire, que ſi Charlequint avoit prêté l'oreille aux inſinuations de ſes Généraux, on auroit vu un changement total en Italie. Ils étoient d'avis de faire rendre Modene au Duc de Ferrare; de rétablir à Bologne les Bentivoglio, & de s'emparer des Etats de Florence, de Sienne & de Lucques, en feſant revivre les prétentions ſurannées de l'Empire. Le Pape n'ignoroit pas ces inſinuations; mais ne ſe voiant aucune reſſource même du côté de la France, il prit le parti de diſſimuler (*a*).

Vanité de Henri VIII.

Tous ceux qui ont lu l'Hiſtoire d'Angleterre ſavent, que Henri VIII, qui regnoit alors, avoit l'ambition & la vanité de ſe rendre l'arbitre des différends des Princes de l'Europe; il vouloit que malgré l'éloignement l'Italie même ſentit ſon influence & l'autorité du Cardinal de Wolſey ſon Miniſtre. Les Florentins & les Vénitiens leur avoient l'obligation de n'être pas devenus ſujets de l'Empire, & d'avoir conſervé leur liberté. Wolſey étoit piqué contre l'Empereur, qui l'avoit déja leurré deux fois du Papat, & qui depuis la bataille de Pavie, ne lui donnoit plus certaines marques de conſidération, comme auparavant. Il inſpira à ſon Maître de la jalouſie de la grande puiſſance de l'Empereur & lui fit appréhender que l'Angleterre ne courut riſque, ſi Charles envahiſſoit la France. Henri reçut ces

(*a*) Là-même, §. 11.

insinuations si favorablement, qu'il fit témoigner à la Régente de France, la disposition où il étoit de rendre service au Roi son fils (*a*).

Négociation avec les Vénitiens.

Le Pape paroissoit toujours également zélé pour rétablir la paix en Italie, & pour obliger Charlequint, il continuoit à vouloir l'accommoder avec les Vénitiens. Le Viceroi demandoit, qu'ils s'obligeassent à la défense du Milanés, & qu'ils payassent une somme considérable à cause de l'inexécution du Traité précédent. Les Vénitiens offrirent quatre vingt mille ducats; mais le Viceroi persista à en demander cent mille. Les contestations durerent; le Viceroi ne voulant pas rompre la négociation, parcequ'il avoit besoin d'argent. D'autre part les Vénitiens, apprenant le refroidissement qu'il y avoit entre Charles & Henri VIII, & que la plupart des Lansquenets, à la solde de l'Empereur avoient été licenciés, résolurent de temporiser, & de s'en tenir à leurs offres.

Le Viceroi fait passer François I en Espagne.

Le Pape, les Florentins & les autres Etats de Toscane prirent aussi le parti de se déterminer par les événemens. Le Viceroi s'apperçut alors qu'il n'y avoit pas de sureté à garder davantage le Roi de France en Lombardie, & du consentement de ce Prince lui-même, il le fit passer par mer en Espagne. Les négociations entre lui & l'Empereur ne sont pas de notre sujet. Charles témoignoit plus que jamais que son intention étoit de faire une paix commune à toute la Chrétienté. Il avoit d'abord eu dessein de passer lui-même en Italie, mais ses affaires le retinrent en Espagne. Il pressa le Pape de faire partir au plutôt le Cardinal Salviati, ou quelque personne chargée de ses pleinpouvoirs, pour travailler à la paix Générale. Il dépêcha d'un autre côté un Ministre vers Clément, afin d'obtenir une dispense pour son mariage avec l'infante de Portugal, sa cousine-germaine. Il expédia aussi des ordres pour travailler à accommoder les différends avec les Florentins & les Vénitiens. Son Ministre fut chargé de remettre à François Sforce l'acte d'investiture du Milanés, moyennant qu'il payât une très-grosse somme d'argent, bien que d'ailleurs cette investiture se fesoit sous des conditions qui dans le fond rendoient le Duc Vassal de Charles (*b*).

Mécontentement du Marquis de Pescaire.

Le Viceroi, le Connétable de Bourbon, & le Marquis de Pescaire étoient fort brouillés en ce tems-là. Le dernier extrémement irrité de ce que Charles ne reconnoissoit pas assez à son gré les services importans qu'il lui avoit rendus, sembloit être capable de prendre quelque violent parti. Moroné, Chevalier & Ministre de confiance du Duc de Milan, homme d'une grande capacité, & d'une expérience consommée dans les affaires, fit sentir à son Maître qu'il étoit à peu près esclave. Dans des entretiens qu'il eut avec Pescaire, il en vint jusqu'à lui proposer de tailler en pieces l'armée Impériale & de le faire Roi de Naples. Comme ce projet ne pouvoit s'exécuter sans le consentement du Pape & des Vénitiens: on le leur communiqua. Il étoit d'une trop grande conséquence & trop dangereux pour le Pape d'y entrer directement, bien que ce fut la chose du monde qu'il souhaitoit le plus. Il prit un milieu, sans rien découvrir du complot, il avertit l'Empereur, comme son ami, de contenter ses Généraux. A l'égard des Vé-

(*a*) Là-même §. 9.

(*b*) Là-même §. 13.

nitiens, ils y entrerent avec empressement; dans l'espérance d'être soutenus par la France. Quant au Marquis de Pescaire c'est encore un problême de savoir s'il entra tout de bon dans le projet ou non. L'opinion la plus vraisemblable est, qu'il écouta d'abord les propositions de Moroné; mais qu'ensuite, effrayé des grandes difficultés de l'exécution, & de voir que la Cour de France travailloit si vivement à la liberté du Roi, qu'elle n'étoit pas portée à aigrir l'Empereur, ni à s'engager fort avant avec lui, il avertit l'Empereur de ce qui se trâmoit, ce Prince aiant déja reçu avis de quelque intrigue de la part d'Antoine de Leve & de Marino, Abbé de Nagera. Quelque tems après, le Marquis envoya un homme de confiance, pour informer Charles de tout le complot, & ce Prince le chargea de continuer l'intrigue, afin d'être parfaitement instruit des desseins de ses ennemis. Le Marquis eut donc plusieurs entrevues avec le Duc de Milan lui-même, & agit si bien auprès de Moroné; que ce dernier engagea le Pape d'envoyer une personne de confiance, avec un Bref de créance, pour concerter les mesures de l'entreprise.

Son procédé infidele.

Le plan fut, de conclure une Ligue entre le Pape, le Gouvernement de France & les Princes d'Italie, & l'on convint que le Marquis de Pescaire seroit Capitaine-Général des troupes; qu'il gagneroit tous les Espagnols qui voudroient le suivre, & que tous les autres seroient massacrés. Enfin que le Marquis entreroit à la tête de toutes les forces de la ligue dans le Royaume de Naples, dont le Pape lui donneroit l'investiture. Le Marquis feignit d'être encore arrêté par un sentiment d'honneur & de conscience. Pouvoit-il sans se deshonorer faire la guerre à l'Empereur dans le royaume de Naples par ordre du Pape, en qualité de Seigneur Suzerain de cet Etat? Cette question fut proposée sous des noms supposés aux plus habiles Jurisconsultes. Ces difficultés à contre-temps, après en être allé si loin donnerent quelques soupçons à Moroné. L'intrigue ne laissa pas d'aller son train. La Duchesse d'Alençon, sœur du Roi de France, n'avoit pas réussi dans sa négociation pour la liberté de son frere; & la Régente sa mere promit aux Conjurés d'envoyer cinq-cens Lances en Lombardie & de fournir beaucoup d'argent pour les fraix de la guerre. Moroné n'oublioit rien pour engager les Conjurés à se déclarer; il représentoit qu'on pouvoit tailler en pieces les troupes Impériales, même sans le secours de Pescaire; il ajoutoit que si le Marquis balançoit le moins du monde, le Duc le feroit arrêter avec les autres Capitaines dans le château de Milan. Le Pape ne se feroit pas déterminé à entrer dans un projet si hazardeux, s'il n'avoit pas appris dans le même tems que l'Empereur songeoit à passer en Italie. Cette nouvelle le jetta dans un grand trouble, parceque le respect que Charles témoignoit pour le S. Siege, ne l'empêcheroit pas de faire valoir les prétentions de l'Empire sur Florence & sur le reste de la Toscane. Il fit donc partir pour la France le Secretaire de l'Ambassadeur de cette Couronne, pour traiter définitivement avec la Régente. Ce Ministre fut tué par des voleurs dans le Bressan, ce qui causa beaucoup d'inquiétude au Pape, qui craignit qu'il n'eût été arrété par les Impériaux (*a*).

(*a*) Là-même §. 14.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Telle étoit la face des affaires, quand Pescaire reçut de l'Empereur le brevet de Capitaine-Général, Caraccioli la Commission de traiter avec les Vénitiens, & que Charles donna en même tems des ordres pour faire sortir ses troupes de l'Etat Ecclésiastique & du Milanés. Le Marquis de Pescaire pour soutenir toujours le personnage qu'il fesoit, fit sortir effectivement les troupes des places du S. Siege. On fit cette légere faveur au Pape, afin de l'engager à accorder la dispense pour le mariage de l'Empereur, qui devoit avoir neuf-cens mille ducats pour la dot de l'Infante de Portugal. A la fin Clément fut obligé, malgré lui, d'envoyer la dispense au Cardinal Salviati, avec ordre de la remettre ou de la garder, selon que le bien des affaires de sa Sainteté l'exigeroit (*a*).

Il trahit ses Confédérés.

Pescaire, autorisé par l'Empereur, résolut alors de s'emparer du Milanés. Il rassembla toutes ses troupes, & écrivit à Moroné de se rendre auprès de lui à Novarre, où il étoit malade. Moroné, oubliant toutes les regles de sa prudence ordinaire, alla à Novarre. Pescaire le reçut avec beaucoup d'honnêteté dans sa chambre, où de Leve étoit caché derriere la tapisserie, & parlerent de massacrer les Espagnols & de Leve leur Chef. Moroné sortant d'avec le Marquis fut arrêté & conduit au château de Pavie, où il avoua toute la conspiration. Pescaire demanda alors à Sforce de lui livrer la ville de Cremone, avec les citadelles de Trezzo, de Lecco & de Pizzighitone, qui passent pour les clés du Milanés, le Duc y consentit, & le Marquis fut même reçu dans Milan. Quand il fut entré dans la ville, il fit sommer le Duc de faire remettre entre ses mains la Citadelle de Cremone, & il exigea de lui livrer quelques-uns de ses Ministres, accusés d'avoir conspiré contre l'Empereur, Seigneur Suzerain du Milanés. Sforce refusa d'acquiescer à ces demandes & à d'autres encore, protestant de son innocence. Le Marquis força alors les Milanois, malgré eux, à faire serment de fidelité à l'Empereur. Outre cela Pescaire établit des Officiers Impériaux dans tout le Duché, & fit ouvrir des lignes autour des châteaux de Cremone & de Milan. Le Pape fut fort allarmé de toutes ces violences, & de voir la ruine du projet qu'il avoit formé de réunir toute l'Italie contre l'Empereur, au ressentiment duquel il se trouvoit exposé sans ressource. La découverte de l'intrigue arrêta aussi la conclusion de la négociation avec les Vénitiens (*b*).

Sa mort.

Dans cette crise, le Marquis de Pescaire, usé de fatigues, mourut au commencement de Decembre. Il avoit embrassé la profession des armes fort jeune, & quoiqu'il n'eût gueres que trente-six ans, il passoit pour un des plus grands Capitaines de l'Europe. Les Historiens ont fort maltraité sa mémoire, à cause de la maniere dont il en agit vers la fin de sa vie dans le complot dont nous avons parlé. L'Empereur fit une perte irréparable en lui, n'aiant point de Général, qui l'égalât du côté de la capacité, & qui fût aussi estimé & aimé de l'infanterie Espagnole.

Intrigues en Italie.

Les Puissances d'Italie étoient fort embarrassées; elles voyoient clairement qu'elles ne pouvoient former de ligue sans l'appui de la France, & elles n'ignoroient pas que cette Couronne les abandonneroit & prendroit même par-

(*a*) Là-même, §. 16.

(*b*) Là-même §. 17.

ti en faveur de Charles, aussitôt que celui-ci offriroit la liberté au Roi de France. Henri VIII étoit alors déclaré pour François I, & entroit dans les vues des Italiens. Il offrit d'être garant que la France ne feroit point de paix séparée sans les autres, & que cette Cour remettroit les fonds de son contingent pour trois mois. Tout cela n'étoit pas capable de rassurer le Pape, qui se conduisoit avec beaucoup de foiblesse. On commença à se détromper de la haute opinion qu'on avoit eue de lui lorsqu'il monta sur le S. Siege; on voioit clairement, que bien qu'il eut été un habile & heureux Ministre, il n'étoit qu'un Pape foible & irrésolu. Les Ambassadeurs des Confédérés à Rome le déterminerent enfin à se liguer contre l'Empereur; mais dans le tems qu'il étoit prêt à signer le Traité, le Commandeur de Herrera arriva avec un Traité conclu avec le Cardinal Salviati; cet Acte satisfaisoit le Pape par rapport à la restitution de Reggio & de Rubiera. L'Empereur s'engageoit encore à conserver le Duché de Milan à François Sforce, & à l'y maintenir. Le Pape changea alors d'avis.

SECTION IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Négociations. 1526.

Pendant cette négociation, l'Empereur conclut un Traité avec François I, par lequel ce dernier obtint sa liberté. Le Duc de Sessa & Herrera offrirent de la part de Charles de rappeller l'armée Impériale de Lombardie, moyennant que le Pape & ses Alliés voulussent fournir cent-cinquante mille ducats; & qu'au cas que le Duc de Milan fût trouvé coupable de haute trâhison, l'Empereur donneroit l'investiture du Milanés au Duc de Bourbon. Clément & ses Alliés jugerent très-sagement, que si le Duc de Bourbon étoit maître du Duché de Milan, ce seroit la même chose que s'il étoit entre les mains de Charles, & le Pape aiant quelque soupçon que le Roi de France n'exécuteroit pas le Traité de Madrit, rejetta le projet de l'Empereur, & fit partir Paul Vettori Florentin, Capitaine de ses galeres, pour engager François I à entrer dans la Ligue, mais Vettori mourut à Florence. Toute l'Europe étoit en suspens dans l'attente du parti que le Roi prendroit par rapport à l'exécution du Traité qui lui avoit procuré la liberté. C'est même encore un cas douteux parmi les Casuistes, s'il étoit tenu en honneur & en conscience d'accomplir les conditions, auxquelles il avoit souscrit pendant qu'il étoit dans une dure prison; qu'on lui avoit par conséquent extorquées, & qui étoient si préjudiciables à ses successeurs & à ses Peuples, des droits desquels il ne pouvoit disposer. Ce fut cette derniere raison dont il se servit, quand il fut arrivé à Bayone: quand le Viceroi le pressa de ratifier le Traité de Madrit, il lui répondit, qu'il falloit qu'il eût le consentement des Etats de son Royaume. Quand les envoyés du Pape & des Vénitiens, qui se comptoient perdus si le Traité de Madrit s'exécutoit, furent arrivés & qu'ils sonderent le Roi, ils le trouverent armé d'un grand nombre de raisons, qui ne sont pas de notre sujet, pour prouver qu'il n'étoit pas obligé à l'exécution du Traité, & ce Prince témoigna être fort disposé à se liguer avec les Puissances d'Italie contre l'Empereur (*a*).

Le Pape se détermine à se liguer avec la France.

Sforce se défendoit toujours contre les Impériaux dans le château de Milan, où il se trouvoit fort pressé. Tout le Milanés étoit obligé par Antoine de Leve, qui commandoit les Espagnols, de payer des contribu-

(*a*) Là-même §. 18-25. Et. L. XVII. §. 1.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

tions exorbitantes. Le Peuple de Milan, réduit au desespoir, tenta d'en chasser les Impériaux, mais ses efforts furent vains, & ne servirent qu'à aggraver sa misere. En ce tems-là les frayeurs du Pape le porterent à agir avec imprudence & précipitation. Au lieu d'attendre ce qui résulteroit de l'inexécution du Traité de Madrit, il porta les Vénitiens & les autres Etats d'Italie à commencer la guerre, avant que les Suisses fussent en marche, & que le Roi d'Angleterre eût le tems d'entrer dans la ligue. Le Pape & les Vénitiens envoyerent leurs pouvoirs en diligence pour conclure le Traité avec François I, & même avant qu'il pût être conclu, le Pape & les Vénitiens firent marcher leurs troupes pour secourir le château de Milan, à la premiere nouvelle de la conclusion du Traité. Le Duc d'Urbin, Général des Vénitiens s'avança vers l'Adda avec sa Gendarmerie & six mille hommes de pied; & Gui Rangoné, qui commandoit les troupes de l'Eglise, eut ordre de se tenir prêt pour aller à Plaisance avec six mille fantassins, la plupart Florentins. Le Duc d'Urbin étoit d'avis que pour agir efficacement contre l'Empereur & s'assurer la victoire, il falloit que la Ligue eût douze mille Suisses. Jean-Jaques de Medicis, Milanois, s'engagea d'en procurer six mille, moyennant six mille ducats, & pourvû qu'on leur promît que dès qu'ils seroient dans le Milanés, on acheveroit de leur payer leur solde. Les Venitiens firent partir l'Evêque de Lodi pour en lever aussi six mille. L'effet de toutes ces mesures fut retardé par l'irrésolution du Roi de France: ce Prince avoit donné ses deux fils en ôtage, pour sureté de l'exécution du Traité de Madrit, & par cette raison il ne s'empressoit pas à prendre les armes. Il offrit à Charlequint deux millions d'écus à la place de la Bourgogne, mais il assura en même tems le Pape & les Vénitiens, qu'il ne signeroit jamais de Traité avec l'Empereur, si ce Prince ne consentoit à la restitution du Milanés & à la sûreté de l'Italie. Charlequint rejetta l'équivalent que François I lui offroit pour la Bourgogne, & pensa à rétablir plutôt François Sforce dans le Duché de Milan.

Le Pape & les Florentins prennent Doria à leur service.

Dans ce tems-là le Pape & les Florentins prirent à leur service le fameux André Doria Génois, avec huit galeres, en lui donnant trente-cinq mille ducats d'appointemens par an, sous prétexte d'assurer les côtes de l'Etat Ecclésiastique contre les Maures, mais au fond pour obliger par cette démarche les Impériaux à lever le siege de Milan, & tâcher de causer quelque révolution à Gênes. L'Empereur allarmé de la nouveauté de voir le Pape & les Florentins penser à se rendre puissans sur mer, pressa le départ du Duc de Bourbon pour l'Italie, & donna ordre de faire venir à Barcelone sept galeres de Monaco, pour joindre celles qu'il avoit en Espagne. Hugue de Moncade fut chargé d'aller à Rome pour donner toute satisfaction au Pape, ainsi qu'on le publioit, mais avec une commission secrete de passer auparavant à la Cour de France (*a*).

Ligue contre l'Empereur.

Le voyage de Moncade ne servit qu'à hâter la conclusion de la Ligue contre Charlequint, qui fut conclue le 17 de Mai 1526, entre les Plénipotentiaires du Roi de France d'une part, & ceux du Pape & des Vénitiens de l'autre. On s'obligeoit par ce Traité de retablir François Sforce dans la

(*a*) *Guichardin* L. XVII. §. 2-4.

la jouissance du Milanés, & de faire mettre en liberté les enfans du Roi. On stipula que pour sécourir d'abord le château de Milan, le Pape mettroit en campagne huit-cens Lances, sept-cens chevaux-légers & huit-mille hommes d'infanterie; les Vénitiens huit-cens Gendarmes, mille chevaux-légers & huit mille hommes de pied: Que le Duc de Milan leveroit; dès-qu'il le pourroit, quatre-cens hommes d'armes, trois-cens chevaux-légers & quatre mille hommes d'infanterie; qu'en attendant le Pape & les Vénitiens fourniroient ces quatre mille hommes pour lui. Que le Roi feroit partir incessamment quatre-cens Lances pour l'Italie, & donneroit quarante mille écus par mois au Pape & aux Vénitiens, pour faire des levées en Suisse: Qu'il attaqueroit en même tems l'Empereur au delà des Monts, du côté qu'il jugeroit à-propos, avec une armée qui seroit au moins de deux mille Lances & de dix mille hommes d'infanterie, & fournie d'une Artillerie proportionnée. Qu'il fourniroit douze galeres, les Vénitiens treize, & le Pape celles qu'il avoit sous les ordres d'André Doria; qu'à l'égard des Vaisseaux, on en équipperoit à fraix communs, & qu'on se serviroit de ces forces contre Gênes. On convint encore, qu'après avoir chassé les Impériaux de la Lombardie, les Confédérés attaqueroient le Royaume de Naples, & que le Pape en pourroit donner l'investiture à qui bon lui sembleroit, avec le consentement des Alliés; mais que si l'Empereur rendoit la liberté aux enfans du Roi, & accédoit au présent Traité, quatre mois après la conquête de ce royaume, on le lui rendroit. Que le Roi, non seulement assisteroit & défendroit le Duc de Milan, mais qu'il feroit même tous ses efforts pour engager les Suisses à renouveller leur alliance avec ce Duc, lequel payeroit au Roi un tribut annuel au moins de cinquante mille ducats. Que François Sforce épouseroit une Princesse du Sang de France; que le Comté d'Ast seroit rendu à la France; que dès qu'on auroit repris Gènes, le Roi rentreroit en possession de la Souveraineté de cette ville; Que tous les Confédérés emploieroient tous les moyens possibles, soit par leurs représentations, soit par la voie des armes, pour obtenir la liberté des enfans de France, qu'en conséquence après que la guerre d'Italie seroit terminée, les Alliés seconderoient le Roi contre l'Empereur au delà des Monts avec mille Gendarmes, quinze-cens chevaux-légers, & dix mille hommes de pied, ou lui donneroient de l'argent au lieu de troupes, à son choix. Qu'aucun des Confédérés ne pourroit traiter avec l'Empereur sans le consentement des autres. Que si ce Prince accédoit à la ligue, il pourroit venir prendre à Rome la Couronne Impériale, avec un nombre de troupes qui seroit réglé par le Pape & par les Vénitiens. Que la mort d'un des Alliés ne romproit point la Confédération. Que le Roi d'Angleterre en seroit reconnu Protecteur & Conservateur, qu'il seroit toujours le Maître d'y accéder, & qu'en ce cas il auroit dans le royaume de Naples une Principauté de trente-cinq mille ducats de revenu, & le Cardinal d'Yorck une autre de dix mille ducats de rente dans ce Royaume, ou dans quelque autre partie de l'Italie (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Nous avons rapporté avec quelque détail les conditions de cette nouvelle

Importance des Florentins.

(*a*) Là-même, §. 5.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Sainte Ligue, ainsi que la qualifient quelques Historiens, parceque bien que les Florentins ne fussent pas nommés dans le Traité comme Confédérés, toute l'Europe les regardoit avec raison comme une des principales Parties de la Ligue. L'Etat Ecclésiastique & les coffres du Pape étoient épuisés d'hommes & d'argent, & Clément comptoit de faire la guerre aux dépens des Florentins; mais on ne les nomma point pour ne pas faire tort à leurs marchands, & troubler leur commerce dans les villes soumises à l'Empereur. Il fut simplement dit, qu'ils jouiroient de tous les avantages de la Ligue, comme s'ils y eussent été expressément compris, le Pape promettant pour eux, qu'ils ne feroient rien qui pût préjudicier aux Alliés. Nonobstant ce spécieux prétexte nous soupçonnons, que Clément empêcha qu'ils né fussent nommés, par jalousie, & qu'il pensa que s'ils figuroient comme partie principale, ils paroitroient trop indépendans de sa famille.

Mesures du Pape.

On ne nomma point de Capitaine-Général des troupes de la Ligue, parcequ'on n'eut pas le tems de discuter cet important article. François I, qui n'avoit pas entierement rompu la négociation avec le Viceroi, différa de ratifier le Traité, de commencer la guerre, & de payer les quarante mille ducats du premier mois, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ratifications du Pape & des Vénitiens. Gui Rangoné, Général des troupes de l'Eglise étoit déja à Plaisance, & Clément y fit passer les Lances Florentines, commandées par Vitello Vitelli, qui les commandoit en chef. Il nomma le brave Jean de Medicis Capitaine-Général de l'infanterie Italienne, & donna la charge de son Lieutenant-Général dans l'armée & dans tous les Etats du S. Siege avec un pouvoir presque absolu, à François Guichardin (l'Historien), alors Président de la Romagne. L'armée Vénitienne étoit campée dans le Bressan, aiant le Duc d'Urbin pour Capitaine-Général, & Pierre Pesaro pour Provéditeur. Les deux armées eurent ordre d'attaquer les Impériaux sans délai (*a*).

Négociation entre lui & les Impériaux.

Moncade s'étant rendu à Milan, alla trouver François Sforce dans le château, & s'efforça, mais en-vain de l'engager à se remettre entre les mains de l'Empereur. Il se rendit ensuite à Rome, alla à l'audience du Pape, avec le Duc de Sessa, & dit fierement à Clément, qu'il pouvoit choisir de la paix ou de la guerre. Le Pape répondit, qu'il ne pouvoit plus disposer de lui-même, & qu'il avoit été contraint de prendre d'autres engagemens. Ce fut la premiere certitude que Moncade eut de la conclusion de la Ligue. Etant retourné à l'audience du Pape une seconde fois, il lui dit que le dessein de l'Empereur étoit de laisser le Duché de Milan à Sforce, à condition néanmoins que le château demeureroit entre les mains de Caraccioli, jusqu'à l'entier examen de l'accusation formée contre le Duc; simple formalité qui se pratiqueroit uniquement pour sauver la gloire de l'Empereur; mais le Pape persista à dire, qu'il ne lui étoit plus permis de traiter avec l'Empereur sans l'aveu du Roi de France. Moncade prit alors le parti de sortir de Rome. Sur ces entrefaites le Lieutenant du Pape intercepta des lettres d'Antoine de Leve & du Marquis du Guast, par lesquelles ils pressoient Moncade de conclure la paix à cause du mauvais état des affaires de leur

(*a*) Là-même.

Maître en Lombardie. Le Duc d'Urbin, sur qui rouloit toute la conduite de la guerre, fesant trop d'estime de la valeur des Espagnols & des Allemands, & poussant trop loin la défiance qu'il avoit du courage des troupes Italiennes, ne voulut pas passer l'Adda, que lorsqu'il auroit au moins cinq mille Suisses. Il appréhenda même de passer l'Oglio, jusqu'à ce qu'il eut été joint par l'armée du Pape & des Florentins, qui s'étoit rassemblée à Plaisance; se proposant après la jonction d'occuper quelque poste avantageux sur les bords de l'Adda, pour y attendre les Suisses. Ceux-ci n'étoient pas prêts d'arriver; les Commissaires chargés de la levée n'avoient ni assez de crédit, ni assez d'argent pour engager un si grand nombre de soldats au service du Pape; d'ailleurs l'un de ces Commissaires n'avoit d'autre but que de s'approprier une partie des deniers qu'il avoit touchés. Tout cela empêcha le château de Milan d'être sécouru; & les habitans de la ville aiant pris les armes contre les Impériaux, furent de nouveau réduits, & contraints de faire sortir de la ville plusieurs personnes. On fut un peu dédommagé de la réduction de Milan, par la prise de Lodi, que le Duc d'Urbin & le Provéditeur surprirent (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Lenteur du Duc d'Urbin.

La prise de cette ville, une des plus importantes & des plus fortes de Lombardie, auroit été très-ruineuse pour les Impériaux, sans l'excessive circonspection du Duc d'Urbin, qui ne croioit pas pouvoir s'approcher de Milan sans beaucoup de péril, s'il n'avoit un grand nombre de Suisses. A la fin il consentit à partir de Lodi, mais marcha lentement, & demeuroit au moins un jour dans chaque poste, pour attendre les Suisses. Toute l'armée de la Ligue se trouva réunie, forte de vingt mille hommes d'infanterie, & de la cavalerie à proportion. Mais les Vénitiens, dont les Gendarmes & les chevaux-légers étoient plus nombreux, avoient aussi plus d'artillerie & de munitions. Il n'y avoit dans Milan que très-peu de cavalerie, trois mille Lansquenets & cinq ou six mille Espagnols, qui manquoient de tout. Quelque lentement que les Alliés marchassent, ils approchoient insensiblement de Milan, & plusieurs Officiers étoient d'avis de marcher en avant. Le Duc d'Urbin pensoit autrement, & c'étoit lui qui dirigeoit les opérations; car bien qu'il n'eût pas été établi Capitaine-Général, il agissoit comme tel, du consentement tacite des autres Généraux, à cause de sa qualité & de sa réputation. Cependant Guichardin, le Provéditeur des Vénitiens & plusieurs autres Officiers blâmoient le peu d'empressement qu'il témoignoit pour sécourir le château de Milan. Enfin l'arrivée de quinze-cens Suisses, & les instances qu'on lui fit, l'engagerent à venir camper à trois milles de Milan, & le 6 de Juillet il fut résolu, par la seule autorité du Duc d'attaquer les fauxbourgs.

Arrivée du Duc de Bourbon en Italie.

Sur ces entrefaites le Duc de Bourbon débarqua à Gênes sur une escadre de six galeres, avec cent mille ducats en lettres de change, & il se jetta dans Milan avec huit-cens Espagnols (*b*). Il ranima les Impériaux par sa présence. Le Pape avoit concerté avec Doria les moyens de faire une tentative sur Gênes; ce Capitaine l'avoit assuré qu'il réussiroit sans peine,

(*a*) Là-même §. 6-8.

(*b*) *Sigonius* de rebus gestis And. Doriæ, p. 229. *Guichardin* L. XVII. §. 8.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

pouvû qu'on n'agit que quand la guerre feroit entamée dans le Milanés, & que fes galeres fuffent jointes par celles que le Roi de France avoit à Marfeille. François I négligea de donner les ordres néceffaires pour effectuer cette jonction, qui auroit rendu Doria fupérieur fur mer, il auroit pu, non-feulement empêcher les galeres d'Efpagne d'entrer dans le port de Gènes, mais obliger cette ville à fe rendre faute de vivres.

Retraite du Duc d'Urbin.

Cependant on ignoroit encore au Camp des Alliés l'arrivée du Connétable, & le Duc d'Urbin fit avancer avec confiance des troupes pour attaquer les fauxbougs, où il comptoit de ne trouver aucune réfiftance; mais il les trouva bien gardés, & les Impériaux les défendirent vigoureufement. Ce contretems fit retomber le Duc d'Urbin dans les frayeurs que la valeur des ennemis lui avoit infpirée; & quoiqu'il y eut toutes les apparences du monde de réuffir, & d'emporter la ville, le Duc réfolut tout à coup, la nuit du 7 de Juillet, de faire retirer l'armée; il exécuta même cette réfolution fur le champ, en fefant partir l'artillerie & les munitions, & par l'ordre qu'il fit donner aux troupes Vénitiennes de fe préparer à fe mettre en marche; après quoi il fit donner avis du parti qu'il prenoit au Lieutenant du Pape, au Général des Florentins & aux autres, & les exhorta à fuivre fon exemple. Ce fut en-vain qu'ils allerent le trouver, pour s'informer des motifs d'une réfolution fi brufque & fi défagréable. Il allégua la lâcheté de l'infanterie Italienne, & la maniere dont les ennemis avoient difpofé leur artillerie. Il conclut en infiftant fur la néceffité de fe retirer à Saint Martino, où étoit le camp, l'armée n'en aiant proprement point dans l'endroit où elle fe trouvoit.

Les autres Généraux ne goûterent nullement ces raifons. Guichardin lui repréfenta le danger & la honte d'une retraite fi précipitée; qu'elle décourageroit le Pape, les Florentins & les Vénitiens à un tel point, qu'elle ruineroit tout le crédit de la Ligue, & il propofa de faire camper l'armée plus régulierement, hors de la portée du canon de Milan. Le Duc d'Urbin ne voulut rien écouter, & les premieres troupes fe mirent en marche avec beaucoup de précipitation & de confufion. Paul Jove & d'autres Hiftoriens difent que Jean de Medicis ne voulut pas décamper de nuit, qu'à la pointe du jour il attaqua vivement la Porte Romaine, & fe retira enfuite en bon ordre. Le Duc d'Urbin, au lieu de s'arrêter à Saint Martino, avoit donné ordre fecretement d'aller jufqu'à Marignan, fous prétexte qu'on y feroit moins expofé aux attaques des Impériaux (*). Quand Guichardin lui demanda la raifon de cette nouveauté, le Duc lui répondit brufquement que tant qu'il auroit le commandement de l'armée Vénitienne, il ne fouffriroit pas qu'on difpofât de fon autorité.

Comme le Duc d'Urbin avoit été toujours connu pour un Capitaine qui avoit du courage & de la conduite, tout le monde fut extrémement furpris de fa retraite; d'autant plus que pendant qu'il fut campé à Marignan, il jugea qu'on ne devoit plus compter fur le château de Milan, & qu'il ne pouvoit forcer la ville, s'il n'avoit deux corps d'armées, dont chacun fût affez puiffant pour réfifter feul aux troupes réunies des Imperiaux.

(*) Guichardin en parlant de cette retraite dit, que le Duc pouvoit dire le contraire de Céfar, *Veni, Vidi, Fugi.*

Les Impériaux qui étoient dans Milan avoient de la peine à en croire leurs yeux, quand ils virent la retraite précipitée des Alliés; ils n'envoyerent pas seulement le moindre détachement pour les inquiéter, ce qui attira au Duc de nouveaux reproches de la part des autres Généraux. Beaucoup de gens crurent que le Duc étoit mécontent de ce que les Florentins gardoient le Fort de S. Léo avec tout le Montefeltro, & des Medicis, parcequ'on fesoit porter le nom de *Duchesse d'Urbin* à la fille de Laurent de Medicis. D'autres penserent qu'il conservoit du ressentiment des injures qu'il avoit reçues de Léon X, & de Clément VII, pendant que ce dernier n'étoit que Cardinal. Il y en eut aussi qui attribuerent son procédé à un ordre secret des Vénitiens, à quoi il n'y a nulle apparence, puisque la retraite du Duc étoit contraire à leurs intérêts & à leur honneur. Guichardin croit, que la frayeur que le courage des Impériaux inspiroit au Duc d'Urbin, jointe à la mauvaise opinion qu'il avoit des troupes Italiennes, fut la seule cause de sa retraite. Quoiqu'il en soit, il est certain que cette retraite fut fatale à la Ligue. Le Pape avoit compté sur la réduction de Milan, & il n'avoit aucune ressource ni dans son courage, ni dans ses finances. D'ailleurs il avoit d'autres embarras qui lui donnoient de l'inquiétude. Les Espagnols qui étoient en garnison à Carpi, fesoient de grands ravages dans les terres de l'Eglise, & incommodoient les couriers & les convois, qui alloient de Rome & de Florence à l'armée. D'ailleurs Clément manquoit d'argent, & même il avoit déja emploié les sommes fournies par la ville de Florence. D'ailleurs les Colonnes & les Impériaux s'étoient cantonnés dans le voisinage de Rome, & menaçoient déja cette ville, où il y eut même une émeute.

SECTION IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Motifs de sa conduite.

Clément prit dans ce tems-là la résolution de changer le Gouvernement de Sienne, parcequ'il jugea qu'il importoit à la sureté de Rome & de Florence d'être maître de cette ville, si la guerre continuoit. Mais il fut trompé par un Siennois, qui avoit feint de favoriser son entreprise. Le complot aiant été découvert, les Siennois en firent exécuter publiquement les auteurs. Le Pape emploia un corps de Florentins avec ses propres troupes pour s'en venger. Il y avoit douze-cens chevaux & huit mille hommes d'infanterie, mais la plupart des milices levées à la hâte; ces troupes se présenterent devant les murs de Sienne avec neuf pieces de canon. Il se trouvoit dans l'armée un grand nombre de bannis, qui avoient assuré les Florentins, qu'aussitôt qu'ils paroitroient, le Peuple se souleveroit. Dans le même tems André Doria attaqua les Ports des Siennois avec son Escadre. Mais l'aversion que les Siennois avoient pour le Pape & pour les Florentins, fut cause qu'il n'y eut aucun mouvement dans la ville; il fallut donc l'assiéger dans toutes les formes.

Embarras du Pape & son entreprise contre la ville de Sienne.

Cependant le Pape, trompé encore dans ses grandes espérances, écouta les propositions que Moncade lui fesoit de ménager un accommodement entre lui & les Colonnes & les Siennois. Cette négociation commença dans le tems que le Pape & les Florentins pensoient à lever le siege de Sienne; & elle fut cause qu'on différa cette démarche, se flatant que la continuation du siege faciliteroit l'accommodement. Trompé encore à cet égard, il fut résolu à Florence de lever le siege sans délai. Mais la veille du jour

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

marqué pour décamper, quatre-cens hommes de la ville firent une ſortie & attaquerent l'Artillerie gardée par la compagnie de Jaques Corſe, qui prit d'abord la fuite, & fut ſuivi de toute l'armée, deſorte que les aſſiégeans laiſſerent à leurs ennemis dix pieces de canon qui appartenoient aux Florentins, & ſept des Péroufins, qu'on fit entrer dans Sienne en triomphe (*a*).

Suite de la guerre du Milanés.

La guerre continuoit dans le Milanés très-deſavantageuſement pour les Confédérés. Il étoit enfin arrivé cinq mille Suiſſes, mais le Duc d'Urbin s'obſtinoit à ne point vouloir agir, juſqu'à ce qu'il en fût arrivé un plus grand nombre, qu'on ne pût obtenir à cauſe de l'avarice de cette nation. Les Impériaux profiterent de l'inaction du Duc d'Urbin pour fortifier Milan, & pour piller les habitans, contre leſquels ils commettoient les plus horribles excès. Ils n'avoient d'autre reſſource que le Duc de Bourbon, à qui l'Empereur avoit donné la Souveraineté du Duché. Ils s'adreſſerent en corps à lui, pour le ſupplier de remedier à leurs maux. Le Duc promit de les ſoulager, moyennant une certaine ſomme; mais bien qu'ils la donnaſſent, leurs miſeres ne ceſſerent, deſorte que pluſieurs s'ôterent la vie par déſeſpoir. L'armée de la Ligue étoit toujours à Marignan; on réſolut de tenter encore le ſecours du château de Milan, mais après un mouvement inutile, on ne fit rien, & le château ſe rendit le 24 de Juillet. Ce jour-là même le Duc d'Urbin propoſa de choiſir un Capitaine-Général pour mettre à la tête des troupes de la Ligue; mais ce choix fut différé; & la négligence du Roi de France à ſoutenir la guerre, fit perdre courage au Pape. Les Hiſtoriens obſervent à l'honneur de Jean de Medicis, qu'il avoit ſi bien diſcipliné l'infanterie Italienne, que bien loin d'être mépriſable, elle ſe diſtinguoit par ſon courage & ſa bravoure. Cependant le Pape s'allarmoit de ce que le Roi d'Angleterre n'avoit pas encore accédé à la Ligue; il ſollicita le Roi de France, de ſe joindre à lui & aux Vénitiens pour attaquer le royaume de Naples par mer & par terre. Mais François I négocioit toujours avec Charlequint, & celui-ci s'appliquoit plus que jamais aux affaires de la guerre. Ses Généraux en Lombardie prirent Cremone, mais ceux des Confédérés reprirent cette ville. Dans toute cette guerre, le Marquis de Mantoue recevoit également les deux Partis dans ſes Etats. Le terme de ſes engagemens étant prêt d'expirer, il en prit de nouveaux avec le Pape & les Florentins. On n'avoit pas grande opinion de ſa capacité, & par cette raiſon il ne fut pas emploié; il affecta donc de ſe tenir neutre, en alléguant d'un côté qu'il étoit à la ſolde des Florentins, & de l'autre qu'il étoit Vaſſal de l'Empereur. La ſituation de ſes Etats obligeoit néanmoins les Florentins de le garder à leur ſolde (*b*).

Evénemens divers.

En ce tems-là les Florentins commençoient à ſentir tout le poids de la guerre, ſur tout en Lombardie, parcequ'ils en portoient toutes les dépenſes, & comme ils témoignoient de la répugnance à avancer de nouvelles ſommes, le Pape s'accommoda avec les Colonnes. Ceux-ci, au mépris du Traité fait avec lui, ſurprirent Rome, pillerent non ſeulement ſon Palais mais la Baſilique de Saint-Pierre, l'obligerent de ſe réfugier dans le château S. Ange, & enſuite de faire avec les Impériaux une trêve de quatre mois.

(*a*) Là-même §. 10, 11.

(*b*) Là-même §. 13, 16.

Les Florentins furent compris dans cette Trêve, qui étoit fort desavantageuse pour le Pape Il s'engagea à rappeller ses troupes de Lombardie, de même qu'André Doria avec ses galeres, à pardonner aux Colonnes & à donner des ôtages pour sureté de l'exécution du Traité. Cette Trêve dérangea tous les projets de l'armée de Lombardie, dans le tems que par la jonction des troupes Françoises sous le commandement du Marquis de Saluces, donnoit lieu d'espérer que les affaires prendroient un tour plus favorable. Cependant le Pape malgré la trêve consentit, que quatre mille hommes de pied commandés par Jean de Medicis demeurassent à l'armée, sous prétexte qu'ils étoient payés par le Roi de France. Charlequint fesoit voir qu'il étoit un grand & habile Prince, au lieu de se laisser amuser par les belles offres du Pape & des Confédérés, appuyées par le Roi d'Angleterre, il fesoit équipper dans le port de Carthagene une Flotte de quarante Vaisseaux, qui devoit être montée par six mille hommes de troupes.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Continuation de la guerre.

La guerre continuoit toujours en Lombardie, parceque les Alliés ne s'en tenoient point à la trêve conclue par le Pape à Rome; mais il ne se passa rien de décisif de part ni d'autre. Le Duc d'Urbin, toujours d'avis différent des autres Généraux de la Ligue, ne fut pas heureux dans ses entreprises. Le Pape qui par la foiblesse & l'inconstance de sa conduite s'étoit rendu méprisable dans toutes les Cours, aiant rappellé une partie de ses troupes de Lombardie, s'en servit sous les ordres de Vitelli contre les Colonnes, qui l'avoient forcé à faire la trêve. Cette expédition n'aiant pas eu grand succès, Clément entra en négociation avec le Duc de Ferrare, mais elle fut rompue par l'arrivée des Troupes Espagnoles en Italie, & par l'investiture de Modene & de Reggio que l'Empereur envoya au Duc. En ce tems-là Fronsberg arriva en Lombardie avec quatorze mille Lansquenets; l'armée du Duc d'Urbin s'opposa à leur marche, & dans une escarmouche qu'il y eut à Borgoforté, dans le Mantouan, Jean de Medicis reçut une blessure dont il mourut; ce fut une perte irréparable pour les Confédérés, bien qu'il n'eut encore que vingt-neuf ans. En attendant les négociations continuoient toujours, & pendant que l'armée de la Ligue & celle des Impériaux se battoient en campagne, les Ministres des deux Partis traitoient dans le Cabinet; mais l'un & l'autre sans beaucoup de succès; la guerre se fesoit foiblement, & on négocioit avec peu de sincérité. Le Pape se fesoit de plus en plus mépriser, & le Roi de France ne le seconda point dans une expédition contre le Royaume de Naples, dont les commencemens furent fort heureux. Le Duc de Bourbon se mit en marche avec l'armée Impériale pour entrer en Tofcane, ce qui causa beaucoup d'inquiétude au Pape; d'autant plus que le Duc d'Urbin ne vouloit suivre les Impériaux qu'à vingt-cinq ou trente milles de distance; ce qui fut fort approuvé des Vénitiens (*a*).

Vues du Duc d'Urbin. 1527.

Le Duc d'Urbin s'étoit rendu à Parme le 3 de Fevrier 1527, mais il en partit le 14 sous prétexte d'une légere indisposition, Guichardin étoit toujours auprès de lui, & s'appercevoit bien depuis quelque tems que ce Général traversoit le Pape & les Florentins. Il comprit par certains discours,

(*a*) Là-même §. 16. jusqu'à la fin du livre. L. XVIII. §. 1-6.

Section IX Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

que ce Duc n'en agiſſoit ainſi, que pour qu'on lui rendit le Montefeltro & San-Léo, dont les Florentins étoient en poſſeſſion. Guichardin, qui ſavoit qu'on n'étoit pas éloigné à Florence de cette reſtitution, la lui promit, & lui parla de cette affaire, comme s'il avoit eu des ordres du Pape, qui deſapprouva cette démarche (*a*).

Le Duc de Bourbon s'avance vers la Toſcane & vers Rome.

Bien que le Duc de Ferrare ne ſervît pas en perſonne dans l'armée Impériale, il en dirigeoit les opérations; ce fut par ſon conſeil que le Duc de Bourbon ſe détermina à marcher droit à Florence & à Rome, ſans inquiéter les autres villes. Son armée étoit ſans argent & ſans munitions, & ſes troupes ne ſubſiſtoient que des contributions qu'elles levoient dans les lieux où elles paſſoient. L'infanterie Eſpagnole ſe mutina même, & le Duc de Bourbon eut aſſez de peine à l'appaiſer; mais les Allemands, qui depuis très-longtems n'avoient reçu que deux ou trois ducats par tête, marchoient gayement ſous le commandement de Fronsberg, qu'ils aimoient, & qui leur promettoit le pillage de Rome & de la meilleure partie de l'Italie. Le Marquis de Saluces empêcha les Impériaux de ſurprendre Bologne. Le Duc de Bourbon étant arrivé à Buonporto, ſe rendit à Final pour s'aboucher avec le Duc de Ferrare, qui lui conſeilla encore de marcher ſans délai à Florence où à Rome, quoiqu'il fût ſans argent, ſans munitions, ſans pionniers, & deſtitué de tout ce qui pouvoit lui promettre un heureux ſuccès dans une entrepriſe auſſi déſeſpérée. Bourbon étant entré dans le Bolonois, fit demander à la Capitale des vivres, diſant qu'il alloit au ſecours du Royaume de Naples. Pendant ſa marche, il feſoit venir ſes proviſions du Ferrarois, mais n'aiant point d'argent pour les payer, il étoit obligé d'étendre ſes quartiers pour trouver de quoi ſubſiſter. S'il y avoit eu un peu de conduite & d'union parmi les Généraux des Confédérés, ceux-ci auroient pu aiſément ſurprendre & tailler en pieces les Impériaux. Les Allemands & les Eſpagnols ſe ſouleverent encore, & le Duc de Bourbon courut riſque d'être aſſaſſiné par ces mutins. Il trouva moyen néanmoins de les appaiſer avec quelque argent qu'il emprunta du Duc de Ferrare (*b*).

Embarras du Pape.

Le Pape n'avoit plus d'autre reſſource que les grands beſoins des Impériaux. Toutes les magnifiques promeſſes du Roi de France ſe réduiſoient preſque à rien. A l'égard du Roi d'Angleterre, quoiqu'il témoignât être toujours bien intentionné pour la Ligue, les ſecours que le Pape en auroit pu tirer étoient trop éloignés & trop incertains. Les Vénitiens ne payoient l'armée que fort lentement, deſorte que les Suiſſes & l'infanterie du Marquis de Saluces demeuroient comme inutiles à Bologne. Il trembloit ſur tout pour Florence, parceque le Peuple y étoit très-indiſpoſé à cauſe des immenſes ſommes qu'on lui avoit extorquées, ſans qu'il vît aucune apparence d'en être rembourſé.

Il conclut une trêve avec les Impériaux.

Toutes ces conſidérations déterminerent Clément à traiter avec les Agens des Impériaux à Rome. On convint, qu'il y auroit une ſuſpenſion d'armes pour huit mois, que le Pape payeroit ſoixante mille ducats à l'armée Impériale; que toutes les Places enlevées de part & d'autre, ſoit dans les Etats de l'Egliſe, ſoit dans le Royaume de Naples, ſoit dans les terres des

(*a*) Là-même §. 6.

(*b*) Là-même.

des Colonnes, feroient rendues; que Pompée Colonne feroit rétabli dans la dignité de Cardinal. Que le Roi de France & les Vénitiens pourroient accéder au Traité dans un certain tems. Que quelque chofe qui arrivât les Lanfquenets fortiroient des Etats du S. Siege & de Florence (*a*).

Section IX. Hiftoire de Florence depuis l'an 1512 jufqu'à l'an 1531.

Le Pape fe crut alors en parfaite fûreté; d'autant plus que Guichardin avoit intercepté une lettre du Duc de Bourbon, par laquelle il paroiffoit qu'il étoit dans un grand embarras. Clément eut l'imprudence de congédier toutes les troupes qu'il avoit à Rome, excepté cent chevaux-légers & deux mille hommes de pied. Il fit partir Fieramofca, un des Agens du Viceroi, pour engager le Duc de Bourbon à figner auffi le Traité. Le Duc, partie par politique, partie à caufe de la difpofition de fon armée, qui ne refpiroit que le pillage, différa de ratifier le Traité, & reçut en ce tems-là de Ferrare toutes fortes de munitions pour fes troupes. Enfin le Duc de Bourbon écrivit à Guichardin, que ne pouvant gagner fes foldats il étoit obligé de continuer fa marche. Effectivement le Duc n'étoit plus maître de fes troupes, qui auroient affommé un Député du Viceroi, venu au Camp pour folliciter le Duc d'accepter la trêve, s'il ne s'étoit fauvé. Le Pape jugeant que l'argent feul pourroit les arrêter, chargea les Florentins de tout le poids de cette affaire. Le Viceroi fit offrir à Bourbon vingt mille ducats de plus pour calmer fes foldats, mais inutilement. Guichardin s'apperçut alors, qu'il n'y avoit que l'activité des Confédérés, qui étoient dans le Bolonois, qui pût empêcher la perte du S. Siege; il follicita vivement le Marquis de Saluces & les Vénitiens de marcher au fecours du Pape; mais Clément s'étoit décrédité par tout: les Alliés voioient clairement qu'il vouloit faire la paix à tout prix. Le Viceroi s'étoit rendu à Florence pour s'aboucher avec le Duc de Bourbon, & lui perfuader de ne pas paffer outre, mais fans fuccès. Les Vénitiens temporiferent, & pour ne pas ôter toute efpérance au Pape & aux Florentins, ils donnerent ordre au Duc d'Urbin de partir de Cafal Maggior & de s'avancer vers la Tofcane. Tout ce qu'il fit fut d'envoyer deux mille hommes d'infanterie pour défendre fes propres Etats.

Le Duc de Bourbon rejette la trêve.

Le Duc de Bourbon continua fa marche, quoiqu'il eut avis que le Viceroi avoit fait un nouveau Traité avec les Florentins, en vertu duquel l'armée Impériale devoit fe retirer dans cinq jours, moyennant qu'on lui payât les fommes ftipulées. Le Duc apprit en même tems, que le Viceroi venoit au devant de lui pour régler toutes chofes de concert. Ce dernier fouhaitoit la paix avec le Pape, parcequ'il avoit deffein d'emploier toutes les forces de l'Empereur contre les Vénitiens; dans cette vue, quoiqu'il eut promis au Pape de retirer la cavalerie & la meilleure partie de l'infanterie Efpagnole de l'armée, il n'en fit rien. Cette armée continua fa marche avec rapidité, pillant amis & ennemis. Le Duc de Bourbon entra dans la vallée de Galéata dans les Etats de Florence. Là Guichardin lui donna encore avis du Traité, & que le Viceroi venoit le joindre. Mais cela ne fervit de rien, & il s'avança à Santa Maria in Bagno, bien qu'il feignit toujours qu'il ne defiroit que la paix.

Il continue fa marche.

(*a*) Là même §. 7.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Les intérêts du Pape & ceux des Florentins se trouvoient alors séparés, car le Duc de Bourbon n'avoit plus que le choix de piller Rome ou Florence. Guichardin agit avec tant de dextérité qu'il fit promettre au Marquis de Saluces de marcher avec les troupes soudoiées par la France & une partie de celles de Venise pour protéger les Florentins. Ceux-ci avoient traité avec les Vénitiens & le Duc d'Urbin; ils s'étoient engagés d'accéder à la Ligue, supposé que le Duc passât en Toscane avec l'armée, de payer un certain nombre de gens de pié, de ne point traiter, en particulier avec l'Empereur, quand même le Pape le voudroit, & de rendre enfin au Duc S. Léo & Mayolo. Il entra donc en Toscane le 25 d'Avril (a).

Dextérité de Guichardin.

Emeute à Florence.

Cependant les esprits étoient fort échauffés à Florence. La jeune Noblesse demanda la permission de prendre les armes, sous prétexte du voisinage d'une armée ennemie dont on pouvoit tout craindre. Le Cardinal de Cortone, qui étoit comme le Lieutenant du Pape à Florence, assembla dans le Palais de Medicis, selon son imprudente coutume, les principaux membres de la République pour délibérer sur ce qu'il falloit répondre à cette demande pressante. Nicolas Capponi, ayant appris cette démarche du Cardinal, dit librement que s'agissant du salut commun, il sembloit que l'assemblée eût dû se tenir non dans le Palais des Medicis, mais dans celui de la Seigneurie, & avec un plus grand nombre de citoyens. Ces paroles répandues, dans la ville furent comme le signal d'une émeute qui éclata par une seconde imprudence du Cardinal. Au plus fort de cette fermentation des esprits, & parfaitement instruit que l'on cabaloit de tous côtés, il sortit de Florence le 28 Avril pour aller au devant du Duc d'Urbin, & des autres principaux chefs de la Ligue. Il se répandit un bruit qu'il avoit pris la fuite avec le reste de la Cour, parce que la crainte de l'armée de Bourbon, & les dispositions peu favorables des citoyens lui ôtoient l'espérance de maintenir davantage la ville fidele aux Medicis. On y ajouta foi, parce qu'on desiroit qu'il fût fondé. Tout le Peuple fut en rumeur. On cria de toutes parts *aux Armes*, *aux Armes*. A ces cris la jeune Noblesse & tout le Peuple accourent en tumulte à la Place, chacun avec les armes que le hazard ou la fureur lui fournit. Ils s'emparerent du Palais de la Seigneurie qui étoit déja plein de citoyens. Tous les Florentins considérables s'y trouverent, soit amis soit ennemis des Medicis. La jeunesse impatiente fit dire au Gonfalonier de convoquer la Seigneurie afin que l'on déclarât les Medicis rebelles. L'assemblée fut bientôt formée. Le Gonfalonier ordonna à la jeune Noblesse de dire tout haut ce qu'elle souhaitoit. Sur sa demande conforme à ce qu'on vient de dire, il requit les huit membres qui composoient la Seigneurie de donner leur avis. Ils garderent le silence, soit crainte, soit prudence, soit affection pour les Medicis. Le Gonfalonier leur fit la même demande une seconde fois. Comme ils ne répondoient point, & que la Salle étoit déja pleine d'hommes & d'armes, il se tourna vers les citoyens qui la bordoient, dont les principaux étoient Nicolas Capponi, Matthieu Strozzi & François Vettori. Sur l'invitation plusieurs fois réitérée qu'il leur fit de dire leur avis, Vettori répondit qu'il falloit des effets

Les Medicis déclarés rebelles.

(a) Là-même §. 8.

& non des paroles. Auffi-tôt on fit paffer la boëte du fcrutin tout autour du Confeil. Celui qui la tenoit, compta les feves: il fe fit un filence général: *Elles font toutes noires*, s'écria-t-il! Paroles qui fignifioient que les fuffrages étoient unanimes pour la Profcription des Medicis, & qui depuis pafferent en proverbe. La Seigneurie rendit auffi-tôt un decret par lequel Hippolite & Alexandre de Medicis furent déclarés rebelles. La jeuneffe fit une autre demande, favoir qu'on rappellât tous ceux qui avoient été exilés par les Medicis pour raifon d'Etat: ce qui paffa encore, d'une voix unanime (*a*).

Vains efforts pour réduire les mutins.

Le Cardinal de Cortone, inftruit de ce qui fe paffoit, animé par les Généraux de la Ligue qui lui promettoient de le feconder, revint vers Florence, avec la Cour. Le Duc d'Urbin, le Marquis de Saluces & plufieurs Officiers l'accompagnoient. On avoit envoyé quelques troupes en avant pour diffiper la populace qui prit l'épouvante & difparut à leur afpect, tant il y a peu de réfolution dans le Peuple. Ils entrerent dans la ville fans réfiftance, firent mettre fous les armes quinze cens hommes d'infanterie qu'on y tenoit depuis plufieurs jours à caufe de l'état préfent des affaires; & fe rendirent bientôt maîtres de la place, le Peuple l'ayant abandonnée. Mais la jeune Nobleffe, retirée dans le Palais, étoit difpofée à faire une vigoureufe défenfe, quoiqu'avec peu d'armes à feu, & prefque fans munitions. Pour fuppléer aux armes qui manquoient, on fit pleuvoir une grêle épouvantable de groffes pierres fur les foldats qui tentoient de forcer les portes; & ils furent contraints de fe retirer. Le Duc d'Urbin étoit d'avis de faire entrer dans la ville une partie de l'infanterie Vénitienne qui campoit dans la plaine. Cependant on crut devoir tenter la voie de la négociation, avant que d'en venir aux dernieres extrémités. Frederic Bozzolo, créature du Roi de France, fut chargé d'aller faire des propofitions à cette jeuneffe fougueufe. Le refpect qu'on lui portoit, fit fufpendre aux deux partis tout acte d'hoftilité. Il commença par demander à ceux qui fe préfenterent pour le recevoir, s'ils avoient des vivres & des munitions, & comme ils lui répondirent qu'ils n'en avoient point du tout, il les exhorta de la maniere la plus affectueufe & par les plus puiffans motifs à confentir à un accommodement. Sa négociation n'eut pas le fuccès qu'il en attendoit. Les efprits étoient trop agités pour prendre une réfolution. La jeuneffe fur tout ne pouvoit fouffrir la honte d'avoir fait une fauffe démarche, & le chagrin de fe voir enlever le fruit de fa hardieffe. Le Gonfalonier n'ofoit s'expliquer. Les moins ardens prirent le parti de fe retirer par un efcalier dérobé. Les autres n'en devinrent que plus opiniâtres.

Accommodement propofé & accepté.

Frederic Bozzolo revint fans avoir rien obtenu. Le Duc d'Urbin vouloit qu'on attaquât le Palais qui ne pouvoit faire une longue réfiftance. Bozzolo & Guichardin plus modérés s'y oppoferent, difant qu'il ne falloit pas perdre une ville entiere pour un emportement de jeuneffe, & que probablement on réduiroit les mutins en promettant de pardonner à tous généralement ce qu'ils avoient dit & fait dans cette journée. Ils fe chargerent eux-mêmes de retourner au Palais & d'appaifer le defordre par la pro-

(*a*) *B. Varchi*, Della Iftoria Fiorentina, Libro II.

messe d'une amnistie générale. On dressa sur le comptoir d'une boutique un écrit qu'Hippolite de Medicis, l'aîné des deux neveux du Pape, le Cardinal de Cortone, & Guichardin lui-même signerent. On demandoit que tout ce qui avoit été fait contre les Medicis fût annullé, & l'on promettoit une grace entiere à tout le monde. Ce ne fut pas sans difficultés que la jeunesse se rendit. Elle ne se fioit point au Pape, ni à ses Lieutenans: elle exigea que l'écrit fût signé par le Duc d'Urbin, par les Provéditeurs Vénitiens, & par les autres Généraux de la Ligue. Ceux-ci signerent l'écrit, quoiqu'ils ne pussent rien promettre dans une affaire qui ne dépendoit pas d'eux, mais seulement comme garants de l'accommodement. On le remit au Gonfalonier. Celui-ci avec la Seigneurie annulla tout ce qui avoit été fait contre les Medicis. Les citoyens, qui se trouvoient dans le Palais, en sortirent honteux de n'avoir pu soutenir la démarche qu'ils avoient faite en faveur de la liberté (*a*).

La proscription des Medicis annullée.

Guichardin, dont la prudence avoit sauvé le Palais & la ville du saccagement, fut blâmé dans la suite par le Cardinal de Cortone. Celui-ci eût desiré qu'on eût enseveli sous les ruines du Palais tous les ennemis de la Maison de Medicis qui s'y étoient retirés. Le Peuple d'un autre côté l'accusoit d'avoir favorisé les Medicis en engageant ceux qui occupoient le Palais à l'abandonner, & à retracter ce qu'ils avoient fait le matin en faveur du Gouvernement populaire. Le Peuple craignoit encore les soldats dont la ville étoit pleine; & cette crainte dégénéra en bassesse. Plusieurs allerent chez les Medicis, s'excuser du mieux qu'ils purent sur ce qui s'étoit passé, & leur offrir leurs services: excuses & soumissions mensongeres qui eurent un effet contraire à celui qu'on en attendoit. Le Cardinal de Cortone, quoique naturellement pusillanime, excité à la vengeance, & jugeant par ces soumissions, qu'on le craignoit, se détermina, contre la foi du traité, à faire arrêter ou condamner à une grosse amende trois de ceux qui avoient paru témoigner le plus d'animosité. Il écrivit même au Pape, lui envoya les noms de ceux qui étoient accourus les premiers au Palais, & lui demanda ses ordres pour en faire un exemple; mais le Pape avoit des raisons d'user de modération.

L'amnistie mal gardée.

Il fut difficile de connoître clairement, durant cette révolution, la disposition du Gonfalonier, & des membres de la Seigneurie. A force de vouloir ménager les deux partis, ils se rendirent suspects à l'un & à l'autre, desorte que le Peuple & la Cour virent approcher avec plaisir le temps où les nouveaux membres devoient entrer en charge. Cependant les conseillers du Cardinal de Cortone ne crurent pas que le Gonfalonier désigné pour succéder à l'ancien, & dont le nom étoit déja dans la bourse du Scrutin, fût l'homme qui convint dans les circonstances présentes, c'est-à-dire, qu'il fût assez dévoué aux Medicis. Ils l'en firent en conséquence retirer, & en mirent un autre à sa place: on fit la même chose à l'égard de quelques-uns des nouveaux membres de la Seigneurie (*b*). On conçoit combien ces voies de fait firent murmurer le Peuple. On verra bientôt que ces précautions furent inutiles.

Précautions des Medicis pour s'assurer de la Seigneurie.

(*a*) Là même. (*b*) Là-même.

Nouvelles négociations.

Une émeute si violente & si mal assoupie donna aux Vénitiens & aux autres confédérés une idée fort desavantageuse de l'attachement des Florentins au Pape & à sa maison. Louis Pisani & Marc Foscari, l'un Provéditeur du Camp, l'autre Ambassadeur de Venise à Florence, déclarerent que l'armée Vénitienne ne passeroit pas outre, à moins qu'ils n'eussent de plus fortes assurances que les Florentins accéderoient à la Ligue, en leur nom propre, parce qu'ils n'avoient confiance ni au vouloir du Pape, ni à son pouvoir, persuadés qu'on n'oseroit rien refuser dans le fâcheux état où la ville se trouvoit, ils demanderent, que Florence fournit dix mille hommes d'infanterie. Les Florentins consentirent de fournir leur contribution sur le pied qu'elle seroit réglée par le Pape. Clément; appréhendant d'aigrir les Florentins, conclut avec les Ambassadeurs de France & de Venise un nouveau Traité, par lequel ils s'engageoient de lui donner de grands secours d'argent, sans autre obligation de sa part & de celle des Florentins que de faire ce qui seroit en leur pouvoir. Le Sénat de Venise blâma fort la conduite de son Ambassadeur, & le Roi de France n'étoit nullement disposé à remplir l'engagement que le sien avoit pris (a).

Le Duc de Bourbon marche à Rome.

Le voisinage de l'armée des Alliés sauva vraisemblablement Florence: le Duc de Bourbon n'aiant plus de ressource pour faire subsister ses troupes, & désespérant de réussir à l'attaque de Florence, se détermina de marcher droit à Rome, qui étoit alors sans défense, parceque le Pape avoit congédié ses troupes. On croit que ce projet avoit été concerté avec le Duc de Ferrare & Moroné, qui depuis qu'il étoit sorti de prison étoit devenu zèlé Impérialiste. Le Duc de Bourbon partit donc du territoire d'Arezzo, le 26 d'Avril, sans artillerie & sans bagage pour être moins embarrassé. Il arriva presque aux portes de Rome, que le Pape étoit à peine informé de sa marche. On apprit son départ à Florence par le moyen de Vitelli, mais trop tard. Ignorant que le Duc avoit laissé son artillerie & son bagage, pour faire plus de diligence, les Alliés se flatterent de le prévenir: ils firent avancer vers Rome cinq mille hommes de pié & quelque cavalerie, dans l'espérance que ces troupes arriveroient à temps pour la sécourir, & arrêterent que le reste de l'armée les suivroit (b).

Fausse sécurité du Pape.

Renzo de Ceré, à qui le Pape avoit confié la défense de Rome, se croyoit aussi en sureté, & redoutoit peu l'approche du Connétable. Cependant il n'eut que le temps de lever un petit nombre de bonnes troupes: il y joignit des milices ramassées à la hâte dans les écuries des Cardinaux & des Prélats, dans les boutiques & les hôtelleries; fit faire quelques retranchemens au Borgo, & après ces préparatifs, tout insuffisans qu'ils étoient, il persuada au Pape qu'il n'avoit rien à craindre. Quelques-uns étoient d'avis de rompre les ponts du Tibre, pour sauver au moins la ville, si l'on ne pouvoit défendre le Borgo & le Trastévéré; cet Officier imprudent s'y opposa. Plusieurs habitans vouloient se sauver avec leurs effets, le Pontife, aussi aveugle que celui sur qui il se reposoit de sa propre sureté, fit défendre que personne sortît de Rome: tant il est vrai que l'on n'est jamais plus tranquille que lorsqu'on est plus près de sa perte.

(a) *Guichardin*, Liv. XVIII. §. 10. (b) Là-même §. 11.

SECTION IX *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Siege de Rome; mort du Duc de Bourbon.

Dès le 5 de Mai, le Connétable étoit dans la campagne de Rome, à la vue de la ville dont il destinoit les richesses à servir de butin à ses troupes, pour les dédommager de la solde qu'il n'étoit pas en état de leur payer. Le lendemain à la pointe du jour, il commanda l'assaut, & comme il approchoit lui-même une échelle des murailles, pour animer par son exemple les Allemans trop lents à son gré, il fut tué sur le champ d'un coup d'arquebuse. Cet accident ne rallentit point le courage des soldats. Le Prince d'Orange prit le commandement de l'armée, & continua l'assaut avec tant de vigueur & de succès, qu'il pénétra dans le Borgo avec perte de mille hommes. Les retranchemens trop foibles ne tinrent pas : cette vile troupe armée à la hâte par Renzo de Ceré, seconda mal les efforts d'une partie de la jeunesse de Rome qui combattoit sous les bannieres du Peuple Romain : celle-ci-même, qui étoit mêlée de Gibelins, ne fit pas une résistance vigoureuse, s'enfuit dans la ville, laissant les fauxbourgs à la discrétion des Impériaux.

Le Pape se sauve au château S. Ange.

Le Pape apprenant que le Borgo étoit forcé, se sauva précipitamment dans le château S. Ange accompagné de plusieurs Cardinaux. Avec un peu plus de résolution & de courage, on eût pu arrêter les progrès des assiégeans, ou au moins empêcher que la ville ne fut livrée au pillage. Mais la confusion étoit par-tout ; & les Impériaux, maîtres de Borgo & de Trastévéré, entrerent dans Rome, à cinq heures du soir, par le Pont Sixte. Le Prince d'Orange l'abandonna à la fureur du soldat qui y commit des desordres effroyables, plus horribles peut-être que les ravages & les crimes des barbares, lorsqu'elle tomba autrefois en leur puissance. Le butin fut immense, & le pillage aussi cruel qu'il pouvoit l'être. Les Palais des Cardinaux, les monasteres, les maisons des particuliers, tout fut pillé, saccagé. On exigea des rançons exorbitantes & les rançons ne mirent pas les personnes les plus respectables à l'abri des insultes & des coups. Plusieurs Prélats, plusieurs Dames Romaines furent traînés indignement par les carrefours de Rome. Les vierges consacrées à Dieu éprouverent la brutalité de cette soldatesque effrenée. Plus de quatre mille personnes périrent dans ce jour affreux & dans la nuit qui le suivit. Les Gibelins qui s'étoient flattés d'être épargnés, furent aussi cruellement traités que les autres. Ce que l'Espagnol épargnoit, devenoit la proie de la barbarie Allemande ; & ceux qui avoient composé avec l'Allemand, étoient encore rançonnés & outragés par le féroce Espagnol. Ceux chez qui l'on ne trouvoit que peu de richesses étoient soupçonnés d'avoir caché leurs meilleurs effets & on les tourmentoit avec la derniere barbarie. Rien enfin ne put éviter la rage de ces furieux, qui n'a guere d'exemple dans l'histoire (*).

Sac de Rome.

(*) La Marquise de Mantoue, Isabelle d'Est, veuve de François de Gonzague Marquis de Mantoue, & sœur d'Alphonse Duc de Ferrare, paya 50000 ducats pour garantir son Palais de l'avarice du soldat. Le Cardinal de Sienne, attaché de tout temps à l'Empereur à l'exemple de ses Ancêtres, fut fait prisonnier par les Allemands qui saccagerent son Palais, quoique ce Cardinal eût traité avec les Espagnols pour éviter ce malheur ; ils le conduisirent au Borgo, la tête nue, en l'accablant de coups, & il ne se tira de leurs mains qu'en leur donnant 5000 ducats. Les Cardinaux de la Minerve & Pouzetta essuyerent à peu près le même traitement : ils payerent leur rançon aux Alle-

Le Comte Guy de Rangoné, ce même Général que les Alliés avoient envoyé au secours de Rome, parut le soir même du saccagement, au pont de Salara à la tête des chevaux-légers & de 800 arquebusiers. Il étoit encore temps de sauver cette Capitale & le Pape. Les ennemis dispersés dans la ville & acharnés au pillage, n'auroient pu se rassembler avec assez de diligence & d'ordre pour lui résister. Mais on eut dit qu'un engourdissement fatal enchaînoit toutes les ames. Clément s'étoit manqué à lui-même; ceux qui auroient pu le sécourir lui manquerent, soit par défaut de courage ou de volonté. Le Comte Guy, ayant appris la victoire des Impériaux, au lieu de continuer sa route, vint rejoindre le reste de ses troupes à Otricoli. L'armée de la Ligue n'étoit partie de Florence que le 3 de Mai, à cause de la lenteur des Vénitiens à payer les Suisses. On tint plusieurs conseils pendant la route. Les Généraux ne purent s'accorder sur le parti qu'il falloit prendre. De faux avis firent naître des difficultés & faire de fausses démarches. Le Duc d'Urbin sur tout assuroit qu'il vouloit sécourir le Pape, & rejettoit tous les moyens qu'on proposoit pour le délivrer; conduit encore par des intérêts particuliers, il s'amusa à des expéditions qui retarderent sa marche. Il n'arriva que le 16 à Orviete, ayant perdu trois jours à enlever Perouse à Gentile Baglioné, pour la mettre au pouvoir de Malatesta.

Faute de Guy de Rangoné.

Lenteur de l'armée de la Ligue.

Mauvaise volonté du Duc d'Urbin.

Tandis que l'on consumoit vainement un temps précieux, le Pape averti par Guichardin de l'approche de l'armée, comptant beaucoup sur elle, refusa de signer un traité qu'il étoit prêt de conclure avec les Impériaux. D'un autre côté le Sénat de Venise avoit écrit des lettres très-pressantes aux Généraux pour les porter à hâter leur expédition. Les troupes demandoient à marcher aux ennemis. Le Duc d'Urbin arrêtoit tout. Le Comte Rangoné offroit de se rendre lui-même au pied du château S. Ange avec toutes les troupes de l'Eglise, pourvu que le Duc fit assez avancer le reste de l'armée pour le soutenir en cas de besoin. Celui-ci parut goûter cet avis & par sa lenteur il en fit manquer l'exécution: il décida enfin qu'il étoit impossible de sécourir actuellement le château, & s'emporta même avec aigreur contre quelques Officiers qui voulurent soutenir le contraire. Il prétendoit que pour tenter cette entreprise avec quelque apparence de succès, il ne lui falloit pas moins de 16000 Suisses, 10000 arquebusiers Italiens, 3000 pionniers, & 40 pieces de canon; & conclut qu'il falloit la remettre jusqu'à ce qu'on eût assemblé ces forces. Guichardin lui représenta que le Pape étoit vivement pressé, qu'il n'avoit des vivres que pour peu de temps, que les Impériaux travailloient à de nouveaux retranchemens, qu'ils attendoient les troupes de Naples que le Viceroi avoit amenées par mer. Le Duc répondit froidement que si les troupes de Naples se joignoient à celles qui étoient dans Rome, il lui faudroit au moins 22 à 24000 Suisses pour les attaquer. C'étoit assez se déclarer. Guichardin fit savoir au Pape ce qui se passoit (*a*).

Clément, si indignement abandonné, députa vers le Viceroi à Sienne,

Le Pape appelle Lannoy à Rome;

(*a*) Là même, §. 13.

mans, & cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent promenez ignominieusement l'un & l'autre dans Rome par ces furieux. *Guichardin, Liv. XVIII.* §. 12.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

pour le prier de venir à Rome. Sentant qu'il ne pouvoit plus différer son accommodement, sans courir les plus grands risques, il espéroit obtenir de meilleures conditions du Viceroi que des autres. Lannoy se rendit aux instances du Pontife, moins peut-être par affection pour Sa Sainteté, que dans l'espérance que les Officiers de l'armée Impériale le nommeroient Capitaine Général à la place du Prince d'Orange. Il se trompoit: il fut si peu agréable aux troupes qu'il n'eut aucune sorte d'autorité dans le Conseil de guerre, ni dans la négociation avec le Pape.

Signe un Traité honteux.

Il y avoit un mois entier que Clément étoit assiégé dans le château S. Ange. Se voiant absolument sans ressource, craignant même pour sa vie de la part des Colonnes & des soldats Allemands, il fut contraint de signer le 6 de Juin un Traité honteux qui portoit „ 1. Que le Pape paieroit à l'armée 400000 ducats dont le tiers seroit pour les Espagnols; savoir 100000 actuellement, à prendre sur l'or & l'argent qu'on avoit sauvé dans le château S. Ange; 50000 dans vingt jours, & 250000 dans deux mois: cette derniere somme devoit être levée par une imposition générale sur tous les Etats de l'Eglise: 2. Que le château S. Ange seroit remis au pouvoir de l'Empereur avec les citadelles d'Ostie, de Civitta-Vecchia, de Civitta-Castellana, les villes de Parme, de Plaisance & de Modene, pour les garder autant qu'il lui plairoit: 3. Que Clément & les Cardinaux qui étoient avec ce Pontife au nombre de treize, resteroient prisonniers dans le château S. Ange jusqu'au paiement des premiers 150000 ducats, après quoi ils pourroient aller à Naples ou à Gaëte attendre ce qu'il plairoit à l'Empereur d'ordonner de leur sort. 4. Que le Pape donneroit en ôtage à l'armée pour sureté des sommes promises, les Archevêques de Siponte (*a*) & de Pise (*b*), les Evêques de Pistoie (*c*) & de Verone (*d*), Jaques Salviati, Simon de Picasoli, & Laurent Ridolfi frere du Cardinal de ce nom: 5. Que Renzo de Ceré, Albert Pio, Horace Baglioné, le Chevalier Casal Ambassadeur du Roi d'Angleterre, & tous les autres qui s'étoient réfugiés dans le château S. Ange, auroient la liberté d'en sortir: 6. Que le Pape donneroit l'absolution des Censures aux Colonnes; & que, lorsqu'il auroit été conduit hors de Rome, il laisseroit un Légat dans cette ville, & le Tribunal de la Rote, pour y rendre la justice (*e*)".

Difficulté de la reddition des Places stipulées.

Clément promettoit plus qu'il ne pouvoit, & retardoit par là sa délivrance. André Doria qui commandoit dans Civitta-Vecchia, refusa de livrer cette place jusqu'à ce qu'il fût payé de 14000 ducats qu'il disoit lui être dus sur ses appointemens. Parme & Plaisance ne voulurent point se soumettre à la domination de l'Empereur. Le Duc de Ferrare étoit maître de Modene qu'il venoit d'enlever sans beaucoup de peine au Comte Guy Rangoné. Les Vénitiens, en blâmant la conduite du Duc, s'étoient eux-mêmes emparés de Ravenne; & Sigismond Malatesta, de la ville & du château de Ri-

(*a*) Jean-Marie de Monte Sansovino, qui fut Pape sous le nom de Jule III.

(*b*) Onuphre Bartolini; noble Florentin, fait archevêque de Pise à l'âge de 17 ans.

(*c*) Antoine Pucci.

(*d*) Jean-Matthieu Giberto.

(*e*) *Guichardin*, là-même.

Rimini. Ainsi cet article du Traité souffrit beaucoup de difficultés, & prolongea la détention du Pape, qui pour d'autres raisons encore que nous verrons dans la suite, fut beaucoup plus longue qu'il ne l'avoit compté.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Depuis la derniere émeute excitée à Florence, cette ville étoit en proie aux insultes des troupes qui la gardoient; elles ravageoient impunément la campagne. Le Cardinal de Cortone, soupçonneux & irrité, souffroit ces ravages parce qu'ils satisfaisoient son ressentiment. Cette désolation dura jusqu'au 12 de Mai, jour auquel on y apprit le sac de Rome si malheureux & si humiliant pour le Pape. Cette nouvelle fit un plaisir extréme aux Florentins, & leur fit entrevoir la douce espérance de secouer entiérement le joug des Medicis, en consommant ce qu'ils n'avoient fait que commencer le 26 d'Avril, & qu'ils avoient été obligé d'abandonner aussi-tôt. Le Cardinal de Cortone, déconcerté par la nouvelle du péril extrême du Pape, les seconda mieux qu'ils n'auroient dû s'y attendre, à en juger par la rigueur avec laquelle il les traitoit.

Philippe Strozzi est appellé à Florence.

Deux jours avant que l'armée de Bourbon assiégeat Rome, Philippe Strozzi en étoit sorti, non sans beaucoup de peine, à cause des défenses publiques que le Pape en avoit faites. Mais Strozzi qui avoit des raisons particulieres d'être mécontent du Pontife, ne se soucioit point de partager sa mauvaise fortune. Il se rendit à Ostie pour y prendre sa femme Clarice, fille de Pierre de Medicis (*a*), & monta avec elle sur une galere d'Antoine Doria. A peine fut-il arrivé à Pise qu'il reçut des lettres par lesquelles le Cardinal de Cortone, & Nicolas Capponi son beau-frere le sollicitoient de venir à Florence, dans des vues différentes. Le Cardinal vouloit se servir de son crédit pour maintenir l'Etat à la dévotion des Medicis; Nicolas Capponi avoit dessein de l'engager à le seconder dans le projet qu'il avoit formé de rendre la liberté à sa patrie. Strozzi, homme de peu de résolution, comme sa conduite le prouvera, se trouvoit dans une incertitude extrême, voulant ménager l'un & l'autre parti, & jouer à coup sûr. Clarice, femme d'un courage au dessus de son sexe, voyant son embarras, lui dit de rester, & partit pour Florence, accompagnée seulement de deux Seigneurs, amis de son mari.

Généreuse résolution de Clarice femme de Strozzi.

A son arrivée les principaux de la ville vinrent lui rendre visite. Elle annonça d'abord qu'elle venoit pour concourir au récouvrement de la liberté, se fit porter au Palais des Medicis, parla librement au Cardinal de Cortone & aux deux neveux du Pape, Hippolite & Alexandre, les exhortant à sortir de la ville & à la laisser libre, plutôt que d'attendre qu'on les en chassât. Après cette démarche elle écrivit à Strozzi de venir.

Le Cardinal déconcerté par la fierté d'une femme, se trouva encore dans un nouvel embarras. Il falloit payer les soldats. Le caissier lui refusa de l'argent, suivant les ordres que Strozzi lui en avoit donnés, & ajouta l'insulte au refus. Il falloit céder aux circonstances; entraîné par les conseils de ses amis, forcé par les menaces de ses ennemis, le Cardinal envoya vers la Seigneurie pour lui déclarer qu'il étoit résolu de lui remettre l'entiere ad-

Les Medicis renoncent au Gouvernement de Florence.

(*a*) Le même qui avoit été banni de Florence comme rebelle en 1494, & qui se noya dans le Garillan, l'an 1503.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

miniſtration de la République. Ce Tribunal étoit aſſemblé pour aviſer aux moyens de rétablir promptement & ſolidement l'ancienne forme de Gouvernement, lorſque Strozzi arriva. Une foule de citoyens alla auſſi-tôt à ſa rencontre. Tous le regardoient avec empreſſement, comme celui dont le crédit pouvoit donner aux affaires la détermination qu'il voudroit, vu l'état flottant où elles étoient.

Inſtruit par ſes parens & ſes amis de tout ce qui s'étoit paſſé, il alla au Palais des Medicis, rendre viſite au Cardinal de Cortone & à Hippolite. On craignoit pour lui cette entrevue; le bruit couroit déja que le Cardinal n'étoit pas éloigné de tremper ſes mains dans le ſang des citoyens, qu'il pouvoit, par la mort de Strozzi, s'aſſurer du Gouvernement, qu'il ſaiſiroit peut-être l'occaſion de venger ſur lui l'audacieuſe témérité de Clarice, car c'eſt ainſi que l'on appelloit le courage de cette héroïne qui, foulant aux pieds les intérêts du ſang, aſpiroit à la gloire de rendre la liberté à ſa patrie. Philippe, fondé ſur le peu de bravoure de ce Prélat, négligea toute ſorte de précautions & ne voulut être accompagné que de ſon frere Laurent; cependant pluſieurs citoyens le ſuivirent.

Entretien de Strozzi avec Hippolite de Medicis.

Hippolite le reçut avec de grandes démonſtrations d'amitié, ſe plaignit amérement de Clarice, c'eſt à ſon inſtigation, dit-il que nous avons envoyé déclarer à la Seigneurie que nous renoncerons au Gouvernement, mais vous pouvez nous faire changer d'avis, en nous promettant de nous ſeconder. Nicolas Capponi eſt votre beau-frere, Matthieu Strozzi votre couſin, & Vettori votre ami intime. Avec ces trois hommes nous ſoumettrons tout. La Seigneurie nous eſt attachée, nous avons trois mille fantaſſins: les portes de la ville & les deux Palais ſont bien gardés. Strozzi ſeul fera le reſte. A ces raiſons il joignit les inſtances les plus vives & les plus touchantes. Strozzi deſapprouva la conduite de Clarice, & répondit d'un air touché qu'il alloit d'abord au Palais de la Seigneurie, faire ce qui dépendroit de lui pour l'intérêt d'Hippolite & de toute la Maiſon de ce Prince. Strozzi comptoit bien qu'après la renonciation qu'on venoit de faire, il trouveroit les affaires tellement avancées, qu'il ne feroit plus poſſible de reculer, ce qui lui ménageoit ainſi une excuſe auprès du Pape.

Rétabliſſement de la Democratie.

En effet la Seigneurie ayant pris acte de la renonciation des Medicis au Gouvernement de Florence, avoit deja arrêté le rétabliſſement du Grand-Conſeil, & donné divers autres decrets concernant l'adminiſtration de la République, ſous la forme qu'elle avoit avant l'an 1512. Strozzi, charmé d'apprendre ces ordonnances, retourna vers le Cardinal de Cortone, & vers Hippolite, auxquels il dit qu'ayant trouvé les choſes déja réglées, il n'avoit pas jugé à propos de chercher à en empêcher l'exécution, de peur de les priver de la bienveillance qu'ils s'étoient acquiſe auprès de tout le Peuple par une action auſſi généreuſe que l'étoit leur renonciation au Gouvernement. Le Cardinal de Cortone & Hippolite demanderent à voir la réſolution de la Seigneurie; on la lut, & l'on y ajouta, conformément à leur ſouhait, que les neveux du Pape pourroient demeurer à Florence comme particuliers, avec certains privileges qu'on leur accorda, ainſi qu'une abolition entiere de tout ce qui avoit été fait contre l'Etat depuis l'an 1512 juſqu'alors.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

La nouvelle de la résolution de la Seigneurie remplit les citoyens d'une joie inexprimable. Florence n'étoit plus esclave; il ne lui sembloit pas aussi qu'elle fût tout-à-fait libre tandis qu'elle voyoit les Medicis dans ses murs. Strozzi & Capponi représenterent au Cardinal de Cortone, que, pour ôter tout ombrage au Peuple, il seroit bon qu'Hippolite, Alexandre & lui se retirassent au Poggio à Caiano. A cette représentation, ils envoyerent dire à la Seigneurie qu'ils étoient résolus de partir & qu'ils la prioient de leur donner deux citoyens pour les accompagner; car ils craignoient que le Peuple ne les mit en pieces quand ils sortiroient. En effet quelques-uns dirent en les voiant passer, qu'on se repentiroit un jour, mais en vain, de les avoir laissé sortir vivans. La Seigneurie leur donna deux Seigneurs, auxquels elle joignit Philippe Strozzi, comme pour les mettre plus en sureté, mais en effet afin que celui-ci se fit remettre par eux les Forteresses de Pise & de Livourne, sur lesquelles on avoit des inquiétudes d'autant plus vives & plus justes que ces deux places étoient de la derniere importance.

Les Medicis sortent de la ville.

Dès qu'ils furent partis, le Peuple courut à leur Palais pour le piller, & l'on eut bien de la peine à l'en empêcher. Les Medicis ne se croiant pas assez en sureté à leur magnifique Maison de campagne du Poggio à Caiano, se rendirent à Pistoie & delà à Lucques.

Nouvelles allarmes des citoyens.

Florence, libre de leur domination, étoit en proie à d'autres allarmes. La jalousie continuelle du Peuple & des Nobles en étoit la source intarissable. Le Peuple soupçonnoit les Nobles de vouloir établir un Gouvernement, non populaire, mais Aristocratique. Ces soupçons éclaterent en invectives contre différens particuliers, & en insultes contre d'autres. Strozzi avoit écrit que les Commandans des Forteresses de Pise & de Livourne ne vouloient pas remettre ces Places. Nouvelle occasion de crainte & de tumulte pour le Peuple. On lui répondit qu'il falloit faire arrêter Hippolite de Medicis. Soit défaut de prudence, soit facilité, il le laissa échaper. Ce dernier trait indisposa les Florentins contre lui, & quoi qu'il pût dire pour se justifier, il ne put jamais empêcher qu'on ne crût que, pour des raisons particulieres d'intérêt & en partie par foiblesse, comme parent des Medicis, il avoit consenti à tout ce qu'Hippolite avoit voulu: espece de trahison qui le rendit si odieux à tout le monde qu'on ne pouvoit ni le souffrir ni le voir, desorte qu'il prit le parti de s'exiler volontairement. On ne sauroit s'empêcher d'accuser d'imprudence & d'indiscrétion ceux qui chargerent Strozzi de faire arrêter Hippolite; il falloit le connoître bien peu pour s'imaginer qu'il pût s'y résoudre. Cependant les Commandans des citadelles de Pise & de Livourne, livrerent peu de jours après ces Places aux Florentins moyennant de légeres sommes d'argent.

Philippe Strozzi devient suspect & odieux.

Les citoyens, toujours inquiets & toujours remuans, ne peuvent souffrir que le Cardinal Ridolfi, Octavien de Medicis, la jeune Duchesse Catherine de Medicis, fille & unique héritiere de Laurent, & Clarice femme de Strozzi demeurent dans le Palais de leurs ancêtres: ils les en font sortir dans la crainte qu'on n'y tramât contre la liberté. Ils destituent les Membres du Tribunal des Huit, & demandent qu'on avance l'assemblée du Grand-Conseil qui ne devoit avoir lieu que plus tard. Elle fut convoquée pour le

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Assemblée du Grand-Conseil. Election d'un nouveau Gonfalonier.

lendemain. Ce devoit être un jour mémorable pour le Peuple. Cette Assemblée sembloit mettre le sceau à la liberté, parce qu'elle en étoit l'exercice le plus flatteur, & le plus étendu. Elle commença de grand matin, & l'on y régla d'abord ce qui concernoit l'élection du Gonfalonier. Celui qui étoit en charge, voyant les ombrages du Peuple, au sujet de sa personne, prit cette occasion d'offrir sa démission qui fut acceptée avec joie. L'on procéda sur le champ à l'élection d'un nouveau Gonfalonier: elle se fit avec beaucoup d'ordre, & celui qu'on élut fut Nicolas Capponi, homme d'un grand crédit, fort éclairé sur les vrais intérêts de sa patrie, & sur tout fort zélé pour la liberté. Pierre Capponi, son illustre pere, avoit déchiré sous les yeux de Charles VIII Roi de France, les articles par lesquels ce Monarque vouloit réduire à rien la liberté de Florence, & avoit sacrifié ses jours pour le service de la République. Le fils avoit été élevé aux honneurs par les Medicis sans les avoir recherchés; tout le monde le regardoit comme un citoyen irréprochable, comme un homme d'état consommé dans les affaires, & il s'étoit toujours montré un vrai patriote, principalement dans la derniere révolution. Cet habile politique sentoit que le salut de Florence exigeoit que, sans porter atteinte à sa liberté, le Peuple tâchât de se reconcilier avec les Medicis, d'adoucir le Pape au lieu de l'aigrir, de ménager encore l'Empereur dont l'armée, occupée au sac de Rome, pouvoit venir exercer les mêmes cruautés dans Florence. Mais ce dessein, qu'il osa exposer dans le Grand Conseil, ne fut pas goûté de ceux qui, opprimés sous le Gouvernement passé, ne respiroient que l'esprit de vengeance, plutôt que l'esprit de la vraie liberté: il n'en fallut pas davantage pour indisposer contre lui ces citoyens turbulens, & faire rejetter en plusieurs occasions ses avis les plus sages.

Les Florentins sollicités de renouveller leur adhésion à la Ligue.

Sur ces entrefaites on reçut des lettres de l'armée de la Ligue, par lesquelles les Généraux pressoient le nouveau Gouvernement de Florence de renouveller l'alliance qui avoit été conclue entre eux & l'ancien. Cette matiere étoit aussi délicate qu'importante. Elle fut long-tems débattue: on proposa divers avis, sans rien résoudre. Le plus grand nombre jugeoit nécessaire de renouveller cette alliance, parce que Florence, menacée à toute heure d'être mise à feu & à sang par l'armée Impériale, n'avoit que celle de la Ligue à lui opposer, dont pour cette raison elle devoit se ménager la protection. D'ailleurs, ajoutoit-on, on en avoit en quelque façon fait le serment, & il eut été messeant que les Florentins devenus libres, annonçassent qu'ils l'etoient en manquant de foi. Ces raisons n'étoient pourtant que spécieuses. Nicolas Capponi, qui regardoit cette démarche comme tres-dangereuse, se leva. Chacun fit silence: tous les yeux étoient fixés sur lui; & avec cette gravité pleine de douceur qu'on voyoit toujours sur son visage, il fit un discours rempli de force & d'éloquence pour dissuader les Florentins d'entrer dans la Ligue. Ce discours nous a été transmis par un historien contemporain (a), & mérite d'etre rapporté, au moins en substance.

Discours

„ Magnifiques Seigneurs, & Excellens Citoyens, quoique je n'aie ni le

(a) Benedetto Varchi, libro terzo della Istoria Fiorentina.

„ génie ni l'éloquence nécessaires pour parler au milieu de tant d'hommes „ judicieux, dans un si auguste lieu, & sur des matieres d'une aussi grande „ importance que celles dont il s'agit; cependant, exempt de toutes les af- „ fections d'amour & de haine qui offusquent souvent le jugement de celui „ qui parle, quelque grand & quelqu'exercé qu'il soit; né, élevé & ho- „ noré au dessus de mes mérites dans cette illustre République dont la liber- „ té m'est aussi chere aujourd'hui que la servitude me fut ci-devant odieu- „ se; obligé encore par la dignité dont vous venez de m'honorer, à vous „ exposer avec zele & vérité ce que je crois de plus profitable pour le sa- „ lut de tous, je dirai avec franchise ce que me dictera le peu d'expérience „ que m'ont acquis les années & plus encore l'amour que j'ai toujours por- „ té à ma patrie, à l'exemple de mes peres, amour qui me suivra jusqu'au „ tombeau (a).....

SECTION IX

Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

de Nicolas Capponi pour les en dissuader.

„ On nous sollicite d'accéder à la Ligue faite entre le Pape, le Roi de „ France, les Vénitiens & le Duc de Milan, Ligue dans laquelle les Flo- „ rentins étoient compris comme adhérans, & qui a été renouvellée en der- „ nier lieu entre eux & les Généraux de ces Puissances. Quelques-uns, „ qui ne sentent peut-être pas de quelle importance est une pareille démar- „ che de notre part, la représentent, sans hesiter, comme nécessaire. „ L'honneur, disent-ils, exige qu'on tienne sa promesse, sur tout quand „ l'utilité y invite, & que la nécessité y force. Moi, qui suis d'un avis „ tout opposé, je me propose de leur montrer premiérement que nous ne „ manquerons point à notre parole, en n'observant point la Ligue, se- „ condement qu'elle n'est ni nécessaire ni utile, mais plutôt superflue & „ pernicieuse.

L'honneur ne les y oblige point.

„ Il est constant que, même dans les contrats particuliers, un homme ne „ sauroit être obligé à quoi que ce soit, sans un consentement exprès & „ volontaire de sa part, à plus forte raison s'il ignore ce dont il s'agit. „ D'ailleurs le Gouvernement d'aujourd'hui, libre & tranquille, est-il le „ même que le Gouvernement injuste & tyrannique des Medicis? De- „ vons-nous observer, au détriment de la République & de notre liberté, „ des engagemens qu'ils prirent autrefois pour l'établissement de leur Do- „ mination? Je ne m'etendrai pas davantage sur ce premier article pour ne „ pas exposer à la haine du Public ceux qui proposent le renouvellement „ de la Ligue, puisqu'ils ne méritent que de la compassion s'ils l'ont pro- „ posé seulement par imprudence, sans malice, ou même en vue du bien „ général. Je passe au second article.

Leur intérêt s'y oppose.

„ Les Ligues se font ou pour attaquer ou pour se défendre. Elles se „ font pour attaquer afin d'acquérir de l'honneur ou de l'avantage. Elles „ se font pour se défendre afin d'éviter le desavantage ou la honte. Les „ Ligues, qui produisent ces effets, sont utiles & nécessaires. Celles qui „ produisent des effets contraires, sont funestes & inutiles. Je sens bien, „ Magnifiques Seigneurs & Illustres Citoyens, que la Ligue qu'on nous „ propose est plutôt défensive qu'offensive, je sens aussi dans quel abîme

(a) Je ne m'attache point de traduire entier le Discours de Capponi, mais seulement à le rendre en substance sans l'affoiblir.

SECTION IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

„ de maux elle peut nous entraîner dans l'un & l'autre cas. La guerre actuelle est entre un Empereur puissant qui n'a jamais fait aucun mal à cette République, & un Roi redoutable qui ne lui a jamais fait aucun bien. Le premier se plaint qu'on n'observe point les conditions du Traité de Madrid, celle sur tout qui concerne la restitution du Duché de Bourgogne. Le second se plaint des traitemens durs qu'il a reçus durant sa prison, des conditions honteuses qu' on lui imposa pour en sortir, & qu'on exige aujourd'hui qu'il remplisse, s'il veut recouvrer ses fils. Dites-moi, Illustres & Généreux Florentins, quelle utilité vous invite, quelle nécessité vous force à prendre part aux plaintes réciproques d'un si grand Empereur & d'un Roi si magnanime? Quel avantage peut-il en revenir jamais à cette République, qui ne soit infiniment au dessous du danger auquel elle s'exposeroit, sans parler des dépenses qu'il lui faudroit supporter dans un tems où elle se trouve presqu'épuisée? La haine, l'ambition, le desir sur tout d'asservir Florence porterent Clément à entrer dans la Ligue: Sforce y adhéra pour recouvrer le Duché de Milan. Les Vénitiens suivirent leur exemple, moins pour garder le pays de leur Domination, que pour s'emparer de celui des autres, selon leur coutume. Les Florentins seuls furent compris dans la Ligue, sans y consentir, sans même le savoir, par une suite de l'engagement que le Pape y prenoit, afin qu'ils en supportassent les frais, qu'ils en courussent tous les dangers, sans avoir le moindre espoir d'en recueillir aucun avantage.

On doit craindre la vengeance de l'Empereur.

„ Vous savez, comment il nous a épuisés d'hommes & d'argent, afin de nous tenir dans la foiblesse & l'esclavage. Opprimés sous le joug, nous agissions en esclaves, osons agir aujourd'hui en peuple libre..... Imitons la prudence du Roi d'Angleterre (a). Tout riche & tout puissant qu'il est il n'a pas voulu se déclarer contre l'Empereur: il a non-seulement refusé de s'armer en faveur du Roi de France, mais même de lui prêter son nom; seulement il a consenti d'être l'arbitre entre l'un & l'autre, afin de tâcher de ménager entre eux, sinon une paix, au moins une trêve. Après un tel exemple, oserions-nous nous déclarer contre l'Empereur?....

„ Si quelques-uns de vous haïssent le nom Espagnol par le souvenir du Sac de Prato qui donna lieu à la révolution de 1512, dont la mémoire doit nous remplir à jamais de tristesse & d'horreur, qu'ils se souviennent aussi que l'obstination à vouloir prendre part aux Ligues & à soutenir le parti de la France, en fut la principale cause. Vous craignez l'armée Impériale, Illustres citoyens, & vous voulez vous liguer contre l'Empereur! N'est-ce pas là mériter & vous attirer infailliblement les malheurs que vous redoutez? Cette armée n'est plus aussi formidable qu'elle l'étoit, lorsqu'elle n'a osé nous attaquer. La peste & la famine l'ont beaucoup diminuée. Si pourtant elle nous menaçoit, vous mettez toute votre confiance dans les troupes de la Ligue & la bonne disposition de ceux qui les commandent. O mes chers patriotes, je supplie le ciel d'éloigner

(a) On ignoroit encore à Florence le Traité conclu à Westminster le 30 Avril entre François I. & le Roi d'Angleterre.

„ toute forte de malheurs de cette ville chérie que je voudrois fauver au „ prix de mes jours à l'exemple de mon pere. Mais comptons plus fur „ nous mêmes, fur nos précautions & notre prudence, que fur la bienveil- „ lance de nos amis & la fidélité de nos Alliés. Oferions-nous efpérer que „ des foldats, qui n'ont pas fu ou voulu défendre Rome, malgré l'affuran- „ ce de s'enrichir, fauront ou voudront défendre Florence? Eh! que n'a- „ vons-nous pas fouffert du voifinage de ces troupes? Nous ont-elles trai- „ tés en amis ou en ennemis? Nos campagnes devaftées annoncent ce „ qu'on doit en attendre. N'eft-il pas vifible que le Duc d'Urbin ne fait „ la guerre que pour obéir aux Vénitiens fes fupérieurs: il fuit les périls, „ il eût pu fauver Rome, il n'en a pas eu le courage. Il cherche à vivre „ & non à combattre; & fon armée qu'il a rendu méprifable en fe dés- „ honorant lui-même, nous feroit plus à charge qu'utile pour notre dé- „ fenfe.

On ne peut guere compter fur l'armee des Alliés.

„ Mais je ne fuis pas venu ici pour cenfurer la conduite des autres; vous „ ne demandez pas à favoir ce qu'on ne doit pas faire, mais ce que, dans „ les circonftances préfentes, il convient d'éviter comme préjudiciable, ou „ d'exécuter comme expédient au falut de tous. Je penfe donc que nous „ devons nous montrer amis de tous les potentats, leur envoyer des Am- „ baffadeurs, ou pour nous excufer auprès d'eux, ou pour leur faire part „ du recouvrement de notre liberté & la leur recommander, fans nous en- „ gager avec aucun d'eux, parce que nous ferons toujours à tems de pren- „ dre des engagemens avec tous, & que nous ferons menagés de chacun en „ particulier, quand ils verront notre attention à les ménager eux-mêmes. „ Appliquons-nous de tout notre pouvoir à étouffer jufqu'aux moindres „ veftiges de divifions parmi nous: n'ayons tous qu'un efprit, celui de la „ liberté & de l'intérêt commun: continuons à nous munir de bonnes loix, „ à nous pourvoir de bonnes armes foit au dedans de la ville, foit au de- „ hors, parce que nous devons compter qu'il nous faudra défendre notre „ liberté les armes à la main. Je finis en priant le ciel que cette Républi- „ que puiffe autant efpérer de l'affection de François Premier, qu'elle à „ lieu de craindre de la vengeance de Charles-Quint".

Les Florentins renouvelent leur Traité avec la Ligue.

Ce difcours fut écouté avec beaucoup d'attention: il étoit folide, éloquent, & plein de fageffe. Cependant quand il fallut réfoudre, l'avis oppofé l'emporta. Il fut arrêté qu'on perfifteroit dans l'accord fait en dernier lieu avec la Ligue; & que la République s'uniroit à elle par un nouveau Traité conforme au premier. Cette malheureufe réfolution perdit Florence: cette ville fembloit n'ufer de la liberté qui commençoit à lui être rendue, que pour fe forger elle-même des chaines. Capponi qui voyoit & vouloit le bien, fentit vivement les malheurs auxquels fa patrie s'expofoit par fon imprudence. Il fentit auffi que la corruption de Florence étoit à fon comble, que jamais la jaloufie du Peuple & des Nobles ne s'éteindroit, que ce feroit une fource éternelle de diffentions qui ne finiroient que par la deftruction entiere de la République. Son élévation à la dignité de Gonfalonier avoit excité l'envie de plufieurs citoyens qui fongerent aux moyens de gagner la faveur du Peuple, pour le perdre plus furement: ils s'efforcerent de le rendre fufpect, afin qu'il ne fût pas continué la feconde année;

Capponi favorise les Nobles.

car lorsqu'il avoit été élu, on s'étoit réservé le droit de le continuer pour trois ans. Capponi de son côté, voyant l'état des affaires désespéré par la disposition inquiete des esprits, chercha les moyens de conserver sa place le plus long-tems qu'il pourroit, & comme il ne jugeoit pas le Peuple capable de l'y maintenir, il commença à favoriser les Nobles, croyant qu'il étoit plus sûr pour lui-méme, & même plus utile pour sa patrie, d'honorer les Medicis & leurs amis, que d'épouser l'aveugle animosité d'une multitude de tout-à-fait incapable d'un bon conseil & d'une bonne résolution. Cette conduite de sa part le rendit odieux à ceux qui aimoient le Gouvernement populaire: ils l'accusoient de vouloir ou vendre Florence au Pape, ou mettre le Gouvernement au pouvoir des plus puissans, par conséquent des amis des Medicis. Ainsi la ville fut plus que jamais divisée en plusieurs partis: celui de Capponi qu'on appella le parti des Optimats, des Nobles ou des Grands; & celui des Populaires. Il y en avoit un troisieme mais peu considérable, celui des Neutres, citoyens justes & modérés qui desapprouvoient ces dissentions, & qui ne voulant se ranger d'aucun côté, avoient quelquefois la douleur de se voir détester des deux partis. Par cette opposition des volontés, rien ne se faisoit de concert: on ne prenoit aucune résolution qui ne fût censurée par un parti ou par l'autre, & dont on ne cherchât à empêcher l'effet. La voye de la modération eût été la plus expédiente, & le Peuple ne vouloit suivre que sa haine contre les Medicis & les Nobles. Depuis ce moment ce ne fut que desordre & confusion dans l'administration des affaires. On ne fut jamais content de personne, & l'on ne fit que des réglemens propres à aigrir les esprits de part & d'autre. On devoit oublier le passé, & l'on nomma des Syndics pour rechercher toutes les fraudes commises par ceux qui avoient eu le maniment des déniers publics depuis 1512 jusqu'en 1527. Ces recherches se firent avec une rigueur qui approchoit de l'injustice. On élut d'autres Syndics pour la levée d'un nouvel impôt, & la perception en fut très-dure. On ordonna la vente de la dixieme partie des biens d'Eglise & des Lieux pies. On changea sans cesse les magistrats des différens tribunaux. On rappella les Ambassadeurs que la République avoit auprès des Puissances, parce qu'ils étoient tous du parti des Medicis, & qu'on croyoit avoir lieu de s'en défier. On fit des loix rigoureuses pour l'administration de la justice & jamais la justice ne fut si mal administrée, parce que les loix perdent leur force quand il n'y a plus de mœurs. On s'appliqua encore à réformer les mœurs, & l'on fit à ce sujet des réglemens beaucoup trop séveres pour un tems de troubles: on alla même jusqu'à tyranniser les consciences. En un mot on fit tout ce qu'il falloit pour éterniser les dissentions au dedans, & pour s'aliéner les Puissances que l'on avoit le plus grand intérêt de ménager.

Dissensions à Florence.

Ainsi les factions excessivement accrues, & montées au dernier dégré d'animosité, alloient se heurtant l'une l'autre, non plus en secret mais ouvertement, lorsque l'on apprit à Florence que le Pape venoit de faire un accommodement avec l'armée des Impériaux. Les Florentins craignirent que cette armée peu soumise à ses Généraux ne vint fondre sur leur ville, comme elle l'en menaçoit. Ils commencerent en conséquence à faire des levées, rappellerent du camp de la Ligue les Troupes qui s'y trouvoient sous

On y apprend l'accommodement du Pape avec les Impériaux.

fous les ordres de François Guichardin, dont les meilleurs soldats étoient de ceux du fameux Jean de Medicis, & eurent par ce moyen rassemblé en peu de tems toutes les Bandes Noires. Ces Troupes étoient presque entiérement composées de Florentins, & sans contredit les meilleures de toute l'Italie, quoique les plus mal disciplinées. On en confia le commandement a Horace Baglioné, cadet de Malatesta, homme d'un courage & d'une force incroyables, mais sanguinaire & cruel à l'excès.

SECTION IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Craintes des Florentins.

Dans ces tems de troubles, le Parti des Nobles, devenu le plus foible, étoit chaque jour moins respecté, ce qui leur faisoit presque regretter d'avoir chassé les Medicis, puisqu'ils perdoient l'espérance de s'élever à leur place. Le Gonfalonier, qui avoit abandonné le Peuple auquel il devoit son élévation, n'étoit pas lui-même sans inquiétude, & il s'appliqua à se faire le plus de créatures qu'il pourroit dans l'un & l'autre Parti, craignant avec raison quelque revers. Cependant Florence étoit encore désolée par la peste. Capponi avoit fait faire une Procession solemnelle pour détourner ce fléau terrible, & depuis cette Procession, il faisoit des ravages bien plus terribles qu'auparavant. Les citoyens les plus considérables désertoient la ville, ce qui modéra un peu la fermentation des esprits. Un autre accident fixa l'attention des Florentins. Les Allemands, non contens du sac de Rome, s'emparerent de la ville de Narni, sous les yeux de l'armée de la Ligue, & la réduisirent à un si triste état qu'elle demeura inhabitée pendant plusieurs mois. Le bruit se répandoit qu'ils alloient entrer en Toscane pour saccager Florence. Aussi-tôt on fit publier qu'aucun homme de la Jurisdiction de Florence ne prît de solde d'autres que des Capitaines de la République; sous peine d'une amende de 50 Florins, & que les soldats qui se trouveroient enrôlés sous d'autres enseignes eussent à revenir dans quinze jours, sous la même peine, à l'exception de ceux qui servoient dans l'armée de la Ligue. On enrôla à la hâte pour la garde de la ville & des frontieres, trois mille cent cinquante hommes de pied, presque tous des Bandes Noires, & la plupart Florentins.

Mauvaise discipline de l'armée de l'Empereur.

Ces craintes étoient pourtant vaines. L'armée Impériale n'avoit pas envie de s'éloigner de Rome; la licence l'y retenoit, & cette licence étoit si grande que les soldats refusoient d'obéir au Prince d'Orange qui n'avoit plus qu'un vain titre de Capitaine Général; & que le Viceroi de Naples & le Marquis de Guast, ne se croyant pas en sureté au milieu de ces furieux, avoient pris le parti de les quitter & de se retirer au Royaume de Naples. Cette licence avoit sauvé le Pape. Il y avoit eu jusqu'à 24000 hommes d'infanterie dans Rome, & c'étoit plus qu'il n'en falloit pour donner la loi à toute l'Italie. Mais l'amour du butin & le recouvrement des rançons & de l'argent promis par Clément, occupoient plus le soldat, que les intérêts de l'Empereur. Il n'y eut que la peste qui put tirer une partie de cette nombreuse armée de l'enceinte de Rome, pour la répandre dans les environs qu'elle ravagea. Le Pape, hors d'état de payer les sommes stipulées par la capitulation, étoit toujours détenu dans le château S. Ange où ce terrible fléau pénétra & enleva plusieurs personnes autour de lui.

Le Roi d'Angleterre accede à la Ligue.

Il y avoit déja quelques mois que François I. pressoit le Roi d'Angleterre d'entrer dans la Ligue contre l'Empereur, lorsqu'on apprit en France la

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

prise de Rome & la prison du Pape. Le Roi fit alors de nouvelles instances pour l'exécution du Traité conclu le 30 Avril entre lui & le Roi d'Angleterre, par lequel il étoit dit que celui-ci, accédant à la Ligue, feroit la guerre à l'Empereur dès le mois de Juillet suivant, à la tête de 9000 hommes d'infanterie : ce qui néanmoins se convertit alors en un subside d'argent, sans-doute par les négociations de l'Empereur à la Cour du Roi d'Angleterre. François I. fit aussi un nouveau Traité avec les Vénitiens, ne voulant pas abandonner l'Italie dans ces fâcheuses circonstances; & il paroît qu'il avoit réellement à cœur la délivrance de Clément VII, quoi que son objet principal fût la liberté de ses enfans.

L'Empereur apprend la détention du Pape.

L'Empereur apprit le malheur du Pape, par son Grand Chancelier qu'il venoit de faire passer en Italie. C'étoit le 21 de Juin au matin, lorsqu'il venoit d'ordonner des réjouissances pour la naissance de son fils Philippe, & quoiqu'il dît avoir un regret extrême de ce qui étoit arrivé, il n'en donna aucune marque publique, continua de donner ses ordres pour les fêtes, se contentant de dire au Nonce que si le Pape tomboit en son pouvoir, il feroit voir à l'Univers sa bonne disposition envers lui & l'Eglise. C'est réellement ce que Charles-Quint desiroit, & ce qui fut arrivé, si son armée eût mis l'occasion à profit. Sa joie secrete, qui éclatoit malgré lui, ne l'empêcha pas d'écrire à plusieurs Princes & sur tout au Roi d'Angleterre que tout avoit été fait à son insçu & contre le gré de ses Généraux, qu'il aimeroit mieux n'être pas victorieux, que d'avoir un succès qui lui causoit une si vive douleur; qu'il espéroit que le Tout-puissant feroit tourner ce malheur à l'avantage de l'Eglise & de son chef. Il ne donna pourtant aucuns ordres pour la délivrance de Clément. Il fit au contraire tout ce qu'il put pour le faire conduire hors de Rome sous la garde de ses Généraux, lui & les treize Cardinaux qui étoient auprès de sa personne, tandis que Clément ne négligea rien pour faire échouer ce dessein.

Etat des deux armées.

L'Armée de l'Empereur avoit beaucoup souffert de la peste, & de la licence où vivoit le soldat, on n'y comptoit plus que 13000 hommes d'infanterie. Celle de la Ligue avoit peut-être un peu moins souffert. Les Florentins, en renouvellant leur adhésion à la Ligue, s'étoient engagés à fournir 5000 fantassins: ce qui avoit d'autant plus irrité l'Empereur contre eux, qu'ils avoient pris cet engagement dans le tems où il étoit disposé à protéger leur nouveau Gouvernement, ayant même, à leur priere, donné pouvoir au Duc de Ferrare de traiter avec eux en son nom. Ces 5000 fantassins se réduisoient à trois mille hommes effectifs. Les troupes des Confédérés, après s'être toujours éloignées de l'ennemi, campoient alors à quatre mille de Perouse. Jamais guerre ne fut si mal dirigée de part & d'autre. Il est certain que celle des deux armées qui se feroit apperçue la premiere du mauvais état de l'autre, & qui auroit osé l'attaquer, en eût infailliblement triomphé; mais il regnoit un desordre presque égal dans toutes les deux : de la division & du mécontentement dans les Généraux de la Ligue; & une licence effrenée dans les soldats de l'armée Impériale qui se trouvoit réellement sans chef, ne voulant plus du Prince d'Orange pour Général, & n'y en ayant point d'autre nommé pour la commander.

Tel étoit l'état des deux armées qui se tenoient en échec, non qu'elles

cherchassent à s'attaquer, mais parce ce qu'elle craignoient d'être attaquées. Par le nouveau Traité conclu entre le Roi de France, les Vénitiens & le Duc de Milan, on devoit lever à frais communs 10000 Suisses dont il fut convenu que le Roi paieroit la premiere montre & les Vénitiens la seconde: alternative qui devoit avoir lieu pendant toute cette guerre. Les Vénitiens s'étoient engagés en outre à lever & entretenir 10000 hommes d'infanterie conjointement avec le Duc de Milan. Le Roi de son côté faisoit passer en Italie pareil nombre de François commandés par Pierre Navarre, avec 500 nouvelles lances (car il y en avoit déja 500 sous les ordres du Marquis de Saluces) & dix-huit pieces de canon. Le Roi d'Angleterre, qui desiroit avec passion que la liberté fût rendue au Pape, au lieu de l'infanterie qu'il devoit fournir, s'étoit taxé, par convention acceptée, à 32000 écus par mois pour l'entretien de 10000 Allemands que le Comte de Vaudemont devoit commander; troupes aguerries, par plusieurs victoires. Le Roi de France prit encore à sa solde André Doria avec huit galeres, moyennant mille écus par mois. Enfin Henri VIII avoit desiré que Lautrec fût déclaré Généralissime de l'armée de la Ligue.

Dissimulation de Charles V.

Charles V. voyoit avec peine la lenteur des opérations de son armée que la peste avoit fait sortir presque toute entiere de Rome, sans néanmoins qu'elle s'éloignât des environs. Il auroit souhaité que l'on eût conduit le Pape en Espagne, & quoiqu'il protestât que ses intentions étoient de rétablir le Pontife dans toute sa puissance, on étoit persuadé qu'il avoit dessein de s'emparer de tout l'Etat Ecclésiastique & de réduire le Pontificat à la simplicité des anciens tems: projet qui ne pouvoit manquer de paroître odieux à toute la Chrétienté. Charles tâchoit d'y préparer les Esprits par une compassion simulée, par divers écrits qu'il faisoit répandre, où l'on soutenoit que le bâton pastoral & l'épée ne convenoient pas dans la même main, par la bonté avec laquelle il recevoit toutes les propositions qui lui étoient faites tant de la part du Pape même, que de celle des Rois de France & d'Angleterre. Il ne donnoit pourtant aucune réponse positive, il se montroit difficile sur les moindres points, comme s'il eût cherché à tirer les choses en longueur pour donner le tems à son armée de se refaire, & la renforcer de nouvelles troupes. Il avoit même envoyé à Henri VIII un projet de traité, auquel les deux Rois, fatigués & indignés de tant de dissimulation, répondirent par d'autres articles dont ils résolurent de ne pas se départir, quoiqu'il arrivât: savoir, que l'Empereur rendroit les Enfans de France moyennant deux millions de ducats payables dans certains termes; que le Pape seroit remis en liberté par les troupes de l'Empereur; que les Etats du S. Siege seroient évacués, & les autres Puissances d'Italie conservées sur le pied où elles étoient actuellement, & que la paix seroit générale. Cette derniere clause regardoit les Florentins que François I. avoit promis de protéger, pourvu qu'ils restassent attachés à la Ligue. Ce Prince n'ignoroit pas que Florence déchirée par des factions avoit besoin d'être encouragée & affermie dans le parti qu'elle avoit pris.

Résolution des Rois de France & d'Angleterre.

Conseil-General à Florence où l'on ar-

Le Gonfalonier, craignant encore plus la colere du Pape & l'indignation de l'Empereur, qu'il n'étoit zélé pour la liberté de sa patrie, travailloit sourdement mais avec vigueur pour que les Florentins s'accommodas-

sent avec le dernier, avant que la nouvelle armée passât les Alpes. Ce parti commençoit à paroître bon à la plupart des citoyens éclairés qui voyoient les maux prêts à fondre sur leur ville. La faction contraire s'y opposoit vivement, disant que c'étoit le conseil artificieux de quelques gens qui, sous le prétexte de vouloir appaiser le Pape & l'Empereur, vouloient amener Florence au point, où, abandonnée de celui-ci, & devenue l'ennemie du Roi & de tous les autres Alliés, elle retombât nécessairement au pouvoir du Pontife, pour subir de nouveau le joug des Medicis. Les apparences justifioient ces soupçons. Il étoit à croire que Lautrec en entrant en Italie voudroit s'assurer des dispositions des Florentins, Capponi voulut prévenir ce qu'il craignoit. Il convoqua un Conseil-Général. Louis Alamanni, jeune homme qui n'avoit ni magistrature ni aucun autre emploi, mais à qui la noblesse de sa maison & sur tout ses qualités personnelles avoient acquis une grande considération, étoit un de ceux qui entroient avec le plus de zele dans les vues du Gonfalonier, en montrant d'ailleurs un grand zele pour la liberté. Après que l'on eut beaucoup contesté de part & d'autre, ce jeune & ardent Républicain fut prié de dire son avis. Il le fit avec autant de modestie que de force. Il insista sur tout sur les maux imminens auxquels on s'exposoit en persistant à mécontenter l'Empereur, ou plutôt à l'irriter par un attachement à une ligue dont on ne pouvoit jamais tirer un grand avantage : d'où il conclut qu'il étoit d'une nécessité urgente de renouveller l'alliance avec Charles V, & renoncer à celle qu'on avoit avec François I. Ce discours étonna beaucoup le Parti Guelfe, de même que celui des Gibelins qui s'étoient attendu à quelque autre chose. Alamanni fut regardé comme un homme gagné par les Medicis. Thomas Soderini, celui qui avoit le plus contribué au renouvellement de la Ligue avec les Généraux confédérés, se leva encouragé par le premier succès qu'il avoit eu dans une pareille occasion, & par l'impression que venoit de faire le discours d'Alamanni. Il releva les avantages de la ligue dans laquelle le Roi d'Angleterre venoit d'entrer, dit que l'Empereur ne pouvoit trouver mauvais que les Florentins cherchassent à mettre leurs affaires dans le meilleur état, fit voir que François I. entré en Italie étoit en état de les soutenir contre les efforts combinés du Pape & de Charles ; que liés à la ligue par leur dernier engagement, s'ils venoient à s'en détacher, cette inconstance aussi lâche que honteuse, leur aliéneroit toutes les Puissances. Ce discours eut son effet. L'assemblée arrêta sur le champ, que la Ligue avec le Roi très-Chrétien seroit maintenue, & même renouvellée d'une maniere particuliere si Lautrec le demandoit.

rêté le renouvellement de la Ligue.

Lautrec entre en Italie : ses conquêtes.

Ce Général entra en Italie au commencement d'Août, & quoique toutes les Troupes qui devoient servir sous ses ordres, ne l'eussent pas encore joint, ne voulant pas néanmoins rester oisif, il forma le siege de Bosco où il y avoit 1000 hommes d'infanterie la plupart Allemans. Ils se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté ; mais enfin ne pouvant plus tenir contre la furie du canon François qui les foudroyoit jour & nuit, & craignant encore l'effet des mines, ils se remirent à la discrétion de Lautrec après dix jours de siege. Ce premier succès fut suivi de la prise de Gênes qui rentra ainsi sous la domination du Roi de France ; puis de la conquête d'Alexandrie, laquel-

le, après une belle défenſe, fut obligée de ſe rendre avec une capitulation honorable. Lautrec eut deſiré de garder cette place & d'en faire une retraite pour ſon armée, & un rendez-vous où les nouvelles troupes venant de France, puſſent ſe rafraîchir. Mais l'Ambaſſadeur du Duc de Milan craignant que les François ne fuſſent dans le deſſein de commencer par cette ville à ſe ſaiſir de tout le Duché, s'y oppoſa, & ſe fit appuyer par le Miniſtre des Vénitiens & l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Alexandrie fut remiſe au Duc de Milan, non ſans quelque dépit de la part du Général.

Siege de Pavie.

Lautrec s'avançant dans le pays ſe ſaiſit de Vigevano, paſſa le Teſin ſur un pont qu'il y fit jetter, & prit le chemin de Milan; mais ayant appris que Pavie étoit preſque ſans ſecours, il changea de route fit une diligence extrême & vint mettre le ſiege devant cette place. Ludovic Belgioioſo la gardoit avec huit cens hommes ſeulement. Au premier coup de canon les habitans le ſupplierent de leur permettre de ſe rendre pour éviter le pillage de la ville. Il ſe défendit quatre jours. Au cinquieme les breches que l'artillerie avoit faites étoient ſi grandes, que ne pouvant les réparer, il envoya au camp un Trompette qui ne put parler d'abord à Lautrec, ce Général étant alors au quartier des Vénitiens. Cependant les ſoldats entrerent dans la ville par les breches; alors Belgioioſo faiſant ouvrir les portes alla ſe rendre aux vainqueurs qui l'envoyerent priſonnier à Gênes. La ville fut miſe au pillage pour venger l'affront que François I. avoit reçu ſous ſes murs.

Si, après cette expédition, Lautrec eût pourſuivi le cours de ſes victoires, & aſſiégé Milan, il y a tout lieu de croire qu'il s'en feroit emparé. Cette ville n'avoit qu'une garniſon foible & mal payée. Antoine de Leve, qui y commandoit, étoit en horreur au Peuple & à la Nobleſſe, à cauſe des cruautés qu'il y avoit exercées. L'Empereur, qui s'étoit toujours montré peu ſenſible aux maux extrémes qu'elle ſouffroit, n'y étoit guere moins haï. La priſe de Milan eut procuré de grands avantages pour l'expédition du Royaume de Naples, au moins elle eût ôté aux Impériaux toute eſpérance de recevoir des ſecours d'Allemagne. Malgré tout cela, Lautrec déclara que les Rois de France & d'Angleterre l'avoient envoyé en Italie pour ſécourir Rome & délivrer le Pape, & dirigea ſa route vers la derniere ville; ſoit qu'il regardât comme un parti peu ſage, celui d'expoſer ſon armée pour recouvrer le Milanés dont le Souverain une fois rétabli eût pu ſe tourner du côté de l'Empereur; ſoit qu'il craignît que les Vénitiens fuſſent moins diſpoſés à le ſeconder dans le Royaume de Naples, lorſque la conquête du Milanés auroit mis leurs Etats à couvert de l'ambition de l'Empereur; ſoit enfin qu'il crût qu'il étoit de l'intérêt de ſon Maître que François Sforce ne récouvrât pas toutes les places du Milanés, afin de ſe réſerver un moyen de retirer ſes enfans des mains de l'Empereur, en lui abandonnant ce Duché.

Précautions des Florentins. Trait de leur haine contre les Médicis.

Cette réſolution déplut fort aux Vénitiens, parce qu'elle devoit attirer dans leur voiſinage les troupes de l'Empereur. Elle déplut encore davantage à Sforce qui ſoupçonnoit les intentions de Lautrec. Mais elle fut goutée à Florence ſurtout de ceux qui, partiſans zélé de la France, avoient été cauſe que l'on avoit renouvellé la Ligue avec elle. Ceux qui ſentoient

Section IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

que la délivrance du Pape pouvoit amener la ruine de Florence, envisageoient d'un autre œil le tour que prenoient les affaires d'Italie. Quoi qu'il en soit, ces Républicains inquiets prirent tous les moyens qu'ils purent imaginer pour se procurer de l'argent & ne pas manquer de soldats. Ils firent entre autres une démarche auprès du Roi d'Angleterre, qui n'eût pas le succès qu'ils en attendoient. Ils lui envoyerent un Ambassadeur, sous prétexte d'aller lui rendre hommage comme au protecteur de la Ligue, mais en effet pour tenter par la voie du Cardinal d'York d'obtenir de lui pour douze ans un emprunt à dix pour cent de 300000 ducats, dont on offroit pour caution les marchands Florentins établis en Angleterre. Le Cardinal répondit que le Roi étoit plutôt dans le cas d'emprunter d'eux que de leur prêter, faisant une dépense si considérable pour l'Italie. Dans la suite de cette entrevue l'Ambassadeur Florentin découvrit que Henri VIII avoit plus à cœur la délivrance du Pape, que la liberté des Florentins, qu'il desiroit même que ceux-ci envoyassent vers Sa Sainteté, & lui rendissent les plus grands honneurs: ce qui étoit bien éloigné de leurs dispositions dont on peut juger par ce seul trait. Un jour la jeunesse de Florence entra de grand matin dans l'Eglise de l'Annonciade, y frappa de plusieurs coups, renversa par terre, & enleva la statue de Cire de Léon X & celle du Pape regnant, en disant que font ici les Papes? Et lorsqu'on lui reprocha cet emportement, elle répondit que dans les révolutions les Grecs & les Romains en usoient ainsi. Du reste, les auteurs de ces indignités, loin d'en être punis, ne furent pas même cités en justice.

Le Duc de Ferrare entre dans la Ligue.

Lautrec prenoit les plus sages mesures pour conserver les nouvelles conquêtes dans le Milanés; mais sa marche sembloit se rallentir, & l'on ne doutoit pas qu'il n'eut des ordres secrets pour en agir ainsi. Au lieu d'entreprendre d'autres expéditions militaires, il passa le tems à diverses négociations. A peine ce Général étoit-il entré en Italie, qu'il avoit vivement pressé le Duc de Ferrare de se ranger du côté de la Ligue (*a*). Ce Prince, adroit à profiter des circonstances qui pouvoient le favoriser, fit naître d'abord des difficultés, & après avoir traité en personne d'une affaire si importante dans plusieurs conférences qui se tinrent à Ferrare même où les Ministres des confédérés se rendirent, & où le Cardinal Cibo se trouva pour le Sacré College assemblé à Parme, il conclut le Traité d'une maniere qui fut en même tems la preuve d'une adroite politique de sa part, & de la grande envie que les Alliés avoient de le voir dans leurs intérêts. Le Duc s'engagea de contribuer aux frais communs de la guerre d'une somme de trente-six mille ducats seulement, & d'entretenir cent hommes d'armes. Les confédérés lui promettoient de le protéger à perpétuité lui & ses successeurs, de lui donner en échange d'Adria, vieille place presque déserte, la ville de Catignola, qu'il demandoit avec instance, & que les Vénitiens venoient d'enlever aux Impériaux: on lui rendoit les deux Palais qu'il avoit à Venise & à Florence: il pouvoit s'emparer du château de Novi situé sur les confins du Mantouan, & qu'il tenoit alors assiegé. On s'engageoit à lui payer les revenus de l'Archevêché de Milan possédé par son fils Hippo-

(*a*) Fr. Guichardin, Guerres d'Italie, Liv. XVIII. §. 24.

lite, en cas que les Impériaux l'empêchassent de les recevoir. Le Cardinal Cibo, au nom du Sacré College, s'obligea pour le Pape de renouveller au Duc l'investiture de tous ses Etats, sans qu'il payât un sou au S. Siege; de lui remettre outre cela toutes les peines tant légales que conditionnelles; d'annuller toutes les conventions faites avec Léon & Adrien; de ratifier spécialement les promesses que les confédérés faisoient au Duc pour la sureté de ses Etats; de s'engager par une Bulle Apostolique de le laisser jouir, ainsi que ses successeurs, de tout ce qu'il possédoit actuellement; enfin de faire son fils Hippolite Cardinal, & de lui conférer l'Evêché de Modene qui vaquoit par la mort du Cardinal Rangoné. Le Roi de France donnoit en mariage la Princesse Renée fille du Roi Louis XII, à Hercule l'aîné des fils du Duc, avec la dot ordinaire des filles légitimes des Souverains de cet Etat.

Le Duc de Mantoue quitte le parti de l'Empereur. Dispositions de Charles V.

Lautrec trouva encore le moyen de détacher le Marquis de Mantoue du parti de l'Empereur à la solde duquel il étoit, & de le faire entrer dans la Ligue. Tandis que ce Général secondoit ainsi les vues du Roi de France, & de celui d'Angleterre qui cherchoient moins la guerre, qu'ils ne vouloient forcer Charles V. l'un à lui rendre ses enfans, l'autre à élargir le Pape, l'Empereur se roidissoit contre les difficultés & les revers. La perte d'Alexandrie & de Pavie ne le rendoit pas plus traitable. Il ne vouloit absolument rien changer aux conditions auxquelles il avoit proposé la paix. Il exigeoit que l'affaire de François Sforce fût jugée dans les formes, & refusoit de lui rendre le Duché de Milan jusqu'à ce que des juges non suspects eussent déclaré que ce Prince n'avoit point commis de félonie. S'il consentoit à accepter les deux millions d'écus que François I. offroit au lieu de la Bourgogne, c'étoit néanmoins sans préjudice de ses droits, & il demandoit des ôtages pour cette somme. Il exigeoit encore qu'incontinent après la signature de la paix on rappellât tous les François qui étoient en Italie, & plusieurs autres conditions que le Roi de France ne vouloit exécuter qu'après que ses enfans auroient été remis en liberté (*a*). L'Empereur savoit qu'il n'y avoit pas beaucoup d'argent dans les coffres du Roi de France, ni beaucoup de concorde entre les Puissances confédérées, que la guerre leur pesoit à tous; il espéroit les diviser par ses intrigues ou du moins rallentir leur ardeur. Il se flattoit de pouvoir toujours faire passer des secours d'Allemagne en Italie sans beaucoup de peine. Il ne pouvoit pas se persuader que le Roi Henri VIII pensât sérieusement à la guerre. En un mot il comptoit sur sa fortune, & la ligue ne lui paroissoit pas fort redoutable.

Ordres pour l'élargissement du Pape.

Il y avoit pourtant déja sept mois que la prise de Rome avoit forcé le Pape à se retirer dans le château S. Ange; & six que son accommodement honteux avec les Impériaux différoit de s'exécuter faute de moyens de sa part. Tant de lenteur dans ceux qui vouloient le délivrer par la force; tant de négociations infructueuses auprès de l'Empereur; tant de dissimulation de la part de Charles qui ne donnoit que de fausses promesses, faisoient craindre à Clément une longue prison, lorsque Lautrec reçut ordre de s'avancer vers Bologne. Henri VIII écrivit en même tems des lettres pleines

(*a*) Là même §. 23.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

de menaces à l'Empereur. Ces circonstances porterent ce Prince à prendre des sentimens plus favorables au Pape: il donna des ordres pour l'élargissement de Clément; mais ces ordres étoient si limités qu'on voyoit bien que c'étoit à contre-cœur qu'il le mettoit en liberté. Il marquoit à ses Généraux qu'ils fissent en sorte que ce Pontife ne pût pas se lier avec ses ennemis en aucun cas, en conséquence d'exiger des ôtages & des places. Il vouloit de plus que Clément payât les grandes sommes dues à ses troupes, afin qu'elles fussent en état d'aller à la rencontre de Lautrec pour s'opposer à ses desseins. De telles conditions ne pouvoient manquer de faire traîner la négociation en longueur. Un nouvel incident la rendit encore plus difficile. Les ôtages se sauverent secretement de Rome: ce qui mit les Impériaux dans une extrême colere, & le Pape dans un embarras d'autant plus grand que cette fuite furtive annonçoit le peu de confiance qu'on avoit en lui & dans ses engagemens. Heureusement il sut mettre dans ses intérêts Jérome Moroné dont les conseils étoient d'un grand poids auprès des Impériaux; & gagner adroitement le Cardinal Colonne dont il flatta doucement l'orgueil, en lui disant qu'il ne vouloit devoir sa liberté qu'à lui seul, qu'il lui seroit glorieux de montrer à toute la terre qu'il étoit en son pouvoir d'abaisser les souverains Pontifes, & de les relever après les avoir accablés. Par leurs bons offices il obtint des conditions un peu plus douces de la part de l'Empereur. Ce Prince manda à D. Hugues de Moncade qui étoit devenu maître de la négociation par la mort du Viceroi de Naples qu'il rendit la liberté au Pape de la maniere la plus agréable qu'il seroit possible, & qu'il seroit satisfait pourvu que Clément s'engageât à observer une exacte neutralité, le principal étant d'assurer aux troupes le paiement de ce qui leur étoit dû.

Conditions du Traité. Le traité fut conclu le dernier de Novembre. Il portoit „ que le Pape „ ne feroit rien contre les intérêts de l'Empereur par rapport au Milanés „ & au Royaume de Naples; qu'il lui permettroit de lever une Croisade „ en Espagne, & des décimes sur le Clergé dans tous ses Etats; que les „ villes d'Ostie & de Civitta Vecchia, précédemment livrées par André „ Doria, resteroient entre les mains de l'Empereur pour sa sureté; qu'on „ lui remettroit encore la citadelle de Forli, & Civitta Castellana que le „ Procureur Fiscal Maria Perusco qui étoit entré dans le château de cette „ place par un ordre secret du Pape, n'avoit pas voulu livrer aux Impé- „ riaux; qu'on donneroit en ôtage, Hippolite & Alexandre de Medicis, „ neveux de Clément, en attendant que les Cardinaux (*) Pisani, Trivul- „ ce & Gaddo, qui devoient être les véritables ôtages, fussent revenus de „ Parme; que le Pape payeroit actuellement 67000 ducats aux Allemands, „ & 35000 aux Espagnols, après quoi il pourroit sortir du château S. An- „ ge, & de Rome avec les Cardinaux, & qu'il seroit réputé libre dès qu'il „ seroit à Orviete, à Spolete, ou à Perouse; que quinze jours après sa „ sortie de Rome, il donneroit une pareille somme aux Allemands; & „ qu'à

(*) François Pisani Vénitien, créature de Léon X; Augustin Trivulce; Nicolas Gaddo Florentin, de la création de Clément VII. Ces trois Cardinaux furent en effet conduits à Naples, à leur retour de Parme, & long-tems gardés dans le château neuf.

„ qu'à l'égard du reste, qui avec l'argent déja fourni se montoit à plus de „ 350000 ducats, il le payeroit dans le terme de six mois, partie à ces „ derniers, partie aux Espagnols, suivant ce qui leur seroit assigné (a)".

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Le Pape, pour satisfaire au payement de ces sommes exorbitantes, fut contraint de vendre la pourpre Romaine, de mettre presque à l'encan sept chapeaux, sans se rendre difficile sur le choix des sujets, outre les ôtages stipulés, Colonne voulut en avoir deux autres (b) qu'il conduisit à Grotta-Ferrata. Clément avoit arrêté qu'il sortiroit de Rome le 9 de Décembre; il devoit être conduit en lieu de sureté; mais ne se souciant point de rester sous la garde des Généraux de l'Empereur, il jugea à propos d'anticiper le tems auquel il avoit dit qu'il vouloit partir. Il se fit donner secretement par le jardinier, les clés d'une des portes du château S. Ange, & en sortit de nuit, déguisé; monta sur un cheval de Louis de Gonzague qui l'attendoit dans la prairie avec trente cavaliers & bon nombre d'arquebusiers. Cet Officier l'escorta jusqu'à Montefiascone, d'où renvoyant presque tous ses soldats il le conduisit à Orviete, place forte, située sur un rocher extrêmement haut & escarpé. Le Pape y entra le 8, à nuit close, presque seul: étrange abaissement de la pompe & de la gloire pontificales!

Clément sort furtivement du château S. Ange.

L'arrivée du Pontife à Orviete allarma les Florentins. Ils ne savoient que penser de ce changement subit, n'ayant jamais pu se persuader jusqu'alors que Clément se reconcilieroit avec l'Empereur, après l'affront qu'il en avoit reçu. Ils donnerent promptement des ordres pour le rétablissement de quelques forteresses. On fit conduire hors du territoire de la République, le Cardinal Ridolfi que sa dignité rendoit suspect, quoiqu'il eût contribué à la liberté commune. On fit mettre une Garde au Palais, ce qui déconta fort le parti des Medicis. Le Pape envoya un négociateur à Florence; mais à peine l'envoyé fut arrivé aux environs de la ville, que la Seigneurie lui fit dire de se retirer sur le champ, & chargea un Seigneur de l'accompagner & observer jusques hors des frontieres. Clément ne se rebuta pas: il fit passer secretement à Florence une de ses créatures qu'il chargea de sonder les citoyens qu'il jugeroit le mieux disposés à le favoriser, & de tâcher d'en corrompre le plus qu'il pourroit par argent & par promesses. 1528.

Il envoye un négociateur à Florence.

Les Florentins donnerent les plus grandes marques d'attachement au Roi de France. Il leur avoit promis de protéger leur liberté & il étoit le seul dont ils pussent espérer de la protection. Ils avoient envoyé à l'armée de Lautrec autant d'hommes & de vivres qu'ils avoient pu. Ils se distinguerent au Siege de Melphi que Pierre Navarre emporta d'assaut malgré la vigoureuse résistance de Jean Caracciolo qui en étoit Prince, & qui voyant la ville prise se retira dans la citadelle où il ne se rendit qu'à la derniere extrémité. Ils firent des prodiges de valeur au Siege de Naples par Lautrec, entreprise qui échoua par les raisons que nous dirons bientôt.

Bravoure des Florentins.

Dès que le Pape s'étoit trouvé en liberté, le Roi de France l'avoit fait presser vivement de se déclarer contre l'Empereur, & d'entrer dans la ligue. Mais Lautrec n'avoit pu l'y engager. Clément repondoit que, n'ayant

Vues du Pape sur Florence.

(a) Fr. Guichardin, à l'endroit cité, §. 24.

(b) Paul Cesis Romain, Cardinal de la création de Léon X, & le Cardinal François des Ursins.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

ni crédit ni argent, il ne lui convenoit pas de prendre un parti; que dans l'état déplorable où se trouvoit l'Italie, le plus grand service qu'il pût rendre à la chrétienté, c'étoit d'être médiateur entre les Puissances belligérantes, & de tâcher de ménager une paix qui les satisfit toutes. Tel étoit le langage qu'il tenoit; on savoit d'ailleurs que la véritable raison qui le retenoit, étoit l'ambition démesurée qu'il avoit d'asservir Florence. Aussi lorsque le Vicomte de Turenne vint le trouver de la part de François I, il lui témoigna combien il étoit irrité que ce Monarque eût promis aux Florentins de les défendre contre leurs ennemis, tandis qu'il n'ignoroit pas de quelle maniere ces fiers Républicains l'avoient traité, sinon dans sa personne, au moins dans sa statue, & dans les siens. Le Vicomte de Turenne justifia cette promesse du Roi de France, en disant que François I y avoit été porté par plusieurs raisons, ou nécessaires, ou utiles, que d'ailleurs elle n'étoit point proprement contre lui. Il finit par le solliciter de nouveau d'entrer dans la Ligue. Le Pape, qui n'en avoit point d'envie, & qui cherchoit plutôt les moyens de faire un Traité avantageux avec l'Empereur, pour être plus en état d'effectuer ses desseins sur Florence, répondit avec sa dissimulation ordinaire, qu'un Pape banqueroutier, sans troupes, sans argent, ne pouvoit être utile à personne; qu'en toutes circonstances il ne pouvoit écouter la demande qu'on lui faisoit qu'à condition qu'on lui feroit rendre Ravenne & Cervie dont les Vénitiens s'étoient emparés. François I. le lui promit, mais il n'étoit pas en son pouvoir d'effectuer une pareille promesse, & toutes les démarches qu'il fit à ce sujet auprès des Vénitiens, furent inutiles. Le Pape s'en étoit douté. Il avoit le Roi d'Angleterre pour lui. Ce Prince ayant besoin de Sa Sainteté pour parvenir au divorce qu'il méditoit, lui témoignoit beaucoup d'attachement (*a*).

Il fait des enrolemens secrets. Craintes des Florentins.

Le Pape disoit hautement qu'il n'en vouloit point à la liberté des Florentins, qu'il desiroit seulement qu'on le reconnût sinon pour leur concitoyen, du moins pour Pape, qu'on lui rendît la Duchesse sa niece, & qu'on n'accablât pas d'impôts ses parens & ses amis. Malgré ces belles protestations, il se hâtoit de faire des enrollemens secrets, & prenoit toutes sortes de gens à sa solde, sans se montrer délicat sur le choix: car il accepta les services de Paul Luciasco, que les Vénitiens venoient de condamner à une grosse amende & au bannissement, comme traître. On ne doutoit nulle part que le dessein de Clément ne fût de recouvrer Florence de gré ou de force. On savoit encore qu'il travailloit sous main à se rendre les Siennois favorables. Les Florentins craignoient que ceux-ci, toujours leurs rivaux, quoique leurs sujets, ne reçussent chez eux les ennemis de la République, qu'ils ne les y appellassent même, malgré leur haine presque générale contre le Pape, comme ils avoient fait autrefois, à leur propre desavantage. Les Siennois promettoient de ne donner ni passage, ni vivres aux Troupes Impériales, dans le cas où le Prince d'Orange voudroit traverser la Toscane avec son armée. Ils faisoient assurer les Florentins par leurs Ambassadeurs, qu'étant dans le même vaisseau qu'eux, ils vouloient courir la même fortune. L'expérience du passé étoit contre eux, & la suite fit voir que l'appréhension des Florentins n'étoit que trop bien fondée (*b*).

(*a*) Benedetto Varchi, Lib. terzo. (*b*) Là-même.

Mort de Lautrec.

Les affaires de la Ligue alloient en décadence. Lautrec commença par les deranger en laiffant dépérir fon armée devant Naples par fon obftination à ne vouloir pas changer de camp. Il avoit fait couper les canaux de Poggio Reale, pour rendre inutiles les moulins des affiégés. Les eaux fe répandirent dans la plaine, elles s'y corrompirent & infecterent l'air. La pefte fe mit encore dans fon camp, apportée par des gens qu'on y fit paffer exprès de la ville; & elle lui enleva une fi prodigieufe quantité de monde, qu'on difoit qu'un petit nombre de morts affiégeoit un grand nombre de vivans. Il pouvoit continuer d'affiéger Naples d'un peu plus loin, & avec moins de rifques pour fon armée qui fe feroit rétablie dans un camp plus falubre. Il ne voulut jamais quitter fa pofition qui lui fembloit très-forte, & qui l'eût été en effet fans l'incommodité d'un terrein fangeux, & d'un air mal-fain. Sa préfomption faifoit qu'il fe regardoit déja comme maître de Naples, & il dit qu'il aimoit mieux mourir que de fe retirer: parole funefte à toute l'Italie & plus encore à lui-même. Il fit faire de nouvelles levées pour remplacer les mourans. Les Florentins lui envoyerent deux mille fantaffins. Cependant la mortalité étoit toujours plus grande. Plufieurs Capitaines tomberent malades, Lautrec lui-même fut attaqué. Le Provéditeur & l'Ambaffadeur de Venife étoient morts; le Prince de Vaudemont étoit à l'extrémité. Lautrec empira de jour en jour, & mourut victime de fon obftination.

Défaite de l'armée de la Ligue.

Le Marquis de Saluces, refté Chef des troupes, fut contraint de lever le fiege avec fon armée de mourans. Les Impériaux l'inquiéterent dans fa retraite. Sa cavalerie fut mife en déroute, fon arriere-garde & fon centre furent taillés en pieces, & il eut bien de la peine à gagner Anverfa avec fon avant-garde. Affiégé dans cette place, il y fit une plus belle défenfe qu'on ne devoit l'attendre de l'état où étoit une poignée de foldats qu'il avoit pu fauver: enfin il confentit à fe rendre à la priere des habitans. Ainfi fe fondit en peu de tems l'armée de la Ligue, & les conquêtes de l'année précédente fe réduifirent à rien.

Défection de Doria qui met en fuite les Flottes Françoife & Vénitienne.

Quelque tems auparavant, André Doria avoit quitté le fervice du Roi de France pour paffer à celui de l'Empereur; s'étoit rendu avec fes galeres à Naples en déployant l'étendart de l'Empire; s'étoit mis à la pourfuite des Flottes Françoife & Venitienne, & les avoit mifes en fuite après un léger combat, quoiqu'elles fuffent de beaucoup fupérieures à la fienne. Tant de malheurs affligerent les Alliés. Le Pape étoit à Viterbe où il apprit ces affligeantes nouvelles. Il étoit furtout fort chagrin de la défection de Doria qui rendoit le parti de l'Empereur fi puiffant. Les lettres qu'il reçut de Rome dans le même tems étoient encore plus accablantes. La guerre ouverte entre les Urfins & les Colonnes, rendoit le territoire de cette ville le théâtre des plus affreux defordres. Il avoit auffi de vives inquiétudes au fujet du Cardinal Farnefe (*a*) qui venoit de partir à l'improvifte pour Rome, dont il étoit Légat, fans qu'on en fût la raifon (*b*).

(*a*) Celui qui fut depuis Pape fous le nom de Paul III.

(*b*) Là-même.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Les Florentins souffroient plus que les autres des malheurs de la Ligue. Le Comte de Pepoli, Chef des Bandes-Noires, étoit mort. Une partie de ses Troupes avoit été faite prisonniere, ou avoit péri de maladie, ou s'en trouvoit encore attaquée; & le reste se dispersa de telle sorte, que ces Troupes, seules alors dignes de ce nom en Italie, ne se rétablirent plus. Les Florentins s'appliquerent à réparer leurs pertes: ils enrollerent de nouveaux Capitaines, ils tâcherent de recueillir les débris des Bandes-Noires. Les circonstances secondoient mal leur courage. Leurs divisions intestines, la peste qui n'avoit pas encore cessé entiérement, l'extrême cherté des vivres, tous ces maux retardoient leurs opérations, & les secours nécessaires au besoin de la République. Ils connoissoient trop bien le génie du Pape pour n'être pas dans une défiance & une inquiétude continuelles. S'ils avoient de la peine à s'imaginer qu'il voulût se couvrir d'une honte éternelle en se jettant entre les bras de l'Empereur; ils n'en pouvoient néanmoins douter tant par les avis qu'on leur en donnoit de tous côtés, que par les préparatifs qu'il faisoit, & par ce qu'il laissoit transpirer de ses sentimens au travers de sa dissimulation accoutumée.

Préparatifs à Florence.

Intrigues & politique du Pape.

En effet, à la nouvelle de la déroute de Naples, ce Pontife avoit résolu de ne plus attendre à s'accommoder avec l'Empereur, qu'autant qu'il le croiroit nécessaire pour en obtenir de meilleures conditions. Pour faire plaisir à ce Prince, il avoit nommé Cardinal, le Général des Francifcains qui étoit Espagnol. Il témoigna qu'il seroit bien aise de retourner à Rome. Il envoya ordre à Hippolite & Alexandre de Medicis, ses neveux, qui se trouvoient alors en Savoie, de se rendre à Plaisance, ce qu'ils firent avec la plus grande diligence. Il favorisa les ennemis de Malatesta Baglioné, qui avoit la souveraineté de Perouse, & les excita sous main à faire de fréquentes courses sur le territoire de cette ville, desirant de l'avoir à sa dévotion, non pour en faire un lieu de retraite sure en cas de besoin, comme il le publioit, mais parce qu'elle pouvoit lui être fort utile pour recouvrer Florence. Cette trahison, qu'il faisoit à Malatesta, Commandant général de ses troupes, n'eut pas le succès qu'il en espéroit. Perouse fut fortifiée, & les Florentins la sécoururent si bien, qu'ils la conserverent.

Prise de Gênes par Doria.

Doria, qui venoit de battre les flottes combinées de la France & de Venise, saisit l'occasion de remettre Gènes, sa patrie, en liberté, sous la protection de l'Empereur. Il savoit que cette ville étoit presque vuide de troupes & même d'habitans par le ravage de la peste, que sa foible garnison avoit obligé Théodore Trivulce, Commandant pour le Roi de France, de se retirer dans le château. Il s'approcha donc de la Place avec treize galeres & environ 500 hommes de pied seulement. Il n'y avoit guere d'apparence qu'il la forceroit avec cette poignée de gens. L'armée navale du Roi, craignant qu'on ne lui fermât les chemins de France, se hâta de sortir du port, sans se mettre en peine des suites de son départ, & fit route vers Savone. Ainsi Doria y entra presque sans résistance. Il y fut reçu comme un libérateur; ses concitoyens lui dresserent une statue de marbre, & lui donnerent une autorité comme suprême, dont il se servit, pour faire une réforme utile & nécessaire dans le gouvernement de cette République, déchirée de factions, autant ou plus qu'aucune autre de l'Italie. Théodore

Trivulce rendit le château peu de jours après, & les Génois le raserent jusqu'aux fondemens. Cette prise entraîna celle de Savone que les Alliés ne sécoururent pas à tems. Ceux-ci firent ensuite de vains efforts pour reprendre l'une & l'autre. Savone fut demantelée, son port comblé, & défense faite sous les peines les plus rigoureuses de jamais tenter de la remettre en état. L'Empereur, à qui la nouvelle de la révolution de Gênes avoit causé une joie extrême, y envoya deux mille Espagnols tant pour la protéger, que pour les autres besoins qui pourroient survenir de ce côté-là. Les Génois d'accord au dedans par les bons réglemens de Doria, craignant peu les ennemis au dehors, dirent qu'ils n'avoient pas besoin d'être gardés & ne voulurent pas les recevoir.

Le Pape revient à Rome.

Cependant le Pape partit de Viterbe avec une escorte d'environ deux mille fantassins & cinq cens chevaux, & prit la route de Rome. Cette ville n'avoit cessé d'être pillée & saccagée depuis près de dix-huit mois, & ressembloit alors plutôt à un désert qu'à l'ancienne capitale du monde. L'entrée du Pontife y fut morne & silentieuse: le violent orage dont elle fut accompagnée la rendit encore plus triste. L'air tranquille & serein se troubla tout à coup, & il tomba une pluie épouvantable mêlée d'éclairs & de tonnerres: signe qui fut diversement interpreté suivant les dispositions différentes des esprits.

Allarmes des Florentins. Supplice d'Alamanni.

Son retour augmenta l'inquiétude des Florentins, parce qu'il sembloit présager son accommodement prochain avec l'Empereur. D'un autre côté la lenteur avec laquelle l'armée des Alliés agissoit, leur faisoit craindre que François I. ne négociât la paix avec le même Prince, & quoiqu'il eut juré qu'il ne les abandonneroit pas, ils n'osoient avoir plus de confiance dans les sermens du Roi, que dans les promesses du Pape. Ils n'ignoroient pas aussi combien le Roi d'Angleterre cherchoit à s'assurer l'agrément du Pape pour le divorce qu'il méditoit. Toutes ces circonstances les allarmoient. Ils étoient encore à la veille de voir le Prince d'Orange entrer en Toscane. Enfin une nouvelle entreprise du Gonfalonier mit le desordre dans la ville de Florence. Nous avons vu qu'on y avoit établi une Garde pour le Palais de la Seigneurie. Le Gonfalonier, redoutant cette Garde composée de jeunes-gens tous contraires à son parti, qui sembloient veiller uniquement sur sa personne, & dont plusieurs lui sembloient de la derniere insolence, car un esprit prévenu interprete tout en mal, résolut, de l'avis de ses parens & amis, d'établir, pour la réprimer, une milice générale qui, étant tirée au sort dans tous les quartiers de la ville, renfermeroit nécessairement un grand nombre de ses partisans. Dès que la jeunesse apprit cette résolution, elle dit hautement que c'étoit un artifice pour supprimer la Garde & remettre le Gouvernement entre les mains des Medicis, qu'il n'y avoit que les ennemis de la République & les fauteurs de l'ancienne tyrannie qui pussent donner leur suffrage à l'établissement d'une pareille Milice: que cela seul suffisoit pour rendre le Gonfalonier suspect. Jaques Alamanni fut un de ceux qui déclamerent avec le plus de force contre une telle entreprise. L'affaire passa néanmoins dans une Assemblée très-nombreuse du Grand-Conseil, malgré les murmures de plusieurs. Lorsqu'on se séparoit, le fils du Gonfalonier dit d'un air triomphant, „ Dieu soit loué! nous ne verrons plus desor-

„ mais ici ces grands enfans", en montrant la jeunesse qui gardoit le Palais. Alamanni qui étoit de garde, croyant que ces paroles le regardoient & qu'Alphonse vouloit l'insulter, lui répondit: „ Je te verrai pendre avant „ que cette Garde soit supprimée". Alphonse sentant son indiscrétion ne répliqua point; mais Léonard Ginori, de la famille des Capponi, répliqua pour lui; ils se dirent plusieurs paroles dures. Alamanni, furieux, tire un poignard & pousse plusieurs fois contre son adversaire, sans néanmoins le blesser; celui-ci reculant toujours & parant les coups avec le pan de son manteau, tombe par terre. Alamanni croit l'avoir tué, & se met à fuir. On l'arrête. Il appelle le peuple à son secours, & quand il se voit sur la place du Palais, il implore la Garde. Un seul veut le sécourir, on le blâme, on le retient, & Alamanni est conduit dans le Palais. Les Magistrats n'étoient pas encore sortis de la Salle du Conseil. Le Gonfalonier s'évanouit, croyant voir le meurtrier de son fils. On ferme le Palais sans que la Garde s'y oppose. Les Tribunaux chargés de connoître des crimes d'Etat, s'assemblent, & condamnent Alamanni à perdre la tête pour avoir voulu soulever le peuple & avoir appellé la Garde. Il subit son arrêt avec fermeté, sans se plaindre de personne, s'estimant heureux de mourir avant que sa patrie rentrât sous la tyrannie dont elle étoit à peine délivrée.

Animosité réciproque du Peuple & de la Noblesse.

Cet acte de justice, ou de rigueur, ne fit qu'aigrir davantage les esprits. Cette jeune victime immolée au parti du Gonfalonier, irrita de nouveau le parti contraire. La faction des Capponi & de la Noblesse fut aussi affoiblie par le départ de Matthieu Strozzi, nommé Ambassadeur de la République à Venise. Les deux partis se heurtoient dans toutes les occasions, & songeoient plus à s'entre-détruire qu'ils ne pensoient à assurer la liberté publique. Ou plutôt la Noblesse ne vouloit point d'une liberté qui eût mis le Peuple de niveau avec elle; & le Peuple ne croyoit pas qu'il pût y avoir de liberté pour lui, tant que les nobles auroient plus d'autorité que les autres citoyens.

Maladie & guerison du Pape.

Le Pape, qui avoit toujours le nom de paix à la bouche & le desir de la vengeance dans le cœur, voulut faire arrêter le Duc de Ferrare son mortel ennemi, en faisant placer une embuscade sur le chemin de Modene. Il étoit d'autant plus irrité contre ce Duc, qu'il le croyoit entiérement dans les intérêts des Florentins, sur tout depuis que ceux-ci avoient pris son fils à leur solde, ce qu'ils venoient de faire moins pour les qualités personnelles de ce jeune homme sans expérience, que pour exciter le dépit du Pape. Mais le dessein du Pontife sur le pere ne réussit pas. Presque tous ses projets échouoient. Il en conçut un si vif chagrin qu'il tomba dangereusement malade. Une fievre violente suivie des symptômes les plus funestes fit craindre pour sa vie. On répandit le bruit qu'il étoit mort. Le Duc d'Urbin l'écrivit de sa propre main, comme une chose très-sure: nouvelle dont les Florentins, les Vénitiens, & plusieurs autres peuples d'Italie ressentirent une grande joie. Joie trop courte! L'on apprit bientôt qu'il étoit guéri; la crainte & les soupçons redoublerent.

Apparences de paix.

Il y eut vers le commencement de l'année suivante quelques apparences de paix. Les deux partis y sembloient assez disposés. L'Empereur desirant de passer en Italie pour s'y faire couronner, étoit prêt à tout accorder

à Clément VII. Il avoit envoyé à Rome le Cardinal de Sainte Croix, Général Espagnol des Franciscains avec de pleins pouvoirs, & ce Cardinal en passant par Naples avoit fait élargir de la part de Charles V. les trois Cardinaux qui y étoient en ôtage & donné ordre qu'Ostie & Civita Vecchia fussent rendues au Pape. Le Roi de France, sentant qu'il ne pourroit jamais ravoir ses fils que par la paix, avoit aussi envoyé les instructions nécessaires pour la conclure, aux Ministres qu'il avoit à Rome. Le Roi d'Angleterre, tout occupé des moyens de faire rompre son mariage, fit partir un Ambassadeur pour travailler de concert avec les autres au grand ouvrage d'un accommodement général. Le Pape s'applaudissoit de ces dispositions, comptoit bien les faire servir à ses vues particulieres, & usoit de la plus profonde dissimulation avec tous les Princes! Il avoit d'étroites intelligences avec l'Empereur sous prétexte de vouloir rétablir la paix dans la chrétienté, & dans le fonds il cherchoit à se l'attacher, & à l'engager de la maniere la plus forte à soumettre Florence aux Medicis. Il se montroit prêt d'entrer dans la ligue, à l'Ambassadeur de France qui l'en sollicitoit, & pour l'amuser, il demandoit des conditions impossibles, comme nous l'avons vu, savoir la restitution de Cervie & de Ravenne par les Vénitiens, & celle de Modene & de Regio par le Duc de Ferrare. Pour mieux s'assurer de Henri VIII, il lui fit espérer une permission en forme de bulle, pour le divorce qu'il avoit tant à cœur, quoiqu'il fût bien éloigné de la lui accorder. Lorsqu'il se plaignoit des Florentins, il protestoit toujours qu'il n'avoit jamais eu le dessein de leur ravir la liberté, mais qu'il avoit trop d'affection pour sa patrie, pour ne pas desirer d'y rentrer lui & les siens, & d'y être traités comme les autres citoyens de cette ville florissante.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Chacun des confédérés cherche à se reconcilier avec l'Empereur.

Les autres Princes confédérés desiroient la paix avec la même ardeur. Le Duc de Milan, persuadé que la Ligue ne pouvoit ni ne vouloit le rétablir, avoit eu recours à Sa Sainteté, & tentoit secretement par son moyen de se reconcilier avec l'Empereur. Les Vénitiens, las d'une dépense à laquelle ils ne pouvoient suffire, voyant d'ailleurs les succès des armes de Charles & sa disposition à passer en Italie, avoient aussi témoigné vouloir s'accommoder avec ce Prince. Le Duc de Ferrare disoit qu'il n'étoit point tenu d'observer ses engagemens envers la Ligue, parce qu'on n'avoit point rempli les conditions auxquelles il y étoit entré. En effet, outre que le Pape n'avoit ratifié aucun des articles du Traité fait avec lui; l'Evêché de Modene étant venu à vaquer alors par la mort du Cardinal Pierre de Gonzague, Clément, loin de le donner à Hippolite second fils du Duc, comme il l'avoit promis avec serment à ce Prince, lorsqu'il entra dans la Ligue, le donna au second fils de Jérome Moroné: ce qu'il fit pour se venger d'Alphonse dans l'espoir que le Duc traversant la prise de possession du nouveau titulaire, s'attireroit le ressentiment de Moroné qui avoit beaucoup de crédit auprès des Impériaux.

Conduite du Pape envers Henri VIII au sujet de son divorce.

Le Pape fit en même tems quelques entreprises sur Regio & Ravenne, qui ne lui réussirent pas. Mais la maniere dont il agit avec Henri VIII fit bien voir combien il se jouoit des Princes. Il avoit réellement confié au Cardinal Compege, son Légat en Angleterre, une Bulle par laquelle il approuvoit son divorce, & autorisoit son mariage avec Anne de Boleyn. La

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

politique de Clément avoit été de se rendre Henri favorable, lorsqu'il espéroit que les armées de la Ligue triompheroient de celles de l'Empereur en Italie ; lorsqu'il vit le contraire, il changea de résolution. Il fit partir François Campana pour l'Angleterre, & le chargea de remettre à Compege l'ordre de brûler la Bulle favorable au Roi. Cependant, Clément étant tombé malade, le Légat différa d'exécuter ses intentions, dans le dessein de favoriser Henri, en cas que le Pape mourut. Mais à la premiere nouvelle de sa convalescence, il ne balança pas à obéir, & fit savoir à Clément que la Bulle n'existoit plus (*). Celui-ci évoqua aussi-tôt l'affaire du divorce de Henri VIII au tribunal de la Rote. Le Roi fut indigné de l'insigne trahison du Pape ; l'on sait qu'elles en furent les suites.

Préparatifs à Florence.

Cette démarche du Pontife, dont l'unique but étoit de plaire à l'Empereur, acheva de convaincre les Florentins qu'il étoit sur le point de s'accommoder avec ce Prince : accommodement dont ils avoient tout à craindre. Ils se préparerent à tout événement. On fit la levée de la Milice de la ville qui se trouva composée d'environ trois mille hommes, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 36, dont plus de mille cuirassiers. Elle fut promptement disciplinée, & le spectacle de cette jeunesse guerriere sembla rassurer ceux qui craignoient de voir Florence en proie à ses ennemis. On s'occupa vivement du soin des fortifications, tant de celles de Florence, que des autres places de la République. Michel-Ange Buonarotti, qui possédoit à un degré si éminent les arts de la peinture, de la sculpture & de l'architecture, fut chargé de celle de la ville. On fit faire des levées d'hommes à Arezzo & à Cortone.

Capponi offre de se démettre de sa charge.

Au milieu de tous ces préparatifs, il s'éleva une furieuse tempête contre le Gonfalonier. Capponi touchoit presque à la fin de la seconde année de sa Magistrature. On peut dire que depuis le premier moment qu'il étoit entré en charge, il s'étoit comporté d'une maniere si équivoque, & sur des principes si variables qu'il avoit déplu à presque tous les partis, sur tout à celui du peuple. Il croyoit peut-être que le bien de la République exigeoit que les Medicis & leurs partisans fussent à couvert de la haine publique, qu'on les admît aux charges & aux honneurs comme le reste des citoyens, pour les accoutumer à supporter la forme présente du Gouvernement ; qu'on ménageât le Pape & l'Empereur, autant que la liberté publique n'y seroit pas intéressée, pour se ménager un appui dans le dernier, & ne donner à l'autre aucun prétexte plausible de crier contre les Florentins, comme il faisoit dans toutes les Cours de l'Europe. Sa conduite fut autrement interprétée. On le regardoit comme l'ami des Medicis, & c'étoit un crime aux yeux du peuple, ennemi de cette Maison. On craignoit avec raison que les Medicis admis une fois au Gouvernement, n'y eussent bientôt la plus grande autorité, & il n'y a qu'un pas de la force majeure au despotisme. Capponi entretenoit des intelligences avec le Pape, on le savoit, on en murmuroit. Il prétendoit que ces intelligences ne pouvoient tourner qu'au bien

(*) Varchi dit que le Légat remit la Bulle à François Campana qui la rapporta au Pape. Clément étoit peut-être assez soupçonneux pour n'être pas tranquille jusqu'à ce que cette piece essentielle ne lui eût été rendue à lui-même.

bien de la République. Cependant le Tribunal ſupérieur arrêta que, pour quelque raiſon que ce fût, perſonne, & lui ſur tout, n'eût à avoir de commerce avec le Pontife. Capponi ſentit vivement ce coup. Voyant qu'il avoit perdu toute confiance auprès de la plupart de ſes concitoyens, il dit un jour dans le Grand-Conſeil : „ Je ſais que je ne ſuis plus agréable à la „ République. Je ſuis réſolu de me demettre de mon emploi, ſi vous y „ conſentez, magnifiques Seigneurs & illuſtres concitoyens. Il conviendra „ mieux à quelqu'un en qui vous aurez plus de confiance". Ces paroles exciterent un grand murmure, & les Colleges s'oppoſerent à ſa démiſſion. Il fut néanmoins dépoſé peu de tems après, par la cabale de ſes ennemis d'une maniere plus diffamante que n'eût été alors ſon abdication.

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

Il eſt accuſé de trahiſon.

Jacques Gherardi, un des membres de la Seigneurie, ramaſſa dans le Palais une lettre en chiffre, ſans date ni ſignature (*) que le Gonfalonier devoit avoir laiſſé tomber. Cette lettre ſans contenir aucun indice manifeſte de trahiſon, pouvoit être interpretée en mal, & elle le fut : Gherardi, ennemi déclaré du Gonfalonier, & grand zélateur de la liberté, fit courir des copies de cette lettre, excitant & animant le Peuple contre Capponi. Il courut enſuite au Palais accompagné d'une foule de féditieux qui forcerent la Garde, & notifia la lettre aux Magiſtrats, avec de grandes plaintes, demandant la punition du coupable. Le Prévôt, homme prudent & modéré, ſentit qu'il entroit beaucoup d'animoſité dans cette dénonciation, conclut en faveur du Gonfalonier, qu'on aſſembleroit le lendemain la Seigneurie & que Capponi y comparoîtroit en perſonne pour ſe juſtifier, n'étant pas juſte qu'il fût condamné ſans être entendu.

Il eſt dépoſé.

Capponi jugea que le moment où les eſprits éprouvoient de ſi violentes convulſions, n'étoit pas propre à faire goûter ce qu'il avoit à alléguer pour ſa juſtification. Il étoit d'ailleurs excédé des fatigues & des deſagrémens de ſa charge dans un tems auſſi orageux que celui où ſe trouvoit alors ſa patrie. Il ſe rendit dans la Salle avec la Seigneurie, commença par ſe plain-

(*) Le Lecteur ſera peut-être bien-aiſe de voir cette lettre que Varchi nous à conſervée dans ſon Hiſtoire de Florence : en voici la traduction.

Illuſtriſſime, &c.

„ J'ai reçu la lettre de Votre Magnificence du 30 du mois dernier. Je vois par ce que „ vous me marquez que deux des miennes ne vous ſont pas parvenues, & que c'eſt la „ raiſon pour laquelle je n'en ai point reçu de vous depuis long-tems : ce qui me ſurprenoit. Ceux entre les mains de qui feront tombées mes deux lettres égarées, n'y „ auront trouvé que des choſes favorables au Gouvernement populaire, maintenant établi à Florence. Je prie Votre Magnificence de m'écrire encore ; & ſi ſes occupations l'en empêchent, de me faire marquer deux mots par ſon confident : ce qui ſera „ la même choſe. Le Pape a été ces jours-ci au Belvedere : les fortereſſes ont été re- „ couvrées : l'Abbé de Farſa part aujourd'hui de Bracciano : nous verrons ce qui arri- „ vera J'ai parlé ce même jour à Sa Sainteté & à l'ami : je ne ſaurois les trouver „ mieux diſpoſés qu'ils ne ſont pour le Gouvernement populaire, ſi néanmoins vous „ êtes bien-aiſe qu'il ſubſiſte. Je ſouhaiterois parler à votre confident de choſe „ importante, & je voudrois qu'il vînt ſecretement en deçà des frontieres : de peur „ qu'occupés du bien, nous ne donnaſſions lieu de ſonger à mal. Envoyez-le avec „ quelque réſolution de votre part ; & au plutôt, parce que le tems preſſe".

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

dre amérement & avec beaucoup de foumiffion du malheur qu'il avoit de déplaire à fes concitoyens, & fans dire un feul mot pour fa juftification, il fe contenta d'ajouter qu'il efpéroit que fon fils Pierre, qui n'avoit commis aucun crime envers la République, n'auroit point de part à fa difgrace. Cette conduite étonna ceux qui avoient réfolu de l'excufer. Quand il fut forti de la Salle, le Prévôt ordonna la lecture de la lettre qui faifoit fon crime, & celle d'un plan de Décret dreffé par la compagnie. Celui-ci renfermoit deux chefs, la dépofition prompte du Gonfalonier, fuivie fans delai de l'élection d'un nouveau; & la nomination des Juges qui devoient inftruire le procès de Capponi. Il fut dépofé d'une voix unanime & tumultueufe, & l'on arrêta qu'on éliroit un autre Gonfalonier auquel on impoferoit des conditions propres à prévenir toute efpece de trahifon de fa part; & que conformément à la Loi, les Juges de Capponi feroient la Seigneurie, les Colleges, les Capitaines du Parti Guelfe, les Dix de liberté & de paix, les Huit de Guardia & Balia, & les Confervateurs des Loix.

Troubles à cette occasion.

Ce dernier article ne paffa pas fans difficulté: les ennemis de Capponi vouloient que la Seigneurie le jugeât fur le champ, & il y eut à cette occafion beaucoup de bruit & de tumulte dans le Palais & dans les rues les plus voifines du Palais où il y avoit une foule de gens armés les uns pour fauver Capponi, & le plus grand nombre pour le perdre. On eut bien de la peine à appaifer les clameurs & à s'oppofer aux entreprifes de ce Peuple armé. Soderini fut un de ceux qui y contribua le plus, difant qu'un jugement précipité ne convenoit point à des gens fages, dans une République bien ordonnée, & qu'il feroit du plus dangereux exemple de verfer le fang des citoyens, avant qu'ils euffent été convaincus par un jugement légal. Il avoit fes vues: il vouloit gagner les fuffrages des amis de Capponi, dans l'efpoir de le remplacer. L'affemblée, devenue un peu moins bruyante, régla les conditions auxquelles on eliroit le lendemain un autre Gonfalonier: elles portoient qu'il ne feroit en charge que huit mois; qu'il prendroit poffeffion dès qu'il auroit été élu; que Capponi n'auroit aucune part à cette élection; qu'un Gonfalonier forti de charge ne pourroit y rentrer qu'après deux ans écoulés; qu'il ne pourroient donner audience aux Ambaffadeurs, Envoyés ou autres qu'en préfence du Prévôt; que dans le cas où celui-ci ne pourroit ou ne voudroit pas s'y trouver, il y auroit à fa place un des membres de la Seigneurie, du meme quartier de la ville que le Gonfalonier; que le Chef de la République ne pourroit tenir perfonne en fon nom auprès d'une Puiffance étrangere, ni écrire à aucun Gouverneur, Ambaffadeur ou Envoyé de Florence, ni ouvrir des lettres adreffées à la Seigneurie ou à lui-même, qu'en préfence du Prévôt; enfin que fon logement n'auroit d'autre iffue que l'ordinaire, favoir entre les chambres des membres de la Seigneurie.

Election d'un nouveau Gonfalonier.

Plufieurs parmi les grands fe flattoient d'avoir bonne part à la nouvelle Election, & fur tout Thomas Soderini & Alphonfe Strozzi. Cependant ils ne furent point du nombre des fix pour le fecond Scrutin, ni peut-être de celui des foixante pour le premier. Celui qui eut le plus de fuffrages fut François Carducci, homme à peine connu, fans naiffance, & prefque fans mérite, tant les hommes font aveugles dans leur choix, lorfqu'ils fe laif-

ſent conduire par des paſſions tumultueuſes, l'animoſité de parti, un zele outré, & autres ſemblables affections qui obſcurciſſent la lumiere de la raiſon! La comparaiſon du nouveau Gonfalonier avec celui qu'on venoit de dépoſer, & ceux qui auroient pu le remplacer dignement, fit regretter Capponi, & plaindre ſon ſort; elle diſpoſa encore les eſprits à le trouver innocent. Les Grands rougiſſoient de voir Carducci à la tête de la République: il fut peut-être étonné lui-même de ſe voir élevé à une dignité beaucoup au deſſus de ſes forces, & dont par conſéquent: il porta mal le poids qui l'accabloit.

Cabales pour & contre Capponi.

Depuis l'élection du nouveau Gonfalonier, juſqu'au jour marqué pour le jugement de l'ancien, il y eut dans Florence une fermentation, une agitation, un tumulte, plus violens que tout ce que l'on avoit jamais vu dans les momens les plus critiques. Les uns vouloient ſa perte, & croyoient en avoir un inſtrument aſſuré dans la lettre qu'il n'avoit point deſavouée. Ses parens & ſes amis s'efforçoient de l'excuſer, & certainement on pouvoit donner un prétexte plauſible aux intelligences qu'il entretenoit avec le Pape & ſes Miniſtres. N'étoit-il pas en effet plus expédient pour le ſalut de la patrie d'adoucir ou d'amuſer le Pape, que de l'irriter? Ne valoit-il pas mieux attacher à la République les partiſans nombreux & puiſſans des Medicis en les traitant comme citoyens, que de les pouſſer à bout en les outrageant comme ennemis? La conduite de Capponi enviſagée ſous ce point de vue, ne pouvoit paſſer pour une trahiſon, & méritoit plutôt des éloges que des châtimens. Quand même cette politique n'eût pas été bonne, il ne pouvoit être accuſé que d'un excès de zele pour la patrie, & cet excès de zele avoit été ſuffiſamment puni par la perte de ſa dignité. Du reſte Capponi n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit, & il ſut en profiter adroitement pour ſa juſtification.

Capponi paroît devant ſes Juges.

Les tribunaux, qui devoient le juger, s'aſſemblent & le font citer. L'accuſé paroît dans la Salle, en manteau noir & tête nue: il s'avançe d'un air mêlé de reſpect & d'aſſurance, le front ſerein & le regard tranquille: il garde long-tems le ſilence. Le nouveau Gonfalonier lui ayant dit de parler, il ſe couvre & d'un ton modérément élevé il fait ſon apologie de la maniere ſuivante.

Son Apologie.

„ Je n'aurois jamais cru, Magnifique Gonfalonier, Excellentiſſimes Seigneurs, & vous tous honorés Magiſtrats, mes concitoyens & mes Juges, que le fils de Pierre Capponi, arrêté comme ennemi de la République, ami des Medicis & traitre à la patrie, ſeroit obligé de ſe juſtifier d'un crime ſi noir & ſi éloigné de ſa penſée, qu'il doute encore laquelle eſt la plus grande, ou la méchanceté de ceux qui le lui imputent, ou la ſimplicité de ceux qui l'en croient capable? Cependant quelque puiſſans & nombreux que ſoient ceux qui cherchent à me perdre par une accuſation ſi atroce, votre bonté & votre équité me raſſurent, perſuadé que vous me jugerez, non d'après les couleurs qu'ils donnent à ma conduite, mais ſur la pureté de mes intentions, regle plus ſure qui, confondant la calomnie, montrera au grand jour la vérité & mon innocence. Le Sénat auguſte & reſpectable, qui veut bien m'écouter ne me fera pas un crime d'avoir fait de nobles efforts pour maintenir la liberté & la tran-

SECTION IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

„ quillité de cette République, & ne permettra pas que la haine & l'injustice soient plus fortes que la modération & le bon droit.

„ L'on m'accuse d'avoir reçu des lettres de Rome & d'y avoir répondu. Quoique je desavoue celle qui sert de prétexte à mes délateurs, je conviens de mon commerce avec les Ministres & les amis du Pape. Mais ce commerce est-il criminel? Elevé à la premiere dignité de la République, immédiatement après le recouvrement de sa liberté, dans un tems où Florence se trouvant divisée en plusieurs factions, il étoit difficile de concilier des esprits agités de passions & d'intérêts contraires, je me vis en butte à l'envie des lâches & à l'ambition des superbes. L'estime de mes concitoyens dont j'avois joui jusqu'alors, la grandeur de mes engagemens, mon insuffisance & la difficulté des tems, me firent regretter les douceurs d'une vie privée. Je fus souvent sur le point de renoncer à un honneur qui m'exposoit à tant de desagrémens, & si l'amour de la patrie ne l'eût emporté dans mon cœur sur toute autre considération, je me serois épargné bien des chagrins & de la honte, si toutefois il peut-être honteux de servir la République au péril de sa fortune, de sa tranquillité & de ses jours.

„ Nous avions tout à craindre au dedans & au dehors: au dedans par la mesintelligence des citoyens, au dehors par l'animosité du Pape dont l'esprit naturellement vindicatif, cruel & dissimulé, devoit nous faire appréhender qu'il ne se liguât contre nous avec l'Empereur; & par le ressentiment de ce Prince même qui a dû se tenir offensé de notre attachement à la ligue, & sur tout de l'envoi des Troupes fait à Lautrec en dernier lieu. Il falloit rétablir la concorde parmi les premiers, tâcher de calmer le Pape, s'excuser auprès de l'Empereur, car nous n'étions pas assez forts pour espérer de nous maintenir par la seule voie des armes. Dans ces conjonctures, je crus qu'il étoit expédient de ne point outrager les amis des Medicis, mais plutôt de les mettre à l'abri de toute injure, de les faire même participer aux emplois de la République dont ils font portion comme citoyens. Cette politique que je jugeois nécessaire excita des murmures, & m'attira des injures. On ne m'appelloit plus le Gonfalonier de Florence, mais le Doge de Venise: on m'accusoit de vouloir établir un Gouvernement aristocratique, au mépris de mes sermens & des volontés du Peuple que je ne pouvois ignorer. D'autres disoient que j'ignorois le caractere des Florentins, qu'il étoit impossible que les citoyens qui s'étoient bien trouvés de la domination des Medicis & qui pour cette raison les affectionnoient, pussent jamais s'accommoder du Gouvernement populaire. Est-ce en les outrageant qu'on le leur fera goûter? Vain prétexte pour couvrir une injustice manifeste? Qu'on les traite comme les autres citoyens; ils en prendront l'esprit & les sentimens. Ils savent quel est le naturel du Pape; ils n'ignorent pas qu'il ne semble les affectionner que pour parvenir à ses fins, qu'il les hait secretement, qu'il les regarde presque tous comme ses ennemis, parce qu'au lieu de défendre ceux de son sang contre le Peuple, ils se sont joints à lui pour les offenser. Ils sont donc plus disposés qu'on ne veut le croire, au Gouvernement Républicain, & le moyen d'achever de

„ les gagner, étoit, ce me ſemble, de les traiter comme les autres mem-„ bres de la République.

„ Je voyois d'un autre côté que le Pape ne pouvoit ſe réſoudre à renon-„ cer à la ſouveraineté de Florence; que cependant il avoit honte de ſe „ liguer avec l'Empereur qui l'avoit retenu pluſieurs mois priſonnier; qu'a-„ giſſant, ſelon ſa coutume, avec duplicité, il me faiſoit demander des „ choſes raiſonnables, pour en venir inſenſiblement à des demandes très-„ injuſtes. Je crus devoir employer pour ſauver la liberté de ma patrie, „ les mêmes artifices qu'il mettoit en œuvre pour l'opprimer: dans cette „ vue, je le ménageois dans mes réponſes à ſes Miniſtres, pour lui ôter „ tout prétexte de ſe plaindre de nous aux Puiſſances, & de ſe jetter en-„ tre les bras de l'Empereur. Mais dans ces ménagemens, je n'ai jamais „ compromis ni l'honneur ni la ſureté de la République. Que ceux qui „ oſent m'accuſer de perfidie ſe levent & en produiſent les preuves. Eſt-„ ce trahir ſa patrie que de chercher à adoucir la cruauté de ſes ennemis? „ Il eſt vrai, j'ai continué d'avoir des intelligences avec le Pape, malgré „ la défenſe que m'en avoit fait le Tribunal des Huit; & je l'ai fait uni-„ quement par zele pour le ſalut de ce Peuple qui me le faiſoit défendre. „ Les Pilotes, dans le péril, ne doivent point faire ce qui plaît à ceux qui „ ſont avec eux dans le vaiſſeau, mais ce que la raiſon & l'expérience leur „ preſcrivent. D'ailleurs, comme mes intelligences avec le Pape n'avoient „ rien de criminel, je ne les ai point cachées; j'ai ſouvent communiqué „ mes lettres & les réponſes aux citoyens les plus ſages, dont quelques-uns „ ſont dans ce Sénat pour me juger. La ſupériorité de leurs lumieres, la „ droiture de mes intentions, mon attachement plus grand pour ma patrie „ que pour mes propres jours, me font eſpérer que ma conduite ſera louée „ de nos deſcendans, tandis que l'on maudira la noirceur & la méchance-„ té de mes accuſateurs, ſur tout de ceux qui, non contents de m'avoir „ dépouillé par cabale & ſur de vains ſoupçons de la premiere magiſtratu-„ re que j'offris moi-même de leur remettre volontairement il n'y a pas deux „ mois, cherchent encore à me ravir l'honneur & la vie.

„ Ils alleguent contre moi une lettre que je déſavoue. Je nie abſolument „ l'avoir reçue de Rome & l'avoir laiſſé tomber. C'eſt une piece fabri-„ quée par eux-mêmes où par quelqu'un de leurs ſemblables, & qu'ils ont „ jettée ſous mes pas. Voilà juſqu'où la méchanceté les a portés. Ils pâ-„ liſſent; ils ſont interdits! Eſt-ce le remord ou la colere qui agit en eux? „ Le remord convenoit lorſqu'ils m'accuſerent avec tant d'animoſité. Il „ leur eût épargné un crime dont ils ne ſe laveront jamais. Leur intrigue „ étoit mal concertée; & cette lettre, dont ils font tant de bruit, fut-elle „ véritable & non ſuppoſée, ne pourroit encore ſervir de fondement à „ une accuſation légitime, ne contenant que ce dont je viens de me juſti-„ fier. Elle marque, diront-ils que j'envoie mon fils hors des frontieres „ avec quelque réſolution. Mais l'ai-je fait? Et quand je l'aurois fait, il „ reſteroit à examiner la nature de ſa commiſſion, ſi elle eût été perni-„ cieuſe ou utile à la République. Elle eut été pernicieuſe. Et ſur quoi „ oſent-ils fonder cette conjecture? Et croient-ils avoir le droit de mettre „ en danger l'honneur & les jours de leurs concitoyens ſur une ſimple con-„ jecture inſpirée par la haine? Car il n'y a que la haine la plus aveugle

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

„ qui pût les porter à croire que la commiſſion dont j'euſſe chargé mon fils „ eût été pernicieuſe à la patrie. Ont-ils apperçu quelque trouble ſur mon „ viſage? mes diſcours m'ont-ils trahi? mes actions ſont-elles ſuſpectes? „ Eſt-ce parce que je fus le premier à oſer me déclarer en faveur de la li- „ berté, avec tant de riſque pour ma perſonne? à dire que les conſeils de- „ voient ſe tenir dans le Palais de la Seigneurie, & non dans celui des „ Medicis? Eſt-ce ſoixante ans d'une vie irréprochable. Eſt-ce la mort de „ mon pere, la conduite de mon aïeul, & celle de mes ancêtres pour l'ac- „ croiſſement de cette République? Eſt-ce enfin la tempérance & la mo- „ dération de toute la famille des Capponi? Que les citoyens outragés par „ la patrie ſe révoltent contre elle; mais quel intérêt ceux qu'elle comble „ de bienfaits comme moi, pourroient-ils trouver dans la trahiſon? Mon „ pere, pour maintenir la liberté de Florence, au milieu de tant de nations „ barbares, aura déchiré ſous les yeux du Roi de France, n'étant pour „ ainſi dire que ſimple particulier, les articles que ce Monarque propoſoit; „ & moi, Gonfalonier, j'aurai traité pour réduire en ſervitude cette même „ ville avec mes parens, mes amis & mes concitoyens qui m'honorent? „ Quelle apparence que le fils de Pierre Capponi, pouvant vivre libre & „ d'une maniere à jamais glorieuſe pour lui & pour tous ceux de ſon ſang, „ ait cherché à mourir eſclave, & deshonoré pour toujours avec eux?

„ Mais à quels excès violens ſe portent mes ennemis? Pourquoi ces cris „ confus qui retentiſſent dans tous les coins de la ville? Que veut cette „ troupe de ſéditieux? Pourquoi faire armer la milice, s'emparer du Pa- „ lais, en fermer & barricader la porte? On ameute, on excite au tumul- „ te ceux qu'on met ici pour empêcher qu'il n'y en ait. De jeunes furieux „ errent dans ce Palais, devant les chambres de la Seigneurie & devant la „ mienne, avec des armes aſſez mal cachées ſous leurs habits pour qu'on „ les apperçoive. Que ſignifient ces cris inſolens, abominables, impies „ pour les Peuples les plus barbares, *Qu'on le jette, qu'on le jette par les fe- „ nêtres*? Eſt-ce-là l'équité & la prudence qui doivent régler les jugemens „ d'un Peuple libre & ſage? Il n'a pas tenu à mes délateurs que je ne fuſſe „ ſacrifié moi & mon fils, au milieu de ce tumulte qu'ils avoient excité. „ Sans la protection du ciel & de quelques citoyens zélés qui me garantirent „ de leur fureur, j'aurois été mis en pieces dans ce Palais & dans ma cham- „ bre même. Hommes inconſidérés, que la paſſion aveugle, quel terri- „ ble exemple euſſiez-vous donné à vos concitoyens? N'avez-vous donc „ aucun beſoin de l'appui des loix que vous violez ſi indignement, & com- „ ment oſerez-vous les réclamer après les avoir mépriſées. Ignorez-vous „ donc que ce ſont les loix & non les armes qui gouvernent? Ignorez-vous „ quelle peine mérite celui qui ſouleve le Peuple & arme la jeuneſſe? Le „ jeune téméraire que vous avez condamné à perdre la tête, en avoit-il „ fait autant que vous? Vous euſſiez maſſacré un Gonfalonier dans le Pa- „ lais de la Seigneurie, comme ſi la perſonne des Magiſtrats n'étoit pas „ doublement ſacrée & inviolable. Mais je ne veux point les rendre o- „ dieux, ni détourner ſur eux les coups dont ils ont voulu m'accabler. Je „ me contenterai de dire que ſi le bien de cette République leur étoit à „ cœur, comme ils le publient, ils ne l'auroient pas miſe dans un péril ex-

Section IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

„ trême, pour assouvir leur rage ou satisfaire l'ambition d'autrui. Car leur „ objet est peut-être moins de me perdre que de s'emparer du Gouvernement. Si cela est, je crains bien que Florence ne soit bientôt esclave. „ N'est-ce pas là vouloir la remettre au pouvoir du Pape ?

„ Cependant je vais être jugé, Magnifiques Seigneurs; toute la ville „ attend votre jugement, mais avec des sentimens bien différens. Les uns „ se disposent à me voir expirer dans ce Palais, & prétendent que je sois „ mis à mort contre toute justice. Les autres ne peuvent souffrir que la „ raison soit opprimée par la force, & se préparent à l'empêcher. Il me „ semble déja entendre le bruit des armes, voir le sang ruisseler, les mai- „ sons & les Eglises en proie aux flammes. Ainsi l'amour de la patrie me „ force à vous recommander la justice de ma cause, lorsque mon inno- „ cence & votre équité ne me permettent pas de douter que vous ne pro- „ nonciez en ma faveur (*).

Capponi est absous.

Il y eut un profond silence dans l'assemblée, durant tout le tems que Capponi parla, & même quelque tems après qu'il eut cessé de parler. L'assurance modeste de l'accusé, la solidité de ses raisons, la crainte d'une sédition prête à éclater firent les plus favorables impressions sur les Juges. Gherardi, ce membre de la Seigneurie qui avoit produit la lettre, lettre absolument supposée, comme on l'apprit dans la suite, étonné de voir Capponi si différent de ce qu'il s'étoit montré la premiere fois qu'il avoit comparu, demeura comme interdit; il crut voir chacun le regarder de mauvais œil, craignit pour sa personne, & n'osa se porter de nouveau pour délateur, quoiqu'il fut l'objet de presque toute la harangue qu'il venoit d'entendre. Il dut s'estimer trop heureux que la noirceur de cette intrigue n'eût pas été publiquement dévoilée. L'affaire mise en délibération, il ne se trouva pas une voix contraire à l'accusé. Il fut unanimement absous de tout soupçon de trahison; on l'obligea seulement de donner une caution de trente mille florins, pour assurance qu'il ne sortiroit point de cinq ans des Etats de la République. Il sortit du Palais & fut reconduit chez lui en pompe par deux membres de la Seigneurie au milieu d'un cortege nombreux de parens, d'amis & de citoyens de tout état, plus triomphant que le jour qu'il avoit pris possession de la dignité de Gonfalonier. Huit jours après, il se retira dans ses terres, seul avec sa femme & un domestique, ne se mêlant que le moins qu'il put des affaires d'Etat, afin d'ôter tout lieu aux soupçons.

Brufcioli accusé de Luthéranisme est banni pour deux ans.

Le jugement rendu à son sujet fut généralement approuvé. Le parti qui lui étoit contraire se trouvoit parvenu à sa principale fin, par sa déposition: sa haine parut satisfaite. Le nouveau Gonfalonier, fort inférieur à tous égards à son prédécesseur, quoiqu'il ne fut pas tout-à-fait sans mérite, cherchoit à se faire des amis de tous les citoyens: c'étoit le moyen de n'en avoir aucun dans ces tems de faction. Cependant la modération & la sagesse qu'il fit paroître, dans un jugement prononcé contre Antoine Bruscioli, citoyen distingué, accusé d'hérésie, disposa les esprits en sa faveur, dès le commencement de sa Magistrature. Ce Bruscioli, passoit pour Lu-

(*) Cette apologie est plus longue dans Varchi, je l'ai abregée en la traduisant, sans néanmoins en rien retrancher d'essentiel. Voy. *Benedetto Varchi Libro ottavo della Fiorentina Storia.*

SECTION IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

thérien parcequ'il étoit hautement déclaré contre les gens d'Eglise. Il disoit assez publiquement qu'ils étoient la peste des villes, à charge à l'Etat sans lui être d'aucune utilité; qu'ils contribuoient plus que personne à la ruine des Républiques, témoin Savonarole; qu'ils absorboient tous les legs qui se faisoient autrefois à l'Etat pour ses différens besoins, & que se moquant des pieux Testateurs de qui ils les tenoient, ils les employoient à nourrir leur fainéantise & souvent leur intempérance, au lieu de travailler de leurs mains, suivant la premiere institution de l'ordre monastique. Ces propos exciterent le ressentiment de tous les Religieux, & surtout des Dominicains qu'il avoit principalement en vue. Ils invectiverent contre lui, & le persécuterent au point que l'un d'eux, après en avoir fait une peinture affreuse en chaire, ajouta que les Bruscioli n'étoient bons qu'à être brûlés. Comme il y a toujours des hypocrites prêts à seconder la haine des moines, & qu'alors la Seigneurie étoit presque toute composée de gens qui donnoient beaucoup dans les rêveries de Savonarole, Bruscioli fut arrêté. Ses dénonciateurs joignirent à l'accusation d'hérésie, celle de crime d'Etat, de trahison, de mépris pour les loix & le Gouvernement, imputations calomnieuses qui furent reconnues pour telles. On vouloit l'appliquer à la question, & procéder criminellement contre lui. Ses amis, du nombre desquels étoit le Gonfalonier, le servirent si bien qu'il fut seulement banni des Etats de la République pour deux ans, sans aucune sorte de flétrissure par un décret qui disoit vaguement que c'étoit pour bonnes raisons.

Défaite des François. Le Pape fait son accommodement avec l'Empereur.

Sur ces entrefaites les troupes de l'Empereur gagnerent une nouvelle victoire sur celles du Roi de France, à Landriano, place à douze milles de Milan, entre le chemin de Lodi & de Pavie. Le Comte de St. Pol, qui commandoit les dernieres, fut fait prisonnier & conduit au château de Milan. Cet événement consterna les Florentins & acheva de déterminer le Pape à conclure son accommodement avec l'Empereur, dans la crainte que de nouveaux succès ne rendissent ce Prince plus difficile sur les conditions. La déposition de Capponi lui servit de prétexte pour lever le masque, & montrer à découvert quelles étoient ses vues sur Florence. La lettre produite par Gherardi avoit été jettée sous les pas du Gonfalonier par François Valori qui l'avoit reçue des Ministres du Pape. Ce Pontife voyant que Capponi l'amusoit depuis près de deux ans, voulut essayer de semer la discorde parmi les citoyens, & voir l'effet que cette lettre produiroit: pour prendre ensuite le parti qui lui sembleroit le plus convenable pour se rendre Maître de Florence. Il jugea que, pour parvenir à la Souveraineté de cette ville & l'assurer à perpétuité à sa maison, il avoit besoin de la protection & des armes de l'Empereur. Charles V. qui desiroit avec passion de passer en Italie & de s'y faire couronner, jugeant l'amitié de Clément nécessaire à l'exécution de ce dessein se montra prêt à lui accorder tout ce qu'il demanderoit; & l'événement fit voir combien le Pape profita de ces dispositions de l'Empereur. Le Traité, si longtems négocié, se conclut enfin à Barcelone, & presqu'entiérement à l'avantage de Clément.

Traité de Barcelone.

Les articles portoient qu'il y auroit paix & alliance perpétuelles entre le Pape & l'Empereur: Qu'en considération du mariage stipulé ci-après, & pour le repos de l'Italie, l'Empereur rétabliroit l'illustrissime Maison de Medicis

dicis dans sa premiere grandeur, en mettant le fils de Laurent de Medicis (*a*) en possession de l'autorité dont elle jouissoit à Florence avant son exil, à condition de lui rembourser les frais qu'il seroit obligé de faire à cette occasion, lesquels seroient réglés entre le Pape & ce Prince: Qu'il feroit tous ses efforts pour faire rendre au St. Siege, le plutôt qu'il pourroit, soit par les armes, soit par d'autres voies, Cervie, Ravenne, Modene, Reggio & Rubiere, sans préjudice des droits respectifs de l'Empire & du St. Siege: Que si le Pape demandoit que l'Empereur, en qualité d'avoué, de protecteur & de fils aîné du St. Siege, l'aidât de ses forces à soumettre Ferrare, ce dernier lui fourniroit tous les secours qui seroient en son pouvoir, qu'au reste ils conviendroient l'un & l'autre des choses nécessaires à cette expédition suivant les circonstances: Qu'ils régleroient aussi comment l'affaire de François Sforce pourroit se décider par des juges non suspects; que si l'accusation intentée contre lui, se trouvoit fausse, il seroit rétabli dans le Duché de Milan; & que, s'il étoit coupable, l'Empereur, quoique maître de disposer de ce Duché, ne le feroit néanmoins que par les conseils & de l'aveu du Pape, & n'en donneroit l'investiture qu'à un sujet agréé de Sa Sainteté, & qui seroit propre à maintenir le repos de l'Italie: Que l'Empereur & Ferdinand, Roi de Hongrie, son frere, ne négligeroient rien pour ramener les hérétiques au sein de l'Eglise, & que le Pape emploieroit de son côté les remedes spirituels: mais que s'ils s'opiniâtroient dans l'erreur, ces deux Princes mettroient la force en œuvre, & que dans ce cas le Pape engageroit de tout son pouvoir les autres Princes Chrétiens à les seconder dans cette entreprise, chacun selon ses forces: Que l'Empereur obtiendroit de Ferdinand que, durant la vie du Pape & deux ans après, le Milanés tirât son sel de Cervie, conformément au Traité conclu entre l'Empereur & Léon X, & confirmé par la derniere investiture du Royaume de Naples; sans néanmoins approuver le Traité fait avec la France, & sans préjudice des droits de l'Empire & du Roi de Hongrie: Que l'armée Impériale du Royaume de Naples auroit un libre passage par les Etats du St. Siege: Que Sa Sainteté couronneroit l'Empereur; Qu'après la restitution des places mentionnées ci-dessus, elle donneroit à l'Empereur l'investiture du Royaume de Naples, se réservant la Haquenée blanche pour toute redevance & toute reconnoissance de Souveraineté: Qu'après le passage de Charles en Italie, Clément & ce Prince auroient une entrevue où l'on traiteroit de la pacification de l'Italie, & de la paix du monde chrétien; que l'on se rendroit de part & d'autre tous les honneurs d'usage en pareille occasion: Que le Pape & l'Empereur ne pourroient faire ni exécuter aucun nouveau Traité contraire à la présente alliance, du moins par rapport aux affaires d'Italie, & qu'ils renonçoient à tous engagemens opposés: Que les Vénitiens pourroient accéder au présent Traité, à condition d'évacuer toutes les places qu'ils occupoient dans le Royaume de Naples, de remplir toutes les obligations de leur dernier Traité avec Charles V & Ferdinand, & de rendre Cervie & Ravenne; le Pape & l'Empereur se réservant de s'expliquer sur les dommages, intérêts & restitution de fruits qu'ils

(*a*) Alexandre, fils naturel de Laurent.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

prétendoient à cet égard: Que le Pape & l'Empereur ne pourroient accorder leur protection réciproquement à leurs sujets ou vassaux, que pour raison de Souveraineté directe, & que tout autre engagement de cette nature seroit censé nul dans un mois. Enfin pour affermir cette alliance par une autre plus étroite encore, l'Empereur promit de donner en mariage Marguerite, sa fille naturelle, au jeune Alexandre de Medicis, neveu du Pape, avec vingt mille ducats de revenu, savoir douze mille dans le Royaume de Naples, & le titre de Duc ou de Marquis, & huit mille ailleurs.

Articles secrets.

Il y eut encore des articles secrets, dans lesquels Clément, à l'exemple d'Adrien, permit à l'Empereur & à Ferdinand de se servir de la quatrieme partie des revenus ecclésiastiques de leurs Etats, pour se défendre contre les Turcs: le Pape accordoit aussi à l'Empereur une Croisade aussi ample que celle qu'il avoit obtenue de Jules II & de Léon X. Il s'obligeoit enfin de donner l'absolution à tous ceux qui avoient outragé le St. Siege dans Rome & ailleurs, ou qui avoient participé directement ou indirectement à ce qui s'étoit fait contre la Majesté Pontificale (a).

Conduite dissimulée de François I. envers ses Alliés.

Lorsqu'on apprit à Florence la nouvelle & la teneur de ce Traité; lorsqu'on y apprit encore que Doria avoit fait voile de Gênes vers Barcelone avec quatorze galeres bien équipées pour y aller prendre l'Empereur & le conduire en Italie, on ne douta plus que la République, ne fût à la veille d'éprouver les malheurs sans fin que l'on n'avoit envisagés jusqu'alors que dans le lointain. Encouragés néanmoins par leur Gonfalonier, & les assurances reitérées de la protection du Roi de France, les Florentins se disposerent à se défendre de toutes leurs forces; & Doria leur ayant fait dire que s'ils vouloient envoyer un Ambassadeur à Charles V, avant qu'il partît de Barcelone, il feroit tout son possible pour ménager leur accommodement avec ce Prince, que le moment étoit favorable, qu'il étoit important de le saisir, ils se refuserent à son invitation, protestant qu'ils ne consentiroient jamais à entrer dans une alliance où le Pape, leur ennemi capital, étoit engagé. Ils comptoient sur le Roi de France, & ce Monarque n'agissoit pas de bonne foi avec eux. Lorsqu'il publioit hautement que l'amour de ses fils ne le porteroit jamais à rien faire qui fût contraire à ses engagemens avec ses Alliés; lorsqu'il promettoit en particulier aux Florentins qu'il ne les abandonneroit jamais, que jamais il ne feroit d'accommodement sans eux; lorsqu'il faisoit espérer aux Venitiens, que si l'Empereur passoit en Italie, il s'y montreroit aussi avec une puissante armée, lors même qu'il envoyoit en Italie, où se trouvoit déja le Vicomte de Turenne, l'Evéque de Tarbes pour renouveller la Ligue, & convenir des conditions d'une maniere plus particuliere; il cherchoit à amuser les Puissances confédérées, & sur tout le Roi d'Angleterre, afin de ne se pas trouver sans secours, si la paix générale ne se concluoit pas, & de travailler avec plus d'aisance & de sureté à sa paix particuliere. Il étoit excedé de la guerre malheureuse qu'il faisoit, il sentoit que plus il attendroit moins le traité qui devoit la suivre lui seroit favorable. Brûlant d'ailleurs du desir de ravoir ses fils, sollicité sans cesse par sa mere, il avoit entamé une négociation secrete avec l'Empereur.

(a) Guichardin, Liv. XIX. §. 23.

Les conférences se tenoient à Cambrai où la mere du Roi s'étoit rendue de sa part, & Marguerite d'Autriche Gouvernante des Pays-Bas de la part de Charles V.

Négociation de Cambrai.

La négociation se pressoit: les deux Princesses travailloient assiduement avec les Ministres qu'on leur avoit donnés pour les aider. François I se rendit à Compiegne, afin d'être plus à portée de Cambrai, & qu'au cas qu'il survint des difficultés, il lui fût plus aisé de les faire cesser promptement. Le Cardinal Evêque de Londres & le Duc de Suffolk se trouvoient au congrès pour le Roi d'Angleterre; le Pape y avoit le Cardinal Salviati Légat, l'Evêque de Vaison son Majordome, & l'Archevêque de Capoue. Les confédérés y avoient leurs Ambassadeurs, mais on leur cachoit le secret des conférences, & pour les mieux tromper on leur en faisoit de faux rapports.

Le Traité étoit prêt de se conclure lorsque la nouvelle de la reconciliation du Pape & de l'Empereur arriva à Cambrai. Elle fit naître des difficultés qui rompirent les conférences. La mere du Roi eut honte de voir les Alliés si inhumainement sacrifiés, & ne voulant plus entendre à aucun arrangement si l'on ne modifioit l'article qui les regardoit, sur tout les Florentins à qui l'on avoit fait tant & de si belles promesses, elle donna ses ordres pour le départ; mais les prieres du Roi son fils, l'adroite politique de Salviati, & sur tout les subtilités & les souplesses de l'Archevêque de Capoue, acheverent de la gagner, & de lui faire goûter ce qui répugnoit à sa droiture: elle consentit de rester & de finir. La paix fut conclue & publiée le 5 d'Août dans la Cathédrale de Cambrai.

Paix de Cambrai.

Les principales conditions de ce Traité qui occasionna depuis plusieurs guerres considérables, & qui mettoit l'Italie toute entiere à la direction de l'Empereur, furent, Que le Roi de France payeroit à l'Empereur deux millions pour la rançon de ses fils, savoir douze cens mille livres comptant; cinq cens mille qui seroient hypothequés sur les biens de Vendôme & autres, du revenu en tout de vingt-cinq mille ducats par an; & trois cens mille que l'on compteroit au Roi d'Angleterre à l'acquit de Charles: Que la redevance de dix mille ducats que certaines terres de l'Empereur payoient tous les ans à la France pour quelques salines, seroit éteinte pour toujours; Que le Roi de France renonceroit sans réserve à tous ses droits sur Naples, Milan, Gênes, Asti & généralement sur quelque portion de l'Italie que ce fût, qu'il ne se mêleroit point des affaires de l'Allemagne, ni de favoriser aucun Prince de l'Empire, au préjudice de l'Empereur, qu'il se dépouilleroit de ses prétentions sur la Flandre & l'Artois, & d'une maniere expresse de celles qu'il pourroit avoir sur Tournai & sur Arras: Que, quarante jours après la publication de la présente paix, & la ratification d'icelle, il évacueroit toutes les places dont il s'étoit emparé dans le Royaume de Naples & le Milanés; qu'il sommeroit les Vénitiens de restituer de leur côté les villes de la Pouille, & qu'en cas de refus de leur part, il leur déclareroit la guerre, fourniroit trente mille écus par mois à l'Empereur pour l'aider à les reprendre, & enverroit sur les côtes de Naples une Escadre de douze galeres, de quatre navires & d'autant de Galions, payés pour six mois: Qu'à l'égard des galeres prises à Portofino, le Roi rendroit

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

celles qui exiſtoient encore, & payeroit la valeur des autres, déduction faite néanmoins du prix des vaiſſeaux enlevés à la France par Doria ou par d'autres Officiers de l'Empereur: Que le procès fait au Connetable de Bourbon ſeroit annullé, ſa mémoire réhabilitée, & ſes biens rendus à ſes héritiers; qu'on rendroit auſſi tous les biens confiſqués à l'occaſion de la derniere guerre, ſoit aux perſonnes même, ſoit à leurs héritiers.

Puiſſances compriſes dans le Traité.

Le Pape fut le premier compris dans ce Traité, l'Empereur & le Roi de France promettant de le maintenir dans ſes premieres prérogatives, & de faire tout leur poſſible pour que les places uſurpées ſur le St. Siege, fuſſent rendues. Le Duc de Savoye y fut auſſi nommé d'une maniere générale parmi les vaſſaux de l'Empire. On ajouta que, ſi la Seigneurie de Veniſe & celle de Florence vouloient être compriſes dans le Traité, elles termineroient dans l'eſpace de quatre mois leurs différends avec l'Empereur; & que le Duc de Ferrare régleroit les ſiens avec le Pape, s'il vouloit participer à la même paix: clauſe qui en excluoit tacitement ces Puiſſances; Enfin tous ces articles devoient être ratifiés par les Etats de la France, & les fils du Roi ne devoient lui être rendus que lorſqu'il auroit ſatisfait à ceux qui le regardoient (*a*).

Article ſecret.

Un article ſecret portoit que François I. épouſeroit la Princeſſe Eléonore; que, s'il en avoit des enfans mâles, le Duché de Bourgogne demeureroit à la Couronne, qu'autrement cette Province retourneroit à l'Empereur.

Si quelque choſe étoit capable de conſoler les Alliés de ſe voir abandonnés & ſacrifiés d'une maniere ſi odieuſe, c'étoit la honte éternelle dont ſe couvroit François I. Ce Traité étoit beaucoup plus honteux pour lui que celui de Madrid, & l'on peut dire qu'il porta le premier la peine de ſa mauvaiſe foi, puiſque s'il ſe fut entendu avec les Puiſſances confédérées pour obtenir une paix commune, il eſt à croire qu'il auroit eu de meilleures conditions. Quoiqu'il en ſoit, il eut lui-même tellement honte de ſa conduite à leur égard, que s'étant rendu à Cambrai, auſſi-tôt après la concluſion de la paix, il évita ſous divers prétextes durant pluſieurs jours, de voir leurs Miniſtres, & lorſqu'il ne put plus différer de leur donner audience, il eut recours à de vaines excuſes, & tâcha de les appaiſer par des promeſſes qu'il n'exécuta point. Lorſque ſes fils lui furent rendus, il montra de nouveau combien il avoit mis de diſſimulation dans le Traité, en reprenant aux héritiers du Connetable, les biens qu'il venoit de leur reſtituer, & en refuſant de rendre au Prince d'Orange les biens qu'il lui avoit confiſqués pendant la guerre. Tel étoit le Prince auquel les Florentins s'étoient confiés. François I. s'étoit montré grand & généreux dans d'autres occaſions; & il faut ſans doute imputer ſa conduite à la néceſſité des conjonctures. Mais qu'eſt-ce qu'une vertu qui dépend des tems & des circonſtances?

Les Florentins abandonnés par le Duc de Ferrare;

Les Florentins abandonnés par le Roi de France, le furent encore par le Duc de Ferrare; on a vu qu'ils avoient pris ſon fils à leur ſervice, & ce jeune homme brûloit d'envie de ſe ſignaler en leur faveur. Ils firent ſignifier au Duc que ſon fils aîné, nommé Général des Troupes de la Républi-

(*a*) Guichardin, même Livre §. 24.

que eût à se préparer à se mettre en campagne; en même tems ils donnerent ordre de remettre au pere, trois mille cinq cens ducats, qu'ils s'étoient obligés de lui payer, pour soudoyer mille fantassins destinés à la garde de la personne du jeune Prince, lorsqu'il marcheroit. Le Duc reçut cette somme; mais oubliant bientôt les promesses qu'il avoit faites pour lui & pour son fils, il ne vouloit point qu'il partît, soit crainte du Pape, soit appréhension de déplaire à l'Empereur, soit quelqu'autre raison secrete qu'il cachoit sous diverses excuses, contre sa foi & son serment. A la demande de l'un & de l'autre, il rappella de Florence son Ambassadeur; & peu après, il osa envoyer de l'artillerie au Pape, & deux mille pionniers au camp de l'Empereur devant les murs de cette ville qu'il avoit juré de protéger. Son fils, dont la politique n'avoit point encore corrompu la droiture naturelle, fut si fort indigné des procédés du Duc, qu'il fut sur le point de s'enfuir & d'aller remplir les engagemens que son pere avoit pris pour lui. Les Florentins, outrés de dépit, firent dire à Alphonse par leur Ambassadeur, qu'ils n'acceptoient point ses services volontaires convenus pour l'année suivante, & que dès que sa cavalerie auroit servi tout le tems qui restoit de l'année présente, on la lui renverroit.

Est mal servie par les Vénitiens;

La République ne fut guere mieux servie par les Vénitiens. On les fit prier instamment & à diverses reprises d'envoyer quelques Troupes ou quelque argent, conformément à ce que leurs promesses & leurs propres intérets exigeoient d'eux. Ils se contenterent d'exhorter ceux de Florence à avoir bon courage, à se préparer à une défense vigoureuse, ajoutant qu'on ne les abandonneroit pas au besoin.

Ne se laissent point décourager.

Tant de revers & de coups imprévus ne purent abattre le courage de ces fiers Républicains. Réduits à eux seuls, ils envoyerent visiter toutes les Places qu'ils avoient dessein de garder; on en répara les fortifications, on y mit des garnisons suffisantes; on fit élever des forts en divers endroits, porter des munitions & tout ce qui étoit nécessaire, par tout où le besoin le demandoit. On s'assura du Bourg Saint-Sepulcre; d'Arezzo, Cortone, Pise, Pistoie, & de quelques autres Places justement suspectes, & l'on exigea d'elles des ôtages assez considérables pour les retenir dans la fidélité. On savoit que depuis que Malatesta, qui avoit la souveraineté de Perouse, s'étoit retiré du service du Pape pour faire cause commune avec les Florentins, le Pontife ne cessoit de le faire solliciter, employant toutes sortes de voies, pour le corrompre. Malatesta inébranlable avoit constamment rejetté ses propositions, quoiqu'il sût bien que la situation de Perouse l'exposoit aux premieres attaques des armées combinées du Pape & de l'Empereur, & que surement les premieres hostilités tomberoient sur lui. Pour l'affermir dans son généreux attachement, la République, lui envoya un Ambassadeur, Bernard de Verra Zano, qui lui fit part des préparatifs que l'on faisoit, lui demanda ce dont il pouvoit avoir besoin pour la sureté de sa ville, & l'exhorta de la maniere la plus vive à ne point prêter l'oreille aux promesses trompeuses de Clément.

L'Empereur passe en Italie.

Cependant Charles V arriva à Gênes, sur les galeres de Doria, le 12 d'Août. Il y fut reçu par les neveux du Pape. La nouvelle de son arrivée allarma toutes les Puissances d'Italie & sur tout les Florentins, & quoi

SECTION IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

qu'ils fussent déterminés à défendre leur liberté, jusqu'à la derniere goutte de leur sang, ils crurent néanmoins devoir lui envoyer des Ambassadeurs, seulement par honneur, pour le feliciter de son arrivée en Italie. Leurs instructions portoient qu'ils ne feroient aucune mention de leurs démêlés particuliers avec le Pape, qu'ils ignoreroient le premier article du Traité de Barcelone; qu'ils salueroient l'Empereur de la part de la République, & le supplieroient de protéger leur liberté & leur nouvelle forme de Gouvernement qui n'étoit que le rétablissement de l'ancienne. Le Pape voulut les prévenir, & fit tout ce qu'il put pour empêcher l'Empereur de leur donner audience. Ils l'obtinrent néanmoins. Pierre Capponi, le Gonfalonier déposé, étoit chef de l'Ambassade & portoit la parole. Il dit qu'ils étoient venus, comme enfans de l'Empire, affectueux & soumis, faire la révérence à Sa Majesté Impériale, de la part de leur République, & prendre part à la joie commune de l'Italie qui attendoit une paix générale de sa presence & de sa bonté augustes: qu'ils lui demandoient pardon de tout ce que le Peuple de Florence, forcé par la nécessité de defendre sa liberté, avoit pu faire contre elle: que leurs concitoyens étoient desormais disposés à faire tout ce qu'elle exigeroit de leur soumission: qu'ils mettoient leurs vies & leur liberté sous sa protection: le suppliant de leur permettre de vivre selon leurs loix; parce qu'à l'exemple des Sagontins ils étoient résolus de se sacrifier avec leurs femmes & leurs enfans, plutôt que de rentrer sous le joug de la servitude; qu'ils espéroient de la miséricorde du tout puissant, ainsi que de la justice & de la bonté de Sa Majesté Impériale, qu'ils ne seroient pas réduits à cette extrémité; que parmi les faits éclatans & nombreux qui illustroient son regne, celui d'avoir maintenu dans son ancienne liberté, une ville puissante & magnifique, qui réclamoit sa protection, ne seroit pas le moindre.

Lui envoie des Ambassadeurs.

Succès de cette Ambassade.

L'Empereur, résolu de tenir ses engagemens avec le Pape, suivant la teneur du dernier Traité, leur répondit qu'il falloit commencer par réparer l'honneur de Sa Sainteté, en rétablissant les Medicis dans Florence; & que c'étoit à elle qu'il les renvoyoit. Ils eurent divers entretiens avec le Chancelier. Mais celui-ci qui attendoit à toute heure le chapeau de Cardinal, étoit entiérement dévoué à Clément. Il traita Florence comme Fief de l'Empire, dit que ses citoyens en envoyant des Troupes à Lautrec, avoient perdu tous leurs privileges, & conséquemment leur liberté; que si cependant ils se soumettoient au Pape, ce Pontife pourroit obtenir de l'Empereur qu'il leur pardonnât leur félonie. Ces paroles étoient sans doute dictées par le Pape. Les Ambassadeurs eurent beau répliquer que Florence avoit toujours été libre, & que les Medicis n'avoient aucun droit à la souveraineté de cette République, on leur dit que la possession étoit un commencement de droit, & que l'honneur de Sa Sainteté exigeoit le rétablissement des Medicis dans Florence, dont on les avoit chassés en abusant indignement de la disgrace du Pape, pour faire cet affront à sa maison. Les Ambassadeurs demanderent une seconde audience, & ils l'obtinrent à force d'argent. Elle leur fut moins favorable que la premiere. Charles leur déclara qu'il étoit résolu de ne rien traiter de ce qui concernoit ses intérêts particuliers, que les différends entre Sa Sainteté & Florence ne fussent ac-

commodés: qu'ainſi il ne pourroit les entendre juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu de leurs concitoyens, un plein pouvoir pour traiter ce premier objet. Ce plein pouvoir arriva, mais il portoit que la liberté de Florence devoit être garantie ſur toutes choſes. L'Empereur l'ayant ſu, les fit congédier, ſans vouloir les écouter davantage (*a*).

Section IX. *Hiſtoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *juſqu'à l'an* 1531.

Tel fut le ſuccès de cette Ambaſſade: elle ne pouvoit en avoir d'autre vu les circonſtances, & eu égard à la qualité de ceux qui la compoſoient. Les Florentins firent une grande faute de ſe tant preſſer d'envoyer des Ambaſſadeurs à Charles V, c'étoit montrer la foibleſſe de la République, & témoigner une crainte qui ne pouvoit qu'accroître la fierté de ce Prince & les mauvaiſes diſpoſitions du Pape. D'ailleurs Capponi étoit-il propre pour une telle commiſſion, après l'offenſe qu'il avoit reçue de ſes concitoyens, & en le choiſiſſant devoit-on lui donner pour adjoints des hommes d'un différent parti? Il arriva qu'ils ne firent rien de concert, & qu'ils ne s'accorderent pas même dans les rapports qu'ils firent à la République. Une troiſieme faute fut d'avoir envoyé cette Ambaſſade ſans conſulter les Alliés qui s'en offenſerent & prirent de là occaſion d'abandonner ouvertement les Florentins. La Ligue, toute foible qu'elle étoit, auroit encore pu faire un mauvais parti à l'Empereur, ſi les confédérés euſſent agi d'intelligence. L'Evêque de Tarbes, qui ſe trouvoit à Florence, au retour des Ambaſſadeurs, ne fut pas le dernier à ſe plaindre, diſant que, quoique le Roi, ſon Maître, eût fait la paix il n'en étoit pas moins diſpoſé à la guerre, qu'il auroit tiré les Florentins de tout embarras, s'ils euſſent tenu ferme, & que ſi deſormais on les abandonnoit, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Il eſt ſûr que les dernieres inſtructions envoyées à Capponi & aux autres, tendoient à un accommodement avec l'Empereur, que l'on avoit fait cette démarche ſans le conſentement des Vénitiens & des autres Alliés, & que ſi cet accommodement n'eût pas lieu, ce ne fut pas la conſidération de la Ligue qui l'empêcha, mais que ce fut uniquement parce que les Florentins ne purent pas l'obtenir tel qu'ils le demandoient. C'en étoit aſſez pour autoriſer les Vénitiens à les abandonner & à chercher de leur côté à faire leur paix particuliere.

Fautes des Florentins.

Tout réuſſiſſoit au gré du Pape: la ruſe & la force le ſervoient également; & toutes ſortes de moyens lui ſembloient bons pour parvenir au recouvrement de Florence. Travaillé de la gravelle, dont il ſouffroit cruellement, il faiſoit courir le bruit que les Florentins l'avoient fait empoiſonner. Ce prétendu poiſon étoit quelques petites pierres qu'il rendit: ſes douleurs ceſſerent & il fut guéri. Il fit arreter ſur les terres de l'Egliſe deux Agens des Malateſta, qu'il fit appliquer à la torture, & retint priſonniers à Forli. Il fit arrêter auſſi un exprès que les Florentins envoyoient en diligence, avec trois mille ducats pour la levée de mille fantaſſins, à l'Abbé de Farfa qu'ils avoient pris à leur ſolde avec deux cens chevaux. Il relâcha néanmoins l'exprès & l'argent, l'Abbé de Farfa ayant pris un de ſes Légats qu'il ne voulut jamais rendre, avant que l'exprès des Florentins ne lui eût rapporté les trois mille ducats. Le Pape étoit vivement piqué de ce que les Florentins, ayant envoyé des Ambaſſadeurs à l'Empereur, n'euſ-

Animoſité du Pape.

(*a*) Varchi Libro nono.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

fent pas daigné faire la même chofe à fon égard. Il étoit dans une difpofition où tout pouvoit aifément l'aigrir & enflammer fon reffentiment. Dans l'excès de fon animofité accrue par fon ambition, il fe figuroit la réduction de Florence comme une conquête aifée, & ne doutoit pas qu'à l'approche de l'armée ennemie la République ne demandât à s'accommoder. Il fe trompoit. Les Florentins étoient réfolus de fe défendre jufqu'à la derniere extrémité, & avant que d'attaquer Florence, au moins que de le faire avec fuccès, il falloit fe rendre maître de plufieurs Places de fon territoire determinées auffi à lui oppofer une vigoureufe réfiftance. Il devoit favoir auffi qu'obligé de fe fervir, pour cette expédition, des troupes & des Généraux de l'Empereur, il ne falloit pas fe flatter d'en être fervi avec un zele & une célérité égales à la refolution d'un Peuple qui combattoit pour fa liberté, & dont l'innocence & les malheurs touchoient ceux-même qu'on employoit à les fubjuguer.

Le Prince d'Orange s'abouche avec le Pape pour l'expédition de Florence.

Le Prince d'Orange avoit ordre de l'Empereur, de marcher à la premiere demande du Pape, de fuivre fes intentions, & de concerter avec Sa Sainteté toutes les opérations. Pour cet effet il fe rendit à Rome, après avoir fait les difpofitions néceffaires pour raffembler promptement l'armée. Il étoit indifpofé contre le Pape, parce qu'il l'avoit fruftré de l'efpérance d'époufer Marguerite fille naturelle de l'Empereur promife par le Traité au neveu de ce Pontife: ce qui rallentit l'activité de ce Général, & ne contribua pas peu à donner aux Florentins le tems de mettre leur ville en état de foutenir un long fiege. Le Pape & le Prince eurent beaucoup de peine à convenir enfemble de ce qu'il étoit le plus expédient d'entreprendre. L'avarice du Pape le portoit à ne vouloir pas entrer dans les frais de l'expédition; du moins il prétendoit ne rien payer avant l'arrivée de l'Empereur. Le Prince d'Orange ne pouvoit fouffrir de le voir procéder avec tant d'économie dans une entreprife dont il devoit recueillir tout l'avantage. Après bien des conteftations il en obtint trente mille florins pour le préfent, avec promeffe de quarante mille dans peu, & il fut réfolu qu'il attaqueroit l'Etat de Florence, commençant néanmoins par Peroufe & fon domaine qui étoit comme la clef du Florentin.

Siege de Spello.

Conformément à ces conventions, le Prince d'Orange raffembla fon armée entre Foligno & Spello, aux frontieres du Péroufin, s'empara de Monte-Feltro & de Bevagna, & avec 6000 hommes partie Allemands & partie Italiens, il vint mettre le Siege devant Spello. Malatefta avoit fait fortifier cette place, & les Capitaines chaffés de Monte-Feltro & de Bevagna venoient d'y entrer. Elle étoit défendue par une garnifon de plus de 500 hommes de pied, & de 20 chevaux, fous le commandement de Léon Baglione frere naturel de Malatefta. Le Prince d'Orange fit fommer les habitans de fe rendre. Le Commandant lui fit répondre que s'il vouloit avoir la Place, il falloit qu'il la gagnât. Là-deffus, le Prince ordonne l'affaut, la nuit même. Il fut violent; les affiégés le foutinrent avec tant de bravoure qu'ils forcerent les ennemis de fe retirer avec perte, & leur enleverent leurs échelles. Le jour précédent un Capitaine avec cent arquebufiers, les avoit chaffés des fauxbourgs, & mis fi fort en defordre, en leur tuant beaucoup de monde, que fi les cavaliers l'euffent fecondé, il les auroit entiérement défaits.

Cette

Cette résistance fit prendre un autre parti au Prince d'Orange. Il envoya en plein jour, Jean d'Urbin ou d'Urbina, son Lieutenant Général, pour reconnoître la Place, & voir l'endroit où il conviendroit le mieux de placer les batteries. Cet Officier, le meilleur de l'infanterie Espagnole, exécuta cet ordre aussi imprudent que périlleux, qui lui coûta la vie. On lui tira d'une tour, devant la porte de la ville, un coup de grosse arquebuse, dont il eut la cuisse cassée. Il se fit porter à Foligno où il mourut peu de jours après. Le Général de l'Empereur désespéré de la mort d'un si brave Officier, dressa ses batteries contre la tour d'où étoit venu le coup & la fit battre avec furie. Dès les premieres volées, le Commandant demanda à capituler. Le vainqueur accorda la vie à la garnison, & permit à chaque soldat d'emporter tout le bagage qu'il pourroit, sans autres armes pourtant que son épée, & à condition de ne point servir de trois mois contre l'Empereur ni le Pape. A l'égard des habitans ils furent abandonnés à la discrétion de l'ennemi: condition dure qui excita de justes plaintes contre les Officiers de la garnison & fit soupçonner que plusieurs d'entre eux s'étoient laissé corrompre, & avoient honteusement sacrifié une ville qu'ils auroient pu défendre plus long-tems, & rendre à de meilleurs termes. Les conditions accordées aux soldats ne furent point observées: ils furent presque tous dépouillés au sortir de la Place. Pour s'en venger, ils ne garderent point le serment qu'on avoit exigé d'eux.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Mort d'un brave Officier.

Capitulation.

Après le siege de Spello, le Prince d'Orange ne pouvoit faire un pas vers Florence sans être maître de Perouse, Place très-forte par sa situation, par la bravoure de Malatesta, & par trois mille fantassins d'élite tous Florentins, outre ses Troupes particulieres. Il fut joint sur les bords du Tévere, par le Marquis du Guast qui commandoit l'infanterie Espagnole, & par Dom Ferrand de Gonzague à la tête de ses chevaux-légers. A tant de forces réunies, le Prince d'Orange joignit de plus la voie de la négociation: il avoit toujours entretenu des intelligences avec Malatesta qui de son côté s'y étoit prêté avec d'autant plus de facilité, qu'on ne lui demandoit rien que de raisonnable, & qu'il avoit espérance d'accepter les propositions qu'on lui faisoit sans trahir les Florentins, même avec leur consentement; trouvant par-là le moyen de se rendre agréable au Prince d'Orange & au Pape, aux Pérousins & aux Florentins. Dès avant le siege de Spello, le Prince lui avoit fait dire que le Pape, brûlant du desir d'avoir cette ville à sa disposition pour accélérer l'expédition de Florence, le conjuroit de la lui livrer, & lui offroit de lui en confirmer la possession ainsi que de tous ses domaines, de lui permettre d'aller au secours des Florentins, & d'empêcher que Braccio, & Sforce Baglioné & ses autres ennemis ne rentrassent dans cette place quand il en seroit sorti. Pour appuyer ces propositions, & donner à Malatesta un prétexte plausible de les accepter, le Pape avoit envoyé au camp deux Nonces, pour menacer les Péroufins de les excommunier, de priver leur ville, comme rebelle, de sa liberté, de même que de son Université, & de faire ravager tout son territoire.

Propositions faites à Malatesta pour la reddition de Perouse.

Malatesta étoit bien éloigné d'accepter aucunes conditions sans la participation des Florentins. Cependant il goûtoit des propositions si avantageuses, jamais il n'en pouvoit obtenir de meilleures; il redoutoit le sort

Ce Général écrit à Florence.

des armes; & quoique brave, généreux, & fidele à ses engagemens, il sentoit combien il étoit de son intérêt de se conserver au service des Florentins, sans irriter le Pape & sans lui donner occasion de le dépouiller de ses Terres, plutôt que de risquer de tout perdre par sa résistance, qui d'ailleurs le rendroit odieux à tous ses amis & aux habitans de Perouse dont il auroit causé la perte. Le Prince d'Orange le voyant ébranlé, redoubloit ses instances depuis la prise de Spello. Malatesta donna avis aux Florentins des offres qu'on lui faisoit, protestant qu'il ne traiteroit point sans eux, quelque avantageuses qu'elles fussent pour lui; il leur manda en même tems, que s'ils vouloient qu'il défendît Perouse, il falloit y envoyer encore mille hommes d'infanterie au moins, avec des secours d'argent, & faire garder quelques postes des environs, entre autres l'Orsaïa; il leur représenta aussi qu'il pourroit bien arriver que le Prince d'Orange, arrêté trop long-tems devant Perouse, la laisseroit derriere lui & marcheroit droit à Florence, auquel cas il faudroit toujours tenir mille hommes d'infanterie dans cette premiere Place pour la garder, au risque encore de ne pouvoir tenir avec une si foible garnison, si le Pape l'attaquoit avec d'autres Troupes, tandis qu'on feroit le siege de Florence. Je vous exhorte, ajoutoit-il, à me soutenir dans Perouse en m'envoyant les secours que je demande; à moins que vous n'aimiez mieux que je rende la Place à Clément, aux conditions qu'il me propose. Alors vous retirerez toutes les Troupes que vous avez ici; j'irai moi-même défendre votre ville avec mes meilleurs soldats, & n'ayant plus rien à craindre pour mes biens dont la possession m'est assurée contre l'avidité de mes ennemis qu'on tiendra éloignés de Perouse, je servirai votre République avec plus d'assurance.

Résolution des Florentins.

A la lecture de cette lettre, les Florentins sentirent aisément combien Malatesta avoit de penchant à s'accommoder, & que lui refuser un consentement qu'il sembloit desirer, ce seroit le refroidir dans son attachement pour eux, & peut-être l'exposer à une défection honteuse. Ils eussent bien voulu aussi entretenir la guerre dans le Pérousin, pour l'éloigner de leurs portes. Cependant ils ne pouvoient lui envoyer les troupes qu'il demandoit sans dégarnir Florence, ce qui eût été une double imprudence, vu les dispositions actuelles de Malatesta auquel la sagesse ne permettoit pas de fier entiérement la destinée de la République. D'ailleurs Florence & toutes les places du Florentin se trouvoient alors en état. Les propositions offertes à Malatesta n'étoient point défavorables: il restoit au service de la République, & l'on avoit besoin de lui. On retiroit de Perouse d'excellentes Troupes, & l'on n'étoit pas sûr de les en retirer après les hazards d'un siege. Les amis de Malatesta pouvant rester dans sa ville, & ses ennemis étant obligés d'en sortir, on ne croyoit pas la perdre entiérement; & il étoit sûr que le Pape n'en retireroit pas autant d'avantage, que s'il l'emportoit de force. Ces considérations firent prendre la résolution suivante, savoir, qu'on retireroit de Perouse les Troupes qu'on y avoit, qu'on permettroit à Malatesta de s'accommoder aux conditions offertes, & qu'on lui manderoit de se rendre en diligence à Arezzo pour y joindre Antoine François Albizi Commissaire Général de l'armée.

Articles de

Malatesta, instruit de cette résolution par ses amis de Florence, capitu-

la quelques heures avant l'arrivée de l'envoyé chargé des ordres de la République, sans-doute dans la vue de se faire un mérite de cet empressement auprès du Pape & des Péroufins. La capitulation portoit qu'il livreroit Perouse aux Ministres du Pape, & qu'il en sortiroit avec toutes les Troupes Florentines; Que la veille de son départ le Prince d'Orange se retireroit avec son armée aux Tavernelles où il resteroit deux jours, afin de laisser le passage libre à ce Général; & qu'il ne feroit aucun dégât ou dommage dans le territoire de Perouse, ni dans les domaines de Malatesta, ni dans ceux de ses amis, parens ou partisans: Que les habitans de Perouse fourniroient aux Troupes du Prince, à un juste prix, la plus grande quantité de vivres qu'ils pourroient: Qu'il seroit permis à la femme aux enfans, aux parens, aux amis & partisans de Malatesta d'y rester à leur gré & d'y jouir de leurs biens: Qu'il pourroit en tirer douze pieces d'artillerie, & les envoyer à Pesaro ou à tout autre lieu du Duché d'Urbin, où il jugeroit à propos, sans cependant les faire servir contre le Pape, ni contre l'Empereur: Que Braccio & Sforce Baglioné & leurs adhérans ne demeureroient ni dans Perouse, ni dans les domaines de Malatesta, ou dans ceux de ses parens, qu'il leur laisseroit néanmoins, la possession de leurs maisons & de ceux de leurs biens qui seroient liquidés; & que quant aux litigieux, on s'en tiendroit à la décision du Cardinal Antoine Del Monté, Légat d'Ombrie (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

La capitulation de Perouse.

Perouse avoit capitulé la nuit du 9 au 10 de Septembre. Le 12 Malatesta sortit de la ville avec les Troupes de Florence; craignant que l'armée Impériale ne mît obstacle à sa marche, il prit la route des montagnes plus longue & plus difficile, mais plus sure, & fit tant de diligence qu'il arriva le même jour à Cortone, & le lendemain à Arezzo où le Commissaire Général de l'armée se trouvoit avec environ deux mille fantassins pour garder cette place & favoriser sa marche. Cortone & Arezzo, bien pourvues de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, pouvoient arrêter longtems l'ennemi. Les Florentins comptoient sur leur résistance. L'imprudence & peut-être la peur d'Antoine François Albizi frustra leur attente, & leur fit éprouver combien les meilleures précautions sont quelquefois inutiles. Ce Commissaire Général de la République, Gouverneur d'Arezzo, comme on vient de le dire, craignant que le Prince d'Orange ne marchât droit à Florence, laissant derriere lui ces deux villes qui n'espérant plus d'être sécourues se rendroient d'elles-mêmes à la premiere attaque, au quel cas les Troupes qui y étoient deviendroient inutiles à Florence où elles ne pourroient plus rentrer, suivit Malatesta avec ses deux mille fantassins, & s'achemina vers la Capitale, peut-être sans ordre, peut-être aussi de l'aveu secret du Gonfalonier, ne laissant que deux cens hommes dans le château. Arrivé à Figline, il sentit la faute qu'il avoit faite; pour la réparer il renvoya à Arezzo mille fantassins, afin que cette Place ne fût pas entiérement abandonnée; & continua sa route vers Florence avec le reste des Troupes. A cette premiere faute il en ajouta une seconde, qui fut de ne pas contenir ses soldats, & de leur laisser faire des ravages infinis par-tout où ils passoient. Ceux que Malatesta ramenoit n'observerent pas non plus une exacte

Malatesta sort de Perouse. Conduite imprudente d'Albizi.

(a) Varchi Libro decimo.

SECTION IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

discipline. Albizi apprenant combien sa conduite irritoit ses concitoyens, n'osa pas entrer dans Florence, & Malatesta y trouva le Peuple dans les plus grandes allarmes, craignant presque autant d'être ravagé par les Troupes Florentines que par l'armée Impériale. Heureusement l'arrivée d'Etienne Colonne, Officier d'un grand mérite, que les Florentins avoient envoyé demander au Roi de France & qui amena avec lui un Capitaine Gascon avec trois cens fantassins, ranima leur courage. On fit d'excellens réglemens pour ne pas manquer d'argent, sans trop taxer les particuliers. Pour gagner du tems, & achever quelques ouvrages commencés on résolut d'envoyer des Ambassadeurs à Rome comme pour négocier la paix avec le Pape, dans la détermination néanmoins de ne rien changer à la forme du Gouvernement populaire. En même tems on donna avis de cette résolution au Prince d'Orange dans l'espoir qu'elle retarderoit sa marche; & à Sa Sainteté en la suppliant d'accorder une suspension d'armes jusqu'à ce que les Ministres de la République se fussent rendus auprès d'elle: Ce que le Pape refusa.

Siege de Cortone. De son côté, le Prince d'Orange, continuant sa marche, arriva sous Cortone, & donna ordre au Marquis du Guast d'en faire le siege. La garnison étoit composée de sept cens hommes de pied, commandés par six Capitaines. Le Marquis du Guast s'empara du fauxbourg du côté de l'Orsaïa, canona la porte de ce même côté & donna l'assaut. Les assiégés le soutinrent avec une intrépidité merveilleuse. On mit le feu à la porte; il fut aussi-tôt éteint par ceux qui la gardoient: ceux-ci tuerent encore & blesserent un grand nombre des assiégeans à coups d'arquebuses ou de pierres. Dans un autre endroit les ennemis escaladoient déja le mur, mais ils furent repoussés & renversés avec beaucoup de perte. Cette double attaque coûta plus de deux cens hommes aux assiégeans, & entre autres Officiers de marque, un neveu du Prince d'Orange; le nombre des blessés fut considérable. Les assiégés n'eurent que soixante-dix hommes de tués tant Bourgeois que soldats. Le Marquis du Guast reçut lui-même un coup de pierre à la tête, qui le renversa par terre, comme sans vie, & qui l'eût blessé plus dangereusement qu'il ne fit, sans son casque. Cet accident fit sonner la retraite. Revenu à lui, il résolut de donner le lendemain un nouvel assaut avec des troupes plus nombreuses, & fit transporter durant la nuit quelques canons sous la Place. Si Albizi fût resté à Arezzo & qu'il eût envoyé seulement trois cens hommes de pied pour renforcer la garnison de Cortone, cette ville que sa situation & ses fortifications rendoient comme imprenable, pouvoit lasser la constance de l'ennemi. Mais les citoyens ne se voyant point sécourus, ou craignant d'être abandonnés comme leurs voisins l'avoient été, envoyerent en secret trois Députés vers le Prince d'Orange. Ceux-ci convinrent, au nom de leur ville, de donner vingt mille ducats à condition que l'on garantiroit l'honneur & la vie aux habitans. Quant à la garnison on dépouilla les soldats à mesure qu'ils sortoient de Cortone. On offrit aux six Capitaines de les prendre à la solde du Pape, ce qu'ils refuserent. On leur fit promettre de ne point servir contre l'Empereur dans la présente guerre: serment qu'ils ne tinrent pas.

Reddition d'Arezzo. Cortone se rendit le 17 de Septembre. Arezzo suivit son exemple deux jours après, mais avec une capitulation bien differente. Les Aretins souf-

froient impatiemment le joug des Florentins, & ils étoient déterminés à saisir la premiere occasion qui se présenteroit de le secouer. La fuite précipitée d'Albizi leur en fournit le prétexte. Ils se plaignirent avec raison d'avoir été ainsi abandonnés. Comme il y avoit deux cens soldats Florentins dans la citadelle, car les mille fantassins que le Commissaire y avoit renvoyés étoient revenus de nouveau sur leurs pas & rentrés dans Florence; la ville & la citadelle convinrent de ne se point faire tort réciproquement, & de se régler à la fin de la guerre sur ce que la Seigneurie de Florence feroit. Les Aretins, aussi-tôt après le départ d'Albizi, avoient pris la résolution de se gouverner eux-mêmes en République, sous la protection de l'Empereur; ils avoient même fait faire secretement plusieurs banieres où l'on voyoit le cheval sans frein qui étoit leur dévise. Dès qu'ils apprirent la capitulation de Cortone, ils mirent des sentinelles aux remparts, seulement pour la forme. Le Commandant & le Commissaire de la citadelle, voyant l'impossibilité de conserver la ville, en avoient remis les clefs aux Magistrats ou Prieurs, en leur disant de faire ce qu'ils jugeroient à propos pour leur défense. Le Prince d'Orange leur envoya un trompette pour les sommer de se rendre. Ils en témoignerent beaucoup de joie, & la nuit même, ils envoyerent les clefs au Prince d'Orange avec les articles de capitulation qu'ils demandoient qu'on leur accordât. Ils furent acceptés, à condition qu'ils payeroient vingt mille ducats, qu'ils fourniroient à l'armée tous les vivres qu'ils pourroient, & qu'ils recevroient un Officier qui y commanderoit pour l'Empereur.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Conduite des Aretins.

Pierre Marie Rosso, qui se faisoit nommer Comte de Bevignano, eut le Commandement d'Arezzo, c'étoit un ancien citoyen de cette même ville, homme d'une condition ordinaire, entreprenant, présomptueux, qui avoit fait fortune au service de l'Empereur, par la faveur du Prince d'Orange, depuis que ses menées secretes dans Arezzo, ville d'ailleurs suspecte aux Florentins, l'en avoient fait chasser par leur Commissaire. Rosso, uniquement occupé de ses propres intérêts commença par s'emparer de tous les biens qui appartenoient aux Florentins; il disoit qu'il avoit commission d'en agir ainsi, que l'Empereur & le Vice-Roi vouloient qu'on les traitât en rebelles; que pour les Aretins, ils étoieut désormais libres, sûrs de la protection de Charles V, & maîtres d'eux-mêmes. Ces dernieres paroles enivrerent ces concitoyens d'une folle joie, & d'une présomption qui les porta jusqu'à chasser de force, Castiglioné que le Pape leur envoyoit pour Commissaire, quoiqu'ils eussent toujours témoigné de l'attachement pour la Maison de Medicis. Dès ce moment ils firent frapper de la monnoie à leur coin particulier, envoyerent reconnoître les frontieres de leur ancien territoire, firent passer des Commandans dans les Places, n'eurent plus d'autre signature que celle-ci, *Les Prieurs de la République d'Arezzo*, & fournirent abondamment l'armée Impériale, de vivres, de pionniers, & généralement de tout ce qui étoit en leur pouvoir (a).

Réponse du Pape aux Ambassadeurs de Florence.

Les Florentins voyoient avec le plus grand chagrin ce qui se passoit autour d'eux, la prise de Cortone, la révolte d'Arezzo, l'approche du Prince d'Orange, jettoient la consternation dans Florence, lorsqu'on apprit la

(a) Là même.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

réponſe du Pape aux Ambaſſadeurs de la République. Il étoit bien éloigné, diſoit-il, de vouloir donner aucune atteinte à la liberté, mais les injures qu'il avoit reçues du Gouvernement populaire, la néceſſité d'aſſurer l'état de ſa famille qu'ils avoient tâché d'avilir, ſes engagemens avec l'Empereur l'avoient forcé à l'expédition de Florence; ſa gloire y étoit intéreſſée, & il exigeoit que la ville ſe remît à ſa diſcrétion, & qu'enſuite il feroit voir qu'il étoit auſſi attaché qu'eux à ſa patrie.

Aſſemblée Générale.

On ne douta plus que la perte de Florence ne fut réſolue. Pluſieurs citoyens conſidérables abandonnerent la ville. La déſertion eût été encore plus grande ſans l'activité & le courage du Gonfalonier qui mettoit tout en œuvre pour les raſſurer, tant par ſes paroles & ſa bonne contenance, que par les précautions qu'il prenoit pour la ſureté de la ville. On travailloit jour & nuit aux nouvelles fortifications, tous les bras étoient occupés, & il regnoit un ordre admirable tant parmi les ſoldats que parmi les bourgeois. La réponſe du Pape aux Ambaſſadeurs fut lue dans une Aſſemblée générale; le Gonfalonier invita chacun à donner librement ſon avis, en commençant par donner le ſien. Il les pria de conſidérer que Florence avoit plus de reſſources qu'on ne penſoit, au lieu que les forçes du Pape & de l'Empereur étoient moindres qu'on ne les faiſoit, dans un tems ſur tout où le Turc entré dans les propres Etats de l'Empereur avec trois cens mille fantaſſins & un nombre infini de chevaux, l'obligeroit bientôt à quitter l'Italie: que les remparts de Florence étoient hors d'inſulte; & que Florence elle-même ſeroit en état de ſe défendre ſans ſes remparts, tant on devoit compter ſur la bravoure de ſa nombreuſe milice, & la quantité de ſon artillerie: que l'argent manqueroit encore moins, vu la richeſſe & la bonne volonté des citoyens: en un mot il les exhorta avec tant de force à défendre leurs biens, leur honneur & leur liberté, qu'ils réſolurent preſque tous de mourir plutôt que de ſe rendre. Mais comme dans un tems de criſe, les eſprits paſſent aiſément d'une extrémité à l'autre, dès qu'on ſut que le Prince d'Orange étoit à Monté-Varchi, dans le Val de l'Arno, à vingt-cinq milles de Florence, la frayeur s'empara de toutes les ames; le Conſeil des Dix qui étoit chargé du ſoin de la guerre s'étant aſſemblé avec ceux qui étoient à la tête des affaires, réſolut unanimement de contenter le Pape, & on parloit d'envoyer de nouveaux Ambaſſadeurs à Rome. Cette délibération ne pouvoit paſſer ſans être approuvée du Souverain Magiſtrat. On la lui communiqua. Le Gonfalonier s'y oppoſa vivement, & fut appuyé des Gonfaloniers des Compagnies d'Ordonnance & d'une infinité de jeunes gens violens & emportés qui diſoient hautement que ſi en 1512 Soderini avoit eu le courage de Carducci, le Gouvernement militaire n'auroit point ſouffert d'éclipſe.

Députation au Prince d'Orange. Lenteur de ce Général.

Cependant quelques partiſans des Medicis ſe hâterent d'écrire à Rome ce qui ſe paſſoit; le Pape attendoit de nouveaux Ambaſſadeurs, parceque ſon ambition deſiroit & ſe perſuadoit qu'ils ſeroient chargés de pleins pouvoirs pour remettre la ville à ſa diſcrétion. Pour hâter ce moment, & voulant épargner à ſon pays les ravages de la guerre, il dépêcha l'Archevêque de Capoue, qui ſe rendit en poſte à l'armée, & bientôt après à Florence, dont il trouva les habitans dans des diſpoſitions bien différentes de celles que le

Pape leur ſuppoſoit ſur un faux bruit. Des penſées différentes ſe ſuccédoient dans l'eſprit de ces Républicains comme les flots dans une mer agitée. On avoit envoyé un Ambaſſadeur au Prince d'Orange entre Figline & Anciſe où il s'étoit arrêté. Ce Général blâmoit ouvertement l'ambition & l'injuſtice du Pape, & diſoit que les Florentins faiſoient bien de ſe défendre, mais que de ſon côté il ne pouvoit ſe diſpenſer d'exécuter les ordres de ce Pontife, ſuivant la volonté de l'Empereur; qu'au reſte il ne voyoit d'autre moyen d'accommodement que le rétabliſſement des Medicis. Comme l'Ambaſſadeur n'avoit aucune commiſſion à ce ſujet, il prit congé & s'en revint à Florence. Il rapporta ce que lui avoit dit le Prince d'Orange, & ajouta que les forces de ce Général lui avoient ſemblé moins conſidérables qu'on ne diſoit, & que d'ailleurs il ne lui avoit pas paru diſpoſé à entreprendre d'abord le ſiege de la Capitale. En effet le Prince d'Orange ne ſe flattant pas de réuſſir dans cette expédition ſans une artillerie plus forte que celle qu'il avoit, il en attendoit de Sienne où il en avoit fait demander. Les Siennois n'avoient oſé le refuſer; ils voyoient pourtant avec chagrin la révolution prochaine de Florence, tant par la haine qu'ils portoient à Clément, que par la jalouſie que leur cauſoit l'agrandiſſement de ce Pontife, deſorte qu'ils étoient bien-aiſes de favoriſer les Florentins autant qu'ils le pouvoient ſans ſe compromettre. Ils préparoient donc cette artillerie avec la derniere lenteur, ce qui retardoit les opérations & la marche du Général. Si le Prince, arrivé à Monté-Varchi, s'étoit avancé d'abord ſous les murs de Florence, où il pouvoit arriver commodément le 26 de Septembre, il eut trouvé les habitans dans des diſpoſitions propres à lui épargner un long ſiege. Sa lenteur leur permit d'achever les ouvrages commencés, ils reprirent courage, & ſe préparerent à la plus opiniâtre réſiſtance.

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

Fidélité d'une Dame de Florence.

L'armée Impériale ſéjourna juſqu'au 5 d'Octobre, ſans faire de mouvement. Durant ce ſéjour la cavalerie fit des courſes juſques dans le voiſinage de Florence. Pluſieurs habitans avoient pris la fuite avec leurs femmes & leurs enfans, errant ſans ſavoir où dans les bois & ſur les montagnes. Lucrece de Mazau, femme d'une grande beauté fut priſe avec ſon mari par un Capitaine de la cavalerie ennemie. On les ſépara. L'Officier qui avoit Lucrece en ſon pouvoir, voulut la ſéduire: elle réſiſta foiblement, & lui promit de ſe rendre dès la nuit ſuivante: ſeulement elle lui demanda la permiſſion d'aller laver quelques vêtemens à la riviere. Le Capitaine le lui permit & la fit accompagner par un petit domeſtique. Arrivée à l'Arno, cette femme retrouſſe ſes jupes, comme pour ſe mettre en devoir de laver; mais s'en étant enveloppée la tête, elle ſe précipite dans l'eau & ſe noie.

Démolition des fauxbourgs de Florence.

Tandis que les Impériaux reſtoient tranquilles à Monté-Varchi, les Florentins profiterent de ce tems pour abattre & démolir les fauxbourgs & tous les édifices à un mille de la ville, qui pouvoient être de quelque utilité pour l'ennemi ou de quelque deſavantage pour la défenſe de la Place. Cette démolition ſe fit avec ordre. On commença par eſtimer chaque maiſon & chaque bien à ſa juſte valeur, & l'on coucha le nom des propriétaires ſur un régiſtre particulier avec les effets que l'on ſacrifia à la ſureté publique.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Ce fut néanmoins un grand dommage, que la destruction de ces vastes & magnifiques fauxbourgs qui étoient comme autant de villes. Tout fut rasé, édifices publics & particuliers, maisons, églises, jardins, vergers, tout fut détruit de fond en comble, & l'on transporta à Florence tout ce qui pouvoit servir pendant le siege. Quelques-uns des jeunes-gens employés à cette démolition dirent qu'il falloit aller brûler les maisons de campagne des ennemis de la République; cette jeunesse furieuse mit le feu à trois châteaux, & peu s'en fallut que le Poggio, bâti par Laurent le Magnifique, n'eût le même sort.

Retour de Michel-Ange Buonarotti.

On fit une proclamation pour empêcher les citoyens d'abandonner Florence, & y faire rentrer ceux qui avoient pris la fuite. Cet Edit en fit revenir quelques-uns, & entre autres Michel-Ange Buonarotti qui s'étoit retiré a Ferrare, puis à Venise. Comblé par tout d'honneurs, & même de bienfaits s'il en avoit voulu recevoir, il eut honte d'avoir abandonné sa patrie dans le péril extrême, où elle étoit; résolu d'expier son crime en la défendant, il demanda à ses concitoyens un sauf-conduit qu'on lui envoya, & il revint. On punit avec rigueur quelques particuliers qui se montrerent mal-intentionnés contre le Gouvernement & regretter la domination des Medicis. Trois furent décapités: on jugea ces exemples nécessaires pour prévenir la trahison. On se défioit des commerçans Espagnols établis à Florence; on les fit garder étroitement, en prenant les précautions requises pour que leur commerce n'en souffrît pas.

Nouvelle Ambassade infructueuse.

Tandis que tout ceci se passoit à Florence, le Prince d'Orange & le Marquis du Guast, touchés de compassion pour les Florentins, ou desirant de n'être pas forcés à un siege qu'ils jugeoient devoir être long & pénible, par les préparatifs qu'on faisoit, les engagerent à envoyer de nouveaux Ambassadeurs vers l'Empereur, disant que Charles étoit mal informé & qu'on lui faisoit croire que cette ville appartenoit de droit aux Medicis. Les Rois voient les choses d'un autre œil que les particuliers. Charles refusa d'entendre les Ambassadeurs, & il fut sur le point de les retenir.

Le Prince d'Orange arrive à la vue de Florence, & se dispose à en faire le siege.

Cette négociation n'ayant par réussi, le Prince d'Orange partit de Figline le 5 d'Octobre, mais il marcha si lentement dans l'attente de l'artillerie de Sienne, qui n'étoit pourtant pas loin de lui, que ses Troupes n'arriverent dans la plaine de Ripoli à un peu plus d'un mille de Florence, que le 20 du même mois. L'artillerie l'ayant joint le 24, il s'avança & fit les premieres dispositions pour le siege. Son avant-garde étoit logée sur la hauteur de Giramont; le reste des Troupes prit ses logemens sur les collines d'alentour qui toutes commandent la ville. Leurs quartiers s'étendant d'un côté depuis la porte St. Miniat jusqu'à celle de St. George, & de l'autre, depuis ce dernier poste jusqu'au chemin qui conduit à la porte St. Nicolas, formoient une demi-lune qui investissoit toute la partie de Florence d'au-delà de l'Arno.

Dispositions pour la défense.

Il y avoit dans la ville plus de huit mille soldats, outre la Milice; & comme on avoit dessein de défendre non seulement cette Capitale, mais aussi Prato, Pistoie, Empoli, Pise & Livourne, toutes ces places avoient encore de bonnes garnisons, & des munitions suffisantes. Michel-Ange, chargé des fortifications de Florence, avoit fait élever parmi celles du dehors, un

Ca-

cavalier dans le jardin S. Miniat; & parmi celles du dedans, un autre cavalier dans le jardin des Pitti qui couvroit les remparts, quoique très-hauts. On avoit placé sur celui-ci une coulevrine pesant 18 milles. La hauteur de S. Miniat étoit gardée du côté de l'Orient par Etienne Colonne, & du côté de l'Occident par Mario des Ursins. Ils avoient pour garder ce poste environ 3500 fantassins sous vingt-quatre Capitaines, douze de chaque côté. Chaque porte & chaque endroit moins fort que les autres étoient aussi gardés par un Capitaine. La Milice de la ville commandée par Etienne Colonne, restoit durant le jour, sous les Enseignes, pour exécuter les ordres qu'elle recevoit. Pendant la nuit, une partie alloit se joindre aux soldats qui gardoient le mont S. Miniat; l'autre faisoit la ronde dans la ville. Outre la Garde générale, on en avoit établi une particuliere de seize Commissaires, qui faisoient nuit & jour la ronde autour des remparts: on en avoit aussi élu trois qui formoient le Conseil de Malatesta.

Siege de Florence.

Les commencemens du Siege furent lents & peu avantageux aux Impériaux. Plusieurs tentatives infructueuses leur firent comprendre que Florence seroit difficile à forcer avec une seule armée. Ils s'étoient emparés sans beaucoup de peine de Collé & de S. Geminiano, deux postes importans pour faciliter le passage des vivres qui venoient de Sienne. Le canon de la Place, servi avec beaucoup d'activité & d'intelligence, empéchoit presque toutes leurs opérations. Il y avoit sur tout au clocher de S. Miniat un canonier qui les incommodoit par-tout. Comme il découvroit tout le pays d'alentour, dès qu'il appercevoit quelque troupe, soit dans les changemens de garde, soit dans d'autres occasions, il tuoit toujours quelqu'un & bien souvent plusieurs. Le Prince d'Orange fit braquer sur la hauteur de Giramont quatre gros canons pour abattre ce clocher, mais ils tirerent cent cinquante coups inutilement dans l'espace de trois jours: ce qui fit abandonner ce projet. Les assiégés pleins d'ardeur firent de vives & fréquentes sorties sur l'ennemi, & toujours avec avantage. Une fois ils lui enleverent cent chevaux, une autrefois ils tuerent soixante-dix des ennemis & en prirent ou blesserent un plus grand nombre. Il avoit déja crevé plusieurs pieces d'artillerie aux Impériaux. Une coulevrine pointée sur Giramont, pour battre le Palais de la Seigneurie, eut le même sort dès le premier coup qu'elle tira. Les Siennois avoient apparemment aussi mal servi le Prince d'Orange, qu'ils l'avoient fait attendre.

Entrevue du Pape & de l'Empereur à Bologne.

Le Pape & l'Empereur étoient arrivés à Bologne, où ils devoient avoir une entrevue pour traiter des affaires d'Italie & tâcher de rétablir la paix dans la chrétienté. Clément fit de grands honneurs à Charles, & ils se témoignerent autant d'amitié que s'ils n'eussent jamais eu aucuns démélés ensemble. Soliman avoit levé le siege de Vienne, & avoit repris le chemin de Constantinople, desorte que l'Empereur, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, n'eut pas de peine à convenir avec le Pape qu'on presseroit vivement l'expédition contre Florence. Les Florentins avoient alors quatre Ambassadeurs à Bologne: ils firent de grandes instances pour avoir audience de l'Empereur; on la leur refusa jusqu'à ce que le Pape, qui dicta la réponse de ce Prince, y eût consenti.

Tentative

Cependant il y avoit plus de quinze jours que le Prince d'Orange étoit

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

——— infructueuse des Assiégeans.

devant Florence sans avoir rien tenté de considérable. Il résolut de donner un assaut la nuit du 10 au 11 de Novembre. C'étoit la veille d'une fête que le Peuple célébroit avec beaucoup de licence. Les ténebres épaisses de la nuit & une pluye horrible dont elles étoient accompagnées lui faisoient espérer de recevoir moins de dommage de l'artillerie de la Place. Il s'avance donc vers les remparts avec toutes ses Troupes, & quatre cens échelles. Mais il trouve plus de résistance qu'il ne s'y attendoit. Tous les postes étoient bien gardés par les Troupes réglées. Dans un clin d'œil, la Milice est sous les armes, les rues sont éclairées, les citoyens prêts à seconder les soldats. Malgré le mauvais tems l'artillerie joue avec beaucoup d'effet, & oblige les Impériaux à se retirer dans leurs logemens. Le mauvais succès de cette entreprise acheva de persuader au Vice-Roi qu'il lui falloit plus d'artillerie & plus de troupes pour réduire cette ville; il partit dès le lendemain matin, pour aller en conférer à Bologne avec l'Empereur & le Pape.

L'Empereur fait la paix avec le Duc de Milan.

Son armée souffroit beaucoup du manque de vivres: l'avarice du Pape étoit cause que l'argent y manquoit aussi, & faisoit déserter nombre de soldats. Le Prince d'Orange représenta toutes ces choses à l'Empereur. Le Pape convint de donner 60000 ducats par mois au Général. Charles fut aussi d'avis de faire la paix avec les Vénitiens & le Duc de Milan, afin d'employer les Troupes de Lombardie au siege de Florence. On mit ces affaires sur le tapis. La négociation dura plus d'un mois. Enfin l'Empereur envoya un sauf-conduit à François Sforce qui se rendit à Bologne, du consentement des Vénitiens qui avoient une égale envie de faire leur accommodement. Le 23 de Décembre la paix fut conclue avec le Duc. Il s'obligea de payer à l'Empereur 400000 ducats dans un an, 50000 tous les ans pendant dix années, & de remettre la ville de Côme & le château de Milan entre les mains de ce Prince, qui s'engagea de rendre ces deux Places d'abord après le premier paiement. Charles investit de nouveau François Sforce du Duché de Milan, ou plutôt confirma l'investiture précédamment accordée; & aussi-tôt après la signature du Traité il lui rendit la ville de Milan & les autres Places de ce Duché, d'où il retira toutes ses troupes, à l'exception de celles qui étoient nécessaires pour garder Côme & le château de Milan, qu'il fit évacuer dans le terme convenu.

Et avec les Vénitiens.

Les Vénitiens firent aussi leur paix avec l'Empereur. Il fut stipulé qu'ils rendroient Ravenne & Cervie au S. Siege avec le territoire de ces villes, sans préjudice de leurs droits; & que le Pape leur pardonneroit & oublieroit la conduite qu'ils avoient tenue à son égard; qu'ils évacueroient dans le courant du mois de Janvier prochain toutes les Places qu'ils occupoient dans le royaume de Naples: Que la République paieroit à l'Empereur le reste des 200000 ducats stipulés par le Traité du 23 de Juin 1523, savoir 25000 dans un mois & pareille somme tous les ans jusqu'à l'entier paiement de ce qui étoit dû. De son côté l'Empereur s'obligea de leur rendre dans un an les Places mentionnées au dit Traité, ou de s'en rapporter à des arbitres dont on conviendroit de part & d'autre pour terminer les difficultés qu'il pourroit y avoir à ce sujet. Il fut dit aussi que le Duc de Ferrare seroit réputé compris dans le présent Traité, lorsqu'il auroit réglé ses diffé-

rends avec le Pape & l'Empereur. Telle fut la fin de la fameuse Ligue des Rois de France & d'Angleterre, du Pape, de Venise, de Florence, des Ducs de Milan & de Ferrare contre Charles V. Tous ces accommodemens se faisoient au préjudice des Florentins qui devoient en être la victime, & contre la foi qui leur avoit été donnée.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Exploits de François Ferruccio.

Tandis que tous les Alliés faisant leur paix particuliere avec l'Empereur, abandonnoient les Florentins à la vengeance & à l'ambition du Pape, ceux-ci redoubloient de courage & d'ardeur pour la défense de leur liberté. Ils avoient élu François Ferruccio, Commissaire général de la guerre à Empoli & aux environs, avec un pouvoir très-ample, & fort peu de Troupes: la nécessité de garnir suffisamment la Capitale ne leur avoit pas permis de lui en donner davantage. Mais Ferruccio profitant de l'avantage de son poste, & des occasions fréquentes de s'enrichir par le pillage, avoit su ramasser un assez grand nombre de soldats d'élite dont son courage & sa libéralité lui avoient gagné les cœurs en même tems que sa sévérité, sa prudence & son équité les retenoient dans la plus exacte discipline, desorte qu'il en étoit en même tems craint & aimé. Il fortifia Empoli & la rendit comme imprenable. Il ne se borna pas à pourvoir à la sureté de cette Place; il faisoit encore chaque jour, tant par lui-même que par ses Officiers, de violentes sorties sur l'Ennemi. Pour faciliter ses excursions, les Florentins lui avoient confié cent cinquante chevaux dont il se servit avantageusement en quantité d'occasions. Il réduisit les habitans de Castel Fiorentino qui s'étoient révoltés: il mit à la raison plusieurs jeunes Florentins du parti du Pape, qui sous le nom de Commissaires de Sa Sainteté commettoient beaucoup de desordres & de ravage dans ces cantons-là. Il chassa les Espagnols de S. Miniat al Tedesco, Place voisine de Florence, dont ils s'étoient emparés, & d'où ils ravageoient tout le pays voisin. En un mot ce nouveau Commissaire qu'on n'auroit pas soupçonné capable de quelque chose de plus relevé que sa qualité de Marchand, fit en peu de tems, plusieurs actions d'un vieux Capitaine, qui lui acquirent une grande considération à Florence (*a*).

L'Empereur envoie de nouvelles Troupes contre Florence.

L'Empereur avoit retiré ses Troupes des Etats de Venise, & elles étoient en marche pour venir joindre le Prince d'Orange. Cependant elles ne devoient point se rendre au camp des assiégeans, mais passer de l'autre côté de l'Arno à Peretola, près des murs de Florence, camper en cet endroit sous les ordres du Marquis du Guast, & convertir ainsi le siege en blocus, ce qui fut exécuté. Le chemin d'Empoli restoit libre, & les Florentins recevoient par cette voie des vivres en abondance, que le Commissaire leur envoyoit. Le Prince d'Orange résolut de leur ôter ce passage en se rendant maître de Lastra qui étoit sur ce chemin. Il y envoia deux Régimens Espagnols qui sommerent la Place de se rendre. La garnison n'étoit que de trois cens hommes d'infanterie, mais le voisinage de Florence & l'importance du poste, leur donnant lieu d'espérer un prompt secours, le château d'ailleurs étant bien fortifié, les habitans refusent de se rendre, & se disposent à soutenir l'attaque. Les Espagnols avoient amené avec eux tout

Siege de Lastra.

(*a*) Là-même.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

l'attirail nécessaire pour enlever la Place de force, en cas de résistance. Ils appliquent aussi-tôt des échelles aux remparts, & donnent un assaut vigoureux. Les assiégés se défendent avec ardeur, tuent ou blessent un grand nombre d'ennemis à coups d'arquebuses, de piques & d'épées. Ceux qui manquoient de ces armes rouient sur eux des pierres énormes & de grosses poutres qui les renversent les uns sur les autres & les forcent de se retirer. L'Officier, qui les commandoit, transporté de colere & de fureur, envoie sur le champ demander au Prince d'Orange des Troupes & de l'artillerie. Ce Général fait partir aussi-tôt 1500 d'infanterie Allemande, avec 400 chevaux & quatre pieces de canon. Les assiégés avoient aussi fait demander du secours à Florence, mais avant qu'il arrivât, l'ennemi ayant commencé de foudroyer les remparts & donné un nouvel assaut, ils furent obligés de se rendre: les Lansquenets étoient déja dans la Place. On fit trois Capitaines prisonniers, & l'on passa au fil de l'épée deux cens hommes de la garnison. Les Florentins payerent la rançon des trois Capitaines, tant parce qu'ils avoient besoin de leurs bras, que pour encourager par là ceux qui se sacrifioient pour leur défense.

Election d'un nouveau Gonfalonier.

La magistrature de Carducci ne devoit durer que huit mois. Ce terme alloit expirer, & le tems de l'élection d'un nouveau Gonfalonier étoit arrivé. La Loi s'opposoit à la confirmation de l'ancien. Carducci, assez mauvais citoyen pour desirer d'être continué malgré la Loi, étoit encore assez imprudent pour le témoigner publiquement. Le Conseil s'assemble; cet homme ambitieux y fait un long discours à son avantage, commence par exagérer les services qu'il a rendu à la République, insiste sur la nécessité d'avoir un souverain Magistrat qui ait le fil des affaires, & un citoyen déja éprouvé; il allegue à ce sujet l'exemple des Romains & d'autres Peuples, revient aux preuves de courage & de prudence qu'il a données, comme pour conclure qu'il est celui qu'on doit élire. Cette impudence indigna toute l'assemblée contre lui, & il eut la honte de n'être pas du nombre des six qui eurent le plus de suffrages. Raphaël Girolami fut celui qui en réunit davantage, moins à cause de son mérite personnel, que par des circonstances qui déterminerent la multitude en sa faveur. Il étoit le seul des quatre Ambassadeurs envoyés vers l'Empereur, qui fût revenu à Florence: marque d'attachement pour la patrie qui lui avoit gagné le Peuple. Il avoit montré autrefois beaucoup de zele pour les Medicis; leurs partisans, qui s'en souvenoient, étoient bien-aises de le voir à la tête des affaires. Les gens neutres, le jugeant propre à ménager un accommodement entre le Pape & la ville, n'en voyoient point qui convînt mieux pour la place de Gonfalonier. Il fut élu au grand applaudissement de tous.

Camisade. Projet.

Etienne Colonne, cherchant à se signaler par quelque action d'éclat, projetta & proposa une Camisade qui auroit entiérement ruiné l'armée ennemie, si elle eût été aussi pleinement exécutée qu'il l'avoit espéré. De concert avec le nouveau Gonfalonier & Malatesta, il ordonne pour la nuit suivante, une sortie de cent Arquebusiers, joints à quatre cens autres fantassins en corselet, munis seulement de hallebardes & de pertuisanes, avec une chemise blanche sur leur armure pour se faire distinguer des ennemis. Ces deux troupes, auxquelles se joignit une bande de celles de la Milice,

devoient s'approcher du camp, avec le moins de bruit qu'il feroit possible. Etienne Colonne avoit formé le dessein de commencer l'attaque par le quartier de Sciarra Colonne son parent & son ennemi. Dès que l'allarme auroit été donnée, Mario des Ursins devoit tirer d'un des bastions de la ville qu'il gardoit, deux grosses pieces d'artillerie, & à ce signal les Troupes devoient fondre de trois endroits sur le camp des ennemis. Malatesta s'étoit chargé de sonner la retraite, lorsqu'il l'auroit jugé nécessaire, pour ne pas laisser ses Troupes en péril, & de faire tirer le canon sur l'ennemi, au cas qu'il voulût troubler la retraite.

Exécution.

Tout étant ainsi réglé, Etienne Colonne sort dans l'obscurité de la nuit, & s'avance à la faveur d'un brouillard épais, par la vallée qui est entre Rusciano & Giramont; sans rencontrer d'autre obstacle que deux sentinelles qu'on égorge, il arrive presqu'à l'extrémité du camp. Il attaque le corps de garde de Sciarra, alors absent, & lui tue bon nombre de soldats. Ceux qui restent cherchent à se défendre, & s'entre-heurtent les uns les autres. Smeraldo de Parme, Lieutenant de Sciarra, rassemble ses Troupes à la hâte pour faire tête. L'allarme est dans le camp qui se réveille & commençe à s'armer. Le Prince d'Orange accourt avec d'autres Officiers pour résister à l'ennemi. Mario des Ursins fait tirer ses deux pieces d'artillerie. Les Troupes de la ville commandées pour marcher, sortent aussitôt, & le camp est attaqué de plusieurs endroits à la fois. En vain le Prince commande & combat par tout, faisant le double office de soldat & de Capitaine. L'épouvante & le desordre étoient dans l'armée Impériale. Elle eut été infailliblement taillée en pieces, si Malatesta n'eut pas fait sonner trop tôt la retraite, au grand regret d'Etienne Colonne qui avoit si bien concerté & conduit cette Camisade. Les Troupes Florentines se retirerent tranquillement, sans être poursuivies, après avoir tué environ deux cens hommes des ennemis, & blessé beaucoup davantage, sans néanmoins en perdre un seul. Malatesta, déja soupçonné de menager les ennemis pour faire sa cour au Pape, confirma ce soupçon par sa conduite en cette occasion. Cette action, si glorieuse pour Etienne Colonne se passa la nuit du 11 au 12 de Décembre.

Avantage que remporte Ferruccio.

Dans le même tems, Ferruccio, sachant que Pirro de Castel-Pievro marchoit avec son Régiment contre Montopoli, dans le territoire de Pise, sortit à propos d'Empoli avec la garnison Florentine, l'attaqua & le défit en raze campagne: il lui enleva sept drapeaux, lui tua environ deux cens hommes, & fit un grand nombre de prisonniers, Pirro risqua lui-même d'être pris, étant tombé avec son cheval dans un fossé plein de boue.

Mort de Mario des Ursins & de George de Ste. Croix.

La joie causée par ces succès fut troublée le 16 du même mois, par la fin malheureuse de Mario des Ursins, & de George de Ste. Croix, deux Officiers si recommandables par leur habileté, leur zele & leur union. Ils étoient dans le jardin de S. Miniat avec Malatesta & quelques autres, parlant de reculer un ouvrage qui saillant beaucoup, étoit trop exposé au canon de l'ennemi. A peine Malatesta les eut-il quittés pour passer ailleurs avec les Commissaires dont il etoit toujours accompagnés, que l'ennemi tira de la hauteur de Giramont une grosse coulevrine sur le jardin où il voyoit beaucoup de monde rassemblé. Le boulet donna contre un pilastre dont les

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

éclats de briques & de plâtres frapperent si rudement Ste. Croix & des Ursins, le premier à la tête, le second en deux autres endroits, que celui-là mourut sur le champ, & celui-ci peu d'heures après. Ce même boulet tua encore huit hommes & en blessa plusieurs.

Mort de Jérôme Moroné.

Les Impériaux firent aussi une perte qui ne leur fut pas moins sensible, dans la personne de Jérôme Moroné qui mourut subitement. Ce transfuge, assemblage bizarre de presque toutes les bonnes & les mauvaises qualités qui peuvent se rencontrer ensemble dans un seul homme, jouissoit d'un grand crédit auprès du Pape, à qui il avoit envoyé le plan de toutes les fortifications de Florence. Il ne cessoit d'employer pour lui le génie dont la nature l'avoit doué, l'expérience qu'il avoit acquise, & l'éloquence dont il savoit tirer un si grand parti. Il aidoit de ses conseils le Prince d'Orange, & les Principaux de l'armée: il portoit à la révolte les places de la République, & instruisoit Sa Sainteté de tout ce qui se passoit, remplissant ainsi les fonctions de plusieurs hommes.

1530. *Négociations infructueuses.*

La lenteur du siege de Florence faisoit craindre au Pape de ne pouvoir pas la réduire par la force. Il entretenoit des intelligences avec Malatesta, & celui-ci lui ayant fait espérer un accommodement, il lui avoit envoyé Rodolphe Pio, Evêque de Faënza; mais la négociation n'avoit pas eu le succès qu'on en attendoit. Les Florentins se défioient de Malatesta, & le besoin qu'ils avoient de ce Commandant les obligeoit à lui marquer de la bienveillance & même une entiere confiance. A sa persuasion, ils envoyerent une nouvelle députation au Pape & à l'Empereur; laquelle fut aussi infructueuse que les précédentes, parce que les Ambassadeurs avoient ordre de n'écouter aucune proposition tendant à changer la forme du Gouvernement. L'Empereur ne voulut pas même leur donner audience. Mais Clément leur dit: Qu'il n'avoit jamais eu dessein d'opprimer leur liberté; que sans lui au contraire, ils seroient déja dépouillés de tout; mais que jamais il ne consentiroit au maintien du Gouvernement actuel, étant sans foi, plein de passions & d'assassinats. Il leur reprocha d'avoir déclaré rebelles, sans raisons, d'excellens citoyens, & déposé injustement Capponi; de l'avoir maltraité lui-même, si non dans sa personne, au moins dans des figures de cire, de l'avoir pendu en effigie, & de s'être portés à mille autres excès contre lui & les siens. Ainsi ce Pontife exhaloit son ressentiment, & sembloit n'avoir préparé cette Ambassade par ses créatures, que pour faire sentir aux Florentins à quoi ils devoient s'attendre, s'ils persistoient dans leur résistance à ses volontés. Ces reproches que les Ambassadeurs de Florence avoient essuyés de la bouche du Pape, on les leur répétoit dans toutes les visites qu'ils étoient obligés de faire à différentes personnes de distinction, on les leur répétoit même au milieu des rues par insulte. On leur disoit encore que l'Empereur avoit fait consulter la cause de Sa Sainteté, & que tout le monde la trouvoit juste; que ce Prince resteroit fidele à la parole qu'il lui avoit donnée; que Florence, s'étant déclarée contre l'Empereur, elle étoit déchue de ses privileges, & sujette à toute son indignation, sans qu'elle eût lieu de se plaindre d'autre chose que de sa félonie. Ces Ambassadeurs, traités avec mépris, rebutés par-tout, & plutôt renvoyés que congédiés, retournerent à Florence, couverts de honte & de confusion.

Défection de l'Abbé de Farfa.

Le nombre des Troupes qui défendoient Florence montoit à neuf à dix mille homme d'infanterie, payés sur le pied de quatorze mille, générosité qui les attachoit au service de la République, & les lui rendoit aussi utiles que quatorze mille hommes effectifs. Au commencement de l'année 1530, Malatesta, de concert avec les Magistrats, fit chanter une Messe avec beaucoup de solemnité dans l'Eglise de St. Nicolas, & après la Messe tous les Officiers jurerent de défendre la ville jusqu'à la mort. L'Abbé de Farfa, Napoléon des Ursins, fut le seul qui viola son serment. Il étoit Souverain d'un petit Etat, dont la Capitale se nommoit Bracciano. Il avoit voulu assassiner le Pape, & pendant toute la guerre d'Italie, il avoit fait tout le mal qu'il avoit pu aux Troupes de l'Empereur. Après le Traité de Barcelone, il avoit fait offrir ses services aux Florentins qui les avoient acceptés: il parut en effet agir en leur faveur pendant quelques mois, il leva des Troupes avec l'argent qu'on lui envoya de Florence, & les employa au service de la République jusqu'au commencement de cette année, qu'ayant eu ordre de battre le chemin d'Arezzo pour empêcher le transport considérable de vivres qui se faisoit de cette ville au camp des Impériaux, le Prince d'Orange qui le sut, envoya à sa rencontre Alexandre Vitelli, moins pour le combattre que pour le corrompre & le détacher du parti des Florentins. Cependant le combat s'engagea, & après une foible résistance, l'Abbé de Farfa s'enfuit à toute bride avec sa cavalerie, sans être poursuivi, & se sauva dans le Bourg Saint-Sépulcre: son infanterie fut mise en déroute, on lui enleva quelques drapeaux, & on lui fit quelques prisonniers. Peu après, il se retira à Bracciano, fit son accommodement avec le Pape & l'Empereur, & se rangea de leur côté. Il débaucha même quelques Officiers de la République assez lâches pour préférer l'argent à l'honneur. Pour couvrir la honte de sa conduite, il se plaignit beaucoup des Florentins, disant qu'ils ne lui avoient point fourni de quoi entretenir ses Troupes, qu'il étoit porté d'inclination à les sécourir, qu'il leur offroit de nouveau toutes ses forces. Les Florentins se virent dans le cas de lui faire des excuses, & de le remercier de ses offres (*a*).

Intrigues de François I. à Florence.

Les intrigues de François I. à Florence annonçoient la foiblesse & la mauvaise foi de ce Prince. Engagé par le Pape à favoriser ses desseins sur cette République, il conseilloit aux Florentins de s'accommoder avec Sa Sainteté, aux conditions néanmoins que Clément leur conserveroit leur liberté; & en même tems il portoit secretement Malatesta & Etienne Colonne, à les défendre généreusement, leur promettant même de leur envoyer des secours dès que ses enfans seroient en liberté. Il rappella l'Ambassadeur qu'il avoit à Florence, renvoya avec peine celui qu'ils avoient auprès de lui; mais il leur laissa un agent sans caractere pour leur témoigner, qu'agissant par complaisance pour le Pape & l'Empereur, il ne les abandonnoit cependant pas. Il cherchoit à conserver quelque influence & quelque autorité dans Florence, dans le dessein de s'en servir au besoin contre l'Empereur, ou du moins de s'en prévaloir afin d'accélérer la délivrance de ses enfans. D'ailleurs le sort des Florentins lui étoit fort indifférent, comme il le fit voir dans la suite.

(a) Varchi, ibid.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Le Pape & l'Empereur devoient se rendre de Bologne à Rome pour le couronnement de celui-ci. Tout étoit disposé pour le départ, lorsque Charles reçut des lettres qui le pressoient de repasser au plutôt en Allemagne. Les Electeurs & les Princes de l'Empire souhaitoient sa présence pour tenir leurs Dietes; Ferdinand, pour être élu Roi des Romains; & plusieurs autres personnes, dans l'espérance d'obtenir la convocation d'un Concile, au moins de toute l'Allemagne. Ces raisons empecherent le voyage de Rome.

Charles V. est couronné à Bologne.

Le Pape ne fut peut-être pas fâché que Charles ne vît point l'état déplorable où ses troupes avoient mise cette malheureuse ville. L'Empereur reçut donc la Couronne Impériale à Bologne, le jour de St. Mathias, jour mémorable pour ce Prince; car c'étoit le jour qu'il étoit né, qu'il avoit été élu Empereur, & que le Roi de France avoit été fait prisonnier à Pavie. La cérémonie se fit avec un grand concours de Peuple, mais sans beaucoup de pompe (*a*)..

Siege de la citadelle d'Arezzo.

Tandis que le Prince d'Orange demeuroit assez tranquille devant Florence, les autres chefs de l'armée ravageoient le pays ou faisoient le siege des châteaux & autres petites places qui tenoient encore pour la République. Lors de la révolte d'Arezzo, ceux de la ville & ceux de la citadelle étoient convenus de ne se point offenser réciproquement, mais ceux-ci voyant que le Commandant de la ville étoit si peu affectionné qu'il leur enlevoit leurs effets, qu'il la dégarnissoit de vivres & de travailleurs qu'il envoyoit au camp, commencerent à tirer contre les maisons & à profiter de toutes les occasions favorables pour piller & massacrer les Aretins, persuadés que le Commandant ne s'y opposeroit pas. Dans cette nécessité, les Aretins leverent six cens hommes de pied qu'ils joignirent à une partie du Peuple, & formerent le siege de la citadelle. Ils éleverent à l'entour toutes sortes d'ouvrages pour s'en emparer, tenterent de la miner, & y donnerent par divers endroits, soit de jour, soit de nuit, des assauts vigoureux & réitérés. La crainte que le Commissaire du Bourg Saint-Sépulcre n'y envoyât du secours, comme il avoit déja fait auparavant, quoique sans effet, leur en fit demander au Prince d'Orange. Ce Général, qui sentoit de quelle importance il étoit pour l'armée de conserver Arezzo, & d'avoir encore la citadelle, leur envoya aussi-tôt Don Diego de Mendoza avec de l'infanterie & de la cavalerie Espagnole. Le siege se continua avec vigueur, & sans succès; ce qui engagea Mendoza à faire celui de quelques châteaux des environs, où il ne fut pas plus heureux. Furieux de se voir repoussé plusieurs fois, il fit des efforts héroïques, & reçut à la tête un coup d'arquebuse, dont il mourut sur le champ.

Les Florentins abandonnent Pistoie & Prato.

Les Florentins s'étoient assurés de la fidélité de Pistoie & de Prato par les ôtages qu'ils avoient exigés de ces deux villes. Lorsqu'ils surent que l'Empereur envoyoit de nouvelles Troupes en Italie, ils délibererent s'ils devoient les abandonner, ou prendre des mesures pour les conserver. Elles leur étoient d'une grande utilité. C'étoit par cette voie encore plus que par celle de Pise & d'Empoli, qu'ils recevoient sans cesse des provisions & des munitions de toute espece. Cependant il eût fallu y envoyer des secours

(*a*) Guichardin Liv. XX. §. 2.

secours considérables pour les défendre; & l'on ne pouvoit rien ôter de Florence ni des autres Places. Il y avoit deux factions à Pistoie, l'une qui tenoit pour les Medicis, l'autre pour le Gouvernement populaire. Dès que l'on y apprit que les Florentins avoient résolu de l'abandonner, qu'ils avoient même donné ordre qu'on en fît passer l'infanterie & l'artillerie à Prato, & de là à Florence, il y eut beaucoup de bruit dans la ville. Les uns vouloient qu'on envoyât d'abord des Ambassadeurs au Pape, pour lui offrir de lui livrer la ville. Les autres disoient qu'il ne falloit pas souffrir qu'on la dégarnît, qu'il falloit faire des représentations aux Florentins, & les assurer qu'avec peu de secours on feroit tête aux ennemis. Les esprits s'échaufferent, l'ancienne haine se ralluma entre les deux partis. Braccioli-ni chef de la faction des Medicis, tua de sa main Tonti chef de la faction contraire, & un de ses propres beau-freres, puis avec une troupe de furieux comme lui il égorgea dix-huit des principaux de ceux qui s'opposoient à ses vues. Après cette sanglante tragédie, il se rendit à Bologne où étoit encore le Pape, pour s'excuser auprès de Sa Sainteté de l'excès d'emportement auquel il s'étoit laissé aller par zele pour sa maison. On assure que ce Pontife déja instruit de tout, ne lui donna pas le tems de parler, & lui dit en souriant: „ Vous avez bien fait ". Cependant Dini, Commissaire de Pistoie, voyant tout en confusion, & sentant les risques qu'il couroit, sortit de la ville avec ses effets & se retira à Lucques: car il craignoit de passer pour un lâche à Florence, & d'être traité comme rebelle à Bologne. La garnison le voyant parti, abandonna la Place, & s'en alla en ordre de bataille à Prato, d'où elle prit la route de Florence. Prato fut abandonnée avec la même imprudence. Les Florentins ne tarderent pas à sentir la faute qu'ils venoient de faire, ils voulurent la réparer: il étoit trop tard. Lorsqu'ils envoyerent des Troupes pour recouvrer l'une & l'autre de ces deux Places, les ennemis y étoient déja entrés en si grand nombre, & si bien fortifiés, qu'elles crurent ne devoir rien tenter. La citadelle de Pietra-Santa se rendit aussi au Pape, sans se mettre en devoir de se défendre. La crainte du Sac, le manque de défenseurs, la nouvelle qu'André Doria s'avançoit pour faire le siege de la ville, & sur tout le peu de résolution & de fidélité de ceux qui y commandoient, firent prendre & exécuter cette lâche résolution (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Ils perdent encore Pietra-Santa.

Il ne restoit plus aux Florentins que Livourne, Pise, Empoli, Volterra, la citadelle d'Arezzo, le Bourg Saint-Sépulcre & Castro-Caro. La Capitale étoit entiérement investie. Il y avoit de fréquentes escarmouches, dans lesquelles les Florentins avoient presque toujours l'avantage. Ces succès joints à la tranquillité du Prince d'Orange qui se contentoit de faire faire de petites courses à sa cavalerie, sans rien tenter de considérable contre la ville, donnoient aux habitans une sécurité & une confiance, rares dans les circonstances où ils se trouvoient. Les boutiques étoient ouvertes: les Tribunaux rendoient la justice: les Eglises étoient desservies, les marchés fréquentés: chacun vaquoit à ses affaires; il n'y avoit point de tumulte parmi les soldats, & les citoyens sembloient alors avoir oublié tous les sujets de dispute qui les avoient excités ci-devant les uns contre les autres. Seu-

Sécurité des Florentins. Conduite du Prince d'Orange.

(*a*) Varchi ibid.

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

lement l'artillerie jouoit jour & nuit, & ce bruit roulant, auquel on étoit accoutumé depuis pluſieurs mois, ne troubloit plus le repos de perſonne. Les gens cenſés ſe défioient avec raiſon de ce calme extraordinaire. Le Prince d'Orange connoiſſoit la force de la Place, il la regardoit comme imprenable. Il paroiſſoit quelquefois vouloir tenter l'aſſaut, mais il n'avoit garde de le faire. Il jugeoit plus ſûr, quoique plus lent, de s'en tenir à un blocus, qui coupant aux aſſiegés toute communication avec les Places qui leur reſtoient aux environs, les affameroit avec le tems, & les réduiroit à la néceſſité de ſe rendre, faute de vivres & de munitions. Dans les courſes qu'il faiſoit faire à ſa cavalerie, pour engager les aſſiégés à ſortir, il leur tuoit toujours quelques hommes, & diminuoit ainſi leurs forces, ſans qu'ils euſſent aucunes reſſources pour les réparer. Il entretenoit encore des liaiſons avec Malateſta, & gagnoit chaque jour plus d'empire ſur l'eſprit de celui-ci. Les Florentins s'en doutoient, ſans pouvoir y apporter de remede. Tout ce que Malateſta avoit de plus cher, ſes biens, ſa femme, ſes enfans étoient à la diſcrétion de l'ennemi. Le Prince d'Orange profitoit de l'avantage que lui donnoit cette circonſtance ſur le défenſeur des Florentins pour en obtenir tous les ménagemens qu'il vouloit, & certainement il en eut obtenu bien plus, s'il avoit voulu le mettre à de plus fortes épreuves. Il paroît qu'ils étoient convenus enſemble de ruiner Florence en lui faiſant perdre peu à peu l'élite de ſes Troupes, & en lui faiſant conſumer les munitions qu'elle avoit en même tems qu'on lui ôteroit les moyens de s'en procurer d'autres. La ſuite juſtifia les ſoupçons.

Caractere & trahiſon de Malateſta.

Malateſta s'étoit chargé d'une tâche pénible en s'offrant à défendre les Florentins, tandis qu'il mettoit leurs ennemis à même de faire agir les reſſorts les plus puiſſans pour le porter à les trahir; les Florentins avoient fait encore une plus grande faute, en confiant leur défenſe à un homme dont la femme, les enfans, & tous les biens étoient au pouvoir de leurs ennemis. Malateſta trop ſenſible ou trop foible pour leur reſter fidele, avoit trop d'honneur ou de fierté pour ſupporter la honte d'une trahiſon. Il les trahiſſoit en ſecret, & couvroit ſes mauvaiſes intentions, d'une apparence trompeuſe de zele, de générosité & de bravoure. Plus foible que méchant, il eſt à croire qu'il eût mieux ſervi les Florentins, s'il n'eût point eu d'intérêts qui le tinſſent dans la dépendance du Pape. Il montra plus d'une fois ſes vrais ſentimens en public & en particulier. Il faiſoit l'éloge de la liberté aux partiſans du Gouvernement populaire, & celui du Pape aux créatures de ce Pontife. Il promettoit l'ariſtocratie à ceux qui la deſiroient, & louoit la neutralité devant ceux qui n'affectionnoient aucun parti. Mais ſi l'on parloit d'accommodement avec le Pape, c'eſt alors qu'il s'attachoit à en faire ſentir les avantages, & à exagerer les inconvéniens d'une réſiſtance trop opiniâtre qui devoit à la fin perdre entiérement Florence. Peut-être que la perſuaſion où il étoit que les Florentins couroient à leur perte, en s'obſtinant à vouloir ſe defendre juſqu'à l'entiere deſtruction de leur ville & d'eux-mêmes, contribua à l'aveugler ſur l'irrégularité de ſa conduite, & lui perſuada qu'il les ſervoit en les trahiſſant.

Il ſe fait nommer General

Quoiqu'il en ſoit, voulant forcer les Florentins à s'accommoder avec le Pape, il avoit beſoin pour les y amener d'être plus maître des Troupes qu'il ne l'étoit en ſa qualité de Commandant. Le tems de l'enrollement du fils

du Duc de Ferrare étant expiré, il demanda le Généralat. La mort de Mario des Urſins, l'un de ſes concurrens, lui étoit favorable. Il avoit encore à lutter contre Etienne Colonne, fait comme lui pour les plus hauts grades, & plus généralement aimé que lui, parce qu'on étoit plus ſûr de ſon attachement à la République. Il fit néanmoins propoſer ſa demande par le Gonfalonier. Elle parut d'abord prématurée & l'on avoit d'excellentes raiſons pour le refuſer, ſans le choquer, en laiſſant les choſes ſur le pied où elles étoient, la puiſſance militaire ſe trouvant balancée entre lui & Colonne. Son enrollement pour l'emploi de Commandant duroit encore quatre mois: l'année du ſervice volontaire ſuivoit ce terme, & d'ailleurs l'état de ſa ſanté qui lui laiſſoit à peine le pouvoir d'agir ſembloit le rendre incapable de cet emploi. Pouvoit-on lui déférer cet honneur, ſans offenſer Etienne Colonne qui le méritoit autant que lui? Malgré tout cela, le Généralat lui fut adjugé à la pluralité des ſuffrages; & Colonne eut le commandement de la Milice avec la garde de la montagne.

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

des Troupes de la République.

Quelques jours après, la Seigneurie & les autres Tribunaux s'aſſemblerent pour l'inſtallation du nouveau Général. Malateſta fut conduit de ſa maiſon au Palais, avec beaucoup de pompe par la Milice; & quand il eut ſalué l'aſſemblée en ôtant ſon bonnet ſur lequel on liſoit le mot *Liberté*, le Gonfalonier le harangua de la maniere ſuivante: „ Illuſtre & vaillant Seigneur, la République de Florence vous avoit confié le Commandement de ſes Troupes; elle vous en donne en ce jour la diſpoſition abſolue, avec la garde des Fortereſſes, le titre de Général, les honneurs & les émolumens dont jouiſſoit Hercule d'Eſte, votre prédéceſſeur dans cette charge. Ce n'eſt point à la nobleſſe de votre maiſon, d'où ſont ſortis autant de Généraux que de ſujets; ce n'eſt point aux cruelles injures que vos ancêtres & vous avez reçues de nos communs ennemis (*); c'eſt à vous ſeul, à votre mérite, à votre valeur, à votre prudence, à votre attachement pour le Peuple de Florence, & aux ſervices que vous lui avez rendus, qu'il confie ſes biens, ſes jours, ſon honneur & ceux de toute ſa poſtérité. Quelle vaſte carriere s'ouvre à votre bravoure & à votre généroſité! Le nom de Baglioné, déja ſi célebre par tout l'univers, va recevoir un nouveau luſtre qui éclatera dans tous les ſiecles. Les richeſſes, les plaiſirs & tous les autres biens d'ici-bas n'ont qu'une durée paſſagere, qui ne paſſe point celle de cette vie mortelle. La gloire ſeule, la paſſion des grandes ames, ce feu ſacré dont elles ſont embraſées à proportion de leur élévation, ne s'éteint point, non plus que le ſouffle divin qui les anime, & tranſmet d'âge en âge le ſouvenir des grandes actions. La protection du ciel, la juſtice de notre cauſe & votre valeur nous ont ſoutenus juſques-ici contre l'acharnement de nos ennemis: elles vont nous délivrer d'un ſiege long & pénible, & aſſurer à jamais notre liberté. Ce Palais & les murs de cette ville chanteront vos louanges & béniront votre mémoire. Recevez donc invincible Guerrier, recevez, ſous d'heureux auſpices pour vous & pour nous, cet étendard, ce caſque, ce ſceptre, & ſouvenez-vous qu'ils vous engagent à nous ſauver ou à périr avec nous (*a*)".

Diſcours du Gonfalonier au nouveau Général.

(*a*) Varchi, Libro undecimo.

(*) Le Pape Léon X avoit fait trancher la tête au pere de Malateſta, au milieu du Pont S. Ange.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Imprudence des Florentins dans cette occasion.

Les Florentins furent presque généralement blâmés du choix qu'ils avoient fait de Malatesta pour leur Général. Ignoroient-ils qu'il étoit fils de ce Paul Baglioné, homme impie, cruel, plein de vices & de scélératesses, qui avoit trahi la République de Florence, étant à sa solde? Il est vrai aussi que dès l'âge de vingt ans il avoit donné des preuves d'une valeur héroïque à la déroute de Ravenne, qu'il avoit fait la guerre de Lombardie en brave soldat & en sage Capitaine, qu'il étoit frere d'Horace Baglioné qui avoit si bien commandé les Bandes-Noires, la terreur de l'Italie, qu'il avoit des raisons particulieres d'être l'ennemi capital de la maison des Medicis, & que d'ailleurs le Pape ne pouvoit jamais lui savoir mauvais gré de son zele pour la défense des Florentins, puisque c'étoit une des conditions de la capitulation de Perouse. Cependant ces considérations, toutes plausibles qu'elles étoient, devoient-elles l'emporter sur la seule raison que Malatesta étoit à la dévotion des ennemis, tant qu'ils étoient maîtres de ce qu'il avoit de plus cher au monde? Ces Républicains imprudens se donnoient un maître: c'est peu, ils lui donnoient encore le pouvoir de les livrer.

Leur animosité contre le Pape.

Ce fut peu de jours après l'installation de Malatesta que les derniers Ambassadeurs envoyés à Bologne, revinrent & firent le récit de ce qui s'étoit passé. On commença à murmurer plus que jamais contre celui que l'on venoit de décorer du Généralat; peu s'en fallut qu'on ne l'accusât publiquement de se jouer de la confiance du Peuple. On étoit aussi transporté d'animosité contre le Pape: on le cita au jugement de la Quarantie, lui & les quatre Cardinaux Florentins qui se trouvoient avec lui à Bologne: on vouloit les faire déclarer rebelles: on demandoit que leurs biens fussent confisqués comme ceux des traîtres; & quand on vit que l'on ne pouvoit rien obtenir par cette voie, on vouloit à toute force mettre le feu au Palais des Medicis pour venger l'honneur de la République outragé dans ses Ambassadeurs.

Fausse prédiction d'un Astrologue.

Par une ancienne idée superstitieuse, les Espagnols regardoient le Vendredi comme un jour favorable pour eux: ils disoient que, si l'on donnoit un assaut à la ville le Vendredi, il réussiroit mieux que tout autre jour. Antoine de Leve, l'un des membres du Conseil, pensoit qu'on ne prendroit Florence que par un assaut général. Un Astrologue prédit au Prince d'Orange, qu'il en seroit maître dans quinze jours, & pour caution de sa prédiction il se rendit en prison & consentit d'être décollé si elle ne se vérifioit pas. Ce prétendu devin ne connoissoit pas les desseins cachés du Prince d'Orange. Quinze jours se passerent sans qu'il y eût rien de nouveau. Quinze autres s'écoulerent encore. Le Prince fit venir l'Astrologue, feignant de vouloir le punir de sa témérité. Celui-ci répondit sans se déconcerter, que les Cieux avoient promis la prise de Florence dans la supposition que Son Altesse donneroit l'assaut à la Place, ce qu'elle n'avoit pas fait. Le Prince sourit de sa réponse, & se contenta de le faire chasser du camp.

Sortie vigoureuse & avantageuse.

Le 15 de Mars, les assiégeans ouvrirent la tranchée devant le bastion de S. George, par le moyen des pionniers que l'Empereur venoit de leur envoyer. Dès qu'on apperçut les travailleurs, on voulut aller les attaquer. Malatesta temporisoit, craignant, disoit-il, qu'une sortie malheureuse n'affoiblit trop les forces des assiégés. Il se rendit néanmoins à l'ardeur des

Troupes. Plusieurs bandes sortirent de la ville par des endroits différens. Une partie eut ordre de se tenir dans le fossé, pour donner du secours au besoin; une autre d'aller escarmoucher aux environs de plusieurs postes comme pour attirer l'Ennemi; une troisieme d'attaquer les travailleurs & deux Compagnies qui les soutenoient. Mais une demi-heure auparavant le traître Malatesta avoit envoyé vers le Prince d'Orange, un soldat Perousin pour lui donner avis de cette sortie, desorte que l'on trouva le camp sous les armes, & tous les postes bien garnis. Cela n'empêcha pas les Milices Florentines d'attaquer violemment le nouveau cavalier & les retranchemens auxquels les Impériaux travailloient, & de leur tuer beaucoup de monde. Malatesta vouloit peut-être, en prévenant les ennemis, ôter aux Florentins l'envie & le courage d'aller attaquer leur camp. Le succès de cette attaque, qui eut été beaucoup plus complet, si les assiégeans eussent été surpris, comme ils devoient l'être, accrut au contraire l'ardeur des Florentins qui se crurent invincibles & imprenables. Ils l'étoient en effet, & sans les ménagemens que leur Général avoit pour le Pape, ils eussent pu tailler en pieces l'armée Impériale & faire lever le siege.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Tentative inutile des assiégeans.

Peu de jours après cette vigoureuse sortie, le Prince d'Orange fit battre avec trois canons une tour qu'on avoit laissé subsister du côté de la porte Romaine, & sur laquelle on avoit braqué un fauconneau dont le feu incommodoit fort son armée. Elle essuya cent cinquante volées en un jour, sans presque être entamée: voyant qu'il se donnoit une peine inutile, il cessa de la battre. Malatesta lui épargna une seconde tentative, en faisant ôter pendant la nuit le fauconneau, dans l'appréhension, dit-il, qu'il ne causât la perte de la ville.

Le Pape & l'Empereur quittent Bologne.

Ce fut à peu près vers ce tems-là que le Pape & l'Empereur quitterent Bologne. Le Pape prit la route de Rome. Charles celle de Mantoue pour se rendre de là à Ausbourg, où il avoit indiqué la Diete. L'Ambassadeur de Florence à Ferrare, à qui ses concitoyens avoient donné le pouvoir le plus ample pour traiter sauf le maintien de la liberté, & la restitution de tout ce qui leur avoit été enlevé, voulut essayer si par la médiation d'Alphonse qui étoit rentré en grace auprès de l'Empereur, il pourroit faire un accommodement avec ce Prince, séparément du Pape. Il se mit en route pour venir trouver Charles à Mantoue, en le faisant prévenir par le Duc de Ferrare. Mais lorsqu'il fut près de cette ville, l'Empereur lui fit dire de ne pas avancer davantage: tant le Pape avoit aigri ce Prince contre les Florentins.

Les vivres & les munitions de guerre commencent à manquer à Florence.

Depuis que l'on avoit abandonné Pistoie & Prato, les vivres & les munitions de guerre commençoient à manquer à Florence. On en recevoit pourtant par la voie d'Empoli, mais cette ressource ne pouvoit pas suffire long-tems à la consommation qu'on en faisoit. Le Prince d'Orange ne l'ignoroit pas, & persuadé qu'il ne s'empareroit jamais de la ville que quand la nécessité la contraindroit à se rendre, il s'appliquoit uniquement à lui couper les vivres, & à se fortifier de plus en plus. Le Samedi Saint Malatesta fit tuer, au lieu d'agneau, un jeune âne dont la moitié se mangea le lendemain chez lui, & l'autre fut portée en pâté à divers de ses amis. Cependant il avoit reçu le matin cinquante-six bœufs que le Commissaire Fer-

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

ruccio lui avoit envoyés. Il le fit uniquement pour montrer davantage le triſte état auquel la ville alloit être reduite, & la néceſſité de ſe rendre pour le prévenir. Il ne prenoit pas en cela les plus juſtes moyens de parvenir à ſes vues. Les Florentins n'en étoient que plus irrités contre lui, & plus diſpoſés à ſe défendre, malgré ſes mauvaiſes intentions. Ils ſentoient que plus on temporiſeroit plus la condition de la République deviendroit fâcheuſe. On murmura publiquement contre le Général. On diſoit que Malateſta ne vouloit pas vaincre; que le départ de l'Empereur, & l'impuiſſance où étoit le Pape de payer les Troupes, avoient diminué leur nombre, les avoient diviſées, & forcées de ſe diſperſer çà & là pour vivre de pillage; que c'étoit le vrai moment de faire un dernier effort; que plus on attendroit, moins on ſeroit en état de forcer l'ennemi à lever le ſiege.

Combat à la hauteur de S. Donat.

Malateſta informé de ces bruits, voulut diſſiper les ſoupçons qu'on avoit au ſujet de ſa fidélité. Il dit qu'il combattroit puiſqu'on le vouloit, quoiqu'il en dût réſulter peu de gloire pour lui & beaucoup de deſavantage pour les Troupes. Il donne auſſi-tôt ſes ordres à deux Régimens, & à plus de trente des meilleures compagnies de la Milice, pour aller s'emparer du couvent de S. Donat, poſte important, où Barracon de Nava, Officier d'une hardieſſe incomparable, s'étoit fortifié, avec tout ſon Régiment de vieux ſoldats Eſpagnols qui, ſe réſervant pour le Sac de Florence, ne s'étoient point ſouciés juſques-là de faire montre de leur valeur. Les Troupes Florentines, tranſportées d'une ardeur martiale, s'avancent en courant, & malgré le deſavantage du terrein pour elles, & les coups d'arquebuſes dont elles ſont aſſaillies de toutes parts, & commencent à monter la hauteur. Pluſieurs ſoldats ſont tués ou bleſſés de part & d'autre. Ceux de Florence ſoutiennent le choc aſſez long-tems, pour donner le tems à de nouvelles Troupes de prendre les Eſpagnols par derriere. La mêlée devient plus terrible qu'auparavant. Barracon anime les ſiens par ſes diſcours & ſes exemples, juſqu'à ce qu'il tombe d'un coup d'arquebuſe qui le tue ſur le champ. Les Troupes Florentines, forçant toujours les Eſpagnols à reculer, gagnent du terrein, & s'emparent de vive force de la hauteur & du couvent. Le Prince d'Orange voyant les Eſpagnols forcés, fait avancer à leur ſecours André Caſtaldo, avec l'infanterie Italienne, & ordonne en même tems à ceux qui gardoient la hauteur de Giramont & les nouvelles lignes, de tirer. Mais l'artillerie de ces deux endroits nuiſoit beaucoup moins aux Troupes de Florence, que le feu continuel de la ville aux Troupes ennemies. On combattoit rudement en divers autres endroits. D. Ferrand de Gonzague s'étoit avancé avec ſa cavalerie; une partie de celle de Florence en avoit fait autant & avoit été ſuivie de quantité de fantaſſins. Tant de Troupes ſorties de la ville, ayant fait craindre au Prince d'Orange qu'on ne voulût donner un aſſaut général au camp, il avoit fait ſortir les Allemands de leurs Lignes. Le combat s'étoit engagé avec autant d'ardeur, qu'au couvent de S. Donat, mais avec un ſuccès plus balancé. Le canon & les arquebuſes font un bruit ſi horrible & une fumée ſi épaiſſe qu'on ne peut ni voir ni entendre. L'action dura plus de quatre heures; Malateſta, monté ſur un petit mulet, & faiſant aîle de ſes bras qu'il pouvoit à peine mouvoir, voulut pluſieurs fois, ou fit ſemblant de vouloir aller dans la mêlée; & quelle que fût la

raison de cette ardeur, les Commissaires, qui étoient à ses côtés, furent obligés de prendre la bride de sa monture pour l'arrêter. La nuit approchoit & l'on combattoit plus vivement que jamais; les Milices de Florence tenoient toujours la hauteur & le couvent. Malatesta fit sonner la retraite. Octavien de Medicis reçut, vers la fin de l'action, un coup d'arquebuse à la gorge, dont il mourut quatre jours après. Les Florentins perdirent environ deux cens hommes de leurs meilleures Troupes. La perte des ennemis fut beaucoup plus considérable, & si l'on eut saisi ce moment pour rendre l'action générale, il est à croire que la défaite entiere de l'armée ennemie eût mis fin à la guerre.

L'argent manque à Florence: ce qu'on fait pour s'en procurer.

La prévoyance & l'habileté du Commissaire d'Empoli fournissoient de tems en tems des provisions considérables aux assiégés. Il chargea deux hommes de traverser le camp pendant la nuit avec cinquante deux moutons pour entrer dans la ville avant le jour, & il leur donna de si bonnes directions qu'ils réussirent plus heureusement qu'ils ne l'avoient espéré. On reçut aussi une assez grande quantité de gros & de menu bétail, & d'autres provisions au moyen de huit compagnies d'infanterie & de bon nombre de cavalerie qu'on avoit envoyées à deux mille pour les escorter. L'argent étoit plus rare. Pour en avoir, on fit une lotterie des biens des rebelles, qui produisit six mille six cens ducats. Outre cela, le Grand-Conseil, après être allé onze fois aux opinions, arrêta que tout l'or & l'argent non monnoyé qui se trouvoit chez les habitans, citoyens, ou autres, à l'exception des soldats, & tout ce qu'il y en avoit dans les lieux sacrés, à l'exception de la quantité de vases strictement nécessaires pour le service divin, seroit envoyé à la monnoie, après qu'on en auroit assuré la valeur aux propriétaires. On en frappa une piece particuliere que l'on força de prendre pour un demi-ducat, quoique sa valeur intrinseque fût un peu au dessous. On vendit les pierreries qui étoient autour de la Croix d'or de l'Eglise de S. Jean, ainsi que celles qui ornoient la Thiare que Léon X avoit donnée au Chapître de Ste. Marie del Fiore, lorsqu'il étoit venu à Florence pendant son Pontificat. Telle étoit la situation des Florentins. Rien ne leur coûtoit pour la défense de leur liberté. Ils se seroient dépouillés de tout, pourvu qu'on leur eut laissé la jouissance de ce seul bien. Plusieurs avoient écrit sur leurs portes en gros caracteres, PAUVRES & LIBRES.

Ferruccio recouvre Volterra.

Les Impériaux, ayant fait venir deux canons & trois coulevrines de Gênes, foudroyoient la citadelle de Volterra qui tenoit encore pour les Florentins, quoique la ville se fût rendue au Pape. On fit partir de Florence 150 chevaux & cinq compagnies d'infanterie pour aller au secours des assiégés. Cette infanterie, sortie de Florence pendant la nuit, traversa les quartiers de l'ennemi près du Mont Olivet, fut découverte, & attaquée par la cavalerie qui eut ordre de la poursuivre. Les arquebusiers tuerent plusieurs des ennemis, & le reste fut obligé de se retirer. Elle arriva donc en bon état à Empoli en même tems que les 150 chevaux qui avoient pris un autre chemin par les derrieres du camp. Ferruccio les reçut & voulut les conduire lui-même à Volterra. Il quitta en effet son poste à la tête de 2000 hommes d'infanterie, & des 150 chevaux, & marchant avec une extreme diligence, il vint à bout de se jetter dans la citadelle de Volterra le 26 du

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

mois d'Avril à trois heures après midi. Après quelques momens de repos, il fondit brusquement sur la ville que Jean Baptiste Borghese gardoit avec une foible garnison. Ferruccio se rendit maître de la tranchée dès la nuit suivante, & obligea la ville de capituler le lendemain (a).

Prise d'Empoli.

Le Prince d'Orange apprend que Ferruccio a recouvré Volterra; mais il apprend aussi que Maramaldo garde les fauxbourgs de cette ville avec 2500 hommes, desorte que Ferruccio ne peut plus revenir à Empoli sans livrer combat à ce Général de l'Empereur. Ses espions lui disent encore que Ferruccio a fait avancer presque toute la garnison d'Empoli pour attaquer Maramaldo d'un côté tandis qu'il l'attaquera de l'autre, voulant absolument le déloger de ces quartiers. Telle étoit l'imprudence que le Commissaire venoit de commettre, se confiant un peu trop sur la bonté des fortifications de cette Place que des femmes, selon lui, eussent pu défendre avec leurs fuseaux & leurs quenouilles. Le Prince d'Orange forme aussi-tôt la résolution de tenter le siege de cette derniere ville. Il charge de cette entreprise Don Diego Sarmiento, Capitaine des Recrues, auxquelles il joint plusieurs des vieilles Bandes du Marquis du Guast, Alexandre Vitelli avec toutes les siennes, D. Ferrand de Gonzague avec ses chevaux, & Sampietro Maître de l'artillerie. Tant de forces réunies annonçoient un parti pris d'emporter la ville de force & de s'y maintenir de maniere à n'en pouvoir être chassé. On convient de donner deux attaques à la fois. Sampietro se charge de l'attaquer du côté du Nord, tandis que Vitelli en fera autant du côte du Couchant. On place les batteries, & l'on fait un feu continuel jusqu'à ce que l'on ait fait deux breches considérables. On s'empresse d'aller les reconnoître, & aussi-tôt on commence un assaut furieux qui ne réussit pourtant pas, parce que les assiégeans s'embourbent dans le fossé & sont accablés par les pierres qu'on leur jette, ou écrasés par les débris qui tombent de la muraille fracassée. Sarmiento, qui avoit fait cette attaque, ordonne la retraite, & l'on se retire. Vitelli n'avoit point donné l'assaut de son côté. C'en étoit assez pour intimider les habitans, & porter Giugni & Orlandini qui y commandoient, à se laisser corrompre. Tandis que ceux-là envoient secrettement, la nuit du même jour, trois des plus considerables d'entre eux, pour offrir de se rendre, à condition qu'on leur laissât la vie & leurs biens, sans faire aucune mention de la garnison, les deux Commandans dont on vient de parler, font ôter des remparts, les sentinelles & l'artillerie. C'étoit le signal convenu. Les Espagnols s'avancent, montent sur la breche, ne font aucun mal à la garnison, tuent quelques habitans, & pillent la ville & le château. Les Italiens de Vitelli entrent aussi dans la Place qu'ils pillent à leur tour.

Combien cette perte est préjudiciable aux Florentins.

Les Florentins apprirent la perte qu'ils venoient de faire d'Empoli, par les réjouissances qu'on en fit au camp. C'étoit le plus grand malheur qui pût leur arriver, si l'on en excepte la prise de Florence. Si Ferruccio fût resté maître de cette Place, il pouvoit, avec ses seules forces, tenir en échec les quartiers que l'ennemi avoit de ce côté de l'Arno. Depuis la perte de Pistoie & de Prato, on n'avoit que cette voie pour ravitailler la Capitale

(a) Varchi ibid.

pitale qui commençoit à manquer de tout. Dans une attaque générale, Ferruccio pouvoit de ce poste faire un tort infini à l'armée Impériale. Que d'avantages perdus par son imprudence! On ne pouvoit comprendre quelle fatalité avoit porté cet homme, d'ailleurs brave & prudent, à s'éloigner d'une Place si importante. On concevoit encore moins que Giugni & Orlandini eussent été assez lâches, assez traîtres pour la livrer. Giugni s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre de Pise; il avoit toujours paru plein de zele pour la liberté, & l'on disoit publiquement à la gloire de sa maison, que le pire des Giugni étoit le meilleur des Florentins. Les vertus les plus solides se démentoient lorsqu'il s'agissoit du service de Florence. On les déclara rebelles, & leurs effigies furent exposées avec la qualification de traîtres.

L'on étoit dans une grande consternation à Florence. Il falloit ou se déterminer à se rendre, ou tâcher de recouvrer Prato & Pistoie, sans quoi l'on ne pouvoit plus espérer de recevoir de convois. On savoit que les habitans de cette derniere Place avoient voulu massacrer le Commissaire que le Pape leur avoit donné, & qu'ils avoient tué grand nombre de soldats de quelques compagnies Espagnoles qui avoient tenté d'y entrer de force, & obligé le reste à prendre la fuite. On jugeoit par là de leurs bonnes dispositions à l'égard des Florentins. Etienne Colonne, toujours prêt à tenter les entreprises les plus hazardeuses, résolut d'attaquer le quartier des Allemands où commandoit le Comte Louis de Lodron, homme d'une vertu & d'une fidelité à toute épreuve. Il communique son dessein au Gonfalonier. Ce Chef de la République fait appeller au Conseil Malatesta, les Commissaires, & quelques-uns des principaux Officiers & citoyens. On loue beaucoup le projet & la générosité de Colonne, dans la persuasion que la défaite des Allemands étoit un sûr moyen de recouvrer Prato & Pistoie. Malatesta seul s'oppose de toutes ses forces à l'avis unanime. Il prétend que c'est s'exposer à un trop grand danger, vu la valeur des Allemands, la maniere dont ils sont fortifiés, la vigilance, la bravoure & la prudence extrême de leur Chef. Voyant cependant la résolution ferme du Conseil, il consent à l'entreprise, & ajoute qu'il veut s'y trouver.

Etienne Colonne forme le projet d'attaquer le quartier des Allemands.

Etienne Colonne sort par deux portes de la ville, d'où l'on alloit droit aux lignes des ennemis, qui étoient doubles & bien munies d'artillerie. Il avoit avec lui environ deux mille hommes tant de Troupes réglées que de Milices, dont chacun étoit armé d'une pique ou d'une pertuisane. Malatesta, avec quinze cens hommes de pied, va se ranger le long de l'Arno, pour empêcher les Espagnols de le passer, & d'aller au secours des Allemands. Pasquin Corse a ordre de s'arrêter à mi-chemin, de n'avancer que quand l'action seroit engagée, & de se porter où seroit le plus grand besoin. Les ennemis avoient des sentinelles sur sa route, elles auroient donné l'allarme s'il se fût avancé trop tôt, & l'on comptoit surprendre les ennemis. Malgré cet ordre, Pasquin Corse partage ses Troupes en deux portions, avec l'une desquelles il s'approche si près des lignes, que deux sentinelles, comme on l'avoit prévu, réveillent aux cris qu'elles poussent, les Allemands presque tous endormis, parce qu'il étoit encore nuit. Etienne Colonne, entendant que l'on donnoit l'allarme, hâte sa marche, attaque les

Attaque.

premieres lignes & s'en empare, quoiqu'elles fussent bien gardées. Les secondes sont emportées avec une foible résistance. Jean de Turin avoit déconcerté les Allemands, par les trompes de feu qu'il avoit jettées en quantité au milieu d'eux. Les Troupes Florentines entrent victorieuses dans les logemens, où elles massacrent dans l'obscurité de la nuit, tout ce qui se rencontre devant elles, hommes & femmes. Ce desordre donne le tems au Comte de Lodron, de rassembler & de ranger en bataille, plus de deux mille fantassins à qui il ordonne de tenir leurs piques basses, de ne point bouger & de se défendre. Colonne remet son infanterie en ordre, & les attaque avec une valeur incomparable, faisant autant l'office de soldat que celui de Général. La Milice sembloit le disputer de courage avec les Troupes réglées. C'étoit le moment où Pasquin Corse devoit fondre sur l'ennemi avec ses Troupes fraîches. On lui envoie ordre plusieurs fois d'avancer promptement, il ne paroît point. Colonne s'apperçoit qu'il est trahi. Sans se décourager, il retourne à la charge avec une ardeur qui étonne les ennemis. Tandis qu'il s'efforce de rompre le premier leur ordre de bataille, il reçoit en même tems deux blessures, qui, heureusement n'étant pas considérables, ne l'empêchent pas de continuer le combat.

Nouvelle trahison de Malatesta. Le jour commençoit à poindre: la cavalerie Espagnole avançoit pour passer l'Arno & sécourir les Allemands. Malatesta l'apperçoit, & loin de l'en empêcher, il rappelle Margute de Perouse qui gardoit le Pont aux Mosses avec cent cinquante arquebusiers, & donne le signal pour faire rentrer dans la ville Pasquin Corse & le reste des Troupes. Etienne Colonne, trop prudent pour sacrifier celles qu'il conduisoit, quoiqu'il fût indigné de voir qu'on perdoit le fruit d'une si belle disposition, & qu'on renonçoit de gaieté de cœur à une victoire complette que l'on eut aisement remportée, se retire en ordre de bataille. On lui tira quelques coups de canon du Mont Olivet, sans faire de mal à personne. Les Florentins ne perdirent pas trente hommes dans cette affaire, mais ils eurent plus de quatre-vingt blessés. La perte des ennemis fut considérable à cause du massacre que l'on avoit fait dans les logemens des Allemands. On ne peut s'empêcher de déplorer le sort des Florentins qui, à chaque sortie, touchoient au moment de faire lever le siege, & le manquoient chaque fois par la mauvaise volonté de celui qui devoit les sauver. Colonne se plaignit assez hautement de n'avoir pas été secondé par Malatesta. Il osa dire que ce Général sembloit avoir pris à tâche de vouloir être de toutes les entreprises pour les faire toutes manquer, que sans lui les ennemis seroient bien loin des murs de Florence, qu'il ne cherchoit qu'à faire périr peu à peu ce qu'il y avoit de plus brave & de plus distingué dans les Troupes, pour mettre la ville dans la nécessité de se rendre, lorsqu'elle n'auroit plus de defenseurs. Colonne parloit avec tant de liberté, parce qu'il savoit combien on exaltoit sa conduite dans cette derniere attaque, & combien on blâmoit celle de Malatesta. Celui-ci, qui ne l'ignoroit pas non plus, redoutoit le Peuple de Florence. Il n'alloit plus à l'assemblée de la Seigneurie, qu'il ne fît auparavant occuper les portes du Palais par plusieurs de ceux de ses soldats en qui il avoit le plus de confiance, craignant, disoit-il, le saut de Baldaccio (a). C'étoit assez se déclarer coupable.

(a) Varchi, ibid.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Dès ce moment, les Florentins qui n'avoient eu jusqu'alors que de violens soupçons sur son compte, tinrent pour certain qu'il étoit tout entier à la dévotion du Pape, & se repentirent, mais trop tard, de s'être livrés à un traître. Les Partisans des Medicis devinrent plus hardis que jamais; ils lui firent publiquement une espece de cour, sans cacher davantage leurs intelligences avec lui. Janobi Bartolini, autrefois ami de la liberté jusqu'à l'enthousiasme, ce généreux Républicain qui avoit dit au commencement du siege, qu'il entretiendroit à ses dépens toute l'armée pendant deux mois, commença lui-même à s'entendre avec Malatesta, qui le flattoit de lui faire avoir une bonne part au Gouvernement Aristocratique.

La peste se met dans le camp.

Il se répandit un bruit que la peste étoit dans le camp, qu'elle y emportoit chaque jour cinquante à soixante hommes, que le Prince d'Orange en étoit attaqué, & qu'on lui avoit déja préparé un logement hors des portes de Bologne. Les Florentins craignirent que ce fléau terrible, dont ils avoient si long-tems éprouvé les ravages, ne s'introduisît dans leur ville. La famine leur sembloit moins redoutable: ils firent défense, sous peine de la vie, de laisser entrer personne, même avec des vivres. Si la contagion eût duré seulement quelques semaines, l'armée ennemie étoit détruite, ou obligée de se retirer, & la guerre finie. Mais le mal cessa au bout de quelques jours, sans que l'on sût comment il avoit commencé.

Soupçons & intrigues du Pape.

Le Pape étoit désolé de la longueur du siege. Quoiqu'assez bien servi par Malatesta, ce Pontife soupçonneux, craignoit que ce Général des Florentins ne le jouât de concert avec le Prince d'Orange. Tantôt il se figuroit que les extrêmes ombrages des Florentins au sujet de Malatesta, les porteroient à s'assurer de sa personne, & à en venir ensuite à une action générale. Il en étoit réellement question, & probablement ses émissaires le lui avoient mandé, quoique l'on tint ce dessein fort secret, vu qu'il étoit d'une exécution très-périlleuse. Sa Sainteté, sure que le Roi de France conservoit toujours des intelligences dans Florence, & lui faisoit espérer des secours, avoit gagné l'Evêque de Tarbe, Ambassadeur à Rome, & le Chancelier du Prat en leur envoyant à chacun un chapeau. Par ce moyen il avoit engagé François I. & les Vénitiens à proposer de sa part des conditions d'accommodement aux habitans de Florence, promettant de leur envoyer l'Evêque de Pistoie pour les arrêter, supposé qu'elles fussent acceptées. Clément ne comptoit peut-être pas beaucoup sur cette négociation. Mais, en amusant les assiégés, il leur faisoit perdre un tems précieux & ranimant les espérances de ses partisans, il semoit la discorde parmi les citoyens.

Belles actions de Carnesecchi.

Carnesecchi, Général de la Romagne Florentine, faisoit des prodiges de valeur. Avec une poignée de soldats, qu'il étoit presque hors d'état de payer, il en vint plusieurs fois aux mains avec le Président de la Romagne Ecclésiastique, & le battit toujours. Il courut à Marradi qui s'étoit révolté, fit pendre quelques-uns des principaux Chefs, qu'on lui livra; alla faire lever le siege de la forteresse de Castiglioné; mit en fuite Balasso de Naldo, & César de Gravina, venus pour la sécourir; mit à prix la tête du Pape, parce que George Ridolfi, premier Magistrat de Capoue, lui avoit fait le même affront; fit tête à plus de quatre mille hommes qui étoient venus assiéger Castro-Caro, chassa les ennemis déja montés sur les remparts, en

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

fit un grand carnage, les poursuivit jusqu'aux frontieres de la Romagne Ecclésiastique, & força le Président à lui demander une trêve, qu'il lui accorda à des conditions honorables pour Florence & pour lui (*a*). Ces succès commençoient à lasser la constance du Pape. Si parmi les Cardinaux Florentins qui étoient auprès de lui quelqu'un eût saisi un de ces momens, pour lui remontrer que la guerre seroit beaucoup plus longue qu'il ne le pensoit, qu'on ne réduiroit jamais les Florentins à moins qu'on ne les exterminât, que tôt ou tard, ils livreroient un assaut général au camp, mettroient infailliblement l'armée en déroute, ou en pieces, sans que Sa Sainteté pût se flatter d'en rassembler jamais une pareille, l'Empereur pouvant avoir besoin de ses forces pour les porter ailleurs: si, dis-je, on eût fait ces représentations au Pape dans les momens où il paroissoit le plus attristé des succès des Florentins, on l'eût porté à se relâcher de ses injustes prétentions, & obtenu des conditions plus favorables auxquelles la ville se seroit rendue. Tout le monde abandonnoit ces Républicains dont la bravoure méritoit un meilleur sort.

Les Aretins assiegent, prennent & rasent la citadelle d'Arezzo.

Les habitans d'Arezzo avoient fait tous leurs efforts pour recouvrer leur citadelle toujours ferme dans le parti de la République. Nous avons vu que Don Diego de Mendoza en avoit tenté inutilement le siege. Les Aretins voulant à toute force l'emporter dans le dessein de la raser, envoyerent prier le Prince d'Orange de leur faire passer de nouvelles Troupes & de l'artillerie. Pour l'y engager, ils lui représenterent que sans cesse inquiétés par ceux de la citadelle, ils ne pouvoient plus garder la ville, ni continuer de pourvoir le camp. Le Prince, qui savoit leurs vues auxquelles les siennes n'étoient pas conformes, leur répondit que, s'ils vouloient lui promettre de ne pas détruire la citadelle quand ils en seroient maîtres, & d'y mettre au contraire une bonne garde, pour en faire, à la fin de la guerre, ce que le Pape & l'Empereur jugeroient à propos, il leur enverroit tout ce qu'ils demandoient, qu'autrement ils n'avoient rien à espérer de sa part, telle étant l'intention du Commissaire du Pape. L'envoye d'Arezzo repliqua qu'il n'avoit aucuns ordres à ce sujet, qu'il alloit écrire aux Prieurs, & qu'il feroit savoir leur réponse à son Excellence. Les Aretins ne furent pas dans le cas d'accepter ni de refuser ces conditions. La citadelle, réduite à l'extrémité, proposa de se rendre; & demanda pour toute capitulation qu'il fût permis à ceux qui s'y trouvoient, de se retirer avec tous leurs effets jusqu'au Bourg Saint-Sepulcre: ce qui fut accordé. A peine furent-ils sortis, que les Aretins raserent la citadelle jusqu'aux fondemens, quoiqu'ils sussent combien cette démarche pouvoit déplaire au Prince d'Orange. Ils tâcherent de l'appaiser en continuant, avec plus de zele que jamais, à fournir le camp de vivres, de pionniers, & de toutes les autres choses qu'ils avoient en leur disposition.

Ferruccio defend Volterra.

Ferruccio, maître de Volterra, sort avec une partie de son infanterie & de sa cavalerie, & attaque Maramaldo qui s'étoit avancé jusques sous les murs de la Place, sur l'avis qu'il avoit eu que les habitans devoient se soulever. L'action s'engage vivement de part & d'autre. Maramaldo recule

(*a*) Id. ibid.

jusqu'à l'extrémité du fauxbourg où il se fortifie; & Ferruccio rentre dans la ville, content de lui avoir tué beaucoup de monde. Deux jours après, Maramaldo ayant reçu de nouvelles Troupes du camp devant Florence, & deux demi-canons, va se présenter derechef devant Volterra, se fortifie, & commence à battre le rempart. Quoiqu'il fît peu de dommage, Ferruccio ne laissa pas de faire terrasser la porte qui étoit de ce côté-là. L'ennemi ouvre un fossé ondoyant qu'il conduit habilement jusques sous les murs pour y creuser une mine. Ferruccio s'en apperçoit, & pour mieux donner le change aux assiégeans, il éleve un cavalier à l'endroit même ou Maramaldo creusoit, & y place deux canons qu'il pointe vers l'endroit par où l'ennemi devoit passer durant les ténebres, pour venir au secours de ses travailleurs, en cas qu'ils fussent attaqués. Après ces dispositions, Ferruccio attend la nuit. Dès qu'il juge le tems favorable pour l'exécution de son projet, il ordonne à un de ses Capitaines de sortir avec quelques soldats, ayant les meches de leurs arquebuses couvertes, pour n'être point apperçus; de s'avancer le long des remparts jusqu'à l'endroit où la mine se creusoit; de tuer tout ce qu'on rencontreroit, & de détruire cet ouvrage. Ses ordres furent exécutés avec toute l'intelligence possible. Le Capitaine pousse jusqu'à la mine, tue quelques-uns de ceux qui la gardoient, & presque tous les travailleurs; détruit l'ouvrage, & rentre victorieux dans la ville. Dès qu'il avoit été apperçu, l'ennemi ayant donné l'allarme, Maramaldo avoit envoyé au secours: Ferruccio monté sur le cavalier observoit la marche de ce détachement, & dès qu'il le jugea arrivé à l'endroit où il avoit pointé la veille ses deux canons, il les fit tirer sans relâche, tua une bonne partie des soldats, & empêcha les autres de passer outre.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Il fait une sortie sur les ennemis.

Maramaldo attendoit de nouveaux renforts. Le Marquis du Guast & Don Diego Sarmiento étoient en marche pour le venir joindre avec leurs Troupes. Ils arrivent & le trouvent fortifié dans plusieurs postes où il s'étoit maintenu malgré les efforts que l'on avoit faits pour l'en chasser. Ils avoient forcé leur marche, & la lassitude des Troupes les empêcha de se fortifier. Ferruccio, habile à profiter du moindre avantage, ordonne une sortie à la pointe du jour. Le Commandant de la citadelle & un autre Capitaine attaquent brusquement les quartiers des Espagnols, avec trois cens hommes seulement. Ils les mettent d'abord en desordre, les font reculer, & en tuent quelques-uns. Mais ceux-ci, sécourus à propos par les Troupes de Maramaldo, enveloppent aisément ces trois cens-hommes, & les eussent taillés en pieces, si redoublant d'ardeur ils n'eussent enfoncé un double rang d'ennemis pour rentrer dans la ville. Ils perdirent vingt-cinq hommes ou tués ou faits prisonniers.

Triple assaut inutile.

Il y avoit 6000 hommes d'infanterie devant Volterra. Les trois Généraux projettent de l'attaquer par trois endroits à la fois. Le Marquis du Guast fait avancer son artillerie vers la partie des remparts qu'il se proposoit de battre. Ferruccio l'avoit prévenu; ce côté-là étoit défendu par diverses fortifications, & sur tout par un fossé large & profond, au fond du quel on avoit placé quantité de tables armées de clous, dont les pointes étoient tournées en-haut. Le Marquis du Guast, qui avoit peut-être des espions dans la Place, changea de poste, & fit battre la ville par un autre

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

endroit beaucoup moins fort, où Ferruccio n'avoit fait conftruire aucun ouvrage. L'artillerie eut bientôt renverfé une tour, & environ douze toifes de la muraille. Les foldats qui gardoient cet endroit le fortifient auffitôt du mieux qu'ils peuvent, avec le peu de terre qu'ils y trouvent, avec des balots de laine, des caiffes, des malles & autres effets qu'ils tirent d'un magazin voifin. Ferruccio accourt avec l'élite de fes Troupes & quelques Volterrans. On travaille avec ardeur à défendre & à réparer la breche. Ferruccio bleffé confidérablement au genou & à la jambe par des éclats de pierre, loin de fonger à fe faire panfer, fe fait porter fur un petit fiege dans l'endroit le plus découvert; là voyant l'ennemi monter à l'affaut, il encourage fi bien les foldats & les habitans, qu'ils forcent les Efpagnols à fe retirer après avoir perdu beaucoup de monde. La ville effuyoit en même tems deux autres affauts: plus de quatre cens volées de canon tirées dans cette feule matinée avoient fait deux autres breches un peu moins grandes que la premiere. Ferruccio, que fa bleffure empechoit de fe porter par tout auffi rapidement qu'il eût voulu le faire, étoit fecondé par fes Capitaines & fes foldats. Déja quatre Porte-enfeignes des ennemis, montés au haut d'une des breches y vouloient arborer leurs Drapeaux, ils font auffitôt repouffés & tués. On foutient par tout l'affaut fans que les affiégeans puiffent gagner un pouce de terrein. On fait pleuvoir fur eux de l'huile bouillante, & rouler des poutres & de groffes pierres qui en tuent plufieurs & renverfent les autres.

Le fiege de Volterra levé.

Le Marquis du Guaft & Maramaldo furieux de cette réfiftance, établiffent une nouvelle batterie plus forte que les précédentes, réuniffent leurs Troupes & font marcher contre la ville les Efpagnols & les Italiens mêlés enfemble. Ce quatrieme affaut ne fut pas plus heureux que les autres. Ils y perdirent même plus de monde; & ne pouvant fupporter la vue d'une Place devant laquelle ils s'étoient acquis fi peu de gloire, ils fe retirerent fubitement dès le foir même avec toutes leurs Troupes. Ferruccio travaillé de fes bleffures & de la fievre, s'oublie pour récompenfer fes Officiers par de nouveaux grades & des marques de diftinction; & comme il manquoit d'argent pour donner aux foldats, il enleve tout l'or & l'argent des Volterrans, celui des Eglifes & des lieux pies, de même que les meilleurs draps & les meilleures toiles, & leur partage ces riches dépouilles, fans rien réferver pour lui.

Les Florentins envoient conjurer Ferruccio de venir à leur fecours.

Tant de belles actions, tant de bravoure, d'intrépidité, de zele & de générofité, comparées à la conduite infidele de Malatefta, aigriffent de plus en plus les Florentins contre celui-ci. Dépouillés de toutes leurs poffeffions à l'exception de Pife & de Volterra, également en butte aux artifices de ceux qui fe difoient leurs amis, & aux forces de leurs ennemis; n'ayant plus rien à efpérer du Roi de France, qui après les avoir amufés par de vaines promeffes, leur manqua tout à coup, lorfqu'il eut obtenu la liberté de fes fils, après avoir payé entiérement la fomme ftipulée par le Traité de Cambrai; preffés encore par la famine, & ne voulant céder à la fortune qu'apres l'avoir tentée de toutes les manieres, ils fe déterminerent à envoyer vers Ferruccio. Ils le conjuroient de venir à leur fecours. Pour l'y engager, ils le élurent Commiffaire Général de la guerre avec l'autorité la plus

ample que jamais citoyen eût eue dans une République, jufqu'à remettre leur fort tout-à-fait entre fes mains, lui permettant de livrer Florence à qui il jugeroit à propos, & de faire avec les ennemis l'accommodement qu'il trouveroit bon, perfuadés qu'il étoit incapable d'abufer de cet excès de confiance. Ils lui faifoient dire de laiffer une garnifon à Volterra; de fe tranfporter au plus vîte à Pife par la voie de Livourne, de s'y joindre à Paul des Urfins, d'y lever le plus de Troupes qu'il pourroit; de laiffer huit enfeignes à la garde de la Place; de s'avancer avec le refte vers Florence; & qu'auffi-tôt qu'on auroit des nouvelles fures de fa marche, on la favoriferoit en tenant les quartiers de l'ennemi qui étoient de fon côté en échec par de fréquentes & vigoureufes efcarmouches, ou que peut-être on tenteroit quelque chofe de plus avantageux pour le falut de Florence. On pouvoit encore fauver la ville, en faifant lever le fiege. Si Ferruccio avoit pu s'avancer jufqu'au camp avec des forces fuffifantes pour l'attaquer, & qu'en même tems les Troupes de Florence fuffent forties de la ville pour engager une action générale, les ennemis étoient hors d'état de réfifter à cette double attaque. C'étoit le projet du Gouvernement. Malatefta étoit le feul capable de le faire manquer; en cas qu'il le fit, on étoit réfolu de faire entrer Ferruccio dans Florence, de s'affurer par fon moyen du traitre Malatefta, & de tenter enfuite une nouvelle action pour chaffer l'ennemi. Mais les traitres ont des rufes cachées pour parvenir à leurs fins; & ce qui devoit fauver Florence, caufa fa perte.

SECTION IX. *Hiftoire de* Florence *depuis l'an 1512 jufqu'à l'an 1531.*

Punition de quelques Traitres.

En attendant la réponfe de Ferruccio, on fit les difpofitions néceffaires dans l'état critique des affaires. On chaffa de la ville quantité de bouches inutiles. On s'appliqua à découvrir quelques traitres qui faifoient favoir aux ennemis tout ce qui fe difoit ou fe faifoit d'important. On en exécuta plufieurs. On pendit entre autres, aux fenêtres du Palais du Prévôt, Laurent Soderini, qui, dépouillé de fon emploi de Podeftat de Prato, s'étoit laiffé corrompre par Braccio Valori, Commiffaire Général de l'armée du Pape, auquel il donnoit avis de tout ce qui fe paffoit dans cette Capitale.

Crédulité fuperftitieufe du Peuple.

La fuperftition faifoit jouer fes refforts pour ranimer le courage du Peuple crédule. Un Efpagnol de l'armée de l'Empereur, tira fur la rive de l'Arno, près de la ville, un aigle pofé, & l'atteignit dans l'aîle. L'oifeau bleffé, s'éleva avec peine, gagna vers les remparts, en fuivant la riviere, où il tomba près de la barque d'un pêcheur qui le prit. Celui-ci le préfenta au Capitaine commis à la garde de la porte de ce côté-là. Le Capitaine le fit préparer pour le manger. Mais la Seigneurie, parmi laquelle il y avoit beaucoup de gens foibles, & entêtés des propheties de Savonarole, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, voulut en avoir la tête, & donna quatre ducats à celui qui la lui apporta. Ces petits efprits regardoient le fort de cet oifeau comme un mauvais préfage pour l'Empereur, à caufe de l'image empreinte fur fes étendards. Ce figne annonçoit, felon eux, l'accompliffement de ce que Savonarole avoit prédit, & de ce que prédifoient encore après lui des Religieux fanatiques, favoir que quand la ville feroit réduite au point où aucune force humaine ne pourroit plus la défendre, les anges viendroient à fon fecours, & la délivreroient. Dans cette

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

persuasion, le Peuple vouloit absolument qu'on attaquât le camp des ennemis, quoiqu'on n'eût encore aucune nouvelle de Ferruccio.

Négociations secrettes de Malatesta avec le Prince d'Orange.

Malatesta s'étoit flatté que les Florentins, réduits à une si triste condition, le prieroient de faire leur accommodement avec le Pape, aux meilleurs termes qu'il pourroit en obtenir. Il les voyoit dans des sentimens bien différens: ce qui l'inquiétoit extrêmement. Il envoie dire secretement au Prince d'Orange que la ville est dans la plus grande misere, & qu'il peut faire exposer ses prétentions dans le Grand Conseil. Le Prince d'Orange s'imagine que la ville ne peut plus tenir, & lui répond qu'il est prêt à entamer une négociation pourvu qu'on l'assure d'avance que les Medicis seront rétablis. Malatesta, sentant qu'une pareille proposition découvriroit d'abord sa trahison, fait dire au Prince d'envoyer de sa part D. Ferrand de Gonzague sommer la ville de faire son accommodement, sans quoi elle doit s'attendre à être saccagée & détruite; sûr que cette menace opérera ce qu'il desire. Le Prince, qui ne veut point compromettre son honneur, replique qu'il n'enverra personne s'il n'est certain du rétablissement des Medicis. Malatesta, irrité d'avoir fait une démarche inutile, répond qu'il ne veut plus entendre parler de rien. Cette réponse allarma le Prince d'Orange qui, ayant perdu au jeu l'argent que le Pape lui avoit envoyé pour payer les Troupes, étoit plus intéressé que personne à ce que l'accommodement se fît sans délai. Il tâcha de renouer la négociation. Les deux Généraux eurent une conférence près des murs de la ville, où il est probable que l'on conclut la perte de Florence. On croit du moins que Malatesta instruit des ordres donnés à Ferruccio engagea le Prince d'Orange, à marcher en personne contre lui avec la plus grande partie de ses forces, & lui donna une promesse par écrit que pendant son absence du camp, on ne sortiroit point de la ville pour l'attaquer. On conjecture aussi que Malatesta l'exhorta encore à tenter auparavant la voie de la négociation, & ne se montra pas fort éloigné d'abandonner Florence avec les cinq mille hommes que formoient ses Troupes, si elle refusoit de consentir au rétablissement des Medicis.

Quoi qu'il en soit, le Prince persuadé peut-être que le Général des Florentins avoit le consentement des Magistrats & des principaux citoyens pour la négociation, envoie un Trompette à Florence, avec une lettre par laquelle il demande un sauf-conduit pour D. Ferrand de Gonzague. Cette demande inattendue remplit les Florentins de surprise, & redouble leurs ombrages. Avant que d'accorder le sauf-conduit, on envoie vers le Prince pour savoir ce qu'il veut proposer. Etonné lui-même de cette question, ou feignant de l'etre, il répond qu'il les suppose dans l'intention de consentir au rétablissement des Medicis, ne pouvant obtenir d'accommodement qu'à cette condition. „ Le Peuple de Florence, dit l'envoyé n'a point té„ moigné de tels sentimens, & il est prêt à consentir à toute autre chose „ plutôt qu'à celle-là". Là dessus il prend congé de son Excellence & revient à la ville.

La Seigneurie presse Ma-

Les Florentins voyoient clairement que Malatesta les jouoit. Ils lui envoient déclarer par deux membres du conseil des Dix, la résolution prise tant de fois d'attaquer le camp. Il répond qu'il est aux ordres de la Seigneu-

gneurie, dût-il perdre la vie en obéiſſant. Auſſi-tôt l'aſſemblée eſt convoquée à ce ſujet. Etienne Colonne, les Capitaines ſoudoyés, ceux de la Milice & les Commiſſaires s'y rendent. Le Gonfalonier ouvre la ſéance par un diſcours énergique, où adreſſant la parole aux chefs de l'armée, ſans en nommer d'autre que le Seigneur Malateſta, il fait ſentir que le Peuple a des ſoupçons contre la fidelité de quelques-uns d'entre eux, que le moyen de les diſſiper eſt d'aller attaquer le camp des ennemis; il montre lui-même la plus noble ardeur pour cette entrepriſe, la ſeule capable de ſauver Florence; & y exhorte ces magnanimes Guerriers, par les motifs les plus propres à les toucher, & à les remplir d'une audace intrépide. Dès qu'il a fini de parler, Malateſta; Etienne Colonne & les autres Capitaines répondent tous, d'une voix unanime, qu'ils veulent vaincre ou mourir. Le lendemain on fait la revue de la Milice, & le ſurlendemain celle des Troupes ſoudoyées: ces deux corps formoient une armée de près de ſeize mille combattans.

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

lateſta d'attaquer le camp des ennemis.

Refus de Malateſta.

Sur ces entrefaites on apprend que Ferruccio eſt parti de Piſe, avec une bonne quantité d'infanterie & de cavalerie, pour ſécourir Florence. C'étoit le moment d'aller attaquer le camp. Cette nouvelle annoncée au Peuple par le Gonfalonier, ſemble donner une nouvelle ame à tous les citoyens. Malateſta, voyant arriver l'inſtant d'exécuter l'attaque, commence à dire que cette réſolution eſt une folie, & ſera la ruine de Florence. La Seigneurie feint de ne pas croire une trahiſon dont elle n'eſt que trop perſuadée; le fait preſſer vivement de commencer l'attaque, pour ne pas donner le tems à l'ennemi d'atteindre Ferruccio, avant que l'on ſoit à portée de le ſoutenir; l'aſſure que la Milice & le Gonfalonier le ſuivront, tandis que le reſte des Troupes d'ordonnance gardera la ville, & le prie de déclarer par quelle porte il compte ſortir, & qu'elle route il veut tenir, lui donnant à entendre qu'on eſpere qu'il choiſira la plus ſure.

Malateſta s'étoit attendu à ces inſtances, mais ſon parti étoit pris. Réſolu de tenir les promeſſes qu'il avoit faites au Pape & au Prince d'Orange, il ne ſongea qu'à faire naître des difficulés contre une entrepriſe à laquelle il ne vouloit point conſentir. Il dit qu'il donneroit ſa réponſe par écrit & la feroit remettre inceſſamment à la Seigneurie. Un heure après il lui envoie la lettre ſuivante.

Sa lettre pour juſtifier ſon refus.

„ Magnifiques Seigneurs, dans vos délibérations fréquentes ſur le deſſein „ d'aller attaquer l'ennemi, vous avez voulu ſavoir notre avis. Nous vous „ avons répondu librement que ce deſſein étoit la ruine certaine de Florence. Conſidérez les forces redoutables de cet ennemi, également accoutumé à défendre courageuſement un poſte, & à combattre en raſe „ campagne. Ses Troupes, beaucoup meilleures & en plus grand nombre que les nôtres, ſont dans un lieu très-fort par les ouvrages qu'on y „ a faits, & très-avantageux par ſa ſituation naturelle. Il n'y a que deux „ routes du côté de la montagne, pour aller attaquer le camp en ordre de „ bataille, & ſans riſque d'être entamé: l'une par Ruſciano, qui aboutit „ au Logement du Prince d'Orange; l'autre, par la vallée. Toutes les „ autres ſont ſi bien défendues & ſi bien gardées qu'il n'y a pas moyen d'y „ pénétrer. Je ſuppoſe, contre toute vraiſemblance, ou plutôt contre

SECTION IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

,, l'impossibilité évidente, que nos Troupes soient assez heureuses pour emporter les postes qui sont sur les deux premieres routes. Les attaques qu'elles auront été obligées de livrer & de soutenir pour y réussir, en auront nécessairement dérangé l'ordre de bataille. Que deviendront-elles dans cet état de desordre, à la vue de six mille, tant Allemands qu'Espagnols, qui gardent le camp de ce côté, & qui selon toute apparence auront eu le tems de se mettre en bataille, car jusques-ici nous n'avons pas pu parvenir à les surprendre. Voilà ce qui concerne la sortie, du coté de la montagne. Elle nous paroît encore plus dangereuse du côté de l'Arno, parce que ne pouvant dégarnir de Troupes les fortifications que nous y avons, nous aurons moins de forces à y employer, au lieu que l'ennemi pourra faire agir tout le monde qu'il a dans cette partie, & déployer sa cavalerie dans un terrein uni où elle ne manquera pas de nous faire un tort considérable. De toute maniere donc, nous regardons cette entreprise comme la ruine certaine de Florence. Nous sommes pourtant prêts d'obéir aux ordres de vos Hautes Seigneuries, & d'exposer nos jours aux périls les plus évidens. Nous avons voulu seulement vous représenter ceci pour l'acquit de notre conscience devant Dieu & devant les hommes, & afin de vous donner jusqu'au bout des témoignages de notre zele pour l'honneur de vos Seigneuries & de notre affection pour votre ville. *Signé* Malatesta Baglioné, & Etienne Colonne (*a*)".

La Seigneurie persiste dans sa résolution.

On est étonné de voir le Commandant de la Milice entrer dans les vues de Malatesta, lui qui s'en étoit plaint si hautement dans plusieurs occasions. On ne sait si le Général l'avoit ou corrompu ou trompé. Mais on sait qu'Etienne Colonne étoit mécontent des Florentins qui, connoissant son attachement, & ayant de justes soupçons au sujet de Malatesta, lui avoient néanmoins préféré celui-ci pour le Généralat, qu'il étoit bien-aise de leur faire sentir la faute qu'ils avoient faite, & que prévoyant d'ailleurs quelle seroit l'issue de la guerre, il jugea qu'il n'étoit pas à propos pour lui de contredire le Général qui tôt ou tard devoit avoir raison. De son côté Malatesta croyoit que le nom, l'autorité, & l'attachement reconnu d'Etienne Colonne le mettroient à l'abri de tout reproche de trahison?

Cette lettre ne fit point changer la résolution de la Seigneurie. Elle envoya déclarer à Malatesta que l'assemblée persistoit à vouloir qu'on attaquât l'ennemi, quelque succès que pût avoir cette entreprise; que l'expérience du passé, l'ardeur des Troupes, & sur tout sa valeur & sa prudence répondoient de la victoire. Malatesta ne s'attendoit pas à tant de constance. Il écrit une seconde lettre à la Seigneurie, dans laquelle il est aisé de démêler le trouble qui l'agitoit.

Seconde lettre de Malatesta.

,, Magnifiques Seigneurs, nous avons fait voir clairement à vos Excellences, par notre lettre précédente, le danger manifeste, auquel on s'exposeroit en allant attaquer le camp des ennemis. Nous en sommes d'autant plus surs aujourd'hui, que nos Capitaines assemblés hier pour donner leur avis sur une démarche de cette importance, se sont trouvés de no-

(a) Id. ibid.

,, tre sentiment & l'ont signé. Mais vos Seigneuries persistant dans le leur, ,, nous avons cru devoir, par la présente protestation, satisfaire à notre ,, conscience, à notre honneur, à Dieu, à l'Univers, à la postérité. Nous ,, sommes résolus d'envoyer vers le Prince d'Orange, pour savoir quelle ,, est son intention au sujet de l'accommodement: intention que l'on nous ,, rapporte d'une façon à nous, & d'une autre maniere à vos Seigneuries. ,, Elles seront entiérement maîtresses de la négociation, conformément à ,, ce que demandent la justice, la raison, & l'autorité dont elles sont re- ,, vêtues. Mais au cas que le Prince d'Orange voulût que la ville se ren- ,, dît à discrétion, nous sommes déterminés à sacrifier nos jours, plutôt ,, que d'y consentir. Nous sommes prêts à faire le même sacrifice, dans ,, le cas aussi où le Peuple ne voudroit entendre à aucune sorte d'accommo- ,, dement. Plaise donc à vos Seigneuries, de convoquer le conseil, & de ,, prendre une prompte résolution, de peur de mettre la ville dans un plus ,, grand péril par le délai, & afin de ne pas nous forcer à pourvoir de nous ,, mêmes à son salut pour leur honneur & le nôtre. Nous nous recom- ,, mandons aux bonnes graces de vos Seigneuries, & nous prions Dieu de ,, les conserver. *Signé*, Malatesta Baglioné, & Etienne Colonne (*a*)".

SECTION IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

Nouvelles instances auprès de Malatesta pour l'attaque du camp.

Cette protestation fit sentir aux Florentins qu'ils s'étoient donné un maître plutôt qu'un Général, quoique dans son engagement au service de la République, il se fût obligé par un serment solemnel, d'obéir à ceux qui la gouvernoient. La ville étoit dans la plus grande agitation. L'on apprend que le Prince d'Orange est allé à la rencontre de Ferruccio avec ses principales forces. Le Gouvernement fait de nouvelles instances auprès de Malatesta. La victoire est sure: le camp presque sans défense est en proie aux Florentins. Malatesta répond froidement qu'il est faux que le Prince d'Orange ait dégarni son camp de ses principales forces; qu'il est trop habile pour commettre une pareille faute; qu'il n'a mené avec lui que peu de monde; & que l'on doit être tranquille sur le sort de Ferruccio. Feignant néanmoins de se rendre à leurs instances, il donne des ordres à ses Capitaines, & des munitions à ses soldats, envoie reconnoître les lignes des ennemis, & cependant n'exécute rien, quoique le Gonfalonier & la Milice fussent prêts à le suivre.

Etranges, dispositions des soldats Péroufins & Corses.

Il paroît que le Général avoit donné d'étranges ordres à ses Capitaines; car le soir, ils congédient tous les soldats Florentins qu'ils avoient dans leurs compagnies, tandis que les soldats Péroufins & Corses ramassent leur bagage, & donnent lieu d'appréhender qu'ils ne veuillent saccager la ville durant la nuit, ou l'abandonner. En conséquence, la Milice a ordre de se tenir sous les armes jusques au jour.

Ferruccio s'avance pour secourir la Capitale.

Tandis que la Capitale étoit en proie à tant de troubles, Ferruccio, ayant quitté Volterra avec treize compagnies d'infanterie, ses Lanspessades, & quelque cavalerie, étoit arrivé à Pise, malgré Maramaldo qui s'étoit vanté au Prince d'Orange de l'en empêcher. Une grosse fievre, causée par les blessures qu'il avoit reçues, & les fatigues continuelles qu'il enduroit, l'obligent, malgré lui, de rester treize jours dans cette ville. Il en sort, dès

(*a*) Id. ibid.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

qu'il se sent un peu mieux, le dernier jour de Juillet, pendant la nuit, après s'être muni d'un grand nombre de trompes de feu, de douze pieces de campagne, de provisions de guerre & de bouche, d'échelles & de ferremens de toute espece, de pionniers & d'autres ouvriers. Il ne dissimule pas à ses soldats la grandeur du péril qu'il va courir avec eux; il les anime en même tems par l'espoir du succès, & des récompenses qu'il leur promet. Il prend la route de Luques, passe le Pont de Squarciaboccone, & arrive le lendemain, vers le soir, sous Pescia. Il envoie demander le passage & des vivres aux habitans, qui lui refusent l'un & l'autre. Il s'avance donc jusqu'à un château de la dépendance de Luques, y loge & en part de très-bonne heure. Son dessein étant de se porter au Montale, par la route de la montagne, il fait semblant de prendre celle qui mene à Pistoie, & se jette dans Calamecca où il passe la nuit. Le 4. ses guides le trompent & le font descendre à S. Marcel qui étoit du parti des Medicis. Il brûle cet endroit, fait reposer un peu ses Troupes, accablées de lassitude & trempées d'une pluie abondante. Il n'étoit pas loin de Gavignana, petite ville favorable aux Florentins, parce qu'elle étoit très-attachée au Gouvernement populaire.

Il est attaqué par les Imperiaux. Combat sanglant.

Les ennemis le poursuivoient ou le cherchoient de tous les côtés. Il n'ignoroit pas qu'il avoit à sa gauche Maramaldo, furieux de n'avoir pu arrêter sa marche; Vitelli à sa droite; & Bacciolini derriere. Il comptoit bien encore que le Prince d'Orange viendroit ou enverroit à sa rencontre. Mais ne soupçonnant pas que ce Prince ameneroit presque toutes ses forces, & laisseroit son camp comme en proie aux Florentins, il se croyoit en état de lui faire tête. Cependant le Prince avoit fait savoir ses intentions aux trois Généraux qui poursuivoient Ferruccio; avoit laissé la conduite du camp à D. Ferrand de Gonzague, sachant bien que sa présence n'y seroit pas nécessaire; avoit envoyé son infanterie sur le chemin de Pistoie, logé sa Gendarmerie dans Prato; avoit passé lui-même l'Arno avec une partie de sa cavalerie, & étoit entré à Lagone, village entre Pistoie & Gavignana, au moment que Ferruccio descendoit à S. Marcel. Il apprend par ses espions que l'ennemi a dessein d'entrer dans Gavignana; il fait aussi-tôt les dispositions nécessaires pour le prévenir. Sa cavalerie marche en avant, soutenue de trois cens Arquebusiers. Les cloches de Gavignana sonnent le tocsin à coups redoublés. Ferruccio comprend que les ennemis sont proches. Il met ses Troupes dans le meilleur ordre de bataille qu'il peut; prend pour lui le commandement de l'avant-garde, les encourage par son ardeur & son air d'assurance, & hâte sa marche afin d'entrer dans Gavignana avant que les Impériaux s'en emparent. Tandis qu'il entroit par une porte, l'ennemi, qui avoit pris un chemin de traverse, y entroit par une autre. A cette vue, il descend de cheval, prend une pique & engage une action sanglante. Elle dura long-tems, avec un acharnement égal de part & d'autre. Ferruccio animoit ses soldats par ses paroles & son exemple, & effrayoit les ennemis par le grand nombre qu'il en tuoit ou blessoit. Ceux-ci, commandés par Maramaldo, combattoient avec un courage intrepide. Au dehors, la cavalerie du Prince d'Orange étoit aux prises avec celle de Ferruccio. Celle-ci, aidée d'un bon nombre d'Arquebusiers, avoit mis l'autre en

Mort du Prince d'Orange.

déroute. Le Prince d'Orange survenu dans ce moment, la voit dispersée çà & là. Transporté de colere, il s'avance à toute bride avec sa Gendarmerie, pousse son cheval, comme un furieux, dans l'endroit où le feu étoit le plus violent, reçoit deux coups d'arquebuse presque en même tems, l'un dans l'estomac, l'autre derriere le cou, & tombe mort. Plusieurs de ses soldats se mettent aussi-tôt à fuir jusqu'à Pistoie, répandant le bruit que l'armée est défaite.

Second choc plus violent que le premier. Mort de Ferruccio.

Il s'en falloit pourtant bien qu'elle le fût. Vitelli au contraire avoit forcé l'arriere-garde de Ferruccio, malgré la bravoure & la bonne conduite de l'Officier qui la commandoit, & qui accablé par le nombre, ayant perdu ses drapeaux, n'avoit paru céder, que pour rallier ses Troupes, rompre les ennemis occupés à piller le bagage, & rentrer dans Gavignana pour sécourir Ferruccio. Celui ci avoit chassé les ennemis de la ville, & croyoit n'avoir plus rien à craindre. Mais Vitelli & Maramaldo rentrent avec une bande de Lansquenets qui n'avoit point encore donné; une grande partie d'Espagnols & d'Italiens les suivent, & toutes ces Troupes réunies attaquent celles de Ferruccio par divers endroits. L'action se renouvelle avec un feu d'arquebuses & un choc de piques horribles. Ferruccio & des Ursins, formant une bande toute d'Officiers, soutiennent vigoureusement le choc, & se portent rapidement par-tout où le besoin est le plus grand. Le sang inonde la Place, les rues sont jonchées de morts & de mourans. Tous, soldats & Capitaines, semblent insatiables de carnage. Les Impériaux font des prodiges de valeur, ils sont pourtant repoussés & chassés de la ville, après un massacre horrible des deux côtés. Ferruccio auroit dû se contenter de cet avantage, & ne pas les poursuivre. Dès que les uns & les autres sont dehors, l'infanterie & la cavalerie ennemies se rassemblent, investissent les Troupes de Ferruccio, & leur ôtent l'espoir de rentrer dans Gavignana. Ce brave Général, ne voulant point se rendre, se cantonne avec le peu de monde qui lui reste, sous la muraille du château, & s'y défend long-tems. Ses soldats excités par son exemple aimant mieux mourir que de se rendre. On en fait une boucherie affreuse. Presque seul, tout couvert de coups dont plusieurs étoient mortels, ne pouvant plus soutenir ses armes, épuisé par la grande quantité de sang qu'il perdoit par ses blessures, il se rend à un Espagnol qui le cache pour profiter de sa rançon. Maramaldo le sait, & ordonne qu'on le lui amene. Ce barbare le fait desarmer sur la Place de Gavignana, accompagnant cet affront de paroles outrageantes, auxquelles le généreux Guerrier répond avec un héroïsme & une douceur capables de fléchir les cœurs les plus féroces. Le farouche Espagnol, lui reproche d'avoir fait pendre un Trompette qu'il avoit député vers lui durant le siege de Volterra; & aussi-tôt lui enfonce son épée dans le corps, en ordonnant à ceux de sa suite de l'achever. Ferruccio, grand jusqu'au dernier soupir, lui dit sans s'émouvoir: „ Tu tues un homme „ mort". Ainsi mourut ce vaillant & sage Capitaine, l'unique espoir de la République dans ces tems malheureux; élevé tout-à-coup de la condition la plus ordinaire au plus haut rang, il fit dans l'espace de peu de mois, plus de belles actions, que les Généraux qui l'accablerent n'en avoient fait dans le cours de plusieurs années. S'il avoit eu des espions en campagne qui-

Son éloge.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

l'eussent averti des grandes forces que les ennemis menoient contre lui, il eût évité de combattre, en prenant sa route par l'Appennin, qui l'eût conduit dans le territoire de Vernio, & de là dans le Mugello. Si, trompé par ses guides, & obligé de soutenir les forces réunies de l'ennemi, la pluie ne l'eût pas empêché de faire usage de ses trompes de feu & de sa mousqueterie, il est à croire qu'il n'auroit pas été défait, puisqu'avec quatre de ces trompes il brûla trois cens Allemands, & qu'avec moins de cinq cens chevaux, il en mit en fuite plus de quatorze cens. Tout lui fut contraire, & sur tout la mauvaise foi de Malatesta qui avoit cherché à le faire accabler par le nombre.

L'on apprend à Florence la défaite de Ferruccio.

Dès que l'on apprit à Florence la défaite & la mort de Ferruccio, les partisans des Medicis commencerent à se montrer à découvert. Malatesta envoie dire au Gonfalonier & à la Seigneurie qu'il ne reste plus de ressource du côté des armes, & qu'il faut songer à s'accommoder, si l'on veut sauver la ville. Si pourtant l'on fût sorti d'abord pour aller attaquer le camp, (& il étoit encore tems de le faire, les Impériaux n'étant pas de retour dans leurs quartiers) l'on étoit sûr du succès. Malatesta n'avoit garde de prendre ce parti, après le billet qu'il avoit donné au Prince d'Orange, & que l'on trouva sur son estomac lorsqu'on le dépouilla. Il étoit signé de la main du traitre, & portoit que le Prince pouvoit emmener avec lui autant de Troupes qu'il voudroit, parce qu'on ne feroit point de sortie pendant son absence. Les Florentins, voyant Malatesta obstiné dans son refus, tâchent d'engager Etienne Colonne à exécuter l'attaque. Celui-ci répond qu'il n'est plus tems, que d'ailleurs sortir sans Malatesta c'est lui livrer la ville; puis voyant que l'on ne goûtoit pas ses raisons, il demande son congé, sans égard aux circonstances où l'on se trouvoit, ni aux usages de la guerre. Tant de disgraces n'abattent point le courage de la jeune noblesse qui composoit la Milice. Sa fermeté sembloit croître avec le péril. Pour s'assurer des Troupes, la Seigneurie confirme par un arrêt honorable, à chacun des soixante-douze Capitaines que la République avoit à sa solde, sa paie, sa vie durant; sans en excepter le tems de paix, ni même celui d'un service étranger, pourvu qu'il se fasse avec l'agrément du Gouvernement. La lecture de ce Decret les remplit de joie: ils promirent par écrit, & jurerent sur l'Evangile, de ne reconnoître jamais d'autre maître que la Seigneurie. On cassa trois des Commissaires établis pour veiller à la conservation de la République, & entre autres Zenobi Bartolini Conseiller du Général, & on leur en substitua trois autres.

Projet d'accommodement.

Tandis que la Seigneurie faisoit ces dispositions, Malatesta en faisoit de contraires. De concert avec quelques-uns de ses partisans, il dresse un plan d'accommodement qu'il envoie à D. Ferrand de Gonzague, devenu Commandant de l'armée depuis la mort du Prince d'Orange. Il portoit en substance que Florence demeureroit libre, avec le rétablissement des Medicis, & que l'Empereur seroit supplié d'en régler le Gouvernement dans l'espace de quatre mois. D. Ferrand de Gonzague ne veut rien conclure sans l'aveu du Pape. Il dépêche un courier à Sa Sainteté, & le Général des Florentins envoie Cencio, l'un des auteurs du plan, exhorter la Seigneurie à

consentir à ce qu'il contenoit. Celui-ci usa de paroles si superbes & si hautaines, que ce Tribunal pensa le faire punir.

Section IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Pour toute réponse, la Seigneurie fait dire à Malatesta, que ses Membres lui ordonnent comme Maîtres, & le prient comme citoyens, de disposer ses soldats pour la sortie, que tout est prêt, que le Gonfalonier & la Milice n'attendent que lui pour marcher. Malatesta avoit gagné tous ceux des Grands qui desiroient l'Aristocratie, & quantité d'autres citoyens qui craignoient le sac de la ville. Il s'emporte contre la Seigneurie, dit d'un ton animé qu'il est venu à Florence pour la défendre & non pour la perdre; que, si l'obstination de ses habitans ne lui permet pas de la garantir de sa ruine, elle ne le forcera pas du moins à en être le témoin; qu'Etienne Colonne a déja demandé son congé, qu'il est aussi résolu de se retirer, pour n'être point complice des maux qui vont écraser la ville de Florence. Il écrit aussi-tôt la protestation suivante qu'il envoie à la Seigneurie.

Nouvelle Protestation de Malatesta.

„ Magnifiques Seigneurs, il y a plus d'onze mois que nous défendons votre ville contre l'armée ennemie, avec cette fidélité & cette constance qu'on exige de nos pareils. Réduits à vivre de pain seul, ainsi que nos Troupes, nous le faisons sans murmure, soutenus par l'espérance de recueillir les fruits glorieux de tant de fatigues. Mais, considérant que les forces de l'ennemi, loin de diminuer par un si long siege, augmentent au contraire chaque jour par les secours qu'il reçoit, que nous ne devons rien attendre d'aucun côté, que le pain est prêt à nous manquer, & que la ruine de cette ville, source de honte éternelle pour vos Seigneuries & pour nous, est prochaine; nous les avons exhortées plusieurs fois à faire un accommodement, attendu qu'il ne nous est pas possible, avec le peu de forces que nous avons, de combattre celles de l'ennemi de beaucoup supérieures, non plus que de le chasser des postes avantageux où il est logé. Vos Seigneuries ont consenti que nous sondassions les sentimens de l'Illustrissime Seigneur D. Ferrand de Gonzague, établi Chef de l'armée ennemie depuis la mort du Prince d'Orange. Nous envoyâmes en conséquence, le 6 de ce mois, vers ce Seigneur, deux personnes qui nous rapporterent que son intention, ainsi que celle de l'Empereur, étoient que la ville fût maintenue libre, & qu'il se fît un accommodement à la satisfaction des deux partis. Mais vos Seigneuries le voulant entiérement favorable pour elles, ce qui ne paroît pas raisonnable vu la supériorité de l'ennemi; sur le refus qui leur en est fait, elles demandent de nouveau que nous allions combattre. Ne pouvant donc venir à bout de leur persuader que cette résolution entraîne nécessairement la ruine de Florence; pour satisfaire à notre honneur, & nous disculper devant Dieu & devant les hommes, nous leur déclarons pour la derniere fois que, si elles persistent dans leur dessein, nous serons forcés de prendre les moyens convenables pour n'être pas enveloppés nous-mêmes dans leur malheur. Vos Seigneuries feront ensuite ce qu'elles jugeront à propos. Du reste, nous sommes très-surs que tous ceux qui verront notre présente protestation, & les deux précédentes, seront convaincus de notre zele & de notre fidélité envers cette ville. Comme le tems presse, nous supplions vos Seigneuries de se déterminer sans délai, afin que nous puissions faire la mê-

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

„ me chose de notre côté. *Signé*, Malatesta Baglioné, Etienne Colonne. „ *Le 8 d'Août 1530.*

La Seigneurie donne le congé à Malatesta.

Cette protestation acheva de dévoiler l'ame perfide de Malatesta. Elle fut lue deux fois dans le Conseil de la Seigneurie, & ce Tribunal conclut à lui donner le congé qu'il demandoit avec tant d'empressement, quoiqu'il fût bien éloigné de le desirer. Les Magistrats pensoient que cette démarche empêcheroit les citoyens de s'unir à ce traitre, comme quelques-uns avoient déja fait. Ils comptoient aussi, que les Troupes, dont on venoit de s'assurer par un serment solemnel, resteroient fideles à la République, quand même Malatesta se retireroit, & se joindroient aux Milices pour aller attaquer le camp. Elles y étoient en effet disposées, si l'on en excepte les Corses & les Pérousins. Le Tribunal des Dix de la Guerre dresse un Decret qui renferme le congé de Malatesta, & le lui envoie par deux des nouveaux Commissaires préposés pour veiller au salut de la ville. Ils étoient précédés de deux porte-masses, & suivis d'un des principaux Seigneurs de Florence, qui devoit servir de témoin. A peine furent-ils entrés, que Malatesta, instruit de leur commission, se leve brusquement, tout bouillant de colere, s'élance le poignard à la main sur un des Commissaires, auquel il porte plusieurs coups, & l'eût infailliblement massacré si on ne l'en eût empêché. Le Decret étoit conçu en ces termes.

Decret à ce sujet.

„ Les notables Seigneurs Dix de Paix & de Liberté de la République de „ Florence, considérant avec quelle prudence & quelle valeur l'Illustrissime „ Seigneur Malatesta Baglioné, Général des Troupes, a défendu la ville „ jusqu'à ce jour, contre deux puissantes armées, d'une maniere à jamais „ glorieuse pour lui & pour elle; les citoyens de cette République étant résolus de tenter les derniers hazards, ce dont son Excellence justement jalouse de son honneur, & ne voulant point s'exposer au blâme des Puissances de l'Univers, tâche de les dissuader par des raisons sans nombre; „ protestant que s'ils persistent dans leur résolution, elle ne veut pas se „ trouver à Florence, lorsqu'ils l'exécuteront; & demandant en conséquence la permission d'en sortir avec le bon plaisir de la Seigneurie; les notables Seigneurs Dix, sentant très-bien que les Florentins absolument déterminés à combattre, ne pourroient le faire, sans que son Excellence ne „ fût blamée si elle ne les conduisoit point, tandis qu'elle auroit encore le „ Commandement des Troupes, & qu'elle se trouveroit dans Florence; & „ ne voulant point que cette ville ternisse l'honneur de celui dont elle a reçu „ des services infinis, & dont elle en attend de nouveaux. Par les présentes, qui seront un témoignage éternel de sa bonne conduite & de la vérité, les notables Seigneurs Dix, de l'avis de la Haute Seigneurie, des „ vénérables Colleges, & du conseil des Huitante & Pratica, ont donné „ à son Excellence, qu'ils déchargent de son emploi de Capitaine Général „ de la République, plein & libre pouvoir de se retirer avec tous les effets „ qu'elle voudra, de même qu'avec toutes les personnes qu'elle trouvera „ bon d'emmener; & de laisser celles qu'elle croira nécessaires pour le soin „ de ses affaires. Comme la ville s'est trouvée jusqu'à-présent dans l'impuissance de reconnoître ses bons services, elle promet par les présen-

„ sentes, de le faire, dès qu'elle sera dans des circonstances plus heureu- „ ses (*a*)".

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Soulevement presque général.

Malatesta ne put lire ce Decret sans frémir de rage. Son emportement contre l'un des deux Commissaires envoyés vers lui fut comme le signal d'un soulevement général dans toute la ville. Les seize Gonfaloniers, Chefs de la Bourgeoisie, eurent ordre de se rendre sur la Place avec toutes leurs Troupes en bataille. On vouloit aller massacrer Malatesta chez lui, ou le chasser de Florence. Celui-ci avoit fait entrer une partie de ses Troupes dans les bastions, & envoyé l'autre pour rompre une des portes de la ville, & tourner l'artillerie contre les habitans, menaçant d'introduire les Impériaux, si la Milice osoit avancer. On assure (*b*) en effet que Malatesta avoit obtenu de D. Ferrand de Gonzague, un sauf-conduit pour pouvoir sortir de Florence avec toutes ses Troupes & les personnes qu'il voudroit, & pour traverser le camp, trompettes sonnantes, enseignes déployées, à condition qu'il laisseroit l'entrée de la ville libre aux ennemis. Florence étoit dans la plus affreuse confusion; on maudissoit publiquement la cruauté du Pape & la perfidie de Malatesta. Les femmes éperdues se refugioient dans le Palais & dans les Eglises, demandant à grands cris que l'on s'accommodât. Malgré tout cela une grande partie des citoyens vouloit mourir les armes à la main, & demandoit que l'on attaquât les ennemis. Ce parti eut été réellement la ruine de Florence, dans le desordre & la combustion où elle étoit alors. Le Gonfalonier & la Seigneurie jugerent plus sage de sacrifier leur ressentiment au salut de la patrie, & après avoir voulu périr pour elle, ils ne voulurent pas qu'elle pérît pour eux. Ils tâcherent de ramener les plus furieux à des sentimens modérés, & de les faire consentir à se rendre, à condition néanmoins que l'on conservera à la ville sa liberté, & que tous ceux qui ont eu part à la guerre seront à l'abri de tout préjudice; qu'on oubliera de part & d'autre les injures passées, & que D. Ferrand de Gonzague s'obligera à l'observation de ces articles au nom du Pape & de l'Empereur. On rendit aussi le bâton de Commandement à Malatesta, & l'Emploi de Commissaire à Zenobi, son Conseiller, que l'on fit appeller au Palais. Tout cela s'exécuta le soir du même jour, c'est-à-dire du 8 d'Août. Le lendemain, il y eut encore beaucoup de tumulte, & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à l'appaiser.

Les Florentins consentent à l'accommodement.

Cependant Baccio Valori, Commissaire de l'armée pour le Pape, vient à Florence; la Seigneurie & la Pratica élisent quatre citoyens pour aller capituler avec D. Ferrand de Gonzague, sauf toujours le maintien de la liberté, & l'oubli du passé. On en députe quatre autres au Pape, & deux à l'Empereur. Le 10, l'accommodement se conclut, après quelques légeres contestations, où il s'agissoit de savoir si l'on devoit s'en remettre au Pape ou à l'Empereur pour la réforme du Gouvernement; quelle étoit la somme que les Florentins devoient payer; & si dans le premier article de la capitulation on devoit insérer, cette clause, *sauf le maintien de la liberté*; sur quoi trois des quatre Députés envoyés au camp, ayant protesté que le

(*a*) Varchi Libro undecimo.

(*b*) Jérôme Benivieni cité par Varchi.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

Capitulation de Florence.

Peuple de Florence se laisseroit passer au fil de l'épée, plutôt que de renoncer à sa liberté, l'accommodement fut dressé en ces termes.

„ I. La forme du Gouvernement de Florence sera établie par Sa Majesté „ Impériale, dans l'espace de quatre mois; sauf toujours, le maintien de „ la liberté des citoyens.

„ II. Tous ceux qui y sont détenus prisonniers, ainsi qu'à Pise, à Vol- „ terra & ailleurs, à l'occasion de la maison de Medicis, seront élargis, & „ tous les exilés, pour le même sujet, seront rétablis dans leur patrie & „ dans leurs biens: les uns & les autres dès que l'armée Impériale sera sor- „ tie du territoire de la République.

„ III. La ville paiera à Sa Sainteté quatre-vingt mille ducats; savoir, „ environ la moitié argent comptant, & le reste en billets à six mois de „ terme, sur elle ou sur d'autres lieux.

„ IV. Elle remettra dans deux jours, au pouvoir de D. Ferrand de Gon- „ zague, cinquante habitans, citoyens ou autres, qu'il nommera, ou un „ moindre nombre, si Sa Sainteté s'en contente; lesquels demeureront en „ son pouvoir, jusqu'à ce que toutes les conventions aient été remplies. „ Pise, Volterra, Livourne, & autres lieux, soumis à l'obéissance du Gou- „ vernement actuel, le feront à l'avenir, à celui que Sa Majesté Imperiale „ établira.

„ V. Les Seigneurs Malatesta & Etienne Colonne renonceront, entre les „ mains des Magistrats, au serment d'obéissance prêté par eux à la Répu- „ blique. Ils jureront entre les mains de Monseigneur de Balanson, Gen- „ tilhomme de la Chambre de Sa Majesté Impériale, de rester dans la ville „ avec les Troupes qu'ils jugeront à propos, jusqu'à ce que les présentes „ conditions soient remplies, & d'en sortir avec ces mêmes Troupes, dès „ que Sa Majesté le leur ordonnera, lorsqu'elle aura fait la déclaration ren- „ fermée dans le premier article. Nous voulons cependant que le Seigneur „ Etienne Colonne soit libre d'en sortir auparavant, si ses affaires l'exi- „ gent; mais le Seigneur Malatesta sera obligé d'y demeurer jusqu'à „ la fin.

„ VI. Tout citoyen, de quelque rang & condition qu'il soit, pourra al- „ ler demeurer à Rome, ou ailleurs, sans être inquiété en aucune manie- „ re, ni dans sa personne, ni dans ses biens.

„ VII. Tout ce qui a été conquis par l'armée retournera au pouvoir de „ la République.

„ VIII. Dès que l'armée aura été payée, elle sortira du territoire de la „ République. Sa Sainteté & Sa Majesté Impériale feront tout leur pou- „ voir, pour que ce soit dans huit jours. Si, faute de paiement, elle ne „ pouvoit partir dans ce terme, la ville sera ravitaillée, après qu'elle aura „ remis les ôtages, & fait le serment dont il a été parlé.

„ IX. Sa Sainteté, ses parens, amis & serviteurs oublieront toutes les „ injures qu'ils ont reçues: ils témoigneront à leur patrie & à leurs conci- „ toyens, une pleine affection. L'Illustrissime Seigneur D. Ferrand de „ Gonzague, & son Excellence Barthelemi Valori s'obligent en leur nom „ de faire ratifier dans deux mois la présente capitulation; le premier à Sa „ Majesté Impériale, le second à Sa Sainteté.

„ X. On fera à tous les ſujets de l'un & de l'autre, une remiſſion géné „ rale des peines qu'ils auroient encourues, pour avoir ſervi la République „ dans la préſente guerre, & on les rétablira dans leur patrie & dans leurs „ biens (*a*)".

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

Le ſiege de Florence dura près d'onze mois, ayant commencé le 24 d'Octobre de l'année précédente. Il coûta plus de quatorze mille hommes aux armées combinées du Pape & de l'Empereur, & près de huit mille aux Florentins. La famine, la peſte, & les ravages de la guerre firent périr une quantité innombrable d'autres perſonnes de l'un & l'autre ſexe, ſoit dans la ville, ſoit dans la campagne. Il n'y eut ni ville, ni bourg, ni château, ni village dans tout le territoire de la République, qui ne fût ou ſaccagé, ou endommagé de diverſes manieres. La campagne étoit dans l'état le plus déplorable. Ses habitans avoient perdu tout ce qu'ils poſſédoient; foulée par le ſoldat, abandonnée ſans culture, elle n'avoit rien produit, & il n'y avoit pas d'apparence qu'elle pût être enſemencée cette année. Florence étoit remplie de miſere, de triſteſſe & d'effroi. Dans le délire de la guerre, le beau nom de liberté étoit un bandeau qui empêchoit ces Républicains de voir toute l'étendue de leurs maux, à préſent que tout étoit perdu ſans reſſource, ils étoient accablés ſous le poids de leurs malheurs. Ils regrettoient les dépenſes exceſſives qu'ils avoient faites pour ſoutenir une guerre longue & pénible qui avoit une ſi triſte fin. L'épuiſement de leur fortune, le dérangement de leur commerce, leurs biens ruinés, leurs maiſons démolies, la perte de leurs enfans & de leurs amis, les folles diſcordes qui les avoient diviſés, les excès auxquels ils s'étoient portés contre leurs concitoyens, la honte qui leur en reſtoit; les reproches, le mépris & les railleries dont la plus vile populace, manquant de tout & voulant exhaler ſon reſſentiment, accabloit les nobles qu'elle accuſoit de la calamité publique; dans les riches, la crainte de voir le peu qu'ils avoient ſauvé du naufrage, devenir la proie du vainqueur ſuperbe & avare; dans les pauvres, la crainte de mourir de faim; dans tous, la vue de la miſere préſente, & l'appréhenſion trop bien fondée d'un avenir plus affreux encore, les plongeoient dans la conſternation & le deſeſpoir. Pâles & tremblans, l'air morne & ſoupçonneux, le viſage tourné contre terre, ils n'oſoient ſe regarder les uns les autres.

Etat déplorable des Florentins.

Telle étoit la triſte conquête que venoit de faire Clément, par la perfidie de Malateſta qui, ſelon le langage du Doge de Veniſe d'alors, avoit vendu à beaux deniers comptans le ſang des malheureux Florentins. Ce Général, que la capitulation rendoit comme ſouverain de Florence pour quatre mois acheva d'écraſer ceux qu'il s'étoit obligé de défendre. Le 20 d'Août, Baccio Valori Commiſſaire Apoſtolique, lui ayant fait ſavoir les intentions du Pape, il fait aſſembler le Grand Conſeil, & nommer douze citoyens, partiſans des Medicis, auxquels on donne l'autorité ſuprême & le pouvoir d'établir telle forme de Gouvernement qu'ils jugeront à propos. Ces douze citoyens ſe rendent chez Malateſta, où ſe tenoient toutes les aſſemblées ordinaires. Ils dépoſent les membres de la Seigneurie, ſuppri-

Changemens dans le Gouvernement.

(*a*) Varchi ibid.

SECTION IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

ment les dix, & caffent les huit. Malatefta fait enfuite publier par quatre Trompettes, que tous les gens de guerre, de quelque nation ou grade qu'ils foient, venus du camp à la ville, en fortent dans vingt-quatre heures fous peine d'être dépouillés; que perfonne de la ville, foldat ou citoyen, n'aille au camp, fans fa permiffion expreffe, fous peine d'être pendu; & que qui que ce foit ne fe trouve dans les rues après la premiere heure de la nuit, fous peine de pouvoir être tué impunément. Après cette proclamation, il fait élire par les douze de nouveaux membres de la Seigneurie & du Tribunal des Huit, à la place de ceux qu'on avoit caffés. On n'y nomma que des citoyens à la dévotion des Medicis. Le Tribunal des Huit étoit chargé de connoître des crimes d'Etat, & l'on avoit deffein de lui donner beaucoup d'occupation.

On desarme les habitans.

Le vainqueur foupçonneux n'oublia pas de défarmer les habitans. Il fut enjoint à tous, fans diftinction, d'apporter au Palais, dans un tems déterminé, toutes les armes qu'ils avoient, de quelque efpece qu'elles fuffent, à l'exception des épées, fous peine de cent ducats & du pillage de leurs maifons. La quantité qu'ils livrerent étoit innombrable. On foupçonna néanmoins quelques-uns d'avoir caché les meilleures, & l'on publia des Decrets rigoureux, même de mort, contre ceux chez qui on en trouveroit. La crainte en faifoit jetter toutes les nuits dans l'Arno, dans les places & autres endroits. Les archers du Tribunal des Huit faifoient la ronde par la ville de très-bonne heure pour les ramaffer: ce qui donna occafion à ces vils fatellites de commettre plufieurs atrocités. Si un citoyen paffoit auprès des endroits où ils trouvoient quelque arme, ils l'accufoient de l'y avoir jettée, & le dénonçoient à moins qu'il ne leur offrît de l'argent pour qu'ils ne le nommaffent pas, comme s'il eût été coupable. D'autres fois ils entroient dans les maifons, fur tout dans celles des habitans fufpects aux Medicis, pour y voler, fous prétexte d'y chercher des armes; ils y en portoient même, ou ils y en jettoient pendant la nuit; puis feignant de les y avoir trouvées, ils emmenoient le maître prifonnier, ou le faifoient racheter chérement par fa femme & fes enfans. On fit des exécutions fi terribles que l'on n'ofoit pas avoir chez foi des bâtons pointus, de peur qu'ils ne fuffent regardés comme des piques.

Levées d'argent.

Les douze firent des levées d'argent, dans lefquelles on favorifa les amis des Medicis au préjudice des autres. Ils nommerent les ôtages qui devoient être envoyés au camp. C'étoient tous des partifans du Gouvernement populaire. Quelques-uns voulurent fe racheter, & l'on exigea d'eux des fommes exceffives. Un feul s'évada, & fa tête fut mife à prix.

Tumulte dans le camp.

Quelques jours après, il y eut un grand tumulte dans le camp. Les ennemis avoient compté fur le fac de Florence. Les foldats voyant leur efpérance fruftrée, étoient d'autant plus mécontens qu'on ne les payoit pas, quoique la capitulation portât expreffément qu'ils feroient payés dans huit jours, au moins qu'on feroit tout ce qu'on pourroit pour qu'ils le fuffent dans ce terme. Les nouvelles impofitions avoient déja fourni de grandes fommes; mais les Généraux, tant de l'armée que de la ville, en avoient diverti la meilleure partie à leur intérêt particulier. Dans ce mécontentement des Troupes, quelques foldats Italiens tuerent quelques Efpagnols, &

tout le camp prit les armes. Il y eut un choc violent de ces deux nations, où il périt plus de six cens hommes: les Italiens auroient infailliblement taillé en pieces tous les Espagnols, si D. Ferrand de Gonzague ne les eût réprimés avec les Troupes Allemandes qui étoient neutres. On assure que le Pape avoit ménagé cette querelle entre les Italiens & les Espagnols, pour que se détruisant les uns les autres, ils fussent hors d'état de donner le sac à la ville, comme ils l'en menaçoient.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Chagrin du Pape.

Clément n'étoit pas content de la capitulation de Florence. Le premier article l'avoit extrêmement choqué. Il étoit irrité de voir que les Florentins avoient mieux aimé s'en remettre à l'Empereur qu'à lui, pour la réforme du Gouvernement. La clause concernant le maintien de la liberté des citoyens le révoltoit encore davantage. Il savoit mauvais gré au Général & au Commissaire d'y avoir consenti, & à Malatesta d'avoir souffert qu'on la proposât. Il n'étoit pas moins chagrin de recevoir si peu d'argent des habitans. Il avoit des soupçons sur ce dernier article. Son avarice lui persuadoit que si l'on n'avoit stipulé que 80000 ducats pour lui, c'étoit à dessein qu'il en restât davantage pour les Généraux.

Demandes de Malatesta. Sa perfidie mal-recompensée.

Sa Sainteté fit remercier Malatesta de son zele pour la conservation de Florence & l'intérêt de sa personne. Ce perfide, enflé du succès de ses intrigues, avoit écrit à Clément pour le prier de ratifier les promesses que l'Evêque de Faënza & le Prince d'Orange lui avoient faites au nom de Sa Sainteté. Ses demandes étoient exorbitantes: il les jugeoit proportionnées à la grandeur du bienfait. Il demandoit le titre de Duc pour lui, la niece du Pape pour son fils, un Evêché pour son neveu, outre un aggrandissement du territoire de Perouse, par la concession de villes & de châteaux qu'il nommoit sans craindre d'en rendre la liste trop longue. Le Pape étoit bien éloigné de lui accorder tout cela. Il se plaignit hautement de son ambition, & fit bien voir que l'on emploie les traîtres sans les aimer, comme les traitres servent par intérêt & non par zele. Il ne lui tint que les promesses dont l'exécution ne lui coûtoit rien, ou tournoit à son avantage. Ainsi Malatesta se couvrit d'un opprobre éternel, sans recueillir le fruit qu'il avoit attendu de sa perfidie, juste dispensation qui devroit à jamais dégoûter du crime les ames assez basses pour n'en pas sentir la honte. Clément crut faire assez pour lui en le réhabilitant lui & tous ses adhérans, & en lui accordant quelques Places de peu d'importance. Il lui fit dire de plus de quitter Florence avec toutes ses Troupes, se doutant bien que tant qu'il y seroit, il ne feroit qu'inquiéter & molester les habitans pour en extorquer de l'argent. Malatesta avoit de bonnes raisons pour différer d'obéir. Les Troupes Impériales & celles de Sa Sainteté n'étant point encore entiérement payées, pouvoient saccager la ville, dès qu'il n'y seroit plus pour la protéger. D'ailleurs la capitulation l'obligeoit d'y rester jusqu'à ce que l'Empereur eût déclaré la nouvelle forme de Gouvernement qu'il devoit y établir. Il disoit qu'il ne vouloit remettre la Place qu'aux neveux de Sa Sainteté, par ce qu'il ne la croyoit pas en sureté avant qu'ils y fussent entrés. Malgré la solidité de ses raisons, le Pape lui enjoignit d'évacuer Florence sous un terme qu'il lui prescrivit. Avant que d'en sortir Malatesta voulut en tirer une somme d'argent. De concert avec Pasquin, il fait sou-

SECTION IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

lever les Corses; ils courent dans les rues comme des furieux, en criant *Sac, Sac*; & maltraitent quelques habitans. Malatesta sort comme pour les réprimer. Il est pris par quelques soldats qui l'entraînent & disent que si les habitans ne leur donnent pas dix mille ducats pour sa rançon, ils vont saccager la ville & y mettre le feu. Les Florentins donnerent la somme demandée. Le lendemain Malatesta sortit de Florence, maudit de tous les citoyens, & d'une grande partie de ses propres soldats, emmenant avec lui quantité de mulets chargés d'effets & de vivres, cinq charrettes remplies de munitions, & huit pieces d'artillerie. Les Espagnols & les Allemands s'étoient retirés quelques jours auparavant. Dès que Malatesta fut sorti de Florence, le Comte Louis de Lodron, homme d'une vertu & d'une fidélité à toute épreuve, y entra avec deux mille cinq cens hommes. Cette ville infortunée manquoit absolument de vivres, parcequ'il n'y avoit point eu de récolte, & que l'armée avoit dégarni la campagne de bestiaux. Il fallut s'en procurer de l'étranger, comme on put, dans la disette d'argent où l'on se trouvoit par l'excès des impositions. Les Florentins étoient destinés à de nouveaux malheurs.

Il sort de Florence.

Proscriptions.

Il étoit dit dans le traité d'accommodement qu'il y auroit une amnistie générale, que Sa Sainteté, ses parens, amis & serviteurs oublieroient toutes les injures passées, & qu'ils témoigneroient à leur patrie & à leurs concitoyens une pleine affection. Mais le Pape ne respirant que la vengeance, résolut d'interprêter cet article à sa fantaisie (*a*), ainsi que les autres qui gênoient ses vues cruelles & ambitieuses; & dès que les Troupes eurent quitté le territoire de la République, il donna des ordres secrets de persécuter sans pitié & sous divers prétextes, tous ceux qui s'étoient déclarés amis de la liberté. Le Tribunal des Huit devint un Tribunal de sang. Six des principaux citoyens qui avoient montré le plus de zele pour le Gouvernement populaire, furent décapités; d'autres furent resserrés dans des cachots & dans des forteresses, & déclarés rebelles. Cent vingt-huit furent exilés comme criminels d'Etat, avec ordre de garder leur ban sous diverses peines. Ces proscriptions furent exercées avec tant d'atrocité, & l'Empereur en reçut de si grandes plaintes de diverses Puissances de l'Europe, qu'il donna les ordres les plus exprès pour les faire cesser, à D. Ferrand de Gonzague qu'on disoit y avoir beaucoup de part, quoique Clément en fût le principal auteur. Le Pontife avoit pris néanmoins des précautions pour n'en être pas soupçonné. Personne de sa maison ne se trouva à Florence lorsque ces condamnations se firent, afin qu'elles fussent regardées comme un desordre du Gouvernement démocratique, & fissent sentir à l'Univers combien un Peuple capable de ces emportemens avoit besoin d'un maître qui les réprimât. Aucuns citoyens distingués par leur noblesse, leurs richesses, ou leurs emplois, ne furent exiles hors du territoire de la République, afin que l'on crût qu'ils l'étoient non par le Pape, mais par la faction qui leur étoit contraire, & que ce desordre passât pour une suite des anciennes discordes qui divisoient les Florentins. Mais personne n'y fut trompé, & Clément en eut tout l'odieux, quoique plusieurs de ceux qui seconderent si cruellement ses intentions, le fissent autant pour satisfaire leur haine particuliere, que pour complaire à Sa Sainteté. On assure aussi que

quelques-unes de ces créatures du Pontife eurent honte d'être les instrumens de sa vengeance, & n'exécuterent pas ses ordres dans toute son étendue: ce qui leur fit perdre ses bonnes graces.

Les Florentins étoient alors comme des agneaux que l'on mene à la boucherie. Un seul citoyen osa élever la voix, & faire parvenir ses cris jusqu'au Pape: son nom mérite de passer à la postérité. Il se nommoit Jérôme Benivieni. Il avoit été intimement lié avec le Pontife, lorsqu'il n'étoit encore que Cardinal. Le souvenir de cette ancienne familiarité, son grand âge, sa probité, lui firent espérer qu'il obtiendroit un traitement plus favorable pour ses malheureux concitoyens. Il lui écrivit une longue lettre dans laquelle il lui faisoit la peinture la plus touchante de cette Capitale, la patrie de Sa Sainteté, & le conjuroit d'y établir un Gouvernement modéré, digne de sa clémence & de sa sagesse. On ne sait pas quel fut l'effet de cette lettre.

Le Pape est supplié de faire cesser les maux qui affligent sa patrie.

Michel-Ange s'attendoit à être du nombre des proscrits. Depuis son retour à Florence, il l'avoit servie si généreusement, qu'après la capitulation il jugea à propos de se tenir caché chez un de ses intimes amis. Il avoit d'autant plus de raison de craindre, que les Medicis l'ayant comblé de bienfaits, ils s'étoit montré ingrat envers eux, si toutefois il y a de l'ingratitude à servir sa patrie contre des tyrans qui l'oppriment. Son talent le mit à l'abri de la proscription. Le Pape ayant appris qu'il avoit disparu, ordonna qu'on le cherchât, & qu'on l'assurât du pardon, parceque Sa Sainteté vouloit mettre ses talens en œuvre. Michel-Ange se montra, & fut chargé de décorer la nouvelle sacristie de S. Laurent. Il y travailla, & quoique la crainte guidât sa main accoutumée depuis quelque tems à un autre genre, il exécuta en peu de tems cet ouvrage qui fait l'admiration des plus habiles artistes, quoiqu'endommagé par le tems.

Michel-Ange échappe à la proscription.

Philippe Strozzi, distingué par ses qualités personnelles, sa naissance, & sur tout par son alliance avec la maison de Medicis (*); celui-là-même qui ayant déplu aux Florentins dès le commencement de la guerre, par ses ménagemens pour les neveux du Pape, s'étoit exilé volontairement de sa patrie, y revint dès qu'il sut le changement des affaires. Il fut très-bien accueilli du Commissaire Apostolique qui lui fit beaucoup de caresses. Comme on avoit dessein de remettre les choses sur le pied où elles étoient avant la révolution de 1527, on créa un conseil de deux-cens, à la place du Grand-Conseil, & Strozzi fut de ce conseil qui devoit gouverner l'état suivant les intentions du Pape. Strozzi fut encore élu membre du Tribunal des Huit. Malgré cette faveur apparente, il eut des raisons de croire qu'il étoit haï de Clément, & que Sa Sainteté ne l'avoit revêtu de ces emplois que pour le rendre odieux à ses concitoyens. Dans ces pensées, il se rend à Rome, & n'oublie rien pour se justifier auprès du Pontife. Celui-ci le reçoit froidement, puis cachant sa haine sous un air calme & plus ouvert, il s'entretient avec lui des moyens de faire goûter aux Florentins le pouvoir absolu d'Alexandre de Medicis; lui offrant, pour moyen d'expiation, l'indigne emploi de donner des fers à sa patrie. Strozzi, homme d'un caractere mal

Retour de Strozzi à Florence.

(*) Il avoit épousé Clarice de Medicis, dont il a été parlé ci-devant.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

décidé, aussi foiblement affermi dans la vertu que dans le crime, comme il le montra jusqu'à sa fin tragique, se prêta à tout ce que le Pape parut desirer, & revint à Florence avec le projet d'un nouveau decret.

Decret du conseil des deux cens en faveur d'Alexandre de Medicis.

L'Empereur ne se pressoit point de régler le Gouvernement de Florence. Il retenoit auprès de sa personne Alexandre de Medicis, qu'il traitoit comme son gendre. L'Empereur, instruit de tout, étoit bien aise de laisser aux esprits le tems de se calmer. Le Pape, plus ardent, auroit voulu voir son neveu (*) dans Florence; & le Decret dont Strozzi étoit chargé, tendoit à l'y appeller, & à faire comprendre à Charles V. combien les Florentins desiroient sa présence. Quoique dicté par le Pape, il devoit paroître émané du conseil des deux-cens, de son propre mouvement & de sa pleine autorité. Il portoit que, voulant reconnoître les services nombreux & considérables que l'Illustre maison de Medicis avoit rendus à la ville & aux citoyens de Florence, & récompenser le mérite du Duc Alexandre, fils du Magnifique Laurent Duc d'Urbin, ils l'élisoient membre de leur Tribunal avec pouvoir nonobstant le défaut d'âge d'exercer toutes sortes d'emplois, & d'avoir droit de suffrage, malgré toute loi & tout usage contraires (a).

Tentative d'Hippolite de Medicis.

Hippolite de Medicis, neveu du Pape comme Alexandre, supérieur à son cousin par les talens, & de plus son aîné de quelques années, souffroit impatiemment que Clément lui préférât le Duc, & fît passer sur sa tête la grandeur de sa maison. Ce jeune Prince, dévoré d'ambition, ne vouloit point se borner aux honneurs de la Pourpre. Orné des talens de l'esprit, & des graces du corps, ami des beaux-arts & de tous ceux qui s'y distinguoient, affable envers tout le monde, libéral à l'excès, il se faisoit adorer. Mais ces belles qualités étoient gâtées par une légéreté, une inconstance & une vanité qui lui ôtoient le mérite de tout ce qu'il faisoit de bien, parce que d'ordinaire il agissoit plus par un goût frivole & capricieux, ou par l'impression d'autrui, que par discernement & par un choix raisonné. Il portoit une haine mortelle à Alexandre, & elle sembloit être née avec lui. Il en avoit donné des marques dès son enfance. Souvent ces deux Princes s'étoient injuriés & maltraités. Le Pape les avoit reconciliés plusieurs fois; ces reconciliations momentanées n'avoient point étouffé l'animosité cachée dans leur ame, surtout dans celle d'Hippolite. Elle éclata dès qu'il apprit que les Florentins avoient élu Alexandre membre du conseil des deux-cens. Il part précipitamment à l'insçu du Pape, résolu de prévenir son cousin qui étoit encore auprès de l'Empereur, & de s'emparer du pouvoir à Florence. Clément découvre la route qu'il a prise, expédie un courier à l'Archevêque de Capoue, qui commandoit à Florence, puis y envoie Baccio Valori pour ramener le jeune Prince, en lui promettant de la part de Sa Sainteté qu'il en obtiendra par amitié tout ce qu'il demandera. Hippolite arrive avec quatre cavaliers qui formoient toute sa suite. L'Archevêque de Capoue le reçoit & lui présente les lettres du Pape. Hippolite se laisse persuader par Valori, & s'en retourne avec lui sept jours après.

Tan-

(a) Varchi, Libro duodecimo.

(*) Ou son fils, comme il en couroit un bruit sourd, mais qui ne paroît pas fondé.

Tandis que tout cela se passoit à Florence, l'Empereur parvint à faire nommer Roi des Romains, Ferdinand son frere. Il pressa ensuite le Pape de convoquer un Concile pour appaiser les troubles de l'Allemagne au sujet de la Religion. Ce moyen sembloit nécessaire. Les Catholiques & les Luthériens le demandoient également. Les premiers, sans envie de l'obtenir, étoient charmés de montrer qu'ils ne le craignoient pas, & en même tems ils faisoient tout ce qu'il convenoit pour le faire craindre au Pape & au clergé Catholique. Luther, & ses Sectateurs répandoient par tout que le regne du Pape étoit celui de l'Antechrist & de Satan, contraire à toute foi & à toute Religion; que la Cour de Rome ne s'occupoit que des moyens de tromper la crédulité de la chrétienté pour en tirer de l'argent par des indulgences, des dispenses de mariage, des levées de décimes, d'annates, & d'autres droits semblables, qui n'avoient de fondement que l'usurpation; que les neveux, les parens, les amis, & même les bâtards des Papes ravissoient les biens & l'honneur du prochain, sans honte comme sans punition; que les bénéfices & les dignités ecclésiastiques étoient souvent la proie du vice, & le prix de la corruption, au grand mépris des canons dont on ne faisoit plus aucun cas, non plus que du salut des ames; que les Evêques suivant l'exemple des Cardinaux, & les prêtres celui des Evêques, tout le clergé vivoit dans un débordement affreux. Quoique les Catholiques n'adoptassent pas en entier ces exaggérations, ils sentoient néanmoins la nécessité d'un Concile pour réformer les abus de la Cour de Rome, & remettre les canons en vigueur. Clément redoutoit cette réforme. Il appréhendoit que le Concile, en réprimant les abus de la Cour de Rome & les concessions indiscrettes de plusieurs Papes, ne restraignît trop leur pouvoir, qu'on n'allât rechercher sa naissance, & qu'il ne se trouvât dans le cas d'être déposé, parce qu'il n'étoit pas né en légitime mariage & que d'ailleurs son élection avoit été une simonie manifeste. Il appréhendoit encore qu'on ne lui fît un crime d'avoir déclaré la guerre à sa patrie, non pour y établir un Gouvernement sage & modéré, comme il le publioit, mais pour écraser tyranniquement ses concitoyens après les avoir vaincus par le plus indigne artifice. Ces craintes & ces remords le porterent à tenter toutes sortes de voies pour empêcher que le Concile n'eût lieu. Il avoit pourtant la promesse de l'Empereur qu'il ne s'y feroit rien contre son autorité. Mais un Prince accoutumé à se parjurer peut-il se confier à la parole d'autrui? Cependant Charles V & Ferdinand firent tout ce qu'ils purent pour reconcilier les Catholiques & les Protestans, sans pouvoir en venir à bout.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

1531. Ferdinand d'Autriche élu Roi des Romains. Le Pape refuse de convoquer un Concile.

Les délais de l'Empereur à déclarer ses intentions au sujet de la forme du Gouvernement de Florence, donnoient des inquiétudes au Pape. A la vérité, la décision ne devoit pas lui être aussi favorable qu'il le desiroit, à s'en tenir aux termes du compromis. Mais l'amitié que Charles témoignoit au Duc Alexandre, & la promesse qu'il lui avoit faite de lui donner sa fille en mariage, ranimoient ses espérances. Enfin l'Empereur permit au neveu de Sa Sainteté de partir, l'accompagna par honneur, un certain espace de chemin, comme son gendre futur, & lui fit de magnifiques présens. Les Florentins envoyerent deux Ambassadeurs à sa rencontre, pour le recevoir sur les frontieres, & quatre autres à Prato où il s'arrêta quelque tems. Mus-

Le Duc Alexandre se rend à Florence.

SECTION IX. *Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.*

cettola, Député de l'Empereur, se rendit auprès du Duc dans cette derniere ville, & lui remit le Decret de Charles concernant la nouvelle forme de Gouvernement. Alexandre fit son entrée dans Florence le jour suivant. Un grand nombre de citoyens & une troupe de jeunes gens richement vêtus étoient allés à sa rencontre, & lui formerent un brillant cortege. Les principaux de la ville allerent lui rendre visite. Le lendemain matin ce jeune Prince; accompagné du Député de l'Empereur, de l'Archevêque de Capoue, d'un grand nombre de citoyens de marque, & d'une multitude innombrable qui faisoit retentir l'air d'acclamations, se rendit au Palais de la Seigneurie. Ce corps, qui l'attendoit dans la Salle du conseil des deux-cens avec les autres Tribunaux, alla le recevoir au haut de l'escalier. Quand on eut pris séance, le Député de l'Empereur, qui avoit à sa droite le Duc, à la gauche le Gonfalonier, & de chaque côté quatre membres de la Seigneurie, se leva, & lut le Decret qui renfermoit la nouvelle forme de Gouvernement. En voici la teneur.

Decret de l'Empereur concernant la nouvelle forme du Gouvernement de Florence.

„ Le Sérénissime & très-invincible Empereur Charles-Quint, venu en „ Italie pour lui rendre la paix, afin de tourner ensuite ses armes contre „ la Puissance Ottomane, l'a heureusement procurée à toutes les villes de „ cette Province, à l'exception de Florence qui n'a pas voulu en jouir. Ses „ habitans, non contens d'avoir chassé de chez eux, sans aucun sujet, l'il„ lustre famille de Medicis, dont ils avoient reçus tant de bienfaits, ont „ déclaré la guerre à Sa Majesté Impériale, en attaquant son Royaume de „ Naples. En vain sa modération lui a fait tenter plusieurs fois de réta„ blir cette maison à des conditions honnêtes pour la République; les cir„ constances des tems, ou leur opiniâtreté, ou l'autorité de quelques par„ ticuliers, les ont toujours portés à s'y opposer. En conséquence Sa Majes„ té, à l'exemple des peres qui sont forcés de châtier leurs enfans, s'est „ vu réduite à la nécessité d'assiéger Florence qui avoit osé fermer ses por„ tes à ses armées; & quoiqu'elle eût pu faire mourir de faim ses habi„ tans, ou la livrer en proie à ses soldats, impatiens d'y donner l'assaut „ pour la saccager, elle leur a pardonné, sollicitée par sa clémence, & par „ les vives instances de Sa Sainteté. Elle leur a rendu généreusement tous „ les privileges qu'ils tenoient de l'Empire, & dont ils étoient justement „ déchus. Elle a ordonné en même tems que l'illustre famille de Medicis, „ conséquemment le Duc de Civita de Penna, son gendre bien aimé (*), „ fussent rétablis dans leur patrie, & qu'ils y eussent la même prééminen„ ce qu'auparavant: qu'on réformât le Gouvernement & qu'on procédât „ à l'élection des Magistrats, comme avant l'an 1527: que le dit Seigneur „ Duc fût Chef de ce Gouvernement sa vie durant: que tous ses descendans „ mâles & légitimes en ligne directe, lui succédassent, en ayant toujours „ égard à la primogéniture; & qu'à leur défaut, ce fût le plus proche pa„ rent à perpétuité: que si jamais Florence agissoit contre le présent De„ cret, elle fût déchue aussi-tôt de tous ses privileges, & dévolue à l'Em„ pire, sous peine d'une amende de cent marcs d'or, pour quiconque ose„ roit y mettre opposition (*a*).

(*a*) Varchi, même livre.

(*) Alexandre de Medicis, il n'avoit pas encore épousé la fille de l'Empereur.

Quand le Député de l'Empereur eut lu ce Decret, il le montra à chacun des Magiſtrats, puis le remit au Secretaire de la Seigneurie qui le lut une ſeconde fois, & l'intima à l'aſſemblée avec les cérémonies ordinaires. Enſuite le Gonfalonier (*a*) ſe leva, & ſe tournant vers le Député, il lui fit ce remercîement au nom de tout le Peuple de Florence.

Section IX. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1512 juſqu'à l'an 1531.

Remerciement du Gonfalonier au nom du Peuple.

„ Je rends des graces infinies à la Majeſté Divine, & de très-humbles „ à Sa Majeſté Impériale, au nom de tout le Peuple de Florence. Ce Peu„ ple a toujours été pleinement devoué à Sa Majeſté Impériale, autant qu'il „ l'a pu ; & ne ceſſera jamais de reconnoître que ce Prince généreux à ſau„ vé ſes biens, ſes jours, l'honneur de ſes femmes; lui a rendu ſon do„ maine & ſa liberté ; & ce qui vaut tout le reſte, lui a donné un chef „ dont le ſoin guérira toutes les plaies de l'état, & empêchera qu'il n'en „ reçoive de nouvelles. L'inſtant qui voit commencer un Gouvernement „ ſi heureux, ſera éternellement gravé dans nos cœurs. J'accepte, avec „ la plus grande joie, au nom de tous mes concitoyens l'Illuſtriſſime & Ex„ cellentiſſime Duc Alexandre, qui accepte de ſon côté tout ce que votre „ Excellence a dit au nom de Sa Majeſté Impériale. Je promets ſincére„ ment à l'un & à l'autre, que nous tiendrons toujours pour Chefs ſon „ Excellence Illuſtriſſime & ſes deſcendans légitimes : que nous obſerve„ rons inviolablement chaque article du Decret, en renonçant à toute loi „ directement, ou indirectement, contraire (*b*).

Rejouiſſances publiques.

Après ce diſcours du Gonfalonier, les Chefs de tous les Tribunaux ſe leverent les uns après les autres, & allerent au nom de leur compagnie, promettre l'obſervation du Decret, en le touchant reſpectueuſement de la main droite & ſe découvrant de la gauche. On dreſſa un acte de tout ce qui venoit de ſe faire, les portes de la ſalle ouvertes, & en préſence d'une grande multitude de Peuple. Il y eut le ſoir des feux de joie par toute la ville, à la grande ſatisfaction du parti des Medicis, & au grand mécontentement des autres qui furent contraints de prendre part, au moins extérieurement, à l'allegreſſe publique, pour ne ſe pas rendre ſuſpects. Les priſonniers, à l'exception de huit ou dix, furent relâchés. Le lendemain le Duc partit de Florence pour ſe rendre à Rome, où le Pape l'attendoit avec une impatience extrême.

Intrigues du Pape pour rendre ſon neveu Souverain abſolu de Florence.

Le Decret de l'Empereur ne faiſoit aucune mention de la liberté de Florence, & il étoit conçu de maniere à faire ſentir qu'il décidoit de ſon ſort moins en conſéquence du compromis, auquel il n'avoit aucun égard, qu'en vertu de l'autorité Impériale. On peut conjecturer que Charles-Quint n'agit pas entiérement par complaiſance pour le Pape, qu'il conſulta ſes intérêts, & fut flatté de donner à Florence un maître qui dût ſon élévation à la maiſon d'Autriche. Les Florentins, ſoumis au joug, le ſentirent s'appeſantir chaque jour davantage. L'Empereur n'avoit donné au Duc Alexandre que le titre de Chef du Gouvernement. Le Pape vouloit qu'il en fût le ſouverain abſolu. Pour cela il falloit ſupprimer la Seigneurie & la Dignité de Gonfalonier. Il en écrivit à quelques citoyens & particuliérement à Philippe Strozzi qu'il fit venir à Rome : il en conféra avec Jaques Salvia-

(*a*) C'étoit alors Benedetto Buondelmonti. (*b*) Varchi, même livre.

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

ti & Benedetto Buondelmonti qu'on avoit envoyés en Ambassade vers le Pontife, avec Robert Pucci, Barthelemi Lanfredini, les Cardinaux Salviati & Ridolfi, & quelques autres de ses plus zélés partisans. Après plusieurs entretiens sur cet objet, & quelque résistance de la part de quelques-uns de ceux qui y furent appellés, Sa Sainteté, les deux Cardinaux Pucci & Salviati, avec Strozzi qui s'étoit fait porter au Palais Pontifical sur une chaise basse, parce qu'il s'étoit démis la jambe, arrêterent à la pluralité des voix, qu'on supprimeroit la Seigneurie & le Gonfalonier, que l'on bâtiroit une citadelle, & que le Duc Alexandre seroit seul souverain absolu de Florence, ne convenant pas qu'un seul corps eût deux têtes. Salviati fut le seul qui ne goûta pas cet avis. ,, Quelque lié que je sois, dit-il, par le ,, sang & l'amitié à la maison de Medicis, quoiqu'intimement persuadé ,, que le Gouvernement ne sauroit être mieux qu'entre les mains d'une famille si noble, je pense néanmoins qu'il convient que le Duc Alexandre ,, en soit le chef seulement de la maniere que ses ancêtres l'ont été pendant ,, tant d'années. A la mort de Léon X, les citoyens eux-mêmes y maintinrent les Medicis, malgré les oppositions du Peuple armé contre eux, ,, & non seulement il n'y avoit point alors de citadelle dans Florence, mais ,, pas même de garde. Les meilleures forteresses pour les Princes sont la ,, bienveillance des citoyens. On a imaginé les autres, non pour contenir ,, les Peuples, mais pour les tyranniser; & ordinairement elles leur donnent plus d'ombrage qu'elles ne procurent de sureté à ceux qui les font ,, élever (*a*)". Strozzi tâcha de répondre à ce raisonnement: ,, Philippe, ,, lui dit Salviati, tu ne parles pas comme tu penses, ou tu penses mal." Comme il connoissoit le génie de Strozzi, il ajouta: ,, Dieu veuille qu'en ,, proposant de bâtir une citadelle, tu ne creuses pas ton propre tombeau".

On nomme douze citoyens pour achever la reforme du Gouvernement.

Salviati ne fut plus appellé aux délibérations. Le Pape ferme dans sa résolution obtint tout ce qu'il voulut de ses créatures, & même plus qu'il ne leur demandoit, car il y eut des hommes assez vils pour s'offrir à le soustraire à la honte d'avoir asservi sa patrie, en s'en chargeant eux-mêmes. Strozzi, qui s'imaginoit tirer beaucoup d'avantages de cette révolution, embrassa vivement le dessein du Pape, & le conduisit à une entiere exécution. Le Conseil des deux-cens s'assembla & porta un Decret par lequel il ordonnoit à la Seigneurie d'élire douze citoyens pour réformer le Gouvernement dans l'espace d'un mois, avec le pouvoir le plus ample de statuer à cet égard ce qui seroit jugé le plus convenable; afin que l'état des affaires prît une consistance à l'abri de toute variation ultérieure.

Réglement qui porte le dernier coup à la liberté expirante.

Ces douze Réformateurs s'assemblerent tous les jours dans la chambre du Gonfalonier. Ils arrêterent que, quand les membres de la Seigneurie actuellement en charge, auroient fini leur tems, ce Tribunal seroit supprimé, & qu'on ne pourroit jamais le rétablir non plus que la dignité de Gonfalonier; Qu'on ajouteroit quatre-vingt-cinq citoyens au Conseil des deux-cens; Qu'il y auroit un Sénat composé de quarante-huit membres nommés Optimats; Qu'Alexandre de Medicis seroit Chef du Gouvernement avec le titre de Duc de Florence; Que tous les citoyens ne feroient plus qu'un seul

(*a*) Idem ibid.

corps; Que dans l'élection des Magistrats, on ne suivroit plus d'ordre pour les quartiers de la ville qui seroient tous censés égaux. Les membres du Conseil des deux-cens & de celui des quarante-huit étoient à vie. Le Duc avoit la nomination de tous les membres de ce dernier Conseil, à condition néanmoins qu'il les tireroit de celui des deux-cens, & qu'il ne pourroit nommer plus de deux sujets de la même famille. Douze seulement géroient à la fois avec quatre Conseillers qu'on leur adjoignoit, & qu'on tiroit des douze qui sortoient d'exercice. Ces quatre Conseillers remplaçoient la Seigneurie. Ils précédoient les autres Tribunaux: pendant leur Magistrature, ils ne pouvoient citer personne, ni être cités eux-mêmes. Le Duc avoit succédé au Gonfalonier, ou plutôt à tout le reste, vu que sans lui ou son Lieutenant, on ne pouvoit rien résoudre ou proposer; & que lui seul pouvoit proposer tout ce qu'il vouloit, & le faire passer, au moyen seulement de trois suffrages (*a*).

Section IX. Histoire de Florence depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1531.

Réflexions sur les causes qui préparerent & amenerent la dissolution de la République de Florence.

Ce réglement acheva d'anéantir la liberté de Florence, sans même en laisser subsister l'ombre, comme la peinture d'un objet chéri qui n'est plus. Jamais Florence n'avoit su jouir de ce don précieux. Dès la naissance de la République, lorsqu'elle fut délivrée de la Domination Impériale, les factions avoient déchiré son sein. La division se mit d'abord entre les Nobles jaloux & envieux les uns des autres. Ensuite les Nobles & le Peuple composerent deux Partis ennemis & presque toujours armés l'un contre l'autre. Plus tard ce Peuple inquiet & remuant se divisa lui-même en plusieurs partis opposés, & il arriva encore que la faction victorieuse se partageoit ensuite en deux autres partis contraires, tant l'esprit factieux s'étoit emparé de toutes les ames, même des plus massives & des plus difficiles à remuer. En remontant à l'origine des choses, on peut dire que la République de Florence se perdit par sa loi fondamentale, & que le génie intrigant des Florentins sut faire contribuer à sa perte tous les réglemens que chaque nouvelle révolution enfanta pour la sauver. Lorsque les Nobles, s'étant affoiblis par leurs divisions, & même presque détruits par leurs guerres continuelles, donnerent occasion au Peuple de les exclure entiérement du Gouvernement, auquel ils avoient eu jusqu'alors la plus grande part, l'égalité sembloit rétablie parmi les citoyens. Tous ceux, qui vouloient avoir part à la Magistrature, étoient obligés de se faire immatriculer dans quelqu'un des arts & métiers: les Nobles n'étoient plus rien dans la République, où il falloit qu'ils devinssent artisans comme les autres citoyens, ce qui étoit en quelque façon remplir l'espace que la naissance avoit mis entre eux & les plébéiens. Cette loi, si sage en apparence, qui affoiblissoit au moins pour un tems la puissance de la Noblesse, lui mettoit en main les moyens de l'agrandir insensiblement par les richesses que donnent le commerce & l'industrie, & de la rendre à la fin beaucoup plus redoutable qu'elle n'étoit sans cet appui. Un autre inconvénient de cette loi étoit d'éteindre toute générosité dans le cœur des Nobles Florentins qui, en perdant leur rang, en perdoient aussi les sentimens & la grandeur d'ame, pour prendre des manieres populaires, des vues d'économie, des principes d'intérêt particulier qui conviennent à

(*a*) Idem ibid.

SECTION IX. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1512 *jusqu'à l'an* 1531.

des ouvriers, & dont le germe une fois introduit dans le sang des plus illustres familles n'en put jamais être chassé. Florence voulut mal-à-propos rendre égaux des citoyens qui ne l'étoient pas auparavant. Si l'on eût dû tempérer la distinction qui subsistoit entre le Peuple & les Nobles, il eût été plus expédient de les rendre tous Nobles que tous plébéiens. Le Peuple Romain plus sage voulut partager les premiers emplois avec la Noblesse; & pour y parvenir il acquit la véritable noblesse, celle des sentimens, de la valeur militaire, de l'éloquence, de la politique, de toutes les qualités qui distinguoient les Nobles des autres citoyens. Cette égalité, qui s'établit en élevant les plébéiens au rang des Nobles, est bien supérieure à celle qui abaisse ceux-ci au niveau des autres. Quelle injustice dans le Peuple Florentin, de prétendre que la Noblesse n'eût aucune part aux charges, pour qu'elles fussent remplies uniquement par les marchands & les ouvriers, cette sorte d'hommes qui en sont ordinairement les plus incapables? Ne lui eût-il pas été plus glorieux & plus avantageux de participer aux prérogatives de la Noblesse, que d'en dépouiller les Nobles & de les forcer à descendre au rang des plébéiens. Ces prétentions injustes & injurieuses du Peuple Florentin furent une source éternelle de guerres civiles, d'assassinats, de proscriptions, qui après avoir violemment agité ce corps politique pendant autant de tems qu'il étoit nécessaire pour en épuiser toutes les forces, devoient nécessairement le détruire. Les Nobles devinrent commerçans, amasserent des richesses énormes, engloutirent l'industrie de plusieurs de leurs concitoyens, acheterent celle des autres, & s'en servirent comme d'autant de moyens pour se venger du Peuple qui avoit voulu les humilier. Ce fut alors que la République éprouva les plus violentes secousses, & se vit plus d'une fois sur le penchant de sa ruine. Quelques marchands, riches & puissans, s'acquirent un crédit & une autorité immenses, se firent un parti redoutable, & s'efforcerent d'envahir la puissance souveraine. Ils se balancerent long-tems. Enfin les Medicis, les plus riches & les plus hardis, l'emporterent; & le premier marchand de Florence en fut le suprême magistrat. Ils ne jouirent pas tranquillement du fruit de leur crédit & de leurs richesses. Ils avoient encore plus d'envieux & d'ennemis que de partisans. Chassés plusieurs fois de Florence, ils employerent à se faire rétablir les moyens qui les avoient élevés; & lorsque la République se crut à jamais délivrée de leur puissance odieuse, ils furent l'asservir par les mains de ceux qu'elle avoit armés pour sa défense, & se servir de ses propres forces pour l'opprimer. Si lorsque l'Empereur Rodolphe I, Chef de la Maison d'Autriche, reconnut que Florence étoit une ville libre & indépendante, ses citoyens avoient eu assez d'union entre eux, assez de générosité les uns envers les autres, pour y établir un Gouvernement doux, modéré, pacifique, justement balancé entre les Nobles & le Peuple, elle feroit devenue sans contredit une des plus puissantes Républiques du monde. On en peut juger par le degré de grandeur auquel elle parvint, malgré les dissensions de toute espece dont elle fut déchirée.

SECTION X.

Histoire de Florence depuis la fin de la République en 1531, jusqu'à l'an 1765, contenant l'histoire de la domination des huit Ducs de la Maison de Medicis, & de celle de François Etienne, (a) Duc de Lorraine, qui prit possession du Grand Duché de Toscane en 1737, à la mort du dernier des Medicis.

Section X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

Alexandre I. Duc de Florence.

ALEXANDRE, premier Duc de Florence, n'avoit pas vingt-deux ans accomplis, lorsqu'il parvint à la souveraineté de sa patrie. C'étoit un Prince extrêmement dissipé & adonné à ses plaisirs, sans aucune sorte de ménagement dans ses intrigues galantes, osant même attenter à l'honneur des vierges consacrées à Dieu. Ses favoris, ceux sur-tout qui avoient le plus contribué à son élévation, s'étoient flattés que sa jeunesse, son goût pour la dissipation, & son penchant invincible à l'amour, feroient qu'il se contenteroit du titre de Souverain, & les laisseroit d'autant plus volontiers agir à leur gré, qu'il reconnoîtroit leur devoir sa grandeur. Ils virent leur espérance frustrée. Le Pape tenoit son neveu comme en tutelle: celui-ci ne faisoit rien que de l'avis & par l'impression de son oncle. Il avoit sans cesse à ses côtés une garde nombreuse, composée de soldats armés de piques garnies d'un fer extrêmement large & tranchant. Il donna le commandement de celle de la ville à Alexandre Vitelli, dont les citoyens, amis du Gouvernement populaire, avoient fait supplicier le pere. Pour faire voir à tous les Tribunaux, qu'il les remplaçoit tous, qu'il étoit le Maître & qu'il vouloit l'être, il fit élargir brusquement Jean-Baptiste de Castiglioné, qui avoit mis le feu au château de Carreggi, & devoit avoir la tête tranchée. Le Pape rappella de Florence l'Archevêque de Capoue, qui jusqu'alors avoit servi de conseil au jeune Duc, moins peut-être parce qu'il crut qu'Alexandre n'avoit plus besoin de pilote, qu'afin qu'il n'en eût point d'autre que lui.

Condition & dispositions des Exilés.

Les Exilés, dont le nombre montoit alors à plus de trois cens, n'attendoient aucune grace du Duc; ils savoient que Clément VII lui avoit inspiré toute la haine dont il étoit animé contre les ennemis de sa maison, & qu'il étoit plus capable d'exciter son neveu à augmenter leurs maux que de l'engager à les adoucir. En effet on les avoit déja contraints de sortir du territoire de la République, & sans leur fixer de lieu particulier, on leur avoit défendu d'approcher de plus de trente milles de Florence. Ils étoient dispersés en divers endroits, à Gênes, à Venise, à Ancone, à Modene, & sur-tout à Ferrare où ils avoient été accueillis avec une bienveillance distinguée. Ils avoient été plusieurs fois sur le point d'envoyer des Ambassadeurs à l'Empereur pour lui demander l'observation des articles de la capitulation, principalement de celui qui stipuloit un entier oubli du passé. Différentes raisons les avoient retenus. François I. leur faisoit espérer qu'il leur procureroit les moyens de délivrer leur patrie de l'oppression; ils craignoient qu'une Ambassade ne donnât de l'ombrage à ce Monarque; & d'ailleurs ils avoient peu d'espérance de réussir auprès de Charles qui sembloit tout dé-

(a) Qui fut depuis l'Empereur François I, mort en 1765.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

voué au Pape. Mais l'envie de se venger leur fit prendre tous les moyens d'inquiéter le Pape & le jeune Duc.

Exécution d'Aldobrandin.

François Aldobrandin, citoyen d'Arezzo, étoit du nombre des Exilés. Ses ancêtres avoient été Comtes de Bevignano. Son crime étoit d'avoir usé du grand crédit qu'il avoit dans Arezzo & dans Pistoie, pour engager, durant le siege de Florence, ces deux villes à se rendre au Prince d'Orange qui, selon le bruit public, cherchoit à devenir Souverain de la Toscane. Il promettoit aux Exilés, de vive voix, de faire révolter Arezzo en leur faveur, au moyen du grand nombre d'amis qu'il y avoit encore; mais il faisoit mention de Pistoie dans les lettres en chiffre qu'il leur écrivoit; variation qui donnoit des défiances. D'un autre côté, quelques-uns des principaux habitans de Bologne, que leur haine contre le Vice-Légat en avoit fait chasser, projetterent entre eux d'y rentrer durant la nuit, de tuer le Prélat, & d'exciter un soulevement. Aucune de ces entreprises ne fut exécutée, faute d'accord entre les Exilés, & de confiance aux promesses d'Aldobrandin. Le Pape instruit de ces menées, & de quelques autres trames semblables, fit porter de nouveaux Decrets pour prolonger le ban des Exilés; corrompit un Prêtre Lucquois de la suite d'Aldobrandin, qui lui livra ce Seigneur; & quelque tems après il fit pendre cet illustre Exilé devant la porte du Prévôt de Florence.

Décision de l'Empereur au sujet des démêlés entre le Pape & le Duc de Ferrare.

Clément s'imaginoit sans doute affermir la puissance du Duc par ces sanglantes exécutions: il ne sentoit pas que, plus un Gouvernement est violent, moins il est durable. Auguste, en agit bien autrement, lorsqu'il s'empara du pouvoir souverain à Rome. Il pardonna à tous ou presque tous ceux qui avoient porté les armes contre lui; & procurant aux Romains tous les autres biens en échange de leur liberté, il tâcha de leur faire oublier par la douceur & la prospérité de son regne, qu'il avoit usurpé la souveraineté. Tandis que le Pape persécutoit les Exilés, il éprouva lui-même un revers, auquel il fut extrêmement sensible. Ses démêlés avec le Duc de Ferrare n'étoient pas encore entiérement terminés; ils s'en étoient remis l'un & l'autre à la décision de l'Empereur. Charles, pour ne point répondre personnellement d'une décision qui ne pouvoit manquer de mécontenter l'une des deux parties, avoit consulté les plus célebres Légistes. Le Pape, qui le savoit, sollicitoit vivement l'Empereur de prononcer, persuadé qu'il prononceroit en sa faveur, & répandoit le bruit que les Légistes corrompus par l'argent du Duc de Ferrare, traînoient l'affaire en longueur. L'Empereur différoit pourtant de s'expliquer par ménagement pour Sa Sainteté. Vaincu enfin par les instances toujours plus pressantes de l'Evêque de Vaison, Nonce du Pape, il se détermina à prononcer, au risque de désobliger le Pontife qui l'y contraignoit par ses sollicitations. Conformément à l'avis de ses Légistes, il adjugea au Duc Modene & Reggio avec toutes leurs dépendances; au Pape cent mille ducats avec l'ancienne redevance de dix mille par an; moyennant quoi celui-ci donneroit de nouveau à l'autre l'investiture de ses Etats. Clément, outré de dépit refusa de ratifier la sentence, & de recevoir la somme & la redevance qui lui avoient été adjugées; & secretement animé de colere contre l'Empereur, il se proposoit de se venger un jour du Duc par la force ou par l'artifice.

Le Pape s'empare de la ville d'Ancone.

Tandis que Modene & Reggio lui échapoient, il s'empara de la ville d'Ancone. Elle étoit menacée par la flotte des Turcs. Sous prétexte de la fortifier & de la mettre à l'abri de toute insulte, Clément exhorta, tant par lettres que par ses envoyés, ceux qui y gouvernoient, d'y élever un bastion redoutable qui commandât toute la ville. Trompés par le conseil du Pontife dont ils supposoient les intentions droites, ils construisirent promptement cet ouvrage. Dès qu'il fut achevé, le Pape leur envoie dire en toute diligence que la Flotte Ottomane se dispose à s'avancer vers Ancone. En même tems il y fait passer Louis de Gonzague avec trois cens fantassins, comme pour la défendre. Celui-ci occupe d'abord le bastion; puis, suivant l'ordre qu'il en avoit, il fait entrer secretement dans la ville, durant la nuit, quelques compagnies. Le lendemain, il se saisit des Chefs du Gouvernement & des principaux citoyens, & s'empare d'Ancone, qui, par cette fraude, devint sujette de l'Eglise.

Caractere de Pierre Strozzi, fils de Philippe.

Cependant le nouveau Duc caressoit beaucoup Philippe Strozzi qui lui faisoit une cour plus assidue qu'il ne convenoit au rang distingué qu'il tenoit dans l'Etat. Mais la noblesse de ce citoyen, ses richesses, le nombre & le mérite de ses enfans (*), son crédit, son caractere que le Prince avoit peut-être démêlé, & qui du reste se faisoit assez connoître par la conduite qu'il avoit tenue dans les différentes conjonctures de sa vie, le lui rendoient suspect, & il s'en fût volontiers défait s'il en eût trouvé l'occasion. Pierre, l'aîné des fils de Strozzi, & le plus aimé de son pere, plioit à contrecœur devant le Duc. Il ne pouvoit s'accoutumer à obéir à celui auquel, dans son enfance, il avoit souvent commandé. Il étoit du même âge que lui, avoit l'air noble & gracieux, l'ame grande, courageuse, passionnée pour la gloire; mais il étoit vain, opiniâtre & superbe à l'excès. Une grande partie de la jeunesse de Florence lui étoit si attachée, qu'au moindre signe de sa part, elle se seroit exposée pour lui aux plus grands risques. Léon, Prieur de Capoue, Robert & Vincent ses freres, sembloient ne reconnoître d'autre Dieu que lui. Pierre ressentoit un dépit extrême de ce que le Pape lui eût promis de le faire Cardinal, sans effectuer cette promesse. Il voyoit avec chagrin qu'étant né de Clarice de Medicis, en légitime mariage, il n'alloit pas de pair avec Alexandre qui étoit bâtard. Il se montroit son rival en toute rencontre, si non ouvertement, du moins en secret, sur tout en amour. Le Duc dissimuloit, en attendant quelque occasion favorable de couvrir sa vengeance d'une apparence de justice.

1532.

Entrevue du Pape & de l'Empereur.

Vers le commencement de l'an 1532, l'Empereur résolut de renouveller la Ligue faite en 1530 entre lui & le Pape. Son but étoit de retirer ses Troupes d'Italie, & en même tems d'empêcher l'effet des intrigues du Roi de France qui brûloit d'envie de recouvrer le Milanez. Il vouloit que chaque puissance d'Italie entrât dans cette Ligue à des conditions déterminées. Pour plus grande sureté de l'Italie en général, & du Milanez en particulier,

(*) Il avoit sept garçons & trois filles. Il sera parlé de plusieurs d'entre eux dans la suite de cette histoire. Quatre des premiers étoient déja si formés, donnoient de si grandes espérances, & vivoient si familiérement avec leur pere, qu'il avoit coutume de dire qu'il avoit quatre freres & trois fils.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

il desiroit que Clément donnât à Sforce, Catherine sa niece. Il lui demandoit encore la convocation d'un Concile Général, pour arrêter les troubles qui ne cessoient d'agiter l'Allemagne. Tels étoient les objets qu'on devoit traiter dans l'entrevue fixée à Bologne. L'Empereur & le Pape s'y rendirent, ainsi que tous les Ambassadeurs de toutes les puissances d'Italie. Le Duc Alexandre alla à la rencontre de l'Empereur à Mantoue, laissant le Cardinal Cibo pour gouverner en son absence. De Mantoue, il accompagna Charles à Bologne. Le Pape, toujours irrité contre l'Empereur, fit naître des difficultés sur tout. Il refusa le Concile Général & le mariage de Catherine avec Sforce; & se rendit fort difficile sur les autres conditions de la Ligue. Par-là les conférences traînerent en longueur, & le renouvellement de la Ligue ne se fît que l'année suivante.

Accident arrivé à Florence.

Pendant l'absence du Duc Alexandre, il arriva à Florence un accident qui fut la source de nouveaux maux pour elle, & la premiere cause de la ruine du Duc, de Philippe Strozzi, de ses enfans, & de plusieurs de leurs parens & amis. Une troupe de jeunes-gens masqués, ayant à leur tête Vincent & Robert Strozzi, firent quelque dégât dans la ville, insulterent quelques citoyens qui se trouverent sur leur chemin, & entre autres François-Antoine Nori, l'un des quatre Conseillers du nouveau Gouvernement, & Membre du Tribunal des Huit. Outré de cette hardiesse, il convoque aussi-tôt ce Tribunal, dit qu'il convient de réprimer l'insolence de ces jeunes-gens, qu'ils peuvent exciter quelque émeute, en l'absence du Duc. On arrête que les masques seront sur le champ menés au Prévôt, & mis en prison. On se saisit des deux Chefs de cette mascarade. Comme on les emmenoit, Léon leur frere, Prieur de Capoue, que le hazard conduisit sur leur passage, se met en devoir de les faire relâcher de force. Mais les archers lui ayant dit de bien prendre garde à ce qu'il alloit faire, il se retira la rage dans le cœur. Philippe leur pere se trouvoit alors hors de Florence. Instruit de ce qui se passoit, il y revint aussi-tôt pour justifier ses fils, en représentant que leur conduite n'étoit qu'une étourderie de jeunesse, qu'on avoit tort d'interpréter d'une façon sinistre. On lui rendit ses fils; on relâcha aussi tous ceux qui avoient été arrêtés avec eux, après les avoir seulement condamnés à réparer le dommage. Mais Philippe, avant que ces fils fussent élargis, avoit envoyé secretement satisfaire ceux qui avoient été lésés: desorte que personne n'aila se plaindre. Il y en eut même parmi ceux qui avoient souffert le plus de dommage, qui dirent qu'ils n'en avoient point éprouvé, & qu'ils ne vouloient rien recevoir, tant on avoit de considération pour les Strozzi. Depuis ce moment cette illustre famille, sentant le joug qu'elle s'étoit imposée, fut remplie de haine contre le nouveau Gouvernement, & principalement contre son Chef (a). Nous verrons dans la suite les terribles effets de ce ressentiment.

Vues du Pape pour établir la grandeur de sa Maison.

Le Pape applaudit au procédé des huit. Son principe étoit d'écraser sous le joug tous ceux qui pouvoient être en état de le secouer. Il ne laissoit pas d'avoir souvent de vives inquiétudes au sujet de son neveu. Il voyoit que sa puissance étoit mal affermie; qu'il avoit des ennemis déclarés, & un plus

(a) Varchi, libro decimo terzo.

grand nombre d'ennemis cachés; il craignoit les trames des Exilés; il appréhendoit que ſa mort ne remplît les uns & les autres d'une nouvelle audace, & ne précipitât le Duc Alexandre du faîte de la grandeur à laquelle ſes intrigues l'avoient élevé. Deux choſes lui ſembloient d'une néceſſité indiſpenſable pour affermir la domination de ſon neveu, & établir à jamais la grandeur de ſa maiſon: la premiere étoit la conſtruction d'une bonne citadelle au milieu de Florence, qui donnât de la force & de la réputation au Souverain, lui ſervît d'azile en cas de tumulte & de ſoulevement, & contînt dans le devoir un Peuple naturellement ſéditieux. La ſeconde étoit le mariage d'Alexandre avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'Empereur, mariage arrêté depuis long-tems, & que l'Empereur ne ſe preſſoit pourtant pas d'effectuer. Le Pape portoit encore ſes vues plus loin. N'ignorant aucune des promeſſes que François I faiſoit aux Exilés, il avoit réſolu de l'attirer à ſon parti, & de l'intéreſſer à la proſpérité de ſa famille en donnant ſa niece au ſecond fils du Roi. Cette derniere alliance, toute contraire qu'elle étoit aux propoſitions de l'Empereur, ne lui paroiſſoit pas difficile à ménager, à cauſe de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de Charles qui n'oſoit rien lui refuſer. En même tems qu'il étoit queſtion du renouvellement de la Ligue avec celui-ci, il ſe montroit extrêmement affectionné au Roi de France, & tous deux ſe prêtoient à ce qu'il vouloit, par l'appréhenſion de l'avoir pour ennemi. Clément ſut profiter habilement de ces diſpoſitions pour l'exécution de ſes deſſeins. Des obſtacles inſurmontables pour d'autres, s'applaniſſoient devant lui. Nous allons voir tout réuſſir au gré de ſes vœux.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

On jette les fondemens de la citadelle.

On commença à creuſer les fondemens de la citadelle. On manquoit d'argent: Philippe Strozzi prêta les ſommes néceſſaires. Il ne comptoit pas qu'il dût y finir bientôt ſes jours d'une maniere funeſte. Les citoyens, mécontens à l'excès, virent avec une douleur extrême le commencement de ces travaux. L'exil, l'empriſonnement, la mort de pluſieurs Florentins diſtingués, tous les autres deſarmés, n'étoient plus réputés des moyens aſſez ſurs & aſſez rigoureux pour tenir Florence dans la ſujettion. On ne vouloit pas qu'il lui manquât un ſeul des apanages de la ſervitude.

1533. Renouvellement de la Ligue entre le Pape & l'Empereur.

L'année 1533 fut un peu plus féconde en événemens que la précédente. Le Pape & l'Empereur arrêterent enfin le renouvellement de la Ligue, en préſence des Ambaſſadeurs de toutes les puiſſances d'Italie, à l'exception de ceux des Vénitiens. Cette République refuſa d'entrer dans le nouveau traité, ſe bornant à remplir les conditions du premier. Les Florentins n'y furent point expreſſément nommés pour ne pas troubler leur commerce avec la France. Mais le Duc s'engagea pour eux. Toutes les autres puiſſances d'Italie s'engagerent à la défenſe mutuelle de leurs Etats. On régla la contribution de chacun des Confédérés, tant en troupes qu'en argent. L'Empereur devoit fournir 30000 ducats par mois; le Pape 20000 pour le St. Siege & pour le Duc de Florence; le Duc de Milan 15000; le Duc de Ferrare 10000; Gênes 6000; Sienne 2000; & Luques la moitié de cette derniere ſomme. Et pour n'être pas ſurpris on convint de payer actuellement une certaine ſomme, à peu près la contribution d'un mois, qui fut dépoſée entre les mains de deux banquiers l'un au choix du Pape, l'autre au choix

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

de l'Empereur, avec promesse qu'on n'y toucheroit pas à moins que l'on ne vît faire des préparatifs contre l'Italie. Le traité portoit encore que les Alliés fourniroient en outre une petite somme annuelle pour l'entretien des Troupes qui resteroient dans le pays, de même que pour payer quelques pensions aux Suisses, afin de leur ôter tout prétexte de donner des soldats à la France. Enfin on choisit Antoine de Leve pour Général des Troupes de la Ligue, & il continua de remplir l'emploi de Gouverneur du Milanez (*a*). Après la publication du traité, l'Empereur prit la route de Gênes, où il s'embarqua pour l'Espagne. Clément partit peu de jours après pour Rome, ayant à sa suite les Cardinaux de Tournon & de Tarbes, avec lesquels il conclut le mariage de sa niece avec le Duc d'Orléans (*b*).

Mariage de Catherine de Medicis avec un des fils de François I.

Dès que le Pape fut de retour à Rome, il envoya Catherine de Medicis à Nice, sous la conduite de Marie Salviati de Medicis & de Philippe Strozzi; & se disposa lui-même à s'y rendre, sur les nouvelles qu'il eut que François I. ne tarderoit pas à y arriver avec ses fils. Mais des difficultés de la part du Duc de Savoie firent changer le lieu de l'entrevue. Le Pape choisit la ville de Marseille au lieu de Nice. Il ne passa point par Florence, comme il auroit dû naturellement le faire. C'étoit, disoit-il, pour ne point occasionner de dépense aux habitans; mais au fond par haine ou par mépris pour les Florentins; peut-être aussi n'auroit-il pu supporter la vue de sa patrie, autrefois libre & heureuse, réduite alors sous un joug qu'il sembloit prendre plaisir à rendre chaque jour plus dur. Quoi qu'il en soit, il trouva à Marseille le Roi de France qui le reçut avec les plus grandes marques d'amitié. Le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe. Le Pape, pour achever de gagner François I, lui parla ensuite de ses démêlés avec l'Empereur, de ses vues sur Gênes & le Milanés, & enfin arrêta avec lui que la guerre d'Italie seroit renouvellée, malgré le nouveau traité qu'il venoit de conclure avec l'Empereur, ne manquant pas de moyens plausibles pour accorder des démarches si contraires en apparence. Clément pensoit que si les François recouvroient le Milanez (ce qu'il croyoit facile, moyennant son secours; & il avoit bien dessein de s'y prêter sans paroître manquer à ses engagemens envers la Ligue) il concluroit plus aisément le mariage du Duc de Florence avec la fille de l'Empereur; que l'Etat de son neveu & celui de l'Italie seroient beaucoup plus en sureté, que si tout le pays continuoit d'être à la discrétion de Charles V; parce que celui-ci & le Roi seroient également intéressés à ménager l'un & l'autre (*c*). Clément négociant en personne avec François I, & faisant usage de toute sa dextérité, avoit beaucoup d'avantage sur ce Prince plein de franchise. D'ailleurs il étoit intéressé à desirer la conquête du Milanez en faveur du Duc d'Orléans qui venoit d'épouser sa niece; & un si bel établissement ne pouvoit manquer de flatter le Roi de France qui prévenoit par ce moyen la division qui pouvoit naître un jour entre ses fils à l'occasion de la réunion de la Bretagne à la Couronne, faite l'année précédente. Le Pape & le Roi se quitterent fort contens l'un de l'autre. Clément avoit raison de s'applaudir du

(*a*) Guichardin, Liv. XX. §. 16.

(*b*) Depuis, Roi de France, sous le nom de Henri II.

(*c*) Varchi, libro decimo quarto.

succès de ses négociations. Il pouvoit être estimé alors le plus heureux des hommes, sur tout lorsqu'on se souvenoit de sa longue prison dans le château S. Ange.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Florence étoit sans cesse agitée de nouveaux troubles. Le Duc pria un jour Guillaume Martelli, avec lequel il vivoit familiérement de donner un souper & bal masqué dans la maison de Nicolas Nasi son beau-pere. Martelli se rendit aux vœux du nouveau souverain, & fit inviter à cette fête tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans Florence. Les Strozzi s'y trouverent, & en particulier Louise, fille de Philippe, & femme de Louis Capponi, une des Dames les plus recommandables de la ville par sa vertu & sa beauté, comme par sa noblesse & ses richesses. Le Duc déguisé en religieuse avec tous ceux de sa compagnie, étoit accompagné de Julien Salviati, homme de mauvaise vie, mari d'une femme dont la réputation n'étoit guere meilleure, & qui auroit voulu que toutes les autres lui ressemblassent. Celui-ci affecte de se tenir, durant le bal, auprès de Louise Strozzi, & lui tient des propos fort libres auxquels cette Dame vertueuse répondit comme il le méritoit: ce qui n'empêcha pas que, quand le bal fut fini, & que Louise voulut monter à cheval pour s'en retourner chez elle, Salviati ne s'approchât pour l'aider se comportant à son égard comme il avoit fait durant la nuit. Cette insolence n'auroit pourtant point eu de suite, sans ce qui arriva quelques jours après. Le même Salviati & Léon Strozzi se trouvoient avec d'autres hommes de condition sur la place. Louise passe dans ce moment accompagnée de quelques Dames de sa connoissance. L'imprudent Salviati, la voyant, commence à faire parade des indiscrétions qu'il avoit commises envers elle la nuit du bal, & finit par dire qu'il veut avoir ses faveurs. „ Sais-tu, Salviati, lui dit le Prieur de Capoue, que c'est „ ma sœur "? „ Je le sais, répond l'autre, mais toutes les femmes sont „ faites pour les hommes, & Louise me plaît plus que tout son sexe". Ce ton cavalier & insultant émut extrêmement le Prieur qui ne répondit rien. La nuit suivante, Salviati venant du Palais des Medicis, est attaqué par trois inconnus qui lui portent un coup au visage, & un autre à la jambe, dont il fut estropié le reste de ses jours. Le Duc en est instruit & met tout en œuvre pour découvrir les assassins: il fait publier un Decret portant les plus rigoureuses peines contre quiconque, les connoissant, ne les déclarera pas. On ne découvre rien. Thomas Strozzi & François Pazzi sont arrétés sur les plus légers indices, parce qu'ils étoient amis intimes des Strozzi, & de la taille de ceux par qui Salviati disoit avoir été blessé. Ces deux accusés se justifioient. Pazzi prouvoit qu'à l'heure où le crime avoit été commis, il étoit chez Laurent de Medicis. L'autre prouvoit de son côté, qu'à cette même heure, il étoit bien loin de l'endroit où Salviati avoit été attaqué. Le Duc auroit souhaité que Pierre, celui des Strozzi qu'il détestoit le plus, & que le public soupçonnoit être un des trois assassins, eût été arrêté & traité avec toute la rigueur possible. Il s'en alla à Pise, pour se soustraire aux sollicitations des amis des Strozzi & des siens, & pour faire voir qu'ami de la justice plus que de personne, il laissoit entiérement cette affaire au jugement des Huit. De-là il fit dire à ce Tribunal qu'il ne tenoit qu'à eux de découvrir les criminels, & qu'il desiroit qu'ils

Accident qui oblige Pierre Strozzi de quitter Florence.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

fussent punis suivant la rigueur des loix. Pierre avoit suivi le Duc. Apprenant de toutes parts qu'il étoit chaque jour plus fortement soupçonné, il pria le Prince de lui permettre de retourner à Florence, pour se justifier. Pierre comparut devant le Tribunal des Huit, moins en accusé, que comme protecteur des deux autres prisonniers. Il subit plusieurs interrogatoires dans lesquels il montra plus de fierté & de mépris pour ses juges, que n'auroit pu faire un criminel de quelque rang qu'il fût; & il parut dans la suite qu'il n'étoit rien moins que coupable (*). Le Pape écrivit au Duc de donner ordre au Tribunal des Huit de relâcher les prisonniers, & de mettre fin aux poursuites: ce qui fut exécuté. Cependant, lorsque Salviati fut guéri, Pierre Strozzi craignit avec raison qu'il ne lui fît un mauvais parti. Il fit tout au monde pour se justifier, & appaiser la colere de son ennemi. Ne pouvant y parvenir, il dit au Duc que sa propre sureté l'engageoit à prier son Excellence de lui permettre de porter les armes, comme il l'avoit permis à Salviati, où de se retirer où il voudroit. Le Duc lui répondit qu'il étoit le maître quant au dernier article. Pierre partit sur le champ avec Pazzi, pour se rendre à Rome où ils resterent jusqu'à la mort du Pape.

Les Rebelles sont obligés de sortir des États du Duc de Ferrare.

Les trois années de la disgrace des Exilés devoient bientôt expirer; le Tribunal des Huit, qui savoit que l'intention du Pape & du Duc étoit de les détruire, loin d'en rappeller aucun, les relegua la plupart, dans des lieux beaucoup plus éloignés, ou plus incommodes que ceux où on leur avoit permis de rester jusqu'alors. Ceux des Rebelles qui s'étoient retirés à Ferrare ou dans le Ferrarois, furent obligés d'en sortir. Le Pape, usant de dissimulation avec le Duc de Ferrare, avoit paru prendre de meilleures intentions à son égard, pour en arracher une convention réciproque qui portoit qu'aucun banni de Ferrare ne pourroit rester dans le Bolonnois, la Romagne, ni le Florentin, & que de-même les bannis, voleurs, assassins, gens de mauvaise vie de ces trois endroits, sortiroient du Ferrarois dans dix jours. Les Rebelles de Florence qui s'y trouvoient, se rendirent auprès du Duc, & l'un d'eux lui parla au nom de tous, de la maniere suivante.

Leur remerciement au Duc avant que de partir.

„ Prince Illustrissime, nous nous croirions coupables de la plus monstrueuse ingratitude, vice le plus blâmable de tous, principalement dans des „ hommes qui, comme nous, font profession de préférer la liberté à tous „ les autres biens, si, avant que de quitter vos États, nous ne rendions „ graces à votre Excellence, des services nombreux & considérables que „ nous avons reçus d'elle & de ses Ministres. Ci-devant citoyens non-méprisables d'une des premieres villes de l'Europe, & maintenant exilés de „ notre patrie pour le seul crime d'avoir défendu sa liberté au péril de notre fortune & de notre vie, ce qui semble être le devoir de tout bon „ citoyen; pauvres, sans parens & sans amis dans l'abandon où nous sommes, nous venons aux pieds de votre Excellence, lui marquer notre reconnoissance; lui promettre, dans l'impossibilité de faire autre chose, „ de prier le très-haut pour sa grandeur & sa prospérité; de publier par „ tout où notre malheur nous conduira, sa justice, son humanité, sa pié-

(*) Varchi assure que Salviati, homme léger dit publiquement après la mort du Duc que c'étoit ce Prince qui l'avoit blessé.

„ té. En même tems pour ne pas nous-manquer à nous-mêmes, nous ve- „ nons lui déclarer que, d'environ trois cens citoyens bannis de notre pays, „ il n'y en a aucun qui ne se comporte en honnête homme & en Chrétien „ C'est ce que peuvent attester tous les habitans de Ferrare & de Modè- „ ne, lieux où la plupart de nous étoient venus se dérober aux coups de „ personnes mal intentionnées qui depuis trois ans ne cessent de nous per- „ sécuter. Nous sommes affligés à l'excès, Illustrissime Seigneur, de nous „ voir obligés de sortir des Etats de votre Excellence. C'est pour nous „ un second exil, parce que nous serons privés des secours que nous n'a- „ vons cessé de recevoir d'elle & de ses sujets, secours si nécessaires dans „ notre situation fâcheuse, & parce que nous avons tout lieu de craindre „ qu'à l'exemple d'un Prince aussi humain, aussi juste, aussi pieux que vo- „ tre Excellence, quantité d'autres ne refusent de nous souffrir. Une gran- „ de consolation pour nous, au milieu de tant de maux, c'est de penser „ que nous sommes injustement persécutés par celui qui, par la place qu'il „ occupe ici-bas, devroit avoir compassion des maux de ses enfans, & tâ- „ cher de les y soustraire, même quand ils les auroient mérités. Nous es- „ pérons que le Grand Etre qui pese les intentions & les œuvres des hom- „ mes, aura égard à notre innocence; qu'il mettra fin tôt ou tard à no- „ tre misere, ainsi qu'à la dure servitude sous laquelle gémit notre patrie; „ & qu'il fera servir la violence & la cruauté à la ruine de ceux qui l'em- „ ploient contre nous. En attendant, nous prions votre Excellence de „ nous conserver ses bonnes graces & de nous regarder comme ses Servi- „ teurs les plus reconnoissans, & ses amis les plus fideles".

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 153 jusqu'à l'an 1765.

Réponse du Duc.

„ Il n'est pas nécessaire, répondit le Duc de Ferrare, que vous vous „ justifiez de rien auprès de moi. Je vous ai toujours regardés comme des „ Gentilshommes d'honneur. On ne m'a jamais parlé de vous autrement. „ Je serois charmé que vous restassiez dans mes Etats. J'aurois beaucoup „ de satisfaction à vous y faire toutes les honnêtetés dont je suis capable „ & que vous méritez à si juste titre. Mon Peuple & mes amis continue- „ roient à tirer quantité d'avantages de votre séjour chez moi. La néces- „ sité me force malgré moi de vous refuser un azile que vos malheurs & „ votre mérite doivent trouver auprès de tous les cœurs sensibles & ver- „ tueux. Cette rigueur me coûte infiniment, quoiqu'elle n'égale pas celle „ dont le Pape eût voulu que j'usasse envers vous (a)".

Réglemens contre les Exilés.

Les Rebelles sortirent du Ferrarois avant le tems marqué par la convention, & se retirerent presque tous à Venise. Plusieurs des Exilés, relegués pour la plupart dans des endroits plus incommodes que les premiers, résolurent de rompre leur Ban; & comme ils devenoient Rebelles par cette infraction, ils cherchoient à vendre ou à engager leurs biens pour les soustraire à la confiscation. Afin de les en empêcher, on créa un Tribunal composé de quatre citoyens, charges de faire la revision de tous les contrats passés par eux, & de les déclarer de nulle valeur: on établit encore une loi qui défendoit à quiconque étoit cité par le Tribunal des Huit, de

(a) Varchi, Libro decimo quarto.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

passer aucun acte concernant ses biens, tandis que sa cause étoit pendante.

Le Duc de Florence pose la premiere pierre de la citadelle.

Sur ces entrefaites le Duc, accompagné de toute sa Cour, posa la premiere pierre de la citadelle avec les cérémonies accoutumées en pareille occasion. Comme l'on donnoit alors dans l'astrologie, un Religieux carme, fameux dans cette science futile, consulta les astres. Le Prince alloit tous les jours voir les travaux & les presser. Le Pape, de son côté, avoit renoué la négociation du mariage de son neveu avec Marguerite fille de l'Empereur. Une des conditions étoit que Sa Majesté Impériale, donneroit à la Princesse un revenu de dix-huit mille florins, établi sur un fond de deux cens mille qu'on placeroit. Cette alliance se feroit peut-être conclue avec plus de promptitude, plus d'avantage & d'honneur pour le Duc, de même que plus d'assurance pour sa souveraineté, sans la mort du Pape.

1534. *Mort du Pape Clément VII.*

Ce Pontife eut un pressentiment dont l'événement justifia la vérité. De retour à Rome après l'entrevue qu'il avoit eue à Marseille avec le Roi de France, il fit faire l'anneau & les habits que les Papes emportent au tombeau; il dit même à ses amis que sa mort n'étoit pas loin. Lorsqu'il se flattoit de voir célébrer incessamment le mariage du Duc de Florence, il fut surpris d'un mal d'estomac, joint à une fièvre violente & à plusieurs autres accidens qui le réduisirent souvent à l'article de la mort. Il eut quelquefois des intervalles assez heureux pour faire concevoir de grandes espérances de sa guérison; mais il ne s'en flatta jamais lui-même. Succombant à la violence du mal qui augmenta vers la fin de l'été, il mourut le 24 de Septembre. Il laissa beaucoup de pierres précieuses dans le trésor du château S. Ange, un nombre presque infini d'Officiers de nouvelle création à la chambre Apostolique, mais fort peu d'argent dans ses coffres, contre l'opinion commune, son avarice faisant croire qu'il avoit amassé des sommes considérables en argent. Ce fut un rare bonheur pour Medicis de monter sur le trône de l'Eglise, malgré la tache de sa naissance, de faire un de ses neveux Souverain de Florence, de décorer l'autre de la Pourpre Romaine, quoique bâtard comme lui, de marier sa niece avec le fils légitime d'un Roi. Mais le Sac de Rome dont il fut la cause & le témoin, & sa longue prison peuvent balancer toutes les faveurs qu'il reçut de la fortune. Clément emporta dans le tombeau la haine de sa Cour, & de ses amis qu'il paya souvent d'ingratitude, la défiance des Princes Chrétiens qu'il joua par ses intrigues & sa profonde dissimulation, & la réputation odieuse d'un homme de mauvaise foi, avide d'argent & avare de bienfaits, contre la coutume de ses généreux ancêtres, lâche & timide jusqu'à la bassesse, cruel & vindicatif à l'excès. Par une suite naturelle de ces défauts il étoit grave & circonspect dans ses actions, habile & adroit dans la négociation, d'un jugement sain & de bon conseil, lorsque la passion ne l'aveugloit pas.

Son caractere.

Election de Paul III.

Clément avoit conseillé aux Cardinaux qui l'étoient venu voir pendant sa maladie, de lui donner pour successeur Alexandre Farnese, Cardinal d'Ostie, Doyen du sacré College. Ses vues furent remplies, comme si son esprit dominant eut eu encore quelque empire après sa mort. Farnese prit le nom de Paul III. Revêtu depuis si longtems de la Pourpre, on le croyoit

plus

plus au fait que tout autre des affaires de la Chrétienté en général, & de celles de la Cour de Rome en particulier. Il dut encore l'unanimité des suffrages à son grand âge qui étoit de 67 ans, à un extérieur réglé qui cachoit ses vices, & au soin qu'il avoit d'affecter une complexion foible & valétudinaire. Le premier objet qui fixa ses regards fut la grandeur & la puissance de la maison de Medicis; & ce que son prédécesseur avoit fait pour l'élever. Il conçut aussi le dessein de rendre sa famille la premiere d'Italie, s'il le pouvoit, ce qui le remplit de jalousie contre celle de Medicis, & le porta à saisir avidement toutes les occasions de l'abaisser. De là le zele qu'il montra pour le rétablissement de la liberté de Florence, la protection qu'il accorda aux Exilés, les bonnes manieres qu'il eut pour eux, les conseils qu'il leur donna, les promesses qu'il leur fit, la discorde qu'il eut soin d'exciter de plus en plus entre le Duc Alexandre & le Cardinal Hippolite, par les éloges qu'il faisoit de la grandeur d'ame du second, de son zele & de celui des Cardinaux Salviati, Ridolfi & Gaddi pour leur patrie.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Inquiétudes du Duc de Florence.

A la nouvelle de la mort de son oncle, le Duc de Florence assembla un conseil pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre après un accident si triste. Comme tout paroissoit alors fort tranquille, on décida de ne prendre que les précautions ordinaires, de continuer les travaux de la citadelle qui avançoient, de hâter le mariage du Prince avec la fille de l'Empereur, & de traiter les Exilés avec un peu moins de rigueur. Cependant Vitelli, Commandant des Troupes, eut un ordre secret de les augmenter d'un nouveau corps de huit cens hommes qui resteroient dans la ville ou qu'on feroit passer dans les endroits où le besoin l'exigeroit.

Complot des Rebelles & des Exilés, ayant à leur tête Hippolite de Medicis, &c.

Les Rebelles & les Exilés conçurent des espérances. Les bonnes dispositions de Paul III, à leur égard, les attirerent presque tous à Rome, avec les Strozzi, à la Cour du Cardinal Hippolite qui leur fit un accueil d'autant plus gracieux, qu'il étoit plus envieux de la puissance de son cousin. Environné de cette illustre noblesse parmi laquelle on comptoit des hommes habiles dans tous les genres & les premiers Capitaines de l'Italie, il fut plus sensible que jamais à la préférence que Clément avoit donné à Alexandre pour la Souveraineté de Florence, tandis que lui l'aîné des deux, avoit été comme chef du Gouvernement de cette ville, avec le titre de Magnifique, depuis l'an 1524 jusques en 1527. Les Exilés n'oublioient aucune considération propre à nourrir & exalter son ressentiment, dans l'espérance de détruire l'un par l'autre, pour recouvrer leur patrie & leur liberté. Philippe Strozzi & ses fils favorisoient leur dessein, par les raisons particulieres de mécontentement que leur avoit donnés le Duc, sans égard aux obligations infinies qu'il avoit à Philippe. Les Cardinaux Salviati & Ridolfi, irrités de plusieurs procédés indignes dont ce Prince avoit usé envers eux, même du vivant du Pape son oncle, étoient d'autant plus enclins à conspirer contre lui, qu'ils avoient l'espoir de voir passer dans leur maison, les richesses & la grandeur de celle de Medicis: y ayant plus de droit que lui par la légitimité de leur naissance (*). Philippe Strozzi, qui avoit donné

(*) Chacun d'eux étoit né d'une fille de Laurent, neveu de Cosme le vieux dont la

SECTION X. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.

une de ſes filles au frere du Cardinal Ridolfi, le ſollicitoit plus vivement qu'aucun autre ennemi du Duc, de rendre la liberté à leur commune patrie. Il lui faiſoit voir la gloire dont il ſe couvriroit en détruiſant une domination tyrannique, & en rendant à Florence tant de citoyens diſtingués qu'on en avoit injuſtement chaſſés. Ridolfi promit de ſe porter avec ardeur à cette glorieuſe entrepriſe. Le Cardinal Gaddi ne ſe montra pas plus difficile à entrer dans la conſpiration, conſidérant que le Pape appuieroit les démarches qu'ils feroient pour la ruine du Duc qu'il deſiroit autant qu'eux.

Vues ambitieuſes des Chefs de la conjuration.

Chacun de ces Chefs de la conjuration avoit ſes intérêts perſonnels, & quoiqu'ils témoignaſſent aux Exilés beaucoup de ſenſibilité pour leurs maux, un grand zele pour la patrie, un amour ſincere de la liberté, l'ambition étoit leur mobile. Chacun auroit voulu, ſelon toute apparence dominer ſur les autres, & ſi leur rivalité n'éclatoit pas, c'eſt qu'il leur étoit utile à tous de paroître n'avoir qu'un même deſſein, celui de délivrer Florence de l'oppreſſion. Quant aux Rebelles & aux Exilés, qui ne leur étoient point alliés par le ſang ou par une amitié intime, ils auroient ſouhaité un Gouvernement tel que celui qui dura depuis l'année 1502 juſques à l'année 1512, ſous lequel les citoyens les plus puiſſans étoient ſoumis, comme tous les autres, aux loix & aux Magiſtrats. Ils penſoient bien que Philippe Strozzi, les quatre Cardinaux, leurs parens & leurs amis, prétendoient être de beaucoup ſupérieurs au reſte de leurs concitoyens; que l'Ariſtocratie étoit plus de leur goût que le Gouvernement populaire; que leur ambition ſeroit peut-être auſſi difficile à contenter que celle du Duc Alexandre; qu'elle produiroit infailliblement des factions. Pauvres néanmoins, manquant preſque de tout, il falloit qu'ils ſortiſſent de cet état miſérable; & ils ne pouvoient pas le faire d'eux-mêmes: ils ſe flattoient que le tyran étant renverſé & la tyrannie détruite, la force des armes & le grand nombre pourroient rétablir la démocratie.

Le Duc irrite le Pape & les Exilés.

Le Duc n'ignoroit pas les mauvaiſes intentions du Pape à ſon égard, ni les complots qui ſe tramoient contre lui. Comme un jeune homme jaloux de faire voir qu'il ne craint rien, il ne ceſſoit d'aigrir Sa Sainteté, au lieu de l'adoucir. C'eſt dans cette vue qu'il lui ôta la nomination des bénéfices de la Toſcane. On l'accuſa auſſi d'avoir fait empoiſonner Louiſe Strozzi, femme de Capponi, moins pour venger Salviati, que pour faire de la peine à Philippe & à ſes fils, dans l'impoſſibilité de leur nuire autrement.

Double Députation vers l'Empereur.

Ces procédés hâterent les opérations des Exilés. Ils réſolurent unanimement d'envoyer des Ambaſſadeurs à Charles-Quint, pour ſe plaindre ouvertement des nombreuſes atteintes données aux articles de la capitulation, des mœurs déréglées & des cruautés exceſſives du Duc, qui rendoient ſon Gouvernement inſupportable à tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens. Com-

ligne maſculine avoit fini à Léon X frere de leur mere. Il n'y avoit plus de parenté entre les Medicis iſſus de Laurent frere de Coſme le vieux, & les Medicis deſcendus de celui-ci, parcequ'ils étoient au ſixieme degré. Il n'y en avoit plus par conſéquent entre les meres des deux Cardinaux, & Catherine mariée au Duc d'Orléans. Cette derniere ne pouvoit donc pas fruſtrer les Cardinaux; & d'ailleurs lorſqu'elle paſſa en France, le Pape la fit renoncer en bonne forme à tous les droits qu'elle pourroit jamais avoir ſur l'Etat de Florence, & ſur les biens de la maiſon de Medicis. *Voyez Varchi, ibid.*

me il n'étoit pas convenable que le Cardinal de Medicis, les Cardinaux Ridolfi & Salviati ses parens, & Philippe Strozzi qui avoit conseillé à Clément de faire son neveu Souverain, diffamassent celui-ci, ils arrêterent qu'il feroient une députation particuliere vers l'Empereur, dans laquelle on se contenteroit de représenter avec modération à ce Prince, que jusqu'à ce jour la maison de Medicis avoit eu ses concitoyens, sur tout ses parens & le reste des nobles, pour associés dans le Gouvernement, & non pour esclaves, comme le Duc prétendoit les avoir; sans faire aucune mention de l'Ambassade des Exilés, comme s'ils n'y eussent aucune part.

Les Députes arrivent à Barcelone.

L'Empereur étoit alors à Barcelone. Les Députés y arriverent. Ceux des Cardinaux & de Philippe Strozzi eurent audience les premiers. Charles les écouta favorablement les uns & les autres, voyant bien que cette double députation étoit une chose concertée. Il leur témoigna beaucoup de desir pour la liberté & la tranquillité de Florence; mais ses propres affaires l'empêchant de se livrer alors entiérement à celle-là, il leur répondit par le rescrit suivant.

Rescrit de l'Empereur.

„ Sa Majesté Impériale a toujours montré à la Chrétienté, par des effets signalés, le desir sincere qu'elle avoit de voir l'Italie tranquille & sur tout la République de Florence; de voir celle-ci gouvernée avec équité, & à la satisfaction de la noblesse qui s'y trouve, & de celle qui a été obligée d'en sortir. Son desir est toujours le même. Mais son départ prochain pour Tunis l'oblige de remettre cette affaire au tems de son retour à Barcelone. Elle veillera alors à ce que son Ministre à Florence, & les autres qu'il tient dans le reste de l'Italie, usent de toute sorte de sollicitude pour la tranquillité de cette République; à ce qu'ils ôtent tout sujet de plainte aux citoyens qui s'y trouvent & à ceux qui n'y sont pas; afin d'empêcher les desordres qui pourroient naître dans son sein ou dans le reste de l'Italie, au desavantage de la Ligue défensive que Sa Majesté Impériale, par le devoir de sa Dignité, par son affection pour cette Province & spécialement pour Florence, ne souffriroit pas qu'on violât. Elle ordonne donc aux Exilés de Florence, de se contenter, quant à présent, de sa bonne disposition (*a*)".

Pierre Strozzi risque d'être assassiné.

Les Ambassadeurs, peu satisfaits de cette réponse, reprirent la route d'Italie. Neuf hommes envoyés par le Duc, étoient venus par la Lombardie, pour assassiner Pierre Strozzi & Antoine Berardi qui étoient du nombre de ces Ambassadeurs, & qui revenoient ensemble. Jean-Baptiste Strozzi de Ferrare, Gouverneur de Modene en eut avis, & en avertit Pierre à son arrivée dans cette ville. On arrêta un Capitaine Florentin nommé Pétruccio: Il fut convaincu, avoua l'ordre qu'il avoit, signa sa déposition qui fut constatée par un acte en forme. Ces deux Seigneurs en prirent copie, firent relâcher Pétruccio & continuerent leur route vers Rome.

Le Cardinal de Medicis cherche à s'accommoder avec son cousin.

Le délai que l'Empereur avoit mis à la décision du sort des Exilés donna lieu à plusieurs délibérations dans lesquelles, chacun ayant plus d'égard à ses intérêts particuliers qu'à la cause commune, on prit diverses résolutions que l'on abandonna les unes après les autres. Le Cardinal de Medicis ne

(*a*) Varchi, libro decimo quarto.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

tarda pas à faire voir qu'il n'avoit d'autre envie que de faire son accommodement personnel au sujet des biens immeubles de la maison de Medicis, ainsi que d'une part au Gouvernement de Florence qu'il demandoit à l'Empereur, moins comme une grace que comme une chose qui lui étoit due. Les autres Cardinaux & Philippe Strozzi vouloient qu'on priât Charles d'établir telle forme de Gouvernement qu'il jugeroit à propos, pourvu qu'il ôtât la puissance souveraine au Duc Alexandre qui s'en montroit si indigne. Ils montroient assez les vœux secrets qu'ils formoient pour le Gouvernement Aristocratique. La plûpart des Exilés disoient avec raison que s'en remettre tout-à-fait à la volonté de l'Empereur, c'étoit accepter le maître qu'il voudroit leur donner, & témoigner qu'ils étoient moins ennemis de la Souveraineté que de la personne du Duc, & plus zélés pour leur élévation que pour la liberté de leur patrie; tandis qu'au contraire ils prétendoient être libres & n'avoir point de maître. Ce peu d'accord les empêcha de rien conclure unanimement.

1535. *Craintes des Exilés.* Cependant le Cardinal de Medicis s'avança jusqu'à Itri pour passer de-là à Tunis où étoit l'Empereur. L'on avoit fait sentir à ce jeune Prélat les périls extrêmes auxquels l'exposoit son inimitié contre son cousin, & vaincu par ces représentations, il s'étoit à la fin déterminé à s'accommoder avec lui. Pierre Strozzi & d'autres tâcherent en vain de le détourner de ce parti, en lui remontrant que, si de concert avec les Exilés, il instruisoit l'Empereur de la haine mortelle que tout Florence portoit au Duc, cette démarche lui seroit plus avantageuse que l'accommodement projetté, lequel démentiroit la députation envoyée à Barcelone. Les sollicitations de Pierre Strozzi n'ayant aucun effet, on se servit d'une autre voie pour l'engager, comme malgré lui, à défendre auprès de l'Empereur la cause commune, ou du moins pour découvrir au juste ses intentions, afin d'empêcher qu'elles ne fussent préjudiciables aux Exilés, si elles ne leur étoient pas favorables. On lui envoya des lettres de Créance conçues de cette maniere.

Lettres de Creance pour le Cardinal de Medicis. „ Au nom du Tout-puissant & pour le recouvrement de la liberté de „ notre patrie. Nous, Procurateurs des Exilés, assemblés en nombre suffisant, avec plusieurs autres Florentins qui se trouvent maintenant à Rome, pleinement instruits de l'amour de l'Illustrissime & Révérendissime „ Cardinal de Medicis pour sa patrie; non-seulement acceptons avec reconnoissance les offres affectueuses qu'il nous a faites par ses Agens, mais „ nous le prions avec toute sorte de respect, de daigner prendre notre défense; de nous recevoir au nombre de ses zélés serviteurs, de se rendre „ le pere d'une ville qui l'a vu naître, de faire tout son possible pour lui „ faire recouvrer la liberté. Nous promettons de notre côté de sacrifier „ nos jours pour le seconder. En foi de quoi, nous l'élisons notre Avocat, au nom de tout le Peuple de Florence qui, gémissant sous le joug „ de la plus rigoureuse servitude, ne peut pas prendre de résolution de lui-même. Pleins de confiance en sa bonté, nous saisissons l'occasion qui le „ conduit, dit-on, en Afrique pour ses affaires particulieres, afin de le „ supplier d'introduire auprès de Sa Majesté Impériale, & de favoriser de „ tout son pouvoir, les Ambassadeurs que nous lui envoyons, pour demander le recouvrement de nos Loix. Ou plutôt nous conjurons son

„ Eminence Illustrissime de vouloir être le principal Auteur d'une si glorieuse entreprise. Et afin qu'on voie notre pleine confiance en elle, & notre parfaite intelligence, nous la prions humblement de permettre que tout ce qui regarde la délivrance de notre patrie se fasse à l'avenir, en son nom spécialement, & en général au nom des autres amateurs de la liberté. Nous montrerons à son Eminence Révérendissime que nous n'avons tous qu'un cœur & qu'une ame, par la disposition entiere que nous lui donnerons de nos personnes, dès qu'elle nous aura consolé par ses lettres; & qu'elle aura daigné accepter avec bonté, ce que nous lui offrons, avec soumission, comme une marque de notre dévouement sans réserve à son égard (*a*)".

Instructions des Ambassadeurs des Exilés.

En même tems qu'on écrivoit ainsi au Cardinal de Medicis, on députa sept des plus distingués d'entre les Exilés pour accompagner son Eminence; & à ces envoyés se joignirent plusieurs autres des principaux compagnons de leur infortune pour donner plus de poids à cette Ambassade. Dans la lettre de Créance que les Députés devoient remettre à l'Empereur, Sa Majesté Impériale étoit suppliée d'exaucer les vœux des Exilés conformément à la promesse qu'elle leur avoit faite à Barcelone, & d'ajouter une foi entiere à tout ce qu'elle entendroit de la bouche des Ambassadeurs qu'ils lui envoyoient. Ceux-ci avoient ordre d'observer avec le plus grand soin les démarches du Cardinal; de lui obéir en tout, comme à leur supérieur, si ses intentions étoient droites; & s'il cherchoit seulement à s'accommoder avec son cousin, comme on l'en soupçonnoit, de se découvrir alors librement à l'Empereur; de lui déclarer que l'accommodement des deux Princes n'étoit point l'objet qui les avoit amenés, mais qu'ils étoient venus implorer sa protection pour le rétablissement de la liberté de leur patrie, & celui des Exilés, que le Cardinal avoit promis de demander, de concert avec eux, à Sa Majesté; que, puisqu'il ne tenoit pas sa parole, ils vouloient traiter eux-mêmes avec elle, selon l'ordre qu'ils en avoient.

Promesses du Cardinal de Medicis.

Le Cardinal de Medicis parut fort content de la lettre des Exilés, & du nombre des Ambassadeurs qui lui formoient une suite brillante & honorable. Il leur répondit qu'ils pouvoient compter sur son zele pour le bien public, & généralement sur tout ce qui pouvoit dépendre de sa personne. Ces promesses étoient-elles aussi sinceres que magnifiques? C'est ce que la suite auroit décidé, si un accident inopiné n'avoit prévenu l'effet de cette Ambassade. Il suffit de remarquer ici l'influence du génie de Philippe Strozzi dans toute cette affaire: elle porte l'empreinte de l'indiscrétion & de l'inconséquence. Que pouvoit-il espérer du Cardinal de Medicis dans les intentions qu'il lui connoissoit? Que pouvoit-il se promettre des Députés, s'ils n'agissoient pas de concert avec le Cardinal? Son indécision naturelle lui faisoit prendre à la fois des résolutions contraires; & par des ménagemens dont son bien-être particulier étoit le principe, il se flattoit d'accorder des intérêts opposés.

Il meurt empoisonné.

La mort imprévue d'Hippolite de Medicis dérangea tous ces projets. Il tomba malade à Itri. Le troisieme jour de sa maladie, il vomit une petite

(*a*) Id. ibid.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

soupe au jus de poulet, & dit qu'il étoit empoisonné. Il mourut le huitieme jour; & son corps ayant été ouvert, on y trouva des indices certains du poison. La plupart attribuerent ce crime au Duc Alexandre; d'autres en chargerent le Pape; d'autres encore crurent que l'un & l'autre y avoient trempé: ce qu'il y a de sûr, c'est que les suites de cet empoisonnement semblent déposer contre tous les deux; mais elles prouvent seulement qu'ils en furent bien-aises, & qu'ils surent en profiter. Cependant le corps du Cardinal fut enterré à Itri, avec peu de pompe. Les Exilés qui devoient l'accompagner à Tunis, & dont le plus grand nombre s'étoit déja rendu à Naples & à Gaiette pour y préparer les galeres nécessaires à l'embarquement reprirent le chemin de Rome où il n'en arriva pourtant que quelques-uns, les autres ayant été attaqués en chemin d'une fievre maligne qui les mit au tombeau.

L'Archevêque Cibo trame la mort du Duc Alexandre.

Tandis que l'on accusoit le Duc Alexandre de s'être défait d'un rival odieux, en faisant empoisonner son cousin, Jean Baptiste Cibo, Archevêque, tramoit sa mort à Florence même. L'Archevêque Cibo étoit frere du Marquis de Massa. Le Prince voyoit la femme du Marquis avec une assiduité dont le Prélat se crut deshonoré, lui & sa famille. Il résolut de s'en venger par la mort du Duc. Son dessein fut découvert: on le mit en prison où il resta jusqu'à l'arrivée de l'Empereur qui le fit élargir.

Les Exilés s'adressent de nouveau à l'Empereur.

Charles-Quint, revenu victorieux de son expédition d'Afrique, étoit à Naples où il comptoit faire quelque séjour. Les Exilés écrivirent à Silvestre Aldobrandin pour qu'il sondât les dispositions de Sa Majesté Impériale à leur égard. Ce Seigneur vit plusieurs fois l'Empereur & ses Ministres, puis il manda aux Cardinaux Salviati, Ridolfi, Gaddi, & à Philippe Strozzi, de se rendre à Naples avec le plus grand nombre d'Exilés qu'ils pourroient amener avec eux. Charles avoit appellé le Duc auprès de sa personne. Mais les Exilés arriverent plusieurs semaines avant lui. Les trois Cardinaux, & Soderini Evêque de Xaintes avoient déja eu deux audiences de l'Empereur, à la premiere desquelles Philippe Strozzi s'étoit trouvé. Ils avoient eu aussi divers entretiens avec les Ministres de ce Prince. On crut remarquer que ces Seigneurs cherchoient moins la liberté de leur patrie que leur élévation personnelle. Pour se laver de ce soupçon, ils supplierent l'Empereur de vouloir bien écouter les Exilés eux-mêmes. Ceux-ci avoient disposé les esprits à s'intéresser en leur faveur, par le récit des maux qu'on leur faisoit souffrir contre toute justice. Ils avoient instamment recommandé leur cause à tous ceux qui pouvoient leur être utiles, principalement à Ascagne Colonne en qui l'Empereur avoit beaucoup de confiance par rapport aux affaires d'Italie. Ils étoient aussi favorisés par le Marquis du Guast. Quoique Philippe Strozzi, les trois Cardinaux, & l'Evêque de Xaintes dussent traiter le fond de l'affaire avec les Ministres de Sa Majesté, les Exilés furent aussi admis aux délibérations, & l'Empereur fut bien-aise de les entendre. Il leur donna audience. Jaques Nardi, choisi pour porter la parole, commença par disculper fort habilement sa patrie de ce qu'elle avoit pris les armes contre Sa Majesté, à quoi la nécessité seule avoit pu la forcer. „ Clément, ajouta-t-il, s'efforça de persuader à Votre Majesté Im-„ périale, qu'il demandoit seulement d'être rétabli avec tous ses parens,

Ils obtiennent audience.

„ comme particulier, dans une ville dont il avoit été, disoit-il, injustement „ chassé; & de recouvrer ses biens qui lui avoient été ravis de force: de- „ mandes que ses concitoyens ne lui eussent jamais refusées (il le savoit bien „ lui-même) s'ils eussent été surs que ce n'étoit point un prétexte pareil à „ celui dont on s'étoit servi pour leur ravir la liberté en 1512. Ainsi il „ lui fut aisé d'engager votre Majesté à prendre les armes contre nous; „ d'autant mieux que ce Pontife, naturellement dissimulé, savoit couvrir „ adroitement le poison caché sous ces demandes dont l'équité n'étoit qu'ap- „ parente. Nous envoyâmes alors vers votre Majesté quatre des plus dis- „ tingués & des plus sages de nos concitoyens, pour lui représenter la jus- „ tice de notre cause, & l'impiété cachée du Chef de la chrétienté. Mais „ la voyant déja persuadée du contraire; voyant ses Troupes se joindre à „ celles du Pontife, nous prîmes les armes; & nous cherchâmes l'appui du „ Roi de France & des Vénitiens avec lesquels nous étions ligués, non con- „ tre votre Majesté, mais pour défendre, comme de pieux enfans, notre „ patrie, libre alors, & la soustraire au malheur qu'elle n'eut pas manqué „ d'éprouver, si nous eussions reçu le Pape armé, sans prendre aucune su- „ reté contre ses mauvaises intentions. Tout cela se prouve évidemment „ par les Ambassadeurs que nous envoyâmes durant la guerre à votre Ma- „ jesté, & par l'entiere confiance avec laquelle nous mîmes en son pouvoir „ nos biens, nos enfans, nos jours, & notre liberté qui nous est plus che- „ re que tout le reste. Votre Majesté nous accorda de justes conditions „ de paix; entr'autres, une amnistie générale. Nous les reçûmes avec re- „ connoissance; mais nous n'en jouîmes pas. Dès que Clément eut pris „ possession de la Souveraineté sous le nom de son neveu, plusieurs citoyens „ furent déclarés rebelles & leurs biens confisqués; d'autres furent jettés „ dans d'affreux cachots où ils moururent bientôt. Toute l'Italie fut rem- „ plie de ceux qu'on exila, & ils errent encore sans soutien, & accablés „ sous le poids de la plus affreuse misere. Plusieurs furent inhumainement „ exécutés pour avoir défendu leur patrie, devoir sacré pour tout citoyen. „ On les persécute encore aujourd'hui dans leurs proches & leurs enfans „ avec une tyrannie qui n'a point d'exemple.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

„ Pisistrate, maître d'Athenes, loin d'y détruire la liberté, se conforma „ aux loix que Solon y avoit établies, & ne sembla avoir desiré la suprê- „ me puissance que pour les faire observer. Il étoit si débonnaire que, loin „ de sévir contre un jeune Athénien qui osa insulter une de ses filles, il la „ lui donna en mariage..... Le Duc Alexandre, bien différent de Pisis- „ trate, sans égard aux réglemens & aux promesses de votre Majesté, a „ supprimé le Gonfalonier, Chef de la République; la Seigneurie, Tri- „ bunal suprême de Florence, depuis plus de trois cens ans; les seize Gon- „ faloniers d'Ordonnance qui avoient toujours veillé à la défense de la li- „ berté: attentats que n'osa jamais commettre Gautier, Duc d'Athenes qui, „ l'an 1342, se fit élire, par surprise, Capitaine de notre ville. Le Duc „ Alexandre a créé de nouvelles charges & les a remplies d'hommes dé- „ voués à sa personne, cruels à l'excès; & n'a laissé subsister que des fan- „ tômes de Magistrats obligés de plier sous le joug. Il a aboli les anciens „ usages de la patrie, pour éteindre jusqu'au souvenir de la maniere hon-

Plaintes contre le Duc de Florence.

„ nête dont on y vivoit. Il affecte de parler le langage de la Lombardie „ ou de la Romagne, comme s'il avoit honte de paroître Florentin; certes, il ne mérite pas de l'être, ayant des mœurs si barbares & si licentieuses que nos malheureux citoyens ne peuvent garantir de son impudicité, non plus que de celle de ses favoris & des gens de sa suite, l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, & des vierges sacrées....

„ C'est ainsi, invincible Empereur que nous ont été tenues les promesses que nous ont fait deux fois les Ministres de votre Majesté. Elle se ressouvient bien sans doute de ces promesses, elle qui n'oublie que les injures; qui sait qu'en qualité de Chef de la République Chrétienne, elle doit détruire la tyrannie, punir les tyrans, & procurer à chacun la jouissance de ce qui lui appartient. Jamais ville ne souffrit plus de maux que Florence. Un jour ne suffiroit pas pour en faire le récit; mais ce récit n'est pas nécessaire pour exciter la pitié de votre Majesté si portée à secourir les malheureux qui implorent sa protection. Que votre Majesté se représente des citoyens accablés de tristesse, qui n'ont pas même le courage de se plaindre entre eux, & qui ont tous les yeux tournés vers elle, dont ils esperent la delivrance de leurs maux; qu'elle daigne considérer que la sentence qu'elle va prononcer sur leur ville, sera sa ruine ou son salut: un sujet éternel de gloire pour votre Majesté devant les hommes & de faveur auprès du Tout-puissant à qui elle est déja redevable de tant de bienfaits (*a*)".

Réponse de l'Empereur. Le Duc de Florence se rend auprès de S. M. I.

Ce discours prononcé par un respectable vieillard qui avoit rempli l'Italie de l'éclat de son nom & de ses vertus, émurent l'Empereur, il ne put lui répondre que ces deux mots: „ J'ai fait appeller le Duc, & nous ferons ce qui sera juste ". Alexandre arriva peu de jours après. On fit dire aux Exilés de donner par écrit leurs griefs contre lui, avec une copie pour ce Prince, dont la réponse leur seroit signifiée, afin qu'ils y repliquassent, s'il étoit à propos. Cependant les trois Cardinaux & le Duc promirent, par ordre de l'Empereur, les premiers pour les Exilés, & le Duc pour sa suite, qu'on ne s'offenseroit point les uns les autres ni de paroles ni d'effets. Cette convention ne fut pas trop bien observée. Jean Bandini, Agent du Duc auprès de l'Empereur, eut dispute avec Jean Busini, un des Exilés. Pierre Strozzi, autrefois intimement lié avec Laurent de Medicis, avoit changé son amitié pour lui en une haine mortelle, depuis qu'il le voyoit faire servilement sa cour au Prince, être son confident & lui rapporter tout ce que ses ennemis disoient & faisoient. Il cherchoit l'occasion de faire sentir à ce favori ce qu'il pensoit sur son compte. Elle se présenta. Pierre, l'ayant rencontré dans un cercle nombreux de Seigneurs de la suite du Duc & d'Exilés, dit qu'il étoit étonné de voir Laurent en si bonne compagnie, & encore plus étonné que le Duc donnât sa confiance à un homme qui avoit voulu l'assassiner. „ Te souviens-tu, Laurent, ajouta-t-il, des entretiens „ que nous avons eus ensemble à Florence, & des mesures que tu me dis „ avoir résolu de prendre pour tuer le Prince". „ Je m'en souviens, répondit Laurent sans s'émouvoir, & j'espere vous faire voir dans peu que „ je suis honnête homme ". Lau-

(*a*) Varchi, ibid.

Laurent étoit réellement déterminé à exécuter ce dessein. Pour y réussir, il avoit besoin de toute la confiance du Prince, afin de le faire tomber plus surement dans le piege. Alexandre, inquiet & soupçonneux, aimoit les rapports que lui faisoit son confident: Laurent lui redit le dernier propos de Pierre Strozzi avec sa réponse, lui faisant envisager celle-ci comme un stratagême dont il avoit usé pour parvenir à découvrir les dispositions & les intrigues des Exilés & de leurs Protecteurs. Il espéroit, qu'à la faveur de cette confiance entiere que le Duc avoit en lui, il arriveroit aisément à ses fins. Pour achever de le gagner, il se rendoit le plus nécessaire qu'il pouvoit, & se faisoit le ministre de ses plaisirs. Le Duc avoit coutume de porter une cotte de mailles d'une beauté & d'une bonté rares, moins par précaution que comme un ornement, parce qu'elle étoit extrêmement belle & bien adaptée à sa taille. Laurent trouva le secret de la lui enlever & de la jetter dans un puits. Le Duc, privé de cette armure, ne porta plus que ses habits ordinaires.

Accusations des Exilés contre le Souverain de Florence.

Les griefs des Exilés contre le Souverain de Florence portoient en substance: Qu'il avoit détruit la Seigneurie, ce Tribunal suprême, marque distinctive de la liberté, afin d'anéantir l'essence même de cette liberté: Qu'il avoit fait mettre les armes des Medicis, & l'image de S. Côme & S. Damien leurs protecteurs particuliers, sur les monnoies de Florence qui portoient d'un côté les armes de la République & de l'autre l'image de S. Jean-Baptiste, protecteur de la ville: Qu'il empêchoit au gré de son caprice, les alliances entre les citoyens; qu'il avoit mis obstacle au mariage, demandé par lui-même, d'une des filles de Philippe Strozzi avec Paul Antoine Valori qui avoit déja reçu une bonne partie de la dot, ensorte que l'infortunée se voyoit maintenant réduite à passer sa vie dans un couvent: Que les Magistrats ne s'élisoient plus par scrutin suivant l'usage des villes libres, mais par la seule volonté du Duc: Que ce Prince, sans avoir mérité de la patrie en aucune sorte, s'adjugeoit vingt mille écus par an des revenus publics pour sa table, & dissipoit le reste sans en rendre aucun compte: Qu'il envoyoit des émissaires çà & là dans la ville, chargeoit des Ecclésiastiques & des Etrangers de la décision des causes civiles ou criminelles, & substituoit ces sortes de Juges à sa place, lorsqu'il ne vouloit pas se trouver aux délibérations: Que, non-content d'avoir défendu le port de toutes sortes d'armes, jusques aux petits couteaux, il avoit fait enlever toutes celles qui se trouvoient dans les maisons des citoyens ou dans les Eglises en *Ex voto*: Qu'il avoit établi pour la défense du Palais & celle de sa personne, une garde composée de soldats étrangers; & élevé une citadelle au milieu d'une ville libre: Que pour des raisons très-légeres, quantité de citoyens distingués par leur noblesse, avoient été mis à mort, ou mutilés cruellement; ou appliqués à une question rigoureuse, ou fustigés & envoyés aux galeres; ou resserrés pour toujours dans d'affreux cachots; ou condamnés à de grosses amendes; ou déclarés rebelles avec confiscation de leurs biens, lorsqu'ils avoient eu le bonheur d'échaper aux coups du tyran; que plus d'un Florentin avoit été déclaré rebelle, uniquement pour avoir témoigné de l'amitié & de la compassion envers quelqu'un des Exilés, & cela même après que

Sa Majesté eut ordonné au Duc tant par lettres que par ses envoyés, de ne rien innover.

On concluoit de tous ces crimes que le Duc devoit être puni comme tyran & comme réfractaire. Son Gouvernement n'est point légitime, disoient-ils. Pour qu'il le fût, il faudroit qu'il le tînt ou de l'Empereur ou du Peuple. Il ne le tient point de l'Empereur, puisque Sa Majesté Impériale n'a établi aucune forme de Gouvernement dans Florence. Tout ce qu'elle a accordé au Duc, de l'aveu même de ses partisans les plus outrés, c'est d'être Chef de la République. Dira-t-il que la Souveraineté lui a été déférée par le Peuple? Qui ne sait que ceux qui établirent l'autorité du Duc, tenoient toute la leur du parlement violent, & non libre, assemblé à ce sujet? Ce Gouvernement, illégitime & tyrannique dans son origine, l'est encore par les scélératesses de ceux qui le dirigent. Sa Majesté pourra l'apprendre par le rapport des Religieux & des Commerçans etrangers qui ont été quelque tems à Florence, & sur tout par celui des villes voisines. Elle apprendra que les créatures du Duc ont fait violence aux femmes de la premiere condition, tué ou blessé impunément plus d'un citoyen; que le Prince a eu part à ces crimes, courant la nuit par la ville avec ses satellites qui, selon leur propre langage, alloient à la chasse des Florentins. Quel Gouvernement plus barbare mérita jamais davantage d'être supprimé & remplacé par un autre qui soit légitime & libre, conformément aux articles de la capitulation? Quel châtiment assez rigoureux peut être proportionné aux forfaits du Duc? Et quels biens pourront jamais dédommager tant de nobles Exilés, de tout ce qu'ils ont perdu & souffert?

On remit au Duc une copie des accusations des Exilés. Il y fit une réponse plus longue que satisfaisante, dans laquelle il commença par témoigner sa surprise de voir à la tête des Exilés des Seigneurs qui avoient plus contribué que personne à établir le nouveau Gouvernement dont ils se plaignoient, & de plus des Prélats qui, comme Ecclésiastiques, n'avoient absolument rien à dire au Gouvernement, suivant les loix de Florence. Après ce début, il s'efforce de réfuter article par article chacun des griefs qu'il traite, comme de raison, de calomnies atroces inventées malignement pour le noircir dans l'esprit de l'Empereur. Voici le précis de cette réponse.

Réponse du Duc aux accusations des Exilés.

Le Gouvernement établi aujourd'hui à Florence, est juste, légitime & libre, parce qu'il l'a été par Sa Majesté Impériale, à qui la capitulation en donnoit le pouvoir, & par le concours volontaire de tout le Peuple. Les adversaires de son Excellence ne nient point la premiere de ces deux choses; mais ils disent que ce Gouvernement a été alteré bientôt après: ce qui prouve contre eux la liberté & la légitimité de l'administration présente qui n'a fait ces changemens que pour un plus grand bien, & par un effet de l'instabilité des choses humaines, qui fait que les Républiques les mieux réglées n'ont pas d'abord une forme assurée. Le Peuple entier y a concouru, lorsque les citoyens assemblés en parlement donnerent une pleine autorité à douze d'entre eux de régler le Gouvernement. Les parlemens sont légitimes pour cet objet: tels furent ceux de 1494 & de 1527. Le Decret de S. M. Impériale n'a point été ratifié par la voie du scrutin, mais par le rap-

port qu'a fait un des membres de chaque Tribunal, de l'avis de ses Collegues, conformément à ce qui s'est pratiqué plus d'une fois à Florence dans les délibérations publiques, pour terminer plus promptement & avec moins de confusion. Il est faux que ce Decret ait été surpris à Sa Majesté par des Ambassadeurs, puisqu'ils ne lui furent envoyés que pour le remercier de l'avoir publié. Ce seroit d'ailleurs une chose insensée, de dire que Sa Majesté, qui se gouverne avec tant de prudence & par le conseil de tant d'hommes sages, se fût laissé tromper dans une affaire de cette importance.

On a supprimé la Seigneurie, & les seize Gonfaloniers des compagnies d'Ordonnance, parce que le premier de ces Tribunaux s'attribuoit beaucoup plus d'autorité que les loix ne lui en donnoient; & que l'autre ameutoit le Peuple, & avoit causé l'an 1530 un soulevement qui avoit mis Florence à deux doigts de sa perte. Cette suppression & le nouvel ordre établi parurent nécessaires aux citoyens sages. Philippe Strozzi fut le premier à les proposer, de même que de desarmer le Peuple, de bâtir une citadelle, & de tenir dans la ville une garde de soldats étrangers.

Quelque vigilant & sévere que soit un Prince, il ne peut jamais empêcher tout-à-fait qu'il ne se commette des crimes. Plusieurs des coupables qui se trouvent avec nos adversaires, & que les Magistrats ont condamnés à un exil perpétuel pour vols, meurtres & autres délits, sont un témoignage incontestable de la vigilance du Gouvernement de son Excellence. Ceux qui ont été condamnés à mort, ou à une prison perpétuelle, ou à de grosses amendes, ou déclarés rebelles avec confiscation de leurs biens, avoient tramé contre les jours de son Excellence, ou parlé indignement d'elle & de son Gouvernement, ainsi que leurs procès le prouvent. La licence qu'on prétend que son Excellence souffre dans ses favoris & les gens de sa suite est une pure calomnie. Florence est gouvernée aujourd'hui avec l'observation des loix la plus exacte, sans distinction & sans acception de personne. Mais les Exilés sont bien-aises de profiter de la facilité de Sa Majesté Impériale à les écouter, pour noircir son Excellence dans son esprit.

Les plaintes concernant l'amnistie générale qu'ils disent n'avoir point été observée à leur égard, ne sont pas mieux fondées. Ces plaintes d'abord ne regardent point son Excellence qui étoit en Flandres lors de la capitulation. Ensuite, l'amnistie ne pouvoit s'étendre à des gens mal-intentionnés contre la patrie, & prêts à la replonger dans l'abyme de maux dont elle étoit à peine sortie. L'oubli des injures particulieres étoit stipulé & il a été observé. On n'a puni que les crimes contre la patrie. Encore eussent-ils été pardonnés, si les coupables n'eussent pas formé de nouvelles trames, & ne se fussent pas souillés de nouveaux forfaits depuis la capitulation. Falloit-il que Florence les gardât dans son sein pour en être déchirée de nouveau? Le jugement porté contre eux fut plutôt un exemple de clémence que de rigueur. La plupart furent punis beaucoup moins sévérement qu'ils ne le méritoient. Le pardon accordé par Sa Majesté Impériale regardoit les fautes passées & non les crimes nouveaux. Pouvoit-il regarder François de Pazzi & quelques autres qui oserent offenser son Excellence de paroles & d'effets, qui chercherent à s'emparer des Forteresses de Pise, de

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765

Volterra, & d'autres, par toutes sortes de trahisons & de voies iniques?

On accuse son Excellence d'avoir voulu faire assassiner Pierre Strozzi & Antoine Berardi. Il est vrai que sur l'avis qu'elle avoit eu que ces deux Seigneurs alloient en France chargés des pouvoirs des Exilés, signés de plusieurs de leurs concitoyens nobles qui se trouvoient dans Florence, elle voulut s'en éclaircir. Pour cet effet, elle envoya dans la Romagne le Capitaine Pétruccio & quelques autres pour les arrêter & leur ôter les pouvoirs qu'ils se vantoient de porter. Mais ayant appris ensuite qu'ils alloient trouver Sa Majesté Impériale à Barcelone, elle révoqua aussi-tôt ses ordres. Voilà à quoi se réduit ce prétendu assassinat prémédité: car la déposition que la violence & les menaces arracherent à Pétruccio & à ses camarades à Modene, ne sauroit être d'aucun poids.

Telle fut en substance la réponse que le Duc de Florence fit aux accusations des Exilés, & aux imputations qu'ils répandoient de tous côtés dans la ville de Naples. Il finit en suppliant Sa Majesté Impériale au nom de la plus saine partie des Nobles & du Peuple de Florence, de ne plus prêter l'oreille aux calomnies de ces hommes insolens & scandaleux, de lui donner sa fille Marguerite, & de lui confirmer la Souveraineté, conformément à l'accord de Barcelone.

L'Empereur sentit le besoin d'établir une nouvelle forme de Gouvernement à Florence, ou du moins de tempérer celle qui y étoit établie. Il fit remettre la réponse du Duc aux Exilés, avec ordre de donner seulement par écrit le plan d'administration qu'ils desiroient comme le plus convenable à leur patrie où Sa Majesté vouloit sincérement retablir le calme. Les Exilés lui présenterent l'adresse suivante.

Plan de Gouvernement proposé par les Exilés.

„ Il nous eut été facile de réfuter la réponse du Duc Alexandre; mais „ pour nous conformer à la défense de Sa Majesté qui en a sans doute reconnu la foiblesse & la fausseté, nous nous contentons de la supplier humblement de vouloir bien se faire informer de ce qui a été fait, & de ce „ qui se passe, en se servant principalement de la voie des bons citoyens „ qui se trouvent dans Florence, & dont le Duc prétend faire valoir le témoignage en sa faveur; ou même de ceux qui sont ici avec ce Prince, „ pourvu qu'ils aient le pouvoir de dire librement leur pensée. Avant l'an „ 1527, la maison de Medicis n'eut de pouvoir que celui que les citoyens „ voulurent bien lui donner. C'est la condition de son rétablissement suivant l'accord de Barcelone, & nous n'en demandons pas d'autre.

„ Si Sa Majesté veut accorder la liberté de Florence, comme elle nous „ l'a promis, avec ce qu'elle prétend être engagée à tenir au Duc Alexandre par la capitulation qui doit faire notre unique titre, à lui & à nous; „ il est nécessaire que l'autorité de ce Prince ne passe pas celle des Chefs des „ Gouvernemens libres, tels que ceux de Venise, de Gènes, de Luques & „ de Sienne; qu'elle ne soit point héréditaire; chose incompatible avec la „ liberté; qu'il n'ait dans les divers Tribunaux, d'autre pouvoir que celui „ de proposer, d'autre suffrage que celui de Chef légitime d'une République; d'autre revenu que celui qui convient à sa place; qu'on ne souffre „ pour lui ni citadelle, ni garde de soldats étrangers: vu que les Chefs légitimes trouvent leur sureté dans l'autorité des Magistrats & la bienveil-

„ lance des citoyens; que Sa Majesté crée un Sénat composé de ceux qui „ sont distingués par la noblesse de leur extraction & par leur mérite: Sé- „ nat d'où émaneront tous les Decrets, ceux sur tout qui concernent les „ impôts, les levées de Troupes, & autres pareils besoins, soit pour Sa „ Majesté, soit pour la Republique; que les Magistrats soient élus par la „ voie du scrutin, selon l'usage ancien de Florence & de toutes les villes „ libres; & qu'en cas de mort de quelque membre du Sénat, ce Corps ou „ Sa Majesté Impériale en élise un autre; que les causes criminelles con- „ cernant les citoyens d'une condition à remplir les dignités de la Répu- „ blique soient jugées dans un Conseil de quarante membres au moins, élus „ par le Sénat qui nommera aussi tous les Officiers; qu'aucun de ces ré- „ glemens ne puisse être changé sans le consentement du Sénat & de Sa „ Majesté (a)".

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

Quelques jours après que les Exilés eurent remis ce plan de Gouvernement Aristocratique, l'Empereur, sans y avoir égard, prononça entre le Duc & eux par ce Decret d'accommodement.

Décision de l'Empereur.

„ I. La haine conçue par le Duc contre les Exilés de Florence, à l'oc- „ casion de tout ce qui, jusqu'à ce jour, a été dit, fait ou tenté contre „ sa personne ou son Gouvernement, sera entiérement éteinte, & tout „ sera oublié pour jamais. Les Exilés pourront dorénavant demeurer à Flo- „ rence, ou ailleurs, comme ils le jugeront à propos; jouir librement de „ leurs biens meubles non-aliénés, & recouvrer les immeubles qui l'auront „ été, en remboursant ce que les acquéreurs auront dépensé pour les amé- „ liorations nécessaires, en rendant les dots pour lesquelles ces biens au- „ roient été engagés, en acquittant les dettes dont ils seroient chargés, en „ un mot en les libérant pleinement. S'il survient quelque difficulté, les „ parties s'en rapporteront à la décision de l'Ambassadeur de Sa Majesté „ Impériale, résident auprès du Duc, ou à celle de tout autre qui aura com- „ mission de sa part.

„ II. Les Exilés ne tenteront rien directement ni indirectement contre „ la Personne ou le Gouvernement du Duc. S'ils forment la moindre tra- „ me, ils seront aussi-tôt privés de tous les bienfaits qui leur sont accordés „ par le présent accommodement, duquel ne pourront jouir que ceux qui „ déclareront par un acte formel & public, dans deux mois s'ils sont en „ Italie, & dans quatre s'ils sont ailleurs, qu'ils veulent y être compris. „ L'acte en sera passé devant le Comte de Sifonte, Ambassadeur de Sa „ Majesté à Rome, ou devant celui qui résidera auprès du Duc.

„ III. Les Exilés pourront dès lors jouir de leurs biens, mais ils ne re- „ tourneront à Florence que quand la Duchesse, fille de Sa Majesté Impé- „ riale, & épouse du Duc, y sera arrivée.

„ IV. Le Duc ne pourra procéder contre les Exilés pour les fautes à „ venir, autrement que par la voie de la justice: l'emprisonnement ou la „ confiscation des biens n'aura lieu en aucun cas, sans l'avis de l'Ambassa- „ deur de Sa Majesté auprès du Prince, ou celui de la personne que ce „ Ministre nommera à sa place.

„

(a) Id. ibid.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

„ V. Tel sera l'ordre que l'on suivra pendant quatre ans à compter de „ la date du présent accommodement. Le Duc promettra à Sa Majesté, „ sur sa foi & sur son honneur, de n'y contrevenir en aucune maniere; & „ Sa Majesté fera la même promesse pour lui.

„ VI. Le Duc sera obligé de ratifier tout ce que Sa Majesté ordonnera „ concernant le Gouvernement, sans y jamais rien changer que de son avis. „ Elle déclarera en une fois ou en plusieurs, mais dans un an au plus tard, „ tout ce qu'elle desire sur cet objet; & elle fera son possible pour que les „ parties soient également contentes.

„ VII. Le Duc promet à Sa Majesté de supprimer entiérement ou de „ modérer les impots contraires aux anciens usages de Florence, qu'il a „ établis depuis qu'il gouverne; il promet de plus de n'en mettre à l'ave- „ nir que de licites. S'il n'observe point toutes les conditions du présent „ accommodement, il sera sujet comme les autres Exilés aux peines por- „ tées dans la premiere Déclaration de Sa Majesté qui décidera si les Par- „ ties ont contrevenu ou non, & qui donnera librement sa sentence (a)".

Les Exilés refusent d'accepter cet accommodement.

Il n'étoit pas à croire que les Exilés acceptassent les conditions de cet accommodement: ils eurent lieu de penser qu'on les amusoit ou que l'Empereur déterminé à donner sa fille au Duc Alexandre n'avoit garde de prononcer contre lui. Résolus de leur côté de ne point courber la tête sous un joug odieux, Pierre Strozzi & les trois Cardinaux remirent aux Ministres de Sa Majesté la lettre suivante qu'ils signerent avec tout ce qu'il y avoit d'Exilés à Naples.

„ Nous ne sommes point ici pour demander à Sa Majesté Impériale à „ quelles conditions nous devons servir le Duc Alexandre; ni pour obte- „ nir, par son moyen, pardon de ce que nous avons justement & volon- „ tairement fait pour notre patrie; non plus que pour lui demander la per- „ mission de retourner, comme esclaves, dans une ville d'où nous sommes „ sortis libres. Nous venions, pleins de confiance en la justice & en la „ bonté de Sa Majesté, la prier de nous rendre cette entiere liberté que „ ses Ministres nous promirent, en son nom, de maintenir; pour la con- „ jurer de rétablir dans leurs biens tant de bons citoyens qui, contre la foi „ donnée à tous, en ont été privés; pour offrir à Sa Majesté toute la su- „ reté qu'elle exigera. Mais puisqu'on a plus d'égard à la satisfaction du „ Duc Alexandre, qu'à la justice de notre cause; puisque l'écrit qu'on nous „ a remis, ne fait aucune mention de liberté, & ne parle que peu de l'in- „ téret public; puisque le rétablissement des Exilés est conditionel & limi- „ té, comme si c'étoit une grace, plutôt qu'une justice; nous sommes tous „ résolus de vivre & de mourir libres. Persuadés néanmoins que Sa Ma- „ jesté est obligée en conscience de soustraire notre malheureuse patrie à „ la servitude dans laquelle elle gémit, nous la supplions de le faire dès- „ à-présent, ou dès qu'elle aura été mieux instruite; & d'être convaincue „ que nous ne trahirons jamais pour nos intérêts particuliers, les sentimens „ de piété que tout bon citoyen doit à sa patrie".

Belle réponse de Philippe Strozzi.

Philippe se montra, dans cette rencontre, un zélé partisan de la liberté.

(a) Id. ibid.

Les miniſtres de l'Empereur, pouſſés ſans-doute par le Duc firent tout ce qu'ils purent pour le détacher des autres conjurés: ils lui firent les plus belles promeſſes, & l'aſſurerent en particulier de la reſtitution de tous ſes biens. „ A dieu ne plaiſe, leur répond-il fiérement, que perſonne puiſſe jamais „ m'accuſer d'avoir vendu la liberté de ma patrie, & que mes biens de Flo- „ rence aient été le prix de ce marché. Si j'en avois fait plus de cas que „ de l'honneur & du devoir, je ne me ſerois pas volontairement exilé, ni „ venu ici pour porter des plaintes contre le Duc". Ces paroles ſeroient dignes d'un ancien Romain, ſi elles ne ſervoient pas de voile à l'ambition.

Changement apparent de l'Empereur.

Lorſque les Exilés ſe diſpoſoient à quitter Naples, ils eurent ordre d'y reſter: On leur fit même entrevoir que les diſpoſitions de Charles changeoient à leur avantage. Cette lueur d'eſpérance donna lieu à pluſieurs conjectures. Les uns attribuerent ce changement à Pierre Zappata, Eſpagnol, ci-devant Ambaſſadeur de Sa Majeſté Impériale auprès du Duc, qui croyant que ce Prince n'avoit pas eu pour lui tous les égards dus à ſa perſonne, avoit trouvé le ſecret d'aigrir l'eſprit de l'Empereur contre lui; en aſſurant S. M. qu'il avoit été témoin oculaire d'une partie des attentats dont les Exilés le chargeoient. D'autres, plus amis du Duc, diſoient que Philippe Strozzi avoit corrompu les miniſtres de Charles. Perſonne ne ſongeoit à l'ambition de cet Empereur, qui pourtant étoit le véritable motif de la faveur momentanée qu'il témoigna aux Exilés, comme la ſuite le prouvera.

Conditions demandées par les Exilés.

Strozzi obtint une ſeconde audience pour les Exilés, & la permiſſion de préſenter des conditions, telles qu'ils les deſireroient. Ils demanderent: Que Sa Majeſté promît d'établir dans trois mois un Gouvernement libre, & de le maintenir: Que pour aſſurance, Alexandre Vitelli renonçât au ferment qu'il avoit fait au Duc Alexandre & aux Magiſtrats actuels, qu'il jurât entre les mains d'un Envoyé de Sa Majeſté, & d'un des Exilés, d'exécuter exactement tout ce qu'elle ordonneroit, & entre autres de tenir en ſon nom la Garde qu'il commandoit à Florence: Qu'il fût permis à tout citoyen, quel qu'il fût, de défendre la cauſe de la liberté devant Sa Majeſté Impériale; Qu'après l'expiration des trois mois, ceux dont la tête avoit été miſe à prix, ou qui avoient été ſimplement déclarés rebelles, puſſent rentrer dans le territoire de la République, & dans Florence même: Que ceux qui étoient detenus priſonniers pour raiſon d'Etat, fuſſent auſſi-tôt relâchés & libres de ſortir de la Toſcane, s'ils le vouloient: Que les biens-meubles des Rebelles ou des Exilés, leur fuſſent rendus ſans délai, ou qu'on leur en payât le prix que le Réſident de Sa Majeſté croiroit juſte; que les immeubles leur fuſſent rendus en nature, ſauf une caution ſuffiſante pour rembourſer les poſſeſſeurs actuels, de ce qu'ils avoient dépenſé en améliorations néceſſaires ou pour l'acquit des dettes des premiers maîtres. Du reſte, ils promettoient à Sa Majeſté Impériale de ne rien tenter durant le terme des dits trois mois contre la perſonne ni le Gouvernement du Duc Alexandre, à condition auſſi que, pendant ce tems, les cauſes criminelles des citoyens d'un rang à participer aux emplois de la République ne pourroient être jugées par aucun Magiſtrat, ni aucun Conſeiller du Duc, qu'en préſence d'un Envoyé de Sa Majeſté, réſident à Florence devant qui l'accuſé ſeroit libre de ſe défendre en perſonne & par ſes avocats.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

Charles-Quint résolu de donner sa fille au Duc Alexandre, avoit dessein de tirer de ce mariage tout l'avantage qu'il pourroit. La circonstance lui parut favorable ; il en profita. Quoique fort éloigné de satisfaire les Exilés ; il leur donna une seconde audience pour intriguer le Duc en paroissant leur être moins contraire qu'il ne l'étoit réellement. Alexandre fut si étonné & en même tems si choqué de ce changement, qu'il seroit parti brusquement de Naples sans prendre congé de l'Empereur, sans quelques-uns des Seigneurs de sa suite qui lui firent sentir l'irrégularité d'une telle conduite. Ils lui remontrerent que ce départ précipité donneroit gain de cause à ses ennemis, justifieroit leurs plaintes, & les mettroit à même de le détruire ; que si les ministres de Sa Majesté Impériale s'étoient laissé corrompre par l'argent de Strozzi, suivant le bruit public, il étoit plus à propos de tenter de les gagner par la même voie : tandis que l'on travailleroit en même tems à réfuter les nouvelles demandes des Exilés. Le Duc se rendit à leurs avis. Il fit venir de l'argent de Florence, & dressa une nouvelle réponse où il faisoit voir que l'accommodement déja proposé par Sa Majesté Impériale renfermant le rétablissement plein des Exilés, la restitution de leurs biens, leur sureté, & le pouvoir donné à Sa Majesté de réformer le Gouvernement, tout ce qu'ils proposoient de nouveau devenoit superflu, & ne tendoit qu'à exciter dans Florence des troubles à la faveur desquels ils pussent venir à bout de ce qu'ils ne pouvoient obtenir par justice ; & donner à penser qu'un Empereur invincible qui avoit remporté tant de victoires éclatantes sur les plus puissans Monarques de l'Univers, n'avoit pas assez d'autorité pour faire observer ses Decrets à un Etat tel que Florence.

Réponse du Duc.

L'Empereur lui propose de se rendre son feudataire.

Dans une audience particuliere qu'il eut de Charles-Quint, celui-ci lui déclara qu'il étoit prêt à lui accorder tout ce qu'il demandoit, pourvu qu'il se rendît feudataire de l'Empire ; que dans l'état violent & critique des affaires, c'étoit le plus expédient pour lui, à moins qu'il n'aimât mieux renoncer à la Souveraineté pour se rendre aux vœux des Exilés qui après tout n'étoient pas aussi déraisonnables qu'on vouloit le lui persuader. Le Duc, étonné de cette proposition, demanda quelque tems pour y réfléchir. Il en conféra avec ses fideles partisans qui lui conseillerent unanimement de ne jamais consentir à se rendre feudataire de l'Empire. Ils firent plus ; ils l'assurerent que s'il remettoit Florence sous un joug dont elle étoit libre depuis si long-tems, ils se joindroient aux Exilés, & mettroient tout en œuvre pour soulever l'Etat contre lui. Le Duc parut se rendre à leurs conseils, mais leurs menaces l'offenserent : tant ce jeune Souverain se croyoit maître absolu de ses actions !

Le Duc Alexandre épouse la fille de l'Empereur, & consent à devenir feudataire de l'Empire.

Au moment que les Exilés concevoient les plus belles espérances, ils les virent s'évanouir. Quelques entretiens de l'Empereur avec le Duc Alexandre, gagnerent entierement celui-ci. Il consentit à devenir feudataire de l'Empire, à doter la Princesse Marguerite, & à fournir à Sa Majesté le plus d'argent qu'il pourroit, pour l'aider à soutenir la guerre que le Roi de France venoit de lui déclarer. L'Empereur, en ayant obtenu ce qu'il desiroit, confirma aussi sa premiere décision, en faveur du Duc qui épousa la Princesse. Les Exilés s'en retournerent à Rome. Aucun d'eux ne voulut profiter

fiter du rétabliſſement que la décifion de l'Empereur leur accordoit. La liberté leur tint lieu de tous les autres biens.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Après la célébration de ſon mariage & les fêtes qui le ſuivirent, le Duc Alexandre prit congé de l'Empereur auprès de qui il laiſſa ſa nouvelle épouſe, & marcha à grandes journées vers Rome, pour ſe rendre à Florence. Barthelemi Valori quitta ſa Cour & ſe fixa à Rome où il eut depuis des intelligences étroites avec Philippe Strozzi. Le Duc arrivé à Florence, réfléchiſſant ſur tout ce qui venoit de ſe paſſer à Naples, n'eut pas ſujet d'être ſatisfait de l'Empereur. Il venoit d'épouſer Marguerite ſa fille, mais il l'avoit achetée en la dotant. Charles lui avoit confirmé la Souveraineté de ſa patrie, mais c'étoit à des conditions trop deſavantageuſes, & plus par ambition que par affection. Ces triſtes penſées jointes au reſſentiment qu'il éprouvoit à cauſe des accuſations injurieuſes des Exilés contre lui, mêlerent une amertume ſalutaire aux douceurs de la puiſſance ſouveraine. Il commença à prendre des mœurs plus douces. Pour montrer qu'il vouloit ſe faire des amis, & oublier toutes les injures paſſées, il créa Gentilshommes de ſa ſuite cinq jeunes Nobles, à qui il fit quitter l'habit ordinaire, & prendre la cappe & l'épée: Il rappella en même tems tous ceux qui, exilés pour crime d'État, avoient gardé leur ban. Il rendit quelques ordonnances qui tendoient au bien & à l'avantage de la patrie. Il parut changer de ſyſtême à bien des égards. Mais il fut toujours livré à une incontinence extrême qui le perdit.

Son retour à Florence.

1536.

Au commencement du printems, l'Empereur vint à Florence où on lui fit la réception la plus magnifique. Ce Prince y reſta ſept jours & ſe promena pluſieurs fois par la ville avec peu de ſuite. Le Duc, voulant lui faire voir qu'il étoit plus aimé que ne le diſoient les Exilés, & qu'il eût eu des forces ſuffiſantes pour ſe maintenir, au cas que Sa Majeſté eût prononcé contre lui, il permit aux habitans de porter les armes pendant ce tems-là, & fit une revue des meilleures Troupes. L'Empereur dut être fort content de l'attachement & de la vénération que lui marquerent les Florentins. Il ne laiſſa pourtant aucune trace de ſon paſſage à Florence, quoique pluſieurs de ſes prédéceſſeurs euſſent marqué le leur par des bienfaits & des privileges accordés à cette ville dans un tems où elle n'étoit ni ſi grande, ni ſi renommée, ni gouvernée par le gendre d'un Empereur. Il haïſſoit les Républiques, & peut-être gardoit-il encore du reſſentiment de ce que celle-ci avoit pris les armes contre lui. Le Duc l'accompagna juſqu'aux frontieres, & vit arriver peu de jours après Marguerite d'Autriche, ſon épouſe: le ſort ſembloit l'y conduire pour y être témoin de la mauvaiſe deſtinée du Duc.

L'Empereur vient à Florence. Arrivée de Marguerite d'Autriche épouſe du Duc.

Le reſte de cette année ne produiſit aucun événement remarquable. Tout ſembloit fort tranquille à Florence: calme perfide qui devoit enfanter l'aſſaſſinat du Duc. Je vais raconter les circonſtances de ce crime d'après Varchi, Auteur contemporain, qui les avoit appriſes de Laurent de Medicis & de Scoronconcolo, meurtriers de ce Prince, les ſeuls de qui on pouvoit ſavoir la vérité de ce fait.

Laurent de Medicis naquit à Florence le 23 de Mars de l'année 1514, de Pierre François de Medicis arriere petit-fils de Laurent frere de Côme,

Caractere de Laurent de Medicis.

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

& de Marie, fille de Thomas Soderini, femme d'une prudence & d'une vertu rares. Il perdit ſon pere de bonne heure, & fut élevé avec le plus grand ſoin par ſa mere. Laurent, né avec un eſprit pénétrant, fit de rapides progrès dans les Belles-Lettres, & montra de bonne heure un cœur plein de penchant pour le mal. Ami des Strozzi, il ſuivit leur exemple, & on l'entendit ſouvent ſe mocquer comme eux, des choſes divines & humaines. Avide de la faveur & des hommages du Peuple, il ſe familiariſoit avec les perſonnes de la plus baſſe naiſſance. Il ſatisfaiſoit tous ſes goûts, ſur tout en fait d'amour, ſans égard au ſexe, à l'âge, à la condition; mais careſſant tout le monde, il n'aimoit réellement perſonne. Paſſionné pour la gloire, il faiſiſſoit toutes les occaſions d'en acquérir, de quelque eſpece qu'elle fût. Il étoit d'un autre côté ſi avare qu'on l'appelloit Lorenzino, c'eſt-à-dire le meſquin Laurent. Il rioit peu, & ſon tempérament le portoit à la mélancolie. Sans être beau, il avoit les traits du viſage aſſez gracieux, & l'on aſſure qu'à la fleur de l'âge, il fut éperduement aimé de Clément VII: ce qui ne l'empêcha pas de former le deſſein d'aſſaſſiner ce Pontife. Il étoit extrêmement cauſtique. Etant à la Cour du Pape, il entreprit de rendre ridicule, François de Medicis, jeune homme très-inſtruit & qui donnoit de grandes eſpérances. Il y réuſſit à un point que François, devenu le jouet de la Cour de Rome, & ayant preſque perdu l'eſprit, fut renvoyé à Florence comme fou.

Il encourt la diſgrace du Pape & la haine du Peuple Romain.

Laurent encourut la diſgrace du Pape & la haine du Peuple Romain par pluſieurs traits de méchanceté dont je me contenterai de rapporter celui-ci. Il abattit durant la nuit les têtes de pluſieurs ſtatues antiques, placées dans divers endroits de Rome. Le Pontife, qui n'avoit garde de l'en ſoupçonner, fut ſi irrité de cette action qu'il ordonna que l'Auteur en fût pendu ſur le champ, ſans forme de procès. Quand il ſut que Laurent étoit le coupable, il le nomma l'opprobre des Medicis, & il eut bien de la peine à s'empêcher de lui faire ſubir la ſentence portée. Malgré les repréſentations du Cardinal Hippolite de Medicis ſur la jeuneſſe de ce Prince, & ſur l'envie qu'il avoit de ſe procurer de pareils morceaux, à l'exemple de leurs ancêtres, il donna contre lui deux proclamations, dont l'une lui interdiſoit à jamais le ſéjour de Rome, & l'autre promettoit récompenſe à quiconque l'y tueroit. Pour ſe venger du Pape, Laurent conçut le deſſein de le tuer, mais il ne l'exécuta pas.

Il retourne à Florence & gagne la confiance du Duc.

Chaſſé de Rome d'une maniere ſi ignominieuſe, il retourna à Florence où il s'appliqua à faire ſa Cour au Duc. Il ſut ſi bien ſe rendre néceſſaire, & ſe plier à tous les goûts de ce jeune Souverain, qu'il devint ſon plus intime confident. Il lui perſuada qu'il veilloit à ſa ſureté, qu'il entretenoit des liaiſons ſecretes avec les Exilés dont il lui montra pluſieurs lettres, afin de ſavoir toutes leurs intrigues, les lui découvrir, & les faire échouer. Le Duc ne s'en méfioit en aucune maniere. Laurent, fourbe adroit, ne vouloit ni porter des armes, ni en toucher, ni même en entendre parler. Il affectoit de ne faire aucun cas des honneurs, ni de tout le faſte qui entoure les Grands; mais il aimoit la lecture, & ſouvent il ſe promenoit ſeul un livre à la main: le Duc l'appelloit quelquefois Laurent le Philoſophe à cauſe de ſon goût pour l'étude & de ſon mépris apparent pour les grandeurs

& la pompe mondaines. Le Duc le favorisoit en tout; & Laurent étoit le ministre des plaisirs du Duc (*a*).

Section X.

Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

La faveur dont il jouissoit excita l'envie, & comme il lui donnoit beaucoup de prise elle l'auroit infailliblement ruiné dans l'esprit du Duc; mais son adresse extrême, & son ascendant sur ce Prince, alloient jusqu'à tourner à son avantage, tout ce qu'on disoit ou faisoit pour le perdre. Sans rappeller ce que Pierre Strozzi osa lui reprocher publiquement à Naples, on dit plusieurs fois au Duc lui-même, que Laurent vouloit l'assassiner, qu'il l'assassineroit. Le Duc dédaigna ces propos, & les regarda comme les cris de la jalousie. D'ailleurs l'idée qu'il avoit de Laurent comme d'un homme timide & pusillanime à l'excès, ne lui permettoit pas de le craindre. On rapporte à ce sujet quelques traits frappans. Lucrece Salviati, Dame respectable, lui écrivit de Rome, de se garder d'un certain homme qu'elle lui dépeignoit si bien qu'il ne pouvoit manquer de reconnoître Laurent au portrait qu'elle lui faisoit. Un jour le Prince demanda à Marie fille de Lucrece, pourquoi elle avoit tant d'aversion pour Laurent. „ C'est, répon„ dit-elle, parce que je sais qu'il a intention de vous tuer & qu'il le fera". On n'ignoroit pas dans Florence, qui avoit enlevé la cotte de maille du Prince. On en parloit à la Cour. Le Secrétaire du Tribunal des Huit dit au Duc: „ Si votre Excellence veut permettre que j'examine le Philoso„ phe, j'espere découvrir le voleur". A quoi le Duc répondit: „ Ne „ voudriez-vous pas lui donner la question? Laissez le Philosophe tranquil„ le, il ne veut de mal à personne". La grande confiance du Prince venoit de la foiblesse apparente de Laurent, de son humeur pacifique, du zele qu'il lui témoignoit dans toutes les occasions, principalement lorsqu'il s'agissoit de le servir dans ses amours.

Le Duc, averti que Laurent a dessein de le tuer, n'en veut rien croire.

1537.

Laurent cherche l'occasion d'assassiner le Duc.

Laurent avoit une tante, femme de Léonard Ginori, jeune Dame d'une grande beauté, & d'une vertu encore plus grande; elle demeuroit derriere le Palais des Medicis. Quelques affaires avoient appellé son mari à Naples. Le Duc demanda à Laurent s'il ne pourroit pas lui ménager une entrevue avec sa tante, pendant l'absence de Léonard Ginori. Laurent lui témoigna qu'il connoissoit l'humeur de cette Dame, qu'il auroit de la peine à en venir à bout; que cependant il promettoit de faire son possible pour la gagner. Il crut avoir trouvé l'occasion favorable de se défaire du Duc, sans courir aucuns risques. Il alla voir sa tante, ou feignit d'y être allé; & dit au Duc qu'il la trouvoit fort difficile, que cependant, comme on triomphoit de toutes les femmes plus ou moins aisément, il ne falloit pas se rebuter pour une premiere tentative infructueuse. Il agissoit ainsi, afin d'avoir le tems de murir son projet, & de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour le faire réussir.

Scoronconcolo complice de Laurent.

Il y avoit alors à Florence un certain Michel du Tovalaccino, surnommé Scoronconcolo, dont la tête avoit été mise à prix, pour meurtre, & pour lequel Laurent avoit obtenu grace. C'étoit ce Scoronconcolo qu'il se ménageoit pour complice de l'assassinat qu'il méditoit. Il n'eut pas de peine à l'y engager, sans néanmoins lui nommer celui dont il vouloit se défaire.

(*a*) Varchi, Libro decimo quinto.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Dès que Laurent crut s'être suffisamment assuré de cet homme, il le mena dîner chez lui, & lui dit : „ Puisque tu veux bien me servir en cette occasion, & que tu me le promets avec tant de résolution, j'irai te trouver cette minuit ; tiens-toi prêt, je saurai amener mon ennemi dans un endroit „ où nous n'ayons rien à craindre : je l'y accompagnerai & te seconderai, „ s'il est nécessaire". Vitelli commandant de la citadelle & des Troupes étoit absent. Laurent va souper chez le Duc, & après le repas, il lui dit à l'oreille, qu'il a enfin disposé sa tante sous promesse d'une somme, vu le dérangement des affaires de son mari qui avoit dissipé une partie de son bien, à consentir à ses desirs ; qu'il pouvoit, cette nuit-là-même, venir la voir chez lui, pourvu qu'il fût seul, & que personne ne le vît entrer ni sortir.

Le Duc est assassiné.

Le Duc sort accompagné de quatre hommes seulement qu'il congédie bientôt après, à l'exception d'un qu'il place vis-à-vis de la maison de Laurent, avec ordre de ne pas bouger, & qui las d'attendre s'en retourna quelques heures après. Ce Prince arrivé chez Laurent, ôte son épée, & se jette sur le lit dans la chambre où la Dame devoit être introduite. Laurent prend l'épée du Duc, entortille le ceinturon dans la garde, afin qu'on ne puisse pas si aisément la tirer du fourreau, la met sous le chevet, tire les rideaux, & sort comme pour aller chercher sa tante. Il va trouver Scoronconcolo. „ Frere, lui dit-il, mon ennemi dort enfermé dans ma „ chambre". „ Allons, répond l'autre, il ne nous échapera pas". Ils s'acheminent : ils entrent : Laurent ouvre les rideaux du lit : & l'assassin se jettant sur le Prince, le perce de plusieurs coups, sans qu'il poussât un seul cri ni une seule plainte. C'étoit la nuit du 5 au 6 de Janvier de l'année 1537. Le Duc n'avoit que vingt-six ans.

Laurent prend la fuite.

Les meurtriers laisserent le cadavre sur le lit, & refermerent les rideaux. Laurent se fit donner quelque argent par son Intendant, & sortit avec Scoronconcolo & un domestique, emportant la clef de sa chambre. Il obtint la permission de prendre la poste sur le champ. Sous prétexte que Julien son cadet étoit à toute extrémité, à sa maison de campagne. Il prit la route de Bologne, & arriva à Venise, la nuit du deuxieme jour. Philippe Strozzi y étoit. Il va le trouver & lui raconte ce qu'il vient d'exécuter. Philippe l'embrasse, le nomme le Brutus de Florence, lui promet d'engager ses deux fils Pierre & Robert à épouser ses deux sœurs, & lui dit de s'en aller à la Mirandole, afin d'être plus en sureté. Philippe prend lui-même la route de Bologne, après avoir communiqué à l'Ambassadeur de France, & mandé aux Cardinaux Salviati & Ridolfi, ce qu'il venoit d'apprendre.

Motifs qui le porterent à assassiner le Duc.

Jamais crime de cette espece ne fut préparé avec plus de sang froid & de prudence, quoique le fruit, que Laurent comptoit en recueillir, n'y répondit pas. Il vouloit délivrer sa patrie de l'oppression, & sa patrie n'étoit plus en état de recouvrer sa liberté. En vain il sacrifia par ce meurtre, le droit incontestable qu'il avoit à la Souveraineté, comme le plus proche parent d'Alexandre mort sans enfans ; ceux qui opprimoient Florence étoient trop puissans, & les Exilés avoient trop peu de ressources, & sur tout trop d'union entre eux. Cet assassinat étoit médité depuis long-tems ; mais Lau-

rent ne l'ayant communiqué à perſonne, au moins depuis que ſa grande faveur à la Cour ne permettoit pas de croire qu'il voulût réellement l'exécuter, perſonne n'y étoit préparé, ce qui laiſſoit aux Medicis tout le tems néceſſaire pour parer les ſuites de ce coup imprévu. Quelques Hiſtoriens diſent que Laurent fut pouſſé à ce crime plus par méchanceté de caractere, par vengeance pour laver les deux proclamations de Clément contre lui, & même par l'eſpoir ambitieux de remplacer Alexandre, que par amour de la patrie, & par envie de s'immortaliſer en la délivrant d'un tyran. Pour juger ſainement des motifs d'une action auſſi étrange, il ne faut pas conſulter uniquement la maniere dont on eſt ſoi-même affecté. Les Hiſtoriens, partiſans des Medicis, doivent naturellement chercher à noircir le meurtrier du Duc Alexandre, & exaggérer l'atrocité du crime en lui donnant les motifs les plus odieux. L'apparence eſt pour eux. Laurent jouiſſoit de la confiance du Prince, & l'abus qu'il en fit annonce un caractere méchant & ingrat. On peut voir néanmoins dans ſon Apologie qu'il publia, & que nous avons miſe à la fin de la préface de cette Hiſtoire, comment il ſe juſtifie de l'ingratitude prétendue dont on l'accuſe. On aſſure auſſi qu'il eut la penſée de tuer le Duc au milieu de la ville avec le propre poignard du Prince, pour donner plus d'éclat à ſon action, & qu'il l'eût fait, s'il n'eût craint que la Garde qui accompagnoit le Duc, ne l'en empêchât. Varchi dit que l'ame de Laurent fut remuée par toutes ſortes de reſſorts, par ſa méchanceté naturelle, par l'eſprit de vengeance, par l'ambition, par l'envie de s'illuſtrer en délivrant Florence d'un tyran qu'il compare, dans ſon Apologie, aux Princes les plus déteſtables.

Section X. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.

Craintes & diſpoſitions du Gouvernement de Florence.

Cependant, le matin du jour qui ſuivit l'aſſaſſinat du Duc, on vint dire au Cardinal Cibo que ce Prince ne ſe trouvoit point. Ceux, qui l'avoient accompagné la veille juſqu'à la vue de la maiſon de Laurent, dirent qu'il y étoit entré, & qu'on ne l'en avoit point vu ſortir; que Laurent lui-même avoit diſparu, ayant obtenu la permiſſion de prendre la poſte avant le jour. Le Cardinal ſe douta de ce que c'étoit: pâle & tremblant il envoie chercher un des favoris les plus intimes du Duc; mais la crainte du Peuple qui les avoit en horreur, fait qu'ils n'oſent faire ouvrir la chambre du meurtrier. Ils jugent plus convenable de prendre les moyens de s'aſſurer des forces de l'Etat. Le Cardinal Cibo écrit à Piſe, & donne ordre à ſon frere de s'y tranſporter ſans délai, avec le plus de troupes qu'il pourra. On mande à Jacques de Medicis, Commiſſaire de Bandes, qui étoit à Arezzo, de ſe tenir ſur ſes gardes. On marque, au nom du Duc, au Capitaine de la Bande de Mugello, la plus affectionnée de toutes, de l'amener promptement à Florence. On dépêche un courier à Vitelli, avec ordre de revenir ſur le champ, pour affaire de la plus grande conſéquence. En même tems, pour diſtraire les eſprits, on prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour courir la bague & former une maſcarade, divertiſſement uſité ce jour-là à Florence (a). Pluſieurs citoyens ſe préſentent au Palais pour faire leur cour au Prince; on leur répond avec un air de ſérénité, qu'il a joué toute la nuit & qu'il repoſe. Enfin, le ſoir, on fait ouvrir ſecretement la

(a) Varchi, ibidem.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

chambre, & l'on porte en cachette le cadavre enveloppé d'un tapis, à l'Eglise S. Jean & de-là dans l'ancienne Sacristie de S. Laurent.

Le bruit de l'assassinat du Duc se répand dans la ville.

Malgré ces précautions, le bruit de la mort du Duc se répand par tout Florence. Laurent avoit même recommandé à son Intendant d'en instruire plusieurs citoyens zélés pour la liberté. Tout le monde s'en rejouissoit: l'on disoit au milieu des rues, quand on se rencontroit. „ Le Néron de „ l'Italie a subi le juste châtiment de ses crimes "! comme le meilleur salut que l'on pût se faire les uns aux autres. Mais, comme on étoit desarmé, on n'osoit rien tenter. On se bornoit à former de petits cercles dans la place, ou à tenir des assemblées secretes dans les maisons, où chacun parloit suivant qu'il étoit affecté. Que résoudre dans un état de foiblesse qui ne permettoit pas de rien exécuter!

Le Conseil des Quarante Huit s'assemble.

Le Cardinal Cibo & les autres qui gouvernoient, se déterminent à convoquer le Conseil des Quarante-Huit. Le Peuple parloit de rétablir le Grand-Conseil & de créer un Gonfalonier. Les Quarante-Huit au contraire ne s'accordoient qu'en une seule chose, c'étoit de ne point vouloir de Grand-Conseil. Le Cardinal fit proposer par une de ses créatures de donner la Souveraineté à Jules fils naturel d'Alexandre. Il espéroit être tuteur de cet enfant qui avoit à peine cinq ans, & gouverner long-tems en son nom. Cette proposition fut reçue avec mépris ou indignation. On parla ensuite d'élire Côme de Medicis, & l'assemblée paroissoit assez disposée à l'accepter, d'autant mieux que, suivant le decret de l'Empereur, la Souveraineté revenoit de droit à ce Prince, comme le plus proche parent d'Alexandre, après Laurent. Palla Ruccellai s'opposa vivement à une élection si précipitée: il dit que, dans un tems où un si grand nombre de citoyens étoient absens de Florence, il ne croyoit pas qu'on dût délibérer sur rien, encore moins prendre une résolution définitive sans eux. Cet avis parut déplacé; on se mit en devoir de le réfuter. Palla Ruccellai demeura ferme, troubla l'assemblée; & l'on arrêta seulement que le Cardinal Cibo gouverneroit avec un plein pouvoir durant trois jours.

Côme de Medicis arrive à Florence.

La fermentation étoit grande dans le Peuple: il ne lui manquoit qu'un chef pour commencer le soulevement. Alexandre Vitelli avoit de la peine à contenir les soldats, soit manque d'habileté, ou de bonne volonté. Le Cardinal Cibo & tous les courtisans songeoient déja aux moyens de sortir d'une ville où ils craignoient d'être massacrés, si les affaires ne changeoient de face. Côme, averti par ses amis, & desiré ouvertement par le plus grand nombre des Magistrats, arrive de sa maison de campagne, avec une suite peu nombreuse. Ce jeune Prince, fils du célebre Jean de Medicis, avoit un très-bon esprit, une très-belle figure, & ne marquoit aucun empressement pour la Souveraineté, à laquelle les vœux d'une partie de la nation l'appelloient. En arrivant, il se rend chez le Cardinal Cibo. Celui-ci fait assembler clandestinement, pendant la nuit, les chefs du Gouvernement & les partisans des Medicis. Ils arrêtent que le Conseil des Quarante-Huit convoqué le lendemain, dans le Palais de Medicis comme la veille, élira Côme, Chef de la République, à certaines conditions..

Assemblée pour l'élec-

Quand le jour reparut, la ville fut bientôt pleine de trouble, parcequ'on vit le Palais & toutes les avenues de la Place gardés par les soldats. Le Con-

ſeil s'aſſemble de bonne heure. Le Cardinal Cibo, fait dire à Côme qu'il l'attendoit. Celui-ci ſe rend au Palais de Medicis. Le Cardinal lui fait promettre qu'au cas qu'il ſoit élu Duc, il rendra juſtice à tous indifféremment, qu'il ne ſe ſouſtraira point à l'autorité de l'Empereur; qu'il vengera la mort du Duc Alexandre; qu'il fera un bon traitement à Jules & à Julie, enfans naturels de ce Prince. Côme le lui promet. Le Cardinal le quitte, entre au Conſeil, & ouvre la ſéance par ce diſcours.

Section X. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.

...tion d'un nouveau Duc.

„ Vos Seigneuries ſavent, nobles & ſages Sénateurs, à quel riſque elles „ s'expoſeroient ainſi que toute cette ville, en contrevenant au Decret de „ l'Empereur. Le manque des forces, & la multiplicité des affaires, m'em„ pêchent de continuer d'exercer le pouvoir qu'elles m'ont généreuſement „ confié. Je les prie de ſe conformer aux intentions clairement énoncées „ dans la Bulle de Clément VII, & le Decret de Charles-Quint. Je les „ exhorte à élire, ou plutôt à confirmer ſucceſſeur du Duc Alexandre, Cô„ me de Medicis, à qui la Souveraineté appartient par droit de naiſſance, „ au défaut de Laurent qui s'en eſt rendu indigne par ſon crime énorme. „ Par une heureuſe diſpenſation du ciel, ce Prince eſt tel à tous égards, „ que, quand même vous ne feriez pas forcé de l'élire, vous devriez le fai„ re pour le ſalut de cette ville infortunée qui, ſans cela, ſeroit bientôt ſac„ cagée, peut-être même réduite en cendres (a)".

Côme I. ſecond Duc de Florence.

Quand le Cardinal eut ceſſé de parler, on alla aux opinions. Les principaux, fort indécis parce qu'ils deſiroient l'Ariſtocratie, n'acceptoient ni ne refuſoient tout-à-fait Côme. Palla Ruccellai fut le ſeul qui oſa dire hardiment que ſon avis étoit qu'il n'y eut plus deſormais dans la République ni Duc, ni Prince, ni Seigneur. Puis pour faire voir que ſon cœur, d'accord avec ſa bouche, refuſoit ſon ſuffrage à Côme, il prit une feve blanche, la montre à toute l'aſſemblée, en diſant, *Voilà mon avis*, & la met dans la bourſe du ſcrutin. Cette action ſembloit devoir fixer l'indéciſion des autres & les attirer à ſon ſentiment. Elle ne lui attira que des reproches & des menaces. Guichardin, jugeant qu'il n'étoit pas du véritable intérêt de la patrie, de lui rendre une dangereuſe liberté, repréſenta que Florence n'étoit pas en état d'en ſoutenir le fardeau; que le Peuple étoit trop indiſpoſé contre la Nobleſſe pour ſouffrir qu'elle fût à la tête des affaires; que le Gouvernement Populaire avoit ſouvent mis Florence à deux doigts de ſa perte, comme perſonne ne l'ignoroit; que le caractere inquiet du Peuple, l'intérêt particulier qui l'avoit toujours guidé, ſon animoſité contre la Nobleſſe, l'eſprit de faction dont il étoit animé, le crédit qu'avoit ſur ce Peuple une troupe de jeunes ſéditieux perdus de debauches & abimés de dettes, enfin le reſſentiment des bannis, que la nouvelle forme du Gouvernement alloit rappeller à Florence, y renouvelleroient bientôt les deſordres dont on avoit fait tout récemment une ſi funeſte expérience; qu'on ne devoit rien conclure de l'exemple des autres Etats & en particulier de l'ancienne Rome, où le Peuple étoit le maître; que l'inclination des Romains pour la guerre & la foibleſſe de leurs voiſins avoient été les ſeules cauſes qui euſſent empêché que les troubles du Gouvernement populaire ne ruinaſſent la République;

(a) Idem ibid.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

que Florence au contraire, ville plus marchande que guerriere, avoit tout à craindre de l'ambition de plusieurs grands Princes; qu'ainsi dans l'impossibilité de mettre l'autorité entre les mains de la Noblesse dont on pouvoit espérer plus de modération & de prudence que de la part du Peuple, il valoit mieux choisir un Souverain qui, reprimant les divers partis au dedans, veilleroit au dehors à la sureté de l'Etat, que de se livrer au caprice & à la tyrannie de la multitude.

Vettori & plusieurs autres déja disposés en faveur des Medicis applaudirent à ces raisons, & entraînerent tout le conseil vers le parti de la Monarchie. Quelques-uns pourtant proposerent de modérer la puissance du nouveau Souverain, & de s'en tenir au titre de Chef inséré dans le Decret de l'Empereur. Ils arrêtent donc: Que Côme aura seulement le titre de Chef de la République: Que, quand il s'absentera de la ville, il y laissera pour son Lieutenant, un Florentin: Qu'on ne lui assignera que douze mille ducats pour son entretien; & qu'on formera son Conseil de huit citoyens. Ces propositions furent acceptées par Côme. On alla aux suffrages: ils lui furent tous favorables. Cette élection eut lieu le 9 de Janvier, trois jours après l'assassinat d'Alexandre.

Le nouveau Duc entre dans l'assemblée, se découvre, salue les Sénateurs, & dit avec une assurance modeste: „ Le remerciement que je viens „ faire à vos Seigneuries, est d'avoir toujours devant les yeux la crainte de „ Dieu & de la justice; de défendre chacun de mes concitoyens dans tou„ te occasion; & de me gouverner, quant aux affaires de la République, „ avec l'avis de vos Seigneuries, auxquelles je me recommande pleine„ ment (a)".

Commencemens de son regne.

Côme I. n'avoit pas encore dix-huit ans accomplis: il montra dès son avénement à la souveraineté une sagesse & une prudence au dessus de son âge. Loin de servir d'instrument aux passions de ceux qui l'avoient élevé, & de leur laisser dévorer l'Etat, comme ils s'en étoient flattés, il s'appliqua à rétablir par-tout la paix & le calme, à concilier tous les intérêts, à rendre la justice à tout le monde comme il l'avoit promis, à faire revenir les esprits prévenus contre lui, sans avoir une confiance excessive en ses courtisans. A peine fut-il en possession de sa dignité qu'il écrivit aux Cardinaux Florentins (*) qu'il auroit toujours pour leurs Eminences & pour le S. Siege la soumission & la pieté d'un fils. Il envoya deux hommes d'un vrai mérite, Alexandre Strozzi & Alexandre du Caccia, le premier au Pape, l'autre au Cardinal Salviati son oncle, avec des commissions publiques & particulieres. Il députa Pellegrino Buonanni, & Bernard de Medicis Evêque de Turli, vers l'Empereur, pour obtenir de lui la confirmation de tout ce qui c'étoit fait, lui promettre fidelité, & lui demander en mariage Marguerite sa fille, veuve du Duc Alexandre. Il pourvut de Troupes, de vivres & de munitions, les Places les plus importantes, ou celles qui en avoient

(a) Varchi, ibidem.

(*) Salviati, Ridolfi & Gaddi, trois principaux protecteurs des Exilés, quoiqu'ils fussent tous trois de la maison de Medicis.

avoient le plus de besoin. Il engagea le conseil des Quarante-Huit à donner une déclaration qui rappellât tous les Bannis ou Exilés pour crimes d'Etat, à l'exception de Laurent meurtrier du feu Duc. Il fit même écrire en particulier & en son nom, aux plus distingués d'entre eux, les priant d'accepter son amitié & tout ce qu'il pourroit faire en leur faveur. Laurent frere de Philippe Strozzi, & François Vettori son intime ami, lui marquerent de la part du Duc que s'il vouloit revenir, & se conduire en bon citoyen, Côme bien différent d'Alexandre, lui feroit le parti le plus honorable, n'ayant rien plus à cœur que de rétablir le bon ordre & l'union entre tous ses concitoyens. Philippe se contenta de répondre qu'il avoit intention de se comporter en bon citoyen, & que si on le voyoit jamais porter les armes contre sa patrie, on pouvoit dire qu'il avoit perdu l'esprit: paroles dont le sens pouvoit sembler équivoque. La suite fera pourtant voir que Philippe Strozzi étoit peut-être, de tous les Exilés, celui qu'il étoit le plus aisé de ramener. Côme, presqu'aussi-tôt après son élection, se promena à cheval par la ville, avec la Garde du feu Duc. Mais son cortege ne fut pas grand. Ses partisans pressentoient que leur faveur alloit diminuer, parce que le Prince parloit beaucoup de concilier par de bonnes manieres, les esprits aigris par trop de sévérité: plusieurs des courtisans du feu Duc affectoient de paroître moins zélés pour celui-ci, & vouloir même se retirer ailleurs. Les citoyens, à qui les noms de Duc, de Prince & de Chef étoient odieux, n'osoient se déclarer pour Côme, dans l'espoir que les Exilés tenteroient quelque moyen de rendre la liberté à leur patrie. Le Peuple, de son côté, étoit dans l'incertitude & la crainte. Ainsi le sort des affaires ne paroissoit pas encore bien décidé. Deux événemens vinrent à propos favoriser la cause du nouveau Souverain.

Vitelli s'empare de la citadelle pour le nouveau Duc.

Le lendemain même de son élection, Alexandre Vitelli, toujours adroit à saisir les occasions de se rendre nécessaire, s'empara de la citadelle. Le feu Duc en avoit donné le commandement à Paul Antoine de Parme. Vitelli avoit des prétentions à cette Place, il n'en témoigna néanmoins aucun mécontentement; il pria seulement le Commandant d'y recevoir un Capitaine Calabrois, nommé Meldola, avec plusieurs de ses soldats: ce que Paul Antoine de Parme agréa. Le Duc Alexandre ayant été tué, dans l'absence de Vitelli, Ange de Rossi, son épouse, femme aussi prudente que courageuse, se retira dans la citadelle avec ses enfans & ses effets. Son mari, de retour à Florence, prit occasion de ce qu'il vouloit ravoir sa famille pour faire parler secretement à Meldola. Ce Capitaine, à la tête de ses soldats, se saisit de la personne du Commandant qu'il accuse faussement de vouloir livrer la citadelle aux Exilés. Vitelli, à qui Meldola en donne avis, lui envoie son Lieutenant qu'il suit avec cent arquebusiers. Meldola fait d'abord quelques difficultés de le recevoir, puis ouvre les portes à Vitelli. Celui-ci se rend maître de la Place, & en chasse Antoine de Parme comme un traitre. Aussi-tôt il envoie dire à Côme, qu'il ne la remettra jamais qu'à lui, pourvu qu'elle soit toujours maintenue à la dévotion de l'Empereur. En même tems il écrit à Charles-Quint que, pour plus grande sureté de la destinée de Florence & de la sienne, il s'est emparé de la citadelle au nom de Sa Majesté, & qu'il ne la remettra jamais à personne que par son ordre.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

Côme, qui n'ignoroit pas les menées fecrettes de Vitelli, dépêcha vers l'Empereur pour lui demander que la citadelle fût mife au pouvoir de fa Majefté, perfuadé que Vitelli qui en avoit la garde, ne fe maintiendroit point fidele à fon égard, quelque promeffe qu'il lui en eut faite.

Sur ces entrefaites on apprit que trois mille Efpagnols & deux compagnies d'Allemands étoient abordés aux environs de Gênes, la nuit même que le Duc Alexandre avoit été tué. Leur arrivée imprévue acheva d'affurer la Souveraineté à Côme. Ces Troupes avoient été mandées par le feu Duc: extrêmement irrité contre le Pape qui, non content d'avoir partagé entre fes neveux les Bénéfices du Cardinal Hippolite de Medicis, s'étoit approprié, fous le titre de dépouille, toute la garderobe de ce Prélat où fe trouvoient des antiques rares & de grand prix, & les avoit fait vendre, quoique le Duc lui en eût demandé la préférence à un prix honnête, il vouloit s'en venger d'une maniere éclatante, en attaquant les Places de l'Eglife. Et, comme il n'avoit point de forces fuffifantes pour l'exécution de ce deffein, il avoit appellé fecretement ces Troupes qui furent employées à un autre ufage.

Arrivée imprévue de trois mille Efpagnols & de deux compagnies d'Allemands.

Paul III, ravi d'avoir perdu un ennemi dans le Duc Alexandre, troubla autant qu'il put l'élection de fon fucceffeur. Il excita les Cardinaux Salviati & Ridolfi, & les principaux des Exilés qui fe trouvoient à Rome. L'Ambaffadeur de France fit plus; il leur fournit de l'argent. Ces Cardinaux leverent quinze cens fantaffins dont ils donnerent le commandement à Jean Paul de Ceré, & les envoyerent, avec Robert Strozzi, fils de Philippe, vers Monte Pulciano; puis ils marcherent en diligence vers Florence, avec un grand nombre d'Exilés. Philippe, de concert avec eux, leva trois mille fantaffins, tant à Bologne où il étoit, qu'à Ferrare & ailleurs & les mit fous les ordres du Comte Jérôme de Peppoli, Seigneur de Caftiglioné de Gatti, où l'on pouvoit raffembler toutes les Troupes. Philippe n'étoit pourtant pas d'avis que l'on entreprît une guerre qui pouvoit être fort coûteufe & fans fuccès. Il penchoit beaucoup plus pour un accommodement à l'amiable; il fit favoir fes difpofitions aux deux Cardinaux, par la lettre fuivante.

Mouvemens des Exilés.

Lettre de Philippe Strozzi.

„ Mes révérendiffimes Seigneurs, j'ai reçu une lettre de créance de vos „ Eminences, par Mr. Galéotto Giugni, & peu après la réponfe à celle „ que je leur écrivis en partant de Venife. Je fuis charmé d'apprendre „ qu'elles marchent vers Florence, parceque je fuis fûr qu'elles pourront, „ de vive voix, détourner Alexandre Vitelli de remettre cette ville au pou„ voir des Etrangers: ce qui ne manqueroit pas d'arriver, fi les affaires „ continuoient comme elles ont commencé. Je ferois d'avis qu'on lui fît „ toutes les offres qu'on peut raifonnablement tenir. Je fais que depuis „ long-tems il a envie du Bourg S. Sépulcre; je ne vois point d'inconvé„ nient à le lui donner. Vos Eminences pourront en même tems raffurer „ les citoyens qui redoutent le Gouvernement Populaire, en leur promet„ tant que nous nous contenterons de celui qu'ils voudront établir pourvu „ qu'il ne fût pas purement tyrannique. Mais, s'ils s'obftinent à vouloir „ que le Gouvernement paffé fubfifte, nous ne pouvons pas, je crois, ef„ pérer de les réduire, tandis qu'ils font dans Florence & nous dehors; tan„ dis qu'ils font la guerre des revenus publics, & nous de l'argent de quel-

„ ques particuliers; que les fecours de l'Empereur font proches pour eux, „ & ceux du Roi de France éloignés pour nous. Je crains donc que le „ poignard de notre Brutus ne nous foit pas plus utile, que ne le fut aux „ Romains celui du leur. Tout eft au pouvoir d'Alexandre Vitelli qui „ tient pour Côme; & le mariage de ce Prince avec la veuve du feu Duc „ lui rendra l'Empereur favorable. S'il étoit vrai, comme l'affure notre „ Brutus, que, peu avant fa mort le Duc lui avoit déclaré qu'il n'y avoit „ pas plus de dix mille écus dans le tréfor, ils ne feront pas longtems en „ état de maintenir les garnifons des Places néceffaires. Mais s'il refte „ plus d'argent, ou qu'ils trouvent moyen de s'en procurer, nous les at„ taquerons en vain.

„ Mr. Galéotto Giugni mande de Ferrare qu'il compte obtenir quelque „ chofe du Souverain de cet Etat. J'apprends de Venife que le Duc d'Ur„ bin, follicité par les Impériaux, de favorifer le Gouvernement préfent, „ avoit répondu que Florence recouvreroit fa liberté, fans qu'il y eût moyen „ de l'empêcher. Tous s'offrent à moi à l'exception des Comtes S. Secon„ do, & Claude Rangoné. Avec de l'argent on mettroit bientôt une groffe „ armée fur pied. Notre Brutus eft d'avis qu'on envoie vers le Prince Do„ ria & le Marquis du Guaft, en les affurant que nous cherchons unique„ ment à nous procurer une jufte liberté, & que nous ne nous détacherons „ jamais de l'amitié de l'Empereur.

„ Des lettres du 29 du mois dernier m'apprennent qu'on attendoit à Lyon „ le Prieur de Capoue, mon fils, & qu'il revenoit auprès de moi. J'ai „ fu depuis, par Mr. Galéotto, la réfolution de vos Eminences. La bon„ ne difpofition du Comte Jérôme de Peppoli pour la caufe commune, & „ fon dévouement pour vos Eminences, me l'ont fait choifir pour comman„ der les Troupes qu'on leve ici. Le 25 de ce mois elles feront à Cafti„ glioné de Peppoli, lieu voifin des frontieres de la Tofcane, pour def„ cendre de-là dans le Mugello, ou ailleurs, felon qu'il femblera bon à vos „ Eminences. Je ferois bien-aife d'avoir leurs ordres avant ce tems-là, par„ ce que le manque de vivres nous chaffera de ce pays, & que le tems & „ l'argent nous font précieux. Si je ne reçois pas d'avis de vos Eminences, „ je fuivrai celui du Comte de Peppoli, vu le peu de connoiffance que j'ai „ de la guerre. Notre Brutus & Aldobrandin feront avec nous.

„ Je reçois en ce moment la lettre que vos Eminences m'écrivent de „ Monte-Rofi en date du 15. Conformément à leur demande, je leur en„ voie le préfent courier pour leur apprendre où je me trouve & l'état de „ mes forces, dont elles difpoferont à leur gré: car je ne fuis que leur „ inftrument. Je les prie feulement de confidérer que toute la dépenfe fe „ fait de mes deniers (*a*), & d'avoir foin par conféquent qu'il ne fe perde „ pas de tems. Du refte, j'ai plus de confiance aux remedes doux, qu'aux „ remedes violens. Alexandre Vitelli femble être le principal mobile du „ parti oppofé: il faut tout tenter pour le gagner. Laurent Salviati vient „ de me montrer une lettre par laquelle fa fœur l'exhorte à venir à Flo„ rence. Je l'y ai déterminé, perfuadé que vos Eminences veulent le

(*a*) Rembourfables par le Roi de France.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

„ bien de Florence, de Côme & de Vitelli; & que tous ensemble nous „ pourrons venir à bout de quelque chose.

„ Je n'ai donné de l'argent qu'aujourd'hui, parce que je n'avois point „ choisi de chef, ni de rendez-vous, & que le Comte de Peppoli qui étoit „ absent, ne m'a donné sa parole qu'hier. Le Capitaine Nicolas Bracciolini, est arrivé; on lui a donné quatre cens fantassins.

„ Le Gouverneur de ce pays fait difficulté de laisser sortir des Troupes „ du Bolonnois & de la Romagne: ce qui nous arrête tout court. Il a seulement consenti d'envoyer à Rome, à mes frais, pour savoir les intentions de Sa Sainteté. J'ai écrit à Benvenuto, de tâcher de nous obtenir „ par le canal de l'Ambassadeur de France, la permission de sortir du „ moins sans appareil de guerre. Sa Sainteté ne nous refusera pas une grace si ordinaire. Castiglioné de Peppoli sera un rendez-vous commode „ pour les avis que je voudrai donner à vos Eminences; qu'elles fassent ce „ qui dépendra d'elles; je ratifierai tout (*a*)".

Les Cardinaux Salviati, Ridolfi & Gaddi se rendent à Florence.

Ces grands préparatifs eurent peu d'effet. Dès que les Cardinaux Florentins eurent reçu les lettres du Duc, leur zele pour les Exilés se refroidit. Le Cardinal Salviati fit un grand éloge de Palla Ruccellai, le seul qui s'étoit opposé à l'élection de Côme: il blâma beaucoup son neveu d'avoir accepté la Souveraineté, & sa sœur de ne l'en avoir pas détourné. Mais au fond il s'en felicitoit, se flattant que l'élévation de sa maison pourroit le conduire lui-même un jour au Souverain Pontificat. Ridolfi & Gaddi n'étoient pas mieux disposés à favoriser le parti contraire à l'élection. Ils se laisserent amuser par Alexandre du Caccia & par le Gouvernement de Florence, tandis que les Troupes arrivées aux environs de Gènes, que Côme avoit acceptées de l'Ambassadeur de Charles-Quint auprès de lui, s'avançoient à grandes journées: les Allemands étoient déja dans la Toscane. On persuada aux Cardinaux d'aller à Florence sans Troupes, de laisser les leurs aux environs de Monte-Pulciano, d'écrire à Philippe Strozzi de licencier les siennes: ce qu'ils firent. On leur promit aussi d'arrêter la marche de celles de l'Empereur; & l'on fit le contraire. Quand ils furent arrivés entre Monte-Varchi, & Figghine, le Gouvernement de Florence leur envoya Philippe Norti, beau-frere du Cardinal Salviati, pour les exhorter à approuver l'élection de Côme. Ils apprirent que les Troupes de l'Empereur étoient déja à Cascina; que son Ambassadeur à Rome avoit envoyé à Florence, Camille Colonne pour presser le Conseil des Quarante-Huit de se conformer au Decret de ce Prince, & pour leur offrir autant de Troupes & d'argent qu'ils en voudroient; que le Marquis du Guast avoit dépèché vers Côme Piero de Castel de Piero pour lui faire les mêmes offres; mais que le Pape avoit adressé deux Brefs, l'un au Gouvernement & l'autre à Vitelli, dans lesquels il ne paroissoit rien moins que porté pour le nouveau Duc. Ils furent aussi qu'on avoit arrêté George Ridolfi & Prosper Martelli qu'ils avoient envoyés devant eux avec des lettres pour divers citoyens. Cependant ils continuerent leur route & ils entrerent à Florence accompagnés de quelques-uns des principaux Exilés. Côme & une foule innombrable de citoyens allerent à leur rencontre.

(*a*) Varchi, ibidem.

Leur présence fit concevoir de nouvelles espérances au parti opposé à l'élection; mais elles furent bientôt évanouies. Les environs du Palais Salviati étoient pleins de Peuple. François Guichardin s'y rendit, accompagné de Vitelli armé de pied en cap à la tête d'un détachement de ses soldats. Toute la négociation aboutit à faire congédier les Troupes que leurs Eminences avoient laissées aux environs de Monte-Pulciano, à condition que les Troupes Impériales, qui s'étoient avancées à S. Miniat al Tedesco, ne passeroient pas outre. Du reste il ne fut plus question d'accommodement. Le premier de Février Vitelli fit représenter aux trois Cardinaux, la crainte où il étoit que ses soldats, qui ne pouvoient plus les souffrir, ne leur fissent quelque insulte; & les conjura de sortir au plus vîte de Florence. Ridolfi & Gaddi obéirent sur le champ. Salviati eut quelque peine à se rendre à un ordre si insolent; mais son Palais ayant été investi par un grand nombre de soldats, il sortit secretement, & alla réjoindre les deux autres Cardinaux & les Exilés qui étoient avec eux à une maison de campagne peu éloignée de la ville. On ne les y laissa pas tranquilles. On leur envoya dire qu'ils n'y étoient pas en fureté. Ils prirent la route de Bologne, où ils arriverent pleins de frayeur, & honteux d'avoir été traités si indignement. On assure que Côme les avoit fait renvoyer à la sollicitation de S. M. I. qui avoit pris quelque ombrage de cette négociation. Il est plus apparent que, le Cardinal Salviati s'étant servi de termes trop impérieux pour persuader Côme, son neveu, à se demettre de la Principauté, celui-ci, qui se contenta de lui répondre qu'il étoit résolu de la conserver jusqu'à l'effusion de la derniere goutte de son sang, voulut lui faire sentir ensuite qu'il étoit plus maître qu'il ne pensoit.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

On leur fait dire de se retirer.

Répugnance de Philippe Strozzi à faire la guerre à Côme.

Les Cardinaux Florentins trouverent à Bologne Philippe Strozzi qui n'étoit pas plus ardent qu'eux pour la cause commune. Les Exilés l'accusoient de froideur, & lui reprochoient sur-tout d'avoir engagé Laurent, meurtrier du Duc Alexandre, à passer chez le Turc, afin de se délivrer de son zele & de ses instances importunes. Cependant il venoit de recevoir des lettres du Cardinal de Tournon qui le prioit, de la part de François I, de faire compter à son Ambassadeur à Venise vingt mille ducats pour lever des Troupes, & de tâcher d'en tirer autant des Exilés. Mais le Roi lui en devoit déja quinze mille, & Strozzi ne se soucioit point que la guerre se fît à ses dépens; il avoit répondu qu'il ne croyoit pas que l'on pût rien faire, après que l'on avoit laissé echaper l'occasion qui s'étoit présentée: On prétend qu'il étoit d'intelligence avec le Cardinal Salviati. Les Exilés se déterminerent à écrire au Roi de France qu'ils ne pouvoient rien tenter avec quelque apparence de succès, s'il ne leur envoyoit cent mille ducats, & s'il n'augmentoit ses Troupes dans le Piémont où les Espagnols avoient l'avantage sur elles.

François I. presse les Exilés de marcher vers Florence.

Sur ces entrefaites arriva l'Evêque de Sienne, avec des lettres du Roi même, adressées à Philippe, comme au Chef des Exilés. Il apportoit quinze mille écus, proposoit que Strozzi, & les Cardinaux Salviati & Ridolfi en fournissent chacun autant, & faisoit voir que cette somme suffisoit pour lever les Troupes nécessaires, marcher vers Florence, & dépouiller Côme de la Souveraineté, pourvu qu'on ne lui laissât pas le tems de s'affermir da-

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

vantage, ni aux Florentins celui de s'accoutumer à la nouvelle servitude qui, étant plus douce que la précédente, pouvoit leur paroître supportable. Les Exilés étoient unanimement de cet avis. Philippe & les Cardinaux trouvoient des difficultés, parce qu'ils cherchoient à temporiser. Le Pape mécontent de leur irrésolution, & jaloux de paroître neutre, leur fit dire de quitter Bologne. Sur cet avis, Ridolfi s'en retourna à Rome. Salviati, Gaddi, & Philippe se retirerent à Ferrare, puis à Venise.

Arrivée de Pierre Strozzi.

L'entreprise des Exilés sembloit tout-à-fait manquée, lorsque Pierre Strozzi, fils aîné de Philippe, obtint du Roi de France, dans les armées duquel il servoit avec honneur en Piémont, la permission de voler au secours de sa patrie. Il souffroit encore de quelques blessures qui n'étoient pas entiérement guéries, mais il brûloit d'envie de faire sa Cour au Roi & au Dauphin. Il arrive à Bologne avec plus de cent braves soldats, la plupart Florentins, & presque tous du nombre des Exilés. Il apprend le départ de son pere & des trois Cardinaux, se rend vîte à Ferrare, reproche à Philippe sa lâcheté, & revient à Bologne. Philippe l'y suit, se justifie auprès de son fils, & lui promet de ne pas abandonner les Exilés.

Entreprise inutile sur Castro-Caro;

Pierre Strozzi, montroit un zele ardent pour la cause commune. Il se mit à la tête des Troupes, résolu de saisir la premiere occasion de se signaler. Il fit des entreprises sur quelques villes de l'Etat de Florence. Il tenta de se rendre maître de Castro-Caro; mais le Commissaire & le Commandant de cette place, avertis à tems, se disposerent si bien à le recevoir qu'il se retira, & y laissa entrer de nouvelles Troupes que Côme avoit envoyées pour renforcer la garnison.

Et sur le Bourg S. Sepulcre. Déroute de Sestino.

Après cette premiere tentative inutile, Pierre en fit une seconde contre le Bourg S. Sépulcre, où il comptoit s'introduire à la faveur des factions qui en divisoient les habitans. Il marche en diligence pour le surprendre, arrive la nuit à deux mille du Bourg; mais ses soldats, excédés de fatigue, de manque de sommeil & de nourriture, se jettent par terre disant qu'ils ne peuvent plus se soutenir. Pour surcroît de malheur, la faction supérieure dans le Bourg S. Sépulcre fait dire à ceux de leurs concitoyens qui se trouvoient dans les Troupes de Pierre Strozzi, de se retirer promptement, s'ils ne veulent pas être tailles en pieces; & leur précipitation à suivre cet avis, jette les autres dans le dernier découragement. Pierre fait rafraîchir ce qui lui reste de soldats, & prend la route la plus courte, pour s'en retourner. Il arrive devant Sestino, château peu considérable, situé sur une petite riviere nommée la Foglia, & devant lequel il y a un Bourg considérable. Il demande à entrer; on lui répond que le château est petit & tout plein, & qu'on donnera le logement & des vivres dans le Bourg. Strozzi insiste & veut forcer l'entrée. Ceux qui gardoient la porte font bonne contenance. On tire du château. Le Capitaine Nicolas Strozzi est renversé mort, deux autres Officiers sont blessés, quelques soldats sont tués. Pierre se retire & rassemble tout son monde, incertain de ce qu'il doit faire. Enfin craignant qu'il n'y eût dans le chateau des Troupes réglées, & voyant sur une petite élévation, peu éloignée de-là, une grande troupe de paysans qui faisoient retentir l'air de leurs cris & du bruit de leurs armes, il se met en marche en ordre de bataille. Heureusement pour lui, il fut joint par

un de ſes Officiers qui étoit reſté derriere avec un bon nombre d'arquebuſiers; autrement, il couroit riſque d'être taillé en pieces par ceux de Seſtino & les payſans venus à leur ſecours. Pierre Strozzi gagne avec peine le château de Belfort dans le Duché d'Urbin. Là, manquant d'argent pour payer ſes ſoldats, il eſt obligé de les congédier, ainſi que les Exilés qui l'avoient ſuivi. Après cette déroute Strozzi tenta encore la fortune ſur Anghiari, ayant eu avis que la ville lui ſeroit livrée, mais ce fut auſſi vainement qu'à Caſtro-Caro.

Négociation manquée.

Ces entrepriſes infructueuſes de la part des Exilés accrurent la réputation & affermirent le pouvoir de Côme. Ce Prince ne négligeoit rien de tout ce qu'il croyoit néceſſaire pour ſe mettre en état de les réduire. Il pourvut à la ſureté de toutes les Places pour leſquelles il y avoit lieu d'appréhender; il fit un emprunt de cinquante mille florins ſur ſes ſujets; il ne ceſſa de promettre le pardon & même des graces à ceux des principaux Exilés qui, mettant bas les armes, ſe rendroient auprès de ſa perſonne. Il ſollicitoit auſſi l'Empereur de confirmer ſon élection, & de lui accorder en mariage Marguerite veuve du Duc Alexandre. Charles étoit indécis. Ce Prince eût deſiré que les Exilés fuſſent rétablis, afin d'ôter au Roi de France cette occaſion de lui nuire, & afin de pouvoir ſe ſervir pour ſon uſage des trois mille fantaſſins qu'il tenoit dans la Toſcane pour la ſureté du nouveau Gouvernement. Il donna ordre au Comte de Sifonte, ſon Ambaſſadeur à Rome, de ſe rendre à Florence, d'y ſonder la diſpoſition des citoyens à l'égard de Côme, de déclarer que Sa Majeſté Impériale deſiroit que les Florentins lui reſtaſſent fidélement attachés, & qu'à cette condition elle approuveroit tel Gouvernement qu'ils jugeroient à propos d'adopter. Le Comte de Sifonte, muni de ces inſtructions ſecretes, écrivit au Cardinal Salviati que, ſi les Exilés vouloient s'accommoder, il envoyât à Florence une perſonne bien inſtruite de leurs demandes. L'Envoyé fut Jean-Marie Stratigopolo auquel on joignit Donato Giannotti. Les principaux des Exilés, quoique diviſés entre eux, auroient conſenti d'accepter un Gouvernement Ariſtocratique, avec un Chef à vie, & que ce Chef fût Côme de Médicis, dans l'eſpoir de faire changer cette forme de Gouvernement lorſqu'ils ſeroient dans la ville, à la faveur du mécontentement général des plus conſidérables de leurs amis qui s'y trouvoient. Stratigopolo & Giannotti arrivés à Florence voulurent entamer la négociation; le Comte de Sifonte trouva qu'ils n'avoient point de pouvoirs aſſez amples. Il leur dit de ſe retirer & de ne pas revenir ſans ces pouvoirs. Ils ſortirent de la ville & ne revinrent plus, parce qu'ils crurent avoir été abuſés; & que d'ailleurs l'Ambaſſadeur de France leur témoigna combien ces négociations déplairoient au Roi ſon maître.

Promeſſes du Roi de France aux Exilés.

Ce Monarque promettoit toujours de paſſer en Italie avec une armée conſidérable, de dépouiller Côme & de rétablir la liberté. Il avoit fait remettre quarante mille écus à Veniſe. On levoit des Troupes, & l'on diſoit qu'il vouloit effacer la honte dont il s'étoit couvert en abandonnant les Florentins lors du ſiege de leur ville. Ceux qui connoiſſoient François I. croyoient avec plus de raiſon que, ſes affaires allant toujours en déclinant dans le Piémont, il lui étoit avantageux de prendre la défenſe des Exilés,

pour obliger le Marquis du Guaſt à diminuer ſes forces en envoyant du ſecours à Côme : ce que l'Empereur craignoit ; car du reſte le Roi de France avoit montré aſſez clairement, dans plus d'une occaſion, que le ſort de Florence lui étoit fort indifférent.

L'Empereur confirme l'élection de Côme.

Le Comte de Sifonte trouva une étrange diverſité dans les ſentimens des Florentins au ſujet de leur Duc. Les intrigues du Roi de France & des Exilés lui avoient aliéné la plupart de ceux qui lui avoient été les plus favorables juſqu'alors. Les uns propoſoient un nouveau Gouvernement ; d'autres demandoient de nouvelles conditions pour le Gouvernement actuel ; quelques-uns étoient entiérement diſpoſés à ſe jetter entre les bras de François I, & pouſſoient vivement la négociation avec ce Prince qui faiſoit de grandes promeſſes, & ſe mettoit en devoir de les exécuter. Cette derniere circonſtance, jointe au peu d'apparence qu'il y avoit d'accorder jamais des citoyens ſi diviſés entre eux, détermina le Comte de Sifonte à déclarer, au nom de Sa Majeſté Impériale, en vertu du pouvoir qu'il reçut à cet effet, que la Souveraineté de Florence appartenoit à Côme, fils de Jean de Medicis, comme au principal rejetton de la maiſon de Medicis, & après lui à ſes deſcendans légitimes ; que Sa Majeſté Impériale vouloit qu'il en jouît avec le titre de Prince & de Duc, & toutes les prérogatives d'Alexandre ſon prédéceſſeur. Il ne manquoit plus à Côme que d'épouſer Marguerite ; mais l'Empereur lui refuſa cette grace. Elle fut mariée dans la ſuite à Octave Duc de Parme, & mere d'Alexandre Farneſe.

Marguerite, veuve du Duc Alexandre quitte Florence.

Cette Princeſſe, retirée dans la citadelle depuis l'élection du nouveau Duc, crut qu'il étoit tems de retourner à la Cour de ſon pere. Elle fit dire à Côme que Charles-Quint la rappelloit, & en même tems elle le pria de convoquer l'aſſemblée des Quarante-Huit, & de vouloir bien s'y trouver, afin qu'elle prît congé des Florentins, comme il convenoit à ſon rang. Elle s'acquitta de ce devoir avec autant de grace & de modeſtie que de dignité. Elle exhorta les Florentins à vivre dans la paix & l'union ; recommanda affectueuſement Côme aux citoyens, & les citoyens à Côme ; leur promit ſes bons offices auprès de l'Empereur, ſon pere ; & repréſenta avec modeſtie qu'il ſeroit à propos de rétablir les Exilés, afin de vivre tous dans la concorde convenable aux membres d'un même corps. Côme fit renouveller en ſa préſence la déclaration qu'il avoit déja donnée en leur faveur. La jeune Princeſſe partit accompagnée du Cardinal Cibo, pour aller rejoindre l'Empereur en Eſpagne.

Défaite de Pierre Strozzi. Philippe ſon pere eſt fait priſonnier.

Les Exilés ne perdoient point de vue leur premier projet, d'entrer dans Florence les armes à la main, d'en chaſſer le Duc, & d'y établir une nouvelle forme de Gouvernement. Ils preſſent Philippe Strozzi de ſe mettre une ſeconde fois à leur tête, diſant hautement qu'il ne tient qu'à lui de les rétablir. Pierre & Robert ſes fils lui font les mêmes prieres. L'Ambaſſadeur de France ne ceſſe de l'exciter, en lui reprochant ſon irréſolution & le peu de cas qu'il ſemble faire des vives inſtances du Roi. Philippe, craint de perdre le reſte de ſa fortune dans la pourſuite d'un ſuccès incertain, qui peut avoir des ſuites encore plus terribles pour lui & les ſiens. Enfin l'amour de la patrie, la haine des Medicis, la vue de l'état déplorable des Exilés manquant de tout, & plus que tout cela, la deſtinée à laquelle rien ne ré-

résiste, l'entraînent de nouveau dans cette fatale expédition. Il fait lever à la Mirandole trois ou quatre mille fantassins : on en ramasse plus de deux mille à Bologne, avec près de deux cens exilés, du consentement secret du Pape toujours contraire à Côme. Cette armée entre dans la Toscane, & jette l'allarme jusque dans le Palais du Duc. Philippe cherche à faire révolter Pistoie. Le Commandant en donne avis à Florence, & la Place est mise hors d'attaque. Une partie des Troupes s'avance jusqu'à Monte-Murlo, petite Place sans défense, à trois milles de Prato. Côme en est averti & prend la résolution d'aller les attaquer. Les Troupes sortent de Florence pendant la nuit, & après avoir pris quelques rafraîchissemens à Prato, elles marchent en diligence vers le camp des exilés où elles arrivent à la pointe du jour. Les ennemis surpris ont à peine le tems de se défendre. Monte-Murlo est investi & ce qui s'y trouve est taillé en pieces. Le reste, sous les ordres de Pierre Strozzi, est attaqué : on en fait un horrible carnage, & ce qui échape au fer du soldat est obligé de se rendre prisonnier. Pierre se fait jour, l'épée à la main, à travers les ennemis, & se sauve. Philippe, son pere, arrêté par Vitelli, est conduit à Florence, avec plusieurs autres, & mis dans la citadelle sous la garde des Troupes de l'Empereur. Le Cardinal Salviati apprenant la défaite de Pierre Strozzi, de sa bouche même, se retire avec lui à la Mirandole, avec les Troupes qui ne s'étoient point trouvées à cette bataille.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Florence mise en interdit.

Côme, par cette victoire, se trouva au dessus de tous ses ennemis au dehors & au dedans, si l'on en excepte le Pape, constamment appliqué à chercher tous les moyens de nuire à ce Prince. Paul III, ayant imposé des Décimes sur tout le Clergé séculier & régulier, envoya en Toscane un Collecteur sans conscience, sans pitié, sans discrétion, tel en un mot que sont la plupart des gens de cette espece. Côme dépêcha un Envoyé au Pape pour lui représenter combien ses Etats étoient épuisés par les maux passés. Ce Pontife répondit que l'Eglise étoit pauvre, & que les Décimes étoient sa plus grande ressource. L'Ambassadeur demanda que Sa Sainteté, ayant égard à l'épuisement de la Toscane causé par les tems de trouble & les guerres qu'elle avoit essuyés, voulût bien modérer ces Décimes. Le Pape consentit à les diminuer d'un tiers en faveur de Côme ; mais Vincent de Tolentin, son Trésorier, refusa d'y faire honneur, soit mauvaise volonté & dureté de caractere, soit qu'il en eut des ordres secrets. Ce Trésorier avoit été garçon barbier ; sa beauté l'avoit élevé à cet emploi, & dans la suite il fut fait Cardinal du titre de Rimini. Pour ne point remplir la promesse faite à l'Ambassadeur de Côme, il disoit qu'elle avoit été surprise au Pape par un mal entendu, & au moyen d'une équivoque. L'Empereur fut obligé d'en écrire deux fois à Rome pour se plaindre de ce procédé. La perception n'en devint que plus dure. Malgré les sollicitations de Charles, malgré la diligence & l'habileté de l'Ambassadeur de Côme, malgré les prieres du Cardinal Pucci & de plusieurs autres, Florence fut mise en interdit. Cet interdit ne dura pourtant que douze jours ; mais il fut de nouveau lancé huit jours après, & en dura vingt. Enfin il y eut un accommodement par lequel il fut stipulé que l'Etat de Florence paieroit une somme de dix mille ducats, au lieu de Décimes ; & l'interdit fut levé. Deux raisons por-

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

terent le Pape à se relâcher un peu en cette occasion. La premiere parce qu'il vouloit passer paisiblement par la Toscane pour aller à Nice où il devoit avoir une entrevue avec François I & Charles-Quint; la seconde, parce qu'il vouloit paroître ménager Côme, & donner par là commencement à la négociation du mariage de ce Prince avec Victoire, fille de Pierre-Louis Farnese son fils, Princesse d'une vertu rare & digne d'un meilleur pere (*).

1538. *Philippe Strozzi est appliqué à la Question.*

Parmi les prisonniers faits à la bataille de Monte-Murlo, il y avoit quantité d'Exilés qui furent remis entre les mains des Juges. Quelques-uns furent condamnés à mort. Les principaux de ceux-ci eurent la tête tranchée dans la prison; les autres furent exécutés dans la place publique, plus pour servir d'exemple, que par vengeance. Le sort de Philippe Strozzi n'étoit point décidé. Le Duc étoit porté à lui accorder sa grace, à cause de l'amitié intime qu'il y avoit eue entre lui & Jean de Medicis pere de Côme, & que d'ailleurs il avoit été entraîné dans cette guerre plutôt à l'instigation des Exilés, de ses fils, & du Roi de France, que par aucune animosité personnelle contre le Duc. Philippe, ayant appris que Pierre, son fils ainé, avoit passé chez les Turcs avec le Cardinal Salviati, avoit écrit des lettres pressantes à Léon, le cadet de ses fils, Chevalier de Malthe, pour l'engager à venir se jetter aux pieds de Charles. Le mauvais tems retenoit Léon dans cette isle, & l'empêchoit de suivre assez tôt les mouvemens de sa tendresse filiale. Il restoit encore un espoir à Philippe dans la conférence qui devoit se tenir à Nice entre le Pape, l'Empereur & le Roi de France. Celui-ci avoit toujours été son protecteur: il lui avoit des obligations pour les sommes qu'il en avoit reçues en emprunt: il étoit en quelque sorte la cause de son malheur, parce qu'il l'avoit vivement sollicité par son Ambassadeur à prendre les armes contre Côme. La conférence de Nice eut lieu; mais le Pape n'ayant jamais pu engager Charles-Quint & François I à se voir, le Roi n'eut point occasion de demander à l'Empereur la grace de Philippe. Dans ces tristes conjonctures, Charles se persuade que Laurent, comblé de bontés & d'amitié par Alexandre qui en faisoit son confident & son plus cher favori, a été porté a l'assassiner par Philippe Strozzi; & en conséquence il veut qu'on l'applique à la question, pour le forcer de s'avouer complice de l'assassinat de son gendre. Strozzi en reçoit la nouvelle avec fermeté, & subit les plus terribles tourmens avec un courage & une douceur, qui attendrissent tous les assistans. Le juge nommé pour présider à cette cruelle cérémonie, fond en larmes. Philippe le console en lui disant que sa constance doit être une preuve de son innocence, & lui mériter un sort plus doux.

(*) Ce mariage n'eut cependant pas lieu. Côme refusa cette Princesse, non qu'il ne fût sensible à son mérite, mais parce qu'elle étoit petite fille de Paul III. qui lui avoit toujours été si contraire, & fille d'un Prince, ou plutôt d'un monstre qui, enivré de sa fortune & de son autorité, en abusa pour commettre les actions les plus infames & les plus atroces. Cette même année ayant pris du goût pour Côme Gheri de Pistoie, Evêque de Fano, jeune homme de 25 ans, Farnese le fit lier & tenir par ses indignes courtisans, & le viola avec tant de brutalité, que le Prélat en mourut quelques jours après. Ce fait est rapporté par Varchi, par Segni, & se trouve dans plusieurs manuscrits.

Section X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

Côme s'attendrit ſur ſon ſort, & veut ſauver cet illuſtre priſonnier. Mais le Cardinal Cibo, ſon mortel ennemi, chargé d'inſtruire ſon procès, fait arrêter Gaddi, ami de Philippe, l'applique à la queſtion, & en extorque des dépoſitions qui le chargent. Strozzi en eſt inſtruit; il apprend même que le Cardinal a eu la lâcheté d'ajouter à ces dépoſitions pour le rendre plus odieux. On l'aſſure auſſi que le Duc eſt favorablement diſpoſé pour lui; on l'exhorte à implorer ſa clémence; on le flatte qu'il en obtiendra non ſeulement la vie, mais encore la liberté. Philippe dédaigne ce moyen. Il apperçoit une épée qu'un ſoldat, qui le gardoit, avoit oubliée dans ſa chambre; il la prend, & ſe perce. Il étoit dans la cinquantieme année de ſon âge. On lui trouva dans le ſein l'écrit ſuivant.

Il ſe tue.

Ecrit qu'on lui trouve dans le ſein.

„ A Dieu Libérateur. Pour n'être plus expoſé à la rage de mes cruels „ ennemis, & de peur d'être forcé, par la violence d'injuſtes tourmens, „ de dire quelque choſe de préjudiciable à mon honneur, ainſi qu'à mes „ parens & amis innocens, comme il eſt arrivé, ces jours-ci, à l'infortu„ né Gondi; moi, Philippe Strozzi, j'ai réſolu de la maniere dont je le „ puis, quelque dure qu'elle me paroiſſe, eu égard à mon ame, de m'ôter „ la vie de mes propres mains. Je recommande mon ame à Dieu, ſouve„ rainement miſéricordieux; & je le prie humblement, s'il refuſe de lui „ faire part de ſa gloire, de lui accorder du moins ce lieu où ſe trouvent „ Caton d'Utique & d'autres hommes vertueux qui ont fait une fin pareille „ à la mienne.

„ Je prie Dom Juan de Lune, Commandant de cette citadelle, de faire „ faire de mon ſang un mets pour envoyer au Cardinal Cibo, afin qu'il ſe „ raſſaſie après ma mort, de ce dont il n'a pu ſe raſſaſier, tandis que je „ vivois. Il ne lui manque plus que cela pour arriver au ſouverain Pontifi„ cat auquel il aſpire ſi honteuſement.

„ Et toi, Empereur, je te prie avec toute ſorte de reſpect, de te mieux „ informer de la conduite des pauvres Florentins; d'avoir autrement égard „ que tu n'as fait juſqu'à préſent, au bien de leur patrie, ſi ton deſſein „ n'eſt pas de la détruire:

„ *Philippus Strozzi jam jam moriturus*:
„ *Exoriare aliquis ex oſſibus meis mei ſanguinis ultor* (*)".

Son caractere.

Philippe Strozzi cultiva les lettres, s'appliqua aux ſciences, & chérit les beaux-arts. Il étoit poli, gracieux, affable, plein de ſel dans ſes propos, doux dans ſes réponſes, modeſte dans ſes habits, ſans faſte & ſans ambition. Il aima les plaiſirs, & fut très-ſenſible à l'amour. Ce fut ſa plus gran-

(*) La fin de cet écrit a donné lieu à de faux bruits adoptés inconſidérément par pluſieurs Auteurs. On a dit que Strozzi s'étant percé, retira l'épée de ſon ſein, & avec la pointe écrivit ſur la muraille ce vers de Virgile, *Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.* Cela n'eſt guere croyable, puiſque Strozzi mourut deux heures après s'être frappé, de ſorte qu'il n'y a pas d'apparence qu'il lui fût reſté aſſez de force pour tracer ces mots ſur la muraille. Mr. de la Lande, dit dans ſon *Voyage d'Italie*, que Strozzi ſe tua après avoir écrit avec ſon ſang ce vers de Virgile. Pour moi, j'ai ſuivi ce qui eſt rapporté dans ſa vie écrite par ſon propre frere.

de paſſion. Son exemple nuiſit beaucoup à la jeuneſſe de Florence. Tous ceux qui ſe prétendoient nobles ou diſtingués du commun des citoyens, l'imitoient, & s'attachoient d'autant plus à ſa perſonne qu'il avoit l'ame généreuſe & compatiſſante, pleine d'humanité pour tout le monde, & de zele pour ſes amis. Le plaiſir n'étoit pourtant que le délaſſement de Strozzi, & non ſon occupation. Attaché à ſon commerce, autant qu'il étoit néceſſaire pour le faire fleurir, il acquit des richeſſes prodigieuſes en n'y apportant que de l'activité & des lumieres, & jamais de duplicité. Il étoit ſans contredit un des premiers commerçans de l'Europe, lorſque les troubles de Florence diſſiperent ſa fortune, diſperſerent ſa famille, & l'obligerent à ſe donner la mort. Dès le moment qu'il commença de ſe mêler des affaires de la République, il montra qu'il n'avoit pas les talens d'un homme d'Etat. Ses variations continuelles & ſes irréſolutions décelerent la foibleſſe de ſon ame. Moins prudent & moins courageux qu'une femme, il ſe laiſſa jouer & tromper par un enfant. Clarice anime ſes concitoyens, & Philippe fuit leurs reproches. Elle fait chaſſer les Medicis, & il les flatte. Elle auroit ſauvé ſa patrie par ſon courage & ſa générosité, & il l'enchaîne par intérêt. Le reſſentiment le fait rougir de porter lui-même les fers dont il a chargé ſes parens, ſes amis & ſes concitoyens. Il veut les briſer, moins parce qu'il hait la tyrannie, que parce que le tyran lui eſt odieux. Ce n'eſt point l'amour de la liberté, ni le zele de la patrie qui l'anime : c'eſt la haine pour Alexandre qui le tranſporte : ce ſont les reproches & les inſtances des Exilés qui triomphent de ſa timidité : ce ſont les prieres de ſes enfans qui le touchent. Toujours guidé par le conſeil d'autrui il ne fit preſque rien de lui-même, ſi l'on en excepte l'acte généreux par lequel il s'ôta la vie. Ses admirateurs l'ont appellé le dernier des Florentins, comme C. Caſſius avoit été nommé le dernier des Romains.

Clémence de Côme.

On prétend que Côme avoit réſolu de lui accorder la vie, & la permiſſion de changer de priſon. Strozzi s'en étoit flatté au commencement : il diſoit quelquefois à ceux qui le venoient voir, qu'il ſe conſoleroit avec les muſes de la perte de ſa liberté. Côme n'étoit pas vindicatif ; & malgré les ſuggeſtions du Cardinal Cibo, il ne ſoupçonnoit point Philippe d'avoir été complice de Laurent. Lorſqu'il apprit qu'il s'étoit tué, il en témoigna plutôt du chagrin que de la joie, & depuis ce moment il ne voulut pas que l'on fît le procès à aucun des factieux. Pluſieurs furent relâchés ; & l'on fit entendre à ceux qui furent condamnés à une priſon perpétuelle, qu'ils pourroient au bout de quelque tems racheter leur liberté par argent. Côme leur tint parole, aimant mieux leur donner des marques de ſa clémence, & tâcher par là de ſe concilier leur affection, que de riſquer de s'aliéner leurs parens & leurs amis par une vengeance pouſſée à l'excès. Lorſqu'on lui parloit de ceux des Exilés qui avoient dédaigné de profiter de l'Edit de rappel qu'il avoit fait publier deux fois en leur faveur, il diſoit que s'il ſavoit quelque moyen efficace de les faire revenir, il l'emploieroit ; & que ſi les Strozzi vouloient recourir à ſa clémence, il les honnoreroit comme les premiers Senateurs de Florence, regardant leur crime comme un malheur des tems. Il voulut en même tems que l'aſſaſſin du feu Duc fut déclaré rebelle par le Tribunal commis pour juger des crimes d'Etat, & ſa tête miſe à

Laurent declaré rebelle, & ſa tête miſe à prix.

prix; cette févérité étoit néceffaire pour infpirer une plus grande horreur de cet affaffinat. On promit quatre mille ducats à celui qui tueroit Laurent, meurtrier du Duc Alexandre; une penfion de cent ducats tant pour lui que pour fes héritiers en ligne directe; le pouvoir de rétablir douze Exilés à fon choix; le droit de porter les armes avec deux de fes camarades; celui de remplir toutes fortes d'emplois, lui & fes héritiers en ligne directe; de jouir avec eux de tous les privileges; & d'être exempts à perpétuité de toutes fortes d'impofitions ordinaires & extraordinaires. On promettoit le double de tout cela à celui qui livreroit l'affaffin vivant. Il fut pendu en effigie dans la citadelle, repréfenté la tête en bas & attaché par un pied. On abattit feize braffes de fa maifon en largeur depuis le toit jufqu'aux fondemens, & l'on y perça une rue qui fut nommée la ruelle du traître (*).

Côme époufe Eleonore de Tolede.

Côme, jaloux de gagner les bonnes graces de l'Empereur, & de mériter fa protection dont il fentoit qu'il avoit le plus grand befoin, lui témoignoit dans toutes les occafions une foumiffion & une fidélité inviolables. Il auroit fouhaité d'époufer Marguerite d'Autriche, veuve du Duc Alexandre: c'étoit le plus fûr moyen de s'attacher à jamais Charles-Quint fon pere. On a vu qu'il avoit demandé cette Princeffe pour époufe, fans l'obtenir. Y renonçant à regret, il fe maria, du confentement de l'Empereur, à Eléonore, fille de Pierre de Tolede, Vice-Roi de Naples. Il en eut un grand nombre d'enfans dont nous aurons occafion de parler.

Il protege les beaux-arts.
1539.

Florence commençoit à goûter quelques momens de tranquillité; fi elle n'étoit pas libre, elle fentoit du moins qu'il y avoit de la différence entre le Gouvernement actuel & le précédent. A l'âge de 18 ans, Côme fe propofa Augufte pour modele; comme s'il eut voulu s'engager publiquement à l'amitié, il prit pour devife le Capricorne qui étoit auffi celle de cet Empereur Romain. Né avec un goût exquis & l'amour des Lettres, qu'il avoit hérités de fes ancêtres, il borna fon ambition, pendant les dix premieres années de fon regne à s'illuftrer par les vertus & les arts de la paix. Il fit refleurir le commerce, trop négligé ou déchu pendant les troubles dont Florence avoit été agitée; il tira de cette fource des fommes immenfes qu'il verfa d'une main libérale fur les Artiftes & les favans; fous fes aufpieces & à l'ombre de fa protection, les talens enfanterent des chef d'œuvres. Florence fut décorée de nouveaux temples, de palais, de places, de fontaines, de colonnes & de ftatues. L'architecture, la fculpture & la peinture s'efforcerent à l'envi d'honorer leur bienfaiteur par les plus excellentes productions. Côme élevé au deffus de tous les Medicis par les titres & l'autorité dont il étoit revêtu, defiroit de les furpaffer s'il étoit poffible, par la magnificence, la générofité, l'amour des beaux-arts, & la gloire de les protéger. Je n'entreprendrai point de parler de tous les édifices fuperbes, non plus que des autres monumens dont il orna la capitale & fes environs: ils fubfiftent & portent l'empreinte de fa grandeur. Il me fuffit de citer

(*) Laurent vecut encore dix à onze ans, & fut tué à Venife avec Soderini fon oncle maternel, par deux foldats Volterrans, dont l'un avoit été de la Garde d'Alexandre. Ils refuferent généreufement la récompenfe promife, difant qu'ils étoient contens d'avoir vergé la mort de leur maître, & d'avoir fait une action agréable au nouveau Duc.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

cette gallerie célebre qui contient aujourd'hui la collection la plus riche & la plus nombreuse qu'il y ait au monde de statues de bronzes, de médailles, de tableaux précieux, *&c.* Ce fut par ses ordres que s'éleva ce monument durable de la gloire des Medicis, & lui-même commença à y placer une partie des chef d'œuvres qu'on y voit, que ses ancêtres, sur tout Côme Pere de la patrie, & Laurent le magnifique avoient amassées avec tant de soins & de frais, qu'il augmenta considérablement avec autant de goût que de richesse, & que ses successeurs devoient porter à un point qui fait l'étonnement & l'admiration des étrangers. Il faut avoir vu cet immense trésor pour s'en faire une idée qui y réponde (*).

Sagesse de son Gouvernement.

Ce Prince ne s'appliqua pas seulement à faire fleurir le commerce & les arts, il gouverna avec tant de prudence & d'équité, qu'il fit dire que Dieu lui avoit accordé la sagesse avec la Souveraineté. Alexandre avoit été l'instrument des passions de ceux qui l'avoient aidé: ils devoroient l'État sous son nom. Côme gouverna par lui-même, & ne se fia que très-rarement à des hommes qu'un d'entre eux lui avoit peints comme avares, ambitieux, superbes, envieux & malins (†). L'esprit de faction qui, pendant les derniers troubles avoit animé les Magistrats des différens Tribunaux, comme les autres citoyens, n'avoit que trop souvent dicté leurs arrêts, & corrompu la justice. Il prit de sages mesures pour purger les Tribunaux des membres indignes de cet auguste emploi, & pour que tous les jugemens fussent rendus avec une intégrité inviolable dont il donna lui-même l'exemple. Il avoit toujours devant les yeux la promesse qu'il avoit faite au Cardinal Cibo, avant d'être choisi pour Duc, & au Sénat après son Election, de rendre justice à tout le monde indifféremment, de défendre tous ses concitoyens, sans acception de personne. Il l'observa avec une exactitude qui le rendoit plutôt le protecteur, l'ami, le pere des Florentins que leur maître; conduite bien capable de leur faire comprendre que le Gouvernement d'un seul, tel qu'il étoit alors modéré, & soumis aux loix, étoit infiniment préférable pour eux à une administration tumultueuse & factieuse qui, sous le nom de liberté, avoit tous les inconvéniens de la tyrannie. La forme du Gouvernement prit une consistance qu'elle n'avoit point encore eu jusqu'alors, parce qu'il en écarta toute espece de violence. Les conditions auxquelles il avoit été élu portoient qu'on lui assigneroit huit citoyens pour former son conseil; mais il le forma si bien, ou plutôt il se montra si digne de gouverner par lui seul qu'on oublia cette condition; & en effet il eut eté

(*) Nous avions dessein d'en donner une description abrégée dans une note. Mais elle n'eût point été aussi satisfaisante que celle qu'on trouve dans le *Voyage d'un François en Italie* par Mr. de la Lande, *Tome II. Chap XI.* auquel nous renvoyons le Lecteur. Il peut aussi consulter le *Voyage d'Italie* par Mr. Cochin *Tome II* p 37 50 & la *Description historique & critique de l'Italie*, par Mr. l'Abbé Richard *Tome III. p.* 122. *& suiv.*

(†) On assure que le même avis avoit été donné à Julien de Medicis, frere du Pape Léon X par Antoine Giacomini, homme d'une valeur & d'un mérite rares. Varchi, qui rapporte cette Anecdote, observe que Giacomini, devenu vieux & aveugle, n'avoit pas de quoi subsister, quoiqu'il donnât de si bons conseils à ceux qui étoient à la tête des affaires, & quoiqu'il eût rendu les services les plus importans à la République, au prix de son sang.

plus qu'inutile de limiter une autorité dont il ne se servoit que pour le bien public. Il fit quantité de réglemens soit pour réformer des abus ou procurer un plus grand bien; & portant son attention successivement sur toutes les parties de l'économie politique, tant pour l'observation exacte des loix au dedans que pour la sureté de l'Etat au dehors, il n'y en eut pas une qu'il ne mît sur un meilleur pied, à moins qu'il ne se fût assuré par lui-même qu'elle n'avoit pas besoin de réforme. Son ame naturellement droite sembloit ne goûter & ne desirer que le juste & l'honnête qui est le beau moral, comme elle étoit avide du grand & du beau dans les arts.

Fêtes.

Le Duc vit chaque année couronner son mariage par les fruits de la fécondité de la Duchesse son épouse. C'étoient autant d'occasions précieuses dont il savoit mieux profiter qu'aucun autre Prince de son tems, pour faire éclater sa magnificence, sa générosité, & son goût. Il donnoit alors des fètes superbes: il proposoit des prix aux talens: il couronnoit les vainqueurs; & encourageoit encore les nobles efforts des autres par des récompenses proportionnées à leur mérite. Mais il montra toujours une prédilection particuliere pour cette classe du Peuple qui nourrit toutes les autres. Regardant l'agriculture comme le premier, le plus ancien & le plus nécessaire de tous les arts, ceux qui s'y adonnoient lui sembloient les plus dignes de ses bontés. Tous les ans au jour de S. Jean qui est le Patron de la ville, il leur donnoit une fête brillante dans son Palais. Il dotoit plusieurs filles des villages les plus voisins de Florence: ce qui formoit un nombre considérable de mariages qui se célébroient tant en sa présence dans la Chapelle du Palais, que dans les autres Eglises de la capitale. Cette cérémonie étoit suivie d'un grand festin, puis d'un bal de paysans & de paysannes, à la fin duquel il distribuoit lui-même le prix de la danse à celui ou à celle qu'il croyoit l'avoir mérité. Pour rendre cette fête plus splendide, le Duc recevoit ce même jour les hommages de ses vassaux qui étoient obligés de se présenter devant lui avec leurs armes & leurs bannieres.

Ambition de Côme I.

Ainsi se passerent les dix premieres années du regne de Côme I, estimé alors le Prince le plus heureux de l'Italie, & le plus digne de l'être. Le commerce enrichissoit les Florentins; les arts décoroient leur ville: la paix y regnoit avec l'abondance. Mais le Duc commença à trouver les bornes de son Etat trop étroits, pour l'étendue de ses projets, ou plutôt pour l'ambition dont il sentit les premieres atteintes lorsqu'ayant établi le meilleur ordre dans les différentes parties de l'administration intérieure, & la générosité avec laquelle il récompensoit les savans & les artistes laissant encore de grandes richesses dans ses coffres, il crut pouvoir les employer à étendre les limites de sa domination, & à augmenter sa puissance. Environné de plusieurs petits Etats, il jetta d'abord ses vues sur la Principauté de Piombino.

Ses tentatives sur Piombino. 1548.

Cette ville, avec son territoire, avoit été autrefois de la dépendance de Pise. Elle en fut démembrée d'une maniere violente, & passa sous la domination de Jacques Appiani vers l'an 1390 (*a*). Celui-ci la transmit à Gerard Appiani son fils & à ses descendans qui en furent paisibles posses-

(*a*) De Thou, Histoire Universelle.

ſeurs juſqu'au tems dont nous parlons. Dès le commencement de ſon regne, Côme avoit fait un marché avec Ferdinand Appiani, dans lequel celui-ci avoit laiſſé inſérer une clauſe qui, après ſa mort, pouvoit donner au Duc de Florence quelques prétentions apparentes à la principauté de Piombino. Cependant Ferdinand vint à mourir, & Jacques V lui ſuccéda, ſans aucune oppoſition de la part de Côme, trop occupé alors à gouverner ſagement ſes Etats pour ſonger à s'emparer de ceux d'autrui. En 1548 il rappella ſes prétentions vraies ou illuſoires, & prit un moyen adroit pour les faire valoir auprès de Charles-Quint. Il repréſenta à ce Prince qu'il étoit de l'intérêt de la Toſcane que Piombino appartint à l'Empereur, ou à quelqu'un qui lui fût entiérement dévoué; que l'iſle d'Elbe étoit expoſée à l'invaſion de quiconque voudroit s'en rendre maître, qu'il falloit y mettre une bonne garniſon, & la défendre encore par des fortifications, parce qu'elle étoit comme la clef de toutes les côtes de la Toſcane: il offroit en même tems cent cinquante mille écus d'or pour être employés aux ouvrages dont il preſſoit l'exécution. Charles accepta cette ſomme & lui promit de la lui rendre, ou de lui remettre la principauté de Piombino, ſauf à dédommager Jacques Appiani, en lui donnant quelque autre place. Côme, profitant habilement de cette promeſſe, fait compter les cent cinquante mille écus d'or aux Miniſtres de l'Empereur: il prétendoit mettre Charles dans la néceſſité de lui remettre Piombino, faute de pouvoir le rembourſer. Sur ces entrefaites Jacques Appiani meurt ne laiſſant qu'un fils en bas âge. Cet événement favorable aux deſſeins du Duc de Florence, lui fait renouveller ſes inſtances auprès de l'Empereur, offrant de nouvelles ſommes, ou même de ſe charger lui-même de faire travailler à ſes frais aux fortifications de l'iſle d'Elbe, vu le beſoin preſſant qu'il ne ceſſoit de repréſenter & d'exaggérer. Charles ſe rend à ſes ſollicitations, & donne ordre à Mendoſe ſon miniſtre d'entrer en négociation avec la veuve de Jacques Appiani. Côme, pour préparer les voies, fit entendre à cette Dame par ſes agens ſecrets, qu'il étoit diſpoſé à faire valoir ſes droits de toute ſa puiſſance, qu'il avoit la parole de l'Empereur, en un mot que c'étoit une affaire conclue dont un ſi grand Prince ne voudroit pas avoir le démenti, qu'ainſi le meilleur, l'unique parti qu'elle eût à prendre étoit d'accepter les arrangemens que Charles-Quint lui feroit propoſer. Mendoſe lui dit que la ſureté de la Toſcane exigeant que Piombino appartint à l'Empereur, Sa Majeſté Impériale lui demandoit d'abandonner cette Place avec ſon territoire, promettant de ſon côté de l'en dédommager d'une maniere digne de lui & ſatisfaiſante pour elle: il ajouta que cette propoſition devoit lui faire d'autant plus de plaiſir, qu'elle mettoit fin aux prétentions du Duc de Florence, & prévenoit les conteſtations qui pouvoient s'élever dans la ſuite entre lui & le jeune Seigneur de Piombino. Cette Dame ne goûta point ces offres. On la dépouilloit de ſes Etats, elle & ſon fils, & pour dédommagement on ne lui donnoit que de belles promeſſes. Elle répondit courageuſement à Mendoſe, que ſi l'intention de l'Empereur étoit de profiter de la foibleſſe d'une femme & d'un enfant, pour s'emparer de Piombino, ce qu'elle ne pouvoit ſe perſuader, elle etoit hors d'état de réſiſter à la force; mais que s'il vouloit lui donner une marque de cette bonté & de cette protection qu'il n'a-

voit jamais refusée, & qu'il devoit à la veuve & à l'orphelin, elle le supplioit de remettre cette négociation au tems où le jeune Appiani maître de ses droits se feroit un devoir d'entrer dans les vues de Sa Majesté Impériale, ce qu'elle n'osoit faire à-présent pour lui; que du reste les prétentions du Duc de Florence étoient si vaines & si abusives, qu'il n'avoit pas pensé à les faire valoir à la mort de Ferdinand. Mendose s'efforça inutilement de vaincre la ferme résolution de cette Dame. Tout ce qu'il put obtenir, après plusieurs conférences, fut que l'on mît une garnison Espagnole dans Piombino. C'étoit beaucoup plus qu'elle n'auroit dû permettre; lorsque Mendose lui faisoit cette demande, il savoit bien qu'il parloit à une femme trop peu expérimentée pour prévoir les suites d'une pareille condescendance. Elle ne tarda pas de sentir la faute qu'elle avoit faite. Le Général Espagnol avoit des instructions secrettes qu'il mit bientôt en exécution, en la chassant de la citadelle & l'obligeant de se retirer dans la ville avec son fils. La suite fera voir que l'Empereur avoit moins de part que ses Ministres à cette action lâche contre une femme sans défense.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Quoi qu'il en soit, Côme demandoit qu'on lui rendît les sommes qu'il avoit prétées, ou qu'on le mît en possession de Piombino. Il corrompit à force d'argent Mendose & Gonzague; par ce moyen il en obtint la permission de fortifier Porto-Ferrato, capitale de l'isle d'Elbe. Cette permission lui fut accordée sans la participation de Charles-Quint. Mais les Ministres avoient une excuse dans le manque d'argent & la promesse que Sa Majesté Impériale avoit faite au Duc. Les travaux furent poussés avec beaucoup d'ardeur. En peu de tems les fortifications se trouverent achevées, à la grande satisfaction de Côme qui, ayant une fois éprouvé la facilité des Ministres de l'Empereur, se flattoit de parvenir aisément à son but, en faisant jouer le même ressort.

Il fortifie l'isle d'Elbe.

Cependant les Génois ne virent pas sans jalousie que le Duc de Florence eût formé cette entreprise. Ils craignoient les effets de l'ambition de ce jeune Souverain que ses richesses pouvoient porter fort loin, si ses premieres tentatives étoient couronnées du succès. Ils offrirent à la veuve d'Appiani tout l'argent nécessaire pour fortifier Piombino, à condition qu'elle se mettroit elle, son fils & ses Etats sous la protection de la République. Cette Dame ressentoit vivement le traitement indigne qu'elle avoit reçu du Général Espagnol, Commandant de la garnison; & comme elle ignoroit qu'il eut osé en agir ainsi sans des ordres exprès de l'Empereur, elle étoit fort indisposée contre ce Prince. Elle soupçonnoit Charles de vouloir vendre un bien qui ne lui appartenoit pas, pour acquitter les dettes qu'il avoit contractées avec Côme. Ces pensées la porterent à écouter, sinon à accepter les propositions des Génois: démarche qui lui fit beaucoup de tort. Aussi-tôt que les Ministres de l'Empereur furent qu'elle étoit en négociation avec la République de Gênes, ils remirent au Duc de Florence Piombino & les autres Places qui en dépendoient avec tous leurs titres.

Les Ministres de l'Empereur lui remettent Piombino.

Cet empressement de Mendose à se rendre aux desseins de Côme, n'eut pas l'effet que celui-ci en attendoit. Il falloit faire ratifier cette donation par l'Empereur. Mais le jeune Appiani, suivant le conseil des Génois, s'étoit rendu auprès de Charles, pour le prier de lui faire restituer l'héritage

Qu'il est obligé de rendre.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

de ses peres. Il peignit le Duc de Florence comme un ambitieux, fier de ses grandes richesses, qui prétendoit s'en faire un droit pour étendre sa domination aux dépens d'autrui. Les Ambassadeurs que la République de Gênes tenoit auprès de l'Empereur, appuyerent les demandes d'Appiani, déclamerent également contre Côme, & représenterent à Sa Majesté Impériale la nécessité de réprimer son ambition pour maintenir la paix de la Toscane. Côme, soutenu par Mendose & Gonzague qu'il avoit gagnés, ne manqua pas de dire que les Génois parloient de la sorte, parcequ'ils avoient eux-mémes des vues sur Piombino, & qu'ils cherchoient à engager Appiani à se mettre sous la protection de la République: ce qui seroit également contraire à l'intérét commun de la Toscane, & à l'honneur de Charles-Quint, celui-ci ayant déja une garnison Espagnole dans Piombino avec le consentement de la mere d'Appiani. La chaleur avec laquelle les Génois prenoient la défense de ce Seigneur, nuisit à sa cause en donnant de l'ombrage à l'Empereur. Il ne douta point qu'Appiani ne fût disposé à se mettre sous leur protection. Il lui donna une audience particuliere, & n'eut pas de peine à obtenir de cet enfant tout ce qu'il voulut, à force de belles paroles. Côme n'obtint pas non plus ce qu'il desiroit. Il parut trop porté à se prévaloir de ses trésors, & du dévouement entier de Mendose à ses intérets. Charles fut bien-aise de mortifier sa présomption, & lui faire sentir qu'il n'avoit point encore payé le prix de la principauté de Piombino. En conséquence il annulla le traité que ses Ministres avoient fait avec le Duc, & ordonna que cette Place & toutes ses dépendances fussent remises entre les mains de Mendose dans l'état où elles etoient, sans parler de rembourser à Côme les sommes que lui coûtoient les fortifications de l'isle d'Elbe. L'Empereur retint Jacques Appiani à sa Cour & se chargea de le dédommager. Le Duc de Florence dissimula son dépit, & n'en parut pas moins attaché au parti de Charles, soit qu'il jugeât cette politique nécessaire à l'affermissement de sa nouvelle Souveraineté, soit qu'on lui fît espérer que dans un autre tems il pourroit renouer la négociation avec plus d'avantage.

1551. *Guerre en Italie entre l'Empereur & le Roi de France*

La guerre s'alluma de nouveau en Italie entre l'Empereur, & Henri II. Roi de France, qui avoit succédé à François I. Le premier avoit donné sujet à la rupture par le siege de Parme. Les François firent des courses dans le Bolonois, & attaquerent le Milanez du côté du Piémont. Le Pape (*a*) prit d'abord part à la guerre, mais ennuyé des depenses dans lesquelles elle l'engageoit, & voyant que Henri II, contre qui il s'étoit déclaré, avoit fait défense d'envoyer de l'argent à Rome pour quelque raison que ce fût, il fit proposer au Roi & à l'Empereur la neutralité pour lui. Le Roi l'accepta & le traité fut conclu au commencement de 1552.
1552. L'Empereur, quoique piqué, fut néanmoins obligé d'y consentir.

Côme achete la Souveraineté de Piombino.

Les François faisoient des progrès en Italie. Charles avoit sujet de craindre pour le Milanez & le Royaume de Naples. La flotte Ottomane parut sur les côtes de Toscane. Les habitans de Sienne témoignoient aussi du mécontentement de la dureté avec laquelle Mendose les traitoit: la fermentation des esprits annonçoit une révolte prochaine. Au milieu de tous

(*a*) C'étoit Jules III. élevé au Pontificat en 1550.

ces embarras Charles manquoit d'argent, & ſe trouvoit hors d'état d'arrêter la marche des François, de repouſſer la flotte des Turcs, & de contenir les Siennois. Côme, profitant habilement de la conjoncture, prêta deux cens mille écus d'or à l'Empereur, & fit demander la Souveraineté de Piombino. Pour ne pas s'expoſer à un ſecond affront, il avoit eu l'art d'engager Jacques Appiani à conſentir que l'Empereur la lui remît. Rien alors ne s'oppoſant plus à ſes deſirs, Charles fut charmé de trouver cette occaſion de s'acquitter envers le Duc. Il donna ordre que la ville lui fût livrée avec ſes dépendances, à condition néanmoins que Sa Majeſté Impériale ou ſes héritiers ſeroient toujours maîtres de racheter toutes ces Places en lui rembourſant les ſommes prêtées & l'argent qu'il avoit employé & emploieroit par la ſuite à les fortifier & à les défendre. Côme, maître de Piombino & de ſon territoire, continua les fortifications de l'iſle d'Elbe, & mit en peu de tems cette côte à l'abri des entrepriſes de la flotte Ottomane.

Révolte de Sienne contre l'Empereur.

Sienne ne pouvoit plus ſupporter la dureté de Mendoſe & l'inſolence de la garniſon Eſpagnole. Au moins ce fut-là le prétexte qu'elle prit pour ſecouer le joug de l'Empereur, à la faveur des démêlés de ce Monarque avec le Roi de France. La conjuration éclata: les bannis ſe préſenterent devant les portes de la ville qui leur furent ouvertes: les Siennois prirent les armes, & obligerent les Eſpagnols, de ſe retirer dans la citadelle où ils les aſſiégerent. Mendoſe demande du ſecours à Côme. Le Duc lui envoye trois mille hommes d'infanterie & trois cens cavaliers. Les Siennois, inſtruits de l'approche des Troupes Florentines, tâchent de ſe rendre Côme favorable. Ils lui font ſavoir que la dureté du joug les a portés à le ſecouer, que ce n'eſt point contre l'Empereur qu'ils ont pris les armes, mais uniquement pour défendre leurs biens & leur vie contre l'oppreſſion de Mendoſe, & les inſultes criantes des ſoldats Eſpagnols; qu'ils ſont réſolus d'avoir toujours le même reſpect & la même ſoumiſſion pour Sa Majeſté Impériale, & qu'ainſi ils le prient de les protéger, au lieu de ſe joindre à ſon ennemi pour achever de les accabler.

Négociation.

Si Côme avoit fait marcher des Troupes contre Sienne, c'étoit pour faire ſa Cour à l'Empereur. D'ailleurs il étoit peu ſatisfait de Mendoſe dont il ne croioit pas avoir été ſervi avec aſſez de zele dans l'affaire de Piombino, quoiqu'il eût payé fort cher ſes bons offices. Il promit donc aux Siennois de prendre leurs intérêts à cœur, pourvu qu'ils ne cherchaſſent pas à ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'ils devoient à l'Empereur. Voulant auſſi ménager ce Monarque, il ſe montroit diſpoſé à ſécourir les Eſpagnols qui étoient dans la citadelle, ſi les Siennois ne vouloient pas entrer en accommodement. Ils étoient fiers & obſtinés parce qu'ils ſavoient que la citadelle manquoit de proviſions de bouche. Ils entrerent pourtant en négociation, diſant qu'il n'y avoit que leur attachement extrême pour l'Empereur, leur eſtime pour Côme, & l'amour de la tranquillité qui puſſent les porter à une telle condeſcendance de leur part, après les traitemens indignes qu'ils avoient reçus. Ils convinrent de donner des ôtages au Duc de Florence juſqu'à ce que Charles-Quint leur eût preſcrit de juſtes conditions. Sur ces entrefaites, le Roi de France leur envoya un Officier de réputation avec des Troupes, & leur promit ſa protection. Ils les reçurent dans leur ville, firent

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

dire à Côme, qu'ils étoient résolus de maintenir leur liberté, & le prierent de vouloir bien les aider dans une si juste entreprise.

Côme ne voyoit pas moyen de réduire les Siennois; ne voulant point aussi paroître abandonner le parti de l'Empereur, il n'osoit se retirer tant que les Espagnols seroient assiégés dans la citadelle; & en restant il s'exposoit à voir incessamment les Troupes Françoises dans ses Etats. Il prit le parti que la prudence lui dictoit, persuadé que les Siennois n'avoient d'autre but que de se rendre libres, & qu'ils consentiroient à laisser sortir les Espagnols, lesquels se trouvant sans secours ne demanderoient pas mieux que de se retirer, au lieu de courir les risques d'un siege qu'ils n'étoient pas en état de soutenir. Il dressa des articles de capitulation qu'il proposa aux deux parties. Les Siennois y firent quelques changemens. Enfin il fut convenu

Capitulation.

„ Qu'Otto de Montauto sortiroit de la citadelle avec la garnison Espagnole & tout le bagage: Que la citadelle seroit rasée: Que Côme retireroit ses Troupes du Siennois, & que ces conditions étant remplies, les habitans de Sienne congédieroient les Troupes étrangeres: Que la République demeureroit toujours fidele & attachée à l'Empire, qu'elle ne nuiroit point aux Etats alliés de l'Empire, qu'elle ne permettroit point qu'on fît des levées dans son territoire contre l'Empire ou ses Alliés, qu'elle ne recevroit dans ses ports aucun ennemi de l'Empire: Qu'elle conserveroit les droits de son ancienne liberté, qu'elle ne fourniroit rien pour rembourser les frais de la construction de la citadelle ou ceux de la derniere guerre; & qu'en faveur de l'affection que Côme avoit pour les Siennois, il prieroit l'Empereur de souscrire à cette derniere condition". On remarquera que les Siennois avoient voulu que l'on substituât dans ce traité le nom de l'Empire à celui de l'Empereur dans l'espérance d'obtenir plus aisément l'approbation du corps de l'Empire, que de l'Empereur. Malgré la conclusion de cet accommodement, & même l'exécution de quelques-uns des articles, les Espagnols resterent dans Orbitello qu'ils ne voulurent jamais évacuer. Les Troupes Françoises saisirent ce prétexte pour rester dans le pays de Sienne. Le Duc de son côté crut devoir se tenir sur ses gardes & fortifier les frontieres de ses Etats (*a*).

Côme est sollicité de se rendre médiateur.

Cependant le Roi de France envoya le Cardinal de Ferrare à Sienne, avec ordre de faire tout ce qu'il pourroit pour engager le Duc de Florence à se rendre médiateur. Côme n'avoit garde de se charger d'une commission si dangereuse. Henri II commençoit à se faire craindre en Italie. Il étoit de l'intérêt d'un aussi petit Prince que Côme de conserver son amitié, sans perdre celle de Charles V. Le Duc se contenta de donner des réponses vagues & équivoques témoignant la meilleure volonté du monde, & ne s'engageant à rien.

Il entre dans le parti de l'Empereur. 1553.

Tandis que le Roi de France faisoit la guerre à Charles en Italie, celui-ci étoit occupé au Siege de Metz: ce qui ne l'empêcha pas de faire marcher Pierre de Tolede contre les Siennois. Justement irrité qu'ils eussent osé entrer dans le parti de la France, il résolut de réduire ces rebelles, & de chasser les François de leur territoire. Côme fut sollicité de fournir des

(*a*) Introduction à l'Histoire de l'Univers &c. *Tome II. Liv. II. Chap. IV.*

Troupes à l'Empereur, & il ne put s'en dispenser, quelqu'envie qu'il eût de rester neutre. Il lui importoit que les Siennois conservassent leur liberté, fussent Alliés du Roi de France, & restassent amis de l'Empereur. C'eut été un grand coup de politique, s'il eût pu éviter le voisinage de ces Monarques trop puissans pour lui. Il pressa le Pape de leur envoyer des Légats pour leur offrir sa médiation. Jules III. se rendit à ses instances; mais au lieu de proposer le plan du Duc de Florence, comme il cherchoit lui-même la Souveraineté de Sienne, il fit d'autres propositions que les Siennois, les Ministres de France, & les Généraux de l'Empereur rejetterent unanimement, parce qu'ils pressentirent ses vues. Ainsi les hostilités continuerent de part & d'autre; & Pierre de Tolede étant mort au mois de Fevrier de l'an 1553. Don Garcie son fils, qui lui succéda dans la charge de Vice-Roi de Naples, prit aussi le commandement de l'armée avec Vitelli, Général dont nous avons parlé plusieurs fois.

Sa prudence & sa politique. Alliances.

Mais l'arrivée de l'armée navale des Turcs qui se montra sur les côtes de Naples, obligea le Vice-Roi & les Impériaux d'abandonner le territoire de Sienne pour porter leurs forces dans ce Royaume. C'étoit une fâcheuse conjoncture pour Côme. Il se trouvoit exposé seul à tous les efforts des François, sans espoir de tirer aucun secours d'Espagne ni de Naples. Sa politique & sa prudence, le tirerent d'un si mauvais pas. Il commença par mettre le Pape dans ses intérêts, en mariant une de ses filles à Fabien neveu de Jules: alliance qui ne flattoit peut-être pas beaucoup l'ambition de Côme, mais que la nécessité des circonstances rendoit nécessaire. Le Duc de Florence obtenoit par-là plusieurs mille hommes dont le Pape donna le commandement à Fabien pour soutenir son beau-pere contre les forces des François. Dans le tems que Côme conclut ce mariage, il fiança Isabelle, une autre de ses filles, à Paul Jourdain, Chef de la maison des Ursins, Alliée à la famille des Colonne par la sœur de Paul Jourdain, qui en avoit épousé le Chef.

Henri II. Déclare la guerre au Duc de Florence.

Ces alliances mirent le Duc de Florence en état de faire tête aux François. Il porta ses vues plus loin. Non content de les tenir en échec & de les empêcher de pousser leurs conquêtes, il s'occupa sérieusement des moyens de les chasser entiérement de l'Etat de Sienne. Il excitoit ainsi le Roi de France à lui déclarer ouvertement la guerre: il s'y attendoit & s'y préparoit. Il fit une nouvelle convention avec l'Empereur pour en obtenir quelques Troupes, & en garnir toutes les frontieres. Henri, informé des démarches de Côme, lui déclara la guerre; & envoya contre lui Pierre Strozzi, l'implacable ennemi des Medicis, pour faire connoître au Duc jusqu'à quel point il étoit irrité contre lui. Côme n'en fut que plus animé à soutenir une démarche qui devoit paroître téméraire. Il étoit flatté de la gloire de résister à un si grand Monarque; & il auroit rougi de montrer moins d'ardeur, ayant en tête un Général qu'il avoit battu plusieurs fois. Les Siennois commencerent à craindre. En vain ils se mirent en devoir de conjurer l'orage qui les menaçoit. Côme ne voulut écouter aucunes propositions. Il méditoit de vastes projets. La maniere dont il s'étoit rendu maître de la Souveraineté de Piombino, lui persuadoit qu'il n'étoit pas impossible

d'y joindre l'Etat de Sienne. Cette idée exaltoit son ambition & son courage.

Il laissa murir son dessein dans le secret; joignant la prudence à l'activité, il prit, sans affectation, toutes les mesures nécessaires pour le faire réussir. Ses Troupes furent distribuées dans les environs de Sienne, avec ordre de joindre le Marquis de Marignan, afin de surprendre la capitale, après qu'on se seroit emparé des postes voisins. Tout étoit disposé. Le Marquis sort de Florence à la fin de Janvier de l'an 1554, à la tête de deux mille quatre cens hommes, avec quelques pieces de campagne, des échelles & d'autres munitions. Il fait toute la diligence possible, mais les mauvais chemins retardant sa marche, il envoie trois cens hommes en avant, qui s'emparent d'un fort que les François avoient bâti auprès de la ville, pour en empêcher les approches.

Côme fait la guerre aux Siennois. 1554.

Tandis que les Troupes de Côme sont en mouvement, ce Prince envoie un manifeste au Sénat de Venise, aux Ducs de Ferrare & de Mantoue, & à la République de Lucques. Il y expose les raisons qui le portent à faire la guerre aux Siennois; il se plaint qu'au mépris du traité fait avec l'Empereur, ils se sont mis sous la protection du Roi de France, & n'ont pas voulu congédier les Troupes étrangeres, quoiqu'ils s'y fussent engagés: il ajoute que les François ne semblent avoir pris les intérêts des habitans de Sienne que pour s'établir en Italie, & subjuguer tout le pays, s'ils le peuvent; que Henri lui a déclaré la guerre, afin de le dépouiller de ses Etats, & de commencer par là des conquêtes qui n'auroient point de bornes, si l'on ne s'opposoit à ses entreprises.

Manifeste qu'il envoie aux Princes d'Italie.

Le Pape étoit disposé à favoriser l'entreprise du Duc de Florence; mais il vouloit le faire sous main, afin de ne se point brouiller avec la France. Côme, plus franc & plus ardent, auroit souhaité que Jules eût interdit l'entrée en Italie aux François, comme à des ennemis communs. Le Pontife, loin de suivre cette impétuosité de caractere, publia qu'il ne donneroit aucuns secours dans cette guerre ni aux uns ni aux autres, quoi qu'il eut intention de fournir des Troupes au Duc.

Siege de la ville de Sienne.

Sienne bâtie sur plusieurs petites collines, fortifiée de bonnes murailles & d'un fossé large & profond, défendue par une forte garnison, & munie de vivres pour près d'un an, n'étoit pas aisée à réduire. Blaise de Montluc y commandoit, résolu de la défendre jusqu'à la derniere extrémité. Le Marquis de Marignan arrivé devant la ville, ne se flatta point de l'emporter d'assaut. Il resta deux mois sans presque rien entreprendre, se contentant de resserrer la Place le plus étroitement qu'il put, d'empêcher les assiégés de faire aucune sortie, de leur ôter toute espece de communication avec le dehors, & en même tems de tenir en respect la petite armée de Pierre Strozzi qui auroit volontiers engagé une action, s'il eût eu assez de forces pour cela. Il coupa aussi tous les canaux qui conduisoient les eaux de la montagne de Camollia dans la ville, de sorte que l'eau y manqua bientôt. L'arrivée des Troupes Allemandes & Espagnoles le mit en état de s'emparer de plusieurs petits postes, qu'il avoit laissés tranquilles jusqu'alors, pour s'en rendre maître avec plus d'avantage & presque sans perdre

un ſeul homme, comme il le fit avec un ſuccès complet. Le Duc de Florence trouvoit cette maniere d'aſſiéger une ville trop lente au gré de ſon impatience; il preſſoit le Marquis d'agir plus vivement, à quoi ce Général lui répondit qu'ayant derriere lui les François, il valoit mieux retarder l'aſſaut, que de s'expoſer à être repouſſé avec perte, & enſuite attaqué avec deſavantage; qu'il étoit ſûr qu'il n'entroit aucun convoi dans la Place, que l'eau y manquoit, & qu'avec un peu de perſévérance on forceroit les Siennois à ſe rendre.

Diverſion que fait Pierre Strozzi.

Le Marquis de Marignan avoit d'autant plus de raiſon de ménager ſes Troupes, que Pierre Strozzi faiſoit de nouvelles levées, ramaſſoit de tous côtés autant de ſoldats qu'il pouvoit, & recevoit de France des ſecours aſſez conſidérables. Cependant trop foible encore pour riſquer un combat, il entra dans le Florentin, & fit le ſiege de pluſieurs Places qu'il emporta. Son deſſein étoit de faire une diverſion, & de forcer le Général Florentin à s'éloigner de Sienne. Il y réuſſit. Le Marquis de Marignan eut ordre de pourſuivre Strozzi & de lui livrer bataille. Celui-ci l'évita habilement dans la crainte de ne pouvoir lui réſiſter, & le manque de vivres l'obligea de ſe retirer du Florentin.

Suite du ſiege.

Le Marquis de Marignan retourna en diligence au ſiege de Sienne. Les ennemis avoient repris pluſieurs poſtes dans ſon abſence: il les leur enleva; & prit lui-même ſes quartiers dans un poſte très-avantageux devant une des portes de la ville. Il envoya enſuite pluſieurs détachemens faire des courſes dans les environs, & ſe ſaiſir de pluſieurs forts & châteaux, d'où l'ennemi pouvoit l'inquiéter. Malgré ſes précautions & ſon activité, Pierre Strozzi trouva le ſecret de jetter de nouveaux ſecours dans la Place; & les Siennois voyant la lenteur des aſſiégeans, en profitoient pour travailler à de nouvelles fortifications au-dedans des murailles. Le Duc de Florence mécontent de ſon Général qui s'étoit laiſſé ſurprendre, lui donna des ordres précis de pouſſer le ſiege avec plus de vigueur. Mais les aſſiégés firent une ſortie violente, & ayant battu un corps de Florentins, ils forcerent le Marquis à abandonner le poſte qu'il occupoit.

Défaite de Strozzi.

Cet échec ranima le courage des Siennois. Strozzi s'attribua une partie de la gloire de cette eſcarmouche, parce qu'elle avoit été exécutée par les Troupes qu'il avoit fait entrer dans la Place; & dès ce moment ſe vantant de faire lever le ſiege, il ſe crut en état d'attaquer le camp des ennemis. Le Marquis de Marignan le laiſſa approcher, réſolu de réparer ſon honneur, ou de mourir en combattant. L'action s'engagea vivement de part & d'autre. La victoire, long-tems balancée, ſe déclara en faveur du Général Florentin. Les Troupes de Strozzi furent taillées en pieces, & lui-même obligé de prendre la fuite, hors d'état de tenir la campagne. Cette défaite repandit l'allarme dans la ville de Sienne; & ſi le Marquis de Marignan avoit ſeulement fait mine de vouloir donner l'aſſaut auſſi-tôt après le gain de cette bataille, les Siennois conſternés auroient demandé à capituler. Mais au lieu d'attaquer d'abord la Capitale, il s'amuſa devant quelques petites Places qui ne méritoient pas de l'arrêter.

Sienne ſe rend.

Cependant la ſaiſon étoit fort avancée. Côme, impatient de terminer la guerre, preſſa le Marquis de battre la ville. Celui-ci obéit; les batteries

SECTION X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

firent peu d'effet. Le Général fut obligé de les retirer, & de convertir le siege en blocus, malgré les ordres de Côme auquel il promit que la Place se rendroit surement avant la fin de l'hyver. En effet les Siennois étoient pressés par la famine; envain le brave Montluc faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les encourager. Ils supporterent tant qu'ils purent cet état de disette. Enfin le manque absolu de vivre les força de capituler. Ils se rendirent aux conditions suivantes: ,, Que l'Empereur & l'Empire protégeroient

Capitulation.

,, toujours la ville & la République de Sienne: Que les citoyens jouiroient ,, de leur liberté: Qu'on maintiendroit l'ancienne autorité des Magistrats, ,, & qu'on oublieroit tout ce qui s'étoit passé: Que les Siennois seroient ,, rétablis dans leurs biens & dans leurs dignités: Qu'il leur seroit permis, ,, s'ils le jugeoient à propos, de se retirer seuls ou avec leurs familles, & ,, d'aller s'établir où ils voudroient: Que l'Empereur pour la sureté de la ,, ville pourroit y mettre à ses frais & dépens une garnison nombreuse tel- ,, le qu'il la jugeroit convenable, & de quelque nation qu'il voudroit; mais ,, qu'il ne pourroit construire une nouvelle citadelle, ni relever l'ancienne ,, sans le consentement des citoyens: Qu'aussitôt que la garnison Impériale ,, seroit entrée dans la ville, on feroit abattre les fortifications qu'on avoit ,, faites pendant le siege ou auparavant: Que l'Empereur pourroit à son ,, gré régler le Gouvernement, sans néanmoins s'éloigner de l'ordre ob- ,, servé jusques alors dans le partage des montagnes & des quartiers de la ,, ville, & sans toucher à l'autorité, aux privileges, & aux droits des ,, Gouverneurs & des Magistrats tant de la ville que de la campagne: Qu'il ,, seroit permis aux Officiers & aux soldats François & à ceux qui auroient ,, pris leur parti, de sortir avec leurs armes, & leurs équipages de guerre, ,, tambour battant & enseignes déployées. On en excepta les Napolitains, ,, les Milanois & les Florentins qui étoient dans la ville, & que l'Empereur ,, & le Duc de Florence regardoient comme des rebelles & des proscrits".

1555. Ce dernier article fut néanmoins changé. Les Siennois demanderent que les Bannis & tous ceux qui se trouvoient dans leur ville eussent part comme eux à l'amnistie: ce qui leur fut accordé. Ce traité fut conclu le 2 d'Avril 1555.

Sienne abandonnée par une partie de ses habitans.

Sienne, jusqu'alors riche & florissante commença à décheoir de son ancienne splendeur. Une partie des citoyens l'abandonnerent. Trop accoutumés à la liberté pour y renoncer, ils sortirent avec leur famille & leurs biens, comme la capitulation le leur permettoit, & se retirerent à Montalcino. Là, sous la protection du Roi de France, ils établirent une nouvelle République avec un Sénat, & créerent des Magistrats qu'ils envoyerent dans les Places dont ils étoient les maîtres, pour y exercer la justice: foible dédommagement qui ne pouvoit pas longtems leur faire illusion, ni les consoler de la perte de leur patrie & de leur liberté!

Politique de Côme.

Côme avoit espéré que l'Empereur lui donneroit la Souveraineté de Sienne. C'étoit lui qui l'avoit réduite, & il ne s'étoit porté avec tant d'ardeur à cette expédition, que dans l'espoir de la conquérir pour lui-même. Il fut trompé. Charles-Quint la donna à Philippe II. son fils avec la citadelle de Piombino & d'autres Places d'Italie. Côme fut dissimuler, suivant les principes d'une politique qui lui avoit réussi. Loin d'en témoigner aucun mécon-

contentement, il continua à faire tête aux François en Italie. La flotte des Turcs croisoit toujours dans la mer de Toscane. Pour se mettre à l'abri de ses entreprises, il fortifia Piombino & d'autres Places maritimes. L'armée Ottomane ne lui causa pas de longues inquiétudes. Elle fit quelques tentatives pour se mettre en possession de Calvi. Mais cette entreprise ayant échoué, la flotte Turque prit le parti de se retirer.

La prise de Sienne n'empêcha pas les autres villes dépendantes de la République de recevoir les François, malgré les Troupes Florentines restées dans le pays pour contenir les Siennois qui, souffrant impatiemment le joug qu'on venoit de leur imposer, étoient prêts à saisir la premiere occasion favorable de le secouer. Le plus court moyen d'achever de les assujettir, & de les mettre dans l'impuissance de se révolter par la suite eut été de raser toutes les citadelles du pays, excepté celles des villes frontieres qu'il étoit important de conserver. Côme l'eût fait, s'il en eût été le maître. Les oppositions du Sénat qui conservoit encore quelque autorité, lui firent abandonner ce projet. Il voulut aussi inquiéter les Siennois de Montalcino, en ravageant la campagne des environs. Mais, outre qu'ils n'avoient fait ce nouvel établissement qu'en conséquence d'un des articles de la capitulation, les liaisons qu'ils entretenoient avec ceux de Sienne, les mirent en état de réprimer les courses des Troupes Florentines sur leur territoire. Ainsi Côme, ne pouvant leur nuire, fut obligé d'attendre du tems & des circonstances, ce qu'il ne lui étoit pas possible d'obtenir par la force. La politique le servit mieux.

Le Pape Paul IV. recherche l'amitie de Côme.

Jules III. mourut le 23 de Mars 1555, quelle que fut la cause de sa maladie & de sa mort (a). Michel Cervin, Cardinal de Sainte-Croix, lui succéda sous le nom de Marcel II. Ce Pape ne fit que monter sur le trône Pontifical & en descendre. Elu le 30 d'Avril, il fut emporté par une apoplexie le 30 du même mois, & fut remplacé le 23 de Mai, par le Cardinal Jean Pierre Caraffe qui prit le nom de Paul IV. Côme avoit mis Jules III. dans ses intérêts en donnant une de ses filles à son neveu. Les affaires avoient changé de face. Paul IV. rechercha l'amitié du Duc de Florence. Côme reçut ces avances comme il convenoit, se promettant bien de tirer tout le parti possible de cette négociation.

Henri II. avoit conclu une trêve avec l'Empereur le 5 de Février 1556. 1556.
Charles-Quint pensoit dès lors à abdiquer la Couronne Impériale en faveur de Ferdinand son frere, ce qu'il exécuta huit mois après. Philippe II. son fils étoit monté sur le trône d'Espagne. Ce Roi étoit compris dans la trêve à cause des Etats qu'il possédoit en Italie. Paul IV. irrité contre l'Empereur dont il avoit reçu des injures particulieres avant que d'être élevé au Pontificat, excité d'ailleurs par le Cardinal Caraffe son neveu, ennemi mortel des Impériaux & des Espagnols, fit une ligue secrete avec Henri II, détermina ce Monarque à rompre la trêve avec l'Empereur & le Roi Philippe, & résolut de conquérir le Royaume de Naples. Il sentoit combien il lui importoit d'engager le Duc de Florence dans ses intérêts, & de le détacher du parti du Roi d'Espagne auquel il sembloit fort affectionné. Côme

(a) Voyez notre Histoire Universelle, Tome XXXII. page 469.

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

1557. *Sienne cédée au Duc de Florence.*

feignit de prêter l'oreille aux propositions du Pape, sans cependant s'avancer en aucun point. Il fit même transpirer cette négociation à la Cour de Philippe, de maniere à lui donner des ombrages, & en même tems à lui faire espérer qu'il pouvoit en empêcher l'effet par une autre négociation. Le manege du Duc lui réussit. Le Roi d'Espagne chercha à se l'attacher à quelque prix que ce fût; il avoit besoin de ses Troupes & de son argent pour soutenir la guerre en Italie contre le Pape & les François. Côme de Medicis se prévalut des avances que le Pape lui avoit faites, & des offres avantageuses que Sa Sainteté le pressoit d'accepter, pour s'autoriser à faire des demandes encore plus hautes à Philippe II. Il demandoit la Souveraineté de tout le Siennois, la restitution de la citadelle de Piombino, que Charles-Quint s'étoit réservée par le traité conclu en 1552, & qu'il avoit donnée depuis à Philippe, & de plus la ville de Plaisance. Le Roi d'Espagne trouvoit ces demandes excessives. Le Cardinal de Burgos, son Ministre, ne vouloit pas y entendre. Côme, persuadé qu'on avoit besoin de lui dans les conjonctures actuelles, offroit beaucoup d'argent, & ne vouloit rien relâcher de ses prétentions. La négociation traîna en longueur. Le Duc excepta quelques Places, & le traité de cession fut conclu. Le Roi d'Espagne cédoit à Côme la Souveraineté de Sienne, & Plaisance, à condition que le Duc & ses enfans recevroient & tiendroient en fief de Philippe le Siennois, de la maniere qu'il l'avoit reçu de l'Empereur son pere, à l'exception de Porto Ercole, Telamone, la montagne de l'Argentiere (*a*) & la citadelle de Piombino que Philippe se réservoit. Celui-ci s'engageoit encore à obliger les Siennois de gré ou de force à se soumettre à la domination de Côme. Le Duc de Florence promettoit de son côté de ne jamais répéter en quelque tems ou sous quelque prétexte que ce pût être, aucune des sommes qu'il avoit prêtées à Charles-Quint & à Philippe, lesquelles étoient réputées pleinement remboursées par la présente cession, ainsi que toutes les dépenses qu'il avoit faites pour les secourir dans les guerres d'Italie jusqu'à ce jour. Il reconnoissoit être suffisamment dédommagé de tous les dégats que ses Peuples & ses Etats avoient soufferts par le séjour & les courses des Troupes tant de l'Empereur que du Roi de France; il s'engageoit à fournir à Philippe des secours d'hommes, de munitions & d'argent pour la défense de ses Etats d'Italie suivant l'exigence des cas, & selon qu'il en seroit convenu entre eux à l'amiable. Le Cardinal de Burgos s'étoit opposé tant qu'il avoit pu à la conclusion de ce traité. Il en retarda encore l'exécution aussi long-tems qu'il lui fut possible. Enfin la garnison Espagnole sortit de Sienne le 19 de Juillet 1557, & les Troupes Florentines en prirent possession, ainsi que des autres villes de la République, au nom du Duc de Florence, qui, par ce moyen, devint un des plus puissans Princes de l'Italie.

Débordement de l'Arno.

La ville de Florence courut de grands risques cette même année par un débordement extraordinaire des eaux de l'Arno. Ce fleuve, qui a environ soixante & dix toises de largeur, est sujet à sortir de son lit; mais cette fois-là l'innondation fut si considérable & si longue qu'elle causa de grands

(*a*) Monte Argentaro.

dommages à Florence. Un des ponts fut emporté avec quantité de bâtimens : ce qui fit périr une infinité de perſonnes. Chacun fut obligé de ſe retirer précipitamment dans le haut des maiſons, & l'on portoit en bateau des vivres que l'on diſtribuoit par les fenêtres des premiers étages à ceux qui y demeuroient. Les eaux ſéjournerent pluſieurs jours dans la ville, & la perte qu'elle cauſerent aux habitans, tant par les édifices détruits que par les effets qu'elles emporterent ou endommagerent, fut ineſtimable. Une inſcription placée à douze pieds de haut, au deſſus de la porte d'une maiſon marque encore aujourd'hui juſqu'à quelle hauteur les eaux s'éleverent (*). Côme ſignala dans cette occaſion ſa généroſité & ſon caractere compatiſſant. Quantité de familles ruinées par cet accident, trouverent dans lui un pere qui leur fournit les moyens de réparer leurs pertes.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.

Le pont fut reconſtruit aux frais du Duc ſur les deſſeins de l'Ammannati. C'eſt celui que l'on nomme le pont de la Trinité, l'un des plus beaux qui aient jamais été faits. Il a 178 braſſes ou 319 pieds de longueur ; il eſt composé de trois grands arcs dont celui du milieu a 50 braſſes ou 90 pieds d'ouverture & 15 pieds de fleche. Ces arcs ſurbaiſſés ont beaucoup de grace, & ils ont l'avantage de donner à la riviere un écoulement plus facile dans les crues d'eau. Ce pont eſt d'une légéreté & d'une hardieſſe qui étonnent : on n'y laiſſe point paſſer de chariots, de peur de trop l'ébranler. Il eſt alligné ſur une belle & grande rue qui conduit au Palais du Duc ; & orné de quatre ſtatues repréſentant les quatre ſaiſons de l'année. Ainſi ce Prince magnifique faiſoit ſervir les malheurs de Florence à l'embelliſſement de cette ville.

1558. Le Duc & la Ducheſſe font empoiſonner Marie leur fille.

L'aggrandiſſement rapide de Côme cauſoit de la crainte à ſes voiſins, & de la jalouſie à Philippe même. Ils redoutoient ſon ambition & ſes richeſſes. Mais la proſpérité de ce Prince fut troublée vers ce tems-là par quelques chagrins domeſtiques dont je vais parler ſur la foi des Manuſcrits. Nous avons vu que le Duc de Florence avoit marié deux de ſes filles. Il en avoit encore deux autres, Marie & Lucrece. Elles étoient belles toutes les quatre, mais Marie la plus jeune méritoit la pomme. Il y avoit à la Cour un jeune Page, fils de Malateſta de Rimini, pour qui elle prit de l'inclination : elle n'avoit alors que ſeize ans. Un vieux Eſpagnol, nommé Mediam, & prépoſé à la garde de ſon appartement la trouva un matin avec le Page, ayant le bras paſſé autour de ſon cou, & le Page dans une ſemblable attitude. Il en fit le rapport au Duc & à la Ducheſſe qui, prenant cette familiarité au criminel, & craignant les ſuites d'une paſſion que la réſiſtance ne fait ordinairement qu'accroître, firent empoiſonner la jeune Princeſſe. Le Page fut mis en priſon où il reſta douze ou quinze ans ; & ayant trouvé le moyen de s'échaper, il fut pourſuivi & tué dans l'iſle de Candie, où ſon pere commandoit pour les Venitiens (*a*).

Mort de Lucrece de Medicis mariée au Duc de Ferrare.

Le ſort de Lucrece ne fut pas plus heureux. Sa conduite avoit été beau-

(*a*) Voyage d'un François en Italie, Tome II.

(*) L'inſcription Italienne eſt conçue en ces termes : *A. D. M. D. LVII. XIII. Settembre. arrivo l'acqua d'Arno a queſta altezza.*

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

coup plus criminelle, s'il en faut croire les anecdotes qui difent qu'elle s'étoit laiffé féduire par Côme fon pere. On raconte même à cette occafion que le célebre Peintre George Vafari, travaillant à peindre les murailles d'une des Salles du vieux palais, vit le Duc avec Lucrece, & qu'il eut affez de préfence d'efprit pour contrefaire l'homme endormi, afin d'éviter par cette feinte les rifques qu'il auroit courus fi Côme eût cru avoir été apperçu. Quelques-uns ont même avancé que Lucrece avoit eu un fils de fon commerce avec fon pere, quoique d'autres le donnent avec plus de vraifemblance à une maîtreffe de ce Prince. Quoi qu'il en foit, cette Princeffe fut mariée à Alphonfe Duc de Ferrare qui, n'étant pas content de fa conduite, la fit mourir. Côme fut très-fenfible à cette perte, & fi outré de colere contre Alphonfe qu'il refufa de lui payer le refte de la dot. Le Duc de Ferrare s'en plaignit à l'Empereur. Ce Monarque ne voulut pas prononcer contre un pere affez malheureux d'avoir perdu fa fille par un accident de cette efpece (*).

1559. *Les Siennois font forcés de fe foumettre à Côme.*

Cet événement mit une grande inimitié entre les deux Ducs. Les Siennois voulurent en profiter pour fecouer le joug. Ils avoient perdu l'efpérance dont ils s'étoient toujours flattés de recouvrer leur liberté par la protection & les armes du Roi de France. Corneille Bentivoglio leur fuggéra de fe donner au Duc de Ferrare ; & la haine qu'ils avoient pour Côme leur fit embraffer ce parti. Alphonfe accepta leurs offres avec une fecrette fatisfaction, autant par efprit de vengeance contre le Duc de Florence, que pour l'avantage qu'il en pouvoit retirer. Il fe rendit en France, dans l'efpoir de faire réuffir ce projet par le moyen des Princes de la maifon de Guife. Il fe flattoit encore d'être favorifé par le Confeil d'Efpagne qui avoit abandonné à regret l'Etat & les habitans de Sienne. Côme d'ailleurs étoit craint & jaloufé. Tous les Princes d'Italie auroient vu avec plaifir la diminution de fa puiffance. Le Duc de Florence inftruit des démarches d'Alphonfe, preffa Philippe II. de fe joindre à lui pour forcer les Siennois à fe foumettre aux articles du dernier traité, comme il s'y étoit engagé. Les rivaux de Côme agiffoient vivement auprès du même Roi pour lui faire prendre une réfolution contraire. Son confeil l'en follicitoit avec inftance, alléguant pour prétexte l'averfion infurmontable des Siennois pour le Duc de Florence. Philippe fe feroit volontiers rendu à leurs follicitations. Il fe repentoit d'avoir fait Côme fi grand & fi puiffant. Mais fon honneur lui faifoit la loi. Sa parole donnée ne lui permettoit plus de délibérer. Il envoya ordre au Gouverneur du Milanez de joindre fes forces aux Troupes Florentines pour réduire les Siennois. Ces Républicains obftinés s'adrefferent encore au Pape, fuppliant Sa Sainteté de prendre leurs intérêts contre celui qui cherchoit à les opprimer, fans qu'ils lui euffent donné aucun fujet de mécontentement. Paul IV. venoit de difgracier les Caraffes, fes neveux, pour l'avoir excité à une guerre defavantageufe dont il s'étoit débaraffé avec peine par une paix honteufe, & n'avoit point envie de rallumer le flambeau de la difcorde. Devenu dévot, il avoit formé le pieux deffein de fe livrer

(*) Voyez le Voyage d'un François en Italie par Mr. de la Lande, *Tome II. Chap. IX.*

tout entier aux affaires de la Sainte Inquisition (*). Les Siennois ainsi abandonnés ne perdirent pas tout-à-fait courage. Ils firent de nouvelles tentatives auprès du Roi de France. Elles furent infructueuses: Henri II. venoit de conclure une trêve avec l'Empereur, & pour montrer combien il desiroit la paix, il donna ordre à ses Troupes d'évacuer toute la Toscane & tout le pays de Sienne. La retraite des François sembloit ôter toute espece de ressource aux Siennois. Cependant la mort tragique de Henri II., & celle du Pape qui la suivit de près releverent pour un moment leurs espérances. Ils s'imaginerent que leurs successeurs seroient plus favorables à la justice de leur cause. Mais le Duc de Florence ne leur laissa pas le tems d'en faire l'épreuve. Ne pouvant rien obtenir par la voie de la négociation, il eut recours aux armes, & donna ordre à Vitelli au nom du Roi d'Espagne de marcher contre les Siennois. Ceux-ci trop foibles pour résister, prirent le parti de la soumission. Le 4 du mois d'Août de l'an 1559, ils reconnurent le Duc de Florence pour leur Souverain, & lui prêterent le serment de fidélité, de la maniere & dans les termes qu'il prescrivit, tant pour Montalcino & ceux qui s'y étoient retirés, que pour les autres Places qui dépendoient du territoire de Sienne, & que Philippe II. avoit cédées à ce Prince (†).

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Conjuration découverte.

Tandis que Côme de Medicis étendoit au dehors sa gloire & sa puissance, Pandolfe Pucci, son plus intime favori, tramoit contre lui à Rome par ses émissaires, & dans Florence par lui-même. Cet illustre Sénateur, d'une famille distinguée dans le pays, ne pouvoit oublier l'injustice & l'affront qu'il croyoit avoir reçu du Duc qui l'avoit fait mettre en prison sur un soupçon assez léger; & quoique le Prince, ayant reconnu bientôt son innocence, l'eût fait relâcher d'une maniere honorable, & n'eût rien négligé pour effacer à force de bienfaits, ce trait de sévérité, Pucci en conservoit toujours un ressentiment vif & amer. Excité par ces proches, & d'autres Florentins du premier rang qu'animoit l'ancienne haine contre les Medicis, dont le levain fermentoit encore dans les esprits, il conspira contre la vie de Côme, fit part de son projet aux Exilés de Florence, tant à Rome qu'à Venise & forma ainsi une conjuration dont il étoit le Chef. Pendant qu'ils s'occupoient des moyens d'exécuter leur attentat, la conjuration fut découverte. Il y avoit trop de gens dans le secret, pour qu'il ne transpirât pas. Laurent n'auroit point assassiné le Duc Alexandre, s'il eût confié son dessein, même à ses meilleurs amis. Pucci se perdit par son imprudence. Il fut arrêté avec les principaux complices. Ils ne tarderent pas à subir le juste châtiment de leur crime, & ils furent punis de mort. Les loix de l'Etat permettoient au Prince de confisquer leurs biens à son profit; cette confiscation fut énoncée dans la sentence de mort portée contre les conjurés. Côme ne voulut point en profiter, il les rendit à leurs enfans, & y ajouta la permission de les vendre, supposé qu'ils voulussent s'expatrier.

1560. Vanité du Pape Pie IV. favorable à la maison de Medicis.

Après la mort de Paul IV. le Cardinal Noël Jean-Ange Medici ou Me-

(*) Histoire du Concile de Trente par Fra Paolo, *Liv. V.* De Thou, Histoire Universelle, Liv. XXII.

(†) De Thou, à l'endroit cité.

SECTION X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765

dichino, monta sur le trône Pontifical le 6 de Janvier 1560, sous le nom de Pie IV. A son avénement, ce nouveau Pape prit le nom & les armes de la maison de Medicis, comme s'il eût voulu faire croire qu'il en étoit réellement, quoique sa famille, issue du Milanez, fût très-bien connue. Il étoit frere puîné du Marquis de Marignan dont nous venons de parler, & avoit beaucoup de neveux qu'il combla de biens & d'honneurs (*). La vanité de Pie IV. fut très-avantageuse à Côme; on eut dit qu'il avoit dessein de persuader à ce Prince qu'il étoit son parent, tant il lui montra d'attachement & d'affection dans toutes les occasions. Il commença par lui rendre la nomination à l'Archevêché de Pise que Paul III. lui avoit ôtée. Dès la premiere création de Cardinaux qu'il fit au commencement de son Pontificat, il donna le chapeau à Jean, fils de Côme, qui n'avoit pas encore dix-sept ans accomplis. Il avoit de bien plus vastes projets pour l'élévation de cette maison. Il forma le dessein de marier François fils aîné du Duc, avec la sœur de Philippe Roi d'Espagne, qui étoit veuve du Prince de Portugal. Pour rendre Côme digne en quelque façon de cet honneur, il proposa de lui donner le titre de Roi de Toscane, avec les droits & les honneurs dus à la dignité Royale. Ces propositions, loin d'etre goûtées, exciterent la haine & la jalousie des autres Princes d'Italie, & lui attirerent meme l'indignation du Roi d'Espagne (†). L'ambition de Côme flattée par les vues du Pape, s'y prêtoit avec complaisance, quel qu'en dût être l'effet.

Côme recouvre Soana.

Le Comte Ursini etoit en possession de Soana. Le Duc de Florence réclamoit cette ville, comme faisant partie du territoire de Sienne, & prétendoit qu'elle devoit lui être rendue suivant la teneur des traités. Ursini refusoit de la rendre. Côme envoya des Troupes pour s'en emparer de force. Les ministres de France & de l'Empereur, qui étoient à Rome, engagerent le Pape à se rendre médiateur entre eux, pour mettre fin a ces hostilités. La médiation de Pie IV. fut acceptée de part & d'autre, & la ville remise entre ses mains. Le Pontife décida en faveur du Duc de Florence, & lui livra en conséquence la ville de Soana (§).

Institution de l'Ordre de S. Etienne. 1561.

Dans ce tems-là divers Corsaires, établis sur la côte de Barbarie, infestoient les rivages de l'Italie. Côme pour garantir de leurs courses le territoire de la Toscane, équippa une flotte, & créa un Ordre de Chevalerie dont l'institution avoit beaucoup de rapport à celle des Chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Le principal objet de cet établissement etoit de combattre les pirates, & de defendre contre leurs incursions les côtes de la Toscane.

(*) A la considération de ce Pontife, Côme I reconnut les Medicis de Milan pour ses parens, & sortis d'une même famille que la sienne. Ceux-ci fournirent alors une généalogie qui les faisoit descendre de Chrissime dernier fils de Philippe de Medicis, tige de toute la maison de Florence. (*Voyez ci devant la genealogie de la maison de Medicis dans la Preface de ce Volume*) Erycius Puteanus fut descendre Jean Jacques Marquis de Marignan, de la famille des Medicis. Ce qu'il y a de certain c'est que le pere du Pape Pie IV. étoit admodiateur des Fermes Ducales à Milan, & que jusqu'alors les Medici ou Medequin n'avoient pas porté les armes de Medicis.

(†) Introduction à l'Histoire moderne, générale & politique de l'Europe, &c. Tome II. p. 326.

(§) Là-même. De Thou, à l'endroit cité.

Le Duc donna à cet Ordre le nom de St. Etienne Pape, en mémoire de la victoire remportée à Marciano dans l'Etat de Sienne, le 2 d'Août 1554, jour où l'on célebre la fête de ce Pontife. Il leur donna une Eglise, & un Palais dans la ville de Pise tant pour le Grand Prieur de l'Ordre qui est obligé d'y faire sa résidence, que pour les Chevaliers profès. On voit aujourd'hui dans l'Eglise une grande quantité d'étendarts & d'autres dépouilles prises sur les Turcs, & sur la porte du Palais six bustes des Grands-maîtres à commencer par Côme I. car le Duc se réserva la grande maîtrise de l'Ordre pour lui & pour ses successeurs. La Noblesse Florentine s'y enrolla avec empressement, & cet Ordre s'est rendu fort célebre dans tout le pays. Philippe II. eut lieu de s'applaudir de cette institution qui protégeoit toutes les Places maritimes comprises sous le nom de *Stato de gli Presidii*.

Statuts de l'Ordre.

Il y a dans cet Ordre des Chevaliers de grace, des Chevaliers de justice, & des Chevaliers par droit de Commanderie. Les Chevaliers de grace sont ceux que l'on reçoit sur la présentation du Grand-maître, & qui ne sont pas astraints à faire aucune preuve de noblesse. Le génie bienfaisant de Côme le porta à s'attribuer le droit de présenter des Chevaliers, & même de donner des Commanderies qu'il fonda à ce dessein, pour avoir occasion de récompenser le mérite, qu'on doit regarder comme la noblesse la plus glorieuse. Les Chevaliers de justice font preuve de quatre quartiers de noblesse francs, c'est-à-dire que leur pere, leurs aïeul, bisaïeul & trisaïeul doivent avoir été nobles, ou possédé des charges nobles; ils doivent faire les mêmes preuves du côté maternel (*). Ceux qui fondent des Commanderies pour l'Ordre, y sont admis, sans autre preuve que le contrat de fondation; & ce sont ceux qu'on appelle Chevaliers par droit de Commanderie; ils peuvent même y conserver le droit d'en disposer en faveur de tous leurs descendans en ligne directe, à condition qu'elle appartiendra ensuite à l'Ordre, ou plutôt au Grand-maître (†).

Les Chevaliers sont obligés de servir pendant trois ans sur les galeres de l'Ordre avant que de pouvoir y être admis, & d'acquérir le droit de parvenir aux dignités & bénéfices de l'Ordre par rang d'ancienneté. Ils ont une solde fixe pendant leurs caravannes, & ils demeurent au Palais à Pise tout le tems qu'ils ne sont point en mer (§). Lorsqu'on procede à la reception d'un Chevalier, on commence par lui faire lire les statuts de l'Ordre

(*) La faveur a souvent dispensé de ces preuves, sur tout sous le dernier regne. On est plus exact aujourd'hui, & le Prince actuellement regnant, qui est le Grand-maître de cet Ordre, n'en dispense plus personne.

(†) Aujourd'hui on a restraint aux Gentilshommes le droit de fonder des Commanderies; & les descendans des fondateurs sont obligés de faire preuve de deux quartiers de noblesse du côté maternel, ou d'augmenter de mille écus la Commanderie fondée par leurs ancêtres, s'ils ne peuvent pas faire cette preuve. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait un grand nombre de Commanderies fondées de cette maniere: ce qui rend l'Ordre très-riche. J'ai vu, dit Mr. de la Lande, des Florentins qui craignoient que le Grand Duc n'acquît dans la suite par ce moyen tous les biens de la Toscane. *Voyage d'un François en Italie*, Tome II p. 490.

(§) Il y a aujourd'hui plus de huit cens Chevaliers de St. Etienne tant en Italie qu'ailleurs, mais il n'y en a pas la moitié peut-être qui s'astreignent à faire les caravannes & autres exercices prescrits par les statuts pour parvenir aux grades & aux bénéfices de l'Ordre.

qu'il promet d'observer: On lui donne ensuite l'habit & les éperons: l'habit est noir, chargé d'une grande Croix rouge à huit pointes: puis on lui passe le cordon, qui est rouge, auquel pend une Croix patée d'or émaillée, avec la figure de Saint Etienne au milieu: enfin on lui lit l'Evangile, il tire son épée qu'il tient nue pendant tout ce tems, & promet d'être toujours prêt à l'employer pour la défense de la Religion; cette lecture finie, le Recipiendaire prononce ses vœux, & va embrasser tous ceux des Chevaliers qui sont présens (*).

Outre le Grand-maître, ou son Lieutenant qui le représente, & tient sa place dans les Chapitres généraux de l'Ordre, les Officiers principaux sont le Grand Connétable, le Grand Prieur, le Grand Chancelier, le Grand Trésorier, & le Grand Conservateur, qui sont continués ou remplacés dans les Chapitres généraux qui se tiennent tous les trois ans, & auxquels tous les Chevaliers sont tenus de se trouver, à moins qu'ils n'en aient une dispense du Grand-maître (†).

1562. *Bulle qui confirme cette institution.*

Côme, ayant créé cet Ordre, en demanda la confirmation au Pape, & le pria de spécifier dans sa Bulle que les Chevaliers ne seroient point obligés au célibat. Pie IV. acquiesça aux demandes du Duc. Le 6 de Juillet 1562, il lui envoya une Bulle, par laquelle il confirmoit l'institution de l'Ordre des Chevaliers de St. Etienne, comme un établissement aussi utile que pieux, & lui accordoit en même tems un grand nombre de privileges, entre autres que les Chevaliers mariés, même ceux qui l'auroient été deux fois, pourroient posséder des pensions sur les bénéfices jusqu'à deux cens ducats, & les transporter à d'autres personnes ecclésiastiques; qu'ils pourroient disposer par testament de tous leurs biens meubles & immeubles, de quelque nature qu'ils fussent, & de quelque maniere qu'ils eussent été acquis, même en faveur des enfans naturels non-légitimés, à la réserve d'un quart qui appartiendroit à l'Ordre (§). Côme nomma Général des galeres de l'Ordre Jules de Medicis, fils naturel du Duc Alexandre, se faisant un devoir agréable de lui témoigner de l'affection dans toutes les occasions, ainsi qu'à Julie sa sœur qu'il dota richement & maria à François Cantelmi des Ducs de Pepoli.

Varchi chargé par le Duc d'écrire l'Histoire de Florence.

Le Duc de Florence avoit établi à Pise le siege de l'Ordre de St. Etienne, pour rendre à cette ville son ancien lustre, & empêcher qu'elle n'a- che-

(*) Voyage d'un François en Italie par Mr. de la Lande, à l'endroit cité. Description Historique & critique de l'Italie par Mr. l'Abbé Richard, *Tome III. p.* 252.

(†) Les Chevaliers de S. Etienne ont un privilege singulier: ils peuvent dans les occasions de querelle & de tumulte, arrêter les querelleurs, en leur disant *per quanto stimate la grazia, del Gran Duca andate eu arresto*, c'est-à-dire „ Pour peu que vous fassiez „ cas des bontés du Grand Duc, allez-vous en aux arrêts". Celui à qui ils parlent ainsi est obligé d'obéir sur le champ. *Voyage d'un François en Italie.*

(§) *Introduction à l'Histoire moderne, &c. à l'endroit cité.* Cet Ordre entretenoit encore sous le dernier Grand Duc deux galeres contre les Barbaresques; mais depuis que Mr. Toussaint procura la paix entre la Toscane & les Barbares, les Chevaliers & leurs galeres sont restés sans emploi. L'Empereur fit dépecer ces bâtimens en 1755; l'Italie y a perdu, car ces galeres étoient utiles à la sureté générale, & la Toscane même pourra bien les regretter. *Là même.*

chevât de se dépeupler. Cette même raison jointe à son amour pour les lettres, l'engagea à fonder l'université de Pise. Il rétablit aussi l'Académie de Florence. On vit alors des savans se rendre dans ces deux villes de toutes les parties de l'Italie, sur l'invitation du Souverain. Varchi, partisan des Strozzi, & conséquemment ennemi des Medicis, avoit quitté Florence sa patrie, à l'élection de Côme, & après avoir été à Venise & à Padoue, il s'étoit fixé à Bologne, où il avoit acquis la réputation d'un des premiers hommes de lettres de l'Italie. Côme le rappella, & lui offrit une pension que Varchi accepta. Il ne s'en tint pas à cette premiere faveur. Varchi sut gagner l'estime & l'amitié du Prince par la simplicité de ses mœurs, l'honnêteté de son caractere, & ce desintéressement vraiment philosophique qui retraçoient l'image de ces anciens philosophes si admirés & si peu imités. Côme le chargea d'écrire l'histoire des derniers troubles de Florence depuis l'année 1527, & pour l'y engager davantage il doubla la pension qu'il lui avoit donnée, lui promit la communication des mémoires & des pieces nécessaires pour une telle entreprise, & lui prescrivit pour toute regle d'être vrai. C'étoit une tâche bien délicate. Son ouvrage, qui a passé à la postérité, sera une preuve éternelle de la franchise & de la sincérité de son ame (*).

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Mort tragique de Don Garcie & du Cardinal Jean de Medicis.

Dans le tems que Côme s'occupoit de l'institution de l'Ordre des Chevaliers de S. Etienne, il fit un voyage à Pise avec sa famille. Les fêtes que le nouvel établissement y occasionna furent troublées par un accident bien fâcheux. Don Garcie & le Cardinal Jean de Medicis, ses deux fils, prirent querelle à la chasse au sujet d'un chevreuil. Des paroles ils en vinrent bientôt aux coups, & le premier tua le Cardinal d'un coup de poignard. Don Garcie rejoignit les chasseurs. Le Prince Jean ne reparoissant point, on craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; on le chercha, & on le trouva baigné dans son sang. Le Duc instruit de cette triste nouvelle ordonna de tenir la chose secrette, & fit apporter pendant la nuit le corps de son fils dans son palais. Don Garcie, qui étoit fort chéri de sa mere, lui avoua son crime. La Duchesse se flattant que le Duc lui pardonneroit aussi bien qu'elle, détermina son fils à s'aller jetter aux pieds de son pere, pour toucher ses entrailles paternelles & en obtenir grace: conduite imprudente! La vue de l'assassin exalta la colere de Côme, & sans l'écouter, ce malheureux pere s'élance sur lui & le perce de son épée, perdant deux fils en un jour. Pour cacher au public cette étrange catastrophe, on fit courir le bruit que les deux Princes étoient morts d'une maladie contagieuse, &

(*) Varchi eut d'autant plus de mérite d'oser dire la vérité, que sa franchise l'exposa à de grands dangers. En voici un exemple. Il avoit déja composé un livre de son Histoire & l'avoit montré à quelques personnes. Un soir s'en retournant chez lui, il fut attaqué par un inconnu qui lui porta plusieurs coups de poignard, & qui l'auroit infailliblement tué, s'il ne se fût garanti, du mieux qu'il put, avec le pan de sa robe: ce qui ne l'empêcha pas d'être blessé dangereusement en plusieurs endroits. Il sut qui l'avoit attaqué, il apprit même qu'il ne s'étoit attiré ce traitement que pour avoir trop dit la vérité; mais il ne voulut jamais le déclarer qu'au Duc, sous le secret & à condition qu'il ne feroit absolument aucune poursuite contre le coupable. Il prit aussi la résolution de ne montrer son travail à personne, & de ne livrer qu'en mourant son Histoire au Prince qui la lui avoit commandée.

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

le Duc leur fit des obféques magnifiques. La Ducheffe conçut un vif chagrin de la mort du Cardinal qu'elle chériffoit jufqu'à l'adoration, à caufe de fon extrême douceur, de la candeur de fon ame, & de la bonté de fes mœurs qui contraftoient avec l'air farouche & emporté de Don Garcie. Elle étoit fujette à un mal d'eftomac qui empira dès ce moment, & la mit au tombeau peu de tems après la mort de fes enfans (*).

1563. *Projets d'élevation.*

Côme époufa l'année fuivante Camille Martelli dont il n'eut qu'une fille qui fut mariée dans la fuite à Céfar d'Eft, parent & héritier d'Alphonfe Duc de Ferrare. Il fongea auffi à marier François fon fils aîné avec la plus jeune des filles de l'Empereur Ferdinand. Il fouhaitoit beaucoup cette alliance, la regardant comme un moyen affuré d'affermir fa puiffance. Cependant le mauvais fuccès du mariage projetté par le Pape en 1560, de ce même Prince avec la fœur de Philippe Roi d'Efpagne, pouvoit lui faire craindre de ne pas obtenir le confentement de l'Empereur pour celui-ci. Mais l'ambition de Côme lui repréfentoit comme facile tout ce qui la flattoit, & fon bonheur joint à fa générofité lui applaniffoient les voyes à bien des chofes qui euffent été impoffibles pour d'autres. Il fe vit difputer la préféance par le Duc de Ferrare à la Cour de l'Empereur, & cette difpute tourna à fon avantage. Chacun ayant allégué les différentes raifons qu'il avoit pour appuyer fes prétentions, Côme eut la gloire de l'emporter fur fon rival. François fon fils eut une même difpute à la Cour de Philippe II avec Alexandre Farnefe fils d'Octave Duc de Parme. Le Roi à la décifion duquel l'affaire fut remife, prononça en faveur d'Alexandre Farnefe. Côme fut encore tourner à fon profit cette décifion qui lui étoit contraire, en formant le projet de fe faire créer Grand Duc de Tofcane, titre qui l'élevant au deffus de tous les Ducs & autres petits Souverains d'Italie, lui donneroit le pas fur eux. Nous verrons bientôt comment il obtint cette faveur.

1564. *Le Duc de Florence remet le Gouvernement de fes Etats à fon fils.*

En 1564, le Duc de Florence équippa une flotte pour joindre à celle que le Roi d'Efpagne envoyoit en Afrique où il avoit deffein de porter la guerre. Il alla lui-même à Pife préfider à l'équippement de fes galeres; car il ne négligeoit aucune des occafions de témoigner fon zele & fon attachement pour les Princes de la maifon d'Autriche; & préparant de loin l'alliance de fon fils avec Jeanne, fille de Ferdinand, il remit avant fon départ le gouvernement de fes Etats entre les mains du Prince François qui n'étoit encore âgé que de vingt-quatre ans: il fe réferva feulement les titres & les honneurs. Il voulut que cette réfignation eut l'apparence & la forme d'une fucceffion certaine & inconteftable qu'il tranfmettoit à fon fils. En conféquence elle fe fit avec beaucoup de pompe & de folemnité, en préfence des Confeillers & du Sénat. Il y eut à ce fujet de grandes fêtes à Florence & dans toutes les villes de fa domination, & l'on en rendit à Dieu des actions de graces publiques. François commença dès lors à gouverner la
1565. Tofcane avant la mort de fon pere, avec les confeils de Barthelemy Concini homme de confiance, & d'une expérience confommée que Côme lui donna pour Miniftre fous le titre de Confeiller (*a*). Dès l'année fuivante

(*a*) Là-même.

(*) De Thou, Hiftoire Univerfelle, *Liv. XXII* Introduction à l'Hiftoire moderne, &c. à l'endroit cité.

le jeune Duc épousa Jeanne d'Autriche. Cette alliance mettoit le comble à la grandeur des Medicis. Côme devoit être dans ce moment un Prince fortuné, si l'ambition, ce monstre qui ne se nourrit que des biens à venir, n'eût pas empoisonné son bonheur, par des souhaits inquiétans.

Section X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

Ce qui doit faire chérir la mémoire de ce Duc, malgré ses vices; ce qui doit nous inspirer de l'indulgence pour ses projets ambitieux, c'est l'usage qu'il fit de sa grandeur & de ses richesses, pour honorer les arts & les artistes. Michel-Ange Buonarotti, le plus grand homme que l'Italie ait donné à la sculpture & à l'architecture, le maître & l'émule de Raphaël pour la peinture: Michel-Ange, dont le ciseau a produit des ouvrages au dessus de tout ce que l'on connoît, par la sublimité de la pensée, la correction du dessein, l'élégance, la légéreté de la main & la belle touche: Michel-Ange dont la peinture est fiere & terrible, les attitudes fortes, les muscles bien prononcés, & dont le coloris ne le cede qu'à celui de Raphaël: Michel-Ange que l'on regardera toujours comme le premier des artistes à cause du bel assemblage de talens qu'on admire dans lui, quoiqu'il ne les possedât pas tous dans le plus éminent degré, mourut à Rome en 1564. Côme lui fit faire de magnifiques obseques dans cette ville, mais il voulut posséder les restes de cet homme célebre. Il en fit enlever secretement le cercueil, & transporter à Florence, où les plus habiles sculpteurs furent employés par ses ordres à lui élever dans l'Eglise de Sainte Croix, le magnifique mausolée que l'on ne peut y contempler sans éprouver un sentiment de vénération pour l'auteur de tant de chefs d'œuvres (*),

Honneurs rendus à la mémoire de Michel-Ange.

(*) Le mausolée de Michel-Ange offre d'abord son buste orné d'une triple couronne avec ces mots d'Horace: *Tergeminis tollit honoribus.* Trois grandes figures représentant la peinture, la sculpture & l'architecture, sont assises au dessous de son Sarcophage dans un état de deuil, & dans des attitudes qui expriment leurs regrets de la perte d'un si grand homme. On a fait entrer dans la décoration de ce monument un petit tableau de sa main, où il a peint le Christ mort, & les saintes femmes au tombeau; la figure de l'architecture est de *Giovanni dell' Opera*; celle de la sculpture est de *Valerio Cioli*, & celle de la peinture, ainsi que son buste sont de *Batista Lorenzi*; la statue de la peinture est celle qui mérite le plus d'attention. Voici l'épitaphe qui est au bas du mausolée.

Michaeli Angelo Bonarotio
E vetustâ Simoniorum familia;
Sculptori, Pictori & Architecto
Famâ omnibus notissimo.
Leonardus Patruo amantiss. & de se
Optime merito, translatis Roma
Ejus ossibus, atque in hoc Templo
Major. Suor.
Conditis cohortante Seren. Cosimo Med.
Magno Etruriæ Duce P. C.
Anno Salut. MDLXX.
Vix. ann. LXXXVIII.

„ A la mémoire de Michel-Ange Buonarotti, de l'ancienne famille des Scimoni, sculpteur, peintre & architecte, connu de tout le monde par la voix de la Renommée. „ Léonard à l'instigation du Sérénissime Prince Côme de Medicis Grand Duc de Toscane, a fait poser ce monument à l'honneur d'un oncle chéri, & à qui il devoit beaucoup, après avoir fait transférer ses os de Rome, & les avoir renfermés dans cette „ sépulture de ses ancêtres en 1570; il a vécu 88 ans ". Voyage d'un François en Italie, *Tome II, Chap. XIV.*

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

Côme créé Grand Duc par le Pape Pie V.

Maximilien avoit remplacé Ferdinand ſon pere ſur le trône Impérial, & le Pape Pie V. avoit ſuccédé à Pie IV. Ils étoient l'un & l'autre dans les intérêts de Côme. Celui-ci chercha à s'en prévaloir pour exécuter ſes projets de grandeur: car on aſſure qu'il aſpiroit à la royauté. Mais le peu d'eſpérance qu'il avoit de ſe faire reconnoître Roi, l'obligea de ſe contenter du titre de Grand Duc de Toſcane que lui donna Pie V. par une Bulle du 27 d'Août 1570. Cette démarche du Pape déplut à l'Empereur, & ſes Miniſtres qui étoient à Rome s'en plaignirent hautement, donnerent leur proteſtation, & menacerent même, ſi Pie V. ne retiroit cette Bulle, de venger les droits de l'Empire qu'il uſurpoit. Entre autres raiſons que le Pape allégua pour juſtifier ſa conduite, il dit que c'étoit le ſeul moyen determiner à jamais les diſputes qui ſubſiſtoient toujours entre le Duc de Florence & celui de Ferrare au ſujet de la préſéance, malgré la déciſion de l'Empereur Ferdinand en faveur du premier. Côme ne manqua pas non plus de raiſons pour ſoutenir la légitimité de la Bulle du Pape, & tâcha de faire voir que l'Empereur n'avoit aucun droit ſur Florence, quoiqu'Alexandre ſe fût reconnu feudataire de l'Empire. Pendant que le Pape & Maximilien ſe diſputoient le droit de conférer de tels honneurs, le nouveau Grand Duc alla à Rome, ſe faire couronner par le Souverain Pontife en cette qualité. La pompe de cette cérémonie ſurpaſſa tout ce que l'on avoit jamais vu en pareille occaſion. Côme arriva à Rome dans l'équipage le plus brillant & accompagné d'une ſuite auſſi nombreuſe qu'honorable. On conſerve encore à Florence l'équipage de cheval qu'il fit faire exprès pour cette fête. La houſſe en eſt de perles, la bride, la ſelle & les étriers ſont garnis de turquoiſes; le fourreau du ſabre qu'il porta eſt couvert d'émeraudes d'un grand prix. Le Bonnet Ducal que le Pape lui mit ſur la tête, étoit de perles: on le conſerve auſſi dans la garde-robe du vieux palais de Medicis, avec l'équipage dont je viens de parler.

Ex-voto.

A ſon retour de Rome, Côme trouva un de ſes fils dangereuſement malade. Ses enfans lui étoient plus chers que jamais depuis la fin tragique de Don Garcie & du Cardinal Jean. Le Grand Duc fit vœu de faire un riche préſent à l'Eglise des Jéſuites de Goa, ſi ſon fils recouvroit la ſanté; & ſans attendre qu'il fût rétabli pour remplir ſa promeſſe, il donna ordre à d'habiles artiſtes de travailler un devant-d'autel de ſix pieds de long, d'or maſſif, enrichi de pierres précieuſes, dans lequel il fût lui-même repréſenté à genoux demandant à Dieu le rétabliſſement de ſon fils. La tête & les mains ſont d'émail, & les draperies ſont exécutées en émeraudes & autres pierres précieuſes de diverſes couleurs. La matiere ſeule monte à deux millions, & le travail en eſt prodigieux. On peut juger par ce monument de la magnificence de Côme, & de ſa tendreſſe pour ſon fils. Cet enfant chéri mourut, comme ſi la proſpérité du pere dût toujours être mêlée d'amertume; & ce riche préſent eſt reſté dans la maiſon de Medicis (*).

Côme ſe voit diſputer le titre de Grand Duc. 1572.

Cependant Côme ne fut point reconnu Grand Duc par l'Empereur ni par les autres Puiſſances de l'Europe. Après la mort de Pie V, arrivée en 1572.

(* Il ſe conſerve précieuſement dans le tréſor du vieux palais avec beaucoup d'autres richeſſes. L'inſcription *Coſmus II. Dei Gratiâ Dux Magnus Etruriæ ex voto*, eſt écrite en rubis.

Maximilien & le Roi d'Eſpagne preſſerent vivement Gregoire XIII, d'abolir le décret que le dernier Pape ſon prédéceſſeur avoit donné en faveur de Côme. Dans ce même tems le Duc de Ferrare intenta à ce Prince un procès ſur le même ſujet, & le porta devant le tribunal de l'Empereur, dont il étoit vaſſal à cauſe des villes de Modene & de Reggio. Le Grand Duc étoit alors hors d'état de pourſuivre cette affaire. A la ſuite d'une violente attaque de goutte, il en ſubit une autre d'apoplexie qui fut ſuivie d'une paralyſie ſur la langue & ſur la main droite. Incapable de gouverner ſes Etats, il en remit entiérement le ſoin à François ſon fils. Celui-ci, qui avoit épouſé une ſœur de Maximilien, fit tout ce qu'il put pour ſe rendre ſon beau-frere favorable. Il n'agit pas moins vivement auprès du Pape, afin que Sa Sainteté déterminât le Duc de Ferrare, feudataire du Saint Siege, à ſe déſiſter de ſes pourſuites. Tout fut inutile. L'affaire fut plaidée devant le tribunal de l'Empereur (*a*).

SECTION X. *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.*

Sa mort, & ſon caractere. 1574.

Le Grand Duc ne vit point la fin de ce procès, & ce ne fut pas une légere mortification pour lui de mourir incertain ſi ce titre ſeroit confirmé à ſon fils, ou s'il lui ſeroit ôté. Côme mourut le 21 d'Avril 1574, après une longue maladie, âgé de 55 ans, dont il en avoit régné 38. C'étoit un Prince orné de grandes qualités de corps & d'eſprit, & d'une adreſſe infinie à faire valoir les unes & les autres. Il mérite une place diſtinguée parmi les Princes politiques, prudens & heureux: car on peut lui donner ce dernier nom, puiſque la conſtante proſpérité de ſon regne ne fut traverſée que par des malheurs domeſtiques dont ſa conſtance ſut triompher. Si quelques vices ſe mélerent à ſes qualités vertueuſes, c'eſt le ſort de l'humanité, & il les racheta par la protection qu'il accorda aux arts & aux ſciences, & par le bien qu'il fit aux Etats qu'il joignit aux ſiens. La paſſion des conquêtes étoit moins dans lui l'ambition de dominer que la noble envie de répandre ſes bienfaits ſur un plus grand Peuple. On voit ſa ſtatue équeſtre en bronze par Jean de Bologne, dans la place du vieux palais, appellée pour cela la place du Grand Duc (*). Ferdinand, ſon ſecond fils, lui érigea ce beau monument en 1594, lorſqu'il eut ſuccédé à François ſon frere. Le piédeſtal eſt orné de trois bas-reliefs dont le premier repréſente le Duc qui, après avoir été élu par le Sénat, en reçoit l'autorité ſouveraine. Dans le ſecond, on voit ſon couronnement, & dans le troiſieme ſon entrée à Sienne, après la conquête de cette ville. La quatrieme face porte une Inſcription Latine dont voici l'interprétation. „ Ferdinand IIIe Grand Duc a érigé ce „ monument à Côme I, Grand Duc de Toſcane, pieux, heureux, invin-

Sa ſtatue équeſtre.

(*a*) Introduction à l'Hiſtoire moderne, &c. à l'endroit cité.

(*) *Piazza del Gran Duca.* Cette même place eſt décorée d'une belle fontaine dont je dirai ici un mot, parce que ce fut Côme I qui la fit faire. Elle eſt compoſée d'un grand baſſin de marbre un peu élevé, de forme octogone, avec quatre de ſes côtés plus petits que les autres. Au milieu du baſſin s'éleve un Neptune de marbre, figure coloſſale de dix-huit pieds de haut. Ce Dieu de la mer, eſt debout, dans une conque tirée par quatre chevaux marins & accompagné de trois Tritons grouppés entre ſes jambes. Toute cette compoſition eſt du célebre Ammannati. Le contour du baſſin eſt orné de douze figures de bronze repréſentant des Nymphes & des Tritons, par Jean de Bologne.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

„ cible, juſte, Clément, Inſtituteur d'un Ordre Militaire, & Auteur de „ la paix en Toſcane, comme à un bon pere & à un bon Prince, l'an „ 1594 (*)".

François troiſieme Duc de Florence. 1575.

François, troiſieme Duc de Florence, commença ſon regne par un événement qui lui fut ſans-doute auſſi agréable qu'il l'eut été à Côme ſon pere. Il vit la diſpute, qui ſubſiſtoit entre lui & le Duc de Ferrare, heureuſement terminée en ſa faveur. On aſſure qu'il gagna l'Empereur par des préſens, qu'il lui offrit de reconnoître tenir de lui le titre de Grand Duc, & qu'à cette condition il en obtint la confirmation. Il y a toute apparence que Maximilien flatté de voir ſon beau-frere décoré de cet honneur, ne le lui refuſoit que parce qu'il prétendoit que le Pape, en le lui conférant, avoit uſurpé les droits de l'Empereur, & que cette difficulté ſe trouvant levée par l'hommage de François, il fut charmé de prononcer en ſa faveur, ſans égard aux prétentions du Duc de Ferrare. Cette déciſion mit de la froideur entre les deux Ducs. Le tems & les prévenances de François les reconcilierent. Celui-ci n'avoit plus qu'une demi-ſœur, fille de Côme & de Camille Martelli: il la maria à l'héritier d'Alphonſe, & cette alliance acheva de rétablir la bonne intelligence entre ces deux familles.

De ſon Gouvernement.

François, né avec une ame tranquille, amie de la paix, ſans ambition, & même ſans paſſion violente, jouit des conquêtes de Côme, ſans penſer à les augmenter; conſerva l'amitié de l'Empereur ſans s'en prévaloir; gouverna paiſiblement ſes Etats, laiſſant un peu trop d'autorité à ſes favoris, cauſe infaillible de deſordres dans l'adminiſtration intérieure. Sa foibleſſe ſur ce point, entretenue par une indolence naturelle qui lui donnoit du dégoût pour les affaires, s'accrut encore par le ſoin de ſes courtiſans à lui faire goûter toutes les douceurs d'une vie molle & efféminée, afin de ſe rendre maîtres du Gouvernement & des graces. Ce fut un bonheur pour ce Prince d'avoir un auſſi excellent Miniſtre que Barthelemy Concini, & un plus grand bonheur encore pour celui-ci de ſe faire également aimer & reſpecter des flatteurs & des favoris du Grand Duc. Peut-être auſſi que la grande confiance que François eut en lui venoit de la connoiſſance qu'il avoit de ſes talens & de ſa capacité; & que s'il n'eut pas eu un auſſi habile homme à la tête des affaires, il s'y feroit mis lui-même, au lieu de ſe livrer aux charmes d'une vie d'autant plus propre à ſéduire qu'elle auroit pu n'avoir rien de criminel dans un autre qu'un Souverain. Concini ſervit comme de contrepoids à un certain Mandragone, qui avoit été Gouverneur du Prince dans ſon enfance, & qui devint alors ſon confident, ou plutôt le miniſtre de ſes paſſions. Ce Gentilhomme Eſpagnol avoit toutes les qualités requiſes pour ſervir un tyran, & ce fut encore un heureux hazard que

(*) Voici les propres termes de l'Inſcription Latine.

Como Medici Magno Etruriæ Duci primo
Pio, Felici, Invicto, Juſto, Clementi,
Sacræ Militiæ, Pacisque in Etruria Authori,
Patri & Principi Optimo
Ferdinandus F. Mag. Dux III. erexit.
An. M. D. LXXXXIIII.

François n'eût point de passions violentes, & que son éloignement pour les affaires, en éloignant aussi son confident, celui-ci n'eût d'autre emploi que d'arranger des fêtes, des parties de chasse, & de ménager quelques intrigues galantes. Car si jamais il se fût saisi des rênes du Gouvernement que le Grand Duc laissoit flotter, Florence seroit retombée dans des troubles & des malheurs, pires peut-être que ceux qui l'avoient mise à deux doigts de sa perte.

Section X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

Le regne de ce Prince ne nous offre aucun événement considérable: aucune secousse ne réveilla son ame assoupie au sein de la mollesse; & l'on ne peut mieux représenter le tems de son regne que sous l'image d'un ruisseau qui roule doucement ses flots au travers d'une prairie émaillée de fleurs. Sa vie domestique n'a rien aussi de bien intéressant, si ce n'est son mariage avec Blanche Capello, Dame d'une des premieres familles de Venise, dont le Grand Duc devint amoureux, par cet arrangement mystérieux d'événemens que le vulgaire nomme hazard, & que les Philosophes appellent fatalité. Nous allons entrer dans quelques détails sur cette avanture qui n'a été bien connue du public que depuis que l'extinction de la maison de Medicis a permis la communication de quelques manuscrits curieux.

Le Grand Duc devient amoureux de Blanche Capello. 1577.

Vers l'an 1577, vivoit à Florence Pierre Buonaventuri, d'une famille honorable, quoique peu avantagée du côté de la fortune, avec Blanche Capello sa femme, qu'il avoit enlevée à Venise (*). Ou plutôt Blanche, aussi éperduement amoureuse que Buonaventuri, & ne pouvant résister à la violence de sa passion, avoit pris la fuite avec son amant pour se soustraire à l'indignation & aux poursuites de ses parens (†); & l'ayant épousé, l'amour la consoloit de la perte de son état & des autres biens qu'elle lui avoit sacrifiés. Ils vivoient dans la maison des parens de Buonaventuri, dont ils partageoient la modique fortune. Blanche paroissoit contente de son sort: elle ne sortoit presque jamais, dans la crainte d'être reconnue, & comme elle

(*) Buonaventuri n'étoit point de la famille des Salviati, comme quelques Historiens l'ont avancé, & en particulier les Auteurs Anglois de cette Histoire Universelle; mais il apprenoit le commerce dans une maison que les Salviati de Florence avoient à Venise. Blanche elle-même crut pendant quelque tems aimer un Salviati, & ce fut sans doute la raison qui l'empêcha d'étouffer son amour dans sa naissance. Elle apprit de la bouche même de Buonaventuri que celui qui l'adoroit n'étoit que le commis des Salviati, & elle ne l'en aima pas moins.

(†) Le hazard, c'est-à-dire un accident imprévu, occasionna la fuite des deux amans. La crainte des parens de Blanche empêchoit Buonaventuri de l'aller voir chez elle. Mais la maison de Capello étoit vis-à-vis de celle où demeuroit Buonaventuri. L'amante indiscrete se hazarda une nuit de sortir de chez elle pour aller voir son amant, ayant soin de laisser la porte de la rue entr'ouverte, dans le dessein de rentrer avant le jour. Ce rendez-vous auquel Buonaventuri l'avoit fait condescendre en lui promettant de se contenir dans les bornes d'un respect infini, eut les plus tristes suites. Quand Blanche voulut rentrer chez elle, elle trouva la porte fermée. Que faire dans ce cruel desastre? Elle retourne vers son amant: lui dit l'embarras où elle se trouve, & de concert ils prennent le parti de fuir pour se dérober l'une à l'indignation de ses pere & mere, l'autre aux recherches de la justice qui l'auroit poursuivi comme séducteur. Ce rendez-vous nocturne & la fuite de Blanche, auxquels on peut donner les plus malignes interprétations, ne sauroient être excusés ni par l'ivresse d'une premiere passion, ni par l'inexpérience du premier âge. Ce sont des taches ineffaçables à la mémoire de Blanche.

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

étoit convenue avec son mari de faire un secret de sa naissance, elle n'étoit pas réputée d'une famille ni d'une aisance au dessus de celles de Buonaventuri. Le Grand Duc passant un jour sous les fenêtres de Blanche, celle-ci leva un peu les jalousies pour regarder le Prince qu'elle n'avoit jamais vu. François jetta les yeux de ce côté, & l'apperçut. Ce coup d'œil imprévu fut une étincelle qui alluma dans le cœur du Duc l'amour le plus vif. Blanche étoit belle: son teint avoit l'éclat & la fraicheur d'une rose: le feu attendrissant de ses yeux leur donnoit une force irrésistible. Le Grand Duc voulut savoir qui étoit cette charmante personne qu'il avoit vue à la fenêtre. Quand il apprit la situation mal-aisée où elle languissoit, il fut touché d'un sentiment mêlé de commisération, de tendresse & d'espoir. Plus amoureux que jamais après cette découverte, il chercha l'occasion de revoir celle qui occupoit sa pensée. La vie retirée de Blanche s'y opposoit. Le Grand Duc passoit souvent par la rue où elle demeuroit. Blanche attirée par la curiosité naturelle de voir passer le Prince, se mettoit à la fenêtre. François rallentissoit alors sa marche, & s'enivroit du plaisir de la voir. Chaque jour elle lui sembloit plus belle. Son amour devint bientôt insurmontable. Il en fit la confidence à Mandragone; ce courtisan s'offrit à la favoriser, & pour y réussir plus surement, il s'associa sa femme à qui il recommanda de se lier d'amitié avec la mere de Buonaventuri.

Intrigue de Mandragone & de sa femme.

Cette connoissance fut bientôt faite; mais il n'étoit pas aussi facile d'engager Blanche à aller voir la Signora Mandragona dans son palais. Outre qu'elle avoit une espece de honte à paroître dans l'état de pauvreté où elle étoit réduite, elle craignoit que ses parens, à force de perquisitions, ne fussent parvenus à soupçonner le lieu de sa retraite, & que l'envie extrême que cette Dame témoignoit de lui être utile, ne fût une ruse dont ils se servoient pour éclaircir leurs soupçons. D'un autre côté, elle pensoit depuis long-tems à solliciter auprès du Grand Duc une sauve-garde qui la mît à couvert des recherches qu'elle redoutoit, & la protection de la femme du plus intime confident du Prince pouvoit lui procurer cette grace. Cette derniere considération l'emporta. Elle se rendit aux instances de sa belle-mere qui, trompée elle-même par les offres de service & les démonstrations d'amitié de la Signora Mandragona, la pressoit de ne se pas refuser à des avances si obligeantes & qui pouvoient lui être si utiles. L'Espagnole leur envoya son carrosse, & elles se rendirent à son palais. La Mandragona leur fit l'accueil le plus riant, & leur prodigua les caresses les plus flatteuses. Blanche lui parut encore plus belle que la renommée ne la faisoit, & elle se félicitoit intérieurement d'avoir trouvé cette occasion de faire sa cour au Grand Duc. Elle les introduisit dans des appartemens superbement meublés, où Blanche ne put entrer sans pousser un soupir que lui arrachoit le souvenir des richesses qu'elle avoit abandonnées en quittant la maison paternelle. L'Espagnole, qui s'en apperçut quoiqu'elle en ignorât le sujet, lui fit des offres sans réserve de tout ce qui dépendroit d'elle pour adoucir l'amertume de sa situation, lui disant avec une politesse affectueuse que la fortune ne l'avoit pas traitée suivant ses mérites, & qu'elle seroit flattée de pouvoir réparer les torts de cette aveugle Déesse. Blanche, en répondant à ces honnêtetés, insinua délicatement, qu'elle auroit une seule grace à de-

demander au Grand Duc, & qu'elle s'estimeroit heureuse de l'obtenir par son crédit. L'Espagnole lui dit de compter sur tout le zele dont elle étoit capable, & sur toute la faveur dont son mari jouissoit à la Cour. Mandragone survint alors comme par hazard, en feignant d'ignorer qui étoient les deux Dames qu'il saluoit. Sa femme saisit cette occasion de lui faire le portrait le plus aimable de Blanche, & d'ajouter qu'elle s'étoit engagée, pour elle & pour lui, d'appuyer auprès du Prince une demande que la belle étrangere avoit à lui faire. „ Ordonnez, Madame, dit Mandragone en „ adressant la parole à Blanche; parlez, que voulez-vous que je demande „ au Grand Duc en votre nom? Quand on a autant d'attraits & de méri- „ te que vous en avez, il n'est point de grace qu'on ne puisse se flatter d'ob- „ tenir ". — „ Pardonnez-moi, Monsieur, si je ne m'explique pas devant „ vous. La grace que j'ai à demander au Souverain est de nature à n'être „ communiquée qu'à lui seul. Daignez seulement obtenir de Son Altesse „ un moment d'audience pour mon mari, & nous vous en aurons une éter- „ nelle obligation. Du reste que ce mystere ne vous fasse point de pei- „ ne, nous n'intéresserons la générosité du Prince que pour la justice". — „ Vos vœux seront remplis, Madame", répliqua Mandragone en se retirant (*).

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Entrevue du Grand Duc & de Blanche.

La jeune Vénitienne s'applaudissoit du succès de sa visite, & espéroit que le Grand Duc auroit la bonté d'écouter favorablement sa demande. Cependant l'Espagnole la prit par la main, l'invita à voir le Palais, & dit poliment à la belle-mere à qui son âge ne permettoit pas de prendre cette fatigue, de l'excuser si elles la laissoient un moment seule. Elles parcoururent les divers appartemens de ce superbe édifice que Mandragone venoit de faire bâtir avec une magnificence presque royale. Elle s'arrêterent dans un cabinet plus somptueusement décoré que tout le reste, & dont les balcons donnoient sur un jardin délicieux. Là l'Espagnole ouvrit une cassette d'où elle tira plusieurs écrins qui contenoient des bijoux d'un grand prix qu'elle donna à examiner à Blanche, en lui disant „ Ceux qui vous plairont „ le plus sont à vous; considérez-les & choisissez; pendant que vous les „ contemplerez, je vais chercher la clef d'une armoire qui contient d'au- „ tres richesses que je veux vous faire voir". Dès que la belle Vénitien- „ ne fut seule, elle vit entrer dans le cabinet un homme qu'elle reconnut d'abord pour le Grand Duc. Elle crut pressentir le motif de cette apparition subite, & se prosternant à ses pieds, elle lui dit d'un air aussi respectueux qu'attendrissant: „ Seigneur, depuis que j'ai perdu mes parens, mes „ biens & ma patrie, l'honneur est l'unique trésor qui me reste, je le pré- „ fere à tous les autres, il m'est plus cher que la vie. Je vous le recom- „ mande, Seigneur; n'ajoutez pas le plus grand des maux, aux malheurs „ qui m'accablent". L'émotion où elle étoit l'empêcha d'en dire davantage. Le Grand Duc la releva & lui dit tendrement, „ Ne craignez rien, „ Madame, je veux protéger votre honneur, & non vous le ravir. Je viens „ vous assurer par moi-même du tendre sentiment dont je suis pénétré pour

(*) Voyez la vie de Bianca Capello dans les vies des hommes & des femmes illustres d'Italie, *Tome II.*

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

„ votre beauté & vos infortunes; & si je ne puis ni ne veux m'empêcher „ de vous aimer, mon amour n'aura rien qui offense votre délicatesse, il „ se bornera à vous combler d'honneurs & de biens". — „ O grand Prince, votre amour sera le tourment de ma vie, puisque ne pouvant y répondre, vous m'accuserez, je m'accuserai moi-même d'ingratitude, sans „ pouvoir & sans vouloir cesser d'être ingrate. Des liens chers & sacrés". — „ Je vous aimerai, Madame, & vous jugerez par les effets „ lequel est le plus pur de mon amour ou de votre vertu. Ne craignez „ point d'être ingrate: toute la reconnoissance que je demande de mes „ bienfaits, c'est que vous daigniez les agréer & en jouir". En achevant ces mots, le Prince se retira.

Tant de générosité toucha le cœur de Blanche: un langage plus passionné & moins délicat auroit eu moins d'effet. Cette jeune mariée étoit encore une épouse amante; elle respectoit des liens qui avoient pour elle le double attrait de la nouveauté & d'une premiere passion. Elle admiroit pourtant la grandeur d'ame du Prince; ou pour mieux dire ce qu'elle prenoit pour une simple admiration, étoit le commencement d'un sentiment plus tendre. Dans le trouble où l'avoit jettée la présence inopinée du Souverain, elle avoit oublié qu'elle eût une grace à demander. Son cœur desira, comme malgré elle, de revoir le Prince pour lui en parler.

Elle étoit agitée de ces réflexions diverses, lorsque l'Espagnole revint en s'excusant du mieux qu'elle put de ce qui venoit de se passer. „ Le Grand „ Duc est venu vous surprendre, dit-elle; n'en soyez point allarmée, Madame; il a quelquefois la bonté d'agir avec mon mari moins en Souverain qu'en ami. Sachant que vous me faisiez l'honneur de venir aujourd'hui chez moi, il a desiré de vous voir, sur ce qu'il avoit entendu dire „ de votre rare beauté. Je l'aurois accompagné dans cette visite, si je „ n'avois craint de vous gêner: ma présence vous eut empêchée de demander à son Altesse une grace que vous m'avez dit ne pouvoir communiquer qu'à lui seul. Vous avez dû être contente de sa générosité. J'ose vous assurer que depuis que le Grand Duc vous a vue, il en est plus „ disposé à vous combler de ses bienfaits, vous & votre mari". Blanche répondit peu de choses, & prit congé de la Mandragona. Elle ne communiqua point à Buonaventuri l'entrevue qu'elle avoit eue avec le Grand Duc, soit qu'elle craignît d'allarmer la délicatesse de son mari, soit qu'un sentiment secret & qu'elle avoit peine à développer l'engageât à tenir cette aventure secrete. Elle se contenta de dire à Buonaventuri que Mandragone & sa femme lui avoient promis leur protection de maniere à lui faire espérer que les effets suivroient de près cette promesse.

Elévation de Buonaventuri.

En effet le Grand Duc ne tarda pas à faire venir à sa Cour Buonaventuri. Il lui donna un poste considérable, y ajouta des pensions, & l'éleva en peu de tems au premier degré de la grandeur & de la faveur. Blanche jouissoit en tremblant de sa fortune, lorsqu'elle songeoit quel en étoit le principe. Elle s'en félicitoit en même tems, parce qu'en illustrant son mari elle préparoit sa réconciliation avec ses parens de Venise, en servant d'excuse à sa faute. Cependant le Grand Duc tint sa promesse. Blanche fut souvent admise à faire sa Cour à la Grande Duchesse; par ce moyen

François eut l'occasion de la voir & de lui parler; son amour se contint toujours dans les bornes d'un tendre respect. Cette conduite étoit analogue au caractere d'un Prince qui, comme je l'ai remarqué ci-dessus, étoit né sans passions violentes.

Il est assassiné.

Buonaventuri se laissa enivrer de sa prospérité naissante. Son inexpérience lui fit donner dans presque tous les écueils de la grandeur. Il se livra à de lâches adulateurs. Les graces qui passoient par ses mains, étoient prodiguées à des sujets sans mérite. Ainsi, au lieu d'user de sa faveur pour se faire de solides amis en ne protégeant que la vertu, il l'avilit par l'usage indigne qu'il en fit, & se rendit insupportable par son orgueil aux plus illustres familles de Florence. Tandis que le Grand Duc respectoit Blanche qu'il eût peut-être subjuguée plus aisément qu'il ne pensoit, car l'amour du Souverain est une tentation puissante à laquelle on ne résiste guere; Buonaventuri rendoit de fréquentes visites à Cassandre Bongiani, veuve aussi célebre alors par les charmes de sa figure, que par son goût pour les plaisirs. C'étoit la femme à la mode, & Buonaventuri fut assez vain & assez indiscret pour se faire un trophée de son commerce avec cette Dame, oubliant ainsi le soin de sa réputation, & ce qu'il devoit aux liens sacrés qui l'attachoient à la plus belle des femmes. Robert Ricci, neveu de Cassandre Bongiani, lui reprocha publiquement ses liaisons avec sa tante, & alla jusqu'à le menacer de prendre des mesures convenables pour les faire cesser, s'il les continuoit. Buonaventuri lui répondit fiérement qu'il ne reconnoissoit point de censeur de ses actions, qu'il continueroit de voir la belle veuve, en dépit de ceux qui le trouvoient mauvais; que du reste il lui conseilloit de prendre des sentimens plus modérés, afin de mériter par sa complaisance les biens qu'il attendoit de cette tante. Le ton railleur dont ces derniers mots furent prononcés, piqua vivement le jeune Ricci. D'autres ajoutent que Buonaventuri lui donna d'autres sujets de mécontentement, & en particulier que pour de simples propos tenus par Ricci au sujet de l'élévation subite de Buonaventuri, celui-ci empêcha le Grand Duc de lui accorder une grace des plus importantes. Quel que fût le principe de la haine de Robert Ricci contre ce favori indigne, il est certain que de concert avec plusieurs jeunes nobles de Florence, il résolut de se défaire de ce nouveau parvenu, & qu'ils exécuterent ce crime de la maniere la plus inhumaine, une nuit du mois d'Août de la même année 1577. Il fut assassiné, ou plutôt haché en pieces par plusieurs meurtriers apostés dans différens endroits, qui l'assaillirent presqu'ensemble. Il étoit déja frappé de plusieurs coups, lorsque croyant reconnoître parmi ses assassins, Robert Ricci, son mortel ennemi, & la fureur ranimant ses forces presqu'épuisées, il lui porta sur la tête un coup de cimeterre qui lui ouvrit le crâne, en lui disant „ Apprends, traître, que je sais me venger en mourant". Cet assassinat ne fut pas le seul commis dans cette nuit d'horreurs. Cassandre Bongiani fut égorgée dans son lit, vers la même heure, par un scélérat nommé Giuntone di Casentino qui s'étoit introduit dans sa chambre par la cheminée. Ce dernier meurtre semble prouver que la haine de Robert Ricci contre Buonaventuri avoit pour principe les intrigues du favori avec cette veuve.

SECTION X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Blanche cede à la passion du Grand Duc.

Il feroit impoffible d'exprimer quelle fut la douleur de Blanche lorfqu'on lui préfenta le cadavre enfanglanté de fon époux. Elle alla fe jetter aux pieds du Grand Duc pour le fupplier de venger la mort de Buonaventuri, en puniffant fes cruels affaffins. Peut-être qu'un autre fentiment l'y conduifoit encore. Le Prince lui promit de ne pas laiffer ce crime impuni, de donner ordre de faire les perquifitions requifes pour en découvrir les auteurs, & de les livrer à toute la rigueur des loix. ,, Cependant, confolez-vous, aimable veuve, ajouta-t-il tendrement. Si l'amour peut remplacer l'amour, vous trouverez en moi un cœur qui vous aimera fans partage". Blanche fut émue de ces derniers mots quoiqu'elle n'en comprit tout le fens que lorfqu'elle vint à découvrir que Buonaventuri avoit eu un commerce affez peu caché avec Caffandre Bongiani, & que cette indifcrétion avoit été la caufe de fa mort. Depuis cette découverte, elle ne fut plus fi ardente à demander la punition des affaffins. D'ailleurs les recherches furent inutiles. Le crime avoit été commis dans les ténêbres de la nuit, & l'on ne put jamais trouver de dépofitions fuffifantes contre ceux que l'on foupçonnoit. Cette affaire fournit néanmoins à la belle veuve, l'occafion de parler plufieurs fois au Prince, & le Prince lui rappelloit toujours délicatement l'amour qu'il avoit pour elle. Blanche perdit bientôt le fouvenir d'un époux infidele. La cendre froide la touchoit trop peu, pour la rendre infenfible à un amour qui la flattoit. Ce ne fut pourtant pas le rang de fon nouvel amant qui la toucha davantage. Elle aimoit dans lui la générofité & la conftance de fa tendreffe. La reconnoiffance plutôt que la vanité lui faifoit un devoir d'écouter la paffion du Grand Duc. Elle fe rendit avec cette modeftie, ces ménagemens, cette timide réfiftance qui donnant à chaque conquête le prix de la nouveauté, enflamme de plus en plus le vainqueur. Quoique fure du cœur d'un Prince dont elle faifoit le bonheur, jamais elle ne s'en prévalut en aucune maniere. Jamais elle n'ofa demander une grace; jamais elle ne parut avoir envie de la moindre chofe. Souvent le Grand Duc lui en faifoit des reproches dans leurs entretiens familiers. ,, Vous ne me demandez rien, lui difoit-il; avez-vous peur de ,, mettre mon amour à l'épreuve? Vous femblez ne rien defirer" — ,,Seigneur que peut defirer celle qui poffede votre cœur? Mon amour eft mon ,, tréfor; la continuation du vôtre eft la feule grace qui puiffe me flatter". Lorfqu'elle étoit obligée de paroître devant la Ducheffe Jeanne, c'étoit avec une timidité, une réferve, une confufion, propres à la toucher & à lui infpirer de l'indulgence pour fa foibleffe, fi une femme pouvoit jamais pardonner à fa rivale de lui enlever le cœur de fon époux. Du refte elle ne fe préfentoit devant la Grande Ducheffe, que quand elle ne pouvoit s'en difpenfer décemment, de crainte que fes vifites n'euffent l'air d'un triomphe infultant bien éloigné de fa penfée. En un mot, loin d'ambitionner la vaine gloire de paroître la maîtreffe du Souverain, elle prit toutes les précautions qu'elle jugea propres à cacher au public qu'elle l'étoit, afin de n'être eftimée que la veuve du favori du Prince. Cette conduite lui gagna infenfiblement tous les cœurs; la Grande Ducheffe même, toute inconfolable qu'elle étoit de l'infidélité du Grand Duc, ne pouvoit s'empêcher de convenir que fon choix n'auroit pu tomber fur une perfonne qui en fût plus digne.

Blanche portoit dans son sein le fruit de son amour furtif. Dès que sa grossesse commença à paroître, n'osant plus se montrer, elle prétexta une maladie, & se tint retirée dans son appartement où elle accoucha le plus secretement qu'elle put, d'un fils qui fut nommé Don Antoine, & pour qui l'on dit que le Duc acheta dans le Royaume de Naples un Marquisat qui rapportoit environ six mille écus d'Italie par an. Mais il paroît que cet enfant mourut en bas âge avant sa mere.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Mort de la Grande Duchesse. 1578.

Pendant les couches de Blanche, la Grande Duchesse mourut d'une chûte. Cette Princesse sortant de l'Eglise de l'Annonciade, eut le malheur de s'embarrasser elle-même dans ses vêtemens & de tomber violemment. Elle étoit grosse de six mois. Sa chûte fit périr l'enfant qu'elle portoit, & la mort de l'enfant causa celle de la mere. Dans d'autres circonstances le Grand Duc auroit été inconsolable de cette perte arrivée en 1578. Blanche occupoit alors toutes ses affections. Elle n'étoit pas encore entiérement rétablie. Le Prince, après avoir rendu les derniers devoirs à la Grande Duchesse, alla voir secretement sa maîtresse, comme il avoit coutume de faire. Il lui annonça qu'il étoit libre, qu'il pouvoit desormais l'aimer sans contrainte, qu'il vouloit être tout entier à son amante; sans aucune sorte de partage. „ Le nom d'amante m'est bien cher, répondit Blanche avec ce „ ton languissant & tendre qui convenoit si bien à son état; le nom d'amante est cher à mon cœur, je lui ai sacrifié mon devoir & mon honneur, „ ne pouvant répondre autrement à l'amour de mon Souverain qu'un nœud „ indissoluble attachoit à une autre. Seigneur, si vous avez lu dans mon „ cœur, vous avez dû le voir déchiré des plus cruels remords. La force „ de l'amour que vous m'avez inspiré, a pu les surmonter & non les étouffer. L'image de mon crime, toujours présente à ma pensée, empoisonnoit pour moi les instans mêmes du bonheur. Ce que vous appelliez „ une modestie importune, une pudeur farouche, n'étoit que le cri du remord qui se faisoit entendre malgré moi. J'ai vecu dans ces horribles „ tourmens tant que je n'y ai point vu de remede. La crainte de troubler „ vos plaisirs, m'empêchoit de me plaindre, & me faisoit dévorer en secret le chagrin dont j'étois accablée. Contente de contribuer à votre „ bonheur, aux dépens de ma propre tranquillité, le plaisir, dont je vous „ voyois jouir, me tenoit lieu de celui que j'étois incapable de goûter. „ Pouvois-je être heureuse par une passion que je regardois comme criminelle même en m'y livrant? Je vous aime trop, Seigneur, pour vous „ cacher encore ce fatal secret. Si vous m'aimez, & je n'en puis douter „ après les marques sans nombre que vous m'en avez données, ce sera „ ajouter à votre bonheur que de m'y faire participer, & si vous voulez „ que notre amour mutuel soit pour moi la source d'une félicité pareille à „ la vôtre, daignez le rendre légitime. Si vous me refusez cette grace, „ je vous aimerai toujours, parce que ce feu que vous avez allumé dans „ mon ame la consumera avant que de s'éteindre; mais j'irai sous un autre „ climat y déplorer le malheureux sort de mon amour, m'y nourrir du „ souvenir amer de mes crimes passés, sans y en ajouter de nouveaux"... „ Comment, Madame, lui repartit en l'interrompant, le Prince aussi ému „ qu'étonné, vous flatteriez-vous de m'épouser?" — Oui, Seigneur, je

Blanche détermine le Grand Duc à l'épouser.

„ m'en flatte, répondit Blanche d'un ton ingénu & assuré; & si ma naissance me permet de prétendre à votre main, pourrez-vous me la refuser". — „ Plut au ciel qu'en vous épousant, je pusse accorder l'honneur de ma couronne avec la force de mon amour!" — „ Eh bien, Seigneur, l'infortunée que vous voyez devant vous, se nomme Blanche Capello. Ce nom doit vous être connu. Ma famille ne le cede point en ancienneté à celle des Medicis. Je compte parmi mes ancêtres plusieurs hommes célebres dans la guerre & dans la paix. Cette maison sénatoriale de Venise a donné, dès les premiers tems, des chefs illustres à une République, & dans les occasions elle a fourni à la patrie des citoyens sublimes qui ont su pardonner aux vaincus, & dompter les superbes. Vous faites d'un clin d'œil le destin de la Toscane; mon pere & mes aïeux, avec un seul suffrage, ont pu souvent décider du sort de trois royaumes, & du vaste domaine de la terre ferme. Vous portez seul le diadéme de vos Etats; eux ils aident la République leur mere à porter le sien : ils l'ont protégée par l'effusion de leur sang : ils la maintiennent par la sagesse de leurs conseils. Par eux Venise a conservé ses privileges & sa liberté, tandis que les autres Républiques tomboient à ses côtés. En un mot, mes parens dans le Gouvernement de Venise, comme vous dans celui de vos Etats, ne reconnoissent d'autre supérieur que les loix. Vous savez ô grand Prince, qu'il y a eu des femmes Romaines qui ont refusé d'épouser des Rois, parce qu'elles étoient filles de Sénateurs d'une République dont le destin de ces rois dépendoit. Venise n'a point de Rois qui lui soient tributaires; mais elle a pu autrefois remettre sur le front des Medicis cette couronne qui, sans elle, ne seroit peut-être pas parvenue jusqu'à vous. Vous la devez entre autres à mes ancêtres, & spécialement à mon aïeul. Votre maison & vos sujets pourront-ils vous blâmer de m'avoir appellée à un trône, qui ne s'est soutenu dans votre famille que parce que la mienne a contribué en partie à l'y soutenir (*)". Blanche raconta ensuite au Grand Duc l'histoire fatale de ses amours qui l'avoient mise dans la déplorable situation d'où ses bontés l'avoient tirée. L'ascendant de la belle Vénitienne sur l'esprit du Prince opéra probablement autant que ses raisons, quelque bonnes qu'elles fussent. Après quelque tems d'indécision, il se détermina à donner sa main à Blanche Capello. Elle manda à son pere l'honneur que le Grand Duc vouloit lui faire; & François écrivit pour le même sujet au Gouvernement de Venise.

Cérémonie du mariage & du couronnement. 1579.

La famille des Capello qui étoit très-puissante, & l'auguste Sénat sensibles au delà de ce qu'on peut dire, à cette alliance, firent tout ce qu'ils purent pour l'honorer. Le Sénat députa deux Ambassadeurs pour assister, de la part de la République, à cet illustre mariage. Le Patriarche d'Aquilée eut ordre de se joindre aux Ambassadeurs. Le 20 de Septembre, 1579, le Grand Duc donna l'anneau à Blanche Capello dans la grande salle de son Palais. Aussi-tôt un des deux Ambassadeurs Vénitiens fit la lecture d'un diplôme donné par le Doge & le Sénat de Venise, par lequel la Républi-

(*) Vie de Bianca Capello dans les Vies des Hommes & des Femmes illustres d'Italie, *Tome II.*

que adoptoit Blanche pour sa fille & la déclaroit Reine de Chypre. Il lui mit en même tems sur la tête une riche couronne dont la République lui faisoit présent & la proclama Reine de cette isle; le Patriarche d'Aquilée fit les autres cérémonies de ce couronnement. Du Palais on se rendit à la Cathédrale où la messe fut célébrée par l'Archevêque de Pise qui fit aussi les cérémonies usitées au couronnement d'une nouvelle Grande Duchesse. Elle reçut assise sur le trône les hommages des Sénateurs. Barthelemy Capello, son pere occupa une place distinguée pendant la cérémonie. Il étoit arrivé à Florence le 16, avec le plus brillant cortege. Son entrée avoit été annoncée par plusieurs salves d'artillerie, & il fut traité presque comme les Souverains.

Le Cardinal Ferdinand de Medicis, frere de François, & comme tel l'héritier naturel de la Toscane, si le Grand Duc venoit à mourir sans enfans légitimes, s'étoit opposé de toutes ses forces à ce mariage, sans pouvoir l'empêcher, l'imagination remplie des alliances de sa maison avec les têtes couronnées, il caractérisoit cette espece de mesalliance avec les qualifications les plus infamantes, ne faisant pas attention que le ridicule & la honte dont il tâchoit de couvrir son frere, retomboient en partie sur lui. Il faut convenir, quelle que fut la beauté & la noblesse de Blanche Capello, que le Grand Duc étoit tombé bien bas, après une alliance aussi auguste que celle qu'il avoit contractée avec la maison d'Autriche en épousant Jeanne, fille de l'Empereur Ferdinand, & d'une Reine de Hongrie & de Bohême, & qui se trouvoit à la fois, fille, sœur, tante & niece d'Empereurs. Que seroit-ce si l'on ajoutoit foi à quelques manuscrits ou libelles qui nous donnent l'idée la plus basse de Blanche, la représentant sous les traits d'une courtisanne adroite qui ayant subjugué le Grand Duc, profita habilement de sa foiblesse pour l'abaisser jusqu'à ce point d'avilissement (*). C'est l'opinion que le Cardinal en avoit, & il le disoit publiquement à Rome, sans ménagement pour son frere. Ce Prélat conçut la haine la plus violente contre la nouvelle Grand Duchesse, & par contre coup, contre son frere qui, malgré ses représentations, avoit épousé un parti si disproportionné. Son ressentiment le porta à préparer par toutes sortes de voies la perte de Blanche.

François vecut plusieurs années avec cette belle & aimable personne: il l'aima toujours en amant, & trouva toujours en elle les soins, les attentions & la tendresse d'une amante. La conduite de Blanche sur le trône ne fut guere différente de ce qu'elle avoit été auparavant: on ne s'apperçut qu'elle étoit devenue Souveraine que par le bien qu'elle fit. Sa douceur, son affabilité, les égards qu'elle témoignoit dans toutes les occasions aux Dames de sa Cour, sans qu'il y parût la plus légere affectation, étoufferent l'envie que devoit naturellement faire naître son élévation. On se faisoit un plaisir d'oublier ce qu'elle avoit été, parce qu'elle sembloit s'en souvenir elle-même. Le Grand Duc voyoit avec un delicieux plaisir combien elle se faisoit aimer de tout le monde, & lui étoit chaque jour plus tendrement at-

(*) Mr de la Lande dans son Voyage d'un François en Italie, rapporte cette anecdote singuliere de la maison de Medicis, telle qu'il l'a entendue raconter à Florence, c'est-à-dire d'une maniere qui n'est guere avantageuse ni à Blanche ni au Grand Duc.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

taché. Une feule circonftance mêloit de l'amertume aux délices de fon amour: c'étoit le reffentiment fecret du Cardinal de Medicis dont il n'ignoroit ni les emportemens, ni les propos indifcrets qu'il tenoit à Rome. Blanche les favoit auffi & s'en affligeoit. Néanmoins, lorfque le Cardinal venoit à Florence, le Grand Duc & la Grande Ducheffe lui faifoient toutes les careffes imaginables, & lui-même il paroiffoit en ufer vis-à-vis d'eux avec la plus fincere cordialité. Cet homme, plein de diffimulation, cachoit les plus noirs deffeins fous ces dehors trompeurs. On affure qu'il avoit tenté plufieurs fois d'empoifonner fa belle fœur, foit par des préfens funeftes, foit en corrompant quelques-unes de fes femmes. La Grande Ducheffe en étoit inftruite, & fe tenoit fur fes gardes.

Le Cardinal de Medicis déclaré héritier de la Tofcane. 1586.

Il y avoit fix ans que le Grand Duc avoit époufé Blanche, fans qu'elle lui donnât un héritier (*). Philippe, que lui avoit donné Jeanne d'Autriche fa premiere femme, étoit mort en 1583. Don Antoine, que la nouvelle Ducheffe lui avoit donné avant leur mariage, venoit de mourir. Elle faifit cette occafion de gagner, s'il étoit poffible, l'amitié du Cardinal. Elle jugeoit que la crainte de fe voir enlever une couronne qui lui revenoit de droit après la mort de François fon frere, étoit le principe de fa haine; & augurant de la fuite par fix ans de ftérilité, elle confeilla elle-même au Prince de déclarer le Cardinal héritier de fes Etats: ce qu'il fit avec beaucoup de folemnité au commencement de l'année 1586. Cette générofité accrut l'ambition du Cardinal, fans éteindre fon animofité. Il vint plus fouvent à Florence qu'il n'y venoit auparavant. On lui faifoit toujours les mêmes careffes: on redoubloit même d'attentions pour lui. Il fembloit y répondre. Son affection fimulée fentoit la gêne. Son ame s'abreuvoit de plus en plus du fiel de la haine.

Mort du Grand Duc & de la Grande Ducheffe. 1587.

Ferdinand vint à Florence en 1587 pour y paffer l'automne. Le Grand Duc l'invita à une partie de chaffe au Poggio à Cajano, magnifique maifon de plaifance à peu de diftance de la ville; Blanche fut auffi de la partie. Au retour de la chaffe on fe mit à table. Avant la fin du repas, la Grande Ducheffe fe plaignit de violentes douleurs qui lui déchiroient les entrailles. Tandis que le Grand Duc empreffé auprès d'elle, cherchoit à foulager une époufe fi chere, il fe fentit lui même tourmenté des mêmes douleurs. On les tranfporta l'un & l'autre fur un lit. Ils prierent le Cardinal d'envoyer appeller des médecins qui calmaffent les maux aigus qu'ils fouffroient. Le Cardinal dit froidement que ce n'étoit rien, ou tout au plus une indigeftion dont les douleurs pafferoient d'elles-memes; que cependant il alloit envoyer chercher du fecours. Il n'en fit rien. On affure même que tandis que fon frere & fa belle-fœur luttoient contre la mort, il empêcha que perfonne approchât de l'appartement où ils expiroient, ou allât en ville appeller les médecins. On a de la peine à croire une pareille atrocité. Le Grand Duc mourut prefque fur le champ, tant l'effet du poifon fut

(*) On trouvera encore dans le même voyage que je viens de citer, le conte d'une groffeffe & d'un accouchement fuppofés, dont on dit que le Cardinal découvrit la fupercherie. Mais ce fait eft deftitué de vraifemblance, & d'autorités fuffifantes pour le faire recevoir. Mr. de la Lande ne le donne auffi que comme une hiftoriette qu'on lui a racontée.

fut rapide. La Grande Ducheſſe le ſuivit de près. Telle fut la fin déplorable de leur vie & de leurs amours, le 9 d'Octobre 1587.

Dès qu'ils eurent les yeux fermés, le Cardinal de Medicis fit répandre le bruit que la Grande Ducheſſe, ayant voulu l'empoiſonner, s'étoit empoiſonnée elle-même & ſon mari. Voici le conte qu'il fabriqua à ce ſujet. Il dit que Blanche excitée par la haine inteſtine qu'elle nourriſſoit contre lui, quoiqu'à l'extérieur elle lui montrât beaucoup d'affection pour ne lui inſpirer aucune défiance & parvenir plus ſurement à ſes fins, avoit fait avant le dîner un gâteau feuilletté qu'elle avoit impregné d'un poiſon fort & ſubtil; que le Grand Duc le preſſa pluſieurs fois de goûter de ce gâteau, en lui diſant qu'il étoit des mains de la Grande Ducheſſe; qu'alors le Cardinal, qui ſe méfioit de tout ce qu'avoit touché cette main, regarda une bague qu'il portoit au doigt & qui étoit faite d'une de ces pierres ſi vantées que le voiſinage du poiſon fait pâlir & changer de couleur. Ayant reconnu que le gâteau étoit empoiſonné, il s'excuſa d'en manger. Sur quoi le Grand Duc lui dit „ Eh bien, mon frere, puiſque vous n'en voulez pas „ goûter, je vais en manger pour vous & pour moi ". Il en prit en effet un morceau. Blanche déconcertée, voyant ſon mari ſur le point d'éprouver les ravages du poiſon, prit le parti d'en manger elle-même pour échaper par la mort au juſte châtiment de ſon crime. Voilà comme le Cardinal expoſa cette ſcene tragique aux yeux du public. Ce ſentiment prévalut alors parce que le Cardinal avoit la force en main. Mais la fable de la bague, montre aſſez quelle foi mérite le reſte. Pluſieurs manuſcrits accuſent le Cardinal de cet horrible empoiſonnement. Ils diſent qu'il trouva moyen de corrompre le cuiſinier de la Cour qui impregna de poiſon les ingrédiens qu'il donna à la Grande Ducheſſe pour faire le funeſte gâteau. Sans oſer décider ſur ce triſte & terrible événement, on peut dire que les circonſtances & les apparences ſont plus à la charge du Cardinal que de Blanche, & que les Hiſtoriens Florentins qui ont parlé de ce crime du tems des Medicis ne ſont pas plus croyables en accuſant la Grande Ducheſſe, que ne le fut Ferdinand lui-même, lorſque pour noircir ſa mémoire, il l'accuſa d'avoir été ſorciere, d'avoir pratiqué toutes ſortes de ſortileges, d'avoir enſorcelé l'eſprit du Grand Duc par des ſecrets diaboliques, d'avoir uſé de filtres pour s'en faire aimer; ajoutant que ſa rare beauté étoit elle-même l'effet de la plus infernale opération dont l'eſprit d'une courtiſanne fût capable; qu'elle faiſoit enlever de jeunes enfans par des Juifs, qu'elle choiſiſſoit les plus beaux, qu'elle les ſuſpendoit par les pieds ſur une chaudiere d'eau bouillante, les faiſoit fondre, & par ce moyen compoſoit de l'extrait de leur chair une pommade propre à embellir la carnation, & donner à la fois du poli, de la blancheur & de la fermeté aux chairs; qu'il avoit trouvé au Poggio à Cajano, tout l'appareil & les inſtrumens de cette compoſition diabolique dans une petite chambre baſſe, où depuis la mort de cette malheureuſe, les Diables venoient faire un ſabbat épouvantable (*a*). Le Cardinal de Medicis avoit une bien mince opinion du génie des Florentins, pour leur débiter de pareilles imputations.

(*a*) Voyez la Vie de Bianca Capello, dans le Livre cité.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Le cadavre de Blanche fut porté à Florence fur un brancard, enfermé dans une bierre, & jetté dans le charnier de l'Eglife de St. Laurent, fans aucune efpece de cérémonie funéraire. Mais fon portrait fe conferve encore chérement à Venife, à Pife & ailleurs, rendant un témoignage éternel à fa grande beauté, & à la douceur ingénue de fon ame peinte fur fon front & dans fes yeux. Si elle mérite quelque cenfure, l'amour fit tout fon crime: il eft bien pardonnable, quand il devient la fource des vertus les plus propres à honorer le trône. Le Cardinal donna une fépulture honorable au Grand Duc, & affecta beaucoup de regret de ce qu'on n'avoit pu le fécourir à tems. François fut regretté à caufe de la douceur de fon Gouvernement. Lorfqu'il eut époufé Blanche, on avoit coutume d'appeller fon regne celui de l'amour, de la beauté & de la douceur. Il laiffa deux filles de fa premiere femme. Eléonore l'aînée étoit déja mariée à Vincent de Gonzague Prince de Mantoue. La feconde nommée Marie, époufa dans la fuite Henri IV. Roi de France.

1588. *Ferdinand I. Quatrième Duc de Florence.*

Ferdinand avoit été mis au nombre des Cardinaux par le Pape Pie IV. l'an 1563. Devenu héritier des Etats de Florence par la mort de fon frere, il renonça à la pourpre, & époufa le 30 d'Avril 1589, Chriftine fille de Charles II. Duc de Loraine & de Claude de France fœur de Henri III. Monté fur le trône par un double empoifonnement, car il eft difficile de le laver de ce crime, il l'expia par la fageffe de fon regne. Il commença par délivrer fes Etats d'une multitude de bandits qui étoient venus s'y établir aux dépens de la tranquillité & de la fureté publiques. La Méditerranée étoit infeftée par des corfaires qui ravageoient continuellement les côtes d'Italie. Ferdinand leva une flotte pour leur donner la chaffe. Les Chevaliers de l'Ordre de St. Etienne feconderent fes vues avec beaucoup de courage dans cette expédition. Ils remporterent plufieurs avantages fur ces écumeurs de mer, leur enleverent plufieurs vaiffeaux, & les pourfuivirent jufqu'en Afrique, où ils fe rendirent maîtres de quelques Places qu'ils raferent.

Les arts de la paix trouverent en lui un protecteur & un connoiffeur. Il enrichit, plus qu'aucun autre Prince de la maifon de Medicis, la magnifique galerie de Florence: il orna la ville de nouveaux monumens, rétablit l'Académie Platonique (*) dont les membres avoient été difperfés par les troubles de la République, & fe montra toujours d'une générofité & d'une magnificence fans égale dans les récompenfes qu'il accorda aux favans & aux artiftes. Ami de la juftice, il aida de fes confeils & de fes tréfors les Princes perfecutés. Après la mort funefte de Henri III. il fournit fecrettement de l'argent à Henri le Grand, dans les guerres de la Ligue. Ce fut lui qui maria à ce Monarque, en 1600, Marie de Medicis, fille du Grand Duc

(*) Cette Académie fut fondée par Laurent le magnifique; mais le projet en avoit été conçu par Côme, pere de la patrie. Les premiers Académiciens furent Chriftophe Landinus, Marfile Ficin & Pic de la Mirandole. Le but de cette Académie étoit d'expliquer, de commenter & de traduire les ouvrages de Platon, d'où elle tira fon nom. Les troubles de la République de Florence, & fur tout la conjuration contre le Cardinal Jules de Medicis qui voulut gouverner fa patrie, coûterent la vie à quelques membres de l'Académie Platonique, & en cauferent la difperfion en 1521.

François. Jamais fête ne fut aussi brillante, aussi splendide que celle qu'il donna à cette occasion. On assure que la seule représentation d'une Comédie lui coûta soixante mille écus. Section X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

Après vingt ans d'un regne heureux & glorieux, ce Prince termina sa carriere, d'une mort naturelle, le 22 de Fevrier 1609. La Princesse son épouse lui donna une nombreuse postérité. Mais plusieurs de ces enfans moururent en bas âge. Ceux qui lui survecurent furent Côme qui lui succéda; Charles qui parvint aux honneurs de la pourpre; François Prince de Capistran (*) qui mourut en 1614; Catherine, qui épousa Ferdinand de Gonzague Duc de Mantoue; & Claudine qui fut mariée d'abord à Frederic Ubalde de la Rovere Duc d'Urbin, & en secondes nôces à Léopold Archiduc d'Autriche. *Sa mort, & sa postérité.* 1609.

On voit au milieu de la place de l'annonciade à Florence, la statue équestre du Grand Duc Ferdinand I. par Jean de Bologne. Le piédestal porte cette inscription, peut-être trop simple, parce qu'elle n'énonce aucune des qualités de ce Prince. „ Ferdinand II. Grand Duc de Toscane à Ferdi- „ nand I. son oncle, l'an 1640. (†)".

Côme II. succéda à son pere; les Florentins ne s'apperçurent pas qu'ils avoient changé de maître. Ce jeune Prince, d'une santé fort délicate, gouverna avec une prudence & un jugement au dessus de son âge, & de la foiblesse de sa complexion, qui malheureusement influe trop souvent sur le caractere. Il avoit épousé en 1608, Magdelaine d'Autriche sœur de l'Empereur Ferdinand II. Il eut la gloire de délivrer cet Empereur assiégé dans Vienne. Il avoit aussi sécouru par un corps de Troupes considérable Ferdinand Duc de Mantoue, auquel Charles Emanuel Duc de Savoie avoit déclaré la guerre. Il mourut l'an 1621, âgé seulement de 31 ans, laissant cinq fils & trois filles. *Côme II. cinquieme Duc de Florence,*

Ferdinand II, son fils aîné & son successeur, fut un Prince pacifique comme les précédens, aussi porté qu'eux à sécourir les Princes injustement persécutés, & aussi zelé protecteur des arts & des sciences: qualité héréditaire aux Medicis. Monté sur le trône à l'âge d'onze ans, il donna de bonne heure des marques de ses heureuses dispositions. Charles I. Duc de Nevers ressentit les effets de son caractere bienfaisant, & ami de la justice & de la paix. Appuyé par la France & la République de Venise il soutenoit ses justes prétentions aux Duchés de Mantoue & de Montferrat, comme lui étant dévolus par le droit du sang, & par le mariage de son fils avec l'héritiere incontestable des derniers Ducs. A ces titres il avoit pris possession de ces Etats. L'Empereur Ferdinand II. trouvoit mauvais qu'il se fût tant pressé de prendre possession de deux Fiefs si considérables de l'Empire, sans attendre ni son consentement ni son investiture. Il supposa que comme étranger, & même d'une nation ordinairement ennemie de l'Empire, il étoit incapable de les posseder, au moins jusqu'à ce qu'il fut habi- 1621. *Ferdinand II. Sixieme Duc de Florence.*

(*) C'est cette Principauté ou ce Marquisat que le Grand Duc François avoit acheté dans le Royaume de Naples pour Don Antoine qu'il avoit eu de Blanche Capello avant son mariage avec elle.

(†) L'inscription Latine porte *Ferdinando primo Magno Etruriæ Duci, Ferdinandus secundus Nepos. Anno Salu. MDCXL.*

SECTION X. *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.*

lité par ſon autorité & par ſes ordres. Il y avoit d'autres prétendans à la ſucceſſion, comme étoit en particulier le Duc de Guaſtalla & d'autres Princes du ſang & de la maiſon de Gonzague. C'eſt pourquoi l'Empereur prétendoit que l'Etat devoit être mis en ſequeſtre, juſqu'à ce qu'il fût connu & décidé qui y avoit le meilleur droit. Le Roi de France & la République de Veniſe, déclarés pour le Duc de Nevers, rejettoient ces allégations comme de pures chicanes. L'Empereur étoit diſpoſé à traiter favorablement le Duc, ſans doute par ce qu'il en reconnoiſſoit le bon droit; mais il ne pouvoit ſouffrir que la France l'obligeât à accorder par force cette inveſtiture. Il vouloit que le Duc ſe ſoumît à lui & à ce qu'il ordonneroit. Ainſi Charles ſe trouvoit la victime d'un faux point d'honneur, & dans la dure néceſſité d'expoſer ſon Etat aux périls d'une guerre qui pouvoit cauſer la ruine de ſes nouveaux ſujets. L'Empereur avoit déja nommé le Gouverneur de Milan exécuteur du Ban Impérial qu'il étoit prêt à fulminer contre le Duc de Nevers. Le Grand Duc de Toſcane ſe trouvoit alors à la Cour de l'Empereur, & touché des malheurs du Prince perſécuté, il para ce coup par ſes vives ſollicitations auprès de ſon oncle. Cependant on en vint aux armes; le ſort de la guerre fut contraire au Duc Charles. Les bons offices du Grand Duc lui rendirent pourtant l'Empereur favorable; & il obtint l'inveſtiture du Duché de Mantoue & d'une partie de celui de Montferrat, l'autre partie ayant été accordée au Duc de Savoie pour ſes prétentions.

Services qu'il rend à Charles Duc de Nevers. 1628.

Son mariage. 1633.

Le Grand Duc épouſa en 1633, Julie-Victoire de la Rovere, ſa couſine, fille de Frederic Ubalde, de la Rovere, & petite fille de François Marie dernier Duc d'Urbin. A la mort de celui-ci, le Pape avoit réuni ſes Etats à ceux de l'Egliſe. On conſeilla au Grand Duc de s'emparer du Duché d'Urbin. L'amour de la juſtice l'empêcha d'écouter de pareilles propoſitions, cet Etat étant un Fief dévolu à l'Egliſe par la mort du dernier mâle de la famille de la Rovere. Il montra dans cette rencontre qu'il étoit auſſi peu dominé par l'amour des conquêtes, qu'ardent & zélé pour faire rendre aux Princes injuſtement dépouillés les Etats qui leur appartenoient.

Sa médiation entre le Pape & le Duc de Parme. 1642.

En 1642 (*a*), le Pape Urbain VIII, animé par les Barberins ſes neveux, déclara Edouard Farneſe, Duc de Parme, privé de tous les Fiefs & de toutes les dignités qu'il tenoit du Saint Siege, ordonna que ſes Palais de Rome & ſes biens ſeroient vendus à l'encan, & que la chambre Apoſtolique prendroit poſſeſſion du Duché de Caſtro. Le Grand Duc ne put apprendre une telle injuſtice, ſans s'intéreſſer en faveur de l'opprimé. La voie des négociations n'ayant rien obtenu du Pape, il ſe joignit aux Vénitiens & au Duc de Modene pour former avec eux une ligue défenſive, & s'engager ſecrettement à ſécourir le Duc de Parme. Cette ligue étonna les Barberins; la guerre ſe continua avec des ſuccès inégaux, l'avantage ſe trouvant tantôt d'un côté & tantôt de l'autre. Le Pape reconnut enfin qu'il ſervoit l'animoſité de ſes neveux, contre la juſtice. Sa fin approchoit; ſes ſujets ſouffroient beaucoup de cette guerre. Le Grand Duc négocioit l'ac-
1644 commodement du Duc de Parme, ou plutôt demandoit qu'on fut juſte à ſon égard. Les Cours de France & de Madrid s'employoient pour le mé-

(*a*) Le 13 de Janvier: voy. Notre Hiſtoire générale d'Italie.

me effet. Le Pape se rendit à tant d'instances; vaincu par les remords qui suivent nécessairement une action injuste, il consentit à rendre le Duché de Castro à son légitime possesseur (*a*). Le traité fut conclu à Venise en 1644.

Section X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

Ferdinand II. aimoit la physique & sur tout la chimie. Il avoit beaucoup de plaisir à converser sur ces sciences avec les plus habiles hommes de Florence On assure même qu'il avoit un laboratoire, & qu'il fit plusieurs essais pour fixer le mercure. Ce fut à ce goût que l'Académie *del Cimento* ou de l'expérience, dut sa premiere origine. Plusieurs savans s'assembloient au Palais du Prince dans son appartement dès l'an 1651. Il fit lui même plusieurs expériences & inventa divers instrumens. On trouve des thermometres de sa façon dans le Recueil de l'Académie *del Cimento* (*b*). Mais cette Académie Expérimentale ne prit une forme publique & solemnelle que six ans après, le 19 Juin 1657, qu'elle fut fondée par le Cardinal Léopold de Medicis, frere du Grand Duc qui lui laissa la gloire & la direction de cet établissement. Le célébre Galilée, né à Pise, mais d'un pere noble Florentin, en fut comme le précurseur. Les premiers Académiciens furent, Viviani, Malpighi, Paul del Buono, Borelli, & à leur tête le Cardinal Léopold, & le Grand Duc. C'est dommage que cette institution, la premiere qui ait eu pour objet la science des phénomenes physiques tels que la nature nous en offre le spectacle, ait fini, avec ses fondateurs. Ses registres originaux ne vont point au delà de 1667. Le Cardinal Léopold étoit mort deux ans auparavant avec la réputation du plus grand Mécene que les sciences & les arts eussent alors en Italie. Il avoit considérablement augmenté la superbe collection de bustes, de statues & d'autres raretés de la galerie de Florence.

Etablissement de l'Académie del Cimento. 1657.

Le Grand Duc mourut le 24 Mai de l'an 1670, âgé de 60 ans, laissant pour héritier de la Toscane, Côme III. son fils aîné, qui étoit pour lors dans sa vingt-huitieme année. Côme III. avoit épousé en 1661 Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston Jean Baptiste, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII Roi de France. La maison de France primoit alors tellement en Europe, que tous les petits Princes de la Religion Catholique Romaine, en recherchoient l'alliance pour se conserver les bonnes graces de cette Couronne. Ce mariage ne fut pas heureux. Le Grand Duc se laissoit dominer par sa mere, & cette Princesse donnoit dans la dévotion & dans une austérité de mœurs plus convenable au cloître qu'à la Cour. La jeune Duchesse élevée dans toute la liberté des coutumes & des manieres de France, & portant avec soi le caractere de cousine germaine de Sa Majesté très Chrétienne, ne pouvoit se plier à cette modestie & à cette réserve où la févere piété de la Duchesse douairiere tenoit tout le monde & en particulier les Dames. La Cour Françoise qu'elle avoit amenée avec elle se trouvoit dans une pareille opposition avec la Cour de Toscane. Il est même vraisemblable que l'esprit de contradiction se mettant de la partie, plus on montroit de dévotion, de gêne & de formalité d'un côté, plus on affectoit de legé-

Côme III. Septieme Duc de Florence. 1670.

Son mariage peu heureux.

(*a*) Mémoires de la Cour de Parme dans l'Etat ancien & moderne des Duchés de Florence, Modene, Mantoue & Parme.

(*b*) Saggio di Storia Letteraria Fiorentina del Secolo XVII. da Giov. Bat. Nelli.

SECTION X. *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.*

reté, d'aiſance & de liberté de l'autre. Ce n'eſt pas que la conduite de la jeune Ducheſſe eût rien de criminel, mais ſes gens ne ſe tinrent pas toujours dans les bornes de la décence. Le Grand Duc s'en plaignit avec les ménagemens convenables, moins à cauſe de lui, qu'en conſidération de ſa mere qui ſe trouvoit fort choquée que ſa belle-fille ſemblât avoir pris à tâche de pervertir ſa Cour en y introduiſant les airs & le ton libre de celle de France. Les deux Princeſſes ne furent donc pas longtems d'accord. Ce qui choquoit encore Marguerite d'Orléans, c'eſt qu'elle n'avoit preſqu'aucune part aux affaires, tandis que Côme ne faiſoit rien qu'au gré & par la direction de Julie-Victoire de la Rovere. De là naquirent mille petites diſſentions entre la jeune Princeſſe & la douairiere, & encore entre le Grand Duc & la Grande Ducheſſe. Celle-ci, comme étrangere, en eut plus de deſagrément, & en conçut plus de chagrin que les deux autres. Elle diſſimula quelque tems, dans l'eſpérance de prendre avec le tems autant d'empire ſur l'eſprit de ſon mari qu'il en avoit laiſſé prendre à ſa mere.

L'Abbé Siri protégé par la Grande Ducheſſe.

La Grande Ducheſſe ne s'accordoit preſque qu'en un point avec les Medicis: ſavoir dans la protection & l'encouragement qu'ils accordoient aux ſciences & aux arts, aux ſavans & aux artiſtes. Le célebre Abbé Siri, Moine de St. Benoit dans l'Abbaie de S. George à Veniſe, étoit alors à Florence. Accuſé par l'Inquiſition d'Etat d'avoir parlé avec peu de reſpect de la République, il avoit eu ordre de ſortir de la ville en vingt-quatre heures, & des Etats de Veniſe en trois jours (*). Ses ſupérieurs l'avoient envoyé à Florence. La Grande Ducheſſe voulut le voir, & s'intéreſſa au ſort d'un homme habile qu'on avoit traité trop durement pour une faute ſi légere. Elle eut quelques converſations avec lui; charmée de ſon eſprit & de ſes manieres inſinuantes, elle lui offrit d'écrire à la Cour de France en ſa faveur, & de lui procurer un établiſſement. Elle le fit; & l'Abbé Siri fut nommé Hiſtoriographe de Sa Majeſté Très-Chrétienne. Ses nombreux écrits font voir comment il répondit aux bontés de la Grande Ducheſſe.

Côme laiſſe la Grande Ducheſſe retourner à la Cour de France.

Cependant les deux Ducheſſes s'accordoient moins que jamais. La dévotion eſt peu complaiſante, ſur tout dans la vieilleſſe: elle aigrit trop ſouvent le caractere au-lieu de l'adoucir. La Grande Ducheſſe, fiere & altiere, ne voulut point ſe ſoumettre. Côme accoutumé à plier ſous le joug de ſa mere, ne put obtenir de ſon épouſe qu'elle en fît autant pour le bien de la paix. La Grande Ducheſſe voyant qu'elle éprouvoit chaque jour de nouveaux deſagrémens de la part de ſa belle-mere & du Grand Duc, prit le parti de ſe retirer, & de revenir à la Cour de France où elle reſta juſqu'à ſa mort. Elle avoit donné au Grand Duc deux fils, Ferdinand, & Jean-Gaſton; & une Princeſſe, nommée Marie-Magdelaine, qui fut mariée dans la ſuite à Jean-Guillaume de Neubourg, Electeur Palatin. Après cette ſéparation, le Grand Duc lui fit payer exactement une penſion convenable à ſon rang; du reſte il ne fit aucun effort pour la retenir, ni au-

(*) On aſſure qu'il répondit en riant à celui qui lui portoit cet ordre, qu'il n'avoit beſoin que d'un jour pour ſortir des Etats de la République, & d'une heure pour ſortir de la ville. *Etat ancien & moderne des Duchés de Florence, Modene, Mantoue & Parme, p. 67.*

cune propofition pour la faire revenir. Le Roi de France en fut mortifié. C'eft pourquoi il donna ordre au Marquis Du Pré, fon Ambaffadeur à Florence, de voir le Grand Duc de fa part & de lui propofer une reconciliation avec Marguerite fon époufe à trois conditions, 1. Que le Grand Duc écriroit à la Grande Ducheffe pour l'inviter à revenir à Florence; 2. Qu'il paieroit les dettes qu'elle avoit contractées: elles montoient à une fomme affez confidérable; 3. Qu'il lui donneroit autant de part & d'influence dans les affaires publiques, qu'il en accordoit à fa mere. Le Grand Duc répondit avec beaucoup de réfolution qu'ayant époufé Marguerite d'Orléans, il la recevroit toujours avec plaifir quand elle voudroit revenir; mais que le départ de cette Princeffe étant un effet de fon choix, auquel il n'avoit point lui-même participé, il ne vouloit point la gêner, ni faire aucune avance pour fon retour; qu'à l'égard du fecond point, il avoit toujours entretenu la Grande Ducheffe d'une maniere convenable, tandis qu'elle vivoit avec lui, que depuis leur féparation, il lui avoit fait payer exactement une penfion proportionnée à fon rang & à fa naiffance, qu'ainfi il ne fe croyoit pas obligé d'entrer dans les folles dettes que fa vanité & fon peu d'économie lui avoient fait contracter; il répliqua au troifieme article, que quand la Grande Ducheffe lui auroit donné autant de preuves d'attachement & de prudence que fa mere, il fe feroit un plaifir de lui accorder la même autorité dans les affaires publiques.

Mariage du Grand Prince de Tofcane. 1689.

Le Marquis Du Pré tâcha envain d'ébranler la ferme réfolution de Côme: il lui propofa encore de la part du Roi fon maître, une nouvelle alliance entre le fils aîné du Grand Duc, qu'on nommoit le Grand Prince de Tofcane, & une Princeffe du fang de France, comme un moyen de renouveller & de cimenter de plus en plus la bonne intelligence entre les deux maifons de Bourbon & de Medicis. Côme dégoûté des Princeffes Françoifes, déclina poliment l'honneur de cette alliance, fous prétexte que fon fils étoit encore trop jeune pour fe marier. Cependant le Grand Prince Ferdinand époufa peu de tems après Violante Béatrix de Baviere. Ce mariage fembla conclu pour caufer du dépit au Roi; car la maifon de Baviere étoit entiérement dans les intérêts de l'Empereur; l'Electeur étoit lui-même Général des armées de Sa Majefté Impériale, & il les commanda en perfonne cette même année-là fur le Haut-Rhin; & le Prince Clément, frere de l'Electeur, élu l'année précédente Electeur de Cologne, en concurrence du Cardinal de Furftemberg, créature de Sa Majefté Très-Chrétienne, avoit refufé de céder fon droit au Cardinal, quelques offres que lui fît le Roi pour l'en dédommager (*). Ce mariage du Grand Prince dans la maifon de Baviere, rappella au Monarque François la Ligue d'Ausbourg faite trois ans auparavant dans laquelle ces Electeurs avoient montré tant de condefcendance à entrer dans toutes les vues de l'Empereur. Depuis ce tems le Roi de France n'entretint prefque plus d'autre correfpondance avec la Cour de Florence, que celle dont il ne pouvoit honnêtement fe difpenfer fans une rupture ouverte.

(*) Etat ancien & moderne des Duchés de Florence, Modene, Mantoue & Parme, p. 70.

SECTION X. *Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.*

Mariage de Jean-Gaston. 1697.

Huit ans après, c'est-à-dire en 1697, le Grand Prince Ferdinand n'ayant point d'enfans de la Princesse sa femme, Côme maria Jean Gaston, son second fils, le 2 de Juillet, à la Princesse Anne Marie Françoise de Saxe-Lawembourg, veuve de Philippe Guillaume Comte Palatin du Rhin, frere de l'Electeur alors regnant. Cette Princesse apportoit avec soi, outre la grandeur de sa naissance, & les grands biens dont elle jouissoit, de fortes prétentions sur les Etats de son pere, le Duc Jules-François de Saxe-Lawembourg qui mourut le 29 de Septembre 1699. La succession lui fut pourtant disputée par les maisons de Saxe & d'Anhalt-Brunswic, la premiere en vertu d'une transaction & d'un contrat de succession réciproque entre l'Electeur de Saxe & le Duc Jules François; l'autre alléguoit pour son droit des alliances contractées: toutes les deux prétendoient que les femmes étoient inhabiles à succéder à ce Duché. Jean Gaston ne manqua pas de raisons pour faire voir que les Fiefs & les Etats de la maison de Saxe pouvoient échcoir aux femmes aussi bien qu'aux mâles: il allégua des exemples. L'affaire fut portée au Tribunal de l'Empire. En attendant la décision de ce grand procès le Prince demeura fort long-tems en Bohême avec la Princesse son épouse qui y avoit des biens considérables que personne ne lui disputoit.

Dévotion du Grand Duc.

La grande dévotion de la Duchesse douairiere avoit gagné le Grand Duc. Les exercices de religion dont la plupart des autres Princes s'acquittent par étiquette ou pour l'exemple du Peuple, Côme les faisoit par une inclination particuliere qu'il avoit toujours eue pour tout ce qui concerne le Culte Divin. Il ne manquoit pas d'aller tous les soirs à l'Eglise de l'Annonciade de Florence, & d'y assister très-dévotement aux Litanies qu'on y chantoit avec la meilleure Musique d'Italie. Il avoit une affection particuliere pour les Religieux; il se faisoit un devoir de les recommander au Pape, afin qu'il les élevât aux dignités ecclésiastiques pour l'édification des Fideles. Ce fut lui qui procura les honneurs de la pourpre au Cardinal Morigia, prêtre de la Congrégation des Barnabites. Un autre Religieux de l'Ordre des Servites gagna l'estime du Grand Duc par ses austérités, & son amour pour l'ancienne regle de son Ordre. Côme lui fit obtenir du Pape Innocent XII. l'Archevêché de Raguse.

Il obtient le titre d'Altesse Royale. 1699.

En 1699, le Grand Duc demanda à l'Empereur le titre d'Altesse Royale pour lui & ses successeurs. La seule raison qu'il alléguât pour obtenir cet honneur, c'est qu'il venoit d'être accordé au Duc de Lorraine. L'Empereur, très-affectionné à la maison de Medicis, voulut se l'attacher par ce nouveau bienfait. Il lui accorda sa demande. Ce titre ne fut pourtant pas reconnu d'abord par toutes les Puissances de l'Europe. Le Comte de Lamberg, alors Ambassadeur de Sa Majesté Impériale à Rome, fut le premier qui donna ce titre au Grand Duc en répondant aux complimens du Marquis Vitelli que Côme avoit envoyé à Rome plus pour cela, que pour aucune autre affaire. Le Comte avoit là-dessus des ordres exprès de sa Cour. On assure que l'Empereur Léopold en conférant cet honneur au Grand Duc avoit en vue l'alliance d'une des Archiduchesses avec le Cardinal de Medicis qui devoit quitter la pourpre dans le cas que ses deux neveux n'eussent

n'eussent point d'enfans, comme on le craignoit. Ce mariage n'eut pourtant pas lieu.

Son Voyage à Rome. 1700.

L'année suivante, qui fut celle du Jubilé de 1700, Côme alla gagner les indulgences à Rome. Le Pape le reçut avec beaucoup de cordialité & de distinction. Il le traita d'Altesse Royale, & auroit bien voulu obliger tous les Cardinaux à suivre son exemple, & à accroître en faveur du Grand Duc les honneurs du Cérémonial. Il l'obtint de quelques-uns, mais plusieurs autres ayant relation à différentes Cours qui n'étoient pas encore convenues de lui donner ce titre, s'en excuserent. Dans la suite toutes les difficultés furent levées, ou tomberent insensiblement d'elles-mêmes, de sorte que le Grand Duc de Toscane ne s'est jamais vu depuis disputer ce titre. Il reçut de grandes caresses du Pape Innocent XII. Dès la premiere entrevue, le Pontife ne voulut point qu'ils fussent asservis ni l'un ni l'autre à la gêne des formalités cérémonieuses & incommodes auxquelles on donne le beau nom de *Decorum*. On les vit presque tous les jours se promener familiérement ensemble. Leur intimité parut dans toutes les occasions, & sur tout dans le trait suivant qui étonna la Capitale du Monde Chrétien.

Côme est fait chanoine de S. Pierre.

Personne n'ignore ce que c'est que le Saint Suaire que l'on conserve précieusement à Rome dans l'Eglise de Saint Pierre, & que l'on nomme en Italie *il Volto Santo*, c'est-à-dire le linge qu'on dit avoir été marqué de la face de notre Sauveur, lorsque portant sa croix sur le Calvaire pour y être crucifié, & suant sang & eau, une des femmes dévotes qui marchoient à ses côtés, lui prêta ce linge pour s'essuyer le visage. Quoique le visage de Jesus-Christ fut alors tout défiguré, comme il devoit l'être après la flagellation, le couronnement d'épines, & les autres peines extrêmes qu'il avoit souffertes & qu'il souffroit encore, il resta cependant empreint avec tous les traits d'un visage parfaitement beau, selon quelques-uns; d'autres jugent plus vraisemblable qu'il fut marqué tel qu'il étoit au milieu des souffrances du Sauveur: ce qu'on ne peut éclaircir que par l'inspection de cette relique. Mais elle est conservée avec tant de respect, qu'on ne la montre que rarement, dans des occasions privilégiées, & du haut d'une Tribune si élevée, qu'avec les meilleurs yeux on a de la peine à distinguer les traits de la représentation. Ce n'étoit point assez pour contenter la dévotion de Son Altesse Royale. Côme désira de voir le Saint Suaire de plus près, & même de le toucher. Il en parla au Pape. Sa Sainteté lui dit que les seuls chanoines de la Métropolitaine de Saint Pierre avoient le privilege de montrer cette relique sacrée; qu'il étoit défendu à toute autre personne par les plus terribles Excommunications de monter à la Tribune où on la conserve, afin de prévenir le rapt, & toute espece de profanation; qu'ainsi il n'étoit pas possible de satisfaire sa dévotion sur ce point. Ces obstacles ne firent qu'irriter les desirs du Grand Duc. Il eut souhaité que le Saint Pere eût suspendu en sa faveur l'effet des Excommunications. Le Pape l'assura que cela n'étoit pas en son pouvoir, quelqu'envie qu'il eût de l'obliger. La dévotion, comme l'amour, est une passion tyrannique à laquelle il faut que tout cede. Côme consulta de nouveau avec le Pape, & lui dit qu'il croyoit avoir trouvé le moyen de voir & toucher le *Volto Santo*, sans commettre de profanation, ni encourir aucun anathême, savoir de se faire recevoir

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Chanoine de Saint Pierre. Il n'étoit pas veuf, comme le disent plusieurs Historiens (*), puisque Marguerite-Louise d'Orléans ne mourut qu'en 1721, & que son mariage n'étoit point dissous. Mais il étoit séparé de sa femme, & l'envie que le Pape eut de favoriser l'ardente dévotion de ce Prince, fit passer cette séparation pour un veuvage. Côme fut fait & déclaré Chanoine de S. Pierre, & ordonné prêtre, par un Bref de Sa Sainteté. Alors le Grand Duc en habit violet, revêtu d'un surplis & de l'étole, fut conduit par ses Confreres les Chanoines de Saint Pierre à la Tribune, où il vit de près & toucha le Saint Suaire, ainsi que les autres reliques qui y étoient, & après avoir contenté sa dévote inclination sur ce point, il donna une ample & solemnelle bénédiction à plusieurs mille spectateurs accourus à cette cérémonie. Le Pape voyant son grand amour pour les reliques, lui fit présent de plusieurs ossemens de saints richement enchassés qui furent portés respectueusement à Florence. Le Grand Duc donna deux cens pistoles à ceux qui les porterent, & envoya au Pontife une somme considérable en bijoux & en argent, ne croyant pas pouvoir payer assez cher le présent qu'il en avoit reçu. La vénération de ce Prince pour le Saint Pere étoit extrême: il lui en donna des marques publiques. Etant à Rome, & le Pape officiant pontificalement dans l'Eglise de Saint Pierre, Côme se jetta à genoux aux pieds de Sa Sainteté en lui demandant sa bénédiction; & comme le souverain Pontife le prioit de se lever, ,, Souffrez, ô Saint Pere, repliqua le Prince, que le Grand Duc de Toscane ,, rende ses hommages au Vicaire de Jesus-Christ, avec la profonde vénération qui lui est due". Les Romains durent être surpris de cet accès de dévotion, si pourtant il mérite ce nom, parce qu'accoutumés à voir souvent le Vicaire de Jesus-Christ, cette habitude affoiblit leur respect, & dégénere aisément en familiarité. Je citerai un second trait qui regarde Clément XI. successeur d'Innocent XII (†). Ce Chef de l'Eglise Catholique Romaine, ayant renouvellé la coutume des premiers Pontifes de prêcher en personne & de réciter des Homélies, le Ministre du Grand Duc à la Cour de Rome, ayant mandé à son maître cette nouveauté édifiante, Côme en fut si enchanté que n'ayant pu assister à la prédication du Pape, il fit supplier Sa Sainteté de l'en dédommager en lui envoyant copie de l'Homélie qu'il avoit prononcée. Le Pape se fit beaucoup prier. Le Grand Duc ne lui donna point de repos qu'il n'eût satisfait à sa demande. Dès qu'il eut reçu l'Homélie, il la fit imprimer à Florence avec un faste typographique digne du rang de l'auteur & de celui qui en faisoit les frais. On l'envoya au nom du Grand Duc par toute l'Europe, même en Hollande à un Ministre Arminien qui entretenoit un commerce épistolaire avec Son Altesse Royale. On ajoute que ce ministre la trouva si belle qu'il la fit réimprimer sous ses yeux avec plusieurs autres que le Pape continua de réciter,

Sa profonde vénération pour le Pape.

(*) Les Auteurs Anglois de cette Histoire Universelle; & l'Auteur de l'Etat ancien & moderne des Duchez de Florence, &c.

(†) Innocent XII. mourut le 27 de Septembre 1700. Clément XI. fut élu le 3 de Novembre suivant, malgré le refus qu'il avoit fait de la tiare, alléguant pour raison sa grande affection pour sa famille, qui lui faisoit craindre de violer la loi qu'il avoit lui-même faite & écrite de l'abolition du Népotisme.

& qu'il orna cette réimpression d'une préface pleine d'éloges (*). Je ne sais si le Pape lui fut autant de gré de cette attention, que les ministres ses confreres lui en témoignerent de mécontentement.

Ses démêlés avec les Républiques de Gênes & de Lucques.

Le Grand Duc eut quelques démêlés avec les Républiques de Gênes & de Lucques; la premiere avoit formé le projet de faire un port franc de la Spetia, ce qui auroit causé beaucoup de préjudice à Livourne (†). Côme prit les mesures convenables pour détourner ce coup, & il négocia si bien cette affaire non seulement avec le Pape, mais aussi avec tous les Princes d'Italie, que par la médiation des Ducs de Modene & de Parme les Génois abandonnerent leur résolution. Les difficultés qu'il eut avec la République de Lucques se terminerent également à son avantage. Deux Lucquois habitans de Florence y avoient été condamnés aux galeres pour leurs crimes. Ils forcerent les portes de la prison, par le moyen de leurs parens & de leurs amis, & se retirerent avec eux à Lucques. Côme en demanda satisfaction à la République qui témoigna être disposée à livrer les coupables à la justice, si l'on pouvoit les prendre. Mais ils sortirent de Lucques par la connivence des Magistrats, & se renfermerent dans un château appartenant à la République. Le Grand Duc informé du lieu de leur retraite, demanda qu'on les lui livrât. Les Lucquois témoignerent de la répugnance à lui donner cette satisfaction, sans le refuser absolument. Côme fit arrêter sur le champ tous les Lucquois qui étoient dans ses Etats. La Républiquè leva des Troupes, & demanda du secours aux Génois ses Alliés. Mais après une plus mure délibération, les Lucquois comprirent que quelques bandits ne méritoient pas que la République fît les frais, & courût les périls d'une guerre. Les deux criminels furent conduits sous bonne garde jusqu'aux frontieres, & livrés aux Officiers du Grand Duc.

Côme prend le parti de la France dans l'affaire de la succession d'Espagne.

Lorsque le Duc d'Anjou fut reconnu Roi d'Espagne, quoique cette couronne lui fût disputée par l'Empereur, le Grand Duc de Toscane chercha à négocier secretement avec la France, sans pourtant donner d'ombrage aux Impériaux. Il craignoit avec raison qu'à l'extinction de sa maison, ses deux fils n'ayant point encore d'enfans, & n'ayant guere d'espérance d'en avoir, l'Empereur ne s'emparât du Grand Duché, comme d'un fief de l'Empire, au lieu qu'en traitant avec les Cours de France & d'Espagne, il pouvoit espérer de faire déclarer la Toscane une souveraineté indépendante, ce qu'il desiroit. Quelques politiques publierent même dans le tems que Côme étoit prêt à adopter le Duc de Berry, ou quelqu'autre Prince François que le Roi Très-Chrétien voudroit. Le nouveau Roi d'Espagne vint en Italie. Le Grand Duc lui fit tous les honneurs imaginables. Il alla lui rendre visite sur sa galere à Livourne, où il le régala très-splendidement. Cette conduite surprit toute l'Europe, parce qu'on regardoit le Grand Duc

(*) Etat ancien & moderne des Duchés de Florence, Modene, Mantoue & Parme, à l'endroit cité.

(†) Le Grand Duc Côme I, étant devenu maître de Livourne en 1543, en fit un port franc, y attira beaucoup de Grecs, & accorda des privileges considérables en 1548 à ceux qui viendroient s'y établir. Il augmenta la ville, fit élever un canal, & reconstruire à neuf le port qu'il aggrandit. Tous ses successeurs affectionnerent cette ville, & y firent beaucoup d'embellissemens.

SECTION X. *Histoire de* Florence *depuis l'an* 1531 *jusqu'à l'an* 1765.

comme le Prince de toute l'Italie le plus attaché aux intérêts de l'Empereur. Aussi la Cour Impériale ne parut-elle pas contente des manieres empressées de Son Altesse Royale envers le Roi Philippe. Le Grand Duc ne fut guere plus satisfait de la réception que lui fit le jeune Roi, qui ne lui dit jamais de se couvrir pendant tout leur entretien, quoique ce soit un privilege acquis à plusieurs Grands d'Espagne de la premiere Classe, sujets du Roi, de se couvrir en sa présence, même sans attendre qu'il l'ordonne.

Le Cardinal de Medicis Protecteur de France & d'Espagne. 1703.

Cependant le Cardinal de Medicis, frere de Côme, se trouvoit dans une conjoncture délicate & embarrassante. Il étoit protecteur de l'Empire & de l'Espagne, & en cette qualité, il jouissoit de revenus ecclésiastiques très-considérables, particuliérement dans les Royaumes de Naples & de Sicile. Mais la couronne d'Espagne passant dans une Branche de la maison de France, étoit séparée de l'Empire, & le Cardinal ne pouvoit plus être en même tems protecteur de l'une & de l'autre. Il falloit qu'il se décidât ou pour la maison d'Autriche ou pour celle de France. Les bénéfices dont il jouissoit, l'inclinoient beaucoup pour la France, & le Grand Duc son frere le prioit instamment de prendre ce parti. Pour fixer son irrésolution, le Roi Très-Chrétien lui offroit le títre de Protecteur de la couronne de France & de celle d'Espagne. Le Cardinal de Medicis, qui étoit resté à Rome depuis l'élévation de Clément XI. au Pontificat, biaisa pendant quelque tems, sans se déclarer, se comportant avec tant de politique & d'affection envers les deux partis, que la bonne disposition qu'il témoignoit à l'un & à l'autre, jointe au grand ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son frere, qui lui-même ne s'étoit point encore ouvertement décidé, le firent rechercher & courtiser de tous les deux, dans l'espoir de le gagner. Il continuoit à être assidu au Palais du Comte de Lambert, Ambassadeur de l'Empereur; il y alloit tous les soirs, aux assemblées que la Comtesse tenoit, & où les premieres Dames de la ville ne manquoient pas de se rendre. Enfin le Cardinal Janson, Ministre de la Cour de France à Rome, le pressa si vivement de se déclarer, qu'il se détermina pour la France, parce qu'elle étoit alors en possession des revenus attachés à la protection de la couronne d'Espagne. En même tems il donna ses ordres pour qu'on ôtât les armes de l'Empereur de dessus la porte de son Palais, & qu'on y mît celles de la France. Le Cardinal de Medicis cacha autant qu'il put sa résolution, & le haut du portail de son Palais demeura couvert pendant plus de deux mois, sous le prétexte du changement des Ecussons. Il fallut enfin franchir le pas: on vit paroître les armes de la couronne de France avec celles de la couronne d'Espagne. Si l'Empereur eut lieu de se plaindre de ce changement, l'Espagne dut en être mortifiée en s'en félicitant. Car le Cardinal fut obligé de mettre les armes de France à la droite de celles d'Espagne, & par là il sembloit accorder à la premiere une prééminence qui lui avoit toujours été disputée. Au reste, le Comte de Lambert fit imprimer une protestation, qu'il envoya chez tous les ministres étrangers, les Cardinaux, les Princes, & les autres personnes revêtues de quelque caractere public à Rome, par lequel il déclaroit que l'Empereur étant le véritable héritier du Roi Charles II, & que la Monarchie d'Espagne lui appartenant à ce titre, ce que le Cardinal de Medicis venoit de faire, par l'ordre de qui que ce fût, ne

pouvoit déroger aux prérogatives de cette couronne (*a*) qui demeuroit dans ſes anciens droits comme auparavant.

Section X.

Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.

Nonobſtant la déclaration du Cardinal de Medicis en faveur des deux couronnes de France & d'Eſpagne, ſon Eminence continua à fréquenter le Palais de l'Ambaſſadeur de ſa Majeſté Impériale. La Comteſſe de Lambert prit un jour plaiſir à lui en faire une eſpece de raillerie: elle lui dit qu'elle s'étonnoit qu'ayant fait ôter les armes de l'Empereur de deſſus la porte de ſon Palais, il perſiſtât à venir au Palais de ſon Ambaſſadeur, mais que ſa ſatisfaction ſurpaſſoit ſon étonnement, qu'elle lui ſavoit gré d'une aſſiduité qu'elle ne pouvoit plus attribuer qu'à elle-même, pourvu que le Cardinal Janſon, qui ne pouvoit l'ignorer, ne lui en fît pas une affaire auprès du Roi Très-Chrétien. Le Cardinal lui répondit en riant, quoique d'un ton qui marquoit ſon embarras, que les Bénéfices dont il jouiſſoit dans les Etats du Roi Philippe n'étoient pas du millet à jetter aux oiſeaux ; & qu'on devoit avoir quelque indulgence pour lui, en conſidération de la néceſſité où il s'étoit trouvé de prendre le parti qu'il avoit pris. Sur quoi la Comteſſe lui répliqua qu'il ſeroit toujours loué de ſuivre l'eſprit de cette économie à laquelle les Princes de ſa maiſon devoient leur élévation, & qu'ils avoient appriſe dans leur premiere condition (*).

Raillerie de la Comteſſe de Lambert.

Depuis que les Medicis ſe détacherent des intérêts de l'Empereur, ſans en venir néanmoins à une rupture ouverte, ils en reçurent différentes mortifications. Le Grand Duc ſouffrit plus qu'aucun autre Prince des exactions exigées par Sa Majeſté Impériale des Feudataires de l'Empire en Italie. Ne doit-on pas attribuer à la même cauſe la ceſſation des négociations entamées quelques années auparavant au ſujet du mariage d'une Archiducheſſe avec le Cardinal de Medicis? Cependant le Grand Duc & ſon frere ſe comporterent avec toute la modération imaginable envers la Cour de Vienne. Par cette ſage conduite ils ſe maintinrent dans une honorable neutralité au milieu des troubles dont l'Europe fut alors agitée. Le Cardinal ne répondit point à la proteſtation du Comte de Lambert. Il ſe retira peu de tems après à la Cour du Grand Duc à Florence, où jouiſſant d'une ſanté vigoureuſe, & les deux Princeſſes épouſes de ſes neveux continuant d'être ſteriles, il réſolut de remettre ſon chapeau, pour ſe marier & donner un ſucceſſeur à ſa famille prête à s'éteindre. Il le remit au Pape dans le conſiſtoire du 19 de Juin 1709, & épouſa le 14 de Juillet ſuivant, Eléonore de Gonzague, fille de Vincent Duc de Guaſtalla. Il avoit alors quarante-neuf ans: ſon mariage ne fut pas plus fecond que ceux des Princes Ferdinand & Jean-Gaſton de Medicis. Sa ſanté plus forte que la leur ſe démentit vers le commencement de l'an 1711, & il mourut ſans poſtérité le 3 de Février. Cette mort fut ſuivie de celle de Ferdinand arrivée le 30 d'Octobre 1713.

Le Cardinal de Medicis remet ſon chapeau, ſe marie & meurt.

La grande économie de Côme, que quelques-uns blâment comme peu convenable à la dignité d'un Souverain, le rendoit le Prince le plus riche

Economie & richeſſe du Grand Duc.

(*a*) Là-même.

(*) Etat ancien & moderne des Duchés de Florence, Modene, Mantoue & Parme, *page* 79.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

de la Chrétienté, au moins en argent comptant. Il eſt à croire auſſi que la maiſon de Medicis, parvenue à la Souveraineté de ſa patrie, n'avoit pas ceſſé de faire le commerce, ſur tout celui des ſoies, & que les galeres de l'Ordre de St. Etienne furent plus d'une fois employées à ce négoce. C'étoit une ſource intarriſſable où les Florentins durent être charmés de voir leurs Ducs puiſer les richeſſes dont ils avoient beſoin. Sans ce ſecours, ils euſſent été ſouvent obligés de mettre de nouveaux impôts ſur leurs ſujets. Si Côme III. mena une vie modeſte & même frugale, ſi ſa Cour ne fut point auſſi magnifique que l'avoit été celle de ſes prédéceſſeurs, on doit ſe ſouvenir qu'il entretint long-tems la maiſon de ſon fils & celle de ſon frere qui avoient chacun leur Cour particuliere, & qu'il fut fort libéral envers les Artiſtes & les Savans, deſorte qu'on ne ſauroit taxer d'avarice l'épargne qu'il fit de ſes tréſors.

Il protege les Savans; Parmi les Savans qu'il honora de ſa faveur, on doit diſtinguer le célebre Magliabecchi, ſon Bibliothecaire, homme auſſi connu de toute l'Europe par ſa profonde érudition que par ſa vie d'une frugalité Pithagoricienne. Il avoit une Bibliotheque particuliere très-précieuſe tant en manuſcrits qu'en livres rares, qu'il légua au Grand Duc en mourant. Elle n'a point été démembrée. Elle eſt placée dans les appartemens qui ſont ſous la galerie de Florence, & conſerve encore le nom du Savant qui en fut autrefois le poſſeſſeur. Cette Bibliotheque, dont Mr. Targioni a aujourd'hui la garde, eſt ouverte trois fois la ſemaine.

Le Cardinal Noris dut ſon élévation au Grand Duc. Etant religieux dans l'Ordre de Saint Auguſtin, il fut envoyé à Florence par ſes ſupérieurs. Son mérite le fit bientôt connoître. Son Souverain le prit en affection & lui donna une chaire de Profeſſeur dans l'Univerſité de Piſe : mais pour n'être pas entiérement privé de la converſation de ce ſavant homme, il l'appelloit de tems en tems à Florence. Ce moine donna au Public des Ouvrages d'une grande érudition qui le firent connoître avantageuſement du Pape. Le Pontife voulut l'attirer à Rome. Il en écrivit au Grand Duc, lui marquant qu'il avoit beſoin d'un ſous-Bibliothécaire du Vatican, & qu'il avoit jetté les yeux ſur le Pere Noris comme plus digne que perſonne de cet emploi. Côme avoit de la peine à conſentir que ce Savant le quittât. Le Pape lui fit entendre qu'il avoit deſſein de l'élever à une plus haute dignité, les honneurs eccléſiaſtiques devant être la récompenſe de la ſcience unie à la piété. Sur cette promeſſe, le Grand Duc permit au Savant Noris d'aller à Rome & de ſe rendre digne des bontés de Sa Sainteté. Peu d'années après le même Pape le nomma Cardinal, & Côme ſe tint dédommagé de la perte qu'il avoit faite.

Et les Catholiques d'Angleterre. Pendant le ſéjour que le Grand Duc avoit fait à la Cour d'Angleterre ſous le regne de Charles II, il avoit montré un attachement particulier pour la famille des Stuart; nous ne voyons pourtant pas qu'il ſe ſoit fort empreſſé de contribuer par ſes tréſors aux efforts qui furent faits pour remettre le Roi Jaques ſur le trône, quoiqu'il en fût vivement ſollicité par le Cardinal d'Eſte, & les autres amis de cette famille diſgraciée, même par le Pape pour qui il avoit tant de vénération. Cependant il fut toujours comme le chef & le protecteur des Catholiques en Angleterre, & s'employa avec le

zele le plus ardent auprès des Cours étrangeres pour leur rendre ſervice. Ses négociations leur furent utiles. C'eſt à ſon adroite politique qu'ils durent l'indulgence dont on uſa envers eux après l'avénement de Georges I à la couronne de la Grande Bretagne.

Son goût pour la chimie.

Nous avons vu ci-deſſus le goût de Ferdinand II. pour la chimie. Côme, ſon fils, avoit hérité de cette inclination. Son laboratoire étoit un de ſes plus grands amuſemens. Il y préparoit lui-même des quinteſſences de tout ce qu'il y avoit de plus exquis parmi les liqueurs & les fruits. C'étoit lui faire agréablement ſa Cour que de lui en demander. Auſſi ce laboratoire étoit devenu très-célebre non ſeulement par toute l'Italie, mais encore par toute l'Europe. L'on demandoit de toutes parts de ces eſſences, ſoit pour le pur agrément, ſoit pour ſervir de préſervatifs & de remedes contre pluſieurs maladies. Comme le Grand Duc étoit alors le Prince le plus âgé de la Chrétienté, on ne manquoit pas de dire que c'étoit par le ſecours de la chimie qu'il prolongeoit ſes jours : ce qui donnoit une nouvelle vogue à ſes diſtillations & à ſes aromates. D'ailleurs il en faiſoit lui-même des préſens conſidérables. Ce laboratoire étoit dirigé par les plus célebres Médecins. On les conſultoit de toutes les parties du monde ; & l'intérêt qu'ils avoient de plaire au Duc ſe trouvant heureuſement d'accord avec les principes de l'art de guérir, ils prônoient les ſpécifiques qui ſortoient du laboratoire Ducal, & les plus ſalutaires effets juſtifioient leurs éloges. Quoiqu'on n'y travaillât que pour le Grand Duc, on ne laiſſoit pas de pouvoir acheter de tout ce qui s'y faiſoit, mais à un prix qui faiſoit voir que, comme on vendoit en Prince on vouloit être payé de même.

La Succeſſion au Grand Duché de Toſcane réglée par la Quadruple alliance. 1718.

Côme jouiſſoit d'une vieilleſſe tranquille & honorable, il avoit ſeulement la douleur de voir ſon fils ſans poſtérité, & ſans eſpérance d'en avoir. Cette circonſtance affligeante le rendit comme inſenſible aux diſpoſitions de l'article V. du Traité de la Quadruple alliance, par lequel il étoit ſtipulé que les Duchés de Parme, Plaiſance & Toſcane ſeroient tenus pour Fiefs maſculins de l'Empire ; que lorſque la ſucceſſion de ces Etats ſeroit ouverte, on les donneroit au fils aîné d'Elizabeth Farneſe, Reine d'Eſpagne ; qu'au défaut de ce Prince, ou au défaut de ſa poſtérité maſculine & légitime, ces Duchés paſſeroient aux autres fils de la Reine d'Eſpagne, ou à leurs ayans cauſe ſuivant l'ordre de progéniture. L'Empereur s'engageoit à faire confirmer cette diſpoſition par l'Empire, & à donner des lettres d'inveſtiture éventuelle conformément à cet arrangement. Livourne reſtoit port libre. Le Roi d'Eſpagne devoit remettre à celui de ſes fils qui hériteroit des Etats de la maiſon Farneſe & de la maiſon de Medicis la Place de Porto-Longone avec tout ce qu'il poſſédoit dans l'Iſle d'Elbe. Les Duchés de Toſcane, Parme & Plaiſance ne pouvoient être poſſédés par un Roi d'Eſpagne. Pendant la vie des poſſeſſeurs actuels, l'Empereur, ni le Roi de France, ni celui d'Eſpagne, ni le Prince déſigné pour hériter de ces Etats, ne pouvoient ſous quelque prétexte que ce fût, y faire paſſer des Troupes qui leur appartinſſent. La garde du pays devoit être ſeulement confiée à 6000 Suiſſes qui, lors de l'ouverture de la ſucceſſion le remettroient au fils aîné de la Reine d'Eſpagne (*a*) : ce qui ne contredit point la promeſſe que

(*a*) Traité de la Quadruple alliance, Chap I. art. 5.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

faisoient l'Empereur, le Roi de France & celui d'Espagne de ne faire passer aucunes de leurs Troupes dans les Duchés de Toscane, Parme & Plaisance, les Suisses ne devant point être regardés comme des Troupes qui leur appartinssent (*).

Mort de Côme III. 1723.

Il est à remarquer que ces dispositions furent faites sans que le Grand Duc fût consulté; il ne paroît pourtant pas qu'il réclamât contre cet arrangement. Sans-doute qu'il lui étoit indifférent à qui ses Etats passassent après l'extinction de sa maison. L'amour de la paix l'emporta sur toute autre considération. Il vecut encore quelques années, & termina sa carriere le 31 d'Octobre 1723, après avoir gouverné pendant près de 54 ans l'Etat de Florence, & y avoir entretenu la tranquillité & l'abondance. Ce Prince avoit voyagé avec beaucoup de goût & d'utilité. Le Journal de ses voyages en 1690, conservé dans l'ancienne Bibliotheque de la maison de Medicis au Palais Pitti, en fait foi. Il se rendit le Protecteur de la liberté d'Italie, & mérita l'estime de tous les Princes. S'il donna dans quelques excès de dévotion, c'est presque le seul foible qu'on puisse lui reprocher, & la postérité indulgente peut le lui pardonner, parce qu'il n'eut aucune influence maligne sur ses véritables intérêts, ni sur le bonheur de ses sujets.

Jean Gaston huitieme Duc de Florence.

Jean Gaston, devenu Grand Duc de Toscane par la mort de son pere, continua la vie débauchée qu'il avoit menée du vivant de ce Prince respectable. On assure qu'il étoit entiérement livré à un de ses laquais nommé Julien Dami, infame ministre de ses débauches, qui s'étoit tellement emparé de sa confiance que toutes les graces & tous les emplois se donnoient, ou plutôt se vendoient au profit de ce vil mercenaire & de ses suppôts. La Princesse Violante de Baviere, veuve de Ferdinand Grand Prince de Toscane, à qui Jean Gaston témoignoit quelque attachement, fit de vains efforts pour tirer son beau frere de cet abrutissement (*a*).

Divers Traités concernant la succession du Grand Duché.

Ce Prince donna une protestation contre le Traité de la Quadruple alliance, & présenta un memoire au congrès de Cambrai. Ses représentations furent de peu de valeur. Le 24 Janvier 1724, la France & l'Angleterre signerent à Cambrai un acte par lequel elles garantissoient au Roi d'Espagne l'investiture éventuelle donnée à Don Carlos des Duchés de Toscane, Parme & Plaisance. Le 30 d'Avril 1725, le corps Germanique donna son consentement aux arrangemens pris au sujet de la succession à ces mêmes Duchés par le Traité de la Quadruple alliance; & le nouveau Traité entre l'Espagne & l'Empire fut suivi d'un autre entre l'Espagne & l'Empereur qui confirma derechef les dispositions concernant la même succession. Ces divers Traités reçurent une plus grande force de celui qui fut signé à Seville le 9 de Novembre 1729, entre la France, l'Angleterre & l'Espagne, & auquel les Etats-Généraux accéderent le 21 du même mois. On renouvella tous les articles de la Quadruple alliance qui regardoient les Duchés de Parme

(*a*) Voyage d'un François en Italie, attribué à Mr. de la Lande, Tome II. p. 176.

(*) Cette explication a paru illusoire. Il importoit peu quelles Troupes entrassent dans les Duchés de Parme & de Toscane. Le point étoit de savoir si les Princes contractans avoient droit d'y en envoyer, quelles qu'elles fussent, du vivant du Légitime Souverain.

me & de Toscane; & il fut réglé de plus que, pour y assurer les droits de la Cour de Madrid, elle y feroit passer 6000 hommes de ses Troupes qu'on mettroit en garnison dans Livourne, Porto-Ferraro, Parme & Plaisance. Les Puissances contractantes s'engagerent à user de toutes sortes de moyens honnêtes pour porter les Ducs actuellement regnans à recevoir ces garnisons qui, loin de leur faire aucun mal à eux ou à leurs Etats, devoient leur rendre tous les honneurs dus aux Souverains dans les terres de leur domination. Cependant la Cour de Vienne réclama contre cette introduction de 6000 Espagnols dans les Duchés de Parme & de Toscane. C'étoit réellement une infraction manifeste à l'article V. du Traité de la Quadruple alliance. Enfin cette difficulté & les autres que l'Empereur formoit, furent applanies par une négociation secrete de l'Angleterre avec la Cour de Vienne, & par la résolution que prit tout à coup le Grand Duc de Toscane, peut-être plus par une aversion invincible contre la maison d'Autriche, que par aucun autre motif. Le 16 Mars 1731, l'Angleterre & l'Empereur conclurent un Traité à Vienne, par lequel celui-ci souscrivit à tous les arrangemens pris à Seville pour la succession des Duchés de Parme & de Toscane, & promit de porter l'Empire à y donner les mains (a). Le 22 Juillet suivant, l'Empereur contracta les mêmes engagemens avec l'Espagne par un nouveau Traité; & le 25 du même mois, le Grand Duc signa un Traité de famille entre lui & le Roi d'Espagne. L'article premier portoit que, Jean-Gaston venant à mourir sans laisser d'enfans mâles, l'Infant Don Carlos seroit son successeur immédiat à la souveraineté de tous ses Etats qui composoient alors le Grand Duché de Toscane, & successivement l'aîné des enfans mâles de ce Prince; qu'à leur défaut, la succession de Toscane passeroit de plein droit à l'aîné de ses freres, fils de Philippe V. & d'Elizabeth Farnese, Reine d'Espagne (b). En conséquence du Traité de Seville, confirmé par celui de Florence, 6000 Espagnols s'embarquerent à Barcelone le 17 Octobre 1731, & descendirent à Livourne le même mois, malgré les protestations du Saint Siege. 1731.

Nouvelles dispositions. 1736.

Ces dispositions ne subsisterent que jusqu'à la conquête des Royaumes de Naples & de Sicile, que méditoit dès lors le Roi d'Espagne, & qu'il effectua heureusement peu d'années après. Le Traité de Vienne de 1736 donna ces Royaumes à Don Carlos pour en jouir lui & ses héritiers mâles & femelles; on y joignit les Places que l'Empereur occupoit sur la côte de Toscane, & ce que le Roi d'Espagne possédoit dans l'isle d'Elbe en 1718, lorsque le Traité de la Quadruple alliance fut signé (c). En conséquence de cet arrangement Philippe V. Roi d'Espagne & Don Carlos son fils céderent à François III. Duc de Lorraine & de Bar gendre de l'Empereur, le droit d'Expectative sur le Grand Duché de Toscane, pour le dédommager des Duchés de Lorraine & de Bar qui furent réunis à la couronne de France (*).

(a) Traité de Vienne du 16 Mars 1731. Art. III.

(b) Traité de Florence, Art. 1.

(c) Préliminaires Art. III. Tr. de Vienne, Art. VII. Diplôme de l'Empereur II Decembre 1736 pour la cession du Royaume des deux Siciles & des ports de la côte de Toscane à Don Carlos.

(*) Stanislas Roi de Pologne, abdiquant sa Couronne, devoit jouir, sa vie durant, des Duchés de Lorraine & de Bar comme il en a joui en effet.

SECTION X *Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.*

Ce Prince après la mort du Grand Duc, devoit entrer en poſſeſſion de ſes Etats, pour en jouir lui & ſes héritiers, ſelon l'ordre de ſucceſſion établi à l'égard des Duchés qu'il abandonnoit (*a*). Vers la fin de la même année, l'Empereur fit entrer en Toſcane un corps de Troupes pour remplacer les Eſpagnols dans les Places qu'ils évacuerent, ſuivant le dernier Traité.

Mort de Jean-Gaſton de Medicis.

1737.

La ſanté du Grand Duc, qui étoit fort foible, annonçoit ſa mort prochaine. Son eſprit tomboit avec la machine. Son état l'empêcha de prendre part aux diſpoſitions que l'on faiſoit de ſes Domaines en faveur d'une maiſon étrangere; de ſorte qu'il ne fit aucune proteſtation ni contre le Traité de Vienne, ni contre l'entrée des Troupes Impériales dans la Toſcane. Ce Prince mourut le 9 de Juillet 1737, à l'âge de 67 ans, ſans poſtérité, mettant fin à la branche des Grands Ducs de la maiſon de Medicis. Il ne reſtoit plus même qu'une ſeule perſonne de ce nom, c'étoit ſa ſœur Anne-Marie-Louiſe, mariée à Jean Guillaume, Electeur Palatin: elle mourut le 18 Février 1743. Ainſi s'éteignit cette illuſtre maiſon qui de la ſimple profeſſion de marchand s'éleva par degrés à la Souveraineté de ſa patrie, & l'exerça glorieuſement pendant plus de deux cens ans. Le nom de Medicis ſera éternellement cher aux arts & aux ſciences. La protection & l'encouragement que les Princes de ce nom leur accorderent, eſt ce qui les diſtingue le plus aux yeux de la poſtérité. Leur magnificence, leur libéralité, leur amour & leur goût pour les beaux-arts, empreints ſur les monumens durables qu'ils éleverent dans Florence & les autres villes de la Toſcane, mériteront à jamais les hommages de leurs concitoyens & de leurs ſujets; & les étrangers ne pourront les contempler ſans être ſaiſis d'une profonde vénération pour cette illuſtre famille qui fit un ſi noble uſage de ſes immenſes richeſſes.

François de Lorraine neuvieme Duc.

Il y avoit eu quelques difficultés entre l'Empire & l'Eſpagne au ſujet de la ceſſion de la Toſcane; mais elles avoient été heureuſement terminées au Congrès de Pontremoli par un acte particulier de ceſſion & de garantie, ſigné le 8 de Janvier 1737; de maniere qu'à la mort de Jean Gaſton, François Etienne de Lorraine prit poſſeſſion du Grand Duché, ſans aucune ſorte d'oppoſition. Cependant la Reine d'Eſpagne vit avec chagrin cet Etat échaper à Don Carlos devenu Roi de Naples & de Sicile. Elle fit des propoſitions à l'Angleterre, pour l'engager à l'aider à recouvrer le Grand Duché de Toſcane pour le Duc de Parme ſon fils. Elle offrit de porter Philippe ſon mari à céder toutes ſes prétentions ſur Gibraltar & Port-Mahon, & à arranger à la ſatisfaction de l'Angleterre les différens qui ſubſiſtoient alors entre cette Couronne & celle d'Eſpagne au ſujet de leurs poſſeſſions en Amérique. Cette négociation fut rejettée. Elle eût entraîné l'Europe dans une nouvelle guerre; & l'ambition de la Reine d'Eſpagne parut d'autant plus déplacée qu'aucune autre Puiſſance n'envioit la Toſcane à ſon nouveau Souverain qui ne l'avoit acquiſe qu'en cédant ſes propres Etats.

(*a*) Prélim. Art. II. Convention du 28 Août 1736. Art. V. Tr. de Vienne Art. VII. Diplôme du Roi d'Eſpagne du 2 Nov. 1736.

Le Duc François fut reçu des Florentins avec la prévention naturelle contre un Prince étranger, & il ne la justifia que trop par l'attachement qu'il marqua aux Lorrains, par préférence à ses nouveaux sujets. Beaucoup de places furent données à ceux-là à l'exclusion des gens du pays; les emplois même les plus subalternes se trouverent ainsi occupés par une multitude d'étrangers plus avides de s'enrichir, que zélés pour le bien de l'Etat. Les Florentins murmurerent. Ils se plaignirent encore de ce que l'administration municipale n'étoit plus qu'une ombre de pouvoir sans aucun droit, & que les choses alloient de façon à faire craindre un gouvernement arbitraire (*a*). La régie des Finances fut un nouveau sujet de murmures. Le Grand Duc voulut imiter son pere, qui n'avoit tiré parti de la Lorraine qu'en la faisant travailler en Finance par les François. Il envoya Mr. Okeli à Paris pour y former une Compagnie de Financiers. On peut se rappeller à cette occasion que quand Catherine de Medicis gouverna le Royaume de France comme Régente, les Florentins furent mis à la tête des Finances, comme plus experts que les François en cette partie, & que pendant plus d'un siecle ceux-ci reçurent des leçons des plus habiles partisans Italiens. Mais les disciples avoient bien surpassé leurs maîtres, puisque les Florentins venoient chercher des Financiers à Paris. La compagnie se transporta réellement à Florence, & y prit les fermes générales du sel, du tabac, des douanes & des contrôles (*b*). Les Medicis riches par eux-mêmes, & par le commerce qu'ils continuerent sur le trône, ne mirent que fort peu d'impôts sur leurs sujets; & ce qu'ils en tirerent fut toujours employé à la sureté du pays, & à des travaux publics, plutôt qu'à l'entretien de leur maison & de leur dignité, à quoi leurs propres richesses suffisoient abondamment. A l'avénement du Duc François il y eut une augmentation considérable d'impôts qui acheva de lui aliéner les esprits. La Toscane couroit risque de décheoir rapidement de l'état d'abondance dans lequel les Medicis l'avoient maintenue, même d'être bientôt ruinée, quelque riche & fertile qu'elle fût. Mais le Grand Duc ayant été élu Empereur le 15 de Septembre de l'an 1745, il retourna à Vienne, & la Toscane fut gouvernée par un Ministre Plénipotentiaire avec le titre & l'autorité de Gouverneur dépositaire de la puissance du Grand Duc. Le Maréchal Marquis de Botta rendit bientôt la confiance aux peuples & les fit jouir de tous les avantages qu'ils pouvoient espérer. Sans autre intérêt que celui de la justice, il s'attira par une administration sage & exacte l'estime & l'attachement de toute la Toscane, avec la confiance & les bonnes graces de l'Empereur. Sans mortifier les créatures du Prince, il sut faire rentrer les Toscans dans le droit naturel qu'ils avoient aux charges, aux emplois & aux honneurs de leur patrie. Il n'eut lui-même de créatures attachées à sa personne, que les différens Officiers qui remplissoient le mieux les devoirs de leurs charges. Il encouragea l'agriculture & tous les arts utiles, & n'eut jamais en vue que le bien géneral du pays.

Section X. Histoire de Florence depuis l'an 1531 jusqu'à l'an 1765.

Commencement de son Gouvernement.

Le Grand Duc élu Empereur. 1745.

(*a*) Description Historique & Critique d'Italie par Mr. l'Abbé Richard, Tome III. p. 224.

(*b*) Voyage d'un François en Italie, Tome II. p. 443 & 444.

Section X. Hiſtoire de Florence depuis l'an 1531 juſqu'à l'an 1765.

Epuiſement de la Toſcane.

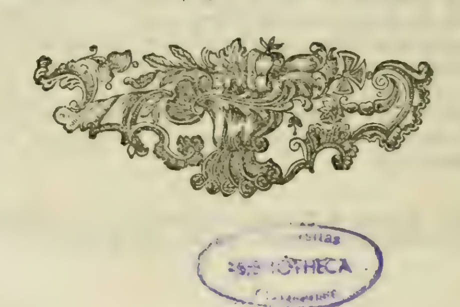
Malgré la ſageſſe de cette adminiſtration, la Toſcane éprouvoit une eſpece d'épuiſement inévitable, occaſionné par l'abſence de ſon Souverain. Le Traité de la Quadruple alliance avoit ſagement arrêté que le Grand Duché ne pourroit être poſſédé par un Roi d'Eſpagne. Celui de Vienne qui le donna au Duc de Lorraine, ne l'obligeoit point à s'en déſaiſir au cas qu'il devint Empereur: deſorte qu'étant monté ſur le trône Impérial, il conſerva la Souveraineté de Toſcane, & ſe contentant d'y mettre un Gouverneur, comme je viens de le dire, il vint tenir ſa Cour à Vienne. Il arriva de là que pluſieurs millions ſortoient chaque année de la Toſcane, & cette opération répétée pendant un ſi grand nombre d'années conſécutives devoit naturellement l'épuiſer. On ſentit, peut-être trop tard, cet inconvénient. On ne pouvoit y remédier plus convenablement qu'en prenant le parti de faire de la Toſcane, un appanage pour les Princes cadets de la maiſon de Lorraine unie à la maiſon d'Autriche.

Son militaire. 1753.

En 1753, les forces militaires de la Toſcane furent réglées ſur le pied de trois Régimens d'infanterie, & d'un Régiment de Dragons de cinq cens hommes: On y ajouta un ſecond Régiment de Dragons en 1755. Elles furent portées enſuite à 6000 hommes; mais le Grand Duc pourroit au beſoin en lever un bien plus grand nombre. Pendant la derniere guerre l'Empereur en a tiré des recrues conſidérables qui ont ſervi avec honneur dans ſes armées. Ces Troupes ſont pourtant bien inférieures aux fameuſes Bandes noires dont nous avons parlé. Au reſte, Florence n'ayant plus joué de rôle en Italie depuis l'extinction de la maiſon de Medicis, ni même ſous le dernier Grand Duc de ce nom, le Lecteur ne doit point être étonné de nous voir réduire à quelques pages l'hiſtoire d'un demi-ſiecle, qui n'offrant aucun fait intéreſſant, nous preſſe de finir pour paſſer aux autres Etats d'Italie. Nous ajouterons en peu de mots que, l'Empereur étant mort en 1765, Pierre-Léopold ſon ſecond fils, lui a ſuccédé au Grand Duché de Toſcane. C'eſt le Grand Duc actuellement regnant. Le pays n'a pas tardé à ſentir combien il lui étoit avantageux d'avoir un Souverain qui y réſidât; & les qualités perſonnelles de ce Prince qui le rendent cher aux Florentins, lui font deſirer que ſon regne ſoit auſſi long qu'il a heureuſement commencé.

Pierre-Léopold Grand Duc de Toſcane. 1765.

FIN DU TRENTE-QUATRIEME VOLUME.






a39003 009518324b